


GAUDEO.



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME VIII.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,

LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME HUITIÉME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. L.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.



NFIN la constance a manqué aux Auteurs Anglois de ce Recueil. Ils ont abandonné une entreprise dans laquelle je ne me suis engagé que sur leurs traces. Le volume que j'offre au Public ne contient d'eux qu'un reste de Géographie Tartare (*a*), qui n'a pû trouver place dans le Tome précédent.

On apporte différentes raisons de leur dégout, entre lesquelles il faut compter sans doute les difficultés d'une longue & épineuse carriere. Mais quelques avis de Londres assurent plus particuliérement, qu'ayant regardé leur Ouvrage comme un objet de quelque importance pour la Navigation & le Commerce, & s'étant flattés de mériter la protection du Gouvernement, ils ont été rebutés de voir differer trop long-tems des secours qu'on leur avoit fait espérer, & sans lesquels ils se trouvent dans l'impuissance de fournir aux frais de l'exécution. On s'est dispensé de leur tenir parole, sous prétexte que les besoins de l'Etat ne permettoient point encore à ceux qui tenoient les resnes, de tourner leur attention du côté des Lettres; ils se sont crus en droit de quitter un travail, qu'ils n'avoient entrepris que dans cette esperance.

Leur derniere Préface, qui contient leurs plaintes & leur appel au Public, confirme la vérité de ces informations. Ils ne dissimulent pas qu'ils portent envie au bonheur de la France, où les affaires ne font rien perdre aux sciences de la faveur qu'elles méritent, & où l'on peut dire que les Chefs & les Ministres de l'Etat sont les premiers hommes de lettres de la Nation.

On conçoit donc qu'à l'avenir, si cet Ouvrage prend une autre forme & devient plus digne de son titre, ce n'est point aux Anglois qu'on en aura l'obligation. Il conviendroit mal de relever ici les défauts de leur travail, & de changer en critique les remercimens qu'on leur doit. Le Public n'a pas attendu si tard à leur rendre jus-

(*a*) Les soixante premieres pages sont la conclusion des Voyages à la Chine & en Tartarie. Les Anglois s'étoient proposé d'y joindre la description de la Siberie, qui fait la partie la plus Septentrionale de l'Asie, & je serois entré dans leur projet; mais M. de Lisle, revenu depuis quelque-tems de Petersbourg avec un tresor d'Observations, qu'il doit à ses propres recherches autant qu'à celles de feu M. de Lisle son frere, m'ayant témoigné qu'il se disposoit à les donner au Public, & qu'il ne lui seroit pas agréable d'être prevenu sur un sujet qui doit faire partie de son Ouvrage, j'ai eu d'autant plus de penchant à l'obliger, que si je suis rappellé à la Siberie, en traitant les Voyages au Nord, je ne doute pas que son travail ne soit d'une grande utilité pour le mien.

tice; & les efforts continuels que j'ai faits, dans les Volumes précédens, pour les amener à nos principes d'ordre & de goût, ont dû faire juger que je n'ignore pas combien ils s'en ſont écartés. Mes Préfaces & mes Introductions rendent témoignage de mes regrets; ſur-tout dans le premier Tome, où je puis dire hardiment que tout ce qu'il y a de ſupportable, pour la forme & la liaiſon des ſujets, eſt uniquement de moi. Mais j'ai deſeſperé, dans les Tomes ſuivans, de pouvoir rendre le même ſervice aux Auteurs; & je me ſuis réduit à les ſuivre, en remediant, dans l'occaſion, à leurs excès de peſanteur & de prolixité, à leurs répetitions ſans fin, à leurs excurſions déplacées (*b*); en y remédiant, c'eſt-à-dire, en les diminuant beaucoup: car ceux qui ſavent que j'ai reçu l'Ouvrage Anglois feuille à feuille, comme il a été publié, & que ſuivant mes engagemens avec le Public, je l'ai traduit de même, doivent comprendre que n'en ayant pas eu toutes les parties raſſemblées ſous mes yeux, je n'ai pû réformer ce qui manque à leur dépendance mutuelle, ni rien changer dans un plan dont je n'ai pas connu la diſtribution & la meſure.

Il ne faut pas même s'attendre qu'en faiſant déſormais profeſſion de marcher ſans guides, je puiſſe renoncer tout d'un coup à la Méthode d'autrui, ni qu'au milieu de l'Aſie, où les Anglois m'ont laiſſé, je bâtiſſe auſſi-tôt ſur un nouveau Plan. C'eſt le cas d'un édifice mal conſtruit, mais à demi élevé, qu'on regrette de n'avoir pas commencé mieux, quoiqu'il ſoit trop tard pour l'abbattre, & que la raiſon permette encore moins de le continuer ſur un autre plan, qui ne pourroit faire qu'une alliance monſtrueuſe avec le premier. Dans tous les Voyages d'Aſie qui me reſtent à donner, je ſerai aſſujetti à ſuivre l'exemple des Anglois: mais la néceſſité de cette imitation n'empêchera pas qu'on n'y remarque trois principales différences:

1°. Je m'attacherai, comme je le fais obſerver dans un autre lieu (*c*), à faire paroître avec plus d'égalité ſur la même ſcene, quelques Nations dont la gloire paroît avoir peu touché les Auteurs Anglois, & dont ils ſemblent avoir affecté de ne citer qu'un très-petit nombre de Voyageurs particuliers, comme s'ils appréhen-

(*b*) Les Allemans, qui ont fait traduire auſſi l'Ouvrage, ont ſenti l'utilité de ces changemens, puiſqu'au lieu de s'attacher à l'original, ils ont traduit ma traduction. Les Hollandois, en la réimprimant à la Haie, ont cru d'abord honorer beaucoup leur Edition en reſtituant, entre deux crochets, les endroits que j'ai jugé à propos de ſupprimer; mais ils ont reconnu leur erreur, puiſqu'ils ſont revenus enſuite à me copier mot pour mot.

(*c*) Voyez ci-deſſous, l'Introduction aux Voyages des Hollandois.

doient des comparaiſons peu avantageuſes pour eux-mêmes dans la concurrence de la Navigation & du Commerce. Ce ſoin ne regardera pas ſeulement les François, les Eſpagnols & les Hollandois, mais auſſi les Nations du Nord, qui ſont abſolument négligées dans les Volumes précédens. Outre les ſecours publics, j'ai pris des meſures pour me procurer diverſes Relations de Suede, de Dannemark, de Hambourg, &c. qui ſont encore peu connues dans nos Bibliotheques, parce qu'elles ſont demeurées ſans traduction. Les Miniſtres de pluſieurs Cours ſe ſont crus interreſſés à favoriſer cette entrepriſe, & même à veiller ſur les extraits.

2°. J'aurai l'attention, que les Anglois n'ont point eue, de mettre les Relations dans un ordre qui puiſſe les faire ſervir entr'elles à ſe préter du jour, & donner à l'Ouvrage la qualité d'une véritable Hiſtoire, par la liaiſon des événemens & par celle de l'intérêt. Un Voyageur arrive dans un Pays; il eſt témoin de quelque fait important, dont il raconte l'origine, & les progrès juſqu'à ſon départ, qui ne lui a pas permis d'en apprendre la concluſion. L'ordre ne demande-t-il pas que le journal d'un autre Voyageur, qui lui aura ſuccédé dans le même lieu, ſoit rapproché du ſien, pour ſuppléer aux lumieres qui lui ont manqué? Il en eſt de même de la Relation des Etabliſſemens Européens dans les Indes, qui ne peut ſatisfaire un Lecteur attentif, lorſqu'elle demeure imparfaite, ou longtems interrompue. D'ailleurs à quel titre cet Ouvrage mériteroit-il le nom d'Hiſtoire, ſi les recits n'ont pas entr'eux une ſorte de rapport conſtant, qui leur donne le caractere hiſtorique?

3°. J'éviterai, autant qu'il eſt poſſible en ſuivant la méthode Angloiſe, les répétitions qui n'ajoutent rien d'utile à de nouveaux ſujets, & qui leur donnent une reſſemblance ennuieuſe avec ceux qu'on a déja traités. Mais il ne faut pas non plus que la délicateſſe du Lecteur lui faſſe toujours donner ce nom à pluſieurs Journaux d'une même route. La différence des obſervations & des événemens eſt une variété réelle, qui peut ſe trouver ſur le même Theatre, c'eſt-à-dire, dans des lieux qu'on a mille fois nommés, & qui donne droit à tous les Voyageurs d'y faire ſucceſſivement leur rolle, par un recit qui doit faire oublier les noms pour ne s'attacher qu'aux faits & aux circonſtances.

Quoique ces trois points, fidellement obſervés, me paroiſſent capables de ſoutenir l'attention du Public pour la ſuite de ce Recueil, je ne fais pas difficulté d'annoncer dès aujourd'hui, que la néceſſité ſeule m'attachant encore au Plan des Anglois, mon deſſein eſt de l'abandonner après avoir achevé l'article de l'Aſie. La

diviſion de mon ſujet (*d*) me conduit enſuite à l'Amerique. Je me ſuis formé d'avance une méthode fort différente, qui ne ſera point ſujette aux défauts que je reproche moi-même à la premiere, & que je m'efforcerai de ſuivre avec un renouvellement d'ardeur, qui puiſſe élever mes forces à la grandeur de l'objet.

Il n'eſt pas queſtion d'expliquer ici des vûes, dont l'exécution eſt encore éloignée. En reprenant aujourd'hui l'engagement de publier un Tome de ſix en ſix mois, je compte de me trouver en état, dans un an, de remplir la promeſſe que je fais au Public.

(*d*) Voyez l'Introduction du premier Tome de ce Recueil.

AVIS AUX RELIEURS.

Pour placer les Cartes.

Nota. La Carte génerale de l'Iſle de Madagaſcar, ou l'Iſle Dauphine, ſe trouve dans le Tome cinquiéme, page 214, de cet ouvrage.

Pour placer les Figures.

HISTOIRE



AVERTISSEMENT.

ENFIN la constance a manqué aux Auteurs Anglois de ce Recueil. Ils ont abandonné une entreprise dans laquelle je ne me suis engagé que sur leurs traces. Le volume que j'offre au Public ne contient d'eux qu'un reste de Géographie Tartare (*a*), qui n'a pû trouver place dans le Tome précédent.

On apporte différentes raisons de leur dégout, entre lesquelles il faut compter sans doute les difficultés d'une longue & épineuse carriere. Mais quelques avis de Londres assurent plus particuliérement, qu'ayant regardé leur Ouvrage comme un objet de quelque importance pour la Navigation & le Commerce, & s'étant flattés de mériter la protection du Gouvernement, ils ont été rebutés de voir differer trop long-tems des secours qu'on leur avoit fait espérer, & sans lesquels ils se trouvent dans l'impuissance de fournir aux frais de l'exécution. On s'est dispensé de leur tenir parole, sous prétexte que les besoins de l'Etat ne permettoient point encore à ceux qui tenoient les resnes, de tourner leur attention du côté des Lettres; ils se sont crus en droit de quitter un travail, qu'ils n'avoient entrepris que dans cette esperance.

Leur derniere Préface, qui contient leurs plaintes & leur appel au Public, confirme la vérité de ces informations. Ils ne dissimulent pas qu'ils portent envie au bonheur de la France, où les affaires ne font rien perdre aux sciences de la faveur qu'elles méritent, & où l'on peut dire que les Chefs & les Ministres de l'Etat sont les premiers hommes de lettres de la Nation.

On conçoit donc qu'à l'avenir, si cet Ouvrage prend une autre forme & devient plus digne de son titre, ce n'est point aux Anglois qu'on en aura l'obligation. Il conviendroit mal de relever ici les défauts de leur travail, & de changer en critique les remercimens qu'on leur doit. Le Public n'a pas attendu si tard à leur rendre jus-

(*a*) Les soixante premieres pages font la conclusion des Voyages à la Chine & en Tartarie. Les Anglois s'étoient proposé d'y joindre la description de la Siberie, qui fait la partie la plus Septentrionale de l'Asie, & je serois entré dans leur projet; mais M. de Lisle, revenu depuis quelque-tems de Petersbourg avec un tresor d'Observations, qu'il doit à ses propres recherches autant qu'à celles de feu M. de Lisle son frere, m'ayant témoigné qu'il se disposoit à les donner au Public, & qu'il ne lui seroit pas agréable d'être prevenu sur un sujet qui doit faire partie de son Ouvrage, j'ai eu d'autant plus de penchant à l'obliger, que si je suis rappellé à la Siberie, en traitant les Voyages au Nord, je ne doute pas que son travail ne soit d'une grande utilité pour le mien.

tice; & les efforts continuels que j'ai faits, dans les Volumes précédens, pour les amener à nos principes d'ordre & de goût, ont dû faire juger que je n'ignore pas combien ils s'en sont écartés. Mes Préfaces & mes Introductions rendent témoignage de mes regrets; sur-tout dans le premier Tome, où je puis dire hardiment que tout ce qu'il y a de supportable, pour la forme & la liaison des sujets, est uniquement de moi. Mais j'ai desesperé, dans les Tomes suivans, de pouvoir rendre le même service aux Auteurs; & je me suis réduit à les suivre, en remediant, dans l'occasion, à leurs excès de pesanteur & de prolixité, à leurs répetitions sans fin, à leurs excursions déplacées (*b*); en y remédiant, c'est-à-dire, en les diminuant beaucoup : car ceux qui savent que j'ai reçu l'Ouvrage Anglois feuille à feuille, comme il a été publié, & que suivant mes engagemens avec le Public, je l'ai traduit de même, doivent comprendre que n'en ayant pas eu toutes les parties rassemblées sous mes yeux, je n'ai pû réformer ce qui manque à leur dépendance mutuelle, ni rien changer dans un plan dont je n'ai pas connu la distribution & la mesure.

Il ne faut pas même s'attendre qu'en faisant désormais profession de marcher sans guides, je puisse renoncer tout d'un coup à la Méthode d'autrui, ni qu'au milieu de l'Asie, où les Anglois m'ont laissé, je bâtisse aussi-tôt sur un nouveau Plan. C'est le cas d'un édifice mal construit, mais à demi élevé, qu'on regrette de n'avoir pas commencé mieux, quoiqu'il soit trop tard pour l'abbattre, & que la raison permette encore moins de le continuer sur un autre plan, qui ne pourroit faire qu'une alliance monstrueuse avec le premier. Dans tous les Voyages d'Asie qui me restent à donner, je serai assujetti à suivre l'exemple des Anglois : mais la nécessité de cette imitation n'empêchera pas qu'on n'y remarque trois principales différences :

1°. Je m'attacherai, comme je le fais observer dans un autre lieu (*c*), à faire paroître avec plus d'égalité sur la même scene, quelques Nations dont la gloire paroît avoir peu touché les Auteurs Anglois, & dont ils semblent avoir affecté de ne citer qu'un très-petit nombre de Voyageurs particuliers, comme s'ils appréhen-

(*b*) Les Allemans, qui ont fait traduire aussi l'Ouvrage, ont senti l'utilité de ces changemens, puisqu'au lieu de s'attacher à l'original, ils ont traduit ma traduction. Les Hollandois, en la réimprimant à la Haïe, ont cru d'abord honorer beaucoup leur Edition en restituant, entre deux crochets, les endroits que j'ai jugé à propos de supprimer ; mais ils ont reconnu leur erreur, puisqu'ils sont revenus ensuite à me copier mot pour mot.

(*c*) Voyez ci-dessous, l'Introduction aux Voyages des Hollandois.

doient des comparaiſons peu avantageuſes pour eux-mêmes dans la concurrence de la Navigation & du Commerce. Ce ſoin ne regardera pas ſeulement les François, les Eſpagnols & les Hollandois, mais auſſi les Nations du Nord, qui ſont abſolument négligées dans les Volumes précédens. Outre les ſecours publics, j'ai pris des meſures pour me procurer diverſes Relations de Suede, de Dannemark, de Hambourg, &c. qui ſont encore peu connues dans nos Bibliotheques, parce qu'elles ſont demeurées ſans traduction. Les Miniſtres de pluſieurs Cours ſe ſont crus interreſſés à favoriſer cette entrepriſe, & même à veiller ſur les extraits.

2°. J'aurai l'attention, que les Anglois n'ont point eue, de mettre les Relations dans un ordre qui puiſſe les faire ſervir entr'elles à ſe prêter du jour, & donner à l'Ouvrage la qualité d'une véritable Hiſtoire, par la liaiſon des événemens & par celle de l'intérêt. Un Voyageur arrive dans un Pays; il eſt témoin de quelque fait important, dont il raconte l'origine, & les progrès juſqu'à ſon départ, qui ne lui a pas permis d'en apprendre la concluſion. L'ordre ne demande-t-il pas que le journal d'un autre Voyageur, qui lui aura ſuccédé dans le même lieu, ſoit rapproché du ſien, pour ſuppléer aux lumiéres qui lui ont manqué? Il en eſt de même de la Relation des Etabliſſemens Européens dans les Indes, qui ne peut ſatisfaire un Lecteur attentif, lorſqu'elle demeure imparfaite, ou longtems interrompue. D'ailleurs à quel titre cet Ouvrage mériteroit-il le nom d'Hiſtoire, ſi les recits n'ont pas entr'eux une ſorte de rapport conſtant, qui leur donne le caractere hiſtorique?

3°. J'éviterai, autant qu'il eſt poſſible en ſuivant la méthode Angloiſe, les répétitions qui n'ajoutent rien d'utile à de nouveaux ſujets, & qui leur donnent une reſſemblance ennuieuſe avec ceux qu'on a déja traités. Mais il ne faut pas non plus que la délicateſſe du Lecteur lui faſſe toujours donner ce nom à pluſieurs Journaux d'une même route. La différence des obſervations & des événemens eſt une variété réelle, qui peut ſe trouver ſur le même Theatre, c'eſt-à-dire, dans des lieux qu'on a mille fois nommés, & qui donne droit à tous les Voyageurs d'y faire ſucceſſivement leur rolle, par un recit qui doit faire oublier les noms pour ne s'attacher qu'aux faits & aux circonſtances.

Quoique ces trois points, fidellement obſervés, me paroiſſent capables de ſoutenir l'attention du Public pour la ſuite de ce Recueil, je ne fais pas difficulté d'annoncer dès aujourd'hui, que la néceſſité ſeule m'attachant encore au Plan des Anglois, mon deſſein eſt de l'abandonner après avoir achevé l'article de l'Aſie. La

division de mon ſujet (*d*) me conduit enſuite à l'Amerique. Je me ſuis formé d'avance une méthode fort différente, qui ne ſera point ſujette aux défauts que je reproche moi-même à la premiere, & que je m'efforcerai de ſuivre avec un renouvellement d'ardeur, qui puiſſe élever mes forces à la grandeur de l'objet.

Il n'eſt pas queſtion d'expliquer ici des vûes, dont l'exécution eſt encore éloignée. En reprenant aujourd'hui l'engagement de publier un Tome de ſix en ſix mois, je compte de me trouver en état, dans un an, de remplir la promeſſe que je fais au Public.

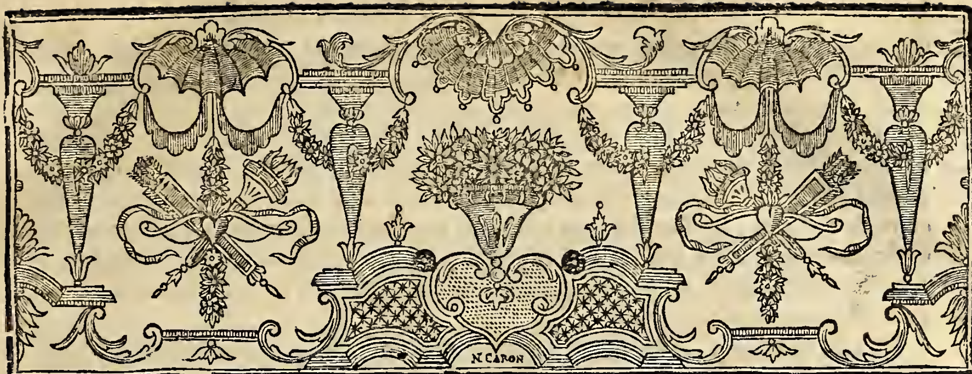
(*d*) Voyez l'Introduction du premier Tome de ce Recueil.

AVIS AUX RELIEURS.

Pour placer les Cartes.

Nota. La Carte génerale de l'Iſle de Madagaſcar, ou l'Iſle Dauphine, ſe trouve dans le Tome cinquiéme, page 214, de cet ouvrage.

Pour placer les Figures.



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES
Depuis le commencement du XVe Siécle.
PREMIERE PARTIE.
SUITE DU LIVRE QUATRIÉME.



VOYAGES DANS LA TARTARIE, LE TIBET, LA BUKKARIE, ET A LA CHINE.

SUITE DU CHAPITRE VIII.
§. VII.
Septiéme Voyage de Gerbillon à la suite de l'Empereur.



LE 26 de Janvier 1697, qui étoit le 6 de la seconde Lune de la trente-sixiéme année de l'Empereur Kang-hi, l'Auteur partit de Peking à la suite de ce Monarque, pour se rendre en Tartarie. On fit ce jour-là soixante-dix lis, & le premier logement fut à *Chang-ping-cheu*. Le Prince héréditaire & plusieurs autres enfans de Sa Majesté la conduisirent jusqu'à deux lieues hors de la Ville. Avant que de les renvoyer, elle donna ordre à l'aîné

1697. Départ de la Cour.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Avis que l'Empereur donne aux Gouverneurs de ses enfans.

de ces Princes, de partir quatre jours après pour le suivre. Ensuite ayant fait venir les deux principaux Officiers qu'elle laissoit près de ses autres fils, elle leur recommanda de les entretenir dans l'exercice de leurs devoirs, de les reprendre librement, & de les châtier même s'il étoit nécessaire. Elle les avertit que si leurs Eleves se comportoient mal dans son absence, elle s'en prendroit à eux & qu'il y alloit de leur tête. Elle prit à témoin les principaux Officiers de sa Cour, de l'autorité qu'elle leur donnoit sur ses enfans. Le Monarque Chinois croyoit cette précaution nécessaire, parce qu'il avoit été informé que pendant son dernier voyage quelques-uns des jeunes Princes s'étoient réjouis avec trop peu de modération.

Route. Nan-keu. Chatao.

Le 27, continue l'Auteur, nous passâmes le détroit des montagnes de *Nan-keu*, pour loger dans une petite Ville qui est à l'extrémité Septentrionale du détroit. On fit soixante-dix lis. L'Empereur campa hors des murailles de cette Ville, qui n'est proprement qu'un Bourg fermé, & qui se nomme *Chatao*.

Cha ching.

Le 29, on fit cinquante lis, & le logement fut à *Whay-lay*. Le premier jour de Mars, on logea dans une petite Ville, nommée *Cha-ching*, après avoir fait cinquante lis.

Le 2, nous fimes cinquante lis, & nous campâmes près d'un village nommé *Hia-ho*, sur le bord de la riviere de *Yang-ho*.

Suen-wha fu. Kiung-tso-wey.

Le 3, après avoir fait cinquante lis, nous logeâmes dans la Ville de *Suen-wha-fu*, où nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante dégrés, quarante-deux minutes. Le 4, on fit soixante-dix lis, & l'on assit le camp sous les murs d'une Ville nommée *Kiung-tso-wey*. L'enceinte de cette Ville est fort grande. Les murailles sont de briques, avec des tours ou de petits bastions quarrés, assez entiers; mais l'intérieur n'offroit que des ruines, entre lesquelles il y reste peu de maisons. Les habitans sont fort pauvres, & le terroir d'alentour paroît tout-à-fait stérile. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois sur la glace, dans des vallées qui étoient couvertes d'eau.

Whay-ngan-hyen. Tien-ching.

Le 5, on fit soixante lis, pour arriver à *Whay-ngan-hyen*. Le 6, après avoir fait soixante-dix lis, nous logeâmes à *Tien-ching*, Ville d'une lieue de circuit, mais dont la plûpart des maisons sont ruinées. On ne laisse pas d'y voir encore des boutiques très grandes & fort bien construites. *Tien-ching* est de la dépendance de *Tai-tong-fu*. On y fait beaucoup de savon, avec une espece de nitre qui sort abondamment de la terre. Aussi toutes les eaux qu'on y boit sont-elles nitreuses.

Le 7, nous fimes soixante lis, dans un chemin continuellement uni, au travers d'une grande plaine qui est arrosée d'une riviere assez large; mais peu profonde. Nous cotoyâmes au Nord une grande chaine de montagnes fort hautes, pour aller loger à *Yang-ho*, Ville plus grande & mieux bâtie, que *Tien-*

ROUTE.	*lis.*		*lis.*
Février.			
26. Chang-ping-cheu,	70	3. Suen-wha-fu,	50
27. Cha-tao,	70	4. Kiung-tso-wey,	70
29. Whay-lay-hyen,	50	5. Whay-ngan-hyen,	60
Mars.		6. Tien-ching,	70
1. Cha ching,	50	7. Yang-ho,	70
2. Yang-ho,	50		

ching. On y fait auſſi beaucoup de ſavon, & le terroir voiſin paroît beaucoup meilleur qu'il ne l'eſt depuis *Suen-wha*.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Le 8, nous fimes ſoixante lis, toujours dans un chemin fort uni, ayant au Nord une autre chaîne de montagnes qui eſt au Sud de celle dont le pied eſt bordé par la grande muraille. Nous logeâmes dans un bourg fermé de murs, qui ſe nomme *Kiu-lo*.

Kiu-lo.

Le 9, nous fimes ſoixante lis dans un chemin moins uni que celui des jours précédens. Le pays eſt coupé par quantité de ravines, mais le terroir en eſt bon. Nous logeâmes à *Tai-tong-fu*. Les principaux Mandarins de la Province, qui étoient venus recevoir l'Empereur, ſe préſenterent à une lieue de la Ville, vêtus de leurs habits de cérémonie, & rangés à genoux ſur les bords du grand chemin. Les ſoldats de la garniſon de *Tai-tong-fu* ſe rangerent auſſi ſous les armes, enſeignes déployées. Le peuple parut en foule des deux côtés du grand chemin, hors de la Ville, & dans les rues par leſquelles Sa Majeſté devoit paſſer.

Tai-tong fu.

Avant que d'entrer dans la Ville, nous paſſâmes une riviere nommée *Yu-ho*, ſur un pont de pierre à dix-huit arches. Les gardes-fous ſont de grandes tables de pierre, longues de ſept ou huit pieds, entre leſquelles on voit des figures aſſez groſſiérement taillées en demi-relief. Chaque table a ſon pilier de pierre, & ces piliers offrent diverſes figures d'animaux, hautes d'environ un pied & demi, & groſſes à proportion. Les quatre coins du pont ont chacun leur bœuf de fer. A l'égard de la Ville, ſes murailles ſont bien bâties & fort entieres, avec leurs tours ou leurs petits baſtions quarrés. On trouva la hauteur du Pole de quarante dégrés ſeize minutes.

Pont de Tai-tong-fu.

La riviere qu'on avoit paſſée vient de la Tartarie au Nord, & n'eſt qu'un ruiſſeau hors de la grande muraille. Auſſi ne prend-elle le nom de *Yu-ho* qu'à l'entrée de la Chine, dans un lieu qui ſe nomme *Ching-keu*. A quatre-vingt lis de *Tai-tong fu*, elle va ſe jetter, comme toutes les petites rivieres que nous avions traverſées, dans celle de *Yang-ho*, qui paſſe près de la montagne de *Ki-ming*.

Riviere de Yu-ho.

Le 10, nous ſéjournâmes à *Tai-tong-fu*, & l'Empereur ordonna que les troupes, le gros bagage, & pluſieurs Officiers du cortege, priſſent le chemin de *Ning-hia* par les dehors de la grande muraille, pendant qu'avec tout le reſte de ſa ſuite il prendroit par le côté interieur. Le 11, on fit ſoixante-dix lis au Sud-Oueſt, dans un pays fort uni. A dix lis de *Tai-tong-fu*, nous paſſâmes la riviere de *Chi-li-ho*, qui eſt aſſez large, mais peu profonde. Les villages & les hameaux paroiſſoient fort pauvres, & n'offroient que des maiſons bâties de terre. Nous vîmes auſſi ſur la route pluſieurs petits forts de terre, avec des *Tuntais*, qui ſervent à donner les ſignaux. On logea dans une Ville nommée *Whay-gin-hyen*, qui n'eſt ni grande ni bien bâtie. Le peuple y eſt pauvre, mais en aſſez grand nombre.

Riviere de Chi-li-ho.

Le 12, on fit quatre-vingt lis; les trente premiers à l'Oueſt, prenant un peu du Sud; les trente ſuivans au Sud-Oueſt, & les vingt derniers au Sud-Sud-Oueſt;

	lis.		lis.
8. Kyu-lo,	60	11. Whay-gin-hyen,	70
9. Tai-tong-fu,	60	12. Ching-king-chuan,	80

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Ching king-chuan.

toujours dans un pays plat, dont les terres étoient cultivées. Quoique les maisons soient de terre dans la plûpart des villages, on y voit des tours quarrées, de briques solides, où les habitans se retirent avec leurs meilleurs effets dans les tems de guerre & d'allarme. Nous campâmes près d'un bourg fermé, qui se nomme *Ching-king-chuan*.

Le 13, nous fîmes soixante lis, les trente premiers à l'Ouest-Sud-Ouest, & les trente autres au Sud-Ouest, toujours dans un pays plat. Les montagnes que nous avions au Nord étoient moins hautes que celles des jours précédens. On m'assura qu'au de-là de cette chaîne de montagnes, que nous avions toujours cotoyées depuis *Tai-tong-fu*, à quinze ou vingt lis de distance, il y avoit une autre plaine de terres cultivées, avec des villages, des bourgs & de petites villes, à-peu-près telle enfin que la plaine où nous marchions.

Disposition des montagnes.

Les montagnes que nous avions eues au Sud, depuis *Tai-tong-fu*, se rapprocherent & devinrent plus hautes. On les découvroit à trente ou quarante lis de nous, toutes couvertes de nége. Nous passâmes deux petits ruisseaux, & nous trouvâmes plusieurs villages assez peuplés, du moins à juger par la quantité de spectateurs qui se présentoient sur le passage de l'Empereur. Ce Monarque s'éloigna un peu du grand chemin, en s'approchant des montagnes du Nord pour la chasse du lievre. Elle en tua sept ou huit. On campa près d'un village nommé *Yu-lin-tsu*.

May-hyen.

Le 14, nous fîmes soixante lis à l'Ouest-Sud-Ouest, toujours dans un pays plat. Après en avoir fait vingt-cinq, nous traversâmes une petite ville nommée *May-hyen*, fermée de murailles, à l'Ouest de laquelle coule la riviere de *San-can-ho*, que nous passâmes sur un pont. Elle n'étoit pas gelée, parce qu'elle y est fort près de sa source. Elle se forme de plusieurs fontaines, qui sortent à gros bouillons, à deux cens pas du pied des montagnes que nous ne cessions pas de cotoyer au Nord, & qui n'étoient plus qu'à la distance d'une lieue. Ces sources sont éloignées de vingt ou vingt-cinq lis de *May-hyen*, & ne sont qu'à dix lis de *So-cheu* où nous allâmes loger. Un peu au-dessus de cette ville, nous passâmes encore une petite riviere assez large, nommée *Chi-li-ho*, à dix lis de *Cheu*, qui va se perdre, aussi bien qu'une autre à-peu-près semblable qui vient du Nord-Ouest, dans celle de *San-can-ho*, où se rendent toutes les autres petites rivieres que nous avions rencontrées depuis le *Yang-ho*. Le *San-can-ho* coule toujours à l'Orient, prenant un peu du Nord jusqu'à la hauteur de *Suen-wha*. C'est la même riviere que nous avions passée à quarante lis de *Tai-tong-fu* vers l'Est. Elle se joint, près de *Pao-ngan*, à celle de *Yang-ho*. Ces deux rivieres s'étant jointes, en forment une qui entre dans la Chine par un détroit de montagnes nommé *Chi-kia-keu*, & prenant le nom de *Wen-ho*, ella va passer à *Kou-ko-kiau*.

Riviere de San-can ho.

So cheu.

Socheu, est une ville peu différente de celles que nous avions traversées. Les terres de *Whay-ngan-hyen* sont si sabloneuses, qu'elles ne sont gueres propres à porter du froment. On n'en tire que du millet & d'autres sortes de petits grains. Aussi le peuple y est-il fort pauvre. Nous prîmes la hauteur du Pole par

	lis.		lis.
13. Yu-lin-tsu	60	14. So-cheu	60

la hauteur méridienne du soleil, & nous la trouvâmes de trente-neuf dégrés & près de vingt-huit minutes. GERBILLON. 1697.

Je rencontrai, dans un village, un vieillard qui me parut versé dans la connoissance du pays. Il me dit que la grande muraille n'étoit éloignée de nous, au Nord-Ouest, que d'environ quatre-vingt lis; que *Yeu-wey* étoit à deux cens quarante lis de *Socheu*; que la grande muraille, depuis *Ka-ho-kiou* vers l'Ouest & le Sud-Ouest, n'étoit plus que de terre; qu'en plusieurs endroits elle n'avoit que cinq ou six pieds de hauteur, & qu'elle étoit même presqu'entiérement ruinée sans qu'on pensât à la rétablir. Pendant le regne de *Tai-ming*, *Socheu* étoit la résidence d'un Regule. VII. Voyage. L'Auteur rencontre un Vieillard qui connoissoit le Pays.

Le 15, nous fimes cinquante lis; les vingt-cinq premiers au Sud, un quart & demi d'Ouest, & les vingt-cinq autres au Sud-Ouest, toujours dans un pays de la même nature. En sortant de *Socheu*, nous passâmes une riviere fort large, mais si peu profonde qu'elle ressembloit à une terre inondée. Elle étoit encore glacée. On me dit qu'elle est demeurée sans nom, parce qu'elle a peu de cours & qu'elle se jette bien-tôt dans le *San-can-ho*. Cependant le vieillard dont j'avois reçu des lumieres, m'avoit assuré qu'elle s'appelloit *Ni-ku-ho*. Nous la repassâmes encore à seize lis de *Ta-chui-keu*, où nous allâmes camper. Ce lieu est fermé d'un pan de la grande muraille. On y découvroit plusieurs petits villages sur la droite & sur la gauche, & un assez gros à l'Ouest-Nord-Ouest de notre camp. Nous prîmes la hauteur du soleil à midi, & nous trouvâmes la hauteur du Pole, de trente-neuf dégrés vingt & une minutes. Ta-chui-keu.

Le 16, on fit cinquante lis dont vingt furent presque droit au Sud, & jusqu'à une petite Ville nommée *Chi-ching*, presque toujours dans un chemin inégal, montant & descendant sans cesse, & marchant assez souvent dans des fossés étroits; mais comme les chemins avoient été réparés, les voitures mêmes y passoient facilement. Pendant les trente derniers lis, on marcha au Sud-Sud-Ouest, dans un pays fort uni, & l'on campa près d'un village qui se nomme *I-ching*. Nous prîmes la hauteur méridienne, qui donna trente-neuf dégrés dix-huit minutes de hauteur du Pole. Chi-ching.

Presqu'à la sortie du dernier camp, nous avions passé la branche de la grande muraille qui ferme *Ta-chui-keu*. Elle n'est que de terre, & de douze ou quinze pieds de hauteur, avec des tours de distance en distance, assez près l'une de l'autre. Quelques-unes sont de brique. Cette branche prend depuis la grande muraille au Nord & s'étend vers le Sud à plus de deux cens lis de l'endroit où nous passâmes, jusqu'à *Yen-men-keu*. Elle ferme le passage de plusieurs détroits de montagnes, à chacun desquels on trouve une porte. Branche de la grande muraille.

A trente lis de *Ta-chui-keu*, est un autre détroit, qui se nomme *Yang-fang-keu*, célebre par le passage du fameux *Ly-tse-ching*, destructeur de l'Empire des Taimins, qui prit cette route pour se rendre à Peking. Ce détroit étoit gardé alors par un brave *Tson-ping*, Gouverneur d'une assez grande Ville, nommée *Ningu*, qui est à vingt-neuf lis de *Yang-fang-keu*. Il résista pendant plusieurs mois à *Ly-tse-ching*, & lui auroit entiérement fermé le passage s'il n'eût été tué par des traîtres; encore laissa-t-il dans sa femme une héritiere de son cou- Détroit de Yang-fang Keu. Valeur d'un Tson-ping, nommé Cheu, & de sa femme.

	lis.		lis.
15. Ta-chui-cheu, ...	50	16. I-ching, ...	50

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

rage, qui mena les troupes Chinoises à la charge, jusqu'à ce qu'elle fut tuée elle-même. Ce héros se nommoit *Tcheu*. Les habitans du pays lui bâtirent un temple pour honorer sa mémoire. Au reste, les tours de cette muraille regardent l'Orient, car elle est sans défense du côté de l'Occident.

Qualités du Pays.

Le 17, on fit soixante-dix lis, la plûpart droit à l'Ouest, quelque fois un peu au Sud, & plus souvent un peu au Nord. La hauteur du Pole, prise par la hauteur méridienne du soleil, se trouva augmentée de trois minutes depuis le jour précédent, c'est-à-dire, qu'elle étoit de trente-neuf dégrés vingt & une minutes. Le pays que nous eûmes à traverser étoit beaucoup plus inégal, la vallée plus étroite, & les montagnes des deux côtés moins hautes. L'eau avoit creusé quantité de fossés dans ces terres sabloneuses. Les collines devant lesquelles nous passâmes offroient un grand nombre de maisons de terre, dont les chambres sont construites en forme de voutes, avec des portes & des fenètres. La terre dont elles sont composées est blanchie avec de la chaux & revêtue en dedans de papier collé; ce qui les rend aussi propres que si elles étoient bâties de brique. On campa près de *San-chu*, Bourg fermé de murailles. Nous vîmes le long du chemin plus de Villages que les jours précédens, & la terre nous parut meilleure. On nous assura que la grande muraille étoit au Nord, à cent lieues de nous.

San-chu.

Le 18, nous fimes cinquante lis, partie au Sud-Ouest, partie à l'Ouest; mais comme le chemin étoit fort inégal, & plein de collines & de fossés, nous avançâmes par tant de détours, qu'il nous fut difficile de déterminer la longueur de la route. D'ailleurs, le Ciel ayant été couvert presque tout le jour, surtout depuis le matin jusqu'à midi, qu'il tomba une nége fort épaisse, il nous fut impossible de prendre la hauteur du soleil. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois une petite riviere qui n'a pas de nom, & dont les eaux sont extrêmement obscures. Elles coule au Sud-Ouest & va se jetter dans le *Wang-ho*. On avoit détourné son cours, pour la faire passer près de notre camp, parce qu'on auroit eu plus de dix lis à faire pour trouver de l'eau. J'entrai dans plusieurs maisons creusées en terre, & je les trouvai assez commodes. Elles ne sont pas larges: la plûpart n'ont pas plus de dix pieds, & plusieurs en ont moins; mais étant fort profondes, elles sont chaudes en Hyver & fraiches en Eté. Les habitans se servent de poeles fort propres, au lieu de cheminées. Ils brulent une espece de charbon de terre, dont l'odeur est mauvaise, mais qui fait un bon feu & qui s'allume aisément. Nous trouvâmes sur la route plusieurs de ces Villages, dont la plûpart des maisons sont creusées aussi dans la terre, & nous campâmes dans un lieu nommé *Ly-kin-cheu*.

Maisons souterraines.

Ly-kin-cheu.

Difficultés du chemin.

Le 19, nous fimes soixante-dix lis; presque toujours en tournant dans les montagnes. Pendant les quarante derniers, ce détroit étoit bordé par des montagnes si roides & si escarpées, que malgré le soin avec lequel on avoit réparé le chemin, il paroissoit impossible d'y faire monter non seulement les voitures, mais les bêtes mêmes de charge, sur-tout par ceux qui régnoient sur les précipices dont ces montagnes sont remplies. Cependant on y fit passer les mulets, les chevaux,

	lis.		lis.
17. San-chu,	70	19. Nhyen-hyen-tsun,	70
18. Ly-kin-keu,	50		

les chameaux chargés, & plusieurs centaines de charettes. A la vérité, on étoit obligé de soutenir les charettes & de les pousser par derriere à force de bras, tandis que les chevaux & les mulets, aidés eux-mêmes d'un grand nombre d'hommes, les traînoient par devant. Heureusement toutes ces montagnes étant de terre sabloneuse, les bêtes de charge avoient plus de prise & tenoient le pied plus ferme. Nous vîmes moins de maisons & de hameaux que les jours précédens; mais quoiqu'il s'en offrît peu sur le chemin, nous jugeâmes que les montagnes en cachoient un grand nombre, parce qu'elles étoient labourées jusqu'au sommet, dans tous les endroits capables de culture. Nous campâmes à dix lis de la sortie des montagnes, près d'un Village nommé *Nhien-yen-tsun*, où l'on trouva quelques sources de fort bonne eau. Mais comme il y en avoit peu, l'Empereur commit deux Seigneurs de sa Cour, avec plusieurs Officiers, pour faire distribuer par tête une certaine quantité d'eau & prévenir le tumulte. La plus grande partie du bagage n'ayant pû arriver que fort tard, nous logeâmes dans une de ces maisons souterraines, où nous passâmes la nuit fort tranquillement. C'étoit un antre fort propre, qui n'avoit pas moins de trente ou quarante pieds de profondeur, sur douze ou quinze de largeur, & vingt au moins de hauteur. La voute & les murs étoient soigneusement blanchis. On y voit au fond une estrade qui sert de lit, & qui s'échauffe par le feu avec lequel on prépare à manger.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Nhien-yen-tsun.

Le 20, on fit trente lis, les dix premiers dans les montagnes; après quoi l'on descendit dans une vallée, à l'extrêmité de laquelle passe le *Whang-ho*. On fit environ huit lis, droit à l'Ouest, jusqu'au bord de ce fleuve, qui coule entre deux chaînes de montagnes escarpées. Ensuite on fit dix-sept ou dix-huit lis droit au Sud, en suivant le *Wang-ho*, qui coule en cet endroit Nord & Sud, & notre logement fut à *Pao-te-cheu*, Ville bâtie sur le sommet d'une montagne, à l'Est du *Whang-ho*. Ses murailles sont composées d'un mélange de briques & de pierres de taille. Elle est bâtie fort irrégulierement, contre l'usage de la Chine, parce qu'elle suit la montagne, qui est fort escarpée du côté du *Wang-ho*, & presque de toutes parts. La Ville contient environ six cens maisons, sans y comprendre les Fauxbourgs, & plusieurs maisons dispersées au pied des montagnes, à l'Est du *Wang-ho*. *Pao-te-cheu* est proprement le lieu qui fournit le poisson nommé *Chi-wa-ly-yu*. C'est une espece de carpe, dont la chair est fort délicate & fort grasse. Elle se pêche dans l'étendue de quinze ou vingt lieues au dessus & au dessous de la Ville. Les habitans du pays attribuent la délicatesse de ce poisson à une espece d'herbe ou de mousse qui croit dans les rochers, dont le *Wang-ho* est bordé, & dont les carpes se nourrissent. On en transporte un grand nombre à Peking, pendant l'Hiver, pour l'Empereur & les Grands de sa Cour, auxquels les Mandarins de la Province en font présent. C'est dans cet endroit que le *Wang-ho* sépare la Province de *Chan-si* de celle de *Chen-si*, qui commence de l'autre côté de la riviere. Par la hauteur méridienne du soleil, celle du Pole se trouva de trente-neuf dégrés huit minutes.

Pao-te-cheu.

Chi-wha-ly-yu, espece de carpes excellentes.

Le 21, l'Empereur passa le *Wang-ho*, avec une partie de sa suite; mais le

Passage du Wang-ho.

	lis.		lis.
20. Pao-te-cheu, ...	30	21. Fu-ko-hyen, ...	

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

reste fut arrêté, faute de barques. Cependant le Viceroi de *Chan-si* en avoit fait construire vingt pour le passage. Mais chacune ne pouvoit porter que cinq ou six chameaux, ou neuf ou dix chevaux à la fois, avec peu de bagage; & la riviere ayant en cet endroit plus de deux cens toises de largeur, on ne put faire passer qu'une partie de la caravane. L'Empereur avoit envoyé néanmoins tous les Grands de sa suite pour empêcher le désordre, & Sa Majesté s'étant rendue elle-même sur le bord du fleuve, ne passa qu'à minuit avec ses chevaux & son bagage, sur deux barques destinées pour lui, qui étoient enrichies de peintures & d'autres ornemens. Les Mandarins de la Province de *Chen-si*, dont ce pays reconnoît la Jurisdiction, vinrent recevoir ce Monarque au bord du *Wang-ho*, quoique le Viceroi & le *Tsong-tu* ne fussent pas encore arrivés. Nous campâmes à trois lis de *Pao-te-cheu*, vers le Nord, & aussi loin à l'Ouest d'une petite Ville à demi-ruinée, qui occupe le sommet d'une montagne fort escarpés. Le *Wang-ho* baigne le pied de cette montagne, & la Ville se nomme *Fu-ko-hyen*.

Soins de l'Empereur pour le passage.

Le 22, nous séjournâmes dans le même camp, & tout le jour fut employé à faire passer le *Wang-ho* au reste de l'équipage. L'Empereur, qui ne quitta pas le bord du fleuve depuis le matin jusqu'au soir, fit passer une partie des chevaux à la nage. Je le vis, lui quatrieme, dans une petite barque, allant & venant sur la riviere, & ramant lui-même pour donner ses ordres. La hauteur du Pole, à *Fu-ko-hyen*, est de trente-neuf dégrés neuf minutes.

Le 23, on continua de séjourner & l'on acheva de passer le *Wang-ho*. Le Viceroi de *Chan-si* & les principaux Mandarins de la Province étant arrivés ce jour-là saluerent l'Empereur, qui leur ordonna de le suivre.

Le 24, on fit quarante lis, en tournant presque sans cesse dans une vallée, entre deux chaînes de montagnes, dont une partie étoit de terre, & les autres de roches, jusques vers le sommet, qui n'offroit que des terres labourées. On fit d'abord quelques lis droit au Nord, ensuite au Nord-Ouest, & enfin à l'Ouest, prenant quelque fois un peu du Sud. Mais il n'y eut pas d'autre regle, pour l'estimation de la route, que la hauteur du Pole dans le lieu où nous campâmes, près d'une petite Forteresse nommée *Ku-chan*. Elle se trouva de trente-neuf dégrés quinze minutes. Nous avions passé & repassé douze ou quinze fois une petite riviere qui coule dans la vallée & qui va se joindre au *Wang-ho*.

Ku-chan.

Le 25, on fit soixante-quinze lis dans un fort mauvais chemin; les vingt premiers dans une vallée fort étroite entre deux chaînes de montagnes, passant & repassant continuellement la petite riviere que nous avions tant de fois passée le jour précédent; les quarante-cinq derniers lis toujours en montant & descendant des montagnes, la plûpart fort roides & bordées de précipices. Nous passâmes devant un Bourg muré, qui se nomme *Chin-kiang-pu*. Ensuite nous campâmes dans une vallée fort étroite nommée *Tsi-li-ho*, qui est arrosée d'un ruisseau. L'enrrée de cette vallée se nomme *Pien-chui-keu*.

Chin-kyang-pu.

Le 26, on fit soixante lis au Sud-Ouest & à l'Est-Sud-Ouest. Les chemins

	lis.		lis.
24. Ku-chan, ...	40	25. Tsi-li-ho, ...	65

n'étoient

VII. Voyage. Chin-mu-hyen.

n'étoient pas si mauvais que le jour précédent, mais ils ne cessoient pas d'être étroits & inégaux. Après les dix premiers lis, nous passâmes à la vue d'un Bourg nommé *Yung-si*, & nous logeâmes à *Chin-mu-hyen*, Ville qui surpasse beaucoup en grandeur celles que nous avions trouvées depuis *Tai-tong-fu*. Elle contient deux ou trois mille familles. Le commerce y est florissant, parce qu'elle est proche d'une porte de la grande muraille, nommée *Yuen-yanta*, par où les Mongols d'Ortous amenent des chevaux, des bœufs & des moutons. De l'argent qu'ils reçoivent, ils achetent de la toile, de la soie, du tabac & du thé. La grande muraille n'en est qu'à trente lis, & nous en découvrîmes un pan, douze ou quinze lis au-dessus de *Chin-mu*. Nous passâmes près d'une petite riviere, nommée *Ku-ye-ho*, qui vient du pays d'Ortous où elle prend sa source, à quatre ou cinq journées au Nord de *Chin-mu*, & va se jetter dans le *Whang-ho* à cent vingt lis de-là.

Riviere de Ku-ye-ho.

L'Empereur étant arrivé à *Chan-mu*, on lui amena le fils aîné de Kaldan, qui avoit été pris par la garnison de *Hami* ou *Hamul*. Le fils du petit Prince Souverain de cette Ville l'accompagnoit lui-même, & fut d'abord admis seul à l'audience de l'Empereur, qui voulut voir ensuite le fils de Kaldan. Je le vis aller à l'audience. C'étoit un enfant de quatorze ans, assez bien fait. Il étoit vêtu d'une casaque de drap, avec un bonnet de peau de renard. Son air étoit triste & embarrassé. L'Empereur le retint assez longtems, toujours à genoux, & lui fit diverses questions. Il se nommoit *Sepden-Balju*, qui signifie en langue du Tibet, *longue vie & très heureux*. Ce nom lui avoit été donné par le grand Lama. Le Prince de *Hami* s'appelloit *Tarkammepek*; & son fils, qui étoit un grand jeune homme, vêtu, comme les Mores, d'une veste de satin raié, portoit le nom de *Sakipec*. *Pec*, en langue du pays, signifie Prince.

Le fils de Kaldan est amené à l'Empereur.

Le Prince des Eluths ne laissa pas de soutenir son rolle avec dignité. Tout ce qu'il y avoit d'Eluths à la suite de l'Empereur allerent au-devant de lui, se rangerent à genoux sur les bords du chemin & se mirent à pleurer lorsqu'il approcha d'eux. Il étoit à cheval. S'étant arrêté devant eux d'un air ferme, il leur parla avec beaucoup de résolution, sans marquer néanmoins de fierté, ni laisser rien échapper qui put choquer l'Empereur. Il ne se conduisit pas avec moins de sagesse lorsqu'il fut présenté à ce Monarque, qui le fit mener en poste à Peking, dès le jour suivant. La hauteur du Pole, à *Chin-mu*, est de trente-neuf dégrés huit minutes.

Courage de ce jeune Prince.

Il est conduit à Peking.

Le 27, on ne fit que dix lis à l'Ouest-Sud-Ouest. Nous partîmes fort tard, parce que le pont qu'on avoit construit sur la riviere de *Kiu-ye-ho* s'étoit rompu la veille & n'avoit pu être réparé que vers midi. Encore se rompit-il une seconde fois, avant que la moitié de l'équipage fut passée. Cette riviere est fort rapide. Nous la passâmes à gué, car elle n'est pas profonde; mais les bêtes de charge & les charettes ne pouvant résister à sa rapidité furent obligées de passer sur le pont. On campa immédiatement sur l'autre bord. L'Empereur donna un festin au fils du Prince de *Hami*, & fit lutter ensuite plusieurs de ses gens. Il tira de l'arc au blanc, avec son fils & plusieurs de ses Officiers. Il tira aussi avec des

	lis.		lis.
26. Chin-mu-hyen, ...	60	27.	10

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

fusils à vent, qu'il fit voir au Prince de *Hami*, comme une invention curieuse, qui étoit nouvelle pour ce jeune Tartare.

Fusils à vent.

Le 28, nous fimes cinquante lis, partie droit au Sud-Ouest, toujours dans des montagnes de sable mouvant, qui rendirent les chemins difficiles pour les bêtes de charge, avec quelque soin qu'ils eussent été réparés. Nous passâmes deux ruisseaux & un village, au de-là duquel nous campâmes, au Sud de *Lien-ling-pu*, Bourg fort misérable, au milieu des sables mouvans. La hauteur du Pole, dans ce lieu, est de trente-huit dégrés cinquante-cinq minutes.

Le 29, nous fimes quarante lis, presque toujours entre des montagnes, dans une vallée fort étroite, entremêlée de sables, mais où l'eau ne manquoit pas. Nous campâmes près d'un Bourg muré, qui se nomme *Kao-kia-pu*, situé dans une vallée qu'arrose une petite riviere nommée le *Fai-ho*. Nos tentes n'étant point arrivées aussi-tôt que nous, on nous conseilla de les aller attendre dans un temple situé sur une montagne voisine. Nous le trouvâmes fort net, quoiqu'il fût abandonné. C'est un grand quarré, qui a plus de trente pieds de face, sur vingt de hauteur. Il est taillé dans le roc avec beaucoup d'art. On n'a laissé que deux pilliers du même roc, taillés en colomne, pour soutenir la voute, qui a la forme d'une impériale de carosse. Cette voute & les quatre faces sont remplies de petites idoles, taillées en relief & peintes de diverses couleurs. On y voyoit aussi plusieurs grandes idoles de terre, toutes dorées. La hauteur du Pole est de trente-huit dégrés quarante-six minutes.

Temple taillé dans le roc.

Le 30, on fit quarante lis au Sud-Ouest, presque toujours dans des montagnes de sable mouvant. On ne laisse pas d'appercevoir, dans ces sables, quantité de buissons, & même quelques arbres dispersés. Nous passâmes la petite riviere de *Tai-ho*, qui vient du pays d'*Ortous* au Nord, & qui coulant au Sud va se jetter dans le *Whang-ho*. Le camp fut assis sur le bord d'une petite riviere qui coule entre les montagnes, à l'Est d'un Bourg nommé *Kien-gnan-pu*, composé d'une centaine de Maisons. La hauteur du Pole donna trente-huit dégrés quarante & une minutes.

Kien-ngan-pu.

Le 31, nous fimes cinquante-cinq lis, presque toujours montant, descendant, & tournant dans des montagnes de sables mouvans ou de terres sablonneuses. La journée peut être réduite à quarante lis, qui se firent presque sans cesse à la vue de la grande muraille. J'eus la curiosité de la passer par une petite breche, que les gens du pays avoient faite pour labourer & ensemencer quelques terres extérieures. Dans cet endroit, comme dans tous ceux où je l'ai vue pendant le voyage, elle n'est que de terre batue. Son épaisseur est de six ou sept pieds, & sa hauteur de quinze, avec des tours plus élevées; la plûpart de briques, mais éloignées l'une de l'autre de plus de cent cinquante toises. Telle que je la représente, elle ne peut gueres servir d'obstacle qu'à la Cavalerie.

Etat de la grande muraille.

Nous campâmes à cinq ou six lis au de-là d'un Bourg fermé de murailles, qui se nomme *Choang-chan*. Le pied de la montagne, où l'on avoit assis le camp, étoit arrosé par un petit ruisseau, nommé *Whang-quan-kien*.

Choang-chan.

Le premier jour d'Avril, dixiéme de la troisiéme lune, nous fimes soixante-

	lis.		*lis.*
28. Pyen-ling-pu,	50	30. Kyen-ngan-pu,	40
29. Kau-kya-pu,	40	31. Chuang-chau-pu,	50

dix lis; les cinquante premiers presqu'à l'Oueſt, parmi de grandes herbes & des broſſailles; les vingt derniers au Sud-Oueſt, toujours dans un pays fort inégal & rempli de ſables mouvans. Nous ſuivimes continuellement la grande muraille, & ſouvent de très près. Nous eûmes encore la curioſité de l'examiner. Elle eſt toujours de terre batue, & ruinée en pluſieurs endroits. Le vent y a jetté tant de ſable, qu'il s'en eſt formé un talu, par lequel on peut monter & deſcendre à cheval. Les tours ſont à cent toiſes l'une de l'autre, toutes de brique, hautes d'environ cinq toiſes du côté interieur, & de plus de ſix en dehors. On entre dans ces tours par une petite porte qui touche la terre. Mais il y a une autre porte ſupérieure, qui ſert au paſſage des machines pour défendre l'entrée de la tour. Chaque tour a ſes gardes, au nombre de trois ou quatre, & des *Tuntais* pour allumer les feux qui ſervent de ſignaux.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Autre partie de la grande muraille.

Après avoir fait trente-cinq lis, nous paſſâmes un petit Bourg muré, qui ne contient pas plus de cinquante maiſons. Deux tiers de l'eſpace, qui reſtent vuides, n'en ſont pas moins environnés de murailles. Il a ſon *Cheu pès*, comme tous les Bourgs précédens. Le petit nombre de maiſons qui le compoſent eſt occupé par quatre-vingt ſoldats. Ce Bourg, qui ſe nomme *Chang-lo pu*, eſt baigné à l'Orient par un ruiſſeau de fort belle eau. Nous logeâmes à *Yu-lin-whey*, Ville auſſi grande & auſſi peuplée que *Tai-tong-fu*, & gardée par trois mille quatre cens Chinois ſous le commandement d'un *Tſong-ping*. C'eſt la réſidence d'un *Tao*. Elle eſt de la dépendance de *Yen-gnan-fu*, comme tout le pays que nous avions traverſé depuis le *Whang-ho*. On ne lui donne que neuf lis de tour; quoiqu'elle paroiſſe beaucoup plus grande. Etant de toutes parts environnée de ſables, elle reçoit de fort loin les commodités de la vie; & tout y eſt fort cher, à l'exception des légumes & des herbages qui croiſſent fort bien dans les ſables, lorſqu'ils ſont échauffés par le ſoleil. Par la même raiſon, les melons d'eau & le jujubes y ſont excellens. On y fait auſſi un grand commerce de beſtiaux & de peaux d'agneaux, avec les Mongols d'Ortous. Les murs de la Ville ont plus de ſoixante pieds de hauteur. Les tours & les boulevards ſont de brique; & bien entretenus. A l'Oueſt, coule une petite riviere, nommée *Vou-tin-ho*, qui prend ſa ſource dans le pays d'*Ortous*, & va ſe jetter dans le *Whang-ho*, à deux cens lis au Sud. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de trente-huit dégrés vingt-ſix minutes.

Chang-lo-pu.

Yu-lin-whey, grande Ville.

Le 2, nous fimes quatre-vingt lis. On paſſa d'abord la petite riviere de *Vou-tin*, qui eſt guéable, mais fort rapide. Enſuite étant entré dans les pays d'Ortous, on continua de ſuivre ſes bords, qui, dans une largeur de dix ou douze toiſes, forment une prairie continuelle, dont la vue eſt d'autant plus agréable que tous les environs ſont couverts de ſable.

Riviere de Vou-tin.

Nous campâmes dans un lieu qui ſe nomme *Tala-pulak*, près duquel paſſe un ruiſſeau. Tout le pays que nous traverſâmes étoit fort inégal. Cependant on n'y voyoit pas de montagnes, ni même de véritables collines, mais ſeulement des monceaux de ſables amaſſés par le vent. La hauteur du Pole, priſe vers midi, à cinquante lis de *Yu-lin*, donna trente-huit dégrés vingt-deux minu-

Tala-pulak.

Yu-lin.

	Avril.	lis.		lis.
1.	. . . .	55	2. Tala-pulak, ...	80
	Yu-lin wey, ...	20		

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

tes. Dans le lieu où nous campâmes, elle étoit de trente-huit dégrés dix-sept minutes.

Le 3, nous fimes soixante-dix lis ; les trente ou quarante premiers presque droit à l'Ouest, prenant quelquefois un peu de Sud ; le reste au Sud-Ouest & au Sud-Sud-Ouest, toujours dans un pays de sable & inégal, à-peu-près tel que les jours précédens. On campa sur le bord d'une petite riviere nommée *Hai-ho-tu*, fort large & fort rapide, mais peu profonde, & guéable par-tour. Mais le fond étant de sable mouvant, les bêtes de somme ne peuvent la traverser sans être exposées au danger de s'abbattre. L'Empereur s'exerçoit, dans sa marche, à la chasse du lievre & du faisan.

Riviere de Hai-ho-tu.

Le 4, on fit environ soixante lis, au Sud-Ouest. Nous passâmes d'abord la riviere de *Hai-ho-tu*, dans un endroit où elle se partage en deux branches. L'Empereur arrivant sur le bord y trouva plusieurs vivandiers, qui suivoient le camp à pied, & qui eussent été obligés de se dépouiller de leurs habits pour le passage, si l'humanité de ce Monarque ne l'eut porté à les faire passer tous en croupe par les cavaliers de sa suite. Ensuite nous montâmes une colline de sable, & nous marchâmes dans un pays moins inégal & moins sabloneux. Il y avoit aussi moins de lievres & de faisans. L'Empereur ne chassa qu'environ dix ou douze lis avant que d'arriver au camp, qui fut assis au de-là d'une petite riviere nommée *Kurkire*. Son cours est fort rapide, & va du Sud-Ouest au Nord-Ouest. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de trente-sept dégrés cinquante-neuf minutes.

Riviere de Kurkire.

Le 5, nous fimes quarante lis au Sud-Sud-Ouest, dans un pays fort découverr & moins inégal. On campa dans un lieu nommé *Chahan pulak*, sur les bords d'un petit ruisseau qui serpente dans la plaine. Notre camp étoit bordé au Nord par des sables, où l'on trouva beaucoup de perdrix & de faisans.

Chahan-pulak.

Le 6, on fit environ cinquante lis au Sud-Ouest ; les deux tiers du chemin dans un terrain inégal & rempli de sables mouvans, où la nature ne laisse pas de produire une espece de genievre qui serpente à terre, & qui n'est pas tout-à-fait semblable à celui de l'Europe. Il n'a pas non plus l'odeur si bonne. Après s'être étendu en rampant, il s'eleve en petits arbrisseaux comme les nôtres. Le reste du chemin se fit dans une grande plaine, remplie d'herbes fort hautes. Quoique le rerroir paroisse capable de culture, on n'y voit que par intervalles quelques traces de labourage. Cette plaine est arrosée par un petit ruisseau, qui coule du Sud & du Sud-Ouest au Nord-Est. Nous campâmes sur les bords, dans un lieu qui se nomme *Cheltalta*, où la hauteur du Pole est de trente-sept dégrés quarante & une minutes.

Genievre rampant.

Cheltalta.

Le 7, nous fimes environ quatre-vingt lis, à l'Ouest-Sud-Ouest, dans un pays uni, ouvert, & presque sans sables. A vingt lis vers le Sud, nous découvrions des collines de sable, le long desquelles regne la grande muraille de l'Empire. Après avoir fait soixante lis, nous cotoyâmes un bois, qui s'étend plus de dix lis Est-Ouest, & dont nous ne découvrions pas la fin. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, d'une eau fort bourbeuse, & dont les bords sont si escarpés,

	lis.		lis.
3. Hay-ho-tu, ...	70	6. Cheltalta, ...	50
4. Riviere de Kurkir, ...	60	7. Tong-halan-nor, ...	00
5. Chahan-pulak, ...	40		

qu'on avoit fait trois ponts pour en faciliter le paſſage. Près du camp, dont le lieu ſe nomme *Tonghalannor*, on voyoit pluſieurs étangs d'une eau ſalée & pleine de nitre. Nous trouvâmes ſur le chemin quelques tentes de Mongols fort pauvres, qui étant preſque nuds venoient demander l'aumône aux paſſans.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage Tonghalannor.

Le 8, nous fimes ſoixante-dix lis; les vingt ou trente premiers, droit à l'Oueſt. Enſuite inclinant un peu vers le Sud, nous fimes les quinze ou vingt derniers à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Nous rentrâmes dans la Chine par une breche qu'on fit exprès à la grande muraille, qui n'eſt là que de terre, & nous campâmes près de *Ngan-pien-pu*, Bourg fermé de murs & fortifié. Il contient peu de maiſons, la plûpart en ruines. Le terroir eſt uni & capable de culture. Les montagnes eſcarpées & les ſables rendant le chemin preſqu'impraticable, depuis *Yu-lin* juſqu'à *Ngan-pien*, l'Empereur ne voulut pas s'y engager, quoiqu'on eût apporté beaucoup de ſoins à le réparer pour ſon paſſage. Nous prîmes par le pays d'*Ortous*, dont la route eſt plus facile, & qu'on croit même plus courte. Entre *Yu-lin* & *Ngan-pien*, on rencontre de quarante en quarante lis pluſieurs Bourgs murés. Leurs noms ſont *Quey-ti-pu*, *Hiang-chui-pu*, *Polo-pu*, *Wha*, *Yuen-pu*, *Oci-vu*, *Sing-pi-pu*, *Long-cheu-pu*, *Ong-ching-pu*, *Tſin-pien*, *Yeng-pu*, *Ning-ſui-pu*, & *Leu-chu-kien-pu*.

Ngan-pien-pu.

Bourgs entre Yu-lin & Ngan-pien.

Le 9, nous ſéjournâmes. C'étoit le jour de la naiſſance de l'Empereur, qui ne voulut pas néanmoins qu'elle fût célébrée avec les formalités établies par l'uſage.

Le 10, nous fimes quatre-vingt lis, preſque droit à l'Oueſt, prenant un peu du Nord. Nous ne ceſſâmes point de ſuivre de fort près la grande muraille. Elle n'étoit que de terre, comme la plûpart des tours, à la réſerve de celles où l'on entretient une garde, qui ſont encore de briques. Il s'y trouve par-tout des breches, qu'on ne penſe point à réparer; & l'entrée du pays d'Ortous à la Chine eſt d'autant plus facile par ces paſſages, que le terrain eſt plat des deux côtés de la grande muraille. Nous paſſâmes dans un Bourg, nommé *Chuen-tſin*, fermé de murailles & fortifié comme les précédens.

Après avoir fait quarante lis, nous prîmes la hauteur méridienne du ſoleil ſur une des tours de la grande muraille. Cette tour étoit de briques, & plus haute de trente pieds que le terrain extérieur. La hauteur du ſoleil étoit de ſoixante dégrés trente-huit minutes, qui donnent trente-ſept dégrés trente-ſix minutes de hauteur du Pole. Nous examinâmes curieuſement l'intérieur de cette tour. Elle a pluſieurs chambres ou galeries voutées, qui ſervent de logement à quelques ſoldats avec leur famille. Nous étions à vingt lis de *Ting-pyen*, qui eſt le *Pou*, c'eſt-à-dire le Bourg fortifié où nous campâmes. Il eſt plus grand que les Pous ordinaires, & gardé par cinq cens ſoldats ſous la conduite d'un *Fu-tſiang*. Le terroir eſt ſabloneux & l'on n'y trouve que de l'eau de pluye; ce qui n'empêche pas qu'on ne cultive les terres, & que la récolte n'y ſoit aſſez abondante.

Deſcription d'une Tour de la grande muraille.

Quinze lis au deſſus de *Ting-pyen*, nous paſſâmes la grande muraille par une breche qu'on ouvrit exprès pour le paſſage de l'Empereur, parce que le chemin étoit meilleur en dehors. Ces quinze lis néanmoins étoient de ſable mouvant. Nous rentrâmes par une autre breche, un peu avant que d'arriver à *Ting-pyen*.

	lis.		lis.
8. Ngan-pyen-pu, ...	60	10. Ting-pyen, ...	80

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Yen-tang-pou. Eaux nitreuses dont on tire du sel. Whang-chi.

Le 11, nous fîmes soixante lis au Nord-Nord-Ouest, toujours dans un pays découvert, où le chemin étoit fort bon. Après les trente premiers, nous passâmes devant un petit *Pou*, dont les murailles & les tours ne sont que de terre. Il se nomme *Yen-tang-pou.* Un peu au de-là, nous trouvâmes un grand espace de terrain, où l'on fait de très bon sel de nitre. Les eaux des sources salées & nitreuses se répandent dans les parties du terrain qu'on a disposées pour les recevoir. Elles y sont desséchées par la chaleur du soleil, qui leur fait laisser un sel fort blanc, lorsque toute l'humidité s'est exhalée. On y voyoit plusieurs monceaux de sel, quoique le soleil n'eut pas encore beaucoup de force. Le camp fut assis près d'un Pou nommé *Whang-chi*, dont l'enceinte est beaucoup plus grande que celle de *Ting-pyen.* Mais il y a bien moins d'habitans. La hauteur du Pole y est de trente-sept dégrés cinquante & une minutes. L'Empereur s'étoit exercé à la chasse du lievre, pendant une partie du chemin.

Kau-ping. Ngan tin.

Le 12, on fit soixante lis, les vingt premiers au Nord Ouest. Ensuite nous prîmes plus du Nord, jusqu'aux vingt derniers, que nous fimes droit au Nord. Nous avions toujours suivi la grande muraille, qui tombe en ruine dans tous ces quartiers. Les terres s'étant éboulées en quantité d'endroits, il n'y restoit presque plus aucune tour de briques. Vers le milieu de la route, nous passâmes près d'un petit fort de terre, nommé *Kau-ping*, qui joint la grande muraille. La campagne est toujours découverte, & le terrain sabloneux. Mais les terres ne laissent pas d'être cultivées, & les chemins y sont fort beaux. On campa près de *Ngan-tin*, Bourg qui n'a qu'une porte, & qui ne contient pas plus de cinquante ou soixante maisons. L'eau n'y est pas bonne, parce que le nitre & le sel y dominent. La hauteur du Pole est de trente-huit dégrés quatre minutes.

Hingou-yng.

Le 13, nous fimes soixante lis, environ au Nord-Ouest, quart de Nord, & suivant toujours la grande muraille. Quoique la plûpart de ses tours soient de terre, nous en vîmes trois ou quatre plus hautes, plus grandes, & mieux bâties que celles qui s'étoient présentées dans tout le cours du voyage. Le pays étoit de sable mouvant, bien fourni de grandes herbes & de brossailles. Il y croit quantité de réglisse. L'Empereur, qui continuoit toujours de chasser en marchant, tua trois cens sept lievres à coup de fleches. Nous campâmes à *Hingou-yng*, petit Bourg muré & fortifié comme les précédens. Il nous fut impossible de prendre la hauteur, parce que le tems fut couvert tout le jour. Il tomba même un peu de nége le matin.

Nao-pula.

Le 14, on fit soixante-dix lis à l'Ouest-Nord-Ouest, dans un chemin moins égal, mais moins sabloneux aussi, & dont le terroit n'offroit presque que des terres labourables. Après les trente premiers lis, nous passâmes près d'un petit Bourg, nommé *Naopula*, pour aller camper près d'un autre un peu plus grand, dont les murailles étoient de briques. Il se nomme *Ching chui-yng.* La hauteur du Pole, trente-huit dégrés vingt & une minutes. Nous ne cessions pas de cotoyer de fort près la grande muraille. L'Empereur la passa par une breche & prit en dehors l'amusement de la chasse aux lievres, dont il tua plus de deux cens de sa propre main. Tous les Mandarins de *Ning-hia*, qui n'étoient pas encore venus au devant

	lis.		lis.
11. Whang-chi, ...	60	13. Hingou-yng, ...	60
12. Ngan-tin, ...	60		

de Sa Majesté, arriverent ce jour-là. Elle fit tirer de l'arc aux Mandarins d'armes à pied & à cheval, & ceux qui se trouverent trop foibles furent destitués de la qualité de Mandarins.

Le 15, nous fimes soixante-dix lis au Nord-Ouest quart-d'Ouest, dans un pays plus inégal encore que celui du jour précédent. Après les quarante premiers, on passa près d'un petit Bourg, fermé de murailles de terre, qui se nomme *Hang-chin-yng*. Là, les Officiers Généraux des troupes que l'Empereur avoit envoyées de *Taitong* à *Ning-hia*, vingt jours avant son départ de Peking, vinrent saluer Sa Majesté. Nous allâmes coucher dans un Bourg fermé & fortifié, qui se nomme *Heng-ching*, & qui contient environ deux cens maisons, la plûpart de terre & fort misérables. Il est proche du *Wang-ho*, que les équipages de l'Empereur commencerent à passer dès le même jour. Le tems fut si couvert que nous ne pûmes prendre la hauteur du Pole. Le terrain que nous eûmes à traverser étoit sabloneux & peu capable de culture. Nous ne perdîmes pas de vue la grande muraille, quoiqu'un peu plus éloignée que les jours précédens. Elle s'étend jusqu'au bord du *Wang-ho*.

Hang-chin-yng.

Heng-ching.

Le 16, nous passâmes ce fleuve à deux ou trois cens pas de *Heng-ching-pu*. Il n'y est pas moins large ni moins profond qu'à *Tui-te-cheu*, & ses eaux n'y sont pas moins bourbeuses. On campa sur ses bords. L'Empereur ne voulut pas aller plus loin, pour donner le tems à l'équipage de passer sans embarras. Le passage se fit sur cent barques, qu'on avoit rassemblées de toutes les autres Villes, situées sur les bords du *Wang-ho*. Il y avoit deux grandes barques, construites exprès pour l'Empereur, & peintes en dehors comme en dedans, avec deux grands pontons pour passer les charettes & les bêtes de charge. Les autres barques étoient médiocres. On n'y pouvoit placer que sept ou huit chevaux à la fois, avec quelques gens & quelque partie du bagage. La hauteur du Pole, trente-huit dégrés trente minutes.

Passage du Wang-ho.

Le 17, nous fimes trente lis au Nord-Ouest quatt d'Ouest, dans une grande plaine, qui s'étend vers le Sud à perte de vue jusqu'à une chaine de montagnes, éloignée d'environ cent lis du lieu où nous avions passé le *Wang-ho*. La plus grande partie de cette plaine est extrêmement fertile, sur-tout en riz, parce qu'elle est entre-coupée de canaux, par lesquels on fait entrer l'eau dans les campagnes pour les arroser pendant la sécheresse. Aussi le pays est-il fort habité. Comme les terres y sont fort humides, il falloit des soins continuels pour rendre le chemin praticable. Après avoir fait environ dix lis, nous rencontrâmes une troupe de soldats Tartares de la baniere rouge, sous les armes, avec leurs Etendards, & rangés des deux côtés du grand chemin. C'étoit environ huit cens hommes, qu'on avoit fait venir depuis deux ou trois ans de *Si-ngan-fu*, pour renforcer la garnison de *Ning-hia*. Nous trouvâmes après eux, dans le même ordre, cinq mille soldats Chinois de la même garnison, dont les deux tiers étoient de cavalerie. Chaque compagnie avoit un Etendard de satin verd, brodé d'or, & chaque dixaine de soldats un autre Etendard.

On rencontre un corps de Tartares.

En approchant de *Ning-hya* nous rencontrâmes encore les trois mille hommes de la Gendarmerie de Peking que l'Empereur avoit envoyés à *Tai-tong-fu* vingt jours avant son départ. Ils étoient aussi rangés sous les armes, des deux

Garnison de Nyng-hya.

	lis.		lis.
14.	70	16. Passage du Whang-ho, . ,	
15. Heng-ching, ...	70	17. Ning-hia, ...	100

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

côtés du grand chemin, avec leurs Officiers à leur tête, & suivis d'une multitude de peuple qui s'étendoit jusqu'aux portes de *Ning-hya*. Ils avoient tous à la main un *Hyang*, c'est-à-dire, une baguette parfumée.

Description de cette Ville.

Nous arrivâmes à *Ning-hya*, une des plus grandes Villes & des plus celebres de celles qui sont situées près de la grande muraille. On lui donne plus de dix-neuf lis de circuit. Elle étoit gardée depuis trois ans par une garnison Tartare. Les maisons y sont si pressées, qu'il y en a peu qui ayent des cours, & qu'on n'y voit aucun jardin. Le nombre des habitans est fort grand, & le commerce très-considérable. Mais les édifices n'y sont que de bois & de terre, à la réserve des fondemens & d'environ un pied ou deux au dessus, qui sont de brique. Le bois de construction y est à fort bon marché, parce qu'on va le prendre dans cette chaîne de montagnes qui est au Nord-Ouest à soixante ou soixante-dix lis de la Ville, & qu'il y est en si grande abondance qu'on en vient acheter de toutes parts, à quatre ou cinq cens lis de distance.

La Ville est accompagnée de deux Fauxbourgs, fermés d'une enceinte de murailles. Celui du midi contient cinq ou six cens maisons. Il y a six portes, deux au Nord, deux au Sud, une à l'Orient & l'autre à l'Occident. Toutes ces portes sont doubles, avec une place d'armes entre-deux. La Ville est bâtie en rectangle oblong, & s'étend bien plus loin Est-Ouest que Nord & Sud. Ses murailles sont toutes revêtues de briques; mais sans tours & sans boulevards, excepté aux portes. Elles ont quarante ou cinquante pieds de hauteur; mais quoique soutenues en dedans par un rempart de terre, elles commencent à tomber en ruines. Le quartier de la garnison Tartare n'est que de terre.

Deux grands étangs.

A dix lis de la Ville du côté de l'Est, & près du grand chemin, on découvre deux grands étangs, dont l'un a cinquante ou soixante lis de circuit & qui sont extrêmement poissonneux. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, les oyes sauvages, les cygnes &c. s'y rassemblent en grand nombre. *Nyng-hya* & toute la frontiere fournissent à la Chine d'excellens soldats & de braves Officiers. La hauteur du Pole y est de trente-huit dégrés trente-cinq minutes.

Eclipse observée.

On s'arrêta trois jours dans cette Ville. L'Empereur fit faire l'exercice, hors des murs, à la garnison Chinoise, & lui donna ensuite un festin, tel que ceux dont on a déja vu la description. Le 21, j'observai l'Eclipse du soleil, qui fut d'onze doigts & demi. On ne vit aucune étoile. Je pris la hauteur du soleil au commencement de l'Eclipse, avec le quart de cercle du Pere *Thomas*, qui étoit d'un pied & quelques pouces de rayon. Elle étoit de dix-neuf dégrés cinquante-huit minutes, & celle de la fin se trouva de quarante-trois dégrés cinquante-trois minutes; d'où il s'ensuit que l'Eclipse commença à sept heures quatre minutes, qu'elle finit à neuf heures dix minutes; & par conséquent que sa durée ne fut que de deux heures six minutes.

Mort du Dalay-Lama.

Le 22, l'Empereur fit le tour de *Nyng-hya*. Le même jour, on publia la mort du *Dalay-Lama*, qui étoit arrivée depuis seize ans, mais que les Lamas de Putola avoient tenue cachée dans les vues ordinaires de leur politique. L'Empereur avoit pénétré depuis longtems le mystere de cette mort, parce que les Ambassadeurs qu'il envoyoit au *Dalay-Lama* ne pouvoient obtenir d'audience, sous prétexte qu'il étoit en retraite; ce qui s'appelle en Chinois, *Tso-chen.* Sa Majesté, résolue d'éclaircir la vérité, avoit dépêché, l'année précédente, un exprès au *Tipa*, qui gouverne sous ce grand Pontife, avec l'ordre

Ordre de l'Empereur au Tipa.

absolu

absolu de voir le *Dalay-Lama*, ou de s'assurer s'il étoit mort. Elle avoit fait ordonner aussi au *Tipa* de lui envoyer la fille de *Kaldan*, qui étoit mariée à un des *Taikis* de *Kokonor*, avec deux *Hutuktus* partisans de ce malheureux Khan des Eluths, dont l'un étoit le plus considérable du pays après le *Dalay-Lama*. Cet ordre étoit accompagné d'une menace de guerre, si le *Tipa* faisoit difficulté d'obéir.

Réponse du Tipa.

Dans l'épouvante qu'avoit causée la défaite de *Kaldan*, le *Tipa* avoit fait partir aussi-tôt un des principaux *Hutuktus* de *Putala*, qui se nommoit *Nimata*, & qui étant déja venu en Ambassade à Peking, avoit été fort bien reçu de l'Empereur. Ce Ministre étoit chargé d'une lettre, par laquelle son Maître promettoit à Sa Majesté une entiere satisfaction. Il offroit d'envoyer la fille de Kaldan, si l'Empereur continuoit de l'exiger; mais il le supplioit de considérer qu'elle étoit mariée, & sortie par conséquent de la maison de Kaldan pour passer dans une autre famille. Il prioit Sa Majesté de faire grace à l'un des deux *Hutuktus*, en considération du *Dalay-Lama*, qui demandoit cette faveur avec instance. Il s'engageoit à faire incessamment partir l'autre, qui se nommoit *Panchan*; & pour ce qui touchoit le *Dalay-Lama*, il promettoit d'exactes observations par la bouche de *Nimata*, son Envoyé.

Explications de son Ambassadeur.

Ce Hutuktu s'étant présenté à l'Empereur, sur la route, Sa Majesté le reçut avec plus d'honneur qu'elle n'en avoit jamais fait aux Princes étrangers. Elle alla au-devant de lui jusqu'à la porte de la seconde cour de la maison où elle étoit logée. Elle accepta ses présens, qui consistoient en beaucoup de pastilles, de pieces d'une étoffe assez semblable à notre ratine, de grains de corail, &c. Nimata lui dit que le vieux Dalay-Lama étoit mort en effet depuis seize ans; mais qu'avant que de mourir il avoit assuré les Lamas de sa Cour qu'il ressusciteroit l'année suivante, & qu'il leur avoit marqué le lieu où il devoit renaître; qu'en même-tems il leur avoit recommandé de le bien élever jusqu'à l'âge de quinze ans, de tenir sa mort secrete, & de répondre à ceux qui demanderoient de ses nouvelles, qu'il observoit le *Tso-cheu*; que pour dernier ordre, il leur avoit remis entre les mains un petit paquet, contenant une Lettre pour Sa Majesté, avec un Portrait de *Fo*, ou plûtôt de sa propre personne, (car il se qualifie de *Fo vivant*) en leur imposant la loi de l'envoyer à sa destination dans la dixiéme Lune de la seiziéme année après sa mort. L'Envoyé ajouta que l'intention du Dalay-Lama ayant été que sa mort ne fût connue que la dixiéme Lune de cette année, il prioit Sa Majesté d'en vouloir garder le secret jusqu'à cette Lune, & de n'ouvrir qu'alors le paquet qu'il lui remettoit.

Ruse des Lamas.

L'Empereur s'y engagea volontiers. Mais voulant être obéi sur les trois autres points, il renvoya Nimata, avec deux petits Mandarins & une Lettre pour le *Tipa*, par laquelle il lui renouvelloit l'ordre non-seulement de faire partir la fille de Kaldan & le Hutuktu Panchan, mais de déterminer le tems auquel ils se rendroient auprès de lui. Deux jours après, un Officier, que Sa Majesté avoit dépêché au neveu de Kaldan, étant venu lui rendre compte de sa négociation, rapporta que dans la seconde Lune de cette année un Envoyé de Putala avoit apporté à ce Prince la nouvelle de la mort du Dalay-Lama & de sa prétendue renaissance; que cette même année le jeune Dalay-Lama sortiroit de sa retraite, âgé de quinze ans, & commenceroit à donner des audiences publiques.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Elle eſt découverte à leur confuſion.

L'Empereur, ſurpris qu'on lui eût fait myſtere de ce qui ſe publioit ailleurs, fit rappeller ſur le champ le Hutuktu *Nimeta* & les deux Officiers qui l'accompagnoient. Nimata, preſſé de s'expliquer, répondit qu'il ignoroit ce qui ſe paſſoit d'un autre côté, & qu'il avoit exécuté les ordres du *Tipa*. L'Empereur lui déclara qu'il ne connoiſſoit aucune raiſon de tenir la mort du Dalay-Lama ſecrete, lorſqu'elle avoit été publiée dans d'autres lieux. Auſſi-tôt il fit aſſembler tout ce qu'il y avoit de Princes Mongols à ſa ſuite, pour ouvrir en leur préſence le paquet qu'il avoit reçu de Nimata. En l'ouvrant, la tête de la ſtatue de Fo tomba par terre, & le reſte du corps demeura dans les mains de celui qui tenoit le paquet. La confuſion du Lama fut extrême. Les Princes Mongols en tirerent un mauvais augure. L'Empereur & les Seigneurs Mancheous de ſa Cour s'en réjouirent beaucoup.

Le 23, l'Empereur alla prendre le divertiſſement de la pêche & de la chaſſe ſur un lac, où il tua pluſieurs oiſeaux de riviere. On ſéjourna les trois jours ſuivans, & l'Empereur ne fit pas d'autre exercice que de tirer de l'arc, avec les plus habiles archers de ſa Cour.

Manufactures de Ninghia.

Le 26, il nous envoya des raiſins ſecs de deux eſpeces, qui étoient venus de *Si-ning*, ou de *Tu-tu-fan*, & du Pays des Uſbeks. On fait venir auſſi, par la même voie, des raiſins de Corinthe, & l'on en préſenta quantité à l'Empereur lorſqu'il fut arrivé à *Ninghia*. Entre divers autres préſens, on offrit à ce Monarque pluſieurs pieces de ſerge, de pluſieurs couleurs, qui ſe fabriquent aux environs de cette Ville, quoique les plus fines viennent du côté des Uſbeks. On lui donna auſſi pluſieurs tapis de pied, aſſez ſemblables à nos tapis de Turquie, mais plus groſſiers. Ils ſe fabriquent à Ninghia. L'Empereur eut la curioſité d'en faire travailler en ſa préſence, auſſi-bien que du papier, qui ſe fait, dans la même Ville, avec du chanvre battu & mêlé dans de l'eau de chaux. Les Mandarins du Pays lui offrirent des chevaux & des mules. C'eſt particuliérement ſur ces frontieres, juſqu'aux confins de la Province de *Chen-ſi*, qu'on éleve de belles mules, & c'eſt du canton de Ninghia que ſortent les meilleures de la Chine.

Retour de deux Mandarins envoyés à Kaldan.

Le 27, deux petits Mandarins que l'Empereur avoit envoyés à Kaldan l'année précédente, avec l'Ambaſſadeur de ce Prince, pour l'aſſurer qu'il ſeroit bien traité s'il venoit volontairement, arriverent à Ninghia, avec la réponſe de Kaldan. Elle portoit qu'il avoit beſoin de quelque-tems pour déliberer avec ſon Conſeil ſur la maniere dont il devoit faire ſa ſoumiſſion, & qu'en attendant il prioit l'Empereur de lui marquer plus clairement comment il ſe propoſoit de le traiter. Les deux Envoyés ajouterent que le Khan des Eluths n'avoit aucune diſpoſition à ſe rendre, & ne cherchoit qu'à gagner du tems pour rétablir ſa fortune.

Mauvaiſe foi de ce Prince.

Ce ſoupçon fut confirmé par l'Ambaſſadeur même qui étoit venu l'année précédente. Etant retourné à la Cour de ſon Maître & s'étant efforcé de le porter à la ſoumiſſion, il avoit bien-tôt reconnu que les prétextes du Khan n'étoient pas ſinceres, & qu'il ne penſoit qu'à tromper l'Empereur par de feintes promeſſes. Kaldan lui propoſa de retourner à Peking; mais il prit droit de ſon grand âge pour refuſer cette commiſſion; & s'étant hâté de raſſembler ſa famille, il prit la fuite, pour venir implorer la clémence de l'Empereur. Son malheur lui fit rencontrer en chemin le Lama *Hukſan*, qui étoit en marche

avec un corps de deux ou trois cens cavaliers. Il fut attaqué par cette troupe. Une grande partie de ses gens furent tués ou faits prisonniers. Tout son bagage fut pillé. Enfin, blessé dangereusement lui-même, il eut beaucoup de peine à se sauver, avec sa femme, son fils, deux petits-fils & quelques gens de sa suite. Il arriva dans cet état au camp du Général *Fian-gu-pé*, qui étoit toujours sur la frontiere. Cet Ambassadeur se nommoit *Keley-kuing*. Il étoit un des principaux confidens de son Maître. Ses blessures ne lui permettant pas de précipiter sa marche, il envoya son fils à l'Empereur, avec les deux petits Mandarins. Sa Majesté le traita fort bien dans la suite. Elle le mit au nombre de ses Hyas, après lui avoir fait donner de fort beaux habits à la Mancheou. Mais toutes ces nouvelles la déterminerent à faire partir incessamment un corps de deux mille chevaux, pour chercher Kaldan & lui couper toutes les voies de la fuite. On continua de séjourner le 28, le 29 & le 30.

Son Ambassadeur implore la clémence Impériale.

Le premier jour de Mai, l'Emperenr fut informé que le Lama *Han-hukfan* se proposoit de revenir sur les bords du Wang-ho, pour la commodité du pâturage, & que sa suite étoit d'environ deux cens hommes. Il fit partir à l'instant cent cinquante cavaliers choisis, pour le surprendre & l'attaquer. *Keley-kuing* arriva le même jour, & confirma qu'il y avoit peu de fond à faire sur les propositions de Kaldan. Mais il apprit à l'Empereur que *Tangulan*, neveu du Khan, étoit prêt à se rendre lorsqu'il seroit assuré de sa grace.

Le Lama Han-Hukfan est menacé.

On continua de séjourner le 2, le 3 & le 4. J'allai me promener aux environs de la Ville, qui commençoient à devenir fort agréables. La verdure naissante des arbres, des bleds & des herbages, formoit un spectacle amusant. J'eus même le plaisir de voir couler l'eau du Wang-ho dans un de ces grands canaux qui traversent toute la plaine. On venoit d'ouvrir les écluses. Tous les ans, on emploie pendant l'espace d'un mois plus de trois mille hommes à nettoyer ces grands canaux, qui, sans ce soin, seroient bien-tôt comblés par le sable & la terre que cette Riviere entraîne avec elle. Quand ils sont remplis d'eau, chacun fait une ouverture vis-à-vis de son champ, pour y recevoir l'eau nécessaire ; après quoi l'ouverture se ferme. Si le défaut de pluie rend la campagne trop seche, on remplit les canaux & l'on arrose les terres suivant le besoin. Comme elles sont fort grasses, on n'emploie guéres la charue pour les labourer. On les beche à force de bras. Elles sont partagées en grands quarrés, autour desquels est un chemin, dans lequel on creuse un petit canal par où l'on fait entrer l'eau. Dans plusieurs endroits, on voit quantité de salpêtre, qui sort de terre. Il s'y trouve des salines naturelles. On n'a besoin que de creuser un ou deux pieds en terre pour trouver des puits d'eau salée, dont on remplit de grands quarrés de terre pendant les chaleurs, comme dans les salines qui sont au bord de la mer.

Environs de Ning-hia.

Canaux pour l'arrosement des terres.

Salines naturelles.

A trois ou quatre lis au Nord de la Ville, on trouve un grand Temple, qui sert de Forteresse, parce qu'il est environné de bons murs. Au centre est une grande pyramide quarrée, à neuf étages, toute de brique, & revêtue d'une terre blanchâtre qui a l'apparence de pierre de taille. Ce Temple contient plus de cent Bonzes, qui y vivent commodément du revenu des terres voisines. Un étang, qui en est proche, leur fournit abondamment des roseaux pour leur chauffage. Il ne s'offre aucun Village dans cette campagne ; mais on peut la nommer un Village continuel, parce que les maisons y sont répandues de tous côtés

Temple ou Pagode de Ninghia.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

à cent pas l'une de l'autre. Chacun a sa maison dans les terres qu'il cultive. Ces maisons sont de terre ; mais on assure que la pluie n'y pénetre jamais. Enfin, le Pays est un des plus beaux & des meilleurs que j'aie jamais vûs. Aussi les vivres y sont-ils à vil prix ; ce qui ne manque pas d'y attirer un nombre infini d'Habitans.

Départ de Ning-hia.

Le 5, nous partimes de Ninghia, & nous fimes environ soixante-dix lis au Nord-Nord-Est, toujours dans un Pays uni & bien cultivé. Plus on s'éloigne de Ninghia en s'approchant des montagnes, moins on apperçoit de maisons & moins les terres sont belles. On ne laisse pas de voir, par intervalles, des canaux tirés du Wang-ho pour l'arrosement des terres. A quarante lis de Ninghia, nous passâmes devant un petit Bourg fermé de murs de terre, qui se nomme *Yau-fu-pu*, & nous campâmes près d'un Village.

Yau-fu-pu.

Pin-lo-chin.

Le 6, nous fimes cinquante lis au Nord-Nord-Est. Après les trente premiers, nous passâmes dans un Bourg bien fermé de murailles de brique, mais sans tours & sans boulevards. Il se nomme *Pin-lo-chin*. Le camp fut assis à deux ou trois lis de la grande muraille, près d'un canal du Wang-ho, tiré exprès pour ramasser les eaux qui s'écoulent dans la campagne voisine. La hauteur du Pole de la grande muraille est ici de trente-neuf degrés deux minutes. Ce lieu se nomme *Liu-fu-muhé*.

Montagnes de Holang-chan.

L'Empereur s'éloigna du grand-chemin pour aller chasser vers les montagnes de *Holang-chan*, qui se nomment *Alajan-alin* en Tartare. Elles sont au Nord de *Ninghia*, & regnent presqu'à l'Ouest dans l'étendue de trois ou quatre cens lis. On y compte, dit-on, trois cens soixante passages, dont la plûpart sont fermés de murs ; mais dont quelques-uns néanmoins ont des portes ouvertes. Ces passages sont gardés par des troupes Chinoises, qui dépendent du Tsong-ping de Ninghia. La grande muraille se termine, d'un côté, vers l'extrêmité orientale de cette chaîne de montagnes, & recommence à l'extrêmité occidentale. Elle est interrompue dans toute leur étendue, parce qu'elle y seroit inutile. Ces montagnes n'ont, en plusieurs endroits, que neuf à dix lis de profondeur. Immédiatement au-delà, étoit le séjour d'un Prince Eluth, nommé *Paturu-chonom*, qui y vit, à la maniere Tartare, du revenu de ses troupeaux. Il étoit de la Maison de Kaldan. Mais ayant pris querelle avec lui, depuis sept ou huit ans, il étoit venu se soumettre à l'Empereur, qui le créa *Pailé* ou Regule du troisiéme Ordre. Ce Pays appartenoit proprement aux Kalkas, qui l'ont abandonné depuis leurs guerres avec les Eluths.

Résidence du Prince Paturu-chonom.

Le 7, nous fimes environ cinquante lis au Nord, toujours au pied des montagnes de *Holang-chan*. Le Pays que nous eûmes à traverser étoit fort uni, mais peu cultivé, parce qu'il est au-dehors de la grande muraille, que nous passâmes après avoir fait deux ou trois lis. Elle est encore moins entiere que dans tous les lieux où nous l'avions déja passée, sans qu'on y fasse la moindre réparation. On campa sur les bords d'un bras du *Wang-ho*, à sept ou huit lis du pied des montagnes, dans un lieu nommé *Chau-ma-ing*.

Chau-ma-ing.

Le 8, on séjourna, parce que le tems étoit couvert & sembloit annoncer beaucoup de pluie. Cependant il redevint fort serein. L'Empereur ayant reçu

	Mai.	*lis.*			*lis.*
5.	Yau-fu-pu,	40		Liou-fu-mu-he,	20
6.	Pin-lo-chin,	30	7.	Chau-ma-ing,	50

avis, par un courier, que les Princes de *Kokonor* avoient résolu d'accompagner les Ambassadeurs qu'il leur avoit envoyés, & de venir le saluer ensemble, prit le parti de s'avancer à petites journées pour les attendre.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Chi tsui-tse.

Le 9, on fit seulement trente lis, vers le Nord-Est & toujours dans la même plaine, qui étoit remplie de buissons & d'herbes, sur-tout aux environs de *Chi-tsui-tse*, où nous campâmes sur les bords du *Wang-ho*. Le Pays étoit rempli de lievres & de faisans.

Le 10, il s'éleva, deux heures avant le jour, un grand vent, qui nous obligea de séjourner.

Le 11, on fit quarante lis presqu'au Nord. Cependant, comme nous marchâmes presque toujours sur le bord du Wang-ho, parce que le sable y est plus ferme, il fallut faire de tems en tems quelques détours, tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, qui réduisirent la journée à trente-cinq lis au Nord. Nous campâmes sur les bords du même fleuve, dans un lieu riche en fourage, qui se nomme *Whang-tu-uen*. La hauteur du Pole y étoit de trente-neuf degrés vingt-huit minutes.

Le 12, on fit quarante lis au Nord, sans s'éloigner du *Wang-ho*, qui est continuellement bordé de hayes & d'arbrisseaux. Le terrain est sabloneux & rempli de lievres. On ne voyoit presque plus de montagnes à l'Ouest; mais vers l'Est, de l'autre côté du *Wang-ho*, à la distance d'environ dix ou quinze lis, on en découvroit d'assez hautes, qui paroissoient nues & sans arbres. Nous campâmes sur le bord de la riviere, dans un lieu inégal & sabloneux, dont les environs ne laissoient pas d'offrir d'assez bon fourage. La montagne qui se présentoit vis-à-vis de nous, s'appelle *Whay-tong*. Whay-tong.

Le 13, on fit encore quarante lis au Nord-Ouest quart de Nord, avec quelques petits détours vers l'Est ou vers l'Ouest, suivant le cours du *Wang-ho*. Les dix premiers lis étoient de sables mouvans, fort profonds & pleins d'inégalités. Le vent rassemblant ces sables en fait des collines & des vallées, qui rendent les chemins fort difficiles. On ne voyoit plus de montagnes à l'Ouest. Celles de l'Est, au de-là du *Whang-ho*, baissoient à vue d'œil, & finirent presqu'entierement vis-à-vis du lieu où nous campâmes, qui étoit une grande prairie très riche en fourage. Le bois de chauffage n'étoit pas en moindre abondance autour de notre camp. On donne à ce lieu le nom de *Wang-chai-tu-ouen*. Whang-chai-tu-ouen.

Le 14, on fit cinquante lis au Nord, toujours sur le bord du *Wang-ho*. Le pays étoit moins sabloneux que celui du jour précédent. Nous passâmes devant un bois fort épais, quoiqu'il ne fût composé que d'arbrisseaux & de grands buissons. L'Empereur fit cette journée, tantôt en barque sur la riviere, tantôt s'exerçant à la chasse du cerf. En arrivant à *Chuang-pu*, où l'on devoit camper, il fallut s'asseoir au bord du *Wang-ho*, pour attendre que les tentes fussent dressées. Nous y vîmes un grand cerf, qui s'étoit précipité dans les flots, pressé par les chasseurs, & qui passoit le fleuve à la nâge. L'Empereur en tua quatre, dont il fit distribuer la chair aux Grands & aux principaux Officiers de sa Cour. Chuang-pu. Chasse du cerf.

Le 15, nous fimes quarante lis au Nord-Nord-Est, dans les sables qui bor-

	lis.		lis.
9. Chi-tsui-tse,	30	13. Même Riviere,	40
11. Whan-tu-wen,	30	14. Suang-pu,	50
12. Le Wang-ho,	40	15. Cha-teu fu,	40

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

dent la riviere. On campa dans une plaine nommée *Cha-tan-cheu*, près d'un bois fort épais. L'Empereur alla chasser avec peu de suite, au de-là du *Wang-ho*, dans le pays d'*Ortous*. On tua cinq grands cerfs, & l'on en prit trois petits. Le même jour, deux Taikis Mongols, que Sa Majesté avoit envoyés de *Tai-tong-fu* aux Princes de *Kokonor*, pour les inviter à le venir trouver sur la frontiere, arriverent en poste & lui rendirent compte de leur commission. Ces Princes les avoient bien reçus. Ils avoient promis de se soumettre à l'Empereur & de venir lui rendre leur hommage; mais ils ne pouvoient partir que dans l'espace d'un mois, parce que plusieurs d'entre-eux étoient malades, & que leurs équipages n'étoient pas prêts. L'Empereur prit la résolution de ne les pas attendre, & leur fit dire de différer leur départ jusqu'à la fin des chaleurs, pour se rendre à Peking dans le cours de la septiéme lune.

Bonne disposition des Princes de Kokonor.

Le 16, nous fimes environ vingt-cinq lis au Nord-Est, & à l'Est-Nord-Est, cotoyant toujours le *Wang-ho*, & dans un pays fort sabloneux. Il n'y avoit qu'un petit espace, le long de la riviere, où l'on pût marcher d'un pied ferme. Nous campâmes dans un lieu nommé *Peta*, nom qui signifie pyramide blanche, parce que cette plaine offre en effet, à trois ou quatre cens pas du *Wang-ho*, une pyramide de brique plâtrée qui résiste aux injures du tems. On voit, à peu de distance, les débris d'un grand temple, dont il ne reste que quelques mazures. Nous trouvâmes vis-à-vis du camp cent trente barques chargées de riz, qui venoient de *Ning-hya*, pour le détachement qu'on faisoit marcher sur les traces du Khan des Eluths. L'Empereur, qui continuoit de s'exercer à la chasse, tua sept grands cerfs & deux grands sangliers, dans quelques Isles que forme le *Wang-ho*, & qui sont couvertes de bois fort épais. La hauteur du Pole, à *Peta*, est de quarante dégrés dix minutes.

Pyramide blanche & débris d'un Temple.

Chuan-tha-chai.

Le 17, on séjourna. L'Empereur, également amusé de la chasse & de la pêche, tua sept grands cerfs & prit beaucoup de poisson. Tout fut distribué par son ordre aux troupes qui arriverent ce jour-là près du camp.

Le 18, nous fimes vingt-neuf lis, à-peu-près au Nord-Est, sur les bords du *Wang-ho*, où nous assimes aussi notre camp. Les sables continuoient toujours, excepté dans quelques endroits voisins de la riviere, qui étoient pleins de bois fort épais. L'Empereur prit encore l'amusement de la chasse dans les petites Isles du *Wang-ho*, où il tua quelques cerfs. La hauteur du Pole, à *Chuan-tha-chai* où nous campâmes, étoit de quarante dégrés quatorze minutes.

On séjourna les quatre jours suivans. Le 19, Sa Majesté, après avoir été à la chasse, vit défiler l'avant-garde du petit corps d'armée qu'elle envoyoit contre Kaldan. Le 20, elle vit défiler le gros, au nombre de deux mille cinq cens cavaliers, sans y comprendre les Officiers & les valets, qui, suivant l'usage des Mancheous, étoient en beaucoup plus grand nombre. Le 21 & le 22, on fit partir quantité de chameaux, chargés de riz, pour le corps d'armée qui s'étoit mis en marche les jours précédens, avec ordre de porter cette provision dans un lieu nommé *Leang-lan-chan*, à cent cinquante lis de notre camp.

Le 23, on fit vingt lis au Nord-Nord-Est, en suivant la riviere, pour la com-

	lis.		lis.
16. Peta, ...	25	23. Même Riviere, ...	20
18. Whang-ho, ...	29		

modité du fourage. Nous campâmes sur ses bords. Toutes les barques avoient suivi l'Empereur, qui étant résolu d'aller par eau jusqu'à *Kutan-hoio*, avoit fait partir deux cens cavaliers de sa Gendarmerie, pour s'y rendre par terre, avec ordre de passer la riviere, & de l'attendre dans ce lieu s'ils y arrivoient avant lui.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Kutan-hoio.

Le 24, on fit encore vingt lis au Nord-Est. Nous campâmes sur les bords du *Wang-ho*, dans un lieu où les pâturages sont excellens, & qui est bordé de petits bois remplis de cerfs. L'Empereur en tua quatre ou cinq & prit quantité de faisans.

On séjourna le 25, pour faire passer le *Wang-ho* aux chevaux, aux chameaux, & à tout le bagage qui devoit suivre le chemin de terre.

Le 26, l'Empereur partit en barque, & descendit le *Wang-ho*, avec une petite partie de sa suite. Les autres continuerent de suivre le bord du fleuve, & nous fûmes du nombre. On fit cinquante lis au Nord-Est, dans un pays fort plat, mais tout de sable. Nous campâmes sur le bord du *Wang-ho*, près d'un lieu nommé *Sarkir*, où le fourage est en abondance. Quelques Mongols d'Ortous y avoient leur camp à peu de distance.

L'Empereur s'embarque sur le Wang-ho.

Le 27, nous fimes quatre-vingt lis au Nord-Est, dans un pays fort uni. Nous commencions à nous éloigner du *Wang-ho*, qui coule plus au Nord. Après les vingt premiers lis, nous passâmes une petite riviere, nommée *Chigue-muren*, qui est guéable par-tout. Son fond est de sable, & ses eaux ont moins d'épaisseur que celles du *Wang-ho*. Nous ne cessâmes pas de cotoyer cette petite riviere, dans un pays beaucoup meilleur & moins sabloneux, quoique par intervalles ils s'y trouve des sables mouvans. On campa sur le bord du *Chigue-muren*.

Riviere de Chigue-muren.

Le 28, on fit environ soixante lis au Nord-Est quart d'Est, dans un pays fort plat & fort uni, mais sabloneux & stérile. Nous campâmes encore sur le *Chigue-muren*, qui étoit à sec dans plusieurs endroits; mais l'eau n'y manquoit pas près d'*Urhatu*, où le camp étoit assis. La hauteur du Pole y est de quarante & un dégrés.

Urhatu.

Le 29, on fit cinquante lis à l'Est-Nord-Est, dans un pays tout-à-fait semblable à celui du jour précédent, & nous campâmes encore sur les bords du *Chigue-muren*.

Le 30, on fit cent-vingt lis à l'Est quart de Sud. Vers la moitié du chemin, nous passâmes le *Chigue-muren* dans un lieu où il étoit à sec, & nous le laissâmes au Nord-Est. On alla camper dans une prairie, qui s'étend jusqu'au *Wang-ho*, vis-à-vis d'une montagne qui se nomme *Mona*, parce que cette riviere y fait une espece d'angle. La prairie offre d'excellens fourages, qui y attirent un grand nombre de Mongols. Mais elle est marécageuse en plusieurs endroits. Le 31, on ne fit qu'environ quinze lis au Sud, & nous campâmes sur les bords du *Wang-ho*.

Mona-hoio.

Le premier jour de Juin, nous fimes soixante-dix lis, la moitié à l'Est-Sud-

	lis.		*lis.*
24. Même Riviere,	20	30. Mona-hoio,	120
26. Sarkir,	50	31. Wang-ho,	15
27. Chigue-muren,	80	*Juin.*	
28. Urhatu,	60	1. Wang-ho,	70
29. Chigue-muren,	50		

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Eſt, & le reſte au Sud-Eſt, toujours dans la même plaine, & ſur le bord du *Wang-ho*. La plaine commençant à ſe reſſerrer, nous trouvâmes de petites collines & des hauteurs de ſable qui la bordoient à l'Oueſt. On découvroit un aſſez grand nombre de tentes Mongols, le long de la riviere, & nous campâmes auſſi ſur ſes bords. La hauteur du Pole étoit de quarante dégrés trente-ſix minutes.

Le 2, nous fimes ſoixante lis, preſque droit à l'Eſt, & prenant quelquefois ſeulement un peu du Sud. Le pays que nous eûmes à traverſer n'avoit rien de remarquable. Nous campâmes le long d'une petite riviere, ou plûtôt d'un canal, qui ſert à la décharge des eaux du *Wang - ho* lorſqu'elles ſont fort grandes. Comme elles y demeurent juſqu'aux tems de la grande ſéchereſſe, elles ſe couvrent d'herbes & paroiſſent dormantes. Les pâturages voiſins ſont excellens.

Canal pour la décharge du Wang-ho.

Le 3, nous fimes encore ſoixante lis, à-peu-près vers l'Eſt-Nord-Eſt, & nous campâmes ſur une petite riviere, qui eſt bordée de gros ſaules. Le 4, on fit cent lis, tantôt droit à l'Eſt, tantôt au Nord-Eſt, & à l'Eſt-Nord-Eſt. Un marais, qui ſe trouve ſur la route, nous obligea de faire divers détours. Nous traverſâmes encore un pays fort plat, ſabloneux, mais rempli d'excellent fourage, ſur-tout vers la fin de la journée. On découvre quantité de Tentes Mongols & quelques terres labourées. Nous campâmes près d'une mare d'eau, dans un lieu fort humide, qui ſe nomme *Naima-tainor*. On y creuſa des puits, où l'eau étoit abondante à deux ou trois pieds de profondeur; mais extrêmement ſalée, parce que le terrain eſt rempli de nitre. Il fallut chercher de l'eau douce à deux ou trois lis du camp.

Naimatainor.

Le 5, nous fimes cinquante lis à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt. On campa dans un lieu nommé *Chikeſtay*, ſur le bord d'une petite riviere de fort bonne eau. Ce lieu avoit été le terme du voyage que l'Empereur avoit fait l'hyver d'auparavant dans le pays d'Ortous. Le même jour, on vit ſur le chemin beaucoup de terres labourées & les tentes d'un grand nombre de Mongols, qui ſont attirés par la bonté des pâturages. Auſſi ce territoire nous parut-il le meilleur que nous euſſions vû juſqu'alors dans le pays d'Ortous. Il eſt fort uni, moins ſabloneux, & rempli d'excellent fourage dans les endroits qui ne ſont pas cultivés. Cependant lorſqu'on approche de Chikeſtay, on commence à retrouver des terres ſabloneuſes. Nous nous éloignâmes du Wang-ho beaucoup plus que les jours précédens. La hauteur du Pole, dans ce lieu, eſt de quarante dégrés vingt-deux minutes.

Chikeſtay.

Le 6, on fit quatre-vingt lis preſque droit à l'Eſt, prenant un peu du Sud. On ne ceſſa pas de marcher le long d'une petite prairie qui s'étend vers le Wang-ho. Après les trente premiers lis, nous paſsâmes un gros ruiſſeau qui traverſe la plaine du Sud au Nord & va ſe perdre dans le Wang-ho. Nous vimes auſſi pluſieurs fontaines. Enfin, nous côtoyâmes des collines de ſables, qui bordent la prairie du côté du Sud, & nous campâmes à *Tonskay*, où l'eau

Tonskay.

		lis.			lis.
2.	Canal, ...	60	5.	Chikeſtay, ...	50
3.	. . . .	60	6.	Tonskay, ...	81
4.	Naimatainor, ...	100			

& le

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

& le fourage sont en abondance. La hauteur du Pole y est de quarante degrés vingt minutes.

Mort de Kaldan, Khan des Eluths.

Le même jour, on publia dans le camp une agréable nouvelle, qu'on avoit reçue la veille. Kaldan étoit mort le treizieme jour de la troisiéme lune, c'est-à-dire, le 3 de Mai. *Tanquilau*, son neveu, venoit, avec le corps & toute la famille de ce malheureux Prince, pour se soumettre à l'Empereur. La joye se répandit dans le camp, & l'Empereur fut ravi lui-même de voir cette guerre entierement terminée.

Le 7, on fit quarante lis & l'on campa sur le bord du Wang-ho, dans un lieu qui se nomme *Kutan-hoio*. En arrivant, on se disposa aussi-tôt à passer la riviere, & les cinq jours suivans furent employés au passage.

Les Missionnaires complimentent l'Empereur sur la mort de Kaldan.

Le 13, l'Empereur devant arriver en barque près de notre camp, nous nous avançâmes, au Nord, jusqu'à l'embouchure de la petite riviere de *Turghen*, qui se jette dans le Wang-ho, vis-à-vis de l'ancienne Ville de *Toto*, pour faire nos complimens à ce Monarque sur la mort de Kaldan & sur la ruine entiere des Eluths. Sa Majesté étant arrivée assez tard voulut camper dans le même lieu. On y transporta aussi-tôt tout notre camp, qui en étoit à dix-huit ou vingt lis. L'Empereur nous ayant apperçus sur le bord de la riviere, nous témoigna sa bonté ordinaire par un souris & en nous montrant de la main d'aussi loin qu'il nous apperçut. Le soir il nous envoya un des Eunuques de sa chambre, avec un autre Officier de sa suite, pour nous raconter en détail la mort de Kaldan & la dispersion de sa famille. Il nous fit dire que ce Prince réduit aux dernieres extrêmités & abandonné de ses meilleurs Sujets s'étoit empoisonné lui-même, pour éviter de tomber entre ses mains.

Le 14, nous séjournâmes. L'Empereur fit distribuer ce jour-là une provision de riz à toute sa suite. Le 15, nous fimes soixante lis à l'Est, toujours dans un pays fort uni, à l'exception d'une petite hauteur de terre sabloneuse, que nous montâmes après avoir fait environ vingt lis. Nous campâmes près d'un petit hameau de Mongols, & sur le bord d'une fontaine bourbeuse, aux environs de laquelle on voyoit encore une grande enceinte de murs de terre. C'étoit une Ville, sous le regne des *Yuens*. Le terroir est fort bon, & pourroit être cultivé, quoiqu'il le soit peu. Il produit naturellement d'excellens fourages. Le lieu où nous campâmes se nomme en Chinois *Chui-tsuen*, & en Mongol, *Orghikiu-pulak*.

Orghikiu-pulak.

Le 16, nous fimes soixante lis à l'Est. Après avoir fait les sept ou huit premiers lis, nous entrâmes dans les montagnes, qui ne sont ni fort hautes ni fort rudes à monter. Elles sont couvertes d'excellens fourages. Entre plusieurs ruisseaux qui en descendent, nous en passâmes un qui coule à l'Est, & qui va, dit-on, se jetter dans la petite riviere de Turghen. On campa dans une petite plaine environnée de montagnes sur les bords de l'*Hulan-muren*, autre gros ruisseau qui coule vers l'Ouest, à quatre ou cinq lis des ruines d'une Ville, nommée en Chinois, *Hung-tching*, & en Mongol *Hulan-palasson*. Il n'en subsiste plus que les murailles de terre, qui sont ouvertes en plusieurs endroits. On n'y voit que cinq ou six maisons, rebâties depuis peu. Le terroir est fort bon dans toute la plaine.

Riviere de Hulan muren.

	lis.		lis.
7. Wang-ho,	40	15. Chui-tsuen,	60
13. Riviere de Turghen,	20	16. Hulan-palasson,	60

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Plaine de Singui-paitcha.

Le 17, nous fimes soixante lis, à l'Est quart de Nord, sans quitter le bord de l'*Hulan-muren*. Après en avoir fait quarante dans la même plaine où nous avions campé, nous passâmes quelques hauteurs, & nous cotoyâmes de grandes montagnes, au Nord de la route. Celles qui se présentoient du côté du Sud, au de-là de la riviere, n'étoient pas fort hautes. Nous entrâmes dans une plaine, nommée *Singui-Paitcha*, qui offroit quantité de buissons, d'arbrisseaux, & d'excellens fourages. On campa dans cette plaine, au milieu de laquelle coule encore la riviere d'*Hulan-muren*, presque entiérement bordée de gros buissons d'une espece de saules, semblables à ceux que nous avions vus souvent sur les bords du Wang-ho.

Beau Pays.

Le 18, nous fimes soixante lis, la moitié à l'Est un quart Nord-Est, le reste au Nord-Est, toujours dans les montagnes. Nous cotoyâmes long-tems la riviere d'*Hulan-muren*, ensuite nous la passâmes & repassâmes plusieurs fois. Après avoir fait trente lis, nous abandonnâmes le chemin qui va droit à *Chau-keu*, au Sud & au Sud-Est. Un peu plus loin, nous traversâmes le grand chemin, qui va de *Huhu-hotun* à *Chaho-keu*. Tout le pays étoit fort agréable, & diversifié par des montagnes & des vallées couvertes d'une belle verdure. Les montagnes offroient des arbres, & les plaines étoient arrosées par la riviere & par de petits ruisseaux. Nous trouvâmes des terres cultivées, & quelques maisons dispersées. On campa dans une plaine charmante, où serpente un ruisseau médiocre de fort belle eau. On y voyoit plusieurs petits camps de Mongols, attirés par l'excellence du fourage. Ce lieu porte, en Mongol, le nom de *Cucu-ossu*, & celui de *Chau-keu* en Chinois. La hauteur du Pole y est d'environ quarante dégrés vingt minutes. Nous passâmes encore à la vue d'une ancienne Ville ruinée, dont il ne reste plus que l'enceinte, qui est une muraille de terre. La hauteur du Pole y est de quarante dégrés vingt-sept minutes.

Chau-keu.

Riviere de Nong-hon.

Le 19, premier jour de la cinquiéme lune, on fit cinquante lis à l'Est-Nord-Est, & au Nord-Est soit dans les montagnes, soit dans la plaine où nous avions campé, soit dans les vallées. Nous campâmes au milieu d'une grande plaine, traversée par un gros ruisseau qui se nomme *Nong-hon*.

Visite d'un Regule Kalka.

Cette plaine est une vaste prairie, remplie d'excellens fourages. On y voit un très grand nombre de Mongols, qui prennent soin des troupeaux des Princes & des Seigneurs Mancheous, auxquels appartiennent toutes les terres qui s'étendent depuis *Chau-keu*, vers l'Est, le long de la grande muraille, que nous avions au Sud. Le même jour un Regule Kalka, à qui l'Empereur avoit donné des terres dans les montagnes au Nord de la plaine où nous campâmes, vint saluer ce Monarque avec toute sa famille. Sa Majesté lui fit donner diverses sortes de viandes, des pieces de soye & de l'argent.

Le 20, on fit soixante lis droit à l'Est, plus de la moitié dans la même plaine où nous avions campé, mais toujours en nous approchant des montagnes, sur lesquelles regne une enceinte de la grande muraille. Après avoir fait environ quarante lis dans cette plaine, nous passâmes une petite hauteur, & nous entrâmes dans une autre plaine; mais en tournant, nous passâmes une enceinte

	lis.		lis.
17. Riviere d'Hulan-muren, . . .	60	19. Riviere de Nongho, ...	50
18. Kuku-ossu, ...	60	20. Aroussi-bartay, ...	60

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

de murailles ruinées, qui continuent des deux côtés avec la grande muraille; & laissant au Nord un grand étang, formé par les eaux des montagnes, qui se déchargent dans une vallée environnée aussi de montagnes, excepté du côté de l'Ouest, nous vînmes camper dans une plaine, qui se nomme *Arousi-bartay*. Elle est arrosée d'un gros ruisseau de même nom, qui rend la verdure charmante & les pâturages excellens. On découvroit, aux environs, plusieurs tentes de Mongols qui y sont campés avec leurs troupeaux. Nous vîmes sur notre route plusieurs terres labourées; mais elles sont assez bonnes pour mériter plus de culture. Il n'y manque que des arbres, encore n'en sont-elles dépourvues que par la faute des Mongols, qui n'en plantent jamais, & qui ont coupé ceux que la nature y avoit produits.

Riviere & Plaine d'Arousi-bartay.

Le 22, on fit soixante lis à l'Est, prenant quelquefois un peu du Sud, toujours entre les montagnes, dans une vallée fort unie, où coule la petite riviere d'*Arousi-bartay*, vers l'Est. Nous ne cessâmes point de cotoyer la grande muraille, à douze ou quinze lis de distance. Nous l'avions au Sud. Les montagnes sur lesquelles on la voit s'étendre ont peu de hauteur & ne sont proprement que des collines. Celles que nous avions au Nord sont plus hautes, mais on n'y voit aucune sorte d'arbres. Nous campâmes dans un lieu, nommé *Kert-Chilou*, près d'un ruisseau médiocre, nommé *Horho-pira*, qui vient de l'Ouest & coule à l'Est, d'où il tourne ensuite au Sud le long d'une vallée qui mene à une des portes de la grande muraille, nommée en Chinois *Ching-keu*, & en Tartare *Ikirituka*. Elle n'est qu'à douze ou quinze lis, au Sud, du lieu où nous campâmes. On me dit que cette porte étoit fermée, & qu'il n'est permis à personne d'y passer. Cependant comme la grande muraille, qui est ici de terre & de moellon jusqu'à *Chan-kia-keu*, est ruinée en quantité d'endroits, on passe facilement par les breches. Cette porte est accompagnée d'un gros Bourg, fermé de murailles & fortifié. Elle est gardée par trois cens soldats, sous la conduite d'un *Tsan-tsiang*. Nous vîmes dans la route plusieurs terres labourées; mais on pourroit en cultiver davantage. La hauteur du Pole est ici de quarante dégrés trente-six minutes. L'Empereur chassa tout le jour dans les montagnes. On fit deux enceintes, où il tua plusieurs cerfs, quelques chevres & quelques renards.

Kert-chilou.

Riviere de Horho-pira.

Porte de la grande muraille.

Le 23, nous fimes soixante-cinq lis au Nord-Est quart de Nord, toujours dans les montagnes. Le chemin étoit plus inégal, & moins facile que les jours précédens. Après avoir fait quelques lis dans la plaine où nous avions campé, nous montâmes une colline, sur laquelle nous trouvâmes quarante haras de chevaux, rangés en file sur le grand chemin, afin que l'Empereur pût les voir en passant. Ils étoient composés de dix-sept mille, tant jumens que poulains, & ce n'étoit néanmoins que la moitié de ceux qui sont confiés aux soins du Tribunal de *Tai-pussé*. L'autre moitié est sur les bords de la riviere de Chantu, au de-là du *Tuchi-keu*. Chaque année tous les Officiers des écuries de l'Empereur viennent choisir, parmi ces chevaux, ceux qui sont propres au service de Sa Majesté Impériale. Les autres, à l'âge de trois ans, sont mis entre les mains du *Ping-pu*, ou du Tribunal de la milice, pour les faire servir aux postes & aux

Haras Impériaux.

	lis.		lis.
22. Kert-chilou, ...	60	23. Sidetey, ...	65

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Si-de-tey.

autres besoins de l'Etat. Nous campâmes dans un lieu qui se nomme *Si-de-tey*, près duquel on trouve plusieurs fontaines qui forment un Ruisseau. Les Mongols y avoient un grand nombre de tentes, sans compter celles des palfreniers & d'autres gens qui prennent soin des haras du *Tai-pussé*. La hauteur du Pole étoit de quarante dégrés quarante-huit minutes.

Le 24, nous fimes soixante lis, les quarante premiers au Nord-Est, & les vingt derniers au Nord-Nord-Est dans les montagnes. Les vallées sont coupées de ruisseaux, & remplies de bons pâturages. Aussi trouve-t-on sur le chemin plusieurs petits camps de Mongols. Nous campâmes à l'entrée d'une plaine assez grande, sur les bords d'un gros ruisseau qui l'arrose. La hauteur du Pole y est de quarante & un dégrés.

Le 25, nous fimes soixante lis à l'Est-Nord-Est, quart de Nord-Est, & dans un pays semblable à celui des quatre jours précédens, mais un peu plus uni. Nous passâmes seulement deux ou trois petites collines, vers la moitié du chemin; après quoi, nous parcourûmes une grande plaine, d'environ trente lis, où nous trouvâmes quatre-vingt aires de vaches & de bœufs, & cent trente troupeaux de l'Empereur, rangés en file sur le bord du grand chemin. Chaque aire contient cent bêtes à cornes, & chaque troupeau est composé de trois cens moutons. On me dit que depuis le commencement du printems dernier, il étoit mort de maladie vingt mille moutons des troupeaux de l'Empereur, & qu'il en étoit mort beaucoup plus à proportion dans les troupeaux des particuliers. La vallée où nous campâmes est arrosée d'un gros ruisseau, qui produit d'excellens paturages.

Autres bestiaux & troupeaux de l'Empereur.

Le 26, nous fimes soixante lis presque droit à l'Est, prenant quelquefois un peu du Nord. Le chemin ressemble à celui des jours précédens; mais on ne découvroit plus aux environs de si hautes montagnes: ce n'étoit que des collines, couvertes de bons pâturages. Après avoir fait environ quarante lis, nous passâmes près d'un Hameau, qui contenoit quelques maisons de bois enduites de terre, mais la plûpart ruinées. Nous campâmes dans un lieu nommé *Quey-tu-pulak*, du nom d'une grande fontaine qui n'en est pas éloignée. On trouve aux environs plusieurs mares d'eau. Nous vîmes encore sur le chemin quelques aires de vaches, & quelques troupeaux de moutons, de la dépendance du Tribunal des Rits, ou du *Li-pu*, d'où l'on tire les victimes destinées aux sacrifices. L'Empereur marcha toujours en chassant dans les montagnes.

Quey tu-pulak.

Le 27, on fit cinquante lis à l'Est, toujours dans des collines, la plûpart remplies de pierres & de roches qui sortent de terre. Nous fimes souvent de petits détours, tantôt au Nord & tantôt au Sud. Nous montâmes & descendimes plusieurs collines, & nous trouvâmes plusieurs vallées arrosées de gros ruisseaux. Nous vimes un grand nombre de haras de l'Empereur, & de vaches qu'il fait nourrir dans ce canton, où les pâturages sont excellens. C'étoient les mêmes bestiaux que nous avions vûs au mois de Novembre, dans le voyage précédent; mais ils n'étoient pas si gras que nous les avions vûs alors, parce que n'étant nourris que de l'herbe de la campagne, ils maigrissent pendant

	lis.		lis
24.	60	26. Queytu-pulak, ...	60
25.	65	27. Porkastay, ...	50

l'hiver & vers le commencement du printems. Ce qui reste d'herbe se pourrissant sur la terre, ils n'ont alors que des racines, qu'ils déterrent avec la corne des pieds. S'il arrive quelque maladie contagieuse dans cette saison, il en périt une infinité. Mais ils se rétablissent avec l'herbe naissante, qui dans un climat si froid ne sort de terre que vers le milieu de Mai; & comme ils ne travaillent point, ils deviennent extrêmement gras vers la fin de l'automne. Pendant les mois de Juillet & d'Août, ils profitent peu, parce qu'ils sont continuellement tourmentés des mouches.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage.

Au reste le terrain alloit toujours en s'élevant, & le pais étoit fort froid. Un vent de Nord-Ouest, qui souffla pendant tout le jour, rendoit l'air si perçant, quoique d'ailleurs fort serain, que la plûpart des gens de la suite de l'Empereur étoient vêtus de fourrures. Nous campâmes dans une petite plaine, sur le bord d'un gros ruisseau qui se nomme *Porkaſtay*.

Porkaſtay.

Le même jour, l'Empereur donna ordre aux Regules & aux Princes Mongols qui l'avoient suivi dans le voyage, de se séparer le lendemain & de retourner dans leurs cantons. Il leur fit distribuer des vaches & des moutons, pour augmenter leurs troupeaux. Il déclara que son dessein étoit de donner sa troisiéme fille en mariage au petit-fils de *Tuchetu-han*, qu'il avoit créé Regule depuis quelques années. Il donna des ordres pour établir les Eluths nouvellement soumis dans les terres voisines du camp, où les pâturages étoient fort bons. Il leur fit distribuer des chevaux, des vaches & des moutons. Leur nombre montoit à quinze cens, dont la plûpart étoient fort proprement vêtus des habits que Sa Majesté leur avoit fait donner. Mais n'étant point accoutumés au climat ni à la maniere de vivre de Peking, ils y devenoient malades. Ce fut cette raison qui porta l'Empereur à les établir hors de la grande muraille, pour leur rendre le pouvoir de suivre leurs propres usages.

Etablissement des Eluths soumis.

Le 28, on fit environ soixante-dix lis au Nord-Ouest; mais ils peuvent être réduits à soixante, parce qu'on ne cessa presque point de monter & de descendre. Nous trouvâmes encore à la sortie du camp un grand nombre de troupeaux, rangés sur les bords du chemin comme les jours précédens. Après avoir fait environ trente lis, nous descendimes la montagne de *Hing-hang*, qui est beaucoup plus élevée du côté de la Chine que de celui de la Tartarie. Aussi marchâmes-nous plus de vingt lis toujours en descendant, mais par une pente presqu'insensible. On campa au milieu d'une vallée qui est entre *Hinkan-tubahan* & *Chang-kia-keu*, à vingt-cinq lis de ce dernier lieu. Elle est arrosée d'un ruisseau, qui se forme de plusieurs sources, & resserrée des deux côtés par de hautes montagnes. Les pierres dont elle est couverte n'empêchent pas qu'elle ne soit cultivée en divers endroits, & qu'il n'y croisse de très-beaux grains.

Hinkan-tubahan.

Le 29, nous fimes quatre-vingt-dix lis; les vingt-cinq premiers, jusqu'à *Chang-kia-keu*, presque droit au Sud, toujours dans une vallée qui s'étend entre deux chaînes de hautes montagnes. C'est celle du jour précédent, qui continue dans la même direction, & qui est plus cultivée à mesure qu'on s'approche de la grande muraille. Un peu au-dessus de cette porte, nous trouvâmes

Chang-kia-keu.

	lis.		lis.
28. Vallée, ...	60.	29. Chang-kia-keu, ...	90.

Gerbillon. 1697. VII. Voyage. Hya-pu.

les soldats de la garnison rangés sous les armes, au nombre de cinq cens. Après avoir passé la grande muraille, nous fimes encore cinq lis jusqu'à *Hya-pu*, Bourg autrefois célebre par son Commerce, avant les guerres qui ont ruiné les Mongols. Il y reste néanmoins environ dix mille familles, tant dans la Ville que dans les fauxbourgs. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés cinquante-deux minutes; d'où il s'ensuit que celle de la porte est de quarante degrés cinquante-trois minutes. On logea le soir à *Swen-wha-fu.*

Pao-ngan.

Le 30, nous fimes quatre-vingt lis, & nous logeâmes à *Pao-ngan*, où la hauteur du Pole est de quarante degrés trente minutes.

Le premier de Juillet, 31 de la neuviéme Lune, nous fimes soixante-dix lis, pour aller loger à *Whay-lay-hyen*, où le Prince héritier & ses freres attendoient l'Empereur depuis quelques jours. Ils étoient accompagnés de plusieurs Regules & des principaux Tartares de la Cour qui n'avoient pas été du voyage. Le 2, on fit cent vingt lis, jusqu'à *Chang-ping-cheu*, Ville à six lieues de Peking. L'Impératrice douairiere & les Reines y vinrent au-devant de l'Empereur.

Chang ping-cheu.

Peking.

Le 4, l'Empereur entra dans Peking comme en triomphe. Toute la cavalerie & les huit étendards se trouverent sur son passage, avec les marques de la dignité Impériale, & rangés en fort bel ordre des deux côtés du chemin.

	lis,		*lis.*
30. Pao-ngan, ...		2. Chang-ping-cheu, ...	120
Juillet.		4. Peking, ...	60
1. Whay-lay-hyen, ...	70		

§. VIII.

Huitiéme Voyage de Gerbillon en Tartarie.

1698. Départ de l'Auteur avec trois Grands de la Cour.

L'Auteur ayant reçu ordre de Sa Majesté Impériale de retourner en Tartarie avec le Pere Antoine Thomas, pour accompagner trois Grands de l'Empire, dont l'un étoit premier Président du Tribunal des Finances, le second, Président du Tribunal des Tartares Mongols, & le troisiéme, un *Megren-changkia* de la confiance particuliere de l'Empereur, partit le 24 de Mai 1698, quinziéme jour de la Lune Chinoise, dans la trente-septiéme année de *Kang-hi.* Le cortege étoit composé de plusieurs Mandarins inférieurs de différens Tribunaux, & de quelques Hyas de l'Empereur. Les trois Seigneurs avoient commission de présider aux Assemblées qui devoient se tenir dans les Etats des Tartares-Kalkas, nouvellement soumis à l'Empereur, pour y régler les affaires publiques, établir des loix & déterminer les Habitations.

Motifs du voyage.

Le premier jour on fit quarante lis, pour aller loger à *Tu-cheu*, Ville à l'Est de la partie Chinoise de Peking. Le Pays qu'on traversa est fort uni & soigneusement cultivé. Les Villages s'y présentent en grand nombre. *Tu-cheu* est

ROUTE, 24. *Mai.* Tong-cheu, ... 40 *lis.*

une fort grosse Ville, très-bien peuplée, où le Commerce est florissant, parce qu'elle est située à l'extrêmité du canal royal, qui vient s'y joindre à la riviere. Il s'en détache un petit canal qui conduit à Peking; mais qui ne recevant que de petites Barques, ne sert qu'à transporter le riz du tribut. Le nombre de ces Barques est si grand, que le canal en est couvert pendant tout le tems qu'il n'est pas gelé. Nous couchâmes, dit l'Auteur, dans la maison d'un riche Marchand de Peking, qui y étoit venu exprès pour recevoir le premier Président du Tribunal des Finances, avec lequel je logeois. Nous fûmes traités magnifiquement.

GERBILLON 1698. VIII. Voyage.

Avec qui l'Auteur logeoit.

Le 25, on fit soixante-dix lis; les quarante premiers à l'Est demi-quart, vers le Nord, & les trente derniers à l'Est-Nord-Est, toujours dans un Pays fort uni & bien cultivé. En sortant de *Tong-cheu*, on passa deux bras de la riviere sur deux mauvais ponts; le premier, composé de poûtres & de piliers de bois; le second, de barques. On traversa plusieurs Villages, dont les deux plus considerables se nomment *Yen-kio* & *Hya-tien*. Le premier est à vingt lis de Tong-cheu. Le second en est à quarante lis, & nous y prîmes la hauteur méridienne du Soleil, qui est de soixante-dix degrés cinquante-neuf minutes; ce qui revient à quarante degrés de hauteur du Pole. On passa la nuit dans le fauxbourg d'une petite Ville, nommée *San-ho*, qui est médiocrement peuplée.

Villages de Yen-kio & de Hya-tien.

San-ho.

Le 26, on fit soixante-dix lis; les quarante premiers droit à l'Est, & les trente derniers, partie au Nord-Est, partie à l'Est-Nord-Est quart de Nord-Est, toujours dans un Pays uni & cultivé, à l'exception de quelques endroits sabloneux. Nous passâmes une petite Riviere nommée *Tso-kia-ho*, presqu'en sortant de *San-ho*, & nous traversâmes ensuite plusieurs Villages, dont les deux principaux se nomment *Tuang-kia-ling* & *Pang-kiun*; le premier, à vingt lis de San-ho, & l'autre à quarante. La hauteur du Pole, quarante-deux degrés deux minutes. On passa la nuit à *Ki-cheu*, Ville de médiocre grandeur & peu peuplée, dont la situation est à quatre ou cinq lis des montagnes qui se présentent au Nord.

Ki-cheu.

Le 27, nous fimes soixante lis à l'Est quart de Nord-Est, dans un Pays semblable aux précédens, mais qui a des montagnes au Nord, à la distance de huit ou dix lis. Après en avoir fait trente-cinq, nous traversâmes le grand Village de *Machin-tien*. Un peu au-dessus de *Chi-men*, petite Ville où nous couchâmes, nous découvrîmes, par une ouverture qui semble faite exprès dans les montagnes, la sépulture des Empereurs de la dynastie présente, à la distance d'un lieue au Nord. Les toits, couverts de tuiles émaillées de jaune, brilloient dans cet éloignement. La hauteur méridienne de Chi-men est de soixante-onze degrés neuf minutes; & par conséquent la hauteur du Pole, de quarante degrés quatre minutes.

Machin-tien.

Le 28, l'équipage fit soixante lis à l'Est quart de Nord-Est. Mais nous le quittâmes, par un détour d'environ dix lis, pour visiter la sépulture Impériale, où les trois Grands voulurent rendre leurs respects aux cendres de l'ayeul de l'Empereur, à son pere *Chun-chi*, & aux trois Impératrices, qui avoient été successivement femmes de ce Monarque. Après les cérémonies ordinaires

	lis.		lis.
25. San-ho,	70	27 Chi-men,	60
26. Ki-cheu,	70	28. Tsun-wha-cheu,	60

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Tſun-wha-cheu.

devant chaque tombeau, nous prîmes un moment de repos. Enſuite recommençant à marcher, nous traversâmes une grande plaine, environnée preſque entiérement de montagnes fort hautes & bien cultivées. A trente-cinq lis de Chi-men, nous paſsâmes dans un aſſez gros Village, nommé *Pu-tſu-tien*, d'où nous allâmes loger à *Tſun-wha-cheu*, Ville médiocre du ſecond ordre. On lui donne treize lis de tour, mais elle eſt peuplée, & n'a rien de remarquable que l'abondance du tabac qui croît dans ſon territoire, & qui paſſe pour le meilleur de la Province. On en tranſporte beaucoup à Peking.

San-tun-ying, Ville forte.

Le 29, nous fimes cinquante lis à l'Eſt, quart de Nord-Eſt, à l'exception des dix derniers, où nous entrâmes dans des montagnes. On traverſa pluſieurs petits Villages pour ſe rendre à *San-tun-ying*, où l'on paſſa la nuit. C'eſt une petite Ville de guerre, autrefois très-forte à la maniere du Pays & gardée par des troupes nombreuſes. Aujourd'hui les murailles tombent en ruines, & la garniſon n'eſt que de quatre cens ſoldats Chinois, ſous le commandement d'un *Fu-tſiang*. Elle ne laiſſe pas d'être aſſez peuplée & d'entretenir un commerce avantageux avec les Tartares de *Karchin*. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés vingt minutes. Cependant, comme le Ciel étoit à demi couvert lorſqu'on prit la hauteur méridienne du Soleil, cette hauteur n'eſt pas certaine.

Riviere de Lan-ho.

Le 30, on fit ſoixante lis; les dix premiers droit au Nord, & le reſte au Nord-Nord-Eſt. Mais les détours qu'il fallut faire dans les montagnes pendant les quarante derniers lis, nous font réduire cette journée à quarante lis. Nous paſsâmes devant pluſieurs petits Hameaux, qui nous parurent fort miſérables. Les terres étoient cultivées dans les vallées & ſur les pentes des collines. Après avoir fait environ dix lis, nous nous engageâmes entre de petites montagnes couvertes de boſquets très-agréables, qui nous formerent pendant vingt lis un délicieux payſage. Enſuite nous paſsâmes une hauteur, après laquelle nous traversâmes la Riviere de *Lan-ho*, ſur un mauvais pont. Cette Riviere, qui coule vers l'Eſt & va ſe décharger dans la Mer orientale, eſt ſi large & ſi profonde qu'elle ne peut être paſſée à gué. On y voyoit flotter beaucoup de bois de chauffage & quelques trains de bois à bâtir, avec pluſieurs petites barques qui ſervent aux conducteurs de ce bois. Près du pont s'offroit un Village, ou plûtôt une petite rue bordée de maiſons, entre leſquelles on trouve des Hôtelleries.

Après avoir paſſé le *Lan-ho*, nous montâmes & deſcendimes deux hauteurs, dont la ſeconde eſt aſſez élevée. Elle n'a qu'un chemin, taillé dans le roc avec beaucoup de travail, & ſi étroit qu'à peine deux charettes y paſſeroient-elles de front. Enſuite on tourna beaucoup autour des montagnes, à douze lis de *Hi-fong-keu*, où l'on alla paſſer la nuit. On paſſa devant une Forteresse, nommée *Lan-yang*, qui paroît abandonnée. *Hi-fong-keu* eſt le nom d'une autre Forteresse, voiſine de la grande muraille comme *Ku-pe-keu*, mais moins grande & moins peuplée. La hauteur du Pole y eſt de quarante degrés trente minutes.

Le 31, on fit ſoixante lis; les vingt-cinq premiers au Nord-Eſt, & les quinze

	lis.		lis.
29. San-tun-ying, ...	50	31. Quan ching, ...	60
30. Hi-fong-keu, ...	40		

ſuivans

ſuivans à l'Eſt-Nord-Eſt quart de Nord-Eſt. Pendant les vingt derniers, nous tournâmes beaucoup autour des montagnes ; ce qui réduiſit notre route à cinquante lis au Nord-Eſt. Après avoir paſſé devant la Fortereſſe, nous paſsâmes la grande muraille par une porte dont j'ai déja donné la deſcription. Le chemin fut preſque toujours entre des montagnes eſcarpées, où l'on trouve ſeulement quelques vallées dont les terres ſont cultivées, & qui contiennent de petits Hameaux, pour l'habitation des Chinois qui les cultivent. Ces terres appartiennent à l'Empereur & ſont très-fertiles. Les montagnes ſont couvertes de bois, ſur-tout de chênes. Nous paſsâmes enſuite deux petits ruiſſeaux, & deux montagnes où le chemin n'eſt pas difficile. Le camp fut aſſis dans une vallée bien cultivée, au-deſſous d'un Village qui ſe nomme *Quan-chin*, & près duquel paſſe une petite riviere. Le tems ayant été couvert à midi, nous ne pûmes prendre la hauteur du Soleil. Mais nous commençâmes à prendre la meſure du chemin, depuis la grande muraille, avec une corde de cent quatre-vingt changs, que nous avions fait meſurer exactement. Dix pieds Chinois font un chang, & par conſéquent trois de ces cordes faiſoient un lis.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Autre porte de la grande muraille.

Quan-chin.

Meſure du chemin.

Le premier jour de Juin, vingt-troiſiéme de la quatriéme Lune, on fit cinquante-trois lis, toujours entre des montagnes ; mais les détours néceſſaires peuvent les faire réduire à quarante-cinq au Nord-Eſt. Toutes les montagnes étoient couvertes de fort beaux bois, entre leſquels on diſtinguoit une infinité d'abricotiers ſauvages. Nous paſsâmes & repaſsâmes pluſieurs fois la petite Riviere de *Moha* ou de *Paho*, qui tourne dans les vallées. On découvroit quelques Hameaux, mais en plus petit nombre & plus pauvres que les précédens. Nous campâmes un peu au-delà d'un détroit de montagnes, que les Chinois nomment *Ta-kia keu*, dans une plaine qui offroit quelques chaumines & des terres cultivées. Elle eſt arroſée par un gros ruiſſeau & remplie de bons pâturages. Ce Détroit s'appelle, en Tartare, *Taki-haptchil-angha.*

Ta kia-keu.

Le 2, on fit cinquante lis au Nord-Nord-Eſt, dans un Pays beaucoup plus découvert que les deux jours précédens. Quoique nous marchaſſions toujours entre des montagnes, les vallées étoient plus ſpacieuſes & les collines moins couvertes de bois ; auſſi le Pays nous parut-il plus cultivé & plus rempli d'Habitations. Après avoir fait vingt-quatre lis, nous traversâmes un gros Village, nommé *Ouchekia*, qui eſt la premiere poſte depuis *Hi-fong-keu.* Il eſt ſitué au milieu d'une belle vallée, arroſée de pluſieurs ruiſſeaux & d'une petite riviere qui ſe nomme *Chibeky*. Depuis *Hi-fong-keu* juſqu'à *Ouchekia*, le Pays appartient en propre à l'Empereur, pour lequel on y entretient pluſieurs bonnes Fermes.

Poſte d'Ouchekia.

C'eſt-là qu'on entre dans le Pays de *Karchin*. Le Regule de cette contrée avoit envoyé ſon troiſiéme fils au-devant des trois *Tajins*, pour les ſaluer de ſa part & leur donner le divertiſſement de la chaſſe. Nous paſsâmes & repaſsâmes pluſieurs fois une petite Riviere nommée *Hongor*, qui va ſe jetter dans le *Lan-ho*, où elle porte les trains de bois qu'on coupe dans le pays pour les envoyer à Peking ; ce qui produit un revenu conſiderable au Regule de Karchin.

Pays de Karchin.

Juin.		lis.			lis.
1.	Ta-kia-keu, ...	53	2.	Soraho, ...	55

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

On campa dans une vallée, nommée *Soraho*, sur le bord d'une riviere qui s'appelle *Sirgha*, & proche d'un Hameau composé de quelques maisons de terre & de paille, dans un lieu nommé *Sirgha-pirai-honghor-angha*, parce que les deux Rivieres de Honghor & de Sirgha viennent s'y joindre.

Jonction du Honghor & du Sirgha.

Le 3, on fit soixante lis au Nord, demi-quart de Nord-Est. Après en avoir fait presque la moitié dans la même vallée où nous avions campé, nous montâmes sur des hauteurs, d'où nous descendimes dans une autre vallée fort large & qui s'étend fort loin, mais dont le terrain est inégal. Elle est arrosée d'une petite Riviere, qui se nomme *Lyan-ho*, & qui se rendant au Nord-Est dans la Province de *Lyau-tong*, reçoit quantité d'autres petites rivieres qui la grossissent extraordinairement. On campa sur ses bords, près d'un rocher escarpé, qui se nomme *Queissou-hata*, où l'on voyoit quelques chaumines & plusieurs tentes des Mongols de Karchin. Ce lieu, que les Chinois nomment *Ouchekia*, est la seconde poste depuis *Hi-fong-keu*. Le Pays que nous eûmes à traverser manque de culture, quoiqu'il en puisse recevoir, & paroît si dépourvu d'Habitans, que sur toute la route nous ne découvrimes pas plus de trois ou quatre misérables tentes de Mongols, à dix lis du lieu où nous campâmes. La hauteur du Pole y est de quarante & un degrés vingt-quatre minutes.

Riviere de Lyan-ho.

Le 4, on fit 54 lis au Nord-Nord-Est demi-quart Nord-Est, toujours dans un Pays découvert, où l'on voit des collines couvertes de pâturages, & peu de hautes montagnes. Nous en avions une chaîne au Nord-Ouest & à l'Ouest, mais éloignée de quatre ou cinq lieues. Nous côtoyâmes aussi quelques montagnes à l'Est, mais moins hautes & plus découvertes, & nous ne cessâmes point de marcher dans la plaine. A six ou sept lis du camp, nous trouvâmes, à l'Est, les restes d'une Ville dont les murailles & les tours de terre subsistent encore à demi ruinées. Nous passâmes aussi deux petites rivieres, qui coulent à l'Est & au Sud-Est; la premiere, un peu plus grande que la seconde, quoiqu'elle n'eût pas deux pieds d'eau à l'endroit où nous la passâmes. On voyoit plusieurs Hameaux & quelques tentes de Mongols dans les plaines, dont peu de parties étoient cultivées. Le reste n'offroit que des pâturages. Ces terres appartenoient à un Taiki de Karchin, proche parent du Regule. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, dans une plaine nommée *Ike-chun*, qui s'étend à perte de vûe vers le Nord. On découvroit, à l'Est du camp, une tour qui se nomme en Mongol, *Chahan-subarhan*, reste d'une ancienne Ville. Nous y primes la hauteur méridienne du Soleil, qui étoit de soixante-dix degrés cinquante-quatre minutes; ce qui donne quarante-un degrés trente sept minutes de hauteur du Pole.

Reste d'une Ville ruinée.

Le 5, on fit cinquante lis au Nord quart d'Ouest. Le Pays que nous traversâmes étoit encore découvert & sans bois. Mais après les trente premiers lis, nous trouvâmes des montagnes plus escarpées. On prit droit à l'Ouest pour les éviter, & nous entrâmes bien-tôt dans une belle vallée, nommée *Pahien-tohoy*, qui est arrosée d'une riviere plus considerable que toutes celles que nous avions passées depuis que nous étions sortis de la Chine. Cette riviere, qui se

Vallée de Pahien-tohoy.

	lis.		lis.
3. Queissou-hata, ...	60	5. Riviere de Kodolon, . . .	50
4. Ike-chun, ...	54		

nomme *Kodolen*, coule dans la vallée, de l'Oueſt à l'Eſt-Nord-Eſt. Ses bords, qui ſont cultivés dans quantité d'endroits, offrent un grand nombre d'Habitations, dont la principale étoit la réſidence du Prince *Erinchi*, un des premiers Taikis de Karchin. C'eſt le chef d'une famille qui regnoit autrefois dans le Pays, avant qu'il eût été donné au pere du Regule régnant, qui eſt d'extraction Chinoiſe. Sa maiſon, qui étoit bâtie de briques & couverte de tuiles, ſe faiſoit diſtinguer entre toutes les autres, qui n'étoient que de terre & de paille. Nous campâmes à dix lis de cette maiſon, au Nord-Nord-Eſt, ſur les bords de la riviere. Nous nous étions fort approchés des hautes montagnes que nous avions ſuivies en les laiſſant à l'Oueſt, & qui s'étendent Nord & Sud.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Riviere de Kodolen.

Réſidence d'Erinchi, Prince Karchin.

Pendant qu'on dreſſoit les tentes, je montai ſur une hauteur qui étoit à l'Eſt du camp, d'où je jugeai qu'on pouvoit découvrir le rocher de *Queiſſou-hata*, où nous avions campé le jour précédent. Une bouſſole à pinnules me fit trouver que ce rocher nous demeuroit au Sud ſix degrés vers l'Oueſt; d'où l'on doit conclure, en ſuppoſant que la variation de l'aimant fût la même qu'à Peking, que tout compenſé, la route des deux jours de marche, depuis ce rocher, doit être miſe au Nord dix degrés vers l'Eſt. Nous ne pûmes prendre la hauteur du méridien, parce que le tems étoit couvert.

Variation de l'aimant.

Le 6, on ne fit que trente-trois lis, dont les vingt-cinq premiers furent au Nord quart de Nord-Oueſt. Après en avoir fait douze ou quinze, nous paſsâmes une hauteur, & nous entrâmes dans une autre vallée, mais plus grande, mieux cultivée & plus remplie d'Habitations que la précédente, quoique le terrain y ſoit aſſez inégal. Après dix autres lis, nous paſsâmes encore une hauteur plus conſiderable & toute couverte de broſſailles, qui ſont mêlées d'un grand nombre d'abricotiers ſauvages, la plûpart chargés de fruits. Le terroir de ces collines eſt d'une terre rougeâtre, mêlée de gros ſable. Il y a beaucoup d'apparence qu'il ſeroit propre pour la vigne, s'il n'y manquoit peut-être un peu de chaleur pour mûrir les raiſins. Des deux côtés, on découvroit des montagnes couvertes de broſſailles, où l'on trouve beaucoup de lievres & de faiſans. Au bas de cette hauteur, nous trouvâmes deux vallées, dont l'une prend au Nord-Eſt & l'autre au Nord-Oueſt, & qui offroient pluſieurs Habitations. Les terres étoient cultivées par intervalles. Nous ſuivîmes la vallée du Nord-Oueſt, l'eſpace d'environ cinq lis, & nous y campâmes ſur le bord d'un ruiſſeau, dans un lieu qui eſt nommé *Putole*.

Abricotiers ſauvages, & terrain propre à la vigne.

Le 7, on fit ſoixanre lis; les quinze premiers au Nord-Nord-Eſt, & les quarante-cinq autres droit au Nord. Après les quatre premiers, nous paſsâmes une montagne qui ſe nomme *Pulengher-tabahan*, au pied de laquelle eſt une fontaine. On deſcendit enſuite dans une grande plaine, où commence le Pays d'*Onhiot*. Cette plaine s'étend à perte de vûe, excepté vers le Nord, où elle eſt bordée de montagnes. Elle eſt remplie de faiſans & de lievres dans les endroits qui ſont couverts de broſſailles. Le reſte du terroir eſt bon & fertile; mais il n'eſt cultivé qu'en partie, par quelques Mongols, qui ont leurs tentes ſur les bords de deux rivieres dont il eſt arroſé. La plus méridionale ſe nomme *Sibé*. Elle eſt guéable & n'a pas plus de dix pas de largeur. Son cours étant à

Pulengher-tabahan.

Riviere de Sibé.

		lis.			lis.
6.	Putola, ...	33	7.	Riviere de Sibé, ...	60

l'Eft, comme celui de toutes les rivieres que nous avions paffées dans le Pays de *Karchin*, elle va fe rendre dans le Lyau, qui traverfe la Province de *Lyau-tong* & qui lui donne fon nom. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous campâmes, eft de quarante-deux degrés dix-huit minutes. Sur les dix heures du matin on reffentit un tremblement de terre, dont je ne m'apperçus pas, non-plus que mes compagnons, parce que nous étions à cheval; mais plufieurs de nos gens, qui étoient defcendus pour fe repofer, affurerent qu'il avoit été confiderable.

Tremblement de terre.

Le 8, on ne fit que dix-huit lis au Nord. Nous campâmes dans la même plaine, près d'une Riviere nommée *Sirgha*, plus large & plus profonde que celle de *Sibé*. Elle coule de même à l'Eft. Nos gens y pêcherent avec leurs filets & prirent quelques poiffons affez gros. On voyoit fur fes bords plufieurs tentes de Mongols, qui cultivent quelques parties des terres voifines. Les pâturages y font excellens, & les broffailles renferment quantité de lievres.

Riviere de Sirgha.

Le 9, nous fimes foixante-cinq lis; les trente premiers au Nord quart de Nord-Eft, dans la même plaine, en nous approchant des montagnes qui la bornent. Nous y vîmes une petite fontaine, nommée *Mao-pulak*. Enfuite, ayant tourné au Nord-Eft, puis à l'Eft dans les montagnes, nous y fimes environ quinze lis, après lefquels nous jugeâmes que depuis la Montagne de *Pulengher*, où commence le Pays d'*Omhiot*, il y avoit en droiture jufqu'à celles-ci, environ quatre-vingt-quinze lis au Nord, dix-huit degrés vers le Nord-Eft. Au-delà de ces montagnes, dont les chemins n'ont pas d'autre difficulté que de profondes ravines qu'il faut paffer, nous entrâmes dans une autre plaine, où nous fimes vingt lis, Nord quart de Nord Eft; & fur la fin nous prîmes un peu de Nord-Eft, pour aller camper près d'une petite riviere, nommée *Perké*, qui va fe jetter dans le *Lyau*, lorfqu'elle conferve affez d'eau pour y arriver. On ne trouve pas d'eau fur le chemin, ni la moindre Habitation. Le terrain nous parut fort fec & d'une terre peu liée, quoiqu'il y ait partout de fort bons pâturages. On voyoit à quelques lis du camp, au Sud-Eft, plufieurs tentes de Mongols, campés fur les bords du même ruiffeau. Nous féjournâmes les deux jours fuivans, pour donner le tems de retrouver quantité de chevaux qu'on avoit perdus la nuit précédente.

Pays d'Omhiot.

Riviere de Perké.

Le 12, on fit quarante-fix lis au Nord, dix-fept dégrés vers l'Eft, environ la moitié dans la plaine où nous avions campé. Enfuite, après avoir paffé une petite hauteur, nous entrâmes dans une autre plaine, qui s'étend vers l'Eft à perte de vue, & qui eft bornée par quelques montagnes au Nord-Oueft & à l'Oueft. C'eft un pays toujours plus découvert, fans bois & fans broffailles. On campa près d'une habitation de Mongols, nommée *Hotofin-hutuk*, qui confiftoit en douze ou quinze tentes. Il fallut s'y contenter de l'eau de quelques puits. La hauteur du Pole y eft de quarante-deux dégrés cinquante-huit minutes. Nous apprîmes, ce jour-là, que le pays d'*Omhiot* eft divifé entre deux Seigneurs. Le premier, qui eft *Kiun-vang*, ou Regule du fecond ordre, en poffede la principale partie. Il étend fa domination jufqu'à *Ulaftay*, pays femé de bois & de monta-

Hotofin-hutuk.

Eclairciffement fur le pays d'Omhiot.

	lis.		lis.
8. Riviere de Sirgha, ...	18	12. Hotofin-hutuk, ...	46
9. Mao-pulak, ...	65		

gnès, où l'Empereur prend plaisir à chasser pendant l'automne. Ce Regule est chef d'un des quarante-neuf Etendards de Mongols, qui est composé de *Nurus* ou compagnies de cent cinquante chefs de famille. Il n'a pas de demeure fixe. Son camp est ordinairement sur les bords du *Sirgha* & du *Sibé*. Cependant sa mere & son frere se sont bâtis chacun une maison de brique ; la premiere sur le bord du Sirgha, à quarante lis du lieu où nous avions campé ; l'autre un peu au Nord-Est d'Ulastay. On voit aussi quelques maisons de terre & de bois, couvertes de pailles, qui appartiennent aux Mongols ; mais la plûpart de ces Tartares habitent sous des tentes, & ne laissent pas de labourer la terre, qui est assez bonne en quelques endroits, malgré la froideur du climat. Les petites rivieres & les ruisseaux du pays d'*Omhiot*, ont leur cours de l'Ouest à l'Est, & vont se rendre dans le Lyau.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Principal Regule.

L'autre partie du pays dépend d'un *Peylé*, c'est-à-dire, d'un Prince du troisiéme ordre. Ses terres sont à l'Est. C'est dans son pays que nous avions marché ce jour-là & le jour précédent. On y trouve d'excellens fourages, quoique le terroir y soit sabloneux. Ce Peylé n'ayant que dix *Nurus* dans l'Etendard dont il est le chef, a la moitié moins de Sujets que le *Kiun-vang*. Comme il n'a pas non plus de demeure fixe, il campe ordinairement à soixante-dix ou quatre-vingt lis Nord-Est du lieu où nous étions campés. Mais il en étoit alors à plus de trois cens lis, du côté de l'Ouest. Nous étions à la hauteur du mont *Pe-cha*, que les Mongols nomment *Hamar-tardahan*. C'est à cette montagne que se termine le pays d'*Omhiot* vers le Nord-Ouest. On n'y trouve pas d'autres rivieres que le *Sibé* & le *Sirgha*, qui le traversent par le milieu, avec quelques ruisseaux, tels que le *Perké*. Le *Lien-ho*, où se jettent ces deux rivieres, passe aussi dans une partie des terres qui sont au Sud-Est ; & le *Sira-muren*, qui le sépare des Etats de *Parin*, le termine au Nord.

Second Prince des Omhiots.

Le 13, on fit cent lis. Après en avoir fait vingt, nous découvrîmes plusieurs habitations de Mongols, dans un pays qui se nomme *Imatu-hutuk*. Dix lis plus loin, nous entrâmes dans des montagnes, prenant beaucoup de l'Ouest depuis le Nord-Nord-Ouest jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest ; encore fimes-nous une partie du chemin droit à l'Ouest. On suivit les vallées par divers détours, pour éviter les montagnes & les sables, que nous eûmes presque toujours à l'Orient & que nous ne cessions pas cotoyer. C'est la queue du désert de *Chamo*. On ne pût éviter néanmoins de faire quelques lis dans ces sables ; mais ce n'étoit rien en comparaison de ceux qui se présentoient à l'Est. Nous traversâmes plusieurs plaines, où l'on découvroit les tentes des Mongols qui y cultivent les meilleures terres. Après avoir fait trente-cinq lis, nous nous arrêtâmes pour prendre la hauteur méridienne, qui fut de soixante-douze dégrés ; ce qui donne quarante-trois dégrés treize minutes de hauteur du Pole. Ensuite notre route continua dans les vallées, ou entre des montagnes où tout est rempli d'arbrisseaux & de brossailles, mêlés d'une infinité d'abricotiers sauvages. On n'eut à passer que deux hauteurs un peu considérables ; mais quinze ou dix-huit lis au-dessus du camp, nous traversâmes quatre ou cinq lis de sables, après quoi nous descendîmes dans une belle prairie, au milieu de laquelle passe

Imatu hutuk.

Queue du Desert de Chamo.

13. Imatu-hutuk, ... 106 *lis*.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Riviere de Sira & son cours.

la riviere de *Sira* ou *Chira*. Cette riviere prend sa source au mont *Pe-cha*, traverse le pays d'*Omhiot* de l'Ouest à l'Est, entre dans le pays d'*Ohan*, qui est limitrophe d'Omhiot à l'Est, passe dans les terres où réside *Chang-su-vang*, principal Prince du pays d'*Ohan*, & s'y joignant à une autre riviere, va se jetter dans le *Lian-ho*, qui est la plus grande que nous eussions rencontrée depuis *Hi-fong keu*. Dans ses endroits les plus resserrés, elle n'a pas moins de vingt ou vingt-cinq pas de largeur. Son cours est fort rapide de l'Ouest à l'Est, & ses eaux sont obscures, parce qu'elles entraînent beaucoup de sables. On fit dix ou douze lis dans cette prairie; & passant la riviere à gué, dans un endroit où sa profondeur n'est que d'environ trois pieds, on campa sur ses bords, près d'un lieu qui se nomme *Kurké-kiamon*, c'est-à-dire, les *cinquante maisons*. Ici commence le pays de *Parin*. Notre route, depuis que nous étions entrés dans les montagnes, peut être réduite à soixante lis au Nord-Ouest. La riviere de *Sora* fait la séparation des Etats d'Omhiot & de Parin.

Pays de Parin.

Le 14, on fit soixante lis, les vingt cinq premiers au Nord-Nord-Ouest, & le reste presque toujours au Nord, excepté que pour les six derniers nous prîmes beaucoup de l'Ouest. Nous marchâmes sans cesse dans de petites plaines, ou dans des vallées, entre de petites hauteurs remplies de brossailles, d'arbrisseaux & d'excellens fourages. Le terrain étoit sabloneux, à la réserve des vallées, où l'on voyoit quelques endroits marécageux, & remplis d'eau. Nous trouvâmes plusieurs tentes de Mongols, & quelques terres labourées. On campa dans une belle plaine, sur les bords d'une riviere nommée *Hara-muren*, dans un lieu qui se nomme *Kachique-kelesu-purhasutay*. La riviere coule au milieu de la plaine, du Nord-Ouest au Sud.

Résidence du Regule de Parin & des Princes de sa Cour.

Cette prairie est la plus belle que nous eussions vue dans toute la route. Vers le Nord, à trois lis de la riviere, étoit située entre des montagnes la maison du Regule de *Parin*, qui est *Kiun-vang*. A quelque distance étoit celle de sa mere, sœur de l'Empereur *Chun-chi*. Assez proche étoit celle de la fille de l'Empereur *Kang-hi*, mariée au petit fils de la sœur de Chun-chi, frere du Regule. Toutes ces maisons nous parurent commodes, grandes & bien bâties. Elles avoient été construites par des ouvriers de Peking. On trouve encore quelques autres maisons dans le voisinage, & quantité de tentes dans la plaine, sur les bords de la riviere. Les terres sont labourées aux environs. Nos *Tajins* & les Mandarins de leur suite allerent rendre leurs respects aux deux Princesses, qui les reçurent & les traiterent fort bien. La riviere de *Hara-muren* prend, dit-on, sa source dans le pays d'*Uchu-muchin*, & va se joindre à la riviere de *Sira-muren*. Nous trouvâmes ici, pour hauteur du Pole, quarante-huit dégrés quarante & une minutes.

Autre tremblement de terre.

Nos Tajins apprirent des Princesses, que le matin du même jour elles avoient encore senti un tremblement de terre, vers les huit heures, mais moindre que celui des jours précédens, qui avoit été si considérable dans leur habitation, qu'elles avoient été obligées de camper sous des tentes. Comme nous marchions à cheval, aucun de nous ne s'en étoit apperçu.

Le 15, on fit soixante lis, toujours dans la même prairie, au Nord quart

	lis.		lis.
14. Hara-muren, ...	60	15. Kairé-hata, ...	60

de Nord-Oueſt, ſans quitter les bords du *Hara-muren*, qui ſerpente dans la plaine; & nous campâmes ſur la même riviere, près d'une montagne nommée *Hara-hata*, ou *Kairé-hata*. Nous vîmes encore pluſieurs tentes de Mongols, & divers morceaux de terres labourées. A l'Oueſt de la prairie, on découvre des ſables mouvans, & au Nord-Oueſt une grand chaîne de montagnes, qui regne fort loin du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. A l'Eſt, on voit un groupe d'autres montagnes, qui s'appellent *Nimatu*. La hauteur du Pole, quarante-trois dégrés cinquante-huit minutes.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

Diverſes montagnes.

Le 16, nous fimes ſoixante-quinze lis; les quinze premiers au Nord quart de Nord-Oueſt: après quoi nous quittâmes la riviere pour paſſer entre des montagnes, où nous vîmes quelques tentes de Mongols qui paroiſſoient fort pauvres. Un Taiki ne laiſſoit pas d'y faire ſa demeure. Nous avançâmes ſept ou huit lis plus loin vers l'Eſt. Enſuite, ayant tourné à l'Oueſt-Sud-Oueſt & de-là au Nord-Oueſt, nous prîmes ſur la fin beaucoup plus du Nord. Le pays que nous eûmes à traverſer étoit fort découvert, & les montagnes paroiſſoient nues. En nous éloignant du Hara-muren, nous trouvâmes les pâturages moins bons. Le terrain devenoit plus ſec & moins capable de culture. Après avoir fait ſoixante-dix lis, nous entrâmes dans une prairie où les pâturages ſont excellens. Elle eſt arroſée d'un ruiſſeau dont l'eau eſt d'une extrême fraicheur, & qui vient d'une fontaine au Nord, nommée *Kuturi-hu-pulak*, près de laquelle on aſſit le camp. Une Comteſſe Mongole vint attendre nos Tajins ſur la route, pour s'informer de la ſanté de l'Empereur. Elle leur offrit des rafraichiſſemens à la maniere des Tartares, & à chacun deux chevaux, qu'ils accepterent, en lui faiſant préſent auſſi de quelques pieces de ſoye. Cette Dame étoit du pays d'*Uchu-muchin*, qui eſt à l'Oueſt & au Nord-Oueſt de *Parin*.

Fontaine de Kuturi-hu-pulak.

Politeſſe d'une Comteſſe Mongole.

Le 17, on fit ſoixante lis, d'abord entre des montagnes fort nues. C'eſt la chaine qui eſt contigue au mont *Pe-cha*, & qui porte le nom d'*Ingan* vers la ſource du ruiſſeau près duquel on avoit campé. Enſuite nous entrâmes dans une plaine ſabloneuſe, dont quelques parties offroient des marécages. Après avoir fait environ vingt lis, nous entrâmes dans une autre plaine, beaucoup plus étendue, au milieu de laquelle on trouve pluſieurs mares d'eau dormante. Les environs étoient couverts de tentes Mongoles, près deſquelles on voyoit, comme dans la plaine, un grand nombre de vaches, mais peu d'autres beſtiaux. Le terroir de cette plaine nous parut fort nitreux. Les pâturages y ſont bons vers le centre. Tout étoit inondé près d'un gros ruiſſeau, ſur les bords duquel nous allâmes camper vers l'extrémité de la plaine, au pied des collines qui la ferment au Nord-Oueſt. Comme il ne s'offroit point de bois aux environs, on fut réduit à bruler la fiente des animaux. Cette chaîne de collines, que nous avions cotoyées les jours précédens du côté de l'Oueſt, finit dès le commencement de notre marche, & le pays étoit beaucoup plus découvert. Enſuite, lorſque nous eûmes paſſé les montagnes qui bordoient au Nord le lieu où nous avions campé, nous ne trouvâmes plus que des collines, dont la grande plaine étoit preſqu'environnée.

Montagnes d'Ingan.

Grande plaine.

La chaîne de montagnes que les Mancheous nomment *Ingan*, & que nous

Séparation des Pays de Parin & d'Uchu-muchin.

	lis.		lis.
16. Kuturi-hu-pulak, ...	75	17. Kultu, ...	50

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

passâmes un peu au dessous de notre camp, sépare les pays de *Parin* & *d'Uchu-muchin*. C'est le lieu le plus élevé qui se trouve dans toute cette étendue de pays qui est entre la mer du Sud & celle du Nord ; à-peu-près au même méridien, car toutes les eaux qui coulent en abondance des montagnes, se partagent tellement, que celles qui coulent vers le Sud vont se jetter dans la mer qui est au Sud de la grande muraille ; tandis que celles qui coulent du côté Septentrional des montagnes dont cette chaîne est formée, & qui sont le plus au Nord, vont se jetter dans la mer Orientale qui est au Nord de la Chine.

Le 18, on fit trente-huit lis ; trente au Nord, prenant un peu de l'Ouest, & le reste au Nord-Nord-Ouest, toujours dans une belle plaine qui est la continuation de celle où nous avions campé. Elle est resserrée d'ailleurs par de petites collines. Mais à dix ou douze lis de-là, elle recommence à s'élargir de plus de dix lis Nord & Sud, sans cesser d'être bordée à l'Est & à l'Ouest par des collines & d'être arrosée du même ruisseau. Après s'être étendue jusqu'à vingt lis Nord & Sud, elle se divise en deux parties ; l'une qui va au Nord-Est & qui est suivie du même ruisseau ; l'autre, qui prend au Nord-Ouest, & qui est arrosée d'une petite riviere, nommée *Palu-hur*, sur les bords de laquelle on assit le camp, dans un lieu qui se nomme *Paluhur-pira*, & qui est bordé à l'Ouest & au Nord-Ouest par des sables mouvans.

Paluhur-pira.

On nous raconta que huit ans auparavant, le Khan des Eluths étoit venu camper dans cette plaine, lorsqu'il s'étoit approché de la Chine, & qu'il avoit à-peu-près suivi le même chemin que nous jusqu'aux montagnes d'Ingan. Plusieurs Taikis du pays d'*Uchu-muchin* s'étoient soumis à lui & lui avoient fait des présens. Mais ils furent condamnés l'année suivante au dernier supplice, dans l'assemblée des Etats de Tartarie. Comme nous n'étions pas éloignés du lieu où le Regule faisoit sa résidence, il vint avec son fils au devant de nos Tajins, pour demander des nouvelles de la santé de l'Empereur, & leur fit préparer dans le camp un festin à la Tartare.

Gongheer, résidence du Regule d'Uchu-muchin.

Le 19, nous ne fimes que dix-neuf lis, au Nord quart de Nord-Ouest, en remontant le long de la riviere, dans un Pays plat. Nous campâmes dans le lieu même où résidoit le Regule d'*Uchu-muchin*, sur les bords de la même Riviere. Ce lieu se nomme *Gongheer*. Le Regule étoit *Tsin-vang*, c'est-à-dire, Prince du premier ordre. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qui comptoit vingt-quatre *Nurus* dans son Etendard. Il vint recevoir nos Tajins, les mena chez lui, c'est-à-dire dans ses tentes, qui étoient belles & propres, & leur fit un festin de viandes de mouton & de bœuf, de lait & de crême. Ensuite il les conduisit à leurs tentes. Nous trouvâmes, à Gongheer, quarante-quatre degrés quatre minutes de hauteur du Pole.

Le 20, on séjourna, pour donner le tems aux valets de l'équipage de se fournir de moutons, & de changer quelques bêtes de charge qui paroissoient épuisées de fatigue.

Riviere de Paluhur.

Le 21, on fit quatre-vingt-dix lis, toujours au Nord-Est, dans un Pays fort uni. Nous repassâmes d'abord la Riviere de *Paluhur*, à douze ou quinze

	lis.		lis.
18. Paluhur-pira, ...	38	21. Pachay-kubur, ...	90
19. Gongheer, ...	19		

lis de Gongheer, & nous découvrîmes quantité de tentes dispersées. Au lieu des excellens fourages que la plaine offre pendant quelques lis, on n'y trouve plus ensuite que des sables, qui rendent le terrain fort inégal. Après avoir fait vingt lis, nous passâmes à la vûe d'un Etang, nommé *Kon-don-nor*, que nous laissâmes à l'Ouest. De-là nous continuâmes de marcher dans un Pays fort découvert, où l'on ne voyoit des montagnes qu'au Sud-Ouest & dans un grand éloignement. Le terrain étoit sabloneux & les pâturages fort maigres. A quatorze lis de *Kon-don-nor*, nous vîmes un autre Etang, qui se nomme *Keremtu-nor*, & nous allâmes camper près de trois ou quatre mares d'eau, qui ne paroissoient qu'un amas d'eau de pluie. Cette eau n'étoit pas bourbeuse & n'avoit rien de mauvais dans le goût; mais elle se troubloit en bouillant, & par degrés il se formoit dessus une pellicule assez épaisse. C'étoit du nître, dont tout le terrain est rempli, & qui rend la terre si molle que les chevaux y enfonçoient beaucoup. Le fourage y étoit en abondance; mais n'y pouvant trouver de bois à brûler, on employa la fiente des animaux. Ce lieu s'appelle *Pachay-kubur*.

Kon-don-nor.

Pachay-kubur.

Le 22, on fit soixante lis, au Nord-Nord-Est quart de Nord Est. Nous passâmes d'abord une hauteur de sable, après laquelle nous descendîmes dans une plaine environnée de collines d'un sable dur & couvert d'herbes, où l'on voyoit une prodigieuse quantité de moucherons. Cette plaine offroit plusieurs mares d'eau, & le terrain étoit si marécageux que les chevaux n'y marchoient pas facilement. C'étoit une terre nîtreuse & détrempée d'eau. Nous passâmes une petite colline, & nous fimes le reste du chemin dans un Pays plat & uni à perte de vûe. Après y avoir fait trente lis, nous traversâmes la petite Riviere de *Teng-pira*, & nous allâmes camper au-delà d'une petite Riviere nommée *Horohon-kol*, dont l'eau étoit noirâtre. La hauteur du Pole de ce lieu, qui se nomme *Horohon-piray-poro-hojo*, est de quarante-cinq degrés vingt-sept minutes. Le soir, l'horizon étant fort uni & l'air serein, nous prîmes la variation de l'aimant, en observant le coucher du Soleil avec un demi-cercle que l'Empereur nous avoit prêté. L'amplitude occidentale se trouva de trente degrés; d'où nous conclûmes que la variation devoit être d'un degré vingt minutes du Nord à l'Ouest.

Rivieres de Teng-pira & de Horohon-kol.

Le 23, on fit soixante-dix-neuf lis au Nord-Nord-Est, & un peu plus vers l'Est. Après en avoir fait près de quarante dans un Pays semblable à celui du jour précédent, nous passâmes une petite Riviere qui se nomme *Inchachan*, dont les environs sont extrêmement marécageux. La route continua dans un Pays de la même nature, mais si rempli de moucherons, que les hommes & les bestiaux en souffroient cruellement. Le camp fut assis au-delà d'une Riviere nommée *Hara-ussou*, dont le cours est très-lent, mais qui est pleine d'herbes & assez profonde.

Rivieres d'Inchachan & d'Hara-ussou.

Le 24, nous fimes soixante-trois lis au Nord, cinq degrés environ vers l'Ouest, toujours dans un Pays plat & uni. Après en avoir fait quatre ou cinq, nous passâmes une petite Riviere qui se nomme *Houdu*. *Hara-ussou* n'en est

	lis.		lis.
22. Horohon-piray-poro-hojo, . . .	60	24. Habirhan, ...	73
23. Riviere de Hara-ussou, ...	79		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Houdu.

qu'un bras, qui va la rejoindre après s'en être séparé. Le cours du Houdu est rapide vers le Nord-Ouest. Nous côtoyâmes plusieurs collines, & quelques hauteurs découvertes que nous laissâmes à l'Est. Deux mares d'eau que nous rencontrâmes étant presque dessechées, il fallut continuer notre marche, malgré l'excès de la chaleur & la persécution des moucherons, qui étoit encore plus incommode. On campa près d'une fontaine d'eau très-claire & très-fraîche, dans un lieu qui se nomme *Habirhan*, où la hauteur du Pole est de quarante-six degrés dix minutes.

Habirhan.

Le 25, nous fimes cinquante-un lis; les douze ou quinze premiers au Nord, prenant un peu de l'Ouest. Ensuite nous passâmes une petite colline, après laquelle nous entrâmes dans une autre plaine, dont le terrain ressembloit à celui du jour précédent. Nous tournâmes à l'Est, pour nous rendre à *Parolichitu-nor*, où nous devions camper. Il ne s'y trouva que de la fiente d'animaux pour le chauffage & pour les offices de la cuisine.

Parolichitu-nor.

Le 26, on fit soixante-quatre lis au Nord, pour aller camper près d'un grand étang dont l'eau étoit fort nîtreuse, dans un lieu nommé *Anghirtu-sira-puritu-nor*. Nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons dans cette marche.

Anghirtu-sira-puritu-nor.

Le 27, nous fimes soixante-quinze lis, au Nord-Nord-Est quart de Nord-Est. Il fallut passer d'abord une prairie fort marécageuse, où plusieurs chameaux demeurerent embourbés. Ensuite, nous marchâmes assez long-tems entre des collines d'un terrain sec, mais toujours couvert d'herbes, sans arbres & sans buissons. Nous entrâmes de-là dans une spacieuse plaine, au bord de laquelle on assit le camp, près d'une grande mare d'eau. Les environs étoient fort humides & la prairie remplie d'herbe. Ce lieu se nomme *Iptartay-nor*. La hauteur du Pole y est de quarante-sept degrés quatre minutes.

Iptartay nor.

Le 28, on fit quarante-six lis au Nord-Nord-Ouest. Après en avoir fait vingt, on entra dans des sables mêlés de brossailles, qui rendent le terrain fort inégal. Ces sables ont environ dix lis de largeur, du Nord au Sud; mais n'étant pas mouvans, ils sont moins difficiles à passer. Ils s'étendent plus loin à l'Est & à l'Ouest, & font la séparation du Pays d'*Uchu-muchin*, & de celui des Kalkas & de *Che-ching-han*. Le nom de ce lieu est *Queighen-elesu*. Nous entrâmes de-là dans une plaine qui s'étend de toutes parts à perte de vûe, sans qu'on y découvre aucune apparence de montagne à l'horizon. Quoique le terroir en paroisse assez bon, les pâturages n'y sont pas excellens; & l'herbe nouvelle, qui ne faisoit que sortir de terre, étoit déja tout-à-fait dessechée. On campa dans cette plaine, près d'un grand étang, dont l'eau étoit puante & à demi-salée. Il en fallut chercher plus loin, dans d'autres petits étangs, qui paroissoient formés d'eau de source. Le grand étang porte le nom de *Whegtu-tasihan-nor*. Les environs étoient couverts de fiente d'animaux; ce qui fit juger que les Kalkas y avoient campé l'hiver précédent. On voyoit sur l'eau une quantité surprenante de canards, d'oies sauvages & d'autres oiseaux de riviere, dont les chasseurs de nos Tajins tuerent plusieurs.

Séparation du Pays d'Uchu-muchin & des Kalkas.

Etang de Whegtu tasihan-nor.

	lis.		lis.
25. Parolichitu-nor, ...	51	27. Iptartay-nor, ...	75
26. Anghirtu-sira-puritu-nor, . .	64	28. Wheg-tu-tasihan-nor, . .	46

En passant les limites d'*Uchu-muchin*, je m'informai de notre guide quels étoient les Pays qui touchoient au sien, du côté de l'Est & de l'Ouest. Il me dit que vers l'Est, à six journées, telles que nous les faisions ordinairement, c'est-à-dire, de cinquante à soixante lis chacune, on trouvoit le Pays d'*Aru-kart-chin*; & vers l'Ouest, à huit journées, celui de *Hautchit*. Lorsque nous fûmes entrés dans le Pays des Kalkas, l'incommodité des moucherons diminua beaucoup. Cependant les herbes hautes en étoient remplies, aux environs de l'étang où nous avions campé; & le soir, aussi-tôt que le vent eut cessé, ils recommencerent leur cruelle persécution.

Pays voisins d'Uchu-muchin.

Le 29, nous fimes soixante-quatre lis à l'Ouest-Nord-Ouest, dans un Pays fort plat, où nous ne vîmes ni arbres, ni montagnes, ni eau, jusqu'au lieu où nous campâmes, près d'une assez grande mare qui se nomme *Chaptu-nor*. L'eau en étoit chargée de nître, qui la rendoit puante & saumache. On trouva, pour unique ressource, un puits dont l'eau étoit supportable, mais sans fraîcheur. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés vingt-quatre minutes. Le vent ayant cessé l'après-midi, nous ressentîmes plus que jamais l'incommodité des moucherons.

Etang de Chaptu-nor.

Le 30, on fit quatre-vingt-cinq lis au Nord quart & demi de Nord-Est, toujours dans un Pays semblable au précédent, mais encore plus uni à l'horizon, où l'on ne découvroit pas la moindre hauteur ni la moindre inégalité sensible. Nous campâmes près d'un grand Lac, nommé *Puir-nor*, aux environs duquel on voyoit plusieurs tentes de Mongols. Avant que d'y arriver, nous rencontrâmes une troupe d'*Hyas* & d'Officiers des Regules du Pays, qui venoient saluer nos Tajins de la part de leurs Maîtres. Ils furent suivis de trois ou quatre Taikis, freres ou fils des principaux Regules Kalkas. Les ordres de l'Empereur étoient portés, avec beaucoup de cérémonie, dans des tuyaux enveloppés de satin jaune, & liés sur le dos de deux hommes. Ils étoient précedés de deux grands étendards Impériaux de brocard jaune, avec des dragons peints en or; puis d'un parassol magnifique, tel qu'on en porte devant l'Empereur, avec des dragons peints en or & en argent. A la vûe de ces étendards, les Taikis descendirent de cheval; & s'étant avancés à pied l'espace d'environ cent pas, ils se mirent à genoux & demeurerent dans cette posture jusqu'à ce que cet appareil fût passé assez loin. Ensuite ils remonterent à cheval, pour joindre les Tajins qui suivoient. Nous campâmes au Sud-Ouest du Lac de *Puir-nor*, qui est d'une grandeur extraordinaire. Aussi-tôt que les Tajins y furent arrivés, ils ordonnerent une pêche, où l'on prit en peu de tems & à chaque coup de filet quantité de poissons, mais peu dont la grosseur fût remarquable. Les plus grands furent quelques carpes, dont la chair étoit maigre & dure. On prit surtout un grand nombre de poissons blancs. La hauteur du Pole, quarante-deux degrés quatre minutes.

Grand lac de Puir-nor.

Respect avec lequel on porte les ordres de l'Empereur.

Pêche dans le lac de Puir-nor.

Le premier jour de Juillet, nous fimes cinquante-six lis au Nord quart de Nord-Est, en côtoyant toujours le Lac de *Puir*, que nous ne perdîmes pas de vûe. Nous avions pris d'abord au Nord-Nord-Ouest, en nous éloignant un peu

	lis.	Juillet.	lis.
29. Chapen-nor, ...	64	1. Puir-y-ulan-ergui, ...	56
30. Lac de Puir-nor, ...	85		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

du Lac, qui s'avance en cet endroit pour former une espece de cap vers l'Est. Après avoir fait ainsi douze ou quinze lis, nous nous rapprochâmes des bords, sur lesquels nous marchâmes quelque-tems droit au Nord. Ensuite nous tournâmes toujours vers l'Est, jusqu'au Nord-Nord-Est, route que nous suivîmes le plus long-tems. Le terrain du Pays étoit continuellement d'un sable dur, & l'herbe y étoit courte & rare; mais on la croit pleine de suc, & meilleure pour les bestiaux que la plus haute & la plus touffue. La grande quantité de bestiaux que les Mongols nourrissent aux environs, ne laisse guéres le tems de croître, à l'herbe qui est proche du Lac. Ce n'est pas sans raison que ces Mongols sont estimés plus riches que la plûpart de ceux qui sont plus voisins de la Chine. Les chemins étoient couverts de troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux & de chameaux. Nous campâmes sur le bord du Lac, dans un lieu qui se nomme *Puir-y-ulan-ergui*. Aussi-tôt que les tentes furent dressées, on se fit un amusement de la pêche. Elle fut si abondante, qu'après avoir choisi les plus gros poissons, on en jetta une prodigieuse quantité dans l'étang & l'on n'en laissa pas moins aux Mongols. Cependant on ne jettoit le filet que dans des lieux peu profonds, où l'eau n'avoit pas quatre pieds de hauteur. Les plus grands poissons n'avoient guéres plus d'un pied & demi. Mais on ne sçauroit douter qu'avec des barques on n'en eût pris de beaucoup plus gros. Quoique le Pays que nous avions traversé fût si uni qu'il n'y paroissoit aucune inégalité, il va néanmoins en s'élevant insensiblement du côté du Nord. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous étions campés, est de quarante-huit degrés trois minutes.

Richesse du Pays en bestiaux.

Riviere d'Urson.

Le 2, on fit quarante-neuf lis droit au Nord. L'équipage quitta d'abord le Lac, qui s'étend au Nord-Nord-Est depuis le Sud-Sud-Est, & prit la route au Nord, pour aller camper sur la Riviere d'*Urson*, qui sort du Lac de Puir & va se jetter dans le Lac de *Kulon*. Le Pays que nous traversâmes ne cessoit pas d'être uni & sabloneux. Après avoir marché douze ou quinze lis, nous découvrîmes au Nord-Est une montagne, fort remarquable parce qu'elle est seule, & nous fimes le reste du chemin sans la perdre de vûe. De notre camp, elle paroissoit éloignée de cinq ou six lieues au Nord-Ouest quart d'Ouest. Nous fûmes obligés de camper à deux ou trois lis de la riviere, pour être moins tourmentés des moucherons. Il n'en fut pas moins difficile d'éviter la persécution d'une autre espece de petites mouches, qu'on ne pouvoit chasser qu'en faisant du feu à l'entrée des tentes. Je n'ai parlé que de l'équipage, parce qu'au lieu de prendre le même chemin nous suivîmes le lac pendant l'espace d'environ vingt lis, pour reconnoître sa position vers son extrêmité septentrionale. Nous trouvâmes qu'il suivoit toujours le même *rhumb*. Il n'a pas plus de quatre-vingt lis de longueur du Sud-Sud-Ouest au Nord-Nord-Est, sur environ trente lis de largeur; excepté dans quelques endroits, où il est resserré par des pointes de terre. Nous ne pûmes découvrir l'endroit où la Riviere de Kalka-pira se décharge dans ce Lac.

Mouches importunes.

Le 3, nous fimes trente lis dans un Pays moins uni, dont le terrain s'éleve & s'abbaisse insensiblement. On campa sur les bords de la Riviere d'Urson,

	lis.		lis.
2. Riviere d'Urson, ...	49	3. Urson-pira-ulan-pulak, ...	30

que nous n'avions pas cessé de côtoyer, au Midi d'un étang formé par une fontaine qui se nomme *Ulan-pulak*. Comme on n'y apperçoit ni arbre ni buisson, on y fut réduit encore à brûler de la fiente d'animaux.

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Conferences des Kalkas.

C'est dans ce lieu que s'assemblent les Etats des Kalkas, qui habitent les bords du *Kerlon* & les environs des Lacs de *Kulon*, de *Puir* & de *Che-ching-han*. Leurs principaux Chefs vinrent en cérémonie au-devant du *Chi*, c'est-à-dire, des ordres de l'Empereur. Ils s'avancerent jusqu'à cinq ou six lis du lieu où se tiennent les assemblées; & lorsqu'ils eurent apperçu les étendards & le parassol qui accompagnoient le *Chi*, ils descendirent de leurs chevaux & se mirent à genoux. Ensuite s'étant levés, ils allerent demander des nouvelles de la santé de l'Empereur, fléchissant encore les genoux devant les *Tajins*, qui descendirent aussi & qui se tinrent debout. Après cette cérémonie, ils se saluerent réciproquement & remonterent à cheval, pour se rendre au lieu où nous étions déja campés. Les Kalkas y avoient préparé deux grandes tentes, près desquelles on plaça le *Chi* Impérial. Ils allumerent un *Hyang*, c'est-à-dire, un bois odoriferant, qui sert au même usage que l'encens en Europe. Tous les Princes Kalkas se prosternerent, & frapperent trois fois la terre du front. Ensuite deux Mandarins du Tribunal des Mongols ayant déployé le *Chi* & le tenant par les deux bouts, un troisiéme le lut à haute voix. Cet ordre étoit écrit en langue Mongole. Il portoit; » que suivant l'usage établi on avoit dû tenir, » de trois en trois ans, des assemblées générales, pour y terminer les différends » & décider en dernier ressort toutes les affaires du Pays; mais que la guerre » des Eluths ayant interrompu ce sage établissement, Sa Majesté, après l'avoir » heureusement finie, envoyoit trois Grands de sa Cour pour tenir l'assemblée » en son nom : qu'au reste, les Kalkas étant tous réunis sous la domination » de Sa Majesté & se trouvant partagés en Etendards & en *Nurus*, comme » les autres Mongols, ils devoient se regarder tous du même œil; que par con- » séquent il n'étoit plus désormais nécessaire de poser des gardes & des senti- » nelles sur les frontieres de leurs différens Etats, &c.

Visite des Princes Kalkas & cérémonies qui l'accompagnent.

Lecture du Chi Impérial.

Après cette lecture, on remit le *Chi* au même lieu. *Che-ching-han* & les autres Princes se prosternerent trois fois & frapperent la terre du front. Alors le Président du *Hupou* alla prendre le *Chi* & le présenta lui-même à *Che-ching-han*, qui le reçut à genoux & le remit entre les mains de ses gens. Ils se prosternerent encore trois fois, pour rendre graces à l'Empereur de ses soins paternels. Ensuite les *Tajins* se rangerent du côté de l'Orient, & Che-ching-han avec les autres Princes Kalkas, du côté de l'Occident, c'est-à-dire, vis-à-vis les uns des autres. Ils se saluerent réciproquement; après quoi, s'étant assis ensemble, ils bûrent du thé Tartare, que les Kalkas avoient fait préparer, & ils commencerent à s'entretenir des affaires publiques.

Commencement des conferences.

On fit, le même jour, une pêche abondante dans la Riviere d'*Urson*, où l'on prît plusieurs de ces grands poissons de *Lyau-tong* qui se nomment *Cha-chi-ghis*, quelques *Chelus*, quantité de carpes de médiocre grandeur, quelques brochets, des anguilles, des *Tsyus*, & d'autres poissons de diverses especes.

Pêche.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Suite des conferences. Présens mutuels des Tajins & des Princes Kalkas.

Les six jours suivans furent employés par les *Tajins* à régler toutes les affaires qui leur furent proposées. Ils s'assembloient chaque jour avec les Princes Kalkas. Chacun avoit la liberté d'expliquer ses vûes & ses sentimens. Cependant on ne traita pas d'affaires importantes pendant ces premiers jours. Les Princes envoyerent aux Tajins un présent de quelques chevaux, des viandes cuites à leur maniere, des liqueurs composées de lait de jument, du lait doux & aigre & d'autres sortes de laitages. Entre les viandes, le mouton étoit d'excellent goût. Les Kalkas ont l'art de le préparer. Mon hôte le trouvoit meilleur que celui qu'on servoit à sa table, quoiqu'il eût un fort bon cuisinier. Je goutai d'une espece de *Loutre*, que les Kalkas nomment *Tarhigi*, dont je trouvai la chair fort tendre & d'aussi bon goût que celle du chevreuil. Les *Tajins* envoyerent aux Princes un présent d'étoffes de soie, d'arcs & de fléches. Ils acheterent des chevaux. Ils troquerent les chameaux maigres ou blessés. Les payemens se faisoient en pieces de toile, en tabac & en thé, qu'on avoit apporté de Peking. Ces marchandises paroissoient plus agréables aux Kalkas que de l'argent, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui préferoient l'argent aux marchandises. On se pourvut aussi de bœufs & de moutons pour le reste du voyage.

Etat de la Nation des Kalkas.

Les Kalkas menent une vie beaucoup plus aisée que la plûpart des Mongols qui sont aux environs de la Chine. Leurs troupeaux sont en plus grand nombre, & le Pays leur offre plus de commodités pour les nourrir. Avant la guerre des Eluths, ils étoient extrêmement riches, par la multitude infinie de leurs bestiaux. Quelques-uns de leurs principaux Princes ont encore huit à dix mille chevaux dans leurs haras. Cette Nation s'étendoit autrefois depuis la source du *Kerlon* jusques vers le Pays de *Solon ;* mais elle s'est retirée en deça de cette Riviere, pour se mettre à couvert de la fureur des Eluths, qui la désoloient par leurs pillages & leurs massacres.

En combien d'Etendards ils sont divisés.

Une grande partie des Kalkas s'est donnée volontairement aux Moscovites. L'Empereur de la Chine en recevant les autres au nombre de ses Sujets, dans l'assemblée des Etats de Tartarie, qui se tint à Tolonor en 1691, confirma Che-ching-han dans sa dignité de *Khan*, avec cette restriction, que sa dignité ne passeroit pas à ses descendans. Un oncle de ce Khan, qui étoit le plus puissant Prince du Pays, fut créé *Tsin-vang*, ou Regule du premier ordre. Cinq autres Princes furent élevés à la dignité de *Peilé ;* un autre, à celle de *Kong*, & deux à celle de *Taiki* du premier ordre & de Chefs d'Etendards. Ces dix Princes étoient ceux qui avoient un assez grand nombre de Sujets pour en former un Etendard. Ainsi toute la Nation des Kalkas soumis à la Chine est divisée en dix Etendards. Leurs Chefs les gouvernent sans aucune dépendance mutuelle, & ne reconnoissent pas d'autre autorité que celle de l'Empereur & du Tribunal des Mongols, auquel on peut appeller de leur sentence. *Che-ching-han* même ne peut faire mourir aucun de ses Sujets, ni confisquer leurs biens. Ces deux châtimens sont réservés à la connoissance immédiate de l'Empereur. Sa Majesté donne aux Regules qui portent le titre de *Peilé*, le même revenu qu'aux autres Princes Mongols qui sont aux environs de la Chine, & ne tire d'eux aucun tribut.

Autorité de leurs Chefs.

Lorsqu'ils viennent à Peking pour saluer ce Monarque & lui offrir quelques chevaux ou quelques chameaux à titre de tribut, il leur fait donner l'équivalent en étoffes de soie, en toile, en thé, &c. Ils sont défrayés à Peking pendant

le séjour qu'ils y font. Voici les noms des dix Princes Kalkas, & le nombre des *Nurus* qu'ils ont chacun dans leur Etendard :

Gerbillon. 1698. VIII. Voyage.

Noms & forces des dix Princes Kalkas.

1. Che-ching-han. 17 Nurus.
2. Namjal-tsin-vang. 21 Nurus & demi.
3. Pong-suk-kwn-vang. 12 Nurus & demi.
4. Puta-chappé-peilé. 11 Nurus & demi.
5. Ching-peilé. 7 Nurus & demi.
6. Tangaghin-peilé. 6 Nurus.
7. Aldar-peilé. 6 Nurus.
8. Chenden-kong. 28 Nurus.
9. Serentgtachi-taiki. 12 Nurus & demi.
10. Connetchouk-taiki. 1 Nuru.

Nurus, & dequoi ils sont composés.

Chaque Nuru est divisé en cent cinquante familles. Une famille est composée du mari, de la femme, des enfans & des esclaves. De trois en trois ans on examine s'il y a plus ou moins de familles dans les Nurus, & celles qui s'y trouvent de plus servent à remplacer les familles qui manquent dans d'autres Nurus du même Etendard, ou à composer de nouveaux Nurus. Jamais ils ne passent d'un Etendard à l'autre. En un mot, ces Nurus sont pour le nombre ce qu'elles étoient à l'assemblée des Etats de Tartarie en 1691, qui fut l'année de leur établissement, lorsque tous les Kalkas se soumirent volontairement à l'Empereur. Mais on assure qu'ils ont beaucoup diminué depuis, à l'occasion de la guerre des Eluths, qui faisoient des courses continuelles dans le Pays des Kalkas.

Camps ou Résidence des dix Princes Kalkas.

Joignons ici le nom des lieux aux environs desquels les Chefs des Etendards font ordinairement leur résidence; car ils n'ont pas de demeure fixe. Leur unique regle pour camper est la commodité des fourages. Cependant ils ont des bornes, qu'ils ne passent guéres. Chacun se contente d'errer de camps en camps, dans une certaine étendue de Pays.

Che-ching-han campe aux environs d'un Etang qui se nomme *Tuené*, vers la Riviere de Kerlon, à trois journées Nord-Ouest d'*Ulan-pulak*, où se tiennent les assembleés.

Ponsuk-vang forme ses camps vers la Riviere d'*Urson*, dans un lieu nommé *Poioné*, à deux journées Nord-Est d'*Ulan-pulak*.

Namjal-vang campe sur le bord occidental du Lac de *Puir*, à deux journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

Tangeghin-peilé campe sur les bords de la Riviere de *Kalka-pira*, dans un lieu qui se nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

Aldar-peilé campe sur les bords de la Riviere d'Urson, près d'un Etang nommé *Tuené*, à trois journées Nord-Est d'Ulan-pulak.

Putachappe-peilé campe au Nord de la Montagne de *Motassa*, dans un lieu qui se nomme *Huhu-teressou-toson*, à cinq journées Sud d'Ulan-pulak.

Ching-peilé campe dans un lieu nommé *Kurban-chahan-pulak*, à dix journées Sud-Ouest d'Ulan-pulak.

Chenden-kong promene ses camps aux environs d'un lieu nommé *Ula-tsay-y-nadak*, à trois journées Nord-Est d'Ulan-pulak.

Serengtachi-taiki campe aux environs de *Parhoton*, sur les bords du Kerlon, à huit journées Ouest d'Ulan-pulak.

Connetchouk-taiki campe sur les bords de la Riviere de Kalka-pira, aux

GERBILLON. 1698. environs d'un lieu qui se nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

VIII. Voyage. Ancien état des Kalkas. Avant que les Kalkas eussent été détruits par les Eluths, tous ces Princes, qui sont de la famille de *Che-ching-han*, le reconnoissoient pour leur Chef & leur Souverain. Mais, par degrés, chacun se rendit indépendant. Ils occupoient alors une fort grande étendue de Pays, depuis *Payeu-ula* jusqu'aux limites de la Province de *Solon*, séparée de leur Pays par deux petites Rivieres, nommées *Ibing* & *Whey*, qui vont se jetter dans celle d'*Ergone*. Elles sont à une où deux journées Est de la Riviere de Kalka, qui prenant sa source dans la Montagne de *Soioltgi*, se jette dans le Lac de Puir.

Le 11 Juillet, quatriéme jour de la sixiéme Lune Chinoise, nous partîmes du lieu de l'Assemblée, & nous fimes soixante sept lieues au Nord-Ouest quart de Nord. Gués de la Riviere d'Urson. Nous passâmes deux fois à gué la Riviere d'Urson; la premiere fois près du camp, & nos chevaux n'eurent de l'eau que jusqu'aux sangles, parce que le gué étoit large; car le passage étoit impossible dans les endroits où la Riviere étoit plus étroite. Nous la traversâmes une seconde fois à quinze ou vingt lis du camp, après avoir passé une grande prairie qui s'étend des deux côtés de la même Riviere. Le second gué est plus facile que le premier. Notre but, en passant deux fois la Riviere, étoit d'éviter la nécessité de faire le tour de l'étang d'Ulan-pulak & du ruisseau qu'il forme, parce que c'est un marécage dont nous n'aurions pas eu peu de peine à nous tirer, & que d'ailleurs il auroit fallu deux journées au lieu d'une pour nous rendre au Lac de *Kulon*, où nous allâmes camper. Le Pays que nous eûmes à traverser au-delà de l'Urson étoit moins égal. Il alloit en pente presqu'insensible, & le terrain étoit sablonneux. Description du lac de Kulon. On s'arrêta sur une hauteur, à douze ou quinze lis du lac, d'où nous en découvrîmes la partie qui n'étoit pas cachée par les montagnes. Cette partie du Lac, que nous considerâmes à loisir avec de bonnes lunettes, peut avoir environ cent ou six-vingt lis de tour. La plus grande longueur de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est, avoit environ quarante lis, suivant notre estimation, & sa largeur un peu plus de trente lis du Sud-Est au Nord-Ouest. Vers le Nord-Est, on découvroit une ouverture qui n'étoit pas fort large. On nous dit que c'étoit la communication de cette partie du Lac que nous découvrions, avec celle qui nous étoit cachée. Elle est sans comparaison plus grande, & l'on nous assura même qu'à faire soixante ou soixante-dix lis par jour, il falloit sept jours pour en faire le tour. Les montagnes, qui sont entre le Nord-Est du Lac & le Nord-Ouest, nous en déroboient la vûe. Cependant on voyoit encore çà & là des montagnes au-delà du Lac à l'Est, & quelques collines au Sud-Est. Mais toutes les montagnes qui environnent ce grand Lac ont peu de hauteur. On en distingue trois principales: celle qui est plus au Sud, se nomme *Kaliu-tay*; celle du milieu, *Ol-ezim*, & celle qui est au Nord, sur le bord de l'*Argan*, *Kut-sant-chiré*. On nous dit que la Riviere d'Orson entroit dans cette partie du Lac qui nous étoit cachée vers l'Est; que la Riviere d'*Argan*, que les Kalkas appellent *Ergone*, en sortoit vers le Nord-Est, & que celle du Kerlon y entroit vers le Nord-Ouest., à quarante lis du lieu où nous étions campés.

Après avoir consideré soigneusement ce Lac, de l'éminence où nous étions,

Continuation de la Route & du mois de Juillet. 11. Lac de Kulon, . . . *67 lis.*

nous

nous descendîmes sur ses bords. Le terrain y étoit inégal, fort sabloneux, & sans autres pâturages que des touffes d'une espece d'herbe que les chameaux aiment beaucoup & qui croît dans les sables. On y voyoit des nuées de moucherons. En promenant encore nos regards sur le Lac, nous y vîmes plusieurs espaces de sable découvert, qui formoient comme de petites Isles; ce qui nous fit juger que cette partie étoit peu profonde. Notre conjecture fut confirmée par nos pêcheurs, qui y entrerent jusqu'à cinq ou six lis avant que d'y trouver trois pieds d'eau. Nous nous rendîmes ensuite au camp, qui étoit à deux lis des bords du Lac, précisément à son extrêmité occidentale, ou plûtôt au Sud-Ouest; car le Lac, dans sa longueur, qui est, dit-on, de plus de deux cens lis, regne du Sud-Ouest au Nord-Est. Ce lieu s'appelle *Dalay-chaye-chong-dalay*. On lui donne ce nom, qui signifie *Mer*, pour exprimer sa grandeur. Les pêcheurs prirent seulement trois ou quatre grandes carpes, & peu de petits poissons. La hauteur du Pole, dont nous ne pûmes nous assurer, parce que l'épaisseur des nuées nous empêcha de prendre la hauteur méridienne, nous parut de quarante-huit degrés quarante-six minutes. On vit encore arriver des Taikis Kalkas, qui venoient saluer nos Tajins & leur offrir des présens. D'autres Kalkas amenerent des chameaux & des chevaux, pour les échanger contre diverses marchandises.

Isles du lac.

Dalay-chaye chong-dalay.

Le 12, nous fimes soixante lis à l'Ouest, six degrés vers le Nord, dans un pays fort découvert, & assez uni pendant l'espace de quarante lis; après quoi nous passâmes une petite montagne, qui continue depuis la Montagne de *Tulanhara* jusqu'à la Riviere de Kerlon. Nous campâmes sur les bords de cette Riviere, dans un lieu nommé *Kerlonni-altroi-emu*. Le Kerlon coule dans une plaine de plus d'une lieue de largeur, qui forme une très-belle prairie & d'excellens pâturages. On campa au pied d'une colline, au Nord de la Riviere. On voyoit d'autres collines, qui paroissoient fort arides. Mais l'eau de la riviere est très-bonne & très-saine. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés quarante-huit minutes.

Kerlonni-altroi-emu.

Le 13, on fit soixante-dix lis; les quinze premiers au Sud-Sud-Ouest; ensuite quinze ou vingt au Sud-Ouest, tantôt plus au Sud & tantôt plus à l'Ouest. Vers la fin, nous avançâmes assez long-tems à l'Ouest, prenant même quelquefois un peu du Nord; de sorte que la totalité de la route fut d'environ soixante lis au Sud-Ouest quart d'Ouest. On étoit obligé de faire ces détours, pour suivre le chemin le plus aisé & pour éviter les marais du Kerlon. Nous fimes presque les deux tiers du chemin dans des collines d'un sable dur, où l'on trouve quantité de petites pierres d'agathe, mais d'agathe commune. Nous ne cessâmes point de côtoyer le Kerlon, en le laissant toujours à droite au Nord, à cause des marais, & des grands détours qu'il fait tantôt vers le Nord & tantôt vers le Sud.

Pierres d'Agathe.

Après avoir fait quarante lis, nous passâmes à la vûe d'un étang médiocre, où *Che-ching-han* avoit eu son camp, qu'il avoit quitté depuis deux jours pour s'avancer un peu plus à l'Ouest sur les bords du Kerlon. Nous campâmes à l'entrée de la prairie, dans un lieu qui se nomme *Tueré-nor*. La largeur de

Camp de Che-ching-han.

	lis.		lis.
12. Kerlonni-altroi-emu, . . .	60	13. Tueré-nor, ...	70

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

cette prairie est de plus d'une lieue, & les pâturages y sont excellens.

Le 14, on fit cinquante-neuf lis au Sud-Ouest, toujours dans la plaine du Kerlon. Après en avoir fait environ cinquante, nous passâmes la Riviere dans un endroit où elle n'avoit pas plus de deux pieds d'eau, mais avec sa largeur ordinaire, qui est d'environ soixante pieds. Che-ching-han étoit campé avec sa famille sur les deux bords. Dans tout le voyage, nous n'avions pas vû tant de chameaux, de chevaux & de chevres. On voyoit aussi des moutons, des vaches & des bœufs, mais en moindre nombre. Le Khan avoit environ huit ou dix tentes, qui paroissoient plus propres que les autres, mais qui n'étoient pas comparables à celles des Seigneurs Mancheous. On découvroit, au-dessus & au-dessous de la Riviere, deux autres tentes & plusieurs pavillons, avec un amas de tentes communes pour ses gens. Il avoit fait préparer, à quelque distance, un pavillon particulier, pour y recevoir nos Tajins & les y traiter à la maniere des Tartares. Il les avoit fait inviter par ses Officiers. Lorsqu'ils approcherent de sa résidence, il vint au-devant d'eux à cheval & les conduisit au pavillon qu'il leur avoit fait préparer. Le festin qu'il leur donna consistoit en huit ou dix moutons apprêtés différemment & servis dans une espece d'auges de bois; car il ne parut pas d'autre vaisselle. Après avoir goûté de ces viandes, & bû du thé préparé avec du lait, ils remonterent à cheval & se rendirent au camp, sur les bords du Kerlon, dans un lieu nommé *Lahi-tontula*. L'eau de la Riviere étoit fort trouble. On y fit une pêche abondante, sur-tout de carpes, mais qui n'étoient ni fort grosses ni fort grasses. La prairie est au Sud de la riviere. C'étoit pour éviter un grand tour que le Kerlon fait du même côté, qu'on prit la résolution de le passer. On fit ensuite quarante lis au-delà. Les Kalkas de la dépendance du Khan amenerent quantité de chameaux & de chevaux, pour faire leur commerce dans le camp.

Ses richesses en troupeaux.

Camp de Che-ching-han.

Lahi-tontula.

Le 15, on fit quatre-vingt-quinze lis, tant à l'Ouest-Sud-Ouest qu'à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Ensuite on traversa de petites montagnes fort nues, après lesquelles on entra dans une grande plaine, qui s'étendoit au Nord à perte de vûe. On découvroit quelques collines à l'Ouest & au Sud-Ouest. Le Pays que nous traversâmes étoit absolument stérile; le terrain, de sable dur, couvert de très-peu d'herbe, sans eau & sans arbres. Nous eûmes toujours le Kerlon au Sud; tantôt plus loin, tantôt plus près; mais nous nous en éloignâmes de quarante ou cinquante lis, parce qu'il fait de si grands détours en suivant le pied des montagnes, que pour ne pas nous écarter de ses bords nous aurions employé trois jours jusqu'à *Kerlonni-chik-chira*, où nous allâmes camper sur la même Riviere. Elle y est toujours bordée d'une très-belle prairie, qui offre d'excellens pâturages. De notre camp, on voyoit, à l'Est-Sud-Est, les montagnes que nous avions passées & qui se nomment *Horobot*, parce qu'elles ont quelque ressemblance avec le corps d'un chameau. C'étoit le long de ces montagnes, & dans la même plaine, que nous avions passé neuf ans auparavant pour nous rendre à *Nipcheu*, après avoir traversé la Riviere de Kerlon dans l'endroit qui est au midi des mêmes montagnes, à soixante-dix ou quatre-vingt lis, au Sud,

Kerlonni-chik-chira.

Montagnes de Horobot.

	lis.		lis.
14. Lahi-tula, ...	59	16. Ton-kul-chi-ava, ...	64
15. Kerlonni-chik-chira, ...	95		

du lieu où nous étions campés. Les observations que nous fimes, à sept ou huit lis du camp, s'accorderent fort bien avec celles que nous avions faites dans le premier voyage.

Le 16, nous fimes soixante lis; les vingt premiers à l'Ouest dans la même plaine. Ensuite, ayant passé une petite hauteur, nous tournâmes du côté du Sud, depuis l'Ouest jusqu'au Sud-Ouest quart de Nord. Nous eûmes toujours au Nord, le Kerlon, qui fait un assez grand tour, mais bien moindre que celui du jour précédent. Nous n'en étions séparés par aucune hauteur considerable. De toutes parts le pays étoit fort découvert, & le terrain toujours sabloneux, à l'exception de douze ou quinze lis aux environs du Kerlon, où la prairie dans laquelle il serpente est à peu près de cette largeur. Un Taiki, Lieutenant Général de l'Etendard de *Che-ching-han*, vint visiter nos Tajins dans le camp.

Le 17, nous fimes soixante-trois lis, toujours dans un pays fort découvert, où l'on ne voyoit que quelques collines vers le Sud & le Sud-Ouest. Nous recommençâmes à marcher au Sud du Kerlon, dont nous nous étions éloignés pendant l'espace de quarante lis; & pendant le reste du chemin nous ne cessâmes point de le côtoyer, presque toujours à vûe. Le camp fut assis sur ses bords, dans un lieu qui se nomme *Kerlonni-sira-chi-ban-tay*. Kerlonni-sira-chi-ban-tay.

Le 18, nous fimes soixante-dix lis, presque droit à l'Ouest; excepté qu'aux quinze derniers nous prîmes un peu du Nord, pour aller camper sur les bords du Kerlon, que nous passâmes avant que d'asseoir le camp. Nous l'avions continuellement suivi presqu'à vûe, sans quitter la prairie, excepté dans deux endroits, où nous passâmes de petites hauteurs au Sud. On étoit obligé de faire ces détours, pour éviter des lieux marécageux. Cette prairie est toujours fort belle & remplie de bons pâturages. Nous laissâmes au Sud plusieurs petites collines, sans lesquelles le pays seroit tout-à-fait plat. Le terrain de ces collines & des hauteurs qui bordent la prairie, est sabloneux & stérile. L'herbe y est rare & fort courte. On campa dans un lieu qui se nomme *Chilun-karchaha*, sur le bord du Kerlon. Chilun-kar-chaha.

Le 19, on fit soixante-dix lis à l'Ouest, dans un pays encore plus plat que les jours précédens, & sans s'éloigner du Kerlon de plus de dix ou douze lis. De tems en tems, on découvroit quelques collines & des hauteurs au Sud de cette Riviere. Nous campâmes sur ses bords, après l'avoir passée dans un lieu nommé *Turé-nor*. On y prit quantité de poissons blancs, mais la plûpart fort maigres & fort petits. Turé-nor.

Le 20, nous fimes soixante-cinq lis à l'Ouest, jusqu'à quatorze degrés vers le Sud, toujours en côtoyant le Kerlon, dans la plaine & dans la prairie qui le bordent. Après dix-huit ou vingt lis, nous passâmes devant les restes d'une Ville, autrefois bâtie par la race des *Yuens* sur le bord septentrional du Kerlon. Sa forme étoit quarrée, & sa circonference d'environ vingt lis. On y voit encore deux pyramides à demi-ruinées, & de grands pans de ses murs de terre. Elle se nommoit *Para-hotun*, c'est-à-dire, *Ville du Tygre*, parce qu'on y entendoit souvent les cris de ces animaux féroces. Nous campâmes sur les Ruines de Para-hotun.

	lis.		lis.
17. Kerlonni-sira-chibantay, . .	63	19. Turé-nor, ...	70
18. Bords du Kerlon, ...	70	20. Bords du Kerlon, ...	65

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. bords du Kerlon, après avoir passé un petit ruisseau dont l'eau est fort claire, & qui va se jetter près de-là dans cette Riviere. La prairie offre toujours d'excellens fourages. *Kerlonni-kan-chu-ku* est le nom du lieu où le camp fut assis.

Le 21, on fit soixante-huit lis; les premiers à l'Ouest-Sud-Ouest quart d'Ouest. Ensuite, tournant autour de la prairie pour éviter les marais, nous passâmes le Kerlon, que nous ne cessâmes point de côtoyer, à l'exception des quinze ou vingt derniers lis, où cette Riviere faisant un assez long détour au Sud pour aller passer une montagne qui est à son Midi & des collines qui sont au Nord, nous coupâmes droit, par une colline, & nous descendîmes dans la prairie pour aller rejoindre ses bords, sur lesquels nous campâmes, dans un lieu qui se nomme *Pusing-angha*. *Seringtachi-taiki*, Chef d'un des dix Etendards Kalkas, étoit campé avec un grand nombre de ses gens aux environs de la Riviere. Il en vint plusieurs au camp pour faire leur commerce; & le Taiki ayant attendu nos Tajins sur la route, leur fit un festin à la maniere du Pays. La hauteur du Pole, quarante-deux degrés cinquante-huit minutes.

Camp de Seringtachi-taiki.

Le 22, nous partîmes fort tard à cause de la pluie, & nous ne fimes que trente-cinq lis à l'Ouest quart de Sud-Ouest, en côtoyant toujours le Kerlon à vûe. A la fin nous quittâmes la prairie, pour passer quelques collines & pour éviter des lieux marécageux. Ensuite étant descendus dans la prairie, que nous traversâmes entiérement, nous passâmes la Riviere, pour aller camper de l'autre côté, sur une éminence, dans un lieu qui se nomme *Puir-luk-alin*.

Puir-luk-alin.

Le 23, on fit soixante-seize lis, tout compté, à l'Ouest, environ quinze dégrés vers le Sud, côtoyant presque toujours des montagnes & des collines du côté du Sud, & le Kerlon du côté du Nord. On campa dans la prairie, à quatre ou cinq lis de la Riviere, mais proche d'une petite mare d'eau fort fraîche. Ce lieu porte le nom de *Painuk-alinni-hara-ussou*.

Le 24, nous fimes soixante-huit lis; les trente-trois premiers à l'Ouest-Sud-Ouest, & le reste droit à l'Ouest. On marcha toujours dans la plaine, au pied des petites montagnes & des collines qui sont au Sud de la Riviere. Nous passâmes ensuite la Riviere, pour camper sur son bord septentrional, dans la prairie, qui offre toujours de bons pâturages. Pendant la plus grande partie du chemin, nous vîmes de la fiente de mules sauvages & de chevres jaunes. Les collines en sont remplies, & nos gens, qui chassoient dans la marche, en poursuivirent quelques-unes; mais comme ils étoient en petit nombre & que ces animaux sont fort légers à la course, ils n'en purent prendre aucun. On tua seulement un jeune loup, qui suivoit depuis deux jours les troupeaux de moutons de nos Mandarins; & l'on vit cinq grands cerfs dans les montagnes, quoiqu'elles soient découvertes & sans aucune apparence de bois. Le lieu où l'on campa se nomme *Purha-su-hai-hojo*, à quarante-sept degrés quarante quatre minutes de hauteur du Pole.

Mules sauvages & chevres jaunes.

Le 25, nous fimes soixante-quatre lis à l'Ouest, environ seize degrés vers

	lis.		lis.
21. Bords du Kerlon, ...	68	23. Paynuk-alinni-hara-ussou, . .	76
22. Puir-luk-alin, ...	35	24. Purha-su-hai-hojo, . .	68

le Sud. Après avoir fait vingt lis dans la plaine, nous repaſsâmes le Kerlon, que nous laiſsâmes enſuite au Nord, le côtoyant d'aſſez loin, & ſuivant de fort près les montagnes & les collines qui ſont au Midi. Nous paſsâmes devant celles qui ſe nomment *Egutei-kalka*, où les Eluths inveſtirent, en *1696*, deux cens cavaliers de l'avant-garde de l'Empereur, & ſe retirerent enſuite ſans les attaquer, contens d'enmener environ quatre cens de leurs chevaux, qu'ils avoient ſurpris avant que d'avoir été reconnus. Nous campâmes dans le lieu où l'Empereur avoit campé avec toute ſon armée lorſqu'il étoit arrivé ſur les bords du Kerlon, c'eſt-à-dire au-delà de la Riviere, ſur la rive ſeptentrionale. Ce lieu ſe nomme *Erdeni-talohay-varghi-erghi*, à quarante-ſept degrés trente-huit minutes de hauteur du Pole.

Montagnes d'Egutei-Kalka.

Ancien camp de l'Empereur.

Le *26*, on fit ſoixante-quinze lis au Sud-Oueſt quart d'Oueſt, ſans quitter la plaine, qui s'étend depuis le bord ſeptentrional du Kerlon juſqu'aux montagnes & aux collines. Elles continuent & forment une chaîne, mais elles ſont peu hautes & fort nues. Le Kerlon fait ici ici un grand détour au Sud. Nous nous en éloignâmes de trente ou quarante lis, dans des ſables durs & ſtériles, où les nids de rats étoient en ſi grand nombre que le terrain étant creux, quoique couvert de ſable à la ſurface, nos chameaux & nos chevaux en recevoient beaucoup d'incommodité dans leur marche. Nous revînmes camper ſur le bord du Kerlon, dans un lieu nommé *Hujetu-tſilao*, à cinquante lis de *Kairé-hojo*.

Nids de rats.

Le *27*, nous fimes cinquante lis au Sud-Oueſt quart d'Oueſt, en comptant les détours & évaluant la variation de trois degrés quarante minutes à l'Oueſt. On marcha toujours dans une grande plaine, côtoyant d'aſſez loin la riviere & les montagnes qui la bordent au Nord. Le terrain étoit d'un ſable également dur & ſtérile. On campa près d'une pointe de collines, qui s'appelle *Kairé-hojo*, ſur le bord du Kerlon. La chaleur étoit exceſſive, cauſée par un vent brûlant de Sud & de Sud-Oueſt. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante-ſept degrés quinze minutes. Mais le ſoir, au coucher du Soleil, la variation de l'aiguille étoit de trois degrés quarante minutes Oueſt.

Chaleur exceſſive.

Le *28*, on fit cinquante-cinq lis à l'Oueſt, ſix degrés vers le Sud. Après avoir marché quelque-tems dans la plaine, nous entrâmes dans de petites montagnes, laiſſant le Kerlon au Sud, vers lequel il fait un grand détour. Nous ne fimes que monter & deſcendre dans les montagnes, mais toujours par des pentes douces, & nous allâmes camper près d'une mare d'eau, qui étoit accompagnée d'une fontaine fort fraiche. Mais comme ce n'étoit qu'une ſource, qui bouillonnoit, ſans aucune pente par où l'eau pût s'écouler, elle formoit ſeulement deux ou trois petites mares, qui ſe ſentoient du nître dont le terrain étoit rempli. Il arriva auſſi que les beſtiaux de l'équipage y étant entrés d'abord, rendirent l'eau trouble & de fort mauvais goût; ce qui nous cauſa d'autant plus d'incommodité qu'il fit ce jour-là une chaleur inſupportable. Il ſouffloit un vent de Sud & de Sud-Oueſt, ſi brûlant qu'il nous deſſéchoit les entrailles. La chaleur continua toute la nuit; ce qui eſt ſans exemple dans ce climat, ſur-tout

L'équipage manque d'eau dans le camp.

	lis.		lis.
25. Erdeni-talohay-varghi-erghi,	64	27. Kairé-hojo,	50
26. Hujetu-tſilao,	75	28. Honghur-puritu,	56

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Honghur-puritu.

après une pluie qui avoit duré tout le soir aux environs du camp, avec des coups de vent très-impétueux. Ce lieu se nomme *Honghur-puritu*, à quarante lis au Nord de la Riviere de Kerlon. C'étoit pour éviter les détours, que nous nous étions éloignés de la Riviere.

Ancien camp de l'Empereur.

Le 29, nous fîmes soixante-cinq lis, à l'Ouest, six degrés vers le Nord. Après en avoir fait environ vingt-cinq, nous passâmes à quinze ou vingt, au Nord, du lieu où nous avions campé deux ans auparavant à la suite de l'Empereur, lorsqu'après avoir poursuivi le Khan des Eluths, qui fuyoit devant lui, il étoit retourné sur ses pas, parce que ce Prince étant déja fort éloigné, il auroit été difficile de transporter des vivres pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse que la sienne. Nous passâmes de-là entre des montagnes couvertes de roches, & beaucoup plus hautes que toutes celles qui s'étoient offertes depuis *Ingan*. Elles se nomment *Tono-alin*. On fit encore trente lis au-delà, dans une plaine dont le terrain est inégal, sabloneux & rempli de nids de rats, qui faisoient broncher continuellement les chevaux & les bêtes de charge. Le camp fut assis sur les bords d'un ruisseau, dont l'eau étoit heureusement très-fraîche; ce qui fut d'un grand secours pour l'équipage, dans une chaleur des plus brûlantes. Ce ruisseau étoit environné de fort bons pâturages. Il se nomme *Semkut*, & le lieu où nous étions campés porte le nom d'*Eburhu-holo-cheri*, à quarante-sept degrés quinze minutes de hauteur du Pole.

Le 30, on fit soixante-sept lis à l'Ouest, environ seize degrés vers le Nord, dans une plaine inégale & de sable stérile, comme les jours précédens. On rejoignit la Riviere, sur les bords de laquelle on campa, après l'avoir passée dans un lieu nommé *Ulon-erghi*. Nous avions au Nord-Est de notre camp, à la distance d'environ vingt lis, des montagnes hautes & stériles, qui sont fameuses dans le Pays parce que le Khan des Eluths y étoit venu souvent camper, pour faire de-là ses courses sur les Kalkas. C'est-là d'ailleurs que commencent les terres de *Che-ching-han* & qu'il fait ordinairement sa demeure.

Commencement du domaine de Che-ching-han.

Ekemur purha-futay.

Le 31, nous fîmes trente-cinq lis au Nord-Nord-Ouest, dans la même plaine; & côtoyant toujours le Kerlon, nous campâmes encore sur ses bords, dans un lieu nommé *Ekemur-purha-futay*. Les Montagnes de *Payen-ulon* s'offroient toujours à côté de nous; mais nous étions plus près de l'entrée d'un grand détroit d'autres montagnes, qui s'étendent au Nord jusqu'à la source du Kerlon. On nous assura qu'elle étoit à trois ou quatre cens lis de notre camp. Elle se forme de quantité de ruisseaux & de sources qui coulent des montagnes, & qui venant à se joindre composent cette Riviere, dont l'eau est fort claire & médiocrement rapide. Elle nous parut plus grande ici que dans tous les lieux où nous l'avions vûe jusqu'alors; ce qui venoit apparemment des pluies abondantes qui étoient tombées les jours précédens sur les montagnes. En effet, nous y vîmes des nuées épaisses, qui ne s'approcherent pas de nous dans la plaine, & nous y entendîmes plusieurs coups de tonnerre. Les Kalkas du Pays nous assurerent aussi que la Riviere de *Saghalian ula*, qu'ils appellent *Onon* jusqu'au lieu où l'*Argun* y entre, prend sa source dans les mêmes montagnes

Sources du Kerlon & de Saghalian-ula.

	lis.		lis.
29. Eburhu-holo-cheri, . . .	65	31. Ekemur-purha-futay, . . .	35
30. Ulon erghi, ...	67		

que le Kerlon, un peu à l'Eſt, à la diſtance d'environ quatre cens lis. La pêche qu'on fit ce jour-là dans la Riviere, nous rapporta quantité de brochets, des carpes & d'autres poiſſons de moindre grandeur.

Le premier jour d'Août, vingt-cinquiéme de la ſixiéme Lune Chinoiſe, on fit ſoixante lis, par divers détours qui ſe rapportoient au Nord-Oueſt quart de Nord. Le camp fut aſſis dans une grande plaine, environnée de collines & de montagnes, près d'une mare d'eau, qui eſt formée par une fontaine dont l'eau a peu de fraîcheur, parce qu'elle n'a pas d'écoulement. Cette mare ſe nomme *Kalutu-nor*. C'eſt le lieu où les deux armées Impériales s'étoient jointes il y avoit deux ans, pour ſuivre les Eluths fugitifs. Nous trouvâmes encore les traces des troupes Chinoiſes, ſur-tout quantité de caſques, de cuiraſſes, de boulets de canon & de balles de mouſquets, que les Chinois avoient abandonnés après la défaite du Khan, parce que leur équipage étoit fort affoibli. Le Kerlon étoit à quarante ou cinquante lis de notre camp, vers l'Eſt. La hauteur du Pole, quarante-ſept degrés trente-ſix minutes. Mais ayant pris le ſoir la variation de l'aimant, nous la trouvâmes de trois degrés vingt minutes, toujours du Nord à l'Oueſt.

Mare de Kalutu-nor.

Variation de l'aimant.

Le 2, nous fimes cinquante lis au Nord-Oueſt quart de Nord. Après avoir fait environ vingt-cinq lis juſqu'à l'extrêmité de la plaine, nous entrâmes dans une aſſez large vallée, qui s'étend environ trente lis entre deux chaînes de montagnes ſtériles, la plûpart couvertes de pierres & de rochers. On campa dans cette vallée, près d'un petit ruiſſeau, formé par une fontaine d'une eau fort pure; mais ce ruiſſeau ſe perd bien-tôt ſous terre. Ses bords offroient d'excellens pâturages.

Le 3, on fit cinquante-ſix lis, qui tout compté ſe réduiſirent au Nord-Oueſt. Après avoir fait quinze lis dans la même vallée, à peu près au Nord-Nord-Oueſt, nous prîmes à l'Oueſt par une autre vallée, dans laquelle nous fimes environ dix lis à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt. Enſuite reprenant vers le Nord, entre des montagnes dont celles de l'Oueſt offroient de fort beaux ſapins du côté qui étoit expoſé au Nord, nous marchâmes au Nord-Oueſt quart de Nord, pour aller camper ſur la Riviere de *Tula*.

Cette Riviere prend ſa ſource dans la montagne de *Kentey*, à cent vingt lis du Kerlon. Elle coule d'abord vers le Sud-Eſt. Enſuite elle tourne droit à l'Oueſt, après avoir paſſé une petite pointe de montagne ſous laquelle nous campâmes, & qui eſt préciſément à l'Oueſt du lieu où la petite Riviere de *Terelki* ſe jette dans celle de *Tula*. Elle eſt beaucoup plus groſſe que le Kerlon. Ses eaux ſont d'une clarté extraordinaire & roulent ſur un fond de cailloux. Rien n'approche de l'agrément de ſes bords, dans toute l'étendue de la plaine. Ils ſont couverts de beaux bois. Comme elle ſe partage en pluſieurs bras, qui ſe diviſent & ſe réuniſſent, elle forme quantité de petites Iſles, remplies de diverſes ſortes d'arbres fort touffus, qui ſont les plus agréables bocages du monde, & qui offroient une fraîcheur délicieuſe dans les grandes chaleurs où nous étions. Le cours de cette Riviere eſt très-rapide. Au-delà des bois on découvre, de côté &

Source & cours de la Riviere de Tula.

Beauté de ſes bords.

Août.	lis.		lis.
1. Kalutu-nor, ...	65	3. Riviere de Tula, ...	56
2. Vallée, ...	55		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

d'autre, une prairie abondante en fourages. En un mot, c'eſt le plus agréable canton que je me ſouvienne d'avoir vû dans tous nos voyages en Tartarie. Au Nord, à la diſtance de cinq ou ſix lis, on ne voit que de hautes montagnes, eſcarpées en divers endroits & couvertes de roches, qui offrent de grands pins du côté qui fait face au Midi. Ce lieu, qui eſt à quarante-ſept degrés cinquante-ſix minutes de hauteur du Pole, eſt proche du célebre champ de bataille où le Khan des Eluths fut défait par l'armée Impériale & contraint de prendre la fuite en abandonnant une partie de ſon bagage & de ſes beſtiaux; malheureuſe journée, qui entraîna ſa perte & la ruine entiere de ſa Monarchie.

Champ de bataille où les Eluths furent défaits.

Le 4, notre équipage ne fit pas plus de dix-ſept lis, en réduiſant la route à l'Oueſt demi-quart de Sud-Oueſt. On avoit le choix de deux chemins, pour arriver au terme de notre voyage; l'un, en doublant cette pointe de montagnes que nous avions au Nord-Eſt, aſſez proche de notre camp; l'autre, en ſuivant le chemin droit, & par conſéquent le plus court. Mais comme il auroit fallu paſſer dans des vallées marécageuſes & difficiles pour les bêtes de charge, on ſe détermina pour le plus long. On repaſſa donc la Riviere, en faiſant un aſſez grand tour, pour éviter les marécages de la prairie qui eſt au Sud; & marchant à l'Oueſt & au Nord-Oueſt, ſur le revers des montagnes qui bordent cette prairie, on alla camper ſur les bords de la Riviere de *Tula*, dans une petite vallée. Le Tula conſerve encore ici toute ſa beauté. Ses rives ſont toujours couvertes de grands arbres. Il tourne dans des gorges fort étroites; & dans pluſieurs endroits il bat le pied des rochers eſcarpés des montagnes. Son cours eſt de l'Eſt à l'Oueſt.

L'Auteur le viſite. Eclairciſſemens qu'il y reçoit ſur la bataille.

Notre chemin fut beaucoup plus long que celui de l'équipage. Nous allâmes viſiter, avec nos Tajins, le champ de bataille dont nous étions voiſins. Le ſecond Préſident du Tribunal des Mongols, qui s'étoit diſtingué dans ce combat, prit la peine de nous en expliquer toutes les circonſtances. Le Khan des Eluths, fuyant devant l'armée Impériale, qui le pourſuivoit par des marches forcées, remonta ſi promptement la Riviere de Kerlon qu'il avoit déja plus de trente lieues d'avance. Il étoit même arrivé ſur les bords de la Riviere de Tula, au pied des montagnes qu'il avoit choiſies pour retraire & qu'il regardoit comme un azile impénétrable, lorſqu'il rencontra un Parti de l'avant-garde Impériale. C'étoit *Fian-gu*, Général de l'Empereur, qui malgré l'embarras auquel il étoit réduit par la diſette des vivres, & par la perte d'une partie de ſes chevaux & de ſes chameaux, remontoit la Riviere de Tula avec un corps de troupes, pour chercher l'ennemi. Les Eluths ayant bien-tôt reconnu ſa foibleſſe le chargerent avec vigueur, le firent plier & pourſuivirent les fuyards juſques vers le corps de l'armée Chinoiſe, qui étoit campée à plus de trois lieues ſur le bord de la Riviere. La facilité qu'ils trouverent à renverſer ce premier corps, fit croire au Khan que l'armée entiere tiendroit peu devant lui; & comptant déja ſur une victoire complette, il ſe hâta de faire avancer toutes ſes forces, qui ne conſiſtoient qu'en ſept mille hommes de troupes reglées. Il ordonna qu'on fît ſuivre tout le bagage & les familles de ſes ſoldats, dans la vûe de faire ſervir les hommes & les enfans à charger le butin. Il les fit placer dans les bois & dans les petites

4. Même Riviere, ... 37 *lis*.

Iſles

Isles de la Riviere. Ensuite, ayant fait passer à ses troupes une petite hauteur qui étoit entre deux montagnes, il étendit hardiment ses escadrons dans la plaine pour marcher droit à l'armée Impériale, qui étoit sortie de son camp & qui s'étoit postée dans un lieu très-avantageux. C'étoit une montagne, qui s'étendoit du Nord-Ouest au Sud-Est & qui se terminoit par un rocher escarpé, au pied duquel passoit la riviere. Toute l'armée Chinoise étoit rangée sur une ligne, au sommet de cette montagne, & présentoit un fort grand front.

Cette disposition ne refroidit point l'ardeur des Eluths. Ils occuperent une autre montagne, plus petite & plus basse, mais couverte de rochers en divers endroits, qui faisoit face à celle des Chinois presqu'à la portée de l'arquebuse. Ils gagnerent même une partie du terrain des Chinois, du côté de la riviere, par où la montagne avoit moins de hauteur ; & dans cette situation, ils attaquerent bien-tôt le quartier des soldats Chinois qui occupoient ce poste. L'avantage fut disputé long-tems. Enfin, après un combat fort opiniâtre, les Eluths se virent forcés de reculer à une certaine distance, où ils ne laisserent pas de tenir ferme assez long-tems, sur une espece de terre-plein qui étoit sur le penchant de la montagne, tandis que les Chinois faisoient un feu terrible de leur artillerie sur les autres quartiers, particuliérement sur ceux qui occupoient la montagne opposée. Cependant les Eluths se soutinrent dans leur poste, jusqu'à ce que voyant avancer un gros de Chinois, qui avoient pris au Sud & qui étoient descendus dans la plaine pour les venir prendre en flanc, ils craignirent d'être enveloppés. Alors, quittant la montagne, ils se retirerent en combattant toujours avec courage. Ils firent même encore face dans la plaine, & ne commencerent à tourner le dos qu'après avoir vû plier leurs compagnons vers l'extrêmité de la montagne, du côté de la riviere.

On ne les poursuivit pas loin, parce que la nuit approchoit & qu'ils se retirerent dans les bois voisins de la riviere, où ils avoient placé leur bagage. Mais la vigueur avec laquelle ils avoient été reçus de leurs ennemis & l'étonnement qu'ils avoient eu de les trouver en si grand nombre, rendirent leur épouvante si vive, qu'ayant pris la fuite en désordre pendant toute la nuit, ils ne sauverent qu'une partie de leur bagage & de leurs familles. Leur Roi même, dont la femme avoit été tuée d'un coup de canon, fut le premier à fuir, avec le reste de sa famille & un fort petit nombre de ses gens. On trouva, dans son camp, des femmes, des enfans & des blessés, avec quelques bestiaux qu'il n'avoit pû emmener. Mais bien-tôt les fuyards, ignorant ce qu'étant devenu leur Chef, vinrent se rendre par troupes. Si les Chinois avoient eu de meilleurs chevaux pour marcher sur leurs traces, il en seroit échapé peu à leur vengeance.

Le lieu où l'armée Impériale s'étoit rangée en bataille porte le nom de *Chaumu*. Après l'avoir observé à loisir, nous descendîmes dans la plaine, qui est à l'Ouest des montagnes, arrosée de plusieurs petits ruisseaux qui vont se jetter dans la Riviere de *Tula*. Cette Riviere coule au pied des montagnes qui bornent la plaine au Nord. Elles sont très-hautes & couvertes de sapins. Vers le centre de la plaine, nous vîmes les ruines d'un Temple qui avoit été bâti par *Chempe-zun tamba-hutuktu*, Grand-Lama des Tartares. Ayant choisi cet endroit pour sa demeure, il campoit ordinairement sur les bords de la riviere, près des agréables bocages dont elle est environnée. Ce Temple étoit magnifique. Il avoit été construit par des ouvriers venus exprès de Peking. On y voyoit encore des tuiles & des briques

Ruines d'un Temple bâti par le Grand Lama.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

vernissées de jaune, comme celles qui couvrent les toits du Palais Impérial à Peking. C'étoit le Khan des Eluths qui avoit détruit ce bel édifice en 1688, après la défaite des Kalkas. Nous allâmes camper ensuite dans une autre plaine, un peu moins grande que celle du jour précédent, toujours sur la Riviere de Tula, dont les bords ne cessent pas d'offrir des bois fort agréables.

Le 5, on fit cinquante lis, mais qui doivent être réduits à trente-cinq, Ouest-Nord-Ouest, à cause d'un grand détour qu'on fit dans les montagnes, au Sud & au Sud-Ouest, pour éviter les marécages de la plaine. On campa sur les bords du Tula, qui se partage en plusieurs bras, toujours ornés de beaux arbres. En chemin nous passâmes plusieurs ruisseaux qui vont se jetter dans la Riviere, & pendant l'espace d'environ trente lis nous côtoyâmes une haute montagne, nommée *Han-alin*, couverte d'une grande forêt de pins & de sapins, & remplie d'ours, de sangliers & de cerfs. On campa dans la vallée qui est au pied de cette montagne, sur les bords de la même Riviere.

Montagne de Han alin.

Le 6, premier jour de la septiéme Lune Chinoise, nous fimes quarante-huit lis, mais qu'il faut réduire à quarante-cinq, parce qu'on fut obligé de prendre un détour dans les montagnes, laissant la Riviere de Tula au Sud. Elle coule ici à l'Ouest & au Sud-Ouest. Les montagnes, où nous ne cessâmes presque pas de marcher, sont couvertes de beaux bois de pins, & séparées par des vallées, dont la plus agréable est celle où l'on assit le camp, sur le bord d'un ruisseau. Elle a trois ou quatre lis de largeur à son ouverture; mais elle va toujours en se rétrécissant. La beauté de ses pâturages, les arbres qui bordent le ruisseau & les montagnes couvertes de grands bois de pins qui la bordent des deux côtés & qui la terminent au Nord, forment une perspective charmante. Les sangliers doivent être en fort grand nombre dans ces forêts, puisque la vallée étoit remplie de leurs traces & qu'on y voyoit une infinité de fosses, qu'ils creusent dans la terre pour y chercher des racines. Les bois produisent aussi des fraises, qui ressemblent parfaitement à celles de l'Europe.

Belles vallées.

Fraises de Tartarie.

Le 7, on fit cinquante & un lis, que les détours font réduire à quarante-huit au Nord-Ouest. Après avoir achevé de parcourir la vallée où l'on avoit assis le camp droit au Nord, on retourna au Nord-Ouest quart de Nord, pour grimper une montagne qui ne paroissoit pas fort haute du côté qu'on la montoit, mais qui l'étoit beaucoup plus en descendant, quoiqu'elle fût plus couverte de pins. Comme ils sont fort élevés & sans branches, nous trouvâmes peu de difficulté à nous ouvrir un passage. Nous n'étions arrêtés, de tems en tems, que par des arbres couchés en travers, qui étoient tombés d'eux-mêmes; car, outre que ce Pays est fort desert, les Kalkas ses anciens Habitans, qui ne bâtissent point de maisons, font peu d'usage de ces grands arbres. Etant descendus dans une vallée au Nord-Nord-Ouest, où nous marchâmes quelque-tems, nous reprîmes au Nord-Ouest par une autre vallée plus large, bordée de montagnes moins hautes & plus decouvertes. Nous passâmes plusieurs petits ruisseaux, après lesquels nous arrivâmes, par quelques détours, dans une vallée, où le camp fut assis sur le bord d'un ruisseau dont l'eau étoit fort mau-

Difficulté à traverser les forêts.

	lis.		lis.
5. Même Riviere, ...	35	7.	51
6. Vallée, ...	45		

vaise. Les environs offroient néanmoins d'assez bons pâturages.

GERBILLON. 1698. VIII Voyage.

Le 8, on séjourna, pour faire sécher les tentes, qui avoient été mouillées par une grosse pluie. Le 9, on fit soixante-quinze lis, par divers détours, qui réduisirent la route à soixante-dix au Nord-Ouest quart d'Ouest. La plûpart des montagnes que nous eûmes à traverser étoient couvertes d'herbe. On y découvroit, en divers endroits, des bois de pins & de sapins, dans un desquels nous trouvâmes quantité de fraises. La hauteur méridienne, que nous prîmes sur le bord d'un gros ruisseau, à sept ou huit lis du lieu où l'on assit le camp, fut de cinquante-sept degrés douze minutes, qui donnent quarante-huit degrés trente-quatre minutes de hauteur du Pole. Le camp fut assis près d'un autre ruisseau, d'où l'on découvroit, au Sud & à l'Ouest, des montagnes couvertes de bois.

Route par un Pays desert.

Le 10, nous fimes soixante lis, presque toujours entre des montagnes; mais ils doivent être réduits à cinquante-cinq, Ouest quart de Nord-Ouest. Après en avoir fait environ quinze, on passa une montagne couverte de grands bois, assez haute, mais peu difficile à monter & à descendre. Tous ces bois étoient remplis de fraisiers & de fraises. Au pied de la montagne, nous trouvâmes, dans le vallon, un petit ruisseau, à l'extrêmité du bois. L'eau en étoit si claire & si fraîche, & les bords si bien garnis d'arbres, que nous nous y reposâmes quelque-tems à l'ombre. Ensuite, passant encore entre quelques montagnes, nous allâmes camper dans une vallée, où nous trouvâmes une source d'eau très-fraîche, près d'une autre montagne, sur laquelle s'offroient deux ou trois rochers, à quarante-huit degrés trente-sept minutes de hauteur du Pole. Nos Mandarins, qui avoient marché en chassant, tuerent un grand nombre de daims, un grand cerf & un marcassin.

Bois & montagnes.

Le 11, on fit trente-sept lis à l'Ouest quart de Nord-Ouest, presque toujours dans de grandes & larges vallées, qui n'étoient environnées que de petites montagnes fort nues. Le terrain du Pays ressemble assez à celui des environs du Kerlon; c'est-à-dire, qu'il est stérile, sabloneux & rempli de nids de rats. Nous vîmes sur le chemin plusieurs chevres jaunes; & nos Mandarins, qui continuoient de marcher en chassant, en tuerent quelques-unes. On campa sur le bord de quelques mares d'eau, formées & entretenues par une fontaine, qui donne naissance à un petit ruisseau d'eau très-fraîche. Le soir, on vit arriver une troupe de Kalkas, qui venoient saluer nos *Tajins*. Entre plusieurs sangliers & d'autres animaux qu'ils leur offrirent, nous admirâmes un liévre dont le poil tiroit sur le noir. Il avoit d'ailleurs le corps plus long & plus gros, & les jambes plus hautes que les lievres ordinaires.

Lievre noir.

Le 12, nous fimes soixante-trois lis; la moitié au Nord-Ouest, & le reste au Nord-Nord-Ouest, toujours dans un terrain fort plat. Ce sont de grandes vallées qui se succedent les unes aux autres, environnées de montagnes peu hautes & fort nues. Nous y vîmes plusieurs troupeaux de chevres jaunes. Nos Mandarins allerent chasser dans les montagnes au Nord-Est, où ils tuerent quelques cerfs, & quantité de daims & de chevreuils. Un ours & un sanglier, qu'on ren-

Troupeaux de chevres jaunes.

	lis.		lis.
9.	75	11.	37
10.	60	12.	63

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

contra, s'échapperent dans l'épaiſſeur des bois. Nous campâmes près d'une fontaine, qui forme enſuite un petit ruiſſeau; mais l'eau en étoit fort mauvaiſe. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés cinquante-quatre minutes.

Le 13, on fit quarante & un lis, dans des montagnes découvertes, montant & deſcendant par des chemins fort difficiles pour les bêtes de charge. On deſcendit dans une grande plaine au Nord-Eſt, où la Riviere de Tula ſe joint à celle d'*Orgon*. Après avoir paſſé la premiere, on aſſit le camp entre les deux, ſur une montagne qui borde la plaine. C'étoit le lieu qu'on avoit choiſi pour l'aſſemblée des Kalkas de cette région. Dès le même jour, tous les Princes qui l'habitent & qui ſe ſont ſoumis à l'Empereur, vinrent au-devant du *Chi*, ou de l'ordre Impérial, & des Grands de l'Empire qui en étoient chargés. Les cérémonies ne furent pas différentes de celles qui s'étoient obſervées ſur le Kerlon. Enſuite nos Tajins deſcendirent juſqu'au bord de l'*Orgon*; & remarquant que les eaux de ce fleuve étoient enflées juſqu'à faire craindre une violente inondation, d'autant plus que la ſaiſon des pluies n'étoit pas encore paſſée, ils ordonnerent qu'on tranſportât les tentes ſur les hauteurs voiſines.

Aſſemblée des Kalkas de l'Orgon.

Informations que ſe procurent les Miſſionnaires.

Le 14, & les jours ſuivans juſqu'au 27, on ſéjourna, tandis que les Grands s'occuperent des affaires publiques. Nous paſsâmes ce tems à prendre des informations ſur l'état du Pays & des environs. Nos queſtions s'adreſſerent à divers Kalkas, & à pluſieurs Marchands Moſcovites qui étoient venus trafiquer avec cette Nation & dont pluſieurs avoient parcouru tous les Pays qui ſont entre *Tobolskoy* & *Selingha*; ſur-tout vers l'Oueſt, qui nous étoit le plus inconnu, car nous connoiſſions aſſez le Pays à l'Eſt.

Témoignage d'un jeune Voyageur Kalka.

Nous découvrîmes un jeune Kalka, qui étoit au ſervice des Moſcovites, & qui avoit fait pluſieurs voyages à Tobolskoy & dans tous les Pays qui ſont à l'Occident de la *Jeniſſée*, juſqu'au Mont *Altay*. L'ayant engagé à nous venir voir, il nous fit la deſcription de toutes ces contrées d'une maniere fort nette pour un Tartate. Il nous traça même ſur le champ une petite Carte, où il marqua les Rivieres & leur cours, avec les Villes & les Bourgades qui ſont bâties preſque toutes ſur le bord de quelqu'une de ces Rivieres. Nous ne manquâmes point d'interroger auſſi d'autres Kalkas & pluſieurs Moſcovites. Ceux qui paroiſſoient le mieux inſtruits s'accorderent avec ce jeune-homme; ce qui nous donna beaucoup de confiance pour ſon témoignage.

Riviere de Selingha & ſa ſource.

L'Habitation que les Moſcovites avoient ſur le bord oriental de la Riviere de *Selingha*, à trois cens quarante lis du lieu où l'*Orgon* ſe joint avec le *Tula*, eſt un petit Bourg qui contient environ quatre cens familles, tant de Moſcovites, que de gens du pays qui ſe ſont donnés à eux & qui ont pris leur habillement, quoiqu'ils vivent d'ailleurs ſuivant leurs propres uſages. Quelques-uns ſont même à la paye du Czar & ſervent de garniſon. Leur Bourg eſt un petit quarré, fermé d'une forte paliſſade terraſſée, qui a deux lis de longueur & deux de largeur. La Riviere de Selingha prend ſa ſource d'une haute montagne qui ſe nomme *Tannu*. Celle d'Orgon, après s'être jointe au Tula, ſe jette dans le Selingha, qui eſt beaucoup plus grand, à cent quarante lis du lieu qui porte ce nom, & qui va ſe décharger dans le grand Lac de Paykal.

Montagnes les plus célebres.

Les montagnes les plus célebres ſont celle d'*Altay*, celle de *Trangha*, celle

---

13. Le Tula & l'Orgon, ... 41 *lis*.

de *Konkoye* & celle de *Kentay*. La derniere n'eſt qu'à cinq journées du lieu où nous étions, & c'eſt d'elle que les Rivieres de Tula & de Kerlon prennent leur ſource ; celle-ci du Nord-Eſt de la Montagne, & celle-là du Sud-Oueſt. Elles reçoivent pluſieurs petits ruiſſeaux qui coulent des mêmes montagnes, ſur-tout celle de *Tula*, qui a ſon cours dans un pays montagneux. GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

La Riviere d'*Onon* prend auſſi ſa ſource du Mont Kentay, au Nord-Eſt, à la diſtance d'environ une journée du lieu où le Kerlon prend la ſienne. Cette Riviere d'Onon eſt celle que les Chinois appellent *Helong-kiang*, & les Tartares, *Saghalian-ula*. Riviere d'Onon.

Le Mont Altay, qui eſt le plus célebre, ſépare le Pays des Kalkas de celui des Eluths. Avant la derniere guerre, c'étoient les Eluths qui occupoient tout le Pays au-delà de cette Montagne, juſqu'aux Uſbeks & une haute chaîne de montagnes à l'occident deſquelles ils campoient ordinairement. Cependant les Kalkas s'étendoient anciennement au-delà du Mont Altay, mais ils en ont été chaſſés par les Eluths. La Montagne d'Altay eſt éloignée du lieu où nous étions d'environ un mois & demi de marche, en comptant cinquante lis pour chaque journée. C'eſt d'elle que prennent leur ſource les grandes Rivieres d'*Oby*, de *Jeniſſea*, d'*Irtiche*, & celles de *Tum*, de *Hopdo* & de *Chalengha*, qui ſont plus que médiocres. Mont Altay. Rivieres qui y prennent leur ſource.

Le Mont *Hangay* eſt à l'Orient de celui d'Altay, d'environ vingt jours de chemin, qui reviennent à mille lis. Il ſéparoit autrefois les Etats de *Chaſuktu-han* d'avec ceux de *Tuchetu han*. Entre les Montagnes d'Altay & de Hangay, on en trouve une moins conſiderable, nommée *Kokoye*, éloignée d'environ douze cens lis de l'une & de l'autre. Mont Hangay.

Ce Pays contient auſſi des Lacs fameux, dont le principal eſt celui de *Paykal*, que les Habitans nomment *Talay*, ou *Mer*. Il s'étend du Sud-Oueſt au Nord-Eſt; & s'il faut s'en rapporter au témoignage des Moſcovites, qui l'avoient parcouru en hyver ſur la glace, ſa longueur eſt d'environ un mois de chemin. Mais il eſt ſi éloigné d'avoir la même largeur, qu'on voit en quelques endroits ſes bords, & qu'on peut le traverſer ordinairement en deux ou trois jours. Il eſt rempli d'excellens poiſſons, qui remontent les rivieres qu'il reçoit. Nos gens firent des pêches abondantes dans celle de Tula, & prirent ſur-tout quantité d'eſturgeons. Lac de Paykal.

Le Lac qui ſe nomme *Ekaral-nor*, eſt à l'Occident du Mont *Hangay*, & reçoit la Riviere de *Hopdo*, après le tour qu'elle fait au pied du Mont Kokoye. Le Lac nommé *Kirkir-nor*, eſt à l'Orient du Hangay. Il eſt aſſez éloigné des Rivieres de *Konghey* & de *Chapkam*, qui prennent leur ſource dans la Montagne de Hangay, & qui après s'être jointes entrent dans le Lac *Kirkir*. Ce Lac n'a pas plus de cent cinquante ou ſoixante lis de tour. Le Lac d'*Ekaral* n'en a pas moins de trois cens. Autres Lacs.

On nous parla de trois autres petites Rivieres, qui prennent leur ſource dans le Mont *Kentey*. Les Moſcovites les avoient paſſées pour venir juſqu'à notre camp. Ils paſſerent le *Chura*, après trois jours de marche, c'eſt-à-dire, à cent quarante ou cent cinquante lis du Bourg de *Selingha*. Un demi-jour après, ils paſſerent le *Hara*. Ces deux petites Rivieres ſont guéables. On nous dit que l'on pouvoit aller commodément à cheval, de *Selingha* à *Nipcheu*, mais ſans aucune charge, & qu'il falloit des chevaux au double, lorſqu'ils étoient char- Rivieres de Chura & de Hara.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

gés. D'Ergone jusqu'à la Jenissea, on n'emploie que douze jours de marche en descendant la Riviere; mais il en faut quarante-cinq pour la remonter. Encore faut-il que ce soit sur la glace, parce que la rapidité de son cours ne permet pas qu'on la remonte dans des barques.

Ergocikoy.

Ergocikoy est située sur la Riviere d'*Angara*, à cent lis de son embouchure dans le Paykal. *Doude*, qui est une Habitation de Moscovites sur la Riviere de Selingha, un peu au-dessus de son embouchure dans le Paykal, au-dessous du Bourg de Selingha, à une bonne journée de distance, est éloignée d'*Aborghayjim* d'environ deux cens soixante lis.

Riviere de Tum.

La Riviere de *Tum* est éloignée de celle de Jenissea d'environ un mois de marche.

Etablissement des Kalkas après la ruine de Tusictu-han.

Les Kalkas qui demeurent aux environs de Tula, d'Orgon & de Selingha, étoient autrefois dépendans de Tusictu-han; mais ne l'ayant pas suivi dans sa fuite & s'étant contentés de se retirer sur les montagnes & dans les bois, ils demeurerent d'abord comme indépendans. L'Empereur les invita dans la suite à venir s'établir plus près de la Chine, avec offre de leur donner des terres. Ils répondirent qu'ils se soumettoient volontiers à Sa Majesté; qu'ils lui payeroient le tribut & qu'ils recevroient ses ordres; mais qu'ils ne pouvoient quitter leur retraite sans s'exposer à périr de misere, parce qu'ils n'avoient point assez de troupeaux & d'équipages pour les nécessités d'une longue marche; que dans le lieu où ils étoient, ils pouvoient vivre de leur chasse & de leur pêche; que les bois y étoient pleins d'ours, de sangliers, de cerfs & de daims, & que les peaux de ces animaux leur servoient encore pour se vêtir & pour couvrir leurs tentes. L'Empereur, cédant à la force de ces raisons, leur permit de demeurer dans les Habitations qu'ils s'étoient choisies, & voulut seulement qu'ils

Ils sont divisés en trois Etendards.

Leurs trois Chefs.

fussent partagés en Etendards & en *Nurus*. On en forma trois Etendards, parce qu'ils avoient trois de leurs Princes pour Chefs. Chaque Prince eut le sien. Le plus considerable, qui se nommoit *Kentu-taiki*, fut créé *Peilé*, c'est-à-dire, Regule du troisiéme ordre. Il n'eut pas le tems de se voir revêtu de cette dignité, parce qu'il fut enlevé par la mort, tandis qu'on travailloit au partage des Etendards. Mais il laissa un fils âgé de cinq ans, qui fut mis en possession de son titre, & qui eut toujours en cette qualité le premier rang entre les Princes Kalkas du Pays. Pendant l'assemblée il étoit campé avec ses gens aux environs du lieu où la Riviere de *Hasui* se jette dans celle de Selingha. Le second Taiki fut honoré du titre de Comte.

Le troisiéme, qui se nommoit *Aria*, demeura simple Taiki, & n'eut pas d'autre dignité que celle de *Chassak*, qui signifie *Chef d'Etendard*. Ces trois Chefs eurent chacun leurs appointemens reglés pendant la guerre des Eluths & des Kalkas. Leur Nation est d'une adresse extraordinaire à tirer de l'arc à pied & à cheval. La plûpart sont vêtus de peaux de cerf & d'une espece de daims qu'ils nomment *Kios*, dont ils ont l'art de passer les peaux, pour les rendre douces & maniables. Les Moscovites nous dirent que ces Kalkas venoient les piller jusqu'aux portes de *Selingha*, & souvent en plein jour. Ils redemanderent même plusieurs chevaux, qui leur avoient été enlevés dans ces courses & qu'ils reconnurent parmi ceux des Kalkas.

Retour vers Peking.

Après avoir séjourné douze jours, pendant lesquels nos Tajins réglerent les affaires publiques & terminerent quantité de procès, nous partîmes le 26, par

le même chemin qui nous avoit conduits au bord du Kerlon. Nous arrivâmes le 7 de Septembre à *Ulan-erghi*. Le 8, nous fimes cinquante-trois lis droit au Sud, par un chemin dont la moitié fut inégal, & le reste plat & uni. On campa près d'un étang, qui étoit accompagné d'une fort bonne source d'eau vive. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés cinq minutes. GERBILLON. 1698 VIII. Voyage. Ulan-erghi.

Le 9, nous fimes soixante-huit lis au Sud, environ quatre degrés vers l'Ouest. On campa près d'un puits de fort bonne eau.

Le 10, après avoir fait environ quatre-vingt lis au Sud quart d'Est, par un chemin inégal, plein de hauteurs & d'espaces pierreux, on campa près d'une petite fontaine, à quarante-six degrés vingt-neuf minutes.

Le 11, nous fimes cinquante-trois lis au Sud, huit degrés vers l'Ouest, par un chemin tantôt inégal & rempli de pierres, tantôt plat & uni. Vers la moitié de la journée nous trouvâmes une très-bonne fontaine ; mais dans le lieu où l'on assit le camp, l'eau étoit fort mauvaise. Le 12, on fit quatre-vingt lis au Sud, douze degrés vers l'Ouest. Le chemin fut plat, mais inégal, par la quantité de sables qui sont remplis de broussailles. On campa dans un lieu qui se nomme *Narat*, où nous avions rejoint *So-fan-lau-ya* dans notre premier voyage, & d'où la guerre des Eluths nous avoit obligés de retourner sur nos pas. On y trouve une bonne source, qui donne de l'eau en abondance. La hauteur du Pole, quarante-cinq degrés quarante-huit minutes.

Le 13, nous fimes soixante-lis au Sud-Sud-Est; les vingt premiers entre des rochers & des hauteurs, le reste dans un pays plat & uni. On campa près d'un étang, qui étoit accompagné d'une source, mais d'eau fort mauvaise. Le 14, nous marchâmes par un chemin fort uni, au Sud quart de Sud-Est, & le camp fut encore assis près d'un étang, à quarante-cinq degrés onze minutes.

Le 15, on fit cinquante-huit lis au Sud-Est, dans un chemin plat, mêlé de quelques hauteurs, où les apparences nous firent juger qu'il y avoit de fort beau marbre & des mines d'ardoise.

Le 16, nous fimes cinquante-quatre lis au Sud, dix degrés vers l'Est. Le chemin fut tantôt plat, tantôt mêlé de hauteurs & de vallées. On campa près d'une bonne source d'eau vive.

Le 17, après avoir fait quarante-deux lis au Sud-Sud-Est, par un chemin fort inégal, mais de sable ferme, nous campâmes près d'un puits de mauvaise eau, dans un lieu dépourvu de fourage.

Le 18, nous trouvâmes le chemin encore plus uni, excepté pendant les quinze derniers lis, qui ne nous offrirent que des buissons dans des sables mouvans. On campa près d'une fontaine, après avoir fait cinquante-sept lis, à quarante-quatre degrés vingt-quatre minutes.

Le 19, nous fimes cinquante-six lis au Sud-Est quart de Sud; les vingt premiers dans un pays fort inégal, parmi des sables mouvans; le reste dans un terrain de sable ferme & plus uni. On campa près d'un puits, avec de l'eau médiocre & très-peu de fourage. Le 20, on séjourna.

Le 21, on fit quinze lis à l'Est, vingt degrés vers le Sud. Le chemin, inégal, Suite de la route & des hauteurs.

RETOUR. Septembre.	lis.		lis.
7. Ulan-erghi,		9.	68
8.	53	10.	80

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

partie de sable mouvant, partie de sable ferme. Un puits, voisin du camp, nous fournit d'assez bonne eau; mais le fourage nous manqua.

Le 22, quarante-neuf lis à l'Est, huit degrés vers le Sud; un chemin d'abord inégal & de sable mouvant, ensuite assez plat & de sable dur. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau étoit fort bonne, mais le fourage n'y manquoit pas moins. Un Prince Mongol, des plus riches du Pays, étoit campé assez près de nous. On nous assura qu'il avoit plus de dix mille chevaux & d'autres bestiaux à proportion. C'étoit un Regule du second ordre, qui avoit le commandement d'un Etendard.

Camp d'un Prince Mongol.

Le 23, on fit quarante-quatre lis au Sud, tantôt dans un chemin plat, tantôt dans un chemin inégal & de sable, la plûpart ferme, & quelquefois mouvant. Un puits près du camp, mais peu de fourage.

Le 25, nous fimes soixante-trois lis au Sud. Le chemin, comme les deux jours précédens. Nous traversâmes néanmoins quelques endroits pierreux, & parsemés de rochers qui sortoient de terre. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau & dont les environs offrirent de fort bons fourages, à la hauteur de quarante-huit degrés. Là, sont les anciennes limites qui séparoient les Mongols sujets de l'Empire, & ceux qui se nomment Kalkas,

Anciennes limites des Mongols & des Kalkas.

Le 26, on marcha au Sud, dix degrés vers l'Ouest, & l'on fit soixante-dix lis. Le chemin fut égal, à la réserve de quelques petites pentes qu'on monte & qu'on descend insensiblement sur du sable ferme. Nous campâmes près d'un petit ruisseau, dont l'eau étoit un peu saumache.

Le 27, on fit quatre-vingt-dix huit lis au Sud, dans un beau chemin, & presque toujours sur du sable ferme. Nous découvrîmes plusieurs camps Mongols, de l'Etendard qui se nomme *Tuinchuze*. Le camp fut assis près d'un ruisseau d'eau très-fraîche, aux environs duquel le fourage étoit excellent.

Route & hauteurs.

Le 28, nous fimes cinquante-huit lis au Sud, deux degrés vers l'Ouest; le chemin semblable à celui du jour précédent. Nous vîmes encore plusieurs petits camps Mongols. On campa près d'un grand Village, qui étoit accompagné de puits, d'une fontaine, avec beaucoup de bon fourage, à quarante-deux degrés de hauteur.

Le 29, soixante-onze lis au Sud, six degrés vers l'Est; le chemin tantôt inégal & plein de collines, tantôt plat sur des sables fermes & plein de pelouses. Après avoir fait sept ou huit lis, nous vîmes les débris d'une Ville ruinée. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau coulante.

Le 30, nous fimes soixante-cinq lis au Sud, quart de Sud-Est. Le chemin fut uni, dans un fort beau terrain de sable. On campa près d'un petit ruisseau de fort bonne eau, où les fourages n'étoient pas mauvais.

Le premier jour d'Octobre, on fit soixante-sept lis au Sud quart de Sud-Est; le chemin fort beau pendant les quarante premiers lis; le reste dans des vallées, entre des montagnes remplies de brossailles & de petits arbres. Nous vîmes encore plusieurs camps Mongols, & nous campâmes près d'un bon ruisseau, à quarante-un degrés sept minutes de hauteur. Le fourage en abondance.

Le 2, on fit quarante lis au Sud-Ouest quart de Sud; les vingt-cinq premiers entre des montagnes fort hautes, fort escarpées & remplies de rochers. C'est un détroit fort serré, le long duquel coule la petite riviere où nous avions campé. Nous la passâmes & repassâmes plus de vingt fois. En sortant du détroit, ce n'est

n'eſt plus qu'un chemin plat, dans une belle plaine où eſt ſituée la Ville de Huhu-hotun. Nous nous y arrêtâmes cette nuit. La riviere coule à l'Oueſt. Vers la fin du détroit, nous vimes quantité de Faiſans. Huhu-hotun eſt à quarante degrés cinquante-quatre minutes.

GERBILLON, 1698. VIII. Voyage. Ville de Huhu-hotun.

L'Auteur avertit ici, qu'il ſe diſpenſe de marquer le reſte de la route juſqu'à Peking, parce qu'elle ſe trouve déja dans deux autres de ſes Journaux, & que d'ailleurs ce n'eſt qu'un Déſert, ſans habitations, ſans rivieres, ſans arbres & ſans terres cultivées. Les Tajins & l'équipage arriverent à Peking le 13 d'Octobre.

TABLE des Latitudes obſervées dans le huitiéme Voyage.

Nota. *Celles qui ſont marquées d'une Etoile ne ſont que calculées.*

	Degrés.	*Minutes.*	*Secondes.*
HYA-TYEN,	40		
Pang-kyun,	40	2	
Chi-men,	40	4	
San-tun-ying,	40	20	
Hi-fong-keu,	40	30	
Queiſſu-hata,	41	24	
Ike-chun,	41	37	
Camp ſur le Kondolen *,	41	50	
Putule *,	41	58	
Camp ſur le Siba,	42	18	
Camp ſur le Sirgha,	42	24	
Camp ſur le Perke,	42	43	
Hotoſin-hutak,	42	58	
Hara-muren,	43	41	
Kaire-hata,	43	58	
Kuturihu-pulak,	44	14	
Kultu *,	44	2	
Gonghir,	44	4	
Horthon-pira-poro-hojo,	45	27	
Hara-uſſu,	45	48	
Habir-han,	46	10	
Anghirtu-ſira-puritunor,	46	48	
Iptartay-nor,	47	4	
Chaptu-nor,	47	24	
Puir-nor,	48	4	
Puir-i-ulan-erghi,	48	8	
Urſon,	48	15	
Ulan-pulak,	48	30	
Dalay-choye,	48	48	
Kerlonni-altroy,	48	48	
Camp ſur le Kerlon,	48		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

	Degrés.	Minutes.	Secondes.
Lahitutala,	48		
Tonkul-chi-ava,	48	19	
Kerlonni-tſiray-chibautay,	48	12	
Kerlonni-kauchuku,	48		
Puſing-anga,	47	58	
Paynuk-alinni-harauſſu,	47	49	
Purhaſuhay-hojo,	47	44	
Erdeni-tolohay,	47	48	
Hujetu-tſilan,	47	26	
Kayro-hojo,	47	15	
Eburhu-holo-cheri,	47	15	
Ekemur-pur-haſutay,	47	22	
Kaltutu-nor,	47	36	
Camp ſur le Tula,	47	56	
Grand Temple ruiné,	47	55	
Camp ſur le Tula,	48		
Narat,	45	48	
Camps Mogols,	42		
Kuku-hotun (1),	40	54	

(1) Les Jéſuites, à qui l'on doit la Carte de la Tartarie, trouverent preſque cinq minutes de moins à la latitude de cette Place ; d'où il ſemble qu'on peut conclure qu'il y a une erreur de quelques minutes à toutes les autres latitudes. C'eſt ce qu'on a déja fait obſerver. Mais elles ne laiſſent pas d'être utiles à la Géographie, parce qu'elles ſervent du moins à fixer les ſituations d'un grand nombre de Places, qui n'avoient pas été déterminées par les derniers Miſſionnaires.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XVe Siécle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

VOYAGES DES HOLLANDOIS AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.



C'EST un sentiment bien étrange que celui de la jalousie, lorsqu'il s'exerce aux dépens de la justice, & que pour relever nos propres avantages il nous porte à jetter un voile sur ceux d'autrui. Les Auteurs Anglois des premieres parties de ce Recueil n'ont pû s'exempter de cette tache. Leur silence sur tout ce qui regarde les progrès de la Navigation Hollandoise fait assez connoître qu'ils n'ont pensé qu'à la gloire de leur Patrie, & que s'ils ont rendu plus de justice aux Portugais, c'est que dans l'abaissement où cette Nation est tombée aux Indes Orientales, ils n'ont pas cru que les Anglois fussent incommodés aujourd'hui de son ancienne gloire. La justice, autant que la nature de cet Ouvrage, m'oblige de réparer leur oubli. Mais ce dessein demande quelques Observations préliminaires en forme d'Introduction.

Les Hollandois trouvant une subsistance abondante dans le Commerce qu'ils faisoient en Espagne & dans les autres Pays de l'Europe, pensoient peu à faire des voyages de long cours & de nouvelles découvertes. Mais les persécutions qu'ils commencerent à essuyer par la prise de leurs vaisseaux, & par l'en- Origine du Commerce des Hollandois aux Indes Orientales.

INTRODUCTION.

levement de leurs Marchands, qui étoient soumis aux rigueurs de l'Inquisition, leur firent naître le desir de chercher sous un autre Ciel & parmi des Peuples barbares les secours qui leur étoient refusés par leurs voisins. Cependant, comme ils avoient à redouter les mêmes ennemis dans les nouvelles routes que les Portugais avoient découvertes, ils jugerent qu'en prenant par le Nord-Est, ils pourroient ranger ensuite la Côte de Tartarie & passer au Cathay, à la Chine & jusqu'aux Indes Orientales. L'exécution de ce dessein fut commise à de grands Hommes de Mer. Mais leurs recherches, qui furent continuées longtems, renouvellées plusieurs fois, & qui sont demeurées jusqu'à présent sans succès, appartiennent à d'autres parties de ce Recueil.

Corneille Houtman prend des informations à Lisbone qui lui coutent la liberté.

Pendant qu'on tentoit cette navigation du côté du Nord, un Hollandois nommé *Corneille Houtman*, que ses affaires avoient conduit à Lisbone, s'y informoit soigneusement de tout ce qui regardoit le Commerce des Indes, & des routes qu'une heureuse experience avoit rendues familieres aux Portugais. Sa curiosité l'ayant engagé dans quelqu'indiscretion qui fit naître des défiances, dans un tems où les informations étoient rigoureusement défendues aux étrangers, il fut aussi-tôt mis en prison, & condamné à payer une amende qui étoit fort au-dessus de ses forces. La nécessité lui inspira le dessein de s'adresser aux Marchands d'Amsterdam, en leur faisant esperer, pour prix de sa liberté, qu'il leur communiqueroit toutes ses lumiéres sur le Commerce & les routes des Indes. Sa proposition fut acceptée. On paya une grosse somme, qui n'avoit été exigée apparemment que pour rendre sa délivrance impossible. En 1594, étant retourné dans sa Patrie, il ne pensa qu'à l'exécution de sa promesse, avec le double motif de l'intérêt & de la reconnoissance.

Premiere Compagnie d'Amsterdam, sous le nom des Pays lointains.

Après avoir déliberé sur son rapport, les Marchands d'Amsterdam résolurent de former une Compagnie, sous le nom vague de *Compagnie des Pays lointains*. Les premiers Directeurs, au nombre de dix (1), considerant que malgré les avantages de la route du Nord, qui eût été plus courte & moins sujette aux maladies, puisqu'il n'auroit pas fallu passer sous la ligne équinoxiale, le succès des recherches étoit encore incertain, se déterminerent à tenter celle des Indes sous la direction de Houtman. Dans cette vûe ils firent équiper quatre Vaisseaux, dont le plus considérable, nommé *le Maurice*, étoit du port de quatre cens tonneaux & de quatre-vingt-quatre hommes d'équipage. L'artillerie consistoit en vingt piéces de canon de fonte, six grosses & quatorze petites; quatre gros pierriers & huit petits, avec un nombre proportionné de fusils & de mousquets. Jean-Jansz *Molenaer* fut nommé pour le commander; & Corneille Houtman eut la direction du Commerce, en qualité de Marchand ou de Commis. Le second Vaisseau, nommé *la Hollande*, étoit à peu près de la grandeur & de la force du premier. Le Capitaine se nommoit *Jean Dignumsz*; & le Commis, *Girard Van-Beuningen*. Le troisiéme Vaisseau, sous le nom d'*Amsterdam*, étoit du port d'environ deux cens tonneaux, monté de cinquante-neuf hommes, de six grosses piéces de canon de fonte, dix petites, quatre grands pierriers & six petits. Il avoit pour Capitaine Jean *Jacobsz Schellinger*, & René *Vanttel* pour Commis. Enfin,

Premier voyage.

(1) Leurs noms méritent d'être conservés. Henri *Rudden*, Renier *Paw*, Pierre *Hasselaar*, Jean *Jansz*, Carel *de Oude*, Jean *Poppen*, Henri *Buyck*, Dire *Van Os*, Syvert *Pietertz Sem* & Arent *Ten Grooten Huisc*.

le quatriéme Navire étoit une petite Pinaſſe, d'environ trente tonneaux, montée de vingt hommes d'équipage, deux groſſes piéces de canon de fonte, ſix petites & deux pierriers. Elle étoit commandée par Simon *Lambertſz-Mau.* Introduction.

Il ſeroit inutile de donner plus d'étendue à cette Introduction, ſi je me propoſois de faire entrer ici toutes les Relations qui ont été publiées dans le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. Mais la plupart de ces Piéces n'étant qu'une compilation de quantité de Journaux différens, n'appartiennent pas proprement à mon deſſein, qui ſe borne aux véritables Relations des Voyageurs; c'eſt-à-dire, à celles qui ont été publiées ſous leur nom. Les autres doivent être comptées plus juſtement au rang des Hiſtoires, & c'eſt une remarque que j'ai déja faite à l'occaſion des Portugais, dans l'Avertiſſement du premier Tome de ce Recueil. Ainſi le Voyage même de *Houtman* ne ſera excepté de la loi que je m'impoſe, que parce qu'il eſt le premier; & quelques Extraits, avec les Remarques ſuivantes, ſuffiront pour faire prendre de tous les autres l'idée qui convient à mon entrepriſe.

La premiere Flotte étant rentrée dans les Ports de Hollande deux ans & quatre mois après ſon départ, ſes profits, quoique médiocres, exciterent la Compagnie à pouſſer plus loin cette entrepriſe. Elle apprit alors que d'autres Marchands d'Amſterdam ſe propoſoient auſſi d'envoyer quelques Navires aux Indes. Mais la crainte de ſe nuire mutuellement leur fit goûter à tous le parti de ſe joindre. Ainſi les deux Flottes n'en compoſerent qu'une, au nombre de huit Vaiſſeaux, qui partirent du Texel en 1598, ſous le commandement de l'Amiral Jâques *Van Nek* (2). Le même deſſein ayant été formé auſſi en Zélande, quelques Marchands de cette Province équiperent des Vaiſſeaux à leur tour, & les firent partir. Ces exemples exciterent les Habitans de Rotterdam, qui formerent bien-tôt une Société. Ils mirent en mer cinq Vaiſſeaux, dont ils donnerent la conduite à Jâques *Mahu*, mais pour ſe rendre aux Moluques par le Détroit de Magellan & la Mer du Sud.

Cependant l'ardeur de la Compagnie d'Amſterdam ne lui permit pas d'attendre le retour de ſes huit Vaiſſeaux. Elle en équipa trois autres, qui firent voile le 4 de Mai 1599, ſous le commandement de l'Amiral *Van der Hagen* (3). Le 8 de Juillet de la même année, elle vit arriver quatre des premiers, qui après avoir été déchargés, eurent ordre auſſi-tôt de remettre à la voile ſous la conduite de Jâques *Willekins*. Dans le même tems, quelques Marchands de la même Ville, la plupart Brabançons, formerent une nouvelle Compagnie, qui fit partir quatre Vaiſſeaux au mois de Décembre 1599, avec quatre autres de l'ancienne. Ces huit Bâtimens revinrent deux ans après, chargés de richeſſes. Mais avant leur retour, la nouvelle Compagnie équipa deux autres Vaiſſeaux, & l'ancienne y en joignit ſix, qui mirent à la voile enſemble dans le cours de 1600, commandés par Jâques *Van Nek*, Amiral du ſecond voyage (4).

Tant d'heureux ſuccès enflammerent tous les Marchands des Provinces-Unies. Les ſeules Compagnies d'Amſterdam firent partir quinze Vaiſſeaux au

(2) La compilation des Journaux de ce voyage eſt au Tome I. du Recueil de la Compagnie.

(3) *Ibid.* Tome II.

(4) *Ibid.* Tome II.

INTRODUCTION.

mois d'Avril 1601. L'année ſuivante, on en vit revenir trois richement chargés. Ils rapporterent que le Roi d'Achin, dans l'Iſle de Sumatra, s'étoit efforcé de ſurprendre deux des Bâtimens de 1599; que Corneille Houtman y avoit perdu la vie, & qu'il étoit demeuré quelques Hollandois priſonniers entre les mains des Inſulaires. Paul *Van Caerden* (5), qui partit la même année avec Pierre *Borth*, & qui arriva dans le Port d'Achin ſans avoir appris ce qui s'y étoit paſſé, y fut expoſé aux mêmes inſultes. Il étoit difficile d'en ignorer la cauſe. Dès l'année 1601, les Eſpagnols irrités de la concurrence d'une troupe de Marchands avoient armé une puiſſante Flotte pour ſurprendre les Vaiſſeaux Hollandois; & malgré la ſuperiorité de leurs forces, ils avoient été forcés de leur abandonner le paſſage. Enſuite ayant recours à la ruſe, ils avoient envoyé des émiſſaires dans toutes les Cours de l'Inde pour décrier ces nouveaux Commerçans, qu'ils repréſentoient comme des pyrates, ſans foi & ſans honneur. Le Roi d'Achin fut d'abord ſéduit par ces artifices; mais après avoir été détrompé, il reçut favorablement l'Amiral *Bicker*, qui étoit parti de Zélande en 1601, & Georges *Spilbergen* (6), qui commandoit la Flotte d'Amſterdam dans le cours de la même année.

Cependant les Etats Généraux, informés des violences que leurs Sujets avoient à redouter des Eſpagnols, prirent la réſolution de donner à l'avenir des commiſſions régulieres à ceux qui entreprendroient le voyage des Indes, pour les autoriſer non-ſeulement à ſe défendre, mais à commencer même les attaques, & à traiter en ennemis tous ceux qui troubleroient leur Commerce.

Les Hollandois obtiennent divers avantages.

Avec un pouvoir de cette nature, l'Amiral Jâques *Heemskerk* attaqua une Caraque Portugaiſe, qui revenoit de la Chine richement chargée & montée de plus de ſept cens hommes. Les Portugais firent quelques efforts pour ſe défendre; mais la crainte d'être coulés à fond par le canon Hollandois, les força de demander quartier. Ils l'obtinrent. Deux Lettres qui furent écrites à l'Amiral après ſa victoire, par les Officiers Portugais de Malaca, rendent un témoignage fort honorable à la modération des vainqueurs. Elles furent publiées, pour démentir les fauſſes idées que les ennemis des Hollandois s'étoient efforcés de répandre; & l'amour de la vérité ne me permet pas ici de les ſupprimer. La premiere étoit dans ces termes, qui ne deshonorent pas d'ailleurs la Nation Portugaiſe.

Leur modération prouvée par le témoignage de leurs ennemis.

Deux Lettres Portugaiſes.

» C'eſt un ancien uſage, que dans les différends qui s'élevent entre les Rois » & les Souverains, on s'en prend aux perſonnes & aux biens de leurs Su- » jets. L'heureux ſort de votre Amiral a voulu que la Caraque qui venoit de la » Chine ſoit tombée entre ſes mains; ce qui n'a pû arriver que par les jugemens » impénétrables de la Providence. Malgré cette hoſtilité, je ne laiſſe pas de » vous envoyer les rafraîchiſſemens qui vous ſeront préſentés avec cette Let- » tre, pour vous marquer ma reconnoiſſance de la compoſition que vous avez » faite à mes Portugais & de la parole que vous leur avez tenue. Je vous » aſſure que je m'en ſouviendrai à jamais, & que ſi j'en trouve l'occaſion, je » vous rendrai un juſte retour. Dieu vous ait en ſainte garde. A Malaca le 19

(5) *Ibid.* On trouve au Tome III. un ſecond voyage de Caerden, & un ſecond de Vander Hagen.

(6) Tome II. du Recueil de la Compagnie. On verra ici un voyage de Spilberg aux Iſles Moluques.

» Mars 1603 «. Cette Lettre étoit signée ; *Regulos Frammannis*, *Andreas Fernandez*, *Dominico de Monte*, *Isaac de Gusgago*.

La seconde portoit : » Les évenemens de la guerre sont incertains, & la » victoire est entre les mains de Dieu ; les hommes n'étant que des instrumens » pour l'obtenir. La fortune a voulu que vous ayez rencontré & pris une riche » Caraque, remplie de Marchands, de femmes, d'enfans, tous incapables » de défense. J'ai beaucoup de déplaisir que ce ne soit pas mon Vaisseau » que vous ayez rencontré. Je suis persuadé que je vous aurois fait connoître » quelle différence il faut mettre entre des Soldats & des Marchands pour la » défense d'un Navire. J'ai regret de ce qui est arrivé aux Hollandois à la » Chine, & je trouve que l'affaire n'étoit pas assez importante pour mériter » une telle vengeance. Cependant je vous assure que l'auteur du désordre a » été arrêté & qu'il en sera puni par la perte de sa tête. A la vérité, les Bâti- » mens de votre Nation qui m'ont été amenés des Moluques & de la Chine » ont été déchargés, mais je n'ai pas laissé de les traiter favorablement. Je » vous renvoie, avec cette Lettre, le Bâtiment sur lequel sont revenus les » Portugais qui étoient dans la Caraque que vous avez prise. Je vous assure » que j'aurai une éternelle reconnoissance de cette faveur, qui seroit encore » plus grande si vous vouliez bien me rendre le Capitaine, avec le reste des Por- » tugais que vous retenez encore, & si vous vouliez obtenir du Roi qu'il nous » rendît aussi ceux qui ont été pris dans la Jonque de la Chine «. Cette Lettre, qui porte la même datte que l'autre, est signée, *Fernando d'Albuquerque*.

Premier voyage d'un Hollandois autour du Monde.

Ce fut en 1601 qu'Olivier *Van Noerd* revint en Hollande, après un voyage de trois ans, pendant lequel il avoit fait le tour du Monde (7). Il étoit parti de Gorée en 1598, & les richesses dont il revint chargé ne lui firent pas moins d'honneur que la renommée de son voyage.

La Compagnie est menacée de sa ruine.

Au milieu de ces prosperités, on ouvrit les yeux sur un inconvénient capable de les interrompre, & qui n'auroit pû manquer à la fin d'en causer la ruine. Ce fut la pluralité des Compagnies qui se formoient de jour en jour, sans aucune correspondance dans leurs projets. Elles chargeoient, dans le même tems, des Vaisseaux pour le même Port ; ce qui faisoit baisser le prix des marchandises & chagrinoit beaucoup les gens de mer. Les Etats Généraux ayant pris connoissance de ce désordre, assemblerent à la Haie les Directeurs des différentes Compagnies, & les firent consentir à ne former désormais qu'un seul corps. On fit un Traité, qui fut confirmé par l'autorité des Souverains pour vingt & un ans, à compter de la datte, qui étoit le 20 de Mars 1602. Les principaux articles de ce fameux Etablissement méritent d'être observés :

Elle est confirmée par l'autorité des Etats Généraux.

Principaux articles de son établissement.

Que les Directeurs de la Chambre d'Amsterdam fourniroient pour le premier équipement la moitié ; ceux de Zélande un quart ; ceux de la Meuse un huitiéme, & ceux de la Northollande un autre huitiéme.

Que l'Assemblée de cette Compagnie générale seroit composée de dix-sept personnes ; sçavoir, huit d'Amsterdam, quatre de Zélande ; deux de la Meuse, deux de Northollande, & la dix-septiéme à tour de rolle, tantôt de Zélande, de la Meuse & de Northollande ; & que cette Assemblée décideroit à la pluralité des voix de tout ce qui concerneroit les interêts de la Compagnie.

(7) On verra ici l'extrait de ce fameux voyage, qui est au second Tome du Recueil de la Compagnie.

INTRODUCTION.

Qu'on assembleroit ce Corps pour délibérer combien de Vaisseaux on envertoit aux Indes, dans quel tems & dans quel endroit; qu'en général il régleroit tout ce qui appartiendroit à la Compagnie, & que les Chambres particulieres exécuteroient ce qui auroit été réglé en commun.

Que l'Assemblée seroit convoquée les six premieres années à Amsterdam, les deux suivantes en Zélande; & réciproquement les six autres en Zélande & les deux suivantes à Amsterdam.

Que les affaires importantes dont l'Assemblée ne pourroit convenir seroient renvoyées à la décision de leurs Hautes-Puissances, & que cette décision seroit exécutée par toutes les Chambres.

Que la Compagnie générale subsisteroit l'espace de vingt & un ans, à compter de 1602; mais que tous les dix ans on rendroit compte de l'administration, & qu'au premier compte les Intéressés seroient libres de s'en séparer; qu'alors on seroit obligé de leur rendre leur argent, avec un interêt de sept pour cent, ou même au-dessus, comme l'Assemblée des dix-sept le jugeroit à propos.

Que chaque Particulier, habitant des Provinces-Unies, seroit admis & invité par des affiches publiques à prendre part aux fonds de la Compagnie, pour la somme qu'il voudroit déposer, à condition qu'elle n'excedât pas cinquante mille florins sous le nom d'une seule personne.

Que le capital, pour lequel on souscriroit, seroit remis & payé en trois payemens égaux, aux années 1603, 1604 & 1605.

Que les Chambres se fourniroient mutuellement les épiceries & les autres marchandises dont elles auroient besoin.

Que les Provinces ou les Villes dont les Habitans auroient mis cinquante mille florins de capital dans une des Chambres de la Compagnie, auroient le droit de demander un état des marchandises envoyées & reçûes des Indes, & de ce que ces marchandises auroient produit.

Que si ce capital de cinquante mille florins étoit apporté par une seule personne de l'une des Provinces ou des Villes, la Compagnie accorderoit à un Agent de cette Province ou de cette Ville, le droit d'accès & de révision pour tout ce qui se passeroit dans l'Assemblée.

Chambres particulieres, & nombre des Directeurs.

Les Chambres particulieres étoient au nombre de six; celles d'Amsterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn & d'Enchuise, dont les Membres, qui étoient alors en grand nombre, devoient être réduits par leur mort à vingt pour Amsterdam, douze pour la Zélande, sept pour Delft, sept pour Rotterdam, sept pour Hoorn, & sept pour Enchuise.

Leurs gages.

Leurs gages ont été réglés dans la suite à 3100 florins de banque par an, pour chaque Directeur de la Chambre d'Amsterdam; 2500 pour ceux de la Chambre de Zélande, & 1200 pour ceux des quatre autres Chambres. Les Provinces, & même plusieurs Villes, ont obtenu dans plusieurs Chambres une place de Directeur, à 1200 florins de gages, dont la commission n'est ordinairement que pour trois ans. Les Villes de Harlem & de Leyde députent aussi, pour sept ans dans la Chambre d'Amsterdam un Directeur, qui est compris dans le nombre des vingt ordinaires, aux gages de 3100 florins.

On convint encore que la Compagnie pourroit non-seulement faire des contrats dans les Indes avec les Habitans naturels du pays, au nom de leurs Hautes-Puissances; mais y bâtir des Forts, y établir des Gouverneurs, y entretenir des

des Troupes & des Officiers de Justice ; avec cette restriction, que ces Officiers prêteroient serment de fidelité à leurs Hautes-Puissances, pour l'administration militaire, & à la Compagnie pour le Commerce. **Introduction.**

Que personne ne pourroit naviguer à l'Est du Cap de Bonne-Esperance, ou par le Détroit de Magellan, pendant vingt & un ans, à compter de 1602, sous peine de confiscation des Vaisseaux & de la charge.

Que toutes les épiceries seroient vendues suivant le poids d'Amsterdam, &c.

En reconnoissance de cet octroi, la Compagnie s'engagea à payer aux Hautes-Puissances 25000 florins, que l'Etat voulut bien hazarder, aux conditions suivant lesquelles les Particuliers y participent. Dans la suite elle s'est obligée de payer à l'Etat trois pour cent de sortie, pour tout ce qu'elle envoye aux Indes; excepté pour l'argent, dont elle ne paye rien, non plus que pour tout ce qu'elle reçoit des Indes.

Ainsi la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales étant devenue un corps considérable, dont le capital étoit de six millions six cens mille livres, on la vit bien-tôt profiter de tous ses avantages. Elle équipa d'abord une Flotte de quatorze grands Vaisseaux, qui mit en mer dès le mois de Juin 1602, sous le commandement de l'Amiral *Vibrant van Waerwik* (8). L'année suivante, un Yacht, envoyé pour annoncer l'arrivée de plusieurs autres, rapporta ce qui s'étoit passé entre l'Amiral *Wolphart* & Dom André Furtado de Mendoza, qui ayant entrepris de chasser les Hollandois des Indes, avoit été battu devant Bantam. Un autre combat, que l'Amiral *Van Nek* avoit livré aux Moluques contre trois Vaisseaux Portugais, avoit été moins heureux, puisqu'il avoit été forcé d'abandonner le combat après avoir perdu quelques doigts de la main droite. Sur ces nouvelles, la Compagnie fit partir, le 18 Décembre, une autre Flotte de treize Vaisseaux, commandée par Etienne *Vander Hagen* (9).

L'année 1605 fut célebre par une Déclaration du Roi d'Espagne, portant défense aux Habitans des Provinces-Unies, sous peine de punition corporelle, d'exercer le Commerce en Espagne & dans les Indes Orientales & Occidentales. Mais au lieu d'intimider la Compagnie, cet impérieux Edit ne fit que relever son courage. Elle fit équiper aussi-tôt une Flotte d'onze Vaisseaux, en marchandise & en guerre, dont elle donna le commandement à l'Amiral Corneil *Matelief* (10). A peine cette armée fut-elle en mer, que les Directeurs en préparerent une autre, composée de huit Vaisseaux, qui furent pourvûs de soldats autant que d'équipages, & qui reçurent ordre de demeurer, s'il étoit nécessaire, dans les Mers & les Ports des Indes pour la défense des Comptoirs Hollandois. Paul *Van Caerden* (11) fut nommé Amiral de cette Flotte. Deux Vaisseaux du premier de ces trois équipemens, qui revinrent chargés de clous de girofle & d'autres épiceries, annoncerent le retour de l'Amiral Vander Hagen. Il avoit pris plusieurs Vaisseaux sur les Espagnols & sur les Portugais. Il leur avoit enlevé leur Fort d'Amboine. Il avoit rasé celui de Tidor, & les avoit entiérement chassés des Moluques. Mais cette expédition fit naître une grosse querelle entre la Hollande & l'Angleterre, parce que les Anglois

(8) Tome II. du Recueil de la Compagnie.

(9) Tome III. du même Recueil.

(10) Même Recueil, Tome III, p. 191.

(11) Tome III du même Recueil.

INTRODUCTION.

avoient favorisé les ennemis de la Compagnie, en leur fournissant de la poudre & d'autres provisions.

On négocioit alors la paix dans les Pays-Bas. La Compagnie, pour faire connoître que les Provinces-Unies n'étoient pas disposées à se désister de la navigation aux Indes, équipa une nouvelle Flotte de treize Vaisseaux, & lui donna pour Amiral Pierre *Willemsen Verhoven* (12), dont le courage s'étoit signalé sous Hèmskerk au combat de Gibraltar. Le Commerce devint un des principaux objets de la négociation. Mais les difficultés faisant traîner cette affaire en longueur, on fut étonné de la vigueur avec laquelle les dernieres résolutions des Etats Généraux furent proposées dans ces termes : » Ou que par le Traité de » paix l'Espagne consentiroit au Commerce dans les Indes ; ou qu'il seroit » permis par une tréve de quelques années ; ou que les choses demeureroient » sur le pied où elles étoient alors dans les pays situés au-delà du Tropique » du Cancer, & que chacun y feroit la guerre & ménageroit ses propres avan- » tages, comme on avoit commencé «. La tréve fut acceptée & conclue pour douze ans. Mais avant la conclusion du Traité, les Hollandois avoient fait le siége de Malaca, qu'ils furent obligés d'abandonner pour combattre une Flotte Portugaise, & s'étoient emparés de *Machian*, une des Isles Moluques, avec l'espérance de se rendre bien-tôt maîtres de Ternate.

La tréve ayant été publiée dans les Pays-Bas, on prit soin d'en informer promptement les Espagnols & les Hollandois, par une Pinasse chargée des passeports de l'Espagne ; & la Compagnie, qui ne mettoit plus de bornes à ses projets, accorda aux matelots & aux soldats de ses flottes la liberté de mener aux Indes leurs femmes & leurs enfans. Les affaires se trouverent si florissantes en 1615, qu'elle envoya une puissante Flotte dans la Mer du Sud par le Détroit de Magellan, dans l'espérance d'affoiblir de ce côté-là les Espagnols, contre lesquels la guerre s'étoit renouvellée, & de continuer le voyage aux Indes par cette route. Georges Spilbergen, qui fut nommé pour la commander, revint en Hollande après deux ans d'absence, pendant lesquels il avoit fait le tour du Monde (13). Quelques Marchands chercherent, dans cet intervalle, le moyen de supplanter la Compagnie & d'envahir une partie de son Commerce. Ayant résolu de tenter le passage dans la Mer du Sud par quelqu'autre endroit que le Détroit de Magellan, ils équiperent deux Vaisseaux, qu'ils firent partir sous la conduite de Corneille-Guillaume *Schouten* & de Jâques le Maire, au mois de Juin 1615 (14). Ils trouverent effectivement un passage, qui fut nommé le Détroit de le Maire ; & pénétrant dans la Mer du Sud, ils traverserent jusqu'aux Moluques. Mais lorsqu'ils furent arrivés à Batavia, les Officiers de la Compagnie se saisirent de leurs Vaisseaux, parce que leur entreprise étoit contraire à l'Octroi des Etats. Les années suivantes furent si favorables à la Compagnie, que dans le cours de 1618 & 1619, la seule cargaison de dix Navires fut estimée entre six & sept millions. Laurent *Real*, personnage d'un sçavoir & d'une prudence distinguée, lui servit beaucoup à repousser les efforts des Espagnols. On vit arriver, en 1621, sur le Vaisseau *Goode Wreede*, cinq enfans de Rois & de Princes, qui venoient recevoir en Hollande les principes du Christianisme & d'une bonne éducation.

(12) *Ibid.* Tome IV.

(13) Tome IV. du Recueil de la Compagnie.

(14) Même Tome.

INTRODUCTION.

Cependant l'Octroi des Etats devant finir en 1622, il s'éleva des différends si animés entre les Directeurs & quelques-uns des Intéressés, que leurs Hautes Puissances furent obligées de les évoquer à leur Tribunal. Ces sages Médiateurs rétablirent la paix par leur prudence. Les comptes furent rendus. La distribution se fit à vingt-cinq pour cent, qui furent payés en girofle. Ensuite la Compagnie obtint un nouvel Octroi (15), de la même durée que le premier. Les démêlés de Commerce entre la Hollande furent ainsi terminés, moyennant une somme de huit cens mille livres que la nouvelle Compagnie paya aux Anglois, à titre de dédommagement.

Depuis la découverte d'un nouveau passage à la Mer du Sud, leurs Hautes Puissances, de concert avec la Compagnie, avoient pris la résolution d'envoyer quelques Flottes aux Indes par cette route. Le premier armement qui suivit les traces de Le Maire, fut commandé par Jâques *l'Hermite* (16). La Compagnie reconnut que tous les avantages qui avoient rendu jusqu'alors son Commerce si florissant, étoient dûs principalement à la conduite des Amiraux. Une considération si importante l'engagea dans la suite à ne rien ménager pour ce choix. Les forces qu'elle confioit à leur prudence répondant toujours aux difficultés qu'elle leur proposoit à vaincre, elle a réussi par degrés, non-seulement à diminuer le pouvoir des Espagnols dans les Indes, mais encore à s'établir sur leurs ruines, en se rendant maîtresse de leurs principaux établissemens. C'est dans les Relations mêmes qu'il faut prendre une juste idée de ses forces & de l'éclat de son Gouvernement. On ne s'est proposé ici que d'y préparer le Lecteur par cette courte Introduction.

§. I.

Dèpart & Navigation jusqu'aux Indes.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

Les quatre Vaisseaux de la premiere Flotte (17) Hollandoise mirent à la voile le 2 d'Avril 1595, & leur navigation n'eut rien de plus remarquable que sa datte, jusqu'au 28 d'Avril, que tous les gens de l'équipage, frappés des moindres circonstances dans les nouvelles latitudes où ils pénétroient de jour en jour, observerent à la hauteur de treize degrés trente minutes du Nord, qu'ils avoient le Soleil sur leur Zenith, ou droit sur leur tête, de sorte qu'il ne faisoit pas d'ombre. Le 4 de Mai ils découvrirent deux Caraques Portugaises, qui les ayant vûs aussi, firent tous leurs efforts pour les éviter; mais enfin s'étant approchés les uns des autres, sans aucune disposition à s'offenser mutuellement, les Portugais déclarerent que suivant leur estime on devoit être à quatre-vingt lieues des terres d'Afrique; qu'ils étoient partis de Lisbone depuis vingt jours, au nombre de cinq Vaisseaux, tous destinés pour Goa; qu'une des deux Caraques portoit l'Archevêque de Goa, quatre cens soldats, cent cinquante matelots & dix-huit piéces de canon de fonte. Ils firent présent aux

Premiere rencontre des Hollandois.

(15) La datte de ce renouvellement est le premier de Janvier 1622.

(16) Recueil de la Compagnie, Tome V.

(17) On a vû dans l'Introduction la qualité & le nom des quatre Vaisseaux, avec les motifs de leur voyage. Mais on doit avertir ici, qu'en supprimant ce qui ne mérite pas l'attention du Lecteur dans cette Relation, il a paru nécessaire de ne pas passer trop légerement sur les circonstances qui la distinguent, en qualité de premier voyage d'une Nation à qui les Indes & la route étoient encore inconnues.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

Careſſes ſurprenantes qu'ils reçoivent des Portugais.

Hollandois de quelques confitures de Portugal, & reçurent d'eux des fromages & des jambons. Ils ne ſe ſéparerent pas même ſans s'être ſalués fort civilement, chacun d'un coup de canon. Une rencontre ſi tranquille étoit un prélude bien trompeur pour les longues haines & les guerres ſanglantes dont ce voyage des Hollandois devoit être la premiere occaſion. Le 14 de Juin les quatre Vaiſſeaux paſſerent la Ligne, ſans autre incommodité qu'un grand calme & beaucoup de chaleur. Ils ne manquerent point, après l'avoir paſſée, de porter à l'Eſt autant qu'il leur fut poſſible, pour doubler les Abrolhos, fameux rochers qui s'étendent depuis la côte du Breſil juſqu'à trente lieues en mer, & qui faiſoient l'épouvante de la navigation.

Les maladies les forcent de relâcher dans la baye déſerte de San-Bras.

Le ſcorbut cauſoit déja tant de ravage dans la Flotte, qu'on ne comptoit pas moins de cinquante malades ſur chaque Vaiſſeau. On ſoupiroit après la vûe de la terre, lorſqu'elle ſe préſenta le 2 d'Août vers le ſoir. Le pays parut d'abord haut & montueux, mais on trouva qu'il s'abbaiſſoit à meſure qu'on rangeoit la côte; & le lendemain on découvrit une riviere, dont l'embouchure étoit traverſée d'un banc. Le ſoir, on découvrit le Cap des Aiguilles, qui eſt fort bas; & le 4, on entra dans la baye que les Portugais ont nommée *Aguada de San-Bras*; lieu peu fréquenté à cauſe de ſa ſituation, qui eſt expoſée à tous les vents, excepté celui du Nord. La côte eſt fort haute, & ſur la pointe occidentale on voit un arbre, qu'on prendroit d'abord pour un petit château. Cette baye eſt à quarante-cinq lieues du Cap de Bonne-Eſperance. On y rencontre une petite Iſle, ou plutôt un grand rocher, couvert de penguins. Les Hollandois admirerent ces oiſeaux, qu'ils ne connoiſſoient encore que par les Relations des Portugais. Les penguins n'ont pas d'ailes, ou du moins elles ſont ſi courtes qu'elles reſſemblent plutôt à une fourrure & à du poil de bêtes. Mais au lieu d'aîles, ils ont une nâgeoire de plumes qui leur ſert à fendre l'eau. Dans un lieu où l'on ne voyoit jamais d'hommes, ils ſe laiſſoient prendre ſans faire aucun mouvement pour s'enfuir. Mais on leur trouva la peau ſi dure, qu'à peine un coup de ſabre pouvoit leur couper la tête. Il y avoit ſur le même rocher quantité de chiens marins, qui ſe mirent en défenſe contre les matelots. On en tua quelques-uns. Le beſoin de vivres n'étoit pas aſſez preſſant pour faire trouver du goût à de ſi mauvais alimens.

Ils admirent des penguins & des chiens de mer.

Les Hollandois, bien éloignés de prévoir qu'ils devoient avoir quelque jour des établiſſemens conſidérables ſur cette côte, penſerent d'abord à reconnoître le pays. Pendant qu'ils étoient écartés du rivage, ſept hommes noirs ayant ſuivi leurs traces vinrent à la chaloupe, qui étoit demeurée au bord de l'eau. Les matelots, à leur retour, leur offrirent des couteaux, de la toile, des ſonnettes & de petits miroirs, qu'ils accepterent ſans marquer qu'ils en fiſſent beaucoup de cas. On leur offrit du vin & du biſcuit, dont ils parurent plus ſatisfaits. Ils comprirent les ſignes par leſquels on leur demanda des moutons & des vaches, & les matelots crurent entendre auſſi qu'ils promettoient d'en amener le lendemain.

Ils ſe lient avec les Habitans.

Comment ils en obtiennent des rafraîchiſſemens.

Quelques gens de l'équipage étant retournés à terre le lendemain, découvrirent un beau pays, entrecoupé de bois odoriférans & ſemé de fleurs. Ils y remarquerent des veſtiges d'hommes, de beſtiaux & de chiens; mais ils furent extrêmement ſurpris de trouver à terre les miroirs, les ſonnettes & même la toile dont on avoit fait préſent la veille aux Négres. En retournant à la cha-

loupe, ils y virent quelques-uns de ces farouches Habitans, qui paroissoient occupés à l'admirer, mais qui se retirerent aussi-tôt qu'ils eurent apperçu des hommes qui leur ressembloient si peu. Leur légereté étoit extrême à traverser les bois. Cependant ils revinrent bien-tôt; & lorsqu'on leur eut montré du fer, qu'ils appelloient *Cori*, ils promirent d'amener des bestiaux & de les donner en échange. Après midi, vingt hommes de la Flotte descendirent encore au rivage & tenterent inutilement de découvrir des maisons. Les Sauvages se mirent à leurs côtés, & marcherent avec eux sans tenir aucun chemin & sans en faire connoître. Ils marchoient quand ils voyoient marcher les matelots. Ils s'arrêtoient & s'accroupissoient sur leur derriere & sur leurs talons lorsque les autres cessoient de marcher. Enfin les matelots perdant l'espérance de se faire mieux entendre, revinrent le soir à bord. Le 7, ils retournerent à terre au nombre de vingt-trois, tous gens de résolution, & déterminés à trouver les lieux où les Sauvages faisoient leur demeure. Après avoir marché l'espace d'une demie-heure, ils les virent paroître avec six moutons, pour lesquels on leur donna une barre de fer du poids de trente livres, & quelques piéces d'argent. Mais la difficulté de partager cette barre fit naître une querelle. Aussi-tôt les Sauvages allumerent du feu, pour avertir leurs compagnons par la fumée. Les matelots l'éteignirent. Mais au même moment, les Sauvages s'étant saisis de deux moutons prirent la fuite avec ces deux animaux. Les quatre autres furent portés dans les chaloupes.

Ils font des marchés fort avantageux.

Cependant d'autres Négres ayant suivi les matelots dans leur retraite, promirent par des signes qu'ils ameneroient un plus grand nombre de bestiaux. Cette promesse & la maniere dont elle fut reçûe rétablirent aussi-tôt la paix. Les Hollandois firent boire du vin d'Espagne aux Sauvages. Ils eurent la liberté de remplir leurs tonneaux d'une eau fort claire, qui couloit des montagnes au côté occidental de la baye. Un petit retranchement de pierre qu'ils apperçurent près de l'aiguade, leur fit juger que d'autres Européens y étoient venus faire de l'eau. Le lendemain on mit plus de monde à terre. Les uns pêcherent des huîtres, où l'on trouvoit des perles. D'autres cueillirent un grand nombre d'herbes odoriférantes, qui étoient de toutes parts en abondance. Bien-tôt les sentinelles donnerent avis qu'on voyoit paroître des Sauvages avec quantité de bestiaux. On leur offrit le fer qu'on avoit apporté, & le marché se fit avec une satisfaction mutuelle. Les jours suivans, c'étoient les Sauvages qui venoient attendre les chaloupes sur le bord de la mer. On eut deux beaux bœufs & trois moutons pour une barre de fer du poids de soixante-dix livres, divisée en cinq piéces; un autre bœuf pour une mauvaise hache; trois bœufs & cinq moutons pour un couteau courbé, une cheville de fer, une péle & quelques autres instrumens qui ne valoient guéres plus d'un écu. Un couteau étoit reçu avec beaucoup de remercîmens pour un mouton. Les Hollandois auroient eu ce jour-là le nombre de bestiaux qu'ils souhaitoient, s'ils avoient eu plus de fer avec eux; car ils voyoient quantité de bœufs & de brebis paître sur les hauteurs.

Beauté des bestiaux du Pays.

Les bœufs de ce pays sont fort hauts & de la grosseur des bœufs d'Espagne. Ils ont une bosse sur le dos. On en vit qui n'avoient point de cornes & qui n'en avoient jamais eu. Les moutons sont aussi fort grands, & d'une beauté extraordinaire. Quelques-uns ont la queue d'une demie aune de tour, & si char-

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

nue, qu'il n'y a pas moins à manger que dans une éclanche. Au lieu de laine, ils ont le poil semblable à celui des chévres, & de la même longueur. Les Hollandois virent, dans ce canton, des perdrix, des cailles, des allouettes, & diverses sortes d'éperviers & de moineaux.

Figure & caractere des Habitans.

En général, les Habitans sont un peu plus petits qu'on ne l'est communément en Hollande. Ils ont le teint naturellement roux-brun, & le visage fort laid; mais ils semblent affecter de se rendre encore plus difformes par la couleur noire qu'ils s'appliquent. L'Auteur compare leur chevelure à celle d'un pendu, attaché depuis long-tems à l'instrument de son supplice. Ils vont nuds, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle ils portent une large bande de peau de bœuf, & du devant du corps, qu'ils couvrent de la peau d'une queue du même animal. Quelques-uns s'enveloppent les pieds d'un morceau de peau qui leur tient lieu de souliers. D'autres portent de petits ais sous la plante. Plusieurs s'étoient découpés la peau, pour se faire un ornement de leurs cicatrices, qu'ils avoient remplies de graisse puante. Leur parure ordinaire consiste dans des brasselets d'ivoire & de cuivre rouge, des coquillages polis, quelques anneaux d'or qu'ils portent aux doigts, & de petites boules de bois & d'os. Leurs armes sont de longues javelines, armées d'un large fer, mais fort mauvais. Ils paroissoient de la derniere barbarie, & les Hollandois les soupçonnerent même d'être antropophages, parce qu'en voyant tuer un bœuf ils en demandoient les entrailles & les mangeoient crues, sans autre soin que de secouer la plus grosse ordure. Leur maniere de parler est embarrassée, & semblable au glousement des cocqs-d'inde; à peu près, dit l'Auteur, comme celle des Allemands qui habitent vers les montages de Suisse & vers les Alpes-Juliennes, à qui les eaux froides de source ou de nége, qu'ils boivent continuellement, causent des tumeurs difformes sous le menton. On ne put connoître s'ils avoient d'autres alimens que leurs bestiaux, leur venaison & leurs herbes. Ils appréhendoient beaucoup de se mouiller lorsque la mer montoit, & cette crainte de l'eau fit juger aux Hollandois qu'ils ne pêchoient point & qu'ils n'avoient pas de goût pour le poisson. Cependant comme on ne put se procurer la vûe de leurs habitations, ni celle d'aucune de leurs femmes, l'Auteur n'ose rien assurer du fond de leurs usages. On leur voyoit souvent allumer du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils passoient la nuit autour de ce feu.

Les Hollandois sont obligés de quitter la Baye de San-Bras.

Le 11 d'Août, on prit la résolution de remettre à la voile; non qu'on fût satisfait des rafraîchissemens, & qu'à la vûe de quantité de bestiaux qui paissoient sur les hauteurs on n'eût desiré de s'en procurer davantage; mais la fraîcheur de l'eau commençoit à causer des fluxions aux jambes, sans compter les accidens qu'on avoit à craindre de la force des brisans. Les malades étoient en si grand nombre qu'on n'eut pas peu de peine à lever les ancres. Cependant on ne trouva que de nouveaux tourmens sur mer, par les tempêtes dont on fut battu jusqu'au 2 de Septembre; & les ravages du scorbut ne faisant qu'augmenter de jour en jour, il fallut se déterminer à relâcher dans l'Isle de Madagascar, qu'on découvrit le lendemain à la pointe du jour. La partie qui se présenta est une terre basse & unie, excepté vers la pointe orientale, qui se nomme le Cap de *San-Roman*, où le pays est montueux. Le Cap même s'éleve beaucoup & forme une double montagne. On fut obligé, par la force des vents & des

Le scorbut les presse de relâcher à Madagascar.

courans, de gouverner sur cette pointe. L'*Amsterdam* mit sa chaloupe en mer, avec six matelots, qui s'avancerent vers le Cap de Sainte Marie. Quelques hommes, qu'ils apperçurent sur le rivage, s'enfuirent sur les hauteurs à la vûe de la chaloupe. Cependant les six Hollandois ayant découvert trois batteaux pêcheurs se saisirent de deux hommes, dont ils ne purent entendre le langage. Ils leur donnerent quelques grains de verre pour du poisson, & leur rendirent la liberté. En abordant au rivage, ils découvrirent cinq autres hommes, que la crainte fit aussi-tôt disparoître. Ils prirent le parti de revenir à bord avec leur poisson & quantité d'huîtres qu'ils avoient trouvées sur le sable.

Embarras qu'ils ont à se lier avec les Insulaires.

Le lendemain, une autre chaloupe découvrit sous des rochers quelques bateaux pêcheurs, dans l'un desquels il y avoit trois hommes, qu'elle amena malgré eux à bord. Après les avoir rassurés par quelques présens, dont ils ne parurent estimer que des bonnets rouges & quelque mercerie, on acheta d'eux environ soixante bremes. Lorsqu'on les eut laissés libres, ils retournerent au rivage avec une promptitude surprenante, en témoignant par leurs cris & leurs gestes la joie qu'ils avoient de s'être échapés. Un d'entr'eux s'étoit jetté de frayeur dans les flots, lorsqu'il avoit vû paroître la chaloupe. Ils avoient si peu d'expérience & de jugement, qu'on avoit eu peine à leur faire comprendre comment il falloit placer le pied pour monter à bord du Vaisseau. Leur taille étoit d'ailleurs très-bien proportionnée, & plus haute que celle des habitans de *San-Bras*. Ils n'avoient autour du corps qu'une bandelette, qui n'empêchoit pas de voir qu'ils étoient circoncis. Leurs cheveux étoient noirs & divisés en trois tresses. Ils portoient aux oreilles de petits ossemens de l'épaisseur d'un pouce. D'autres Insulaires, qui s'étoient avancés sur le rivage & qui les virent enmener par la chaloupe, allumerent des feux & pousserent des cris, pour répandre apparemment l'allarme sur la côte.

Isle nommée le Cimetiere des Hollandois.

A trois milles du rivage, la Flotte laissa au Nord-Ouest-quart-d'Ouest une Isle qui fut nommée dans la suite le Cimetiére des Hollandois, parce qu'ayant perdu quantité de leurs gens, ils choisirent ce lieu pour leur sépulture.

Ils cherchent des Habitans.

Envain fit-on descendre le lendemain d'autres matelots, pour chercher des fruits qui pussent apporter quelque soulagement aux malades. Ils ne trouverent qu'un rivage aride, séparé par une eau interne qui étoit salée, sans pouvoir remarquer par où elle se joignoit à la mer. Ils découvrirent quelques vestiges d'hommes & d'enfans, mais sans aucune apparence de maisons. Les recherches furent continuées le lendemain avec aussi peu de succès. Le 17, en retournant derriere les rochers où l'on avoit mouillé d'abord, on vit une grande fumée qui sortoit d'un bois. Quelques matelots s'étant approchés de ce lieu, n'y rencontrerent qu'une vieille femme & une jeune fille qui brûloient des bruyeres, & qui les renvoyerent par leurs signes à deux hommes qu'elles leur montrerent plus loin. Ces deux hommes entendant qu'on les appelloit, s'arrêterent quelques momens; mais enfin ils jetterent leurs filets à terre & prirent la fuite.

Continuation de leurs recherches.

Pour entrer dans l'embarras des Hollandois & prendre quelqu'intérêt à ce récit, il faut considérer non-seulement qu'ils faisoient pour la premiere fois une route qui étoit déja familiere aux Portugais, mais que cette partie de Madagascar n'étoit guères mieux connue des plus anciens Voyageurs. Les matelots ayant bien-tôt perdu de vûe les deux femmes & les deux hommes, entreprirent de les

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

ſuivre à la trace. Ils arriverent au bord d'une riviere, d'où ils virent ſur la rive oppoſée un homme qui pêchoit, & trois enfans. Le pêcheur, ſurpris de les voir paroître, envoya un des enfans pour appeller du ſecours. L'enfant revint auſſi-tôt avec un vieillard, qui ne fit pas difficulté de paſſer la riviere. Les Hollandois, charmés de cette franchiſe, voulurent traverſer l'eau dans ſon canot; mais n'étant pas accoutumés à cette ſorte de batteaux, ils tomberent dans l'eau & ne ſe ſauverent qu'à la nâge. Leur diſgrace fit rire les deux Inſulaires & leurs enfans, qui n'en parurent pas moins diſpoſés à les ſecourir. L'approche de la nuit força les Hollandois de retourner à leur chaloupe, après leur avoir fait un petit préſent. Mais ce récit fit prendre à leurs compagnons une meilleure idée du caractere des Inſulaires. Le jour ſuivant on renvoya cinq hommes ſeulement, pour ne pas cauſer d'effroi par le nombre. Trois d'entr'eux pénétrerent d'un côté dans le pays, tandis que les deux autres prirent une autre route. Les derniers ne rencontrerent qu'un homme & une femme; & n'ayant pas ordre de paſſer la nuit à terre, ils retournerent à la chaloupe. Mais les trois autres traverſerent un bois, à l'aide d'une bouſſole qu'ils avoient apportée dans la crainte de s'égarer, & tournerent autour d'une eſpece de golfe ſalé. Vers le ſoir, ils rencontrerent un jeune Négre, qui les conduiſit à un vieillard. Ils le prirent pour ſon pere, ſur-tout lorſqu'après avoir careſſé cet enfant avec un mélange de crainte & de joie, il leur préſenta des écreviſſes & de l'eau. Dans le deſſein où ils étoient d'aller plus loin pour chercher des rafraîchiſſemens, ils lui donnerent deux bonnets, qui le diſpoſerent à leur ſervir de guide. Il étoit nuit; mais la lune ſuppléoit à l'abſence du ſoleil. Lorſqu'ils eurent marché quelque-tems à ſa lumiére, le vieux Négre ſe ſépara d'eux; & reparoiſſant bien-tôt avec quelques inſtrumens, il fit du feu & les preſſa de s'aſſeoir pour ſe repoſer. Comme ils n'oſoient s'arrêter long-tems dans le même lieu, ils ſe remirent promptement en chemin. Le jeune homme diſparut à ſon tour, & revint preſqu'auſſi-tôt, accompagné de ſix Sauvages, qui approchoient ſouvent la tête l'un de l'autre & ſembloient tenir conſeil. Cet air de myſtere inſpira de la défiance aux trois Hollandois. Ils préſenterent de la verroterie à ces Barbares, dans l'eſperance de ſe les concilier. Mais, au même inſtant, deux d'entr'eux furent ſaiſis par quatre Négres. Le troiſiéme, qui fut arrêté auſſi, s'étant dégagé par ſa vigueur, délivra les deux autres. Ils commencerent alors un combat à coups de pierres, dont les Hollandois ſe trouverent enfin ſi fatigués qu'ils ſe virent forcés de ſe rendre. Ils furent dépouillés nuds, & leurs armes leur furent ôtées, quoiqu'ils n'en euſſent fait aucun uſage. Cependant on leur laiſſa la liberté de retourner à bord, où ils n'arriverent que le lendemain au ſoir, en fort mauvais état.

Ils ſont ſurpris & maltraités.

Ils continuent vainement leurs recherches.

Le 20 on fit une nouvelle deſcente, ſans ſe rebuter d'une férocité dont on eſpéroit de triompher par la douceur. Le nombre des matelots ne fut augmenté que du double. Ils découvrirent à droite, ſur les bords de l'eau interne, quelques petites hutes, habitées par des pêcheurs. Deux hommes & deux femmes, qui ſe préſenterent ſans effroi, leur montrerent une ſource d'eau vive. Un des hommes s'offrit même à les y conduire, avec deux écorces d'arbre pour y puiſer de l'eau. Mais ils la trouverent ſomache. Enſuite il les mena dans une autre habitation, où ils ne trouverent que deux femmes. De-là étant retournés à leur chaloupe, ils s'approcherent d'une petite barque, où ils firent l'échange de

de quelques grains de verre pour du poiſſon. L'impatience les ayant fait retourner à terre, ils monterent ſur des arbres, d'où ils découvrirent trois troupes de Négres. Ce ſpectacle s'attira ſi long-tems leur attention, qu'ils furent apperçus du Chef des Sauvages. Cependant ils eurent le tems de retourner à leur chaloupe, d'où ils remarquerent qu'il leur faiſoit ſigne de s'avancer vers un endroit où l'eau avoit fort peu de profondeur. Cet avis leur parut ſuſpect. Ils jetterent l'ancre au contraire dans un endroit profond, où deux canots vinrent à bord pendant la nuit & leur donnerent des écréviſſes. Ils ne jugerent pas mieux de cette viſite, & leurs obſervations pendant la nuit furent égales à leur défiance. Le lendemain, les Sauvages vinrent à la chaloupe avec onze petits bateaux, & priérent l'équipage d'aller voir leurs habitations. Les Hollandois s'approcherent de la côte; mais après ce qui étoit arrivé à leurs compagnons le jour précédent, ils refüſerent de deſcendre au rivage, d'autant plus qu'ils y appercevoient quantité de gens qui ſe tenoient cachés derriere des arbres, & que malgré leurs invitations le Chef n'oſoit venir à bord. Il y vint néanmoins dans un grand canot, où il s'étoit fait apporter tout le poiſſon des Négres, qu'on acheta de lui pour de la raſſade. Il étoit couvert, juſqu'aux genoux, d'une toile de coton rayée.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1595.

Les Hollandois ne firent plus de difficulté de deſcendre. Ils mirent des ſentinelles devant eux, pour ſe garantir de toute ſurpriſe. Enſuite ils ſe détacherent au nombre de cinq, pour reconnoître le pays. Leur marche fut tranquille juſqu'au coin d'un bois, où ils tomberent dans une embuſcade de cinquante Négres, qui les environnerent en leur lançant des fléches, & qui les mirent dans la néceſſité de ſe défendre. Ils tirerent trois coups, dont l'un fit tomber mort un des Sauvages. Cet accident leur cauſa tant d'épouvante, que n'oſant attendre une ſeconde décharge, ils prirent la fuite avec de grands cris. Les Hollandois s'en crurent délivrés. Ils viſiterent divers endroits, où n'ayant trouvé qu'un pays fort ſec & plein de bois, ils retournerent à la Flotte avant la nuit (18).

Trahiſon des Négres.

Le 22, on prit la réſolution de faire finir toutes ces incertitudes, en détachant la pinaſſe avec une chaloupe bien armée, pour ſe procurer des rafraîchiſſemens à toutes ſortes de prix. Le troiſiéme jour après leur départ, ces deux bâtimens aborderent à deux Iſles arides, où ils ne trouverent que des pêcheurs qui y étoient venus paſſer la nuit. Mais ils découvrirent, à l'Eſt-Nord-Eſt de ces Iſles, une baye, qui ſe nomme S. Auguſtin, où ils trouverent une belle riviere, qui venoit ſe jetter dans la mer par deux embouchures. Lorſqu'ils furent entrés dans cette riviere, les habitans des lieux voiſins vinrent librement à eux, & parurent fort ſurpris de voir des hommes blancs, & plus encore de voir la pinaſſe naviguer ſans rames & ſans rameurs (19). On acheta d'eux des moutons d'une exceſſive groſſeur, pour leſquels on leur donna de petits miroirs, des grains de verre & d'autres merceries. Un matelot leur

Comment ils jugent de la Baye de S. Auguſtin.

(18) Pages 214 & ſuivantes, juſqu'à la page 280.

(19) Pages 220, 221. On a conçu juſqu'à préſent que les Hollandois peuvent avoir trouvé beaucoup de barbarie ſur les côtes de Madagaſcar : mais qu'en 1595, c'eſt-à-dire, environ cent ans depuis les premieres navigations des Portugais, les habitans de la Baye de S. Auguſtin ne connuſſent pas des vaiſſeaux & des voiles; c'eſt ce qui paroît ſans vraiſemblance.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

ayant montré une cuilliere d'étain, quelques-uns en offrirent le plus beau de leurs bœufs ; & ce bœuf s'étant échapé, chacun s'empressa d'en présenter un autre pour la même cuilliere. Il s'éleva là-dessus parmi eux une querelle si vive, qu'ils en seroient venus aux mains si l'on n'eût accordé la cuilliere au premier, qui laissa pour gage sa zagaie & un homme, jusqu'à ce qu'il eût ramené le bœuf.

Apparences qui les y attachent.

Le pays étoit fort beau. On découvroit des vallées couvertes de verdure, & une multitude d'oiseaux de diverses especes, dont le chant formoit une admirable mélodie. On voyoit quantité de singes sur les palmiers sauvages qui produisent le tamarin, fruit rafraîchissant & par conséquent propre au scorbut. Les équipages étoient si tourmentés de cette maladie, qu'à peine s'y trouvoit-il assez de bras sains pour la manœuvre. La vûe de ce fruit causa tant de joie aux gens de la pinasse, que dans l'impatience de porter une si douce nouvelle à leurs compagnons, ils se hâterent de lever l'ancre pour rejoindre la Flotte. Ils y furent reçus comme des messagers du Ciel. On y avoit déja perdu soixante-dix hommes, & le nombre des malades étoit si grand qu'il n'y restoit que vingt hommes en état de servir. Pour faire juger de l'extrêmité où l'on étoit réduit, l'Auteur ajoute que deux matelots, l'un de *la Hollande*, l'autre de *l'Amsterdam*, ayant été condamnés au dernier supplice pour quelque mutinerie, obtinrent grace à condition qu'ils seroient mis à terre, & que dans l'espace de cinq jours ils reviendroient avec des limons & d'autres rafraîchissemens ; sans quoi leur sentence devoit subsister, s'ils n'aimoient mieux passer une vie misérable entre les Sauvages. Ils étoient partis à l'arrivée de la pinasse, & l'on n'a jamais sçu quel fut leur sort.

Mort du Capitaine Dignumz.

Le 30, Jean *Dignumz*, Capitaine de *la Hollande*, mourut tristement du mal commun. Il fut enterré, comme tous les autres, dans la petite Isle qui a porté depuis le nom de *Cimetiere des Hollandois*. On ouvrit une Lettre fermée, qui étoit signée de neuf Directeurs, & qui nommoit, pour lui succéder, Pierre *Dirkez Keiser*.

Les plus foibles retrouverent des forces pour aller jouir des biens qui leur étoient annoncés. La pinasse leur servit de guide jusqu'à la baye. Ils y mouillerent sur trente brasses d'un fond d'argile. Les Insulaires leur apporterent à bord plusieurs moutons, & les inviterent à descendre. Ceux que l'impatience fit débarquer obtinrent le choix des meilleurs bestiaux au plus vil prix. On leur donnoit, pour une cuilliere d'étain, un bœuf ou trois ou quatre moutons. Les Négres étoient si passionnés pour les ustenciles de ce métal, qu'un matelot, nommé *Vanderdoes*, obtint une jeune fille de dix ans pour une seule cuilliere (20) ; mais, touché de ses larmes, il lui rendit la liberté par un simple mouvement de compassion. Le poisson sec, le lait & d'autres rafraîchissemens, furent apportés avec tant d'abondance, qu'après avoir choisi un lieu commode pour les malades, on prit le parti de les transporter au rivage.

Simplicité des Négres.

Ils attaquent les malades.

Mais ils n'y trouverent pas tout le repos qu'ils avoient esperé. Le 13, quelques Sauvages s'étant approchés d'eux, sous prétexte de leur proposer quelque chose à vendre, observerent leur foiblesse & se retirerent aussi-tôt pour s'assembler en plus grand nombre. Ensuite, reparoissant au nombre de cent, ils

(20) Page 223.

pillerent sans résistance des gens que leur foiblesse mettoit hors d'état de se défendre, & les maltraiterent à coups de pierre. De-là ils s'avancerent vers une autre troupe de malades, qui étoit à la portée du mousquet des premiers, mais qui étant un peu moins abbattus se mirent en défense, & tuerent à coups de fusil deux ou trois Sauvages. Le reste des équipages qui étoient à bord n'eut pas plutôt entendu le bruit des armes à feu, qu'il se hâta de descendre au rivage. Mais les Sauvages prirent la fuite à leur vûe & se retirerent dans les montagnes. Cette avanture obligea les Hollandois de faire autour de leurs malades des retranchemens qu'ils environnerent d'arbres, & dans lesquels ils mirent trois ou quatre pierriers, avec quatre ou cinq hommes sains de chaque Vaisseau. Malgré cette infidélité, les Sauvages retournerent à bord peu de jours après, pour y faire l'échange de leurs moutons. On voyoit encore à quelques-uns les traces sanglantes du plomb qui les avoit blessés. Plusieurs portoient au col diverses bagatelles qu'ils avoient pillées, dans l'idée apparemment qu'on ne devoit pas s'en appercevoir, & se conduisirent d'ailleurs comme s'ils eussent été sûrs de n'être pas reconnus.

Occasion d'une nouvelle querelle.

Le 26, quelques-uns des Hollandois qui étoient à la garde des retranchemens sortirent pour aller à la chasse. Ils en faisoient leur exercice ordinaire, tirant ou prenant au lacet des singes, des perroquets, des poules de Barbarie & diverses sortes d'oiseaux. Dans leur marche ayant rencontré un Tisserand Négre qui faisoit une étoffe de coton sur le métier, ils l'enmenerent prisonnier dans leur retranchement. Bien-tôt on vit paroître sept canots, qui sous prétexte d'apporter du poisson à vendre s'approcherent du premier quartier des malades. Les Hollandois, sans examiner l'intention des Sauvages, leur voyant au col diverses choses qu'ils avoient volées, voulurent les reprendre. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive, que deux Négres y perdirent la vie. Plusieurs furent blessés, & deux de leurs hommes demeurerent prisonniers avec leurs femmes & quatre enfans. On relâcha les femmes & les deux plus petits des quatre enfans; mais les deux hommes & deux jeunes garçons furent envoyés à bord. Le 30, en remontant la riviere pour chercher à faire des échanges, on mena un des prisonniers. Ses compagnons l'ayant reconnu dans la chaloupe, s'approcherent du rivage; & lorsqu'on fut descendu ils vinrent lui baiser les mains, sans aucun égard au péril qu'ils couroient aussi d'être arrêtés. Ensuite ils amenerent un bœuf & deux brebis pour sa rançon. Mais on paya les bestiaux, on lui accorda la liberté sans rançon, & l'on fit des signes d'amitié aux Sauvages en les quittant pour retourner à bord.

Humanité des Négres entr'eux.

La nuit suivante le second prisonnier, qui n'avoit que des menottes, & les deux garçons, qui étoient sans chaînes, sortirent adroitement par un des sabords & se jetterent à la nâge vers la terre. Le plus vieux, embarrassé par ses menottes, se noya bien-tôt. Les deux jeunes s'étant apperçus de son malheur, nâgerent vers le canot de la pinasse & se mirent dedans pour se sauver. Mais le courant de la riviere les emporta jusqu'à la mer, où ils furent repris le lendemain. Les Hollandois en menerent un à terre, dans la vûe de l'échanger pour quelques bestiaux. Ils ne purent pénétrer pourquoi les Sauvages ne voulurent pas donner même une brebis pour sa rançon. On prit le parti de le ramener à bord avec son compagnon, & de les faire servir sur la Flotte. Ils furent conduits jusqu'en Hollande, l'un sous le nom de *Laurent*, & l'autre sous celui de *Madagascar*.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

Les Hollandois perdent leur confiance.

La derniere querelle ayant fait perdre aux Sauvages la confiance qu'on avoit tâché de leur inspirer, il devint impossible de trafiquer avec eux, & par conséquent de se procurer des bestiaux. Ils prenoient la fuite à la vûe des Hollandois, & rien n'étoit capable de les rappeller. On résolut d'employer d'autres moyens pour obtenir les choses nécessaires. Le 28, seize hommes reçurent ordre de s'avancer dans le pays, jusqu'à certains puits où les bestiaux alloient boire. Ils virent quelques Négres, qui y venoient prendre de l'eau dans leurs calebasses. Leur dessein étoit de les suivre jusqu'à leurs habitations. En effet, ils s'en approcherent heureusement. Mais en y entrant ils se virent tout-d'un-coup environnés de plus de trois cens Sauvages, qui les menaçoient de lancer leurs fléches, quoiqu'on s'efforçât de les appaiser par la vûe de diverses marchandises. Leurs menaces devinrent si effrayantes, que les Hollandois prirent le parti de lâcher un coup de mousquet. Ce bruit fit disparoître aussi-tôt toute la troupe. Cependant on en arrêta quelques-uns, qui donnerent deux bœufs & trois moutons pour des cuillieres d'étain. Mais ils supplierent les Hollandois de se retirer, parce que tous les autres habitans, hommes, femmes & enfans, avoient pris la fuite avec les bestiaux.

Ils pénetrent jusqu'aux habitations.

Les Négres leur tuent un Pilote.

Vers midi, quelques Négres se rapprocherent du retranchement, & firent entendre par des signes & des cris qu'ils avoient apporté du lait. C'étoit un artifice, pour attirer quelque Hollandois à l'écart. Nicolas *Janssen*, Pilote du *Maurice*, étant allé vers eux avec deux volontaires, ils les attaquerent tous trois & percerent la gorge du Pilote d'un coup de fléche, qui le fit tomber mort. Ils blesserent aussi les deux volontaires. Lorsqu'ils se furent retirés, on vit paroître quantité de leurs gens, qui sortirent du bois en dansant, pour témoigner la joie qu'ils avoient de s'être vangés. Les Hollandois enterrerent leur Mort avec les cérémonies militaires, & s'animerent à la vangeance. Dès le lendemain ils se rendirent au nombre de quarante-huit dans l'habitation des Négres. Mais l'ayant trouvée déserte, ils revinrent sur leurs pas sans avoir exécuté leur projet. Le lendemain on vit deux Sauvages dans un canot, qui s'approchoient du retranchement. L'un étant descendu à terre, pour aller prendre quelques pacquets de coton, on poursuivit l'autre à force de rames. Il fut pris dans l'eau, où il se jetta lorsqu'il vit la chaloupe sur son canot. Les deux volontaires l'ayant reconnu pour avoir assisté au meurtre du Pilote, il fut attaché à un pieu dans le lieu où ce crime avoit été commis, & passé par les armes. Sa mort acheva de rompre tout commerce avec les habitans. On résolut de faire retourner les malades à bord, & de mettre le feu au retranchement. Les Négres ne laisserent pas d'y venir chercher au milieu des flammes ce qu'on pouvoit y avoir laissé.

Comment ils vangent sa mort.

Cependant on entreprit de remonter la riviere, & de faire une derniere tentative pour découvrir des Insulaires plus humains. Les matelots qui furent envoyés dans la chaloupe revinrent le lendemain, parce que la rapidité du courant ne leur avoit pas permis de faire plus de trois lieues. D'ailleurs ils n'avoient trouvé qu'un pays desert, qu'il paroissoit impossible de traverser; & tout fuyoit devant eux, comme si la terreur eût précédé leurs pas. Les bêtes mêmes sembloient participer à cet effroi. Ils n'en purent tuer qu'une d'un coup de fusil. Une autre, qui avoit fui vers la mer, y fut prise & portée à bord. La chaleur étant extrême, on ne tira point d'autre fruit de cette course que d'excellente eau fraîche, dont les matelots firent une abondante provision.

Les habitans de cette riviere & des lieux voisins sont fort noirs, & d'une vigueur extraordinaire. Les hommes ont pour unique vêtement une toile de coton qui leur couvre le devant du corps. Les femmes en ont une sur le sein, qui leur descend jusqu'au-dessous des genoux, mais sans aucune sorte de manches. Leur parure consiste en brasselets de cuivre ou d'étain. Elles portent aux oreilles de petits pendans de bois, qu'elles se passent dans des trous d'un pouce de diametre. Ces misérables Insulaires ne sément ni ne moissonnent. Les plus riches se nourrissent de leurs bestiaux. Les pauvres vivent de poisson. Ils n'ont pour maisons que de petites hutes, mal construites & dépourvues de toutes les commodités les plus nécessaires à la vie. Leurs armes sont de petites lances ou des zagaies, dont ils ont toujours la main pleine, & qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Ils appréhendent tant les armes à feu, que la vûe d'un fusil les fait fuir. Avec un peu plus d'industrie, ils trouveroient dans leurs bois & dans leurs terres de quoi se rendre la vie plus douce. On y voit quantité de tourterelles, des perdrix, des hérons, & une variété admirable d'autres oiseaux. Les singes y sont d'un autre poil & d'une autre figure que ceux qui viennent du Bresil. Les perroquets sont grisâtres. A l'égard des fruits, on y trouve des pompions, des calebasses, & deux à trois sortes de petites féves, que la terre produit naturellement. L'herbe dont on fait l'anil (*) y croît aussi sans culture. Les Sauvages s'en servent pour teindre leur fil de coton; mais ils ne la cueillent & ne la broient qu'à mesure qu'ils en ont besoin. Ses feuilles ressemblent à celles du romarin, mais la plante n'est pas plus haute que le thym. Les habitans la nommenr *Enger*. Ils ont diverses sortes de bois, dont ils se servent pour teindre en noir, en jaune & en brun. Sans connoître leurs mines, les Hollandois furent surpris de leur voir quantité de fer & du cuivre rouge. Ils estiment tant l'étain, qu'un Officier de la Flotte leur ayant présenté une cuilliere d'argent, ils en firent l'essai avec leurs dents, & la rejetterent parce qu'ils la trouvoient plus dure que l'étain. Le coton croît abondamment sur de petits arbres dont leurs champs sont remplis, & leurs femmes s'occupent à le filer. Leur Commerce se réduit au poisson sec, au sel & aux dattes, qu'ils portent plus loin, dans l'intérieur du pays, & jusqu'à une grande habitation qu'ils nomment *Rango*. S'ils tuent quelque grosse bête, soit à la chasse ou dans leur troupeau, chacun vient en demander une piéce, avec promesse d'en rendre autant. Leurs bœufs & leurs moutons sont d'une grosseur surprenante. La queue d'un mouton a vingt-trois pouces d'épaisseur, & ne pese pas moins d'onze livres de Hollande. Elle suffit pour rassasier huit ou neuf hommes.

Figure & caractere de ces Négres maritimes.

Ils pourroient être plus heureux.

(*) *C'est l'Indigo que les Portugais nomment* Anil.

Leur Commerce.

Les Hollandois ne s'apperçurent pas que ces Négres maritimes eussent plus d'une femme. Ils n'avoient pû remarquer s'ils avoient quelque lumiére de religion; mais dans la suite ils apprirent, des jeunes garçons qu'ils enmenerent, que leur religion est celle de Mahomet, & qu'ils reçoivent la circoncision. Leur Foi se borne à reconnoître un Créateur de tout ce qui existe; mais ils ne lui adressent ni sacrifices, ni priéres; & loin de consacrer un jour particulier à son culte, tous les jours sont si égaux pour eux qu'ils n'ont aucun nom pour les distinguer. Ils ne mettent pas plus de différence entre les années & les semaines. Leurs nombres ne montent que jusqu'à dix (21), dont le compte se fait toujours par leurs doigts.

Leurs mœurs & leur Religion.

Combien les Hollandois ont à souffrir de leur ignorance.

(21) Ces nombres s'expriment dans leur langue par *Issa*, *Rove*, *Tellò*, *Effat*, *Limeg*, *Enning*, *Eouto*, *Oulo*, *Sidaï*, *Soulo*. Voyez ci-dessous la description de Madagascar.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Enfin les Hollandois renonçant à l'eſpoir de ſe procurer des rafraîchiſſemens dans cette baye, & ne jugeant pas mieux des autres parties de l'Iſle, leverent l'ancre le 14 de Décembre pour continuer leur navigation. Mais ils connoiſſoient encore moins d'autres difficultés qui les attendoient. Diverſes tempêtes, dont ils furent battus juſqu'au 4 de Janvier 1596, la violence des courans, les vents forcés du Sud-Eſt, l'augmentation des maladies, en un mot l'impoſſibilité de tenir plus long-tems la mer, leur fit prendre la réſolution de retourner vers Madagaſcar, dans l'eſperance de relâcher à l'Iſle de Sainte Marie. Le 10 ils eurent la vûe de cette Iſle. Le jour ſuivant, ils envoyerent quelques matelots dans un canot de chaque Vaiſſeau, pour viſiter le pays, & chercher des rafraîchiſſemens dont leur vie commençoit à dépendre.

Ils retournent à l'Iſle de Sainte Marie.

Ils trouvent enfin des rafraîchiſſemens.

Pendant qu'ils attendoient leur retour, avec une impatience égale à leurs beſoins, ils virent paroître un canot de l'Iſle, qui s'avança librement vers la Flotte. Sa grandeur paroiſſoit capable de contenir trente ou quarante hommes. Il étoit entouré de bancs pour s'aſſeoir, mais ſans couverte; & les bordages étoient joints avec des chevilles de bois. Il ne portoit que cinq Négres, qui avoient du riz extrêmement beau, des cannes de ſucre, des limons & une poule. Les Hollandois leur donnerent, en échange, des mouchoirs & des grains de verre, en rendant graces au Ciel du ſecours qu'il leur envoyoit. D'un autre côté, les matelots étant arrivés au rivage y trouverent quantité d'habitans, qui leur apporterent des limons & d'autres fruits. Ils prirent quelques Négres pour continuer leur route avec eux juſqu'à un canal qui eſt entre la grande Iſle & la petite, où ils apperçurent un mât de hune & un mât d'artimon fort endommagés par le feu; ce qui leur fit conclure qu'il étoit péri dans ce lieu quelque caraque. Ils étoient alors trop éloignés des Vaiſſeaux pour s'abandonner à la curioſité: mais ayant envoyé cinq hommes à terre avec les Sauvages, ils apprirent qu'on y trouvoit de l'eau douce, des fruits, & des bœufs dans quelques prairies où l'herbe étoit fort belle. Après avoir porté ces heureuſes nouvelles à la Flotte, & quelques eſſais des biens qu'ils annonçoient, ils retournerent le lendemain à terre. L'expérience du jour précédent leur ayant inſpiré plus de hardieſſe, ils pénétrerent juſqu'à un Village d'environ vingt maiſons, & de-là dans un autre, qui n'étoit pas éloigné du premier. La curioſité de les voir aſſembla auſſi-tôt un grand nombre d'habitans, entre leſquels étoit leur Souverain, qui s'aſſit ſous un arbre dont les branches entrelaſſées formoient ſur ſa tête une eſpece de dais. Les femmes marchoient avec beaucoup de gravité, portant ſur la tête diverſes ſortes de fruits, des poules & d'autres proviſions. Ils accepterent volontiers la verroterie qui leur fut propoſée en échange. Leur Souverain parut faire une grande harangue aux Hollandois, ſur leur arrivée dans ſon Iſle. Ils remarquerent qu'en parlant, il levoit ſouvent les yeux vers le Ciel. Les Officiers de la Flotte, informés d'un accueil ſi favorable, lui envoyerent, le 14, par ſix ou ſept hommes, un préſent de grains bleus, qu'il ſe laiſſa tranquillement attacher autour du col. Mais n'étant pas moins ſtupide que ſes Sujets, il ne fit connoître par aucun mouvement qu'il eût deſſein de répondre à cette civilité. Cependant un grand canot, de la forme des gondoles de Veniſe porta des chévres, des moutons, des poules & du riz à la Flotte. Il étoit monté de vingt-cinq Négres, de qui l'on acheta la plus grande partie de ces proviſions.

Gravité d'un Souverain Négre.

Sa ſtupidité.

Pendant ce tems-là le *Maurice* & la pinasse entrerent dans un golfe environné de petites montagnes, dans lequel ils trouverent deux petites Isles, l'une semée de riz, & l'autre couverte de bois. S'étant approchés de la côte, ils virent plusieurs maisons sur le rivage, entre des arbres, mais sans aucune apparence d'hommes. Plus loin ils découvrirent une riviere, un canot & plusieurs Négres, dont une partie étoit sur la rive. Quelques matelots qu'on mit à terre, les exhorterent par leurs signes & leurs cris à se rendre à bord du Vaisseau. Leur immobilité fit juger aux Hollandois qu'ils permettroient plutôt qu'on allât vers eux. En effet, ils les attendirent sans aucune marque de crainte; & s'étant bientôt assemblés au nombre de vingt-deux, ils les inviterent à descendre au rivage. Les hommes avoient pour armes quatre longues javelines, armées de pointes d'argent, & pour habillement un tissu d'herbe, ou une sorte de natte de diverses couleurs. Les femmes étoient vêtues d'une robbe de toile rayée, qui leur descendoit jusqu'au gras de la jambe, & portoient un corps de juppe. Les deux sexes ont la tête & les pieds nuds. Le lendemain, lorsqu'on se disposoit à descendre pour les satisfaire, on vit venir à bord du *Maurice* un canot monté de vingt-cinq hommes, qui apportoient du riz, des poules, des œufs, des limons, des vamanes & de petites féves, pour lesquels ils reçurent en échange de petits miroirs, des grains de verre & d'autres bagatelles. Six autres canots se présenterent l'après-midi, couverts de nouveaux rafraîchissemens. Dans le peu de commerce que les Hollandois eurent avec eux, ils eurent le tems de remarquer qu'ils sont extrêmement jaloux de leurs femmes. Leurs maisons sont de bois & fort basses, couvertes de feuilles de bananiers & de paille de riz. L'Isle a de longueur environ vingt-cinq lieues du Nord au Sud. Les grands arbres verds dont elle est remplie en rendent le paysage fort agréable. La terre est fort haute; mais en suivant les côtes, on crut s'appercevoir qu'elle est séparée par un canal, qui en fait deux Isles. Sa plus grande largeur est du côté du Nord-Est. Elle produit abondamment du riz, & diverses sortes de grains, de fruits & de légumes, propres à la nourriture de l'homme. Les habitans sont *Saphres*; c'est-à-dire, Payens, quoique circoncis. On ne fit pas un assez long séjour parmi eux pour acquérir la connoissance de leurs usages.

Commerce des Hollandois avec les Insulaires.

Leurs observations sur l'Isle de Sainte Marie.

Le lendemain, on vit venir du haut pays de Madagascar un grand *Lanciare*, en forme de galere, dans lequel étoit le Roi de cette partie de l'Isle, auquel ses gens donnoient le nom de *Phulo*. Il y avoit huit rameurs de chaque côté, & vingt-cinq Négres autour du Prince, que les Hollandois prirent pour sa garde ou pour sa principale Noblesse. Le Lanciare aborda avec un grand silence, & le Roi, suivi d'un seul homme, entra dans la pinasse, où il s'assit sur un tapis. Il fit d'abord une longue harangue, qui fut accompagnée d'un présent de riz & de fruits. On lui fit visiter la pinace. On lui en fit faire le tour dans un petit canot. Il marqua beaucoup d'admiration pour ce petit bâtiment. De petits miroirs, quelques verres, de petites roses, des boucles d'oreille & des grains dont on lui fit présent, acheverent de le combler de joie. Il partit dans ces sentimens. Son pagne étoit d'une belle toile de coton rayée, qui descendoit jusqu'à terre. Il portoit sur la tête une sorte de mître, assez semblable à celle des Evêques, avec une corne de chaque côté & des houpes aux deux bouts. Son âge étoit de cinquante ou soixante ans. Ses gens paroissoient lui porter tant de respect, qu'ils n'osoient parler en sa présence.

Visite qu'ils reçoivent d'un Roi.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

Mort d'un Contre-maître. Opinion des Négres sur son ame.

Le 18 fut choisi pour rendre les derniers devoirs au Contre-maître du *Maurice*, qui étoit mort du scorbut. On l'enterra dans l'Isle de Sainte Marie, à la vûe des habitans. Ils marquerent par des signes que l'ame étoit montée au Ciel; ce qui fit juger qu'ils avoient des idées de religion plus nettes que les Négres de la premiere baye. Ils souhaitoient qu'on coupât les jambes du mort; mais leurs instances méritant peu d'attention, il fut enterré tout entier.

Guerre entr'eux & ceux de Madagascar.

En cherchant de l'eau douce dans la baye de Sainte Marie, les Hollandois s'approcherent de quelques hutes, où ils n'avoient d'abord apperçu personne. Mais ils en virent sortir à l'instant un homme armé d'une longue javeline & d'un grand bouclier de bois, qui crioit de toute sa force. Quantité d'autres Négres, attirés par ses cris, s'assemblerent aussi-tôt avec les mêmes armes & formerent un corps de troupes. On comprit par leurs signes qu'ils étoient en guerre avec ceux de Madagascar, & qu'ils avoient bâti ces hutes pour leur servir de corps-de-garde. On voyoit sur la montagne un grand Village, environné de palissades & dans une situation inaccessible, à l'exception d'un passage garni de trois palissades, mais si étroit que deux hommes n'y auroient pû passer de front. C'étoit le séjour du Prince, qui vint à bord avec sa femme & plusieurs Officiers de sa suite. Ils apporterent des rafraîchissemens, que les Hollandois acheterent par reconnoissance. C'est un usage assez remarquable, parmi des Négres, que les femmes se frottent ici le visage d'une gomme blanche, & que pour ornemens elles portent du gingembre, avec certaines feuilles seches qui ont l'odeur & le goût du girofle.

Les Hollandois arrivent à la Baye d'Antongil.

Le 21 on leva l'ancre, dans le dessein de faire voile vers la grande baye de Madagascar. Vers la fin du jour on changea de bord, croyant courir derriere la pointe méridionale de l'Isle; mais les Pilotes, toujours incertains, reconnurent que leurs Cartes les avoient trompés. Ils ne trouverent ni golfe, ni baye, quoiqu'il y en eût une de marquée; ni aucun abri contre les vents de Sud-Est, d'Est-Sud-Est & de Sud-Sud-Est, qui soufflent ordinairement dans ces parages. Enfin, le 23, ils arriverent à cette grande baye, que les Portugais ont nommée la Baye d'*Antongil*. Ils y mouillerent à deux lieues du rivage, sur un fort bon fond. Quantité de feux qu'ils virent à terre, pendant la nuit, ne les empêcherent pas d'y descendre le matin. Les habitans de deux Villages voisins reçurent des choses de peu de valeur en échange pour des poules, du riz, du miel, du gingembre verd, des féves & des oranges. Ils firent entendre qu'ils ameneroient le lendemain des bestiaux. D'un autre côté, quelques matelots de l'*Amsterdam* trouverent un autre Village qui n'étoit pas moins peuplé, & dont le Roi faisoit porter derriere lui un bouclier à l'Indienne, bordé d'or.

La pinace n'ayant rejoint les autres Vaisseaux que le 24, on apprit de ses gens qu'ils avoient découvert une riviere d'eau douce, avec une bonne rade qui s'etendoit bien loin derriere une Isle d'environ deux lieues de tour, dont la terre étoit fort haute; & qu'au milieu de la baye ils avoient rencontré trois ou quatre autres petites Isles. Toute la Flotte leva l'ancre aussi-tôt pour aller mouiller dans cette rade. Le lendemain, quelques hommes étant descendus à terre entrerent dans un Village, où ils acheterent librement un bœuf & du miel. Le 26, on vit descendre sur la riviere quinze grands canots, dont l'un se détacha pour aborder le Maurice. Les Négres firent entendre que si quelque Hollandois vouloit se rendre à terre avec eux, ils laisseroient trois de leurs gens

Bonne foi des Négres.

pour

pour ôtages. Cette propoſition fut acceptée. On mit quelques préſens entre les mains de celui qui s'offrit pour les accompagner. Les ôtages, qu'on affecta de careſſer beaucoup, prirent tant de goût au vin, qu'on avoit peine à ſatisfaire leur avidité.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Cependant on envoya quelques canots au rivage, où l'on trouva une aiguade fort commode & d'une excellente eau, qui tomboit du haut d'une petite montagne. Les matelots pénétrerent aſſez loin pour s'aſſurer que cette partie de l'Iſle étoit très-fertile en riz, en limons, en citrons & en bananes. Ils trouverent dans un champ de bananiers, deux mains d'hommes entre deux morceaux de bois. C'étoient celles d'un Négre, qui avoit dérobé des bananes, & dont le corps étoit à quelques pas du même lieu, ſans ſépulture. Vers le ſoir, l'homme qui étoit parti avec les canots revint à bord, & l'on renvoya les ôtages après leur avoir fait quelques préſens. Ce matelot avoit été traité avec beaucoup d'humanité par les Négres. On leur avoit ſervi des poules, les unes bouillies, d'autres rôties. Il apportoit un ſinge, dont le Roi ou le Prince du canton lui avoit fait préſent. Alors les Hollandois, revenus de toutes leurs craintes, ne regretterent que d'avoir été ſi long-tems à découvrir une côte où l'abondance & la civilité regnoient également.

Premier Commerce.

Dans cette confiance, ils envoyerent à terre trois canots; deux vers un Village qu'ils nommerent *Spakembourg*, du côté de l'Oueſt; & le troiſiéme vers un Village à l'Eſt, nommé *S. Angelo* ſur les Cartes, qui étoit environné d'une forte paliſſade. Les deux premiers firent un Commerce d'autant plus avantageux, que le Chef du Village & la plupart de ſes gens étoient dans l'yvreſſe. Ce Souverain, tel eſt le titre que lui donne l'Auteur, fit préſenter aux Hollandois, dans une corne de bœuf, un breuvage compoſé de miel & de riz, dont ils trouverent le goût fort agréable. Le Village étoit compoſé d'environ cent maiſons & fort bien peuplé. Il y avoit vingt hommes dans un corps-de-garde, armés de longues javelines & de rondaches, chacun avec une petite marque blanche ſur l'eſtomac, pour ſe diſtinguer entr'eux. Il y avoit auſſi une hôtellerie, où les matelots Hollandois s'enyvrerent avec les habitans.

Lorſqu'ils étoient entrés dans le Village, le Prince, ſuivi d'une grande partie de ſon peuple, étoit venu au-devant d'eux. Ses gens chantoient dans leur marche & battoient d'une ſorte de tambour, ſur lequel ils frappent des deux côtés à la fois, par-deſſus avec une baguette, & par-deſſous avec le plat de la main. Mais après avoir reçu leurs hôtes avec cet air de gaieté & les avoir invités à ſe réjouir, ils changerent de ton entr'eux dans la chaleur de la débauche. Les pots vuides commencerent à voler de l'un à l'autre avec tant d'animoſité, qu'ils ſe firent de profondes bleſſures. Les Hollandois ne ſe reſſentirent pas de ce tranſport, & mangerent tranquillement du riz fort bien cuit que le Prince leur fit ſervir. En retournant à bord ils obſerverent quelques petites hutes, qu'ils prirent d'abord pour des corps-de-gardes. Mais ils trouverent enſuite que c'étoient des caveaux exhauſſés en forme de fours, qu'ils reconnurent pour des tombeaux, accompagnés de puits & de grandes cornes remplies d'eau. Les corps étoient renfermés dans le creux d'un arbre. Un trou que les matelots firent à la couverture, leur fit appercevoir d'anciens oſſemens. Pendant qu'ils ſatisfaiſoient leur curioſité, le Chef du Village vint les prier inſtamment de ne

Les Hollandois s'enyvrent avec les Négres.

Tombeaux pour les Rois du pays.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

pas toucher à ces petites loges, & leur fit comprendre que c'étoit la sépulture des *Phulos*, ou des Rois du Pays.

Le lendemain, étant retournés à S. Angelo, ils y firent des échanges pour sept cens livres de beau riz & pour un grand nombre de poules. Le goût qu'ils avoient remarqué aux habitans pour le vin, leur fit prodiguer leur vin d'Espagne. Deux voyages qu'ils firent successivement dans les trois Villages, leur produisirent en un seul jour douze cens livres de riz, qui ne leur couterent que des grains de verre rouges ou bleus. Ces Insulaires étoient de la même figure & de la même taille que ceux de l'Isle Sainte Marie. Ils avoient le même habillement & les mêmes usages. Leurs maisons étoient posées sur des pieux de quatre ou cinq pieds de hauteur, pour se garantir apparemment des insectes venimeux dont l'Isle est remplie. On trouve dans ce canton beaucoup de cristal de roche, & la mer jette sur le rivage du corail rouge & blanc (*).

Figure & habits des Insulaires.

La continuation du Commerce fit regner sur la Flotte une abondance, qui dissipa jusqu'aux plus légeres traces du scorbut. Cependant on apprit qu'un Phulo d'un des trois Villages avoit défendu à ses Sujets de vendre plus longtems du riz. Ce Phulo étoit vêtu d'une très-belle toile, & portoit sur la tête une sorte de bonnet qui paroissoit tissu d'herbes vertes. On crut pénétrer le motif de sa défense. La moisson du riz étoit encore dans les champs; & la pluie étant continuelle, il craignoit que ce grain ne devînt trop cher ou ne manquât tout-à-fait. Cependant on ne cessa point d'en trouver abondamment.

Tempête qui enleve les canots de la Flotte.

Il ne restoit qu'à mettre à la voile, & la résolution en fut prise le 2 de Février pour le jour suivant. Mais vers minuit il s'éleva, du côté du Sud, une si furieuse tempête, que dans l'obscurité on craignit beaucoup que *la Hollande* & *le Maurice* ne s'incommodassent mutuellement, & n'allassent peut-être échouer au rivage. L'orage ayant cessé le lendemain au soir, on s'apperçut avec chagrin que ces deux Vaisseaux avoient perdu leurs canots. Le 5, quelques matelots retournerent à terre, avec ordre de les racheter s'ils étoient tombés entre les mains des Négres. En approchant de la riviere, ils trouverent que le courant extraordinaire en avoit élargi l'embouchure, & que les tombeaux qu'ils avoient vûs étoient cachés sous l'eau. Ce grand flux les empêcha de remonter avec les rames. Ils furent contraints d'avoir recours au touage, & les Négres de *Spakembourg* leur prêterent officieusement la main. Mais ils leur firent entendre que ceux de *S. Angelo* avoient déja mis les canots en piéces. Aussi-tôt les Hollandois se rendirent dans ce Village & les demanderent aux habitans. On leur répondit que les canots ayant été brisés par la violence des vagues étoient venus échouer sur le rivage. Ils y envoyerent cinq hommes, qui les trouverent en piéces, mais sans aucune ferrure & sans le moindre clou. Leur indignation fut si vive, que les habitans qui s'en apperçurent & qui en redouterent les effets, mirent dans leurs canots une partie de leurs biens & de leurs enfans, & se hâterent de remonter la riviere. Ils eurent la prudence de laisser derriere eux un corps de cinquante hommes, armés de leurs rondaches & de leurs javelines, pour favoriser leur retraite. Les Hollandois n'ayant pas ordre de s'emporter à la violence, prirent le parti de retourner à bord.

Ils deviennent l'occasion d'une querelle avec les Négres.

Cependant, lorsqu'on eut entendu leur rapport, on prit la résolution, dans

(*) Voyez la Description de Madagascar, après la Relation de Rennefort.

le conseil, d'envoyer à terre la chaloupe de chaque Vaisseau bien armée, pour proposer aux Négres de vendre quelques-uns de leurs *Lanciares*, avec menace de les attaquer, s'ils refusoient cette demande, & de leur faire le même traitement qu'ils avoient fait aux canots. Le nombre des hommes étoit de quarante-huit dans les trois chaloupes. En approchant du rivage, ils apperçurent, à l'Est de la riviere, environ soixante Négres armés, qui sembloient les braver par leurs sauts & leurs grimaces, & qui se retirerent vers S. Angelo à mesure qu'ils les virent avancer. Ce spectacle ne fit qu'animer les Hollandois. Ils remonterent jusqu'à S. Angelo, où cette troupe insolente se préparoit effectivement au combat. Chaque Négre trempoit dans l'eau la pointe de sa javeline, & la portant à sa bouche il y en laissoit tomber quelques goutes, pour marquer l'espérance qu'ils avoient tous de tremper les mêmes pointes dans le sang des Hollandois. Ensuite, sans leur laisser le tems de débarquer, ils leur jetterent une si grande quantité de pierres, que les chaloupes en étoient remplies. Les Hollandois prirent le parti de jetter leurs ancres & de tirer quelques coups de fusil, moins pour leur nuire que pour les épouvanter. Cette modération redoublant leur témérité, parce qu'ils ne voyoient point parmi eux aucun blessé, ils s'imaginerent que leurs boucliers étoient impénétrables aux balles. On cessa de les ménager, & la premiere décharge en fit tomber morts trois ou quatre. Ils furent enlevés par les autres, qui se retirerent derriere les maisons au lieu de prendre la fuite. Quelques momens après, il s'en détacha trois ou quatre, qui vinrent demander la cessation des hostilités & promettre d'amener des bestiaux. Mais voyant qu'on faisoit peu d'attention à leurs signes, & que le feu de la mousqueterie ne se rallentissoit pas, ils prirent enfin la fuite, & leur exemple fut suivi de tous les autres. Alors les Hollandois envoyerent la moitié de leurs gens au Village. Ils n'y trouverent qu'une petite fille d'un an, qu'ils prirent par un sentiment de compassion plutôt que de haine. Le Village fut pillé. Il arriva sans dessein, dit l'Auteur, ou par l'ordre du conseil, ajoute-t-il, qu'on mit le feu à quelques maisons au-dessus du vent. Comme elles n'étoient que de bois sec & de paille, la flamme fit un si prompt ravage que les Hollandois mêmes eurent peine à s'en garantir. Cet accident consuma une grande quantité de riz & de paille, avec beaucoup de fruits & de poules.

I Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Combat.

Les fusils f nt fuir les Négres.

Les Hollandois brûlent leur Village.

Ainsi le butin qu'ils remporterent ne les dédommageoit pas du péril auquel ils s'étoient exposés. Ils laisserent sur le rivage l'enfant qu'ils avoient pris, & les Négres vinrent aussi-tôt l'enlever. Le nombre des habitans montoit à cent trente ou quarante, dont on trouva quatre morts dans un bois, où ils les avoient traînés, avec une partie de leurs ustenciles que les premiers fugitifs n'avoient pû embarquer dans leurs canots. Les Hollandois, en se retirant, rencontrerent près des tombeaux plusieurs Négres de Spakembourg, qui leur firent des caresses, & qui parurent fort satisfaits du malheur de leurs voisins.

Pendant cette expédition, cinq ou six autres Négres s'étoient rendus dans un canot à bord du *Maurice*, pour y vendre des citrons. Comme le bruit de la mousqueterie avoit commencé à se faire entendre, on les avoit arrêtés prisonniers. Lorsqu'on vit le feu de l'embrasement, & qu'on eut pris soin de leur faire tourner les yeux du côté de S. Angelo, ils prirent de l'eau qu'ils se verserent sur la tête, pour faire connoître qu'ils n'étoient pas du nombre des coupables qu'on avoit voulu punir. Après le retour des trois chaloupes, non-seule-

Réconciliation douteuse.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

ment on leur rendit la liberté, mais on s'empressa de les transporter au rivage, parce qu'on avoit cru reconnoître leur Chef pour le Phulo de Spakembourg. En effet, lorsqu'il descendit à terre, un grand nombre d'hommes & de femmes vinrent lui baiser respectueusement les pieds. Il se fit apporter quantité de citrons, dont il fit présent à ceux qui l'avoient amené; ce qui n'empêcha point qu'à leur départ ils ne vissent paroître une troupe d'habitans, qui paroissoient les menacer de leurs javelines & de leurs rondaches.

Apparences de sincerité du côté des Négres.

Le 9, une chaloupe s'étant rendue au rivage pour y prendre de l'eau, le Phulo vint se présenter à l'équipage, & distribua libéralement des poules, du riz & des fruits. Les Hollandois regarderent ces présens comme un nouveau témoignage de la reconnoissance qu'il croyoit leur devoir pour sa liberté, & se crurent obligés de répondre à cette politesse par de nouvelles propositions de Commerce. Ils envoyerent à terre deux canots & une chaloupe, avec la précaution néanmoins d'y mettre quarante-six hommes. Quelques-uns se détacherent pour entrer dans le Village. Mais quoique le Phulo n'eût pas moins de soixante hommes armés autour de lui, la vûe de trois ou quatre Hollandois leur fit prendre la fuite. Il en resta quelques-uns sans armes, qui firent entendre que pour trafiquer avec leur Prince il ne falloit pas s'approcher de l'habitation. Ils députerent même au rivage, pour supplier les Hollandois de se retirer, & leur promettre qu'à cette condition on leur enverroit des bestiaux. La chaloupe alla jetter l'ancre à l'autre bord de la riviere, & les Négres y menerent aussi-tôt un bœuf & un bouc. Ils refuserent même les grains qui leur furent offerts en échange, en faisant connoître par des signes que c'étoit un présent pour lequel ils ne demandoient aucun retour. Cependant on leur présenta du vin, qu'ils accepterent avidement. Le Phulo même, surmontant sa frayeur, s'approcha du rivage pour en boire un coup. Mais, après avoir bû, il se hâta de se retirer.

Embarras des Hollandois sur leur conduite.

Les Hollandois n'étoient pas sans embarras sur l'explication qu'ils devoient donner à ce mélange de douceur & de férocité, lorsque trois Négres arrivant dans un canot, à bord du *Maurice*, vinrent les prier d'envoyer des gens à terre, parce que le Phulo leur vouloit faire présent de quelques bestiaux. Il étoit si tard, qu'on n'osa prendre confiance à leurs offres. Le lendemain, une chaloupe s'avança jusqu'aux tombeaux, pour recevoir les libéralités du Phulo. Les matelots, au nombre de douze, y trouverent quelques Négres, qui les presserent d'entrer dans le Village. Des instances si opposées à celles qu'ils avoient reçûes deux jours auparavant, étoient capables de leur inspirer de la confiance. Aussi prirent-ils le parti d'arrêter cinq Négres, pour leur servir d'ôtages, tandis qu'ils envoyerent deux de leurs gens à Spakembourg. Quelle fut leur surprise, d'apprendre que tous les habitans avoient pris la fuite & n'avoient laissé qu'un petit bœuf, que les deux matelots amenoient. Ils s'avancerent jusqu'au Bourg voisin, qu'ils ne trouverent pas moins desert. Cependant quelques Négres moins timides leur amenerent un autre bœuf, pour lequel ils donnerent de la toile, & beaucoup plus de grains & de merceries qu'on ne leur en avoit jamais demandé (22).

Ils prennent le parti de lever l'ancre.

Enfin ces alternatives de confiance & de crainte causerent tant de dégoût

(22) Pages 247, 248, 249, 250, 251 & 252.

aux Hollandois, que rien ne s'oppofant d'ailleurs à leur départ, ils leverent l'ancre le 12 de Février. Ils n'avoient pas été si longtems dans la baye d'Antongil sans y faire quelques obfervations qui méritent d'être recueillies. La fituation de cette grande baye eft par les feize degrés & demi de latitude du Sud. Elle s'étend jufqu'à dix lieues Nord-Nord-Oueft & Sud-Sud-Oueft, fur environ cinq lieues de largeur. La principale des Ifles qu'on y trouve eft belle & fertile, mais fi haute qu'il n'y a point d'intervalle du pied de la côte au rivage. Au Nord-Eft font quelques rochers & trois autres petites Ifles, après lefquelles on entre dans une riviere dont les bords offrent plufieurs Villages. Entre l'aiguade & la baye, du côté du Nord, on en découvre trois, fort bien peuplés, & divers autres jufqu'à une feconde riviere que l'on trouve au Nord. Enfuite on arrive à la grande riviere, où les Hollandois acheterent prefque tout le riz dont ils compoferent leur principale provifion. Cette riviere a deux bras; l'un, qui s'étend au Nord, & l'autre à l'Oueft. Elle eft divifée par une petite Ifle. Le Village de S. Angelo eft au côté feptentrional. Celui de *Spakembourg*, qui fe préfente à gauche en entrant dans la riviere, eft compofé d'environ cent quatre-vingt maifons. Plus haut eft le Village que les Hollandois nomment *du Nord*. A l'Oueft-Sud-Oueft de l'Ifle, on trouve encore une riviere, fur le bord de laquelle eft un autre Village. Les Hollandois n'étendirent pas plus loin leurs obfervations géographiques.

Leurs obfervations fur la Baye d'Antongil.

Mais ils remarquerent que les habitans avec lefquels ils eurent quelque commerce étoient fort noirs, fans avoir les cheveux aufli crêpus que les vrais Négres, ni leur nez & leurs lévres. En général, ces Infulaires font grands & robuftes. Ils font livrés à la paffion de boire. Leur liqueur eft un compofé de miel & de riz, dont ils s'enyvrent fouvent, quoique l'ufage leur en foit défendu dans certains tems. Les meubles qu'on trouva dans leurs maifons étoient de peu de valeur. Ils ont une forte de natte, affez bien ouvragée & de diverfes couleurs, qui leur fert de fiége & de lit; des mortiers de bois, & des blocs fur lefquels ils pilent le riz. Chacun a fon tamis, pour en féparer la farine; des facs pour la conferver, des pots de terre pour la cuire, & des calebaffes qui leur fervent de plats & d'affietes. Pour boire, ils ont, au lieu de verre, un grand rofeau creux, qu'ils ferment avec un bouchon.

Habitans.

Leur Roi, qu'ils nomment *Phulo*, a pour unique parure des braffelets de cuivre, qu'il regarde comme un ornement fort précieux; un collier de grains de verre, & une grande & longue hache qui lui tient lieu de fceptre. Tous fes Sujets font nuds, à l'exception d'un morceau de toile d'écorce d'arbre, dont ils fe couvrent le milieu du corps. Leur foumiffion eft extrême pour leur Souverain. Le vêtement des femmes eft aufli un tiffu d'écorce d'arbre, qui leur defcend jufqu'aux genoux. Quelques-unes portent des corps de juppe, mais fans manches. Leurs ornemens font des braffelets d'étain ou du plus bas argent, de la forme des manilles de cuivre qui font communes en Guinée, avec une forte de petites pierres qu'elles nomment *Laqueua*.

Leur Roi.

L'occupation des hommes eft la chaffe, la pêche, l'exercice de l'arc, & le foin de nourrir les beftiaux. Celle des femmes, de planter, de femer & de moiffonner les grains, qui fe réduifent au riz & à deux ou trois fortes de petites féves, vertes, rouges & blanches. Elles cultivent aufli les bananiers, dont le fruit & les grains font une grande partie de leurs alimens. L'ufage de la

Leurs occupations & leur richeffe.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

viande eſt rare dans cette Nation (*). Ils ſe bornent aux fruits, au riz, au lait & au poiſſon. Leurs beſtiaux conſiſtent dans un grand nombre de beaux bœufs, dont ils font tant de cas qu'on les ſoupçonne de les adorer. Cependant les Hollandois ne remarquerent pas qu'ils ſe fiſſent un ſcrupule de les vendre. Ils ont beaucoup de chévres & de boucs, mais peu de moutons. On leur vit quelques chiens, mais rien en ſi grande abondance que des poules & des canards. Entre les fruits, on peut dire que la Nature leur a prodigué les limons, les citrons & les oranges. Le gingembre, & la *maniguette*, eſpece de poivre qui ſe nomme autrement *Graine de Paradis*, ſont auſſi fort communs dans leurs champs. Ils ont une racine qui reſſemble beaucoup au gingembre par dehors, mais dont l'intérieur eſt jaune, & qui ſe nomme *Cumbet* en langue Malaie, *Habet* en Arabe, & *Safran de las Indias* en Portugais. L'abondance de ſon ſuc empêche d'abord qu'on n'en ſente toute la force, mais on s'apperçoit enfin qu'il eſt fort âpre, quoiqu'il le ſoit moins que le gingembre. Cette racine eſt fort médicinale, & ſes fleurs reſſemblent aux plus beaux lys blancs. On en trouve auſſi beaucoup à Java & dans d'autres endroits des Indes (23).

Navigation des Hollandois ſinguliérement heureuſe.

Le vent favoriſa les Hollandois juſqu'au 23 de Mars; mais ils furent alors incommodés des calmes, & de la rapidité des courans, qui venant du Sud-Eſt les obligerent de gouverner ſur les plus méridionales des Iſles Maldives. Dans cette route, dont ils avoient admiré la tranquillité pendant ſix ſemaines, ils avoient vû quantité d'oiſeaux, qu'ils prirent pour des *Mouettes griſes*, & que les Portugais nomment *Garaios*. Ils avoient vû des *Rabos Forcados*, qui ſont des oiſeaux noirs & blancs, fort ſemblables aux pies, mais qui ont la queue longue & fendue, à peu près dans la forme des ciſeaux de tailleur. Ils avoient vû certains oiſeaux blancs de la forme d'un pigeon, avec une longue queue, peu garnie de plumes; & d'autres aſſez ſemblables à de petits canards, mais tachetés. Tous ces oiſeaux trouvent leur nourriture dans les eaux de la mer, & font la guerre aux poiſſons volans. Quelques-uns venoient ſe repoſer ſur les Vaiſſeaux & ſe laiſſoient prendre à la main, ſans marquer, obſerve l'Auteur, d'épouvante à l'approche des hommes, parce qu'ils n'en avoient jamais (24) vû. Les bonites, les dorades, les marſouins, les chiens de mer, que les Portugais appellent *Tuberons;* les grondeurs, &c. offroient ſouvent le plaiſir de la pêche aux matelots, & ne leur étoient pas moins utiles pour les rafraîchir. Les marſouins, qui s'approchoient de la Flotte en ſi groſſes troupes que la mer en devenoit toute verte, leur auroit fait un ſpectacle charmant, ſi les Pilotes ne les euſſent pas avertis que c'eſt un préſage de tempête. Enfin rien ne paroît avoir manqué à la proſpérité de cette navigation qu'un peu plus d'eau fraîche. La proviſion ſe trouva ſi diminuée par les chaleurs, quoiqu'elles ne fiſſent qu'en augmenter le beſoin, qu'on fut obligé de réduire la portion de chaque matelot à une pinte par jour. Les équipages furent ſi preſſés de la ſoif, qu'on offrit une réale de huit pour un verre d'eau, ſans pouvoir l'obtenir. Ils eurent la vûe de la terre le premier de Juin. Quel doux ſpectacle pour des matelots altérés! En approchant de la côte, ils trouverent une Iſle, qui eſt devant le Détroit de la Sonde, à cinquante dégrés & demi du Sud. Ils jugerent que c'étoit

Ils manquent d'eau douce.

(*) On verra dans la Deſcription les uſages de diverſes autres parties de l'Iſle.

(23) Pages 253, 254 & 255.

(24) Il eſt étrange que les Hollandois parlent toujours ici comme s'ils s'étoient crûs les premiers qui euſſent traverſé ces mers.

l'Isle de *Pugniatoa*, nommée par les Portugais *Isle d'Enganno*, qui est à seize lieues de Sumatra. De trois lieues en mer ils avoient senti l'excellente odeur des épiceries & des herbes aromatiques que la nature y produit.

Isle d'Enganno & ses habitans.

Le 6 ils découvrirent, sur la côte de cette Isle, six à sept canots, qui n'osoient s'approcher de la Flotte. Une chaloupe, qui fut armée pour aller prendre langue, ne servit qu'à les faire retourner légerement vers le rivage, où ils furent aussi-tôt mis à sec. Ces petits bâtimens étoient assez longs; mais à peine avoient-ils un pied de large. Deux longues piéces de bois, qui les élargissoient des deux côtés par le haut, servoient à les faire virer. Les Insulaires qui les conduisoient étoient au nombre de vingt-trois, armés d'arcs & de fléches. Ils paroissoient de grande taille & d'un teint jaune. Leurs cheveux étoient fort longs & flottoient sur leurs épaules. Ils étoient tout-à-fait nuds; ce qui fit juger aux Hollandois qu'ils étoient fort sauvages. Cependant ils invitoient, par des signes, l'équipage de la chaloupe à descendre au rivage. Mais étant mal pourvu d'armes, il n'osa se fier à des Peuples si barbares.

Bouque du Détroit de la Sonde. Bâtimens Indiens.

On arriva le 11 à la Bouque du Détroit de la Sonde, où la quantité des Isles est innombrable. Celle dont on fit choix pour y mouiller est longue dans sa forme, couverte de bois, deserte & sans eau. Le lendemain on vit venir de la côte de Sumatra trois voiles, qui furent bien-tôt suivies de six aures. C'étoient les premieres qu'on eût rencontrées à l'Est, depuis le Cap de Bonne-Espérance. On leur envoya un canot, qui ne fit pas difficulté de les aborder. Leurs équipages étoient composés chacun de seize hommes, dont sept ramoient, tandis que les autres se tenoient tranquillement sous une *Tengue*, couverts d'une toile de cotton depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds, & nuds de la ceinture à la tête, sur laquelle ils avoient des morceaux de la même toile, pliés en forme de turban. L'équipage du canot ne put les entendre (25). Ils nommoient bien *Bantam* & *Japara;* mais comme ils mêloient à ces deux noms celui de *Sonda Calippa*, les Hollandois n'y comprenoient rien. Cependant ces Indiens leur montrerent Sumatra, & leur firent connoître, par des signes, qu'ils y trouveroient de quoi fournir à tous leurs besoins. Cet avis, qu'on crut bien entendre, fit prendre la résolution d'envoyer au rivage la pinace, montée de seize hommes; tandis qu'une des chaloupes suivit les neuf voiles, qui étoient retournées au même lieu d'où on les avoit vû partir. La chaloupe mouilla le soir près d'une Isle, qui en a deux autres à peu de distance. Les matelots y entendirent la voix de quelques gens qui parloient, mais ils ne découvrirent personne. Le lendemain ils apperçurent quatre petits bâtimens à l'ancre, & quelques autres qui étoient à la voile. Ils aborderent les quatre premiers, qui s'amarrerent les uns aux autres en les voyant avancer. Ils demanderent, par des signes, s'ils pouvoient trouver de l'eau dans quelque lieu voisin. On leur montra un endroit peu éloigné. Leur hardiesse croissant par degrés, ils entrerent dans les bâtimens Indiens, où loin de les maltraiter on leur fit voir diverses curiosités, telles qu'un poignard doré, & une bague d'or avec un petit diamant mal taillé. Après avoir satisfait leur curiosité, ils se rendirent à bord de la pinace, où quelques Indiens les suivirent dans un canot. On prit librement d'eux du poisson, du riz, des melons d'eau, des cannes de sucre, des cocos, de l'ail, des oignons

Premiere liaison des Hollandois avec les Indiens.

(25) N'est-il pas surprenant qu'ils ne se fussent pas munis d'un Interpréte?

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Quelle politesse ils leur trouvent.

& quelques fruits propres à l'Isle, pour lesquels ils reçurent de la verroterie rouge & bleue. Ensuite s'étant offerts à servir de guides jusqu'à Sumatra, on prit le parti de les suivre. Sur la route on rencontra trois ou quatre canots, qui paroissoient porter des personnes du premier rang. Les Hollandois en conçurent du moins cette idée à la vûe de leur habillement, qui étoit d'une toile extrêmement fine & bleu céleste. Ces honnêtes Insulaires eurent la complaisance de passer avec eux un chenal d'eau salée pour leur montrer l'aiguade, & de les conduire jusqu'à un Village d'environ vingt maisons, qui étoient proprement construites de bois de palmier. » Là, remarque l'Auteur, ils virent » pour la premiere fois croître le poivre sur les poivriers, qui s'élevent comme » le houblon, à l'appui d'un long roseau «. Ils en acheterent autant qu'on leur en présenta, avec une petite quantité de cloux de girofle & de noix-muscades, comme pour servir de montre. On leur offrit aussi des citrons, des citrouilles & du vin de palmier; mais ils ne virent point de viande. Les femmes avoient de fort gros brasselets. Elles étoient couvertes d'une toile de coton depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & d'une autre toile sur le sein. Une partie de leur chevelure étoit flottante, & le reste en tresse, relevée proprement sur leur tête.

Ils évitent une querelle.

Quatre canots, qui se rendirent à bord de la pinace, y porterent des poules, du riz, du poivre & des caxias, qu'on eut à fort vil prix. Mais pendant qu'on étoit occupé de ce Commerce, il arriva malheureusement qu'un fusil tira sans dessein. Les Insulaires en furent si effrayés, qu'étendant aussi-tôt leurs pavois, ils halerent sur le bord un petit pierrier de métal, avec des signes menaçans. L'équipage de la chaloupe, qui remarqua ce mouvement, voulut s'avancer vers la terre; mais quelques Indiens des canots sautant sur le rivage ne lui permirent pas d'en approcher. On résolut sur le champ, pour éloigner des soupçons fâcheux, de retourner vers la Flotte.

Le 14, une petite pirogue, qui s'étoit approchée du *Maurice*, se laissa engager par des signes à venir à bord. Il y entra un Insulaire, qui offrit de conduire la Flotte à Bantam pour vingt piéces de huit. Mais les Hollandois, incertains de leurs propres vûes, se contenterent de recevoir honnêtement sa proposition. Cependant il demeura dans le Vaisseau, comme s'ils l'eussent acceptée. Le 17, il y vint une autre pirogue, qui paroissoit lui appartenir. Elle étoit armée de quatorze hommes, dont deux monterent à bord & lui firent une révérence conforme à leurs usages. Ils lui prirent le pied gauche, qu'ils lui passerent doucement par-dessus la jambe droite jusqu'au genou, & de-là sur le visage, depuis le bas jusqu'au sommet de la tête.

Maniere extraordinaire de saluer.

Enfin les Hollandois s'étant déterminés à tourner vers Bantam, remirent à la voile le 19, sous la conduite de l'Indien qui leur avoit offert ses services. En passant à la vûe d'une petite Ville de Sumatra, ils furent abordés par quantité de pirogues, qui leur apporterent des noix de coco, du poivre, des cloux de girofle, des noix-muscades, des bananes, des poules & des oranges, dont l'échange se fit pour des couteaux. Ils naviguerent jusqu'au 22, sans se trouver fort avancés, retenus également par la variété des vents contraires & par la force des courans. Depuis minuit jusqu'à dix heures du matin, le vent ne cesse pas de souffler de l'Est dans le Détroit, & se range ensuite à l'Ouest, où il demeure

Difficulté du passage à Java.

demeure jusqu'au soir ; ce qui rend le passage fort difficile (26).

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Dans cet intervalle, les Commis de chaque Vaisseau commencerent à prendre le nom de Capitaines. On donna celui de Capitaine-major à Corneille Houtman, qui étoit regardé non-seulement comme l'auteur de l'entreprise des Hollandois, mais encore comme leur principal guide & comme le fondement de toutes leurs espérances. Le même jour, qui étoit le 23, on découvrit dans la baye de Java, un de ces bâtimens que les Indiens nomment *Jonque*, du port de trente ou quarante lastes. Il avoit un mât de beaupré, un grand mât, un mât d'artimon avec sa voile, qui étoit fort grande, & une sivadiere au beaupré. Les voiles étoient tissues de bois ou de jonc. Toutes les manœuvres, courantes & dormantes, étoient aussi de bois tressé. Le corps du Vaisseau étoit assemblé comme le fond d'une futaille, & le pont étoit couvert d'un petit toit de jonc. Quand ces bâtimens ont le vent en poupe, on amene les couces à l'arriere ; c'est-à-dire, ceux de la misene à un bout, & ceux de la grande voile à l'autre. Les voiles sont cousues aux ralingues par le bas comme par le haut, & à la même distance. Cette construction & ces agrets paroissent des nouveautés surprenantes à ceux qui viennent pour la premiere fois de l'Europe. Les Hollandois n'admirerent pas moins un grand nombre de petites barques, qu'ils virent assez proche de la Ville de Bantam, & que les Indiens nomment *Paras* ou *Pares*. Les voiles & les cordages sont de la même matiere que ceux des Jonques. Ils revenoient de la pêche ; & leur multitude faisoit assez connoître que la Ville devoit être fort peuplée.

Description d'une Jonque.

Vers le soir, on vit venir à bord du *Maurice* un de ces Pares, dans lequel étoient six Portugais avec leurs Esclaves. Leur Chef déclara qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur & par les Habitans de Bantam, que l'arrivée de la Flotte étrangere avoit allarmés, pour s'informer d'où elle venoit & dans quelles vûes. On lui répondit qu'elle venoit de Hollande, pour trafiquer tranquillement avec eux. Il repliqua qu'en effet les Hollandois étoient arrivés dans un lieu de Commerce, mais que l'occasion étoit peu favorable, parce que depuis cinq jours les habitans avoient envoyé à la Chine cinq Vaisseaux chargés de poivre, & que la Jonque qu'ils avoient dû voir le matin à l'ancre dans la baye en cherchoit aussi le long de la côte. Cependant les Portugais affecterent beaucoup de politesse. On leur demanda quelques informations sur le pays & sur les dispositions du Roi. Ils raconterent que depuis peu ce Prince étoit allé faire le siége de *Palimban*, Ville de Sumatra ; qu'il y avoit été tué, & que son armée, qui avoit déja forcé les portes de la Ville, ayant été mise en désordre par la mort du Roi, avoit été contrainte de se retirer ; qu'en partant pour l'Isle de Sumatra elle étoit composée de deux cens voiles, & les troupes si nombreuses, qu'une partie des soldats étoient morts de faim ; que le Roi n'avoit laissé qu'un fils unique, âgé seulement de cinq mois, & que les habitans de la Capitale avoient choisi pour leur Gouverneur un Seigneur de la Nation nommé *Chestate*, pere d'une des femmes du feu Roi (27).

Envoyés Portugais de Bantam.

Leurs discours.

Entre les six Portugais, il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient été faits prisonniers à Ternate, par le Vaisseau Anglois de Thomas *Candish*. Ils firent un long récit des ravages que le Capitaine *Lancaster* (28) avoit commis dans le

Sage réponse des Hollandois.

(26) Page 277. (27) Page 278.

(28) On a vû la Relation de ce Capitaine Anglois au Tome I. de ce Recueil. On peut y jetter les yeux, pour comparer les faits.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Détroit de Malaca, sans épargner les Portugais plus que les Indiens. On leur répondit que c'étoient des différends auxquels les Hollandois ne prenoient aucune part, & qu'ils n'étoient venus que pour acheter de bonne foi & payer de même.

Adresse des Portugais.

Les Portugais prierent le Capitaine-major de ne pas paroître à la vûe des Vaisseaux envoyés par *Dom Antonio*, dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque démêlé entre les équipages ; à quoi il falloit s'attendre que divers Bannis qui étoient à Pégu, à Bengale, à Tanasserim, à Martaban, sur la Côte de Coromandel & dans le reste des Indes, contribueroient de tout leur pouvoir. Ces misérables, disoient-ils, cherchoient quelqu'un qui voulût les aider à soutenir leur parti ; mais il y avoit du péril à s'y fier, parce que l'espérance d'obtenir leur rappel les rendroit toujours capables de trahir ceux qui auroient embrassé leurs intérêts. Après ces explications, Houtman pria les Portugais d'offrir les services de sa Flotte au Gouverneur, & de l'assurer qu'elle étoit venue pour trafiquer dans un esprit de douceur & de paix. Ils feignirent d'en avoir beaucoup de joie & de s'en retourner dans cette disposition. Avant la fin du jour le *Sabandar*, qui est le premier de la Cour, & devant qui passent toutes les affaires qui regardent les droits, vint aussi à bord de *la Hollande*. On répondit à ses questions, que les Hollandois étoient venus pour acheter du poivre & d'autres épiceries, & que dans cette vûe ils avoient apporté de bonnes réales. On lui en montra même une partie. Loin de combattre leur projet par des objections, il leur dit qu'ils étoient arrivés dans un lieu propre pour ce commerce, & qu'ils trouveroient bien-tôt leur charge.

Le Sabandar se rend à bord de la Flotte.

Combien le poivre étoit alors commun à Bantam.

Le 14, plusieurs Habitans apporterent des marchandises à bord & firent beaucoup de caresses aux Hollandois. Ils les assurerent encore qu'ils trouveroient assez de poivre pour faire leur cargaison, & que d'ailleurs la récolte du nouveau devoit se faire dans un mois ; que l'année étant très-abondante, il étoit à si bon marché, qu'au lieu de trois sacs, qui étoient la quantité ordinaire pour un *Katti*, (29) on en donnoit cinq ou six pour le même prix, chaque sac pesant cinquante-quatre ou cinquante-cinq livres, poids de Hollande, c'étoit environ quinze deniers la livre. Le Sabandar, qui revint dans le cours de l'après-midi, pria le Capitaine Major de descendre au rivage pour faire sa visite au Gouverneur. Houtman répondit que sa commission ne lui en donnoit pas le pouvoir ; mais que si le Gouverneur faisoit l'honneur aux Hollandois de venir sur la Flotte, il pourroit retourner à la Ville avec lui. Le Sabandar lui proposa aussi de s'approcher un peu plus du rivage. Il y consentit, & le même jour on alla mouiller sous *Pulo Pujam* ; c'est-à-dire, l'Isle Longue, qui n'est qu'à deux lieues de Bantam. Aussi-tôt qu'on y eut jetté l'ancre, l'Amiral Indien, qui se nommoit *Tomongon Angabaia*, vint à bord & déclara par la bouche de son interpréte, que le Gouverneur assuroit les Hollandois de son amitié. Le Sabandar & les Portugais vinrent donner les mêmes assurances, de la part du Roi & de son Conseil. Ils apporterent quantité de rafraîchissemens ; & chacun répeta qu'il n'y avoit rien dans le pays qui ne fût au service des Marchands de bonne foi, de quelque nation qu'ils pussent être.

(29) Le katti fait environ dix-neuf florins de Hollande. Ces termes doivent être connus par les Relations précédentes.

Ces assurances de protection parurent d'autant plus sinceres, qu'il se trouvoit à Bantam des Chinois, des Arabes, des Persans, des Mores, des Turcs, des Malabares, des Peguans, & des Marchands en un mot de toutes les Nations. Le Sabandar retourna au rivage vers midi ; mais les Portugais demeurerent à bord, & furent bien traités pendant le reste du jour. Ils avertirent les Hollandois de se défier des Insulaires de Java, parce qu'il y avoit peu de fond à faire sur leurs promesses ; qu'il étoit même à propos de veiller sur leurs mains, & qu'enfin il ne falloit en croire que ses propres yeux. On les remercia de ce conseil. Mais *Tomongon* & le Sabandar étant revenus le lendemain avertirent à leur tour de ne prendre aucune confiance aux Portugais, qui répandoient déja des calomnies, & qui étoient si doubles qu'on ne pouvoit jamais connoître le fond de leur cœur. On vit venir ensuite à bord, de la part du Gouverneur, un Indien, nommé *Quillin Panjam*, qui venoit prier les Hollandois, au nom de toute la Ville, de mener leur Flotte devant Palimbam, pour battre cette Ville de leur artillerie, pendant que les Troupes de l'Isle iroient l'attaquer par terre. Le Gouverneur promettoit de leur en abandonner le pillage. Ils réjetterent cette proposition avec beaucoup d'honnêteté, sous prétexte que leur commission ne regardoit que le commerce. Le 26, ils furent visités par des Marchands de différentes Nations, avec lesquels ils trafiquerent paisiblement ; mais il n'y en eut pas un seul qui ne les avertît de se défier des Portugais.

Multitude de Marchands.

Le 27, outre quantité de visites, on reçut celle du Sabandar, qui pressa Houtman d'aller saluer le Gouverneur, & de se conformer là-dessus à l'usage. Il lui représenta même qu'il ne pouvoit se dispenser de lui faire quelque présent, comme une marque d'alliance & de paix. La résolution d'offrir un présent étoit déja prise au Conseil. Ainsi le Capitaine Major nomma quatre des principaux Hollandois pour le porter. Il consistoit dans plusieurs beaux verres de cristal, un miroir doré, & une piéce d'écarlate.

Présens des Hollandois au Gouverneur.

En entrant dans la Ville, ces députés rencontrerent quelques Portugais, qui les saluerent avec leur dissimulation ordinaire, & qui se retirerent après leur avoir dit qu'ils leur baisoient les mains. Le Sabandar, averti de l'arrivée des présens, s'étoit trouvé au rivage pour recevoir les Hollandois. Il les conduisit au Palais du Gouverneur, qui étoit encore à table. Pendant qu'il achevoit de diner, ils virent devant son Palais une assez belle piéce de canon de fonte, cinq grenades, & quelques autres petits canons avec un mortier. Lorsqu'ils furent admis à l'audience, ils offrirent leurs présens au Gouverneur, & le priérent de la part de leurs Officiers, de se rendre à bord de la Flotte pour y faire une sincere alliance avec eux. Il leur répondit qu'il examineroit leur demande. Ensuite ils allerent au Palais du Sabandar, qui leur fit présenter des confitures. On leur donna aussi, de la part du Roi & de son Conseil, diverses sortes de rafraîchissemens qu'ils transporterent à bord.

Le lendemain, on fit avertir le Capitaine Major que le Gouverneur étoit résolu de le visiter sur la flotte. Les Hollandois se disposerent à le recevoir. On nomma ceux qui devoient aller au devant de lui, avec ordre de s'offrir pour ôtages, s'il arrivoit quelque difficulté qui parût capable de le retenir. Quillin Panjam, qui lui servoit d'Interpréte, vint à leur rencontre, & leur dit que le Gouverneur étoit au Port, mais qu'il attendroit que le Capitaine

Il leur fait une visite sur la Flotte.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Major allât le prendre. Les Envoyés furent obligés de retourner à bord pour rendre compte de cet obstacle. Houtman ne fit pas difficulté de descendre dans sa chaloupe, & de s'avancer vers le rivage; mais il se fit précéder d'un de ses gens, pour déclarer qu'il ne toucheroit pas la terre avant que le Traité d'alliance fût conclu. Enfin le Gouverneur étant sorti du Port avec seize grandes Pirogues, à la vue des Portugais, qui firent de nouvelles politesses aux Envoyés, Houtman entra dans sa Pirogue & s'assit près de lui. Ils s'entretinrent du gouvernement & des forces de la Hollande. Le Gouverneur demanda combien de Vaisseaux elle pouvoit équiper chaque année; de quel tems ils avoient besoin pour faire le voyage de l'Inde, & si les Hollandois avoient dessein de venir plus d'une fois à Bantam,

Il craint d'y être retenu.

Cette honorable visite fut reçue à bord avec les plus grandes marques de considération. Cependant lorsque le Gouverneur fut introduit dans la chambre du Capitaine, on s'apperçut qu'il trembloit, dans la crainte apparemment d'y être retenu prisonnier. Le Sabandar & Tomongon réléverent son courage. On regla les articles du traité. Entre plusieurs gratifications, le Gouverneur promit que la liberté d'acheter des épiceries ne seroit accordée à personne, avant que les Hollandois eussent achevé leur cargaison. Il souhaita de voir une partie des marchandises qu'ils avoient apportées. On lui montra des velours & des écarlates. On joignit à ce spectacle un nouveau présent d'une piéce de chaque espéce. Il visita toutes les parties du Vaisseau. Enfin il témoigna qu'on lui feroit plaisir de le saluer, à son départ, d'une décharge de toute l'artillerie. Le Sabandar voulut demeurer à bord, pour se donner le plaisir de voir tirer. Ces trois Seigneurs & tous les Gentilshommes du cortége étoient richement vétus. Leur habillement approchoit beaucoup de celui des Insulaires de Sumatra. Ils s'expliquerent dans des termes qui marquoient peu de confiance pour les Portugais. Le Sabandar raconta qu'il avoit offert à la Ville de Bantam, deux cens mille ducats pour l'Isle de *Pulo Pujam*, mais que cette proposition avoit été rejettée, parce que connoissant leurs intentions on ne doutoit pas qu'ils n'eussent élevé dans cette Isle une forteresse qui auroit ruiné le commerce de Bantam.

Houtman rend sa visite au Gouverneur.

Houtman n'ayant plus de raisons qui pussent le dispenser de descendre à terre, choisit le premier jour de Juillet pour rendre sa visite au Gouverneur. Sa suite ne fut que de neuf hommes. Il présenta la commission du Prince d'Orange, qui autorisoit les Officiers de la Flotte à former un traité d'alliance, en vertu duquel les Hollandois devoient jouir, dans le pays, de tous les priviléges accordés aux autres Marchands. Cette commission fut promptement traduite en Portugais & en Arabe. Ensuite Houtman demanda au Gouverneur des assurances par écrit, qui lui furent promises pour la premiere fois qu'il retourneroit au rivage.

Empereur de Java.

Le soir du même jour, on vit arriver à Bantam un Prince Indien, à qui les Portugais donnoient le titre d'Empereur, parce qu'il étoit fils d'un Monarque qui avoit exercé un empire absolu sur la plûpart des Rois de Java. Mais ils refusoient leur soumission au fils, sous prétexte qu'ayant fait un long séjour à Malaca, il y avoit conçu trop d'affection pour les Portugais, auxquels ils appréhendoient extrêmement de se voir soumis. Cependant il étoit reçu avec une haute distinction dans toutes les parties de l'Isle. Les Rois mêmes lui parloient

les mains jointes, suivant l'usage des esclaves à l'égard de leurs maîtres. On l'accusoit de mener un vie fort dereglée, & d'aimer excessivement à boire. Il fit l'honneur aux Hollandois de se rendre à bord, avec ses deux fils & quelques Portugais. Son habillement étoit une belle toile de cotton, brochée d'or. L'ainé de ses fils, qui étoit âgé de vingt ans & bien fait, portoit à sa ceinture un joiau d'or ovale, garni de pierreries fort grosses, dont la plûpart étoient des émeraudes & des rubis.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Le 3, Houtman retourna au rivage, pour demander au Gouverneur la confirmation de l'alliance. Il avoit redigé les articles qui devoient être signés, & dont le principal étoit que non-seulement la foi seroit gardée sans interruption, mais que si quelqu'un entreprenoit d'insulter l'une des deux parties, elles joindroient leurs forces pour résister de concert à tous leurs ennemis. Le cortege du Capitaine Major étoit composé de huit hommes, en habits de velours & l'épée au côté. Quatre marchoient devant lui, & quatre le suivoient. Un Page lui portoit un parasol sur la tête : deux Trompettes, qui marchoient aussi devant lui, avoient ordre de sonner par intervalles, & dix ou douze Matelots fermoient la marche. En chemin ; ils rencontrerent le Prince que les Portugais nommoient Empereur, & qui avoit son Palais hors de la Ville, dans l'enceinte de laquelle il ne devoit pas coucher. Il leur fit servir une collation de fruits & de confitures. Les Portugais affectant toujours de paroître amis des Hollandois, entrerent dans la Ville avec eux, & les prierent, suivant les termes de l'Auteur, de s'*abbaisser* jusqu'à venir dans une de leurs maisons. Ils avoient préparé un grand festin, & la bonne chere fut accompagnée de mille *fausses caresses*. Comme la jalousie est un sentiment difficile à vaincre, un d'entr'eux, qui avoit vû Houtman à Lisbone, lui demanda d'un air railleur s'il étoit devenu Duc. (30) Cependant leurs pratiques sécretes n'empêcherent pas que le traité ne fût signé du Gouverneur. Le Sabandar, dont les dispositions ne se relâcherent point en faveur des Hollandois, leur conseilloit d'acheter incessamment du poivre, parce qu'il n'avoit point été à si bon marché depuis dix ans. Mais d'autres raisons leur firent prendre, dans un conseil géneral, la résolution d'attendre la nouvelle recolte.

L'alliance est confirmée.

Faste des Hollandois.

Ils sont raillés par les Portugais.

Ils déliberoient ensemble sur le degré de confiance qu'ils devoient accorder aux Portugais, lorsque l'Interprête Quillin Panjam, arrivant à bord du *Maurice*, vint les avertir de la part du Gouverneur, qu'ils devoient se tenir sur leurs gardes, s'ils ne vouloient pas être surpris par l'Empereur, que les Portugais avoient séduit & qui avoit formé le dessein de les attaquer sous le voile d'une visite. Il nomma ce Prince *Raja d'Auma*. Un avis de cette importance répandit aussi-tôt l'allarme sur les quatre Vaisseaux. On chargea l'artillerie. On distribua les armes. Le lendemain le Gouverneur fit avertir encore qu'il s'étoit élevé de grandes dissensions dans la Ville ; qu'une partie du peuple vouloit attaquer la Flotte ; que d'autres refusoient de consentir à cette perfidie, mais qu'incertain des évenémens il leur conseilloit de redoubler leurs précautions. Houtman feignant d'ignorer ce qui se passoit à Bantam envoya deux de ses gens au Sabandar, sous le prétexte d'une simple commission. Ils observerent, dans son Palais, soixante fusils, qui paroissoient nouvellement chargés. Mais ce Seigneur,

On pense à les attaquer.

Bons offices du Sabandar.

(30) Page 287.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

auquel ils en marquerent de l'étonnement, leur dit que de sa part les Hollandois devoient être sans inquiétude ; que ces préparatifs ne se faisoient que pour chasser l'Empereur de la Ville ; que ce Prince y avoit une faction puissante, & que la Cour commençoit à craindre qu'il ne s'en rendît le maître. Il ajoûta qu'il leur recommandoit beaucoup de vigilance, parce que l'Empereur sollicitoit fortement la Noblesse de se joindre à lui pour les attaquer, & que c'étoit un avis qu'ils avoient déja dû recevoir du Gouverneur : qu'au reste, suivant les idées de bienséance établies dans la Nation, la Noblesse ne pouvoit refuser avec honneur de suivre ce Prince, & qu'elle assisteroit infailliblement à cet attentat ; mais qu'il étoit sûr qu'il y auroit entr'elle un signal d'avis, & qu'elle se tiendroit à l'écart, hors de la portée du canon (31)

Conspiration contre la Flotte.

Houtman étoit trop mal informé des affaires du Pays pour comprendre la nature de cette politique ; mais s'arrêtant à ce qui le concernoit, il jugea que l'Empereur engagé par les sollicitations des Portugais, & dans l'espérance apparemment de faire un butin considérable, avoit pris la résolution d'attaquer la Flotte Hollandoise. En effet, il apprit dans la suite que les Portugais lui avoient promis quatre mille Reales de huit pour le corps des quatre bâtimens & pour les munitions (32). Ils avoient sû lui persuader qu'en faisant entrer vingt hommes seulement dans chaque Vaisseau, il lui seroit facile de s'en rendre maître & de massacrer les Equipages. Cependant lorsqu'il fut informé que les Hollandois n'ignoroient pas son dessein, il eut recours à d'autres moyens pour l'exécuter. Il fit préparer un grand festin, auquel il fit inviter les Capitaines, les Maîtres de Vaisseau, les Trompettes & les Musiciens qui se trouvoient dans le Port. On publia, par son ordre, qu'il cherchoit à se procurer de l'amusement avec les Etrangers. Mais les Hollandois s'excuserent sur les occupations de leur commerce. Le 7, qui étoit la veille du festin, ils lui envoyerent un Officier, qui fut chargé de lui dire qu'on le prioit de ne rien entreprendre contre la Flotte ; & que s'il avoit formé ce projet, il seroit infailliblement répoussé avec autant de perte que de honte. On le fit prier aussi de ne pas s'en rapporter aux fausses imputations des Portugais, que l'intérêt seul faisoit parler. Il affecta de marquer beaucoup d'étonnement & d'ignorer de quoi il étoit question. Il ajoûta qu'il comptoit de voir le lendemain à sa fête les Officiers qu'il avoit invités, & qu'ils ne lui refuseroient pas cette preuve de confiance & d'amitié. Le 8, il envoya une Pyrogue à bord, pour amener ceux qu'il avoit invités. On répondit que la plûpart se portoient mal & n'étoient pas disposés à la joie d'un festin. En même-tems, on prit soin de conduire son messager sur le haut pont, où les armes étoient suspendues en fort grand nombre. Il fut si effrayé de ce spectacle, qu'il demeura quelque tems sans parler. Ensuite s'étant assis, il demanda quel étoit le dessein des Hollandois, & pourquoi le Capitaine Major sembloit irrité. On ne lui donna pas d'autre explication. Il partit sans rien ajoûter, & son effroi qui se communiqua bien-tôt à toute la Ville, fit perdre aux ennemis des Hollandois l'espérance de pouvoir insulter leurs Vaisseaux. L'Empereur abandonnant ses projets leur fit faire des excuses, & les fit même assurer que si l'on avoit tramé contr'eux quelque mauvais dessein, il n'y avoit pas eu la moindre part. Mais ils apprirent par des témoignages certains toutes les circonstances de cet horrible complot ;

La ruse est employée.

Les Hollandois effraient leurs ennemis.

(31) Page 289.

ce qui ne les empêcha point de lui envoyer un présent qu'il accepta. Son chagrin ou d'autres causes, le firent partir le 11 pour Jacatra, qui n'est qu'à dix lieues de Bantam.

Goia Raiaan, Marchand Turc.

Le 12, plusieurs Marchands Turcs & Arabes étant venus visiter la Flotte, il s'en trouva un, nommé *Goia Raiaan*, qui avoit été à Venise & qui parloit Italien. Il témoigna au Capitaine Major qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir se rendre en Hollande, pour retourner delà à Constantinople, qui étoit sa patrie; parce qu'il désespéroit de trouver le passage libre par Achin, depuis que le Roi faisoit arrêter tous les Marchands. Il offroit d'embarquer avec lui tous ses effets, & d'abandonner son héritage aux Officiers de la Flotte s'il mouroit en chemin. On lui répondit qu'il auroit le tems de délibérer encore sur ce dessein avant le départ de la Flotte.

Renouvellement de l'alliance.

D'un autre côté, le Sabandar, touché de l'inquiétude des Hollandois, proposa au Capitaine Major d'aller conférer avec le Gouverneur; & lui voyant quelque doute sur les dispositions de la Cour, il offrit de demeurer en ôtage pendant son absence. Cette offre ne fut pas acceptée; mais il s'obstina du moins à laisser son fils aîné, tandis que Houtman & Robert Verhel descendirent à terre avec lui. Ils furent bien reçus du Gouverneur. Les sermens furent employés de part & d'autre. On jura de se prêter mutuellement une forte assistance contre toutes sortes d'ennemis, & l'Empereur même n'en fut pas excepté. Après un engagement si sacré, les Hollandois se crurent en état de braver leurs ennemis. Renier, avec dix autres, transporta dans la Ville diverses marchandises, pour y jetter les fondemens du commerce. On leur donna une maison bâtie de pierre, qui ne manquoit d'aucune commodité. Mais le Sabandar les avertit de ne pas se lier indifferemment avec tous les habitans, & de n'aller trop souvent chez personne. Il leur recommanda sur-tout de ne pas converser avec les femmes. Le même jour, un Javanois leur fit voir leurs trois Vaisseaux & la Pinasse dessinés, avec les Pavillons du Prince Maurice, tels qu'ils étoient dans la rade de Bantam. Ce spectacle les surprit d'autant plus, qu'ils étoient fort éloignés de croire les Indiens bons peintres ou habiles dessinateurs. (32)

Ils établissent un Comptoir à Bantam.

Bon conseil qu'ils négligent.

Quelques Marchands Arabes & Chinois offrirent du poivre aux Hollandois. Houtman, persuadé avec le Conseil, que le poivre nouveau seroit encore à plus bas prix, ne put se déterminer à profiter de ces offres, quoiqu'un Portugais, nommé *Pedro de Tayde* & natif de Malaca, qui avoit donné des preuves effectives d'affection pour les Hollandois, lui conseillât de les accepter. Il lui représentoit que le prix du poivre étoit alors aussi bas qu'il eut jamais été, & qu'à l'arrivée des Jonques Chinoises il s'en faudroit beaucoup qu'il demeurât sur le même pied. Pedro de Tayde étoit un fameux Pilote, qui avoit fréquenté toutes les côtes & les Isles des Indes Orientales, & qui en avoit dressé des Cartes. Mais on refusa de s'en rapporter à son expérience; & l'on différa si long-tems, qu'on se répentit enfin d'avoir manqué l'occasion. Cependant le Gouverneur, l'Amiral & le Sabandar ayant visité le nouveau comptoir des Hollandois avec un suite nombreuse, s'étoient hâtés d'acheter une grande partie de leurs marchandises, qui ne devoient être payées qu'après la récolte, au prix que le poivre se vendroit alors.

Quel que fut alors le motif de cet empressement, la jalousie des Portugais

(32) Page 292.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Le Gouverneur prête l'oreille aux insinuations des Portugais.

ne s'endormoit pas. Ils souffloient sans cesse aux oreilles du Gouverneur que les Hollandois n'étoient venus que pour observer le pays. Ils en apportoient deux preuves ; l'une, que leur conduite faisoit assez connoître qu'ils n'avoient aucune intention d'acheter ; la seconde, qu'il n'étoit pas possible qu'ils fussent venus d'un pays aussi éloigné que la Hollande avec si peu de gens d'équipage : qu'il y avoit par conséquent beaucoup d'apparence qu'ils faisoient le métier de Corsaires, & qu'ils avoient perdu une partie de leurs gens en attaquant quelque Vaisseau qu'ils avoient voulu prendre. Ils ajoutoient qu'ayant vû à Lisbone quantité de Flamands & de Hollandois, ils trouvoient que ceux de la Flotte ne leur ressembloient pas (33). Ces insinuations firent naître par degré des soupçons au Gouverneur. Une grosse somme d'argent qu'on lui offrit s'il vouloit rompre avec Houtman, eut encore plus de force pour les confirmer. Il proposa néanmoins aux Hollandois quelques sacs de poivre, en déduction de ce qu'il devoit pour les marchandises. Ils les accepterent : mais les sacs ne furent pas livrés, & ce procédé leur fit connoître qu'on ne pensoit qu'à les amuser par de fausses espérances. D'ailleurs ils apprenoient chaque jour de Tayde, tout ce qui se machinoit contr'eux. Cet honnête Pilote les visitoit souvent, avec des sentimens d'amitié qui lui avoient attiré leur confiance ; & s'il eut vêcu plus long-tems, ils se flattoient d'en tirer des lumiéres importantes sur l'état des Indes. Mais le Gouverneur ayant permis aux Portugais de se défaire de lui, ils entrerent dans sa maison au nombre de seize, le 18 d'Aoust, & l'égorgerent barbarement, sans qu'on fît aucune recherche de ce meurtre (34).

Assassinat commis par les Portugais.

Furieux emportement des Hollandois.

Cependant les Officiers de la Flotte firent des plaintes, au Gouverneur, du refus qu'il faisoit de leur livrer le poivre. Ils lui déclarerent ouvertement que l'honneur d'un Prince consistoit à tenir ses promesses. Dans la chaleur de leur ressentiment, ils le menacerent de venir devant la Ville & d'y mettre le feu. Ensuite faisant emballer toutes leurs marchandises, avec quelques sacs de poivre qu'ils avoient achetés, ils se disposerent à les faire porter à bord, comme s'ils eussent pris la résolution de partir. Les Portugais avoient deux Jonques au Port, qu'ils chargeoient de cloux de girofle & d'autres marchandises pour Malaca. Le Gouverneur frappé de l'emportement des Hollandois craignoit qu'ils n'enlevassent ces deux bâtimens, & que le Gouverneur de Malaca ne le rendît garant de cette perte. Ses allarmes augmenterent en apprenant que la Pinasse Hollandoise s'étoit approchée de la Ville, & qu'elle avoit sondé toutes les parties du Port. Houtman n'avoit eu dessein que de braver les Portugais, & d'intimider les Habitans ; mais une entreprise de cette nature fit croire le danger si pressant, que tous les bâtimens de Java qui étoient à la rade couperent leurs cables & se laisserent dériver vers le rivage. Bien-tôt les Hollandois du comptoir furent avertis qu'il se faisoit à Jacatra de grands préparatifs pour attaquer la Flotte. Ils communiquerent cette nouvelle aux Officiers, & firent porter à bord une somme d'argent qu'ils avoient reçue du Gouverneur pour le payement de leurs marchandises.

Houtman est arrêté.

Malgré cet avis, Houtman, suivi de sept hommes, eut la hardiesse de se rendre chez le Gouverneur. Mais à peine fut-il entré au Palais qu'il y fut arrêté avec tous ses gens, parce que dans la chaleur de ses discours il s'étoit

(33) Page 294. (34) Page 295.

vanté

vanté de prendre les deux Jonques. Au même inſtant, le Gouverneur envoya ordre aux Hollandois du comptoir de ne pas s'en écarter, en les faiſant aſſurer néanmoins qu'il n'y avoit rien à redouter pour eux, & qu'il n'étoit irrité que des emportemens du Capitaine.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Les Hollandois uſent de repréſailles.

Les Officiers de la Flotte ne voyant pas revenir la chaloupe, comprirent qu'il étoit arrivé quelque déſordre. Mais leur incertitude finit bien-tôt, à la vûe de l'Interprête du Gouverneur, qui s'étant rendu à bord avec un des Hollandois du comptoir & une ſuite de neuf eſclaves, leur déclara que le Capitaine n'avoit été arrêté que pour prévenir l'exécution de ſes ménaces, & qu'il ſeroit relâché après le départ des deux Jonques. Mais cette déclaration parut ſi ſuſpecte, que le Conſeil prit le parti d'arrêter l'Interprête & les eſclaves, à l'exceprion de deux, qui furent renvoyés au Gouverneur, pour lui déclarer auſſi qu'il ne devoit eſpérer la liberté de ſes gens qu'après avoir relâché le Capitaine. Ce Seigneur, qui étoit à diner chez le Sabandar lorſqu'il reçut cette nouvelle, ſe leva bruſquement & jura que ſi ſon Interprête n'étoit pas relâché avant le coucher du ſoleil, il feroit mourir tous les priſonniers qui étoient entre ſes mains. On ne manqua pas d'en informer Houtman, qui écrivit auſſi-tôt aux Officiers de la Flotte, qu'il lui paroiſſoit néceſſaire de rendre la liberté à l'Interprête. Sa lettre fut portée par trois eſclaves, à qui l'on rendit ſur le champ deux des eſclaves priſonniers, en s'excuſant de ne pas renvoyer l'Inrerprête ſur ce que le tems étoit fort mauvais & le canot fort petit. Cependant, après une ſérieuſe déliberation, il fut reconduit le lendemain au rivage. On avoit manqué de prudence dans la maniere dont on s'y étoit pris pour l'arrêter. Le premier mouvement des équipages avoit été ſi violent, qu'il s'étoit cru menacé de la mort, & que la frayeur avoit porté même quelques-uns de ſes gens à ſe précipiter dans les flots. Enſuite on l'avoit chargé de fers, & ſon inquiétude avoit duré toute la nuit. Cependant la ſatisfaction qu'il eut de ſe voir libre, lui fit obtenir du Gouverneur, que la chaloupe retourneroit à bord avec cinq des priſonniers Hollandois, & que le commerce ſeroit continué. Mais les Officiers de la Flotte n'envoyerent qu'une petite ſomme, avec un ſeul homme, qui avoit ordre d'exhorter le reſte des priſonniers à faire tous leurs efforts pour ſe mettre en liberté, parce que les Vaiſſeaux commençant à manquer d'eau, il étoit impoſſible qu'ils demeuraſſent plus long-tems à l'ancre dans la rade. Ce meſſager fut retenu avec les autres, ſous prétexte qu'étant venu ſeul & ſans marchandiſes, ſa commiſſion devoit renfermer quelque artifice. Les Officiers irrités de cette nouvelle inſulte trouverent le moyen de faire ſçavoir aux priſonniers qu'ils avoienr deſſein de s'approcher de la Ville & de la battre en ruine. Houtman leur répondit que s'ils en venoient à cette extremité, c'étoit fait de tout ce qu'il y avoit d'Hollandois à Bantam ; & ceux du comptoir envoyerent chaque jour à bord de l'eau & d'autres rafraîchiſſemens, pour détourner le Conſeil d'une réſolution qui leur auroit été fatale. (35)

Comment ils traitent l'Interpréte du Gouverneur.

Hoſtilités commencées par les Hollandois.

Dans un embarras ſi preſſant, le Conſeil général fut aſſemblé le 4 de Septembre à bord du *Maurice*. Il entra dans une longue délibération, dont le réſultat fut d'écrire au Gouverneur que s'il ne relâchoit pas le Capitaine & tous ſes gens, avec leurs effets, on ſe croiroit authoriſé par la commiſſion du Prince

(35) Page 299.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Maurice & par le traité, à se servir de toutes les forces qu'on avoit en main pour user de représailles. (36) Cette lettre fut envoyée par un pêcheur, à qui l'on donna quelques petits miroirs pour son salaire & qui promit de la rendre. Le 5, après avoir attendu inutilement une réponse jusqu'à midi, les quatre Vaisseaux s'approcherent de la Ville & mouillerent sur trois brasses. Les chaloupes furent armées; & celle du Lion Hollandois, montée de treize hommes, s'avança vers une Jonque; y jetta le grapin & s'en saisit. On n'y trouva que quatorze esclaves des Portugais, qui ne firent aucune resistance & qui demanderent la vie. Aussi-tôt la Jonque fut amenée proche des Vaisseaux, sans que personne entreprît de s'y opposer, quoique cette expédition se fît à la vûe d'une multitude d'habitans. La chaloupe du *Maurice* aborda une autre Jonque, qui ne fit pas plus de résistance que la premiere. La Pinasse s'avançoit vers une troisiéme; mais les Portugais, à qui elle étoit aussi, prirent le parti d'y mettre le feu & la brûlerent jusqu'à fleur d'eau. La Pinasse en attaqua une autre & la prit. On n'y trouva, comme dans la seconde, que du ris, des noix de cocos & d'autres provisions de peu de valeur. La premiere étoit chargée de vingt tonneaux de cloux de girofle, de vingt-six tonneaux de poivre long, de benjoin, & d'autres marchandises; l'autre d'Esclaves. Celle qui avoit été brûlée étoit beaucoup plus riche; elle contenoit, au rapport des Esclaves, cinquante tonneaux de cloux de girofle, & diverses marchandises précieuses, dont on ne put rien dérober à l'activité du feu. (36)

Ils prennent plusieurs Jonques.

Les prisonniers Hollandois sont conduits au supplice.

La lettre du Conseil avoit été remise par le pêcheur à un Hollandois de la Ville, qui l'avoit portée au Sabandar; & le Conseil Javanois s'étoit assemblé le lendemain: mais au milieu de ses déliberations il apprit que les Vaisseaux avoient mouillé devant la Ville & qu'ils s'étoient déja saisis de quelques Jonques. Dans le premier transport de sa colére, le Gouverneur donna ordre au Sabandar de faire arrêter tous les Hollandois du comptoir. Ils furent conduits au Palais, & de-là menés avec les anciens prisonniers au lieu où se faisoient les exécutions publiques. Tout sembloit leur annoncer une affreuse sentence. Cependant un nouvel ordre dissipa leur crainte. Ils furent distribués d'abord dans les maisons de quelques Chinois; & par un troisiéme ordre, qui ne fut gueres moins précipité, ils furent reconduits dans leurs prisons. (38)

On leur accorde la vie.

Houtman écrivit au Conseil de la Flotte, pour le prier de se conduire avec plus de modération. Il ajoûta qu'on lui avoit fait espérer que si les Jonques n'avoient pas été pillées on lui rendroit la liberté. Avec sa lettre, les Officiers de la Flotte en reçurent une du Gouverneur, qui demandoit que les hostilités fussent interrompues, & qui promettoit à cette condition de renvoyer le lendemain les prisonniers. Ils lui firent réponse; mais ce fut pour l'exhorter d'un ton ferme à remplir sa promesse, en le menaçant, s'il y manquoit, de s'approcher encore plus de la Ville & de la réduire en cendres. Ils lui donnoient, pour l'exécution, jusqu'à la fin du grand marché de Bantam, qui se tient chaque jour au matin.

Combat entre les Hollandois & les Javanois.

Le jour suivant, on attendit tranquillement la fin du grand marché. Mais ne recevant aucune nouvelle de la Ville, on appréhenda que les habitans n'eussent employé cet intervalle à pourvoir à leur défense. Dans cette crainte,

(36) Page 300. (37) Page 301. (38) *Ibid.*

on détacha la pinasse, avec une chaloupe armée de vingt-huit hommes, sur une Jonque qu'on vit courir derriere une Isle. Elle fut abordée & coulée à fond. Les habitans, qui étoient en grand nombre sur le rivage, n'eurent pas plutôt vû périr la Jonque, qu'ils se jetterent dans une vingtaine de pirogues, dont chacune étoit capable de contenir cinquante hommes. Ils étoient armés de longues piques, de sabres, de rondaches, de javelots & de quelques fusils. Toutes les pirogues, s'étant rangées en forme de croissant, porterent ensemble sur la pinasse, qui eut beaucoup de peine à virer assez promptement pour éviter leur premier effort. Mais s'étant heureusement dégagée, avec le secours de la chaloupe, elle attendit les pirogues jusqu'à la portée du canon. Alors les Hollandois de deux Bâtimens firent un si grand feu, qu'ils en coulerent quelques-unes à fond, & qu'ils tuerent ou blesserent plus de cent Javanois (39). Cependant ils ne purent empêcher que par les divers mouvemens des pirogues, les ennemis n'approchassent d'assez près pour couper la hansiere qui tenoit la chaloupe à la toue. Les Javanois sauterent dans la chaloupe, & s'y battirent avec un courage extraordinaire. Ils eurent l'adresse de passer leurs piques dans les sabords de la pinasse, & d'embarrasser beaucoup les canoniers. Mais on leur envoya de si furieuses salves de mousquets, qu'il en tomba un grand nombre. Les autres ne sçachant où placer leurs blessés, se trouverent dans une confusion qui les força de se retirer. La pinasse chassa sur eux & les poursuivit jusqu'au rivage, tandis que les trois Vaisseaux, qui s'étoient avancés à l'entrée du Port, battoient la Ville en ruine avec tout leur canon (40).

Les Javanois se retirent maltraités.

Ainsi les Hollandois demeurerent triomphans, & leurs ennemis rentrerent fort humiliés dans leurs murs. Mais le ressentiment du Gouverneur s'étant tourné contre les prisonniers, ils furent aussi-tôt condamnés à mort. L'exécution n'auroit pas été differée, si le Conseil avoit pû s'accorder sur le genre du supplice. Les uns vouloient qu'ils fussent attachés à des pieux, pour y être percés de fléches. D'autres, qu'on les mît à la bouche du canon; & d'autres, qu'ils fussent poignardés. Cette opposition de sentimens fit remettre leur mort au lendemain. Cependant le canon de la Flotte ne cessa pas de tirer jusqu'à la pointe du jour, & blessa plusieurs habitans. Un boulet, qui tomba dans le Palais du Roi, acheva de répandre l'épouvante & contribua beaucoup au salut des prisonniers. Houtman fut sollicité d'écrire à bord, & de presser les Officiers de la Flotte non-seulement de faire cesser le feu du canon, mais de s'éloigner même de la Ville, s'ils n'aimoient mieux le voir attaché à un pieu sur le rivage & percer de fléches. Il ajouta qu'on faisoit de grands préparatifs pour attaquer les Vaisseaux à force ouverte & par toutes sortes de ruses; que les habitans, sans chercher du secours hors de leurs murs, avoient assez de gens de guerre pour l'entreprendre; que les principaux Seigneurs, tels que le Gouverneur, le *Sabandar*, le *Tommongton* & plusieurs autres, avoient pour leur garde chacun plus de trois cens hommes, dont la vie les touchoit peu & qu'ils exposeroient volontiers. Enfin, il paroissoit craindre beaucoup que les prisonniers ne fussent transferés à Malaca & livrés aux Juifs; infortune qui auroit mis le comble à toutes les autres (41).

La vie des prisonniers est menacée.

Craintes de Houtman.

Des instances si sérieuses firent prendre le parti de s'éloigner du rivage. D'au-

Négociations pour la paix.

(39) Page 302. (40) *Ibid.* & suivantes. (41) Page 304 & suiv.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

tres Lettres promettoient la liberté de Houtman, si l'on vouloit payer trois mille piéces de huit pour sa rançon, & faisoient entendre que les Portugais mêmes employoient tous leurs efforts pour l'obtenir. On n'eut pas de peine à deviner la cause de ce changement. C'étoit l'envie d'obtenir la restitution des Jonques qui leur appartenoient, & dont ils auroient souhaité qu'on fît l'échange avec les prisonniers. Mais le Gouverneur leur avoit répondu que c'étoient les prisonniers de l'Etat; d'où les Hollandois croyoient pouvoir conclure qu'on obtiendroit leur liberté pour une somme d'argent. Le Gouverneur écrivit lui-même qu'il pourroit consentir à les relâcher si l'on vouloit finir les hostilités; mais que si l'on s'obstinoit à continuer la guerre, il feroit tomber sur eux sa vangeance. Quelques Relations lui font ajouter : » Que si les Hollandois » avoient dessein d'entrer en guerre, il s'en soucioit peu, & qu'il se mettroit » en état de les aller visiter; mais que s'ils desiroient la paix, il y consentoit » aussi, & qu'il étoit prêt à remplir toutes les conditions du Traité : Qu'on » ne pouvoit même lui reprocher de les avoir violées jusqu'alors, & que s'il » avoit fait arrêter quelques Hollandois, il y avoit été forcé par l'insolence » de leurs menaces, d'autant plus que son unique dessein avoit été de s'assurer » d'eux jusqu'au départ des Jonques; que si les marchandises en avoient souf- » fert quelque dépérissement, il offroit d'en payer la perte, & de restituer » l'argent qu'il avoit reçu ou d'en rendre la valeur en poivre; qu'il n'avoit au- » cun sentiment de haine contre les Hollandois; que tout le mal étoit venu » des querelles particulieres qu'ils avoient eues avec quelques habitans, & que » dans la premiere source il venoit des faux rapports & de la malignité des » Portugais (42).

Lettre du Gouverneur.

Réponse du Conseil.

Le Conseil de la Flotte répondit qu'il ne desiroit que la paix, & qu'il étoit prêt à convenir d'un dédommagement pour la perte que les Jonques avoient pû souffrir. En effet, avant la fin du même jour, le *Maurice* & la *Hollande* ayant enlevé ce qui pouvoit les accommoder dans les deux Jonques dont ils s'étoient saisis, les laisserent aller à la dérive; & les habitans, qui s'en apperçurent, ne balancerent point à s'en approcher dans leurs pirogues & s'en remirent en possession.

Les Hollandois levent l'ancre.

Après avoir témoigné leur inclination pour la paix par une démarche si volontaire, les Hollandois leverent l'ancre le 13 pour aller chercher une aiguade. L'eau ne manquoit pas sur la côte; mais ils craignoient qu'il n'y eût pas de sûreté à s'en approcher, parce que le Gouverneur avoit posé de gros corps-de-garde à toutes les rivieres. Ils se déterminerent à tourner leurs voiles vers Sumatra. Aussi-tôt qu'ils eurent quitté la rade, les prisonniers furent distribués dans la Ville à ceux qui avoient perdu quelques Esclaves dans le dernier combat. On les sollicita d'abandonner leur Religion, & la violence y fut même employée; mais leur résistance fut si constante, qu'on cessa de les tourmenter. Les Portugais présentoient chaque jour des requêtes au Conseil, par lesquelles ils demandoient à les acheter pour une somme d'argent. Ils offroient quatre mille piéces de huit (43), prix assez considérable pour neuf Hollandois. Mais toutes leurs instances furent rejettées.

Sort des prisonniers.

La Flotte rentre dans la rade de Bantam.

La Flotte étant rentrée dans la rade, après avoir fait de l'eau à Sumatra,

(42) Pages 305 & 306. (43) Page 308.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Houtman eut la liberté d'écrire à ses Officiers. Il les prioit, non-seulement de ne point approcher de Bantam & de suspendre toutes sortes d'insultes, mais encore d'écrire eux-mêmes au Gouverneur, & de lui proposer des conditions raisonnables pour la rançon des prisonniers. C'étoit le seul parti auquel on pût s'arrêter. Quatre Vaisseaux Hollandois, dans l'état où ils étoient déja réduits par les fatigues d'une longue navigation, ne pouvoient esperer sans une aveugle témérité d'imposer des loix à une Nation entiere, ni de forcer le Gouverneur dans ses murs. Après diverses propositions, on convint, le 11 d'Octobre, des trois articles suivans : » 1°. Que les Hollandois payeroient deux » mille réales de huit, & qu'aussi-tôt les prisonniers auroient la liberté de » retourner à bord : 2°. Que ce qui avoit été pris de part & d'autre demeu» reroit entre les mains de ceux qui en étoient possesseurs, & passeroit pour » une juste compensation. 3°. Qu'on feroit un nouveau Traité d'alliance, & » que le Commerce seroit rétabli avec une confiance mutuelle «. Dès le même jour, le Gouverneur envoya sur la Flotte deux ôtages, dont l'un étoit un Gentilhomme Chinois, qui avoit plus de cent Esclaves. L'autre étoit le maître de la maison où les Hollandois avoient établi leur Comptoir. Le Conseil des Vaisseaux envoya de son côté mille piéces de huit avant la nuit, & le reste de la somme fut compté le lendemain. Les prisonniers furent renvoyés fidellement (44).

On s'accorde par un Traité.

Cet heureux jour fit renaître les plus belles apparences de tranquillité & d'amitié. On porta toutes sortes de rafraîchissemens aux Hollandois, qui avoient d'ailleurs la liberté d'en venir acheter dans la Ville, & qui profiterent du tems pour se procurer diverses parties de poivre & de muscades. Mais il s'éleva bien-tôt de nouvelles difficultés à l'occasion d'un droit de deux cens réales de huit, que le Gouverneur exigea pour chaque Vaisseau. Ce différend n'auroit pas été capable de ruiner la bonne intelligence; mais il arriva dans l'intervalle un Ambassadeur Portugais de Malaca, qui apporta au Gouverneur dix mille réales de huit & d'autres présens, pour l'engager à fermer les voies du Commerce aux Hollandois. Si c'étoit acheter cette grace assez cher, elle ne pouvoit être refusée à ce prix. Le Gouverneur, oubliant toutes ses promesses, apporta pour prétexte que la Noblesse du pays ne voyoit pas les Hollandois de bon œil & ne vouloit pas permettre qu'ils demeurassent plus long-tems sur cette côte. Ils avoient pris des engagemens avec les Capitaines de deux Jonques chargées de noix & de fleur de muscades, qui étoient venues des Isles de Banda & qui appartenoient au maître de leur maison. Le marché étoit presqu'à sa fin; mais le Gouverneur leur défendit de le conclure (45).

Nouveaux sujets de division.

Cette défense fut regardée comme le signal de la haine & de l'interruption du Commerce. Le Conseil des Vaisseaux fit rappeller à bord tout ce qu'il y avoit de Hollandois à terre. Ils furent même avertis par le Sabandar & par tous leurs amis, que s'ils ne vouloient pas être arrêtés & livrés peut-être aux Portugais, ils devoient se hâter de partir & ne plus revenir au rivage. Houtman fit emporter les principaux effets & brûler ce qu'il y avoit de moins important. Cette diligence n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de peine à s'embarquer, parce qu'il étoit déja tard, & que le Vaisseau de l'Ambassadeur étant

Les Hollandois sont forcés de quitter Bantam.

(44) Page 310 & suivantes. (45) Page 311.

I Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

devant le Port, quelques Portugais entreprirent de l'insulter. Cependant il se défendit avec tant de résolution qu'il s'ouvrit un passage. Un de ses Commis qui étoit demeuré dans la Ville, ne put se sauver qu'à l'aide d'un honnête Chinois, qui le fit porter à bord entre deux nattes par sept de ses Esclaves, armés chacun d'une pique & d'un fusil, quoiqu'on lui eût offert cent vingt réales de huit pour le livrer aux Portugais. Le lendemain, un Esclave affectionné aux Hollandois se rendit sur la Flotte, déguisé en habit d'homme libre, pour leur donner avis qu'on avoit arrêté plusieurs de leurs partisans, sur-tout un certain *Antonio Sylveiro*, qui leur avoit rendu des services considérables; qu'on le menaçoit du dernier supplice, & qu'on faisoit en même-tems de grands préparatifs pour attaquer la Flotte (46).

Ils recommencent les hostilités.

On assembla aussi-tôt le Conseil général à bord du *Maurice*, & dans le ressentiment de tant d'injures on prit la résolution d'en tirer vengeance. Les quatre Vaisseaux s'approcherent de Bantam & commencerent par se saisir de deux Jonques chargées de noix & de fleur de muscade, pour lesquelles ils étoient en marché. Soixante Esclaves, qui étoient dans l'une des deux Jonques, & qui ignoroient l'accord de leur Maître avec les Hollandois, firent quelque mouvement pour la défendre. Mais, au bruit des premiers coups de mousquet, ils se jetterent dans les flots & se sauverent à la nâge. Deux chaloupes armées s'avancerent aussi vers celle du Vaisseau Portugais, qui se déroba néanmoins à leurs efforts. On prit quelques autres Jonques, & les quatre Vaisseaux ne se retirerent qu'après avoir fait un feu terrible sur la Ville.

L'Empereur leur propose de se joindre à lui.

Cependant on fut informé que les habitans continuoient leurs préparatifs, excités par les Portugais qui leur promettoient du secours, & qui avoient fait prier l'Empereur de revenir à Bantam pour fortifier leur parti. Ce Prince, qui passoit pour brave, étoit alors devant une petite Isle de la baye, qui se nomme *Pulo-Dua*, avec six ou sept barques armées de cent cinquante hommes. Il répondit qu'après les affronts qu'il avoit reçus à Bantam, il n'y pouvoit retourner avec honneur; & pour confirmer cette réponse du côté des Hollandois, il les sollicita de se joindre à lui pour attaquer la Ville. Quelques-uns de ses gens qu'il envoya sur la Flotte, avec un présent de volaille, demanderent un sauf-conduit & firent entendre que son dessein étoit d'y venir lui-même. En effet, il s'y rendit le 4 de Novembre; mais cette visite fut suspecte aux Hollandois (47). Cependant ils lui firent le récit de tout ce qui s'étoit passé depuis son départ de Bantam, sans lui déguiser le dessein qu'on lui avoit attribué d'avoir voulu les surprendre & les attaquer. Il répondit qu'il n'ignoroit pas qu'on le haïssoit à Bantam; que cette accusation n'étoit qu'une calomnie; qu'il avoit été chassé aussi de Jacatra; mais que si les Hollandois vouloient joindre leurs forces aux siennes, il ne désespéroit pas de réduire ces deux Villes insolentes.

Raisons qui portent les Hollandois à partir sans vangeance.

Houtman considera qu'il y avoit aussi peu de profit que (48) d'honneur à se promettre de cette entreprise; qu'en supposant même que les Hollandois fissent un carnage extraordinaire des habitans, ils ne pouvoient manquer de perdre aussi quelques-uns de leurs gens, & que dans l'incertitude de ce qui pouvoit leur arriver, à cette distance de leur pays, la moindre diminution de leurs forces étoit une perte considérable. Ces réflexions lui firent prendre le parti de lever l'ancre.

(46) Page 313 & suiv. (47) Page 316. (48) Page 317 & suivantes.

Il s'approcha d'une riviere, nommée *Tanjunjava*, huit lieues à l'Eſt de Bantam, ſous la conduite d'un Pilote-*cotier*, Guzarate de Nation, qui ſe nommoit *Abdul*. Cette riviere eſt à la pointe la plus occidentale de la baye de Jacatra, derriere quelques Iſles. Pendant qu'on y étoit à l'ancre, les Hollandois obſerverent que la plus grande étendue de l'Iſle de Java eſt de l'Eſt à l'Oueſt; que le terrain de cette côte eſt bas & uni; qu'il s'y trouve des anſes, des golfes, des enfoncemens, où tombent pluſieurs rivieres, & ſur leſquels on voit différens Villages; que la plupart de ces golfes ont des baſſes & des bancs, ſur-tout devant *Punctan* & *Tanhara*, qui ſont des Villages fort peuplés (*).

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596. Riviere de Tanjun-Java.

Le 13, on arriva devant Jacatra, pays bas & uni, qui eſt bordé de quantité d'Iſles, & qui a divers enfoncemens dans la côte. On vit paroître auſſi-tôt un grand nombre de Pyrogues, la plûpart chargées de rafraîchiſſemens, entre leſquelles étoit celle du Sabandar, qui venoit offrir lui-même tous les ſecours que la Ville pouvoit fournir à la flotte; & pour exciter la confiance des Hollandois, il voulut demeurer en ôtage, tandis qu'ils enverroient à terre quelques-uns de leurs gens. La Ville étoit compoſée d'environ trois mille maiſons, & traverſée par une belle Riviere. Le pays eſt entrecoupé d'eaux & d'une fertilité extraordinaire. Mais la plûpart des habitans ayant pris la fuite à la vûe des Hollandois, Houtman vit peu d'apparence de commercer avec des gens ſi farouches; d'autant plus qu'il n'ignoroit pas que toutes les marchandiſes de la Ville & des lieux voiſins ſe tranſportoient à Bantam. Cependant deux Facteurs, qui y étoient deſcendus, furent traités fort civilement dans la maiſon du Sabandar. Le Roi même, averti de l'arrivée de la Flotte, ſe rendit à bord le 16, accompagné de quelques Seigneurs. Il étoit fort âgé. Après avoir viſité le Vaiſſeau où il étoit monté, il remercia les Officiers Hollandois de l'honneur qu'ils faiſoient à ſes états, & leur promit ſa protection. Ces politeſſes ne les empêcherent pas de remettre à la voile. Ils firent diverſes traverſées, juſqu'au 2 de Décembre, qu'ils relâcherent au-deſſus d'une Ville nommée *Tubaon*. Cet endroit du pays eſt fort montueux, & facile à reconnoître par une haute montagne qu'on découvre en avançant de l'Oueſt à l'Eſt, en forme de chapeau à large bord, ſur le ſommet de laquelle s'éleve un grand arbre qui ſe fait remarquer entre tous les autres. A l'Oueſt de la montagne, on apperçoit un grand golfe, qui reſſemble fort à une riviere; & ſur la même route, le long de la côte, on trouve un autre golfe où les Hollandois mouillerent (50)

La Flotte mouille devant Jacatra.

Etat de cette Ville.

Ville de Tubaon.

A peine les voiles furent-elles amenées, qu'une Pirogue vint à bord de *l'Amſterdam*, demander de la part des habitans d'où venoit la Flotte. On reçut civilement ceux qui étoient dedans, & le tems étant fort gros on les pria de demeurer à bord juſqu'au lendemain. Ils avoient quelques épiceries à vendre. On apprit d'eux qu'il y avoit, ſur la côte, trois Villes peu éloignées l'une de l'autre, dont *Tubaon* eſt la plus conſidérable. Les deux autres ſe nomment *Cidaio* & *Surbaia*. Le pays eſt fort montueux & ſe fait reconnoître à trois montagnes longues & noires, dont le ſommet s'applatit en forme de longues tables. Les Portugais les nomment *Aſmeſas de Tubaon*, & les Malais *Batto Cillinqh*.

Trois Villes peu éloignées entr'elles.

(*) Voyez ci-deſſous la deſcription de cette Iſle.

(49) Perſonne n'ignore que Jacatra eſt aujourd'hui Batavia. On en verra la deſcription dans le Voyage de *Graaf*.

(50) Pages 221, 222.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

A trois lieues du golfe est une autre Ville, nommé *Joartam*, où le Commerce est assez florissant, par la multitude des Jonques qui vont aux Moluques, à Amboine & à Banda, d'où elles reviennent chargées pour Bantam. Sur l'invitation des gens de la Pirogue, on envoya au rivage un homme de l'*Amsterdam*, avec le Pilote *Abdul*, qui parloit fort bien le Portugais, le Malais & la langue de Java. Lorsqu'ils furent à terre, on leur amena deux chevaux de selle, pour se rendre à la Ville. Cependant leurs guides ayant remarqué qu'Abdul n'étoit pas de Java, lui demanderent d'où il étoit. Il répondit naturellement qu'il étoit de Bengale, & qu'il faisoit sa demeure à Bantam. On voulut l'arrêter, pour faire connoître que les habitans du pays n'étoient pas amis de cette Ville, contre le Gouverneur de laquelle ils vomirent mille injures. Mais ils s'appaiserent en apprenant qu'il s'étoit embarqué volontairement sur la Flotte Hollandoise. Ils allerent ensemble saluer le Roi, qui les reçut fort bien, & qui leur promit non-seulement de visiter les Vaisseaux Hollandois, mais d'y mener des ôtages, pour établir tout d'un coup la confiance. Ensuite il leur fit voir un monceau de cloux de girofle, qui contenoit environ soixante tonneaux, & qu'il offrit de vendre à un prix raisonnable. Ce Prince se nommoit *Lella* (51).

Défiance des Habitans.

Entre les gens de la Piroque qui avoient invité les Hollandois à descendre, il y avoit un renegat Portugais, qui ayant été fait prisonnier à Malaca dès l'âge de quinze ans, avoit été transporté à Java depuis dix-sept ou dix-huit ans, avec quelques autres Portugais. Il s'étoit acquis tant de considération dans le pays, qu'il commandoit deux mille hommes à Surbaia. Ses politesses & ses offres furent si affectées qu'elles inspirerent de la défiance. On le soupçonna d'être envoyé par les Portugais de Bantam (52) pour susciter de nouveaux troubles, & la suite vérifia ce soupçon. Le même jour, Schellinger, Capitaine de l'*Amsterdam*, reçut de la part du Roi un oiseau fort rare. Les Insulaires le nomment Eme. Il est une fois plus gros qu'un cygne. Son plumage est noir par tout le corps, & semblable à celui de l'autruche; mais il n'a ni langue, ni aîles, ni queuë. Le dessus de sa tête est revêtu d'une écaille aussi dure que celle d'une tortue. Ses jambes sont longues; ses pieds, gros & nerveux. Il s'en sert pour sa défense, ruant & frappant par derriere comme un cheval. Il avalloit tout d'un coup ce qu'on lui offroit à manger, & même une pomme de la grosseur du poing, qu'il rendoit aussi entiere qu'il l'avoit avallée. Il dévoroit de même des charbons ardens, sans en paroître incommodé, & des morceaux de glace, qui servoient apparemment à le rafraîchir. Il venoit des Isles de Banda. Schellinger l'ayant apporté en Hollande comme un animal des plus rares, on en fit présent aux Etats (53).

Eme, animal extraordinaire.

Le lendemain, qui étoit le 5 de Décembre, on fit des préparatifs sur les quatre vaisseaux, pour recevoir le Roi avec la distinction qu'on croioit devoir à son titre. Les Trompettes sonnerent & tous les Pavillons furent déploiés. Mais ce qu'on avoit jugé capable de lui plaire devint le sujet d'un funeste soupçon. Ce Prince fit demander par une Pirogue ce que signifioit cet appareil, & si l'on vouloit en user avec lui comme on avoit fait avec ceux de Bantam, où les Pavillons avoient été ainsi déployés. On répondit qu'on n'avoit pensé qu'à

Trahison dangereuse pour les Hollandois.

(51) Pages 323, 324.
(52) *Ibidem.*
(53) Cette description sera confirmée dans les Relations qui regardent *Banda*.

lui

lui faire honneur, à la maniere de Hollande. Il fut impossible de pénétrer si c'étoit un prétexte médité pour la détestable entreprise qui suivit bien-tôt, ou si la résolution de détruire la Flotte ne fut conçue qu'à cette occasion. Peu de tems après les plaintes du Roi, le renegat Portugais vint à bord du *Maurice*, & demanda la vûe de quelques belles marchandises. On lui montra une cuirasse & une piece de drap rouge, qu'il voulut acheter; mais il souhaitoit qu'on lui permît auparavant de les porter à la Ville, & cette condition fut rejettée. Cependant on vit deux Jonques sur la côte, qui mirent à la voile, & qui après avoir commencé à courir au large revirerent presqu'aussi-tôt. Leur intention apparemment étoit de voir si les chaloupes chasseroient dessus, pour justifier leur perfidie par un nouveau prétexte. Mais les Hollandois étoient si éloignés de toute défiance, qu'ils ne s'arrêterent point à chercher le dessein de cette manœuvre. Vers midi, six grandes Pirogues, en forme de Galiotes & bien remplies d'hommes, s'approcherent de la Flotte, sans y causer encore la moindre allarme. Trois aborderent l'*Amsterdam*, & les trois autres s'avancerent vers la *Pinasse*. Le Sabandar, qui conduisoit l'entreprise, avoit apporté deux animaux curieux, dont il déclara qu'il vouloit faire présent au Capitaine; & passant à bord de l'*Amsterdam* il fit hisser lui-même pour les enlever. Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée de ce soin, & l'autre à regarder sans aucun soupçon, un grand nombre d'Insulaires se jetta brusquement dans le vaisseau. *Verhel*, commis de ce bâtiment, demanda au Sabandar, en Portugais, quelle étoit l'intention de ses gens? Il ne répondit que par un grand cri, qui étoit sans doute le signal du massacre; & tirant son poignard, il l'enfonça dans la gorge de Verhel. Les autres suivirent si promptement son exemple, que le Capitaine Jean Schellinger & la plûpart de ceux qui étoient sur le pont furent tués sans pouvoir se défendre, ou mortellement blessés (54).

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596. Comment elle est soutenue.

Massacre qu'on fait sur la Flotte.

Ceux qui étoient dans le bas du Vaisseau, aussi animés par le désir de la vengeance que par l'intérêt de leur propre vie, monterent sur le haut pont avec des piques & des sabres, & firent à leur tour un cruel carnage de leurs ennemis. Ils les pousserent si furieusement, que ceux qui échapperent à leurs premiers coups furent contraints de se précipiter dans les Pirogues. Celle qui étoit la plus proche, & qui se trouva remplie de blessés, fut coulée à fond d'un coup de canon. Les trois qui avoient abordé la Pinasse voyant que les autres avoient manqué leur coup, n'oserent rien entreprendre & vinrent passer sous le beaupré de l'*Amsterdam*. Mais les équipages des deux autres Vaisseaux, qui entendirent le bruit & qui comprirent une partie du désordre, se jetterent dans les chaloupes & poursuivirent vivement les Pirogues. Ils en joignirent une, sur laquelle ils firent un grand feu, après lequel ils déchargerent leur furie à si grands coups de sabre, qu'il n'échappa qu'un petit nombre des perfides. On en tua même plusieurs dans l'eau. Quantité d'habitans, qui voioient ce spectacle du rivage, firent partir treize grandes Pirogues armées pour aller au secours de leurs gens. Mais le feu de l'artillerie leur ôta la hardiesse d'approcher (55).

Comment les Hollandois se vangent.

Les Hollandois fatigués du combat retournerent à bord de l'*Amsterdam*, après avoir fait quelques prisonniers. Leur tristesse fut égale à leur étonnement,

Horribles barbaries.

(54) Page 326. (55) Page 327.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

lorfqu'ils virent le pont couvert de cadavres, autant de leurs compagnons que de leurs ennemis. Un miférable Mouffe, qui n'avoit pas plus de dix ou onze ans, étoit percé de treize coups de poignard. Cette barbarie leur caufa tant d'horreur, qu'ils poignarderent à l'inftant les prifonniers qu'ils avoient amenés. Cependant ils leur avoient déja fait confeffer qu'ils avoient fuivi les Hollandois depuis Bantam; qu'ils étoient allés à Jacatra dans l'efpérance de les furprendre; qu'enfuite ils étoient venus les attendre à Japara, & qu'ils n'étoient arrivés devant Cidaio que le jour précédent. Tel fut le fuccès de cette noire trahifon. Les Hollandois perdirent douze hommes, dont la mort fut vangée par celle de cent cinquante Infulaires (56).

Ils abandonnent la rade de Bantam.

Toutes les efpérances de commerce étant ruinées dans l'Ifle de Java, & le petit nombre des Hollandois ne leur permettant de fe propofer d'autre vangeance, Houtman fit lever l'ancre pendant la nuit, pour aller mouiller dans la rade de l'Ifle de Madure, qui eft au côté occidental de Java. Le *6*, à peine eut-on laiffé tomber l'ancre fur fept braffes, qu'on vit arriver à bord deux Pirogues. Les Infulaires n'oferent entrer dans le Vaiffeau; mais ils firent des offres civiles de la part de leur Souverain, quoiqu'ils fuffent déja informés du combat de Cidaio par les Pirogues qui paffent continuellement d'une Ifle à l'autre. Ils promirent même d'apporter des rafraîchiffemens, & de fe conformer aux intentions des Hollandois pour les articles du Commerce. Le lendemain, une autre Pirogue vint à bord avec vingt-huit hommes, qui propoferent quelques épiceries, fauvées, dirent-ils, d'un Vaiffeau qui avoit fait naufrage depuis un an. Tel fut du moins le langage de leur Chef. Mais quelques-uns de fes gens, qu'on prit foin d'interroger en particulier, ignoroient qu'aucun Vaiffeau eût peri fur leur côte. Cette impofture étoit capable de faire naître des foupçons. Cependant on ne laiffa pas d'envoyer à leur Souverain un préfent de deux miroirs.

Ifle de Madure.

Madure eft une petite Ifle, de forme longue, fituée prefqu'à l'oppofite de la pointe Nord-Eft de la grande Java, dont elle n'eft féparée que par un canal fort étroit. Elle eft extrêmement fertile, fur-tout en ris. Le fond du terroir eft fi gras, qu'à peine s'en trouve-t'il un meilleur dans toute la Hollande. Mais il eft fi fouvent couvert d'eau, que les hommes & les bœufs qui le cultivent y font quelquefois jufqu'aux genoux, dans le tems même de la recolte. Les bas fonds dont l'Ifle eft environnée la rendent inacceffible aux grands Navires. Ses habitans reffemblent à ceux de Java, autant par leurs mauvaifes qualités que par leurs habits & leurs armes. La plûpart vivent des pirateries qu'ils exercent avec de petits bâtimens, fans que leurs voifins ofent s'y oppofer, parce que Madure eft comme un grenier commun de ris, dont ils craignent de fe fermer l'entrée (57).

Vifite que le Roi veut faire à la Flotte.

Le 8, l'Interprête du Cherif ou du Grand Prêtre de l'Ifle, vint à bord de l'*Amfterdam* avec trois Pirogues, & demanda fi le Roi & le Cherif pouvoient vifiter la Flotte. Il offrit en même tems un préfent de deux chévres & de quelques autres rafraîchiffemens. Le Pilote Hollandois, qui étoit encore fort mal de quelques bleffures qu'il avoit reçues au combat de Cidaio, ne put voir cet Indien fans être excité à la vangeance. On eut befoin d'efforts pour empêcher

(56) Pages 327 & 328. (57) Page 405.

qu'il ne lui perçât la gorge d'un coup de baionette. Cet incident & d'autres considérations porterent le Capitaine à ne consentir à la demande de l'Interprête qu'à condition qu'on ne viendroit à bord, ni de l'*Amsterdam*, dont l'équipage étoit trop diminué, ni de la Pinace; mais seulement à bord du *Maurice*. Il alla porter cette réponse à ses Maîtres, qui s'étoient déja mis en mer avec plusieurs Pirogues; & soit qu'il se fût mal expliqué, (58) ou qu'il y eût quelque dessein concerté, ils ne laisserent pas d'aller droit à l'*Amsterdam*. Une des Pirogues, qui méritoit plutôt le nom de Fuste, avoit un pont, & trois rangs d'hommes fort serrés, qui y étoient assis les uns au-dessus des autres.

Ce qu'elle lui coute & à ses gens.

L'équipage Hollandois, effrayé de les voir en si grand nombre, fit une décharge de trois pieces de canon. Ce bruit imprevû fit tomber comme morts tous les Indiens de la Pirogue du Roi. Les équipages des autres Vaisseaux, qui le prirent pour un signal de combat, se jetterent aussi-tôt dans leurs chaloupes, & fondirent si impétueusement sur les Pirogues, que de tant de gens dont elles étoient remplies il ne se sauva que vingt-deux personnes. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier. On trouva parmi les morts, le Roi, qui avoit, à sa ceinture, un joiau d'or, garni de cinq pierres précieuses, & le Cherif qui avoit eu les deux bras emportés. Les deux corps furent jettés à la mer (59).

Aveux des prisonniers.

Les prisonniers, ayant été conduits à bord, furent examinés chacun en particulier. Quelques-uns avouerent que leur intention avoit été d'attaquer le Vaisseau, si l'occasion leur eût paru favorable. Mais cette confession fut suspecte, parce qu'elle pouvoit être l'effet de la crainte. Les autres protesterent, non-seulement qu'ils n'avoient pas eu ce dessein, mais qu'on ne pouvoit même en former le soupçon, puisque dans cette supposition ils n'auroient pas amené avec eux leurs femmes & leurs enfans. Cette preuve parut si forte en leur (60) faveur, qu'on leur accorda la vie, à l'exception de l'Interprête, qui étoit un jeune homme de vingt ans. Il paroissoit extrêmement affligé du malheur auquel il avoit donné occasion. Il pleuroit amerement. Le fils du Roi, qui n'étoit qu'un enfant de six ou sept ans, & d'une beauté extraordinaire, versoit aussi un ruisseau de larmes. Ce jeune Prince ayant remarqué que Houtman devoit avoir plus d'autorité que les autres & qu'on l'appelloit Capitaine-major, se jetta à ses pieds & lui demanda la vie de l'Interprête. Il fit cette priere avec tant de grace, de respect & de bon sens, que tous les Hollandois, remplis d'admiration, se joignirent à lui pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit. Après avoir distribué quelques rafraîchissemens à tous ces malheureux, on les renvoya dans une de leurs pirogues, à la réserve de deux jeunes garçons, qui furent retenus pour le service du Vaisseau (61).

Action d'inhumanité.

Isle de Luboc.

Cette avanture obligea encore les Hollandois de changer de parage. Ils remirent à la voile le 7 de Décembre, pour aller jetter l'ancre sous une petite Isle nommée *Luboc*, ou la petite Madure, à douze ou treize lieues de Java, par les six degrés dix minutes. Le Roi de Japara, qui comptoit cette Isle dans ses Etats, y avoit envoyé, depuis trois ans, environ cinq cens hommes pour la

(58) Page 406.

(59) Page 407 & suivantes.

(60) Il paroît ici que l'action des Hollandois avoit été des plus barbares, & que les vingt personnes qui s'étoient sauvées n'ayant pû être que des hommes, ils avoient massacré toutes les femmes & les enfans. P. 406, 407.

(61) Page 408.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

peupler, sous le commandement d'un Seigneur de sa Cour. Le fond en étoit excellent, & devenoit encore meilleur par le soin qu'ils apportoient à le cultiver. On y trouvoit déja du riz, de la volaille & des bestiaux en abondance. La pointe orientale offroit une petite Eglise & un grand nombre de cocotiers. C'étoit la partie de l'Isle que les habitans avoient choisie pour leur demeure (62). En y arrivant, on apperçut vingt-deux hommes qui se promenoient sur le rivage. Une chaloupe, qu'on envoya vers eux, fit quelques échanges de fer & de plomb pour des poules & des fruits. Le desir des Hollandois auroit été de trouver une rade commode, où ils pussent laisser un de leurs Vaisseaux. Les équipages étoient si foibles, qu'ils ne se flattoient plus de pouvoir suffire pour quatre bâtimens. Il n'y restoit que quatre-vingt-quatorze hommes, sains ou malades, boiteux & mutilés. Mais après avoir couru jusqu'au 25, en gouvernant toujours à l'Ouest, ils furent étrangement surpris de se retrouver à la vûe de l'Isle de Luboc, dont ils se croyoient fort éloignés. Ils attribuerent cette erreur aux vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & à la force des courans qu'ils avoient eus sans cesse à combattre (63). On fut obligé de mouiller une seconde fois sur la côte de cette Isle. Le même jour, Jean *Mullenaar*, un des principaux Officiers de la Flotte, mourut subitement. Quantité de taches bleues dont il se trouva couvert, ses cheveux qui se séparerent de sa tête, & le sang qui lui couloit abondamment dans la gorge, firent juger qu'il avoit été empoisonné. Il fut visité par les Chirurgiens, qui confirmerent ce soupçon. Un accident de cette nature répandit tant de consternation dans tous les équipages, que ceux qui avoient parlé avec empressement d'aller jusqu'aux Moluques, s'écrierent qu'il étoit tems de retourner en Hollande. Cependant le Capitaine-major fut accusé d'un crime si noir, & mis aux fers par l'équipage de son propre Vaisseau (64). On se rappelloit que pendant tout le voyage, Mullenaar & lui s'étoient querellés continuellement & s'étoient même battus ; qu'ils s'étoient menacés mutuellement de se traiter à coups de bayonette ; enfin, qu'Houtman avoit eu l'imprudence de dire qu'il voyoit bien que jamais Mullenaar ne le laisseroit en paix, & que pour vivre tranquille il n'avoit plus d'autre ressource que le poison. Malgré de si fortes apparences, il fut absous par le Conseil général (65).

Foiblesse des Equipages Hollandois.

Un de leurs Capitaines est empoisonné.

1597.

Les Hollandois brûlent un de leurs Vaisseaux.

Ce fut dans le même Conseil, qu'après avoir considéré l'état de *l'Amsterdam*, qui faisoit eau de toutes parts, on prit la résolution de l'abandonner. Elle fut exécutée le premier de Janvier 1597. Tous les équipages s'employerent pendant onze jours à le décharger de ses marchandises & à le dépouiller de ses agrets, qui furent distribués dans les autres bâtimens. Pendant qu'il étoit en feu, les habitans de l'Isle de Luboc s'en approcherent dans leurs pirogues, & le remorquerent sur un banc pour en conserver la ferrure. Ils apporterent quelques rafraîchissemens à bord de la Flotte, comme un témoignage de reconnoissance pour la liberté qu'on leur laissa de recueillir ces restes. Les deux jeunes Indiens qu'on avoit fait prisonniers sur la côte de Madure, profiterent de cette occasion pour se sauver à la nâge. Le 12 on leva l'ancre, dans le dessein d'aller mouiller à la pointe orientale de l'Isle de Java, & d'y faire des provi-

(62) Page 409.
(63) Page 410.
(64) *Ibidem* & page suivante.
(65) Page 411.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1597.

sions pour le retour. Le 18, on eut la vûe du *Volcan* ou de la montagne enflammée qui est au-dessus de Panarman & qui jette une fumée fort épaisse. On vit une autre montagne, que les Portugais nomment *Sierra de Pagode*, au pied de laquelle est une petite Ville nommée *Pacadra*. Le même jour, les Hollandois étant entrés dans le Détroit de *Balambuam*, qui a au Midi l'Isle de *Bali*, & à l'Ouest celle de Java, ils s'avancerent jusqu'à la vûe de la Ville du même nom. Quelques Insulaires, venus à bord du Maurice dans deux pirogues, raconterent que Balambuam étoit actuellement assiégée par une flotte de Java, sur laquelle on ne comptoit pas moins de huit mille hommes; que la famine causoit plus de mal aux habitans que les armes de leurs ennemis, & que trois Canoniers Portugais, dans lesquels ils avoient mis leur principal espoir, leur avoient déclaré qu'ils ne pouvoient faire une plus longue défense. Les Hollandois découvroient à la vérité un grand nombre de voiles dans un golfe de la côte de Bali; mais, loin d'ajouter foi au récit du siége, ils se persuaderent que c'étoit un artifice pour les tromper (66), & que cette multitude de pirogues étoit composée de toutes les forces de Java, qui s'étoient rassemblées pour les attaquer & leur fermer le passage. Dans cette crainte, ils se préparerent au combat; mais ils ne laisserent pas d'aller mouiller sur la côte, à une lieue de la Ville. Un Gentilhomme du pays, qui vint à bord, leur confirma néanmoins la vérité du siége. Il leur dit que le pere du Roi, Prince d'un âge fort avancé, qui avoit été obligé de se retirer dans l'intérieur de l'Isle, regrettoit beaucoup de se voir privé de la satisfaction de recevoir les Hollandois, parce que dix ans auparavant il avoit eu celle de lier commerce avec un Vaisseau de la forme des leurs. Ils jugerent que ce royal Vieillard pouvoit être celui dont Thomas *Candish* parle dans la Relation de son voyage, & auquel il donne plus de cent cinquante ans (67).

Volcan.

Siége de Balambuan.

Roi âgé de plus de cent cinquante ans.

Le 25, ils apprirent qu'en s'avançant un peu plus loin, ils trouveroient une riviere où les provisions étoient en abondance. L'impatience de s'en procurer assez pour une longue navigation leur fit aussi-tôt lever l'ancre. Ils découvrirent la riviere; mais l'entrée avoit si peu d'eau qu'à peine les chaloupes y pouvoient passer vuides. On apperçut sur la rive un Village d'environ soixante maisons, dont les habitans s'occupoient à teindre des habits de coton de diverses couleurs, & à faire divers tissus qu'ils envoyoient aux Isles voisines. Ils étoient vêtus plus proprement que tous les autres Insulaires. Quelques-uns d'entr'eux vinrent à bord, & firent des propositions de Commerce. Mais comme ils n'étoient pas en état de fournir toutes les provisions dont on avoit besoin, on remit à la voile, & le 27, à minuit, on mouilla sur la côte d'une petite Isle séparée, qu'on reconnut le lendemain pour l'Isle de Bali. Quelques Insulaires s'approchant dans une pirogue, vinrent demander de la part du Roi d'où étoit la Flotte, & voulurent emporter la réponse des Hollandois par écrit. On leur permit de prendre un poinçon & une feuille de cocotier, sur laquelle ils écrivirent, dans leurs caracteres, que la Flotte venoit de Hollande, & que les Officiers proposoient de faire un Commerce honnête & paisible avec les Sujets du Roi. Il se passa quelques jours, pendant lesquels plusieurs matelots étant descendus au rivage virent un grand nombre d'Insulaires qui paroissoient venir

Isle de Bali.

(66) Page 413. (67) *Ibidem*.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1597.

Deux Hollandois suivent un Seigneur de l'Isle.

de quelque marché. Les uns portoient des denrées, qu'ils y avoient achetées, & d'autres chassoient devant eux divers bestiaux. Quelques-uns étoient à cheval. Mais on en vit venir un qui étoit porté par quatre Esclaves, sur une espece de litiere, devant laquelle marchoient vingt hommes armés de longues javelines, d'où pendoient de grandes houpes rouges & blanches. Lorsqu'il eut apperçu les matelots Hollandois, il leur envoya quelques fruits, & les fit prier d'accorder à deux d'entr'eux la liberté de le suivre. Ils y consentirent, à condition qu'il laisseroit aussi deux de ses gens en ôtage. La Flotte s'étant avancée le lendemain un peu plus au Nord, Houtman renvoya les deux Indiens à terre, avec un Esclave Portugais qui avoit ordre de ramener ses deux matelots. Mais le Seigneur voyant arriver ses deux Insulaires, refusa de rendre les Hollandois & retint aussi l'Esclave, sous prétexte que les Vaisseaux avoient changé de parage & n'étoient plus dans l'étendue de sa jurisdiction. Cependant un des deux matelots obtint à force d'instances la permission de retourner à bord, où il raconta que son compagnon & l'Esclave Portugais avoient été envoyés au Roi dans la Ville de Bali. Bien-tôt on reçut une Lettre d'eux, dans laquelle ils se louoient beaucoup de l'accueil qu'ils avoient reçu du Roi; mais ils paroissoient craindre que ce Prince ne fût pas disposé à les relâcher. On prit le parti, pour retirer ces deux hommes, de lui envoyer vingt aunes de velours à fleurs, des grains rouges, des verres de cristal, de petits miroirs & d'autres merceries.

Ils sont retenus.

La confiance s'établit.

Cette générosité le toucha si vivement, qu'après avoir renvoyé le matelot & l'Esclave, il fit porter à la Flotte un présent de quatre pourceaux gras, avec l'offre de tout ce qui étoit en sa puissance. On ne fit plus difficulté d'entrer dans une grande baye, qui se nomme *Padan*, où l'on apprit des Insulaires que dix-huit ans auparavant ils y avoient vû d'autres Etrangers, vêtus à peu près comme les Hollandois, qui ayant coupé une corde en cinq ou six parties, avoient eu l'adresse de les rejoindre. On jugea que ce pouvoit être le Chevalier François *Drake* (68) avec ses Anglois.

Visite du Roi sur la Flotte.

Le 9 de Février fut un jour agréable, par l'honneur que le Roi de Bali fit aux Hollandois de se rendre au rivage, sur un chariot dont ils admirerent le travail, & tiré par deux bufles avec de riches harnois. Ses gardes marchoient devant lui, armés de longues javelines & de traits à pointe dorée. Il parut desirer qu'on le saluât d'une décharge de l'artillerie. Cette satisfaction lui fut accordée avec empressement. Le lendemain, il fit porter à la Flotte plusieurs tonneaux d'eau fraîche.

Ce Prince est puissant & fort respecté de ses sujets. Sa Cour l'emportoit beaucoup, pour la splendeur, sur celle du Gouverneur de Bantam. La baie de Padan, où les trois Vaisseaux étoient à l'ancre, mériteroit le nom de *Baya formosa*, autant par la beauté de la perspective que par l'abondance des rafraîchissemens qu'on y trouve. Sa situation est à huit degrés 33 minutes de latitude du Sud. L'Isle entiere parut aux Hollandois le plus agréable pays qu'ils eussent vû dans tout le cours du voyage. Ils le nommerent la *jeune Hollande*; & la curiosité qu'ils eurent de le visiter leur donna le tems de faire les observations suivantes (69).

Situation de l'Isle de Bali.

L'Isle de Bali est à l'Est de la grande Java, & son circuit est d'environ douze

(68) Page 416. (69) Page 417 & suivantes.

ILE DE BALY OU PETITE JAVA



Detroit de Baly. 3. Detroit de Ballabuan. 5. Coeterius. 7. Palais du Roy. 9. Palais du Roy. 11. Plan d'un Palais du Roy.
Cap de Porcus. 4. Ville de Baly. 6. Capua. 8. Coulaen. 10. Palais du Roy.

I.

DES

H

D

dois

Seig

le.

Ils f

La

s'étal

Vi

sur la

Si

l'Ile

lieues d'Allemagne. Sa côte ſeptentrionale eſt montueuſe. On découvre au Sud un Cap fort élevé, qui s'avance fort loin dans la mer. Le Cap du Nord eſt par les huit degrés & demi de latitude du Sud. Toutes les parties de l'Iſle ſont extraordinairement peuplées. La Ville capitale, qui porte auſſi le nom de *Bali*, offre un Palais également ſpacieux & magnifique, où le Roi fait ſa demeure ordinaire. Mais il en a pluſieurs autres, dans divers endroits de l'Iſle.

Deſcription de l'Iſle.

Ses habitans & leurs uſages.

Les Habitans ſont noirs, & la plupart ont les cheveux crépus. Leur Religion eſt l'Idolâtrie. Ils adorent pendant le jour la premiere choſe qu'ils ont rencontrée le matin. Leur habillement eſt le même que celui des Javanois, avec leſquels ils ont encore cette reſſemblance, qu'ils ne portent point de barbe. Ils ſe l'arrachent avec des inſtrumens inventés pour cet uſage, dans la ſeule vûe de plaire à leurs femmes, qui les appellent *Boucs* lorſqu'elles les voient barbus. Ils en ont pluſieurs, & c'eſt la raiſon, ſi l'on en croit l'Auteur, qui a rendu leur Iſle ſi peuplée. Quoiqu'ils vendent quantité d'hommes pour l'eſclavage, le nombre des Habitans eſt de plus de ſix cens mille. Les hommes & les femmes regardent comme une bienſéance indiſpenſable de s'accroupir pour rendre leur urine. Ils comparent à des chiens ceux qui violent cet uſage, & leur en donnent le nom. Leur occupation la plus commune eſt de cultiver la terre, & de faire des étoffes & des toiles. L'Iſle eſt fort abondante en cotton, outre celui qu'on y apporte de Sambaia & des autres Villes voiſines. On y trouve toutes ſortes de beſtiaux, tels que des bœufs, des buffles, des chévres, des Porcs, & même des chevaux, qui étant, remarque l'Auteur, auſſi petits que ceux de France, ont peine à porter un Cavalier armé. Comme on en tranſporte peu hors de l'Iſle, ils y multiplient beaucoup. Cependant les gens du commun ſont les ſeuls qui s'en ſervent pour aller d'un village à l'autre. L'uſage des Seigneurs eſt de ſe faire porter par des Eſclaves ou traîner dans des chariots. Quoique l'Iſle produiſe une quantité extraordinaire de riz, le Roi ne permet pas qu'on en vende au dehors. Ce qui reſte, après la conſommation, eſt porté chaque année dans les Fortereſſes qui ſont au ſommet des montagnes, & ſe conſerve ſoigneuſement pour les années ſtériles, & pour les tems de guerre ou d'inondation. La volaille, telle que les poules, les canards, les oies, les paons, les tourterelles, n'y eſt pas moins en abondance. Les fruits les plus communs ſont les noix de cocos, les oranges, & les citrons, dont les bois & les lieux les plus incultes ſont remplis. L'Auteur vante un fruit de la groſſeur d'une poire, revêtu d'une coque à peu près ſemblable à celle de la chateigne, mais avec moins de pointes. La chair en eſt blanche, d'un goût agréable, & fort ſain pour le ſcorbut. On peut le confire indifféremment au ſel & au ſucre. Qu'on le lave en le tirant de la ſaumure, il perd le goût de ſel & reprend ſa douceur naturelle. On eſtime un autre fruit, qui croît en terre & qui eſt de la groſſeur d'une noix. Les Hollandois ne remarquerent pas que l'Iſle produiſe d'autres épiceries que le gingembre, quoiqu'elle ait diverſes drogues, telles que le *Galigan*, le *Doringui*, le *Canjor*, le *Bangue* & pluſieurs autres. La mer qui l'environne eſt extrêmement poiſſoneuſe, & les eaux internes le ſont beaucoup auſſi. Avec tous ces avantages, les habitans ont peu de commerce par mer. Ils ſe bornent à porter des toiles & des étoffes de cotton aux côtes de Java, dans leurs petites pirogues.

Ses productions.

Cette Iſle eſt une rade commune & un excellent lieu de rafraîchiſſement:

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1597.

pour les Vaisseaux qui vont aux Isles Moluques, à Banda & à Macassar. On y voit quelquefois des Chinois, qui viennent échanger leurs sabres & leur porcelaine pour des toiles de cotton. Les petits *Caxas* n'y ont aucun cours. On n'y reçoit que les grands; dont six mille y valent une réale de huit.

Monnoie nommée Caxas.

Entre divers métaux que l'Isle produit, on assura les Hollandois que les mines d'or & de cuivre y sont communes. Mais le Roi ne permet pas qu'on les ouvre; & quelque jugement qu'on en porte, ceux qui obtinrent la permission de voir le Palais du Roi y virent plusieurs Vaisseaux d'or ou dorés, plus précieux mêmes qu'ils n'en avoient vû dans aucune autre Cour des Indes, quoique le Gouverneur de Bantam en eût un fort grand nombre.

Les plus grands Seigneurs de cette Cour ne parlent au Roi que les mains jointes. Il se répose de l'administration sur un Lieutenant Général, qui porte le titre de *Quillor*, & sous lequel plusieurs autres Seigneurs gouvernent, chacun dans son département. L'union est admirable dans toutes les parties de ce petit Etat. Un rebelle seroit attaqué aussi-tôt par tous les autres, & son moindre supplice seroit le bannissement. Il n'y avoit pas plus de dix ou douze ans qu'un Prince du sang royal ayant conspiré contre la vie du Roi, son entreprise avoit été découverte. Il avoit été condamné à mort avec tous ses complices. Mais le Roi touché de compassion avoit changé la peine capitale en un bannissement dans une Isle déserte, où ils furent tous transportés : cette Isle est Sud-Est de *Bali* & se nomme *Pulo Rossa*, qui signifie Isle déserte. Ils la cultiverent; & depuis si peu d'années, ils l'avoient peuplée de toutes sortes de bestiaux. Leur Religion n'étoit pas différente de celle de Bali, mais ils avoient adopté l'usage établi dans divers autres pays des Indes, de faire un point d'honneur à leurs femmes de se brûler après la mort de leurs maris & dans le même bucher. On croit, suivant la remarque de l'Auteur, que l'origine de cette barbare coûtume vient d'un certain Royaume, où les femmes qui se lassoient de leurs maris ne faisoient pas difficulté de les empoisonner. Pendant que les Hollandois étoient dans la Baie de Padan, ils apprirent qu'on devoit brûler à Pulo Rossa le corps d'un des principaux Insulaires, & que plusieurs femmes s'étoient dévouées volontairement au même sort. Ils furent sollicités d'assister à ce spectacle. Mais ne pouvant s'en former qu'une affreuse idée, ils reserverent leur curiosité pour des objets moins tragiques (70).

Isle de Pulo-Rossa, comment peuplée.

Femmes qui se font brûler avec leurs maris.

Le 20, une partie de l'équipage étant à terre, deux matelots du *Maurice*, l'un nommé Emmanuel *Rodembourg*, d'Amsterdam, l'autre Jacques *Classen*, de Delft, s'avancerent dans l'Isle & déclarerent de loin à leurs compagnons que s'ils tardoient trop à revenir, il seroit inutile de les attendre. Le lendemain ils firent demander leurs habits, qu'on refusa de leur envoyer. Comme ils avoient pris ce parti sans aucun sujet de plainte, & que tous les Habitans s'accorderent à cacher le lieu de leur retraite, on ne put douter qu'ils n'eussent été séduits par les agrémens d'un si beau séjour, & peut-être par les caresses de quelques femmes de l'Isle.

Etat de la Flotte à son départ des Indes.

Après avoir employé trois semaines à renouveller les provisions, on remit enfin à la voile le 26 de Février, pour prendre la route du Cap de Bonne-Espérance par le Sud de Java. Les equipages, qui étoient partis d'Hollande au nombre

(70) Pages 421 & 422.

de

de deux cens quarante-neuf hommes, se trouvoient réduits à quatre-vingt-neuf (71); & de quatre Vaisseaux, il n'en restoit que trois, assez mal équipés pour faire craindre les dangers d'un voyage si pénible. Outre les quatre-vingt-neuf Hollandois, on comptoit huit autres hommes qu'on avoit pris ou reçus sur la route; deux Négres de Madagascar, un Chinois, deux Malabares, un jeune garçon qui se disoit né à Malaca, un autre de huit ou neuf ans, natif de Joartam dans l'Isle de Java, & le Pilote *Abdul*, qui paroissoit disposé par inclination à suivre la fortune des Hollandois jusques dans leur Patrie, où il ne pouvoit manquer de trouver des occupations convenables à ses talens. Lorsqu'on n'eut plus devant les yeux que l'image du rétour & la nécessité de rendre compte à la Compagnie des opérations du voyage, tous les Officiers s'étant assemblés à bord de la Hollande, il s'éleva d'étranges débats entr'eux sur la conduite qu'on avoit tenue devant Bantam (72). Les Commis reprocherent aux Capitaines & aux Pilotes de les avoir abandonnés au péril qui les ménaçoit dans le Comptoir, & de n'avoir consulté que leur effroi pour se rétirer. Les Capitaines accuserent les Commis d'avoir manqué, par une fausse prudence & par de mauvais ménagemens, à faire la cargaison de poivre, quoiqu'ils eussent été conduits dans un bon Port & dans la Ville du monde la plus propre à ce commerce. Cette querelle se renouvella plus d'une fois pendant le cours de la navigation, qui fut d'ailleurs fort heureuse jusqu'au Texel, où l'on fut battu d'une si grosse tempête, que l'équipage du Vaisseau la *Hollande* se vit forcé de couper son mât. Enfin l'on arriva le 14. d'Août dans le Port d'Amsterdam.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1597. Querelle entre les Officiers.

§. II.

Second Voyage des Hollandois aux Indes Orientales.

Van Nek. 1598. Motifs de ce voyage.

Quand cette entreprise, qui suivit de près le retour d'Houtman, ne se trouveroit pas liée naturellement avec la premiere, non-seulement parce qu'on y comptoit les mêmes Pilotes, & particuliérement le Guzarate Abdul, que les Hollandois avoient amené de Java dans cette vûe, mais plus encore parce qu'elle fut jugée nécessaire pour réparer les disgraces du voyage précédent; elle ne demanderoit pas moins la place qu'on lui accorde ici, pour satisfaire la curiosité d'un Lecteur attentif, qui doit souhaiter d'apprendre comment le commerce Hollandois fut rétabli à Bantam.

On équipe une Flotte nombreuse.

L'importance de cet objet porta les Directeurs de la Compagnie à faire un armement beaucoup plus considérable que le premier. Le nombre des Vaisseaux fut doublé. On employa tout l'hyver à les équiper; & le premier de Mai 1598, ils partirent du Texel sous le commandement de l'Admiral Jacques *Corneliss Van Neck*. On nous en a conservé les noms: le premier, qui portoit l'Amiral, se nommoit le *Maurice*. Le second, commandé par *Wybrand Van Warwick*, dont le nom s'immortalisa dans la suite par d'autres expéditions, s'appelloit l'*Amsterdam*. Les noms des six autres étoient ceux des Provinces de Hollande, de *Zelande*, de *Gueldres*, d'*Utrecht*, de *Frise* & d'*Overissel*. Tous les équipages montoient ensemble à cinq cens soixante hommes.

(71) Page 420. (72) Page 421.

II. VOYAGE DES HOLLANDOIS. VAN NEK. 1598.

L'Isle de Cirné nommée Maurice par les Hollandois.

Etat où ils trouvent cette Isle.

Leur navigation n'offre que des évenemens communs jusqu'au mois de Septembre, qu'après avoir été séparés par une furieuse tempête à la hauteur du Cap de Bonne Espérance, cinq d'entr'eux furent poussés vers l'Isle de Madagascar. Ils doublerent le Cap de St. Julien, & le 17 ils découvrirent une Isle, que les Portugais avoient nommée jusqu'alors l'Isle de *Cirné*. Les Hollandois ne la connoissoient que par son nom (73). Ils envoierent aussi-tôt vers le rivage deux chaloupes, dont l'une apperçut un beau Port, qui pouvoit contenir plus de cinquante Vaisseaux à l'abri de tous les vents, avec un excellent fond. Elle apporta le soir huit ou neuf gros oiseaux, & un grand nombre de petits, qui s'étoient laissés prendre avec la main. Les matelots avoient découvert de l'eau fraîche, qui couloit des montagnes, & toutes les apparences leur avoit promis une grande abondance de rafraîchissemens. Cependant, comme on ignoroit encore qu'elle fût sans habitans, le Commandant, à qui les maladies pressantes de ses gens ne permettoient pas d'employer beaucoup de tems à la reconnoître, fit descendre le 20 une grande partie des équipages, & se mit en état de n'avoir rien à rédouter de la surprise. Le lendemain & les jours suivans, il envoya les chaloupes dans d'autres endroits de l'Isle, pour y chercher des hommes. On continua d'y trouver quantité d'oiseaux, qui ne faisoient aucun mouvement à l'approche de ceux qui vouloient les prendre. On y vit un grand nombre de cocotiers. Dans un endroit du rivage on trouva environ trois cens livres de cire; sur laquelle il y avoit des lettres grecques, & l'on fut surpris d'appercevoir à peu de distance un Pont volant de Vaisseau, une barre de Cabestan, & une grande vergue, qui devoient être les restes de quelque Vaisseau enseveli dans les flots. Mais on s'efforça inutilement de se procurer d'autres lumiéres, & toutes les recherches ne firent découvrir aucune trace d'hommes. Il ne put rester aucun doute que l'Isle ne fût déserte. Les Hollandois, après avoir rendu graces au ciel de les avoir conduits dans un si bon Port, lui donnerent le nom de Maurice, à l'honneur du Prince d'Orange.

Sa description.

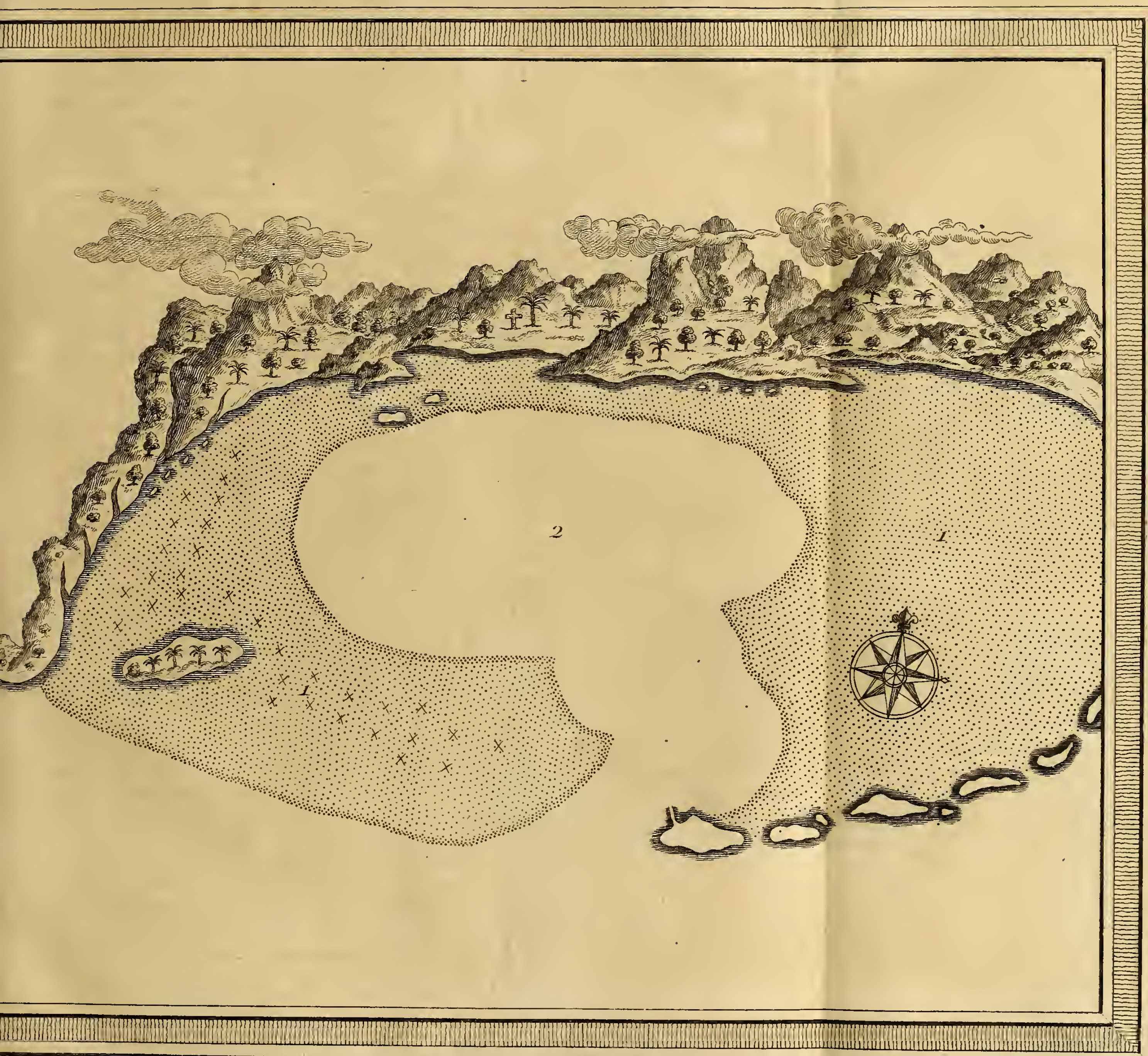
Cette Isle, qui est située par 18 degrés 30 minutes de latitude du Sud, n'a pas moins de quinze lieues de circuit. La profondeur de la mer, à l'entrée du Port, est d'environ cent brasses. De quelque part qu'on jette les yeux sur le pays, on n'y apperçoit que de hautes montagnes, couvertes à la vérité d'arbres verds, mais souvent enveloppées de nuages, & quelquefois d'une épaisse fumée. Le fond est pierreux presque par tout. Cependant il est si fertile en arbres, qu'ils y croissent serrés l'un contre l'autre jusqu'à ne laisser aucun passage. Le bois de la plûpart est ou noir comme la plus belle ébene, ou d'un fort beau rouge, ou jaune comme de la cire. Les Hollandois en apporterent de ces trois sortes à Amsterdam, où tout le monde en admira la beauté. Ils trouverent aussi quantite de palmites, qui fournirent à la Flotte un rafraîchissement fort agréable. Leur grosseur est à peu près celle des cocotiers; mais le sommet de l'arbre offre une grosse tête, qui contient une moëlle aussi blanche & aussi douce qu'un navet.

Ses productions naturelles.

On éleva des Hutes dans l'Isle, avec la facilité que donnoit cette abondance

(73) On ne sera pas surpris que l'Auteur s'arrête volontiers à la description de cette Isle, si l'on considere qu'elle étoit encore déserte, & que les Hollandois lui ayant donné le nom de *Maurice*, qu'elle a conservé jusqu'à ce qu'elle ait pris celui d'*Isle de France*, ils s'y sont attribué long-tems une sorte de droit.

ILE MAURICE NOMMÉE DEPUIS ILE DE FRANCE.



1. Sables. 2. Havre. Latitude. 18 degrés 30 Minute du Sud.

T. VIII. N°. 3.

II. Voyage des Hollandois. Van Nek. 1598.

extraordinaire de bois. Le prompt rétabliſſement des malades fit juger que l'air y étoit fort ſain. La mer y eſt ſi poiſſoneuſe, que d'un coup de ſeine on prenoit un demi tonneau de poiſſon. On prit une raie, qui ſervit pour deux repas à l'équipage entier d'un Vaiſſeau. Les tortues y étoient ſi groſſes, que ſix hommes pouvoient s'aſſeoir dans une ſeule écaille. A l'égard des oiſeaux, jamais les matelots Hollandois n'avoient tant vû de tourterelles. Ils en prenoient juſqu'à cent cinquante dans un après-midi. Les herons, plus ſauvages, s'envolerent lorſqu'ils furent pourſuivis, & ſe percherent d'abord ſur des arbres. Enſuite ils diſparurent tout-à-fait. On ne vit qu'un petit nombre d'oies; mais celui des perroquets gris étoit ſurprenant. On admira particuliérement certains oiſeaux de la grandeur d'un cygne, qui ont la tête groſſe, & une peau par-deſſus en forme de capuchon. Trois ou quatre plumes noires leur tiennent lieu d'aîles, & leur queue n'eſt compoſée que de quatre ou cinq plumes griſâtres & friſées. Leur chair eſt ſi dure & ſi coriace, excepté celle de l'eſtomac, dont on mange plus facilement, que les Hollandois leur donnerent le nom de *Walg-vogels*; c'eſt-à-dire, dans leur langue, *Oiſeaux de dégoût.* D'ailleurs l'abondance des tourterelles, qu'ils trouvoient excellentes, leur faiſoit rejetter tout ce qui leur paroiſſoit moins agréable.

Ses animaux.

Warwick, qui commandoit depuis qu'on s'étoit ſéparé de l'Amiral, fit ſuſpendre à un arbre une table de bois, ſur laquelle il fit graver les armes de Hollande, de Zélande & d'Amſterdam, avec cette inſcription en Portugais: *Chriſtianos Reformados.* Il y fit enfermer de pieux un eſpace d'environ quatre cens toiſes, où il fit ſemer & planter, comme dans un jardin, des fruits, des grains & des légumes, pour faire l'épreuve du terroir. Il y laiſſa auſſi quelques poules, dans la vûe d'y faire trouver aux Vaiſſeaux qui vont aux Indes diverſes ſortes de rafraîchiſſemens (74).

Arrivée de l'Amiral à Bantam.

Il remit à la voile, & le reſte de ſa navigation fut heureux; mais il avoit été devancé par l'Amiral, qui arriva le 26 de Novembre, avec les trois autres Vaiſſeaux, dans la rade de Bantam. Il faut ſuppoſer que les Hollandois n'avoient pas attendu qu'ils euſſent jetté l'ancre devant cette Ville, pour concerter les moyens de rentrer en grace avec le Gouverneur. Les excès auxquels ils s'étoient emportés, dans le premier voyage, devoient leur faire craindre de trouver dans l'Iſle autant d'ennemis que d'habitans. Ils firent deſcendre à terre Corneille *Hemskerk*, Commis de l'Amiral, pour ſonder les diſpoſitions. Ses ordres portoient de rechercher la faveur & l'amitié des Inſulaires, ſans leur rappeller le ſouvenir du paſſé, & de demander au Gouverneur, ou au Chepate, la permiſſion d'établir avec eux un Commerce honnête & tranquille.

Il eſt regardé comme ennemi.

Hemskerk trouva toute la Ville revoltée contre ſes propoſitions. Les habitans n'avoient pas plutôt vû paroître la Flotte, qu'ils s'étoient attendus à de nouvelles hoſtilités. Ils ne doutoient pas que ce ne fût la même qui les avoit inſultés l'année précédente, & qu'elle n'eût tenu la mer depuis ce tems-là pour exercer la piraterie. Les Portugais, qui leur en avoient fait prendre cette idée, ne manquerent pas de la fortifier par leurs repréſentations, & de leur inſpirer de nouvelles terreurs. Hemskerk revint à bord, après avoir fait des efforts inutiles pour juſtifier ſa Nation.

(74) Page 451 & ſuiv.

II. Voyage des Hollandois. Van Nek. 1598.

Le Pilote Abdul fait recevoir les Hollandois à Bantam.

Dans cet embarras, on prit le parti de faire descendre Abdul (*), qui servoit de Pilote à l'Amiral, & de remettre entre ses mains une négociation dont on commençoit à sentir les difficultés. Ce Guzarate, qui avoit quantité d'amis dans la Ville, eut l'adresse de les adoucir en faveur des Hollandois; & dans l'espace de peu de jours il poussa si vivement son entreprise, qu'il engagea le Gouverneur à recevoir quelques députés de la Flotte. C'étoit avoir gagné beaucoup, & l'on ne douta point que dès la premiere audience les civilités & les présens ne fissent le reste. En effet, les députés furent bien reçus; & le Chepate, qui représentoit pour le Roi, écouta favorablement leurs explications. Les présens consistoient en une coupe dorée, quelques piéces de velours & d'autres étoffes de soie, de beaux verres & des miroirs dorés. Ils présenterent en même-tems les Patentes des Etats Généraux & du Prince Maurice. Après cette cérémonie, on convint facilement des articles du Commerce, & dès le lendemain il fut ouvert avec tant de succès, qu'en moins de cinq semaines les trois Vaisseaux furent presqu'entierement chargés (75).

Commerce favorable.

Cependant il ne leur fut pas avantageux qu'Abdul eût annoncé l'arrivée de cinq autres Navires, qui devoient même être suivis d'un plus grand nombre. L'attente d'un si grand Commerce fit tenir d'abord le poivre fort cher. Mais les Hollandois, charmés de voir prendre un tour si favorable à leurs espérances, ne laisserent pas d'achever leur cargaison. Leur joie fut au comble en voyant arriver, un mois après, le Vice-Amiral Warwick avec ses cinq Vaisseaux. Ils se hâterent d'en charger un de tout ce qui restoit de poivre aux habitans; & dans l'impatience de porter de si bonnes nouvelles à la Compagnie, l'Amiral partit le 11 de Janvier 1599, avec les quatre Vaisseaux chargés. Leur cargaison étoit de quatre cens lastes de poivre, cent de cloux de girofle, & une quantité médiocre de fleur de muscade & de canelle. Ils arriverent heureusement au Texel le 19 de Juin, après un voyage de huit mille lieues, qui n'avoit pas duré plus de quinze mois (76). L'unique accident de ce retour, fut le châtiment que l'Amiral imposa au Contre-maître d'un des quatre Vaisseaux, pour avoir osé frapper le Maître. Cet Officier, qui se nommoit Pierre *Gisbrechts*, fut condamné à demeurer dans l'Isle déserte de Sainte Hélene, où on lui laissa néanmoins une certaine quantité de pain, d'huile & de riz, avec des hameçons pour la pêche, de la poudre & un fusil (77).

1599. Retour de l'Amiral en Hollande avec quatre Vaisseaux.

Warwik demeure avec les quatre autres Vaisseaux.

Warwick ayant succedé à la qualité d'Amiral pour les quatre autres Vaisseaux, l'*Amsterdam*, la *Zélande*, la *Gueldres* & l'*Utrecht*, quitta Bantam le 8 de Janvier, pour se rendre aux Isles Moluques. Il mouilla sans défiance devant Jacatra, parce que la Flotte de l'année précédente n'avoit eu rien à démêler avec cette Ville. Le 22, il s'approcha aussi librement de Tubaon, où les premiers Hollandois n'avoient reçu que des faveurs & des civilités du Roi. Ensuite les quatre Vaisseaux s'étant séparés, l'Amiral & l'*Utrecht* allerent jetter l'ancre devant l'Isle de *Madure*, tandis que les deux autres s'approcherent de *Joartam*, pour chercher un Pilote-côtier qui voulût conduire la Flotte aux Moluques. Dans l'intervalle de cette séparation, quarante hommes, tant de l'Amiral que de l'*Utrecht*, qui sans faire réflexion aux querelles de l'année précédente avoient pris terre à Madure, furent arrêtés dans une Ville nommée

Imprudence des Hollandois.

(*) Voyez la Relation précédente.
(75) Pages 457, 458.
(76) Page 459 & suiv.
(77) Page 460.

Arofabaia. Cet incident, qui fut auffi-tôt communiqué aux deux autres Vaiffeaux, les fit hâter de rejoindre l'Amiral. Mais il mérite d'être expliqué avec plus d'étendue.

II Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

Leur querelle avec le Roi de Madure.

L'Amiral & l'*Utrecht* ayant pris leur cours vers la pointe occidentale de l'Ifle de Madure avoient mouillé devant la petite Ville d'Arofabaia, Place forte, dont les murailles & les portes font fort épaiffes & munies de plateformes, où les habitans font la garde pendant toute la nuit. Ils avoient envoyé une chaloupe & un canot, pour acheter du riz & d'autres rafraîchiffemens. La chaloupe s'étant chargée de riz avoit touché au fond, & s'étoit trouvée obligée d'attendre le retour de la marée pour fe remettre à flot. Pendant ce tems-là, un Seigneur de l'Ifle avoit repréfenté au Roi que ces Etrangers étoient les mêmes qui avoient tué, l'année précédente, un grand nombre de fes Sujets ; & le reffentiment des Infulaires s'étoit échauffé fi vivement, qu'ils avoient arrêté la chaloupe & le canot. *Schuermans*, Commis de l'Amiral, s'étoit rendu au rivage avec quatre hommes, dans un autre canot, pour s'informer de ce qui pouvoit retarder ces deux bâtimens. Il y avoit été arrêté comme eux. On lui avoit ôté fon chapeau, fon épée & fon argent, pour le conduire avec tous les autres, qu'on avoit auffi défarmés, dans une petite maifon, où quelques-uns d'entr'eux avoient même été dépouillés. Le Roi avoit fait enlever deux pierriers & toutes les armes qui étoient dans la chaloupe. Enfin les prifonniers avoient obtenu de ce Prince la permiffion d'envoyer à bord trois d'entr'eux, pour avertir l'Amiral de ce qui fe paffoit, mais à condition de revenir fur le champ ; & la crainte d'expofer leurs compagnons à d'autres violences par le moindre retardement, leur avoit fait exécuter fidellement leur promeffe (78).

Il en fait arrêter un grand nombre.

Négociations inutiles.

Telle étoit la fituation de cette affaire à l'arrivée des deux Vaiffeaux. Il ne paroiffoit pas que la vie des prifonniers fût menacée ; mais l'intention du Roi étoit apparemment de vendre leur liberté fort cher. On tint Confeil dans la chambre de l'Amiral. Le parti de la négociation étant le feul qu'il y eût d'abord à tenter, on s'expliqua par des Lettres & des réponfes qui la firent traîner pendant plufieurs jours. Les propofitions du Roi parurent exceffives. Il demandoit, pour la délivrance des quarante prifonniers (79), deux des plus groffes piéces de canon qui fuffent à bord de l'Amiral, plufieurs piéces de drap & de velours, & mille piéces de huit. L'Amiral rejetta ces demandes. Il fit déclarer qu'il n'étoit pas maître de difpofer du canon, mais qu'il étoit prêt à compofer pour une fomme d'argent. On continua pendant quelques jours de négocier fur ce fondement. Les difficultés, de la part des Infulaires, fembloient augmenter par le délai. Cependant l'Amiral de l'Ifle, qui étoit favorable aux Hollandois, obtint du Roi la liberté de huit ou neuf des prifonniers, qui retournerent à bord dans le canot. Mais à peine furent-ils partis que les Infulaires fe repentirent de cette complaifance & firent conduire les autres dans un Bourg, où ils furent étroitement gardés. Le lendemain ils furent menés tous, à l'exception du Commis, du Pilote & de quelques autres, dans une caverne ou une efpece de baffe-foffe, fur le fommet d'une montagne. Là, ils n'eurent pour lit que des feuilles d'arbre, & pour nourriture, que ce qu'un de leurs gardes alloit mandier pour eux dans les Villages voifins (80).

Les prifonniers Hollandois font maltraités.

(78) Page 473 & fuivantes.

(79) Page 475.

(80) Pages 474, 475.

II. VOYAGE DES HOLLANDOIS. WARWICK. 1599.

Tentative pour les délivrer.

L'Amiral fut si peu informé de leur sort, qu'ignorant même où ils avoient d'abord été conduits, il croyoit que la plupart d'entr'eux étoient encore dans la chaloupe. Il assembla le Conseil; &, dans cette idée, on résolut d'entreprendre quelque chose pour les délivrer. La chaloupe étant à l'entrée du Port, il paroissoit facile de surprendre les gardes & de leur enlever leur proie. On mit cent cinquante hommes dans trois chaloupes & trois canots. Cette petite flotte découvrit, en approchant de la terre, une multitude de gens & deux Portugais avec des bannieres de paix, qui vinrent au-devant d'eux pour les assurer que les Insulaires ne desiroient qu'un prompt accommodement. C'étoit un artifice pour leur donner le tems de se mettre en défense. Vingt hommes des chaloupes eurent l'imprudence de sauter à terre sur la foi de cette déclaration. On tira sur eux de toutes parts. Il en demeura trois ou quatre sur la poussiére; & le Vice-Amiral, qui commandoit le détachement, sauva les autres en les faisant rentrer promptement dans sa chaloupe (81).

Son mauvais succès.

La colere des Hollandois devint si vive, qu'ils ne balancerent point à s'avancer vers la Ville. Ils en étoient fort proches, lorsqu'ils s'apperçurent que les habitans faisoient une sortie par une autre porte, pour les enfermer dans le havre. Leur premier soin fut d'envoyer deux canots à la barre & de s'en assurer, parce qu'ils avoient conçu que si leurs ennemis se rendoient maîtres de la barre, ils s'y trouveroient pris comme dans un filet. Pendant ce tems-là, on ne cessoit pas d'escarmoucher de part & d'autre. Les Insulaires tiroient leurs pierriers. Il se servoient aussi de leurs fusils & de leurs arcs. L'espérance de ces Barbares étoit de forcer les Hollandois à consumer toute leur poudre, dans l'opinion qu'ensuite ils en auroient bon marché. Mais une grosse tempête qui s'éleva presque subitement, & la marée d'ailleurs qui commençoit à se retirer, obligerent les chaloupes & les canots de se retirer vers la Flotte. En sortant du havre, une des chaloupes, montée de trente-six hommes, fut renversée par les vagues. Un canot qui portoit treize hommes eut le même sort. Ce double malheur coûta la vie à plusieurs Hollandois, dont les uns se noyérent, & les autres furent tués par les Insulaires. Quelques-uns, qui furent jettés sur le rivage, du côté où se trouvoit un Renégat de Tuban qui étoit ami de leur Nation, obtinrent la vie en sa faveur. On se contenta de les faire mettre à genoux & de leur répandre une poignée de sable sur la tête, pour marquer la grace qui leur étoit accordée. Mais tous ceux que les flots jetterent de l'autre côté, furent massacrés sans pitié. La fureur de leurs ennemis alloit jusqu'à se jetter dans l'eau pour les tuer. Il n'en échapa que vingt-cinq, qui furent conduits le soir dans les prisons de la Ville. On chargea de fers le Trompette & le Caporal. Tous les autres furent liés ensemble, quoique trois d'entr'eux fussent dangereusement blessés (82).

Massacre des Hollandois.

Le 6 de Février, ils furent transferés dans la même caverne où leurs compagnons étoient déja renfermés. Mais dès le lendemain on les fit sortir tous de ce cachot, pour retourner à la Ville. Le Trompette & le Caporal furent conduits devant le Roi, qui leur offrit des femmes & d'autres gratifications s'ils vouloient s'attacher à son service. Ils répondirent qu'ils étoient résolus de se rembarquer avec leurs amis, & qu'ils esperoient que l'Amiral finiroit leur capti-

(81) Page 476. (82) Page 478 & suiv.

vité. Le nombre des prisonniers montoit à cinquante & un. On leur fit traverser la Ville, pour être transportés dans une petite Isle, où ils furent gardés à vûe jour & nuit.

Réflexions qui font desirer la paix à l'Amiral.

Cependant l'Amiral considera qu'il n'avoit pas fait le voyage des Indes pour y porter la guerre, & qu'au fond l'entreprise du Roi de Madure n'étoit qu'une représaille, qui n'étoit pas même égale aux outrages que son Isle avoit reçus de la premiere Flotte. Cette réflexion lui fit prêter l'oreille à de nouvelles propositions de paix. On convint enfin de deux mille piéces de huit pour la rançon des prisonniers; à condition que s'ils n'étoient pas renvoyés tous à la fois, le payement se feroit à proportion du nombre, en draps ou en argent, au choix des Insulaires. Le 14 ils se retrouverent tous sur la Flotte, à l'exception de deux matelots, qui demeurerent volontairement dans l'Isle contre l'intention de l'Amiral. Le soir du même jour, les quatre Vaisseaux mirent à la voile pour les Moluques, avec le chagrin d'avoir payé bien cher pour les fautes d'autrui (83).

Il se rend aux Isles Moluques.

Le 3 de Mars, étant entrés dans le détroit d'Amboine, qui est extrêmement étroit, ils mouillerent sur la côte, devant une petite Ville qui se nomme *Iton*. L'Isle d'Amboine, que quelques-uns mettent au nombre des Moluques (84) est très-fertile en cloux de girofle, & en divers sortes de fruits, tels que des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, des bananes, des cannes de sucre, &c. Les Hollandois étoient bien éloignés de prévoir qu'en moins de quatre ou cinq ans ils deviendroient les maîtres d'un pays si riche, après en avoir chassé les Portugais. Ils ne pensoient qu'à charger leurs quatre Vaisseaux de cloux de girofle. Les apparences furent flateuses pour leurs désirs.

Comment il y est reçu.

Dès le lendemain ils virent paroître l'Amiral d'Amboine, qui fit le tour de leur Flotte avec trois des plus belles Galeres de l'Isle, que les habitans nomment *Caracores* ou *Caracoles*. Elles étoient montées d'un nombreux équipages, & de tout ce qui sert à la guerre & à la mer. Cette volte fut accompagnée de grands témoignages de joie. Les Insulaires chantoient. Ils frappoient sur des bassins de cuivre, & sur de longs tambours qu'ils tenoient sous le bras. Les voix s'accordoient avec le son de ces instrumens, & les Rameurs suivoient la cadence. Chacune des trois Caracores étoit armée de trois pierriers, dont l'Amiral fit faire une double décharge à l'honneur des étrangers. Les Hollandois firent aussi leur salve. Mais toutes ces affectations de zéle & d'amitié ne les empêcherent pas de faire bon quart, sur-tout lorsqu'ils furent informés que les Insulaires avoient fait pendant toute la nuit une garde exacte sur le rivage.

Il obtient la liberté du Commerce.

L'Amiral Indien étant monté à bord de l'Amiral Hollandois, lui demanda quel étoit le dessein de son voyage. Warwick lui fit une réponse dont il parut fort satifait. Il invita les Hollandois à descendre. Sur cette offre, le Vice-Amiral se rendit le lendemain au rivage. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité, sous une tente de voiles de Vaisseaux. Cette premiere conférence dura plus de trois heures. Elle fut renouvellée le 6, & tous les Commandans de l'Isle promirent au Vice-Amiral de lui faire trouver assez de girofle pour la charge de deux Vaisseaux. En revenant à bord, il y amena le frere du Roi

(83) Page 479. (84) Page 481.

II. VOYAGE DES HOLLANDOIS. WARWICK. 1599.

de Ternate, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs du pays, qui avoient la curiosité de visiter les Vaisseaux.

Les Portugais chagrinent les Insulaires.

Malgré l'idée que l'Amiral avoit conçue du commerce d'Amboine, il rabbatit beaucoup de ses espérances lorsqu'il eût appris par les offres mêmes des Insulaires, qu'il n'y trouveroit que la charge de deux bâtimens. Les troubles de l'Isle étoient peu favorables au commerce. Quoique les Portugais n'y fussent pas absolument les maîtres, ils possedoient encore un Fort vers la pointe occidentale, d'où ils incommodoient beaucoup les Habitans ; & l'arrivée des Hollandois leur causant de l'ombrage, ils faisoient des mouvemens considérables, pour les dégoûter de leur entreprise par la crainte d'une guerre à laquelle il les croyoient peu disposés. En effet Warwick y avoit si peu de penchant, que ses ordres au contraire portoient de l'éviter. Cependant il résolut d'accepter ce qui lui étoit offert à Amboine, & d'envoyer deux de ses Vaisseaux à Banda, pour y charger des noix & de la fleur de muscade. Ainsi les deux Navires *Zelande* & *Gueldres* furent nommés pour cette expédition (85).

Les quatre Vaisseaux Hollandois se séparent.

Isle habitée par le Diable.

Ils partirent le 11 de Mars ; & dès le 14 au soir ils eurent la vûe de l'Isle de Banda, qui leur demeura au Sud-Est (86). La nuit suivante, ils passerent sous celle de Setton (87), qui n'est qu'à cinq lieues au Nord-Ouest de Banda. Les Hollandois furent extrêmement surpris des marques de frayeur que leurs Lamaneurs Indiens donnerent à la vûe de cette Isle. Ils apprirent d'eux non-seulement qu'elle est inhabitée, mais que tous les Insulaires voisins la croient occupée par le diable, & que jamais ils n'ont eu la hardiesse d'y aborder. Comme on rangeoit la côte d'assez près, les Lamaneurs prirent des gaffes, & se placerent à l'avant des Vaisseaux, poussant de toute leur force, pour dépasser plus promptement cette dangereuse terre. Lorsqu'ils étoient las de pousser, ils mettoient la gaffe devant eux, sans permettre qu'on y touchât, & sans vouloir s'en désaisir avant qu'on eût passé l'Isle. Au moindre bruit, ils se mettoient à siffler & à chanter, comme pour adoucir l'ennemi ; & les railleries des Hollandois ne partageoient pas même leur attention. Le 15, on reconnut encore deux petites Isles, à une demie lieue Sud-Ouest de Banda, l'une nommée *Pulo Ouay*, l'autre *Pulo Rim ;* & le soir, ces deux Vaisseaux entrerent dans la riviere de Banda. Ils n'eurent pas plûtôt jetté l'ancre, qu'ils se virent environnés de Pirogues, qui leur apportoient des montres de fleur de muscade, de noix & de cloux, avec l'assurance qu'ils trouveroient suffisamment de quoi charger. Mais on leur conseilla de s'avancer, l'un jusqu'à la petite Ville d'*Ortartan*, l'autre à celle de Nera, qui est de l'autre côte de l'Isle. Ils se trouverent si bien de ce conseil, qu'après avoir reglé les conditions du commerce, ils ne furent occupés, pendant tout le mois d'Avril & les premiers jours de Mai, qu'à débarquer des marchandises & à les troquer pour celles du Pays. Du matin au soir on ne faisoit que péser à deux balances, & quelquefois dans un seul jour on recevoit deux lastes ou quatre tonneaux d'épiceries. On ne payoit d'abord que soixante réales de huit, pour la barre de fleur de Muscade, qui pésoit cent livres, poids de Banda, & cinq cens vingt-cinq livres

Les Hollandois se rendent à Banda.

(85) Page 485. *Voyez ci-dessous la description de cette Isle.*

(86) A vingt-quatre lieues d'Amboine, par les quarante & un degrés & demi du Sud.

(87) Ou *Pulo*-Setton.

poids

poids de Hollande ; quarante-cinq réales, pour la barre de cloux de girofle, & six réales pour la barre de muscade. Mais les Insulaires augmenterent le prix à mesure que leurs marchandises vinrent à diminuer. L'Auteur remarque ici, comme un évenement assez extraordinaire, que le 8 de Mai un serpent d'onze pieds de long étant entré dans un des Vaisseaux y fut tué & mangé par l'équipage.

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

Nera, où le Vice-Amiral étoit venu mouiller, est la capitale de l'Isle. Les Hollandois y furent témoins d'un évenement fort tragique. Il s'étoit élevé depuis plusieurs années, à l'occasion de quelques arbres qui avoient été abbatus dans le territoire de Nera, une guerre si vive entre ses habitans & ceux d'une autre petite Ville, nommée *Labbetacra*, qui n'en est éloignée que d'une lieue, que ces deux peuples ne se rencontroient jamais sans en venir aux mains avec la derniere fureur. Un jour les Labbetacres, (c'est le nom que leur donne l'Auteur) se présenterent devant Nera avec huit Caracores, & tuerent ou blesserent un grand nombre de leurs ennemis. Dans le ressentiment de cette insulte, ceux de Nera partirent peu de jours après avec cinq Caracores, & tournerent leur vengeance contre une petite Isle nommée *Wager*, dont les habitans s'étoient unis avec les Labbetacres. Ils en massacrerent une partie, dont ils rapporterent les têtes enfilées dans des cordes, pour témoignage de leur triomphe. Entre un petit nombre de prisonniers, ils amenerent une femme, qu'ils fendirent ensuite du haut en bas, par le milieu du corps ; & pendant cinq ou six jours, ils se promenerent en montrant leurs sabres teints du sang de leurs ennemis. Enfin les têtes furent passées dans plusieurs perches, & portées en cet état devant la maison du Sabandar, sous un arbre, où elles furent exposées l'espace d'une heure sur une grosse pierre ; après quoi, elles furent enveloppées dans des toiles de coton blanc, & mises dans de grands plats pour être jettées en terre, au milieu d'une épaisse fumée d'encens (88).

Nera, Capitale de l'Isle.

Guerre cruelle.

Barbarie des vainqueurs.

L'effroi que les Hollandois conçurent de cette barbarie n'empêcha pas le Vice-Amiral de louer une maison à Nera & d'y laisser vingt de ses gens, avec de l'argent & des marchandises pour acheter des noix & de la fleur de muscade (89). Il eut ainsi l'honneur d'avoir établi le premier comptoir de la Compagnie aux Indes orientales, dans la vûe d'y tenir des marchandises toujours prêtes pour le chargement des Vaisseaux qui arriveroient de l'Europe. Il descendit à terre le 2 de Juillet, pour recommander ce nouvel établissement au Sabandar & aux Seigneurs de l'Isle. Le 5, il mit à la voile, avec la satisfaction que donne le succès d'un riche commerce. Rien ne l'obligeant de réjoindre l'Amiral à Bantam, il prit sa route vers le Cap de Bonne-Espérance, d'où il se rendit heureusement au Port d'Amsterdam, dans le cours du mois d'Avril de l'année suivante. La joie de le voir arriver avec tant de richesses porta les Directeurs de la Compagnie à faire exposer ses cargaisons aux yeux du peuple. Les noix muscades étoient si belles & si saines, qu'on en tira de l'huile. Jamais on n'en avoit vû de si parfaites à Lisbonne. Toutes les maisons voisines furent comme embaumés d'un si précieux parfum (90).

Premier Comptoir des Hollandois.

Retour de deux Vaisseaux, & joie qu'ils apportent à Amsterdam.

Warwick travailloit de son côté à se procurer le même succès sur la côte

Warwick continue son Commerce à Amboine.

(88) Page 488 & suiv. (89) Pages 498, 499. (90) *Ibidem*.

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

d'Amboine. Mais tandis qu'il n'étoit occupé que des ſoins du commerce, il fut ſurpris de voir arriver deux Jonques de guerre Javanoiſes, que les habitans de l'Iſle avoient appellées à leur ſecours, dans le deſſein d'attaquer les Portugais, & de ſe délivrer des inſultes qu'ils recevoient continuellement du Fort. Ces troupes auxiliaires cauſerent d'autant plus de joie, que les hoſtilités paroiſſoient rédoubler depuis l'arrivée des Hollandois. Les Portugais tenterent une entrepriſe ſur une petite Ville, d'où ils furent repouſſés avec perte. Quelques Hollandois s'étant joints aux Inſulaires pour marcher contr'eux, cette générosité volontaire excita la reconnoiſſance & l'affection de tous les habitans, qui n'avoient oſé ſe flatter que des Européens vouluſſent prendre parti contre le Roi d'Eſpagne & les Portugais (91). Leur zéle en devint plus ardent pour le commerce. On échangeoit des marchandiſes pour du clou de girofle. Mais il n'y étoit pas en abondance. Cette raiſon, joint au trouble de la guerre, détermina l'Amiral à lever l'ancre pour ſe rendre aux Moluques (92).

Il ſe rend à Ternate.

Il mouilla le 22, ſur quinze braſſes, devant l'Iſle de Ternate. Quatre jours après, le Roi de l'Iſle s'approcha des deux Vaiſſeaux Hollandois, & fit prier l'Amiral de paſſer dans ſa Caracore. Ils s'y entretinrent aſſez long-tems par le miniſtere de leurs Interprêtes. L'Amiral preſſa inutilement le Roi d'entrer dans ſon Vaiſſeau. Ce Prince s'excuſa d'abord ſur la difficulté de l'échelle. On la fit auſſi-tôt couvrir de drap. Mais lorſqu'on eut ôté ce prétexte il déclara qu'il étoit trop tard, & que le coucher du Soleil l'avertiſſoit qu'il étoit tems de faire ſa priere.

Galanteries du Roi de cette Iſle.

Le lendemain, il revint aux Vaiſſeaux, avec trente-deux Caracores fort bien équipées, & montées de plus de cent pierriers de fonte. Cette Flotte Indienne fit trois fois le tour des bâtimens Hollandois, avec un air de triomphe; c'eſt-à-dire, en frappant ſur des baſſins, dont le ſon étoit accompagné de celui des voix & d'un grand nombre de tambours. L'Amiral inquiet de tous ces mouvemens fit préparer ſon canon & les autres armes. Une partie des équipages fut placée dans les bas des Navires, & le reſte ſur les ponts. Cependant la Caracore du Roi fut la ſeule qui s'approcha. Mais ce Prince réfuſa toujours de paſſer à bord. Il y envoya un de ſes Capitaines, qui tint de ſa part quelques diſcours civils à l'Amiral. Les deux côtés de la Caracore royale offroient une galerie en forme d'échafaut, occupée par deux rangs de Rameurs. L'uſage qu'ils faiſoient de leurs rames n'empêchoit pas qu'ils n'euſſent auprès d'eux leurs javelines & leurs boucliers. Chacune des autres Caracores étoit montée d'environ deux cens hommes bien armés à leur maniere, mais avec peu de fuſils, & mal exercés d'ailleurs dans l'art de s'en ſervir. Quelques-uns de leurs pierriers avoient trois volées, qui pouvoient tirer à la fois (92); mais ils font peu d'uſage de cette artillerie.

Sur le ſoir, le Roi s'étant rapproché des Vaiſſeaux fit mettre en mer une Pirogue, ſur laquelle il pria l'Amiral de faire tirer un coup de canon. Le coup porta. Tous les Inſulaires du cortége en marquerent beaucoup d'étonnement, & le Roi dit à l'Amiral qu'il ne croioit pas ſa Caracore plus capable de réſiſter au boulet, s'il eût été tiré deſſus. On lui fit quelques préſens, qui le diſpoſerent enfin à permettre l'ouverture du commerce. La barre de cloux de gi-

Commerce & prix des marchandiſes.

(91) Page 501. (92) Page 502.

rofle fut reglée à cinquante-quatre réales de huit. Elle eſt de ſix cens livres dans l'Iſle de Ternate, & de cinq cens ſeulement dans l'Iſle d'Amboine. On apprit aux Hollandois que les Iſles Moluques, c'eſt-à-dire, Ternate, Tidor, Bachan & Motier, rapportent chaque année quatre mille ſix ou ſept cens barres de girofle (93).

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

Enfin, le Roi conſentit, le 25 de Juillet, à ſe rendre à bord de l'*Amſterdam*, & ſa curioſité, qui n'avoit fait que s'enflammer par un ſi long délai, lui en fit viſiter juſqu'aux moindres parties. Tout ce qui s'offroit à ſes yeux lui cauſoit de l'admiration. Le soufflet de la cuiſine lui parut une invention charmante. Il le porta auſſi-tôt à ſa bouche, & ſe mit à ſouffler long-tems de toute ſa force. Entre pluſieurs propoſitions qu'il fit à l'Amiral, il le pria de laiſſer quelques-uns de ſes gens dans ſon Iſle. Cette demande lui fut accordée dans une autre viſite, où l'on convint par un Traité formel, qu'on laiſſeroit cinq Hollandois à Ternate, pour continuer le commerce & garder les marchandiſes juſqu'au retour des Vaiſſeaux. François *Vanderdoes*, couſin du grand Bailli d'Amſterdam, fut nommé dans ce nombre (94).

Le Roi viſite les Hollandois. Sa curioſité.

Le Roi qui regnoit alors à Ternate étoit un gros homme, d'environ trente-ſix ans, qui avoit l'humeur gaie & une paſſion extraordinaire de voir ou d'apprendre quelque choſe de nouveau. Un jour que pour lui faire honneur les Hollandois avoient jetté vingt ou trente fuſées, il parut ſi ſatisfait de cette invention, qu'il ſe rendit le lendemain à bord pour en apprendre l'uſage. Lorſqu'il ſe crut bien inſtruit, il n'eut rien de ſi preſſant que de faire l'eſſai de ſon ſçavoir. Il s'imagina qu'avec deux poignées de poudre, il pourroit fendre le plus grand arbre. Cette idée, qui lui vint à la vûe d'une groſſe poutre qu'il avoit apperçue devant ſon Palais, fut exécutée ſur le champ. Il fit percer la poutre avec une tarriere. Il remplit le trou de poudre; & l'ayant bouché d'un tampon de bois, auquel il jugea fort bien qu'il falloit laiſſer une lumiere, il y mit lui-même le feu. La poutre ſe fendit en droit fil. Ce ſuccès lui cauſa tant de joie, qu'il remercia vivement les Hollandois de leur inſtruction (95).

Son caractere.

Il s'étoit fait d'ailleurs une haute réputation de bravoure, & les Hollandois furent témoins de la vigueur avec laquelle il preſſa ſes ennemis dans une expédition qu'il entreprit contre Tidor. Le 20 de Juillet, s'étant embarqué avec ſes meilleurs troupes pour attaquer un Village de cette Iſle, il ſe jetta dans l'eau avec une intrépidité merveilleuſe & tua pluſieurs de ſes ennemis. Mais ſa victoire fut ſouillée par une cruauté. Entre un grand nombre de priſonniers, on amena devant lui un neveu du Roi de Tidor, âgé d'environ vingt ans. Il le fit conduire ſur le bord de l'eau. Là par ſon ordre, on dit à ce malheureux jeune-homme de ſe laver les mains; & lorſqu'il ſe fut courbé pour obéir, on lui donna ſur le dos pluſieurs coups de ſabre qui le fendirent d'un côté à l'autre. Dans cet état on attacha ſon corps à une Pirogue, qui fut abandonnée aux flots (96).

Sa bravoure & ſa cruauté.

Les inclinations militaires du Roi Ternate, éclatoient juſques dans ſes exercices de dévotion. Sa Religion étant le Mahometiſme, il ne manquoit pas d'aller à la moſquée le jour du Sabbat. Mais il ſe faiſoit précéder d'un

Goût militaire & religieux.

(93) Page 503.
(94) Page 504.
(95) Page 514.
(96) Page 511.

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

jeune garçon, qui conduisoit un chevreau pour le sacrifice, & qui portoit un sabre sur son épaule. Ce sacrificateur étoit suivi d'une troupe de gens de guerre, derriere lesquels marchoit un Prêtre, avec un encensoir à la main. Après le Prêtre marchoit le Roi, environné d'Esclaves qui lui tenoient un parasol sur la tête, & suivi d'une autre troupe de soldats avec leur enseigne déployée (97).

Occupations du Roi.

Ce Prince avoit tant de goût pour la mer qu'il y passoit une partie de sa vie dans sa Caracore, où il avoit un lit doré. Il n'y étoit jamais oisif. Pendant que les Hollandois étoient dans la rade, il faisoit souvent appeller le Pilote de l'Amiral, qui lui feuilletoit le Livre de Jean *Huygens*, & qui lui faisoit entendre les explications des figures, Il y prenoit un plaisir singulier, & ses questions causoient quelquefois de l'embarras au Pilote. Quoiqu'il traitât les Hollandois avec beaucoup de familiarité, il gardoit la majesté de son rang avec ses sujets. Les Seigneurs de sa Cour, les Officiers de ses troupes, les Ambassadeurs ne se présentoient devant lui que les mains jointes & levées au dessus de leur tête, d'où ils les baissoient avec un mouvement presqu'insensible. Puis ils recommençoient à les élever & les baissoient encore, sans discontinuer cette cérémonie pendant qu'ils demeuroient en sa présence. Les Seigneurs de sa Cour étoient vêtus d'étoffes de soye ou de coton. Leurs haut-de chausses avoient à peu près la même forme que ceux des Portugais. Leurs pourpoints étoient de coton, ou d'une étoffe composée d'écorce d'arbres, que les habitans de l'Isle fabriquent avec une industrie qui leur est propre. Les Hollandois ne trouverent dans la Noblesse de Ternate, que de la droiture & de l'honneur, avec plus de capacité & d'intelligence qu'ils n'en avoient reconnu dans celle de Java. Tous les Capitaines étoient d'un âge avancé; également respectables par leur expérience & par leur barbe grise (98).

Caractere de ses Courtisans.

Gladiateurs de Ternate.

Il avoit communiqué son humeur guerriere à ses sujets. Leurs armes étoient des javelines de bois ou de roseaux, qu'ils lançoient fort adroitement avec la main, & des sabres fort larges par le bout, avec des boucliers informes, qui n'étoient proprement que des bouts de planche. Mais les plus braves étoient une sorte de gladiateurs, qui avoient la tête armée d'un casque. Leur maniere de combattre étoit singuliere. Ils se tenoient sur un pied, toujours prêts à faire un saut de l'autre, soit pour reculer ou se jetter en avant. Leur vanité étant égale à leur adresse, ils défioient les Hollandois au combat, & leur offroient même de se battre un contre six. Enfin un matelot de l'*Amsterdam* leur offrit de se battre seul à seul, avec l'épée & le poignard. Mais cette proposition ne fut pas acceptée (99).

Cruautés dont on accuse les Portugais.

Comme les Hollandois laissoient cinq hommes à Ternate, le Roi fort sensible à cette confiance leur fit l'honneur de les conduire à leur départ, & remercia le Ciel de lui avoir procuré des amis d'un caractere si conforme à ses inclinations. Quand ils lui dirent que les Portugais avoient fait assassiner dans son Palais un Prince qui étoit à la tête de leur Republique, il leur répondit que les mêmes Portugais s'étoient saisis de son Prédecesseur, qu'ils l'avoient haché en pieces, salé & transporté à Malacca (1); outrage, ajoûta-t'il, dont la vangeance lui étoit reservée. En quittant l'Amiral, il désira d'être

(97) Page 516. (98) Page 515. (99) Page 512. (1) Page 524.

falué d'une décharge de toute l'Artillerie. On lui rendit volontiers cet honneur. Il avoit à fa Cour un renegat Portugais, homme intrigant & rufé, dont les Hollandois rechercherent la faveur, comme une protection néceffaire pour leur nouveau comptoir (2).

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599. Isle d'Oba.

Ils leverent l'ancre le 19 d'Août. Le 30, ils reconnurent l'Isle d'*Oba*, où ils relâcherent le 6 de Septembre, dans l'efpérance d'y prendre des rafraîchiffemens, dont ils étoient fort mal pourvûs. La plûpart de ces Isles, fi fécondes en épiceries, ne font pas également fournies des commodités néceffaires à la navigation. Celle d'Oba en a tant d'autres à l'Oueft, qu'il eft impoffible de les compter. Leur fituation eft par les deux degrés du Sud. On y trouva peu de fecours, & la difette augmenta fi fort, que le 10 un fromage du poids d'environ fept livres fut vendu douze florins & demi (3). Ainfi l'on eut beaucoup à fouffrir jufqu'à la riviere de Jaccatra, où l'on n'arriva que le 13 de Novembre. Le 17, ayant fait voile vers Bantam, on renconrra deux Vaiffeaux de Zelande, le *Barquelenque* & le *Soleil*, qui fortoient de la rade de cette Ville, où ils avoient fait un heureux commerce depuis le départ de Warwick. Les mers des Indes commençoient à devenir familieres aux Hollandois.

Retour de l'Amiral à Bantam.

En arrivant à Bantam, l'Amiral fut reçu du Gouverneur avec de fi vives marques d'eftime & d'amitié, que pour répondre à ces fentimens & les entretenir en faveur de fa Nation, il lui fit préfent de la chaloupe dans laquelle il s'étoit rendu à terre, montée de deux pierriers & tendue de drap écarlate (4). Les deux Vaiffeaux, après avoir encore paffé quelques jours à charger du poivre, reprirent enfin la route d'Hollande. Ils mirent à la voile le 21 de Janvier de l'année 1600. Leur navigation ne fut troublée par aucune infortune. Mais étant arrivés le 16 de Mai à la vûe de l'Isle de Ste. Helene, ils y auroient pris volontiers quelques rafraîchiffemens, s'ils n'y euffent trouvé plufieurs caraques Portugaifes qui les obligerent de prendre une autre route. Le 30, ils reconnurent l'Isle de l'Afcenfion, où quelques Matelots aborderent dans une chaloupe. Ils en vifiterent toutes les parties, fans y trouver une goutte d'eau. La terre de cette Isle n'eft proprement qu'un rocher brûlé, qu'on peut comparer à du charbon de forge. Cependant les Hollandois y virent des pourceaux, & ne purent s'imaginer de quoi ces animaux pouvoient vivre, dans un lieu où l'on n'apperçoit ni arbres, ni feuilles, ni herbes (5). Il eft moins étonnant qu'il s'y trouve un grand nombre de mouettes, qui fe laiffent tuer facilement avec un baton. On y prit auffi quantité de tortues, dont quelques-unes étoient fi grandes qu'elles ne devoient pas pefer moins de quatre cens livres (6). Le refte du voyage ayant été fort heureux, la Compagnie Hollandoife eut la fatisfaction d'avoir vû revenir fucceffivement les huit Vaiffeaux de fa feconde Flotte, avec des richeffes qui devinrent un fecours & un encouragement pour de nouvelles entreprifes.

1600. Son départ pour l'Europe.

Isle de l'Afcenfion.

(2) Page 525.
(3) *Ibid.*
(4) Page 525.
(5) Page 527.
(6) Page 528.



Description de l'Isle de Java avant l'établissement des Hollandois.

1595.

QUelques observations qui se trouvent répandues sur l'Isle de Java, dans les relations du premier tome de ce Recueil, ne diminueront rien du plaisir qu'on doit prendre à voir ici du même coup d'œil tout ce qui appartient à l'ancien état de cette grande Isle. On n'avertit le lecteur du présent qu'on lui a déja fait, que pour le mettre en état de rapprocher ces morceaux dispersés & de les comparer avec ce qu'il va lire (*).

Situation de l'Isle.

L'Isle qu'on nomme ordinairement *Java*, & quelquefois la *grande Java*, pour la distinguer d'une autre Isle qui n'en est pas éloignée & qui se nomme la *petite Java*, ou *Bali*, est située à l'Est quart de Sud-Est de celle de Sumatra. On a crû long-tems que c'étoit une partie du continent meridional, qui s'appelle autrement *Terre australe inconnue*, ou *Terre de feu*. Marco Polo lui donne trois cens lieues de circuit. D'autres l'ont fait commencer par les sept degrés de hauteur du Sud, & lui ont donné cent cinquante lieues d'étendue en longueur, sans se croire certains de sa largeur. Nos derniers Géographes la placent entre 123 & 134 degrés de longitude, & entre six & neuf degrés de latitude du Sud.

Origine de ces Insulaires.

Les habitans de Java n'ayant pas de lumieres bien éclaircies sur leur origine, il y auroit beaucoup de témerité à s'en attribuer plus qu'eux. Ils se croient sortis de la Chine. Leurs ancêtres, disent-ils, ne pouvant supporter l'esclavage où ils étoient réduits par les Chinois, s'échapperent en grand nombre; & vinrent peupler cette Isle. Si l'on s'arrêtoit à leur physionomie, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ne seroit pas sans vraisemblance. La plûpart ont, comme les Chinois, le front large, les joues grandes, & les yeux fort petits. Cette idée se trouve même confirmée par le témoignage de *Marco Polo*, qui ayant vécu parmi les Tartares avoit appris d'eux que la grande Java leur payoit anciennement un tribut, & qu'aussi-tôt que les Chinois se furent révoltés contr'eux les Javanois secouerent aussi le joug. On voit encore à Bantam un grand nombre de Chinois, qui viennent s'y établir pour se dérober aux rigoureuses loix de la Chine.

Chaque Ville a son Roi.

On ne sçauroit douter, du moins, que les habitans de Java n'ayent depuis long-tems leurs propres Rois. Il est arrivé dans cette Isle, comme dans d'autres Pays, que faute de loix ou d'ordre bien établi dans la succession, quantité de particuliers ont aspiré au titre de Souverain, & se sont formé de petits Etats par la force ou par l'adresse. Chaque Ville en composoit un, avec les terres de sa dépendance; mais le Royaume de Bantam a toujours été le plus puissant. A l'égard de l'Empereur, dont tous les Rois de l'Isle avoient long-tems reconnu l'autorité (**), on a vû dans le journal des Hollandois qu'il ne conservoit plus qu'un vain nom, & qu'à peine rendoit-on quelques honneurs à la Majesté de son rang.

Villes principales de l'Isle.

Il est important d'observer ici l'ancien état des principales Villes de Java, pour les comparer dans la suite avec les changemens que les Hollandois y ont introduits. L'ordre naturel de cette revûe est de commencer par la pointe orien-

(*) Voyez la Relation de Scot & plusieurs autres, où les Auteurs Anglois se sont bornés à leur propre Nation, & n'ont pas eu d'ailleurs beaucoup de respect pour l'ordre.

(**) Nommé le *Mataram*.

IDEE DE L'ISLE DE JAVA

Tirée des Manuscrits Hollandois.

Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages

Echelle de 30 Lieues Marines de France

5 10 15 20 25 30

L'Interieur de cette Isle et le Cours des Rivieres sont très mal connus.

ISLE DE SUMATRA

Baye des Lampons

Baye Poissers

Isle de Fortune

Pointe du Sud

Isles Cracatoy

Pointe des Cochons

I. du Milieu

Pointe S. Nicolas

I. Panjang

Pontang

I. Jagers

Edam

Pointe Carawang

Détroit de la Sonde

Isle du Prince

I. Serigni

Baye du Poivre

Bantam

Baye de Bonne arrivée

I. Canlaye

Pointe Occidentale de Java

ROYAUME DE BANTAM

ROYAUME DE JACATRA détruit

Batavia

Montagnes de Salax

I. des Brisons

I. Trovers

Baye de Sable

Pointe de Vineron

PROVCE. DE SIDAMER

Terres Hautes et Doubles

Latitude Meridionale

Carimon Java

I. Lubec

I. Rachut

Bancs de Sable

Pointe de Pamanockam

Pointe Indermays

Pte. Tanac

Chillamay

Conala

TSIASSEM

ISLE

ROYE. DE TSIERIBON

Montagnes de Tsieribon

R. d'Indramaya

Sarabaon ou Tsieribon

Mont Tagal Volcan

DE

Montagnes de Materan

R. de Samangy

SOEKAPOLRA

DISTRICT DE WATAS

I. Nossa Combang

Pointe Haute

DISTRICT de CADOEWANG

DISTRICT DE PANNARAGA

DIST. LODAYA

DIST. POUGER

JAVA

GRESSIC

ROYE. DE

Surbaia

Tuban

Japara

Rembang

Montagnes des Deux Freres

I. MADURA

Sammanap

Pointe de l'Est

Warchouse

Cap Sandano

PANARUCAM

Ancien Volcan

Balambuan

PROVINCE DE BALAMBUAN

Baye de Balambuan

I. de Bali

Pointe de l'Est

Noessa Baron

Longitude du Meridien de l'Isle de Fer

122 123 124 125 126 127 128 129 130 131

5 6 7 8 9

tale & de descendre à celle de l'occident. On trouve d'abord *Balambuam*, Ville célebre & revêtue de bonnes murailles, qui étoit assiégée par le Roi de *Passaruan*, pendant le premier voyage des Hollandois. Elle a vis-à-vis d'elle l'Isle de Bali, dont elle n'est séparée que par un Détroit d'une demie lieue de large, qu'on nomme le Détroit de Balambuam.

Description de la Grande Java. 1595.

À dix lieues au Nord de cette Ville, on trouve celle de *Panarucan*; où quantité de Portugais s'étoient établis, parce qu'ils y étoient amis du Roi & que le Port y est excellent. Il s'y fait un grand commerce d'Esclaves, de poivre long, & de ces habits de femmes qui portent le nom de conjorins dans le pays. Au-dessus de Panarucan est une grande montagne ardente, qui s'ouvrit pour la premiere fois en 1586, avec tant de violence qu'elle couvrit la Ville de cendre & de pierres, & tous les environs d'une épaisse fumée qui obscurcit pendant trois jours la lumiere du Soleil. Cet horrible embrasement fit perir dix mille Insulaires.

Panarucan & son volcan.

On trouve six lieues plus loin la Ville de Passaruan, qui est arrosée par une belle riviere, & dont le Roi tenoit Balambuam assiégée au mois de Janvier 1597. Les Hollandois donnent une cause fort étrange à cette guerre. Le Roi de Passaruan, qui faisoit profession du Mahometisme, ayant demandé en mariage la fille du Roi de Balambuam, cette Princesse lui fut envoyée avec un beau cortege. Dès la premiere nuit de ses nôces, son mari après avoir joui des droits que donnent ce titre, la fit massacrer avec toute sa suite, parce qu'elle n'étoit pas de la même Religion que lui (8), & qu'apparemment elle faisoit difficulté de l'embrasser. Ensuite assemblant son armée, il la mena d'abord devant Panarucan, qu'il se flattoit de surprendre. Mais son entreprise eut si peu de succès, qu'il y perdit la moitié de ses troupes. Avec celles qui lui restoient, il alla mettre le siége devant Balambuam, qui avoit resisté depuis quatre mois à ses attaques lorsque les Hollandois arriverent sur la côte.

Passaruan.

Les marchandises qui font le Commerce de Passaruan sont les *garnitres* & les toiles de coton. On nomme *garnitres* un petit fruit de la forme des fraises, mais si dur que ses grains servent à faire des colliers & des bracelets.

Dix lieues plus à l'Ouest se présente la Ville de Joartam, située sur une belle riviere, avec un bon Port, où relâchent les Vaisseaux qui viennent des Moluques à Bantam. On y trouve toutes sortes de rafraîchissemens. *Gerrici* est une autre Ville, qui est située sur le bord occidental de la même riviere, & dont le Roi est si respecté que tous les autres Rois de l'Isle ne lui parlent que les mains jointes, à la maniere des Esclaves. On charge dans ces deux Villes quantité de sel pour Bantam (9).

Joartam. Gerrici.

Surbaia suit Gerrici sur la même côte, & sa situation est aussi sur une petite riviere. Cette Ville, ou son Roi, compte dans sa dépendance *Brandaon*, autre Ville à six lieues vers l'Ouest; & *Cidaio*, Ville forte, mais dont le Port a si peu d'abri, qu'on n'y peut demeurer à l'ancre dans les gros tems (10).

Surbaia.

A dix lieues, Nord-Nord-Ouest, on trouve Tubaon, ou *Tuban*, Ville marchande & bien murée, avec de fort belles portes. C'est la plus belle Ville de l'Isle. Son Roi, que les Hollandois virent dans leur second voyage, se distinguoit par la magnificence de sa Cour. Un jour qu'ils étoient descendus au

Tubaon ou Tuban. Cour du Roi.

(8) Premiere Relation, p. 335.
(9) Page 336.
(10) Seconde Relation, p. 462 & suiv.

Description de la Grande Java. 1595.

rivage, il s'y rendit pour leur faire honneur, assis les jambes croisées sur un Elephant, dans une sorte de petit château dont le toît pouvoit le garantir de la pluie & du soleil. Son habillement étoit un pourpoint de velours noir, à larges manches. Il étoit accompagné d'une nombreuse Noblesse, armée de fusils, & de longues javelines, dont quelques-unes avoient deux grandes pointes de fer. Après s'être approché des chaloupes, il engagea les Hollandois à le suivre jusqu'à son Palais, qui est fort vaste, & composé d'un grand nombre d'appartemens. On les fit monter d'abord par un escalier de sept marches, & passer par une porte étroite, quoique plus large que les portes communes; car toutes les portes du Pays sont fort étroites & fort basses. Ensuite on les introduisit dans le corps du Palais, dont les murailles étoient de briques, & le pavé de carreau commun, tel que celui de Hollande. A l'entrée, ils virent les Elephans du Roi, chacun sous un petit toît particulier, soûtenu par quatre colomnes. On leur fit remarquer le plus grand & le plus beau, dont on leur raconta des choses fort extraordinaires. Lorsqu'on lui commandoit de tuer quelqu'un, il exécutoit aussi-tôt cet ordre; & prenant le cadavre, qu'il se mettoit sur le dos avec sa trompe, il alloit le jetter aux pieds du Roi. La moitié de sa trompe étoit blanche. Il étoit si bien dressé aux combats, que le Roi n'en montoit pas d'autre pendant la guerre. On lui donnoit une arme, dont il se servoit aussi habillement avec sa trompe, que le soldat le plus exercé. Les Hollandois en compterent douze autres, tous d'une beauté extraordinaire, mais moins grands que le premier, auquel ils donnent la hauteur de deux hommes l'un sur l'autre (11).

Les Hollandois visitent le Palais du Roi.

Description fort singuliere.

Le premier appartement qu'on leur fit voir contenoit le bagage du Roi, dans des caisses entassées l'une sur l'autre, qui remplissoient presqu'entierement l'espace. On porte toutes ces caisses, avec le Roi, dans ses moindres voyages. De-là ils entrerent dans l'appartement des *Cocqs de Joûte*, dont chacun occupe une cage particuliere, de la forme de celles où l'on renferme les allouettes en Hollande, mais dont les batons ont deux doigts d'épaisseur. Il y a des Officiers commis pour en prendre soin & pour regler leurs combats. Cet usage de les tenir renfermés à la vûe l'un de l'autre, les rend si vifs & si coleres, qu'ils se battent avec une furie surprenante (12). Les Hollandois passerent dans l'appartement des perroquets, qui leur parurent beaucoup plus beaux que ceux qu'ils avoient vûs dans d'autres lieux; mais d'une grosseur médiocre. Les Portugais leur donnent le nom de Noiras. Ils ont un rouge vif & lustré sous la gorge & sous l'estomac, & comme une belle plaque d'or sur le dos. Le dessus des aîles est mêlé de verd & de bleu, & le dessous paroît d'un bel incarnat. Cette espéce est si recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers jusqu'à dix reales de huit pour un *Noiras*. On lit dans les voyages de Jean *Huygens*, que les Portugais ont tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe, parce qu'ils sont trop délicats pour résister à la navigation. Cependant les Hollandois du second voyage en apporterent un à Amsterdam. Les Noiras sont d'un agrément admirable pour leurs maîtres. Ils les caressent avec une douceur & une familiarité surprenantes. Mais ils picquent & mordent les Etrangers avec toute la fureur d'un chien (13).

(11) *Ibid.* p. 464. (12) *Ibid.* p. 464. (13) *Ibid.* p. 465.

Les

Les Hollandois furent conduits de cet appartement dans celui des chiens, qui avoient leurs loges à part, & chacun son maître particulier qui l'instruisoit pour la chasse ou pour d'autres exercices. Le Roi demanda s'il y avoit de grands chiens en Hollande. On lui répondit qu'il y en avoit d'aussi grands que ses petits chevaux, & si furieux qu'ils étoient capables de tuer un homme. Il demanda si les chevaux y étoient grands. On lui dit qu'il s'en trouvoit d'aussi grands que ses petits élephans. Ces deux réponses furent reçues d'abord comme une plaisanterie. Mais lorsqu'on les eut renouvellées sérieusement, il offrit un prix considérable pour un des plus grands chevaux & un des plus grands chiens de Hollande. Sa surprise devint encore plus grande en apprenant que la différence des climats ne permettoit pas d'amener facilement ces animaux jusqu'aux Indes (14).

Après avoir admiré l'appartement des chiens, on conduisit les Hollandois dans celui des canards. Ils les trouverent semblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étoient un peu plus gros & que la plûpart étoient blancs. Leurs œufs sont plus gros du double que ceux de nos plus belles poules.

De ce lieu, le Roi les fit passer, par une porte étroite, dans l'appartement de quatre de ses femmes légitimes, dont les deux plus âgées vinrent au-devant de lui & se tinrent proche de la potte. Il avoit six fils & deux filles de ces quatre femmes. Les deux plus jeunes de ces femmes regardoient curieusement, à demi cachées derriere une natte. Elles sont toutes servies par des vieilles Esclaves. Au dehors de cet appartement étoient assises quelques-unes des concubines du Roi, vêtues d'une fine toile de coton.

Ensuite les Hollandois furent conduits, par une petite porte très-étroite, dans un corps de logis séparé du même appartement par une muraille, où quantité d'autres concubines se présenterent par ordre, & vêtues comme les premieres. Leurs chambres bordoient ce mur de séparation. De cet édifice, on les fit entrer dans un autre, qui renfermoit encore un grand nombre de concubines. La totalité de ces femmes ne montoit pas à moins de trois cens (15). Ce fut le dernier spectacle qui leur fut accordé. On leur montra une petite porte, pat laquelle ils sortirent du Palais.

Autres observations sur le Palais du Roi de Tubaon.

Dans une autre visite, où ils étoient en plus grand nombre, on se contenta de leur montrer, comme dans la premiere, les appartemens dont on vient de lire la description; mais le Roi fit l'honneur à trois d'entr'eux de les mener dans la chambre des tourterelles, où il couchoit. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés, il alla se coucher sur un matelas d'étoffe de soye, rempli d'ouate & garni de coussins. Le lit, dont l'Auteur compare la forme à celle d'un Autel, étoit de pierres grises, qui s'élevoient un peu au-dessus du Plancher, & qui étoient revêtues en dehors d'ornemens de sculpture. La partie d'en haut, qui soutenoit les matelas, avoit plus de largeur que le bas; mais elle étoit de la même pierre, pour l'entretien de la fraîcheur (16).

On étendit, devant les trois Hollandois, une natte sur laquelle ils s'assirent à la maniere du pays. Le Roi leur demanda quel étoit leur Prince ou leur maître. Ils firent une longue réponse à cette question, par la bouche de l'Interprête. Mais il n'écouta rien avec tant de plaisir, que le récit des guerres sanglantes qu'ils avoient soutenues long-tems contre les Espagnols. Pendant

(14) Page 466. (15) Page 467. (16) *Ibidem.*

Description de la Grande Java. 1595.

cette converſation, une vieille Eſclave apporta ſur ſon dos une des filles du Roi & la mit à terre devant ſon lit. Cette jeune Princeſſe avoit des braſſelets d'or émaillé. Elle ſe tint debout près de ſon pere, badinant familiérement avec lui. La plus grande partie de la chambre étoit ouverte, comme le ſont preſque toutes les maiſons de l'Iſle, pour recevoir de la fraîcheur. Elles ne ſe ferment qu'avec des rideaux, qui ſe tirent ſuivant le beſoin. Les tourterelles étoient dans des cages ſuſpendues, dont les perchoirs étoient de petites boules de verre de diverſes couleurs, enfilées dans des bâtons. Elles formoient un ſpectacle agréable, & le lit du Roi en étoit entouré (17).

Ecuries du Roi.

Ce Prince fit conduire enſuite les Hollandois dans ſept écuries, dont chacune ne contenoit qu'un cheval. Elles étoient fermées, par les côtés, d'un treillage de bois ; & le deſſous n'étoit auſſi qu'un ſorte de plancher à jour, par lequel la fiente des chevaux pouvoit paſſer, pour être emportée auſſi-tôt. Les chevaux de Java ne ſont pas grands ; mais ils ſont bien faits & légers à la courſe. En général, les chevaux ſont aſſez rares dans les Indes, & par conſéquent d'un grand prix. Les harnois ſont magnifiques, du moins dans le goût de magnificence qui eſt propre au pays ; car l'Auteur convient qu'ils paroîtroient fort extraordinaires en Europe (18). On lit dans la Relation du ſecond Voyage, que les brides ſont garnies de pierreries & blanches comme l'albâtre, & les boſſettes d'argent, quelquefois dorées ; que les ſelles ſont de velours ou de maroquin, avec des figures dorées de dragons & de diables, & que par la forme elles ſont aſſez ſemblables aux nôtres.

La Nobleſſe eſt fort nombreuſe à Tubaon. Elle y exerce le Commerce des ſoies, des camelots, des toiles de coton, & d'une ſorte de petits vêtemens qui ne ſe fabriquent que dans ce lieu. Elle y charge du poivre pour l'Iſle de Bali, où elle prend en échange des habits d'une toile groſſiere de coton qui ſe font dans cette Iſle, pour les tranſporter à Banda, à Ternate & aux Philippines, d'où elle revient avec des noix muſcades, du macis & des cloux de girofle. Le peuple tire ſon entretien de la pêche & des beſtiaux qu'il nourrrit (19).

Autres Villes. Caïaon. Mandalicaon. Japara.

A cinq lieues de Tubaon, au Nord-Oueſt, eſt la Ville de *Caïaon*, qui a ſon Roi particulier, mais où il ne ſe fait preſqu'aucun Commerce maritime, non plus qu'à *Mandalicaon*, autre Ville voiſine, qui n'eſt compoſée que de pêcheurs. Cinq lieues plus loin, vers l'Oueſt, on arrive à *Japara*, Ville ſituée ſur une pointe qui s'étend trois lieues en mer. Elle eſt arroſée d'une belle riviere, avec un bon Port où l'on trouve toujours quantité de Vaiſſeaux. Son Roi eſt puiſſant ſur terre & ſur mer. A vingt-cinq lieues de Japara & quarante-cinq de Bantam eſt la grande Ville de *Mataran*, qui eſt la réſidence & le domaine particulier de cet Empereur ſans autorité, avec lequel les Hollandois eurent divers démêlés dans leur premier voyage (*). Cinq lieues après, vers l'Oueſt, on rencontre la Ville de *Pati*, & trois lieues au-delà de Pati celle de *Dauma*, qui eſt ceinte de bonnes murailles ; toutes deux du domaine de l'Empereur, & ſituées ſur un golfe. Trois lieues plus loin, ſur le même golfe, eſt la Ville de *Taggal*. Chacune de ces trois Villes eſt arroſée d'une belle riviere. On trouve enſuite *Charabaon*, Ville fermée d'une forte muraille, & traverſée par une riviere fort agréable. Après Charabaon ſe préſente la Ville de *Der-*

Mataran. Pati. Dauma. Taggal. Charabaon. Dermaio.

(17) Page 466. (18) *Ibid.* (19) Premiere Relation, p. 336 & ſuiv.

(*) Quelques Voyageurs le nomment lui-même le *Mataran*.

maio, qui eſt arroſée auſſi d'une riviere; & celle de *Moncaon*, entre laquelle & celle de *Japara* on rencontre un grand Bourg nommé *Cravaon*, d'où l'on commence à paſſer aux Iſles du golfe de Jacatra. Ce golfe offre une autre Ville royale, nommée . . . . . , mais moins conſidérable que celle de *Jacatra* même, dont les Hollandois rapportent la ſituation & la grandeur dans leur premiere Relation (20).

Description de la Grande Java. 1595. Monczo. Cravaon.

Après avoir paſſé les canaux qui ſéparent les Iſles du golfe de Jacatra, on arrive enfin devant Bantam, dont le Port eſt ſans comparaiſon le plus grand & le plus beau de l'Iſle entiere. Auſſi eſt-il comme le centre du Commerce. La Ville eſt ſituée dans un bas pays, au pied d'une haute montagne, à la diſtance d'environ vingt-cinq lieues de l'Iſle de Sumatra. Trois rivieres qui l'arroſent; c'eſt-à-dire, une de chaque côté & la troiſiéme au milieu, n'y laiſſeroient rien à deſirer pour la facilité du Commerce, ſi elles avoient plus de profondeur; mais la plus profonde n'ayant guères plus de rrois pieds d'eau, elles ne peuvent recevoir les Bâtimens qui en tirent davantage. Au lieu d'arbres pour les fermer, on n'emploie que de gros roſeaux.

Jacatra. Bantam. Deſcription de Bantam.

Bantam eſt à peu près de l'ancienne grandeur d'Amſterdam, ſans être comparable néanmoins, ſoit pour la beauté, ſoit pour la force, à la moindre des Villes de Hollande. Ses murs ont au moins quatre pieds d'épaiſſeur, & ſont bâtis de brique rouge. Ils n'ont ni remparts ni parapets, mais ils ſe flanquent d'eſpace en eſpace, à la diſtance d'un jet de pierre. L'angle de chaque flanc eſt armé d'une piéce de canon; ſans aucun appareil, parce que loin de le ſçavoir manier, les habitans en ont peur, & n'ont d'ailleurs de munitions que ce qu'ils en peuvent obtenir de Malaca, où il y a un moulin à poudre. Toute leur artillerie eſt de fonte verte. Ils ont quantité de pierriers, mais à terre ou ſur des traîneaux (21).

Sa défenſe.

Les portes de la Ville ſont ſi foibles, qu'elles pourroient être enfoncées avec un levier. Leur défenſe conſiſte dans leur ſituation, qui en rend l'approche difficile, & dans une forte garde. Comme les murailles & les portes ſont ſans tours, on monte, pour tirer, ſur certains échaffauts à trois étages, élevés ſur de grands mâts & ſur des poutres, contre leſquels on poſe des échelles; & de-là, les habitans ſe défendent fort bien dans un ſiége. Un jour qu'ils craignoient d'être attaqués par l'Empereur de *Mataran*, ils firent le long du mur une eſpece de coridor ſur de grands arbres; & le haut du mur leur ſervant de parapet, ils pouvoient tirer facilement par-deſſus (22).

La Ville n'a que trois rues droites, qui commencent toutes trois devant le Palais du Roi qu'on nomme le *Pacebam*. L'une va du Palais à la mer; la ſeconde, du Palais à la porte de la campagne; & la troiſiéme, du Palais à la porte de la montagne. Le fond eſt de gros ſable, ſans aucune ſorte de pavé. On peut aller par toute la Ville ſur l'eau, par de petits canaux ou des ruiſſeaux qui ſe joignent; mais comme ils ne ſont pas fort grands, & qu'ils ne coulent pas avec aſſez de force pour emporter les immondices qu'on y jette ſans ceſſe, ſans compter que le terrain de Bantam eſt très-marécageux, ils exhalent une fort mauvaiſe odeur, qui augmente encore par l'uſage que les habi-

Ses rues.

(20) Voyez la Relation de Houtman.
(21) Page 338.
(22) Page 349.

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

tans des deux ſexes ont de s'y laver publiquement ; ce qui rend l'eau continuellement bourbeuſe (23).

Diviſion de ſes quartiers.

Banram eſt diviſé en divers quartiers, dont chacun a ſon Commandant ou ſon Inſpecteur. Chaque quartier eſt ſéparé des autres par des portes qui ſe ferment le ſoir. On y entretient une ſorte de tambour, de la groſſeur de trois pipes de vin & de la même forme, avec un gros maillet qui y eſt ſuſpendu, pour donner l'allarme lorſqu'il y arrive quelque déſordre. D'ailleurs on le bat régulierement à la pointe du jour, à midi & à l'entrée de la nuit. La grande Moſquée en a un beaucoup plus gros, qui ne ſert que dans les occaſions importantes, & dont le bruit, qui s'entend de fort loin, fait aſſembler en fort peu de tems dix mille hommes ſous les armes. Les habitans ont auſſi des tambours ou des baſſins de cuivre, qui rendent à peu près le même ſon que celui de nos cloches ; mais ils ne s'en ſervent que pour leur muſique & pour les proclamations. Chaque rue a ſes ſentinelles, qui font une garde exacte. Vers le ſoir, tous les bateaux qui ſervent dans la Ville ſont ſerrés ſoigneuſement. On ne s'en ſert jamais la nuit ; & perſonne ne quitte alors ſa maiſon ſans un preſſant beſoin (24).

Edifices & maiſons.

La plupart des maiſons ſont environnées de ces grands arbtes qui produiſent les noix de cocos, & dont la Ville eſt remplie. Elles ſont compoſées de paille & de roſeaux, & ſoutenues par huit ou dix piliers de bois, qui ſont chargés d'ornemens de ſculpture. Le toit eſt de feuilles de palmiers. Elles ſont ouvertes par le bas, pour recevoir de la fraîcheur ; car le froid n'eſt pas connu dans l'Iſle. Pour les fermer pendant la nuit, elles ont de grands rideaux qui ſe tirent & qui s'attachent. Comme elles n'ont ni grenier, ni chambre ſupérieure, elles ſont ordinairement accompagnées d'une grange ou d'un magaſin de pierre, qui n'a qu'un étage, ſans fenêtres, & qui eſt couvert d'un toit de paille, pour y renfermer ce que chacun poſſede. Si le feu prend à la maiſon, accident qui n'eſt pas rare à Bantam, on couvre ces toits de ſoliveaux épais & ſerrés, ſur leſquels on ſeme du ſable, qui empêche le feu de pénétrer. Les cloiſons des chambres, ou des appartemens, ſont compoſées de lattes de bambou, eſpece de gros roſeau, de la dureté du bois, qui eſt fort commun dans l'Iſle & dans toutes les Indes. Ainſi les habitans de Bantam ſe logent à peu de frais (25).

Palais.

L'entrée du Palais offre une grande cour quarrée, où ſe tiennent les gardes de chaque Seigneur, avec une ſalle couverte de feuilles de palmier, pour les audiences. Dans un coin de la même cour eſt la Chapelle, où l'on va faire la priere du midi. Au fond ſe préſente la porte de l'édifice, qui eſt fort étroite, & par laquelle on entre dans une allée qui ne l'eſt pas moins, où les Eſclaves ſe tiennent la nuit dans des angles & des recoins, pour la ſûreté de leur Maître. Le caractere de la Nation eſt la défiance, parce que chacun juge de l'infidélité d'autrui par la ſienne (26).

Quartier des Chinois.

Les environs de la Ville, juſqu'aux bords mêmes du rivage, ſont habités par des Etrangers, tels que des Malais, des Guzarates, des Bengalois & des Abyſſins. Les Chinois ont un quartier qui leur eſt propre, du côté de l'Oueſt.

(23) *Ibid.*
(24) Page 340.
(25) Page 341.
(26) Page 342.

Il eſt défendu en dehors par une bonne paliſſade & par un marais, qui le rendent très-difficile à forcer. Un grand ruiſſeau, dont il eſt arroſé du côté de la Ville, n'y laiſſe manquer aucune commodité. Les Hollandois du premier voyage comprirent fort bien que s'ils pouvoient s'y établir quelque jour, en y élevant une Forteresse, ils ſe rendroient maîtres du Commerce des épiceries, non-ſeulement de Java, mais encore de Banda, des Moluques & des autres lieux (27).

Description de la Grande Java. 1595.

Places publiques de Bantam.

Grande Place & grand Marché.

Sa deſcription.

Bantam a trois grandes places publiques (28) où le marché ſe tient chaque jour, autant pour le Commerce que pour les néceſſités de la vie. Le plus grand, qui eſt du côté oriental de la Ville & qui s'ouvre dès la pointe du jour, eſt le rendez-vous d'une infinité de Marchands, Portugais, Arabes, Turcs, Chinois, Quillins, Péguans, Malais, Bengalois, Guzarates, Malabares, Abyſſins & de toutes les régions des Indes. Cette aſſemblée dure juſqu'à neuf heures du matin. C'eſt dans la même Place qu'on voit la grande Moſquée de Bantam, environnée d'une paliſſade. On trouve en chemin quantité de femmes, qui ſe tiennent aſſiſes avec des ſacs & une meſure nommée *Gantan*, qui contient environ trois livres de poivre, pour attendre les payſans qui apportent leur poivre au marché. Elles ſont fort entendues dans ce Commerce. Mais les Chinois, encore plus fins, vont au-devant des payſans & s'efforcent d'acheter en gros toute leur charge. On trouve d'autres femmes, dans l'enceinte de la paliſſade, qui vendent du bétel, de l'arecca, des melons d'eau, des bananes; & plus loin, d'autres encore, qui vendent pluſieurs ſortes de pâtiſſeries toutes chaudes. D'un côté de la Place, on vend diverſes eſpeces d'armes, telles que des pierriers de fonte, des poignards, des pointes de javelot, des couteaux & d'autres inſtrumens de fer. Ce ſont les hommes qui ſe mêlent excluſivement de ce commerce. Enſuite on trouve le lieu où ſe vend le ſandal blanc & jaune; & ſucceſſivement, dans des lieux ſéparés, du ſucre, du miel & des confitures; des féves, noires, rouges, jaunes, vertes, griſes; de l'ail & des oignons. Devant ce dernier Marché ſe promenent ceux qui ont des toiles & d'autres marchandiſes à vendre en gros. Là ſont auſſi ceux qui aſſurent les Vaiſſeaux & les autres entrepriſes de Commerce. A droite du même lieu eſt le Marché aux poules, où ſe vendent en même-tems les cabris, les canards, les pigeons, les perroquets & quantité d'autres volailles. Ici le chemin ſe diviſe en trois, dont l'un conduit aux boutiques des Chinois, l'autre au Marché aux herbes, & le troiſiéme à la boucherie. Dans le premier on trouve, à main droite, des jouailliers, la plupart Coracons ou Arabes, qui préſentent aux paſſans des rubis, des hiacinthes & d'autres pierreries; & à main gauche des Bengalois, qui étallent toutes ſortes d'émaux & de merceries. Plus loin on arrive aux boutiques des Chinois, qui offrent des ſoies de toutes ſortes de couleurs; des étoffes précieuſes, telles que des damas, des velours, des ſatins, des draps d'or, du fil d'or, des porcelaines & mille ſortes de bijoux, dont il y a deux rues entieres garnies des deux côtés. Par le ſecond chemin, on trouve d'abord, à droite, des boutiques d'émaux; & à gauche, le Marché au linge pour les hommes. Enſuite eſt le Marché au linge pour les

(27) *Ibid.* & p. 343.

(28) Cette deſcription mérite d'être repréſentée dans le détail de l'Original.

Description de la Grande Java. 1595.

femmes, dans l'enceinte duquel il est défendu aux hommes d'entrer sous peine d'une grosse amende. Un peu plus loin, on arrive au Marché aux herbes & aux fruits, qui s'étend jusqu'au bout des Places ; & en retournant, on trouve la poissonnerie. Un peu au-delà est la boucherie à main gauche, où l'on vend sur-tout beaucoup de grosse viande, telle que du bœuf ou du bufle. Plus loin encore est le Marché aux épiceries & aux drogues, où les boutiques ne sont tenues que par des femmes. Ensuite on trouve à main droite le Marché au riz, à la poterie & au sel ; & à gauche, le Marché à l'huile & aux noix de cocos, d'où l'on revient par le premier chemin à la grande Place où les Marchands s'assemblent, & qui leur sert de bourse.

Deux autres Places de Bantam.

La seconde Place, qui se nomme Place Royale, ou *Pacebam*, est vis-à-vis du Palais du Roi. On y vend en détail diverses sortes de denrées & de poivre. Ce Marché commence après l'autre, & dure ordinairement jusqu'à midi, ou même jusqu'à la fin du jour. Après midi, il se tient un autre Marché dans la troisiéme Place, qui appartient au quartier des Chinois. Elle est aussi pour les denrées, & les Chinois en tirent beaucoup de profit.

Religion des habitans.

La Religion, dans l'Isle de Java, n'est point uniforme. Les habitans du centre de l'Isle & de ce que les Hollandois nomment les hauts pays, sont véritablemement Payens, & fort attachés à l'ancienne opinion de la métempsicose, qui leur fait respecter les animaux jusqu'à les élever avec soin, dans la seule vûe de prolonger leur vie. C'est un crime, parmi eux, de les tuer, & sur-tout de les faire servir à leur nourriture. Il se trouve aussi quelques Payens le long de la mer, particuliérement sur la côte occidentale, qui est la plus connue ; mais, en général, la plupart des Javanois sont Mahométans. Les Hollandois apprirent, avec étonnement, dans leur premier voyage, qu'il n'y avoit pas plus de cinquante ou soixante ans que l'Isle avoit embrassé la Religion de Mahomet, & qu'elle tire de la Mecque & de Médine la plus grande partie de ses Docteurs. Aussi les superstitions & les pratiques de cette créance y sont-elles encore dans toute leur force (29).

Pluralité des femmes.

La pluralité des femmes n'en est pas l'article le plus négligé ; & l'Auteur observe qu'outre la permission de Mahomet, les Javanois ont une autre raison de ne se pas borner à une seule femme ; c'est que dans l'Isle, & à Bantam en particulier, on trouve dix femmes pour un homme. Outre leurs femmes légitimes, ils prennent librement des concubines, qui servent comme de servantes aux premieres, & qui font partie de leur cortége lorsqu'elles sortent de leurs

Droits des concubines.

maisons. Il faut même qu'une concubine ait la permission des femmes légitimes pour coucher avec son Maître ; mais il est établi en même-tems qu'elles ne peuvent la refuser sans faire tort à leur honneur. Les enfans qui naissent des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs meres soient Esclaves achetées à prix d'argent. Ils sont nés pour les femmes légitimes, comme Ismaël l'étoit pour Sara ; mais ces marâtres s'en défont souvent par le poison (30).

Enfans & leur discipline.

Les enfans de l'Isle vont nuds, à la réserve des parties naturelles, qu'ils se couvrent d'un petit écusson d'or ou d'argent (*). Les filles y joignent des brasselets. Mais lorsqu'elles ont atteint l'âge de treize ou quatorze ans, qui est le tems où l'usage les oblige de se vêtir, leurs parens ne perdent pas un moment pour les

(29) Page 346.
(30) Page 348.

(*) Ceci doit s'entendre apparemment des familles aisées.



T. VIII. N.° XI.

marier, lorsqu'ils veulent les sauver du libertinage, parce que sous le voile de leurs habits elles s'attribuent alors le droit de mener une vie débordée. Une autre raison, qui porte les peres à marier leurs enfans fort jeunes, est le desir de leur assurer leur succession. C'est un droit établi à Bantam, qu'à la mort d'un homme le Roi se saisit de sa femme, de ses enfans & de son bien. Ainsi, pour dérober leurs enfans à la rigueur de la loi, les peres s'empressent de les marier quelquefois dès l'âge de huit ou dix ans (31).

Moeurs et Usages de Java. 1595.

Dot des filles.

La dot des femmes, du moins entre les gens de qualité, consiste dans une somme d'argent & dans un certain nombre d'Esclaves. Pendant le séjour des Hollandois à Bantam, le second fils du Sabandar épousa une jeune fille de ses parentes, à qui l'on donna pour dot cinquante hommes, cinquante jeunes filles & trois cens mille caxas, qui montent à peu près à la valeur de cinquante-six livres cinq sols, monnoie de Hollande (32).

Cérémonies du mariage.

Le jour de la nôce, il ne manque rien à la parure des deux époux, ni à celle de leurs parens & de leurs Esclaves. Les deux maisons offrent quantité de javelines, appliquées contre le mur, & garnies de houpes de coton blanc & rouge. On fait plusieurs décharges de pierriers. L'après-midi on amene au marié un cheval richement équipé, sur lequel il se promene jusqu'au soir dans tous les quartiers de la Ville. Pendant sa cavalcade, les Esclaves qu'on lui a donnés se rendent auprès de leur nouvelle maîtresse & lui font chacun leur présent. Ensuite ils lui apportent la dot, environnée de divers ornemens. Le festin se trouve préparé pour le retour de l'époux. Tous les parens y assistent ; & lorsqu'il est fini, l'heureux couple est conduit sous un toit entouré de rideaux (33).

Egards publics pour les femmes.

Les femmes de qualité sont gardées si étroitement, que leurs fils mêmes n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres. Elles sortent rarement ; & tous les hommes que le hazard leur faire rencontrer, sans en excepter le Roi, sont obligés de se retirer à l'écart. Le plus grand Seigneur ne peut leur parler sans la permission du mari. Elles ont toute la nuit du betel auprès d'elles, pour en mâcher continuellement, & une esclave qui leur gratte la peau.

Leur habillement.

Les femmes riches qui sortent de leurs maisons ne peuvent être distinguées des pauvres par leur ajustement, car elles ont toujours deux grandes piéces de toile ou d'étoffe qui leur couvre entierement le corps ; l'une depuis la tête jusqu'au dessous du sein, & l'autre depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Elles vont pieds nuds, & n'ont sur la tête que leur chevelure relevée en nœuds. Mais, dans les fêtes & les cérémonies, elles portent une couronne d'or & des bracelets d'or ou d'argent (34).

Leurs occupations.

Elles poussent la propreté jusqu'à se laver cinq ou six fois par jour. Leur paresse est extrême pour le travail. Elles demeurent assises du matin au soir dans la plus ennuieuse oisiveté. Les soins domestiques sont le partage des Esclaves. Les hommes n'étant gueres plus laborieux se tiennent aussi sur des nattes, à mâcher du betel, au milieu de dix ou vingt femmes. Le tems que le Gouverneur de Bantam passoit avec les siennes retardoit souvent les affaires les plus importantes. Quelquefois les Esclaves, viennent jouer de certains instrumens, qui ressemblent à ces anciens violons à trois cordes qu'on nommoit rebecs. Ils ont aussi de grands bassins de cuivre, sur lesquels ils frappent en

(31) *Ibid.* (32) Page 349. (33) *Ibid.* (34) Page 350.

MOEURS ET USAGES DE JAVA. 1595.

cadence. Les femmes danſent à ce ſon; mais elles font peu de ſauts. Leur danſe eſt unie, & conſiſte ſeulement en divers tours, qu'elles accompagnent du mouvement des épaules & des bras. Cet exercice eſt réſervé particulierement pour une partie de la nuit, & l'on entend alors un grand bruit de baſſins & d'autres inſtrumens dans toute la Ville. Le mari, qui aſſiſte tranquillement à ce ſpectacle, jouit des efforts que ſes femmes font pour lui plaire (35).

Maniere ſimple de rendre la juſtice.

Les Magiſtrats de Bantam tiennent le ſoir leur aſſemblée au Palais, pour rendre juſtice à ceux qui la demandent. L'entrée eſt ouverte à tout le monde, parce que chacun eſt obligé de plaider ſa propre cauſe. Ainſi l'on n'y connoît point d'Avocats ni de Procureurs, & les procès ne ſont jamais fatiguans par leur longueur. On attache à un poteau les criminels condamnés à mort, & l'unique ſupplice eſt de les poignarder dans cette ſituation. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre peuvent ſe racheter par une ſomme d'argent, qu'ils payent au maître ou la famille du mort; Loi de pure politique, dont le but eſt de favoriſer le commerce. Les Hollandois du premier voyage eurent obligation plus d'un fois à cet établiſſement. Mais les habitans du Pays ne ſont pas traités avec la même indulgence (36).

Conſeil d'Etat.

C'eſt pendant la nuit, à la clarté de la lune, qu'on traite les affaires d'Etat & qu'on prend les plus importantes réſolutions. Le Conſeil s'aſſemble ſous un arbre fort épais. Il doit être au moins de cinq cens perſonnes lorſqu'il eſt queſtion d'impoſer quelque nouveau droit, ou de faire quelque levée de deniers ſur la Ville. Les Conſeillers donnent audience chez eux pendant le jour & reçoivent les propoſitions qui regardent le bien public. S'il eſt queſtion de guerre, on appelle au Conſeil les principaux Officiers militaires, qui ſont au nombre de trois cens; & pour exécuter les réſolutions, on les établit chacun ſur une partie du peuple, qui rend une obéiſſance aveugle à leurs ordres. C'eſt un uſage fort ſingulier, que ſi le feu prend à quelque maiſon, les femmes ſont obligées de l'éteindre ſans le ſecours des hommes, qui ſe tiennent ſeulement ſous les armes, pour empêcher qu'on ne les vole (37).

Police extraordinaire pour les incendies.

Faſte des Bantamois.

Lorſqu'un des principaux Seigneurs, qui ſont diſtingués par le nom de Capitaines, ſe rend à la Cour avec ſon train, il fait porter devant lui une ou deux javelines, & une épée dont le fourreau eſt rouge ou noir. A cette marque, le peuple de l'un & de l'autre ſexe s'arrête dans les rues, ſe retire à côté des maiſons, & ſe met à genoux pour attendre que le Seigneur ſoit paſſé. Tous les habitans de quelque diſtinction marchent dans la Ville avec beaucoup de faſte. Ils ſont ſuivis de leurs domeſtiques, dont l'un porte une boëte de betel, l'autre un pot de chambre, d'autres un paraſol qu'ils tiennent ſur la tête de leur maître. Ils vont pieds nuds, & ce ſeroit une infamie, dans ces occaſions, de marcher chauſſés, quoique dans l'intérieur des maiſons ils ayent des ſandales de cuir rouge, qui viennent de la Chine, de Malaca & d'Achin. Le maître porte entre ſes mains un mouchoir broché d'or; & ſur la tête, un turban de Bengale, dont la toile eſt très-fine. Quelques-uns ont ſur les épaules un petit manteau de velours ou de drap. Leur poignard pend à la ceinture, par derriere ou par devant; & cette arme, qu'ils regardent comme leur principale défenſe, ne les quitte jamais (38).

(35) Page 351. (36) Page 352. (37) *Ibid.* (38) Page 344.

Les

Moeurs et Usages de Java. 1595.

Les Insulaires de Java sont naturellement infidéles & malins. Le meurtre les effraye peu dans leurs querelles, & le sort commun de celui qui a le dessous est de perir par les mains de son adversaire. Mais la certitude du châtiment produit un effet fort étrange. Celui qui a tué son ennemi dans un combat s'abandonne à sa fureur, & perce à droite & à gauche tout ce qui se rencontre dans son chemin, sans épargner les enfans, jusqu'à ce que le peuple attroupé se saisisse de lui & le livre à la justice. Il arrive rarement qu'on l'arrête en vie; parce que dans la crainte d'être poignardés, ceux qui le poursuivent, se hâtent de le percer de coups (39). L'Auteur ajoûte à cette peinture de leur caractere, que de toutes les nations connues, c'est la plus adroite au larcin. Ils sont si vindicatifs, qu'étant blessés par leurs ennemis, ils ne craignent pas de s'enfiler dans leurs armes, pour le seul plaisir de les frapper à leur tour & de se vanger en périssant.

Fureur sans exemple.

Ils portent ordinairement les cheveux & les ongles fort longs; mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi brun que les Brasiliens. La plûpart sont grands, robustes, & bien proportionnés. Ils ont le visage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupieres, de petits yeux, & peu de barbe (40).

Figure des Javanois.

Leur soumission est admirable pour ceux qui les gouvernent, & pour tout ce qui porte le caractere d'une juste autorité. La certitude de la mort n'est pas capable de refroidir leur obéissance. Avec toutes ces qualités, ils sont nécessairement bons soldats, & d'une intrepidité qui ne connoît aucun danger; mais ils ne sçavent ni manier le canon, ni se servir d'un fusil. Leurs armes sont de longues javelines, des poignards, qu'ils nomment *Cris* ou *Crisses*, des sabres & des coutelas. Leurs boucliers sont de bois, ou de cuir étendu autour d'un cercle. Ils ont aussi des cottes d'armes, composées de plusieurs placques de fer qu'ils joignent avec des anneaux. Leurs poignards sont bien trempés, & le fer en est si uni qu'il paroît émaillé. Ils les portent ordinairement à leur ceinture. Le Roi en donne un à chaque enfant, dès l'âge de cinq ou six ans, avec le droit de le porter (41).

Leur Milice.

La milice ne reçoit point de solde; mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes, & la nourriture, qui est du riz & du poisson. La plûpart des soldats sont attachés aux Seigneurs & aux personnes riches, qui les logent & les nourrissent. C'est dans le nombre de ces Esclaves qu'on fait consister la puissance & la plus grande distinction des Seigneurs de Java (42). On doit comprendre que dans cette situation, avec le penchant qu'ils ont naturellement à l'obéissance, il est toujours aisé de les mettre en marche ou de les désarmer. Aussi sont-ils particulierement propres aux expéditions subites. On les voit rarement oisifs. Ils ont toujours quelque ouvrage à la main, & c'est ordinairement du bois, pour faire des poignées à leurs armes. Ce bois est du sandal, blanc & leger, qu'ils creusent fort adroitement. Ils apportent aussi beaucoup de soin à nettoyer leurs armes, qui sont presque toujours teintes de quelque poison subtil, & aussi tranchantes que nos razoirs. La nuit comme le jour, ils ne prendroient pas un moment de repos sans les avoir auprès d'eux. Ils les tiennent sous leur tête en dormant. Capables de trahison comme ils se connoissent mutuellement, ils ne prennent jamais de confiance aux liens du sang

(39) *Ibidem.* (40) *Ibid.* (41) Page 355. (42) *Ibid.* & 356.

MOEURS ET USAGES DE JAVA. 1595.

ni à ceux de l'amitié. Un frere ne recevroit pas son frere dans sa maison, sans avoir son poignard prêt, & trois ou quatre javelines à portée de ses mains. On voit même quelques pierriers dans leurs avant-cours, quoiqu'ils ayent rarement de la poudre pour les charger. Ils ont aussi l'usage de certains tuiaux, qui leur servent à souffler de petites fléches d'os de poisson, dont la pointe est empoisonnée, & affoiblie par quelques entailles, afin que venant à se rompre plus aisement elle demeure dans le corps pour y répandre son infection. En effet les playes s'enflamment, avec une si grande corruption, qu'elles sont presque toujours mortelles. Quelques Hollandois, qui avoient été blessés de ces fléches, ne laisserent pas de se rétablir assez facilement. Mais les habitans, qui connoissoient la force du poison, en témoignerent beaucoup de surprise (43).

Sarbacanes pour lancer des fléches d'os de poisson.

Colonies voisines de Bantam.

Derriere la Ville de Bantam & la côte de la Sonde, au pied d'une montagne qui se nomme *Gonon Besar* & qui produit beaucoup de poivre, on trouve une colonie de gens simples, qui habitoient autrefois le pied du mont Passaruan, situé à l'extrêmité orientale de Java. Ce peuple, ayant gemi long-tems sous une domination tyrannique, étoit venu, depuis quelques années, s'établir sous la protection du Roi de Bantam. Il avoit bâti une Ville, qui se nomme *Secra* (44) où son propre Roi faisoit sa résidence avec une partie de la nation. Les autres s'étoient répandus dans les terres voisines, & ne cessoient pas d'y bâtir des Villages. Leur caractere est paisible. Ils sont attachés à l'agriculture, & livrés aux principes des Bramines, qui excluent toutes sortes d'animaux de leur nourriture. Rien n'est plus admirable que leur sobriété. L'Auteur ajoûte qu'ils ne se marient point, sans expliquer par quelle voie ils ont sû pourvoir à la propagation. Leur habillement est composé d'une sorte de papier blanc, qu'ils fabriquent eux-mêmes de l'écorce de leurs arbres. Ils menent d'ailleurs une vie tout-à-fait philosophique, & leur unique commerce consiste à porter du poivre & des fruits à Bantam.

Maniere d'affermer les terres.

On donne le nom de *Captifs du Roi* (45) à d'autres habitans de l'Isle, qui n'ont pas d'autre profession que de cultiver la terre, & qui prennent à ferme les domaines du Roi & des Seigneurs, dont ils payent le revenu en riz ou en *Caxas*. Dans quelque dépendance qu'ils soient obligés de vivre pendant la durée de leur bail, ils deviennent libres après en avoir rempli toutes les conditions. Outre ces grosses fermes, les Seigneurs & les personnes riches ont des métairies & des maisons de campagne, où ils tiennent des Esclaves qui leur apportent dans la saison tous les fruits qu'elles produisent, tels que du poivre, du riz, des noix de cocos, avec quantité de volaille & un grand nombre de chévres.

Esclaves, & profits qu'en tirent les maîtres.

Les Esclaves mêmes prennent quelquefois des biens à ferme, & s'engagent par exemple à payer quinze cens ou deux mille caxas pour un cocotier. Mais ils doivent apporter beaucoup d'attention à faire leur marché, parce que sans égard pour le succès de leur travail, il faut que le maître soit payé. Delà vient que la plûpart aiment mieux travailler à la journée. Ils gagnent alors huit cens caxas par jour & leur nourriture. Ceux qui servent dans la maison de leur maître n'ont à prétendre que le simple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent six jours pour leurs maîtres, & six autres jours pour leur propre subsistance & celle de leur famille. Leur partage est le plus heureux, lorsqu'ils se contiennent dans

(43) Page 356. (44) Page 357. (45) Page 358.

les bornes qu'on leur impose; mais si leur fidélité devient suspecte, ils sont exposés à diverses punitions, dont la plus légere est de porter au cou une piece de bois, avec une chaîne qu'ils traînent pendanr toute leur vie. Les femmes ne sont pas moins assujetties à travailler pour leur maître. Elles sont assises dans les places publiques, pour vendre diverses sortes de denrées, & se mettre en état de payer chaque jour un tribut. D'autres filent, ou fabriquent des étoffes. Un Esclave qu'on veut vendre est conduit de maison en maison, & demeure à celui qui en offre le plus. Le prix ordinaire est de cinq *fardos*, qui reviennent à neuf livres. La propriété des enfans appartient au maître, qui en ordonne à son gré, sans autre exception que leur vie, dont il ne peut disposer qu'avec le consentement du Roi ou du Gouverneur (46).

MOEURS ET USAGES DE JAVA. 1595.

Commerce de l'Isle de Java.

La dissimulation, la ruse & l'infidélité sont des vices communs à tous les marchands de Bantam. Ils falsifient particulierement le poivre, en y mêlant du sable & de petites pierres, qui en augmentent le poids. Cependanr leur commerce est florissant, non-seulement dans leur pays & dans les Isles voisines, mais jusqu'à la Chine & dans la plus grande partie des Indes. On leur apporte du riz de Macassar & de Sombaia. Il leur vient des noix de cocos de Balambuan. *Joartam, Gerrici, Pati, Juama*, & d'autres lieux leur envoient du sel, qu'ils transportent eux-mêmes dans l'Isle de Sumatra, où ils l'échangent pour du *Lacq*, du benjoin, du coton, de l'écaille de tortue & d'autres marchandises. Le sucre, le miel & la cire leur viennent de Jacatra, de Japara, de Cravaon, de *Timor* & de Palimban; le poisson sec, de Cravaon & de Bandermachen; le fer, de *Crimata* dans l'Isle de Borneo; la resine, de *Banica*, Ville capitale d'une Isle de même nom; l'étain & le plomb, de *Pera* & de *Gaselan*, Villes de la côte de Malaca; le coton & diverses sortes d'étoffes ou d'habits, de Bali & de Cambaia (47).

Ecriture & Livres.

Les marchands dont la fortune est bien établie, renoncent aux voyages, & se bornent à mettre sur les Vaisseaux d'autrui une somme qui leur rapporte ordinairement le double du fond. Si le vaisseau perit, ils perdent leurs avances; mais revient-il heureusement? l'emprunteur, au défaut de payement, est obligé de leur donner en gage sa femme & ses enfans, jusqu'à ce qu'il soit entierement acquitté. Ces contrats se font, comme tous les autres écrits, sur des feuilles d'arbre, avec un poinçon de fer. Ensuite on roule les feuilles; ou s'il est question d'en faire un livre, on les met entre deux planches, qui se relienr fort proprement avec de petites cordes. On écrit aussi sur du papier de la Chine, qui est très-fin & de diverses couleurs. L'art d'imprimer n'est pas connu des Insulaires, mais ils écrivent fort bien de la main. Leurs lettres sont au nombre de vingt, par lesquelles ils peuvent tout exprimer. Ils les ont empruntées des Malais, dont ils parlent aussi la langue. Elle est facile & d'un usage commun dans toutes les Indes. Mais ils ont des écoles pour l'Arabe, dont l'étude fait une partie de leur éducation (48).

Divers caracteres des Marchands étrangers.

Les Persans, qui ne sont connus dans l'Isle de Java que sous le nom de Coracons, y exercent le trafic des pierreries & des drogues. On vante leurs lumieres dans cette profession & la douceur de leur caractere. Ils ont même de l'affection pour les Etrangers, & leur politesse l'emporte beaucoup sur celle

(46) Page 359. (47) *Ibid.* & page suivante. (48) Page 361.

MOEURS ET USAGES DE JAVA. 1595.

de tous les marchands de Bantam. Le commerce des Arabes & des Portugais se fait presqu'uniquement par eau. Ils portent des marchandises d'une Ville à l'autre, & font beaucoup d'échanges avec les Chinois pour celles qu'ils apportent des Isles. Les Malais & les Quillins prêtent à la grosse avanture. Les Guzarates qui sont presque tous pauvres, servent en qualité de mariniers; & c'est à eux que les Guzarates prêtent leur argent, qu'ils font valoir au triple & au quadruple. Tous ces étrangers sont vêtus d'une fine toile de coton & portent le turban. En arrivant à Bantam, ils achetent une femme, qu'ils revendent à leur départ; mais ils sont obligés d'emmener les enfans, s'ils en ont eû de ce commerce passager (49).

Chinois de Bantam.

On a déja fait observer que tous les Chinois font leur demeure dans un même quartier, qui est environné d'une forte palissade & d'un marais. Les maisons y sont plus belles & plus commodes que dans les autres quartiers de la Ville. En général, l'adresse & la diligence font le caractere des marchands de cette nation. Ils tiennent une fort bonne table; mais ils passent à Java pour des grands usuriers, à peu près comme les Juifs en Portugal & dans les autres pays de l'Europe (50). Leur principale attention est d'acheter le poivre de la premiere main. Ils vont de Village en Village, tirant parti de la simplicité des paysans, & ne donnent gueres plus d'un cati ou cent mille caxas pour huit sacs de poivre, quoiqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Chine, ils en revendent deux sacs au même prix. Ces Vaisseaux arrivent tous les ans à Bantam dans le cours du mois de Janvier, en petites flottes de huit ou dix, chacun de cinquante tonneaux. C'est la monnoie qu'ils apportent, qui a cours dans toute l'Isle de Java & dans les Isles voisines. On la nomme *Caxas* en Malais, & *Pitil* en langue de Java. Elle est de fort mauvais alloi. Son épaisseur est à peu près celle d'un liard, & sa matiere du plomb fondu, mêlé d'un peu d'écume de cuivre. Aussi est-elle si fragile, que si l'on en laisse tomber un pacquet il se trouve toujours un grand nombre de pieces rompues; & si par quelqu'autre accident elles passent une nuit dans de l'eau salée, elles se colent maniere qu'il s'en brise toujours une partie (51).

Monnoie nommée Caxas.

Son origine à Bantam.

Cette étrange monnoie se fond à la Chine, dans une Ville qui se nomme *Chincheu;* mais elle ne s'étoit introduite à Bantam que depuis l'année 1590, & les Hollandois apprirent à quelle occasion. Wontay, Empereur de la Chine, informé que le nombre des caxas qui avoient été monnoyés sous son Prédécesseur avoit rempli toutes les Isles voisines & qu'ils n'avoient plus de cours parmi ses Sujets mêmes, imagina, pour les rendre moins communs, d'en faire de si mauvais alloi, que se cassant avec la facilité qu'on vient de représenter, chaque année en pût faire périr une grande partie dans le Commerce. Mais cet expédient même n'en ayant pas assez diminué le nombre, *Hommion*, successeur de Wontay, en fit fondre encore de plus mauvais, pendant que les Hollandois étoient à Bantam. Les caxas ont au milieu de chaque piéce un trou quarré par lequel on les enfile dans des cordons de paille qui se nomment *Santas;* deux cens à chaque cordon. Cinq santas contiennent par conséquent mille caxas, & portent le nom de *Sapocou*. On ne voit presque plus des premiers caxas, ou du moins ils n'ont plus de cours à Java (52).

(49) Page 360. (50) Page 362. (51) Page 363. (52) Page 364.

Les Vaisseaux Chinois apportent aussi de la porcelaine fine & grossiere, de la soie à coudre, de petites piéces d'étoffe de quatorze ou quinze aunes, & beaucoup d'autres marchandises. Pour le retour, ils chargent, outre le poivre, tout le laq qu'on apporte de *Tolomban*, où il est en abondance. Ils chargent de l'*Anil* ou de l'indigo, qui vient d'*Anir;* du bois de sandal, des noix muscades, des cloux de girofle, des écailles de tortue, dont on fait à la Chine divers ouvrages fort bien travaillés; des dents d'éléphant, dont on fait de beaux siéges, aussi estimés que s'ils étoient d'argent, & qui servent aux Mandarins & aux Vicerois (53).

MOEURS ET USAGES DE JAVA. 1595.

Figure des Chinois de Bantam.

Les Chinois brûlent à Bantam beaucoup de vin de cocos, dont ils font d'assez bonne eau-de-vie. Comme c'étoit une occasion, pour les Hollandois, de les voir souvent, ils observerent que la plûpart étoient des gens de fort mauvaise mine. Mais dans le portrait que l'Auteur fait de leur figure, il leur donne de grands yeux; ce qui paroît contraire à l'idée qu'on s'en forme ordinairement sur le témoignage de tous les autres Voyageurs. Il ajoute qu'ils ont la peau tendue sur le visage, le front large, de longs cheveux noirs, & si semblables à ceux des femmes, que lorsqu'ils n'ont pas de barbe on ne distingue pas aisément leur sexe; d'autant plus qu'ils les relevent en tresses sur leur tête, & qu'ils mettent par-dessus, un rets fort fin, qui est composé de crin de cheval (54).

Portugais & leur Commerce.

Les Marchands Portugais n'ayant pas la liberté de demeurer dans la Ville, ont obtenu des Chinois celle de s'établir dans leur quartier. Ils exercent le commerce du poivre, du girofle, de la muscade, du bois de sandal, du poivre long & des drogues qui sont propres aux Indes, pour lesquels ils donnent en échange des toiles & d'autres marchandises qui leur sont envoyées de leurs divers établissemens. Ceux de Bantam vivent sans Prêtres & sans Eglises; mais il ne leur manque rien pour l'exercice de leur Religion à *Panarucan*, où plusieurs habitans ont embrassé le Christianisme. Leur habillement ordinaire est un long haut-de-chausse, tel qu'on en porte dans toute la Perse. Ils marchent pieds nuds, à la maniere du pays, toujours suivis de plusieurs Esclaves qui leur tiennent un parasol sur la tête (55).

Bâtimens de mer.

Quoique les bâtimens de mer Indiens soient fort inférieurs à ceux de l'Europe, on voit à Bantam quelques fustes & quelques galeres. Mais tout le soin qu'on apporte à les conserver sous de grands toits, n'empêche pas que dans un climat si chaud il ne s'y fasse des ouvertures qui demandent une réparation continuelle. On ne les emploie guères que pour les grandes expéditions, telles qu'un siége, où l'on voit quelquefois des flottes Indiennes de deux ou trois cens voiles. Les galiotes de Java ressemblent beaucoup à nos galeres, excepté qu'elles ont une galerie à l'arriere, & que les Esclaves ou les Rameurs sont seuls dans le bas, bien enchaînés, & les soldats au-dessus d'eux sur un pont, pour combattre avec plus de liberté. Elles ont quatre pierriers à l'avant, & seulement deux mâts. Les *Pares*, ou les *Pirogues*, servent de garde-côtes contre les pirates & les autres accidens. Elles ont un pont, un grand mât & un mât d'artimon, six hommes à l'avant qui rament dans le besoin, & deux à l'arriere qui gouvernent; car tous les bâtimens du pays, sans en excepter les Jon-

(53) *Ibid.* & suiv. (54) Page 365. (55) Page 366.

MOEURS ET USAGES DE JAVA. 1595.

ques, ont deux gouvernails (56); c'eſt-à-dire, un de chaque côté. Les Jonques ont un mât de beaupré, & quelquefois un mât de miſene, avec un grand mât & un mât d'artimon. Elles ont un pont courant, devant & arriere, en forme de toit de maiſon, ſous lequel on ſe met à couvert de la chaleur du ſoleil & de la pluie, ſans autre chambre d'ailleurs que celle du Capitaine ou du Maître. Le fond de calle eſt ſéparé en divers petits eſpaces où l'on place les marchandiſes, & les cheminées ſont entre ces eſpaces (57).

Vents communs dans la Mer de Java.

Les Mariniers de Bantam n'avoient pas de Cartes marines & n'en connoiſſoient pas l'uſage. Il y avoit peu de tems qu'ils ſe ſervoient de la bouſſole, & c'étoit aux Portugais qu'ils en avoient l'obligation. Ils ne diſtinguoient que huit rhumbs de vent, parce qu'ils ont deux vents principaux qui regnent preſque toute l'année dans leur Mer. L'un eſt le Nord-Eſt, qu'ils nomment *Ceilaon*, & qui commençant au mois d'Octobre dure juſqu'à la fin de Mars, lorſque les courans deviennent ſi rapides vers l'Eſt que les Hollandois naviguerent alors onze jours ſans pouvoir avancer. L'autre, qui regne le reſte du tems, eſt l'Eſt-Sud-Eſt, qu'ils nomment *Timor;* & pendant lequel les courans portent à l'Oueſt avec autant de force qu'ils en avoient auparavant vers l'Eſt (58).

§. II.

Hiſtoire naturelle de l'Iſle de Java.

Animaux communs aux autres pays de l'Inde.

IL n'eſt queſtion, dans cet article, que des propriétés particulieres de cette grande Iſle, & de celles qui méritent un rang diſtingué par leur excellence, ſoit qu'elles la doivent à la nature du terroir ou à la qualité du climat. Tout ce qui lui eſt commun avec les autres parties des Indes doit être renvoyé à l'article géneral, ſuivant l'ordre établi dans ce Recueil. Ainſi l'on ne s'arrête, ni aux éléphans, qui ſont en fort grand nombre à Java; ni même aux rhinoceros, qui ne doivent pas y être fort rares, puiſque les Inſulaires en tuent aſſez pour vendre au Marché des morceaux de leur corne, à laquelle ils attribuent des vertus merveilleuſes contre toutes ſortes de venins (59); ni aux cerfs, qu'on y rencontre en troupes; ni à quantité d'autres animaux ſauvages, tels que des bufles & des ſangliers, dont le nombre eſt auſſi fort grand; des ſinges & des belettes, dont les arbres ſont couverts; des perroquets & des paons ſauvages; des crocodiles ou des alligators, que les Chinois de l'Iſle ont trouvé le ſecret d'apprivoiſer & d'engraiſſer, pour en manger la (60) chair; des chats-civettes, qu'on y appelle *Caſtoris*, mais dont le muſc n'eſt pas ſi blanc & ſi pur que celui de Guinée, &c. Les Hollandois ne vantent, comme véritablement propre à l'Iſle de Java, que deux eſpeces de poules, dont ils nomment l'une des *demi-poules d'Inde*, parce qu'elles en ont à peu près la forme, ſans être tout-à-fait de la même grandeur. Les Anglois leur ont donné le nom de *Bantams*. C'eſt l'animal le plus colere qu'il y ait au monde. Auſſi ne les éleve-t-on que pour le plaiſir de les faire battre; & ces combats ſont ſi furieux, qu'ils ne finiſſent ordinairement que par la mort de

Deux eſpeces de poules particulieres à l'Iſle de Java.

(56) Page 367.
(57) *Ibid.* & 358.
(58) *Ibidem.*
(59) Page 370.
(60) *Ibidem.*

la poule vaincue (61). La seconde espece est une sorte de poules dont le plumage, la chair & les os sont absolument noirs, mais qui n'en sont pas moins un très-bon aliment.

Isle de Pulo-Sevessi, où le bétel croît naturellement.

Les arbres & les fruits offrent un plus grand nombre de singularités. On ne parle point du bétel & de l'arecca, dont l'usage est aussi commun à Java que dans les autres pays de l'Inde. Cependant on doit observer, avec l'Auteur de la premiere Relation Hollandoise, que hors du Détroit de la Sonde on rencontre une Isle nommée *Pulo-Sevessi*, où le bétel croît naturellement & foisonne sans culture. Les Insulaires de Java l'y vont prendre à pleines pirogues, sans autres frais que ceux du voyage, & sans autre peine que celle de le démêler d'entre les orties dont il se trouve entortillé. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du citronier, quoiqu'elles soient plus longues & qu'elles aient le bout plus pointu. La préparation du bétel, avec la chaux d'écailles d'huîtres brûlées & la noix d'arecca, est la même à Java que dans le reste de l'Inde, avec cette seule différence que les Javanois y ajoutent souvent un peu de *Cate*, qui est une sorte de petit gâteau ou de bignet, composé du bois moëlleux d'un certain arbre (62).

Mangas.

L'Isle de Java produit un fruit excellent, qui se nomme *Mangas*. Il croît sur des arbres à peu près semblables à nos noyers, mais qui a peu de feuilles, quoiqu'il ait beaucoup de branches. Sa grosseur est celle d'un gros œuf d'oie, sa forme oblongue, & sa couleur d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande assez longue, qui est amere lorsqu'on la mange cruë; mais, rôtie sur les charbons, elle devient plus douce, & sa vertu est extrêmement vantée contre les vers & le flux de sang. Les *Mangas* meurissent aux mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre. Leur goût surpasse celui des meilleurs pêches. On les confit verds avec de l'ail & du gingembre, & l'on s'en sert au lieu d'olives, quoique leur goût soit plutôt aigre qu'amer (63). Il y a une autre espece de *Mangas*, que les Portugais ont nommés *Mangas-bravas*, & qui sont un poison très-subtil. Il cause la mort à l'instant, & l'on n'a pas encore trouvé de remede qui en puisse arrêter l'effet. Ce funeste fruit est d'un verd clair & plein d'un jus blanc. Il a peu de poulpe. Son noyau est couvert d'une écorce fort dure, & sa grosseur est à peu près celle d'un coing.

Mangas-bravas.

Samaca.

Les ananas de Java passent pour les meilleurs des Indes. Le *Samaca* est un autre fruit de cette Isle, de la grosseur d'un citron & d'un verd qui tire sur le rouge. Il rend beaucoup d'eau, & le goût en est un peu aigre. Mais on fait beaucoup moins de cas du fruit que de ses feuilles, qui ressembleroient à celles du citronier si elles n'étoient plus rondes. On les confit dans le sucre & l'on s'en sert, comme des tamarindes, contre les inflammations & les fiévres chaudes.

Mambus sans tabaxir.

La plante du poivre de Java s'attache & croît le long de certains gros roseaux, que les habitans de l'Isle nomment *Mambus*, au dedans desquels on prétend que se trouve le *Tabaxir*, nommé par les Portugais *Sacar* ou *Sucre*

(61) On a vû dans le Paragraphe précédent ce qui regarde les poules de Tubaon.

(62) Page 270. Pour l'arecca, voyez la Relation de Knox, & l'Histoire naturelle des Indes.

(63) C'est sans doute ce que nous nommons *Mango*. L'Isle de Ceylan en produit aussi, près de Columbo.

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

de Mambu. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que les mambus de Java n'ont pas de tabaxir, quoiqu'il s'en trouve dans ceux qui croiſſent ſur toute la côte de Malabar, & ſur-tout à Coromandel, Biſnagar & Malaca. Ce ſucre, qui n'eſt qu'une ſorte de jus blanc, ſemblable à du lait caillé, eſt néanmoins ſi eſtimé des Arabes & des Perſes, qu'ils l'achetent au poids de l'argent. Mais le détail de ſes vertus appartient à l'hiſtoire naturelle des Indes.

Duriaon.

Le fruit que les Malais appellent *Duriaon*, & que les Portugais ont voulu faire paſſer pour une production particuliere de Malaca & des lieux voiſins, eſt plus parfait dans l'Iſle de Java qu'en aucun autre lieu. L'arbre qui le porte ſe nomme *Batan.* Il eſt auſſi grand que les plus grands pommiers. Le bois en eſt dur & compact, l'écorce griſe. Ses fleurs, qu'on nomme *Buaas*, ſont d'un blanc-jaunâtre, longues d'une palme & demie, & de deux ou trois doigts d'épaiſſeur. Elles ſont un peu fendues ſur les bords, & d'un fort beau verd, quoique plus pâles en dedans. Son fruit, qui eſt à peu près de la groſſeur du melon, eſt environné d'une écorce ſolide & garnie de petites pointes fort aigues. Il eſt verd en dehors, avec de longues raies comme celles des melons. Dans l'intérieur il contient quatre creux, dans chacun deſquels ſont trois ou quatre coquilles, en forme de petites boëtes, qui renferment un fruit de la blancheur du lait, de la groſſeur d'un œuf de poule, & d'un goût qui ſurpaſſe en bonté la gelée de riz, de blancs de chapons & d'eau-roſe, qui ſe nomme en Eſpagne *Manjar-blanco* ou blanc-manger (64). Chaque fruit a ſon noyau particulier, de la groſſeur du noyau de pêche. Ceux qui n'ont jamais mangé de duriaon lui trouvent d'abord une odeur forte, qui tient un peu de celle des oignons cuits ſous la braiſe. Mais il n'en eſt pas moins un des meilleurs, des plus ſains & des plus agréables fruits des Indes. On parle avec admiration de l'inimitié, ſi l'on oſe hazarder ce mot dans un article phyſique, qui ſe trouve entre le duriaon & le bétel. Qu'on mette une ſeule feuille de bétel dans un magaſin rempli de *Duriaons*, ils ſe pourriront preſqu'auſſitôt. D'ailleurs, ſi l'on a mangé de ces fruits avec aſſez d'excès pour en avoir l'eſtomac trop chargé, une feuille de bétel qu'on ſe met ſur le creux de l'eſtomac diſſipe immédiatement l'incommodité, & l'on ne craint jamais d'en manger trop lorſqu'on a ſur ſoi quelques feuilles de bétel (65).

Inimitié entre le duriaon & le bétel.

Le lantor.

L'arbre qui ſe nomme *Lantor* eſt auſſi d'une beauté extraordinaire dans l'Iſle de Java. Ses feuilles ſont de la longueur d'un homme. Elles ſont ſi unies, qu'on peut écrire deſſus avec un crayon ou un poinçon. Auſſi les habitans de l'Iſle s'en ſervent-ils au lieu de papier, & leurs livres en ſont compoſés. Ils ont néanmoins une autre ſorte de papier qui eſt fait d'écorce d'arbre, mais qu'on n'emploie que pour faire des envelopes (66).

Le cubebe.

Le *Cubebe* ne croît qu'à Java, ſur la côte de la Sonde, où il porte le nom de *Cuciombi* & de *Cumuc.* Dans le reſte des Indes on le nomme *Cuba-chini*, parce qu'avant les premieres navigations des Portugais, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre dans l'Iſle de Java & qui le tranſportoient dans les autres pays orientaux, dont tout le Commerce étoit entre leurs mains. Ce fruit ne croît que dans des lieux incultes. La plante s'attache à des arbres, comme celle du poivre. Il croît par grappes, comme le raiſin, & chaque grain ſur

(64) Page 387. (65) Page 388. (66) *Ibid.*

une

une queue particuliere. Les Javanois l'estiment d'autant plus qu'il ne s'en trouve que dans leur Isle, & le vendent bouilli, pour empêcher qu'on ne le cultive ailleurs. On s'en sert contre le rhume, & pour chasser la pituite. Les Mores le prennent dans du vin, pour s'exciter à la volupté (67).

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

Mangostans.

Les *Mangostans* sont aussi d'excellens fruits de Java, quoique par la forme ils ressemblent beaucoup à nos prunelles de haie. L'herbe qui se nomme *Talasse* en langue de Java, & *Lalade* en Malais, ne produit ni fruit ni fleurs. Mais les Insulaires font divers usages de ses feuilles pour assaisonner leurs alimens. Ils les mangent aussi vertes, dans l'opinion qu'elles n'ont pas moins de vertu que le cubeb pour exciter la nature au plaisir (68).

Talasse.

Le jaca.

On trouve dans la même Isle (69) un fruit nommé *Jaca*, de la longueur de nos plus grosses citrouilles, qui croît sur de grands arbres, mais de leur tronc, à fleur de terre. L'odeur en est admirable dans sa maturité. Sa poulpe a quelquefois celle du melon, quelquefois celle de la pêche, celle du miel & celle des plus excellens citrons. Ses noyaux, ou ses pignons, sont plus gros que les dattes communes. Bouillis ou rôtis, ils sont d'un excellent goût, & d'une chaleur favorable à la volupté. Quoique ce fruit soit commun dans d'autres parties des Indes, il semble qu'il n'ait cette derniere propriété que dans l'Isle de Java.

Le porc-épi.

Celle de Bali, qui en est si voisine, en produit un de la grosseur d'une poire, rond par le bas & pointu par le haut, couvert d'une peau fort rude, qui lui a fait donner par les Hollandois le nom de *Porc-épi*. Sa chair est blanche & fort astringente. Il croît sur de grands arbres, aussi pressé que les grains de raisin le sont sur la grappe, & en si grand nombre qu'on est surpris que les branches en puissent soutenir le poids. On le confit dans la saumure ou dans le sucre.

La *Casse* & les *Mirabolans* ne sont pas assez particuliers à l'Isle de Java pour mériter ici une description ; mais la casse des Isles du Détroit est célebre, du moins par son abondance. Java produit aussi une sorte de *Canelle sauvage*, que les Portugais nomment *Canela di Mato*, moins bonne à la vérité que la canelle fine. Il est défendu d'en faire entrer en Portugal ; ce qui n'empêche pas qu'on n'y en transporte beaucoup sous le faux nom de canelle de Ceylan (70). Elle a peu de goût & de vertu. L'écorce en est épaisse & grossiere, & les arbres sont plus petits que ceux de Ceylan.

Canelle sauvage de Java.

Carcapuli.

Le *Carcapuli* est une sorte de cerise aigre de Java, qui a la grosseur d'une cerise commune, mais qui renferme plusieurs petits noyaux. On en voit de blancs, de rouges & d'incarnats, tous également estimés.

Zerumbet.

Le *Cost-Indique* (71), dont il se fait un grand commerce en Turquie, en Arabie, à Malaca, &c. le *Roseau aromatique* (72), & le *Zerumbet*, sans appartenir particuliérement à l'Isle de Java, y sont communs & d'une beauté particuliere. Le zerumbet, racine qui a plus de vertu que le gingembre, y porte le nom de *Canjor*. Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, croît dans la même Isle sous le nom de *Lanquas ;* mais quoiqu'il soit plus

Lanquas.

(67) Page 389.
(68) *Ibid.*
(69) Voyez ci-dessous la Relation de l'Isle de Ceylan par Knok.
(70) Page 392.
(71) *Costus-Indicus.*
(72) *Calamus-aromaticus.*

grand que celui qui vient de la Chine, il s'en faut beaucoup que l'odeur en soit aussi bonne. Il croît sur une petite plante, qui vient sans culture. Ses feuilles ressemblent au fer d'une lance. Quelques Insulaires en transplantent dans leurs jardins pour la manger en salade. Mais son usage ordinaire est en qualité de remede pour diverses maladies. Ses racines sont longues & grosses, avec quantité de petits nœuds comme ceux du roseau. Elles sont rouges, en dehors comme dans l'intérieur, & leur goût tire sur celui du gingembre.

Fagara.

Le *Fagara* est un fruit de Java, de la grosseur du cubebe. Son écorce est tendre, & couverte d'une coque noire fort mince. Il ne contient qu'un seul grain, qui est excellent pour le rhume, pour les foiblesses d'estomac & pour le cours de ventre.

Benjoin.

Il croît dans l'Isle de Java de gros melons d'eau fort verds, & d'un agrément particulier dans le goût. Le *Benjoin* est encore une de ses productions les plus estimées (73). C'est une sorte de gomme qui ressemble à l'encens ou à la mirrhe, mais qui est beaucoup plus précieuse par ses usages dans la Médecine & dans les parfums. Elle découle, par incision, du tronc d'un grand arbre fort touffu, dont les feuilles different peu de celles des limoniers. Les plus jeunes produisent le meilleur benjoin, qui est noirâtre & d'une très-bonne odeur. Le blanc, qui vient des vieux arbres, n'approche pas de la bonté du premier; mais, pour tout vendre, on les mêle ensemble. Cette gomme est nommée par les Mores, *Louan-jovy*, c'est-à-dire, *Encens de Java*. C'est une des plus précieuses marchandises de l'Orient.

On trouve du bois de sandal rouge à Java; mais il est moins estimé que le jaune & le blanc, qui viennent des Isles de *Timor* & de *Solor*. Le sandal de Java ressemble au noyer. Il porte un fruit noir, dont la forme approche de celle des cerises, mais sans odeur & sans goût. On fait un grand usage du sandal dans toutes les Indes. On le broie avec de l'eau, jusqu'à ce qu'il se tourne en bouillie, pour s'en oindre le corps.

L'anacardium.

Le fruit qui s'appelle *Anacardium*, ou fruit du cœur, à cause de sa ressemblance avec le cœur humain, croît aussi dans les Isles de la Sonde, & particuliérement à Java. Les Portugais le nomment *Fava de Malaca*, parce qu'il ressemble aussi à la féve, quoiqu'il soit un peu plus gros. Les Indiens en prennent avec du lait, pour l'asthme & pour les vers. Mais, préparé comme les olives, il se mange fort bien en salade. Sa substance est épaisse comme le miel, & aussi rouge que du sang.

Serpentine, ou Pao de cobra.

C'est dans l'Isle de Java & dans toutes les Isles de la Sonde que croît la racine que les Portugais nomment *Pao de cobra*, les Hollandois, *Bois de serpent*, & les François, *Serpentaire* ou *Serpentine*. Elle est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, amere & fort dure. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin, pour s'en servir dans les fiévres chaudes & contre les morsures des serpens. Elle a été connue par le moyen d'un petit animal, nommé *Quil* ou *Quirpele*, de la grandeur & de la forme du furet, qu'on entretient dans les maisons des Indes pour prendre les rats & les souris, comme nous nourrissons ici des chats pour le même office. Ces petits animaux portent une haine naturelle aux serpens; & comme il arrive souvent qu'ils en sont mordus, ils ont

(73) Page 395 & suivantes.

recours à cette racine, dont l'effet est toujours certain pour leur guérison. Depuis cette découverte, il s'en fait un grand commerce aux Indes (74).

Histoire naturelle de Java. Aguilla-brava.

Le bois que les Portugais ont nommé *Aguilla-brava*, vient aussi de Java. Quoiqu'il n'ait pas tant de vertu que le *Calamba* (75), qui croît particuliérement à Sumatra & dans quelques autres lieux, il ne laisse pas d'être estimé & de faire un article considérable du Commerce. Les Indiens l'emploient pour brûler les corps de leurs Bramines & des grands Seigneurs. C'est un honneur aussi distingué, parmi eux, d'être brûlé sur un bucher de ce bois, que d'avoir en Europe un magnifique tombeau de marbre (76). Les Marchands de Bantam vendent beaucoup de calamba, quoiqu'il n'en croisse point dans leur Isle. Cet arbre est de la grandeur de l'olivier. Son odeur n'acquiert la perfection qui la distingue, qu'à mesure que le bois seche. On juge de sa qualité par son poids, par ses veines noires, & par la liqueur grasse qui en découle lorsqu'on le fend en morceaux. Pilé ou broyé avec quelque liqueur, il rend l'haleine agréable, il fortifie l'estomac, il sert de remede contre le flux de sang, la pleurésie, &c. (77).

Calamba.

Entre les Plantes & les Drogues de Java, l'Auteur de la premiere Relation des Hollandois met les noms suivans; mais sans avertir aussi exactement qu'il le devoit (78) s'il les donne toujours pour des productions particulieres de l'Isle (79).

(74) Page 399.

(75) Les Portugais le nomment *Pao d'Aguilla*.

(76) Page 400.

(77) Page 399.

(78) Cependant on peut conclure du soin qu'il a pris de nommer les pays dont l'on en apporte plusieurs à Bantam, que les autres ne croissent qu'à Java.

(79) Le *Podi*, espece de farine dont on se sert contre le froid & contre le vent.

Le *Caxumba*, ou *Flors*, racine qu'on emploie pour assaisonner les mets & pour teindre les habits de coton.

Le *Cajuapi*, espece de bois qui met la bouche en feu. On le brise fort menu pour l'utilité & l'agrément de son odeur, & on le réduit en consistence d'onguent pour s'en frotter le corps.

Le *Cantiour*, fruit de la nature des taupinambours & des truffes. L'Auteur observe ici que le même fruit est commun dans la Guinée, mais il n'ajoute pas sous quel nom.

Le *Semparentaon*, racine amere, à laquelle on attribue des vertus extraordinaires, mais qui ne se trouvent pas expliquées.

Le *Pontion*, qui vient de Malaca & du Coromandel; le *Gato-gamber*, fruit semblable aux olives, qui vient de Cambaye: le *Ganti*, racine dont les Indiens se frottent le corps, & qu'on apporte de la Chine à Bantam.

Le *Sabani*, graine dont on fait une espece de moutarde.

Le *Doringi*, dont on fait prendre aux enfans naissans. Mais l'Auteur n'explique pas si c'est une graine ou une racine.

Le *Galam*, racine qui croît dans l'eau & qui est fort rafraîchissante.

Le *Fianco*, fruit que les Insulaires pilent, & qu'ils prennent en liqueur dans diverses maladies.

Le *Madian*, le *Maju* & le *Corossani*, qui viennent d'Achin à Bantam, & dont la vertu est d'enyvrer. On n'explique point autrement leur nature; mais l'Auteur ajoute qu'on mêle le *Madian* & le *Maju* avec le bon *Cumin* de Perse, qui s'appelle *Jentanieran* en Malais, pour en faire un remede contre les maladies apoplectiques & les rhumatismes.

Le *Spodium*, cendre d'un arbre des Isles de la Sonde, dont on se sert pour se nétoyer le corps.

Le *Sari*, espece de farine dont on se frotte le corps, & qui sert, comme le podi, à garantir de l'effet des mauvais vents.

Le *Tagari*, le *Suraban* & le *Sedoucia*, racines qu'on broie ou qu'on pile pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, connu à la Chine sous le nom de *Gedaar*; fruit de la grosseur d'un gland, très-rare & très-cher, excellent pour diverses sortes de maladies, sur-tout contre les morsures venimeuses & contre d'autres poisons.

Le *Jalave*, fruit de la grosseur du précédent,

§. III.

Poids, Mesures & Monnoie des Indes Orientales.

C'EST à l'exemple des Hollandois qu'on se détermine à recueillir sous un titre commun tout ce qui appartient aux Mesures & aux Monnoies des Orientaux, ou du moins ce qu'ils en ont pû découvrir dans leurs voyages par la pratique du Commerce & par leurs observations. Gaspard *Balbi*, jouaillier Vénitien, qui voyagea dans les mêmes pays depuis 1579 jusqu'en 1588, c'est-à-dire, treize ans avant le premier voyage des Hollandois, avoit déja publié un Tarif des Monnoies Indiennes, réduit d'une monnoie à l'autre, pour la facilité des comptes (80) ; mais il se borne à cette réduction, qui contient plus de quarante pages d'opérations arithmétiques, sans y rien joindre qui puisse faire connoître la nature même de ces monnoies. D'autres Voyageurs, tels que *Pyrard* (81) & *Saris* (82), ont donné l'explication de quelques monnoies particulieres & de quelques mesures dont ils ont eu l'occasion de s'instruire ; mais sans avoir poussé plus loin leur curiosité, ou sans avoir eu plus d'égard pour celle du Public. C'est apparemment pour suppléer à ces omissions, que les Hollandois ont publié les Remarques suivantes.

Poids. A Malaca, Achin & dans les lieux voisins, on pese par Bahars. Il y en a deux sortes ; le grand & le petit. Le grand Bahar contient deux cens *Catis*, dont chacun est de vingt-six *Taels*, ou trente-huit onces & demie, poids de Portugal ; chaque Tael étant d'une once & demie, mais un peu foible. C'est à cette sorte de poids qu'on pese le poivre, le clou de girofle, la noix muscade, le gingembre, la canelle, les tamarins, le lacq, le macis, le sucre, les mirabolans, le bois de sandal, l'indigo ou l'*Anil*, l'alun & diverses autres marchandises.

Le petit Bahar contient aussi deux cens Catis ; mais chacun de ces Catis n'est que de vingt-deux Taels, ou trente-deux onces & un huitiéme ; car, dans ce petit Bahar, le Tael est d'une once & demie bien forte. C'est à ce poids qu'on pese le vif-argent, le vermillon, le cuivre, le fer-blanc, l'étain, le plomb, l'yvoire, la soie, le musc, la civette ou l'*Agaglia*, l'ambre & le camphre.

Dans le Continent des Indes, le camphre, la casse, le bois d'aloës, la rhubarbe & le nard se pesent par Farateles, dont chacune vaut une Arrobe, ou deux livres poids de Lisbone. Le saffran se vend à un autre poids, qui se nomme *Almene*, & qui est aussi de deux livres.

dont on se sert dans les potions médicinales.

Le *Paravas*, herbe rafraîchissante, chere & rare. On vante ses qualités pour les ardeurs du sang & les ardeurs du foye.

Le *Tomonpute*, racine semblable au *Galigan* ou *Curcoema*, excepté qu'elle est blanche. On s'en frotte le corps pour se rafraîchir.

On trouve à Java & dans les Isles de la Sonde, une Plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'arbre qui produit les tamarins. Son fruit est une espece de féve, semblable à nos haricots, qui a des qualités fort saines. Les petites féves, qui se nomment *Conduri* en Malais, & *Saga* en langue Javanoise, servent de poids pour peser l'or, l'argent & les autres métaux. Elles sont d'un beau rouge, avec une petite tache noire sur le côté. Leur amertume ne permet pas d'en manger.

(80) *Viaggio dell' Indie Orientali di Gasparo Balbi in* Venetia 1590, in-12, page 149 & suivantes.

(81) Sa Relation est à la suite de celle-ci.

(82) Au premier Tome de ce Recueil.

POIDS, MONNOIES ET MESURES DES INDES ORIENTALES.

A la Chine, on pese par Bahars ; mais chaque Bahar Chinois est de trois cens Catis, qui n'en font que deux cens de Malaca ; & chaque Cati contient seize Taels. A Malaca, le Cati n'est que de quatorze Taels; c'est-à-dire, vingt & une onces de Portugal. Un Tael pesant une réale & demie de huit, contient dix *Mases*, & une Mase dix *Conduris*. C'est à ce poids que les Chinois pesent l'argent lorsqu'ils en reçoivent pour des marchandises, parce qu'ils n'ont pas de monnoie. Ils coupent en petits morceaux les réales de huit & tout l'argent.

A Bantam & dans toute l'Isle de Java, comme dans les Isles voisines, le Tael ne contient que huit Mases; & deux Réales de huit pesent sept Mases.

On se sert encore d'un autre poids qui se nomme *Mao* ou *Main*, & qui contient seulement douze Catis, chacun de vingt-deux Taels. Mais à Cambaye & dans les Indes, il contient vingt-sept Taels, & l'on s'en sert pour peser toutes les denrées qui servent à la vie.

On se sert aussi, à la Chine, d'un poids qu'on nomme *Picol*. Il est de soixante-six Catis & trois quarts; de sorte que trois Picols & un Bahar pesent deux cens Catis. C'est à ce poids qu'on pese la soie.

Les diamans, les rubis & les autres pierres précieuses, se pesent dans les Indes par *Mangalis*, dont chacun est de cinq grains. On pese les émeraudes par *Cates*, de trois grains chacun.

Les Apoticaires se servent d'un petit poids, nommé *Metricol*, qui est la sixiéme partie d'une once ; & d'un autre nommé *Mitricoli*, qui en est la huitiéme partie.

Mesures.

Aux Indes, à Cambaye & à Bengale, la mesure commune pour le riz & les autres grains, se nomme *Candijl* ou *Candile*. Elle contient environ quatorze boisseaux, du poids de cinq cens livres. C'est par cette mesure qu'on jauge les Vaisseaux, & l'on dit, un Vaisseau du port de tant de *Candiles*.

A Java & dans les Isles voisines, on se sert d'une mesure plus petite, qui se nomme *Gantan*, & qui contient environ trois livres de poivre. Le sac, qu'on nomme *Baruth*, contient dix-sept Gantans, qui pesent cinquante-quatre livres & quelquefois cinquante-six livres, poids de Hollande. Il y a, pour tous les autres grains, une mesure nommée *Gedeng*, qui contient environ quatre livres de poivre, par lesquelles on peut juger des autres suivant leur proportion.

La mesure d'étendue pour les velours, les draps, les toiles & les autres marchandises d'Occident est le *Covodo* de Portugal, qui est de deux aunes & un quart, mesure de Hollande. Les toiles & les étoffes du pays même se vendent par pieces & par demi-pieces, qui doivent avoir une mesure déterminée. Cette mesure est de quatorze à quinze aunes, tant à la Chine que dans les autres lieux.

Monnoies.

A l'égard des Monnoies, on compte à Goa & sur la côte de Malabar par *Pardaos-cherafins*, qui sont une monnoie d'argent, mais de mauvais aloi. Elle se bat à Goa, & sa valeur est de trois *Testons* ou trois cens Reys de monnoie Portugaise. Elle a d'un côté un Sebastien, & de l'autre un paquet de quatre fléches.

On y compte aussi par *Tangas*, qui ne sont pas des especes, mais une simple monnoie de compte, comme les livres & les florins en Europe. Un Par-

Poids, Monnoies et Mesures des Indes Orientales.

dao-cherafin, par exemple, fait quatre Tangas de bon aloi, & cinq Tangas de mauvais aloi ; car le bon & le mauvais aloi font deux autres manieres de compter. On fe fert auffi de *Vintins* dans les comptes, quoiqu'il n'y ait pas proprement d'efpeces de ce nom. Quatre Vintins de bon aloi, ou cinq de mauvais aloi, font un Tanga. Les *Bafarucos* font du plus bas aloi. Leur matiere eft un mauvais étain, & l'on y diftingue encore des degrés. Quinze bons Bafarucos ou dix-huit mauvais font un Vintin, & les trois valent deux Reys de Portugal ; de forte qu'il entre trois cens foixante-quinze Bafarucos dans un Pardao-cherafin (83).

Quoique les Pardaos-cherafins foient la monnoie qui a le plus de cours dans les Indes, elle eft fujette à de grandes altérations. Dans les grandes Villes, on trouve, aux coins de chaque rue, des Chrétiens Indiens qui s'y tiennent exprès pour vifiter les pieces, & qui pour un fort petit falaire rendent ce fervice à ceux qui le demandent. L'expérience leur donne tant d'habileté, que fans le fecours de la pierre de touche ils diftinguent une fauffe piece entre mille, & qu'en la faifant paffer d'une main à l'autre ils en connoiffent précifément la valeur. Les Européens n'ont pas d'autre regle que le fon pour découvrir les fauffes piéces. Elles font fabriquées dans le Continent, par des Indiens qui s'enrichiffent de cette impofture, mais qui s'expofent à de rigoureux châtimens lorfqu'ils font reconnus.

Ce qu'on a dit des Caxas (84) fuffit pour l'explication de cette miférable monnoie. Les *Fanos* font une autre efpece des Indes, dont vingt font un *Pardao*. Les *Larrins* font une monnoie d'argent fort pur, qui tire fon nom de la Ville de *Lar* en Perfe, où elle fe fabrique. Sa forme eft longue, à peu près comme un fil épais d'argent, plié en double, avec une marque de Perfe d'un côté. Un Larrin vaut cent cinq ou cent huit Bafarucos, fuivant les variations du change.

Une monnoie célebre eft celle qui eft connue dans toutes les Indes fous le nom de *Pagodes*. On en diftingue deux ou trois fortes, qui valent toujours plus de huit Tangas. Les Pagodes fe fabriquent à Narfingue, Bifnagar & dans d'autres lieux. On voit fur un des côtés la figure d'une Idole, affife fur un fiége ; & fur l'autre, un Roi dans un char de triomphe, tiré par un éléphant.

Les Sequins ou les Ducats de Venife, qui paffent aux Indes par Ormuz, & les autres Ducats qui fe fabriquent en Turquie, valent ordinairement deux Pardaos-cherafins. Les *S. Thomé*, monnoie qui tire ce nom de la figure de Saint Thomas Apôtre, qu'elle porte d'un côté, & d'une longue croix qui eft fur l'autre, valent toujours plus de fept Tangas, & quelquefois jufqu'à huit.

De toutes les monnoies d'Efpagne, il n'y a que les Réales de huit, nommées autrement Piaftres, qui aient cours aux Indes, fous le nom de *Pardaos-reales*. A l'arrivée des Vaiffeaux, elles valent ordinairement quatre cens trente-fix Reys de Portugal. Enfuite elles hauffent au change lorfqu'on en cherche pour les faire paffer à la Chine ; mais elles ne baiffent jamais davantage. Soit qu'on achete ou qu'on vende, il faut toujours convenir en quelles efpeces fe feront les payemens. Cependant s'il eft queftion de perles, de pierreries, d'or,

(83) On trouvera quelques autres explications fur les Changes & fur les Bafaruques, dans la Defcription de Goa par Pyrard.

(84) Voyez ci-deffus, §. I.

d'argent & de chevaux, il suffit de nommer le nombre des Pardaos, parce qu'on entend toujours des Pardaos de six Tangas. Mais pour toutes les autres marchandises, si l'on ne spécifie rien, & qu'on se contente en général de nommer les Pardaos, on est réduit aux Pardaos de cinq Tangas. Quelques-uns comptent aussi par Pardaos de Larrins; & dans ce compte, cinq Larrins font un Pardao.

Poids, Mesures et Monnoies des Indes Orientales.

Les petites coquilles, qui tiennent lieu de Basarucos dans le Royaume de Bengale & dans quelques autres pays, ne méritent pas d'observation parmi les monnoies générales des Indes, & sont renvoyées à l'article des Régions où elles sont précieuses à ce titre.

VOYAGE DE PAUL VAN CAERDEN aux Indes Orientales.

Van Caerden.
1599.
Introduction.

Quoique ce Voyage aux Indes Orientales ne dût tenir que le quatriéme rang dans l'ordre des années (85), les Editeurs lui donnent le troisiéme, par la double raison, qu'il fut la premiere entreprise d'une nouvelle Compagnie dont on a rapporté l'origine dans l'Introduction, sous le nom de *Compagnie de Brabançons*, & que la Flotte de Van Caerden n'ayant été arrêtée par aucun obstacle, n'arriva guères plus tard aux Indes que celle du troisiéme Voyage, qui étoit partie sept mois plutôt. L'objet de la Compagnie des Brabançons n'étant que de s'enrichir par le Commerce, à l'exemple de la premiere, elle mit en mer quatre Vaisseaux, dont on ne nous apprend pas les forces, mais qui se nommoient les *Pays-Bas*, les *Provinces-Unies*, le *Nassau* & la *Cour de Hollande*, sous la conduite de Paul *Van Caerden*, & qui partirent du Texel le 21 de Décembre 1599. Huit mois d'une heureuse navigation, dans le cours de laquelle le *Nassau* & la *Cour de Hollande* se séparerent volontairement des deux autres (86), rendirent les *Provinces-Unies* & la *Cour de Hollande* à Bantam le 6 d'Août 1600. Van-Caerden montoit les *Provinces-Unies*, avec le titre de Général.

Départ de Van-Caerden & son arrivée aux Indes.

1600.

Il prit à Bantam un Pilote & deux Interprêtes, pour aller charger du poivre à *Priaman*. Mais n'y ayant pas trouvé l'abondance qu'on lui avoit fait esperer, il se rendit à *Tikou*. Le Commerce n'y fut guères plus avantageux, parce qu'on y eut à se défendre de la mauvaise foi des habitans. Ils mêloient du sable & des pierres avec le poivre. Ils le faisoient tremper dans l'eau pour le rendre plus pesant. D'ailleurs on étoit obligé de tenir les chaloupes dans des lieux dangereux, où elles demeuroient à sec pendant la basse marée. Van Caerden proposa aux Indiens de venir trafiquer dans une petite Isle qui est à demie-lieue du Port, en offrant de leur payer le poivre plus cher, à proportion de leur dépense. Non-seulement ils rejetterent cette proposition, mais ils mirent chaque jour de nouveaux impôts sur les marchandises. La trompe-

Les Hollandois sont trompés par les Indiens de Tikou.

(85) Le voyage de Vander Hagen devoit précéder naturellement celui ci, puisque cet Amiral partit du Texel le 6 d'Avril 1699.

(86) Ce fut avec la participation des autres, qui leur donnerent une partie de leur eau & de leurs vivres, & qui prirent trois hommes de leurs équipages qui étoient malades, afin qu'ils pussent se rendre promptement à Bantam sans relâcher en aucun lieu. Ils vouloient précéder quatre Vaisseaux de l'ancienne Compagnie, qui étoient partis en même-tems.

VAN CAERDEN. 1600.

rie fut poussée si loin, qu'un des principaux Négocians Indiens ayant trafiqué du poivre pour des toiles, les rapporta, sous prétexte qu'il aimoit mieux être payé en argent; mais après l'avoir satisfait, on s'apperçut, en examinant les toiles, qu'il avoit coupé une ou deux aunes de chaque piece (87).

Autres malheurs à Passaman.

Ces infidélités, qui méritent d'être publiées pour l'instruction du Commerce, obligerent les Hollandois de s'avancer à *Passaman*, autre Ville située à trois lieues de *Tikou*, sous la Ligne équinoxiale. Mais ils y eurent d'autres dangers à courir, de la part des pluies & des vents. Deux de leurs barques, coulerent à fond en sortant de la riviere. Ils prirent la résolution de se rendre au Port d'Achin, quoiqu'ils fussent déja informés de la barbarie avec laquelle plusieurs Vaisseaux de Zélande y avoient été traités (88). Comme ils avoient appris en même-tems que le poivre y étoit en abondance, & qu'il n'y avoit pas d'endroit plus avantageux pour le Commerce, ils ne purent résister à des images si flatteuses (89).

Ils se font des amis pour la Cour d'Achin.

Ils avoient à bord trois habitans d'Achin, qu'ils comblerent de caresses, dans l'espérance de tirer quelqu'utilité de leur secours. En effet, ces trois Indiens, sensibles à l'amitié, leur promirent de rendre à leur Roi un témoignage favorable de leur caractere & de leurs intentions. Ils s'engagerent à lui dire qu'à Bantam, d'où ils venoient, les Hollandois exerçoient le Commerce avec autant de tranquillité que de bonne foi, & qu'ils y avoient détruit les fausses impressions que les Portugais avoient données d'eux dans toutes les Cours des Indes, où ils s'efforçoient de les faire passer pour de misérables pyrates (90).

Ils se rendent à la rade de cette Ville.

En arrivant dans la rade d'Achin (91), le 21 de Novembre, Van Caerden y trouva neuf Vaisseaux de Guzarate, de Bengale & d'autres pays, entre lesquels il n'eut pas de peine à reconnoître un petit bâtiment Portugais de Malaca. A peine eut-il jetté l'ancre, que le Capitaine Portugais, nommé *Badriga de Coste*, l'envoya féliciter de son arrivée par un Hambourguais qui étoit à son service & qui se nommoit Matthieu *Mew*. Les Hollandois remercierent cet homme de sa civilité, mais sans lui marquer autrement qu'ils y attachassent beaucoup de prix.

Adresse de Van Caerden dans ses réponses.

La nuit suivante, un Interprête du Roi d'Achin, qui feignit de ne pas entendre le Portugais, apporta des fruits au Général, de la part de son Maître, & lui demanda quel dessein l'amenoit dans sa rade. Van Caerden sentant l'importance d'une premiere explication, répondit dans des termes fort mesurés. Il remercia vivement le Roi de son présent. Il témoigna une extrême ardeur de mériter par son respect & ses services une faveur qu'il ne devoit encore qu'à la bonté d'un si grand Monarque. Ensuite il pria l'Interprête de demander pour lui la liberté de parler aux prisonniers Zélandois, qui étoient ses compatriotes & les Sujets des mêmes Maîtres. Il ajouta qu'il n'ignoroit pas le malheur des Vaisseaux de Zélande, mais qu'il sçavoit aussi que cette disgrace n'étoit venue d'aucune mauvaise intention du Roi, & qu'ils ne devoient

(87) Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tome II, p. 119 & suiv.

(88) Voyez l'Introduction.

(89) Voyage de Van Caerden, *ubi suprà*, page 121.

(90) *Ibid.*

(91) A cinq degrés & demi de latitude du Nord. D'autres écrivent *Achem*; mais on suit ici la Relation.

l'attribuer

l'attribuer qu'aux mauvais offices des Portugais : que dans cette confiance il n'avoit pas fait difficulté de venir trafiquer au Port d'Achin, & qu'il se flattoit que le Roi avoit été désabusé (92). Le lendemain, sans attendre la réponse de ce Prince, il fit descendre au rivage les trois Habitans d'Achin, accompagnés d'un des deux Interprêtes qu'il avoit amenés de Bantam, pour aller saluer le Roi de la part des Hollandois. Il leur avoit fait présent à chacun d'une bague d'or, avec promesse d'y joindre une robbe d'écarlate & d'autres bienfaits, s'il étoit content de leurs services.

Il marque de la défiance aux Portugais.

Le même jour, *Mew* revint à bord avec deux Portugais, qui apporterent au Général un présent de soie, de toile fine & de fruits. Van Caerden n'accepta que les fruits, à condition qu'ils en feroient sur le champ l'épreuve. C'étoit leur déclarer, avec peu de ménagement, qu'on croyoit leur Nation suspecte. Aussi-tôt qu'ils en eurent gouté, le présent fut distribué à l'équipage ; mais le Général n'y toucha pas : ce qui leur causa un dépit qu'ils s'efforcerent néanmoins de dissimuler (93).

Caerden envoie ses Députés à la Cour.

L'Interprête des Hollandois & les trois Habitans d'Achin étant revenus le 24, présenterent au Général quelques Eunuques du Roi, qui lui apportoient de la part de ce Prince un saufconduit (94), avec ordre d'envoyer quelques-uns de ses gens à terre. *Vogelaar* & *Meyer* furent chargés de descendre. Ils revinrent le soir du même jour. Le Roi les avoit reçus avec bonté. Il leur avoit fait présent d'une robbe à chacun. *Hansdeker*, un des prisonniers Zélandois, avoit été nommé pour leur servir d'Interprête. Ils avoient déclaré qu'ils étoient venus pour leur Commerce, & le Roi s'étoit laissé engager sans peine à faire examiner les montres de leurs marchandises. Pendant cet examen, ils avoient eu quelqu'entretien avec Hansdeker, & leur curiosité les avoit portés d'abord à lui demander comment les prisonniers Zélandois étoient traités. Mais l'Ambassadeur Portugais, qui étoit un homme d'Eglise, & qui avoit beaucoup de crédit dans cette Cour, avoit voulu s'opposer à leur conversation. Il avoit averti Hansdeker de s'observer dans ses discours, & de ne pas donner lieu par son imprudence au départ de la Flotte Hollandoise. L'Auteur rapporte ses termes : » Prens garde à ce que tu fais. Conduis-toi prudemment ; & si tu » ne veux pas prolonger ta captivité, fais que ces Vaisseaux demeurent dans » la rade «. Hansdeker n'en avoit pas avoué moins naturellement aux deux Envoyés, que quatre Vaisseaux de l'ancienne Compagnie étant venus mouiller dans la rade, il avoit cru leur devoir conseiller de lever l'ancre, & qu'étant partis en effet, leur retraite lui avoit attiré de fort mauvais traitemens (95).

Ambassadeur Portugais qui annonce malheur aux Hollandois.

Délibération de Caerden.

Ce récit chagrina Van Caerden & lui fit naître une juste défiance. Il craignit que le Roi, de concert avec l'Ambassadeur Portugais, ne formât quelque dessein contre la Flotte, & cette pensée lui fit délibérer si l'intérêt de sa sûreté ne l'obligeoit pas de partir. D'un autre côté, il se rappella les dangers & les peines qu'il avoit essuyés dans un si long voyage ; & se fiant à la fortune qui l'en avoit délivré, il comprit que dans les entreprises de cette nature il falloit donner quelque chose au hazard (96). Ainsi, banissant toutes

(92) Page 122.

(93) Page 123.

(94) C'est une certaine marque, que l'Auteur appelle un *Schappa*.

(95) Pages 123 & 124.

(96) *Ibid.*

VAN CAERDEN. 1600.

les apparences de crainte, il prit le parti de descendre à terre le lendemain avec un cortége honorable, pour aller lui-même offrir des présens au Roi & lui demander la permission du Commerce.

Il se rend lui-même au Palais.

Aussi-tôt qu'il parut au rivage, on lui envoya des éléphans pour le porter jusqu'au Palais. Hansdeker vint au-devant de lui & le conduisit dans l'appartement du Roi. Ce Prince l'embrassa, reçut ses présens avec de grands témoignages de satisfaction, & lui fit présenter des rafraîchissemens. Mais il ne voulut ni recevoir, ni se faire lire, la Lettre que Van Caerden lui présenta de la part du Prince de Nassau. Les Hollandois se figurerent, & ne font pas difficulté d'assurer que l'Ambassadeur Portugais avoit averti le Roi de refuser cette Lettre; *parce qu'elle étoit écrite sur un parchemin fait de peau de pourceau.* Van Caerden se réduisit à faire dire par son Interprête qu'il étoit venu pour acheter du poivre, & le payer en argent ou en marchandises. Ensuite ayant déclaré qu'il étoit instruit du malheur des Zélandois, mais qu'il n'en accusoit que les Portugais, il pria ce Prince de ne plus prêter l'oreille aux artifices de ces ennemis de sa Nation. Le Roi répondit qu'il étoit résolu de ne les plus écouter; qu'il traiteroit les Hollandois comme ses propres enfans (97), & que pour ne leur en laisser aucun doute il les déchargeoit, à l'heure même, des droits d'entrée & de sortie, avec défenses à tous les habitans du pays, naturels ou étrangers, de recevoir & de charger du poivre avant que les Hollandois en fussent pourvûs (98).

Plaisante raison qui fait rejetter une Lettre du Prince d'Orange.

Mélange de caresses & d'infidélités de la part des Indiens.

Caerden guéri de ses défiances ne balança point à louer une maison dans la Ville, pour y faire transporter ses marchandises & commencer le commerce. Sa faveur fut confirmée par un habit more & un poignard doré dont le Roi lui fit présent. L'Ambassadeur Portugais se contraignit jusqu'à faire beaucoup de civilités aux Hollandois; mais ils lui firent entendre par leur réponse que l'expérience leur avoit appris à n'attendre aucune sincérité des Espagnols. Le principal Marchand de la Flotte, nommé Adam *Ulaming*, qui fut envoyé à terre avec des marchandises, reçut aussi du Roi un habit, un poignard & quelque monnoie d'argent. Enfin il ne restoit plus qu'à convenir de prix pour le poivre, lorsque de nouvelles difficultés replongerent les Hollandois dans tous leurs doutes. Elles roulerent non-seulement sur le prix du poivre, mais sur la nature du payement & sur la qualité des marchandises qu'ils offroient. Caerden irrité parla de se retirer. On lui proposa des conditions plus raisonnables, qui furent mises par écrit en langue Malaie. Mais Ulaming n'ayant voulu les signer qu'après les avoir fait traduire en Portugais, fut surpris d'entendre, à la lecture, qu'on l'engageoit à différer jusqu'à la récolte & à payer d'avance tout le prix. Cette clause fut lûe avec tant de rapidité, qu'elle auroit pû échapper à des gens moins attentifs. Caerden & Ulaming refuserent de signer. Les contestations devinrent si vives, que les Commissaires Indiens déchirerent le contrat. Cependant Ulaming en ayant porté ses plaintes au Roi, ce Prince releva les espérances des Hollandois. Ils avoient d'autant plus de confiance à ses promesses, qu'il avoit accordé la liberté, en leur faveur, à quelques prisonniers des Vaisseaux de Zelande, & qu'il promettoit même de leur laisser celle de s'embarquer pour demeurer désormais à bord. Ensuite toutes les apparences marquoient effective-

Le Roi d'Achin se laisse prévenir contre les Hollandois.

(97) Page 125. (98) *Ibid.*

ment que ses intentions étoient sinceres. Mais il étoit obsédé par l'Ambassadeur, qui ne cessoit pas de lui représenter ces nouveaux marchands comme des Pyrates, & sollicité contr'eux par ses propes Officiers, dont la plûpart étoient vendus aux Portugais (99).

Van Caerden. 1600.

Quelques pyrogues, que les Hollandois virent mettre en mer, ayant commencé à leur inspirer des soupçons, le Sabandar, sans en paroître informé, leur fit donner avis d'entretenir nuit & jour une bonne garde dans leur loge, & d'y faire même apporter quelques armes à feu, parce que la Ville étoit remplie de voleurs & de gens mal intentionés. Ce conseil fut suivi avec reconnoissance. Cependant le Sabandar même, de qui il étoit venu, alla dire au Roi que les Hollandois lui faisoient injure; qu'ils s'étoient munis d'armes, & qu'ils devoient avoir formé quelque mauvais dessein. Caerden eut besoin de plus d'une explication pour se justifier à la Cour.

Rapports qui leur donnent des défiances.

Peu de tems après, cinq des Zelandois, qui étoient encore prisonniers à *Pedir*, s'échapperent de leur prison & se rendirent heureusement à bord de la Flotte. Ils rapporterent que depuis son arrivée ils avoient été resserrés plus étroitement que jamais; qu'il s'étoit rendu à Pedir onze pyrogues, sous prétexte d'y chercher du poivre pour la cargaison de la Flotte; mais qu'au lieu d'en charger, elles avoient été équipées en guerre, & que s'étant avancées à *Pasange*, où leur nombre s'étoit augmenté, elles avoient pris leur route vers la côte de *Lumarlanga*, qui est à quinze lieues de Pedir, pour y faire de l'eau & se joindre à la Flotte royale d'Achin, qui devoit venir tomber sur les Vaisseaux Hollandois. Le Commandant des pyrogues n'avoit pas craint de vanter ce futur exploit devant les prisonniers. Il avoit ajoûté qu'on n'ignoroit plus que les Hollandois étoient venus pour exercer la pyraterie & pour violer les privileges des rades du Roi (1).

Les cinq fugitifs déclarerent encore que pendant le séjour que les quatre Vaisseaux de l'ancienne Compagnie avoient fait dans la rade, l'Armée navale d'Achin s'étoit tenue à l'ancre derriere un Cap voisin, dans le dessein de les surprendre, ou même de les attaquer à force ouverte, parce que les Indiens n'ignoroient pas que les équipages étoient fort affoiblis par les maladies. Ce recit augmenta beaucoup les allarmes de Caerden. Il assembla le Conseil. Quelques-uns représenterent que le Roi du moins avoit marqué jusqu'alors de la bonne foi, & que cette considération obligeoit encore à prendre un parti moderé. On résolut que le Général iroit lui-même avertir ce Prince de l'évasion des prisonniers, mais sans lui faire connoître ce qu'on avoit appris d'eux; & qu'on se tiendroit d'ailleurs sur ses gardes, c'est-à-dire, prêts à se retirer suivant les circonstances, ou à se vanger par des justes représailles (2).

Modération des Hollandois.

Caerden alla déclarer au Roi que cinq des prisonniers Zelandois s'étoient réfugiés sur la Flotte. Il le pria de lui accorder leur liberté; & faisant valoir la bonne foi des Hollandois, il protesta qu'ils agiroient toûjours avec aussi peu de dissimulation. Le Roi parut fort satisfait de ce procédé. Il consentit à la liberté des prisonniers. Il ajoûta qu'il regardoit le Général, non-seulement comme son ami, mais comme son propre fils. Enfin, dans l'effusion de son cœur, il lui fit présent d'une petit coupe, dont la matiere étoit plus estimée que l'or. Mais d'au-

Ils reçoivent de nouvelles caresses du Roi.

Les circonstances changent.

(99) Voyage de Van Caerden, page 126 & suivantes.

(1) Page 132 & suivantes.

(2) Page 134.

VAN CAERDEN. 1600.

tres vûes lui firent bientôt changer de disposition. Malgré les stipulations du Traité, il fit demander de l'argent d'avance aux Hollandois, qui furent obligés de le satisfaire. Après avoir accordé la liberté aux cinq prisonniers, & à quelques autres qui se sauverent à leur exemple, il en fit reprendre plusieurs, qui furent conduits dans une nouvelle prison. D'un autre côté, on apprit des équipages, que les Portugais les avoient fait exciter à la revolte par leur Hambourguais, & qu'on leur avoit proposé de massacrer leurs officiers, & de conduire leurs Vaisseaux à Malaca, où cette perfidie devoit être récompensée. Le Conseil effrayé jugea que sans le consentement du Roi d'Achin, les Portugais n'auroient osé former un projet si détestable, ni proposer une retraite à ceux qui auroient violé l'hospitalité dans son Port. Il conclut que tant de conférences tenues à la Cour avec l'Ambassadeur de cette Nation, tendoient à la destruction entiere de la Flotte Hollandoise (3).

Autres raisons qui les portent à la vengeance.

Cette idée ne fit que se confirmer par d'autres évenemens. Le Roi demanda de nouvelles avances aux Marchands Hollandois, & leur fit craindre qu'il n'exigeât d'eux le payement du poivre que les Vaisseaux Zelandois avoient emporté (4). Ensuite, sous prétexte qu'on avoit vû paroître quelques pyrogues de *Johor* qui le menaçoient de la guerre, il les pressa d'armer leurs chaloupes pour les aller combattre. En vain Caerden représenta que sa commission ne l'autorisoit pas à faire la guerre; que ses Vaisseaux étoient marchands, & que s'ils étoient armés c'étoit uniquement pour leur propre défense. Son refus & d'autres mécontentemens affectés lui attirerent des reproches injurieux (5). Il fut même averti que le dessein de la Cour avoit été de lui faire couper les pieds & les mains, & qu'il ne devoit sa conservation qu'à des interêts plus pressans, qui obligeoient le Roi de garder des mesures avec les étrangets. Un jour que l'Ambassadeur & tous les Capitaines qui étoient dans la rade avoient été reçus à l'audience, elle fut refusée aux Hollandois. Ils apprirent en même-tems que l'Ambassadeur avoit défendu aux Portugais toute communication avec eux, & leur avoit ordonné de se tenir prêts à partir dans quatre jours. Le Roi fit publier aussi par toute la Ville, un ordre à ses gens de mer, de se rendre à bord pour le même tems. Enfin quelques amis sécrets conseillerent à Caerden de se retirer avec ses effets, parce que tant de mouvemens ne pouvoient ménacer que la Flotte Hollandoise (6).

Comment les Hollandois du Comptoir sont ramenés sur la Flotte.

Il se rendit sur son Vaisseau, où l'on conclut dans un Conseil général qu'il étoit tems de penser à la retraite. Mais comme on avoit fait des avances considérables pour quantité de poivre qui n'étoit pas livré, on prit la résolution de s'assurer des bâtimens qui se trouvoient dans la rade, pour forcer le Roi & ses sujets de remplir ce qu'ils devoient à la Justice. La seule difficulté qui parût s'opposer à ce dessein, regardoit les gens qui étoient à terre. Ulaming y étoit demeuré avec les malades. On n'osoit le rappeller ouvertement, dans la crainte qu'il ne fût arrêté prisonnier; d'autant plus que d'un moment à l'autre on recevoit de nouveaux avis de la conspiration, & qu'il étoit dangereux de se laisser prevenir. Nicolas *Gerritsz*, maître du Vaisseau, les *Provinces Unies*,

(3) Page 138.

(4) Il paroît ici que les Zélandois avoient donné des sujets de plainte, à moins que ce ne fût une vengeance pour ceux qu'ils avoient reçus.

(5) On l'appella *Buffle*. Page 144.

(6) Page 140 & suivantes.

Van Caerden. 1600.

leva cet embarras, en s'offrant volontairement pour favoriser la retraite de Ulaming & des malades. Il se rendit à terre avec de nouvelles marchandises, qui éloignerent le soupçon de son entreprise. Pendant son absence, on communiqua aux équipages la résolution qui avoit été prise au Conseil, & l'ordre fût donné de tenir les armes prêtes pour se saisir des bâtimens (7).

A l'entrée de la nuit, la chaloupe de Gerritsz qui étoit demeurée au rivage, s'avanca, suivant ses ordres, près d'une petite Isle de la Riviere, où elle devoit le recevoir avec ceux qu'il avoit espéré d'y mener. Il falloit faire le trajet à la nage. Aussi Gerritsz, qui nageoit parfaitement, s'étoit-il fait accompagner de quatre autres nageurs. Il divisa les gens du comptoir en deux troupes, & se réserva pour servir de guide à la derniere; ce qui ne l'empêcha pas d'arriver avant l'autre, qui étoit partie une demie heure avant lui. L'inquiétude qu'il ressentit de ne pas la trouver déja dans la chaloupe, lui fit rappeller qu'à son départ il avoit entendu quelque bruit dans la Ville. Il commençoit à craindre qu'elle n'eût été découverte, lorsqu'il eut la joie de la voir paroître dans un canot. Elle avoit été retardée par l'infortune d'un des quatre nageurs, qui s'étoit noyé, quoiqu'on eût fait beaucoup de fond sur son habileté; & la fortune avoit favorisé les autres en leur faisant rencontrer un canot dans lequel ils s'étoient mis. Deux malades que Gerritsz avoit entrepris de conduire, & qui sembloient n'avoir pas la force de marcher, en avoient retrouvé assez pour se rendre au bord de l'eau avec son secours & pour passer à la nage (8). Les marchandises qu'on laissoit dans la loge causoient peu d'embarras, parce qu'après avoir délivré les gens on ne manquoit pas de moyens pour se faire restituer tout le reste.

Van Caerden se saisit de tous les bâtimeus de la rade d'Achin.

Au retour de la chaloupe, Caerden ne perdit pas un moment pour se rendre maître de tout ce qu'il y avoit de bâtimens dans la rade. Il s'y en trouvoit neuf; trois Romisses, trois Guzarates, un Portugais & deux de Bengale, sur lesquels il fit environ cent prisonniers, avec si peu de resistance qu'il n'y eut pas de sang répandu. Trois de ces Vaisseaux, qui étoient chargés de poivre, furent conduits au large & soigneusement gardés. Avant la fin de la même nuit, le Général Hollandois écrivit au Roi, pour lui expliquer les motifs de sa conduite & lui redemander les sommes qui avoient été exigées sous son nom. Cette Lettre fut portée le matin par un des prisonniers. Mais le jour s'étant écoulé sans réponse, on ne vit paroître que le lendemain un Interprête qui apportoit une Lettre du Roi, où sans toucher aux articles dont on lui avoit demandé l'explication, ce Prince affectoit de se reduire à d'inutiles complimens. On prit droit de l'adresse, qui étoit à *Van Caerden* & à *Ulaming* Capitaines *Anglois*, pour n'y pas répondre. Cette Lettre, dit-on à l'Interprête, ne regardoit pas les Hollandois, qui étoient d'une nation différente. Cependant on lui déclara qu'on ne demandoit que l'exécution du Traité; & pour lui faire connoître qu'il n'étoit pas question de pyraterie, on le mena, lui & deux hommes qui l'accompagnoient, dans la chambre générale; on ouvrit les coffres, & les sacs d'argent qu'on destinoit au commerce furent exposés à leurs yeux. Caerden offrit encore de recevoir le poivre dont on avoit reglé le prix, & de payer le reste de la somme en argent; mais il ne dissimula pas que si les Hol-

Négociations infructueuses.

(7) Page 145.   (8) *Ibid.* & p. 146.

VAN CAERDEN. 1601.

landois n'obtenoient pas cette justice, ils étoient résolus de prendre leur charge dans les Vaisseaux dont ils s'étoient saisis (9).

Après le départ de l'Interprête, on fit le denombrement de tout ce qui étoit contenu dans les bâtimens enlevés, pour se mettre en état d'en rendre un compte exact si cette querelle se terminoit par un accommodement. Pendant qu'on étoit occupé de ce soin, on vit paroître trois Fustes de guerre (10). Caerden fit promptement armer une chaloupe, qui leur donna la chasse. Les hostilités commencerent aussi du côté de la Ville, d'où les habitans firent quelques décharges sur la Flotte. A cette hardiesse, on ne répondit encore que par une Lettre, qui contenoit la menace de brûler tous les bâtimens qu'on avoit pris. En effet, les décharges ayant continué, on commença par brûler le Vaisseau Portugais. Le lendemain, qui étoit le 17 Janvier 1601, on mit le feu à deux autres Vaisseaux, & l'on n'auroit pas cessé jusqu'au dernier si cette méthode n'eut pas mieux réussi. On reçut le lendemain des Lettres du Roi & des Prisonniers Zelandois, qui demandoient une composition. Caerden voyoit planter du canon sur les remparts de la Ville. Il ne pouvoit douter par conséquent que le dessein du Roi ne fût de l'amuser. Cependant, en insistant sur ses premieres demandes, il offrit un dédommagement pour les Vaisseaux qu'il avoit brûlés. Il n'attendit pas même que cette proposition fut acceptée, pour faire payer quelques barres de poivre à un Romisse, qui vint se plaindre de les avoir perdues sur un de ces bâtimens. Mais la réponse du Roi, & d'autres Lettres qu'on reçut de ce Prince, n'entrant dans aucune explication sur les demandes & sur le fond du différend, on demeura persuadé qu'il ne pensoit qu'à gagner du tems pour rassembler ses forces. Un de ses messagers, qui souhaita de demeurer au service des Hollandois, & dont ils accepterent volontiers les offres, parce qu'il parloit fort bien diverses langues, leur déclara qu'on équipoit actuellement dans la riviere quatre pyrogues en brulots, qui devoient être liées l'une à l'autre pour les faire dériver sur les Vaisseaux Hollandois à la faveur du flot, & qu'elles devoient être suivies de toutes les forces maritimes de l'Etat (11).

Les Hollandois brûlent plusieurs Vaisseaux.

Péril dont ils étoient menacés.

Le jour suivant, il n'en put rester aucun doute lorsque du haut des mats on vit la riviere couverte de Galiotes, de Pyrogues, de Fustes & de Jonques, avec une grande Galere qui étoit sous la forteresse. On prit enfin le parti de sortir de la rade, & dès la nuit suivante on profita d'un bon vent de terre pour mettre à la voile. Cependant la fin du jour avoit été employée à mettre tous les prisonniers dans une des prises. Ils furent agréablement surpris de se voir accorder la liberté. Une lettre, dont ils furent chargés pour le Roi, contenoit un nouveau détail de ce qui s'étoit passé, avec un inventaire des effets qu'on avoit été contraint d'abandonner & des sommes d'argent qu'on avoit avancées. Caerden y trouvoit une compensation fort juste pour le poivre dont il s'étoit saisi, & qui joint avec celui qu'il avoit acheté faisoit à peu près la moitié de sa charge. D'ailleurs il promettoit de demeurer deux jours à l'ancre sous une petite Isle voisine (12), dans l'espérance que le Roi prenant de meilleurs conseils executeroit de bonne foi les articles du Traité.

Ils l'évitent en quittant la rade d'Achin.

Comment ils payent leur charge de poivre.

Tel étoit apparemment son dessein ; mais n'ayant pas trouvé de fond près de

(9) Page 147 & suiv.

(10) Ces petits bâtimens se nomment *Pares* dans toutes ces mers, & le nom de *Fuste* n'y est guères connu.

(11) Pages 149, 150, 151.

(12) Elle se nomme *Putoway*.

cette Isle, il continua sa route pour aller chercher une autre rade (13). Toute la Flotte s'engagea dans un canal entre des Isles & des rochers, où le courant étoit fort rapide. Le soir s'étant mise heureusement au large, elle se rapprocha bientôt de la côte, pour aborder successivement à *Pasane*, à *Ticou* & à *Priaman*. Mais n'y voyant pas plus d'apparence à charger du poivre qu'à recevoir des avis favorables d'Achin, elle gouverna droit à Bantam, où elle mouilla le 19. de Mars.

VAN CAERDEN. 1601.

Ils se rendent à Bantam.

Caerden avoit deux objets en reprenant cette route; l'un, d'acheter sa cargaison; l'autre, de raconter lui-même au Gouverneur Hollandois de Bantam toutes les disgraces qu'il venoit d'essuyer, dans la crainte qu'un rapport infidéle n'exposât les autres agens de sa nation à quelque désagrément. Après avoir fait un recit exact au Gouverneur, il n'eut besoin que d'environ trois semaines pour se mettre en état de partir avec une charge complete. Pendant son séjour à Bantam, il y vit arriver trois Vaisseaux de l'ancienne Compagnie, reste de six qui s'étoient disperses dans un voyage moins heureux que le sien (14). Enfin la nuit du 12 d'Avril il mit à la voile pour retourner en Hollande.

Retour de Van Caerden.

Son retour lui couta sept mois d'une pénible navigation. Dès le 18, la mort lui enleva Ulaming. Ensuite il fut battu par des furieuses tempêtes jusqu'à la hauteur d'environ trente-huit degrés, où dans un grain terrible qu'il essuya pendant la nuit, la grêle fut aussi grosse que des balles de mousquet. Le triste état d'un de ses Vaisseaux, qui faisoit eau par divers endroits & dont la plus grande partie du doublage avoit été emportée par les coups de mer, l'obligea le 8 de Juillet d'entrer dans une baie d'Afrique, par les 34. degrés & demi. Pendant qu'on se radouboit, étant descendu à terre avec vingt hommes, pour chercher des rafraîchissemens, il rencontra sept Négres & une femme qui lui promirent des bestiaux par leurs signes. Le pays lui parut beau, quoiqu'il y eût peu d'arbres. Il vit des cerfs & des élephans. Cependant il ne put se procurer que de l'eau & des moules; ce qui fit donner par ses gens le nom de *Baie des moules* à cette Baie. Ils eurent deux fois le spectacle de plusieurs chevaux marins, qui sortirent de l'eau, & dont la grandeur leur causa de l'étonnement (15).

Diverses Baies d'Afrique auxquelles il donne des noms.

Le 14, on se remit à cotoier la terre sans avancer beaucoup, jusqu'au 17, qu'on fut obligé par la force du vent d'entrer dans une autre baie, où l'on fit quelque trafic de bestiaux avec les habitans. Ils donnoient un bœuf pour un morceau de fer d'un demi-pied de longueur, & le reste à proportion. Cette baie, qui est par les trente-quatre degrés trois quarts à l'Est du Cap des Aiguilles, fut nommée *Baie de la viande* (16). On en sortit le 22; mais dès le jour suivant, de nouvelles voyes d'eau forcerent les deux Navires de mouiller dans une troisiéme baie, à 34. degrés 2. tiers, & de s'y arrêter jusqu'au 30. Le 2 d'Août, il fallut entrer encore dans une Riviere, où l'on vit de prodigieux chevaux marins, & quantité de beaux poissons, qui lui firent donner

(13) On n'entreprend pas de démêler de quel côté étoit l'injustice; sur tout lorsque l'Auteur du Journal accuse moins les Indiens que les Portugais.

(14) Page 153. Cette mention qu'on fait ici de Van Nek, lie naturellement son voyage avec celui de Van Caerden.

(15) Page 154.

(16) Page 155.

VAN CAERDEN. 1601.

le nom de *Baie des Poiſſons*. Les habitans amenerent cinq brebis, & ſe crurent bien payés par quelques petits morceaux de fer (17). On leva l'ancre le ſoir; & le 27, on reconnut avec un joie extrême qu'on avoit doublé pendant la nuit le Cap de Bonne-Eſpérance, à l'Eſt duquel on ſe croioit menacé d'hiverner, parce que l'un des deux Vaiſſeaux continuoit de perdre ſon doublage. On vit un monſtre effroyable à la hauteur de trente-neuf degrés. L'Iſle de Ste. Helene, où l'on fit de l'eau le 17. Septembre, celle de l'Aſcenſion dont on eut la vûe le 25, & celle de St. Michel, qu'on cotoya de ſi près, le 8. d'Octobre, qu'il fut aiſé aux Matelots de compter les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la rade, n'offrirent rien qui ſoit capable de plaire ou d'inſtruire. Un bon vent d'Oueſt, qui n'abandonna plus les deux Vaiſſeaux, fit arriver Caerden en Hollande avec une riche cargaiſon. Il avoit perdu vingt-ſept hommes de ſes deux bords; mais il en ramenoit dix, qu'il avoit délivrés des priſons d'Achin (18).

Il double le Cap de Bonne-Eſpérance ſans s'en appercevoir.

Il arrive en Hollande.

SECOND VOYAGE DE JACQUES VAN NEK aux Indes Orientales.

VAN NEK. II. Voyage. 1600.

Capacité de Van Nek.

LA confiance augmentant par le ſuccès, il étoit naturel que le choix de la Compagnie tombât ſur ceux dont elle avoit éprouvé le courage & la prudence. Van Nek, qui avoit déja fait éclater ces deux qualités à ſon ſervice, fut nommé en 1600 pour commander, avec le titre d'Amiral & de Capitaine général, une Flotte de ſix Vaiſſeaux, deſtinés au commerce des Indes Orientales. Celui qu'il monta ſe nommoit l'*Amſterdam*, & le nom du Vice-Amiral étoit le *Dordreck*. Les autres étoient le *Harlem*, le *Leyde*, le *Delft* & le *Goude*; noms capables d'animer les Hollandois, par l'image continuelle des principales Villes de leur patrie.

Son départ.

Cette Flotte partit du Texel le 28 de Juin. Pendant près de dix mois qu'elle mit à ſe rendre au Détroit de la Sonde, elle n'eut à ſe plaindre que des vents, qui la jetterent comme au hazard dans l'Iſle d'Annobon, & qui lui firent voir ſucceſſivement les côtes de l'Afrique & de l'Amérique. Mais elle trouva, dans le Gouverneur Portugais d'Annobon, plus de civilité qu'il n'en avoit eu pour d'autres Hollandois; & les ſix Vaiſſeaux en obtinrent des rafraîchiſſemens qui commençoient à leur devenir néceſſaires (20). On admira, comme un évenement fort ſingulier, qu'ayant pris une dorade longue de cinq pieds & demi, on trouva dans ſon corps un compas de fer, qu'un matelot avoit laiſſé tomber dans la mer quatre jours auparavant. Un autre poiſſon, qui fut pris le 17 de Septembre, ne cauſa pas moins d'admiration par ſa figure. Il avoit une demie aune de long, le bec fort aigu, & la chair auſſi molle que de la boue. On eut la curioſité de le conſerver long-tems vif. Mais il tomba de lui-même en piéces (21).

Evenement ſingulier.

Navigation juſqu'à Bantam.

Après avoir quitté l'Iſle d'Annobon, le Conſeil crut devoir diviſer la Flotte,

(17) *Ibid.* & p. 156.

(18) *Ibid.* On verra reparoître Van Caerden dans un autre voyage, en qualité d'Amiral d'une Flotte de huit Vaiſſeaux. Il s'attache plus aux mœurs & aux uſages dans la ſeconde Relation que dans celle-ci.

(19) On apprend dans le cours de ce Journal, que l'Auteur, qui étoit du voyage, ſe nommoit *Roelot Roelofsz.*

(20) *Ubi ſup.* p. 159 & ſuiv.

(21) *Ibid.* p. 258.

VAN NEK. II. Voyage. 1601.

& faire prendre le devant à l'*Amsterdam*, au *Delft* & au *Goude*, qu'on avoit reconnus pour les meilleurs voiliers, dans la vûe de pousser le commerce & de faire les premiers marchés. On nettoya l'*Amsterdam*, qui étoit comme revêtu d'une croute de coquillages & de filandres vertes. Comme ces trois Vaisseaux ne devoient pas s'arrêter dans leur navigation, Van Nek instruit par l'expérience y établit d'abord une sage œconomie. Le biscuit y fut distribué en rations, d'une demie livre pour chaque jour. Mais il n'avoit pas prevû que cette distribution ne se faisant qu'une fois chaque semaine, quantité de matelots mangeroient leur portion de sept jours en un jour ou deux, & seroient reduits à jeûner pendant le reste du tems. Sa loi n'en fut pas exécutée avec moins de rigueur, & quelques poissons qu'on prenoit par intervalles, tels qu'une lamproie de quatorze pieds de long, que vingt-cinq hommes eurent assez de peine à tirer (22), furent l'unique ressource des estomacs trop avides. Cette disette de vivres, joint à celle de l'eau qu'on fut obligé de reduire, le 17 de Janvier 1601, à une pinte par jour pour la portion de chaque homme, rendit le voyage extrêmement pénible. Les tempêtes s'en mêlerent aussi, jusqu'à mettre le *Delft* dans la nécessité de couper son mât, à 17 degrés de latitude du Sud (23). Cependant les Matelots, qui n'appellent malheur que ce qui les empêche d'arriver au terme, s'applaudirent du succès de leur voyage, le 22. de Février, en découvrant la terre qu'ils n'avoient pas vûe depuis quatre mois & demi. Ils furent encore retardés par le calme jusqu'au 27 de Mars, qu'ils entrerent dans le Détroit de la Sonde, & le 30 ils mouillerent devant Bantam. *Van Caerden*, dont la relation a précédé celle-ci, étoit alors dans cette rade avec ses deux Vaisseaux.

Ardeur des Indiens pour le Commerce.

A l'arrivée de Van Nek, quantité de Chinois & de Javanois lui apporterent à bord des marchandises & des rafraîchissemens. Ils étaloient, sur leurs pyrogues, avec autant d'ordre qu'on en voit à la foire d'Amsterdam (24). Mais leur attention se partageoit aussi sur ce qui leur étoit présenté. Tout ce qu'ils voioient entre les mains des Hollandois sembloit leur convenir. Ils ne laissoient rien échapper, quoique leurs yeux parussent fort éclairés, & qu'ils sussent donner à peu près leur valeur aux moindres marchandises (25).

L'Amiral se rend aux Moluques avec deux Vaisseaux.

Il se trouvoit alors peu de poivre à Banram. *Van Nek* n'en pouvant espérer que la charge d'un seul Vaisseau, prit le parti de la mettre sur le Delft, & de renvoyer ce Navire en Europe; ensuite, dans l'espérance de se rendre aux Moluques avant la fin de la mousson, il remit à la voile le 2 d'Avril, avec sa provision de riz & d'arrack. Après avoir repassé la Ligne, le 4 de Mai, il se trouva dès le 10 à vingt-cinq minutes de latitude du Nord, d'où il découvrit le Cap de Célebes. Il rangea la côte de cette Isle jusqu'au 20, qu'il vit celle de Gilolo; & le 31, il reconnut celle de Ternate.

Avec quelle joie il y est reconnu.

Sa joie fut partagée par les habitans de cette Isle, qui le reconnurent à son arrivée. Le Roi même & ses courtisans s'empressoient de venir le féliciter à bord, accompagnés de Vanderdoes & de trois autres Hollandois, qu'il avoit laissés dans cette Isle pour fondateurs du comptoir. Tout ce jour eut l'éclat d'une fête. Le Roi parut si satisfait, qu'étant revenu le lendemain, qui étoit un Dimanche, pendant qu'on étoit occupé au service divin, il voulut que la

Respect du Roi pour le Christianisme.

(22) Page 263. (23) Page 264. (24) Page 266. (25) *Ibid.*

Religion de ses Hôres fût respectée ; & pour en donner l'exemple aux Seigneurs de sa suite, il demeura sur le pont. Le Prévôt du Vaisseau se plaça près de lui, son bâton de justice à la main, dans la vûe d'empêcher qu'aucun Insulaire ne descendît dans le bas du Vaisseau. Comme il se tenoit debout, le Roi, qui voioit tous les autres Hollandois à genoux, lui fit signe de s'y mettre aussi. Il répondit que son devoir l'obligeoit d'être debout, pour contenir ceux qui ne connoissoient pas la sainteté du culte chrétien. Alors le Roi prenant le bâton de Justice, lui dit qu'il pouvoit donner toute son attention à son culte, & qu'il lui promettoit de contenir ses gens dans le respect. En effet, l'Officier Hollandois s'étant mis à genoux, ce Prince fit l'office de Prevôt pendant toute la durée du Service, qui fut bien d'une heure & demie (26).

L'Amiral & tous les Officiers de la Flotte se crurent obligés de récompenser sa piété par un grand festin. Il leur dit qu'il étoit fort édifié de l'ordre qu'ils observoient dans leurs exercices de religion, & que tout ce qu'il avoit vû ne ressembloit guères à la peinture qu'il en avoit entendu faire aux Portugais (27).

Les Portugais veulent attaquer l'Amiral, qui veut les prévenir.

Quelques jours après, l'Amiral ayant appris que les Portugais de l'Isle de Tidor pensoient à le venir attaquer avec quatre Vaisseaux, dont l'un étoit un Hollandois qu'ils avoient pris (28), résolut de demander au Roi la permission de les prévenir. Il envoya au Palais de ce Prince quelques Officiers de la Flotte, qui le trouverent assis à la maniere du pays, vêtu d'un caleçon d'étoffe de soie, avec une chaîne d'or au col. Son fils, qui étoit assis près de lui, portoit un caleçon d'étoffe d'or, & une chaîne aussi riche que celle de son pere. Les Députés présenterent leurs Patentes, avec une Commission du Prince Maurice écrite en Portugais & en Arabe. Ensuite ils demanderent la permission que l'Amiral brûloit d'obtenir. Le Roi leur répondit qu'il délibereroit sur cette demande avec ses Ministres, & qu'il expliqueroit ses intentions dans l'espace de trois jours (29).

Portrait qu'ils font des Hollandois.

Les Portugais, avertis de cette démarche, écrivirent une Lettre à ce Prince, dans laquelle ils lui peignoient la Nation Hollandoise sous les plus noires couleurs. Ces ennemis de l'autorité, disoient-ils, ne cherchoient qu'à dépouiller les Rois de leur Empire & qu'à les chasser du Trône. Ils n'avoient ni loix ni religion. Le fils vivoit dans un commerce impur avec sa mere, le frere avec sa sœur, & les hommes se souilloient entr'eux par des actions abominables. En un mot, cette Lettre étoit un horrible tissu de calomnies. Le Roi la fit lire aux Hollandois. Elle étoit écrite en langue Portugaise. Dans l'horreur qu'il en eut lui-même, il permit à l'Amiral d'attaquer de si cruels ennemis ; mais il déclara qu'il vouloit être spectateur du combat (30).

Combat, dont le Roi de Ternate est spectateur.

Le 8 de Juin, les deux Vaisseaux mirent à la voile ; & le 11, jour de la Pentecôte, à sept heures du matin, ils joignirent les Portugais, sur lesquels en même-tems ils gagnerent l'avantage du vent. Les Portugais tirerent le premier coup, & les Hollandois répondirent de leurs pieces de chasse de l'avant, qui n'étoient que de demi-calibre. Ce fut alors que le feu devint terrible. Les Portugais avoient élevé des batteries en trois endroits du rivage, & leurs

(26) Page 168.

(27) Page 169.

(28) Il étoit de Rotterdam, destiné pour le Détroit de Magellan.

(29) *Ibid.*

(30) Page 170.

Vaiſſeaux envoyoient ſans ceſſe des bordées. L'*Amſterdam* alla prolonger l'Amiral Portugais & lui lâcha toute la ſienne. Le *Goude* prêta auſſi le côté au Vaiſſeau Portugais qui étoit le plus avancé. Cette furieuſe attaque fut renouvellée pluſieurs fois & duroit depuis plus d'une heure, lorſqu'un boulet de canon emporta la main droite de l'Amiral, dans le tems qu'il la tenoit étendue pour donner ſes ordres. Trois hommes furent tués preſqu'auſſi-tôt ſur ſon Vaiſſeau, & le Maître du *Goude* eut la jambe droite emportée (31).

Van Nek. II. Voyage. 1601.

Le Roi de Ternate, qui obſervoit le combat dans ſa pirogue, envoya dire aux Hollandois qu'il étoit tems de ſe retirer, & que cet eſſai lui faiſoit aſſez connoître de quoi leur courage étoit capable. Ses ordres ne furent point écoutés. On continua de tirer, juſqu'à ce qu'envoyant une ſeconde fois, il fit preſſer l'Amiral de ſe retirer par conſidération pour lui, & de revenir à Ternate, parce qu'il avoit reçu avis qu'on voyoit paroître deux autres Vaiſſeaux ſur ſes côtes. Cette nouvelle obligea les Hollandois d'abandonner le combat, où l'*Amſterdam* ſeul avoit tiré plus de trois cens volées de canon (32).

Les Hollandois ſe retirent.

A leur retour, ils trouverent que les deux bâtimens dont on leur avoit annoncé l'apparition étoient deux Jonques Portugaiſes. Le Roi les ſollicita de ſe rendre à Telingamme, quoique leurs Vaiſſeaux euſſent beaucoup ſouffert de l'artillerie des Portugais. Là ils remirent ſur le chantier une chaloupe qu'ils avoient entrepris de conſtruire à Ternate, & que la grande chaleur ne leur permit pas d'achever en moins de ſix ou ſept ſemaines.

La bleſſure de Van Nek ayant été guérie dans cet intervalle, il demanda au Roi la liberté de faire voile à Patane, parce qu'il y avoit alors peu de Commerce à faire dans ſon Iſle. Ce Prince auroit ſouhaité que les Hollandois euſſent attendu l'arrivée de quelqu'autre Flotte de leur Nation, pour ſe trouver en état de chaſſer les Portugais. Cependant il ne put s'oppoſer au deſſein qu'ils avoient de partir. Le Maître du *Goude* mourut de ſa bleſſure le 15 de Juillet, & fut enterré avec décence près du Comptoir Hollandois (33).

L'Amiral veut ſe rendre à Patane.

Van Nek eut avant ſon départ le ſpectacle d'une cérémonie extraordinaire, qui ſe fit pour le mariage d'une fille du Sabandar avec un des Prêtres de l'Iſle; race fort eſtimée du Roi & de toute la Nation. Ce Prince, accompagné de toute ſa Cour, ſe rendit d'abord à la maiſon du Sabandar, où l'Amiral, pour contribuer à cette fête publique, le fit ſuivre d'une Compagnie de Hollandois ſous les armes, avec leurs tambours & leurs fifres. On avoit préparé dans la maiſon une grande ſalle, garnie de tapis, autour de laquelle les Hollandois ſe placerent. Auſſi-tôt que le Roi & les Seigneurs furent aſſis, on vit paroître un ouvrage rare, dont le mari faiſoit préſent à ſa femme. C'étoit un compoſé de cinq tours, de diverſes couleurs, travaillé avec beaucoup d'art & ſoutenu par quatre roues, qui étoient tirées par plus de ſoixante (34) perſonnes. Enſuite vinrent huit hommes, chacun avec ſon étendard & ſa banderolle; & quatre autres, qui portoient une boëte d'or, ou du moins bien dorée, dans laquelle étoient les pierreries nuptiales. Cent cinquante femmes, qui entrerent après eux, portoient chacune leur préſent dans un vaiſſeau de cuivre, qu'elles tenoient élevé des deux mains. Elles furent ſuivies de ſoi-

Fête dont il eſt témoin.

(31) Pages 170 & 171.
(32) *Ibidem.*
(33) Page 172.

(34) On ne comprend pas trop la compoſition & l'uſage de cette machine.

VAN NEK. II. Voyage. 1601.

xante-dix hommes, avec de grands vases de porcelaine remplis de fleurs & de bétel, qu'ils mirent à terre devant les Hollandois, en les invitant à mâcher du bétel. La scene fut terminée par une sorte de gladiateurs, qui firent, avec beaucoup d'adresse, divers exercices du sabre & du bouclier (35).

Grand festin que le Roi donne aux Hollandois.

Le Roi pria l'Amiral de ne pas mettre à la voile sans avoir reçu de nouvelles marques de son estime, dans un festin qu'il vouloit donner à tous les Hollandois des deux Vaisseaux. En acceptant cette invitation, Van Nek consentit seulement à mener au festin la moitié des équipages des deux Vaisseaux. Le Dimanche, 29, fut choisi pour cette fête. Les Hollandois y trouverent tout ce qu'il étoit possible de présenter à la maniere du pays. Presque tout le peuple de l'Isle avoit été employé à faire la cuisine (36), & le Roi avoit fait faire des tables de roseaux pour les matelots. Celle des Officiers étoit de bois & bien dressée. La Noblesse donna le divertissement d'un feint combat.

Les Hollandois levent l'ancre.

Enfin les deux Vaisseaux ayant levé l'ancre, traverserent jusqu'à la côte de Celebes, d'où ils firent route pour Patane jusqu'au 14 du mois suivant. Mais étant arrêtés par les vents du Sud-Sud-Ouest, ils résolurent de gouverner vers la Chine, pour tenter quelque commerce dans la Riviere de Canton. Le 19, ils mouillerent sur la côte de l'Isle de Coyo, qui est une des Philippines. Une chaloupe qui fut envoyée à terre, reconnut que les habitans étoient des Sauvages, qui payoient tribut aux Espagnols. Le 22 on mouilla sur la côte d'une autre grande Isle, dont le nom ne se trouve pas dans les Cartes. On lui donna celui de *Lang-hairs Eyland*, l'Isle aux longs cheveux, parce que les Insulaires avoient les cheveux pendans jusqu'au-dessous des épaules (37).

Isle qu'ils nomment Lang-hairs Eyland.

Ils s'approchent de la Chine.

Le 20 de Septembre, on se trouva près des Isles du grand Empire de la Chine. Van Nek, ayant fait jetter l'ancre, envoya la chaloupe aux observations. Elle rencontra quelques pêcheurs, à qui le Pilote demanda où étoit l'Isle de *S. Juan*. Ils leverent sept de leurs doigts, en montrant le côté de l'Est; d'où l'on conclut qu'ils vouloient dire sept lieues à l'Est. Le 27, en gouvernant autour des Isles, on découvrit une grande Ville, bâtie à peu près dans le goût des Villes d'Espagne. Les Hollandois, fort surpris, jetterent l'ancre à une demie-lieue de cette Ville. Une heure après ils virent venir à bord deux barques Chinoises, dont chacune portoit une famille entiere; c'est-à-dire, un homme, une femme & quelques petits enfans. Van Nek apprit d'eux que la Ville se nommoit *Macao*; ce qui redoubla sa surprise, parce qu'il avoit peine à s'imaginer comment il avoit pû tant avancer dans la Riviere de Canton. Il envoya aussi-tôt dans un canot deux hommes, dont l'un parloit le Malay & l'autre l'Espagnol, avec ordre de prendre des informations dans la Ville (38) même.

Perte qu'ils font de vingt hommes à la vûe de Macao.

Le canot n'étant pas revenu à bord de tout le jour, on découvrit le lendemain de dessus les ponts une foule de peuple assemblé sur une montagne. Les matelots des deux Vaisseaux en conçurent de fâcheux soupçons. Ils craignirent que ce ne fût pour mener leurs compagnons au supplice, parce qu'ils avoient appris du célebre Jean-Hugues *Linschoot* que la Ville de Macao étoit habitée par des Portugais, sous le commandement d'un Gouverneur & d'un

(35) Pages 172 & 173.
(36) *Ibid.*
(37) Page 174.
(38) Page 175.

Evêque. On résolut d'aller mouiller plus près de la Ville; mais on fut repoussé par un vent furieux. Les habitans, qui avoient vû paroître la chaloupe & qui reconnurent bien-tôt que les deux Vaisseaux ne pouvoient s'avancer pour la défendre, détacherent sur elle cinq Jonques, qui l'enleverent à la vûe des deux Equipages. Cette funeste avanture coûta aux Hollandois leur premier Pilote, nommé Jean *Dircksz*, d'Enchuyse; un Quartier-Maître de l'Amiral, & dix-huit matelots du *Goude*. Ils s'efforcerent en vain de prendre quelques Jonques, pour envoyer du moins des Lettres à Macao & redemander les prisonniers. Les vents continuerent de souffler avec tant d'impétuosité, qu'après avoir couru plusieurs fois le danger de périr & d'échouer au rivage, on prit le parti de retourner vers Patane, & de remettre à chercher dans ce lieu quelque moyen de retirer les prisonniers (39).

Ils retournent vers Patane.

Les deux Vaisseaux reprirent leur route entre les Isles & le Continent de la Chine. Après avoir passé avec beaucoup de peine & presque toujours la sonde à la main, entre des bancs & des bas-fonds, sans pouvoir demander la moindre instruction aux habitans du pays, ils se retrouverent au même endroit où ils avoient jetté l'ancre en arrivant dans cette Mer. Leur joie fut extrême de se revoir dans un parage dont ils avoient du moins quelque connoissance. Van Nek fit assembler les équipages, & demanda tristement si quelqu'un pouvoit lui inspirer quelque moyen de délivrer les prisonniers. Cette entreprise paroissant impossible, on résolut de continuer le voyage, & le Général prit tous ses gens à témoins de la nécessité où il étoit d'abandonner leurs compagnons (40).

Route embarrassante.

Le 5 d'Octobre on se trouva par les dix-huit degrés quinze minutes, où la vûe de quelques oiseaux blancs annonça, suivant la remarque de *Pedro Taydo*, Voyageur Portugais, qu'on n'étoit pas éloigné du grand Banc. Sa situation est à dix-sept degrés. Batochine (41) se présenta le lendemain à huit lieues vers l'Ouest, & le jour d'après on y jetta l'ancre entre deux petites Isles, sur neuf brasses, fond de sable, à l'abri de tous les vents. Quelques matelots descendirent à terre pour chercher des rafraîchissemens; mais trois ou quatre hommes qu'ils avoient vûs sur le rivage, prirent la fuite en les voyant approcher. On fut obligé de remettre à la voile; & dans le besoin d'eau, qui étoit devenu fort pressant, on suivit la côte jusqu'à onze degrés quarante-cinq minutes, où l'on trouva une excellente rade, à couvert de tous les vents, & si spacieuse que mille Vaisseaux y pourroient mouiller à l'aise. Les Hollandois la nommerent *Baie de la Folie*, parce qu'ils y trouverent une sorte de prunes à gros noyau, qui faisoient perdre la mémoire à ceux qui en mangeoient avec un peu d'excès; sur-tout l'amande qui étoit dans le noyau. Cette maladie ne duroit pas plus de deux ou trois jours; mais elle causoit aux malades une sorte de folie que l'Auteur traite d'incroyable (42).

Baye de la Folie. Origine de ce nom.

La vûe des terres de Patane, à laquelle on arriva le 24, consola les Hollandois de toutes leurs disgraces (43). Le 27 ils découvrirent entre deux mon-

Isle & Ville de Tikos.

(39) *Ibid.* & p. 176.
(40) Pages 176, 177.
(41) Autrement *Gilolo*. Cette Isle est à 15 degrés 47 minutes.
(42) Page 178.

(43) Le 25, à la hauteur de sept degrés quarante minutes, la terre leur demeuroit au Sud-Ouest quart d'Ouest; d'où ils conclurent que la situation n'en étoit pas bien marquée dans les Cartes. Ils reconnurent qu'elle couroit

VAN NEK. II. Voyage. 1601.

tagnes un grand golfe, dans lequel est située l'Isle de *Tikos*, ou *Pulo Tikos*. Une Jonque chargée de riz, qu'ils eurent le bonheur de rencontrer, soulagea heureusement leur faim. Le Gouverneur de la Ville de Tikos leur ayant envoyé aussi quelques rafraîchissemens, ils firent éclater leur reconnoissance par des présens proportionnés au bienfait. Cette Isle est à sept degrés un tiers de latitude septentrionale. A huit lieues de là, vers le Nord, est une grande Ville nommée *Ligor*, où les Chinois envoient tous les ans quatre grandes Jonques pour y charger du poivre (44). Le Commis de l'Amiral s'étant rendu à Tikos pour y prendre des informations, ramena trois bufles, qui étoient un nouveau présent du Gouverneur. Cet Officier Indien étoit un vieillard à cheveux gris, vêtu fort proprement, & dont l'air inspiroit du respect. Il offrit aux Hollandois de leur livrer, dans l'espace de huit jours, une assez grande quantité de poivre. Mais ils refuserent civilement cette faveur, parce que la rade ne leur parut pas bonne.

Les Hollandois arrivent à Patane, où ils prennent du poivre.

Ils se rendirent enfin, le 7 de Novembre, devant la Ville de Patane, où ils reçurent d'abord toutes les civilités dont les Indiens ne sont point avares dans les Villes de Commerce. Ils y convinrent d'un prix raisonnable pour le poivre, & Van Nek se proposa d'y laisser quelques-uns de ses gens pour commencer l'établissement d'un Comptoir. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir quelque chose à souffrir, & beaucoup plus à redouter, de la jalousie des Portugais & des Siamois. Mais la prudence & le courage de Van Nek, soutenues par ses présens, lui firent surmonter toutes les difficultés (45).

Fête à laquelle Van Nek est invité.

Ses peines furent mêlées d'ailleurs de quelque plaisir. Le 14. de Juin fut un jour de triomphe à Patane, & la Reine fit inviter l'Amiral Hollandois à cette fête avec les gens de sa suite. Il y alla suivi de ses Commis, que les Indiens nommoient ses Gentilshommes (46), de *Koelof Roelofsz* Auteur de Journal, & de cinquante Mousquétaires, autant pour sa sûreté que pour faire honneur à la Reine. Près de quatre mille habitans virent au devant de lui, armés à leur maniere, avec cent cinquante-six grands élephans dont quelques-uns étoient magnifiquement équipés. La Reine étoit elle-même à la tête de cette troupe, avec la Princesse sa fille, montées toutes deux sur le même élephant. Lorsque les Hollandois se furent approchés, douze de leurs Trompettes, fort galamment vêtus, avec des banderolles couleur d'orange à leurs instrumens, commencerent à sonner sur l'air de la chanson *Guillaume de Nassau.* Cette fanfare surprit agréablement la Reine. Elle fit passer les Hollandois proche de son élephant, pour se donner le plaisir de les considérer. Mais l'Auteur ne donne pas plus d'étendue à cette description (47).

Description de Patane.

Il observe que le Fauxbourg de Patane est aussi long que l'étoit, dit-il, l'ancienne Amsterdam, mais qu'il est fort étroit; & que de même, la Ville est étroite & longue. Du côté de la terre elle est environnée d'un marais, & défendue à la maniere du pays par une palissade de grandes poutres quarrées, un peu dé-

du Sud à l'Est, & du Nord à l'Ouest, sans aucun golfe; au lieu qu'on y trouve un grand golfe dans les Cartes.

(44) Les Hollandois reconnurent ici que la hauteur de Patane n'est pas de sept degrés & demi, puisque la pointe où cette Ville est située étoit d'un demi degré plus au Sud que l'Isle de Tikos, à huit degrés cinquante-six minutes du Nord.

(45) Page 180 & suivantes.

(46) Page 182.

(47) Page 187.

groffies feulement par les côtés, fort enfoncées en terre, & fi proches qu'elles fe touchent. Elles ne s'élevent pas moins, au-deffus du rez-de-chauffée, que le grand mât d'un Vaiffeau depuis le haut pont jufqu'à la hune. Du côté de la mer, la Ville eft fermée par une petite Riviere, qui coule le long des maifons. Elle ne manque pas d'artillerie; & l'Auteur la met au rang, non-feulement des plus belles, mais des plus fortes places des Indes. Les Siamois y ont trois Temples, qu'ils nomment Pagodes, & dans l'un defquels on voioit une ftatue dorée, de la hauteur d'un cheval, quoiqu'en figure d'homme affis, qui tenoit une main baiffée & l'autre levée. De chaque côté, il avoit un grand dragon doré, & près de chaque dragon une ftatue de pierre, dont l'une repréfentoit un homme & l'autre une femme, toutes deux les mains jointes. Dans le fecond Temple, on voioit une autre Idole de la même figure, mais moitié dorée & moitié peinte en rouge. Celle du troifiéme Temple n'avoit qu'une raie dorée fur la poitrine. Derriere l'Autel de la derniere, on découvroit une autre petite Idole de figure humaine, avec une groffe treffe de cheveux fur la tête, qui avoit affez l'air d'une corne. Un Prêtre Siamois, qui invita quelques Hollandois à manger chez lui & qui leur fit beaucoup de careffes, leur dit que ces ftatues étoient le grand Dieu. Il avoit auffi dans fa maifon, fur un petit autel, trois petites Idoles de metal, avec un rideau qui les couvroit. Son nom étoit Brabala. Mais comme il ignoroit le Portugais & le Malais, on ne put tirer de lui d'autres lumieres. La mofquée des habitans du pays, qui font Mahometans, étoit dorée avec beaucoup d'art (48).

Temples & Idoles des Siamois dans cette Ville.

Le Royaume de Patane eft d'une grande étendue, & fi peuplé (49) qu'il peut mettre fur les armes cent quatre-vingt mille hommes; mais la nation n'eft pas naturellement guerriere. Patane & fa banlieue ne contiennent pas néanmoins plus de dix mille habitans, dont un tiers eft compofé de Malais ou de Mores, un tiers de Chinois ou de Metifs, c'eft-à-dire, d'un mêlange de diverfes nations, & l'autre de Siamois, dont la plûpart habitent les champs & les cultivent. Les Patanois ont plus de Vaiffeaux fur mer que Bantam, Jahor, Pahan, & leurs autres voifins. Ils entendent fort bien la navigation; & leurs rivieres, qui font belles & en grand nombre, leur donnent continuellement l'occafion de l'exercer. Cependant ils ont un fond de pareffe, qui leur donne de l'éloignement pour le travail; fur tout les Malais, qui ne vivent que de leurs fruits & de leur pêche. Ils époufent deux ou trois femmes, aufquelles ils joignent autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. Les biens des perfonnes riches confiftent en domaines, & en Efclaves. Tous les arts & les métiers font exercés par les Chinois, qui ont auffi le commerce entre leurs mains. Leurs Facteurs font toujours en voyage, & portent, dans toutes les parties des Indes, des porcelaines, des *Poeles*, des chaudrons, toutes fortes de fertures, des viandes féches & fumées, du poiffon fec & falé, diverfes fortes de toiles, &c. En retour, ils apportent plufieurs efpéces de bois, pour la conftruction des édifices, des rattangs, des cordages, du riz, des petit-pois verds, de l'huile de noix de coco, des fruits, des peaux de bufles, de vaches, de boucs, de cerfs, de lapins, de liévres, &c. Ils vendent auffi le poivre qui croît

Obfervations fur le Royaume de Patane.

(48) Page 188.

(49) Victor *Sprinckel*, premier Commis Hollandois à Patane, fut appellé à l'Affemblée des Etats, où les liftes des Villes, des Bourgs & des Villages formoient ce nombre.

VAN NEK. II. Voyage. 1602.

à Patane & dans quelques autres lieux voisins; mais il y est toujours un peu plus cher qu'à Bantam (50). Ils vendent des saroy-bouras. C'est le nom qu'ils donnent à certains nids d'oiseaux, que les paysans vont chercher dans le creux des rochers, le long des côtes de la mer; marchandise si recherchée des Seigneurs & des personnes riches, qu'elle se vend à la Chine jusqu'à trois ou quatre piastres la livre (51).

Nids d'oiseaux qui se mangent.

Le terroir de Patane est d'ailleurs très-fertile. Il abonde en riz, en bestiaux & en volailles. Les paons y sont fort communs, & les plumes de leur queue s'employent, pour ornement, autour des viandes qu'on sert aux tables des Grands. Les cerfs, les liévres & les lapins n'y sont pas plus rares, non plus que les fruits & les oiseaux sauvages & privés. On compte, entre les principaux fruits, les durions, les mongastons, les ananas, les lanciats, les ramboutans, les pissans, les grenades, les oranges, les *limons-gibol*, qui sont une autre espéce d'orange venue de la Chine, les mamplans, les batians, & les centuls (52).

Tribut que Patane paie au Roi de Siam.

Caractere de la Reine de Patane.

Les Rois de Patane payent au Roi de Siam le tribut annuel d'une fleur d'or, & de quelques habits de velours ou d'écarlate. La Reine, qui gouvernoit l'Etat depuis la mort de son mari, étoit âgée d'environ cinquante ans. Elle passoit presque tout le jour dans son Palais avec ses femmes d'honneur, à qui cette qualité ôtoit le pouvoir de se marier. Lorsqu'elle sortoit du Palais, sa suite étoit toujours fort nombreuse. Si elle s'arrêtoit dans quelqu'autre lieu, elle y traitoit avec profusion tous ceux qui l'avoient accompagnée. Lorsque les Hollandois allerent prendre congé d'elle, & qu'ils lui recommanderent les Facteurs qu'ils laissoient dans ses Etats, elle leur promit une protection constante, mais à condition que leur conduite répondît à ses espérances, & surtout qu'ils ne tombassent jamais dans l'yvresse. Elle leur fit des excuses de ne les avoir pas traités assez souvent. C'étoit, dit-elle, un devoir de civilité qui convenoit à une femme. Elle les pria de revenir à Patane, chaque fois qu'ils feroient le voyage des Indes. En disant le dernier adieu à l'Amiral, elle lui fit présent d'un poignard doré; elle lui recommanda de secourir les Vaisseaux de Patane, dans les occasions qui pourroient s'offrir. Enfin, il ne manqua rien aux témoignages de sa bonté & de sa politesse (53).

1603.

Retour de Van-Nek en Hollande.

Van Nek quitta la rade de Patane le 23. d'Août 1602, avec deux Vaisseaux de Zélande qui y étoient arrivés pendant son séjour, & qui devoient revenir de conserve avec lui. Mais s'étant séparé d'eux à Bantam, il continua sa route jusqu'au 23 Janvier 1603, que se trouvant à la hauteur de trente-trois degrés, il crut, suivant l'estime, être Sud & Nord avec la pointe occidentale de Madagascar. Le 13 du mois de Février, il découvrit deux voiles, qu'il prit pour les deux Vaisseaux Zélandois, dont il s'étoit séparé à Bantam. Mais ayant reconnu que c'étoit un François (*) & un Anglois, il apprit d'eux qu'ils venoient d'Achin. L'Anglois avoit sa charge de poivre, & le François n'avoit pu s'en procurer plus de quinze lastes. Mais ils étoient tous deux en fort bon état; au lieu que le Vaisseau de Van Nek étoit en proie aux maladies, à la faim, à la soif & presqu'au désespoir. De cent vingt-deux hommes, on en comptoit vingt au plus qui fussent capables de travail. L'Isle de Ste Helene, où l'on relâcha

(50) Page 189 & suiv.
(51) Page 191.
(52) Page 192.
(53) Page 194 & suivantes.
(*) C'étoit le second Vaisseau du voyage de Pyrard. *Voyez ci-dessous.*

le 2

VAN NEK. II. Voyage. 1603.

le 2. de Mars apporta du soulagement aux malades. Mais après avoir passé la Ligne, les deux Vaisseaux retomberent dans la même infortune. L'équipage du Goude se vit réduit à mettre la girouette pour signal de péril, parce que tout le monde étoit si foible qu'il n'y avoit plus personne en état de gouverner. L'*Amsterdam* y envoya quatre hommes, quoiqu'il ne fût guéres lui-même dans une situation plus heureuse. Ils n'y trouverent que des objets de douleur & de compassion. On y avoit perdu quantité d'hommes ; & le nombre de ceux qui résistoient encore aux maladies n'étoit que de douze, en y comprenant le Pilote & les Commis. Wernaert Vanderdoes, premier facteur de Ternate dans l'origine du comptoir, & fils du Seigneur de *Noertwick*, mourut sur l'*Amsterdam* (54). Après avoir été long-tems dans une si misérable extrêmité, les deux Vaisseaux relâcherent enfin à Portland en Angletterre, d'où ils allerent mouiller le 15 de Juillet 1604, devant *Rammekens* en Zélande (55).

Voyage & retour des trois autres Vaisseaux de Van Nek.

Six semaines après, on vit arriver au Texel, avec une pleine cargaison, les trois autres Vaisseaux qui étoient partis depuis quatre ans sous les ordres de Van Nek, & qu'il avoit laissés derriere lui vers l'Isle d'Annobon. Ils avoient fait le voyage avec plus de bonheur que de conduite. S'étant présentés sur la côte de Sumatra, dans un tems où le souvenir de Van Caerden y rendoit encore les Hollandois fort odieux, ils avoient été repoussés avec une violence qui leur avoit coûté trois de leurs gens. Delà diverses agitations les avoient conduits jusqu'au Royaume de Camboya, où loin d'être traités plus favorablement ils avoient eu vingt-trois hommes massacrés par leur imprudence. Leur Amiral même ayant été retenu prisonnier par les Indiens, n'avoit obtenu la liberté qu'à des conditions humiliantes. Ils s'étoient rendus à *Kayhan*, où ils avoient couru les mêmes dangers. Enfin ils n'avoient trouvé de faveur que sur la côte de Patane, après avoir appris que Van Nek s'y étoit arrêté long-tems & qu'il y avoit laissé quelques Hollandois pour l'établissement du commerce. Les trois Navires y avoient pris leur charge de poivre; mais le *Harlem* ne s'étant pas trouvé en état de finir le voyage, on avoit été contraint de le décharger & de le livrer aux flammes. Cependant ayant remis à la voile, avec deux autres Vaisseaux Hollandois qui revenoient de la Chine & qui avoient enlevé une Caraque Portugaise richement chargée, ils apporterent à la Compagnie une heureuse augmentation de joie & de richesses (56).

(54) Pages 211 & 212.
(55) Page 213.
(56) Page 220 & précédentes.



§. II.

VOYAGE DE DEUX VAISSEAUX HOLLANDOIS au Royaume d'Achin, lié avec ceux de VAN CAERDEN *& de* VAN NEK.

1600.
Introduction.

DAns le dessein qu'on s'est proposé, de mettre, autant qu'il est possible entre des Relations qui n'ont guéres d'autre rapport ensemble que par le fond du sujet, une espéce d'ordre historique qui puisse servir du moins à faire connoître les progrès de chaque nation dans leurs établissemens & dans leur commerce, c'est ici que doit se présenter le voyage de deux Vaisseaux Brabançons (57), partis en 1600 de conserve avec la Flotte de l'Amiral Van Nek, & destinés pour Achin. Les disgraces qu'on a vûes essuyer dans ce Port, à Van Caerden & à quelques autres Hollandois, doivent donner de la curiosité pour les suites de leurs différends; & l'intérêt en doit même augmenter pour le sort de deux Vaisseaux, qui, sans être informés de ces événemens, alloient s'exposer aux mêmes périls dans des lieux où la nation Hollandoise étoit devenue fort odieuse.

Triste & longue navigation.

Trois révoltes extraordinaires.

Leur navigation n'a de remarquable qu'un excès de misére, causée par la faim & la soif, qui donna lieu à quelques séditions d'un dangereux exemple. Dès le 5. de Juillet, c'est-à-dire, environ trois semaines après leur départ, la crainte du mauvais tems, qui leur avoit déja causé de l'embarras dans la route, ayant porté le Conseil à regler les rations, vingt-cinq ou vingt-six matelots conspirerent de déserter. Ils se saisirent des picques, & quelques-uns monterent dans la galerie, pour aller demarrer le canot, qui étoit à la touë derriere le Vaisseau. Cependant leur dessein fut prévenu, & le Capitaine leur proposa des rations plus fortes. Plusieurs se laisserent vaincre. Mais les autres se défiant de cette offre & craignant que dans la suite on n'arrêtât leurs gages pour leur faire payer ce qui étoit au-dessus du premier reglement, demeurerent fermes dans leur résolution. Un d'entr'eux se jetta dans la mer pour gagner la côte d'Angleterre à la nage, & son exemple entraîna onze de ses compagnons. Le Capitaine les suivit dans la chaloupe. Quoiqu'ils fussent déja au rivage, ils se rendirent enfin à la promesse d'un pardon général & d'une plus forte ration. Le Chirurgien, qui étoit yvre, fut le seul qui s'obstina; mais il fut jetté malgré lui dans la chaloupe & reconduit à bord (58). On apprend dans ce recit combien l'obéissance est contrainte, sur mer, & par conséquent ce qu'il en coute aux Officiers pour contenir les matelots dans la soumission. Le mal est encore plus dangereux lorsqu'il vient de ceux mêmes qui sont établis pour le reprimer, & l'Auteur veut nous apprendre par le second exemple qu'on n'y peut apporter un remede trop sévere & trop prompt. Les deux Vaisseaux Brabançons s'étant séparés de la Flotte de Van Neck, *Jansz*, Prévôt d'un des deux bords, obligé par son office à faire regner l'ordre, fut le premier qui se plaignit outrageusement de la mauvaise qualité des nourritures. Cette violence

(57) C'est-à-dire, de la nouvelle Compagnie, qui étoit composée de Marchands la plupart Brabançons. Ces deux Vaisseaux se nommoient *l'Aigle blanc* & *l'Aigle noir*.

(58) Voyage de deux Vaisseaux à Achin, *ubi sup.* Tome II, p. 280.

le fit mettre aux fers, avec la résolution de lui faire son procès. Quelques jours après, les deux Vaisseaux ayant relâché dans l'Isle d'Annobon, il fut condamné par le Conseil à être deserté (59). On le conduisit au rivage vers le soir; mais le Gouverneur Portugais n'ayant pas voulu permettre qu'on le fît descendre, il fut mené vers autre pointe de l'Isle, où les habitans s'opposerent encore à l'approche de la chaloupe. On ne voulut point employer la violence dans un lieu d'où les Hollandois vouloient tirer des rafraîchissemens, & l'exécution de la Sentence fut suspendue jusqu'au départ. Alors on donna quelques hardes au criminel, avec un sac rempli de pain; & sans autre secours il fut abandonné sur une pointe où l'on n'avoit vû paroître personne (60).

Voyage au Royaume d'Achin. 1600.

Courage brutal de trois Matelots Hollandois.

La troisiéme révolte fait prendre une étrange idée du caractere des matelots Hollandois. Trois d'entr'eux, nommés *Hendritsz*, *Jacobsz* & *Woutersz* ayant été mis aux fers pour quelque mutinerie, les deux premiers trouverent le moyen de s'en délivrer, & se rendirent audacieusement à la chambre du Capitaine, pour demander qu'on leur fît justice & qu'on prononçât leur Sentence. Le Conseil assemblé leur ordonna d'attendre & de retourner à leur prison. Ils refuserent d'obéir, en protestant que la nécessité d'attendre leur paroissoit plus insuportable que la mort, & qu'ils vouloient être jugés. Cette réponse n'ayant passé que pour une ridicule bravade, ils allerent tirer des fers leur troisiéme compagnon, & s'étant emparés tous trois fort adroitement de la chambre aux poudres, ils s'y mirent en défense, avec menace de mettre le feu aux poudres si le Conseil ne leur faisoit pas une composition avantageuse (61). Ils chasserent deux Canoniers, qui étoient de garde & tirerent un baril de poudre. Mais dans la chaleur d'une si furieuse entreprise ils n'avoient pas eû la précaution de prendre du feu. Un d'entr'eux, qui sortit pour en faire, fut saisi & lié pieds & mains à un canon. Les deux autres n'en parurent pas moins disposés à se défendre; mais ils perdirent courage contre le nombre, & leur Sentence fut prononcée le 20 d'Avril. On condamna les deux plus mutins à passer par les armes, & le troisiéme à souffrir trois fois la grande calle par dessous la quille; ce qui fut exécuté le 23 (62).

1602.

Arrivée des Vaisseaux dans l'Isle de Sumatra.

Après avoir tenu la mer pendant plus d'un an, & perdu quarante-un hommes par les maladies, les Hollandois arriverent dans un Port de l'Isle de Sumatra, que l'Auteur n'a pas nommé (63), mais qui leur parut un lieu de délices à la fin d'un si pénible voyage. Quelques pyrogues Indiennes leur apporterent d'abord diverses sortes de rafraîchissemens, qui furent trocqués pour de viles marchandises. Mais un Capitaine du pays étant venu à bord, avec un Interprête qui parloit un peu le Portugais, leur fit demander qui ils étoient & quel étoit leur dessein. Comme ils ignoroient encore la fâcheuse avanture des Zelandois & de Van Caerden, ils répondirent qu'ils étoient des marchands Hollandois, partis de leur pays pour apporter des marchandises aux Indes & pour y acheter du poivre. On leur répondit qu'ils trouveroient facilement de quoi charger les deux Vaisseaux.

Trahison des Insulaires.

Ils commencerent à traiter dans cette espérance. Le prix du poivre fut reglé. Plusieurs Marchands & quantité de matelots des deux bords furent invités

(59) *Ibid.* p. 291; 292.
(60) *Ibid.*
(61) Page 294.
(62) *Ibid.* & p. 295.
(63) Page 299. On verra dans la suite que c'est *Tikou*.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1602.

à descendre sous divers prétextes. On les fit même consentir à prendre une loge dans la Ville. Mais les Officiers Indiens ne pensoient qu'à les trahir. Un jour que les trois Marchands, nommés *Pieterſz*, *Lost* & *Senescal* revenoient des Vaisseaux à la loge, ils y furent arrêtés tumultueusement, avec le chagrin d'apprendre que plusieurs de leurs compagnons avoient été massacrés, & que le reste étoit dans les fers. Ils furent liés eux-mêmes; & les habitans se disputoient entr'eux le droit de les enmener, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon. Cependant quelques-uns paroissoient les plaindre; tandis que d'autres employoient toutes sortes de ruses pour sçavoir d'eux combien il restoit de gens sur les deux Vaisseaux (64).

Plusieurs Hollandois tués ou prisonniers.

On leur ôta jusqu'à la liberté d'informer leurs Officiers du malheur qui leur étoit arrivé, & cette contrainte auroit duré plus long-tems si leurs blessures n'eussent fait craindre aux Indiens de perdre par leur mort le prix qu'ils espéroient pour leur liberté. On leur permit enfin d'écrire à bord que cinq de leurs compagnons avoient été tués, & qu'on mettoit la rançon des autres à trois mille piéces de huit; sur quoi l'on offroit néanmoins de rabattre le prix des marchandises, qui montoient à seize cens. A cette condition, on offroit aux Hollandois des deux Vaisseaux la liberté du commerce.

Ressentiment du Roi d'Achin contre les Hollandois.

Cependant les prisonniers furent transferés dans la maison du Gouverneur, pour y demeurer jusqu'au payement de leur rançon, ou pour être conduits à la Cour d'Achin. Quelques Indiens crurent les consoler beaucoup en leur apprenant la cause de leur malheur. Ils leur raconterent que deux Vaisseaux de leur nation avoient emporté mille barres de poivre sans les avoir payées, & que pour se dédommager de cette perte le Roi étoit résolu de faire arrêter tous les Hollandois.

Le Conseil des deux Vaisseaux chargea un Marchand, nommé *Ravinck*, d'aller représenter au Gouverneur, qu'après avoir fait périr cinq hommes & s'être saisi d'un grand nombre de marchandises, il n'y avoit pas de justice à demander une si grosse somme pour la rançon des prisonniers; que c'étoit de bonne foi & sur la confiance qu'on avoit cru devoir aux habitans qu'on avoit entrepris de négocier avec eux; qu'on ne leur avoit donné aucun sujet de reproche, & qu'à l'égard du poivre que d'autres Marchands leur avoient enlevé sans payer, on étoit persuadé que cette accusation regardoit les Anglois (65).

Loin de se rendre, le Gouverneur soûtint avec fermeté que c'étoit la même nation, la même langue, les mêmes vêtemens, & que des Marchands du même pays ne devoient pas ignorer ce qui appartenoit à leurs intérêts communs. Ravinck fut renvoyé avec cette réponse, accompagné d'un interprête pour la confirmer. Le Conseil des Vaisseaux, envisageant les difficultés d'un œil tout différent, consentit au payement de la rançon, & fit offrir d'envoyer ce qui restoit à payer. Mais il s'éleva un autre obstacle de la part du Conseil de la Ville, qui se plaignit de n'avoir eu aucune connoissance de ces propositions, & qui prétendit que les marchandises des Hollandois ayant déja été confisquées & distribuées ne devoient pas être comprises dans le Traité. Il demanda que sans

Loix tyranniques qu'on veut leur imposer.

(64) Page 301 & suivantes.

(65) Voyez ci-dessus la Relation de Van Caerden, où les mêmes Hollandois dont le Roi d'Achin se croyoit offensé avoient paru choqués d'être pris pour des Anglois. Ces deux Relations demandent d'être lûes successivement.

égard aux marchandises, les Hollandois laissassent le plus grand de leurs deux Vaisseaux pour la rançon des prisonniers, ou qu'ils payassent quatre mille piéces de huit. Ravinck étant tombé malade à bord, la navigation fut interrompue pendant quelques jours, d'autant plus qu'aucun des habitans ne vouloit porter ces nouvelles demandes aux Hollandois, dans la crainte d'être arrêté sur les Vaisseaux. Un des prisonniers obtint enfin la permission de s'y rendre. Il étoit chargé par les habitans d'expliquer leurs prétentions; & par ses compagnons, de prier leurs Officiers d'enlever des Indiens & des Jonques, ou d'effrayer la Ville par le bruit du canon. Le Conseil des Vaisseaux ne fit qu'une réponse vague aux habitans; mais exhortant les prisonniers à ne rien épargner pour leur délivrance, il les fit avertir qu'on enverroit la nuit une chaloupe & un canot à l'embouchure de la riviere, soit pour recevoir ceux d'entr'eux qui pourroient s'échapper, soit pour enlever quelques habitans. Cette résolution fut exécutée; mais les Indiens ayant remarqué que l'entrée de leur riviere étoit gardée pendant la nuit, il arriva non-seulement qu'ils eurent plus d'éloignement pour se rendre à bord, mais qu'ils refuserent aussi à leurs captifs la permission d'y envoyer, & que toutes les communications furent absolument interrompues (66).

Les prisonniers Hollandois sont abandonnés de leurs Vaisseaux.

On étoit au 21 du mois d'Août. Les deux Vaisseaux ne recevant plus de lettres des prisonniers prirent le parti de lever l'ancre; triste nouvelle pour des malheureux qui languissoient dans un dur esclavage (67). Cependant ils se flatterent que les Vaisseaux n'avoient fait voile que pour prendre des Jonques ou des Indiens, & qu'ils reviendroient après s'être mis en état de les délivrer. Mais ils furent trompés dans cette attente. Leur désespoir fut qu'en partant, le Conseil n'eût pas donné du moins quelque signal. Ils auroient entrepris de se sauver à la nage. Leur respect pour la négociation avoit eu la force de les arrêter, dans la crainte qu'on ne leur reprochât de l'avoir troublée par des tentatives indiscretes. Ils s'accuserent amerement d'avoir fait le sacrifice de leur liberté à l'espérance d'obtenir celle du commerce.

Leur situation.

Ils étoient au nombre de douze, six de chaque Vaisseau, dépourvus de toutes les commodités de la vie, & même de vêtemen, dont quelques-uns n'avoient pas assez pour couvrir leur nudité. Le lieu dans lequel il se voioient abandonnés étoit un canton détourné & sans commerce. Il n'y passoit point d'Etrangers, dont ils pussent esperer du secours ou de la consolation. Dans une situation si triste, où ils ne pouvoient plus rien attendre que d'eux mêmes, ils délibererent ensemble sur les moyens de se dérober à l'esclavage. Depuis le départ des deux Vaisseaux ils étoient moins observés, & leurs maîtres ne leur refusoient pas la liberté de se voir entr'eux. Quelques-uns s'étant communiqué leurs idées résolurent de saisir l'occasion d'une Jonque Malabare, qui étoit arrivée dans la rade & dont le Patron les traitoit civilement. Ils s'imaginerent qu'en se rendant quelque jour sur la Jonque, sous prétexte de la visiter, ils pourroient s'emparer de quelque barque ou de quelque canot qui serviroit à leur fuite (68).

Complot qu'ils forment pour leur fuite.

Sages représentations d'un Malabare.

Deux d'entreux se chargerent d'aller d'abord à la Jonque. Ils s'ouvrirent au Patron Malabare & lui demanderent conseil. Loin de condamner leur dessein,

(66) Pages 304 & 305.
(67) Page 306.
(68) Page 307 & suivantes.

Voyage au Royaume d'Achin. 1602.

il admira le courage qui leur faisoit tout entreprendre pour sortir de leur chaînes & pour éviter de tomber entre les mains des Portugais, qui vivoient dans une grande correspondance avec le Roi d'Achin. Il leur représenta seulement que dans une entreprise dont leur vie paroissoit dépendre, ils ne pouvoient observer trop de mesures, & qu'ils devoient regarder comme un grand obstacle de ne pas sçavoir la route de Bantam, qui étoit d'environ cent lieues, sur une côte dangereuse, où l'on rencontroit souvent des Pyrates, qui passoient pour Antropophages, & dont on ne pouvoit attendre de plus grande faveur qu'une rigoureuse servitude. Cette affreuse peinture ne fut pas capable de les refroidir. Ils promirent au Patron que si la fortune leur étoit favorable ils le rembourseroient avantageusement de tous ses frais; & sur cette assurance les Malabares leur promirent tout le secours qui dépendoit d'eux, tel que de faire force de voiles, de leur fournir de l'eau, des vivres, des rames, des fusils, des javelines & des boucliers (69).

Après de si heureuses conventions, les deux captifs assemblerent leurs compagnons pendant la nuit. Ce recit les combla de joie. Ils résolurent ensemble de se saisir de leur propre chaloupe, qui étoit demeurée dans la riviere, ou de quelques-unes des barques Indiennes, qui y étoient en assez grand nombre. Ils élurent pour Capitaine, à la pluralité des voix, Guillaume *Senescal*, auquel ils préterent serment d'obéissance & de fidélité. Ils convinrent aussi que si quelqu'un d'entr'eux prenoit la fuite, il seroit permis aux autres de le tuer. Le Malabare, à qui toutes leurs résolutions furent communiquées dès le lendemain, paroissant ferme dans le dessein de les servir, l'exécution fut reglée pour le jour suivant. Cependant, comme leur chaloupe étoit sans agrets & qu'il falloit employer la force pour se rendre maîtres d'une autre barque, ils se munirent, au défaut d'armes, chacun d'un gros levier. Le Patron leur recommanda de prendre le tems de la nuit suivante, quoiqu'il parût étonné de leur hardiesse, & qu'il ne cessât pas d'admirer ce qu'ils osoient entreprendre avec si peu de forces & sans armes (70).

Pourquoi leur complot est sans effet.

Ce fut parmi ces témoignages d'étonnement qu'il lui vint à l'esprit de leur demander si *Pieterſz*, leur premier Commis, étoit dans le projet de leur fuite. Ils lui répondirent qu'il n'en avoit aucune connoissance. En effet, ils avoient compris qu'il seroit trop difficile de le sauver, parce qu'il étoit plus étroitement gardé que les autres & qu'ils craignoient qu'on n'apportât plus de diligence à le reprendre. D'ailleurs ils n'étoient pas bien disposés pour lui, depuis qu'ils croyoient avoir une partie de leur infortune à lui reprocher. Cependant le Patron leur ayant déclaré qu'il ne les assisteroit pas si Pietersz n'étoit avec eux, & qu'il vouloit se faire honneur à Bantam d'avoir délivré un Officier de considération, ils furent obligés de s'ouvrir au Commis, qui apprit leur résolution avec beaucoup de joie. Mais une autre difficulté fit changer absolument les dispositions des Malabares. Ils s'apperçurent que les habitans de la Ville avoient mis une garde sur le rivage, pour observer leurs prisonniers. Cet obstacle leur parut si invincible, qu'ils renoncerent entiérement à se mêler d'une affaire si délicate (71).

(69) Page 307 & 308.
(70) *Ibidem.*
(71) Page 309 & suivantes.

Les Hollandois, retombés dans le déſeſpoir, eſſuyerent pendant quelques mois tout ce que le chagrin & la miſere ont de plus inſupportable. Nuit & jour ils formoient de nouveaux projets, avec la douleur de les voir toujours manquer par quelque fâcheuſe circonſtance. S'il leur reſtoit quelque reſſource, elle n'étoit que dans l'eſperance de voir repaſſer leurs Vaiſſeaux pour les racheter, lorſqu'ils auroient achevé leur cargaiſon. Quelquefois les habitans leur diſoient que le Roi d'Achin étoit réſolu de faire la paix avec les Hollandois & de leur accorder la liberté du Commerce. Mais c'étoit inſulter à leurs peines; car d'autres venoient les aſſurer auſſi-tôt qu'ils devoient être transferés à Achin, où ils ſeroient forcés de renier leur foi, s'ils n'aimoient mieux être expoſés aux éléphans ou vendus aux Portugais pour l'eſclavage. Ces diſcours à la verité n'étoient que des bruits populaires. Le Gouverneur, à qui ils en faiſoient des plaintes, menaçoit de punir ceux qui les entretenoient de ces fables. Il les aſſuroit même que le Roi aimoit peu les Portugais, & que malgré la liberté qu'il leur accordoit d'exercer le Commerce dans ſes Etats, il n'avoit jamais ceſſé de ſe défier d'eux. L'opinion qu'il en avoit fut bientôt juſtifiée. Vers le même tems, une Flotte Portugaiſe de plus de ſoixante voiles parut ſur les côtes d'Achin, pour exiger du Roi la ceſſion d'une Iſle où ils vouloient bâtir un Fort, ſous prétexte d'aſſurer leur Commerce contre les prétentions des Hollandois (72). Le Roi leur refuſa ce qu'ils oſoient demander avec tant de hauteur, & ne leur permit pas même de faire de l'eau dans ſes rivieres. Mais il conçut que s'il n'avoit toujours les yeux ouverts pour ſa défenſe, il ne devoit s'attendre de leur part à rien moins qu'une invaſion. Cependant la Flotte Portugaiſe ſe retira ſans avoir rien entrepris (73).

Voyage au Royaume d'Achin. 1602.

Leur déſeſpoir.

Le Roi d'Achin ſe défie des Portugais avec raiſon.

Les priſonniers Hollandois ſe reſſentirent de cet évenement, par l'ordre que le Roi donna de les mieux traiter. Mais il fut ſi mal exécuté, qu'un de leurs compagnons mourut d'un flux de ſang. Au milieu de tant d'inquiétude & d'ennui, le 6 d'Octobre leur apporta de nouvelles eſpérances. Quelques-uns d'entr'eux ayant obſervé une petite barque qui étoit prête à mettre à la voile, ils prirent tous la réſolution de s'en ſaiſir. Le tems leur parut favorable, parce que la lune étant nouvelle & les nuits fort pluvieuſes, la garde étoit devenue moins exacte (74).

Autre complot des priſonniers Hollandois.

Ils convinrent de ſe raſſembler ſur le rivage à minuit. Tous s'y trouverent, à l'exception de deux, qui avoient été nommés pour faire l'arriere-garde. On les attendit l'eſpace d'une heure. Mais un bruit qui ſe fit entendre alors dans la Ville, jetta ces malheureux fugitifs dans un extrême embarras. Ils regrettoient mortellement d'abandonner leurs deux compagnons. Cependant comme le bruit croiſſoit, ils s'encouragerent à pouſſer leur entrepriſe. Les barques étoient à quelque diſtance du rivage. Ils ſe mirent dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour ſe rendre à celle où ils avoient attaché leurs eſpérances. Un d'entr'eux ſe mit dans un petit canot avec le bagage, pour aller attendre ſes compagnons à l'embouchure de la riviere, & un autre ſe chargea de lever l'ancre. Les ſept qui demeuroient, armés chacun d'un gros levier, attaquerent la barque, d'où ils chaſſerent ſept ou huit hommes, les forcerent de ſe jetter dans l'eau. Il ne leur reſtoit qu'à s'avancer promptement à l'embouchure de la riviere (75).

(72) Page 311. (73) *Ibidem.* (74) *Ibid.* (75) Page 312 & *ſuiv.*

Voyage au Royaume d'Achin. 1602.

Comment il manque encore.

Mais on s'étoit apperçu dans la Ville que les prisonniers avoient disparu ; & chacun avoit cherché le sien. On étoit allé d'abord au Marché, où l'on tenoit ordinairement quelques pirogues, dont on les soupçonnoit de s'être saisis. De-là on avoit couru vers le rivage, où l'on sçavoit qu'il y avoit quelques barques prêtes à faire voile. Les matelots Indiens qui arriverent à terre ayant bien-tôt levé tous les doutes, il s'éleva de grands cris, & le Patron Malabare fut sollicité de prêter du secours pour arrêter les fugitifs. Cependant ils étoient au moment de se voir libres, puisque leur barque avançoit. Mais quelques-uns manquerent de courage & se jetterent dans l'eau pour s'enfuir à terre. Les autres demeurant trop foibles suivirent cet exemple, dans la crainte d'être massacrés par le peuple en furie. Ils se jetterent dans un bois, où ils se rejoignirent presque tous. Ceux qui sçavoient nâger prirent le parti de repasser la riviere, & de profiter de l'obscurité pour retourner volontairement dans la Ville. Un des autres, se trouvant dans le danger de se noyer, poussa de si grands cris qu'il attira les habitans de son côté avec des feux. Ils se mirent à chercher de toutes parts, moins poussés par la haine que par leur compassion pour des malheureux, qui pouvoient être déchirés par les bêtes sauvages ou massacrés par les voleurs. On leur crioit qu'ils pouvoient revenir sans crainte ; mais se fiant peu à cette promesse, ils se tenoient cachés dans les buissons, d'où ils voyoient passer près d'eux ceux qui les cherchoient sans les appercevoir, & qui ne cessoient pas de crier ; *revenez, Anglois insensés* (76). Cette chasse ayant duré jusqu'au jour, il leur fut impossible de se cacher plus longtems. Les Indiens coururent à eux les armes à la main ; & voyant que la crainte les faisoit fuir encore, ils jetterent leurs armes pour les rassurer. En effet, loin de leur faire aucun mauvais traitement, ils leur dirent qu'ils n'étoient pas surpris de leur voir chercher la liberté ; mais qu'ils trouvoient leur entreprise légere & téméraire, dans un pays & sur une mer qu'ils ne connoissoient pas (77).

Ils sont traités avec bonté par les habitans.

Eclaircissement sur leur sort.

Leur captivité ayant duré peut-être autant que leur vie, on n'a jamais eu d'éclaircissement sur leur sort que par un Extrait du Journal de *Renier Cornelisz*, Pilote de l'Amiral *Heemskerk*, qui parle d'eux dans ces termes : » Au côté occidental de l'Isle de Sumatra est une petite Ville nommée *Tikou*, » par les quarante minutes de latitude méridionale, où le Vice-Amiral de la » Flotte se rendit pour le Commerce. Ce fut immédiatement après un grand » incendie de la Ville d'Achin, qui consuma dans l'espace de deux heures » plus de deux cens maisons, au nombre desquelles fut la loge des Hollan» dois, qui y perdirent plus de quatre cens mille livres. Le Vice-Amiral ap» prit à *Tikou* qu'il y avoit des Hollandois prisonniers, & qu'ils étoient des » équipages de *l'Aigle blanc* & de *l'Aigle noir*. Ces deux Vaisseaux ayant relâ» ché dans ce Port, ceux qui descendirent à terre furent attaqués par trahison. » Quelques-uns furent tués, & d'autres retenus prisonniers. Les habitans n'en » userent pas de meilleure foi avec le Vice-Amiral. Ils s'efforcerent de le sur» prendre. L'exemple des Hollandois qui l'avoient précedé, le tint également » en garde contre la ruse & la violence. Il y chargea même trente-deux barres » de poivre. Mais tous ses efforts ne purent lui faire obtenir la liberté des » prisonniers (78).

(76) Page 313. (77) Page 314. (78) *Ibid.* & 315.

Vander Hagen. 1599.

TROIS VOYAGES AUX INDES ORIENTALES, depuis 1599 jusqu'en 1601.

§. I.

Etienne Vander Hagen.

L'Amiral Van Nek n'étoit pas encore revenu de son premier voyage, lorsque les Directeurs de la Compagnie, qui lui avoient confié huit Vaisseaux en 1598, en équiperent trois autres en marchandise & en guerre, autant pour hâter le succès des précédens, que pour s'ouvrir de nouvelles voies de Gloire & de Commerce. Ils leur donnerent des noms éclatans; le *Soleil*, la *Lune*, l'*Etoile du matin*; & quoiqu'ils ne portassent les armes que pour leur propre défense, les évenemens firent connoître, dans ce voyage & dans les deux suivans, qu'ils avoient déja formé le dessein de réprimer l'orgueil & l'avidité des Portugais. Etienne *Vander Hagen*, homme de courage & d'expérience dans la marine, fut choisi pour commander cette petite Flotte. Il partit du Texel le 6 d'Avril 1599 (79),

Introduction.

Départ.

Le premier exercice qu'il fit de sa générosité fut en faveur des ennemis mêmes de son entreprise; c'est-à-dire, d'un petit bâtiment Portugais, qui ayant été pillé par un Corsaire François, étoit demeuré à l'ancre sans vivres & sans ressource. Il fit donner fort noblement aux gens de l'équipage tous les secours nécessaires pour se conduire (80). Mais cette action fut mal récompensée dans l'Isle de May, où il fut obligé de relâcher pour faire de l'eau. Ses gens faisant trop de fond sur l'innocence de leurs vûes, s'occuperent de ce travail avec aussi peu de précaution que s'ils eussent été dans le sein de leur Patrie. Quoiqu'il y eût peu de Portugais dans l'Isle, & que la plupart ne fussent que des bannis, cette négligence leur inspira l'audace de massacrer pendant la nuit un Hollandois sur le rivage. Les cris de cet infortuné ayant été entendus à bord, on arma promptement une chaloupe qui se rendit au même lieu. Mais l'équipage fut aussi-tôt attaqué & dispersé, parce que la brume empêchoit de voir les ennemis, qui s'étoient postés, avec leurs fusils & leurs mousquets, entre des arbres & dans d'autres lieux avantageux. L'*Etoile du matin* reçut ordre de faire le tour de l'Isle, pour observer s'il n'étoit pas arrivé, dans quelques barques, d'autres Portugais de l'Isle de S. Jago; car on ne pouvoit s'imaginer que ceux de May, qui n'étoient qu'au nombre de huit ou dix, eussent osé braver les forces de trois Vaisseaux. De trente hommes qui avoient été envoyés contr'eux, il en étoit revenu vingt-trois; mais sept étoient restés prisonniers. Outre le Vaisseau qui devoit visiter les côtes de l'Isle, on détacha des deux autres, cent fusiliers, avec ordre de la traverser pour délivrer leurs compagnons. Ils trouverent le corps de celui qui avoit été assassiné, & sur lequel la barbarie de ses meurtriers s'étoit exercée même après sa mort. On lui avoit coupé le nez & les oreilles; on lui avoit arraché les yeux, le nombril & les

Bonté des Hollandois mal récompensée.

Les Portugais massacrent un homme de leurs équipages.

Recherche inutile des habitans de l'Isle de Mai.

(79) Journal du Voyage de Vander Hagen, *ubi sup.* p. 260.

(80) *Ibid.* p. 261.

VANDER HAGEN. 1599.

parties naturelles. Ce ſpectacle inſpira de l'horreur aux cent Hollandois; mais quoiqu'animés à la vengeance, ils parcoururent l'Iſle preſqu'entiere ſans y rencontrer un ſeul Portugais. Dans cette recherche, ils découvrirent ſur la côte deux voiles étrangeres, qui furent reconnues pour des Vaiſſeaux Anglois. Le jour ſuivant, la même troupe recommença la viſite de l'Iſle avec auſſi peu de ſuccès. On eut peine à s'imaginer quelle pouvoit être la retraite de ſes habitans. Mais dans la néceſſité où l'on étoit de profiter du tems après avoir fait de l'eau, on fut obligé d'abandonner les ſept priſonniers, dans une dure captivité, entre les mains des Portugais (81).

Route incertaine juſqu'à Sumatra.

L'Iſle du Prince, diverſes parties de la côte d'Afrique juſqu'au Cap Lopez & l'Iſle d'Annobon, furent d'autres lieux où les trois Vaiſſeaux tenterent de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Ils y trouverent preſque par-tout le même obſtacle de la part des Négres & des Portugais. Mais ils en furent dédommagés par le bonheur extraordinaire de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance ſans être maltraités des tempêtes, & de trouver dans l'Iſle de Madagaſcar, où ils viſiterent quelques Bayes dont ils ignoroient les noms, des Négres d'un caractere humain (82). Ces courſes incertaines durerent juſqu'au 22 de Décembre, qu'ils gouvernerent vers Sumatra, où ils arriverent au mois de Février de l'année ſuivante. *Lampon*, Port de cette Iſle, mais de la domination du Roi de Bantam, leur fournit des rafraîchiſſemens. Ils y prirent auſſi un Pilote, pour ſe faire conduire à Bantam, quoique n'étant point encore informés de la réconciliation de Van Nek avec les habitans de cette Ville, ils ignoraſſent comment ils y ſeroient reçus (83). Mais les derniers démêlés d'Achin, dont ils avoient eu quelque connoiſſance à Lampon, leur firent eſperer plus de faveur à Bantam où la querelle étoit moins recente.

1600.

Les Hollandois ſont bien reçus à Bantam.

En arrivant dans la rade ils furent raſſurés, par une multitude de pirogues qui leur apporterent officieuſement des vivres. Il paroît qu'indépendamment de la réconciliation de Van Nek, les habitans de cette Ville étoient toujours diſpoſés à profiter des occaſions qui ſe préſentoient pour le Commerce; ce qui doit faire juger, ou que les premiers Hollandois avoient manqué de conduite, ou qu'ils avoient eu raiſon d'attribuer toutes leurs diſgraces à la jalouſie des Portugais. Cependant un Interprête, qui ſe rendit à bord de l'Amiral, le pria de la part du Sabandar, ou plutôt lui commanda dans des termes honnêtes (84), d'envoyer quelques-uns de ſes gens à la Ville, pour déclarer quel étoit leur deſſein; & joignant à cet ordre tous les témoignages d'une honnête franchiſe, il offrit de laiſſer des ôtages.

Deſcription du Palais.

Quelques Commis, vêtus fort galamment, deſcendirent au rivage avec des trompettes & un cortége honorable. En approchant du Palais, ils en trouverent les bâtimens fort bas, mais d'une propreté qu'ils admirerent. Chaque côté de la porte avoit ſon corps-de-garde, rempli de ſoldats bien armés, qui étoient des Eſclaves du Gouverneur (85) & qui s'occupoient de divers ouvrages de main. Les Hollandois firent quelques fanfares à cette premiere entrée. Enſuite paſſant à la ſeconde, dont le portail leur parut fort beau, ils recommencerent à faire entendre le ſon de leurs trompettes. La cour eſt bordée,

(81) Page 262.
(82) Page 264 & ſuivantes.
(83) Page 276.
(84) P. 277.
(85) On a vû dans la Relation d'Houtman que le Roi étoit mineur.

entre ces deux portes, par des maisons fort basses, qui servent de logement aux gardes du Palais.

Delà ils passerent par une grande place, qui contient la Mosquée à droite, & de l'autre côté un corps-de-garde composé de Noblesse. C'étoit-là que le Sabandar, accompagné d'un grand nombre de Nobles, attendoit les Hollandois pour les introduire dans l'appartement du Gouverneur. De cette place il les fit passer par une autre porte, qui n'étoit pas moins belle que la précédente; après laquelle ayant traversé un petit ruisseau, ils entrerent dans la salle d'audience. Ce lieu étoit ouvert de tous côtés, & formoit une sorte de grand dôme, soutenu sur des piliers, avec de très-belles nattes étendues pour servir de siéges. Le Gouverneur, sans paroître mécontent d'apprendre qu'il parloit à des Hollandois, leur dit que s'ils venoient pour acheter du poivre ils étoient arrivés dans un tems fâcheux, parce que la récolte avoit été peu abondante, & que les Vaisseaux Chinois qui étoient actuellement en charge avoient achevé d'en faire hausser le prix. Ensuite il leur demanda s'ils étoient de la même Compagnie que deux autres Flottes de leur Nation qu'on avoit vûes à Bantam, & si leur dessein étoit de payer le poivre en argent ou en marchandises. La réponse des Hollandois lui causa tant de satisfaction, qu'après leur avoir promis sa protection pour leur Flotte & pour leur commerce, il leur offrit une maison bâtie de pierre, où leurs marchandises seroient en sûreté contre le feu & les voleurs. Ils le remercierent de ses offres, mais en se reservant la liberté d'en user suivant leurs intérêts. A leur retour, l'Amiral charmé de l'accueil qu'ils avoient reçu, envoya des présens au Gouverneur, qui consistoient dans des miroirs dorés, du velours, & diverses curiosités de l'Europe. Le Sabandar se rendit le même jour à bord, sans aucune marque de défiance. Il y fut reçu au bruit des trompettes, & fort bien traité (86).

Favorable audience du Gouverneur.

Cependant lorsqu'il fut question de regler le prix des marchandises & des impôts, on s'apperçut non-seulement que le Gouverneur vouloit se prévaloir de la rareté du poivre, mais que dans le dessein de charger extraordinairement les Hollandois, il demandoit des droits excessifs pour l'ancrage; sans compter le cinquiéme & le huitiéme denier de toutes les marchandises qu'ils apportoient. On se fit donner, dans le même tems, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, une lettre que les derniers Vaisseaux Hollandois avoient laissée dans la Ville. Elle marquoit que *Wybrand Van Warwick*, Vice-Amiral de Van Nek, ayant passé par Madure & les Moluques, avoit laissé des Facteurs dans ces Isles. L'Amiral encouragé par cette espérance & rebuté des tributs de Bantam, se crut appellé plus loin par la fortune. Il prit la résolution de se rendre à Amboine ou à Ternate. Ce dessein fut communiqué au Gouverneur, qui, fort mécontent à son tour, regréta de voir échapper les profits qu'il avoit espérés, & n'épargna rien pour arrêter les Hollandois par d'autres offres. Mais ils s'excuserent sur la nécessité où ils étoient de se conformer à la lettre qu'ils avoient reçue; & leur départ se fit avec tant de civilité, que le Gouverneur ne leur refusa ni des vivres, ni la permission de prendre dans la Ville un Interprête & un Pilote. Observons que le 28 de Mars 1600, jour auquel ils mi-

Changemens qui obligent les Hollandois de quitter Bantam.

Ils n'avoient point d'établissement en 1600.

(86) Page 278 & 279.

Vander Hagen. 1600.

rent à la voile, la Compagnie des Indes occidentales n'avoit encore aucune efpéce d'établiffement dans l'Ifle de Java (87).

Les calmes fréquens rendirent leur voyage ennuyeux, jufqu'au 2 de Mai, qu'ils arriverent devant l'Ifle d'Amboine. Le *Soleil* y jetta l'ancre; mais la *Lune* & l'*Etoile* entraînés par la force des courans, furent portés fur la côte de Banda, où l'Amiral n'apprit que douze jours après, par une de leurs chaloupes, qu'ils étoient tous deux en fûreté, & qu'ils efpéroient y trouver leur cargaifon. Les apparences étoient moins heureufes à Amboine. La plus grande partie du girofle étoit vendue & déja tranfportée. Il falloit attendre la nouvelle récolte. Ce délai, qui devoit être de fix mois, auroit caufé de l'impatience à l'Amiral, s'il n'avoit eu vraifemblablement d'autres ordres & l'occafion de les exécuter. Les *Orancaies*, ou la Nobleffe du Pays, étoient en guerre contre les Portugais. Ils implorerent fon fecours. Quel prétexte plus favorable pour vanger tant d'outrages que les Hollandois avoient reçus de ces cruels ennemis, & pour les chaffer, s'il étoit poffible, d'une Ifle où la Compagnie avoit tant d'intérêt à s'établir? Cependant l'Auteur du Journal ajoûte modeftement que l'Amiral refufa d'abord, *avec beaucoup de civilité* (88) le fecours qu'on lui demandoit, mais qu'*ayant été fort preffé* il réfolut enfin d'affifter les Infulaires de fix chaloupes armées (89). Dans cette vûe les chaloupes de la *Lune* & de l'*Etoile* furent appellées de Banda, avec les plus braves gens de ces deux Vaiffeaux.

L'Amiral entreprend de faire la guerre aux Portugais d'Amboine.

Elle tourne mal pour les Hollandois.

Le 25 du même mois, l'Amiral defcendit dans l'Ifle, à la tête d'un corps de Hollandois, pour fe joindre aux Infulaires. Il devoit former par terre le fiége du Fort Portugais; tandis que les chaloupes, fuivies de plufieurs galeres Indiennes, l'attaqueroient du côté de la mer. Mais les Portugais avoient élevé, fur le bord de l'eau, des batteries qui rendirent l'approche des chaloupes impoffibles. Elles tenterent, dans la baie du Fort, une defcente dont le fuccès ne fut pas plus heureux. On crut pouvoir laver cet affront en faifant avancer le Vaiffeau même, & l'on fe flatta de prendre du moins une carraque chargée de girofle, qui étoit fous le Fort. Mais cette entreprife fut tentée inutilement. Après un fiége de deux mois, les Hollandois ne voyant pas la dixiéme partie des troupes que les Infulaires avoient promifes, furent obligés de fe retirer. Ce ne fut pas fans avoir fait tirer encore quelques boulets fur le Fort & fur la carraque, & fans les avoir fommés de fe rendre. Mais les Portugais fe mocquerent tranquillement de ces bravades (90), & les virent même punies par un évenement dont ils furent redevables au hazard. Un de leurs boulets donna dans la chaloupe de l'Amiral, mit le feu aux poudres & bleffa feize hommes, dont l'un mourut & les autres ne guerirent qu'après avoir fouffert de longues douleurs. L'attaque d'ailleurs n'avoit pas dû être fort animée, puifque les Hollandois n'y firent pas d'autre perte (91).

Adroit & heureux parti que l'Amiral tire des Infulaires.

Ils fe reduifirent d'abord à charger leur Vaiffeau de tout ce qui reftoit de vieux girofle. Mais lorfque la *Lune* & l'*Etoile* furent arrivés de Banda avec leur charge, leurs idées s'étendirent jufqu'à former la réfolution de conftruire un

(87) C'eft le but qu'on s'eft propofé en donnant plus d'étendue à cet Extrait qu'il n'en mérite d'ailleurs. On veut auffi faire remarquer la guerre d'Amboine & l'érection du Fort Hollandois.

(88) Page 282.

(89) *Ibidem.*

(90) Page 283.

(91) *Ibid.*

Fort dans l'Isle d'Amboine, & d'y laisser une garnison. Ils commencerent une alliance avec les Insulaires, sous le prétexte d'unir leurs forces pour résister conjointement aux Portugais. Les conditions portoient que les Insulaires travailleroient à bâtir un Fort sur le modéle qui leur seroit tracé; que les Hollandois y mettroient des hommes, du canon, des munitions & des vivres; & que pour reconnoître un si important service tout le girofle de l'Isle leur seroit livré à un prix constant, sans qu'aucune autre Nation pût y prétendre. Un traité de cette nature méritoit bien qu'on n'apportât point de lenteur à l'exécution. Les Insulaires furent pressés de travailler à la construction du Fort. Il fut achevé en moins de six semaines. On y mit une assez bonne artillerie, dont cinq piéces étoient de fonte. On y laissa du plomb, de la poudre, & tout ce qui étoit nécessaire aux besoins d'une garnison de vingt-sept Hollandois, dont Jean Dirks Sanneberg fut nommé Gouverneur (92).

VANDER HAGEN. 1600.

Il fait un Traité avantageux à la Compagnie & bâtit un Fort.

Vander Hagen partit d'Amboine le 6 d'Octobre, plus satisfait sans doute du service qu'il venoit de rendre à la Compagnie, que de tout autre fruit de son voyage. Il acheva la charge de son Vaisseau à Bantam; d'où ayant remis à la voile, le 14 de Janvier 1601, avec cinq autres Vaisseaux Hollandois qui retournoient aussi en Europe, ils arriverent tous heureusement au Texel dans le cours de la même année (93).

§. II.

Wolphart Harmansen.

HARMANSEN. 1601.

Introduction.

L'Auteur de ce Journal fait observer (94) qu'au commencement du dix-septiéme siécle, la navigation aux Indes orientales devint une entreprise si commune en Hollande, qu'on ne cessa plus de voir partir tous les ans un grand nombre de Vaisseaux. Il ne faut pas s'attendre que tous ces voyages ayent été signalés par des évenemens d'importance. Leur plus grand mérite est d'avoir suivi par degrés à former la puissance de la Compagnie Hollandoise dans les Indes, les uns par les simples voies du Commerce, d'autres par celles de la ruse & de la négociation, & d'autres par celles des armes. Le tems de la décadence étoit arrivé pour les Portugais, & *Wolphart Harmansen* eut la gloire d'être appellé par la fortune à leur porter les premiers coups. C'est ce qui distingue cette relation de celles qui n'ont offert jusqu'à présent que des avantures de mer & des entreprises de commerce, ou du moins, que de legers essais du courage & des grandes vûes de la Nation Hollandoise.

Départ & nombre des Vaisseaux.

La Flotte qui partit du Texel le 22 d'Avril 1601, sous le commandement de l'Amiral *Harmansen*, étoit composée de cinq Vaisseaux, dont le principal nommé le *Gueldre*, n'étoit que de 520 tonneaux; mais ils étoient tous fort bien armés. Ils firent voile de conserve avec une autre Flotte, qui partoit, pour l'ancienne Compagnie, sous l'Amiral *Van Heemskerk* : l'Auteur du Journal ajoûte, & sous Jean *Grenier* pour la nouvelle (95); ce qui laisse en doute pour laquelle des deux *Harmansen* entreprenoit le voyage; à moins qu'on ne veuille

(92) Pages 284 & 285.

(93) Page 287.

(94) Journal du Voyage de Wolphart Harmansen, *ubi sup.* p. 316.

(95) Plus bas il le nomme Vice-Amiral de la Flotte de Heemskerk.

HARMANSEN. 1601.

conclure de la premiere observation, qu'il étoit employé par divers Marchands particuliers.

Signaux soigneusement reglés.

Les signaux, qui furent reglés avec un soin dont on n'avoit pas encore vû d'exemple sur les Flottes de la Compagnie, & les autres résolutions du Conseil, semblerent annoncer des projets extraordinaires. *Harmansen* s'étant séparé de Heemskerk & de Grenier le 8 de Mai, continua heureusement sa route jusqu'à la hauteur de cinq degrés cinquante minutes. Il n'avoit fait aucune rencontre jusqu'au 6 de Juin, qu'un bâtiment s'étant fait voir, on détacha deux chaloupes qui l'amenerent à la Flotte. C'étoit une caravelle, qui venoit de *Villa nova*. Elle étoit chargée de vins & d'amandes pour Fernambuc. Les gens de l'équipage déclarerent qu'on avoit fait partir de Lisbonne sept carraques, avec quantité de Soldats qui étoient menés par force aux Indes orientales, & que deux autres étoient prêtes à les suivre. Ils ajoûterent que cinq jours auparavant ils avoient découvert une Flotte Hollandoise. Ce bâtiment ayant fait route avec l'Amiral jusqu'au lendemain, n'en fut séparé que par un grain de vent qui rompit son artimon & qui le força de demeurer en arriere. Mais loin de lui faire aucune insulte, on lui donna ce qui convenoit à ses besoins, & l'Amiral lui fit quelques présens de pure civilité; faveurs qu'une barque Hollandoise n'auroit pas reçûes des Portugais. Le même jour à la hauteur de cinq degrés, *Grenier*, Vice-Amiral de Heemskerk, réjoignit Harmansen avec son Vaisseau. Il raconta que le 19 de Mai, à la hauteur de 24 degrés, sa Flotte avoit rencontré douze ou treize Vaisseaux Portugais, dont le Vice-Amiral, qui étoit de six cens tonneaux, avoit percé au milieu des Hollandois & leur avoit accroché un yacht, avec de furieuses décharges de mousqueterie qui y avoient causé beaucoup de désordre; que les Portugais auroient enlevé ce bâtiment, sans le secours qu'il avoit reçu; que lui-même, il s'étoit trouvé au milieu d'onze Vaisseaux de la Flotte Portugaise, & que dans ce danger il n'avoit pas eu d'autre ressource que la légereté de ses voiles; que les ennemis avoient chassé sur lui tout le jour, & qu'enfin sur le soir il les avoit perdu de vûe; qu'il ignoroit ce qui étoit arrivé aux autres Vaisseaux Hollandois, mais qu'il ne doutoit pas que le yacht n'eut beaucoup souffert, & que l'Amiral avoit perdu un Trompette, sans compter cinq hommes blessés (96).

Bonté Hollandoise.

Heemskerk rencontre des Portugais.

Harmansen comprit qu'il y avoit peu de ménagemens à garder avec les Portugais, & que si la générosité étoit une vertu elle devoit toujours marcher à la suite de la prudence. Ses réglemens furent renouvellés sur chaque bord avec de nouvelles précautions. Le 12 d'Août, il prit la résolution de relâcher à l'Isle Maurice, pour y prendre de l'eau & des vivres qui commençoient à lui manquer. Il s'y étoit fait précéder apparemment du yacht le *Pigeonneau*, puisque l'Auteur raconte qu'un mois après on vit revenir ce bâtiment, avec un François qu'il amenoit de cette Isle. Ce François s'étoit embarqué en Angleterre, quelques années auparavant, sur un Vaisseau qui en étoit parti avec deux autres, pour faire le voyage des Indes. Il raconta que les Anglois, après avoir perdu un de ces bâtimens près du Cap de Bonne-Espérance, avoient été contraints par la mort d'une grande partie de leurs gens de brûler leur Vice-Amiral & de n'en faire qu'un, des deux qui leur restoient; que les maladies ayant

Avantures étranges d'un François.

(96) Pages 321 & 322.

continué de les affoiblir, & ne leur laissant plus assez de bras pour la manœuvre, ils avoient échoué sur la côte de *Pulo Bontan*, proche de Malaca, où tout le reste de l'équipage étoit mort, à la reserve de sept hommes; lui, quatre Anglois & deux Négres. Ces malheureux, suivant le même recit, ne pouvant suffire à la conduite de leur Vaisseau, s'étoient emparés d'une Jonque Indienne, dans le dessein de retourner en Angleterre. Ils avoient navigué long-tems avec beaucoup de bonheur. Mais les Négres, dans le regret apparemment de s'éloigner de leur pays, avoient formé le dessein d'une trahison qui avoit été découverte, & la crainte du châtiment les avoit portés à se jetter dans la mer. Diverses agitations avoient conduit les cinq Européans à l'Isle Maurice, mais leur bonne intelligence n'y avoit pas duré plus de huit jours. Le François vouloit y demeurer, pour attendre ce qu'il plairoit au Ciel d'ordonner de leur sort, & pour rendre leur Jonque plus capable de résister aux flots. Les Anglois s'étoient obstinés à n'y pas faire un plus long séjour, & s'étoient remis tous quatre en mer, dans l'esperance de retourner en Angleterre. Ainsi le François étoit demeuré seul dans une Isle absolument déserte. Il y avoit passé dix-huit ou vingt mois, vivant de dattes & de chair de tortues. Cependant il paroissoit aussi vigoureux qu'aucun Hollandois de la Flotte. Mais on reconnut qu'il avoit la tête légere & le cerveau altéré. La présence d'esprit lui manquoit lorsqu'on le faisoit parler trop long-tems, ou qu'on lui faisoit un trop grand nombre de questions. L'Auteur observe que cette foiblesse n'avoit rien de surprenant, après la solitude & la misere où il avoit vêcu, & sur-tout après une grande maladie qu'il avoit essuyée, pendant laquelle ses habits étoient tombés en lambeaux & l'avoient laissé presque nud (97).

Route des Hollandois jusqu'à Palimban.

On gouverna jusqu'au 26 de Septembre vers l'Isle Maurice, qu'on eut beaucoup de peine à découvrir, & qu'on manqua même après l'avoir apperçue; mais y étant enfin revenus, on employa jusqu'au 20 d'Octobre à s'y rafraîchir. Le premier de Novembre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on se trouva le soir sur trente brasses d'un fond de coquillages blancs, & quelquefois de pierres semblables à des pois. On étoit, suivant l'estime des Pilotes, proche du Banc de *Garresans*, qu'on s'efforça d'éviter en gouvernant au Nord pour se rendre au-dessous (98). Le 19, à la hauteur de sept degrés trente-trois minutes, on découvrit une Isle inconnue, dont on n'étoit éloigné que de deux lieues, Nord quart de Nord-Ouest. Le terrain en étoit bas, & sa longueur paroissoit de l'Est à l'Ouest. Quelques-uns la prirent pour l'Isle de S. Roch. Les jours précédens, depuis le 9, on n'avoit pas cessé de voir de si grandes houles, d'un vent qui étoit le plus souvent Ouest, qu'on s'étoit imaginé que la mer brisoit contre quelque rocher (99).

Le 17 de Décembre, à la hauteur de trois degrés cinquante quatre minutes, on crut reconnoître que les courans portoient vers le golfe de Bengale, dont on étoit fort proche, & l'on jugea qu'ils y faisoient entrer la Flotte. Quelques jours après, on vit flotter des morceaux de terre & des roseaux. On apperçut plusieurs serpens, & un arbre entier qui suivoit le mouvement des vagues; tous signes de terre, qui furent confirmés le 23 par la vûe de l'Isle

(97) Page 325 & suivantes.
(98) Page 334.
(99) Pages 335 & 336.

HARMANSEN. 1601.

d'*Enganno*, & le 25 par celle de l'Isle de *Bonne fortune*. On s'engagea dans le détroit de Bantam, où l'Auteur observe (1) que ceux qui arrivent sur la brune doivent prendre leur cours à l'Est-Sud-Est jusqu'à l'Isle Blanche, qui est à droite, & qui est éloignée de cette partie d'environ douze lieues. La variation y est d'un demi-rhumb (2). Enfin l'on arriva devant la Ville de Palimbam.

Fâcheuse nouvelle pour les Hollandois.

Le dessein de l'Amiral étoit de prendre des informations sur l'état des Indes, pour regler sa course par ces lumieres. Une pirogue de Chinois, qui vint d'elle-même à bord, lui en apporta de fort étranges. On lui apprit qu'il y avoit actuellement devant Bantam une armée navale de Portugais, composée de trente voiles, qui consistoient en huit gros galions de six à huit cens tonneaux, douze fustes & huit frégates; que tous ces Vaisseaux étoient bien armés, & qu'ils avoient été rassemblés de Goa, de Cochin & de Malaca, sous l'Amiral Dom André Furtado de Mendoza, pour assiéger la Place par mer & par terre, dans l'unique dessein d'empêcher qu'on n'y accordât la liberté du Commerce aux Hollandois (3).

Conseil qu'ils tiennent près d'une Flotte Portugaise.

Cette nouvelle fut regardée d'abord comme un sujet de terreur. On laissa tomber l'ancre devant Palimbam, & l'Amiral fit le signal du Conseil. Les délibérations furent longues & convenables à l'importance des conjonctures. Ici l'Auteur du Journal reprend toute l'histoire du Commerce moderne, comme un prélude nécessaire pour justifier les résolutions du Conseil Hollandois. Il seroit inutile de le suivre dans une excursion qui n'ajouteroit rien à l'idée qu'on a dû prendre, au premier Tome de ce Recueil, des conquêtes, des établissemens & du Commerce des Portugais (4). Sans remonter si loin sur nos traces, il suffit de remarquer que dans la possession de tant d'avantages, les Portugais avoient fort bien compris que pour s'y conserver il falloit interdire la navigation des Indes aux Etrangers, & y demeurer seuls maîtres du Commerce. Dans cette vûe ils s'étoient emparés d'un grand nombre de Places, de Villes & de Royaumes entiers, la plûpart subjugués par la force des armes, où ils avoient élevé des Forteresses & mis des garnisons pour tenir les Peuples en bride. A l'égard des Princes & des Etats qu'ils n'avoient pû mettre sous le joug, ils avoient fait avec eux des ligues & des alliances dont ils ne tiroient pas moins d'utilité que de leurs garnisons & de leurs Forts, parce qu'ils avoient l'adresse de persuader à toutes ces Puissances qu'ils ne se proposoient que leur interêt commun.

Remarques sur la haine des Portugais pour les Hollandois.

Cependant la connoissance de ces difficultés n'avoit pas empêché d'autres Nations de l'Europe d'entreprendre le voyage des Indes. Elles avoient conçu à leur tour que les mers étant ouvertes, on pouvoit prendre la même route que les Portugais; qu'il ne falloit pas les en croire lorsqu'ils s'attribuoient l'empire exclusif de toutes ces grandes régions; qu'il y avoit sans doute quantité de pays dont ils n'avoient pû se rendre maîtres; que ces pays devoient produire aussi des épiceries & d'autres marchandises précieuses; enfin, que sans contester aux premiers Conquerans les biens dont ils étoient en possession, il étoit

(1) Le Lecteur doit s'appercevoir qu'on supprime les parties inutiles de ces détails, pour ne laisser que ce qui peut servir à la navigation.

(2) Page 538.

(3) *Ibidem*.

(4) Voyez l'Introduction qui est à la tête du premier Tome, & toutes les Relations de ce Recueil.

permis

permis de tirer des autres parties des Indes les richesses qu'elles accorderoient volontairement. C'étoit sur ces principes que les Hollandois avoient commencé leurs navigations. Ils avoient trouvé dans divers Ports Indiens, où le vent les avoit conduits, de la disposition à les recevoir, & sur-tout une haine mortelle pour les Portugais. Ils avoient profité de cette heureuse ouverture; & sans aucun dessein de troubler les anciens maîtres, ils continuoient, en paisibles Marchands, un Commerce dont les fruits justifioient toutes leurs esperances. De quel droit les Portugais vouloient-ils s'opposer au progrès de leur travail & de leur industrie?

HARMANSEN. 1601.

Tels furent les raisonnemens du Conseil Hollandois. Il ne faut pas douter que le ressentiment de quantité d'outrages, essuyés par les Vaisseaux de la Compagnie dans toutes les occasions où les Portugais s'étoient crûs les plus forts, n'eût autant d'effet pour animer les résolutions. Mais on conclut, avec une ardeur unanime, que ne devant s'attendre qu'à de nouvelles insultes, de la part d'une Flotte qui n'étoit armée que pour la ruine du Commerce Hollandois, il falloit l'attaquer, malgré l'inégalité des forces, avec le triple motif d'acquerir de l'honneur à la Patrie, d'assurer la liberté du Commerce, & de remplir le serment par lequel on s'étoit engagé au service des Intéressés (5).

Les Hollandois prennent le parti d'attaquer la Flotte Portugaise.

L'Auteur du Journal nomme cette entreprise *un évenement des plus considérables & digne de la valeur des anciens Romains* (6). Il fait admirer, comme une disposition de la Providence, que les Portugais ayant eu dessein de se présenter devant Bantam dès le mois d'Août, eussent été retenus par les vents & qu'ils ne fussent arrivés que le 24 de Décembre; c'est-à-dire, le jour même auquel cinq Vaisseaux Hollandois arrivoient dans le même pays (7). Il observe encore que suivant l'usage établi, cette petite Flotte avoit démonté son canon, comme inutile jusqu'au Détroit de la Sonde. Elle auroit été surprise dans cet état, qui l'auroit fait tomber infailliblement entre les mains des Portugais, *si Dieu, dont la protection n'abandonne jamais les siens*, ne l'eût fait avertir du péril par un messager, dont le zéle officieux *doit passer pour un vrai miracle* (8). Ce messager fut un Chinois, qui crut rendre un service signalé à des Marchands étrangers. En effet, il étoit tems encore d'éviter la rencontre de l'ennemi. Mais on prit un parti bien différent. *Dieu*, suivant le langage du même Ecrivain, *fortifia ses Serviteurs & leur inspira du courage* (9). Les Hollandois firent entrer aussi, dans leurs motifs, l'esperance de faire lever le siége de Bantam, & de sauver une Ville amie de leur Nation, dont la ruine ne pouvoit être que funeste au Commerce des Provinces-Unies.

Grandeur de cette entreprise.

Harmansen ayant fait déclarer aux cinq Vaisseaux la résolution du Conseil, on travailla aussi-tôt à mettre bas les branles & à démolir les cabanes qui étoient sous les hauts-ponts. On jetta dans les flots tout ce qui ne put être mis à l'écart, pour faciliter la manœuvre & tous les mouvemens du combat. L'artillerie, les armes, tout ce qui devoit servir à l'action fut préparé dans l'espace d'une nuit; & le lendemain, avant le jour, la Flotte leva l'ancre au signal d'un feu dont on étoit convenu.

Préparatifs des Hollandois.

Le 27 Décembre, vers le coucher du soleil, on découvrit l'armée Portu-

(5) Page 338.
(6) Page 343.
(7) Page 347.
(8) *Ibidem.*
(9) *Ibid.*

HARMANSEN. 1601.

Combats réitérés.

gaiſe, qui avoit poſté deux galions, pour garde avancée, ſous la pointe occidentale de l'Iſle *Penſano*. A la vûe des Hollandois, pluſieurs bâtimens ennemis ne ſoupçonnant pas que des Marchands qui arrivoient de l'Europe fuſſent diſpoſés à les recevoir, s'avancerent bruſquement pour tomber ſur eux & s'en ſaiſir les premiers. Ils ne firent point attention qu'ils s'éloignoient trop les uns des autres, & qu'il leur ſeroit difficile de ſe dégager dans le beſoin. Auſſi furent-ils ſi maltraités du premier feu, qu'ils n'eurent l'obligation de leur retraite qu'au malheur de l'Amiral Hollandois. Un de ſes canons, qui vint à crever, incommoda le gouvernail & rompit la barre. Le Vice-Amiral *Hans Brower*, qui ne put être informé de cet accident, continua de combattre, & lâcha tant de bordées ſur une caraque de Malaca qu'il lui enfonça les deux côtés. Cette intrépidité de cinq Vaiſſeaux parut étonner les Portugais. Ils ſe retirerent, pour aller mouiller ſous l'Iſle de *Penſano*. L'accident qui étoit arrivé à l'Amiral Hollandois obligea auſſi le reſte de ſa Flotte d'aller jetter l'ancre avec lui ſous une autre Iſle. Le 28 amena un ſi gros tems, qu'il fut impoſſible de manœuvrer les voiles & de manier le canon. Les Hollandois regarderent cet obſtacle comme une nouvelle faveur du Ciel, qui donnoit du tems à l'Amiral pour rétablir parfaitement ſon gouvernail (10).

Le même jour au ſoir, ils prirent la réſolution d'envoyer pendant la brune un canot, avec une lettre, au Roi de Bantam, pour lui donner avis de ce qu'ils avoient entrepris pour ſon ſervice. Le canot revint à bord, ſans avoir pû avancer contre la marée. On n'étoit qu'à une lieue & demie des Portugais; mais ſous le vent. La terreur qu'on avoit remarquée parmi eux ne permettoit pas de craindre qu'ils profitaſſent de cet avantage pour recommencer l'action. Cependant les Hollandois auroient eu trop de regret de voir échapper leur proie. Ils apperçurent quatre galeres ennemies, qui étoient auſſi ſous le vent du gros de l'armade, & qu'ils ſe flatterent de pouvoir joindre. Le 29, ayant remis à la voile, ils s'en approcherent aſſez pour leur lâcher toutes leurs bordées. Le feu devint terrible de part & d'autre. Les galeres combattoient en ſe retirant; mais comme elles avoient auſſi le vent en proue, deux Vaiſſeaux Hollandois, l'*Utrecht* & le *Gardien*, en aborderent chacun une. Celle où l'*Utrecht* avoit jetté le grapin, étoit déja ſi percée de coups, que l'équipage, au lieu de penſer à ſe défendre, s'efforça de monter dans le navire Hollandois pour y trouver un azile contre les flots. La crainte qu'il n'y devînt le plus fort, obligea les Hollandois d'en précipiter la plus grande partie dans les flots. Ces malheureux y périrent, & l'on ne ſauva que le Capitaine & quelques Portugais. L'équipage étoit de quatre-vingt-trois hommes; vingt-trois Portugais & ſoixante Indiens. Le Capitaine ſe nommoit *Dom Franciſco de Souza*, fils de *Dom Juan de Teves*, Contador-major de Liſbone (11).

Les Portugais perdent deux galeres.

Circonſtances de cette perte.

La ſeconde galere, que le *Gardien* avoit accrochée, fit acheter la victoire plus cher. Le Capitaine étoit un homme âgé, qui ſe nommoit *Dom André Rodrigues Paliota*, & qui ſervoit depuis trente-deux ans dans les Indes. Son obſtination lui couta la vie, d'un coup de demi-pique qui lui traverſa le corps, & fit faire main-baſſe ſur tout l'equipage, dont il ne ſe ſauva que trois Portugais. On enleva le canon & les pierriers des deux galeres; & quoiqu'elles

(10) Pages 348 & 349. (11) Pages 351 & 352.

fussent chargées de riz & d'autres vivres, on prit le parti de les brûler toutes deux (12).

HARMANSEN. 1601.

L'Amiral Hollandois apprit alors, des prisonniers, le détail des forces Portugaises. On comptoit dans ce grand armement cinq galions de Goa, dont l'un étoit monté par Dom André Furtado de Mendoza, leur Amiral; un autre, par le Vice-Amiral *Thomé de Juza de Reucha*, & trois par des Capitaines d'une naissance distinguée; deux caraques de Malaca & une de Cochin; deux fustes & deux galeres de *Minar* & de Ceylan; deux galions de Malaca; deux jonques & sept *Bantines* ou yachts à rames. Tous ces bâtimens portoient huit cens soldats Portugais, sans y comprendre les équipages, qui étoient tous composés de Négres ou d'Indiens. On ne parle point d'une autre caraque de Malaca, qui avoit été détachée avec dix-huit fustes pour se rendre à Ceylan; voyage non moins funeste, dont il ne revint qu'une seule fuste, qui fut prise aussi par les Hollandois. Les prisonniers ajouterent qu'il y avoit quatre autres Vaisseaux Portugais & un yacht dans le Port d'Achin, & que leur armée n'attendoit pas d'autre renfort que celui qui devoit partir de Goa au commencement d'Avril (13).

Eclaircissemens tirés des prisonniers.

La Flotte Portugaise avoit été témoin de l'infortune de ses deux galeres, sans faire aucun mouvement pour les secourir, quoiqu'elle n'eût pas cessé d'avoir l'avantage du vent & que les Hollandois eussent à combattre cet ennemi de plus. Cependant, pour ne pas demeurer tout-à-fait dans l'inaction, elle mit le feu à deux de ses propres bâtimens, dont elle espera que les flammes pourroient être funestes à ses ennemis. Mais le vent, qui les poussoit avec beaucoup de rapidité, ne servit qu'à les faire entiérement consumer avant qu'ils fussent parvenus aux Vaisseaux Hollandois (14).

La Flotte Portugaise se conduit mal.

Harmansen, animé par sa victoire, mit à la voile le 31, dans la résolution d'aller braver ses ennemis sur leurs ancres. Ils se mirent aussi sous les voiles, & les Hollandois crurent l'action prête à s'engager. Cependant un calme qui survint ayant rendu l'approche difficile, ce fut en vain que les Hollandois recommencerent le lendemain leur manœuvre & porterent droit sur la Flotte Portugaise. Après avoir paru disposée à les recevoir, elle dériva, malgré le pavillon rouge que Furtado avoit arboré, & qui ne put donner à ses gens une envie de combattre qu'ils n'avoient pas. Ainsi les Hollandois passerent sans opposition, & porterent eux-mêmes à Bantam la nouvelle de leur triomphe (15). Ils y furent reçus comme les libérateurs de la Ville, & l'on verra dans la suite combien cette heureuse témérité devint avantageuse à leur Commerce. Elle ne leur avoit couté qu'un homme; mais leurs blessés étoient en grand nombre. Ils prirent quelque-tems pour réparer leurs Vaisseaux; & quoique dans la disposition où des services de cette importance avoit mis la Ville de Bantam il dépendît d'eux d'y prendre leur charge, ils résolurent de continuer leur voyage aux Moluques (16).

Elle est bravée par les Hollandois.

Harmansen arrive triomphant à Bantam.

A leur retour, ils obtinrent facilement du Gouverneur de Bantam & des Habitans la permission d'y établir un Comptoir, dont les premiers Commis furent Nicolas *Gaeff* & Jean *Lodowickfen* (17). Dans le reste de la route, ces vainqueurs des Portugais reprirent la qualité de Marchands, pour ne s'occu-

Il y établit un Comptoir.

Son retour en Hollande.

(12) *Ibidem.*
(13) *Ibid.* & p. 353.
(14) *Ibidem.*
(15) Page 354.
(16) Page 355.
(17) Page 361.

Harmansen. 1601.

per que d'observations utiles à leur Commerce (18), & pour se rendre paisiblement dans leur Patrie, où ils arriverent au mois d'Avril 1603 (19).

§. III.

Ween. 1602.

Corneille de Ween.

Ce que cette courte Relation a d'utile.

C'Ette Relation ne mériteroit place ici qu'en faveur de son existence, & pour accorder à celui dont elle porte le nom un rang entre les Voyageurs, si deux actions éclatantes dont elle est presqu'uniquement composée n'appartenoient à l'Histoire des Voyages par la facilité qu'elles apporterent à d'autres entreprises. Harmansen avoit commencé à faire redouter le nom Hollandois dans les Indes. *Ween*, qui suivit immédiatement ses traces, parut persuadé, comme lui, qu'il étoit tems de renoncer à tous les ménagemens qu'on avoit gardés jusqu'alors avec les Portugais. Etant parti du Texel le 17

(18) Le 2 de Novembre 1602 on jetta la sonde, & l'on trouva cent quinze brasses d'eau, fond de coquillage. Sur le midi on la jetta encore, & l'on trouva cent quarante-cinq brasses. Sur le soir on ne trouva plus de fond, quoique la ligne fût de deux cens trente brasses. Cette manœuvre fit connoître avec certitude qu'on étoit par la hauteur de trente-cinq degrés de latitude du Sud, puisqu'on ne trouvoit plus de fond. *Page* 361. Il faut tenir pour certain que ceux qui veulent aller à l'Isle de Sainte Hélene & s'éloigner du Cap de Bonne-Esperance, lorsqu'ils sont à la hauteur de le pouvoir découvrir, prenant leur cours droit au Nord-Ouest sur la boussole tenue directement Sud & Nord, ne manqueront pas de décheoir environ cent lieues à l'Est de cette Isle; & en ce cas, il faut continuer de porter au Nord-Ouest, jusqu'à ce que l'on soit par la hauteur de seize degrés de latitude du Sud. C'est aussi une estime certaine pour ceux qui trouvent fond par les trente-six degrés, de conclure qu'ils sont Sud & Nord avec le Cap des Aiguilles. Il faut alors prendre son cours à l'Ouest Nord-Ouest, jusqu'à ce qu'on ait le Cap de Bonne-Espérance devant soi au Nord-Ouest, suivant l'estime. Ensuite il faut courir au Nord-Ouest sur la boussole tenue directement Sud & Nord, & naviguer toujours sur le même rhumb, jusqu'à ce que l'on soit par la hauteur des seize degrés. Alors on n'est plus éloigné que d'environ onze lieues Est de l'Isle Sainte Hélene. C'est l'expérience qu'on a faite dans le Navire le *Gueldres*, au mois de Novembre 1602.

Dans le même mois, le Vice-Amiral de la Flotte approcha si près du Cap, qu'il n'en fut qu'à la portée du petit canon; & quand il l'eut doublé, il courut la bande du Nord-Ouest sur la boussole tenue directement Sud & Nord, jusques par la hauteur des seize degrés, croyant que par cette route il gagneroit l'Isle de Sainte Hélene. Mais il eut le chagrin de se trouver à plus de cent lieues à l'Est de cette Isle.

Une Flotte de quatre Vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral *Schuermansz*, a fait la même expérience. Après avoir passé le Cap, ils ne virent point de terres. Mais ils avoient aussi trouvé fond sur quatre-vingt-dix brasses, par la hauteur de trente six degrés, par le travers du Cap des Aiguilles. Ensuite ils naviguerent jusqu'à la distance de quatorze lieues du Cap, suivant leur estime; d'où ils coururent au Nord-Ouest jusques par la hauteur de seize degrés, où ils étoient bien encore éloignés de l'Isle de quatre-vingt-dix lieues à l'Est, suivant l'indication de ce qu'ils avoient couru à l'Ouest. *Pages* 362 & 363.

Le 9 de Janvier 1603, on eut dès le matin la vûe de l'Isle *Fernando Laurentio*, qui demeuroit environ quatre lieues Ouest de la Flotte. La rade où l'on jetta l'ancre est au côté occidental de l'Isle, sur dix-huit, dix-sept & seize brasses, fond de corail. En y venant on laisse les terres à babord, comme on doit faire aussi à celles de Sainte Hélene; sans quoi on n'y sçauroit entrer. Ainsi il est bon d'avertir, quand on y vient par l'Est, de faire le tour du bout septentrional de ces Isles, pour gagner la rade. *Page* 365.

(19) Page 365. Un yacht de la Flotte, qui avoit été détaché près du Cap de Bonne-Espérance, pour chercher quelques Vaisseaux écartés, étoit déja arrivé à Middelbourg, & Harmansen l'apprit devant Plymouth, où il s'arrêta quinze ou seize jours.

WEEN. 1602.

Actions vigoureuses des Hollandois.

de Juin 1602, avec neuf Vaisseaux d'Amsterdam & d'Enchuyse, il s'arrêta le 22 d'Octobre dans la rade d'Annobon, où il ne trouva pas, dans le Gouverneur, plus de civilité que la plupart des autres Commandans Hollandois; mais résolu de venger une fois sa Nation de tous les outrages qu'elle avoit reçus dans cette Isle, il y fit une descente, qui fit prendre aux Portugais, après s'être inutilement défendus, le parti de se retirer dans les montagnes, & d'abandonner, à la discretion du Vainqueur, des rafraîchissemens qu'il ne leur avoit demandés qu'avec le dessein d'en payer le prix (20).

Ensuite ayant pénetré jusqu'à Macao, où il arriva le 30 de Juillet 1603, il s'y rendit maître d'une caraque Portugaise richement chargée pour le Japon, qu'il fit brûler jusqu'à fleur-d'eau, après en avoir enlevé toutes les richesses (21). Dans son retour vers Bantam, il découvrit le 18 de Septembre une grande Jonque, dans laquelle il soupçonna, dit l'Auteur, qu'il y avoit ou des Portugais, ou des effets qui appartenoient à cette Nation. Il l'attaqua, sur le refus qu'elle fit de se rendre. Les Hollandois en vinrent à l'abordage & tuerent tout ce qui eut le malheur de tomber sous leurs armes; c'est-à-dire, près de 80 Indiens. Ils apprirent de ceux qui furent épargnés, que la Jonque étoit Siamoise. Leur regret fut extrême, d'avoir massacré leurs amis & leurs alliés, des gens avec lesquels ils trafiquoient tous les jours (22). Mais le mal étant sans remede, ils se contenterent de relâcher le reste de ces malheureux avec leur Jonque. On peut se persuader néanmoins qu'ils garderent la cargaison, qui étoit de soies & d'étoffes précieuses; car loin de leur faire honneur de cette restitution, le Journal ajoute qu'après avoir achevé leur charge à Bantam, ils retournerent en Hollande avec leur riche butin (23). Il peut naître un embarras de ce récit: Ween n'a-t-il pas droit à la qualité de Pyrate autant qu'à celle de Voyageur?

Ween est pyrate autant que voyageur.

(20) *Ubi sup.* p. 366.
(21) *Ibid.* p. 367.
(22) Page 368.
(23) *Ibidem.*

On trouvera la suite de l'établissement des Hollandois, après la Relation suivante.



VOYAGE DE FRANÇOIS PYRARD, qui est le premier des François aux Indes Orientales (24).

§. I.

Route & Avantures de l'Auteur jusqu'aux Isles Maldives.

PYRARD. 1601.

Motifs de ce voyage.

L'Émulation, source de tant de vertus & de grandes entreprises, paroît avoir été le premier sentiment qui porta les Marchands de Bretagne à marcher sur les traces des Portugais & des Espagnols. Depuis près d'un siécle, l'Europe avoit retenti des exploits de ces deux Narions: Les Indes Orienrales étoient devenues comme leur proie, & l'on ne parloit qu'avec admiration des richesses qu'elles tiroient continuellement de ce fonds inépuisable, sans que les François, leurs plus proches voisins, aspirassent encore à les partager. Une Compagnie, formée à S. Malo, à Laval & à Vitré, entreprit, suivant les termes de l'Auteur, *de sonder le gué & de chercher le chemin des Indes pour aller puiser à la source.* Elle équipa, dans cette vûe, deux Navires, l'un de quatre cens tonneaux, nommé le *Croissant*, sous la conduite de *la Bardeliere*; l'autre, nommé le *Corbin*, de deux cens, sous celle de François *Grout du Clos-neuf. Pyrard*, qui s'embarqua sur le second, ne s'attribue pas d'autre motif que le desir de voir des choses nouvelles & d'acquerir du bien.

Départ des deux Vaisseaux.

Mauvais augures pour la route.

Dans le récit d'un Voyageur fidéle & judicieux, les circonstances d'une longue & malheureuse navigation deviennent autant de leçons utiles, qui méritent d'être soigneusement recueillies (25). On partit de S. Malo le 18 de Mai 1601. La fortune n'avoit pas pris les deux Navires sous sa protection. A peine eût-on fait quelques lieues en mer, que le mât de misene s'étant rompu sur le *Corbin*, il fallut employer les Charpentiers de l'un & de l'autre Vaisseau pour le réparer. Un effet plus fâcheux de cette premiere disgrace, fut le découragement de la plupart des voyageurs & des matelots, qui la prirent pour un mauvais augure, & qui menacerent hautement d'abandonner le voyage si l'on relâchoit dans quelque Port de France. Pyrard ne désavoue pas que depuis l'embarquement, il avoit mal auguré du succès de sa navigation; mais il en apporte une cause plus juste. L'ordre & l'obéissance n'étoient pas connues dans les deux Equipages. On n'y entendoit que des juremens & des blasphemes. Il s'y élevoit continuellement des querelles, que les deux Chefs n'avoient pas le pouvoir d'appaiser. Enfin l'on y voyoit regner tous les vices.

Apparence de querelle avec plusieurs Vaisseaux Hollandois.

On reconnut, le 21, neuf gros navires Hollandois, de ceux qui se nomment *Hourques*, qui se disposerent d'abord à faire honneur aux navires de France. Ils passerent même sous le vent, marque de soumission la plus grande qu'on puisse donner en mer, & tirerent chacun leur coup. Mais leur Vice-Amiral ayant tiré à balle & percé les voiles du *Corbin*, la Bardeliere, qui

(24) C'est cette raison qui fait interrompre les progrès des Hollandois, pour mettre ce Voyage dans l'ordre du tems qui lui convient. *Voyez* à la fin du Journal de Pyrard, ce qui peut lui disputer le titre qu'on lui donne ici.

(25) C'est la distinction qu'on met toujours entre les bonnes & les mauvaises Relations.

commandoit en chef les deux François, crut la guerre annoncée par cette insulte. Il se hâta de tout disposer pour une vigoureuse défense ; & sans autre explication, il fit tirer deux coups de canon à balle au travers des voiles du Vice-Amiral Hollandois, pour le mettre lui-même dans la nécessité de s'expliquer. Surpris de le voir tranquille, il prit un autre parti, qui fut de profiter du vent pour aller à toutes voiles vers l'Amiral, & de lui tirer un coup à balle, en lui commandant d'amener les voiles. Il ne fut pas moins étonné de voir exécuter promptement son ordre, & de trouver l'Amiral fort allarmé d'une si vive expédition. On s'expliqua. Le canonier du Vice-Amiral étoit yvre ; & toute la faute paroissant tomber sur lui, les Hollandois offrirent de le livrer sur le champ, ou de le faire pendre eux-mêmes à la vergue. Le Général François demanda grace au contraire pour lui, & partit content de cette satisfaction.

Après avoir passé les Isles Canaries le 3 de Juin, & celles du Cap-Verd le 12 & le 13, on se trouva le 29 du même mois à cinq degrés de hauteur, où l'Etoile du Nord parut fort basse. On apperçut en même-tems celle du Sud, que les matelots nomment *la Croisade*, parce qu'elle est composée de quatre Etoiles en forme de croix. Quoiqu'elle ne soit pas à moins de vingt-sept degrés du Pole *Antarctique*, c'est sur elle, comme la plus proche, que les Pilotes se reglent & prennent la hauteur. Pyrard & ses compagnons virent ici une étrange quantité de poissons-volans, dont les aîles ressemblent à celles des chauve-souris. Il en tomboit beaucoup sur les deux Navires, où il devenoit très-facile de les prendre, parce que leurs aîles s'étant sechées dans leur vol, ils ne pouvoient se relever. L'Auteur trouva leur chair délicate. Les *Albacores*, les *Bonites* & les marsouins, donnerent aux deux équipages le plaisir d'une pêche continuelle, & leur servirent de rafraîchissemens. On voit, en approchant de la Ligne, du côté du Sud comme de celui du Nord, la même abondance de poissons-volans.

Témoignage de Pyrard sur la multitude de poissons-volans.

Les courans, par lesquels on fut emporté jusqu'à la vûe de la côte de Guinée, contre l'opinion des Pilotes, retarderent beaucoup la navigation. On n'arriva sous la Ligne que le 24 d'Août. » Ce jour, dit l'Auteur, ayant pris » la hauteur du Soleil à l'heure accoutumée, qui est le point de midi, il ne » fut trouvé aucune hauteur ; de sorte qu'on reconnut par-là que nous étions » sous la Ligne «. Il ne fait pas une description moins naïve des incommodités du passage. Comme il n'y a pas de Voyageurs où l'on en trouve tant de circonstances réunies, elle mérite d'être rapportée dans ses propres termes :

Courans dont l'effet est insensible.

» Depuis les sept ou huit degrés approchant de la Ligne, du côté du Nord » & autant du côté du Sud, on est fort incommodé de l'inconstance du tems » & des injures de l'air. La chaleur est si violente & si étouffante, que rien » plus ; ce qui corrompt la plupart des vivres. L'eau devient puante & pleine » de gros vers. Toutes sortes de chairs & de poissons se corrompent, même » les mieux salés. Le beurre que nous avions apporté étoit tout liquefié en » huile ; la chandelle de suif fondue. Les Navires s'ouvroient aux endroits » où ils ne trempoient point dans la mer. La poix & le goudron se fondoient » par-tout, & il étoit presqu'aussi impossible de demeurer dans le bas du Navire que dans un four. Il n'y a rien de si inconstant que l'air ; mais là c'est » l'inconstance même. En un instant il fait si calme que c'est merveille, & à » demie-heure de-là on ne voit & on n'entend de tous côtés qu'éclairs, que

Description remarquable du passage de la Ligne.

PYRARD. 1601.

» tonnetres & foudres les plus épouvantables qu'on puiſſe s'imaginer, principalement quand le Soleil eſt près de l'Equinoxe ; car alors on les remarque plus véhémens & plus impétueux. Incontinent le calme revient, puis l'orage recommence, & ainſi continuellement. Il ſe leve tout d'un coup un vent ſi impétueux, que c'eſt tout ce qu'on peut faire d'amener & mettre bas en diligence toutes les voiles, & on diroit que les mâts & vergues vont ſe briſer & le Navire ſe perdre. Souvent on voit venir de loin de gros tourbillons, que les mariniers appellent *Dragons* ; s'ils paſſoient par-deſſus les Navires, cela les briſeroit & les couleroit à fond. Quand on les voit venir, les mariniers prennent des épées nues & les battent les unes contre les autres en croix ſur la proue, ou vers le côté où ils voient cet orage, & tiennent que cela l'empêche de paſſer par-deſſus le Navire, le détournant à côté. Au reſte, ſous cet air les pluies y ſont fort dangereuſes ; car ſi une perſonne en eſt mouillée & ne change promptement d'habits, elle eſt bientôt après toute couverte de bubes & de puſtules ſur ſon corps, & des vers s'engendrent dans les habits. Nous étions contraints de couvrir nos Navires de toile-cirée, & nous ſervir de tentes & de pavillons, pour nous garantir tant de la pluie que du ſoleil. Il me ſeroit impoſſible de raconter par le menu toutes les extrêmités & les travaux que nous endurâmes à cauſe de ces calmes & *Travades*, (car ainſi s'appellent ces bouraſques) bien plus que ſi c'eût été en grand vent & même en tourmente, & même les Navires s'en uſent auſſi-tôt. Le Navire branle & va chancellant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à cauſe de la violence du grand *Loueſme* qui eſt en ces mers là ; mais lors du vent en poupe, les voiles tiennent le Navire ferme ; & s'il eſt à la bouline, il ne panche que d'un côté. Ces calmes ébranlent fort un Vaiſſeau & lui donnent bien des efforts, principalement à ceux qui ſont grands & chargés, & le plus ſouvent le font tellement entr'ouvrir, que par après s'il ſurvient quelque tourmente il ne peut pas réſiſter long-tems (*).

Les deux Vaiſſeaux tombent à l'Iſle d'Annobon.

Le 29 d'Août, on découvrit la terre à dix lieues, & la joie fût extrême dans les deux Navires, parce qu'ayant été rabbatus pluſieurs fois par les courans vers la côte de Guinée, ils commençoient à manquer d'eau. On reconnut bientôt l'Iſle d'*Annobon*. Le lendemain ayant pris terre, ſur la foi des Portugais, qui étoient maîtres de l'Iſle, on ſe repentit trop tard d'avoir eu cet excès de confiance à leurs promeſſes. Il en coûta la vie au Lieutenant du *Corbin*, & la liberté à pluſieurs matelots, qui furent rachetés à prix d'argent. On ne laiſſa pas de ſéjourner ſix ſemaines dans la même rade, mais ſans communication avec les habitans, dont on avoit éprouvé la perfidie, & dans la néceſſité de prendre le tems de la nuit pour s'approcher de quelques ſources d'eau fraîche, au riſque d'eſſuyer des coups de pierres & d'arquebuſes.

Deſcription de cette Iſle.

L'Iſle d'Annobon appartenoit alors à un Seigneur Portugais, & tout ce qu'il y avoit d'habitans de ſa Nation n'étoient que ſes Facteurs ou ſes Commis. Des naturels, qu'il regardoit comme ſes Eſclaves, il faiſoit tous les ans un Commerce conſidérable, ſuivant leur multiplication. C'étoit des Négres, qui alloient nuds, hommes & femmes, à l'exception des parties naturelles qu'ils couvroient de coton. Les femmes portoient leurs enfans ſur le dos, & leurs mammelles étoient aſſez longues pour les allaiter par deſſus l'épaule. La hau-

(*) Remarquez qu'on paſſe quelquefois la Ligne ſans ſe reſſentir de ces incommodités.

teur

teur de l'Isle est d'un degré & demi du Sud. Elle n'a que cinq ou six lieues de circuit; mais elle est haute, montagneuse, & toujours couverte de verdure. Les oranges & les ananas y croissent en abondance. Les bananes y servent de pain aux habitans. Les cocos leur fournissent du vin. Ils ne manquent pas de riz & de millet. Le coton fait leur principal revenu, & la mer qui les environne est remplie d'excellent poisson. Une petite Isle, qui n'en est éloignée que d'une lieue & demie, mais sans aucune sorte de verdure, sert de retraite à une prodigieuse quantité de pengouins (26), oiseaux un peu plus gros que nos pigeons & qui leur ressemblent beaucoup par le plumage. Leur chair, quoique noire, est nourrissante & d'assez bon goût. C'étoit une ressource pour les deux équipages, qui en prenoient tous les jours un fort grand nombre.

PYRARD. 1601.

Le scorbut oblige de gagner Sainte Helene.

La nécessité de trouver d'autres rafraîchissemens pour le scorbut, dont on commençoit à sentir les atteintes, détermina le Général à lever l'ancre. Le 16 d'Octobre, on prit la route de Ste Heleine, malgré les incertitudes du Pilote, qui ne se promettoit pas de la rencontrer avec les vents qui regnoient dans cette saison. On y arriva néanmoins le 17 de Novembre. Cette Isle est au seiziéme degré du Sud, à six cens lieues du Cap de Bonne-Espérance. On s'étoit flatté d'y trouver du bois propre à reparer le mât de misaine du Corbin; mais elle n'en produit pas de convenable à cet usage. Son air & ses eaux, qui sont d'une pureté admirable, ses fruits & la chair de ses animaux, retablirent la santé de tous les malades. On partit le 16 de Novembre, pour s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance. Trois jours après, on doubla les *Abrolhos*, qui sont des bancs & des écueils, vers la côte du Bresil, auxquels les Portugais ont donné ce nom pour tenir les Voyageurs en garde contre le danger. Ce nom signifie *ouvre les yeux;* conseil nécessaire à ceux qui seroient tentés de s'y engager, parce qu'il leur seroit fort difficile d'en sortir. Comme il n'est pas moins dangereux de s'approcher trop de la côte de Guinée, où l'air est fort mal sain, & où les calmes & les courans ont causé tant d'infortunes, l'Auteur exhorte les Navigateurs à se garantir également de ces deux perils, & leur représente, pour les rassurer, que l'espace ne manque à personne, puisqu'on ne compte pas moins de mille lieues de la côte d'Afrique à celles du Bresil. Il observe qu'après avoir doublé les *Abrolhos*, l'usage de la mer est de célébrer une fête qui dure un jour entier, & dans laquelle on élit un Roi pour y présider. Cette cérémonie vient des Portugais. Mais l'Auteur la condamne, parce que les réjouissances de cette nature consistant en festins, ne servent qu'à diminuer les liqueurs & les vivres, qui ne peuvent être trop ménagés dans le cours d'une longue navigation.

Abrolhos, écueils dangereux.

Fête des Abrolhos.

On croioit s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance, & l'on voioit déja sur les flots cette espece de Roseaux qu'on appelle *Trombes*, qui sont joints dix ou douze ensemble par le pied; sans compter une multitude d'oiseaux blancs tachetés de noir, que les Portugais ont nommés *Manches de velours* & qui commencent à se montrer à cinquante ou soixante lieues du Cap; lorsque dans une nuit obscure, dont l'horreur étoit redoublée par la pluie & par un grand vent, le *Corbin* se trouva fort près de terre & n'auroit pas évité de se briser contre des rochers qui s'avançoient dans la mer, si quelques matelots ne s'étoient apperçus du danger. On se hâta de reprendre le large, & d'avertir le Général par

(26) L'Auteur les nomme *Pingui*.

PYRARD. 1601. Cap des Aiguilles. Origine de son nom.

un coup de canon. Le jour suivant fit remarquer qu'on avoit passé le Cap de Bonne-Espérance, & qu'on avoit devant les yeux le Cap des *Aiguilles*. Pyrard observe qu'il porte ce nom parce que vis-à-vis le Cap, les aiguilles ou compas de mer demeurent fixes & regardent directement le Nord, sans décliner vers l'Est ni l'Ouest, & qu'après l'avoir doublé elles commencent à décliner au Nord-Ouest.

1602. Tempête qui jette les deux Vaisseaux dans l'Isle de S. Laurent.

L'intention du Général étoit de prendre sa route par le dehors de l'Isle de *Madagascar*, & dans cette vue il avoit quitté deux Vaisseaux Hollandois, qui allant aux Indes comme lui, devoient réjoindre leur Flotte dans la baie *Formose* sur la côte de Melinde. Mais l'ignorance de son Pilote lui fit suivre d'abord la terre de Natal, qu'il eut le bonheur à la verité de passer sans tempêtes, quoiqu'elles y soient très-fréquentes depuis les 33 degrés jusqu'à 28; mais le 7 de Février, s'étant apperçu qu'il s'étoit trompé, & s'obstinant à vouloir repasser la même côte pour retourner sur ses traces, il exposa ses deux Vaisseaux à tout ce que les flots ont de plus redoutable dans cette mer. Une tempête, qui dura quatre jours, présenta mille fois à Pyrard toutes les horreurs de la mort. Elle ne cessa que pour jetter les gens du *Corbin* dans un autre inquiétude. Non-seulement ils avoient perdu de vûe le Général; mais appercevant un grand mât qui flottoit autour d'eux, ils ne douterent pas que ce ne fût celui du *Croissant*, & que ce malheureux Vaisseau n'eût été submergé. Ils étoient épuisés de fatigues, & la plûpart accablés de maladies. Grout du Clos Neuf, leur Capitaine, proposa de prendre terre, parce que son Pilote, qui étoit Anglois, n'avoit jamais fait le voyage des Indes. On le supplia d'aller au plus près. C'étoit apparemment l'Isle de Madagascar. Mais cette entreprise même n'étoit pas sans danger, parce que dans tout l'équipage il n'y avoit qu'un Canonier Flamand qui eût quelque connoissance des côtes, & qu'on avoit peu de confiance à ses lumieres. A trente ou quarante lieues de l'Isle, la mer parut changée. Elle étoit jaunâtre & fort écumeuse, couverte de châtaignes de mer, de cannes, de roseaux, & d'autres herbes flotantes. Ce spectacle ne cessa point jusqu'au rivage. Enfin l'on découvrit la terre le 18 de Février; & le 19 au matin on jetta l'ancre dans la baie de St Augustin. Pyrard met sa situation à vingt-trois degrés & demi au Sud, sous le tropique du Capricorne.

On entre dans la Baye de S. Augustin.

Vers le milieu du même jour, on vit paroître un grand Vaisseau, qui fut bientôt reconnu pour le *Croissant*. Il avoit été beaucoup plus maltraité que le *Corbin*, & la plus grande partie de son équipage étoit malade. Le soir, un des deux Navires Hollandois qu'on avoit rencontrés au Cap des Aiguilles entra aussi dans la baie, & ne vint mouiller près des François qu'après les avoir reconnus. Son Capitaine, qui se nommoit le *Fort*, étoit né en Hollande, d'un François de *Vitré*. Il avoit déja fait le Voyage des Indes, & s'étoit acquis une faveur extraordinaire à la Cour d'*Achin*, dans l'Isle de Sumatra. Les trois Vaisseaux ayant presqu'également besoin de réparation, le résultat du Conseil, qui se tint en commun, fut de choisir d'abord un lieu commode pour y placer les malades. Le nombre en étoit grand sur les deux Vaisseaux François. On prit, au pied d'une haute montagne, sur le bord de la riviere qui tombe dans la baie, un endroit qu'on ferma d'une palissade de gros pieux, plantés l'un fort près de l'autre & entrelassés de grosses branches. On le couvrit de voiles; & pour défendre cette petite forteresse, on y mit quelques pieces de canon, avec une garde d'hommes sains, armés de mousquets & d'arquebuses.

Précautions pour la sûreté des malades.

Pyrard. 1602.

Secours qu'ils reçoivent dans la baye.

Pendant qu'on travailloit à réparer les Vaisseaux, il ne fut pas difficile de lier commerce avec les habitans de l'Isle, & de se procurer des vivres. Après quelques incertitudes, qui venoient de leur défiance, ils convinrent, par divers signes, de fournir toutes sortes de provisions pour de petits cizeaux, des couteaux, & d'autres bagatelles dont ils paroissoient faire beaucoup de cas. Ainsi l'on se trouva bientôt dans une grande abondance de bestiaux, de volailles, de lait, de miel & de fruits. Pour deux jettons, ou pour une cuilliere de cuivre ou d'étain, on obtenoit d'eux une vache ou un taureau. Mais leur industrie n'allant pas jusqu'à châtrer les animaux, il ne falloit espérer d'eux ni bœufs ni moutons. Un grand bois, qui bordoit la riviere, servoit de promenade pendant le jour à ceux qui avoient la force de marcher. Ils y trouvoient quantité de petits singes, un nombre surprenant de toutes sortes d'oiseaux, surtout des perroquets de divers plumages, & diverses especes de fruits, dont quelques-uns étoient fort bons à manger. Malgré tous ces secours, on avoit à combattre une chaleur si ardente, qu'avec des bas & des souliers on ne laissoit pas d'avoir les jambes & les pieds brûlés; ce qui non-seulement empêchoit de marcher, mais causoit souvent des ulceres difficiles à guérir. Les mouches, & d'autres insectes volans, étoient une incommodité dont il falloit se défendre nuit & jour. D'un autre côté, les matelots, après avoir jeûné sur la mer, se livroient à leur appetit sans discretion, & se remplissoient de viandes dont l'excès de la chaleur rendoit la digestion difficile. Aussi, loin de se rétablir, la plûpart furent attaqués d'une fiévre chaude, qui les emportoit dans l'espace de deux ou trois jours. Quarante-un François moururent de leur intempérance ou du scorbut. On avoit employé six semaines au travail, & les deux Vaisseaux se trouvoient en état de remettre à la voile. Mais le Général effrayé de la diminution de ses gens, & tremblant pour les suites d'un voyage qui étoit encore si peu avancé, prit la résolution d'enlever quelques habitans de l'Isle pour suppléer au nombre. Il y employa inutilement l'adresse & la force. Mais ce fut ensuite un bonheur, pour le *Corbin*, de n'avoir pas réussi dans cette injuste entreprise.

Triste situation des François.

Observations de l'Auteur sur Madagascar.

Pyrard donne à l'Isle de Madagascar plus de sept cens lieues de circuit, & demande qu'on se fie à son témoignage, parce que dans ses deux navigations il eut l'occasion d'en faire le tour. Son extrêmité, vers le Sud, est à la hauteur de vingt-six degrés, & celle du Nord à quatorze. Cette grande Isle est fort abondante en bestiaux (27). Les brebis portent trois ou quatre agneaux à la fois; ce que l'Auteur vérifie par ses propres yeux. La queue des beliers & des brebis pese jusqu'à vingt-huit livres. Toutes les especes de bestiaux appartiennent en commun aux habitans, ou plûtôt à ceux qui les prennent, parce que mangeant fort peu de viande ils ne prennent pas soin de les nourrir régulierement. Aussi la plûpart de ces animaux sont-ils sauvages, & l'on en voit des troupes de trois ou quatre cens. Les taureaux & les vaches ont sur le coû une grosse masse de graisse, du même goût que la queue des moutons. Mais en général leur chair n'est pas d'aussi bon goût ni aussi saine qu'en Europe. La nourriture commune de l'Isle est le poisson, les fruits & le laitage. Les singes y sont en très-grand nombre. Celui des perroquets est incroiable, & la chair n'en est pas moins bonne que celle des gros pigeons. Nos François s'en trouvoient si bien, qu'ils

(27) Voyez ci-dessous sa description. On n'a dessein ici que de faire un honneur particulier aux observations de Pyrard.

PYRARD. 1602.

en faisoient cuire cinquante ou soixante ensemble dans la même chaudiere. Les poules, les perdrix, les faisans & d'autres especes d'oiseaux ne sont pas moins communs dans l'Isle. On y voit quantité de cameleons, des lézards d'une grosseur monstrueuse, & des chauvesouris aussi grosses que les corbeaux. Les rivieres sont remplies de poisson, mais infestées d'un grand nombre de crocodiles.

La couleur des habitans est bazanée, tirant sur le roux. Ils sont hauts, droits, dispos, nuds, à la réserve des parties naturelles, qu'ils couvrent d'une petite toile de coton. Ils portent leurs cheveux longs & tressés. Les femmes ont une toile qui les couvre depuis le dessus des mammelles jusqu'à la ceinture; & une autre depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais leur tête est raze, par le soin qu'elles prennent continuellement de se couper les cheveux. Leurs ornemens sont des brasselets de cuivre, d'étain ou de fer. L'Auteur ne rejette pas l'opinion de ceux qui attribuent l'origine de ces Insulaires, à des Chinois jettés dans cette Isle par un naufrage. Il trouva dans leur visage beaucoup de ressemblance avec celui des Chinois, à l'exception de leur couleur bazanée, qu'il regarde comme l'effet du climat & de leur nudité continuelle. Il ajoûte que l'Isle étoit fort peuplée, quoiqu'elle fût desolée par les guerres de plusieurs Rois entre lesquels elle étoit divisée. La Religion des habitans étoit un mêlange de Mahometisme & d'Idolâtrie.

Les deux Vaisseaux vont chercher de meilleurs rafraîchissemens aux Isles de Comorre.

On leva l'ancre le 15 de Mai, avec si peu de confiance pour l'état des deux Vaisseaux, qu'au lieu de penser au terme du voyage on se proposa de gagner les Isles de Comorre, où les rafraîchissemens sont plus sains pour les malades. On les découvrit le 23, à douze degrés & demi d'élevation du Sud, entre l'Isle de Madagascar & la terre ferme d'Afrique. On prit le parti de mouiller dans celle de *Malailli*, qui est au milieu de quatre autres. Les habitans apporterent volontairement aux deux Navires les richesses de leur Isle, qui consistoient en riz, dont la couleur est violette lorsqu'il est cuit, en miel, en plusieurs sortes d'oranges, aigres & douces, en citrons de deux sortes & en d'autres especes de fruits, tels que des bananes & des cocos qu'ils échangerent pour diverses bagatelles de l'Europe. Leur Isle ne manquoit pas de bestiaux, ni de volailles; mais ils en demandoient le prix en argent. Quinze jours qu'on passa dans cette rade suffirent heureusement pour rétablir tous les malades. Le Général fut sollicité par les Insulaires de descendre au rivage & de visiter même leur Roi, de la part duquel ils lui promettoient beaucoup de faveur. Mais l'obstination qu'ils eurent à lui refuser des ôtages, & le souvenir de ce qu'il avoit éprouvé dans l'Isle d'Annobon, étoient deux puissantes raisons qui le firent résister à toutes leurs offres. Ces Isles sont peuplées de différentes Nations de la côte d'Ethiopie, de Caffres, de Mulâtres, d'Arabes & de Persans, qui sont tous profession de la Religion Mahometane & qui sont en commerce avec les Portugais du Mozambique, dont elles ne sont éloignées que d'environ soixante-dix lieues. Je sçais, observe l'Auteur, que dans tous ces lieux les Portugais conseillent aux peuples avec lesquels ils ont quelque alliance, & les prient même instamment, d'employer toutes sortes de trahisons & de surprises contre les Navires François, Anglois & Hollandois, jusqu'à leur promettre des récompenses pour leur perfidie. Il ajoûte, comme une merveille de cette côte, qu'étant dans la chaloupe à une lieue de terre, il apperçut de près un poisson monstrueux, qui avoit la tête d'un homme, mais un peu en pointe

Politique des Portugais.

& couverte d'écailles, avec une forte de barbe au menton. Il ne put découvrir qu'une partie de son dos, qui étoit écaillé ; & le mouvement qu'il fit, pour l'observer de plus près, le fit disparoître.

PYRARD. 1602.

Poisson à tête humaine.

Remarque sur le caractere de l'Auteur.

Jusqu'ici les avantures de Pyrard ne le distinguent pas du commun des Voyageurs, & l'utilité de ses observations se borne aux gens de mer. Mais la scene va s'ouvrir à des évenemens plus agréables, qui le mettent au rang des Historiens, des Géographes, des Naturalistes, & dans lesquels il conserve toujours son caractere d'Observateur exact & d'Ecrivain judicieux. Envain prétendroit-on faire honneur de toutes ces qualités à quelques personnes d'un mérite distingué qui ont revu ses Mémoires, puisque l'attention même qu'ils ont apportée à ce travail, prouvent l'estime qu'ils ont eue pour l'Auteur & pour son ouvrage (28).

Naufrage du Corbin.

La fortune, qui le destinoit à une vie fort agitée, commença ses disgraces par un naufrage. Grout du Clos Neuf, Capitaine du *Corbin*, ne s'étoit pas rétabli si parfaitement aux Isles de Comorre, qu'il ne fût retombé dans une langueur dangereuse pour la sûreté de son Vaisseau. Après avoir répassé la Ligne, le 21 de Juin, on eut un tems assez favorable jusqu'au cinquiéme degré du Nord. Le 2 de Juillet, on reconnut de fort loin de grands bancs, qui entouroient quantité de petites Isles. Le Général & son Pilote prirent ces Isles pour celles de *Diego de Reys*, quoiqu'on les eût laissées quatre-vingt lieues à l'Ouest. Envain les gens du *Corbin* soutinrent que c'étoient les Maldives, & qu'il falloit s'armer de précaution. Cette dispute dura tout le jour ; & l'opiniâtreté que le Général eut dans son opinion lui fit négliger indiscretement d'attendre de petites barques, qui venoient, comme on en fut informé depuis, pour lui servir de guides. Son intention étoit de passer par le Nord des Maldives, entre la côte de l'Inde & la tête des Isles ; mais, en suivant ses ordres, on alloit au contraire s'y engager avec une aveugle imprudence. Pour comble de témerité, chacun passa la nuit dans un profond sommeil, sans en excepter ceux mêmes qui devoient veiller pour les autres. Le Maître & le Contre-Maître étoient ensevelis dans l'yvresse d'une longue débauche. Le feu qui éclaire ordinairement la boussole s'éteignit, parce que celui qui tenoit alors le gouvernail eut aussi le malheur de s'endormir. Enfin tout le monde étoit dans un fatal assoupissement, lorsque le Navire heurta deux fois avec beaucoup de force ; & tandis qu'on s'éveilloit au bruit, il toucha une troisiéme fois & se renversa sur le banc.

Quels furent les cris & les gémissemens d'une troupe de malheureux, qui se voyoient échoués au milieu de la mer & dans les ténébres, sur un rocher où la mort devoit leur paroître inévitable. L'Auteur représente les uns pleurans & crians de toute leur force, les autres en priéres, & d'autres se confessant à leurs compagnons. Au lieu d'être secourus par leur Chef, ils en avoient un qui ne faisoit qu'augmenter leur pitié. Depuis un mois, sa langueur le retenoit au lit. La crainte de la mort le força néanmoins d'en sortir, mais ce fut pour pleurer avec les autres. Les plus hardis se hâterent de couper les mâts, dans la vûe d'empêcher que le Vaisseau ne se renversât davantage. On tira un coup de canon pour avertir le *Croissant* du malheur où l'on étoit tombé. Tout le reste de

(28) L'Editeur avertit, dans sa Préface, que le célebre *Jérôme Bignon*, Avocat Général au Parlement de Paris, y a mis la main.

PYRARD. 1602.

la nuit se passa dans l'attente continuelle de couler à fond. La pointe du jour fit découvrir, au-delà des bancs, plusieurs Isles voisines, à cinq ou six lieues de distance, & le *Croissant* qui passoit à la vûe des écueils, sans pouvoir donner le moindre secours à ceux qu'il voioit périr (29). Cependant le Navire tenoit ferme sur le côté, & sembloit promettre de résister quelque tems aux flots dans cette situation, parce que le banc étoit de pierre. Pyrard & ses compagnons en conçurent l'espérance de sauver au moins leur vie. Ils entreprirent de faire une espece de claie, ou de radeau, d'un grand nombre de piéces de bois, sur lesquelles ils clouerent plusieurs planches tirées de l'intérieur du Vaisseau. Cette machine, qui se nomme *Pangaie*, étoit suffisante pour les contenir tous, & pour sauver avec eux une partie du bagage & des marchandises. Chacun prit aussi ce qu'il put emporter de diverses sommes d'argent qui se trouvoient dans le Vaisseau. On avoit employé plus de la moitié du jour à tous ces soins. Mais lorsqu'on eut achevé la pangaie, il fut impossible de la passer au-delà des bancs pour la mettre à flot. Dans les mouvemens de ce nouveau désespoir, on apperçut une barque qui venoit des Isles, & qui sembloit s'avancer droit au Vaisseau pour le reconnoître. Elle s'arrêta malheureusement à la distance d'une demie lieue. Ce spectacle jetta tant d'armertume dans le cœur d'un matelot François, que s'étant jetté à la nage, il alla au devant d'elle, en suppliant, par des cris & des signes, ceux qui la conduisoient, d'accorder leur assistance à de malheureux Etrangers, dont ils ne pouvoient attendre qu'une reconnoissance égale à ce bienfait. Mais leur voyant rejetter sa priere, il fut obligé de revenir avec beaucoup de peine & de danger. Pyrard apprit, dans la suite, qu'il étoit rigoureusement défendu à tous les Insulaires d'approcher des Navires qui faisoient naufrage, s'ils n'en avoient reçu l'ordre exprès de leur Roi. Quoiqu'il traite cette loi de barbare, il y trouve beaucoup moins de brutalité, que dans ce qui se passoit autour de lui parmi plusieurs matelots, qui malgré la présence de la mort, ne laissoient pas de boire & de manger avec excès, sous prétexte qu'étant à l'extrêmité de leur vie, ils aimoient mieux mourir à force de boire qu'en se noiant dans l'eau de la mer. Après s'être enivrés, ils se querellerent avec d'affreux juremens. Quelques-uns pillerent les coffres de ceux qu'ils voyoient en prieres pour se disposer à la mort; & ne reconnoissant plus l'autorité du Capitaine, ils lui disoient qu'après avoir perdu leur voyage, ils n'étoient plus obligés de lui obéir.

Personne ne s'étoit flatté jusqu'alors de pouvoir tirer parti du Galion, non-seulement parce que les mâts étant coupés il n'y avoit aucun moyen d'attacher une Poulie, pour l'enlever de dessous le second Pont, où il étoit depuis les Isles de Comorre, mais plus encore parce que les vagues passoient à tous momens de la hauteur d'une picque au dessus du Navire, & que la mer étoit si impétueuse dans l'espace de deux lieues autour des bancs, qu'il n'y avoit rien à se promettre d'un si foible secours. Cependant comme il ne restoit plus d'autre ressource, tous les efforts se tournerent vers cet unique objet d'espérance. Le Galion fut tiré avec des peines incroyables. Il étoit ouvert en plusieurs endroits, & tout brisé des coups de mer. On n'épargna rien pour le mettre en état de servir. Mais la nuit étant survenue avant que ce travail pût être achevé, on fut obligé de le passer sur le bord du Navire, avec d'autant plus d'incommodité & de danger, que le dedans étoit déja presque rempli d'eau, & qu'on étoit ex-

(29) On verra son sort, à la fin de cette Relation.

posé sans cesse aux vagues qui passoient par dessus. Ce ne fût que le matin du jour suivant, qu'on se mit à la nage pour passer le Galion au delà des bancs; entreprise également dangereuse & penible. Elle réussit néanmoins, & tout le monde eut la liberté de s'embarquer, après avoir pris des épées, des arquebuses & des demi-picques. Dans cet état, qui faisoit fremir les moins timides, parce que le Galion étoit excessivement chargé & qu'il faisoit eau de toutes parts, on mit à la mer vers les Isles, au risque d'être submergés plusieurs fois par les vents & les flots qui étoient d'une violence surprenante. Enfin, la crainte & la fatigue devant être comptées pour rien dans une si étrange situation, on se crut trop heureux, après avoir vû la mort sous mille formes, d'aborder dans une des Isles, qui se nomme *Pulodou* (30).

PYRARD. 1602.

Comment les François abordent dans l'Isle de Pulodou.

Les habitans étoient assemblés sur le rivage. Quoique leur contenance n'annonçât rien de funeste, ils firent connoître par des signes qu'ils ne permettroient de descendre qu'à ceux qui se laisseroient désarmer. Il fallut s'abandonner à leur discretion. Après avoir écarté les armes, leur premier soin, fut de tirer le Galion à sec, d'en ôter le gouvernail, le mât & les autres appareils, & de les envoyer dans d'autres Isles. Leurs propres bâteaux furent éloignés. Pyrard s'apperçut bientôt qu'on s'étoit trop hâté de prendre le parti de la soumission. L'Isle n'avoit pas une lieue de tour, & le nombre des habitans n'étoit que de vingt-cinq. Il auroit été facile à des gens armés, qui étoient au nombre de quarante, de leur faire la loi & de se saisir de leurs bâteaux.

A quelles conditions ils y sont reçus.

Les prisonniers, car l'Auteur ne se donne plus d'autre nom, furent conduits dans une loge, au milieu de l'Isle, où ils reçurent quelques rafraîchissemens de cocos & de limons. Un vieux Seigneur, nommé *Ibrahim*, ou *Pulodou Quilague*, qui étoit le maître de l'Isle & qui sçavoit quelques mots de Portugais, leur fit diverses questions dans cette langue; après quoi ils furent fouillés par ses gens, qui leur ôterent tout ce qu'ils portoient, comme appartenant au Roi des Maldives depuis que leur Navire s'étoit perdu sur ses côtes. Le Capitaine avoit sauvé une piéce d'écarlate. On lui demanda ce que c'étoit. Il répondit que c'étoit un présent qu'il vouloit faire au Roi, & qu'il n'avoit tiré cette piece du Vaisseau que pour l'offrir plus entiere, dans la crainte qu'elle ne fût altérée par les flots. Cette déclaration inspira tant de respect aux Insulaires, qu'ils n'oserent y porter la main ni même y tourner leurs regards. Le Capitaine & ses Compagnons résolurent néanmoins d'en couper deux ou trois aunes, & d'en faire présent au Seigneur de l'Isle, pour lui inspirer quelques sentimens de bonté en leur faveur. Mais apprenant bien-tôt qu'on voyoit venir des Officiers du Roi; il rendit l'écarlate au Capitaine, & le conjura de ne pas dire même qu'il y eût touché.

On leur prend tout ce qu'ils ont.

Respect singulier des habitans pour le Roi.

Quelques Officiers, qui arriverent effectivement, prirent le Maître du *Corbin* avec deux matelots, & les menerent à quarante lieues de Pulodou dans l'Isle de *Malé*, qui est la capitale de toutes les Maldives & le séjour ordinaire du Roi. Le Maître ayant porté avec lui la piece d'écarlate, & l'ayant présentée à ce Prince, reçut un traitement fort civil & fut même logé dans le Palais. Un Prince, nommé *Ranabaadery Talouron*, beau-frere du Roi, reçut ordre d'aller recueillir tous les débris du Navire échoué. Il en tira non-seulement les mar-

Les Insulaires recueillent les débris du Vaisseau.

(30) *Pulo* signifie *Isle* dans la langue Indienne.

PYRARD. 1602.

chandises, mais le canon même & ce qu'il y avoit de plus pesant. Delà passant par l'Isle de *Pulodou*, il prit avec lui le Capitaine François & cinq ou six de ses Compagnons, qui furent fort bien reçus du Roi. Ce Monarque promit au Capitaine de faire équiper une barque, pour le conduire dans l'Isle de Sumatra, où le *Croissant* devoit être arrivé. L'Auteur doute s'il auroit tenu parole; mais le malheureux *Grout* du Clos Neuf mourut six semaines après, dans l'Isle de Malé.

Sommes d'argent que les François avoient sauvées.

Les autres Captifs ayant été distribués dans plusieurs Isles, Pyrard fut conduit, avec deux de ses Compagnons, dans celle de *Pandoué*, qui n'a pas plus d'étendue que celle de *Poulodou*, & qui n'en est éloignée que d'une lieue. Il raconte ici que dans le partage qui s'étoit fait de l'argent qu'on avoit pû sauver du Vaisseau, ceux qui s'en étoient chargés avoient mis leur fardeau dans des ceintures de toiles, qu'ils s'étoient liées autour du corps. L'usage de cet argent devoit être pour les nécessités communes, & dès la premiere nuit on avoit eu soin de l'enterrer de concert dans l'Isle de *Pulodou*, pour le dérober à l'avidité des habitans. Pyrard & ses deux Compagnons n'avoient pas eu le tems de reprendre leurs ceintures lorsqu'on leur avoit fait quitter cette Isle, & comme on ignoroit encore ce qu'ils avoient sauvé de leur naufrage, ils reçurent d'abord assez d'assistance dans celle de Pandoué. Mais les autres, qui étoient demeurés à Pulodou, ne se trouvant pas dans l'abondance qu'ils auroient désirée, furent obligés de deterrer l'argent & de l'offrir pour obtenir des vivres. Aussi-tôt que les habitans leur connurent cette ressource, ils prirent le parti de ne leur plus accorder aucun secours sans se faire payer; & le bruit s'en étant répandu dans les autres Isles, ceux qui étoient partis, comme Pyrard, sans avoir pris leur ceinture, se trouverent réduits à la derniere nécessité. Il arriva même aux autres, qu'ignorant l'usage des Indes, où l'argent de toute marque est reçu lorsqu'il est de bon alloi, & où il peut être coupé en petites parties qu'on donne au poids, à mesure qu'on a besoin de l'employer, ils offroient leurs piastres aux Insulaires qui ne leur donnoient jamais de retour; de sorte qu'une marchandise du plus vil prix leur coutant toujours une piece d'argent, ceux qui en avoient le plus épuiserent bientôt leurs ceintures, & ne se virent pas moins exposés que les plus pauvres à toutes sortes de miséres. Pyrard fait une triste peinture de la sienne. Il alloit chercher sur le sable, avec ses Compagnons, des limaçons de mer ou quelque poisson mort qui avoit été jetté par les flots. Pour assaisonnement, ils les faisoient bouillir avec des herbes inconnues & de l'eau de mer qui leur tenoit lieu de sel. Ce qui leur arrivoit de plus heureux étoit de trouver quelque citron, dont ils y mêloient le jus. Ils vécurent assez long-tems dans cette extrêmité; mais les Insulaires reconnoissant enfin qu'ils étoient sans argent, recommencerent à leur donner quelque marque de compassion. Ils les employerent à la pêche & à d'autres ouvrages, pour lesquels ils leur offroient des cocos, du miel & du millet. Pour logement Pyrard n'eut pendant l'hyver du pays, qui est le mois de Juillet & d'Août, qu'une loge de bois qu'on avoit dressée sur le bord du rivage pour y construire un bâteau, couverte à la vérité par dessus, mais toute ouverte par les côtés; de sorte qu'y étant exposé pendant toute la nuit aux vents, à la pluie qui est continuelle dans cette saison, & souvent aux flots mêmes de la mer, il ne dut la conservation de sa santé qu'à une faveur extraordinaire du Ciel. Ses deux Compagnons, que leur

Elles ne servent qu'à augmenter leur misere.

Triste situation de Pyrard.

leur qualité de matelots devoit rendre moins sensibles à la fatigue, tomberent dangereusement malades.

PYRARD. 1602.

Elle devient plus douce par son industrie.

Il tira néanmoins de sa disgrace un fruit dont il ressentit bientôt les avantages, & que ses Compagnons regréterent beaucoup d'avoir méprisé. Pendant son travail, il s'efforçoit de retenir quelques mots de la langue du pays. Ce soin, auquel il apportoit toute son attention, le mit en état de se faire entendre. Le Seigneur de l'Isle, qui se nommoit *Aly Pandio Acatourou*, & qui avoit épousé une parente du Roi, conçut de l'affection pour lui & prit plaisir à son entretien. C'étoit un homme d'esprit, & versé même dans les sciences, qui avoit eu en partage les boussoles & les cartes marines du Vaisseau. Comme elles ne ressembloient point à celles du pays, sa curiosité lui faisoit souhaiter des explications. Il n'en avoit pas moins pour se faire instruire des mœurs & des usages de l'Europe. Cette conversation hâta les progrès de Pyrard dans la langue, & lui en fit faire encore de plus utiles dans l'estime d'Aly Pandio. Il obtint des vivres & d'autres secours, qui lui rendirent la situation plus supportable.

Danger qu'il court pour sa vie.

Aly Pandio étoit parent d'*Ibrahim*, Seigneur de Pulodou, & l'amitié jointe au lien du sang le portoit à lui rendre de fréquentes visites. Un jour il se fit accompagner de Pyrard, pour lui donner le plaisir de revoir ses Compagnons. Mais cette faveur exposa sa vie au dernier péril. Dans la misére où les autres étoient reduits, loin de pouvoir lui offrir des rafraîchissemens, ils le menerent avec eux au bord de la mer pour y chercher de quoi soulager leur faim. Ils y trouverent une grosse tortue qui étoit renversée sur le dos & qui avoit cinq ou six cens œufs, de la grosseur des œufs de poule. Leur joie fut extrême. Ils la mirent en pieces & la firent bouillir dans de l'eau douce. Mais soit qu'elle demandât d'autres assaisonnemens, soit que dans l'avidité de leurs estomacs ils eussent mangé avec excès, ils furent tous mortellement malades. Pyrard eut beaucoup de peine à se rétablir, & conçut par cet exemple quelles étoient les souffrances de ses Compagnons dans l'Isle de Pulodou. Aussi mouroient-ils les uns après les autres. Le Capitaine, le premier Commis, le Contre-maître & quantité de matelots étoient déja morts. Le Maître, qui après avoir été conduit dans l'Isle de Malé, étoit revenu à Pulodou, voyant que depuis la mort du Capitaine le Roi ne parloit plus de la barque qu'il lui avoit promis d'équiper pour l'Isle de Sumatra, forma l'entreprise de se sauver. Il ne communiqua son dessein qu'à douze de ses Compagnons, qui se conduisirent avec tant d'adresse, qu'enfin ils surprirent la barque d'Aly Pandio dans une visite que ce Seigneur rendit à Ibrahim. Ils se fournirent d'eau douce & de cocos, qu'ils avoient secretement cachés dans un bois voisin, & s'embarquerent en plein midi, c'est-à-dire, dans le tems qu'on s'en défioit le moins. Cependant les Insulaires s'en apperçurent bientôt; mais n'ayant pas d'autres barques pour les poursuivre, ils tournerent leur ressentiment contre les infortunés qui restoient entre leurs mains, au nombre de huit; quatre sains & quatre malades. Ils les maltraiterent avec tant de cruauté, que les malades en moururent, & furent jettés à la mer, sans qu'il fût permis à leurs Compagnons de les enterrer. Le Lieutenant du Vaisseau étoit de ce malheureux nombre.

Le Maître du Corbin prend la fuite avec douze de ses compagnons.

Arrivée d'un grand Seigneur dans l'Isle de Pandoué.

Il s'étoit passé trois mois & demi depuis leur naufrage, lorsqu'on vit arriver dans l'Isle de Pandoué un des premiers Seigneurs de la Cour, chargé des

PYRARD. 1602.

ordres du Roi pour achever de faire tirer du Vaisseau tout ce qui pouvoit y être demeuré, & pour faire une recherche exacte de l'argent que les Insulaires de Pulodou avoient arraché à leurs captifs. Il se nommoit *Assan Caounas Calogue*. A son arrivée, il fut reçu avec les cérémonies qui s'observent pour les personnes de ce rang. Pyrard en fut témoin. La barque qui portoit ce Seigneur fit de loin un signal avec une enseigne rouge, amena ses voiles, & jetta l'ancre à une portée de fusil de l'Isle. Aly Pandio l'envoya reconnoître aussi-tôt; & lorsqu'il fut informé que c'étoit un Ministre du Roi, il donna des ordres pressans pour sa réception. Toutes les barques de l'Isle s'étant rassemblées, il partit accompagné de la plûpart des habitans. Les Prêtres, qui se nomment *Catibes*, & quatre ou cinq Anciens de l'Isle, qui portent le titre de *Moscoulis*, furent les seuls qui resterent sur le rivage. Quelques barques étoient chargées de cocos, d'autres de bananes, de betel, & de tous les fruits de l'Isle, rangés fort proprement dans des paniers de feuilles de cocotier, qui ne servent jamais qu'une fois, non-seulement parce que l'abondance en est extrême, mais encore parce qu'ils sont faits de maniere qu'on n'en sçauroit ôter les fruits sans les mettre en pieces. Le Seigneur de l'Isle entra le premier dans la barque de l'Envoyé du Roi, en lui disant *allam alecon* qui est le terme commun pour saluer; & se baissant, il lui toucha les pieds de la main droite. Ensuite il leva la même main sur sa tête, pour signifier qu'il étoit disposé à mettre sa tête sous les pieds de l'Envoyé. Tous ceux qui le suivoient imiterent ce dernier signe, & s'avancerent deux à deux avec les présens qu'ils portoient sur leurs épaules, suspendus à un bâton. Ces présens & la salutation se nomment *Vedon à rouespou*. Le Seigneur fit sa harangue, & pria l'Envoyé de descendre à terre où son logement étoit préparé. L'Envoyé s'approcha du rivage; mais avant qu'il fût descendu, les Catibes & les Moscoulis se mirent dans la mer jusqu'à la ceinture pour aller au devant de lui, chacun portant sous le bras gauche une piece de toile, moitié soie, moitié coton, longue d'une aune & demie sur trois quarts de large, teinte en rouge & d'un fort bel ouvrage. Ils le saluerent par un compliment, & lui offrirent leurs toiles avec d'autres présens. Lorsque l'Envoyé voulut descendre, un des principaux Catibes ou Moscoulis lui présenta l'épaule. Il s'y mit comme à cheval, les jambes d'un côté & de l'autre, & fut porté dans cette situation jusqu'à terre, avec beaucoup de soin pour empêcher qu'il ne se mouillât les pieds. On le conduisit en foule jusqu'au logement qui lui avoit été préparé. Les salutations y recommencerent & l'on passa une demie heure dans divers entretiens; après quoi le Seigneur de l'Isle se retira. Mais ses gens offrirent alors à l'Envoyé un bain à demi chaud, qu'il accepta. On lui apporta des huiles odoriferantes, dont il se frotta le corps à la maniere des Indes. En sortant du bain, on lui présenta un breuvage du coco le plus délicat, avec quantité de plats de bétel. Ensuite il se rendit au temple principal, qui se nomme *Oucourou Misquite*, où il fit sa priere l'espace d'une demie heure. Pendant tout le tems qu'il passa dans l'Isle, ses repas furent apprêtés avec toutes les délicatesses du pays; & toutes les maisons de qualité lui envoyerent des présens.

Cérémonies de sa réception.

Aussi-tôt qu'il eut exécuté sa premiere commission, qui regardoit les débris du Navire, il passa dans l'Isle de *Pulodou*, pour y faire la recherche de ceux qui avoient eu part à l'argent des captifs. Personne ne s'empressant de se décla-

Rigueurs exercées contre ceux qui avoient pris l'argent des François.

rer coupable, il fit prendre & attacher tous les habitans de l'Isle, sans en excepter les femmes, & les menaça des plus rudes supplices. On leur mit les pouces entre des bâtons fendus, qu'on pressoit & qu'on lioit après les avoir serrés. La douleur les força de parler. Ils rendirent du moins une partie de ce qu'on leur demandoit, car il étoit difficile de découvrir la véritable quantité de l'argent qu'ils avoient reçu. Ils accuserent divers particuliers des autres Isles, qu'on fit promptement arrêter. Les soldats mêmes qui avoient été chargés de veiller sur les dépouilles des Captifs furent convaincus de différens larcins. Cette rigoureuse exécution fut continuée plus d'un an, & produisit toujours de nouvelles découvertes.

Pyrard. 1602.

Bonheur qui fait changer de sort à Pyrard.

Pyrard ayant été présenté à l'Envoyé par Aly Pandio eut le bonheur de lui plaire. Sa physionomie, qui étoit heureuse, le faisoit prendre pour quelque Seigneur de l'Europe. Cette opinion lui étoit si avantageuse, qu'il se gardoit bien de détromper ses Maîtres. Mais rien ne lui fut si utile que d'avoir appris la langue du pays. L'Envoyé charmé de son entretien ne lui permettoit pas un moment de le quitter. Il le mena dans une Isle éloignée de dix lieues, qui se nomme *Pulador*, où il avoit alors une de ses femmes; & lorsqu'il partit pour retourner à la Cour, non-seulement il le prit avec lui, mais il lui permit de se faire accompagner d'un des autres Captifs avec lequel il étoit lié d'une amitié particuliere, & la considération qu'il eut pour lui s'étendit jusqu'à ses autres compagnons, qu'il daigna consoler par l'espérance d'un meilleur sort.

Il est conduit dans l'Isle de Malé.

Le jour du depart, on relâcha vers le soir dans une petite Isle nommée *Maconnodou*, parce que l'usage des Maldives est de ne jamais tenir la mer dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain, étant arrivé à Malé, l'Envoyé donna ordre à ses gens de conduire Pyrard dans son Palais, & se rendit d'abord à la Cour pour rendre compte au Roi de sa commission. Ce Prince, à qui il ne manqua pas de parler de son Captif, eut aussi-tôt la curiosité de le voir. Pyrard fut appellé; mais on le fit attendre trois heures dans une salle du Palais, & le soir on le fit entrer dans une cour, où le Roi étoit à voir ce qu'on avoit apporté du Navire. C'étoient des canons, des boulets, des armes, & divers instrumens de guerre & de marine, qui furent renfermés dans le magasin de l'Isle. Pyrard s'étant approché fit son compliment au Roi, non-seulement dans la langue, mais encore suivant les usages du pays. Un spectacle si nouveau causa tant de satisfaction à ce Monarque, que prenant plaisir à s'entretenir avec lui, il lui demanda plusieurs explications sur quelques restes du Navire dont il ne pouvoit pas comprendre l'usage. Ensuite lui ayant recommandé de se présenter tous les jours au Palais avec les autres Courtisans, il donna ordre à l'Envoyé de lui procurer un logement commode & de le bien traiter. Les jours suivans, Pyrard eut peine à répondre aux empressemens du Roi, qui vouloit être informé des mœurs & des usages de la France. Son étonnement parut extrême, lorsqu'il eut appris la grande supériorité d'étendue & de force que la France a sur le Portugal. Il demanda pourquoi les François avoient abandonné la conquête des Indes à d'autres Nations de l'Europe, & comment les Portugais avoient la hardiesse de faire passer leur Roi pour le plus puissant de tous les Rois Chrétiens. Pyrard fut présenté aux Reines des Maldives, qui l'occuperent pendant plusieurs jours à satisfaire aussi leur curiosité. Elles lui firent mille questions sur la figure, les habits, les mariages & le caractere des

Traitement qu'il y reçoit du Roi.

Curiosité de ce Prince & de ses femmes pour les usages de l'Europe.

PYRARD. 1602.

Dames de France. Souvent elles le faiſoient appeller ſans la participation du Roi, & ces entretiens n'avoient pas de bornes.

Sort funeſte des autres captifs François.

Cependant, de quinze ou ſeize Captifs, qui avoient été conduits avant lui dans cette Iſle, il n'en reſtoit que deux Flamands; ce qui faiſoit le nombre de quatre avec Pyrard & le Compagnon qu'il avoit amené. Tous les autres étoient morts, ou de maladie, ou par de funeſtes accidens. En arrivant ils avoient trouvé dans la rade un Navire Portugais de Cochin, chargé de riz. Le Capitaine & le Marchand, qui étoient Metifs, & tous les gens de l'équipage qui n'étoient que des Indiens Chrétiens, quoique vêtus à la Portugaiſe, avoient marqué peu d'affection pour eux. En ſuite ils les avoient demandé au Roi, qui avoit conſenti qu'ils fuſſent tranſportés à Cochin. Mais le Capitaine François & tous les autres, n'ignorant pas que leur plus grand malheur étoit de tomber en de ſi mauvaiſes mains, avoient proteſté qu'ils aimoient mieux la mort, d'autant plus qu'ils conſervoient l'eſpérance d'obtenir une barque du Roi pour ſe rendre à Sumatra. Le Capitaine n'avoit pas ſurvécu long-tems, & ſa mort avoit été ſuivie de celle du premier Commis. D'autres avoient ſuccombé auſſi à leurs fatigues & au mauvais air du pays, qui eſt mortel pour les Etrangers. D'ailleurs en apprenant l'évaſion du Maître & des douze Captifs de Pulodou, le Roi avoit fait un ferment ſolemnel de n'en plus laiſſer partir un ſeul. Le Pilote, qui s'étoit conſervé juſqu'alors en bonne ſanté, deſeſpérant de voir la fin de ſa miſére, avoit formé avec trois matelots la réſolution de ſe ſaiſir d'une barque & de riſquer tout pour s'évader. Ce deſſein avoit été découvert par quelques Inſulaires, qui avoient obſervé leurs démarches. Quoiqu'ils euſſent pris le tems de la nuit pour leur embarquement, ils avoient été ſurpris par des ſoldats, qui leur avoient mis les fers aux pieds ſous prétexte de les reſſerrer plus étroitement dans d'autres Iſles, & qui leur avoient coupé la tête en mer. Pyrard reçut ces triſtes informations en arrivant à Malé. Sa ſeule conſolation fut d'apprendre d'un Pilote du Roi, que le Maître & les douze Captifs de Pulodou étoient arrivés heureuſement à la terre ferme; encore futelle empoiſonnée lorſque le même Pilote ajoûta qu'on leur avoit mis les fers aux pieds dans une Galere Portugaiſe, & qu'il les avoit vûs tranſporter à Goa.

Il ne reſte que neuf captifs, de quarante.

Enfin des quarante qui étoient échappés à la fureur des flots, il n'en reſtoit que cinq dans les autres Iſles & les quatre de Malé. Pyrard employa toute ſa faveur pour obtenir du moins qu'ils fuſſent tous raſſemblés dans la même Iſle. Cette grace lui fut accordée. Ils ſe trouverent ainſi au nombre de neuf, quatre François & cinq Flamans, tous aſſez humainement traités du Roi & des Seigneurs. Mais la bonne intelligence dura peu entre les Flamans & les François. La faveur de Pyrard ſe répandant ſur ceux de ſa nation, par des ſoins plus marqués de la part du Roi & des Reines, les autres en conçurent de la jalouſie. Ils ſe perſuaderent que l'Auteur leur rendoit de mauvais offices à la Cour, & le ſouvenir de ſes ſervices ne fut pas capable de leur faire perdre cette idée.

Affection d'un Seigneur pour Pyrard.

Il ne ceſſoit pas néanmoins de partager avec eux les vivres & les autres biens qu'il recevoit d'Aſſan. Ce Seigneur lui avoit accordé un logement dans ſon propre Palais, & ne le traitoit pas avec moins de bonté que ſes propres enfans, qui l'aimoient auſſi comme leur frere. Aſſan étoit de l'âge du Roi, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante ans. Il avoit été élevé dès l'enfance avec ce Prince

Pyrard ne pouvoit désirer un protecteur plus puissant. Cependant l'abondance & la liberté dont il jouissoit ne l'empêcherent pas de tomber dans une fiévre ardente, qui est la plus dangereuse maladie du pays. Elle est connue dans toute l'Inde sous le nom de *Maléons* ou *fiévre des Maldives*. Un étranger qui échappe à sa malignité passe pour naturalisé dans ces Isles, & reçoit le nom de *Dives* qui est celui des habitans. Ce Royaume s'appelle Malé Ragué dans leur langue; mais les autres peuples de l'Isle le nomment *Malé divas*, & donnent le nom de *Dives* à ceux qui l'habitent. Pyrard fut à l'extrémité pendant deux mois. Il ne se passoit pas de jour où le Roi & les Reines ne voulussent être informés de sa situation. Ils lui envoyoient sans cesse leurs plus délicieux alimens; & dans la crainte qu'il ne manquât de quelque secours, ils placerent près de lui un de ses Compagnons pour le servir. Pendant huit jours entiers il ne voulut avaller que de l'eau fraîche; régime pernicieux, qui devoit lui causer la mort. Les habitans du pays boivent au contraire de l'eau bien tiede, dans laquelle ils mêlent du poivre concassé, pour empêcher l'enflure qui survient autrement à la fin de la maladie. Aussi la fiévre ne l'eut pas plûtôt quitté, que ses jambes & ses cuisses s'enflerent, comme dans l'hydropisie. Ses yeux s'affoiblirent jusqu'à lui faire craindre de perdre entierement la vûe. Il lui resta une opilation de ratte, qui lui rendoit la respiration difficile, & dont il ne fut jamais délivré parfaitement pendant tout son séjour aux Maldives. Ce mal est commun parmi les habitans, qui le nomment *Ont covi*. Les Medecins & les remédes ne manquoient pas à Pyrard; mais il n'en reçut aucun soulagement, jusqu'à ce que ses jambes s'étant crévées, les eaux qui en causoient l'enflure s'évacuerent d'elles mêmes, & ses yeux reprirent leur ancienne force. Il se forma néanmoins dans ses jambes, des ulceres si profonds & si douloureux, qu'il en perdit le sommeil. Il passa quatre mois dans cette situation, dont il a cru devoir le recit à ceux qui pourront tirer quelque utilité de son exemple.

Pyrard. 1602.

Il est attaqué de la fiévre des Maldives.

Description de sa maladie.

Le Roi ne cessoit pas de s'intéresser à sa santé & de le faire traiter avec beaucoup de soin. Il fit venir d'une petite Isle, nommée *Bandou*, qui est à la vûe de celle de Malé, un homme célebre pour la guérison de cette maladie, par le conseil duquel Pyrard fut transporté dans cette Isle où l'air est plus favorable aux malades. Son absence devint funeste à quatre des cinq Flamans qu'il laissoit derriere lui. L'embarras de se trouver sans Interprête & le retranchement des secours qu'ils recevoient de l'Auteur leur rendirent le séjour de Malé si insupportable, qu'ayant fait secretement quelques provisions pour leur fuite & s'étant saisis d'une petite barque destinée à la pêche, ils s'embarquerent à l'entrée de la nuit. Malheureusement pour leur entreprise, il s'éleva une furieuse tempête, qui brisa leur barque au milieu des bancs & des rochers. On en reconnut le lendemain quelques piéces, qui firent juger que les quatre fugitifs avoient peri dans les flots. Deux jours après, le Compagnon particulier de Pyrard, qui étoit de Bretagne comme lui, & qui lui avoit toujours rendu les devoirs d'une fidele amitié, mourut d'une maladie dont il étoit affligé depuis long-tems. Sa douleur en fut si vive qu'elle retarda encore sa guérison de deux mois, sur-tout lorsqu'il eut appris que le Roi faisoit un crime aux autres de l'évasion des quatre Flamands, & le soupçonnoit lui-même d'y avoir contribué par ses conseils. Les deux François & le seul Flamand qui restoient à Malé furent examinés avec beaucoup de rigueur; & quoiqu'ils ne fussent pas reconnus coupables, on leur

Quatre des cinq Flamands périssent en voulant s'échapper.

Pyrard est soupçonné d'avoir contribué à leur fuite.

PYRARD. 1602.

retrancha les provisions qu'ils recevoient de la Cour, en leur permettant seulement de recevoir des vivres de la charité de ceux qui voudroient leur en donner. L'Auteur, après son rétablissement, prit la résolution de demeurer dans l'Isle de Bandou, pour y cacher sa tristesse & se mettre à couvert de la colére du Roi. Mais on lui conseilla de retourner à la Cour, comme le seul moyen de se justifier. A son arrivée, il se présenta au Palais, & le hazard lui ayant fait rencontrer le Roi qui sortoit dans une de ses cours, il eut la hardiesse de le saluer sans aucune marque d'embarras. Ce Prince en tira une conclusion favorable pour son innocence. Il lui demanda s'il étoit bien guéri. Il voulut même s'en assurer en regardant les traces de ses plaies. Cependant, loin de lui rendre son ancienne faveur, il donna ordre qu'il fût traité comme ses Compagnons; ce qui étoit d'autant plus humiliant, que les plus grands Seigneurs du Royaume se croiant honorés de recevoir de la Cour du riz & d'autres provisions, c'étoit une espéce d'infamie d'en être privé. Dans le cours de sa disgrace, & lorsque ses amis lui représenterent, pour le consoler, non-seulement qu'elle ne seroit pas de longue durée, mais qu'il ne devoit pas cesser de paroître au Palais, suivant l'usage du pays, où les Seigneurs disgraciés se présentent sans cesse au Roi, pour attendre qu'il recommence à leur parler, le bruit se répandit qu'il avoit formé le dessein de prendre la fuite avec ses Compagnons. Il fut appellé au Palais par les six principaux *Moscoulis*, qui lui défendirent de fréquenter les trois autres Captifs & même de leur parler françois. L'exécution de cet ordre étant fort difficile, parce qu'ils étoient logés les uns près des autres, on ne laissa pas de leur faire un crime de l'avoir violé, & deux des trois Compagnons de Pyrard en porterent la peine. Ils furent conduits dans une Isle nommée *Sonadou*, à quatre-vingt lieues de Malé vers le Sud. Le troisiéme auroit eû le même sort, si les services qu'il rendoit à quelques *Moscoulis*, en qualité de Tailleur & de Trompette, ne les eussent portés à solliciter pour lui. Le Roi fit à Pyrard des reproches fort vifs de sa désobéissance; mais ayant ajoûté avec plus de douceur qu'il auroit été fâché d'apprendre qu'il se fut noyé comme les quatre Flamands, il lui donna occasion de se justifier avec tant de force, que cette avanture servit à le remettre en grace. Il fut logé au Palais, & servi avec abondance. On lui donna un Esclave, pour les offices domestiques, une somme d'argent & diverses commodités. Il obtint bientôt le rappel des deux exilés, à l'occasion d'un ouvrage que l'un des deux, qui étoit Flamand, fit avec la seule pointe d'un couteau. C'étoit un petit Navire à la maniere de Flandres, qui n'avoit qu'une coudée de longueur, mais auquel il ne manquoit, ni voiles, ni cordages, ni le moindre ustencile, comme dans un Navire de cinq cens tonneaux. Le Roi charmé de son industrie consentit à son retour, & fit grace en sa faveur à son Compagnon.

Sa disgrace à la Cour.

Occasion qui le remet en faveur.

L'Auteur s'enrichit dans le repos.

Pyrard passa quelques années dans une situation si douce, qu'il n'avoit, dit-il, à regretter que l'exercice de sa Religion. Il voyoit tous les jours le Roi, qui le combloit de bienfaits. Il étoit caressé des Grands, & plusieurs d'entr'eux lui portoient une sincere affection. Il acquit même quantité d'arbres de cocos, qui sont une des richesses du pays; & trafiquant avec les Navires étrangers, que le Commerce amenoit souvent à Malé, il se trouva dans une véritable opulence. Les Marchands avoient pris tant de confiance à sa bonne foi, qu'ils

lui laissoient dans leur absence des marchandises à vendre pour leur retour. Il se conformoit d'ailleurs aux usages & aux manieres des habitans. Jamais personne n'avoit dû les mieux connoître, & son dessein dans cette étude n'étoit pas moins de plaire à la Nation, que de se mettre en état de donner quelque jour une fidéle relation des Maldives, lorsqu'il plairoit au Ciel de lui accorder la liberté. En 1605, il arriva une grande éclipse du Soleil, qui dura trois heures en plein midi. Le peuple fit éclater son effroi par d'étranges hurlemens. Ceux qui la regarderent comme un mauvais présage pour l'état ne furent pas trompés dans leurs conjectures, puisque la même année une des femmes du Roi mourut en mettant au monde un Prince, & que bientôt après le Roi même perdit la vie avec sa couronne. Mais l'augure des Maldives fut plus heureux pour l'Auteur, dont l'infortune d'autrui rompit les chaînes, & qui retrouva sa liberté dans la ruine des Maldives.

Pyrard. 1602.

1605. Grande Eclypse de Soleil.

Il y avoit environ cinq ans qu'il demandoit ce miracle au Ciel, lorsqu'une nuit, en dormant, il crut se voir hors de l'Isle & libre dans un pays Chrétien. C'étoit au mois de Février 1607. Deux jours après, le Roi reçut avis qu'on voyoit approcher une Armée navale composée de seize Galeres ou Galiotes, qui étoient déja prêtes à s'engager dans les Isles. Cette nouvelle, dont on n'avoit pas eu le moindre pressentiment, causa une étrange allarme à Malé. Le Roi fit mettre en mer aussi-tôt sept Galeres, qu'il tenoit prêtes pour les évenemens imprévus; sans compter les Navires, les barques & les bâteaux, qui étoient en fort grand nombre. Les voiles ennemies s'étant fait apperçevoir pendant ces préparatifs, il donna ordre d'embarquer promptement ce qu'il avoit de plus précieux, pour se sauver avec ses femmes dans les Isles du Sud, où la difficulté des passages auroit empêché les ennemis d'aborder. Comme leur Flotte ne cessoit pas d'avancer, il sortit de son Palais avec les trois Reines ses femmes, portées sur les bras de quelques Officiers de la Cour, & couvertes de grands voiles de taffetas. Pyrard, qui s'occupoit à faire armer les Galeres, rencontra ce malheureux Prince dans sa marche, & craignit d'abord qu'il ne l'obligeât de s'embarquer avec lui. Mais le Roi, l'ayant remercié de son zéle, se contenta de lui dire, la larme à l'œil, qu'il étoit honnête homme, & qu'il louoit sa fidélité. Il entra dans la Galere royale, qui se nomme *Ogate Gourabe*, accompagné de ses femmes & de son neveu, avec le regret d'abandonner la plus grande partie de ses richesses & toute son artillerie. On mit aussi-tôt à la voile, pour prendre la route du Sud vers les Atollons de Souadou. Toutes les Galeres étoient parties ensemble, à la réserve de la plus petite, qui demeuroit pour charger des richesses. Pyrard craignant encore qu'on ne le forçât de s'y embarquer, déclara nettement à ses compagnons qu'il étoit tems de se cacher dans un bois voisin. Il prit un chemin détourné, & deux des trois autres firent de même pour gagner le bois. Le troisiéme ayant eu moins d'adresse à se dérober fut ramené à la Galere & forcé de s'embarquer; mais elle fut prise aussi-tôt par l'ennemi. Il n'étoit demeuré dans l'Isle qu'un petit nombre d'habitans. Pyrard retourna au Palais, où l'or, l'argent, les joiaux & les meubles du Roi étoient à l'abandon. Loin d'y toucher, il ne garda pas même l'argent qu'il avoit. Il le donna, avec tout son bien, qui consistoit dans ses arbres, un bâteau & une maison qu'il avoit achetés, au fils du même Seigneur qui l'avoit tiré de Pandoué, & auquel il avoit tant d'obligation. Ses Compagnons, moins desintéressés, sauverent quelques hardes qu'ils avoient cachées.

1607. Révolution surprenante, qui procure la liberté à Pyrard & à ses compagnons.

Fuite du Roi & de ses femmes.

PYRARD. 1607.

Il est tué dans un combat.

Le Chef de l'Armée ennemie ayant découvert la fuite du Roi détacha huit Galeres sur ses traces, & vint descendre dans l'Isle avec le reste de sa Flotte. Pyrard s'offrit volontairement aux premiers qui toucherent la terre. Ils le prirent pour un Portugais; & sa mort étant aussi-tôt resolue, ils le depouillerent de ses habits & lui ôterent tout ce qu'il avoit. Mais lorsqu'il eut fait connoître qu'on le prenoit pour ce qu'il n'étoit pas, il fut traité plus humainement & conduit au Général, qui lui accorda sa protection & lui fit donner d'autres habits. Pour sa sûreté, on l'obligea de passer le reste du jour & la nuit sur les Galeres. Ensuite il eut la permission de marcher librement dans l'Isle. On vit arriver dès le lendemain les Galeres qui avoient poursuivi le Roi. Elles avoient joint promptement la sienne, parce que le tems étoit fort calme & qu'elles étoient meilleures de rames. Il s'étoit mis en défense avec beaucoup de courage, mais ayant été d'abord abbatu d'un coup de picque, on avoit achevé de le tuer à coups d'épée. Le Prince son neveu s'étoit noyé, en s'efforçant de fuir à la nage. Les Reines étoient tombées entre les mains de l'ennemi, & tous leurs joyaux avoient été pillés; mais leurs personnes furent respectées. Des sept Galeres du Roi, il n'en échappa que deux, qui s'étoient échouées sur les basses.

Pyrard est traité humainement par les vainqueurs.

Pyrard vit arriver les Reines, dans toute la tristesse qui convenoit à leur infortune. Elles furent enfermées, avec quelques domestiques pour les servir, dans un petit Palais voisin du grand, tandis que les ennemis pilloient toutes les richesses & les chargeoient immédiatement sur leurs Vaisseaux. L'Auteur obtint la liberté de les voir, quoiqu'elle fut refusée à tous les habitans de l'Isle. Elles s'abandonnoient aux larmes; & sensibles néanmoins à ses attentions, elles lui demandoient souvent s'il ne regretoit pas le Roi, dont il avoit été si tendrement aimé. Il explique la raison qui le mit tout d'un coup dans une haute faveur auprès du Général. La meilleure artillerie de l'Isle étoit celle qu'on avoit sauvée du naufrage des François. Les ennemis charmés de se voir maîtres de ces belles pieces, mais fort embarrassés à les monter, apprirent de lui des méthodes qu'ils ignoroient. D'ailleurs étant informés de la considération que le Roi & toute la Cour avoient eue pour lui, ils se flattoient d'en tirer diverses lumieres pour la connoissance de ces Isles. Il ajoûte que la perte du Roi & la ruine des Maldives vint de la trahison d'un Pilote du pays, qui connoissant parfaitement les passages, offrit aux Pyrates de Bengale de les y conduire pour une grosse somme d'argent.

Cause de la ruine des Maldives.

Pillage exercé par les Pyrates de Bengale.

Le pillage dura dix jours & fit passer des richesses inestimables sur la Flotte ennemie, sans compter cent vingt pieces de canon, que les Pyrates regardoient comme la plus précieuse partie de leur butin. En se retirant ils laisserent les Reines en liberté, & la couronne à disputer entre quelques parens du Roi & les principaux Seigneurs. Ils n'enmenerent pas d'autre prisonnier que le frere de la grande Reine, non pour en tirer rançon, comme Pyrard se l'étoit d'abord imaginé, mais sur ses propres instances & pour lui faciliter les moyens de se rendre à la Cour de Cananor, d'où il se flattoit de revenir avec une puissante armée, & de faire valoir ses droits sur l'héritage du Roi son beaufrere. L'Auteur apprit dans la suite que la fortune ayant secondé son entreprise, il s'étoit mis en possession du thrône sous la protection du Roi de Conor.

Ils enmenent Pyrard & ses compagnons.

Les Pyrates se relâcherent si peu dans leurs civilités pour Pyrard & ses Compagnons, qu'en s'embarquant ils se disputerent l'honneur de les avoir sur leur Galere,

Galere. Cet excès d'affection les chagrina d'autant plus, qu'en leur faisant craindre de retomber dans une nouvelle captivité, elle leur causa le déplaisir de se voir séparés dans leur navigation, & de ne se réjoindre que long-tems après. Pyrard fut conduit vers le golphe de Bengale. En passant par la derniere Isle des Maldives, qui se nomme *Ouslimé*, les Pyrates y mouillerent, parce que le Roi qu'ils venoient de massacrer y étoit né; & faisant main basse sur tous les habitans, ils y laisserent d'horribles traces de leur barbarie. Ensuite ils employerent trois jours pour gagner une petite Isle nommée *Malicut*, où ils jetterent l'ancre pour s'y rafraîchir pendant deux jours. Cette Isle, qui n'a que quatre lieues de tour, est d'une fertilité admirable en millet, en cocos, en bananes, & quantité d'autres fruits. La pêche y est excellente, & l'air beaucoup plus temperé qu'aux Maldives. Le langage & les mœurs y sont les mêmes. Elle avoit été soumise au même Gouvernement; mais le Roi l'ayant donnée en partage à un de ses freres, elle étoit passée entre les mains d'une Dame qui relevoit du Roi de Cananor. Cette Reine reçut Pyrard avec beaucoup de caresse. Elle l'avoit vû plusieurs fois à la Cour du Roi des Maldives, dont elle étoit proche parente. Elle se fit raconter la fin tragique de cet infortuné Monarque, & elle donna beaucoup de larmes à ce triste recit. Les Pyrates ayant remis à la voile s'avancerent vers les Isles de *Divandurou*, à trente lieues de Malicut vers le Nord. Elles sont au nombre de cinq, chacune d'environ six à sept lieues de tour, à quatre-vingt lieues de la côte de Malabar, & sous l'obéissance du Roi de Cananor. Leurs habitans sont des Mahometans Malabares, la plûpart fort riches par le trafic qu'ils font dans toutes les parties de l'Inde, sur-tout aux Maldives d'où ils tirent quantité de marchandises, & où ils ont habituellement des Facteurs. Les coûtumes & le langage n'y sont pas différens de ceux de Cananor, de Cochin, de Calecut, & de toute la côte du Malabar. Le terroir y est fertile & l'air extrêmement sain. Ces Isles sont comme un entrepôt pour toutes les marchandises de la terre ferme, des Maldives & de Malicut. Delà, tirant vers le Sud, on alla doubler le Cap *de Galle*, qui fait la pointe de l'Isle de Ceylan. Le nombre des baleines est si grand dans cette route, qu'elles mirent les galeres en danger, & que les Pyrates furent obligés d'employer leurs tambours, leurs poëlles & leurs chaudrons pour les éloigner par le bruit.

Pyrard. 1607.

Isle de Malicut.

Isles de Divandurou.

Nombre extraordinaire de baleines.

Après un mois de navigation, on arriva au Port de *Chartican*, dans le Royaume de Bengale, où Pyrard fut présenté au Gouverneur de la Province, qui prend le titre de Roi, suivant l'usage de toutes ces contrées. Le séjour du grand Roi de Bengale est plus loin dans les terres, à trente ou quarante lieues de la côte. Il se trouvoit à Chartican un Navire de Calecut, dont le Maître assura Pyrard qu'on voyoit souvent des Navires Hollandois à Calecut, & lui offrit cette voie pour retourner en France. Toutes les caresses du Gouverneur ne l'empêcherent pas de l'accepter. Il partit, après avoir fait sur les singularités du pays quelques observations, qui trouveront place dans l'article qui leur convient. Sa navigation fut de trois semaines, à la fin desquelles il prit terre au Port de *Moutingué*, retraite des Pyrates Malabares, dans le Royaume du même nom, entre Cananor & Calecut. Sa surprise fut extrême de trouver la plupart des habitans en armes; ce qu'il restraint ensuite aux Officiers Malabares, qui y sont en fort grand nombre; car le peuple n'a pas la liberté d'en porter. Il fut conduit chez un Seigneur Mahométan, chez lequel il passa

Port de Chartican.

Royaume & Port de Moutingué.

PYRARD. 1607.

trois jours & qui le traita fort bien. Le Roi prit ce tems pour rendre une visite à ce Seigneur. Pyrard admira sa figure. C'étoit un des plus beaux hommes qu'il eût jamais vûs, à la réserve de sa couleur, qui étoit un peu olivâtre. Lorsque ce Prince fut entré, un de ses gens qui portoit une selle quarrée, d'un pied & demi de largeur & haute d'un demi-pied, la posa au milieu de la salle. Il s'y assit, & tous les Seigneurs se tinrent debout autour de lui, sans toucher aux meubles ni aux murailles du logis. C'est un soin qu'ils ont toujours les uns chez les autres. Le Roi fit diverses questions à Pyrard sur l'état de la France, & lui demanda particuliérement quelle différence il y avoit entre les Anglois, les Hollandois & les François. Ensuite il le pria de l'aller voir dans sa demeure, qui étoit éloignée d'un quart de lieue de la mer. L'Auteur fit le lendemain ce petit voyage. Il trouva un château à ponts-levis, fortifié de terrasses & de bonnes murailles. Le Roi de Moutingué n'entretient qu'un seul éléphant. Outre son Port, la même côte en a deux autres, au milieu desquels le sien est situé; l'un, qui s'appelle *Chombaye*, vers Cananor; l'autre, nommé *Badara*, vers Calecut. Ces trois Ports, qui ne sont éloignés entr'eux que de deux lieues, ont chacun leur Roi particulier, & relevent tous trois du Samorin.

Traitement que Pyrard reçoit du Roi.

Chambaye & Badara, autres Ports de Pyrates.

Pyrard eut à combattre les instances du Roi de Moutingué, qui s'efforça de l'arrêter dans ses Etats par l'offre de ses bienfaits. Mais pressé du desir de revoir sa patrie, il partit après quelques observations, & se rendit d'abord à Badara, où le bon accueil qu'il reçut du Roi augmenta son admiration pour l'humanité de ces peuples, quoiqu'ils n'aient pas d'autre profession que la pyraterie. Ils sont ennemis mortels des Portugais. Les trois Ports de Chambaye, de Moutingué & de Badara, sont comme au fond d'une baye & peuvent se donner des secours mutuels, après s'être avertis par le moyen de plusieurs loges plantées sur de fort hauts pilotis, où ils placent des sentinelles dont les observations s'étendent fort loin. *Cangelotte*, autre Port de corsaires, plus considerable par l'étendue du pays & le nombre des peuples, est éloigné d'environ dix-huit lieues vers le Nord, assez près de *Barcelor.* Tous ces pyrates doivent rapporter un grand butin de leurs courses, puisqu'outre les frais de leurs armemens & les droits qu'ils paient à leurs Princes, ils sont obligés de faire des présens continuels au Samorin leur premier Maître.

Pendant quinze jours que Pyrard fut retenu à Badara, il se promena souvent dans l'interieur du pays, qu'il trouva très-fertile & très-agréable. La terre y est rouge & sabloneuse. Le palais du Roi est situé à trois portées de fusil de la côte, sur une montagne qui le rend inaccessible du côté de la mer. Il tient ses femmes dans un autre château, qui est à une lieue & demie du premier. Pyrard étoit logé chez un Seigneur Mahométan, qui le mena plusieurs fois à *Marquaire-costé*, Forteresse de la dépendance immédiate du Roi de Calecut. Il lui demandoit pourquoi les peuples de l'Europe se faisoient la guerre, puisqu'ils étoient tous Chrétiens. Pyrard lui répondit que les habitans de la côte, quoique Mahométans, ne la faisoient pas moins entr'eux Cela n'est pas surprenant, répliqua le Malabare, parce que la pyraterie est notre unique métier & que nous l'exerçons de pere en fils. Ce Seigneur ne lui faisoit tant de caresses, que dans la vûe d'en tirer des éclaircissemens sur les Maldives, parce qu'il se proposoit de les aller piller l'année suivante avec une armée. Il s'in-

Caresses intéressées qu'on fait à l'Auteur.

formoit soigneusement où le Roi & les Reines avoient leurs trésors, & Pyrard auroit eu peine à se défendre des instances qu'il lui faisoit de l'accompagner, s'il n'eût employé pour excuse le dessein qu'il avoit d'aller faire sa cour au Samorin, dont le seul nom étoit un frein pour les pyrates.

Pyrard. 1607.

Il prit son chemin par terre, avec des lettres de protection du Roi jusqu'à Calecut, qui n'est éloigné de Badara que d'environ douze lieues. S'étant arrêté dix ou douze jours à *Marquaire-costé*, où il retrouva un de ses compagnons, il y fut traité avec distinction, non-seulement par son hôte de Badara, qui venoit les voir souvent, mais encore par les Officiers & les Receveurs du Samorin, qui dans le dessein où il étoit de se rendre à la Cour de Calecut, auroient regardé comme une honte pour leur Maître qu'il n'eût pas accepté d'eux sa nourriture & des commodités pour sa route. Le pays lui parut fort bon ; & les Portugais en avoient la même opinion, s'il en faut juger par divers efforts qu'ils avoient faits inutilement pour s'y établir. Ils le nommoient *Terre de Cognaly*, du nom d'un Gouverneur du Samorin qui les avoit battus plusieurs fois & qui avoit ruiné toutes leurs entreprises. La Forteresse, & deux autres petits Forts qui gardent l'embouchure de la riviere, ne sont que pour la défense d'une assez grande Ville, où les maisons, les rues & les boutiques n'ont pas moins d'éclat qu'à Calecut. Elle est située sur le penchant d'une montagne, & la Forteresse est au-dessus. Pyrard la met au rang des plus riches & des plus belles Villes de la côte.

Il se rend par terre à Calecut.

Marquaire-costé, ou Terre de Cognaly.

Sa route jusqu'à Calecut eut tant d'agrément pour lui & pour son compagnon, qu'il a peine à représenter les honneurs & les marques d'affection qu'ils reçurent continuellement des Mahométans Malabares. Ils employerent huit jours dans un voyage qu'ils pouvoient faire en moins de deux. Quoique le pays soit sabloneux, le sable en est ferme, les maisons en grand nombre, & les terres sont couvertes d'une grande quantité d'arbres qui portent d'excellens fruits. Les chemins y offrent sans cesse une foule de passans, qui n'ont pas besoin d'autre précaution, pour leur sûreté, que d'être accompagnés d'un Naire : c'est une sorte de Noblesse, qui est fort nombreuse dans le pays. Il y a quelques marais & deux rivieres à passer. A une lieue de Calecut on rencontre une fort belle Ville, où les Portugais avoient autrefois une Forteresse & un Etat, qu'ils ont perdus.

Beauté de la route.

Les deux François arrivant enfin à Calecut rencontrerent d'abord quelques Officiers du Roi qui ont un logement au bord de la mer, élevé sur des pilotis, où ils ne demeurent que le jour. Comme la Ville & le Port ont plus d'une lieue de long, il y a trois de ces édifices, où l'on veille à l'arrivée des marchandises, pour les faire transporter à l'Alfandique, qui est un grand bâtiment quarré à doubles galeries, voutées de pierres en arcade, avec un grand nombre de loges & de magasins pour toutes sortes de marchandises. L'Alfandique est à deux ou trois cens pas de la mer, entre la Ville & le Port. On y fait une garde continuelle, & les Officiers en sont fort respectés.

Arrivée de Pyrard à Calecut.

Ceux que les deux Etrangers avoient rencontrés n'eurent pas plutôt appris d'eux qu'ils étoient Européens, que paroissant fort joyeux de pouvoir les présenter au Roi, ils les conduisirent dans une maison de la Ville pour y passer la chaleur du jour. Calecut a sur les autres Villes Malabares l'avantage de ne pas manquer d'hôtelleries, où l'on est nourri & logé pour son argent. Le soir, un

Commodités de cette Ville pour les Etrangers.

PYRARD. 1607.

détachement de la garde, qui avoit été averti, vint prendre Pyrard & son compagnon, pour les conduire au palais du Roi, qui est à une demi-lieue de la Ville. Ils furent traités respectueusement par cette escorte. Le Roi, déja instruit de leur arrivée, descendit dans une salle basse du palais. Il étoit accompagné de dix ou douze Pages Naires, qui portoient de grandes lampes d'or ou d'argent doré, & un grand vase rempli d'huile pour l'entretien des lampes. Elles étoient suspendues au bout d'une longue barre d'argent doré, courbée par le haut pour les tenir plus droites, & pointue par l'autre bout, pour la ficher en terre. Les siéges de la salle étoient d'un fort beau bois, entremêlés de pierres noires & polies, qui servent aussi à s'asseoir. Le Roi ne paroît guères assis en public. Il se tient ordinairement debout.

Comment Pyrard est reçu du Roi.

Son entretien avec ce Prince.

Ce Prince avoit entre ses bras un de ses petits-neveux, de l'âge d'environ trois ans & d'une figure charmante. Il prit d'abord plaisir à faire approcher cet enfant des deux Etrangers, en lui demandant qui ils étoient & paroissant charmé de ne lui voir donner aucune marque de frayeur. Ensuite, après diverses questions qui lui firent connoître quel étoit leur pays, il leur demanda, par son Interprête, quelle différence il y avoit entr'eux & les Hollandois, & laquelle des deux Nations étoit la plus puissante. Pyrard ayant répondu naturellement qu'elles ne pouvoient être comparées, & que les forces du Roi de France étoient infiniment superieures : » les Hollandois, repliqua-t-il, » en disent autant de leur Comte Maurice, & les Portugais de leur Roi. A qui » dois-je donc m'en rapporter ? « Les explications de Pyrard furent simples & conformes à la verité. L'Interprête continua de lui demander quels étoient les motifs de son voyage; & lorsque le Roi eut appris, par ses réponses, qu'il n'étoit venu que dans l'esperance de trouver quelque Vaisseau Hollandois pour retourner en Europe, il lui fit dire que depuis un mois il en étoit passé treize, qui s'étoient rafraîchis dans son Port, & qu'il leur avoit même accordé la permission de bâtir une Fortëresse dans ses Etats, mais qu'ils étoient partis avec promesse de revenir l'année suivante; ce qui n'empêchoit pas que deux François ne pussent demeurer librement à Calecut & s'assurer de ne manquer de rien auprès de lui. Il donna ordre à l'Interprête, qui étoit un Baniane, fort versé dans la langue Portugaise, de prendre soin d'eux & de leur donner un logement commode.

Ils furent logés chez un Seigneur Mahométan des plus distingués, & dont la maison étoit une des plus belles du pays. Mais, outre l'incommodité d'être fort éloignés de la Ville & du Palais, elle les exposoit aux artifices des Portugais, qui ne les voyoient pas de bon œil à Calecut. L'Interprête, qui se nommoit *Maniaste*, & qui répondoit fidellement aux intentions du Roi par ses soins, trouva plus de sûreté à les loger dans l'Alfandique. On leur donna un Esclave pour les servir; & chaque jour ils recevoient chacun deux *Panants*, qui sont des piéces de monnoie de la valeur de quatre sols, avec tout ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture & leur habillement. Ils étoient dans cette situation depuis trois semaines, lorsqu'ils eurent la satisfaction de voir arriver leurs deux autres compagnons, qui avoient suivi leurs traces depuis Moutingué. On ne les reçut pas avec moins de civilité, & le Roi voulut qu'ils fussent logés & traités en commun.

Ses deux autres compagnons le rejoignent à Calecut.

Leur séjour à Calecut fut d'environ huit mois, que Pyrard employa soigneu-

sement à faire ses observations. Le Roi étoit homme d'esprit & d'un caractere fort affable, sur-tout pour les Etrangers; mais inconstant dans son amitié comme dans sa haine, & fort emporté dans sa colere; ce qui le faisoit redouter de tous les Naires. Un jour qu'il s'amusoit en public à voir danser une Comédienne, qui faisoit des sauts & des tours de souplesse extraordinaires, il se plaignit plusieurs fois de n'avoir pas la vue assez libre, parce que la foule étoit fort grande entre le lieu du spectacle & la galerie où il étoit avec les Reines. Le bruit & la confusion n'ayant guères permis de l'entendre, il en fut si irrité que saisissant un parasol entre les mains d'un Page, il descendit avec cette arme à la main, & se mit à frapper tous ceux qui se rencontrerent sous ses coups. Il s'engagea si loin dans la presse, que les assistans pressés de fuir par la crainte & le respect, se renverserent misérablement les uns sur les autres, en mettant les deux mains sur la tête pour marquer leur soumission, & formerent pendant quelque-tems un fort étrange spectacle. Toute l'assemblé n'auroit pas manqué de se retirer, s'il n'eût ordonné lui-même que chacun reprît sa place & que la fête fût continuée.

Caractere du Roi.

Exemple de ses emportemens.

L'Auteur rapporte un autre exemple des emportemens de ce Prince & de la facilité avec laquelle il revenoit néanmoins à son caractere naturel. Les Seigneurs prenant plaisir à faire des civilités continuelles aux Etrangers, Pyrard & ses compagnons étoient souvent invités à boire ou à manger chez eux, & n'en revenoient pas sans quelques présens de piéces d'or, de toile, de soie, de coton & de fruit. Ils furent un jour conduits à la maison de campagne d'un des premiers Officiers de la Cour, qui commandoit à Calecut dans l'absence du Roi. Cette maison étoit bâtie sur un étang, où deux Seigneurs vinrent se baigner pendant la fête. L'un, qui étoit neveu du Roi, portant une envie secrette à l'autre, lui fit demander comment il avoit la hardiesse de se baigner dans un lieu où il voyoit le neveu de son Maître, & le fit menacer d'une punition humiliante. Ce Seigneur, homme de courage & revêtu d'un office considerable, ne répondit que par un soufflet à celui qui lui apportoit des ordres si méprisans. Un affront de cette nature porta aussi-tôt le Prince à rassembler imprudemment un grand nombre de gens armés; & le Seigneur n'ayant pû se dispenser d'appeller aussi ses amis & ses gens à sa défense, il se trouva de part & d'autre une si grande quantité de Naires, que l'Auteur les fait monter à plusieurs mille. Le Roi ne put ignorer long-tems ce tumulte. Il s'en fit expliquer l'origine, & dans la colere qu'il conçut contre son neveu en apprenant qu'il étoit coupable, il ordonna qu'il fût tué sur le champ. Cependant quelques amis de ce Prince l'avertirent assez-tôt pour lui donner le tems de se dérober par la fuite. Il se hâta de traverser une riviere qui fait la séparation des Etats de Chaly & de Calecut. La fureur du Roi ne fit qu'augmenter, lorsqu'il apprit que ses ordres n'avoient pas été exécutés. Cependant le Prince fut reçu en grace peu de tems après, avec plus de cent Naires qui s'étoient attiré la menace du même châtiment pour l'avoir suivi. De tous les Souverains qui regnent dans le Malabar; c'est à-dire, depuis Barcelor jusqu'au Cap de Comorin, tels que les Rois de *Cananor*, de Moutingué, de Badara, de Cochin, de Tananor, de *Coilan* & plusieurs autres, le Samorin est le plus puissant & le plus absolu. La situation de ses Etats est entre Cochin & Cananor.

Autre exemple.

Quoique les Portugais eussent été chassés du pays, il y avoit dans la Ville

PYRARD. 1607. Eglise Chrétienne de Calecut, gouvernée par deux Jésuites.

deux Jésuites; l'un Italien, l'autre Portugais, tous deux fort bien avec le Roi, qui leur faisoit une pension annuelle, outre celle qu'ils recevoient du Portugal. Ils avoient eu la permission de faire bâtir une fort belle Eglise, environnée de son cimetiére; & le Roi leur laissant la liberté d'y prêcher publiquement l'Evangile, ils avoient converti un grand nombre d'habitans. Ces nouveaux Chrétiens venoient se loger dans le quartier des Missionnaires, qui employoient une partie de leur revenu à leur faire bâtir des maisons. L'un de ces deux Peres, quoique Portugais, traitoit Pyrard avec affection, le consoloit dans ses ennuis, & lui conseilloit de se rendre à Cochin avec des lettres de recommandation qu'il lui offroit pour le Gouverneur. Le Jésuite Italien, étoit fort éloigné de lui marquer tant de bonté. Cependant, après avoir déliberé sur cette offre avec ses compagnons, ils résolurent de l'accepter, à la réserve du Flamand, qui étant Calviniste ne voulut pas se fier aux Portugais, dont il avoit déja reçu quelques mauvais traitemens. Le Roi & les Seigneurs du pays s'efforcerent d'inspirer la même défiance à Pyrard. Mais il demeura ferme dans sa résolution; & rien ne s'opposant à son départ, il prit un passeport du Samorin pour tous les lieux de sa dépendance où il devoit passer.

1608. Pyrard & deux de ses compagnons partent pour Cochin.

On étoit à la fin de Février. Les trois François firent marché avec quelques matelots pour se faire transporter dans une *Almadie* jusqu'au Port de Cochin, qui n'est qu'à vingt lieues de Calecut. Mais ils reconnurent bien-tôt que leurs guides étoient des traîtres. Pyrard étoit convenu avec eux de partir à la haute marée. Ils vinrent l'appeller vers minuit; & lui laissant le tems de faire ses derniers préparatifs avec ses compagnons, ils feignirent de l'aller attendre dans le lieu où il devoit s'embarquer. La lune étoit fort claire. Il se mit en chemin avec les deux autres François, chargés tous trois de leur bagage; & suivant le bord de la mer, ils marcherent quelque-tems sans obstacle. Mais lorsqu'ils furent proche de l'almadie, ils se virent environnés tout d'un coup d'une troupe de Chrétiens du pays, amis des Portugais, qui s'étoient mis en embuscade pour les attendre, & qui fondirent sur eux en criant *matar*, *matar*, c'est-à-dire, *tue*, *tue*, & leur donnant même quelques coups pour augmenter leur frayeur. Pyrard s'écria qu'il étoit Catholique, & les supplia de ne pas le tuer du moins sans confession. Ils parurent peu sensibles à sa priere, & le traiterent de *Luthérien*. Ensuite l'ayant saisi au collet, lui & ses compagnons, ils leur lierent étroitement les mains par derriere, & les menacerent de la mort s'ils ouvroient la bouche pour parler. Ils leur tinrent l'épée sur la gorge pendant plus d'une heure, pour se donner le tems de rendre compte aux Facteurs Portugais du succès de leur entreprise. Le Chef de ces brigands étoit un Metif de Cochin, nommé Jean *Furtado*, qui étoit depuis quelque-tems à Calecut pour se faire restituer un navire que les corsaires voisins lui avoient enlevé. Aussi-tôt que son messager fut revenu, il fit dépouiller les trois François de tout ce qu'ils avoient apporté, & les fit jetter nuds & liés, dans une almadie presque remplie d'eau, où ils s'imaginerent d'abord qu'on vouloit les noyer. Cependant il leur promit avec serment de ne leur faire aucun mal. L'almadie fut mise en mer. On s'avança jusqu'à la côte de Chaly, où l'on prit terre. Furtado vouloit être informé, par ses correspondans de Calecut, si le Samorin étoit instruit de l'enlevement des François & comment il auroit reçu cette nouvelle.

Ils sont trahis par les Portugais.

Comment ils sont traités.

Les éclairciſſemens qu'il reçut, peu de jours après, lui cauſerent peu de ſatisfaction. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris avec quelle violence on avoit traité trois Etrangers qu'il protegeoit, que faiſant appeller les deux Jéſuites, le Facteur & tous les Portugais qui étoient à Calecut, il les menaça de toute ſa colere. Les Jéſuites s'excuſerent & rejetterent cette trahiſon ſur Furtado. Il les fit jurer ſur leur livre d'Evangiles qu'ils n'y avoient pas eu de part; & tournant alors tout ſon reſſentiment contre Furtado, il ordonna que le navire qu'il redemandoit fût brûlé ſur le champ & que l'entrée de Calecut lui fût fermée pour jamais. Malgré le chagrin qu'il reçut de ces informations, il donna des habits Portugais à ſes priſonniers, & prenant ſa route par terre, il leur fit traverſer le pays & la ville de Chaly pour ſe rendre à *Tananor*. Les Portugais y avoient, comme à Calecut, une Egliſe, un Jéſuite & un Facteur. Furtado, avant que d'entrer dans la Ville, les fit avertir de ſon arrivée. Mais il apprit avec étonnement qu'un des deux Jéſuites de Calecut y étoit depuis deux jours, & que loin d'approuver ſon entrepriſe, on lui reprochoit d'avoir irrité mal-à-propos le Samorin. Dans cet embarras, il prit le parti de ſe tenir éloigné de Tananor & de faire embarquer les trois François dans une almadie, pour les envoyer à Cochin ſous la conduite de quelques ſoldats. Il les aſſura même qu'ils n'avoient rien à redouter, & qu'il écrivoit au Gouverneur de Cochin des lettres qui leur ſeroient favorables. C'étoit une nouvelle perfidie; car dans l'eſperance de couvrir ſon action & d'en tirer même quelque récompenſe, il marquoit au contraire qu'il les avoit pris ſur mer, où ils avoient tué quantité de Malabares, & qu'ils alloient à *Marquaire-coſté* pour y faire rebâtir la Fortereſſe de *Cognaly*, que le Samorin, diſoit-il, avoit promiſe aux Hollandois. En effet, le bruit s'en étoit répandu. Pyrard & ſes compagnons naviguerent le reſte du jour & pendant toute la nuit. Le lendemain, à dix heures, ils arriverent à Cochin.

On s'adoucit en leur faveur.

Ils ſont conduits à Cochin & menacés de la mort.

Pendant qu'ils furent gardés ſur le rivage, pour attendre le retour d'un de leurs guides, qui étoit allé porter au Gouverneur la lettre de Furtado, ils admirerent la foule du peuple, que la curioſité amenoit pour les voir. Chacun leur diſoit qu'ils ſeroient pendus le lendemain, & leur montroit une grande place, à droite de la riviere en entrant dans la Ville, où l'on voyoit encore au gibet deux ou trois Hollandois, qui avoient eu depuis peu le même ſort. Leurs habits n'étoient qu'une ſimple piece de coton; car, en les congédiant, Furtado leur avoit ôté ceux qu'il leur avoit fait prendre à Chaly. Bien-tôt ils virent paroître un Sergent Portugais, accompagné de ſept ou huit Eſclaves armés de pertuiſanes, qui les conduiſit chez le Gouverneur. Ils y furent interrogés, & leurs réponſes furent regardées comme autant d'impoſtures. Cependant la femme & les filles du Gouverneur, qui obtinrent la liberté de les voir & dont Pyrard admira la beauté, parurent touchées de quelque ſentiment de compaſſion, qui les auroit portées, dit-il, à leur faire du bien, ſi la crainte ne les eût arrêtées. Ils furent menés de-là chez l'*Oydor de cidade*, ou le Juge criminel, pour être traités comme des voleurs; mais heureuſement cet Officier refuſa d'être leur Juge, parce qu'ils étoient priſonniers de guerre. Enfin le Gouverneur les fit conduire dans la priſon publique, pour attendre l'occaſion de les envoyer à Goa, devant le Tribunal du Viceroi des Indes.

Le Gouverneur les fait renfermer.

La priſon de Cochin ſe nomme le *Tronco*. C'eſt une grande & haute Tour

Priſon de Cochin.

PYRARD. 1608.

quarrée, sous le toit de laquelle est un plancher, avec une espece de trappe qui ferme à clef, & par où l'on descend les prisonniers sur une planche soutenue par quatre cordes. On les retire de même. La profondeur de cette espece de puits est de six à sept toises. Il n'a pas de porte par le bas, & ne reçoit le jour que par une grande fenêtre pratiquée dans le mur, qui est d'une brasse & demie d'épaisseur & fermée par de gros barreaux de fer, au travers desquels on peut passer un pain de la grosseur de deux livres. C'est par cette ouverture que le geolier fournit aux captifs, avec une sorte de pelle à long manche, ce qu'on juge à propos de leur accorder. La grille de fer est triple; c'est-à-dire, qu'il y en a une en dedans, une en dehors & une autre au milieu. Pyrard ne peut s'imaginer qu'il y ait de plus effroyable prison dans le reste du Monde. Lorsqu'on l'eut fait monter au sommet de la Tour avec ses compagnons, on écrivit leurs noms sur le registre commun. Ils observerent que ce sommet étoit une autre prison; & leur esperance, pendant quelques momens, fut de n'être pas menés plus loin. Ils y trouverent un Hollandois qu'ils avoient vû aux Maldives, où il avoit perdu son Vaisseau, & qui avoit été tiré depuis peu de la prison d'en bas en faveur d'une violente maladie, à la recommandation des Jésuites. Mais ils furent beaucoup plus surpris d'y voir un Gentilhomme qui avoit été à Marseille, & qui parlant bien la langue Françoise, leur demanda des nouvelles de M. le Duc de Guise, au service duquel il avoit été. Il leur fit présent d'une piece d'or, de la valeur d'une *Cruzade*. Enfin le geolier les fit descendre dans la prison inferieure, qui contenoit alors cent vingt ou trente prisonniers, tant Portugais que Metifs & Indiens, Chrétiens, Mahométans & Gentils. L'usage, entre ces malheureux, est de choisir parmi eux un ancien auquel ils obéissent. Chacun lui paye un droit d'entrée, dont il donne la moitié au geolier, & sur lequel il est obligé d'entretenir une lampe devant une image de Notre-Dame. La Messe se dit tous les jours de Fête, du côté extérieur de la grille. Comme ce lieu est le plus sale & le plus infect qu'on puisse se représenter, on a besoin d'une force extraordinaire pour résister long-tems aux vapeurs empoisonnées qu'on y respire. La lampe qu'on y entretient allumée pendant toute la nuit s'éteint souvent faute d'air. On est forcé, par l'excès de la chaleur, d'être nud jour & nuit. A la verité quelques Esclaves, payés par l'ancien, rafraîchissent tout le monde avec un éventail. Mais le principal soulagement, sans lequel on périroit dès les premiers jours, vient d'une Confrérie Portugaise de la Miséricorde, qui donne tous les jours à chaque prisonnier Chrétien un demi-*tengue*, c'est-à-dire, la valeur de cinq sols; & aux autres, une fois le jour du riz cuit & du poisson. On fournit aussi de l'eau pour se laver. Pyrard & ses deux compagnons n'eurent pas demeuré neuf ou dix jours dans cet horrible cachot, qu'ils se trouverent le corps enflé & couvert de bubes fort douloureuses.

Usages & miseres de cette prison.

Pyrard s'adresse aux Jésuites, dont il éprouve la charité.

Quelques prisonniers Portugais leur conseillerent d'écrire aux Peres Jésuites du Collége de Cochin. Le Superieur ne tarda point à les venir visiter; & les ayant reconnus François & Catholiques, il entreprit d'obtenir leur liberté. Le Gouverneur lui répondit qu'ayant déja écrit au Viceroi, il n'en étoit plus le maître; mais que son dessein étoit de les envoyer à Goa, & que dans l'intervalle il consentoit qu'ils fussent élargis, à condition que les Jésuites s'obligeroient à les représenter. Ainsi, quittant leurs chaînes, ils furent assez bien traités.

traités jusqu'à leur départ ; & l'usage que Pyrard fit de sa liberté, fut pour observer ce qu'il y a de remarquable à Cochin.

Pyrard, 1608.

Il s'étoit passé environ deux mois, lorsqu'on vit arriver une Flotte de cinquante navires Portugais, qui venoient du Cap de Commorin & de Point de Galle dans l'Isle de Ceylan. Elle s'arrêta au Port de Cochin pour y prendre des rafraîchissemens. Le Viceroi des Indes armoit tous les ans, vers le commencement de l'été, qui arrive au mois de Septembre, une Flotte de cent galiotes, avec trois ou quatre galeres, dont il envoyoit la moitié vers le Nord, jusqu'à Diu & Cambaye, pour garder la côte & se saisir des Vaisseaux qui tenoient la mer sans passeport. L'autre moitié étoit envoyée dans la même vûe vers le Sud, jusqu'au Cap de Commorin & l'Isle de Ceylan. Ainsi la navigation n'étant ouverte que pour les Portugais & leurs amis, les Arabes & les Insulaires de Sumatra, qui étoient en guerre continuelle avec eux, n'osoient sortir de leurs Ports sans être en état de leur résister.

Il est envoyé à Goa. Ce qu'il souffre dans cette route.

La Flotte Portugaise devoit retourner à Goa, qui n'est qu'à cent lieues de Cochin, au Nord. Pyrard ayant employé les Jésuites pour obtenir d'y être embarqué avec ses compagnons, cette grace leur fut accordée ; mais le Gouverneur de Cochin commença par leur faire remettre, aux pieds, des fers qui pesoient trente ou quarante livres, & les livra dans cet état au Général. Pyrard eut le malheur d'être mis dans la galiote d'un Capitaine barbare, qui se nommoit *Pedro Doderoso*, & qui le prenant pour Hollandois le traita pendant toute sa navigation avec la derniere cruauté. D'autres incidens le jetterent dans une mortelle maladie, à laquelle il eut mille fois succombé sans le secours d'un Religieux Dominiquain, dont il reçut tous les bons offices de la charité. Les Portugais mouillerent à Cananor, qui est éloigné de Cochin d'environ quarante lieues ; & ne s'y étant arrêtés que trois jours, ils arriverent à Goa au commencement de Juin.

Il arrive à Goa.

§. II.

Arrivée de l'Auteur à Goa.

Etat de sa santé, qui le reduit à l'hôpital.

Tant d'infortunes & de maladies avoient réduit Pyrard & l'un de ses compagnons dans un si triste état, que lorsqu'on voulut leur ôter leurs fers pour les conduire devant le Général, il leur fut impossible de marcher. Un reste d'humanité fit prendre le parti de les porter à l'Hôpital du Roi. On les y plaça d'abord à la porte, sur des siéges, pour attendre les Officiers qui devoient leur en permettre l'entrée. Ils furent si frappés de la beauté de l'édifice, qu'ils le prirent moins pour un Hôpital que pour un vaste Palais. Cependant ils remarquerent au-dessus de la porte l'inscription d'*Hôpital du Roi*, avec les armes de Castille & de Portugal, & une sphere. On les fit bien-tôt entrer dans un grand portique, où les Médecins vinrent les visiter. De-là ils furent transportés par un grand escalier de pierre dans la chambre où ils devoient être traités ; & le Directeur général, qui étoit un Jésuite, ordonna qu'on leur fournît promptement toutes les commodités qui étoient convenables à leur situation.

Beauté de ce lieu.

Ce n'est pas sans raison que l'Auteur s'attache à de si légeres circonstances. Comme il ne croit pas qu'il y ait au monde un Hôpital comparable à celui de

PYRARD. 1608.

Description de l'Hôpital de Goa.

Goa, il en donne une description dont il espere que l'utilité se fera sentir, pour le bien public, à toutes les Nations où son Ouvrage sera connu. Cet édifice est de fort grande étendue & situé sur le bord de la riviere. C'est une fondation des Rois de Portugal, avec un revenu de vingt-cinq mille *Pardos*, qui valent, dit-il, chacun vingt-cinq sols de notre monnoie & trente-deux du pays, mais fort augmenté par les libéralités de divers Seigneurs. D'ailleurs, le seul fond royal est un revenu considérable dans un pays où les vivres sont à très-bon marché ; & l'excellente administration des Jésuites qui le gouvernent, sert encore à le multiplier de jour en jour. Ils envoient jusqu'à Cambaye, pour en faire apporter le froment & d'autres provisions. Les autres Officiers sonr des Portugais & des Esclaves Chrétiens. Il y a quantité de Médecins, de Chirurgiens & d'Apoticaires, qui sont obligés, deux fois le jour, de visiter les malades ; mais aussi le nombre en est fort grand, quoiqu'on n'y reçoive pas les Indiens, qui ont un Hôpital à part, ni les femmes, qui sont aussi dans un bâtiment séparé. Lorsque Pyrard y fut admis, on en comptoit quinze cens, tous Portugais & la plupart soldats. Ils ont chacun leur lit, à deux pieds l'un de l'autre, composé de plusieurs matelats de coton & de taffetas. Les bois ont peu d'élévation, mais ils sont peints forr proprement de diverses couleurs. Chaque espece de maladie a des chambres qui lui sont propres, & l'on n'y dresse des lits qu'à mesure qu'il y entre des malades. Tout le linge est de coton, forr fin & fort blanc. On commence par raser le poil à ceux qui arrivent, dans toutes les parties du corps. On les lave soigneusement ; après quoi rien n'est épargné pour les entretenir dans cette propreté. Le nombre des commodités qu'on leur fournit forme un détail surprenant, & tout est changé de trois en trois jours. Les Etrangers n'ont la liberté d'entrer dans l'Hôpital que le matin, depuis huit heures jusqu'à onze, & l'après-midi depuis trois jusqu'à six. Il est permis aux malades de manger avec leurs amis ; & quand les serviteurs s'apperçoivent qu'un ami vient les visiter, ils apporrent quelque chose de plus que l'ordinaire. Ils donnent du pain autant qu'on en demande. Les pains y sont perits, & l'on en porte trois ou quatre à un malade, quoique le plus souvent il n'en puisse manger qu'un. Ce qui est desservi ne se présente jamais deux fois. On ne donne jamais moins d'un poulet entier, rôti ou bouilli ; & chacun obtient ce qu'il demande, riz, excellens potages, œufs, poisson, confitures, & toutes sortes de chairs & de fruits, à moins que le Médecin ne lui en air interdit l'usage. Les plats & les assiettes sont de porcelaine de la Chine. Après les repas, un Officier Portugais demande tout haut dans chaque chambre, si chacun a reçu sa nourriture ordinaire, & s'il y a quelque sujet de plainte.

Les bâtimens sont d'une grande étendue. On y voit quantité de galeries, de portiques & d'agréables jardins, où les malades qui commencent à se rétablir ont la liberté d'aller respirer l'air. On leur fait changer de chambre à mesure qu'ils commencent à se porter mieux, & chacun est placé avec ceux qui sont au même degré de convalescence. Au milieu de l'Hôpital est une grande cour, bien pavée, dont le centre est un bassin d'eau, où les malades vont quelquefois se baigner. Toutes les parties de l'édifice sont éclairées la nuit par un mélange de lampes, de lanternes & de chandelles. Au lieu de verre, les lanternes sont d'écailles d'huîtres, comme toutes les vîtres des Eglises &

des maisons de Goa. Les galeries sont revêtues de fort belles peintures, dont les sujets sont tirés de l'Histoire-Sainte. L'Hôpital a deux Eglises, éclatantes de richesses & d'ornemens. En un mot, l'air de grandeur, de propreté & d'abondance qui regne dans cette belle fondation, forme un spectacle si magnifique, que le Viceroi, l'Archevêque & les principaux Seigneurs de Goa vont souvent s'y promener.

Fausses espérances des deux François.

Dans l'espace de vingt jours, Pyrard & son compagnon se trouverent si parfaitement rétablis, qu'osant se promettre tout de l'humanité de leurs hôtes, ils ne douterent pas que de si heureux commencemens ne fussent comme le prélude de leur liberté. On leur avoit même envoyé le troisiéme François, qui ne se louoit pas moins des soins qu'on avoit eus de sa santé, quoiqu'il ne fût malade que de fatigue. Ils se joignirent tous trois pour demander au Directeur la permission de se retirer. Loin de paroître empressé à les satisfaire, le Directeur employa, pendant trois mois, divers prétextes pour retarder leur départ. Il n'ignoroit pas, remarque Pyrard, de quelle maniere ils devoient être traités. Enfin, cédant à leurs instances, il leur dit de le suivre, puisquils desiroient si ardemment de sortir. Il les mena dans un magasin, où il leur fit donner des habits neufs, & à chacun un *Pardo*, ou trente-deux sols du pays. Il les pressa de déjeuner, malgré l'impatience qu'ils avoient de le quitter; & paroissant s'attendrir sur leur sort, il leur donna sa bénédiction. A peine se fut-il éloigné de leurs yeux, qu'ils se virent rudement saisis par deux Sergens accompagnés de leurs records. On leur lia les mains, & sans écouter leurs plaintes on les conduisit dans une des prisons de la Ville. Le geolier & sa femme étoient Metifs. Ayant appris que ces trois Etrangers étoient François & Catholiques, ils les traiterent avec assez de douceur; & les prisons de Goa sont d'ailleurs moins rigoureuses & moins infectes que celle de Cochin. L'ordonnance du Roi de Portugal oblige de nourrir tous les prisonniers de guerre & les Etrangers; mais une partie de l'argent qu'on leur destine est dérobée par les Officiers. Cependant les Confreres de la Miséricorde y suppléent généreusement. Pyrard se trouva moins misérable qu'il ne s'y étoit attendu. Après avoir passé un mois dans cette situation, il fut reconnu pour François par un Jésuite, qui venoit visiter les prisonniers; & dans l'entretien qu'il eut avec lui, il apprit qu'il y avoit au Collége de S. Paul de Goa un Jésuite François, qui se nommoit le Pere Etienne *de la Croix*. Il ne balança point à lui écrire; & dès le lendemain cet honnête Missionnaire étant venu à la prison, le consola non-seulement par ses exhortations, mais par la communication même de sa bourse, & plus encore par la promesse de demander au Viceroi sa liberté & celle de ses compagnons. Il étoit de Rouen. Son zéle se refroidit si peu, qu'il ne cessa pas d'importuner, pendant l'espace d'un mois, le Viceroi & l'Archevêque. On lui répondit long-tems que les trois François méritoient la mort; qu'ils étoient venus aux Indes contre l'intention de leur propre Roi, & depuis la conclusion de la paix entre l'Espagne & la France. Le Viceroi paroissoit résolu de les envoyer en Espagne, pour y être jugés par le Roi même. Mais le Jésuite mit tant d'ardeur dans ses instances, qu'il obtint enfin la liberté des trois prisonniers.

Ils sont remis en prison.

Par quel hazard ils sont délivrés.

Ils se crurent sortis du tombeau. Cependant leur sort, en revoyant la lumiere, fut d'être réduits à la qualité de soldats dans les troupes Portugaises,

PYRARD. 1608.

Ils sont engagés dans les troupes Portugaises.

Remarques de l'Auteur sur sa situation.

& de vivre deux ans à Goa de la paie commune. Ils trouvoient à la verité beaucoup de secours dans les maisons des Seigneurs, où l'usage du pays n'est pas d'épargner les vivres. Mais ils furent obligés de suivre leur corps dans diverses expéditions jusqu'à Diu & Cambaye, & du côté opposé jusqu'au Cap de Commorin & l'Isle de Ceylan. Ce fut dans les intervalles de ces courses que Pyrard s'attacha souvent à recueillir ce qu'il observoit de plus remarquable dans la Capitale des Indes Portugaises. Il confesse néanmoins que s'il lui étoit resté quelqu'esperance de revoir jamais sa Patrie, il auroit apporté beaucoup plus de soin à ce travail. Mais depuis le jour de son naufrage, il avoit vû si peu d'apparence à son retour, qu'il ne s'étoit jamais flatté sérieusement d'une si douce idée. D'ailleurs les Portugais sont si jaloux de tout ce qui appartient à leurs établissemens, que s'ils eussent pû le soupçonner d'y porter un œil trop curieux, il devoit s'attendre à périr misérablement dans les horreurs d'une éternelle prison. Divers exemples lui servoient de leçons. Il sçavoit qu'ayant pris vers la côte de Melinde, la chaloupe d'un navire Anglois, dans laquelle ils avoient trouvé un matelot de cette Nation la sonde à la main, ils avoient ôté la vie à ce malheureux par un cruel supplice. Ainsi, loin de chercher à leur faire prendre une haute idée de son esprit, il affectoit d'en marquer peu, jusqu'à feindre de ne sçavoir lire ni écrire., & de ne pas entendre la langue Portugaise. Il exécutoit leurs ordres avec une soumission aveugle; & s'il découvroit quelque marque de haine ou de mauvaise disposition pour lui, il ne dormoit tranquillement qu'après avoir obtenu par ses services l'amitié de ceux qu'il redoutoit. » Malgré toutes ces humiliations, il lui est impossible, dit-» il, d'exprimer les affronts, les injures & les opprobres qu'il essuya dans une » si longue captivité.

Sort du Croissant & des douze François qui s'étoient sauvés des Maldives.

Pendant son séjour à Goa, il apprit de quelques Anglois, qui avoient été faits prisonniers dans la Riviere de Surate, que le *Croissant*, l'un des deux Vaisseaux avec lesquels il étoit parti de S. Malo, avoit mouillé dans l'Isle de Sainte Hélene à son retour, & que se trouvant en fort mauvais état il avoit tenté de surprendre un navire Anglois qui avoit relâché dans la même rade. Les Anglois, plus foibles d'hommes, se déroberent pendant la nuit. Le *Croissant*, qui faisoit eau de toutes parts, ne put arriver en France, & ne sauva ses marchandises que par un évenement dont l'Auteur fut informé dans un autre lieu. Il apprit aussi, à Goa, que le Maître de son propre Vaisseau & les onze matelots qui s'étoient échappés des Maldives, étoient arrivés à Ceylan, pays de la dépendance des Portugais; mais que le Maître y étoit mort de maladie avec quelques autres, & que de ceux qui restoient, les uns s'étoient embarqués pour le Portugal, & les autres avoient pris parti dans les troupes de la même Nation.

Voyage de Pyrard en qualité de soldat dans l'Isle de Ceylan.

La qualité de soldat faisant aussi toute la fortune de Pyrard, il fut obligé de suivre les armées Portugaises dans plusieurs courses, qui lui donnerent occasion de visiter non-seulement la côte où Goa est située, mais encore l'Isle de Ceylan, Malaca, Sumatra, Java, plusieurs autres Isles de la Sonde, & les Moluques. Ceylan lui parut une fort grande Isle. Il lui donne son étendue du Midi au Septentrion. Sa pointe australe regarde le Cap de Commorin, entre lequel & la côte de l'Isle, la mer est si basse que les navires n'y peuvent passer. C'est, au jugement de Pyrard, la plus belle & la plus fertile partie du Mon-

de. Les Portugais y avoient deux Forteresses, Colombo & Point de Galle, gardées toutes deux par quelques troupes, dont la plupart des soldats sont des criminels, auxquels ce bannissement tient lieu du supplice qu'ils ont mérité. Leur Commandant général se nommoit *Dom Jerôme Azebedo.* Entre plusieurs Rois qui gouvernent l'Isle, les Portugais en avoient enlevé un & l'avoient mené à Goa, où l'ayant converti au Christianisme ils lui avoient donné une pension considérable pour son entretien. Ensuite, dans la confiance qu'une longue habitude leur fit prendre à son caractere, il fut renvoyé à Ceylan, de l'avis du Conseil des Indes, pour y commander sous la protection du Roi d'Espagne. Mais à peine y eut-il passé deux ans, qu'ayant abandonné la Foi Chrétienne il fit la guerre aux Portugais. Il avoit pris au Baptême le nom de Dom Juan, & ses Etats étoient aux environs de Point de Galle, qui est un Cap fort avancé au Midi. Vers le même tems, trois Vaisseaux Hollandois mouillerent l'ancre à Point de Galle; & n'ignorant pas la trahison de Dom Juan, ils se flatterent de la faire tourner à l'avantage de leur Nation en succédant aux droits des Portugais. L'amitié fut aisément contractée. Les Hollandois, séduits par de belles promesses, descendirent librement, & leur Général ne fit pas difficulté d'assister avec plus de soixante de ses gens à un festin solemnel que le Roi lui offrit dans son palais. De part & d'autre, il ne manqua rien aux apparences de bonne foi, ni à la magnificence de la fête. Mais, pendant le dessert, tous les Hollandois furent massacrés. Leurs navires auroient été saisis, si quelques matelots heureusement échappés n'y fussent retournés assez tôt pour faire couper les cables & mettre à la voile, en abandonnant les autres. Dom Juan se proposoit, par cette perfidie, de faire sa paix avec les Portugais; & Pyrard apprit d'eux-mêmes, non-seulement qu'ils avoient mis leur réconciliation à ce prix, mais qu'ils lui avoient promis une partie des richesses Hollandoises à condition qu'il leur livrât les trois navires. Ces Rois de Ceylan étoient si peu fidéles dans leurs traités & leurs alliances, que les Portugais avoient pris le parti de leur faire continuellement la guerre. Elle étoit cruelle; car outre les rencontres, qui étoient sanglantes dans un pays couvert, où il falloit toujours marcher la hache & la serpe à la main, il n'y avoit aucune convention d'humanité pour les prisonniers. Les Portugais tuoient sans pitié tous ceux qu'ils ne jugeoient pas propres pour l'esclavage, & les Insulaires coupoient le nez aux Portugais dont ils ne pouvoient tirer de service, par un principe de la religion du pays, qui ne leur permet pas de tuer un prisonnier sans défense. Pyrard admire que les deux garnisons Portugaises n'eussent jamais été forcées par leurs ennemis, quoique les Forteresses fussent exposées à des siéges continuels (31).

PYRARD. 1609.

Trahison d'un Roi qui s'étoit fait Chrétien.

De Ceylan, la Flotte se rendit à Malaca, Ville que les Portugais avoient fortifiée soigneusement, comme la principale clef de la navigation & du commerce à la Chine, au Japon, aux Moluques & dans toutes les Isles voisines de la Sonde. Aussi passoit-elle alors pour la plus riche des Indes, après celles de Goa & d'Ormuz. Elle apportoit tant d'incommodité aux Anglois & aux Hollandois, que peu d'années auparavant ces derniers l'avoient attaquée avec toutes les forces qu'ils avoient dans ces mers; mais ils avoient été forcés de lever le siége par Alphonse de Castro, quoiqu'ils eussent détruit une partie

L'Auteur visite Malaca.

(31) On verra le détail de ces évenemens dans d'autres Relations.

Pyrard. 1609.

de sa Flotte, dans un combat si opiniâtre, que tous les Capitaines Portugais avoient ordre de se brûler ou de se perdre, pour détruire un navire ennemi. Malgré la richesse de Malaca, qui y attire un prodigieux nombre d'Etrangers, le séjour en est si dangereux, qu'après y avoir passé quelques années on n'en sort qu'avec une couleur plombée & des infirmités qui durent toute la vie. Les uns y perdent les cheveux, d'autres la peau. Pyrard observa que les Naturels mêmes y sont sujets à quantité de maladies, & regarde ce lieu comme le plus mal-sain des Indes.

Isles de Madura & de Bally.

Il ne fit que passer à la vûe des deux grandes Isles de Sumatra & de Java, pour aller mouiller dans celle de *Madura*, qui est au Nord de la seconde. Elle est petite, mais si fertile en riz, qu'elle en fournit plusieurs Isles voisines. Sa Ville, qui se nomme *Arosbay*, est agréablement bâtie & revêtue de bonnes murailles. Les habitans sont armés & vêtus à la maniere des Javanois. L'Isle de *Baly*, où la Flotte alla prendre des rafraîchissemens, & qui est à l'Orient de Java, est abondante en volaille & en excellens porcs. Enfin l'on toucha aux Moluques, d'où l'on revint au Port de Goa.

Voyage d'Ormuz & de Cambaye.

Commerce d'Ormuz.

Dans un autre voyage, Pyrard suivit les Portugais à Ormuz & à Cambaye. La petite Isle qui porte le nom d'Ormuz, étoit alors, après Goa, le plus riche établissement des Portugais dans les Indes, parce que c'étoit le passage de toutes les marchandises des Indes, de la Perse, de la Syrie & de tout le Levant dans le Commerce mutuel de toutes ces régions. Il venoit d'Ormuz à Goa des perles fines, qui se pêchent dans ce détroit, & qui sont les plus grosses, les plus nettes & les plus précieuses de l'univers. Il en venoit quantité d'une monnoie d'argent qui s'appelle *Larins d'Ormuz*, & qui passe pour le meilleur argent du Monde; des soies de Perse, en fil & en étoffe; des tapis d'un travail admirable; des chevaux d'Arabie & de Perse, tout couverts de riches harnois d'or, d'argent, de soie & de perles, & plus estimés encore à Goa par leur propre beauté; toutes sortes de sucre, de conserves, de marmellades, de passes ou de raisins secs de Perse & d'Ormuz; quantité d'excellentes dattes; des camelots ondés de Perse & d'Ormuz, faits de la laine de ces grands moutons qui n'ont pas la laine frisée comme les nôtres; d'autres étoffes & toutes sortes de capes & de manteaux de la même laine. Mais rien ne causa plus d'admiration à l'Auteur que la multitude & la variété infinie de drogues, tant médicinales qu'aromatiques, qui se rassembloient de toutes parts dans la Ville d'Ormuz. Il ne lui parut pas surprenant que les Gouverneurs à la fin de leur administration, qui dure trois ans, revinssent avec plus de six cens mille écus dans leurs coffres. Celui qui l'étoit alors se nommoit *Dom Pedro de Coutinho*. Comme il touchoit à la fin de son terme, il prit l'occasion de la Flotte pour retourner à Goa. Dom André Furtado de Mendoza, Viceroi des Indes, voulut emprunter de lui cinquante mille écus, qu'il promettoit de lui faire rendre en Portugal. Il le refusa; & le Viceroi lui ayant représenté que c'étoit pour le payement d'une armée navale, qu'il étoit obligé d'envoyer contre les Malabares, Coutinho répondit qu'il étoit capable d'équiper lui-même une armée & de la conduire pour le service du Roi, mais qu'il ne se reposoit pas de l'emploi de son argent sur le zéle d'autrui. L'Auteur raconte que le frere du Roi d'Ormuz avoit pris le parti de se rendre à Goa dans un navire chargé de richesses, sous prétexte d'embrasser le Christianisme, mais

Richesse des Gouverneurs Portugais d'Ormuz.

au fond parce qu'il avoit eu quelque démêlé avec le Roi son frere. Il avoit demandé du secours aux Portugais pour obtenir le partage de sa naissance, & la Flotte où Pyrard étoit embarqué lui fit rendre la justice qu'il desiroit. Mais pendant qu'il étoit à Goa, où il différoit de jour en jour à recevoir le Baptême, il se rendit coupable d'un crime qui blesse la nature, avec un jeune Ecolier Portugais qu'il avoit séduit par ses présens. L'Inquisition le fit arrêter. En vain se hâta-t-il de se faire baptiser par les Jésuites & promit-il cinq cens mille écus à l'Eglise. C'étoit offrir ce qu'on étoit sûr d'obtenir par son supplice. Il fut condamné au feu, & le jeune Portugais fut abandonné aux flots de la mer dans un tonneau.

L'Inquisition condamne au feu le frere du Roi d'Ormuz.

La Flotte ayant relâché à Cambaye, Pyrard n'y trouva pas moins de sujets d'admiration qu'à Ormuz, dans la beauté de la Ville & dans la grandeur du Commerce. C'est le lieu du monde où l'on se connoît le mieux en perles & en toutes sortes de pierreries, & c'est aussi, de toutes les Indes, le pays dont les habitans ont le plus de politesse. Ils envoient deux fois l'année, à Goa, jusqu'à trois ou quatre cens Vaisseaux, qui portent le nom de *Cassiles* de Cambaye, & qui sont attendus des Portugais comme la Flotte des Indes l'est en Espagne. *Cambaye* est d'ailleurs un grand Royaume, dont la Ville capitale porte le nom. Elle est située au fond d'un golfe, qui a vingt lieues de largeur à son embouchure. On rencontre, au Nord, à vingt lieues de l'entree du golfe & fort près de la terre, l'Isle de Diu, célebre établissement des Portugais. Depuis Cambaye jusqu'à Goa, ils n'avoient sur la même côte que trois autres Forteresses ; *Daman*, *Bassains* & *Chaul* ; car *Dabul*, qui suit Chaul, n'étoit pas de leur dépendance, quoiqu'ils y eussent un Facteur. La Flotte mouilla successivement dans tous ces Ports. Daman fournit beaucoup de riz à Goa. Bassains envoie du bois de construction pour les maisons & les navires, avec une sorte de pierre de taille, belle & dure, dont les Eglises & les Palais de cette superbe Ville sont bâtis. Chaul, beaucoup plus riche par la variété & l'abondance de ses marchandises, donne particuliérement une espece de soie, qui est plus estimée à Goa que celle de la Chine.

Cambaye & Diu.

Daman, Bassains & Chaul.

A l'approche de l'hyver, les Portugais ne penserent qu'à prévenir les vents, qui deviennent réguliérement contraires dans ces mers. Le Général, satisfait des services de Pyrard, lui avoit promis sa recommandation auprès du Viceroi, pour lui faire obtenir la liberté de retourner en Europe au départ des caraques. Ses compagnons étant compris dans cette promesse, ils formoient tous trois les mêmes vœux pour l'heureuse navigation de la Flotte, & le moindre vent qui pouvoit les éloigner de Goa leur causoit de mortelles allarmes. Ils y arriverent enfin. Mais tandis qu'ils se repaissoient de leurs espérances, le Viceroi, sur quelque défiance qu'il conçut des Etrangers qui se trouvoient dans la Ville, fit arrêter tous ceux qui n'étoient pas venus aux Indes dans les navires de Portugal. Quelques Anglois arrivés nouvellement, furent conduits les premiers dans une étroite prison, & les trois François ne furent pas exempts du même sort. Il fallut recourir aux Jésuites, qui recommencerent leurs sollicitations à la Cour du Viceroi. Pyrard nomme le Pere Gaspard *Aleman*, qu'on honoroit du titre de Pere des Chrétiens ; le Pere Thomas *Stevens* (32), Anglois de nation ; le Pere Jean *de Cenes*, de Verdun ; le

Pyrard est remis en prison lorsqu'il croit toucher à sa liberté.

(32) C'est un témoignage en faveur de ce Missionnaire, dont on a vû la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

PYRARD. 1609.

Pere Nicolas *Trigaut*, de Douai ; & le Pere Etienne *de la Croix*, de Rouen. Leur zéle fut si actif & si pressant, que dans l'espace de six semaines il fit ouvrir aux trois François les portes de leur prison.

Arrivée des caraques du Portugal.

Avant la fin de l'hyver, on vit arriver au Port de Goa quatre grandes caraques, chacune du port d'environ deux mille tonneaux. Elles étoient parties de Lisbone au nombre de cinq ; mais ayant été séparées par les tempêtes à la hauteur du Cap de Bonne-Esperance, *Dom Manuel Meneça*, leur Amiral ou *Capitaine-major*, ignoroit ce que la cinquiéme étoit devenue. Chacun de ces bâtimens portoit jusqu'à mille personnes, tant soldats & matelots, que Gentilshommes & Marchands ; mais à peine en restoit-il trois cens sur chaque caraque, & la plupart accablés de maladies. Ils apportoient un Edit du Roi d'Espagne, qui portoit défense au Viceroi de souffrir qu'aucun François, Anglois ou Hollandois s'arrêtât dans les Indes ; avec ordre de faire embarquer, sous peine de mort, ceux qui pouvoient s'y trouver, comme autant d'espions qui n'y demeuroient que pour reconnoître le pays.

Difficultés qui arrêtent encore l'Auteur.

Pyrard conjura les Jésuites de saisir cette ouverture. Ils y étoient portés, dit-il, par leur propre interêt ; car assistant les trois François comme leurs freres, c'étoit un fardeau continuel dont ils souhaitoient de se voir délivrés. Mais ce n'étoit pas assez de faire consentir le Viceroi à leur départ, il falloit un ordre de sa main pour leur procurer les moyens de vivre. Les Capitaines de Goa, qui en connoissoient la difficulté, s'efforçoient d'engager Pyrard à faire avec eux le voyage de Mozambique & de Sofala. Cependant les Jésuites le soutenant toujours dans la résolution de partir, & lui faisant tout craindre d'un plus long séjour parmi les Portugais, il les pria de le présenter au Viceroi avec ses deux compagnons. Ce Seigneur, qui venoit de succeder à Dom Furtado de Mendoza, fut étonné de voir paroître devant lui trois François. Il croyoit qu'aucun Vaisseau de cette Nation n'avoit pas encore pénetré dans les Indes Orientales. Mais, apprenant de quelle maniere ils y étoient venus & le long séjour qu'ils y avoient fait, il leur promit leur congé & des vivres pour le voyage.

Il obtient enfin la liberté de partir.

L'ancien Viceroi prend le commandement des caraques.

Quatre mois furent employés à réparer les caraques. Elles furent équipées pour le retour & chargées de poivre. Dom Antoine Furtado de Mendoza, qui sortoit de l'administration, en devoit prendre le commandement jusqu'à Lisbone. On étoit persuadé que ce Seigneur, qui étoit malade depuis long-tems, avoit été empoisonné par la main d'une femme. L'usage des poisons lents est commun dans les Indes. C'étoit néanmoins un des plus grands Hommes que le Portugal eût employé dans la dignité de Viceroi. Il étoit venu fort jeune à Goa, & la fortune l'avoit accompagné dans toutes ses guerres. Le Roi d'Espagne ne l'avoit rappellé que sur sa réputation, & par le desir de voir un Sujet dont il avoit reçu d'importans services. Aussi promettoit-il au peuple, dont il étoit adoré, de revenir aux Indes lorsqu'il auroit satisfait aux ordres du Roi. Mais il n'acheva pas son voyage. La mort le surprit sur mer, à la vûe des Isles Açores.

Malgré les promesses du Viceroi, Pyrard & ses compagnons ne purent obtenir des vivres. Leur passeport contenoit seulement un ordre, aux Officiers de la quatriéme caraque, de les faire embarquer avec leur bagage, & de leur donner une certaine mesure d'eau & de biscuit, telle qu'elle est reglée pour

les

les mariniers. Le Roi fournissoit toutes les commodités à ceux qui alloient aux Indes; mais il n'accordoit que du biscuit & de l'eau à ceux qui en revenoient, dans la crainte que trop de facilité pour le retour ne fît perdre à quantité de Portugais l'envie d'y demeurer.

PYRARD. 1610.

§. III.

Retour de l'Auteur en Europe.

L'Embarquement se fit la nuit du trentiéme de Janvier 1610; & des quatre caraques, la quatriéme étant la seule qui fût parfaitement équipée, partit aussi la premiere, sous le commandement du Capitaine *Antonio Baroso*. On y reçut, avec les trois François, un Flamand, qui pour s'assurer des vivres accepta des gages en qualité de valet, que les Portugais nomment *Grometto*. Pyrard, qui croit ici le détail nécessaire pour l'instruction de ses Lecteurs, raconte qu'il observa d'abord avec étonnement la grandeur du navire. Il le compare à un château, non-seulement par son étendue, mais encore par le nombre d'hommes qu'il portoit & par la quantité incroyable de ses marchandises. Il en étoit si chargé, qu'elles s'élevoient presqu'à la moitié du mât & qu'il restoit à peine des passages pour marcher. Quatre jours se passerent avant qu'on mît à la voile. Dans cet intervalle, on n'entendit que le bruit des instrumens de musique, de la mousqueterie & du canon, d'une infinité de barques où les Portugais de la Ville venoient dire adieu à leurs amis; d'autant plus qu'une Flotte, qui alloit faire la conquête de Coesme entre Sofala & Mozambique, étoit prête alors à lever l'ancre. Le lendemain de l'embarquement, un Officier voyant Pyrard oisif, tandis qu'on travailloit au navire, lui donna un soufflet & le traita de *Luthérien*, avec menace de le jetter dans la mer s'il ne se rendoit pas plus utile au bien public. Cette leçon lui donna de l'ardeur pour le travail. En effet, d'environ huit cens personnes qui étoient sur la caraque, en y comprenant les Esclaves & soixante femmes Indiennes ou Portugaises, il y en avoit peu qui ne parussent empressés pour la sûreté commune. On avoit reçu aussi deux Cordeliers, qui avoient demandé secrettement à s'embarquer, sans la permission de l'Archevêque ni de leur Superieur, & qui avoient néanmoins assez d'argent pour payer leur pension. Elle est, pour chaque personne, de trois cens *Pardos*, qu'il faut compter d'avance.

Observations de l'Auteur sur les usages des Portugais dans leur navigation.

En sortant de la barre de Goa, on apperçoit, à douze lieues vers le Nord, des Isles fort seches & comme brûlées, que les Portugais nomment *Islas-quimadas*, écueils dangereux pour la navigation. C'est la premiere terre qu'on découvre en venant de Lisbone à Goa. Lorsqu'on fut à la voile, Pyrard & ses compagnons, qui s'étoient attendus d'être traités comme sur les Vaisseaux François, furent extrêmement surpris de ne voir donner aux gens de l'équipage qu'une petite portion de pain & d'eau. Ayant compté jusqu'alors qu'on leur fourniroit des vivres, ils n'avoient pris qu'une petite quantité de rafraîchissemens, qui ne leur devoient pas durer plus de quatre jours. Ils se présenterent au Capitaine & à l'Ecrivain, & leur montrerent leur passeport, qu'ils n'avoient fait voir encore qu'aux gardes du navire en y entrant. Le Capitaine

Pyrard & ses compagnons sont réduits à vivre de biscuit & d'eau.

PYRARD. 1610.

Friponnerie des Officiers Portugais.

parut étonné d'avoir trois François sur son bord. Mais il le fut beaucoup plus, de trouver que le passeport n'étoit pas dans la forme qui ordonne des vivres, quoique l'usage soit de nourrir aux dépens du Roi ceux qui sont embarqués par ses ordres. Il plaignit les François de n'avoir pas mieux pourvû à leurs besoins, & s'emportant contre le Viceroi & les Officiers, ils les traita de voleurs, qui ne manqueroient pas de mettre, dans leurs comptes, la nourriture des trois Etrangers comme s'ils l'avoient reçûe. Il ajouta que le pain & l'eau qu'on leur donneroit pendant la route, seroit une diminution de la portion des mariniers. Cependant leur situation inspira tant de pitié à tous ceux qui en furent informés, qu'elle leur attira du moins un traitement fort doux. Leur misere fut respectée ; mais ils eurent beaucoup à souffrir du côté de la nourriture. On leur donnoit par mois trente livres de biscuit & vingt-quatre pintes d'eau ; & comme ils n'avoient pas de lieu fermé pour y garder cette provision, il arrivoit souvent qu'on leur en déroboit quelque partie, sur-tout pendant la nuit, où ils n'avoient pas même dequoi se mettre à couvert de la pluie. Une autre incommodité, qui n'étoit pas moins nuisible à leur repos qu'à leurs alimens, étoit la multitude d'une sorte d'insectes aîlés, fort semblables aux hannetons, qui sont un tourment continuel pour ceux qui reviennent des Indes, parce qu'on les en apporte. Ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les écrase. Ils mangent le biscuit ; ils percent les coffres & les tonneaux ; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs. La caraque étoit remplie de ces fâcheux animaux. Pyrard trouvoit d'ailleurs le biscuit Portugais de très-bon goût. Il est aussi blanc, dit-il, que notre pain de Chapitre. Aussi n'y emploie-t-on que le pain le plus blanc, qu'on coupe en quatre morceaux plats, & qu'on remet deux fois au feu pour le cuire. Tout le monde avoit la même portion d'eau que les Officiers du navire. L'épargne est recommandée sur cet article, parce que la provision générale ne durant que trois mois, on se trouve réduit à de terribles extrêmités lorsque le voyage est beaucoup plus long. Quelques honnêtes gens invitoient quelquefois les trois François à manger avec eux, ou leur envoyoient ce qui sortoit de leur table. Mais les vivres étant salés, Pyrard ne mangeoit qu'avec précaution, parce qu'avec si peu d'eau par jour il craignoit la soif dans les calmes & les grandes chaleurs qu'on souffroit continuellement. Dès les premiers jours, le Capitaine avoit pris les noms de tous ceux qui étoient dans le navire. Il avoit donné des ordres de police & nommé des Capitaines de garde pour les faire observer. Son autorité se bornoit à faire emprisonner les coupables, ou à leur faire donner l'estrapade. Dans les différends civils, il pouvoit juger définitivement les causes qui ne passoient pas cent écus.

Insectes aîlés qui tourmentent les Vaisseaux au retour des Indes.

Secours accordés à l'Auteur.

Bon ordre de la caraque.

Allarme des Portugais.

Après neuf ou dix jours de navigation, l'allarme se répandit sur la caraque, à la vûe de trois Vaisseaux qui venoient du côté de l'Arabie vers les Maldives. On les prit pour des Hollandois ; & la plupart des gens de l'équipage se souvenant d'avoir été maltraités par cette Nation, le ressentiment & la crainte les faisoient déja penser à tourner leur vengeance sur les trois François, qu'ils regardoient comme leurs amis, ou que dans leur prévention ordinaire ils comprenoient avec eux sous le nom de *Lutheranos*. Quelques-uns proposoient de les jetter dans la mer. Mais cette petite escadre ayant suivi tranquillement sa route, on jugea que c'étoient des Arabes, qui alloient aux Maldives ou à Sumatra.

Pyrard. 1610.

Tempête. Précautions pour d'autres dangers.

Le 15 de Mars, à la hauteur de vingt degrés du Sud, on découvrit, vers la pointe du jour, l'Isle *Diego Rodrigue*, qui n'est éloignée que d'environ quarante lieues de Madagascar du côté de l'Est. Cette Isle étant inhabitée, rien n'obligeoit d'y relâcher, lorsqu'on y fut jetté par une furieuse tempête, qui dura cinq jours avec la même violence & qui mit la caraque dans le dernier danger. Le Maître ne se vit pas plutôt délivré de cette crainte, qu'appréhendant d'y retomber vers la Terre de Natal & le Cap de Bonne-Espérance, il fit descendre en bas toute l'artillerie & la chaloupe. Ensuite il fit lier la caraque avec des cables, par la poupe, le milieu & la proue. Ces cables, qui prennent ainsi tout le corps du Vaisseau, par deux ou trois tours qu'on leur fait faire en dehors sous la quille, serrent merveilleusement toutes les parties. Après la tempête, une Dame Portugaise, belle & de l'âge de trente ans, accoucha si malheureusement, qu'étant morte avec son fruit elle n'eut pas d'autre sépulture que la mer. Pyrard se trouva le cœur assez sensible, dans sa malheureuse situation, pour être vivement touché de ce spectacle.

Terribles dangers auxquels la caraque est exposée pendant deux mois.

On passa la Terre de Natal sans essuyer aucun outrage de la mer & des vents. Mais les grandes afflictions étoient réservées au Cap. Pyrard observe qu'on étoit parti trop tard de Goa. L'usage est de se mettre en mer à la fin de Décembre ou au commencement de Janvier, & ceux qui s'en écartent ne manquent pas d'être exposés à tout ce que la mer a de plus redoutable. Il seroit inutile de s'étendre, avec l'Auteur, sur tous les obstacles qui retinrent deux mois la caraque à la vûe du Cap de Bonne-Esperance, & qui la rendirent le jouet pitoyable des vents & des flots. Elle étoit si ouverte, que dans un si long espace de tems les deux pompes ne furent abandonnées ni nuit ni jour. Quoique tout le monde y travaillât, jusqu'au Capitaine, on ne pouvoit suffire à vuider l'eau qui entroit de toutes parts. La grande vergue se rompit deux fois par le milieu, & les voiles furent mises plusieurs fois en piéces. Trois Matelots & deux Esclaves furent emportés au loin dans la mer. Le péril devint si pressant, qu'on résolut de soulager le Vaisseau en jettant toutes les marchandises; mais cette fatale nécessité fut l'occasion d'un autre désordre. Comme il falloit commencer par les coffres & les ballots qui s'offroient les premiers, il s'éleva une si furieuse querelle qu'on en vint aux coups d'épée. Le Capitaine, quoiqu'appellé par d'autres soins, fut contraint d'employer tous ses efforts pour arrêter les plus furieux, & de leur faire mettre les fers aux pieds. Ce qui augmentoit la douleur & les regrets, c'est qu'en arrivant à la vûe du Cap, on n'auroit eu besoin du même vent que six heures de plus pour le doubler.

On pense à retourner aux Indes.

Dans cette extrêmité, qui paroissoit sans remede, le Capitaine ayant tenu conseil avec les Gentilshommes & les Marchands, tout le monde panchoit à retourner aux Indes; d'autant plus qu'il étoit défendu, par le Roi d'Espagne, de s'efforcer dans cette saison de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & qu'en supposant même qu'on y pût arriver, il étoit impossible à un bâtiment tel que la caraque d'y aborder & d'y prendre Port. Mais les Pilotes combattirent cet avis, parce que la caraque n'étoit pas en état de recommencer une si longue route, sur-tout ayant à repasser la Terre de Natal, où il falloit s'attendre à de nouvelles tempêtes. On se trouvoit assez près de la terre pendant le Conseil. A peine fut-il fini, qu'on y fut pris d'un calme

PYRARD. 1610.

Autre danger causé par un calme.

qui rendit les voiles inutiles pour se retirer au large. La caraque fut portée, par l'agitation des flots ou la violence des courans, dans une grande baye, dont il étoit impossible de sortir sans le secours du vent. Cependant on voyoit sur les côtes un prodigieux nombre de Sauvages, qui paroissoient s'attendre à profiter des débris du Vaisseau. Le Capitaine exhortoit déja tout le monde à prendre les armes, & l'on étoit également occupé de la crainte de se briser contre la côte & de celle de tomber entre les mains de ces Barbares. Mais le Ciel permit, dans ce danger, qu'il s'élevât un petit vent de terre qui sauva la caraque en la jettant hors de la baye.

On double enfin le Cap de Bonne-Esperance. Comédie Portugaise.

Ce ne fut que le dernier jour de Mai, après quantité d'autres infortunes, que le vent devint propre à doubler le Cap. Les Pilotes reconnurent le lendemain qu'on l'avoit passé, & la joie commença aussi-tôt à renaître dans l'équipage, avec l'esperance d'arriver heureusement à Lisbone. Les Portugais ne s'y livrent jamais qu'après avoir passé le Cap, & se croient toujours menacés avant cela de retourner sur leurs traces. On rendit à Dieu des graces solemnelles, auxquelles on joignit la représentation d'une très-belle Comédie, suivant les termes de l'Auteur, qu'on avoit apprise & répetée depuis Goa jusqu'à ce jour, pour la jouer après avoir doublé le Cap. Cependant, sur un nouveau Conseil, on prit la résolution d'aller relâcher dans l'Isle de Sainte Hélene. L'eau douce commençoit à manquer; la caraque étoit ouverte de toutes parts; & quoiqu'on fût à six cens lieues de cette Isle, c'étoit la terre la plus proche où l'on pût aborder. Le Capitaine craignant d'y trouver des Hollandois, fit remonter tous les canons, qui étoient au nombre de quarante piéces de fonte verte, & tout le reste fut mis en état de défense.

On aborde à l'Isle de Sainte Hélene.

On aborda le 5 de Juin à l'Isle de Sainte Hélene. Il n'y avoit aucun navire; mais on trouva dans la Chapelle (33) une lettre des trois autres caraques, qui avoient abordé à ce Port dans le cours d'une navigation beaucoup plus heureuse. Elle étoit accompagnée d'une autre lettre, qui avoit été laissée par une caravelle envoyée d'Espagne pour s'informer du sort de la quatriéme caraque, & qui étoit retournée en Espagne après avoir perdu l'esperance de la voir arriver. Pyrard étant descendu au rivage, fut étonné du changement qu'il remarqua dans la Chapelle. En passant pour aller aux Indes, il y avoit vû un fort bel Autel, des tableaux & d'autres ornemens. Devant la porte, il y avoit une grande Croix de pierre de taille, que les Portugais y avoient apportée de Lisbone. Tout avoit été brisé par les Hollandois, moins en haine de la Religion que pour se vanger des Portugais, qui ôtoient toutes les lettres & les inscriptions que les autres y laissoient. Ils y avoient mis un billet, qui contenoit ces deux lignes: *Portugais, laissez nos Inscriptions & nos Lettres; nous laisserons vos Croix & vos Tableaux.* Mais les gens de la caraque ne marquerent que du dédain pour cette proposition. Ainsi tout étoit détruit par des aversions & des jalousies mutuelles. Les arbres mêmes n'étoient pas épargnés.

Changemens que Pyrard y trouva.

Effet singulier de la jalousie des Nations.

Remarques de l'Auteur sur Ste Hélene.

Cependant l'équipage de la caraque rebâtit l'Autel & l'orna de nouveaux paremens. L'origine de cette Chapelle étoit aussi ancienne que la découverte de l'Isle; mais personne ne pensant encore à s'établir dans un lieu si desert,

(33) Au premier Tome de ce Recueil.

elle servoit moins aux exercices de religion qu'à conserver les avis que les voyageurs se donnoient mutuellement. Cependant on assura Pyrard que quatre Esclaves de différent sexe s'étant dérobés de leur bord, avoient été long-tems dans l'Isle sans qu'on les y pût trouver, parce qu'en voyant arriver les Vaisseaux ils se retiroient dans des lieux inaccessibles. Ils y multiplierent jusqu'au nombre de vingt, & par degrés ils y auroient formé une Nation, si les Portugais, irrités du ravage qu'ils faisoient dans les fruits, n'eussent employé la force & l'adresse pour les prendre. On rapporta aussi à Pyrard l'histoire du célebre Hermite, qui y avoit mené pendant quelques années une vie pieuse & solitaire. Mais au lieu du récit qu'on a déja fait des circonstances de sa fin, on lui dit qu'un ordre du Roi d'Espagne avoit fait ramener cet Hermite en Portugal, parce que faisant un grand trafic de peaux de chevres, il en tuoit un si grand nombre, qu'avec le tems il en auroit éteint l'espece.

Etat où elle étoit alors.

Cette Isle, qui n'a que cinq ou six lieues de circuit, est entourée de grands rochers, contre lesquels la mer bat sans cesse avec beaucoup de furie, & qui retiennent, dans leurs concavités, de l'eau que la chaleur du soleil épaissit & change en un fort beau sel. L'air y est pur & les eaux fort saines. Elles descendent des montagnes en plusieurs gros ruisseaux, qui n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour se jetter dans la mer. On trouve, dans un si petit espace, des chevres, des sangliers, des perdrix blanches & rouges, des ramiers, des poules d'Inde, des faisans & d'autres animaux. Mais ce qu'il produit de plus utile à la navigation, est une quantité extraordinaire de citrons, d'oranges & de figues, qui avec la pureté de l'air & la fraîcheur des eaux servent de remede certain à ceux qui viennent y chercher du soulagement pour le scorbut. Pyrard est persuadé que l'Isle doit tous ces fruits, & même ses animaux, aux premiers Portugais qui la découvrirent. Ils y laissoient autrefois leurs malades, & les autres Nations imiterent leur exemple. Mais, depuis neuf ans, les Hollandois y avoient commis tant de ravages, qu'il ne falloit plus faire de fond sur les fruits. La nature y prenoit soin de la rade, qui est bonne dans toutes les saisons, & si profonde que les caraques mêmes peuvent s'approcher jusqu'au rivage. On s'arrêta neuf jours à Sainte Hélene, pendant lesquels deux Portugais & deux Esclaves, avec une Indienne du navire, ayant formé sécretement le dessein de demeurer dans cette Isle, mirent à terre leur bagage & s'allerent cacher dans les montagnes. Ils avoient emporté quelques arquebuses, & des lignes pour la pêche. Mais ils furent découverts & ramenés à bord.

Danger que la caraque court dans la rade.

Avec quelque soin que la caraque eût été réparée, un nouvel accident fit douter si elle étoit capable d'achever le voyage. On avoit levé l'une des deux ancres vers la terre ; mais lorsqu'on voulut lever la seconde, elle se trouva prise dans un gros cable qui étoit demeuré depuis long-tems au fond de la mer, & qui la faisant couler à mesure qu'on s'efforçoit de la tirer, fit approcher le navire fort près du rivage. Le Capitaine, qui s'en apperçut, fit couper aussi-tôt le cable de l'ancre & donna ordre qu'on mît à la voile. Malheureusement, le vent changea tout-d'un-coup ; & venant de la mer, il poussa la caraque avec tant de violence, qu'elle demeura couchée l'espace de cinq heures avec fort peu d'eau. On vit même sortir quelques planches du fond. Chacun se crut perdu. On ne balança point à décharger les eaux douces qu'on

PYRARD. 1610.

Un François se fait considerer par un important service.

venoit de prendre dans l'Isle & les marchandises de moindre prix. On fit porter des ancres bien loin en mer, pour tirer le navire à force de bras. Enfin il recommença heureusement à flotter. Mais il faisoit beaucoup d'eau ; & le Capitaine jugeant après un long travail qu'on avoit besoin de quelqu'un qui sçût plonger, promit cent *Cruzades* à celui qui rendroit un si important service. Un des compagnons de Pyrard, ancien Charpentier du *Corbin*, fut le seul qui s'offrit, quoiqu'il doutât lui-même du succès, parce qu'il falloit demeurer trop long-tems sous l'eau & visiter entierement le dessous du navire. D'ailleurs il faisoit assez froid ; car le Soleil étoit alors au Tropique du Cancer, qui est l'hyver de l'Isle. Cependant, excité par les promesses de tout le monde & par ses propres offres, il alla plusieurs fois sous le Vaisseau & rapporta même quelques planches brisées ; mais il jugea que la quille n'étoit point endommagée, & son témoignage rassura le Capitaine. On regretta de n'avoir pas connu plutôt l'utilité qu'on pouvoit tirer des François, & leur situation en devint plus douce. On fit une quête dans la caraque en faveur du Charpentier, & le Capitaine l'assura d'une grosse récompense s'il vouloit aller jusqu'en Portugal. Quoiqu'on eût employé dix jours à remedier au mal, on n'en prit pas moins la résolution d'aller se radouber au Bresil. Pyrard admire ici la bonté du Ciel. Sans ce favorable accident, on auroit continué la navigation vers le Portugal, & la caraque ne pouvoit manquer de périr. On s'apperçut, en la visitant, que le gouvernail ne tenoit presque plus, & la moindre tempête l'auroit précipité dans les flots.

On est obligé d'aller au Bresil.

On commença, le 8 d'Août, à découvrir la terre du Bresil, qui paroît blanche de loin comme des toiles tendues pour sécher, ou comme un grand amas de nége. Aussi les Portugais lui donnent-ils le nom de *Terre des linceuls*. Le 9 on jetta l'ancre à quatre lieues de la Baye de *Tous les Saints*, où le Pilote n'osa s'engager sans guide. Trois caravelles qui arriverent bien-tôt chargées de rafraîchissemens, jetterent la joie dans tout l'équipage. Il y étoit mort deux cens cinquante personnes depuis Goa, & tous les autres se ressentoient de la fatigue d'un voyage de six mois. On entra, le 10 au matin, dans la baye du côté du Nord, où l'on voit une fort belle Eglise & un Couvent de l'Ordre de S. Antoine. L'entrée de cette baye est large d'environ dix lieues, & divisée par une Isle de quatre lieues de tour, dont les deux côtés offrent un passage également sûr aux navires. Cependant, en approchant de la Ville, il arriva, par un malheur d'autant plus étrange qu'on avoit deux bons Pilotes du pays, que la caraque toucha sur un banc de sable & qu'elle s'y renversa. Les caravelles & les barques se présenterent en grand nombre pour recevoir les hommes & les marchandises. Lorsque le bâtiment fut soulagé, il se remit à flot, & l'on alla mouiller sous le canon de la Ville, qui se nomme *S. Salvador*. Le Viceroi dépêcha aussi-tôt une caravelle à Lisbone, pour donner avis de l'arrivée & du triste état de la caraque. Elle fut jugée incapable de servir plus long-tems à la navigation, & tout le reste des marchandises fut déchargé.

Naufrage de la caraque au Port.

Singularités qui frappent l'Auteur à S. Salvador.

Le premier spectacle qui s'attira les yeux de Pyrard, fut la situation même de S. Salvador, qui est sur le sommet d'une haute montagne, si escarpée du côté de la mer, que tout ce qu'on porte dans cette Ville ou qu'on en fait sortir, monte ou descend par une machine. L'usage des voitures y seroit difficile & demanderoit de grands frais ; au lieu que pour monter un tonneau de

vin ou le defcendre par cette machine, il n'en coute que vingt fols. On en defcend en même-tems un autre de même poids, à peu près comme deux feaux montent & defcendent dans un puits. Entre plufieurs petites Ifles qui font difperfées dans la baye, Pyrard eut la curiofité de vifiter celle que les Portugais nomment l'*Ifle des François*, parce que les François ayant été les premiers qui découvrirent le Brefil, ils fe retiroient dans ce lieu pour fe garantir des infultes des Sauvages. Mais renvoyant les obfervations de l'Auteur à d'autres lieux, nous nous bornons ici, fuivant notre méthode, à ce qui le concerne perfonnellement.

Pyrard. 1610.

A fon arrivée, il trouva les Portugais fort allarmés du bruit qui s'étoit répandu que Henri le Grand fe difpofoit à leur faire la guerre avec une puiffante armée navale, dont la plupart des Vaiffeaux s'équipoient en Hollande. La même crainte s'étoit communiquée dans tous les pays des Indes où le Roi d'Efpagne avoit des Sujets. Elle n'empêchoit pas qu'ils ne parlaffent de ce grand Roi avec une haute eftime, & des témoignages extraordinaires d'admiration pour fa valeur & fes autres vertus. Mais au commencement de Septembre, on apprit la nouvelle de fa mort, par un petit Vaiffeau envoyé exprès de Seville. Pyrard trouva au Brefil un François natif de Nantes, nommé *Julien Michel*, riche Marchand, qui s'étant affocié avec un Portugais, avoit obtenu la pêche des baleines pour fept ans dans cette baye. Il devoit cette faveur à d'anciens fervices qu'il avoit rendus à l'Efpagne, où il avoit été envoyé pendant la Ligue par M. de Mercœur; & depuis ce tems-là il s'étoit établi à Bilbao. Il falloit, fuivant la remarque de l'Auteur, qu'il eût acquis des droits extraordinaires fur la reconnoiffance des Efpagnols, puifque la pêche de la baleine étoit défendue fous peine de mort aux Etrangers. Il arriva même qu'un navire chargé d'huiles, qui lui appartenoit, s'étant échappé fecretement pour fe difpenfer de payer les droits, fut arrêté par quelques caravelles & ramené dans la baye, où le Capitaine & les matelots furent punis rigoureufement, fans que le Marchand François en reçût la moindre inquiétude. Il en fut quitte pour défavouer fes gens, quoiqu'il n'y eût aucune apparence qu'ils euffent ofé violer les loix fans fa participation. Michel fit connoître à l'Auteur, par fes civilités & fes fervices, que l'amour de la Patrie ne s'éteint jamais entiérement dans le cœur d'un François. Il lui donnoit quelquefois l'amufement de la pêche. Un jour entr'autres, une grande baleine, dont on avoit pris le petit, fe jetta fi furieufement fur la barque, qu'ayant tout renverfé elle le fauva malgré les cris & les efforts des pêcheurs. Pyrard a cru cet exemple de tendreffe naturelle & d'adreffe dans une baleine, digne de l'attention des Naturaliftes.

Les Portugais craignent d'être attaqués par Henri le Grand.

Services de Julien - Michel, François, pendant la Ligue.

Exemple du bon naturel de la baleine.

Il trouva auffi à S. Salvador un François de Marfeille, attaché au fervice d'un ancien Viceroi Portugais, en qualité de Muficien, pour enfeigner la mufique & l'ufage de divers Inftrumens à vingt ou trente Efclaves, qui s'exerçoient continuellement à faire des concerts d'inftrumens & de voix. Ce Seigneur, qui étoit extrêmement refpecté, preffa beaucoup l'Auteur de s'attacher à lui dans l'emploi de Chef des Efclaves, & lui offrit des appointemens d'autant plus confiderables qu'il lui promettoit de les continuer en Portugal, où il devoit retourner l'année d'après. Mais l'empreffement de revoir la France & l'amour de la liberté l'emporterent fur ces offres. Pyrard n'étoit pas traité avec moins d'eftime par le Viceroi. Après lui avoir montré fon paffeport de Goa,

Pyrard néglige l'occafion de faire fortune.

PYRARD. 1610.

il fut ſurpris de ſe voir invité non-ſeulement à manger chez lui, mais à prendre même ſon logement au Palais. Le Viceroi ſe nommoit *Dom Franciſco de Menaiſſa.* Il avoit deux fils, dont l'un, âgé de vingt-cinq ans, fut ſurpris au lit avec une Dame Portugaiſe & bleſſé par le mari; mais il ſe ſauva plus heureuſement que cette Dame, qui reçut cinq ou ſix coups d'épée. Le goût de la galanterie étoit commun à S. Salvador, & Pyrard en fit l'experience. Un jour qu'il ſe promenoit ſeul par la Ville, vêtu de ſoie à la Portugaiſe, mais à la maniere de Goa, qui eſt différente de celle des Portugais de Liſbone & du Breſil, il rencontra une jeune Eſclave Négre, qui lui dit, ſans aucune autre formalité, qu'il pouvoit la ſuivre avec confiance, & qu'elle vouloit lui procurer la connoiſſance d'un honnête homme qui deſiroit ardemment de lui parler. Quoiqu'il ne crût pas cette avanture ſans danger, il réſolut de l'approfondir. L'Eſclave lui fit faire quantité de tours par un grand nombre de petites rues; & lui voyant quelques marques d'embarras, elle l'exhortoit vivement à prendre courage. Enfin elle l'introduiſit dans une grande maiſon, fort richement meublée, où il ne vit qu'une jeune Dame Portugaiſe, qui lui fit un agréable accueil. On lui prépara auſſi-tôt une excellente collation. Son chapeau étant fort mauvais, la jeune Dame le lui ôta de ſa propre main, & lui en donna un neuf de laine d'Eſpagne avec un beau cordon. Elle lui fit promettre de la venir voir ſouvent; & n'ayant pas manqué de répondre à tant de bontés, il reçut d'elle, pendant ſon ſéjour à S. Salvador, d'autres marques de libéralité & toutes ſortes de bons offices. L'Auteur fait ce récit avec tant de modeſtie & d'ingénuité qu'on jugeroit favorablement de la nature de cette liaiſon, s'il n'ajoutoit qu'il en fit une autre avec une jeune femme Portugaiſe, nommée *Marie Mena*, qui tenant une auberge reglée pour les Etrangers, le nourrit long-tems & lui fourniſſoit même de l'argent ſans la participation de ſon mari. A la fin d'une longue Relation, où l'on n'a remarqué, dans la conduite & dans les obſervations de Pyrard, que des principes auſteres & des inclinations ſérieuſes, on ne s'attend point à la voir finir par deux avantures d'amour.

Ses galanteries à S. Salvador.

Contraſte dans ſon caractere.

Il avoit paſſé deux mois au Breſil, dans l'attente d'une occaſion pour retourner en Europe, lorſque trois Gentilshommes Portugais, qui avoient conçu pour lui beaucoup d'affection, lui propoſérent de s'embarquer avec eux. C'étoient Dom Fernando de Sylva, qui avoit été Général de la Flotte du Nord à Goa, & deux de ſes beaux-freres. Il accepta leurs offres, & le Vaiſſeau étoit prêt à partir; mais le Capitaine refuſa de recevoir Pyrard, ſous prétexte qu'ayant une fois porté un François, qui lui avoit cauſé plus d'embarras que tout le reſte de l'équipage, il avoit fait ferment de n'en porter jamais d'autre. Ce refus devint une faveur du Ciel pour l'Auteur. Il apprit, en arrivant à Liſbone, que le navire de ce farouche Capitaine Portugais avoit été pris par les corſaires. Ses regrets ne tomberent que ſur les trois Gentilshommes, auxquels il devoit de la reconnoiſſance, & qui furent menés en Barbarie.

Etrange raiſon qui lui fait manquer l'occaſion de partir.

Deux Flamands, naturaliſés Portugais & liés par une ſociété de Commerce, dont l'un devoit retourner à Liſbone dans une Hourque de deux cens cinquante tonneaux qui leur appartenoit, s'eſtimerent fort heureux de trouver Pyrard & ſes deux camarades pour les ſervir dans ce voyage. On convint de part & d'autre que les trois François ne payeroient rien pour leur paſſage, mais

Accord qu'il fait avec le Maître d'un Vaiſſeau Flamand.

qu'ils travailleroient dans le Vaiſſeau ſans être payés. Ils regarderent auſſi comme un bonheur de pouvoir gagner leur paſſage & leurs dépens par leur travail ; car il en coutoit ordinairement plus de cent vingt livres. La Hourque étoit chargée de ſucres, bien fournie d'artillerie & d'autres armes, & le nombre des paſſagers d'environ ſoixante. Pyrard ne pouvant éviter de deſcendre en Portugal, n'oublia pas de prendre un paſſeport du Viceroi du Breſil.

Pyrard. 1610.

On mit à la voile le 7 d'Octobre, avec un vent ſi contraire qu'on fut vingt-cinq jours à doubler le Cap de S. Auguſtin, quoiqu'il ne ſoit qu'à cent lieues de S. Salvador. Mais le reſte de la navigation ayant été fort heureux, on découvrit, dès le 15 de Janvier, le canton de Portugal qui ſe nomme *la Brelingue*, à huit lieues de Liſbone au Nord. Le Capitaine s'étoit propoſé d'entrer dans le Tage ; mais le vent devint ſi contraire, qu'il s'éleva une diſpute fort vive entre lui & un de ces Marchands Juifs que les Portugais nomment *Chrétiens nouveaux*, qui avoit plus de cent mille écus en marchandiſes ſur le Vaiſſeau. Depuis long-tems il n'étoit arrivé un navire ſi riche. On s'efforçoit d'entrer dans la riviere, malgré l'impétuoſité du vent, en louvoyant tantôt vers la terre, tantôt vers la mer. Le Marchand Juif déclara au Capitaine qu'ayant à combattre tout à la fois la tempête & le vent, il étoit impoſſible d'aller à Liſbone. Le Capitaine lui répondit qu'il conſentoit à prendre une autre route, s'il vouloit ſe rendre caution, par un acte ſigné de ſa main, de tous les dommages qui pouvoient arriver de ce retardement ; ſans quoi il étoit réſolu de tenir la mer, parce que le tems y étoit propre, & que le vent ne pouvoit être long-tems contraire. L'autre s'obſtinant dans ſes idées, vouloit qu'on tournât la proue vers les Iſles de Bayonne, qui étoient éloignées de quatre-vingt lieues ; & dans la chaleur de ce démêlé il prit lui-même le gouvernail, pour exécuter ſon deſſein. On auroit eu peine à moderer le reſſentiment du Capitaine, ſi le Marchand Juif n'eût enfin ſigné l'acte ; après quoi l'on prit tranquillement la route de *Galice*. Cependant la tempête étoit ſi violente, qu'on employa cinq jours à gagner les Iſles. Le navire faiſoit eau de toutes parts, & le vent, qui étoit de mer, le jettoit ſans ceſſe vers la côte. Pyrard aſſure qu'il ſe fit pour plus de quinze cens écus de vœux. Le principal Marchand en fit un de huit cens cruzades ; la moitié pour marier une orpheline, & le reſte pour donner une lampe à *Notre-Dame*. Il s'acquitta de ces deux engagemens auſſi-tôt qu'il eut pris terre. C'eſt le caractere des Portugais, de penſer plutôt à faire des vœux qu'à réſiſter au danger par l'induſtrie & le travail. Depuis l'embouchure du Tage juſqu'aux Iſles, Pyrard ſe crut dix fois enſeveli dans les flots. Il regarde ce danger comme le plus terrible qu'il eut eſſuyé depuis dix ans, dans toutes ſes courſes.

Il arrive à l'embouchure du Tage.

Tempête, & querelle du Capitaine avec un Marchand.

Ils vont aborder aux Iſles de Bayonne.

Vœux Portugais.

Après avoir heureuſement pris terre, il ſe ſouvint que pendant ſa priſon de Goa, il avoit promis au Ciel que ſi le cours de ſes avantures le conduiſoit jamais en Eſpagne, il feroit le voyage de S. Jâques en Galice. Ses deux compagnons l'ayant quitté, il ſe rendit à Compoſtelle, dont il n'étoit éloigné que d'environ dix lieues. De-là il prit le chemin de la Corogne, dans l'eſpérance d'y trouver l'occaſion de paſſer en France. Elle ne ſe préſenta qu'à deux lieues de ce Port, dans une petite rade, où il s'embarqua ſur une barque de la Rochelle, dont le maître, charmé du récit de ſes avantures, lui accorda libéralement ſon paſſage. Il fut regardé avec admiration des principaux ha-

Vœu de l'Auteur.

Il arrive dans ſa Patrie.

PYRARD. 1611.

bitans de la Rochelle, & retenu quelques jours par leurs careſſes. Mais n'aſpirant qu'à revoir Laval, ſa chere Patrie, il y arriva le 16 de Février 1611 (*).

§. IV.

Deſcription des Iſles Maldives.

Leur ſituation, leur nombre, leur forme & leur climat.

1602. Situation des Maldives.

CEs Iſles, qui portent entre leurs habitans le nom de *Malé-ragué*, & qui ſont nommées *Maledives*, & leurs Peuples *Dives* par les autres Peuples de l'Inde, commencent à huit degrés de latitude du Nord & finiſſent à quatre degrés du Sud; ce qui fait en longueur une étendue d'environ deux cens lieues, quoiqu'elles n'en aient que trente ou trente-cinq de largeur. Leur diſtance de la terre-ferme; c'eſt-à-dire, du Cap de *Comorin*, de *Coilan* & de *Cochin*, eſt de cent cinquante lieues. Les Portugais comptent quatre mille cinq cens lieues depuis l'embouchure du Tage juſqu'aux Bancs des Maldives (34).

Leur diviſion en Atollons.

Elles ſont diviſées en treize Provinces, qui ſe nomment *Atollons;* diviſion qui eſt l'ouvrage de la nature, car chaque Atollon eſt ſéparé des autres & contient en ſoi quantité de petites Iſles. C'eſt un ſpectacle ſingulier, que de voir chacun de ces Atollons environné d'un grand banc de pierre, auquel il n'y a point de murailles qui puiſſent être comparées. Ils ſont preſque ronds ou de figure ovale, dans une circonférence d'environ trente lieues; & s'entreſuivant du Nord au Sud, ſans ſe toucher, ils ſont ſéparés par des canaux de plus ou moins de largeur. Du centre d'un Atollon, on voit autour de ſoi le banc de pierre qui l'environne, & qui défend les Iſles contre l'impétuoſité de la mer. Les vagues s'y briſent avec tant de fureur, que le Pilote le plus hardi n'en approche pas ſans effroi. On aſſure, entre les habitans, que le nombre des Iſles, dans les treize Atollons, monte juſqu'à douze mille, & le Roi des Maldives prend le titre de *Sultan des treize Provinces & des douze mille* (35) *Iſles.* Mais Pyrard s'imagine qu'il faut entendre par ce nombre une multitude qui ne peut être comptée, d'autant plus qu'une grande partie de ce qui porte le nom d'Iſles n'offre que de petites mottes de ſable inhabitées, que les courans & les grandes marées rongent ou emportent tous les jours. Il y a beaucoup d'apparence que toutes ces petites Iſles, & la Mer qui les ſépare, ne ſont qu'un banc continuel; ſi l'on n'aime mieux penſer que c'étoit anciennement une ſeule Iſle, que la violence des flots a coupée comme en pieces. Les canaux interieurs ſont tranquilles, & l'eau n'y a pas plus de vingt braſſes dans ſa plus grande profondeur. On voit preſque par-tout le fond, qui eſt de pierre de roche & de ſable blanc. Dans la baſſe marée on paſſeroit d'une Iſle, & même d'un Atollon à l'autre, ſans être mouillé plus haut que la ceinture; & les habitans n'auroient pas beſoin de bateaux pour ſe viſiter, ſi deux raiſons ne les obligeoient de s'en ſervir; l'une eſt la crainte des *Paimones*, eſpece de grands poiſſons qui briſent les jambes aux hommes & qui les dévorent; l'autre eſt le danger de ſe bleſſer entre des rochers aigus & fort tranchans. Il s'y rencontre auſſi quantité

Nombre de ces Iſles.

(*) Le Vaiſſeau le *Croiſſant*, qui étoit parti de France avec celui de Pyrard, revint des Indes en 1603; mais coula à fond vers les Iſles Terceres, où l'équipage fut ſauvé par trois navires Hollandois. François-Martin *Vitré*, qui étoit ſur ce bord, donna une petite Relation de ſon voyage en 1609, mais ſi mauvaiſe & ſi peu exacte qu'elle mérite peu d'attention.

(34) Voyage de Pyrard, premiere Partie, page 71. (35) *Ibid.* p. 72.


CARTE DES ISLES MALDIVES
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages
1750.
Echelle de 50 Lieues Marines
10 20 30 40 50
Les Laquedives
Isles Divandorou
Malicut
auj. Malique
Oustime
Atollon de Tilla doumatis
Atollon de Milla doue Madou
Malinao
Pesperso
Canal
Atollon de Padypolo
Atollon de Malos Madou
Pandoue
Puladou
Maconnodou
Pulador
Ariatollon
Bandou
Atollon de Male
Isle Malé Capitale ou Isle du Roy
Canal
Atollon de Pulodou
Canal
Atollon de Molique
Atollon de Nillandous
Atollon de Collo Madous
Atollon d'Adoumatis
Canal de Souadou
EQUATEUR
Longitude de l'Isle de Fer
Sonadou
Atollon de Souadou
Addou
Pova Molique

Tome VIII. N°. 2.

de branches d'une forte de corail, mais rude & poreux, que les Insulaires nomment *Aquiry* dans leur langue, & qu'ils font bouillir concassé avec de l'eau de cocos pour en faire leur miel & leur sucre. Pyrard nous apprend les noms des treize Atollons, qui ont été peu connus des autres Voyageurs (36).

Description des Maldives. 1602.

Leur forme.

La plupart de ces Isles sont entiérement désertes & ne produisent que des arbres & de l'herbe. D'autres n'ont aucune verdure & sont de pur sable mouvant, dont une partie est sous l'eau dans les grandes marées. On y trouve, dans tous les tems, quantité de grosses crabes & d'écrevisses de mer, avec un si prodigieux nombre de pengouins, qu'on n'y peut mettre le pied sans écraser leurs œufs & leurs petits. Mais quoique la chair de ces oiseaux soit fort bonne, les habitans n'en font aucun usage. Il n'y a d'eau douce que dans les Isles couvertes & habitées; non qu'elles aient aucune riviere, mais on y creuse facilement des puits, & l'eau se présente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur. La nature n'en refuse pas, jusqu'au bord de la mer, & dans les lieux mêmes qu'elle inonde. Ces eaux sont froides le jour, particuliérement à midi, & la nuit fort chaudes (37).

Canaux qui séparent les Atollons.

Quoique les Atollons soient séparés entr'eux par des canaux, on n'en compte que quatre où les grands navires puissent passer, & le péril ne laisse pas d'y être extrême pour ceux qui n'en connoissent pas les écueils. Les habitans ont des Cartes marines, où les rochers & les basses sont exactement marqués. Ils se servent aussi de boussoles dans ces grands canaux. Le premier est au côté du Nord, & ce fut à l'entrée que le Vaisseau de Pyrard fit naufrage, sur le banc de l'Atollon de *Malos-madou*. Le second est entre Pulodou & Malé, d'environ sept lieues, & l'eau de la mer y paroît aussi noire que de l'encre: quoique puisée dans un vase elle ne differe pas de l'autre. On la voit continuellement bouillonner, comme de l'eau qui seroit sur le feu; & le mouvement des flots y étant ordinairement fort léger, ce spectacle cause une sorte d'horreur aux Insulaires mêmes. Le troisiéme canal est au-delà de Malé, vers le Sud. Le quatriéme, qui est celui de Souadou & qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur, est directement sous la Ligne. En général, le plus sûr de ces quatre passages a ses dangers. Aussi s'efforce-t-on de fuir les Maldives, lorsqu'on n'y est pas appellé nécessairement; mais elles sont si longues, & leur situation est telle, qu'il est difficile de les éviter, sur-tout dans les calmes & les vents contraires, où les navires ne pouvant bien s'aider de leurs voiles y sont entraînés par les courans. Gardons-nous d'oublier que ces courans, qui se nomment *Oyvarou*, changent tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, entre les canaux des Isles & en divers endroits de la mer, ordinairement six mois d'un côté & six mois de l'autre, mais quelquefois plus ou moins; ce qui jette quantité de Vaisseaux dans une funeste erreur. Les vents sont assez souvent fixes, comme les courans, à l'Est & à l'Ouest. Cependant ils varient davantage, quelquefois vers le Nord & quelquefois vers le Sud; au lieu que les courans ne changent qu'avec la saison (38).

(36) 1. *Tilla-doumatis*. 2. *Milla-doue-madoue*. 3. *Padypolo*. 4. *Malos-madou*. 5. *Ariatollon*. 6. *Malé*, où est l'Isle de Malé, Capitale des Maldives. 7. *Pulodou*. 8. *Molucque*. 9. *Nillandous*. 10. *Collo-madous*. 11. *Adoumatis*. 12. *Souadou*. 13. *Addou* & *Pova-Molucque*, qui en sont deux différens, mais comptés pour un à cause de leur petitesse.

(37) *Ibid.* p. 73.

(38) *Ibid.* p. 76.

DESCRIPTION DES MALDIVES. 1602.

Canaux qui séparent les Isles de chaque Atollon.

A l'égard des canaux de chaque Atollon, quoique la mer y soit toujours tranquille, les basses & les roches y rendent la navigation si dangereuse, que les habitans mêmes ne s'y exposent jamais pendant la nuit. Le nombre des barques y est infini pendant le jour; mais l'usage est de prendre terre le soir; ce qui n'empêche pas que les naufrages n'y soient fréquens, malgré l'habileté des Insulaires, qui sont peut-être la Nation du monde la plus exercée aux fatigues de la mer. Les ouvertures des Atollons ont peu de largeur, & chacune est bordée de deux Isles, qui pourroient être aisément fortifiées. La plus large de ces entrées n'a pas plus de deux cens pas. Le plus grand nombre en a trente ou quarante; & par une disposition admirable de la nature, chaque Atollon a quatre ouvertures, qui répondent presque directement à celles des Atollons voisins; d'où il arrive qu'on peut entrer & sortir par les unes ou les autres, de toutes sortes de vents, & malgré l'impétuosité ordinaire des courans (39).

Climat & qualités de l'air.

La situation des Maldives étant si proche de la Ligne, on doit juger que la chaleur y est excessive & l'air fort mal sain. Cependant, comme le jour & la nuit y sont toujours égaux, la longueur des nuits y amene d'abondantes rosées, qui les rendent très-fraîches. Aussi les grandes Isles ne manquent-elles ni d'herbe ni d'arbres, malgré l'ardeur du soleil. L'hyver commence au mois d'Avril & dure six mois. Il est sans gelée, mais continuellement pluvieux. Les vents sont alors d'une extrême impétuosité du côté de l'Ouest. Au contraire, il ne pleut jamais pendant les six mois d'été, & les vents sont de l'Est.

Figure, Caractere, Langue, Mœurs, Usages & Religion des Habitans.

Figure des Maldivois.

CEUX qui cherchent l'origine des Maldivois dans l'Isle de Ceylan, ne se fondent pas sur d'assez fortes raisons pour nous persuader que deux Nations qui n'ont aucune ressemblance entr'elles, quoique situées à peu près sous le même climat, puissent venir d'une source commune. Les Insulaires de Ceylan sont noirs & mal formés. Les Maldivois sont olivâtres, & d'une si belle taille, qu'à l'exception de la couleur ils different peu des Européens. Il y a plus d'apparence qu'ils viennent des côtes de l'Inde, quoiqu'ils en soient plus éloignés que de Ceylan, & l'on trouveroit le fond d'une comparaison plus juste, non-seulement entre leur figure & celle des Indiens, mais même entre leur caractere & leurs usages, sur-tout dans ceux qui habitent depuis Malé jusqu'à la pointe du Nord. Les Maldivois du Sud ont plus de grossiereté dans leurs manieres & dans leur langage. On y voit encore des femmes qui n'ont pas honte d'être nues, avec une seule petite toile dont elles se couvrent le milieu du corps; au lieu que du côté du Nord les usages different peu de ceux des Indes, & la civilité n'y est pas moins établie. C'est là que toute la Noblesse fait sa demeure & que le Roi leve ordinairement sa milice. Il est vrai qu'indépendemment de l'origine, on peut en apporter pour raison le Commerce avec les Etrangers, qui a toujours été plus fréquent dans cette partie, & le passage de tous les navires, qui enrichit & civilise tout à la fois le pays.

(39) *Ibid.* p. 76, 77 & 78.

Usages des Maldives. 1602.

Mais en général le peuple des Maldives eſt ſpirituel, induſtrieux, porté à l'exercice des arts, capable même des ſciences dont il fait beaucoup de cas, ſur-tout de l'Aſtronomie, qu'il cultive ſoigneuſement. Il eſt courageux, entendu aux armes, ami de l'ordre & de la police. Les femmes ſont belles; & quoique le plus grand nombre ſoit de couleur olivâtre, il s'en trouve d'auſſi blanches qu'en Europe (40).

Leur caractère.

Tous les habitans de l'un & de l'autre ſexe ont les cheveux noirs, & regardent cette couleur comme une beauté. Elle leur vient moins de la nature que du ſoin qu'ils ont de raſer la tête aux enfans de huit en huit jours, avec cette différence, qu'ils laiſſent aux filles, juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans, une bordure de cheveux le long du front, pour les diſtinguer des garçons, auxquels ils n'en laiſſent aucune trace. Enſuite il n'eſt permis, entre les hommes, qu'à la Nobleſſe & aux gens de guerre de porter les cheveux longs. Mais c'eſt l'ornement des femmes lorſqu'elles ſont ſorties de l'enfance. Elles ſe les parfument avec beaucoup de ſoin & de dépenſe, & les lient par derriere en y joignant même de faux cheveux, pour leur donner plus de force & de grace. Le lien qui les raſſemble eſt une ſorte d'anneau, d'or ou d'argent, ſouvent orné de perles & de pierreries. Elles y mêlent des fleurs odoriferantes, & tout y eſt compaſſé avec autant d'agrément que de juſteſſe. La plupart de ces fauſſes chevelures leur viennent de Cochin, de Calecut & de toute la côte de Malabar, où les hommes, portant leurs cheveux longs, ont la liberté de les couper & de les vendre. Les filles ne portent, juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans, qu'un petit pagne, qui met l'honnêteté à couvert; & les garçons ne commencent auſſi à ſe vêtir qu'à l'âge de ſept ans, c'eſt-à-dire, après qu'ils ont été circoncis (41).

Goût qu'ils ont pour les cheveux noirs.

Chevelure des femmes.

L'habillement commun des Maldivois eſt une ſorte de haute-chauſſes, ou de caleçon de toile, qui leur prend depuis la ceinture juſqu'au-deſſous des genoux, & par-deſſus lequel ils portent un pagne de ſoie ou d'autre étoffe, orné diverſement, ſuivant les degrés du rang ou la richeſſe. Le reſte du corps eſt nud. Comme la chaleur du pays les rend fort velus, & qu'ils ſe croient même diſgraciés de la nature lorſqu'ils n'ont pas tout le corps couvert de poil, ils ſe le raſent ſur la poitrine & l'eſtomac, mais de maniere néanmoins qu'ils y en laiſſent dans divers endroits; ce qui offre l'apparence de quelque étoffe découpée. Ils donnent, à leur barbe, deux formes différentes: l'une, qui n'eſt permiſe qu'aux Pandiares, aux Moſcoulis, aux Miniſtres de la Religion, & à ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Médine, conſiſte à la porter dans toute ſa longueur, raſée ſeulement ſous la gorge & autour des deux lévres, parce qu'ils craignent, comme une impureté, qu'elle ne touche à ce qu'ils boivent ou ce qu'ils mangent: l'autre forme, qui eſt celle des gens du commun, eſt de la porter fort petite, raſée autour de la bouche & ſous la gorge, ſans aucune ſorte de mouſtaches, quoique n'étant coupée qu'avec des ciſeaux il en paroiſſe toujours quelque reſte, mais plus apparente au menton, où elle ſe termine en pointe. L'habit des femmes eſt fort différent de celui des hommes. Elles portent de véritables robbes, d'une étoffe légere de ſoie ou de coton, & la bienſéance établie les oblige de ſe couvrir ſoigneuſement

Habillement des hommes.

Leur poil & leur barbe.

(40) *Ibid.* p. 79 & 81.

(41) *Ibid.*

USAGES DES MALDIVES. 1602.

le ſein. Il n'y a point de Barbiers publics aux Maldives. Chacun ſe fait le poil avec des raſoirs d'acier, ou des cizeaux de cuivre & de fonte. Quelques-uns ſe rendent mutuellement ce ſervice. Le Roi & les principaux Seigneurs ſe font raſer par des gens de qualité, qui ſe font un honneur de cette fonction ſans en tirer aucun ſalaire. Mais leur ſuperſtition eſt extrême pour les rognures de leur poil & de leurs ongles. Ils les enterrent dans leurs cimetieres, avec beaucoup de ſoin pour n'en rien perdre. C'eſt une partie d'eux-mêmes, qui demande, diſent-ils, la ſépulture comme le corps. La plupart vont ſe raſer à la porte des Moſquées (42).

Superſtition populaire.

Langue des Maldives.

La langue commune des Maldives eſt fort particuliere à ces Iſles, mais plus groſſiere & plus rude dans les Atollons du Sud, quoiqu'elle y ſoit la même. L'Arabe s'apprend dès l'enfance, comme le Latin en Europe. Ceux qui ont des liaiſons de Commerce avec les Etrangers parlent les langues de Cambaye, de Guzarate, de Malaca, & même le Portugais.

Forme des Villes & des maiſons.

L'Iſle principale, qui ſe nomme *Malé*, & d'où toutes les autres tirent leur nom, auquel on joint *Dives*, qui ſignifie *Amas de petites Iſles*, eſt à peu près au centre de toutes les autres. Son circuit eſt d'environ une lieue & demie. Le ſéjour du Roi, qui y tient continuellement ſa Cour, y attire tant de monde que c'eſt la plus peuplée, comme la plus fertile; mais elle eſt auſſi la plus mal-ſaine. La raiſon que les Inſulaires en apportent, eſt qu'il s'éleve des vapeurs fâcheuſes de la multitude des corps qu'on y enterre. Les eaux y ſont auſſi fort mauvaiſes. Le Roi & les Seigneurs s'en font apporter de quelques autres Iſles, où l'on n'accorde la ſépulture à perſonne. Dans toutes les Maldives, ſans en excepter l'Iſle de Malé, il n'y a pas de Villes qui ſoient environnées de murs. Chaque Iſle habitée eſt remplie de maiſons, dont les unes ſont ſéparées par des rues, & d'autres diſperſées. Celles du peuple ſont compoſées de bois de cocotier & couvertes de feuilles du même arbre, couſues en double les unes dans les autres. Les Seigneurs & les riches Marchands en font bâtir d'une ſorte de pierre blanche & polie, mais un peu dure à ſcier, qui ſe trouve en abondance au fond des canaux, & qui devient tout-à-fait noire après avoir été long-tems (43) mouillée de la pluie ou de toute autre eau douce. La méthode qu'on emploie pour la tirer mérite d'être obſervée. Il croît dans les Iſles une ſorte d'arbre qui ſe nomme *Candou*, de la groſſeur du noyer, ſemblable au tremble par les feuilles & auſſi blanc, mais extrêmement mol. Il ne porte aucun fruit & n'eſt pas même propre à brûler. Lorſqu'il eſt ſec, on le ſcie en planches, qui ſont auſſi légeres que le liége. Si l'on a quelque groſſe pierre à tirer du fond de l'eau, on y attache un cable; ce que les Inſulaires font d'autant plus aiſément, qu'ils ſçavent tous nâger & plonger. Enſuite ils prennent une planche de candou, qu'ils lient ou enfilent au cable, fort près de la pierre. Ils en mettent par-deſſus une ou pluſieurs autres, en un mot autant qu'il en eſt beſoin, juſqu'à ce que ce bois flottant au-deſſus de l'eau ſouleve la pierre, qu'ils conduiſent alors très-facilement juſqu'au bord de leur (44) Iſle. Pyrard aſſure qu'ils tirerent ainſi juſqu'à l'artillerie de ſon navire ſubmergé. Les planches du même bois leur ſervent à faire des radeaux bordés pour la pêche, qu'ils nomment *Candou-patis*. Une autre propriété de ce bois eſt

Maniere de tirer les plus groſſes pierres du fond de l'eau.

Propriété du bois de candou.

(42) *Ibid.* p. 81. (43) *Ibidem*, p. 88. (44) *Ibid.* p. 90.

qu'il produit du feu en frottant une piéce contre une autre, & les habitans n'emploient pas d'autres fusils pour en allumer. A l'égard de la chaux qui sert à lier les pierres des édifices, ils la font, comme dans la plus grande partie des Indes, d'écailles & de coquilles qui se trouvent au bord de la mer (45).

Religion des Maldives.

La Religion des Maldives est le pur Mahometisme, avec toutes ses fêtes & ses cérémonies. Chaque Isle a ses Temples ou ses Mosquées. Ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Medine reçoivent des marques particulieres d'honneur & de respect, quelque vile que soit leur naissance, & jouissent de divers priviléges. On les nomme *Agis*, c'est-à-dire, Saints; & pour être reconnus ils portent des pagnes de coton blanc & de petits bonnets ronds de la même couleur, avec une sorte de chapelet qui leur pend à leur ceinture.

Education des enfans.

L'éducation des enfans est un des principaux objets de la legislatute dans toutes ces Isles. Aussi-tôt qu'un enfant est né on le lave dans l'eau froide six fois le jour, après quoi on le frotte d'huile; & cette pratique s'observe long-tems. Les meres doivent nourrir leurs enfans de leur propre lait, sans en excepter les Reines. On ne les enveloppe d'aucuns langes. Ils sont couchés nuds & libres, dans des petits lits de corde suspendus en l'air, où ils sont bercés par des Esclaves. Cependant on n'en voit pas de contrefaits, & dès l'âge de neuf mois ils commencent à marcher (47). Ils reçoivent la circoncision à sept ans. A neuf, on doit les appliquer aux études, & aux exercices du pays. Ces études sont d'apprendre à lire & à écrire, & d'acquerir l'intelligence de l'alcoran. On leur enseigne trois sortes de lettres; l'arabique, avec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont ajoutés pour exprimer les mots de leur propre langue; une autre, dont le caractere est particulier à la langue des Maldives; & une troisiéme qui est en usage dans l'Isle de Ceylan & dans la plus grande partie des Indes. Ils écrivent leur leçon sur de petits tableaux de bois qui sont blanchis; & lorsqu'ils la sçavent par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit & reblanchissent leur tableau. Ce qui doit durer est écrit sur une sorte de parchemin, composé des feuilles d'un arbre qui se nomme *Macarequeau* (48). Ces feuilles ont une brasse & demie de long, sur un pied de large. Ils en font des livres, qui resistent mieux au tems que les nôtres. Pour épargner le parchemin en montrant à écrire aux enfans, ils ont des planches de bois fort polies, sur lesquelles ils étendent du sable pour y former les lettres, qu'ils font imiter à leurs éleves, & qu'ils effacent à mesure qu'elles ont été copiées. Quoique le tems des études soit borné, il se trouve parmi eux quantité de particuliers qui les continuent, sur-tout celle de l'alcoran & des cérémonies de leur Religion. Les Mathematiques ne sont pas moins cultivées. Ils s'attachent principalement à l'astrologie, & leur superstition va si loin pour les astres qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté leurs Astrologues. Le Roi entretient à sa Cour un grand nombre de ces Mathematiciens, & se conduit souvent par leurs lumiéres (49).

Caracteres d'écriture.

Espece de parchemin, fait de feuilles d'arbres.

Gouvernement des Maldives.

Le Gouvernement de l'Etat des Maldives est royal & fort ancien; mais quoique l'autorité du Roi soit absolue, elle est exercée généralement par les Prêtres. La division naturelle des treize Atollons forme celle du gouverne-

(45) Page 91.
(46) Page 92.
(47) Page 134.
(48) Page 135.
(49) *Ibid.*

USAGES DES MALDIVES. 1602.

ment. On en a fait treize Provinces, dont chacune a son Chef, qui porte le titre de Naybe. Ces Naybes sont des Docteurs de la loi, qui ont l'intendance de tout ce qui appartient, non-seulement à la Religion, mais encore à l'exercice de la Justice. Chaque Isle d'un Atollon qui contient plus de quarante-un habitans, est gouvernée par un autre Docteur qui se nomme Catibe, & qui a sous lui les Prêtres particuliers des Mosquées. Leur revenu consiste dans une sorte de dixme qu'ils levent sur les fruits, & dans certaines rentes qu'ils reçoivent du Roi suivant leur degré. Mais l'administration principale est entre les mains des Naybes. Ils sont les seuls Juges, civils & criminels. Leur emploi les oblige de faire quatre fois l'année la visite des Isles de leur Atollon. Ils ont néanmoins un Supérieur qui fait sa résidence continuelle dans l'Isle de Malé, & qui ne s'éloigne jamais de la personne du Roi. Il est distingué par le titre de Pandiate. C'est tout à la fois le Chef de la Religion & le Juge souverain du Royaume. On appelle à son Tribunal de la Sentence des Naybes. Cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes sans être assisté de trois ou quatre graves personnages, qui se nomment *Mocouris* & qui sçavent l'alcoran par cœur. Ces Mocouris sont au nombre de quinze & forment comme son Conseil. Le Roi seul a le pouvoir de reformer les jugemens de ce Tribunal : lorsqu'on lui en fait quelque plainte, il examine le cas avec six de ses principaux officiers, qui se nomment *Moscoulis*, c'est-à-dire, anciens, & la décision est exécutée sur le champ. Les Parties plaident elles-mêmes leur cause. S'il est question d'un fait, on produit trois témoins, sans quoi l'accusé est cru sur le serment qu'il prête en touchant de la main le livre de la loi. Si le différend regarde quelque point de droit, on juge par les termes de la loi. Il est rigoureusement défendu aux Juges d'accepter le moindre salaire, même à titre de présent. Mais ses sergens, qui se nomment *Devanits*, ont droit de prendre la douziéme partie des biens contestés. Un Esclave ne peut servir de témoin devant les Tribunaux de justice, & le témoignage de trois femmes n'est compté que pour celui d'un homme (50).

Il est exercé par des Prêtres.

Administration de la Justice.

Etat des Esclaves.

Les Esclaves sont ceux qui se vendent volontairement ou ceux que la loi réduit à cette condition pour n'avoir pû payer leurs dettes, ou des Etrangers amenés & vendus en cette qualité. Le naufrage ne donne aucun droit aux Insulaires sur la liberté des Etrangers. Malgré l'humanité de cette loi, le sort des Esclaves est fort dur aux Maldives (51). Ils ne peuvent prendre qu'une femme, quoique toutes les personnes libres puissent en avoir trois. Ceux qui les maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtiment que les loix imposent pour avoir maltraité une personne libre. L'unique salaire de leurs services est leur nourriture & leur entretien. Ceux qui deviennent Esclaves de leurs créanciers ne peuvent être vendus pour servir d'autres maîtres; mais après leur mort, le créancier se saisit de tout ce qu'ils peuvent avoir acquis; & s'il reste à payer quelque chose de la dette, les enfans continuent d'être Esclaves jusqu'à ce qu'elle soit entierement acquittée.

Punitions pour les crimes.

A l'égard des crimes, il faut que l'offensé se plaigne, pour s'attirer l'attention de la justice, & qu'ils soient dénoncés formellement pour être punis. Si les enfans sont en bas âge lorsque leur pere est tué par quelque meurtrier,

(50) *Ibid.* p. 147. (51) *Ibidem.*

on

on attend qu'ils aient atteint l'âge de seize ans pour sçavoir d'eux-mêmes s'ils veulent être vengés par la Justice. Dans l'intervalle; celui qui est connu pour l'auteur du meurtre est condamné seulement à les nourrir & à leur faire apprendre quelque métier. Lorsqu'ils arrivent à l'âge reglé, il dépend d'eux ou de demander justice ou de pardonner au coupable, sans que dans la suite il puisse être recherché. Les peines ordinaires sont le bannissement dans quelque Isle déserte du Sud, la mutilation de quelque membre, ou le fouet, qui est le châtiment le plus commun, mais extrêmement cruel. On emploie des courroies de gros cuir, de la longueur du bras, larges de quatre doigts & épaisses de deux, dont on attache cinq ou six ensemble dans un manche de bois. Les coups en sont si rudes, que souvent ils deviennent mortels. C'est le supplice ordinaire des grand crimes, tels que la sodomie, l'inceste & l'adultere. On coupe le poing aux voleurs lorsque le vol est considérable (52).

Usages des Maldives. 1602.

Division de la Nation en quatre Ordres.

La Nation est distinguée (53) en quatre ordres, dont le premier comprend le Roi & tout ce qui lui touche par le sang, les Princes des anciennes races royales & les grands Seigneurs. Le second ordre est celui des dignités & des offices, que le Roi seul a le pouvoir de distribuer, & dans lesquels les rangs sont fort soigneusement observés. Le troisiéme est celui de la Noblesse, & le quatriéme celui du peuple. Comme la Noblesse ne doit ses distinctions qu'à la naissance, c'est par elle qu'il est naturel de commencer. Outre les Nobles d'ancienne race, dont quelques-uns font remonter leur origine jusqu'aux tems fabuleux, le Roi est toujours libre d'annoblir ceux qu'il veut honorer de cette faveur. Il accorde des lettres, dont la publication se fait dans l'Isle de Malé, au son d'une sorte de cloche, qui est une plaque de cuivre sur laquelle on frappe avec un marteau. Le nombre des Nobles est fort grand. Ils sont répandus par toutes les Isles. Les personnes du peuple, sans en excepter les plus riches Marchands qui n'ont pas obtenu la noblesse, ne peuvent s'asseoir avec un Noble, ni même en sa présence lorsqu'il se tient débout. Ils doivent s'arrêter, lorsqu'ils le voient paroître, le laisser passer devant eux; & s'ils étoient chargés de quelque fardeau, ils sont obligés de le mettre bas. Les femmes nobles, quoique mariées avec un homme du peuple, ne perdent pas leur rang, & communiquent la Noblesse à leurs enfans. Celles de l'ordre populaire, qui épousent un homme Noble, ne sont pas annoblies par leur mariage, quoique les enfans qui viennent d'elles participent à la noblesse de leur pere. Ainsi chacun demeure dans l'ordre où il est né, & n'en peut sortir que par la volonté du Souverain.

Noblesse des Maldives.

Grands Officiers du Royaume.

Le Roi des Maldives porte le titre de ***Rasquan***, & la Reine celui de ***Renequillague***. Après le Roi sont les Princes de sang, & d'autres Princes, descendus d'autres Rois ses Prédécesseurs, qui ne sont pas moins respectés, quoique de race différente. Ensuite viennent les grands Officiers du Royaume, dont le plus distingué se nomme le ***Quilague***, qui est comme le Lieutenant Général du Roi. Il y a un Chancelier, un Secrétaire d'Etat, un Intendant des finances, un Trésorier général, &c. six ***Moscoulis***, dont on déja parlé, & d'autres dignités que le Roi donne ordinairement aux Nobles qu'il honore de son amitié, avec certaines Isles qui sont assignées pour leurs appointemens ou leur

(52) *Ibid.* p. 148 & 149. (53) *Ibid.* p. 151 & suivantes.

USAGES DES MALDIVES. 1602.

pension. Il leur fait distribuer aussi leur provision de riz. L'honneur du pays consiste à manger du riz accordé par le Roi. Les Nobles mêmes obtiennent peu de considérarion lorsqu'ils ne joignent pas cet avantage à celui de la naissance. Tous les soldats en jouissent, sur tout ceux de la garde du Roi, qui sont au nombre de six cens, divisés en six compagnies sous le commandement des six Moscoulis. Le Roi enrretient habituellement dix autres compagnies, commandées par les plus grands Seigneurs du Royaume, mais qui ne le suivent qu'à la guerre, & qui sont employées à l'exécution de ses ordres. Leurs priviléges sont fort distingués. Ils portent leurs cheveux longs. Ils ont au doigt un gros anneau, pour les aider à tirer de l'arc ; ce qui n'est permis qu'à eux. Outre le riz du Roi, on assigne pour leur subsistance diverses petites Isles & certains droits sur les passages. La plûpart des riches Insulaires s'efforcent d'entrer dans ces deux corps, mais cette faveur ne s'accorde qu'avec la permission du Roi, & se paye assez cher, comme la plûpart des emplois civils & militaires (54).

Distinction de la milice.

Usages communs aux quatre Ordres.

L'usage des Maldives est de ne porter qu'un nom propre, tel que *Haly*, *Hussum*, *Assan*, *Ibrahim* &c. sans aucun nom de famille. Mais comme la varieté n'en est pas infinie, ils y joignent, pour se reconnoître, le titre de leur qualité. Ce titre est *Tacourou* pour les Nobles de race, & *Bybis* pour leurs femmes (55). Quelques-uns y joignent le nom d'une Isle qui leur appartient. Les Officiers qui ne sont Nobles que par leurs emplois prennent le titre de *Callogues*, & leurs femmes celui de *Camullogues*. Les gens du commun joignent à leur nom celui de *Callo*, & leurs femmes celui de *Camulo* (56). On y ajoute, pour les distinguer mieux, le nom de leur métier ou de leur profession. Dans les quatre ordres, il y a divers usages communs, auxquels les grands & les petits sont également attachés. Ils ne mangent jamais qu'avec leurs égaux, en richesse comme en naissance ou en dignité : & comme il n'y a poinr de regle sure pour établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive delà qu'ils mangenr rarement ensemble. Ceux qui veulent traiter leurs amis font préparer chez eux un service de plusieurs mets, qu'on arrange proprement sur une table ronde, couverte de taffetas, & l'envoient chez celui qu'ils veulent traiter. Cette galanterie est reçue comme une grande marque d'honneur. Lorsqu'ils mangent en particulier, ils seroient fâchés d'être vûs, & se retirant dans leurs appartemens les plus intérieurs, ils abbaissent toutes les toiles & les tapisseries qui sont autour d'eux. Leur table est le plancher d'une chambre, couvert à la vérité d'une natte fort propre, sur laquelle ils sont assis les pieds croisés. Ils ne se servent pas de linge ; mais pour conserver leurs nattes ils emploient de grandes feuilles de bananier, qui tiennent lieu de nappes & de serviettes. Cependant leur propreté va si loin qu'il ne leur arrive jamais de rien répandre. La vaisselle est une sorte de faiance, qui leur vient de Cambaye, ou de la Porcelaine qu'ils tirent de la Chine, & qui est fort commune dans toutes les conditions. Mais on ne leur sert jamais un plat de terre ou de porcelaine qui ne soit dans une boëte ronde, d'un assez beau vernis de leurs Isles, avec son couvercle de la même matiere ; & cette boëte, toute fermée qu'elle est, ne se présente point sans être couverte encore d'une

Bizarrerie dans la maniere de manger.

Propreté du service.

(54) *Ibid.* p. 150 & 151.   (55) *Ibid.* p. 154.   (56) *Ibid.* p. 156 & 157.

piece de soie de même grandeur. Les plus pauvres ont l'usage de ces boëtes, non-seulement parce qu'elles coutent fort peu, mais beaucoup plus à cause des fourmis, dont le nombre est si étrange qu'il s'en trouve par tout & qu'il est difficile d'en préserver les alimens. La vaisselle d'or ou d'argent est défendue par la loi, quoique la plûpart des Seigneurs soient assez riches pour en user. Ils se servent de cuillieres pour les choses liquides, mais ils prennent tout le reste avec les doigts. Leurs repas sont fort courts, & se passent sans qu'on leur entende prononcer un seul mot. Ils ne boivent qu'une fois, après s'être rassasiés. La boisson la plus commune est de l'eau, ou du vin de cocos tiré le même jour. On en fait deux autres sortes, plus délicates, & reservées pour le Roi & les Seigneurs, ou pour les fêtes solemnelles ; l'une est chaude, composée d'eau & de miel, avec quantité de poivre & d'une autre graine qui se nomme *Cahoa ;* l'autre est froide, & se fait avec du sucre & des cocos détrempés dans l'eau. Après le repas, on leur présente un plat de betel pour dessert ; car les fruits se servent avec les viandes. Ce sont des femmes ou des filles qui exercent l'office de la cuisine, & les hommes regarderoient le nom de Cuisinier comme un outrage. Ils emploient beaucoup de formalités pour couper la gorge aux animaux, & personne n'en mangeroit la chair si l'on sçavoit qu'elles n'eussent pas été observées. L'usage du betel & de l'areca est aussi commun aux Maldives que dans le reste des Indes. Chacun en porte sa provision dans les replis de sa ceinture. On s'en présente mutuellement lorsqu'on se rencontre. Les grands & les petits ont les dents rouges à force d'en mâcher, & cette rougeur passe dans toute la Nation pour une beauté. Dans leurs bains, qui sont fort fréquens, ils se nettoient les dents avec des soins particuliers, afin que la couleur du betel y prenne mieux (57).

Boisson des Maldivois.

Usage du betel.

Leur Médecine consiste plus dans des pratiques superstitieuses que dans aucune méthode. Cependant ils ont divers remedes naturels, dont les Européens usent quelquefois avec succès. Pour le mal des yeux, auquel ils sont fort sujets, après avoir été long-tems au soleil ; ils font cuire le foie d'un cocq & l'avallent. Pyrard & ses compagnons, attaqués du même mal, imiterent leur exemple sans vouloir souffrir l'application des caracteres & des charmes que les Insulaires joignent à ce remede. Ils en reconnurent sensiblement la vertu. Pour l'opilation de rate, maladie commune, qu'on attribue à la mauvaise qualité de l'air & qui est accompagnée d'une enflure très-douloureuse, ils appliquent un bouton de feu sur la partie enflée & mettent sur la plaie du coton trempé dans de l'huile. Pyrard ne put se résoudre à faire usage de ce remede, quoiqu'il en reconnût la bonté par l'experience d'autrui ; mais il se guérit des ulceres qui lui étoient venus aux jambes en y appliquant des lames de cuivre à l'exemple des Insulaires. Ils ont aussi des simples & des drogues d'une vertu éprouvée, sur-tout pour les blessures. L'application s'en fait en onguent, dont ils frottent les parties affligées, sans aucun bandage. Ils guérissent la maladie vénérienne avec la décoction d'un bois qu'ils tirent de la Chine ; & ce qui doit nous paroître aussi surprenant qu'à Pyrard, ils prétendent que cette maladie leur est venue de l'Europe, & l'appellent *Frangui haescour ;* c'est-à-dire, *Mal François* ou *des Francs*. Outre une espece de fiévre, si commune & si dange-

Médecine des Maldives.

Expériences d'un Voyageur.

Les Maldivois croient que le mal vénérien leur vient de l'Europe.

(57) *Ibid.* p. 127, 128.

Usages des Maldives. 1602.

reuse dans toutes leurs Isles qu'elle est connue par toute l'Inde sous le nom de fiévre des Maldives, de dix en dix ans il s'y répand une sorte de petite vérole, dont la contagion les force de s'abandonner les uns les autres, & qui emporte toujours un grand nombre d'habitans (58).

Déreglement de leurs mœurs.

Le déreglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du climat à ruiner leur santé & leur constitution. Les hommes & les femmes y sont d'une lasciveté surprenante. Malgré la séverité des loix, on n'entend parler que d'adulteres, d'incestes & de Sodomie. La simple fornication n'est condamnée par aucune loi, & les femmes qui ne sont pas mariées s'y abandonnent aussi librement que les hommes. Elles sortent rarement le jour. Toutes leurs visites se font la nuit, avec un homme qu'elles doivent toujours avoir à leur suite, ou pour les accompagner. Jamais on ne frappe à la porte d'une maison. On n'appelle pas même pour la faire ouvrir. La grande porte de la cour est toujours ouverte pendant la nuit. On entre jusqu'à celle du logis, qui n'est fermée que d'une tapisserie de toile de coton; & toussant, pour unique signe, on est entendu des habitans, qui se présentent aussi-tôt & reçoivent ceux qui demandent à les voir (59).

Description du Palais du Roi.

Le Palais du Roi est dans un enclos d'assez grande étendue, qui renferme des jardins & des vergers, ornés de fontaines & de réservoirs d'eau. Il est bâti de pierres & d'un seul étage; mais composé d'un grand nombre d'appartemens qui environnent plusieurs cours, au milieu desquelles on voit dans chacune un beau puits de pierre blanche.

L'entrée du Palais est un corps-de-garde, muni de quelques pieces de canon & d'autres armes. Le portail a l'apparence d'une grande tour quarrée. Après la salle des gardes, on entre dans une autre salle, qui est pour les Seigneurs & les Courtisans. Il n'est permis qu'aux Officiers domestiques du Roi & des Reines de pénetrer plus loin. Le pavé de ces deux premieres salles est élevé de trois pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & revêtu d'un plancher fort bien assemblé, sur lequel on étend, chaque jour au matin, une natte de diverses couleurs mêlées de chiffres & d'autres ornemens. Les murs sont tendus de tapisseries de soie. Du platfond, qui est couvert aussi d'une tapisserie, pendent à l'entour quantité de belles franges. Le lieu où le Roi se place, dans la seconde salle, est un grand tapis, sur lequel il est assis les pieds croisés. La forme du platfond représente au-dessus de sa tête une espece de dais. Tous les Seigneurs qui s'assemblent pour composer sa Cour, s'asseient autour sur la natte, en observant l'ordre de leur naissance & de leurs dignités. Ceux qui sont d'un rang inferieur se tiennent debout derriere les premiers, à moins que le Roi, ou quelques Seigneurs dans son absence, ne leur donnent ordre de s'asseoir. Les Nobles de l'Isle de Malé sont obligés de se présenter au Palais tous les jours à midi. Si le Roi ne se montre pas, ils lui font dire qu'ils sont venus pour le saluer & qu'ils attendent respectueusement ses ordres. Quelquefois ce Monarque leur envoie du betel & des fruits. Il ne reçoit les Etrangers que dans la premiere salle (60).

Maniere dont on lui fait la cour.

Richesse de ses appartemens.

Les chambres des appartemens interieurs sont ornés des plus belles tapisse-

(58) *Ibid.* p. 132, 133.
(59) *Ibid.* p. 141, 142.
(60) *Ibid.* p. 155, 156 & 157.

ries de la Chine, de Bengale & de Masulipatan. L'or & la soie y éclatent de toutes parts, avec une diversité admirable dans l'ouvrage & dans les couleurs. Les Maldives ont aussi leurs manufactures de tapisseries & d'étoffes, mais la plupart de coton, pour l'usage du peuple. Les lits du Roi, comme ceux de ses principaux Sujets, sont suspendus en l'air, par quatre cordes, à une barre de bois qui est soutenue par deux piliers. Les coussins & les draps sont de soie & de coton, suivant l'usage général de l'Inde. On donne cette forme aux lits, parce que l'usage des Seigneurs & des personnes riches est de se faire bercer, comme un remede ou un préservatif pour le mal de ratte dont la plupart sont attaqués. Les gens du commun couchent sur des matelats de coton, posés sur des ais montés à quatre piliers.

Usages des Maldives. 1602.

Son habillement.

Pendant le séjour que Pyrard fit aux Maldives, l'habillement ordinaire du Roi étoit une robbe de coton, fort blanc & fort fin, ou plutôt, dit-il, une casaque qui lui descendoit un peu au-dessous de la ceinture, bordée de blanc & de bleu, & fermée par-devant avec des boutons d'or massif (61). Le reste du corps étoit couvert, jusqu'aux talons, d'une sorte de pagne de taffetas rouge, ceint par le haut d'une longue & large ceinture de soie rouge à franges d'or, & d'une grosse chaîne d'or, dont l'agraffe, qui étoit plus large que la main, brilloit d'un grand nombre de pierreries. Il portoit sur le devant de la cuisse un couteau richement travaillé, & sur la tête un petit bonnet rouge brodé d'or, avec un bouton d'or massif & quelques pierres précieuses au sommet. Quoique l'usage du pays, pour les Grands, soit de porter les cheveux longs, il se faisoit raser chaque semaine, sans exiger que son exemple servît de regle aux Seigneurs de sa Cour. Il avoit les jambes nues, comme le moindre de ses Sujets; mais il portoit aux pieds des sandales de cuir doré, qui viennent d'Arabie. Lorsqu'il sortoit, accompagné de sa garde, on soutenoit sur sa tête un parasol blanc, qui est aux Maldives la principale marque de la majesté royale. Il avoit toujours, auprès de sa personne, trois Pages, dont l'un portoit un éventail, un autre son épée nue & une rondache, & le troisiéme une boëte pleine de betel & d'areca. Il se faisoit suivre aussi par un Docteur de sa loi, qui tenoit un livre à la main. Son goût ne le portoit pas à la pêche, comme la plupart des Rois ses prédécesseurs. Il s'amusoit le plus souvent, dans son palais, à voir travailler des artistes & d'habiles ouvriers qu'il attiroit par ses récompenses, tels que des Peintres, des Orfévres, des Brodeurs, des Armuriers & des Tourneurs. Il leur fournissoit la matiere de leur travail; & les payant libéralement, il gardoit leurs ouvrages pour en orner sa demeure ou pour en faire quelquefois des présens. Sa curiosité le portoit continuellement à s'instruire. Un Etranger qui possedoit quelque talent, ou qui sçavoit quelque chose d'ignoré aux Maldives, trouvoit une faveur certaine à la Cour (62).

Marque de la majesté royale.

Revenus du Roi des Maldives.

Les revenus du Roi des Maldives consistent dans son domaine, qui est composé de plusieurs Isles dont il est Seigneur immédiat; dans la cinquiéme partie des fruits du pays; dans une taille proportionnelle qu'il impose sur les cordes de cocotier; sur une sorte de coquilles, que les Maldivois nomment *Bolys*, dont ils font un grand commerce, & sur le poisson sec; dans les

(61) *Ibid.* p. 158. (62) *Ibid.* p. 159.

Usages des Maldives. 1602.

droits qu'il leve sur les Marchands étrangers, & dans le Commerce qu'il fait lui-même au dehors, par quantité de navires chargés des marchandises de son Royaume. Il a d'ailleurs un droit exclusif sur tout ce que la mer jette au rivage, soit par le naufrage des Etrangers, soit par le cours naturel des flots, qui amene au bord des Isles quantité d'ambre gris & de corail; sur-tout une sorte de grosse noix, que les Maldivois nomment *Tavarcarré* & les Portugais *Cocos des Maldives*. On ne nous en apprend pas l'origine; mais ses vertus sont vantées par les Médecins, & Pyrard la représente aussi grosse que la tête d'un homme. Elle s'achete à grand prix. Lorsqu'un Maldivois fait fortune, on dit en proverbe qu'il a trouvé de l'ambre gris ou du *Tavarcarré*, pour faire entendre qu'il a découvert quelque trésor (63).

Monnoie du pays.

La monnoie des Maldives est d'argent, & ne consiste qu'en une seule espece (64), qui se bat dans l'Isle de Malé & qui porte le nom du Roi en caracteres Arabesques. Ce sont des pieces qu'on nomme *Larins*, de la valeur d'environ huit sols de France. Les monnoies étrangeres y ont cours, mais on ne les prend qu'au poids & pour leur juste valeur. Dans l'Inde & les pays voisins, où les Royaumes & les Seigneuries sont en si grand nombre, il y a aussi beaucoup de diversité dans les monnoies, non-seulement d'or & d'argent, mais encore d'un autre métal qui se nomme *Calin*, & qui est fort estimé par sa dureté & sa blancheur. Il se fait même de la monnoie de fer, dont le cours se borne à la verité aux Etats du Prince qui la fait battre. Mais l'or & l'argent ont toujours une valeur réelle, indépendamment de leur marque. D'un autre côté, cette valeur est fort différente de celle qu'ils ont en Europe; car le prix de l'argent y est plus haut, & celui de l'or plus bas que parmi nous. Les piastres d'Espagne sont reçûes avidement dans tous les Etats de l'Inde. A l'égard des larins qui se battent aux Maldives, l'usage est de les couper dans le Commerce, pour donner au poids la valeur des marchandises qu'on achete; ce qui ne se fait pas sans quelque dommage, parce que cette division entraîne la perte d'un douziéme. Au lieu de petite monnoie, on se sert de *Bolys*, petites coquilles qui sont une des richesses de ces Isles. Elles ne sont guères plus grosses que le bout du petit doigt. Leur couleur est blanche & luisante. La pêche s'en fait deux fois chaque mois, trois jours avant la nouvelle lune & trois jours après. On laisse ce soin aux femmes, qui se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans le sable de la mer. Il en sort tous les ans des Maldives la charge de trente ou quarante navires, dont la plus grande partie se transporte dans le Bengale, où l'abondance de l'or, de l'argent & des autres métaux n'empêche pas qu'elles ne servent de monnoie commune. Les Rois mêmes & les Seigneurs font bâtir exprès des lieux où ils conservent des amas de ces fragiles richesses, qu'ils regardent comme une partie de leur trésor. On les vend en paquets de douze mille, qui valent un larin, dans de petites corbeilles de feuilles de cocotiers, revêtues en dedans de toile du même arbre. Ces paquets se livrent comme les sacs d'argent dans le Commerce de l'Europe, c'est-à-dire, sans compter ce qu'ils contiennent (65).

Commerce des bolys, petites coquilles de mer.

Autres marchandises des Maldives, & leur réputation.

Les autres marchandises des Maldives sont les cordages & les voiles de co-

(63) *Ibid.* p. 165.

(64) *Ibid.* p. 163.

(65) *Ibid.* p. 165. Une partie de ce Commerce se fait aujourd'hui par les Hollandois, qui portent des bolys, ou koris, dans plusieurs pays de l'Afrique.

cotier, l'huile & le miel du même arbre, & les cocos mêmes, dont on transporte chaque année la charge de plus de cent navires; le poisson cuit & séché; les écailles d'une sorte de tortues qui se nomment *Cambes*, & qui ne se trouvent qu'aux environs de ces Isles & des Philippines; les nattes de jonc, qui ne se font nulle part avec tant de finesse & d'agrémens; les toiles de coton colorées; diverses étoffes de soie qu'on y apporte crue & qu'on y met en œuvre de toute sorte de grandeur, pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs & des robbes. Enfin l'industrie des habitans est renommée pour toutes les marchandises qui sortent de leurs Isles, & cette réputation leur procure en échange ce que la nature leur a refusé, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la soie & du coton crus, de l'huile d'une graine odoriférante, qui leur sert à se frotter le corps; de l'areca pour le betel, du fer & de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même & de l'argent, qui ne sortent jamais des Maldives lorsqu'une fois ils y sont entrés, parce que les habitans n'en donnent jamais aux Etrangers, & qu'ils l'emploient en ornemens pour leurs maisons, ou en bijoux pour leur parure & pour celle de leurs femmes (66).

Comment les Portugais s'étoient emparés de ces Isles.

Les Portugais ayant profité des divisions de quelques Princes Maldivois, s'étoient rendus maîtres de la plupart des Isles (67), & jouirent paisiblement de leur conquête l'espace d'environ dix ans. On lit, dans leurs Historiens, par quels degrés ils étoient parvenus à l'exécution de cette grande entreprise. Un Roi des Maldives, touché de la vérité du Christianisme & désesperant de faire approuver à ses Sujets la résolution qu'il avoit formée de l'embrasser, prit le parti de s'embarquer secretement, avec la Reine sa femme & quelques amis fidéles, pour se rendre à Cochin, où il reçut le Baptême. Son trône fut aussi-tôt rempli par un Prince Maldivois, son ancien concurrent. Mais comptant sur le secours des Portugais, avec lesquels il venoit de s'unir par une si sainte alliance, il n'en écrivit pas moins à ses peuples, qu'il leur commandoit de recevoir la Foi Chrétienne & de lui payer le tribut ordinaire, sans quoi ils devoient s'attendre à le voir bien-tôt paroître avec une puissante armée, pour les punir de leur infidelité. Ils lui répondirent qu'ils ne le connoissoient plus, & que s'il lui étoit dû quelque chose il devoit le venir demander; que s'il se trouvoit bien d'avoir embrassé le Christianisme, il continuât de vivre dans cette créance, mais que pour eux ils périroient plutôt que de changer de religion. Ce fut alors qu'il demanda du secours aux Portugais. Le Viceroi des Indes lui en accorda volontiers, mais à condition qu'il ne marchât point en personne, dans la crainte que s'accordant avec son peuple il ne jouât quelque mauvais tour à ses protecteurs. Les Portugais mirent à la voile & répandirent la terreur dans les Isles. Cependant ils y trouverent tant de résistance, qu'ils furent contraints de se retirer avec perte. L'année suivante, y étant retournés avec de nouvelles forces, ils se rendirent maîtres de l'Isle de Malé, où le nouveau Roi fut tué les armes à la main. Ils y éleverent une Forteresse, & de-là, s'étant fait reconnoître dans les autres Isles, ils convinrent avec les habitans de les laisser en paix & de ne rien changer à leur religion, pourvû que les droits du Roi chrétien fussent payés fidellement. Ce

Un Roi des Maldives se fait Chrétien.

Il est privé du Trône & les Portugais prennent sa défense.

(66) *Ibid.* p. 166. (67) *Ibid.* p. 169.

USAGES DES MALDIVES. 1602.

Traité rendit la tranquillité à la plus grande partie des Maldives; mais deux des principaux Seigneurs réunissant leurs forces dans l'Atollon de Souadou, qui est à la pointe du Sud, & s'obstinant à refuser leur soumission, il fut impossible aux Portugais d'y pénétrer. Ainsi cet Atollon & toutes les Isles du Sud n'ont jamais reconnu l'autorité du Portugal (68).

Ils se rendent maîtres du pays.

Les Maldivois confessent encore que le commerce ne fut jamais si florissant dans leurs Isles, que pendant le regne de ces nouveaux Maîtres. Il dura l'espace d'environ dix ans. Tout se faisoit au nom du Roi Chrétien, qui continua de demeurer à Cochin; & les Portugais avoient mis, dans l'Isle de Malé, un Viceroi de la Nation auquel ils accordoient certains honneurs; mais les ordres venoient de leur Conseil & s'exécutoient par une nombreuse garnison qu'ils entretenoient dans la forteresse. Cependant les deux Princes rebelles augmenterent tellement leurs forces dans l'Atolon de Souadou, que malgré l'éloignement, qui est d'environ quatre-vingt lieues, ils incommodoient beaucoup la garnison de Malé. Après divers succès, qui firent traîner longtems cette petite guerre, il leur arriva un jour quatre Galeres de Corsaires Malabares, qui cherchoient l'occasion de piller. Ils leur proposerent la moitié du butin pour faire la guerre aux Portugais; & recevant avis que le Gouverneur de la Forteresse étoit allé à Cochin avec une partie de sa garnison, ils aborderent si brusquement à l'Isle de Malé, qu'ayant surpris la Forteresse par escalade, ils firent main basse sur trois cens Portugais qui étoient restés pour la garde. Toutes les richesses de l'Isle furent partagées fidélement entre les vainqueurs. Mais le regret de voir emporter hors de l'Isle la moitié de tant de biens fit commettre une noire perfidie aux deux Princes. Ils attaquerent les Malabares; & la victoire les ayant rendus maîtres du butin & des Galeres après un long combat, ils firent transporter assez humainement les Corsaires sur leur côte (69).

Comment ils en sont chassés.

Envain les Portugais recommencerent la guerre. Toutes leurs Flottes furent battues pendant trois ans, & la Forteresse qu'ils avoient élevée avec tant de soins devint un obstacle invincible à leur retablissement. Ils comprirent enfin que pour l'avantage de leur commerce, il valoit mieux s'accorder par un traité que de continuer une guerre incertaine (70). On convint de part & d'autre que les deux Princes demeureroient paisiblement en possession des Maldives, sous trois conditions; la premiere, qu'ils ne prendroient pas le titre de *Rasquans*, qui signifie Rois, mais seulement celui de *Quilagues*, c'est-à-dire, de Princes ou de Ducs; la seconde, que sans reconnoître le Roi Chrétien pour leur souverain, ils ne laisseroient pas de lui faire une pension, qui lui seroit payée à Cochin, & qui passeroit à ses successeurs ou ses héritiers; la troisiéme, que tous les Maldivois qui sortiroient de leurs Isles pour le commerce seroient obligés de prendre un Passeport des Portugais, comme tous les autres peuples de l'Inde qui sont en paix avec eux. Cette paix duroit encore lorsque Pyrard fut jetté aux Maldives par son naufrage; mais les Insulaires n'en portoient pas moins une haine mortelle aux Portugais (71).

Traité entr'eux & les Maldivois.

Le Roi Chrétien donna dans la suite au Roi de Portugal le tiers de son revenu, pour obtenir la permission de s'établir à Goa; où Pyrard le vit dans le cours

Le Roi chrétien s'établit à Goa.

(68) *Ibid.* p. 169. (69) *Ibid.* p. 170. (70) *Ibid.* p. 171. (71) *Ibid.* p. 172.

le cours de ses avantures. Ce revenu consiste en bolys, & en cordages d'écorce, qui se nomment *Cayro*. Les Maldivois en chargeoient tous les ans à leurs frais quatre Navires, chacun de cent cinquante tonneaux, dont ils devoient répondre jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de leurs Isles & de leurs bancs (72).

USAGES DES MALDIVES. 1602.

Etat des Maldives après ces guerres.

Pendant le gouvernement des deux freres, qui regnerent ensemble l'espace de vingt-cinq ans, la paix intérieure des Maldives fut troublée par diverses révoltes. L'aîné se nommoit *Bode-ta-courou*, & l'autre *Assan Quilaque*. Ils avoient épousé l'un la femme, & l'autre la fille du Roi qui avoit été tué dans la conquête des Portugais. L'aîné eut un fils, qui devint son successeur, & qui étoit celui que Pyrard trouva sur le trône. Il l'avoit fait reconnoître avant sa mort & lui avoit fait prêter le serment de fidélité par tous ses peuples. Cette précaution lui avoit paru d'autant plus nécessaire, qu'il connoissoit à ce jeune Prince des inclinations douces & peu de penchant pour la guerre. Aussi l'avoit-il délivré d'un obstacle redoutable en faisant mourir plusieurs Seigneurs, dont il craignoit pour lui la concurrence. Mais une si cruelle politique l'avoit exposé lui-même à diverses entreprises, qu'il eut le bonheur d'arrêter par sa prudence & sa fermeté (73). Pyrard en rapporte une, qui paroîtra intéressante à la fin de cet article. Un grand Navire ayant échoué sur les bancs des Maldives, il s'y trouva un jeune Portugais, âgé de sept ans, d'une figure si charmante que les deux Rois le prirent dans une singuliere affection. Ils le firent nourrir avec leur héritier présomptif, qui étoit à peu près du même âge. La nature n'avoit pas donné moins d'esprit que de beauté à ce jeune étranger. Il se perfectionna dans les sciences & les exercices du pays; & se voyant traité avec les mêmes honneurs que le Prince des Maldives, il se persuada qu'il étoit son frere. A la vérité lorsqu'il fut dans un âge plus avancé, on lui apprit son origine, en l'avertissant qu'il devoit autant de soumission que de fidélité au Prince qui devoit être son maître. Cependant après la mort du second des deux Rois, l'autre, par un sentiment d'amitié qui ne s'étoit pas refroidi, lui fit épouser la fille de son frere, qui étoit le plus noble & le plus riche parti du Royaume. Les dignités lui furent prodiguées après ce mariage. Il se vit honoré de l'emploi d'Amiral, de la qualité de *Moscouli*, & du commandement de la premiere compagnie des gardes. Tant de grandeur excita son ambition & le fit penser à s'élever sur le trône, d'autant plus qu'il ne voyoit dans le Prince des Maldives qu'un concurrent foible & moins estimé que lui. Ses projets se fortifierent encore lorsqu'il eut observé que le Roi se défaisoit insensiblement de tous les Seigneurs qu'il jugeoit redoutables pour son fils. Il craignit que cette défiance ne lui devînt funeste à son tour, & dans ces idées il traita secretement avec les Portugais. Le Roi, toujours prêt à s'allarmer, pénetra le complot, & découvrit par la trahison de quelque complice, que sa couronne & sa vie étoient également menacées. Il fit appeller ce jeune ambitieux, qui eut la hardiesse de se rendre au Palais comme s'il n'eut eu rien à se reprocher. Il le fit asseoir en sa présence, au milieu de toute sa Cour qu'il avoit fait assembler; & pour mettre sa fermeté à l'épreuve, il parut prendre plaisir à l'interroger, en le regar-

Fortune & fin tragique d'un jeune Portugais.

(72) *Ibidem.* (73) *Ibid.* p. 173.

USAGES DES MALDIVES. 1602.

dant d'un œil fixe. Enfin s'indignant de son audace, il fit paroître quelques gardes, qui le saisirent, le lierent, & le traînerent dans cet état jusqu'au bord de la mer, où ils le tuerent dans une barque à quelques pas du rivage (74).

Description de l'Isle de Goa.

1608.

Remarque en forme d'introduction.

QUoique les Historiens Portugais ayent traité avec beaucoup d'étendue tout ce qui appartient à ce fameux établissement de leur Nation dans les Indes Orientales, il semble que les observations d'un Etranger n'en doivent être que plus précieuses aux yeux d'un lecteur éclairé, qui cherche à pouvoir distinguer ce que la vanité & l'intérêt font mêler de faux ou d'exageré dans la plûpart de ces histoires nationales. On doit se souvenir que Pyrard passa deux ans entier à Goa, & qu'il s'attachoit à remarquer tout ce qu'il croyoit capable d'enrichir son Journal (75).

Isle de Goa, formée par une riviere.

Goa est une Isle qui dépendoit autrefois du Royaume de *Decan* ou *Dealkan*, & dont le circuit est d'environ huit lieues. Cette Isle est formée par une belle & grande riviere qui l'environne, & qui fait plusieurs autres Isles, peuplées d'Indiens & de Portugais. Cette riviere est assez profonde, quoique les grands Vaisseaux, tels que les Caraques & les Galions soient obligés de s'arrêter à l'embouchure, qui porte le nom de *Barre*. Les bords de l'Isle sont défendus par sept Forteresses, dont les deux principales sont à l'embouchure de la riviere; l'une au Nord du côté de la terre ferme, qui est le pays de *Bardes*, dépendant aussi des Portugais, & pour la garde d'une belle fontaine d'eau fraîche autant que pour celle de la Riviere; l'autre à l'opposite, sur un cap de l'Isle. Ces deux Forteresses défendent fort bien l'entrée de la riviere; mais elles ne peuvent empêcher les Navires étrangers de mouiller à la barre, & par conséquent de fermer le passage aux Vaisseaux Portugais. Une lieue plus loin, entre la barre & la Ville, est le Fort de *Pangin*, où tous les Vaisseaux sont obligés de prendre le passeport du Gouverneur, soit pour l'entrée ou la sortie. C'est une des plus agréables demeures de l'Isle entiere, & le lieu où les nouveaux Vicerois descendent pour y attendre le jour & les cérémonies de leur entrée.

Ses propriétés.

Toute l'Isle est montagneuse. La plus grande partie est d'une terre rouge, dont les habitans font d'assez belle poterie. Mais on y trouve une autre terre d'un gris noiratre, beaucoup plus fine & plus délicate, qui sert aussi à faire des vases de la finesse du verre. Le pays n'est pas des plus fertiles; ce qu'il faut moins attribuer aux mauvaises qualités du terroir qu'à ses montagnes; car on seme, dans les vallées, du riz & du millet qui se moissonnent deux fois l'année. L'herbe & les arbres y conservent toujours leur verdure, comme dans la plûpart des Isles & des Pays qui sont entre les deux tropiques. On y voit un grand nombre de vergers, bien plantés & fermés de murailles, qui servent de promenades & de maisons de campagne aux Portugais. Ils y conduisent de l'eau par un grand nombre de canaux, pour l'entretien des cocotiers, dont ils tirent leur vin & d'autres utilités. Assez près de la Ville est un fort bel étang, de plus d'une lieue de tour, sur les bords duquel les Sei-

(74) *Ibid.* p. 174 & 175.

(75) Voyages de Pyrard, l. 2, p. 16.

VUE DE GOA.



T. VIII. N.° V.

gneurs ont de fort belles maifons, & des jardins remplis de toutes fortes de fruits (76). Description de Goa. 1608.

Les Villages de l'Ifle font peuplés de différentes fortes d'habitans, naturels ou étrangers. La plupart des naturels font encore Idolâtres. On diftingue 1°. les Bramines, qui font répandus dans toutes les Indes, & que les autres regardent comme leurs fupérieurs & leurs maîtres; 2°. Les *Canarins*, qui fe divifent en deux efpeces; l'une de ceux qui exercent le commerce & d'autres métiers honnêtes; l'autre, compofée de pêcheurs, de rameurs, & de toutes fortes d'artifans : 3°. les Colombins, qui s'emploient aux chofes les plus viles, & qui vivent dans la pauvreté & la mifere. Le privilége de ces anciens habitans de l'Ifle eft de jouir tranquillement de leur liberté, en vertu d'une Ordonnance des Rois de Portugal, & de ne pouvoir être forcés dans leur culte de religion, ni reduits à l'efclavage. Entre les Etrangers, quoique le premier rang appartienne aux Portugais, ils mettent eux-mêmes beaucoup de différence entre tous ceux qui prennent ce nom. Les véritables maîtres font ceux qui viennent de l'Europe, & qui fe nomment avec affectation *Portugais de Portugal*. On confidere après eux ceux qui font nés, dans l'Inde, de pere & de mere Portugais. Ils portent le nom de *Caftices*. Les derniers font ceux qui ont pour pere un Portugais, ou une Portugaife pour mere, mais qui doivent la moitié de leur naiffance à une Indienne ou un Indien. On les appelle *Metifs ;* comme on appelle *Mulâtres* ceux qui viennent d'un Portugais & d'une Négreffe d'Afrique. Les Mulâtres font au même rang que les Metifs. Mais, entre les Metifs, ceux qui font de race Bramine, du côté de leur pere ou de leur mere, jouiffent d'une confidération particuliere. Les autres habitans font ou des étrangers Indiens, qui achetent la liberté de demeurer dans l'Ifle en payant un tribut perfonnel; ou des Européens, tels qu'un petit nombre d'Efpagnols, quantité d'Italiens, quelques Allemans & Flamands, un fort bon nombre d'Armeniens & quelques Anglois. On n'y voit pas un feul François, à l'exception de quelques Jéfuites employés dans les Miffions. Le nombre des Efclaves y eft infini. Les Portugais en achetent de toutes les Nations Indiennes, & le commerce qu'ils en font eft très-étendu. Ils s'arrêtent peu aux défenfes qui doivent leur faire excepter plufieurs peuples avec lefquels ils vivent en paix. Amis, ennemis, ils enlevent ou achetent tous ceux qui tombent entre leurs mains, & les vendent pour le Portugal ou pour leurs autres Colonies (77).

Variété de fes habitans.

Différence entre les Portugais.

La Ville de Goa, qui tire fon nom de l'Ifle où elle eft fituée, regne l'efpace d'une demie lieue fur le bord de la riviere, du côté du Nord. Depuis environ cent dix ans que les Portugais s'étoient rendus maîtres de l'Ifle, l'Auteur ne fe laffoit pas d'admirer qu'ils y euffent élevé tant de fuperbes bâtimens, qui comprennent des Eglifes, des Monafteres, des Palais, des places publiques, des Fortereffes, & d'autres édifices à la maniere de l'Europe. Il lui donne une lieue & demie de tour, fans y comprendre les Fauxbourgs. Elle n'eft forte que du côté de la riviere. Une fimple muraille, qui l'environne de l'autre côté, ne la défendroit pas long-tems contre ceux qui feroient maîtres de l'Ifle. Elle avoit, dans fon origine, de bonnes portes & des murs plus

Ville de Goa.

Simplicité de fes fortifications.

(76) *Ibid.* p. 17 & 18.

(77) *Ibid.* Liv. II, p. 20 & 21.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

hauts & plus épais ; mais s'étant fort accrue pendant les années floriſſantes du regne de ſes Habitans dans les Indes, ces anciennes défenſes ſont devenues preſqu'inutiles. Auſſi toute la confiance des Portugais eſt-elle dans la difficulté des paſſages (78).

Elle eſt mieux défendue du côté de la riviere.

Entre la Ville & le bord de la riviere, on a ménagé trois grandes places, ſéparées par des murs qui tiennent à ceux de la Ville & qui entrant aſſez loin dans l'eau ferment l'accès des deux côtés, & ne permettent d'entrer que par les portes. La premiere de ces places, d'où l'on a la vûe de la mer à l'Oueſt, ſe nomme la *Riviera grande*. Elle a deux portes pour entrer dans la Ville, & quelques terraſſes bordées de canon pour la défendre, mais une de ces portes appartient au logement du Commandant de la place, qui eſt auſſi l'Intendant des finances, & qui tient le premier rang après le Viceroi, ſous le titre de *Viador de faſienda*. C'eſt dans la *Riviera grande* qu'eſt la monnoie, la fonderie des canons, & le grand magaſin des ferremens qui ſervent à la guerre & au commerce. Le travail y eſt continuel, ſans aucun égard pour le Dimanche & les Fêtes, avec cette unique reſtriction, que le Dimanche on ne travaille que l'après-midi, quoique les Ouvriers ne ſoient pas moins payés pour le matin. Le *Viador* peut voir de ſa galerie tout ce qui ſe fait ſur la place & ſur la riviere. Près de ſa maiſon eſt une magnifique Egliſe, dont le Parvis renferme une eſpace fermé, pour le Conſeil qu'il y tient tous les jours avec les autres Officiers du Roi. La *Riviera grande* eſt un quarré long d'environ huit cens pas, ſur deux cens de largeur (79).

Seconde Place.

La ſeconde place, qui ſuit le bord de la riviere, à l'Eſt, eſt bordée du côté de la Ville par ce bel Hôpital dont on a lu la deſcription dans le Journal de Pyrard. Cette place ſe nomme le Quai de Ste Catherine, ou le Marché au poiſſon, parce que c'eſt là que le poiſſon s'apporte en effet & qu'il ſe vend au Public. Ce Quai eſt fort commode pour la deſcente des malades qui arrivent ſur les Flottes du Portugal. On y peut décharger auſſi les marchandiſes. Il a pluſieurs portes, avec des terraſſes garnies de canon. La populace y eſt toujours fort nombreuſe, parce qu'elle y trouve continuellement l'occaſion de s'employer au travail. On paſſe delà dans la troiſiéme place, qui eſt d'autant mieux fermée que le dernier mur extérieur s'avance aſſez loin dans la riviere. Elle ſe nomme la place des Galeres, & l'on y en voit effectivement quelques-unes, qui ont la forme de celles d'Eſpagne & d'Italie. Les bâtimens dont elle eſt environnée renferment tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſervice de la guerre & de la marine. Les entrées ſont gardées ſoigneuſement du côté de la riviere, parce que c'eſt dans cette place que donne la grande porte de la Ville, qui eſt ſous le palais du Viceroi. C'eſt là auſſi qu'on embarque toutes les marchandiſes qui doivent être tranſportées en Portugal. Elles payent trois pour cent à la ſortie de Goa, au lieu que celles qui viennent du Portugal ne payent aucun droit d'entrée. Tous les quais de cette place ſont fort bien murés, & la plus grande partie a des degrés de pierre. La grande porte de la Ville eſt ornée avec beaucoup de magnificence. Ce ſont des peintures qui repréſentent les guerres des Portugais dans les Indes ; des trophées d'armes ; ſur tout une belle ſtatue dorée, qui eſt celle de Ste Ca-

Troiſiéme Place.

(78) *Ibid.* p. 16 & 22. (79) *Ibid.* p. 24 & 25.

therine, patrone de Goa, parce que ce fut le jour de sa fête que les Portugais se rendirent maîtres de l'Isle (80).

Description de Goa. 1608.

Outre ces trois places, il y en a d'autres sur la riviere, qui ne sont ni gardées ni défendues par des remparts. Celle qui se nomme *Terrero* est entre la riviere & le palais du Viceroi. Sa longeur est d'environ sept cens pas, sur deux cens de large. Elle est fermée d'un côté par les murailles du palais du Viceroi, & de l'autre côté par celles de la place des Galeres. C'est un vaste quai, où abordent tous les Vaisseaux Indiens que le commerce amene à Goa, & dont le nombre est toujours fort grand. On y voit un fort beau bâtiment, dont la cour intérieure, a quelque ressemblance, par son peristile, avec la place royale de Paris. C'est la douane pour toutes les marchandises qui servent d'alimens. Elle porte le nom d'*Alfandeque*, comme un autre édifice où les autres marchandises payent les droits, s'appelle *Banquesalle*. Il y a aussi divers bâtimens pour les poids, pour les Commis de la douane & pour tous les Officiers qui sont employés dans les Fermes du Roi. Aussi-tôt que les Vaisseaux sont déchargés, ils s'avancent plus loin dans la riviere, pour faire place à ceux qui leur succédent. Au bout de ce quai est une autre place, fort vaste & de forme ronde, qui est le plus grand Marché de Goa pour les provisions de bouche. Elle est continuellement peuplée; car le marché s'y tient tous les jours, sans en excepter les Dimanches & les Fêtes; & l'usage de Goa est de ne faire aucune provision d'un jour à l'autre. Au pied de cette Place s'offre un fort beau Fauxbourg, où les Dominiquains ont leur Couvent, avec une magnifique Eglise. Il contient plusieurs Paroisses, & d'autres Eglises en fort grand nombre (81).

Autres Places sur la riviere.

Un des fauxbourgs.

Le Palais du Viceroi, qui se nomme aussi la Forteresse (82), est un somptueux édifice, avec une grande Place, du côté de la Ville, qui se nomme *Campo del passo*, où la Noblesse s'assemble lorsque le Viceroi doit sortir en cérémonie. Elle est avertie la veille par le son du tambour; & le lendemain elle se rend à cheval sur cette Place, dans l'équipage le plus riche & le plus galant, pour attendre son passage & ses ordres. Vis-à-vis la porte du Palais est un grand bâtiment où se tient la principale Cour de Justice, dont le premier Président se nomme *Desembarguador-mayor*. Quoiqu'on donne au Palais le nom de *Fortalezza* ou de Forteresse, il est mal défendu du côté de la Ville; mais le logement en est fort commode. En entrant, à main droite, on trouve la prison, qu'on appelle *Tronco*, & qui fait partie du corps de l'édifice. Deux grandes cours, qui communiquent de l'une à l'autre, sont environnées d'appartemens, d'Eglises, d'horloges, de réservoirs d'eau, & de chambres pour une partie du trésor royal, dont l'autre partie est au Couvent des Cordeliers. Dans la premiere cour, à main gauche, on monte par un grand escalier de pierre dans une salle très-spacieuse, où sont peintes toutes les Flottes qui ont fait le voyage de Portugal aux Indes, avec les noms des Amiraux & des Capitaines. On y voit jusqu'aux Vaisseaux qui ont péri par le naufrage, & le nombre en est incroyable. Plus loin, on trouve une autre salle, qui est celle du Conseil. Là sont les portraits au naturel de tous les Vicerois qui ont gouverné les Indes. Il y a toujours une garde à l'entrée de cette salle. Pyrard ne parle pas des appartemens interieurs, où il n'eut jamais la liberté de pé-

Palais du Viceroi, ou la Forteresse.

Deux grandes salles & leurs peintures.

(80) *Ibid.* p. 27 & 28. (81) *Ibid.* p. 28 & 29. (82) *Ibid.* p. 29.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

nétrer. Mais il releve beaucoup ce Palais, par sa situation & par la beauté de ses bâtimens. Les écuries ne sont pas dans son enceinte. Elles se présentent à main droite en entrant (83).

Grande & belle rue de la Ville.

Du Palais pour aller à la Ville, on entre dans la plus belle rue de Goa, qui se nomme la *Rua drecha*, ou la rue droite. Elle a plus de mille cinq cens pas de long, & les maisons qui la bordent offrent les riches enseignes d'une infinité de Lapidaires, d'Orfévres, de Banquiers & des plus gros Marchands Portugais, Italiens, Allemands, qui soient établis aux Indes. Cette rue est terminée par l'Eglise de Notre-Dame d'*Asera* ou de la Miséricorde, qui est une des plus belles de la Ville, & dont l'interieur est entiérement doré. Sur le portail est la statue, en pierre dorée, du célebre *Dom Alphonse d'Albuquerque*, qui soumit aux Portugais l'Isle de Goa. Près de cette Eglise est un fameux Monastere pour les filles orphelines de bonne maison, qui sont obligées d'y faire leur demeure jusqu'au tems de leur mariage. C'est dans le même lieu que les Portugais de quelque considération renferment leurs femmes lorsqu'ils s'éloignent de la Ville. Au milieu de la rue *Drecha*, on rencontre une grande Place, qui offre d'un côté le Tribunal redoutable de l'Inquisition, & de l'autre la Maison de Ville. Ces bâtimens sont vastes & de très-belle pierre, avec de grands escaliers; & dans les termes de Pyrard, » il n'y a maisons de Roi » qui aient de si belles salles. Le Palais de l'Archevêque fait un autre ornement de cette Place. Il est accompagné d'une superbe Eglise, qui se nomme *Assée*; & l'on découvre à peu de distance le Couvent des Cordeliers, qui est le plus beau & le plus riche du monde (84). Toute la Vie de S. François est représentée dans le cloître en or & en azur.

Edifices remarquables.

Pyrard continue de parcourir une grande partie des rues & des édifices, en faisant observer particuliérement que le nombre des Eglises y est merveilleux. Les seuls Jésuites en ont quatre (85), dont la principale est fondée à l'honneur de la Conversion de S. Paul. C'est l'Eglise de leur Collége, qui est le plus célebre de toutes les Indes Orientales, & où l'Auteur vit plus de deux mille écoliers. La seconde, qui porte le nom de Jesus, est entiérement dorée dans l'interieur. L'Auteur y vit une croix d'or massif, longue de trois pieds & large de quatre doigts, sur deux pouces d'épaisseur, enrichie de toutes sortes de pierres précieuses. C'étoit un présent de plus de cent mille écus, que les Jésuites destinoient au Pape, & qui fut envoyé à Sa Sainteté dans le navire où Pyrard s'embarqua pour retourner en Europe. Cette seconde maison est dédiée au service du public, pour confesser & administrer les Sacremens, & pour recevoir les Infidéles qui veulent embrasser le Christianisme. On y en nourrit un grand nombre, jusqu'à ce qu'ils aient reçu les instructions ordinaires. Un jour de la Conversion de S. Paul, l'Auteur en vit sortir quinze cens, qui se rendirent à l'Eglise du Collége pour y recevoir le Baptême. La troisiéme maison des Jésuites est ce qu'ils nomment le *Noviciat*, où ils ne reçoivent, pour multiplier leur Ordre, que des Portugais de pere & de mere. Les autres Religieux reçoivent des Métifs; mais les simples Indiens sont exclus de tous les Ordres Monastiques, quoiqu'on ne fasse pas difficulté de leur accorder la Prêtrise. La quatriéme maison, qui est hors de la Ville, ne peut pas-

Quatre maisons de Jésuites.

(83) *Ibid.* p. 29 & 30. (84) *Ibid.* p. 31. (85) *Ibidem.*


PLAN DE GOA
1 Madre de dio.
2. St. Joseph.
3. S. Doms.
4. N. Sig. de Monte.
5. St. Amara,
6. Marché au bois.
7. Marché au Poisson.
8. Palais et Place du Viceroi
9. Ste. Catherine.
10. Marché de S. François
11. St. Marc.
12. La Bourse.
13. La Misericorde.
14. Collége de St. Paul.
15. Hopital.
16. Palais de l'Archevesque.
17 Place de St. Antoine.
18. St. André.
19. St. Mathieu.
20. N. Sign de Guadalup
21. St. Anne.
22. St. Pierre.
23. N. Sign de Ribando
24. Douane.
25. Halle.
26. Ile de Capateiro.
27. Pangin.
28. Place des Gallers
29. St. Bras.
Les Rois Mages

T. VIII. N.° IX.

DESCRI
DE G
160

Grande
rue de la

Edifices r
quables.

Quatre ma
de Jésuites.



ſer que pour une maiſon de plaiſance, ou du moins pour une eſpece d'Hôpital, qui ſert, par l'agrément de ſes jardins & de ſes fontaines, à rétablir la ſanté des Miſſionnaires, lorſqu'ils reviennent quelquefois accablés de fatigues & de maladies.

Description de Goa. 1608.

Maiſons & rues de Goa.

On a vû, dans le Journal de Pyrard, de quoi ſont compoſées les maiſons de Goa. L'étendue en eſt aſſez grande, mais avec peu d'étages. Elles ſont colorées de rouge & de blanc, en dehors & dans l'interieur. On en voit peu qui n'aient leur jardin. Les grandes rues ſont pavées de belles pierres, larges & nettes, avec des ruiſſeaux qui ſervent à les laver parfaitement dans les tems de pluie, & dont les eaux s'écoulent par des canaux voutés. Pyrard ſe plaint de la grandeur de ces ruiſſeaux, qui rendent ſouvent le paſſage difficile d'un côté de la rue à l'autre. On trouve, en pluſieurs endroits, de petits ponts en arcades; mais le nombre n'en eſt pas proportionné au beſoin. Il pleut fort ſouvent à Goa. Auſſi les rues qui ſont mal pavées & qui n'ont pas de pente demeurent-elles toujours fort boüeuſes. On compte ſept ou huit fauxbourgs, dont les bâtimens ſont de la même forme que ceux de la Ville, & qui en augmentent beaucoup l'étendue (86). L'Auteur fait une peinture fort agréable des Marchés de Goa. Ceux qui ſont pour les vivres ſe tiennent tous les jours depuis ſix heures du matin juſqu'à midi. Mais la rue Drecha eſt un Marché perpétuel, où l'on trouve toutes ſortes de marchandiſes de l'Europe & de l'Inde. C'eſt-là que tous les ordres de la Ville ſe raſſemblent & ſe mêlent indifféremment, pour vendre ou acheter. On y fait les changes & les encans, on y vend les Eſclaves; & dans une Ville où le Commerce eſt ſi floriſſant, il n'y a perſonne qui n'ait journellement quelqu'interêt à ce qui s'y paſſe. La foule y eſt ſi ſerrée, que tout le monde y portant de grands chapeaux, nommés *Sombreros*, dont le diametre eſt au moins de ſix ou ſept pieds, & qui ſervent à défendre également de la chaleur & de la pluie, il ſemble, dans la maniere dont ils s'entretouchent, qu'ils ne faſſent qu'une ſeule couverture. Les Eſclaves ne s'y vendent pas avec plus de décence qu'en Turquie; c'eſt-à-dire, qu'on les y mene en troupes de l'un ou de l'autre ſexe, comme les animaux les plus vils, & que chacun a la liberté de les viſiter curieuſement. Les plus chers, du tems de Pyrard, ne coutoient que vingt ou trente *Pardos*, quoiqu'il s'y trouvât des hommes très-bien faits, & de fort belles femmes de tous les pays des Indes, dont la plupart ſçavent jouer des Inſtrumens, broder, coudre, faire toutes ſortes d'ouvrages, de confitures & de conſerves. L'Auteur obſerva que malgré la chaleur du pays, tous ces Eſclaves Indiens des deux ſexes ne rendent pas de mauvaiſe odeur; au lieu que les Négres d'Afrique ſentent, dit-il, le poreau verd, odeur qui devient inſupportable lorſqu'ils ſont échauffés (87).

Nombre des fauxbourgs.

Marchés & leurs ſingularités.

Eſclaves qui s'y vendent.

Les Portugais de Goa ne ſe font pas un ſcrupule d'uſer des jeunes Eſclaves qu'ils achetent, lorſqu'elles ſont ſans maris. S'ils les marient eux-mêmes, ils renoncent à ce droit, & leur parole devient une loi qu'ils ne croient pas pouvoir violer ſans crime. S'ils ont un enfant mâle d'une Eſclave, l'enfant eſt légitimé & la mere eſt déclarée libre. C'eſt une richeſſe à Goa qu'un grand nombre d'Eſclaves, parce qu'outre ceux dont on tire des ſervices domeſtiques, d'autres, qui s'occupent au dehors, ſont obligés d'apporter chaque jour ou

(86) *Ibid.* p. 38. (87) *Ibid.* p. 37 & 38.

Description de Goa. 1608.

chaque ſemaine à leur Maître ce qu'ils ont gagné par leur travail. On voit, dans le même Marché, un grand nombre de ces Eſclaves qui ne ſont point à vendre, mais qui mettent eux-mêmes leurs ouvrages en vente, ou qui cherchent des occupations convenables à leurs talens. Les filles ſe parent ſoigneuſement pour plaire aux ſpectateurs, & cet uſage donne lieu à quantité de diſſolutions (88).

Chevaux.

Il ſe trouve, dans le Marché de la rue *Drecha*, quantité de beaux chevaux, Arabes & Perſans, qui ſe vendent nuds juſqu'à cinq cens *Pardos ;* mais la plupart y ſont amenés avec de ſuperbes harnois, dont la valeur ſurpaſſe quelquefois celle du cheval.

Changeurs.

Monnoies de Goa.

Les Changeurs, qui ſe nomment *Xeraffes* ou *Cheraffes*, ſe préſentent dans leurs boutiques, comme au Marché, & s'enrichiſſent d'un trafic que la nature des monnoies rend abſolument néceſſaire. Outre les monnoies d'or & d'argent, Goa eſt rempli de petites monnoies de cuivre, qui ſe nomment *Boſuruques*, *Arcos*, &c. Une *Tangue*, qui n'eſt qu'une petite piece d'argent de la valeur de ſept ſols & demi, vaut cinq cens vieilles Boſuruques, & ſoixante-quinze neuves. Elle vaut deux cens quarante Arcos. Il en eſt de même, à proportion, des monnoies de fer & de celle de *Calin*, qui eſt un métal de la Chine. L'office des changeurs eſt de donner cette petite monnoie pour de l'or & de l'argent, parce que toutes les denrées étant à très-vil prix, on a beſoin continuellement des moindres eſpeces, dont le poids néanmoins eſt fort incommode. On ſeroit chargé de cuivre & de fer, s'il en falloit porter de chez ſoi pour toutes les commodités qu'on achete. Les Cheraffes, qui ſe trouvent répandus dans toutes les parties de la Ville, y ſuppléent par les Boſuruques & les Arcos qu'ils ſont toujours prêts à compter. Lorſqu'ils ont amaſſé beaucoup d'or & d'argent, ils le donnent aux Receveurs & aux Fermiers du Roi, de qui ils reçoivent, par un autre change, de nouvelles eſpeces de cuivre & de fer (89). La monnoie d'argent de Goa conſiſte dans les *Pardos*, qui valent trente-deux ſols du pays ; les *Demi-pardos ;* les *Larins*, qui viennent d'Ormuz & de Perſe, & qui ſont recherchés dans toute l'Inde ; les *Tangues*, & les Piaſtres ou d'autres Eſpeces qui viennent d'Eſpagne. La monnoie d'or conſiſte en *Cheraffins*, dont chacun vaut vingt-cinq ſols ; en *Veniſiens* & *Saint-Thomés*, qui ſont de cinquante ſols, & quelques autres piéces frappées à Goa ou dans d'autres parties de l'Inde ; car on n'y voit pas de monnoie d'or d'Eſpagne & de Portugal, parce que l'or y vaut beaucoup moins qu'en Europe. D'ailleurs on a déja remarqué que l'or & l'argent ſe vendent ou ſe changent au poids (90).

Fontaine de Banguenin, qui fournit de l'eau à Goa.

La marée montant juſqu'à la Ville, les habitans ſont réduits à tirer l'eau qu'ils boivent de quelques ſources qui deſcendent des montagnes, dont il ſe forme des ruiſſeaux qui arroſent pluſieurs parties de l'Iſle. Il y a peu de maiſons dans Goa qui n'aient des puits ; mais cette eau ne peut ſervir qu'aux beſoins domeſtiques. Celle qui ſe boit eſt apportée d'une belle fontaine, nommée *Banguenin*, que les Portugais ont environnée de murs, à un quart de lieue de la Ville. Ils ont pratiqué, au-deſſous, quantité de réſervoirs où l'on blanchit le linge, & d'autres qui ſervent comme de bains publics. Quoique le

(88) *Ibid.* p. 38. (89) *Ibid.* p. 39. (90) *Ibid.* p. 40.

chemin

chemin en soit fort pénible, & qu'on ait à monter & descendre trois ou quatre grandes montagnes, on y rencontre nuit & jour une prodigieuse quantité de gens qui vont & qui viennent. L'eau se vend par la Ville. Un grand nombre d'Esclaves, employés continuellement à cet office, la portent dans des cruches de terre qui tiennent environ deux seaux, & vendent la cruche cinq bosuruques, qui reviennent à six deniers. Il auroit été facile aux Portugais de faire venir la source entiere dans Goa, par des tuyaux & des aqueducs; mais ils prétendent que le principal avantage seroit pour les Etrangers, auxquels il n'en coureroit rien pour avoir de l'eau, quoiqu'ils soient en plus grand nombre qu'eux dans la Ville; sans compter que le soin d'en apporter occupe les Esclaves & fait un revenu continuel pour les Maîtres, qui tirent le fruit de leur travail (91).

Description de Goa. 1608.

Il seroit difficile de faire le dénombrement exact des habitans de Goa, parceque ce compte change en quelque sorte à tous momens, par la multitude d'Etrangers qui se succédent sans cesse, & qui s'y arrêtent plus ou moins, suivant la nature de leurs affaires & les vûes de leur commerce. Mais la Ville & les Fauxbourgs sont merveilleusement peuplés (92), & l'opulence y est un avantage si commun, que dans les professions les plus méchaniques il se trouve des particuliers riches de cent mille écus. Ce sont des Indiens, Idolâtres ou Mahométans, qui tiennent les Fermes du Roi & qui levent les droits sur toutes sortes de marchandises. Les Portugais, prétendant tous à la qualité de Gentilshommes, affectent de fuir ce qu'ils croient capable de les avilir, & se bornent au commerce qui peut s'accorder avec la Noblesse & les armes. La plûpart ne marchent qu'à cheval ou en palanquin. Leurs chevaux sont de Perse ou d'Arabie; les harnois, de Bengale, de la Chine & de Perse, brodés de soie, enrichis d'or, d'argent, & de perles fines; les étriers, d'argent doré; la bride couverte de pierres fines, avec des sonnettes d'argent. Ils se font suivre d'un grand nombre de pages, d'estafiers & de laquais, à pied, qui portent leurs armes & leurs livrées. Les femmes ne sortent que dans un palanquin, qui est une sorte de litiere portée par quatre Esclaves, couverte ordinairement d'une belle étoffe de soie, suivie d'un multitude d'Esclaves à pied (93).

Les Fermes du Roi sont entre les mains des Indiens.

Faste des Portugais.

Dans la situation de Goa, les seuls ennemis qui puissent causer de l'inquiétude aux Portugais sont les Indiens du Decan, lorsque la paix cesse de subsister entre les deux Nations. Mais elle est établie depuis long-tems d'une maniere qui paroît inaltérable. Les Rois du Decan, qui comptoient l'Isle de Goa & le pays de Bardes dans leurs Etats, employerent d'abord toutes leurs forces pour empêcher des étrangers de s'y établir. Ils les attaquerent deux fois avec des armées de deux cens mille hommes, & la durée de chaque siége fut de neuf mois entiers. Cependant ayant compris qu'ils recevroient plus de richesses & de commodités du commerce qu'ils pouvoient avoir avec eux, que de la possession de Goa, & les Portugais voyant de leur côté qu'ils ne pouvoient former d'établissement solide sans l'amitié de ces Rois, parce qu'ils avoient à tirer des vivres de leur pays, on convint d'une paix sincere, à des conditions fort simples, qui s'observent avec beaucoup de fidélité: que les Portugais demeureroient en possession de ce qu'ils avoient conquis, sans pousser plus loin leurs entreprises sur les Rois du Decan, qui promettoient aussi de les laisser jouir

Rois de Decan, voisins de Goa.

Conditions de la paix qui les unit.

(91) *Ibid.* p. 41. (92) *Ibid.* p. 43 & 44. (93) *Ibidem.*

Description de Goa. 1608.

tranquillement de leur Isle; & que les Indiens de l'Isle, qui étoient au nombre d'environ vingt mille, conserveroient la liberté de vivre dans leurs usages & leur Religion, en payant un pardo par tête au Roi de Portugal & se conformant aux Loix Portugaises de police & de justice; sans qu'ils eussent néanmoins des Temples & des Pagodes. On promit encore que les prisonniers ou les criminels à qui l'on auroit accordé un azile de part & d'autre, ne pourroient être poursuivis par la Justice. Mais il est fort difficile de se sauver de Goa, parce qu'on ne peut passer en terre ferme sans une permission par écrit, & qu'il n'y a point de passages qui ne soient gardés soigneusement. On ne laisse pas de trouver, dans le Decan, un grand nombre de Portugais qui s'y sont établis & qui y jouissent d'une parfaite liberté, à l'exception de leur Religion, dont on ne leur permet pas l'exercice (94). Les Rois sont anciennement livrés au Mahometisme, quoiqu'une partie de leurs sujets soient Idolâtres, comme les Canarins de Goa & la plûpart des Indiens. L'état du Decan est d'une fort grande étendue. Il contient plusieurs Royaumes, que le tems & la force des armes ont réunis sous un même titre. D'un côté, il touche au Royaume de Bengale, & de l'autre aux terres du grand Mogol. Le Viceroi Portugais entretient toujours un Ambassadeur à cette Cour, avec quelques Jésuites, qui ménagent la faveur du Roi pour obtenir la liberté de prêcher l'Evangile. Le Roi du Decan a aussi son Ambassadeur à Goa. Pyrard parle avec admiration de la multitude d'hommes & de femmes, d'animaux, & de toutes sortes de vivres qui passent tous les jours du Decan dans l'Isle Portugaise. Il raconte qu'un parent fort proche du Roi du Decan étant venu dans le dessein de se faire baptiser, on l'instruisoit chaque jour avec soin; & trois ans s'étoient déja passés à lui catechiser, lorsqu'il lui vint quelques imposteurs Indiens, qui lui persuaderent que le Roi étoit mort, & que la couronne lui appartenoit comme au plus proche héritier. Ils feignirent même de lui être envoyés par les principaux Seigneurs du Royaume. Enfin l'ayant engagé à sortir de Goa, ils lui prêterent leur secours pour traverser sécretement la riviere. Mais il fut mis aux fers de l'autre côté, & condamné par le Conseil à perdre les yeux, supplice établi par les Loix pour ceux qui sont convaincus d'avoir aspiré à la couronne. L'Auteur vit à Goa un autre Prince du Decan, qui s'y étoit marié, après avoir embrassé le Christianisme, & qui tiroit pension du Roi, comme tous les Rois, les Princes & les grands Seigneurs Indiens, qui se faisant Chrétiens viennent demander une retraite aux Portugais. Ce Prince s'étant lassé de sa femme, après cinq ou six ans de mariage, voulut la quitter, suivant l'usage des Mahométans, & demanda qu'il lui fût permis de se remarier. Cette permission lui fut refusée par l'Eglise. Le ressentiment qu'il en eut l'ayant porté à se retirer dans les terres Mahométanes, il fit déclarer aux Portugais qu'il ne retourneroit jamais parmi eux s'il n'étoit démarié. Après de longues délibérations, le Conseil Ecclésiastique jugea qu'il valoit mieux lui voir abandonner sa femme que la Religion. Il fut déclaré libre, & marié à la fille d'un Bramine avec laquelle l'Auteur lui a vû mener une vie fort tranquille (95).

Puissance du Decan.

Fin tragique d'un Prince Indien.

Loix de l'Eglise violée en faveur d'un de ces Princes.

Pouvoir du Viceroi.

Le pouvoir de Viceroi Portugais s'étend sur tous les établissemens de sa Nation dans les Indes. Il y exerce tous les droits de l'autorité royale, excepté à l'égard des Gentilshommes, que les Portugais nomment *Fidalgos*. Dans les

(94) *Ibid.* p. 82. (95) *Ibid.* p. 49.

causes civiles comme dans les criminelles, ils peuvent appeller de sa Sentence en Portugal; mais il les y envoye prisonniers, les fers aux pieds. Ses appointemens sont peu considérables, en comparaison des profits qui lui reviennent pendant les trois ans d'administration. Le Roi lui donne environ soixante mille pardos; ce qui suffit à peine pour son entretien; au lieu que de l'autre côté il gagne quelquefois un million d'or. Il se fait servir avec tout le faste de la Royauté. Jamais on ne le voit manger hors de son Palais, excepté le jour de la conversion de St Paul & celui du Nom de Jesus, qu'il va dîner dans les deux maisons de Jésuites qui portent ces deux noms. L'Archevêque est le seul qui mange quelquefois à sa table (96). Ce Prélat est lui-même un Seigneur assez fier, par son rang & par l'immensité de son revenu. Son autorité dans les Indes représente celle du Pape, excepté à l'égard des Jésuites, qui ne voulant reconnoître que le Pape même & leur Général, étoient en procès avec lui depuis long-tems (97). Son revenu n'a pas de bornes, parce qu'outre les rentes annuelles qui sont attachées à la dignité d'Archevêque & de Primat des Indes, il tire des présens de tous les autres Ecclésiastiques des Indes, & la principale part des biens confisqués par l'Inquisition de Goa. On lui rend à peu près les mêmes honneurs qu'au Viceroi. Il mange en public avec la même pompe, & ne se familiarise pas plus avec la Noblesse. Un Evêque qu'il a sous ses ordres, & qui porte aussi le titre d'Evêque de Goa, rend pour lui ses visites, comme il exerce en son nom la plûpart des fonctions Episcopales (98).

Autorité de l'Archevêque.

Inquisition de Goa.

On n'a pû jusqu'à présent reprocher à Pyrard de manquer de respect pour la Religion, dans les peintures qu'il fait de ce qui appartient à l'Eglise. Ainsi son caractere devant paroître fort bien établi, voici l'occasion d'éclaircir, par son témoignage, quelle idée l'on doit prendre de cette fameuse Inquisition de Goa, que les Portugais croient si nécessaire au soutien du Christianisme dans les Indes, tandis que les Voyageurs Anglois & Hollandois la représentent comme un établissement honteux pour le Portugal. Un article de cette importance merite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, & j'aurai la fidélité de n'y pas changer le moindre mot.

Témoignage de l'Auteur sur cet établissement.

» Quant à l'Inquisition, dit Pyrard (99), leur Justice y est beaucoup plus » sévere qu'en Portugal, & brûle fort souvent des Juifs que les Portugais » appellent *Christianos novos*, qui veut dire nouveaux Chrestiens. Quand ils » sont une fois pris par la Justice de la sainte Inquisition, tous leurs biens » sont saisis aussi, & n'en prennent gueres qui ne soient riches. Le Roi fournit à » tous les frais de cette Justice, si les Parties n'ont de quoi, mais ils ne les » attaquent ordinairement que quand ils sçavent qu'ils ont amassé beaucoup de » biens. C'est la plus cruelle & impitoiable chose du monde que cette Jus» tice, car le moindre soupçon & la moindre parole, soit d'un enfant, soit » d'un Esclave qui veut faire déplaisir à son Maître, font aussi-tôt prendre un » homme, & ajouter foi à un enfant, pourvu qu'il sçache parler. Tantôt » on les accuse de mettre des Crucifix dans les coussins sur quoi ils s'assient » & s'agenouillent; tantôt qu'ils fouettent des images & ne mangent point de

(96) *Ibid.*
(97) *Ibid.* p. 52 & 53.
(98) *Ibid.* p. 53 & 54.
(99) Voyage de Pyrard, l. 2, chap. VI, p. 55 & 56.

Description de Goa. 1608.

» lard; enfin qu'ils obſervent encore leur ancienne loi, bien qu'ils faſſent » publiquement les œuvres de bons Chrétiens. Je crois véritablement que le » plus ſouvent ils leur font accroire ce qu'ils veulent, car ils ne font mourir que les riches, & aux pauvres ils donnent ſeulement quelque pénitence. » Et ce qui eſt plus cruel & méchant, c'eſt qu'un homme qui voudra mal à » un autre, pour ſe vanger, l'accuſera de ce crime; & étant pris il n'y a ami » qui oſe parler pour lui, ni le viſiter ou s'entremettre pour lui non plus que » pour les criminels de leze-Majeſté. Le peuple n'oſe non plus parler en général de cette Inquiſition, ſi ce n'eſt avec un très-grand honneur & reſpect; » & ſi de cas fortuit il échappoit quelque mot qui la touchât tant ſoit peu, » il faudroit auſſi-tôt s'accuſer & déferer ſoi-même ſi vous penſiez que quelqu'un l'eut oui, car autremenr ſi un autre vous déferoit, on ſeroit auſſi-tôt » pris. C'eſt une horrible & épouvantable choſe d'y être une fois, car on n'a » ni Procureur ni Avocat qui parle pour ſoi, mais eux ſont Juges & Parties » tout enſemble. Pour la forme de procéder, elle eſt toute ſemblable à celle » d'Eſpagne, Iralie & Portugal. Il y en a quelquefois qui ſont deux ou trois ans » priſonniers ſans ſçavoir pourquoi, & ne ſont viſités que des Officiers de » l'Inquiſition & ſont en lieu d'où ils ne voient jamais perſonne. S'il n'ont de » quoi vivre, le Roi leur en donne. Les Gentils & Mores Indiens de Goa, » de quelque Religion que ce ſoit, ne ſont pas ſujets à cette Inquiſition ſi ce » n'eſt lorſqu'ils ſe ſont faits Chrétiens. Cependant ſi d'avanture un Indien, » More ou Gentil, avoit diverti ou empêché un autre qui auroit eu volonté » de ſe faire Chrétien & que cela fut prouvé contre lui, il ſeroit pris de l'Inquiſition, comme auſſi celui qui auroit fait quitter le Chritianiſme à un » autre, comme il arrive aſſez ſouvent. Il me ſeroit impoſſible de dire le » nombre de tous ceux que certe Inquiſition fair mourir ordinairement à » Goa. Je me contente de l'exemple ſeul d'un Jouaillier ou Lapidaire Hollandois, qui y avoit demeuré vingt-cinq ans & plus, & étoit marié à une » Portugaiſe Metille, dont il avoit une fort belle fille prête à marier, ayant » amaſſé environ trente ou quarante mille croiſades de bien. Or étanr en » mauvais ménage avec ſa femme, il fut accuſé d'avoir des livres de la » Religion prétendue. Sur quoi étant pris, ſon bien fur ſaiſi, la moitié laiſſée à ſa femme, & l'autre à l'Inquiſition. Je ne ſçais ce qui en arriva. Car » je m'en vins là-deſſus. Mais je crois plûrôr qu'autre choſe qu'on l'a fait » mourir, ou pour le moins tout ſon bien perdu pour lui. Il étoit Hollandois » de nation. Au reſte toutes les autres Inquiſitions des Indes répondent à » celle-ci de Goa. C'eſt toutes les bonnes fêtes qu'ils font juſtice. Ils font » marcher tous ces pauvres criminels enſemble, avec des chemiſes enſouffrées » & peintes de flammes de feu; & la différence de ceux qui doivent mourir » d'avec les autres, eſt que les flammes vont en haut & celles des autres en » bas. On les mene droit à la grande Egliſe, qui eſt aſſez près de la priſon, » & ſont là durant la Meſſe & le Sermon, auquel on leur fait de grandes remontrances; après on les mene au *Campo ſancto Lazaro*, & là on brûle les » uns en préſence des autres qui y aſſiſtent (1).

Bizarres pratiques de piété.

C'eſt un ſpectacle qu'on traiteroit de comique, s'il ne touchoit la Religion par une pratique reſpectable, que de voir tous les nouveaux Chrétiens de la

(1) *Ibid.* p. 55, 56 & 57.

domination Portugaiſe, avec un grand chapelet de bois qu'ils portent au col, & les Portugais mêmes, hommes & femmes, qui en portent ſans ceſſe un entre les mains, ſans le quitter dans les exercices les plus profanes & les plus oppoſées aux bonnes mœurs. Ils ont quelques autres uſages d'une piété mal entendue. A la Meſſe, par exemple, lorſque le Prêtre leve l'Hoſtie conſacrée, ils levent tous le bras comme s'ils vouloient la montrer, & crient deux ou trois fois de toute leur force, *Miſericordia*. Les connoiſſances & les vûes pour le mariage ne ſe forment qu'à l'Egliſe. Toutes les filles y ſont fort parées. Un homme, qui cherche à ſe marier, choiſit des yeux celle qui lui convient, s'informe de ſon nom & de ſon état, la demande auſſi-tôt à ceux de qui elle dépend, & va la fiancer dès le lendemain, accompagné d'un Prêtre. Il eſt libre enſuite de l'aller voir, mais on ne les laiſſe pas ſeuls. Le mariage ſe célébre ordinairement après-midi, avec des réjouiſſances qui ont l'air d'une fête profane plûtôt que d'une cérémonie Chrétienne.

Description de Goa. 1608.

Quelque opinion qu'on ait du caractere de l'Auteur, on ne ſçait quel jugement l'on doit porter des qualités qu'il attribue à un fruit de la groſſeur d'une neſle, qui croît dit-il, » non ſur un arbre, mais ſur une herbe, & qui » eſt verd, rond, picoté par deſſus, & rempli d'une petite graine. En parlant des diſſolutions qui regnent à Goa dans les deux ſexes, il aſſure qu'une femme mariée qui veut jouir librement de ſes amours » fait boire à ſon mari » de ces fruits détrempés dans ſa boiſſon ou ſon potage, & qu'une demie » heure après il devient comme inſenſé, chantant, riant, faiſant mille ſingeries, ſans ſçavoir ni ce qu'il fait ni ce qu'on fait en ſa préſence. Il demeure cinq ou ſix heures dans cet état; après quoi il s'endort, & lorſqu'il » vient à ſe reveiller, il croit avoir toujours dormi, ſans ſe ſouvenir de ce » qui s'eſt paſſé même à ſes yeux. Les hommes qui veulent reduire une femme difficile, corrompent quelqu'une de ſes Eſclaves, pour lui faire avaller » ce dangereux poiſon. Pyrard ajoute que pendant ſon ſéjour à Goa, pluſieurs » filles ſe trouverent groſſes, ſans ſçavoir d'où venoit leur diſgrace. Cette herbe » ſe nomme *Dutroa*, dans l'Inde, & *Moetol* aux Maldives (2).

Herbe favorable à la diſſolution.

VOYAGE DE GEORGES SPILBERG aux Indes Orientales.

Spilberg. 1601. Introduction.

L'Ordre des années me rappelle aux voyages des Hollandois. Après s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, & s'y être acquis aſſez de reputation pour faire craindre aux Portugais de les voir penſer quelque jour à la ruine de leur puiſſance, comme ils travailloient déja fort heureuſement à celle de leur commerce, ils vont nous apprendre par leurs propres relations comment ils formerent effectivement ce grand deſſein, & par quels degrés ils ſont arrivés à l'exécution. L'ancienne & la nouvelle Compagnie n'avoient pas encore uni leurs intérêts & leurs forces. Ces deux ſociétés n'ayant rien de commun que le nom de Hollandois, leur patrie, & le devoir d'une aſſiſtance mutuelle fondé ſur cet unique lien, jettoient ſans le ſçavoir les fondemens du grand édifice

(2) *Ibid.* chap. VII, p. 68 & 69.

SPILBERG. 1601.

qui devoit résulter bientôt de leur union. Le Voyage de Spilberg est le dernier qui nous présente trois Vaisseaux, partis de Zélande avec une simple commission du Prince Maurice, c'est-à-dire, indépendante de l'ancienne Compagnie.

Départ.

Il partit de Veer (3) le 5 de Mai 1601. Etant arrivé le 10 de Juin au Cap verd, il se mit dans un yacht pour aller exécuter quelques commissions à Porto Dali. Trois bâtimens qu'il rencontra près de *Rufisco*, sans les connoître, lui envoyerent brusquement leurs bordées. Il conçut que cette insulte ne lui pouvoit venir que des Portugais. C'étoient en effet trois caravelles de cette Nation. Malgré l'inégalité des forces, il résolut, sans perdre le tems à canoner ni à faire d'autre manœuvre, d'en aborder une & de lui faire payer cette hostilité bien cher. Le grapin fut jetté aussi-tôt. Dans le premier effort il étoit sur le point de s'en rendre maître, lorsque les deux autres la vinrent dégager par un feu terrible de leur canon & de leur mousqueterie. Les Hollandois se trouverent forcés de se retirer, mais sans aucune perte. Ils n'eurent que trois blessés, entre lesquels il faut compter leur Général, qui reçut un coup de balle au bras. Mais les Portugais eurent trois hommes tués & quantité de blessés. Ce combat fit d'autant plus d'honneur aux Hollandois, qu'il s'étoit fait à la vue de l'Alcade & de tous les habitans de Porto Dale (4). Spilberg, qui voulut profiter du vent de rerre pour retourner à sa Flotte, se mit dans sa chaloupe, & donna ordre au yacht d'entrer dans la rade de Porto-Dale. Son dessein étoit d'y revenir lui-même avec les deux autres Vaisseaux. Mais la hardiesse qu'il eut de partir presque seul étoit une téméraire imprudence dans un Amiral. Il fut attaqué par un grand nombre de Négres, qui s'étant saisis de lui le dépouillerent de tous ses habits, le blesserent aux deux mains, & le menerent à Rufisco. Quelques Vaisseaux François, qui s'y trouvoient heureusement, le prirent à bord & le firent panser. L'Auteur du Journal ajoute, pour justifier son Amiral, qu'il devoit peu s'attendre à cet accident, parce que tous les Négres de cette côte sont amis des François & des Flamands (5).

Hardiesse de Spilberg contre les Portugais.

Avanture à laquelle il s'expose.

Ses deux Vaisseaux, informés de sa disgrace, se hâterent de le venir prendre à Rufisco, où les François leur rendirent leur chaloupe, qu'ils avoient enlevée aux Négres. Ils rejoignirent le yacht à Portodale, & n'y trouvant plus qu'une des trois caravelles, ils n'eurent pas de peine à s'en saisir. Les Portugais reconnurent eux-mêmes qu'ils étoient punis justement, & l'honnêteté de cet aveu disposa Spilberg à leur restituer leur caravelle (6).

Route jusqu'au Cap.

Les blessures de l'Amiral lui ayant fait suspendre assez long-tems l'exercice de ses fonctions, *Guion le Fort*, Vice-Amiral, y suppléa jusqu'à son rétablissement. Dans cet intervalle, qui lui donna le tems de s'avancer jusqu'au Cap de Baixos, la nécessité de se procurer des rafraîchissemens exposa les Hollandois à diverses humiliarions. Après avoir été repoussés par les Négres de la côte, ils ne furent pas mieux traités des Portugais dans les Isles de Saint Thomas & d'Annobon. Le Cap Lopez leur offrit un azile plus favorable, dont ils profiterent l'espace d'environ quinze jours. Ils y trouverent un Vaisseau d'Amsterdam (7) qui venoit de la côte de Guinée, chargé de six cens

(3) Journal du Voyage de Spilberg, au Tome II, du Recueil de la Compagnie Hollandoise, page 371.

(4) *Ibid.* p. 373.

(5) On donnoit encore ce nom aux Hollandois.

(6) Page 374.

(7) Page 80 & précédentes.

marcs d'or, & qui voulut les accompagner jusqu'au Cap de Bonne-Esperance. On ne s'est arrêté à les suivre dans cette route, que pour avoir l'occasion d'observer qu'étant arrivés le 28 de Novembre à la vûe du Cap de Bonne-Espérance, ils eurent en même-tems celle d'une Isle que l'Amiral nomma *Sainte Elisabeth;* & qu'ayant mouillé le soir dans la rade de cette Isle, le vent de terre leur fit entendre, pendant la nuit, des cris confus d'animaux, qui avoient quelque chose de terrible (8). Ils ne manquerent pas d'y descendre le lendemain. Elle est à la distance d'environ deux lieues du Continent, à dix-neuf ou vingt lieues au Nord du Cap. Son circuit est d'une lieue. Elle est bordée de rochers, du côté occidental; mais, à l'Est, on trouve seize brasses d'eau, sur un fond de sable blanc. Le terrain, quoique bas & sabloneux, est couvert d'excellens herbages, & de fleurs d'une odeur très-agréable. Le bois & l'eau douce y manquent; mais on y voit toutes sortes d'animaux. Les Hollandois ressentirent quelqu'effroi à la vûe d'une multitude de loups-marins, ou plutôt d'ours de mer, car ils leur trouverent plus de ressemblance avec les ours qu'avec les loups. Ces monstres étoient couchés sur les rochers, le long du rivage. Leur tête & leur couleur seroient absolument celles de l'ours, s'ils n'avoient le museau plus aigu. Ils lui ressemblent encore par leurs mouvemens & par leur maniere de les faire, excepté qu'ils ne remuent pas facilement les jambes de derriere, ou leurs pattes, qu'on prendroit pour celles d'un chien. Cependant ils sont si légers à la course, qu'un homme ne court pas mieux. Ils mordent avec tant de force, qu'ils peuvent trancher d'un coup de dents la lame d'une demi-pique; ce qui fut vérifié par l'expérience. Deux ou trois hommes ne font pas fuir cet affreux amphibie. Il ose même les attaquer, lorsqu'il peut les joindre à la course. Les Hollandois en tuerent un grand nombre (9). Mais ils employerent plus volontiers leurs armes contre une espece de daims, qui n'ont pas le goût moins délicat que l'agneau, & qu'on ne compare aux daims que par la forme & la couleur; car ils sont si lents que plusieurs se laisserent prendre à la course. Il y avoit une multitude d'oiseaux, sur-tout des penguins, & de ceux qu'on nomme *scholvers*, qui sont noirs & de la grosseur des canards, & dont la prodigieuse quantité ne permettoit presque pas aux Hollandois de se remuer. Cette Isle, où peu de Vaisseaux relâchent s'ils n'y sont jettés par quelque fortune de mer, ne laisse à desirer que de l'eau douce pour s'y rafraîchir. On pourroit encore s'y pourvoir d'huile d'ours-marins, dont on chargeroit en peu de tems un bâtiment de six cens tonneaux. Peut-être ne seroit-il pas impossible d'y faire des puits, & dans cette supposition il n'y manqueroit rien (10).

Description de l'Isle de Sainte Elisabeth.

Ours marins qui effraient les Hollandois.

Utilité de cette Isle.

L'Amiral se proposoit de faire route par le Nord de Madagascar vers les Isles de Comorre, où Matthieu *Smith*, Maître de la pinasse, qui avoit déja fait ce voyage, se flattoit d'être connu. On visita une baie, à trente quatre degrés quatre minutes, environ quinze lieues au Nord du Cap de Bonne-Esperance, à laquelle Spilberg donna le nom de *Baie de la Table* (11), à cause d'une haute montagne de cette forme qui s'étend neuf ou dix lieues en mer,

Baie de la Table, nommée par Spilberg.

(8) Page 384.
(9) Page 385.
(10) *Ibid.* & 386. C'est apparemment l'Isle qui a été nommée *Isle des Lapins* dans d'autres Relations.
(11) Page 389. On doit remarquer l'origine du nom de cette célebre Baie.

SPILBERG. 1601.

& qui sert à faire connoître cette baie. Il nomma *Rio de Jacquelina* une anse qui en est à demie lieue, à l'Est du Cap, & qui s'enfonce dans les terres avec toute l'apparence d'une riviere. De-là on alla mouiller, le 23, près d'une autre Isle, à cinq lieues au Sud de l'Isle Elisabeth, & un peu plus grande, qui fut nommée *Cornelia* (12). Les Hollandois y éleverent un poteau, sur lequel ils marquerent le nom qu'ils lui avoient donné. Le 27, ayant remis à la voile, ils rencontrerent, près du Cap, deux Vaisseaux François de S. Malo, dont M. de la Bardeliere étoit Amiral, & M. le *Connétable de Vitré* Vice-Amiral (13). Ils avoient un Pilote Flamand, nommé *Wouter Willekens*. Spilberg, qui avoit perdu de vûe son Vice-Amiral, fit route avec eux. Il se rendit même à leur bord, & le lendemain les François passerent sur le sien. Ils lui dirent qu'ils avoient aussi relâché à l'Isle d'Annobon, où on leur avoit montré les tombeaux de quelques gens de leur Nation, qui avoient été tués dans un combat contre trois Vaisseaux Flamands. Ils s'étoient imaginés que leur qualité de Catholiques devoit les mettre en sûreté dans cette Isle, sur-tout n'y étant descendus que pour entendre la Messe. Mais cette Messe leur avoit couté cher. Les Portugais en avoient massacré quelques-uns. Ils en avoient retenu d'autres prisonniers, & les deux Vaisseaux avoient été obligés de payer pour leur rançon jusqu'à mille écus en argent, avec diverses marchandises.

Rencontre des deux premiers Vaisseaux François aux Indes.

Leur avanture dans l'Isle d'Annobon.

Les François ayant déclaré qu'ils vouloient prendre par l'Est de Madagascar, Spilberg se sépara d'eux avec regret, quoique ses interêts d'ailleurs ne lui permissent guères de faire plus long-tems voile avec eux. Ses gens n'avoient par semaine que chacun trois livres de biscuit, & tous les dix jours deux pintes de vin ; au lieu que tout étoit en abondance sur les deux navires François. Cet exemple étoit dangereux pour la Flotte Hollandoise, & n'auroit servi qu'à causer des murmures & peut-être des séditions dans les (14) équipages. Ils rangerent donc les côtes de la Terre de Natal, où ils trouverent les courans si rapides, qu'avec le vent même en arriere & à toutes voiles, ils ne pouvoient y résister ; ce qui doit paroître incroyable, ajoute l'Auteur du Journal, à ceux qui ne l'ont pas éprouvé (15). La mer ne pouvant manquer d'être fort haute dans de tels parages, ils n'eurent, depuis le premier Janvier 1602, jusqu'au commencement de Février qu'ils se trouverent sur la côte de Soffala, qu'une triste & pénible navigation. Quelques Négres à qui l'on proposa le Commerce, en leur montrant des pieces de fer & d'autres marchandises, firent entendre à leur tour, par des signes, qu'il falloit s'avancer cinq ou six lieues plus loin. Ils nommerent la riviere de *Quama*, où l'on alla mouiller, avant le 4 de Février, devant son embouchure. La chaloupe entra dans la riviere, pour observer la situation & l'état du pays. Mais les brisans devinrent si terribles, qu'elle ne put revenir à bord. Malheureusement pour elle, un vent forcé fit chasser la Flotte sur ses ancres, & la contraignit de remettre à la voile. Le 8, après avoir passé devant *Rio buon senary* & doublé les Isles *Primeras*, elle essuya une tempête si violente, que plusieurs ma-

Route de Spilberg jusqu'aux Isles de Comorre.

1602.

Il perd une chaloupe.

Tempête affreuse.

(12) Page 391. C'est apparemment l'Isle Roben.

(13) 1°. C'est *la Bardeliere*. 2°. M. le Connétable de Vitré n'étoit qu'un Bourgeois de Vitré, nommé *François-Martin*, qui a publié la Relation de son voyage. *Voyez ci-dessous l'Introduction du voyage de Pyrard.*

(14) Page 392.

(15) Page 393.

telots

SPILBERG. 1602.

telots qui avoient vieilli dans leur profeſſion ne ſe rappelloient rien d'approchant. Le vent & la pluie avoient tant de force, que ceux qui travailloient à la manœuvre croyoient recevoir des coups de verges ſur le viſage & ſur les jambes, & qu'ils en reſſentoient la même douleur. Le bruit des vagues ne permettoit pas d'entendre la voix de ceux qu'on touchoit de la main. Elles s'élevoient avec des élancemens d'une hauteur incroyable, & les Vaiſſeaux en étoient ſi ſouvent couverts, qu'il falloit pomper nuit & jour. L'arcaſſe de l'Amiral fut preſqu'enfoncée. Ses bordages ſe ſéparoient du voutis. Les côtes, courbes & autres, qui ſont liées avec la liſſe de hourdi, étoient déja ébranlées, & quelques-unes ſéparées & briſées. Tous les efforts qu'on fit pendant trois jours pour remédier à des maux ſi preſſans n'auroient pas ſauvé le Vaiſſeau, ſi le Ciel ne l'eut ſoutenu par un ſecours inviſible, dont l'Auteur ſe croit obligé de le remercier toute ſa vie (16).

Cette horrible ſituation ayant duré juſqu'au 11, on vit reparoître enfin le ſoleil, & les Hollandois recommencerent à ſe ſervir de leurs voiles. Le 17, ils découvrirent une des Iſles de Comotre. Le vent les obligea de ſe tenir au large, à deux ou trois lieues de cette Iſle. Une petite voile, qu'ils virent le long de la côte, leur fit préſumer que ce pouvoit être leur chaloupe, qu'ils croyoient avoir perdue dans la riviere de Quama. C'étoit elle en effet, mais avec deux hommes de moins, dont l'un étoit Julien *Steil* ſon Pilote. Elle étoit entrée dans la riviere, où ces deux hommes étoient tombés entre les mains des Portugais, qui avoient un Fort ſur la rive. L'Auteur n'explique pas mieux leur diſgrace (17). Mais les autres, après avoir paſſé cinq jours dans la Quama ſans les voir revenir, avoient pris le parti d'employer les inſtrumens du Pilote, quoiqu'ils n'en connuſſent pas l'uſage, & s'en étoient ſervis ſi heureuſement qu'ils étoient arrivés au rendez-vous commun de la Flotte, ſous la premiere des Iſles de Comorre.

La chaloupe Hollandoiſe rejoint la Flotte.

Spilberg, en arrivant auſſi, avoit envoyé au rivage une autre chaloupe, pour s'aſſurer de la diſpoſition des Inſulaires. Elle revint à bord le 20, avec divers rafraîchiſſemens qui rendoient témoignage de la liberté qu'on avoit de s'approcher. Le lendemain, un Interprête & quelques Inſulaires de l'Iſle amenerent dans un canot quelques vivres, qui leur furent payés. On alla mouiller le 22 dans la rade. Spilberg l'ayant trouvée fort bonne, ſur trente braſſes, fit porter à terre, dans la maiſon même du Prince, une caiſſe remplie de marchandiſes, & quelques barres de fer, pour caution du payement de ce qui devoit être livré aux Hollandois. L'Auteur nomme cette Iſle *Mulali* (18). On y trouva des bœufs en abondance, mais peu de riz. Le Prince étoit un homme d'experience, qui avoit voyagé en Arabie & dans d'autres lieux. Il parloit aſſez bien la langue Portugaiſe. Son goût paroiſſoit fort vif pour la muſique. Il prit beaucoup de plaiſir aux fanfares des trompettes & au ſon de quelques autres Inſtrumens. On jugea même qu'il avoit entendu des clavecins & des harpes, car il demanda s'il y en avoit ſur la Flotte. Son fils ſe rendit à bord avec quantité d'Officiers & deux Turcs, tous richement vêtus à la maniere de Turquie. Spilberg le reçut avec beaucoup de déférence & lui pré-

Comment les Hollandois ſont reçus aux Iſles de Comorre.

(16) Pages 399 & 400.

(17) Il laiſſe entrevoir, que le Pilote étant deſcendu & tardant à revenir, les autres le crurent arrêté par les Portugais & craignirent le même ſort.

(18) Page 402.

SPILBERG. 1602.

senta une collation galante, qu'il refusa, parce que ce jour-là sa Loi l'obligeoit au jeûne. L'Amiral lui fit des présens pour la Reine sa mere & pour lui-même, qui consisterent dans quelques miroirs, des colliers de femme, de l'ambre & des cristaux. La Reine envoya sur le champ aux Vaisseaux un bœuf & plusieurs cabris (19).

On sollicite Spilberg de descendre dans l'Isle de Mulaly.

Ces civilités mutuelles inspirerent tant de confiance aux Hollandois, qu'ils allerent visiter librement la Ville, où ils continuerent de recevoir toutes sortes de caresses. Ils solliciterent leur Amiral de se rendre aux desirs du Roi & & de la Reine, qui l'avoient fait prier plusieurs fois de descendre. On l'assura que l'esperance de le voir avoit amené cette Princesse, de l'extrêmité de l'Isle. Mais l'avanture de Rufisco, qu'il n'avoit pas oubliée, le rendit sourd à toutes ces instances, quoique le Roi lui fît offrir son fils même en ôtage, & que pour lui donner un exemple de franchise il promît de se rendre à bord le premier. Ce fut le 5 de Mars qu'il choisit pour cette visite. Il se fit accompagner d'un grand nombre de ses gens, tous vêtus à la Turque. Son entretien avec l'Amiral ne fut pas sans agrément. Il entendoit l'art de la navigation. S'étant fait apporter un cercle & un globe, il y marqua les principaux lieux des Indes orientales. On reconnut particuliérement qu'il avoit fréquenté la Mer-rouge, & qu'il en avoit une parfaite connoissance (20). Comme le tems du jeûne duroit encore, on ne put lui offrir d'autre divertissement que de la musique & le bruit de l'artillerie. Il parut charmé de tout ce qu'on fit pour lui plaire, & l'Auteur n'ose décider s'il y avoit alors de la mauvaise foi dans ses sentimens.

Raisons qui lui attirent une fâcheuse avanture.

Mais deux jours après, Spilberg descendit au rivage sans lui en avoir fait donner avis. Il monta même dans la Ville; & le hazard lui ayant fait rencontrer le Pontife de l'Isle, qui le pressa de rendre visite au Roi, il demanda encore d'être excusé pour cette fois, sous prétexte que le jeûne n'étoit pas fini, & que le principal agrément de ces visites étoit de boire & de manger avec ceux qu'on aime. La fin du jeûne arriva. Il fut sollicité plus que jamais de descendre & d'aller prendre part aux réjouissances de la Ville. Ses refus se fonderent sur d'autres prétextes; & le Roi n'ayant pas fait difficulté de revenir à bord pour féliciter le Capitaine Speck, qui avoit rejoint la Flotte avec son Vaisseau (21), cette politesse & les nouvelles invitations de ce Prince n'eurent pas plus de force pour vaincre son obstination. Pendant ce tems-là, les gens de l'équipage avoient continué le Commerce, avec des facilités qui ne s'étoient pas démenties. Mais le 31 de Mars, la chaloupe & un canot ayant été commandés avec vingt-huit hommes pour aller faire de l'eau, on fut surpris, à la fin du jour, de ne voir revenir personne à bord. En vain tira-t-on deux fois pour donner le signal. La nuit se passa sans aucune nouvelle. On arbora le lendemain un pavillon blanc, après avoir pris toutes les précautions nécessaires contre une attaque imprévûe. Il ne parut personne sur le rivage; on n'en vit partir aucun canot, & l'on ne fit même aucun signal pour répondre à ceux de la Flotte. Un évenement si étrange causa d'autant plus d'embarras à l'Amiral, qu'après une telle diminution de ses forces, ce qui lui restoit de gens,

On lui enleve vingt-huit de ses gens.

Circonstances extraordinaires de cette perte.

(19) Pages 403 & 404.
(20) Page 405.
(21) Pages 407 & précédentes.

Spilberg, 1602.

dont la moitié même étoit malade, ne suffisoit pas pour lui faire rien esperer de la violence. Quoiqu'il eût perdu sa chaloupe & son canot, il auroit pû mettre du monde à terre, près d'un Bourg d'environ deux cens maisons, qui se nomme le *Bourg des Pêcheurs*, & faire demander du moins la raison d'un évenement qui confondoit toutes ses idées. La confiance & l'amitié avoient regné sans interruption dans le Commerce. Il ne s'étoit pas élevé le moindre différend entre les Hollandois & les Insulaires. Cependant il étoit à craindre que ceux qui descendroient au rivage ne fussent retenus comme les autres, & cette démarche d'ailleurs pouvoit devenir l'occasion de quelque hostliité. On appareilla, on louvoya dans la baie, on fit de nouveaux signaux, pour faire entendre qu'on se préparoit au départ. Enfin Spilberg, rebuté de tant d'efforts inutiles, résolut de se rendre à l'Isle d'*Anjouan*, où la Reine, alors Souveraine des quatre Isles de Comorre, tenoit ordinairement sa Cour. Il leva l'ancre dans cette vûe. Mais sa surprise & sa douleur augmenterent beaucoup, lorsque s'étant approché successivement d'Anjouan & de *Mayotte*, il y trouva de la part des habitans la même obstination à ne se pas montrer & à ne pas répondre à ses signaux, quoiqu'auparavant ils fussent venus librement jusqu'à bord de la Flotte pour y apporter des rafraîchissemens. La prudence lui permettoit encore moins de descendre dans ces deux Isles. Enfin la mutinerie de ses malades & l'impuissance de délivrer les prisonniers, lui firent prendre à témoins tous ceux qui étoient en état de l'entendre, qu'il n'avoit point de reproche à se faire, & que pour l'interêt de ses Maîtres il ne pouvoit se dispenser de continuer le voyage. Cette résolution fut approuvée, comme la seule qu'il y eût à suivre, & sur le champ on mit à la voile. Les vingt-huit hommes qu'on abandonnoit, entre lesquels on comptoit le Sécretaire, étoient les plus sains & les plus vigoureux de la Flotte (22).

Il est obligé d'abandonner les gens qu'on lui a pris.

On étoit parti des Isles de Comorre le 12 d'Avril, & dès le 23 de Mai on se trouva près de Cochin, sur la côte de Malabare; d'où ayant doublé le Cap de Comorin deux jours après, on eut le 28 la vûe de *Point de Galle* dans l'Isle de Ceylan (23).

Route jusqu'à l'Isle de Ceylan.

L'Amiral, qui étoit chargé des ordres secrets de sa Compagnie, prit vers la riviere de *Matecalo.* Mais trouvant en chemin un golfe, où il crut voir entrer une riviere, il s'imagina avoir rencontré ce qu'il cherchoit. Cependant il ne trouva point de riviere dans le golfe; & n'y découvrant qu'un Village, près d'un bois de cocotiers, il envoya un canot au rivage, pour faire demander aux Indiens de quel côté il falloit chercher *Matecalo.* Ils répondirent qu'il étoit plus au Nord. On leur donna quelques couteaux. Ils promirent d'amener le lendemain d'autres Insulaires, qui conduiroient la Flotte à Matecalo (24).

Spilberg profita de quelques autres éclaircissemens qu'il reçut des mêmes Négres, pour envoyer par terre un homme au Roi du pays, dont la Cour n'étoit pas à plus d'une demie lieue du rivage. Il ne trouva de riviere qu'environ six lieues plus loin. L'eau en étoit fort basse; mais quelques Insulaires vinrent à bord avec un Interprête Portugais. Ils déclarerent qu'ils avoient du poivre & de la canelle à vendre, & qu'un Officier du Roi, qu'ils nommerent le *Modeliar*, étoit dans un lieu voisin, où il désiroit que l'Amiral allât lui parler.

Les Hollandois se rendent à Matecalo.

(22) Pages 415 & précédentes.

(23) Page 416.

(24) On trouvera la description de l'Isle de Ceylan après la Relation de *Knox.*

SPILBERG. 1602.

Dans le même tems, l'homme qu'on avoit envoyé à la Cour revint avec les mêmes nouvelles. Il avoit été bien reçu du Roi, qui l'avoit chargé d'apprendre aux Hollandois qu'ils trouveroient dans son pays du poivre & de la canelle. Spilberg ne balança point à descendre, avec cinq ou six hommes. Il trouva sur le rivage cinq élephans, dont les guides avoient ordre de le conduire au *Modeliar*. Après avoir reçu de sa bouche les mêmes explications & s'être engagé à se rendre le lendemain auprès du Roi, il revint à bord, pour y prendre les Musiciens & des présens. Le 4, il retourna au rivage, d'où s'étant rendu à la Ville de Matecalo, quelques-uns des principaux Seigneurs le conduisirent à l'audience. La garde royale étoit de plus de six cens hommes, l'épée nue; & le Roi, qui avoit aussi la sienne au poing, lui dit, en le voyant paroître, qu'il étoit le bien venu. Spilberg offrit à ce Prince les présens qu'il avoit apportés. Il fit jouer ses Musiciens, qui parurent causer beaucoup de plaisir à toute la Cour. Ensuite il fut conduit chez le Modeliar, où il fut civilement traité avec tous ses gens. Le lendemain, ayant reçu ordre de ne pas sortir de son logement sans la permission du Roi, il ne fut appellé que le soir au palais, où quelques Seigneurs lui soutinrent fortement qu'il étoit Portugais. Ce ne fut pas sans peine qu'il leur fit prendre d'autres idées. Mais lorsqu'il eut réussi à les détromper, il obtint la liberté de retourner sur sa Flotte (25).

Spilberg se rend à la Cour.

On lui soutient qu'il est Portugais.

Le lendemain on vit arriver au rivage, le Roi, suivi de toute sa garde. Spilberg, qui avoit employé toute la nuit à préparer de nouveaux présens, pour échauffer en sa faveur l'inclination de ce Prince & celle de ses Courtisans, y retourna le matin, & se fit honneur de ses libéralités. Mais il fut surpris de voir de nouvelles compagnies de gens armés, qui arrivoient à chaque moment près du Roi; & son étonnement augmenta beaucoup lorsque le Modeliar lui proposa de mettre son Navire à sec, comme les Insulaires y mettent leurs canots. Cette proposition lui parut d'autant plus suspecte, qu'il sçavoit déja de quelques Mores qu'il y avoit peu de poivre dans l'Isle, & qu'il ne s'y en faisoit même aucun commerce. Cependant, pour déguiser ses craintes, il consentit à la demande du Modeliar, dans la seule vue d'obtenir la liberté de retourner à sa Flotte. Mais lorsqu'il voulut partir, on lui déclara qu'il falloit laisser quatre de ses gens au rivage. Il y consentit encore; & d'un air libre il pria plusieurs Chingulais de l'accompagner jusqu'à bord. Onze le suivirent sans défiance. Aussi-tôt qu'ils y furent arrivés, il en fit descendre huit à fond de cale, sous prétexte d'y examiner les marchandises; mais ayant fait fermer les écoutilles, il leur en fit une prison. Ensuite il affecta de montrer à l'Interprête & aux deux autres, quantité de richesses qu'il avoit apportées pour le commerce; & les renvoyant au Roi, il les chargea de lui rapporter combien ils avoient vû de choses précieuses qui lui avoient été destinées, s'il eut envoyé le poivre & la canelle qu'il avoit promis. Après il écrivit une lettre à ce Prince, par laquelle il l'exhortoit à se garder des mauvais conseils, & à livrer les marchandises qu'il avoit offertes. Il lui déclaroit qu'il ne reverroit jamais ses huit Chingulais, s'il ne lui renvoyoit les quatre Hollandois qu'il avoit retenus. Il se plaignoit qu'on eût osé lui proposer de faire porter ses marchandises à

Défiance des Hollandois.

L'Amiral arrête onze Chingulais.

Sa Lettre au Roi.

(25) Pages 429 & précédentes.

Spilberg. 1602.

terre & d'y louer un Vaiſſeau, ſans lui avoir fait connoître qu'on eut de la canelle & du poivre à lui donner. Puiſqu'on n'avoit pas eu honte de lui ſoutenir qu'il étoit Portugais, il devoit craindre, ajoutoit-il, que ſous ces faux prétextes on ne confiſquât ce qu'il porteroit au rivage. Cependant s'il plaiſoit au Roi de renouer ſincerement le commerce, il promettoit d'en uſer auſſi de bonne foi, & de contenter ceux qui ſeroient chargés de traiter avec lui. Cette lettre fut accompagnée de quelques nouveaux préſens. On déploya les pavillons & les flammes, & l'on fit pluſieurs décharges de l'artillerie à l'honneur du Roi, qui fut à la verité plus effrayé de ce bruit, qu'il ne s'en crut honoré (26).

A quelles conditions on ſe reconcilie.

Dès le même jour, néanmoins, il renvoya l'Interprête à bord, dans un canot chargé de rafraîchiſſemens, tels que de œufs, des poules, du beurre, des fruits, &c. avec ordre d'offrir à l'Amiral tout ce qui pouvoit lui plaire dans le pays. Les quatre Hollandois furent renvoyés auſſi dans un autre canot. L'Interprête pria l'Amiral de ne pas chercher ailleurs ſa cargaiſon. Il offrit même de laiſſer pour ôtages trois ou quatre Chingulais, qui y demeureroient juſqu'à la concluſion du commerce. Il traita la propoſition du Modeliar de mal-entendu. Enfin il ne demanda que du tems pour raſſembler le poivre qu'on déſiroit. Ces excuſes furent reçues avec des témoignages naturels de ſatisfaction. Le lendemain on vit apporter à bord une montre de poivre & de cire, dont le prix parut exceſſif. Mais Spilberg répondit qu'on ne pouvoit entrer en marché, ſur une ſi petite quantité (27).

L'Amiral apprend qu'il y a un plus grand Roi dans l'Iſle.

A l'occaſion de quelques autres démarches, les Hollandois, qui étoient fort mal informés du Gouvernement de Ceylan, apprirent du Roi même que pour leur accorder tout ce qu'ils paroiſſoient déſirer, il avoit beſoin de la permiſſion d'un ſupérieur, qu'il nommoit le grand Roi. Il leur demanda le tems d'envoyer à ſa Cour, & leur offrit même de faire accompagner ſes gens par un Commis Hollandois. Spilberg ouvrant les yeux à cette propoſition réſolut d'aller lui-même à la Cour du grand Roi. Mais il demanda au Roi de Matecalo cinq ôtages, que ce Prince ne fit pas difficulté de lui envoyer (28). Cependant ayant appris que la Ville de *Candy*, où le grand Roi faiſoit ſa réſidence étoit fort éloignée, il choiſit pour le voyage, un Commis, qui partit avec des préſens. Pendant dix-huit jours qu'il y employa, le commerce fut continuel ſur le rivage, en pierreries, telles que des rubis, des topazes, des grenats, des hyacinthes, &c. Comme celles du pays ne ſont pas des plus eſtimées, elles coutoient peu, & la plus grande dépenſe des Hollandois conſiſtoit dans les préſens qu'ils étoient obligés de faire au Roi de Matecalo (29).

Il lui député un Commis.

Il eſt invité à ſe rendre lui-même à la Cour de Candy.

Le retour du Commis, qui arriva le 3 de Juillet avec deux Agens du grand Roi, nommés *Gonzala Roderigos* & *Melchior Rebecca*, mit beaucoup de changement dans les réſolutions de l'Amiral. Il lui apportoit des lettres obligeantes, qui l'invitoient à faire le voyage de Candy pour voir la Cour, & qui lui promettoient des marchandiſes pour la cargaiſon de ſes Vaiſſeaux. Elles étoient accompagnées d'un préſent de pluſieurs anneaux d'or, & d'une ſorte de grandes fléches nommées *Segunſios*. Le Vice-amiral, qu'on n'avoit pas revu depuis le 24 de Décembre étant arrivé le même jour dans la baie, Spilberg, dans

(26) Pages 421 & précédentes.
(27) *Ibidem.*
(28) Pages 422 & ſuivantes.
(29) *Ibidem.*

SPILBERG. 1602.

Motifs importans du voyage de Spilberg.

la joie de ces deux évenemens, prit la résolution de se rendre à Candy, & ne fit plus un mystere du principal motif de son voyage. Il avoit ordre de ses Maîtres de voir le Roi de Ceylan, & de lui présenter les patentes du Prince Maurice, qui contenoient des offres d'alliance & de secours contre ses ennemis. C'étoit prendre les Portugais par l'endroit le plus sensible, & jetter les fondemens du traité qui devoit bientôt les exclure entierement de l'Isle. L'Amiral avoit tenu ce dessein caché aussi long-tems qu'il y avoit trouvé des obstacles, ou qu'il avoit eu besoin d'éclaircissemens sur l'objet de sa commission. Mais la lumiere commençant à se répandre autour de lui, la longueur & les difficultés du chemin ne furent plus capables de l'arrêter. Il partit le 6 de Juillet, avec un cortége de dix hommes, entre lesquels il y avoit quelques Musiciens (30).

Il part pour Candy. Honneurs qu'il reçoit sur sa route.

Il se rendit d'abord à Matecalo, où le Roi lui fit donner des éléphans & des palanquins, pour le conduire jusqu'aux terres du grand Roi, avec ordre à ses propres sujets de le defrayer sur les siennes. En arrivant aux limites des deux Etats, il trouva un Modeliar qui étoit venu au-devant de lui, & qui le conduisit au son des flutes & des tambours dans un Aldea (31), où il fut bien traité. La chambre qu'on avoit préparée pour le recevoir étoit tendue d'une sorte de tapisserie blanche, honneur le plus distingué qu'on puisse rendre dans l'Isle de Ceylan. Delà il se rendit, par une marche de deux lieues, à l'Aldea d'une Reine fille du feu Roi de Candy, & l'une des femmes du Roi regnant. Elle étoit alors à Vintana, où l'Amiral passa le lendemain. En approchant de cette Ville, il fut reçu par six Modeliars, suivis d'une troupe nombreuse d'Officiers & d'instrumens, qui le conduisirent dans la Ville au bruit des flutes & des tambours. Il y fut logé dans une chambre tendue de blanc, où il demeura deux jours. La Reine lui fit dire à son arrivée, qu'elle avoit beaucoup d'impatience de le voir, & qu'il pouvoit demander librement tout ce qui étoit nécessaire à ses besoins.

Ce qu'il voit à Vintana.

Vintana, Ville située sur la riviere de Trinquemale, est à vingt-une lieues de Matecalo & à neuf de Candy. On y construit les galeres & les champans du Roi. Le plus bel édifice de la Ville est un grand Temple de figure ovale, dont le bas a cent trente pas de circuit. Il s'éleve en piramide quarrée vers la pointe, & dorée au sommet. Entre quelques autres Temples, on en distingue un qui est accompagné d'un Monastere, dont les Religieux sont vêtus de jaune & se font raser la tête. Ils marchent avec une sorte de chapelet à la main, en prononçant quelques prieres (32). Les Hollandois furent témoins d'une de leurs fêtes, qui fut célébrée par une procession solemnelle. Le Supérieur étoit assis sur un éléphant, vêtu d'étoffes d'argent & d'or, avec un sceptre ou un bâton de commandement qu'il tenoit des deux mains sur sa tête. Devant lui marchoient en ordre les autres Religieux au son de divers instrumens. On portoit autour d'eux quantité de lampes & des torches allumées. La procession finissoit par une grosse troupe d'hommes & de femmes, qui suivoient sans ordre, pour satisfaire leur dévotion. Avant qu'elle se mît en mar-

(30) Page 423.

(31) Nom des palais ou des maisons de Seigneurs.

(32) On renvoie le Lecteur, pour les Usages, à la Description de Ceylan par *Knox*, qui avoit passé près de vingt ans dans cette Isle.

Spilberg. 1602.

che, & lorfqu'elle rentra dans le Cloître, les filles les mieux faites, vêtues par le bas de riches habits & nues par le haut du corps, danferent long-tems à la vûe de tous les Spectateurs (33).

Le Roi envoie au-devant de Spilberg.

En partant de Vintana, le Général Hollandois fut conduit dans l'Aldea du fils du Roi, qui n'étoit qu'à une journée de la Ville royale. Le palanquin du Roi y fut apporté par des éléphans; & les voitures & les éléphans qui avoient amené Spilberg de Vintana y furent renvoyés. Ce Palanquin du Roi étoit couvert d'étoffe d'or, & le refte du convoi répondoit à cette magnificence. On voyoit arriver, par intervalles, des gens chargés de vivres, de fruits, & d'une forte de vin du pays, qui ne cede rien à celui de Portugal. A quelque diftance de Candy, on pria le Général de s'arrêter fur le bord d'une riviere, où le Roi envoya au-devant de lui fon premier Modeliar, qui étoit un Portugais nommé *Emmanuel Dios*, & plufieurs autres Officiers de la même Nation. Ils avoient tous les oreilles coupées, pour marquer qu'ils étoient au fervice de la Cour. Spilberg fe remit en marche avec eux, fuivi de plus de mille foldats de diverfes Nations, Turcs, Mores, Chingulais, Caffres, Portugais renégats, tous fous les armes, avec huit Enfeignes déployées, entre lefquelles on en voyoit quelques-unes qui avoient été enlevées depuis peu aux Portugais (34).

Ce fut au milieu de cette pompe, que Spilberg fut conduit au logement qu'on lui deftinoit. Il étoit accompagné du Capitaine *Jongerhelt*, de Fleffingue, précedé de trois trompettes, & d'un quatriéme qui portoit l'étendard du Prince Maurice. Quatre autres domeftiques marchoient derriere lui. La maifon qu'on lui avoit préparée étoit meublée à la Portugaife. Emmanuel Dios & d'autres Seigneurs de la Cour lui tinrent compagnie, jufqu'à l'heure où le Roi lui envoya trois chevaux de felle pour fe rendre Palais. Il partit, accompagné de fes dix Hollandois, qui portoient fes préfens.

Audiences du Roi de Candy.

Dans cette premiere audience, le Roi étoit vêtu de blanc. Il reçut le Général & fes préfens avec de grands témoignages de fatisfaction. Enfuite s'étant levé, il fe promena dans la falle avec lui, & leur entretien dura longtems. Cependant s'étant fouvenu que Spilberg devoit être fatigué du voyage, il le preffa d'aller prendre un peu de repos. Les Muficiens Hollandois firent entendre leurs Inftrumens, & ceux du pays leur rendirent cette galanterie avec ufure. Le lendemain, Spilberg étant retourné à la Cour, on lui fit des propofitions de Commerce; mais le prix de la canelle & du poivre lui parut exceffif. Après d'autres entretiens, lorfqu'il fe difpofoit à prendre congé du Roi, ce Prince lui demanda combien il offroit donc pour fes marchandifes?

Spilberg lui fait l'ouverture de fa Commiffion.

Alors, s'ouvrant fur fa Commiffion, il répondit qu'il étoit venu beaucoup moins pour acheter de la canelle & du poivre que pour offrir au Roi l'alliance & l'amitié de fon Prince, & lui déclarer que s'il avoit befoin de fecours contre les Portugais, fon Prince étoit difpofé à lui envoyer des Vaiffeaux & des troupes. Le Roi, charmé de cette propofition, la répeta auffi-tôt à toute fa Cour, qui en marqua beaucoup de joie; & dans celle qu'il reffentit lui-même, il embraffa le Général avec tant d'affection qu'il l'enleva de terre, en lui proteftant que tout ce qu'il avoit de canelle & de poivre étoit à fon (35) fer-

(33) Page 427. (34) Page 428. (35) Pages 429 & 430.

SPILBERG. 1602.

vice. Cependant il ajouta qu'il en avoit peu, parce qu'il n'avoit pû prévoir une si heureuse conjoncture, & que loin de trafiquer en canelle il faisoit détruire les arbres qui la portoient, pour faire perdre aux Portugais ses ennemis l'avantage qu'ils en avoient tiré. Spilberg le remercia de ses sentimens, & prit occasion de la mousson, qui le pressoit de partir, pour remettre le Commerce à son premier voyage (36).

Faveurs qu'il reçoit.

Les jours suivans, il ne cessa point d'avoir avec le Roi des entretiens pleins de confiance & de familiarité. Ce Prince lui fit voir toutes les armes qu'il avoit enlevées aux Portugais. Il lui montra toutes ses pagodes, qui contenoient quatre ou cinq cens Idoles, dont quelques-unes étoient de la hauteur d'un mât de Vaisseau. Aussi avoit-on bâti exprès, pour leur servir de Temples, des Tours de belle pierre, travaillées avec beaucoup d'art & de magnificence. Le Géneral fut traité à dîner dans une grande salle du palais, tendue de tapisseries, avec des siéges & sur une table, où l'on servit à la maniere de l'Europe. Il fit présent au Roi d'un portrait du Prince Maurice, représenté au naturel, à cheval & tout armé, tel qu'il étoit au combat du 2 Juin 1600. Ce tableau paroissant plaire beaucoup au Roi, Spilberg lui fit le récit de cette bataille & de l'état des Provinces-Unies. Ensuite il fut conduit dans l'appartement de la Reine, faveur extraordinaire dans cette Cour. Il trouva cette Princesse assise au milieu de ses enfans, & vêtue à la maniere de l'Europe.

Promesse du Roi en faveur des Hollandois.

Le Roi lui dit alors : » Vous devez compter que s'il plaît aux Etats & au Prince » vos Maîtres de faire bâtir une Forteresse sur mes terres, la Reine, le Prince » & la Princesse que vous voyez ici, seront les premiers à porter sur leurs » épaules des pierres, de la chaux & tous les matériaux nécessaires. Ceux qui » seront envoyés de la part de vos Maîtres, auront la liberté de choisir la baie » & le lieu qui leur conviendront (37).

Il donna au Général des lettres & des instructions pour la conduite de ce projet. Il le revêtit même de la qualité de son Ambassadeur, pour traiter d'une affaire si importante avec les Etats Généraux & le Prince. Enfin il le combla d'honneurs & de présens ; de sorte qu'il y avoit lieu d'esperer, suivant l'observation de l'Auteur du Journal, qu'il demeureroit ferme dans les interêts des Hollandois, & que son aversion pour les Portugais ne feroit qu'augmenter (38).

Comment ce Prince étoit monté sur le Trône.

Ce Monarque se nommoit, en langage Chingulai, *Fimala-darma-suria-ada*. Il avoit délivré, par sa valeur, le Royaume de Candy de la domination des Portugais. Spilberg se fit instruire des circonstances de cette (39) révolution. L'Isle de Ceylan étoit divisée en plusieurs Royaumes. *Mara-ragu*, Roi d'une partie de l'Isle, dont la Capitale se nommoit *Setavacca*, fut trahi par un de ses bâtards, qui eut l'audace de l'assassiner & de s'élever sur son trône. Cet Usurpateur, nommé *Darma* ou *Derma*, se déclara contre les Portugais, qui avoient leurs établissemens sur les côtes de l'Isle, & ne leur laissa que les deux Places de *Colombo* & de *Manar*. Mais s'étant rendu odieux aux habitans de Candy, Royaume fort puissant qui occupe le centre de l'Isle, il eut à soutenir contr'eux de longues guerres, dans lesquelles ils appellerent les Portugais à leur secours. Elles se terminerent par la mort de Derma, qui fut empoisonné.

(36) *Ibidem*.
(37) Page 433.
(38) Page 434.
(39) Pages 438 & suivantes.

Les

Les Portugais avoient profité de cette division des Insulaires, pour s'ouvrir un chemin libre dans l'Isle de Ceylan; & par leur alliance avec le Royaume de Candy, ils étoient parvenus à s'en rendre les maîtres. Ils y avoient fait bâtir des Forteresses, dans lesquelles ils étoient bien établis. La plupart s'étoient mariés avec des femmes du pays, & l'on en voyoit encore subsister plusieurs races. Le Roi de Candy n'ayant pas d'autre enfant qu'une fille, ils avoient conduit cette jeune Princesse à Manar, où ils l'avoient fait baptiser sous le nom de *Donna Catharina*. D'un autre côté, ils avoient mené à Colombo un jeune Prince nommé *Pimala-darma-Juria-ada*, fils du grand Modeliar, & l'ayant disposé aussi à recevoir le Baptême, ils lui avoient donné le nom de *Dom Juan d'Autriche*. Ce jeune homme étoit passé ensuite à Goa, où il avoit achevé de recevoir une noble éducation. Son esprit & son courage s'étoient formés si avantageusement, que les Portugais le croyant affectionné à leurs intérêts, l'avoient rappellé à Ceylan pour le faire succeder à la dignité de son pere, qui étoit la premiere du Royaume.

Il avoit été baptisé sous le nom de Dom Juan d'Autriche.

Il y gouverna long-tems sous le Roi, avec une habileté qui le rendit maître de toutes les affaires; & sans inspirer la moindre défiance à ses protecteurs, il gagna le cœur des troupes & se rendit cher à la Nation. Mais aussi-tôt que le Roi fut mort, il profita du pouvoir qui étoit entre ses mains pour monter sur le trône. Les Portugais parurent condamner son entreprise. Cette incertitude l'offensa. Il fit massacrer tous ceux qui se trouvoient dans le Royaume de Candy; & ne se proposant plus de composition avec eux, il déclara la guerre à toute leur Nation (40).

Il fait massacrer tous les Portugais.

Ils armerent puissamment à Goa & dans les autres pays de leur obéissance. Leur Flotte mit à la voile sous le commandement de *Pedro Lopez de Souza*, qui ayant pris la Princesse Catherine à Manar, marcha vers Candy pour l'élever sur le trône de son pere. Il devoit l'épouser après cette expédition, & jouir avec elle des droits de la Couronne. Dom Juan parut reculer devant lui, & ne lui disputa pas même l'entrée de la Ville capitale. Mais s'étant posté dans les bois, il lui coupa les vivres, il défit tous les Portugais qui oserent sortir de Candy, il fit massacrer ceux qu'on trouva dans les chemins écartés; enfin il mit Souza dans la nécessité de quitter la Ville pour lui livrer bataille. Elle se donna un Dimanche de l'année 1590. La valeur fut égale dans les deux Partis. Le Général Portugais avoit de bonnes troupes, & les Chingalais qui combattoient pour Dom Juan lui étoient affectionnés. L'Amant de la Princesse Catherine avoit quarante grands éléphans, dressés à la guerre. Mais tous ces avantages ne le sauverent pas de la furie de Dom Juan, qui remporta la victoire. Souza fut tué, tous les éléphans furent pris, & quantité de Portugais tomberent dans l'esclavage. Cette grande journée ayant affermi Dom Juan sur le trône, il épousa la Princesse Catherine, & c'étoit d'elle qu'il avoit eu les deux enfans que Spilberg eut l'honneur de saluer.

Il défait une armée Portugaise.

Le reste des Portugais se déroba par la fuite, & trouva un azile dans les murs de Colombo. Toutes leurs Forteresses furent ruinées. Dom Juan, demeuré paisible possesseur du trône, fit bâtir à Candy un magnifique palais, & quantité de tours, de pagodes & d'autres édifices, auxquels il employa les

Fruits qu'il tire de sa victoire.

(40) Pages 448 & suivantes.

SPILBERG. 1602.

Portugais qu'il avoit faits prisonniers. De ce nombre étoient ceux à qui Spilberg avoit vû les oreilles percées, & qui conservoient cette marque humiliante de leur défaite & de leur servitude.

Autre défaite des Portugais.

Pendant les trois ou quatre années qui suivirent cet évenement, Dom Jérôme *Oviedo* tenta plusieurs fois de rétablir sa Nation dans le Royaume de Candy. Ses efforts ayant été repoussés, il les renouvella plus ardemment que jamais, avec un grand nombre de Cavalleros Hidalgos de Goa, qui ne se promettoient pas moins que la conquête entiere de l'Isle. Cette nouvelle armée pénetra jusqu'à *Ballene*, lieu même où la premiere avoit été défaite. Dom Juan y vint aussi camper. On y livra une seconde bataille, qui ne fut pas moins opiniâtre & moins sanglante. Mais Oviedo eut l'adresse de tenir ses troupes fort serrées & de faire sa retraite en bon ordre. Il fut poursuivi l'espace de cinq jours; & s'il eut le chagrin d'avoir été vaincu, il emporta l'honneur d'avoir conservé une partie de son armée, & de n'y pas compter plus de morts que Dom Juan n'en eut dans la sienne.

Etat où ils étoient réduits.

Depuis ce combat, les Portugais n'avoient plus mis de troupes en campagne. Ils se contentoient de quelques courses, qu'ils faisoient faire à leurs garnisons. Mais ils employoient toutes sortes de ruses pour surprendre ou pour corrompre les Commandans des Forteresses du Roi, dont la plupart étoient peu éloignées des leurs. Dom Juan, de son côté, n'épargnoit rien pour se saisir des Places qu'ils avoient conservées. *Emmanuel Dios*, qui étoit alors son grand Modeliar, ne devoit cette importante dignité qu'aux services qu'il lui avoit rendus contre sa propre Nation. Au mois de Juin 1602, c'est-à-dire, pendant le séjour même que Spilberg fit dans l'Isle, il surprit un Fort commandé par Dom Simon *Correro*, dont il passa la garnison au fil de l'épée.

Heureuse idée des Hollandois.

C'étoit dans ces conjonctures que Spilberg venoit offrir au Roi de Candy le secours des Hollandois pour achever la ruine de ses ennemis; avec cette circonstance extrêmement singuliere, qu'il ignoroit l'état de l'Isle jusqu'à n'avoir dû la connoissance du Royaume de Candy qu'au hazard (41).

Ils laissent deux Musiciens au Roi.

Avant son départ, le Roi lui demanda quelques-uns de ses Musiciens. Il saisit ardemment cette occasion de laisser quelqu'un à Candy, pour entretenir la Cour dans la bonne disposition qu'il y avoit fait naître pour la Nation Hollandoise. Il donna au Roi deux hommes, qui se nommoient *Hans Rempel* & Erasme *Martsberg*. Ce Prince se fit donner sur le champ une leçon de leurs Instrumens, & fit l'honneur à Martsberg de l'élever à la qualité de son Sécretaire (42).

Le Général ayant pris congé de la Cour, on lui fournit des éléphans pour retourner jusqu'à la mer, & le Roi lui envoya plusieurs *Segunsios*, comme un gage de la fidélité de ses promesses. Pendant vingt-deux jours, qui furent la durée de son voyage, il fut défrayé avec tant de libéralité & d'attention, qu'il ne lui en couta que ses présens.

Les Hollandois se disposerent à lever l'ancre pour profiter de la mousson de l'Est, qu'on attendoit le dernier d'Août. Ils reçurent à bord la visite d'Emmanuel Dios, grand Modeliar, qui venoit confirmer toutes les promesses du

(41) Voyez ci-dessus. On arrivera par degrés, dans les Relations suivantes, à l'établissement des Hollandois dans cette Isle.

(42) Page 434.

Roi, & les aider à trouver quelque bon mouillage pour leurs Flottes. Ce Miniſtre étoit encore au rivage, lorſqu'on découvrit une voile au large. Spilberg fit armer auſſi-tôt ſa chaloupe, avec ordre de joindre ce bâtiment. C'étoit une galiote neuve & d'une belle fabrique, du port d'environ quatre-vingt tonneaux, montée de quarante-ſix hommes d'équipage, tant Portugais qu'Indiens, & de quelques petits canons, avec deux pierriers & d'autres armes. Quoique dans cet état elle fût capable d'une belle défenſe, elle ſe laiſſa prendre par la chaloupe, qui n'étoit montée que de quatorze hommes. Elle n'étoit chargée que d'*Arecca*, marchandiſe peu précieuſe pour les Hollandois. Le Capitaine ſe nommoit *Antonio de Coſta Montero*. Emmanuel Dios fut témoin de cette action. On lui fit préſent d'une partie des armes Portugaiſes. Le corps de la galere & ſa cargaiſon furent donnés au Roi, qui reçut ce préſent avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'il ne pouvoit plus lui reſter aucun doute que les Hollandois ne fuſſent ennemis du Portugal. L'unique avantage que Spilberg tira de cette priſe & de quelques autres, fut de prendre ſur la Flotte une partie des hommes, qui s'engagerent volontairement à ſon ſervice. Des autres, il en donna quelques-uns au Roi de Candy, & le reſte ayant été jetté à la mer, ceux qui ſçavoient nâger arriverent facilement au rivage (43).

SPILBERG. 1602.

Spilberg prend une galiote Portugaiſe.

Uſage qu'il fait de ſa priſe.

La Flotte Hollandoiſe remit à la voile le 2 de Septembre, pour faire route vers Achin. Elle y arriva le 16 du même mois. Quelques Vaiſſeaux Anglois qui étoient dans ce Port, ſous le commandement de l'Amiral *Linceſter* (44), inviterent Spilberg à ſe joindre à eux pour aller croiſer ſur une caraque Portugaiſe nommée le *S. Thomas*, qui devoit ſe rendre à Malaca. Il promit de les accompagner avec ſon ſeul Vaiſſeau. Mais étant chargé d'une Lettre du Prince Maurice pour le Roi d'Achin, avec lequel il étoit important de réconcilier la Nation Hollandoiſe, il deſcendit à terre dans cette vûe. Les Zélandois qui étoient encore à Achin le reçurent avec beaucoup de careſſes. Il obtint la permiſſion d'aller au palais, où il préſenta ſa Lettre. Elle contenoit une priere que le Prince Maurice faiſoit au Roi, d'accorder ſa faveur & la liberté du Commerce aux Hollandois. Spilberg, après avoir fait ſes préſens au Roi, le ſupplia de conſiderer les pertes que divers navires Hollandois avoient eſſuyées dans ſes Etats, & de leur accorder quelque dédommagement. Cette demande étoit appuyée de la préſence de *Guion le Fort*, qui avoit été témoin oculaire de leurs diſgraces, & qui avoit été expoſé à perdre la vie, comme le Général *Houtman* & Thomas *Coymans* l'avoient perdue. Le Roi répondit qu'il avoit fait punir les coupables; que ces déſordres étoient arrivés ſans ſa participation, & que les Hollandois ne devoient les attribuer qu'à l'ancien Sabandar, qui avoit péri lui-même dans l'action; qu'il n'avoit pas épargné ſon propre fils, actuellement Roi de Pedir, & qu'il l'avoit condamné à l'exil pour ne s'être pas oppoſé à la naiſſance des troubles. Il ajouta que ſi l'on en connoiſſoit d'autres qui euſſent participé à cette malheureuſe affaire, il étoit encore prêt à les punir. Après ces vaines excuſes, il ſe crut diſpenſé de la ré-

Les Hollandois quittent Ceylan & ſe rendent à Achin.

Repréſentations de Spilberg au Roi d'Achin.

(43) Pages 437 & précédentes. *Voyez* la Relation de Knox, pour ce qui regarde l'Iſle de Ceylan, & la fin de celle-ci pour la tragique avanture des Hollandois.

(44) Le nom de cet Anglois étoit *Lancaſter*. *Voyez ſa Relation au premier Tome de ce Recueil.*

SPILBERG. 1602.

paration qu'on lui demandoit. Mais Spilberg & ses gens furent bien traités, & la plus grande partie des Seigneurs alla manger avec eux pour leur faire honneur. Comme ils aiment beaucoup à boire, ils y exciterent aussi les Hollandois. Ce festin fut accompagné de plusieurs sortes de divertissemens. Les Musiciennes du Roi, magnifiquement vêtues & couvertes de pierreries, y vinrent chanter, danser & jouer de leurs Instrumens (45).

Il part avec des Anglois pour attaquer une caraque Portugaise.

Spilberg étant parti le 21 avec les Anglois, laissa au Port d'Achin *Guion le Fort* & *Specx*, pour l'emplette du poivre. La Flotte Angloise, composée de trois Vaisseaux & du sien, se rendit d'abord aux Isles de *Queda*, nommées autrement *Pulo-punaon*. Le premier d'Octobre elle se trouva près d'une autre petite Isle, qui se nomme *Gerre*, où elle se mit à croiser pour découvrir la caraque le *S. Thomas*. Elle s'avança jusqu'à la côte de Malaca, où elle rencontra le 11 un petit bâtiment, qui fut pris pour une barque Portugaise & enlevée à ce titre; mais c'étoit une pirogue de *Jor*, dont les habitans étoient en guerre avec ceux d'Achin & les désoloient par leurs pyrateries. Cet exemple ne fit qu'animer Lincestre & Spilberg contre les Portugais. Ils découvrirent le 13 une autre voile, qu'ils s'efforcerent de joindre; & dans la crainte qu'elle ne leur échappât, les quatre Vaisseaux s'étendirent dans le détroit, pour s'entr'avertir par des signaux (46).

Combat nocturne.

La nuit étant devenue fort obscure, Spilberg envoya sa chaloupe bien armée à la suite du Vaisseau qu'on chassoit, avec ordre de ne pas l'abandonner jusqu'au jour; & si l'équipage étranger demandoit quels étoient les navires qu'il avoit vûs, de répondre que c'étoit l'*Armade* de Malaca, commandée par Dom André de Furtado, qui croisoit ordinairement dans les parages de Malaca, de la Sonde & des Moluques, pour ruiner le Commerce des autres Nations (47). Pendant que la chaloupe faisoit voile, la caraque, car c'étoit elle, se trouva fort proche du Vaisseau Hollandois. Elle tira la premiere, tandis que ses ennemis faisoient des signaux pour se rejoindre. Enfin Spilberg & *Middleton*, Capitaine d'un Vaisseau Anglois, lui envoyerent leurs bordées. Elle répondit de son gros canon & de sa mousqueterie. Mais l'obscurité empêchoit que de part & d'autre on ne se fît beaucoup de mal. La caraque essuya ainsi pendant deux heures le feu des deux Vaisseaux, sans que le sien parût se rallentir. Tous ses ennemis s'étant rassemblés, l'action devint beaucoup plus vive, quoiqu'ils ne fussent pas sans inquiétude pour eux-mêmes, parce que dans les ténebres ils craignoient de tirer les uns sur les autres. Cependant la fortune les servit si bien, qu'après avoir continué heureusement leur manœuvre pendant toute la nuit, ils s'apperçurent le matin que la caraque étoit fort désemparée. Elle fut poussée dans le détroit, proche des Isles d'*Arri*. Les Portugais ayant eu quantité de gens tués & commençant à faire eau de toutes parts, amenerent leur pavillon. Leur Capitaine passa tristement à bord du Capitaine Lincestre. On lui promit la vie & de lui rendre son Vaisseau *lege*, après en avoir pris la cargaison.

La caraque est prise.

Les principaux Portugais furent distribués sur les Vaisseaux de leurs ennemis. La plupart étoient des personnes riches & de considération, vêtus de ve-

(45) Pages 459 & 460.
(46) Pages 461 & suivantes.
(47) Le même qui avoit été battu près de Bantam par Wolphart Harmansen. *Voyez ci-dessus*.

lours & des plus belles étoffes de soie. Ils furent traités civilement. Spilberg & Middleton avoient été chargés du soin des prisonniers & de l'inspection sur les effets. Ils eurent besoin de huit jours entiers pour enlever la cargaison. Elle consistoit en neuf cens soixante balles, quatre-vingt caisses & quarante canastres de toutes sortes de belles toiles, quantité d'habits & d'armes, diverses sortes de raretés précieuses & beaucoup de vivres. On ne prit point ce qui parut de peu d'importance, ni même le riz, le beurre & l'huile, qui auroient occupé trop d'espace sur les quatre Vaisseaux. Le port de la caraque étoit de douze cens tonneaux. Plus de six cens Portugais, dont elle étoit montée, avec plusieurs femmes & quelques enfans, furent renvoyés (48) libres.

Sa cargaison.

Spilberg eut divers entretiens avec le Capitaine & leurs principaux prisonniers. Ils lui demanderent pourquoi les Hollandois venoient chercher de si loin à trafiquer ? » C'est, leur répondit Spilberg, parce que le Roi de Castille » & de Portugal ne cesse pas de nous faire des injustices, & qu'il nous em- » pêche de négocier dans ses Royaumes. Il nous met dans la nécessité de » tourner notre Commerce vers l'Amérique & les Indes Orientales. Nous » esperons d'obtenir bien-tôt la liberté d'aller à la Chine. Nos Vaisseaux ont » déja visité le Détroit de Magellan, la Mer du Sud & les Philippines. Ils » ont été à Patane, & se louent de l'accueil qu'ils y ont reçu. Nous avons » envoyé, sur un bâtiment Turc, des Commis à Guzarate & à Cambaye «. Ces images de prosperité causerent un chagrin mortel aux Portugais. Mais lorsqu'ils eurent appris que Spilberg venoit de Ceylan & qu'il avoit fait alliance avec le Roi de Candy, ils regarderent cet incident comme un présage funeste qui annonçoit quantité d'autres malheurs à leurs établissemens (49).

Entretien de Spilberg avec les Portugais.

La Flotte victorieuse retourna au Port d'Achin, où les Commis Anglois & Hollandois avoient été moins heureux dans leur Commerce. Ils s'y étoient procuré peu de poivre. La Bardeliere (50), qui se trouvoit dans le même Port, n'avoit pas mieux réussi. Les Anglois, rebutés d'un si mauvais succès, prirent la résolution d'abandonner une maison qu'ils avoient bâtie dans la Ville d'Achin & de se préparer au départ. Spilberg se hâta de lever l'ancre, & reprit en apparence la route de l'Europe. Mais après s'être avancé jusqu'aux Isles de Nicobar, où il séjourna pendant quelques jours, il prit le parti de retourner à Achin, dans l'esperance que les Anglois & les François en étant partis, il y trouveroit le poivre à meilleur marché. Il y arriva le 25 de (51) Décembre.

Départ simulé des Hollandois.

Ils retournent à Achin.

Le Roi, informé de son retour, lui envoya des rafraîchissemens à bord & le fit inviter à descendre. Ces témoignages d'affection acheverent de déterminer les Hollandois à recommencer le Commerce. Spilberg s'étant rendu à la Cour, fit présent au Roi d'une piece de canon de fonte, & de quantité d'armes qui lui étoient restées de la dépouille des Portugais. Comme il n'avoit pas eu une partie moins considérable des toiles, son adresse le fit profiter de la bonne volonté de ce Prince pour s'en défaire avantageusement. Il lui re-

Adresse de Spilberg pour obtenir les faveurs du Roi d'Achin.

(48) Pages 464 & suivantes.

(49) Pages 465 & 466.

(50) Commandant des deux Vaisseaux de S. Malo que les Hollandois avoient déja rencontrés & sur l'un desquels étoit Pyrard, dont on a vû la Relation.

(51) Page 468.

SPILBERG. 1602.

présenta que l'objet de son voyage n'avoit pas été le Commerce ; qu'il étoit venu aux Indes en qualité d'Ambassadeur du Prince Maurice, & que cette raison l'avoit empêché de se pourvoir d'argent pour acheter du poivre ; que cependant le hazard ayant fait tomber entre ses mains diverses toiles des Indes, il souhaitoit que le Roi les voulût prendre en payement pour deux cens barres de poivre qu'il seroit bien aise de charger. Le Roi lui accorda sa demande, à condition qu'il fît deux mois de séjour dans son Port. Quelques jours après, il eut le malheur de perdre une chaloupe chargée de poivre, qui fut coulée à fond par la force des brisans. Neuf Hollandois y périrent, & les autres ne dûrent leur salut qu'au secours du Ciel. Quelques-uns ne reparurent qu'après avoir passé plusieurs jours dans les Isles désertes de Gomespoul, où ils avoient été jettés par les flots, & où ils n'avoient vécu que d'herbes & de feuilles d'arbres (52).

Perte qu'il fait d'une chaloupe & de neuf hommes.

Le 17 du même mois, on vit entrer dans la rade d'Achin deux Vaisseaux Zélandois, nommés le *Flessingue* & le *Dergoes*, qui venoient de Matecalo dans l'Isle de Ceylan, où ils avoient laissé le *Ziriczée*, autre navire de Zélande, dont le Commis, *Sebald Weert*, étoit allé à la Cour de Candy. Ces deux Vaisseaux apprirent à Spilberg l'heureuse nouvelle de l'union des deux Compagnies Hollandoises, qui fut célebrée par tous les Hollandois avec de grands témoignages de joie. Le Roi logea Spilberg dans la maison que les Anglois avoient abandonnée. Elle étoit bâtie de belles pierres blanches, avec beaucoup de précaution contre le feu, & composée de plusieurs appartemens qui environnoient une belle cour quarrée. Les Hollandois firent mettre aussi-tôt sur la porte les armes du Prince Maurice (53).

1603.

Union des deux Compagnies de Hollande.

Mais leur satisfaction augmenta beaucoup par l'arrivée de Sebald Weert, qui revenoit de Ceylan comblé des faveurs du Roi de Candy. Trois autres Vaisseaux de la Compagnie, qui mouillerent un mois après dans la rade, lui apporterent une Commission qui l'établissoit Vice-Amiral de la Flotte que *Vibrand de Warwyck* avoit amenée dans les Indes Orientales. Cette disposition parut d'autant plus avantageuse, qu'il s'étoit déja élevé quelque dispute entre les Capitaines des Vaisseaux qui étoient dans le Port d'Achin. Le changement qui étoit arrivé dans la Compagnie semblant annuller les anciens droits, ils se prétendoient égaux & chacun affectoit de ne plus reconnoître son Supérieur ; au lieu que par la Commission de Sebald Weert, ils se trouverent tous réunis sous son autorité. Ce Vice-Amiral, après avoir établi une forme solide à Achin dans les affaires de la Compagnie, ne pensa plus qu'à retourner dans l'Isle de Ceylan, avec une Flotte de sept Vaisseaux, dont il se promettoit des effets extraordinaires pour les vûes qu'il y avoit formées dans son premier voyage (54).

Spilberg se rend à Bantam.

Portugais humiliés.

Spilberg, que d'autres ordres rappelloient en Europe & qui étoit d'ailleurs assez satisfait de sa cargaison, partit de son côté pour Bantam. Il eut avant son départ le plaisir de voir plusieurs Portugais humiliés jusqu'à lui demander des passeports, qu'il affecta de leur faire payer assez cher. » Ainsi, remarque l'Auteur du Journal, la fierté Portugaise qui nous avoit fait tant

(52) Page 470.
(53) Page 471.
(54) Pages 471 & suivantes. Weert couroit à sa perte.

» de bravades dans les Indes Orientales, se vit abbaissée jusqu'à reconnoître » le besoin qu'elle avoit de notre protection. La prise de la caraque & d'au- » tres avantages que nous avions remportés sur eux, leur avoit causé tant » d'épouvante qu'ils aimerent mieux se réduire à cette démarche que de se » voir exposés au même traitement «. Spilberg trouva dans la rade de Java Vibrand Warwyck, avec neuf Vaisseaux des Compagnies réunies. La nouvelle de cette union, qui fut bien-tôt répandue dans toutes les Indes, fit prendre une autre face au Commerce, en augmentant de toutes parts la réputation & le crédit des Hollandois. *Heemskerk*, Amiral d'une autre Flotte, qui croisoit depuis quelque-tems dans les parages de Johor, entra comme en triomphe à Bantam avec une grande caraque qu'il avoit enlevée aux Portugais. Elle s'étoit bien défendue; mais le nom Hollandois avoit commencé à prendre l'ascendant. Sa cargaison étoit du cuivre, du métal, de l'alun, quantité de *Lignum-olium* & de racines de *Sina*, quantité d'étoffes de soie, une partie d'or en barre, & tant de raretés d'un grand prix, que sans compter le pillage ce butin fut estimé à sept millions de livres. Cet avantage, qui poussa la joie des Hollandois jusqu'au transport, fut accompagné de deux autres, auxquels ils ne furent pas moins sensibles. Les Anglois enleverent aussi une caraque Portugaise aux environs de Sainte Hélene, & les Zélandois en prirent une autre vers la riviere de *Lixis* (55).

SPILBERG. 1603.

Prosperité des Hollandois.

Cependant ces prospérités furent troublées le 13 d'Août par les tristes nouvelles que le Vaisseau *Dergoes* apporta de Ceylan. *Jansz Sout*, qui le commandoit, étant venu mouiller à Bantam, raconta que le Vice-amiral Sebald Weert, avoit été tué avec cinquante-trois de ses gens près de Matecalo. Spilberg plus frappé qu'un autre de ce fatal évenement, parce qu'il n'avoit reçu du Roi de Candy que des présens & des caresses, interrogea successivement diverses personnes de l'équipage pour en éclaircir toutes les circonstances. La plûpart étoient incertains de la cause; mais ils s'imaginoient que l'infortune du Vice-amiral étoit venue d'avoir relâché quatre bâtimens Portugais qu'il avoit pris, & d'avoir refusé à Emmanuel Dios quelques prisonniers qu'il lui avoit demandés de la part du Roi (56). Ce Prince jaloux & défiant avoit cru trouver, dans la conduite de Weert, une preuve que les Hollandois n'étoient pas aussi mal avec les Portugais qu'ils affectoient de le paroître, & s'étoit persuadé sur ce fondement qu'ils cherchoient à le trahir. Il n'en étoit pas moins venu de Candy à Matecalo, mais sous un faux semblant d'amitié qui ne servoit que de voile à des projets de vengeance. Le Vice-amiral étant descendu au rivage avec trois cens hommes, pour lui faire honneur, il lui avoit témoigné que ce grand nombre lui déplaisoit, & qu'il vouloit moins de tumulte pour le dessein qu'il avoit de s'entretenir librement avec lui. Weer avoit renvoyé ses gens à bord, & n'avoit retenu que ses Commis, ses Trompettes & d'autres domestiques. *Erasme Martsberg*, ce même Musicien que Spilberg avoit laissé à Candy & qui sçavoit déja la langue Chingulaise, étant venu avec le Roi pour lui servir d'interprête, avoit conseillé au Vice-amiral, de

Elle est troublée par un tragique accident.

Le Vice Amiral Weert est assassiné avec cinquante-trois hommes dans l'Isle de Ceylan.

(55) Pages 482 & précédentes.

(56) On a vû dans la Relation de Pyrard un autre récit de cet évenement, qui est un peu différent dans les circonstances. Mais Pyrard étoit alors aux Portugais, & cette raison explique seule pourquoi les deux récits ne se ressemblent pas. On peut les comparer.

SPILBERG. 1603.

la part de ce Prince, de conduire sa Flotte à Point de Galle, où les troupes de Candy devoient se rendre par terre pour attaquer cette place, & le Vice-amiral y avoit consenti. Mais il avoit prié le Roi de lui faire auparavant l'honneur de venir à son bord. Ce Prince s'en étoit excusé avec quelques apparences de soupçon; sur quoi le Vice-amiral lui avoit fait dire, que s'il ne vouloit pas venir à bord, la Flotte n'iroit pas à Point de Galle. Le Roi irrité n'avoit répondu que par cet ordre terrible, *Matta esto can* (57); & ses gardes avoient fait aussi-tôt main basse sur le Vice-amiral & ses gens.

Regrets de Spilberg sur le massacre de Sebald Weert.

Spilberg trouva un double sujet de douleur dans la perte de tant de braves Hollandois, & dans la ruine de son ouvrage & de ses espérances. Il étoit chargé des lettres du Roi de Candy aux Etats Généraux & au Prince d'Orange, pour leur demander du secours contre les Portugais; & n'ayant rien observé qui n'eut été propre à lui persuader que ce Prince les haïssoit mortellement, il ne pouvoit attribuer le changement de ses dispositions qu'à l'imprudence du Vice-amiral (58). Mais n'ayant reçu la nouvelle de cet évenement que par un Vaisseau détaché de la Flotte de Weert, il ne fut pas informé que la paix étoit déja conclue entre les Hollandois & le Roi de Candy, ou du moins que *Pieterſz d'Enchuyse*, qui avoit pris le commandement de la Flotte après la mort de Weert, avoit prêté l'oreille aux justifications du Roi, & n'étoit parti de Ceylan qu'après avoir jetté les fondemens d'une parfaite reconciliation. Le lendemain même du massacre, qui étoit le 16 de Juin, un Envoyé du Roi s'étoit rendu à bord avec une lettre de ce Prince par laquelle il redemandoit l'amitié dés Hollandois, attestant Dieu, & jurant par lui-même qu'il ne s'étoit laissé emporter à son ressentiment contre Weert, qu'après avoir eu lieu de se persuader qu'il étoit trompé, ou, si l'on vouloit, par un funeste mal-entendu dont il avoit beaucoup de regret; qu'il promettoit à l'avenir de se fier sans réserve aux Hollandois; qu'il les prioit de lui envoyer quelqu'un avec lequel il pût traiter, enfin qu'il étoit prêt à leur livrer tout le poivre & toute la canelle qui étoient dans ses Etats, & toujours disposé à recevoir les secours qu'ils lui avoient promis contre les Portugais. Après de longues réflexions sur cette lettre, le nouveau Vice-amiral avoit jugé que l'intérêt de la Compagnie l'obligeoit d'entrer en négociation. Il avoit envoyé un de ses gens à la Cour de Candy; & s'il ne s'étoit pas livré avec une entiere confiance aux promesses du Roi, il n'avoit du moins quitté l'Isle qu'avec des ménagemens qui en laissoient l'entrée libre aux Flottes Hollandoises (59). On verra dans la suite quels furent les fruits de cette sage politique.

Le Roi de Candy cherche à se réconcilier avec les Hollandois.

Retour de Spilberg en Hollande.

Spilberg, n'étant plus arrêté que par quelques arrangemens de commerce avec l'Amiral Warwick, partit de Bantam après les avoir heureusement terminés; & vint mouiller le 30 d'Août, devant Flessingue avec une riche cargaison, le 24 de Mai 1604 (60).

(57) Pages 485 & 486.
(58) *Ibidem.*
(59) Ces circonstances se trouvent dans la Relation du premier Voyage de la Compagnie d'Octroi, avec un détail qui ne change rien au fond de l'évenement.
(60) Page 490.

VOYAGE

VOYAGE
DE VIBRAND VAN WARWYCK
aux Indes Orientales.

WARWYCK. 1602.

Introduction.

DAns l'état où les Hollandois voyoient déja leur commerce, ils comprirent que les plus grands obstacles ne pouvoient venir désormais que d'eux-mêmes, par la division de leurs forces entre deux Compagnies dont les intérêts étoient différens & nuisoient par conséquent à leurs progrès mutuels. Les Etats Généraux, qui firent cette réflexion, n'ayant point eu de peine à la faire goûter aux Directeurs de l'ancienne & de la nouvelle Compagnie, elle produisit le célébre traité d'union dont on a pris soin de rapporter les principaux articles (61); & le succès en justifia sitôt l'idée, que c'est de ce point, comme de leur véritable époque, qu'il faut compter les prospérités de la Hollande, c'est-à-dire, les accroissemens continuels de ses richesses & de ses forces.

Union des deux Compagnies de Hollande.

Les préparatifs de la premiere Flotte répondirent à de si grandes vûes. Elle fut composée de quatorze Navires & d'un yacht, la plûpart de six & de huit cens tonneaux, tous montés d'une bonne artillerie & de plus de mille hommes d'équipages. *Vybrand de Warwick*, qui fut nommé pour la commander avec la qualité d'Amiral, s'étoit déja distingué par son courage & sa conduite. Quoique dans le nombre de ses Vaisseaux quelques-uns dussent le quitter, pour différentes destinations dont ils emportoient les ordres, ils devoient reconnoître son autorité lorsqu'ils se trouveroient sous son Pavillon. Il partit du Texel le lundi 17 Juin 1602 (62).

Flotte digne de cette nouvelle forme.

Sa route ne pouvoit lui rien offrir de surprenant après avoir traversé plusieurs fois les mêmes mers. Cependant lorsque la nécessité de chercher des rafraîchissemens, qu'il n'avoit pas trouvés en assez grande abondance au Cap Lopez, l'eut conduit à la rade d'Annobon, il ne put se défendre d'un étonnement égal à son indignation, en apprenant qu'un Vaisseau de sa Flotte, qui avoit abordé le premier avec des propositions de paix & d'amitié, eut été repoussé par les habitans, & qu'il eut même essuyé un fort grand feu de mousqueterie qui lui avoit blessé un matelot. Ces Insulaires, toujours fiers & perfides, quoiqu'humiliés depuis deux ans par l'Amiral Van Nek, prétendoient-ils faire la loi à quatorze Vaisseaux qui ne lui demandoient qu'à prix d'argent les droits communs de l'hospitalité? Warwick, aussi pressé de sa colere que des besoins de sa Flotte, résolut de leur donner une leçon qu'il leur fut moins aisé d'oublier. Vingt chaloupes furent commandées avec quatre cens hommes pour descendre au rivage. Onze s'avancerent vers l'Ouest de l'habitation, & les neuf autres prirent à l'Est. Les habitans ne laisserent pas d'arborer fiérement le pavillon rouge, & de se couvrir de leurs retranchemens, d'où ils firent feu sur les Hollandois. Mais s'étant bientôt apperçus qu'ils ne pouvoient empêcher le débarquement, ils ne penserent qu'à fuir vers les montagnes, où ils avoient transporté tous leurs effets dès le jour précédent.

Les Hollandois pillent & brûlent l'Isle d'Annobon.

(61) Voyez l'Introduction au Voyage de Houtman, qui est le premier des Hollandois.

(62) Journal du Voyage pour la Compagnie d'Octroi, *ubi sup.* p. 499.

WARWYCK. 1602.

Leur Isle, qui n'a que deux lieues de circuit, leur offre toujours une retraite inaccessible, dans deux hautes montagnes, qui sont continuellement environnées de nuages. On y voit néanmoins plusieurs belles vallées, fertiles en divers fruits, tels que des bananes, des patates, des oranges, des ananas, des tamarins, des cocos, &c. L'eau y est bonne, quoique difficile à découvrir lorsque la mer acheve de monter ou de descendre. Les Insulaires nourrissent quantité de porcs & de poules, dont ils pourroient faire un trafic avantageux avec les Navires étrangers que le besoin amene sur leur côte. Mais leur caractere naturel, entretenu par les Portugais qui les gouvernent, ne cesse pas de les porter à la défiance où à la perfidie, & les expose toujours à recevoir autant de mal qu'ils s'efforcent d'en causer. Leur nombre n'est que d'environ six cens, tous fort attachés à la Religion des Portugais, qui leur inspirent une haine particuliere pour les Protestans. Warwick fit ravager leurs vallées & brûler sans pitié toutes leurs habitations (63).

Caractere des Insulaires.

Le 14 de Décembre, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance, trois Vaisseaux de la Flotte, qui étoient destinés pour Achin, prirent congé de l'Amiral à la hauteur de l'*Aguade de San hras*. C'étoient les mêmes qui s'étant joints dans la rade d'Achin avec trois autres, sous le Vice-amiral *Sebald Weert*, firent le malheureux voyage de Ceylan dont on a lu le recit dans la Relation précédente.

Observations sur la route de Warwyck.

Warwick prit sa route à l'Est (64) jusqu'à la longitude de *Romeros* qu'il passa au Sud vers 31 degrés, avec un vent Ouest très-frais qui lui fit faire beaucoup de chemin. Mais à vingt-neuf degrés il eut des vents variables, qui le pousserent avec vitesse au Nord, jusqu'à onze degrés de latitude méridionale.

1603. Etat des Hollandois à Bantam.

En arrivant à Bantam, le 29 d'Avril 1603, il trouva les marchandises du pays assez cheres, mais la Cour & la Nation si bien disposées pour les Hollandois, qu'il n'eut à s'occuper que de la cargaison de ses Vaisseaux, & de quantité d'autres entreprises, honorables ou utiles à la Compagnie. Il détacha deux bâtimens de sa Flotte, l'*Erasme* & le *Nassau*, pour aller faire l'ouverture d'un nouveau commerce à la Chine. *Heemskerk* avoit trouvé, dans une caraque Portugaise dont il s'étoit rendu maître (65), des instructions sécretes concernant le commerce de ce grand Royaume, dont ces deux Vaisseaux reçurent une copie qui leur donna des lumieres importantes. Le 13 d'Août, Warwick apprit par le *Dergoes*, Vaisseau arrivé de Ceylan, le massacre du Vice-amiral *Weert* (66). Ce contretems retarda l'exécution des ordres dont il étoit chargé pour la Cour de Candy; mais il devint avantageux au commerce de Bantam, parce qu'il fit tourner tous les soins de l'Amiral à l'établir solidement. L'abondance du poivre, du girofle, de la muscade & du macis devint extraordinaire dans cette Ville, sur la nouvelle que la Flotte d'André

(63) *Ibid.* pages 508 & précédentes. L'Isle d'Annobon gît par le premier degré cinquante minutes de latitude du Sud, à cinquante lieues du Continent d'Afrique.

(64) L'Auteur du Journal observe que pour aller en droiture jusqu'à Bantam, sans relâcher nulle part, il faut porter au Sud jusqu'à ce que, selon l'estime, on soit à deux cens cinquante ou trois cens lieues à l'Est de Romeros, pour ne pas tomber dans l'inconvénient où tomba Warwyck; car lorsqu'il fut par les onze & douze degrés, ils eurent de longs & ennuyeux calmes, & presque toujours des vents contraires; de sorte qu'ayant perdu plus de trois mois, il ne prit terre à Bantam que le 29 d'Avril 1603.

(65) Voyez la Relation précédente.

(66) Relation précédente.

Warwyck.
1603.

Furtado s'étoit dissipée, & les Hollandois profiterent de cette occasion pour obtenir du Roi un emplacement qui lui appartenoit, où ils firent bâtir une maison de pierre à l'épreuve du feu. C'étoit, non-seulement un des meilleurs quartiers de la Ville, mais un lieu même où dans l'occasion on auroit pu construire un Fort. A la vérité les habitans de Bantam, qui firent aussi cette observation, en conçurent quelque défiance, & ne voulurent pas souffrir qu'on rendît l'édifice aussi considérable que Warwick en avoit formé le projet (67).

Mesures de Warwyck pour confirmer leur établissement.

Il y mit dix Facteurs de différens degrés, avec cette stipulation singuliere, qu'ils ne pourroient demander aucune augmentation de gages, & qu'il seroit arbitraire aux Directeurs de la Compagnie d'accorder des récompenses à ceux qu'ils en jugeroient dignes. Il leur confia des sommes considérables, pour remplir leurs magasins par degrés, en profitant des occasions favorables au commerce. Mais le plus célébre de ses Réglemens fut une instruction qu'il laissa au Directeur François *Witter*, & qui devoit servir comme de loi fondamentale pour le gouvernement (*). Elle mérite d'autant plus d'attention, qu'elle passe pour le modéle sur lequel tous les autres établissemens de cette nature ont été formés (68).

Nouvelle forme du Comptoir Hollandois.

A ce Réglement, qui contient les devoirs des Subalternes, Warwyck en

Réglemens du Comptoir de Bantam.

(*) 1. Tous les Commis subalternes, les Assistans & les Matelots, seront tenus d'obéir avec fidélité & soumission, au Directeur du Comptoir, dans tout ce qu'il leur ordonnera. Ils s'y obligerout par le même serment qu'ils ont prêté pour l'observation du Réglement de l'*Artykel brief* (69).

2. Lorsqu'au matin avant le déjeûner, & le soir avant le souper, celui à qui le Directeur en donnera l'ordre lira la Parole de Dieu & fera la Priere, chacun des assistans de quelque qualité qu'il soit, se tiendra dans un état respectueux pour l'écouter, & priera Dieu de lui accorder sa grace, d'être son guide & son conducteur, de bénir & faire prospérer les affaires qu'il fera, accompagnant ses priéres de tous les mouvemens de dévotion qui peuvent servir à son salut (70). Quiconque ne se trouvera pas à la priére lorsqu'il y sera appellé par le signal marqué, payera six sols d'amende.

3. Quiconque prendra le Nom de Dieu en vain, qui jurera, blasphemera, calomniera ou tombera dans d'autres excès pareils, payera dix sols d'amende (71).

4. Personne n'entreprendra de parler de Controverse, ni de disputer de Religion, sous peine de confiscation d'un mois de gages; & si de telles disputes donnoient naissance à des haines & des querelles, ceux qui les auront commencées seront punis arbitrairement.

5. Afin que ces Ordonnances soient bien observées, & qu'il ne manque rien à l'administration de la Justice, il y aura un Collége de quatre Juges, qui auront un plein pouvoir d'administrer la Justice dans toutes les affaires civiles. A l'égard des affaires criminelles, l'Amiral dressera une Instruction particuliere, & toutes ses Sentences seront exécutées sans faveur & sans délai. Si quelqu'un fait résistance, ou s'oppose à l'exécution, il sera puni par la confiscation de quatre mois de ses gages & par quelque peine afflictive. Celui qui sera mis aux fers payera un escalin au Contremaître pour droit de fers, & dix sols à l'Officier.

6. Afin que les Juges puissent exercer leur Charge avec l'autorité & le pouvoir convenables, tous les Officiers & les Matelots seront tenus de les assister & de leur prêter main-forte, soit pour arrêter quelqu'un ou pour faire exécuter quelqu'autre Sentence. Si quelqu'un donne à boire ou à manger au Criminel, il sera mis lui-même aux fers, au pain & à l'eau, outre la confiscation d'un mois de gages.

7. Personne ne pourra demander qu'on rende sa condition meilleure pour avoir de-

(67) Journal de Warwyck, p. 620 & précédentes.

(68) *Ibid.* p. 624 & suiv.

(69) Fameux Réglement Hollandois pour la police des Vaisseaux.

(70) On ne change point un mot à cet Article.

(71) Cet Article n'est pas digne du précédent. Dix sols, c'est trop peu pour des gens de mer.

WARWYCK. 1603. joignit un autre, qui renferme ceux du Directeur & des autres Officiers, avec l'Instruction qu'il promet, au cinquiéme Article du premier, pour les affaires

meuré dans le pays. On sera tenu de s'en remettre au jugement & à la discretion des Directeurs généraux; & si quelqu'un est mis aux fers, il y aura contre lui confiscation d'autant de mois de gages que le tems de sa prison pourra durer.

8. Le Directeur aura soin de faire insérer, dans un regître relié, tous les testamens des gens d'équipages & des autres, écrits au net, & signés au moins de deux témoins avec l'Ecrivain. Tous les habits, joyaux, argent, obligations & autres effets du Mort seront bien & dûement inventoriés, & l'inventaire sera employé sur le même registre. Ce qui aura été legué à pere ou mere, femme, enfans ou autres parens & amis, sera déposé entre les mains d'un gardien, pour être délivré aux Directeurs généraux après le retour, à moins que ce ne fût des choses sujettes au dépérissement; en ce cas, la vente s'en fera publiquement, avec celle des autres effets du Défunt; dans laquelle vente, le Mort pourra être établi pour crédir & l'acheteur pour *debet*, ainsi qu'on sera obligé de le pratiquer en tout négoce & vente de marchandises qui se fera dans la Loge, où les consentemens du vendeur & de l'acheteur sont requis, & vérifiés par la signature qu'ils seront obligés de faire. La même chose sera observée à l'égard de ce qui sera legué par testament; car si le testateur meurt, la chose sera portée en débet sur son compte, & en crédit sur celui à qui le leg aura été fait. Il en sera de même à l'égard des legs faits aux pauvres.

9. Pour l'entretien de la paix & de la bonne intelligence, aucun n'entreprendra de quereller ou d'attaquer qui que ce soit, sous peine de correction arbitraire. Quiconque prendra un autre aux cheveux ou lui donnera des coups de poing, sera tenu pendant trois jours aux fers, au pain & à l'eau. Quiconque tirera le couteau en colere, pour en donner des coups, quoiqu'il n'en arrive aucune blessure, on lui transpercera la main d'un couteau contre un pilier de bois ou un mât, auquel elle demeurera attachée jusqu'à ce qu'elle puisse s'en arracher d'elle-même. Quiconque blessera d'un couteau recevra la grande cale par-dessous la quille d'un Vaisseau, ou sera puni de tel autre supplice qu'on jugera convenable, avec confiscation de six mois de gages. Si l'on tue, ou que la mort du blessé s'ensuive, le coupable sera puni de mort, & tous ses gages seront confisqués.

10. Comme le jeu de dez & les autres jeux sont la cause de quantité de maux, personne ne pourra tenir de dez ni de cartes, ni d'autres choses semblables qui s'emploient pour le jeu, sous peine de vingt sols d'amende chaque fois qu'on en sera trouvé saisi; à moins que dans quelqu'occasion particuliere on n'en eût obtenu la permission du Directeur. S'il arrive qu'on ait gagné quelque chose à gager ou au jeu, avec ou sans permission, celui qui aura perdu ne sera point obligé de payer: & s'il a payé, le vainqueur sera tenu de restituer; faute de quoi, la somme sera déduite sur ses gages. Il est pareillement défendu de faire aucun trafic ou commerce, de troquer, échanger ou négocier en quelque maniere que ce soit, si ce n'est du consentement du Directeur, qui en fera mention dans le regître.

11. Personne ne pourra vendre ni troquer ses habits sans permission, sous peine de punition corporelle, parce que ces changemens sont sujets à de fâcheux inconvéniens; & qu'ils attirent des maladies & d'autres désordres.

12. Personne ne pourra de jour, encore moins de nuit, sortir de la Loge sans la permission du Directeur; & lorsqu'on en aura reçu l'ordre, on retournera dans la Loge le plus promptement qu'il sera possible, pour prévenir toutes sortes de fâcheux accidens. Ceux qui contreviendront à cet Article seront punis à discretion.

13. La nuit, après que la sentinelle aura été posée, il ne se fera plus aucun bruit & chacun se tiendra dans le poste qui lui aura été assigné par le Directeur. La sentinelle, ni aucun autre, ne pourra, sans sa permission, faire entrer personne dans la Loge, sous peine de punition corporelle.

14. Tous ceux qui demeureront à terre prendront soin de tenir propres & nettes les armes qui leur auront été commises par le Capitaine, afin qu'elles puissent toujours servir à l'instant.

15. Chacun sera tenu de se contenter de la ration qui lui sera ordonnée par le Directeur, sous peine de confiscation de deux mois de gages. Chacun sera obligé de se servir, à l'heure même, de l'arrack qui sera présenté devant lui, ou de la liqueur qui lui sera présentée à la place d'arrack, sans en pouvoir rien réserver ou revendre. Personne ne pourra prendre des vivres ou aucun breuvage en cachette, ni exiger ou prendre une plus grosse ration,

criminelles. Mais il n'y a rien d'assez remarquable pour mériter ici une place qui sera mieux remplie par un Mémoire secret laissé au Directeur, dans lequel

WARWYCK. 1603.

sous peine de confiscation de deux mois de gages.

16. Chacun se gardera de s'enyvrer ; & quiconque sera trouvé yvre payera chaque fois l'amende d'un mois de gages, sans être exempt d'autres punitions, suivant l'exigence du cas.

17. Personne ne pourra, sans la participation du Directeur, vendre, jetter, ni donner aucune sorte de vivres, sous prétexte qu'ils ne seroient pas bons, sous peine de confiscation d'un mois de gages.

18. Personne n'entrera dans les magasins du Comptoir, ni n'en pourra rien tirer, ni allumer du feu ou de la chandelle qu'avec la permission du Directeur, sous peine de punition arbitraire & de confiscation d'un mois de gages.

19. Ceux qui seront convaincus d'avoir forcé les serrures, ouvert des caissons, des paquets, des tonneaux & des coffres sans le consentement du Directeur, seront punis corporellement, & leurs biens confisqués avec leurs gages, comme pour vol.

20. Si le Directeur & son Conseil jugent à propos d'ajouter au présent Réglement quelques Articles qui leur paroîtront nécessaires après avoir pris une plus grande connoissance du pays, leurs Ordonnances auront lieu & seront observées comme celles-ci, sous les peines qui y seront portées.

21. Si quelqu'un étant à terre dans le pays se trouve avoir contrevenu aux Réglemens, ou commis quelqu'autre mauvaise action pour laquelle il n'ait point été cité en Justice ni puni, il sera livré, en arrivant dans les Provinces-Unies, pour y être puni sans miséricorde & servir d'exemple aux autres. Bien entendu que le Directeur & tous les Juges du Collége sont autorisés & ont pouvoir d'administrer la Justice en toutes sortes d'affaires, sans que personne puisse demander d'être renvoyé devant d'autres Juges.

22. Tous les délits qui ne sont pas exprimés dans ces Articles, & qui pourroient être commis, seront punis par ordre de la Justice, suivant l'exigence du cas.

23. Les amendes pécuniaires ou confiscations de gages ne pourront être remises ni moderées par le Directeur du Comptoir, quand même le coupable seroit condamné à quelque peine afflictive plus considérable qu'aucune de celles qui sont contenues dans ces Articles. Il n'appartiendra qu'aux Directeurs généraux de les remettre ou de les modérer, suivant la connoissance qu'ils auront de la conduite que le coupable aura tenue depuis sa condamnation, & suivant les bons services qu'il aura rendus sur la Flotte.

24. Les amendes & les confiscations de gages seront appliquées & distribuées à la discretion des Directeurs.

25. Ceux à qui il sera ordonné de garder les malades, obéiront volontairement, sans délai & sans résistance, sous peine de correction arbitraire.

26. Nul de ceux qui retourneront dans les Provinces-Unies ne pourra emporter plus de porcelaines que la valeur d'un mois de ses gages & dix livres au-dessus. Ceux dont les gages montent à quarante livres, ou plus, par mois, jusqu'à l'Amiral inclusivement, n'en pourront emporter pour une plus grande somme que cinquante livres ; c'est-à-dire, au prix que cette marchandise a dans les Indes ; & les Directeurs seront obligés de retenir pour la Compagnie toutes les parties de porcelaines qu'ils croiront valoir plus que ce qui est ici reglé, en rendant néanmoins le prix de l'achat & rien de plus ; ce que chacun sera tenu de souffrir sans s'y opposer, afin que la Compagnie puisse conserver ses droits.

27. Nul ne pourra emporter de marchandises, grosses ou menues, pour une plus grande somme que celle qui est contenue dans le précédent Article, sous peine de confiscation des marchandises & de la moitié de ses mois de gages ; & chacun souffrira, au retour du voyage, qu'il en soit fait une exacte recherche avant qu'il descende à terre. On sera même tenu de se purger par serment, si l'on en est requis.

28. Chacun sera tenu de remettre fidellement, entre les mains du Capitaine ou des Directeurs, les Journaux, Cartes, Ecrits, Figures & représentations des Côtes, Villes, Rivieres, Rades, Ports, Caps, Remarques faites à l'égard des Etoiles, Routes, Courses, & généralement tout ce qui regarde la Navigation aussi-bien que le Commerce des Indes, & qu'on aura remarqué, noté, écrit & acquis ou gagné, soit qu'on soit requis ou non de livrer toutes ces choses ; & cela, sans en pouvoir retenir ni copie ni exemplaire, ou en faire part à personne.

29. Si quelqu'un s'exposé à quelque péril ou fait quelqu'entreprise pénible par l'ordre du Directeur, il sera récompensé à la discretion de la Compagnie.

WARWYCK. 1603.

on voit comme la quinteſſence du Commerce & de la Politique des Hollandois. On y apprend auſſi certains Uſages Indiens, dont on a lû pluſieurs fois les noms ſans les entendre (*).

30. Si dans un tems de péril on fait quelque ſignal d'allarme, chacun ſe mettra auſſitôt en état de défenſe & viendra ſe préſenter, ſous peine de punition corporelle, afin qu'on ſoit toujours prêt à réſiſter aux ennemis; ſous promeſſe auſſi qu'on fera tout ce qu'il ſera poſſible pour bien panſer & traiter les bleſſés. Si quelqu'un eſt eſtropié ou tombe dans quelque maladie incurable, il ſera pourvû à ſon entretien ſuivant les uſages de la mer, à la diſcretion d'arbitres & de gens de probité; auquel payement & à celui des mois de gages, le Vaiſſeau où l'on ſert ſera affecté; ce qui ſe doit entendre, à l'égard des mois de gages, juſqu'à ce que l'Amiral ou quelqu'un du Conſeil ait congédié les gens dans les Indes Orientales, car alors les mois de gages ſeront aſſignés ſur tous les biens & ſur tous les effets qui ſeront appartenans à la Compagnie dans les Indes, où l'on ſuppoſe les gens employés; & lorſqu'on en partira, ils demeureront aſſignés ſur tout ce qui ſera porté en Hollande & en Zélande. Bien entendu que les mois de gages qui ſeront dûs juſqu'au jour du congé qui aura été donné par l'Amiral ou par le Conſeil, ſeront payés dans Amſterdam à ceux qui auront été indiqués pour les recevoir, auſſi-tôt que le Navire d'où ils auront été congédiés ſera de retour.

31. Afin que le contenu de ce Réglement puiſſe être exécuté en tous ſes points, chacun ſera obligé de promettre, par le même ſerment qu'il a prêté pour l'obſervation de l'*Artykel-brief*, de l'obſerver fidellement.

32. Si quelqu'un, au tems qui ſera marqué pour faire cette promeſſe, ſe tait ou s'abſente, il ſera néanmoins réputé obligé, comme s'il avoit parlé & qu'il eût été préſent.

Mémoire ſecret, qui contient les reſſorts du Commerce Hollandois.

(*) Le Directeur avertira diligemment, ſans rien diſſimuler, les Officiers des Vaiſſeaux de la Compagnie, des conjonctures favorables qui ſe préſenteront pour l'avantage du Commerce, & leur donnera ſes ſoins & ſon ſecours. Il cherchera toutes les occaſions d'obtenir diminution du droit du Roi, nommé *Roba, Roba*, pour lequel nous avons payé au Roi cinq cens réales de huit par chaque Vaiſſeau grand & petit, & deux cens cinquante réales au Sabandar. Mais comme ce dernier droit du Sabandar n'eſt pas ancien, mais une uſurpation nouvelle, on fera toutes ſortes d'efforts pour le faire retrancher & ne le payer plus à l'avenir. Nous avons payé au Roi le droit de *Bellebilan*, pour trois Vaiſſeaux ſans en ſpécifier la capacité, deux mille réales, faiſant pour chaque Vaiſſeau ſix cens ſoixante-ſix réales & un tiers. Pour deux mille ſacs de poivre qui ont été achetés du Roi, nous avons payé une réale de huit par chaque ſac, plus que de celui que nous avons acheté des Particuliers. Mais comme le poivre ne nous fut pas livré ſur le champ, nous lui payâmes par avance ſeulement ſix cens ſoixante-ſix réales & un tiers, & outre cela les cinq cens réales & un tiers pour un Navire; & quand le Navire fut chargé, nous lui en payâmes autant pour un autre, & de même pour un troiſiéme. Mais quand les trois Navires eurent leurs charges, qui furent de vingt-deux à vingt-trois mille ſacs, on commença de nous chicaner, & l'on voulut avoir, pour ſix mille ſacs de poivre, les droits que nous avions payés pour la charge entiere du Vaiſſeau. On apportoit pour prétexte de cette chicane, qu'en marchandant pour les deux premiers Vaiſſeaux nous avions dit qu'ils n'étoient que du port de ſix mille ſacs ou à peu près. Enfin nous convînmes avec les Officiers & nous payâmes pour ce que nous avions pû charger ſur les trois Navires, & plus de dix-huit mille ſacs, cent cinquante réales & dix nobles à la roſe, au Roi, au Gouverneur, à la Nourrice & à d'autres; ſous condition que nous pourrions acheter ce qui manquoit encore pour la cargaiſon, en payant par proportion ſur le pied de ſix mille ſacs pour la charge entiere d'un Vaiſſeau. Je vous répete ici ce détail, afin qu'il puiſſe ſervir à vous faire prendre de juſtes meſures, & que vous ne conſentiez pas, comme une choſe reglée, qu'il faille payer tant par chaque ſix mille ſacs, mais ſeulement par chaque Vaiſſeau, grand ou petit, comme on l'a toujours pratiqué. Mais en cas que les Officiers du Roi veuillent ſçavoir la capacité des Vaiſſeaux, & faire leur compte par le nombre des ſacs, il faut tâcher de faire paſſer les Vaiſſeaux communs, au moins pour dix mille ſacs dans leur cargaiſon.

Le droit de l'Ecrivain, pour le poivre qu'on charge, eſt d'une réale de huit par chaque cent de ſacs, & l'impôt pour le Roi de huit

Ces sages dispositions furent secondées si heureusement par les circonstances, que dans le seul cours de cette année les Hollandois & les Anglois chargerent plus de 48000 sacs de poivre, qu'ils transporterent en Europe.

WARWYCK. 1603.

par cent ; & l'on compte le tout sut le pied du moindre prix qu'on a donné, ainsi que nous avons fait, en comptant sur le pied de quatre réales & demie, quoiqu il y eût une partie qui nous eût coûté quatre réales & trois quarts, & cinq réales. Le *Pangroro* est aussi un droit ancien, mais de moindre conséquence, n'étant que de douze cassies & demie par sac. Ce sont là les frais ordinaires que le poivre porte ; cat pour le poids il n'est rien dû, quoiqu'on prétende le conttaire : mais si celui qui pese vous rend service en augmentant l'*Archien*, il faut l'en récompenser à votre discretion. Prenez bien garde à cette augmentation du poids de l'*Archien*, & tâchez de vous la procurer; & vous pourrez plus facilement réussir lorsqu'il n'y aura point de Vaisseaux dans cette rade & que le poivre seta au Marché sans acheteurs ; cat alors vous pourrez bien plus aisément faire que le poids du Matché soit chatgé & rendu peu à peu plus pesant ; & si une fois un tel poids pouvoit être en ttain & qu'on y fût accoutumé, on continueroit sans doute de s'en servir, & la chose passetoit de même lorsqu'il seroit venu des Vaisseaux. En tout cas, les Commis des Vaisseaux pourroient marchander au premier achat de poivre qu'ils feroient, qu'il leur fût livré à l'*Archien* de telle ou telle grandeut. Je vous donne cet avis & vous recommande d'y apporter vos soins, parce que je sçais avec certitude qu'on a diminué l'archien & qu'on l'a fait moindre qu'il ne doit être : car un *Picol* ou deux *Basouts*, qui font cent *Catis*, n'est que de cent vingt livres de poivre, & il devroit être de cent ttente-deux, poids d'Amsterdam ; par conséquent une barre, qui est de neuf basouts ou de quatre picols & demi, qui devroit être d'environ six cens livres, n'est à présent que de cinq cens quarante livres.

Le macis, les noix-muscades, les cloux de girofle, les cubebes, le poivre-long, la racine *Sina* & les autres semblables marchandises, paient au Roi cinq pat cent pour tous droits, sans payer ni *Roba roba*, ni *Billebilan*, ni *Pangroro*, ni droits d'Ecrivain, ni aucun autte droit ou frais, quoiqu'on en prétende environ mille cassies par chaque barre. Mais nous ne les avons pas payés. Un yacht ou plusieurs, qui sont pour demeuret dans ce pays, ne sont pas tenus de payer en arrivant dans le Porr ni quand ils en sortent. Les marchandises qu'on vous apportera ici des autres endroits & que vous ferez mettre dans vos magasins, ne doivent tien, soit qu'elles soient chatgées pour la Hollande ou pour quelqu'autre lieu. Par cette raison, le poivre qui pourra venir sur le yacht doit être mis à part & dans un lieu séparé de celui que vous pourrez acheter, & vous en donnerez connoissance à l'Ecrivain ; car le poivre qu'on achete ici n'étant pas enregistré sur l'heure, mais seulement lorsqu'on l'embatque, on ne manqueroit pas de faire aussi payet les droits de celui qui auroit été amené d'ailleurs, si vous manquez à cette précaution.

Vous techercherez diligemmenr les occasions d'écrire aux gens que nous aurons laissés à Gressick, à *Banda* & dans les autres lieux, leut donnant avis du ptix des marchandises, de l'état du Commerce & des autres circonstances. Vous demandetez au Commis du yacht un compte de ce qu'il a fait, & prendtez garde que tout ait été bien noté & enregistré. Vous lui ferez aussi des questions, & vous tâcherez de tiret de lui ce qu'il aura pû apprendre ou connoître pat expérience touchant le Commerce dans les divers Pays & Places qu'il auta visités. Vous ferez de pareilles questions au Maître, sut le sujet de la Navigation & de ce qui en dépend, & vous tiendrez note de tout ce qui vous paroîtra digne de remarque.

Aussi-tôt que le yacht sera revenu, il ne faut pas différer de l'envoyer à Gressick, pour en partit le plutôt qu'il pourra & se rendre à *Macassar*, à *Baly*, *Bima*, *Corée* & autres lieux, afin d'y acheter des toiles, du riz, du sagu, & d'autres marchandises propres pour Banda & pour les Moluques. A Baly, suivant ce qu'on nous a fait entendre, on poutroit troquer de nos marchandises avec profit pour des roiles de coton.

Le Roi de Tuban nous a depuis peu marqué de la bienveillance, & la reconnoissance nous a fait donner des passeports à ses Jonques. Il sera bon d'entretenir alliance & amitié avec lui, cat c'est un puissanr Prince. Nos Vaisseaux qui feront toute à l'Est & qui pourront relâcher dans ses Ports, lui marqueront beaucoup de respect. On ira lui faire la tévérence, & l'on en usera comme avec un bon & puissant ami. Cependant il faudra roujours se renir sur ses gatdes & ne pas s'abandonner trop à la confiance, car on n'a pas encore lieu de faire fond sur lui.

Panaruca, qui est au bout oriental de Java, fournir beaucoup de riz, & trois gantans de Java y valent un latin. La petite Java,

WARWYCK. 1603.

Warwick étant parti de Bantam, le 11 de Novembre, mouilla le 25 à nommée par les Portugais *Cumbava y bima*, produit aussi du riz en abondance. La Ville de Bima, dans cette Isle, est admirablement située. Elle est au bord de l'eau, sur un golfe dont l'entrée est étroite & qui est large en dedans. Le fer, le plomb, l'acier, l'étain, les porcelaines, les brasselets & autres marchandises de cette nature, y sont demandées. Les gens y sont sociables. Lorsqu'ils seront bien persuadés que nous sommes ennemis des Portugais, je crois qu'ils nous feront encore un meilleur accueil, parce qu'ils ont reçu beaucoup d'insultes de cette Nation.

Macassar, suivant ce qui nous a été dit par des Malais & par d'autres, est une Isle située entre Borneo & Celebes. Mais, suivant l'opinion de l'Amiral Jâques *Heemskerk* & de quelques autres, Macassar est dans l'Isle de Celebes; de sorte que ce point demeure encore indécis (*). On y trouve une grande abondance de riz & d'autres denrées. On nous a fait entendre que le Roi a de l'affection pour nous.

On trouve, à Madure & à Baly, des toiles fort propres pour Banda & pour les Moluques. On prend à *Benjarmassin* & à *Lanw* dans l'Isle de Borneo, des diamans & des pierres de bezoard. Il y a aussi de ces pierres à Macassar, pour un prix fort médiocre. Toutes sortes de marchandises de la Chine sont bonnes à porter à Macassar & Borneo. *Timor* fournit beaucoup de bois de sandal, de cire & de miel. On y débite bien les marchandises de la Chine, de même que les toiles blanches avec des bordures jaunes, qu'on nomme *Foriades*. On y débite encore fort bien un métal fait d'un alliage moitié d'or & moitié d'argent; mis en barres ou lames d'un empan de long & d'un pouce d'épaisseur. On y vend bien les toiles de *Cain-dropm*, semées de bouquets; les toiles rouges de Guzarate pliées en quarré; les taffetas du plus bas prix; les perles de verre: les petites pelles de fer quarrées; le plomb, l'acier, l'étain, & particulierement le fer. Toutes sortes de vivres y sont à bon marché & en abondance. Pour Banda & les Moluques, il est bon d'y porter des toiles de *Cain-turias*, *Cain-pattas*, *Mouti*, *Balactsios*, de Madure & Baly; & des gounges & autres ouvrages de cuivre: des velours, des armoisins, des damas, du fil d'or, des toiles peintes de Coromandel, noires & blanches, & d'autres couleurs; du *Serre-maleyo*, de l'*Amfion*, des racines de *Sina*, du musc & d'autres marchandises.

Dans le Royaume de Siam, dont la principale Ville & la plus marchande se nomme *Judea*, toutes les marchandises des Pays-Bas sont recherchées, telles que les draps fins rouges, cramoisi & de toutes les autres couleurs; les miroirs de glaces fines, les velours, les satins, les draps d'or & d'argent. Plus les marchandises sont fines, rares & cheres, mieux elles se vendent. On ne sçauroit y porter rien de trop précieux.

Toutes les marchandises de la Chine sont propres aussi pour Achin, comme les armoisins, les porcelaines, le mercure, les gounges de cuivre, la soie de *Beckensios*, le fil d'or, le velours rouge, l'amfion, &c. On en apporte pour retour du *Dragoum* & de la *Serrassa*, des toiles blanches de Bengale, une sorte de ceinture de soie nommée *Sabock-te-schinde*, & d'autres marchandises.

On trouve abondance de mouchoirs & de toiles de coton de diverses sortes à Conimor sur la côte de Coromandel, entre S. Thomé & Negapatan. L'or & l'argent, les mases d'Achin, les velours, les satins, les armoisins, le carisé, les draps, le plomb, les verres, les miroirs, la racine, y sont fort demandés.

Suivant mon avis, il y a trois endroits propres pour croiser & faire des prises sur les Portugais, à quoi il faut bien prendre garde; sçavoir, le Détroit de Sincapur, près de *Johor*, où passent ordinairement les Vaisseaux qui viennent de Macao, de Siam, de Cochin, de la Chine, du Japon, &c. Ce fut là que l'Amiral Heemskerk se rendit maître de la riche caraque de Macao, au mois de Février 1603, qui fut le second Vaisseau qu'il prit en venant de la Chine. La seconde croisiere est vers le Cap ou le Détroit de Lusipara, proche de Sinapate, où passent les Vaisseaux qui viennent des Moluques, d'Amboine, de Banda, de Timor, &c. La troisiéme est environ quarante lieues à l'Ouest de Malaca, où le Général Lancaster, Anglois, prit la caraque qui venoit de S. Thomé, chargée de toiles & de mouchoirs de coton, le 2 d'Octobre 1602. On peut esperer de faire des rencontres dans ces trois parages, d'autant plus qu'il n'y a pas d'autres passages pour aller à Malaca ou en venir. Les Vaisseaux de Goa & de la côte de Malabar partent ordinairement pour Malaca aux mois d'Avril & de Septembre. Ceux qui

(*) Pour les Hollandois; car les Portugais, mieux instruits, n'ignoroient pas que Macassar est le nom d'un Royaume, d'une Ville & d'une Riviere de l'Isle Celebes.

Gressick,

Greffick, où il apprit que deux de fes Vaiffeaax qu'il avoit détachés pour la Chine avoient livré le combat aux Portugais vers Patane. Il envoya quelques-uns de fes Officiers avec des préfens, au Roi du pays, qui tenoit fa Cour à *Sedeccari*, Ville éloignée d'une journée de la mer. Il faifoit fupplier ce Prince de lui accorder une place à Greffick, pour y bâtir une maifon, & cette faveur lui fut accordée. Le commerce étant affez floriffant dans cette Ville il s'étoit propofé d'y former un comptoir. Le Roi promit aux Hollandois de ne les jamais charger d'impôts, & de leur laiffer la liberté du commerce dans fes terres, avec toutes les franchifes qu'il y avoit accordées aux Portugais; mais il exigea qu'on ne fît aucune infulte aux Marchands de cette Nation, dans les ports & les mers qui relevoient de fes Etats. Warwyck établit fix Facteurs dans ce nouveau comptoir, auxquels il donna les mêmes réglemens qu'il avoit compofés pour Bantam, avec cette feule reftriction qu'ils ne pourroient prononcer fur aucune affaire criminelle, & que les coupables devoient être envoyés les fers aux pieds à Bantam, avec les témoins néceffaires pour l'inftruction & le Jugement du procès. Le Directeur de Greffick ne devoit être foumis à aucune autre Jurifdiction que celle de Bantam (72).

WARWYCK. 1603.

L'Amiral fe rend à Greffick.

Conditions auxquelles il y établit un Comptoir.

Des quatorze Vaiffeaux que l'Amiral avoit amenés aux Indes, il ne lui en reftoit que quatre & deux yachts, avec lefquels il remit à la voile le 6 de Décembre. Bientôt même il en détacha un pour Banda, & prenant fa route à l'Oueft vers Johor, il dériva le 15 vers une Ifle que les Malais nomment Graffica, fituée par les 4 degrés un tiers, entre Borneo & Madure. La navigation devint fi difficile jufqu'au 25 de Février 1604, qu'après avoir employé tout ce tems à faire 40 ou 50 lieues, on apprit que l'Ifle dont on rangeoit encore la côte étoit celle de Borneo, dont cette partie ne fe nomme Graffica que

Il fe rend à Johor.

1604.

Difficultés de fa route.

viennent de Malaca à Macao emploient vingt à vingt-cinq jours dans leur route. Le premier part au commencement de Décembre, & le fecond un mois après. Ceux qui vont de Malaca à Goa, font voile au mois de Janvier, quoique le vent commence à changer aux mois de Novembre & de Décembre.

Les Vaiffeaux de Portugal viennent ordinairemenr terrir à Goa au mois de Septembre. La mouffon du Nord-Oueft y commence en Avril, auffi-bien que fur la côte de Malabar, & dure cinq ou fix mois. Pendant cette mouffon, & fur-tout depuis le 10 de Mai jufqu'au dernier d'Août, les Vaiffeaux ne peuvent approcher de cette côte. Toutes les rivieres font barrées de fable; il n'y a qu'au Cap de Comorin qu'il en demeure quelqu'une de navigable, & qu'il fe trouve encore quelque havre d'entrée. Le premier des Vaiffeaux qui partent de Macao, territ ordinairement à Malaca depuis le 20 jufqu'au dernier de Décembre; & le fecond, ou le dernier, depuis le 20 jufqu'au dernier.

Pour enfiler le détroit de Sincapura, en venant de l'Oueft, il faut ranger la côte de Malaca, quand même on auroit avec foi quelqu'un des meilleurs Pilotes Malais. Ordinairement les Portugais mouillent l'ancre devant la Bouque; ils mettent, aux deux côtés de la paffe, deux matereaux, ou y font pofter deux canots, entre lefquels ils paffent à la faveur du flot. Ils avoient accoutumé d'entrer par la vieille paffe; mais maintenant c'eft par la nouvelle en venant de l'Oueft, & ils laiffent l'Ifle à babord; au lieu que quand ils entrent par la vieille paffe, ils laiffent l'Ifle à ftribord.

Quand ils viennent de l'Eft, ils font le tour de Pedro Blanco, de l'un ou de l'autre côté. Pedro Blanco paroît comme une Jonque renverfée, qui a fa quille par-deffus, & gît Sud & Nord avec l'Ifle Bintam. Le meilleur eft de naviguer dans le canal, foit de l'un ou de l'autre côté de cette roche; car à une demie-lieue de la pointe orientale de Johor il y a des rochers à quatre ou cinq braffes fous l'eau.

(72) Journal de Warwyck, p. 653 & 654.

WARWYCK. 1604.

du nom d'un Bourg qui y eſt ſitué, & devant lequel la Flotte avoit mouillé ſans le ſçavoir (73). On trouva que les terres couroient ici à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt, & à l'Eſt quart de Sud-Eſt. Trois ou quatre lieues plus loin, la côte fuit au Nord-Oueſt & au Nord. L'Iſle de *Crimata*, comme on l'apprit des chaloupes qu'on prit ſoin d'envoyer à la découverte, eſt ſituée à 14 lieues Nord-Oueſt, ou un peu plus à l'Oueſt de Borneo, vis-à-vis la riviere de *Succadana* & la Ville de *Lauw*, qui fournit quantité de diamans & quelques pierres de Bezoard. Mais on fut informé en même-tems qu'il y avoit dans la riviere des barres de ſable, qui ne permettent pas aux grands Vaiſſeaux d'en approcher, quoiqu'elle ſoit navigable pour les chaloupes & les yachts (74).

Sa politique.

Ces obſtacles ne firent pas perdre à Warwick le deſſein de ſe rendre à Johor, parce qu'il croyoit ce voyage néceſſaire pour l'intérêt de la Compagnie & de toute la Nation. L'alliance que le Roi de Johor avoit faite avec les Hollandois l'expoſoit aux inſultes des Flottes Portugaiſes. Un peu d'empreſſement à le ſecourir ne pouvoit manquer d'échauffer ſa reconnoiſſance; & les fruits en étoient d'autant plus certains, que non-ſeulement Johor eſt le droit chemin pour la Chine, & plus commode même que par les Manilles, mais que ſi l'on en pouvoit chaſſer une fois l'armée Portugaiſe & la diſſiper entierement, le Roi de Ternate ſeroit aſſez fort pour ſe ſoutenir contre les Portugais de Tydor. Cependant la mouſſon étant directement contraire, il fallut mouiller le 13 de Mars ſur la côte de *Crimata* pour y prendre des rafraîchiſſemens. Warwick envoya delà une chaloupe à *Succadana*, où elle employa cent réales de huit en diamans. Les difficultés ne ceſſerent pas (75) & couterent beaucoup à vaincre, juſqu'au 3 de Mai, qu'on jetta l'ancre dans la riviere de Johor, à deux degrés deux tiers de latitude du Nord. Le Roi parut fort ſatisfait de l'arrivée d'une Flotte Hollandoiſe. *Buys*, Directeur du comptoir qui s'étoit déja formé dans ce lieu, rendit témoignage des diſpoſitions favorables qu'il y avoit trouvées pour ſa Nation. Elles augmenterent encore à la nouvelle qu'on reçut d'un avantage conſidérable que deux Navires Hollandois, l'*Eraſme* & le *Naſſau*, avoient remporté ſur les Portugais. Ils avoient attaqué, dans la rade de Macao, un grand galion qui partoit de cette Ville pour le Japon. Ils s'en étoient rendus maîtres. Ils avoient enlevé la cargaiſon, & brûlé le Vaiſſeau à la vûe des habitans; vangeance aſſez juſte pour la mort de dix-huit Hollandois qui avoient été barbarement maſſacrés dans la même rade. Warwyck ne trouva point de Portugais à combatre aux environs de Johor. Mais après avoir confirmé l'alliance & ſolidement établi les intérêts du commerce, il s'occupa du grand deſſein

Deux Vaiſſeaux Hollandois enlevent un riche galion.

(73) *Ibid.* p. 656.

(74) *Ibidem.*

(75) Obſervons, avec l'Auteur du Journal, qu'en levant l'ancre pour Johor on laiſſa, au Sud-Sud-Oueſt de *Crimata* ou *Crimita*, trois ou quatre petites Iſles entourées de roſeaux, & un petit banc étroit qui court en mer environ une lieue & un tiers au Sud-Eſt. Ainſi ceux qui viennent de l'Eſt doivent s'éloigner un peu de Crimata & ranger la côte de Suraton où il y a dix braſſes de profondeur, fond de bonne tenue. On eut encore vents & marées contraires juſqu'au 22, que les courans abandonnerent les Vaiſſeaux; enſuite un vent de Sud-Sud-Eſt & de Sud-Eſt les fit dériver le 26 vers l'Iſle de *Linga*, d'où ils paſſerent entre des Iſles à l'Oueſt de *Bintam*, qui leur demeuroit à ſtribord. Ainſi l'on trouva que ces Iſles, auſſi-bien que celles de Borneo, giſſoient fort différemment de la poſition qu'elles avoient dans les Cartes, & l'on en deſſina de nouvelles pour ſervir dans l'occaſion. P. 659.

d'ouvrir l'entrée de la Chine aux Hollandois. Un Orfévre Chinois de Queda lui rendit d'importans services. La dépense fut si peu ménagée, qu'on donna jusqu'à mille réales de huit à quatre autres Chinois, qui furent employés dans la même entreprise. D'un autre côté *Speck* fut envoyé à Siam avec des présens. Il devoit supplier le Roi, qui faisoit partir une Ambassadeur pour la Chine, de le mettre dans le cortége & de lui accorder sa protection. La lettre que Warwick écrivit à ce Monarque est un monument de son zéle & de ses glorieuses vûes, qui mérite d'être conservé (76).

WARWYCK. 1604.

Adresse de Warwyck.

Sa Lettre au Roi de Siam.

» Nous Wybrand Van Warwyck, Amiral & Capitaine général d'une Flotte » de quinze Vaisseaux, venus de Hollande & de Zélande à Bantam dans l'Isle » de Java, où nous avons fait un séjour de sept mois, souhaitons à votre » Majesté, très-illustre & très-puissant Roi de *Chrongh Prenechoon* & *Sry y* » *Judea* (77) toutes sortes de bonheur, de prospérité & d'agrandissement. » Nous, serviteur de V. M. ayant divisé notre Flotte & envoyé des Vaisseaux » en divers endroits des Indes pour y trafiquer, sommes présentement venus » à Patane, avec deux Navires, suivant les ordres de notre Roi de Hollande » & de Zélande (78), pour faire notre commerce & nous rendre à la Chine. » Mais nous avons appris que cette entreprise est impossible, si ce n'est sous la » protection & la faveur de quelque Puissance. Nous avons en même-tems eu » le bonheur de rencontrer ici *Opra Rad'zia Phaedy Stry Suasdy*, Ambassa- » deur de V. M., qui vient de Borneo, & nous avons sçu que V. M. a cou- » tume d'envoyer tous les ans des Ambassadeurs au grand Roi de la Chine. » Cette circonstance m'auroit engagé à partir pour avoir l'honneur de me » rendre moi-même auprès de V. M. avec mes Vaisseaux, si la mousson n'y » apportoit pas un obstacle. Mais j'envoye, avec votre Ambassadeur, Cor- » neille Speck, mon frere cadet, serviteur de V. M., pour la supplier très- » humblement que lorsqu'Elle enverra ses Ambassadeurs au grand Roi de la » Chine, il puisse aller à leur suite & être rangé dans leur train, afin qu'il » puisse y faire connoître le nom des Hollandois, & sçavoir si les Vais- » seaux de notre Nation qui pourroient aller sur les côtes de la Chine, au- » ront la liberté d'y trafiquer. Si cet avantage nous arrive par la faveur de » V. M., nous la supplions de trouver bon que les pays de Hollande & de » Zélande demeurent étroitement unis & alliés avec le pays de sa domina- » tion. Cependant comme les Portugais sont ennemis mortels des Hollan- » dois, & qu'ils mettront en œuvre toutes sortes de ruses & d'impostures » pour les traverser & les détruire, nous supplions encore V. M. de vouloir » recommander la nation Hollandoise, tant dans les terres de son obéissance » qu'à la Chine, & de la prendre sous sa protection.

Comment il prépare les Chinois à souffrir les Hollandois.

Cette adresse à saisir les moindres ouvertures fait autant d'honneur aux Généraux Hollandois, que tous les avantages qu'ils continuoient de remporter par les armes. On voit, dans toute leur conduite, que l'habileté n'y étoit pas moins employée que la valeur, tandis que l'une & l'autre sembloient manquer également aux Portugais. Si Warwyck n'eut pas la satisfaction, dans ce voyage, d'ouvrir les Ports Chinois à sa Nation, il jetta du moins *les fondemens sur lesquels ses successeurs ont édifié* depuis. Il s'approcha des côtes, il

(76) Page 665.

(77) Principale Ville du Royaume de Siam.

(78) Page 673.

WARWYCK. 1604.

s'y procura d'heureuſes explications avec quelques Officiers de ce grand Empire, il y détruiſit une partie des impreſſions que les Portugais s'efforçoient d'y répandre contre la Nation Hollandoiſe ; il y en laiſſa de ſi favorables, qu'en revenant à Patane, il ſe flatta d'en apprendre l'effet par les premieres Jonques. Les Chinois diſoient déja que ſous le regne de *Hombon*, il y avoit environ deux cens ans, une Nation nommée *Hollam* s'étoit déclarée vaſſale de ce Monarque, que *Hollam* & *Hollande* étoient ſans doute le même nom ; qu'avec le tems cette Nation avoit tellement diſparu de la Chine, qu'ils n'avoient conſervé que la connoiſſance de ſon nom ; mais qu'il ſe trouvoit encore dans leurs Regiſtres, & qu'ils ne voyoient que les Hollandois ſur qui leurs conjectures puſſent tomber (79). L'Auteur du Journal ajoûte, que ceux qui ſe faiſoient des armes de tout pour combatre la rigoureuſe loi de la Chine, qui interdit le commerce avec les Etrangers, ne doutoient pas que cette imagination ne produisît quelque jour des effets extraordinaires en leur faveur (80).

Chimere Chinoiſe qui lui devient avantageuſe.

L'Amiral employa tout le reſte de l'année à fortifier de ſi belles eſpérances ; & ſes ſoins s'étendant à tous les autres lieux où les Hollandois pouvoient trouver quelque avantage pour leur commerce, il acheva de jetter l'épouvante & la conſternation parmi les Portugais. Auſſi paſſa-t'il pour un des plus grands hommes qui aient ſervi dans les Indes à l'établiſſement & à la gloire de la Compagnie. Après avoir exécuté tous ſes projets & richement chargé ſes Vaiſſeaux, il partit de Bantam le 6 de Février 1606 (81), pour retourner en Hollande, où il rentra heureuſement dans le Port du Texel, après un voyage de cinq ans (82).

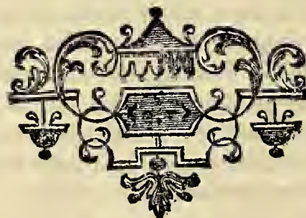
Retour de Warwyck en Hollande.

(79) Pages 682 & 683.

(80) Tout le reſte de la Relation ne contient que des détails de cette nature.

(81) Page 691.

(82) Page 697.



SECOND VOYAGE

D'ETIENNE VANDER HAGEN *aux Indes Orientales.*

Vander Hagen. II. Voyage. 1604.

Introduction.

MAlgré les hostilités & les cruels emportemens des Portugais, la Compagnie Hollandoise avoit toujours recommandé à ses Généraux de se contenir dans les bornes d'une généreuse moderation. Elle espéroit de les gagner enfin par la douceur, & de voir arriver le tems où son commerce ne seroit plus troublé par les horreurs de la guerre. Il s'est trouvé des témoins de cette vérité jusqu'au milieu de ses ennemis. L'Auteur du Journal de Vander Hagen cite une lettre de l'Evêque de Malaca au Roi d'Espagne, où ce Prélat s'exprime dans les termes suivans (83).

Témoignage en faveur des Hollandois.

» Les Portugais ont regardé la douceur des Hollandois comme un effet » de leur crainte & de l'impuissance où ils étoient de se défendre. C'est ce » qui les a rendus de jour en jour plus fiers & plus insupportables. Ainsi les » Hollandois n'ont fait que céder à la force de la nécessité, qui les a con- » traints d'employer les armes pour repousser la violence. Pourquoi se se- » roient-ils désistés de la navigation aux Indes, qu'ils avoient tant d'intérêt » à continuer ? Pourquoi n'auroient-ils pas assisté les Indiens, qu'ils ne » voyoient opprimés qu'en haine des alliances qu'ils faisoient avec eux ? » Lorsqu'ils ont vû que la persécution n'avoit pas de fin, & qu'elle ne » faisoit qu'augmenter de toutes parts au lieu de diminuer, ils ont jugé » qu'il étoit tems de faire une vigoureuse résistance, d'attaquer les Flottes » de leurs ennemis, de détruire & de confisquer leurs Vaisseaux, de se ren- » dre maîtres de leurs Forts, & d'employer toutes sortes de voies pour les » chasser de leurs anciennes possessions.

Armement considerable de la Compagnie Hollandoise.

On ne commence ici par ces réflexions que pour annoncer des expéditions sanglantes, & une guerre sans ménagement. Les grands armemens, que la Compagnie se proposa de faire chaque année, déclarerent ouvertement qu'elle ne vouloit, ni renoncer à la navigation, ni souffrir plus long-tems les insultes & les inhumanités des Portugais. Dès le mois de Décembre 1603, c'est-à-dire, un an après le départ de l'Amiral Warwyck, elle fit équiper douze Vaisseaux, (*) & l'année suivante une autre Flotte. Van der Hagen, déja célébre par le succès de son premier voyage, fut nommé pour commander ce redoutable armement.

(83) Il est fâcheux qu'on ne fasse pas connoître où se trouve cette Lettre.

(*) Les noms des douze Vaisseaux étoient 1°. pour la Chambre d'Amsterdam, *les Provinces-Unies*, Vaisseau du port de sept cens tonneaux, monté par l'Amiral, sous la conduite du Capitaine Simon *Hoen* ; l'*Amsterdam*, du même port, monté par le Capitaine Arent Claasz *Callekthuis* ; le *Gueldres*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine *Jansz Mol* ; la *Cour de Hollande*, du port de trois cens quarante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Cornelisz Schout* ; le *Delft*, du port de trois cens tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Lock* ; le *Pigeonneau*, du port de soixante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Jansz*. 2°. Pour la Chambre de Zélande, le *Dordrecht*,

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1604.

Départ. Infulte reçue aux Ifles du Cap-Verd.

Il mit à la voile avec ces forces le 18 de Décembre 1603 ; mais le mauvais tems l'ayant arrêté près de deux mois fur la côte d'Anglererre, il n'arriva que le 10 de Mars à la vûe des Ifles du Cap verd. Les Portugais de S. Jago, auxquels il fit demander des rafraîchiffemens, lui répondirènt qu'il n'y avoit dans leur Ifle que de la poudre & du plomb au fervice des Hollandois ; nouvel aiguillon de vangeance, pour un Général dont la principale enrreprife étoir d'humilier cette arrogante Nation. L'Ifle de S. Jago ne lui parut pas digne de fon reffentiment ; mais ayant mouillé le 17 d'Avril proche de Mozambique, il réfolut d'armer toutes fes chaloupes pour vifiter l'Ifle & la Forterefle. Le lendemain de leur départ, elles lui amenerent la chaloupe d'une caraque qui étoit à l'ancre fous le Fort. Tout l'équipage avoit pris la fuite, à l'exception d'un garçon de bord & d'un *Metif* qui étoient fort bleffés, & qui avoient été faits prifonniers. On apprit d'eux que la caraque attendoir dans ce lieu, depuis fept mois, l'arrivée d'autres caraques de Portugal, pour fe rendre enfemble à Goa. Le Confeil s'étant affemblé auffi-tôt, on prit le parti d'attaquer les Portugais. La caraque refifta peu, quoiqu'on fît grand feu de la Forterefle. On n'y trouva qu'une affez bonne partie de dents d'élephans. Cent cinquante hommes allerenr vifiter l'Ifle, où ils ne firent pas d'autre expédition que de brûler une maifon des Portugais. Les Caffres n'étoient pas peu épouvantés de la moufqueterie des Hollandois. Ils paroiffoient prêts à les favorifer contre leurs premiers Maîtres, qui s'étoient attiré leur haine par de continuelles tyrannies. Le 12 on mit le feu à la caraque, qui brûla proche de la Ville, à la vûe des habitans.

Vangeance que les Hollandois en tirent à Mofambique.

Mais ce leger exploit n'étoit qu'un effai. L'Amiral fe trouva dès le 21 de Septembre fur la côte de Goa, où il découvrit un bâtiment Arabe, qui venoit de la Mecque. On le prit, mais comme il n'étoit monté que par des Mores qui alloient à Corripatan, & qu'il ne s'y trouva point d'effets qui appartinffent aux Portugais, on ne fir pas difficulté de le relâcher.

Ils croifent proche de Goa.

Le 26, on mouilla devanr la riviere de Goa, à une lieue du Fort, dans le deffein d'atrendre qu'ils y vînt des bâtimens Portugais. On voyoit tous les jours quelques-unes de leurs galeres ; mais elles fe tenoient fur leurs gardes. L'Amiral s'étant plus avancé dans la riviere donna la chaffe à quatre de ces bâtimens, fans en pouvoir arrêrer un. Le 13, les Hollandois remonterent jufqu'au Fort de Bardes, où ils trouverent quelques Vaiffeaux de guerre qu'ils n'oferent attaquer, parce que le rivage étoit bordé d'une fi grande quantité de gens armés, qu'il fembloit qu'on eut donné avis aux Portugais de l'arrivée d'une Flot-

comme Vice-Amiral, du port de fept cens tonneaux, monté par le Capitaine *Hans Rymelandt* ; le *Zélande*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine *Crijn Pieterfz.* 3°. Pour la Chambre de Hoorn & d'Enchuyfe, le *Hoorn*, du port de fept cens tonneaux ; monté par le Capitaine Jean *Cornetifz Avenhorn* ; le *Medemblick*, du port de deux cens cinquante tonneaux, monté par *Dierick Claafz Moylteves* ; le *Oueft-Frife*, du port de cinq cens tonneaux, monté par Jâques *Jacobtz Clunt* ; l'*Enchuife*, du port de trois cens tonneaux, monté par Nicolas *Thijfz Cul.* Depuis ce tems-là ; c'eft-à-dire, au mois de Juillet 1604, pour la Chambre d'Amfterdam, le treiziéme Vaiffeau réputé de la même Flotte, fe nommoit le *Gouda*, du port de deux cens foixante tonneaux, monté pat le Capitaine Corneille *Herfz Brouk.* On comptoit fur toute cette Flotte douze cens hommes d'équipage, & les frais de l'équipement montoient à deux millions deux cens quatre-vingt-dix mille trois cens foixante-huit livres.

te ennemie, & que toutes leurs forces se fussent réunies pour la combattre. Vers le soir, on vit quatre galetes, auxquelles les Hollandois envoyerent quelques volées de canon, qui leur ôterent le dessein de s'approcher (84).

La Flotte se rend à Cananor.

Cependant onze Vaisseaux de guerre Portugais, qui vinrent mouiller le 14 à Goa, firent prendre à Vander Hagen la résolution de se rendre à Calecut. Le 26 il mouilla devant Cananor. Une chaloupe de la Flotte, qui s'étoit avancée au rivage pour prendre langue, tomba dans une embuscade de Portugais. L'équipage les repoussa vivement, avec la satisfaction de remarquer que les Mores ne firent aucun mouvement pour les soutenir. Les Portugais du Fort ne firent pas feu non plus de leurs remparts, & l'on apprit qu'ils avoient été retenus par la défense du Roi de Cananor. Bientôt quelques Mores, envoyés de la part de ce Prince avec une baniere de paix, se rendirent à bord de l'Amiral, & lui présenterent une lettre qui contenoit en substance; que le Roi avoit appris depuis long-tems que les Hollandois étoient ennemis jurés des Portugais; qu'il craignoit qu'étant venus si près du Fort, leur dessein ne fût de le surprendre; qu'il ne leur conseilloit pas de former cette entreprise, parce qu'il étoit en bon état & bien pourvû de munitions; que d'ailleurs ses ancêtres avoient pris depuis cent deux ans les Portugais sous leur protection, & que son intention étoit de les proteger aussi, qu'il avoit crû en devoir donner avis aux Hollandois, & que s'ils vouloient être de ses amis, comme il souhaitoit d'être des leurs, il les prioit de se retirer; qu'ils se gardassent aussi de rien attenter contre ses Isles Maldives & d'insulter les Vaisseaux de ses sujets. L'Amiral lui promit ce qu'il demandoit, & faisant lever l'ancre aussi-tôt il continua sa route vers Calecut (85).

Lettre du Roi de Cananor, qui presse les Hollandois de se retirer.

Ils se rendent à Calecut.

Le 27, il mouilla dans la rade de cette Ville, d'où il deputa *Sebastiaansz*, son Vice amiral, pour aller saluer de sa part le Samorin, qui est Roi de Calecut, & comme Empereur du Malabar. Il se trouvoit neuf fregates Portugaises dans la rade. Les chaloupes furent armées pour les attaquer. Mais les Portugais s'étant bien défendus, Hagen fut obligé d'envoyer du secours à ses gens, qui en prirent une. Quatre-vingt hommes qui la montoient se jetterent tous dans les flots & se noyerent, à l'exception de six qui furent faits prisonniers, & de trois autres qui se sauverent à la nage. On ne trouva dans la fregate que vingt-cinq barils de poudre, que les Portugais envoyoient à Ceylan. Six jours après, quatre hommes passerent à bord de l'Amiral, & le prierent, de la part du Samorin, d'aller jetter l'ancre proche du lieu où ce Prince étoit à la tête d'une armée, qu'il avoit mise en campagne contre les Portugais. On leva l'ancre pour le satisfaire. Le lendemain, les Hollandois ayant découvert dix-neuf fregates Portugaises, qui rasoient la côte, firent grand feu sur elles & les incommoderent beaucoup. Mais le calme empêcha qu'on ne put les joindre, & l'on ne sçut que des Habitans du Pays qu'elles avoient eu beaucoup de monde tué à bord. On prit, quelques jours après, deux Jonques Portugaises (86).

Traité d'alliance qu'ils font avec le Samorin.

Le Flotte s'étant approchée du lieu que le Samorin avoit marqué (87), & ce Monarque ayant fait connoître l'envie qu'il avoit de s'allier avec les Hollan-

(84) Journal du second Voyage de Vander Hagen, p. 5 & suivantes.
(85) *Ibid.* p. 7 & 15.
(86) Page 16.
(87) Page 17.

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1604.

dois par un traité, l'Amiral prit la résolution de descendre au rivage, avec un cortege convenable à son rang. Il fut reçû avec beaucoup d'honneurs & de caresses. Le traité fut conclu, & l'observation en fut jurée solemnellement. Le Samorin promettoit aux Hollandois une liberté perpétuelle de trafiquer dans tous les pays de son obéissance (88). Il les pria de porter en Hollande l'original de cette alliance, & tous ses sujets y applaudirent par de grands témoignages de joie.

1605. Ils chassent les Portugais d'Amboine.

Après d'autres courses, qui occuperent l'Amiral jusqu'au mois de Février 1605, il alla mouiller le 21 du même mois dans la baye d'Amboine, du côté du Nord; pour l'exécution d'un projet plus glorieux & beaucoup plus utile à la Compagnie. Dès le lendemain, il débarqua une partie de ses troupes, qui sans laisser aux Portugais le tems de se reconnoître marcherent droit devant leur Fort. Le Gouverneur étonné de se voir investi, envoya, dans un canot, deux Portugais à bord de la Flotte, avec une lettre pour l'Amiral. Il demandoit avec fierté ce que les Hollandois vouloient de lui, & ce qu'ils prétendoient entreprendre contre un Fort qui lui avoit été confié par le Roi d'Espagne. L'Amiral répondit qu'il étoit venu, par l'ordre du Prince Maurice, pour se rendre Maître du Fort. Cette déclaration, qui fut suivie de quelques décharges de l'artillerie contre les murs, causa tant de frayeur aux Portugais, que n'osant s'exposer à l'assaut, ils offrirent de capituler.

Capitulation du Fort.

Après plusieurs conférences, on conclut que tous les Portugais qui n'étoient pas mariés sortiroient du Fort; qu'il seroit libre aux habitans mariés de demeurer, en prêtant le serment de fidélité aux Etats Géneraux & au Prince Maurice; que chacun pourroit emporter un fusil, & que le canon, avec les autres armes & les munitions demeureroient aux Hollandois. L'Amiral étant entré dans le Fort, avec cinquante hommes, y fit arborer son étendard. Les Vaisseaux célébrerent cette conquête par des témoignages éclatans de leur joie. On trouva, dans la place, trente pieces de fonte. Le nombre des Portugais qui furent chassés du Fort & de l'Isle étoit d'environ six cens hommes, à qui les Hollandois abandonnerent deux bâtimens qu'ils avoient pris à leur Nation. Il resta dans l'Isle quarante-six familles Portugaises, qui prêterent le serment de fidélité. Cette victoire fut importante, non-seulement parce qu'elle couta peu, mais parce qu'elle assuroit à la Compagnie la possession d'une Isle, où elle désiroit depuis long-tems de se voir bien établie. Le Fort fut pourvu de tout ce qui étoit nécessaire à sa conservation, & muni d'une garnison considérable, sous le commandement de Frederic Houtman (89).

Vander Hagen se rend à Tidor.

Les desseins de l'Amiral le conduisirent ensuite à Tidor. Il avoit appris, d'un Amiral Anglois, que le Roi de cette Isle s'étoit engagé par serment à secourir les Portugais; mais d'autres recits l'ayant informé qu'ils manquoient de poudre, il alla mouiller le 2 de Mai devant le Palais même du Roi, avec lequel il se proposoit d'avoir quelque explication. A peine eut-il laissé tomber ses ancres, qu'il découvrit fort près de la terre deux caraques, entre deux retranchemens qui pouvoient servir à leur défense. Il commença par faire sommer le Fort; mais ceux qui le gardoient ayant répondu qu'ils étoient résolus de se battre jusqu'à la derniere extrêmité, il prit le parti de tourner ses premiers

(88) *Ibid.* & p. 18.

(89) P. 73 & 74. L'Auteur du Journal ne parle point du Fort Hollandois qui avoit été bâti par Wolphart Harmansen.

efforts

efforts sur les deux caraques. Le Vice-amiral & *Ganſz Mol*, Capitaine du *Gueldres*, qui reçurent ordre de s'avancer de ce côté-là, firent d'abord un feu terrible, auquel les Portugais des deux retranchemens & des caraques répondirent aſſez bien. Mais deux chaloupes Hollandoiſes, qui pénétrerent au travers d'une grêle de boulets & de balles, aborderent les caraques, & s'en ſaiſirent après une heure de combat. La plus grande partie des équipages s'étant jettée à la mer avoit mis auparavant des méches aux poudres. La fortune, qui veilloit pour les Hollandois, fit appercevoir le danger à quelques-uns de leurs gens, lorſqu'un moment plus tard il auroit été impoſſible d'y remédier. Ils n'avoient perdu que trois hommes dans une action ſi vive; mais ils y eurent dix-ſept bleſſés. Leur butin ſe reduiſit à ſept pieces de canon de fonte. Dans le chagrin qu'ils en reſſentirent, ils mirent le feu aux deux caraques & les abandonnerent aux vagues (90).

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1605.

Il prend deux caraques Portugaiſes.

Cette perte ne determina point les Portugais à livrer le Fort. Ils parurent ſi fermes dans la réſolution de ſe défendre, que l'Amiral prit le parti d'aller conſulter le Roi de Ternate ſur la maniere de les attaquer. Il ne fit pas même difficulté de lui demander du ſecours; mais ce Prince, qui avoit beſoin de quelques jours pour raſſembler ſes troupes, conſeilla aux Hollandois de ne rien précipiter, parce qu'on avoit eu connoiſſance que les Anglois avoient vendu aux Portugais de la poudre, du plomb, du vin & des vivres (91). Pendant que le Roi de Ternate faiſoit ſes préparatifs, on fit ſolliciter le Roi de Tidor de ne prendre aucune part à cette affaire & de laiſſer les Hollandois & les Portugais vuider leur querelle, en lui promettant qu'à cette condition le Roi garderoit la même neutralité. Il y conſentit. Le 14 de Mai, cent cinquante Hollandois deſcendirent à terre ſous le commandement du Capitaine *Mol* & d'un Officier Zélandois nommé *la Derre*. Ils marcherent vers deux Villages, l'un ſitué au Nord & l'autre au Sud, qui appartenoient aux Portugais, & les brûlerent. Le Roi de Ternate, qui étoit venu avec 14 caracores, montés chacune de cent quarante hommes, deſcendit au rivage, accompagné de cinq cens, autant pour être ſpectateur du combat que pour contenir le Roi de Tidor (92).

Siége du Fort.

Les Rois de Ternate & de Tidor promettent de demeurer neutres.

Cependant la Flotte s'étant avancée au Nord du Fort avoit déja commencé à faire jouer l'artillerie; & Mol, avec ſes cent cinquante hommes, faiſoit ſes approches à la faveur du feu. Il fit conſtruire un retranchement de tonneaux remplis de terre, qui fut promptement achevé. Ses gens tirerent delà ſur la place. Mais les aſſiégés ne lui cauſant pas moins d'incommodité qu'ils n'en recevoient, il jugea que ſon entrepriſe devoit être pouſſée avec d'autant plus de vigueur, que des matelots ne ſont pas propres à ſoutenir long-tems un combat de terre. La nuit s'approchoit, il prit avec lui deux hommes réſolus, pour aller viſiter dans les ténébres tous les côtés de la place. Une breche qu'il y découvrit lui parut ſuffiſante. Il donna auſſi-tôt ſes ordres pour l'aſſaut.

Conduite & courage du Capitaine Mol.

(90) Pages 76 & ſuiv.

(91) Ce fut le ſujet d'une grande querelle entre les Anglois & les Hollandois. Elle ſe termina par une ſomme conſidérable que l'Angleterre conſentit de payer à la Compagnie de Hollande à titre de dédommagement. *Voyez* l'Introduction au premier Voyage de la Compagnie.

(92) Page 76.

VANDER. HAGEN. II. Voyage. 1605.

Assaut des Hollandois.

Mol entre par la bréche.

Dès la pointe du jour, les deux Capitaines s'avancerent avec leurs gens jusqu'au pied du Fort, & leur marche se fit avec tant de précaution que l'ennemi n'en eut aucune défiance. Les Vaisseaux avertis de leur résolution ne cesserent pas de tirer jusqu'au moment de l'assaut, qu'on leur fit connoître en élevant un étendard. A ce signal, le feu ayant cessé, Mol s'approcha de la bréche, sa demi-picque dans une main, & dans l'autre une enseigne. Il y trouva beaucoup de resistance ; mais après un combat long & opiniârre, il entra dans la place avec sept hommes. Les Portugais qu'il avoit forcés de se retirer dans la tour firent de-là un feu terrible. Ils jetterent tant de grenades & d'autres feux d'artifices sur ceux qui entroient dans le Fort, que l'enseigne de Mol en fut brûlée. Les sept braves, qui l'avoient si bien secondé jusqu'alors, en conçurent tant d'effroi, qu'ayant pris le parti de se retirer, ils le mirent dans la nécessité de suivre leur exemple. Mais, en sortant par la bréche, il eut le malheur de tomber & de se casser une jambe. Quelques-uns de ses gens vouloient l'emporter. Il rejetta leur secours ; & sans aucune attention pour sa vie, il rappella toutes ses forces pour exciter leur courage & les presser de retourner à l'assaut. Cependant un homme robuste le chargea sur ses épaules & l'emporta malgré lui (93). Dans la premiere chaleur de l'attaque, un des deux Capitaines dont les caraques avoient été brûlées s'étoit présenté devant lui, armé de toutes pieces & l'avoit voulu percer d'un coup d'épée. Mais Mol ayant détourné le coup avec sa demie picque, un de ses mousquetaires, qui s'avança heureusement, cassa la tête au Portugais d'un coup de fusil (94).

Comment on lui sauve la vie.

Les Hollandois ranimés par les exhortations de leur chef retournerent à l'assaut, & renouvellerent tous leurs efforts, mais avec si peu de succès, qu'ils furent poussés jusqu'à la moitié du chemin de leur retranchement. Cette confusion n'auroit fait qu'augmenter, si le hazard ne les eut mieux servis que leur courage. Les Officiers des Vaisseaux voyant leurs gens maltraités firent recommencer le feu de l'artillerie. Un boulet, tiré du *Gueldres* contre la Tour, tomba sur la poudre & fit sauter la Tour en l'air avec environ soixante-dix hommes qui la gardoient. Ce terrible accident, qui jetta les assiégés dans la consternation, releva les esperances des Hollandois. Ils retournerent à l'assaut pour la troisiéme fois. Les Portugais perdirent courage & demanderent quartier. Aussitôt les gens du Roi de Ternate, qui n'avoient été que spectateurs, accoururent pour piller, & détruisirent tout ce qu'ils craignirent de ne pouvoir emporter, jusqu'à mettre le feu dans une Tour de pierre qui étoit remplie de girofle. Envain les Hollandois s'efforcerent d'arrêter cette brutalité (95).

Accident qui force les Portugais de se rendre.

Ils sont entiérement chassés des Moluques.

Une conquête de cette importance ne couta que deux hommes aux vainqueurs ; mais ils eurent sept blessés, sans y comprendre le Capitaine *Mol*. Les Portugais perdirent soixante-treize hommes. La plupart des femmes & des enfans s'étoient retirés dans une maison forte, sur une haute montagne qui n'étoit pas loin du Fort. Comme on n'y pouvoit monter que par un sentier fort étroit & presqu'inaccessible, il ne falloit espérer de le prendre que par la famine & par la disette d'eau. Mais lorsqu'on eut offert, à ces fugitifs, des bâtimens pour se retirer, ils s'embarquerent avec ceux du Fort, au nombre de cinq cens personnes, dans le dessein de se rendre aux Philippines. L'Auteur du Journal

(93) Page 78. (94) *Ibidem.* (95) Page 79.

reconnoît que sans l'heureux accident qui mit le feu aux poudres, il y a peu d'apparence que la victoire eût été pour les Hollandois. Ils détruisirent le Fort, après l'avoir vuidé par le pillage, & les Portugais se virent ainsi chassés de toutes les Moluques (96). Le *Gueldres* & le *Goude*, richement chargés de leurs depouilles, reprirent la route de Hollande, pour y porter cette agréable nouvelle (97).

Vander Hagen. II. Voyage. 1605.

Voyage de Commerce.

L'Amiral s'étant rendu à Bantam avec le reste de sa Flotte, entreprit l'année suivante un voyage de pur commerce à la côte de Coromandel & dans quelques autres parties des Indes. Quoique toutes les circonstances en ayent été soigneusement recueillies par un Commis de son bord, nommé *Pavan Solt*, elles n'offrent rien qui convienne à ce Recueil. Mais on y trouve quelques éclaircissemens sur une expédition Angloise de la même année, qui nous apprennent à donner son véritable nom à *Michelburne*, que les Auteurs de nos premiers Tomes ont rangé hardiment au nombre des Voyageurs (98). C'étoit un Pirate, qui ne causa pas moins de chagrin aux Hollandois qu'aux Indiens.

Eclaircissement sur Michelburne.

» Le 7 de Novembre, dit l'Auteur du Journal, nous vîmes passer près de » notre bord deux Vaisseaux Anglois qui venoient de Priaman, où ils avoient » enlevé un bâtiment Guzarate, chargé de marchandises de la Chine, de bois » d'Aigle, d'environ cinquante pieces de draps cramoisis, &c. Cependant les » Guzarates avoient un passeport du Général Anglois *Middleton*, qu'ils pré- » senterent au Commandant des deux Corsaires; mais l'ayant jetté à ses pieds » d'un air méprisant, il leur répondit qu'il étoit aussi grand maître que le Gé- » néral Middleton, & la cargaison n'en fut pas moins enlevée. Ce rapport nous » fut fait par *Aert Cornelisz Ruyl*, qui étoit alors à Priaman avec un yacht » Hollandois. Il ajouta que les Anglois lui avoient déclaré à lui-même qu'ils » étoient venus pour ruiner le commerce. Leur Commandant se nommoit » Michelburne; & son Vaisseau qui étoit d'environ deux cens tonneaux, por- » toit soixante-dix hommes & vingt canons de fonte. Le second, qui étoit » aussi sous ses ordres, n'avoit que quatorze hommes d'équipage & deux pie- » ces de petit canon. Il croisoit particulierement sur les Vaisseaux de la Chine; » ce qui affligeoit beaucoup les Hollandois, parce que les Chinois & les In- » diens ne mettoient encore aucune distinction entr'eux & les Anglois, & » soutenoient constamment que c'étoit une même Nation. D'ailleurs le Général » Middleton, avant son départ de Bantam, avoit publié que c'étoient les Hol- » landois qui avoient pris le Vaisseau Guzarate; & n'ayant pas eu honte de » les charger de cette guerre, il avoit pris occasion, pour donner du credit » à son imposture, de ce que le *Gueldres* & le *Goude* avoient relâché à » Priaman (99).

Ces plaintes semblent justes; mais l'Auteur avoit oublié que dans le cours de sa relation il expose les Hollandois aux mêmes reproches, par le recit d'une infinité de violences qu'ils exercerent contre les Indiens (1), sous le double

(96) *Ibid.* Ils revinrent à Tidor après le départ des Hollandois.

(97) *Ibid.*

(98) Il est nommé *Michelborne* dans le Journal, & toujours avec le titre de Pyrate & de Corsaire. *Voyez sa Relation au premier Tome de ce Recueil.*

(99) Pages 81 & suiv.

(1) Tout le reste du Journal en est rempli.

Vander Hagen. II. Voyage. 1605.

prétexte de quelques hostilités qu'ils avoient essuyées à Palimbam, & de chercher, dans tous les bâtimens qui tomboient entre leurs mains, des marchandises qui appartinssent aux Portugais. Ces courses & ces rapines, qui durerent environ deux ans, contribuerent beaucoup à leur faire une riche cargaison, avec laquelle ils retournerent en Hollande vers la fin d'Avril 1608.

VOYAGE

DE CORNEILLE MATELIEF aux Indes Orientales.

C. Matelief. 1605. Introduction.

On a vû jusqu'ici les Hollandois établis à Bantam, par la reconnoissance que cette Ville devoit à leurs services; maîtres des commerces de Banda, d'Amboine, de Ternate, de Tidor, par l'expulsion des Portugais ; liés par des traités avec les Rois de Calecut, de Johor, de Bisnagar & quantité d'autres Princes ; occupés à s'ouvrir l'entrée de la Chine par leurs négociations secretes & par leur adresse à profiter des évenemens ; presque toujours supérieurs aux Portugais par les armes, & beaucoup plus habiles ou plus heureux dans toutes les entreprises de guerre & de commerce. Tant de succès ne peuvent passer néanmoins que pour les premiers essais d'une Compagnie, qui comptoit à peine trois ans depuis sa véritable origine. Pendant que ses Amiraux & ses Facteurs jettoient les fondemens de sa puissance dans les Indes, ses Directeurs s'occupoient en Hollande à former de nouveaux plans sur ces heureuses opérations. Ils regardoient la haine des Portugais comme leur plus grand obstacle. Ce n'étoit pas assez de les avoir humiliés. Leur ruine étoit jurée à la bourse d'Amsterdam, & toutes les Flottes qu'on verra partir désormais du Texel, contribueront par quelque entreprise éclatante à l'exécution de ce projet. Si la fortune paroît quelquefois leur manquer, le courage & la prudence ne les abandonnerent jamais.

Nouvelle Flotte & ses forces.

Corneille Matelief (2) fut choisi, en 1605, pour commander en qualité d'Amiral une Flotte d'onze Vaisseaux, montée d'environ quatorze cens hommes (3). Quoique l'Auteur du Journal n'explique pas quelles étoient particulierement ses instructions (4), on recueille de son recit que les deux principales portoient l'ordre d'attaquer les Portugais sur terre & sur mer, & de faciliter l'ouverture du Commerce à la Chine. Les Isles du Cap Verd & d'Annobon avoient insulté plus d'une fois le pavillon Hollandois. Matelief ayant mouillé le 4 de Juillet, dans la rade de l'Isle de Mai, résolut d'y mettre à l'épreuve la disposition des habitans. Il fit descendre cent cinquante hommes, qui lui amenerent le lendemain un vieillard Portugais, banni pour un meur-

Matelief met les Portugais à l'épreuve aux Isles du Cap Verd.

(2) Il est fâcheux que les Auteurs des Journaux ne fassent pas mieux connoître tous ces braves Hollandois, auxquels on ne peut refuser la qualité de grands hommes.

(3) Le Vaisseau Amiral se nommoit l'*Orange*. Les frais de l'équipement montoient à près de deux millions.

(4) Il dit que l'Amiral, avant que de les lire au Conseil, fit jurer à tout le monde de les tenir secretes & de les exécuter.

C. Matelief. 1605.

tte, mais à qui l'âge & son châtiment sembloient avoir inspiré de meilleures inclinations. Il étoit chargé d'offrir, aux Hollandois, la paix & des rafraîchissemens de la part du Gouverneur. L'Amiral lui répondit qu'il dépendoit des habitans de n'être pas insultés; qu'il ne leur demandoit de l'eau & des vivres qu'à des conditions raisonnables; mais que si ses gens recevoient la moindre insulte, il ruineroit l'Isle & feroit passer au fil de l'épée tous ceux qui auroient le malheur de s'y trouver (5).

Les Insulaires deviennent traitables.

La Flotte devoit séjourner quinze jours dans cette rade, pour y attendre deux Vaisseaux, qui étoient partis les derniers. Matelief fit faire pendant la nuit huit feux dans l'Isle, & le lendemain quinze ou seize, pour ôter aux Portugais de S. Jago la connoissance de son dessein & de ses forces. Observons, pour expliquer cette conduite, que c'est un ancien usage, dans l'Isle de Mai, d'y faire autant de feux qu'on y voit relâcher de Vaisseaux, afin que sur cet avis les Insulaires de S. Jago prennent des mesures, soit pour l'attaque ou la défense. Comme l'intention de l'Amiral n'étoit pas de chercher querelle, & qu'il auroit même regreté d'être interrompu dans de plus grands desseins, il ne permit à ses gens d'aller à la chasse aux boucs qu'avec une escorte bien armée. On tua bien mille de ces animaux; mais ce n'étoit pas un excellent mets. La sécheresse, qui regnoit alors dans l'Isle, les rendoit moins bons qu'ils ne sont ordinairement. Vers la fin du mois d'Août, lorsque les vents du Sud commencent à soufler, & qu'ils amenent de grandes pluies, l'herbe croît dans ces Isles, les Boucs s'engraissent, & l'on en tue beaucoup au mois de Décembre, pour les saler & les envoyer à Madere. Les peaux se transportent en Portugal. Dans les bonnes années, on en tue quelquefois près de douze mille (6).

Effet de leur crainte.

Ceux qui allerent à la chasse trouverent un petit Village d'environ vingt maisons, mais sans aucun habitant. Un peu plus loin, ils rencontrerent deux femmes Négres, qui leur dirent que tous les autres Insulaires s'étoient retirés dans les montagnes. L'Amiral, assez content de leur tranquillité ou de leur frayeur, partit le 18 de Juillet, sans aucun dessein de chercher des ennemis si faciles à dissiper. Cependant ayant trouvé les vents du Sud par les onze degrés, quoique ceux qui partent de bonne heure de Hollande ne les trouvent ordinairement que par les deux, trois ou quatre degrés, il se vit jetté dans le golfe d'Afrique, d'où se remettant tantôt au large, tantôt à louvoier, toujours dans la crainte de donner sur les bancs, il passa la Ligne le 25 d'Août, & le 27 il se trouva devant l'Isle d'Annobon. Il résolut d'y relâcher, quoiqu'il en eût abandonné le dessein. Le scorbut commençoit à se repandre dans tous les Vaisseaux. Quelques-uns avoient besoin de lest. D'ailleurs la vûe de cette Isle, où les Hollandois avoient essuyé tant d'outrages & n'avoient jamais rien obtenu que par la force, renouvella dans le cœur de Matelief tous les ressentimens qu'il avoit étouffés au Cap Verd.

L'Amiral relâche malgré lui à l'Isle d'Annobon.

Il entra dans la rade le 7 de Septembre. Une chaloupe qui se rendit au rivage lui rapporta que les Insulaires avoient pris l'épouvante & s'étoient retirés dans les montagnes. Ils y avoient emporté jusqu'aux ornemens de leurs Eglises. Cependant on avoit vu un corps d'environ cinquante Négres, commandés par deux Blancs qui avoient offert avec beaucoup de moderation tous

(5) Journal de Matelief, p. 192 & suiv.

(6) Page 195.

C.MATELIEF. 1605.

les rafraîchiſſemens qui ſe trouvoient dans leur Iſle. Mais ils demandoient auſſi que les habitans ne fuſſent point insultés, & qu'on ne fît aucun tort à leurs bananes ni aux arbriſſeaux qui portent le coton (7).

L'Amiral donna ordre, à tous les équipages, de prendre de l'eau & de la pierre; avec la précaution néanmoins de faire garder l'aiguade par un détachement de trois cens hommes. Il fit dire au Commandant que s'il ne vouloit pas que les Hollandois ſe repandiſſent en troupes dans ſon Iſle, il falloit qu'il envoyât lui-même ſur le rivage les proviſions dont la Flotte avoit beſoin. On vit venir auſſi-tôt des femmes, qui apporterent toutes ſortes de fruits. Un jour de Dimanche, il ſe fit à terre deux Sermons, auxquels quantité de Négres & de Mulâtres eurent la curioſité d'aſſiſter. Ils furent étonnés de l'attention qu'ils remarquerent dans l'auditoire, » ſur-tout d'entendre parler de la foi en J. C. & de ſa mort ſous Ponce Pilate; car ils étoient perſuadés, comme ils le dirent enſuite à l'Amiral, que lui & tous ſes gens étoient Lutheriens, qu'ils croyoient au diable & l'adoroient, & qu'ils ne connoiſſoient pas même le nom de Dieu & de J. C. (8) Matelief ayant retenu deux des principaux Negres à diner avec lui, le Gouverneur Portugais en parut mécontent, & s'en plaignit comme d'une démarche qui pouvoit lui devenir fort nuiſible. Ce reproche fit connoître avec quelle hauteur il traitoit ces Inſulaires, & qu'il n'auroit pas été difficile de les porter à la révolte. On tira d'eux, dans l'eſpace de huit jours, plus de deux cens mille oranges, & ſoixante-ſeize porcs, qui ne couterent chacun qu'une chemiſe ou un chapeau, c'eſt-à-dire, la valeur de trente ſous. L'Amiral fit préſent au Gouverneur d'une piece de velours des Indes, qui lui inſpira tant de reconnoiſſance, qu'après avoir promis de ne plus inſulter les Vaiſſeaux de la Nation Hollandoiſe, il ajouta qu'à l'avenir il auroit moins d'égard pour les ordres de ſon Roi, & plus d'attention pour ſes propres interêts (9). Ainſi les Hollandois commencerent à ſe flatter que l'Iſle d'Annobon deviendroit une retraite paiſible pour leurs Vaiſſeaux.

Opinion que les Portugais inſpirent aux Négres.

Le Gouverneur d'Annobon ſe laiſſe gagner.

Ils remirent à la voile le 15 de Septembre. Les vents de Sud-Eſt, qu'ils trouverent trop tôt, les ayant empêchés de relâcher à l'Iſle de Romeros, ils mouillerent le premier de Janvier 1606 à la rade de l'Iſle de Maurice, où ils rencontrerent l'Amiral Vander Hagen, qui étoit parti de Bantam depuis un mois. Matelief apprit de lui l'état des affaires des Indes, c'eſt-à-dire, la priſe des Forts d'Amboine & de Tidor, l'alliance des Hollandois avec divers Princes, ſur tout avec le Samorin de Calecut, auquel Vander Hagen s'étoit engagé à donner du ſecours par mer pour s'emparer de Cochin, à condition que cette place ſeroit remiſe entre les mains des Hollandois. A l'égard de Malaca, qui faiſoit le principal objet du voyage de Matelief, quoiqu'il tînt encore ſes vûes ſecretes, Vander Hagen ne lui donna point des nouvelles agréables. Il lui avoua qu'avec tous ſes efforts il n'avoit pu trouver le moyen d'y faire une deſcente; qu'André Furtado de Mendoza, qui y commandoit depuis ſix ans, avoit commencé à fortifier la Ville & l'avoit munie de remparts; que dans la derniere revue ſes troupes montoient à huit mille hommes; enfin que les Portugais paroiſſant tourner tous leurs ſoins à la défenſe de cette place, il

1606.

Rencontre de Matelief & de Vander Hagen.

Inſtruction ſur l'état des Indes.

(7) Pages 195 & 196. (8) Pages 196 & 197. (9) Page 197.

falloit en attendre une vigoureuse resistance. Il ajouta que Furtado s'étoit cru assez fort pour déclarer la guerre au Roi de Johor, allié des Hollandois, & qu'il le tenoit actuellement assiégé (10).

Politique de Matelief pour dispo- ser ses gens à l'o- béissance.

Matelief, sans s'ouvrir encore sur ses vûes, se contenta d'annoncer un grand dessein, par des prieres générales qu'il ordonna sur toute sa Flotte. Il leva l'ancre le 27. Deux mois d'une heureuse navigation le rendirent à la vûe du Cap d'Achin, dans l'Isle de Sumatra. Là, se trouvant si proche de l'objet de sa commission qu'il ne pouvoit differer plus long-tems à s'expliquer, il crut que la prudence l'obligeoit à quelques précautions, parce que les équipages ne s'étant engagés qu'à servir sur mer, il ne pouvoit rien tenter sur terre sans leur consentement. Quelques expressions équivoques, qu'il avoit lâchées comme au hazard, avoient déja excité des murmures (11). La crainte de trouver une résistance ouverte le fit recourir à des voies indirectes, qui lui reussirent. Au lieu d'employer l'autorité pour déclarer ses ordres, il fit publier les deux articles suivans :

» Que l'article du Reglement (12) qui n'attribuoit aux équipages que 4 » pour cent du butin, ne seroit entendu que du butin fait sur mer, & ne » seroit pas tiré à conséquence pour ce qui se feroit par des ordres particu- » liers qui pouvoient être contenus dans des instructions secretes & regarder » la terre ; que par cette raison, on ne s'arrêteroit pas à ce qui pouvoit avoir » été reglé pour le pillage, sous quoi l'on comprendroit tout ce qui pourroit » être pris, & qui seroit de qualité à pouvoir y être raisonnablement com- » pris.

» Que si l'on pouvoit prendre d'assaut la Ville de Malaca, elle seroit aban- » donnée au pillage, suivant les loix de la guerre ; mais que si elle se ren- » doit par un traité, la capitulation se faisant suivant l'état des affaires, on » ne laisseroit pas de faire un si bon parti aux équipages qu'ils auroient lieu » d'être contens ; mais que de leur côté ils seroient obligés à l'avenir d'ob- » server la discipline militaire, telle que l'Amiral la jugeroit nécessaire pour » l'exécution de ses projets (13).

Ces promesses, qui établissoient la récompense avant que de proposer le travail, furent entendues & acceptées avec beaucoup de satisfaction. Ensuite, à la priere de tous les Capitaines, l'Amiral accorda un pardon général de toutes les fautes qui pouvoient avoir été commises, & ceux qui étoient aux fers obtinrent la liberté. Cette douceur acheva de gagner tout le monde (14).

La Flotte arrive devant Malaca.

On remit à la voile ; &, le dernier jour d'Avril, toute la Flotte se trouvant rassemblée à une demie lieue de Malaca, l'Amiral ne balança plus à montrer cette Ville, comme le lieu où il devoit faire le premier essai de son nouveau Reglement.

Premieres hostilités.

Il fit armer aussi-tôt les chaloupes, pour attaquer quatre Vaisseaux, qui s'étoient échoués sous la Ville, aussi près qu'ils l'avoient pu. Ils furent pris sans résistance. On n'y trouva rien à piller, mais on les brûla. Une espece de petard, qu'on eut l'imprudence d'y laisser dans cet incendie, tua trois Hollandois & en blessa dix-neuf. Quelques tonneaux d'arrack qui se trouvoient sur le même bord leur avoient fait mépriser le peril. Ceux qui

(10) Pages 198 & 201.
(11) Page 201.
(12) Il se nomme l'*Artykel-brief*.
(13) Page 202.
(14) *Ibidem*.

C.MATELIEF. 1606.

échapperent sans blessure en apporterent quelques flacons à l'Amiral ; mais il les fit jetter sur le champ dans la mer, avec un reproche adroit, qu'il crut capable d'arrêter une autre fois leur intempérance : *Quelle témerité*, leur dit-il, *de boire d'un breuvage que nos ennemis peuvent avoir empoisonné* (15) ? Les Vaisseaux qui furent détruits étoient, l'un, du port de quatre cens tonneaux, le second, de deux cens, & les deux autres chacun de 160. On tira inutilement quelques coups de canons de la Ville, sur ceux qui avoient été chargés de cette expédition. Le soir du même jour, l'Amiral fit partir deux hommes dans une chaloupe, pour aller porter au Roi de Johor la nouvelle de son arrivée, & lui communiquer la résolution que les Hollandois avoient formée d'entreprendre le siege de Malaca.

Cette importante entreprise, la premiere qui ait menacé l'Empire Portugais dans un de ses principaux établissemens, & qui fut accompagnée d'ailleurs de plusieurs combats terribles entre les Flottes des deux Nations, mérite un détail que je n'accorde guères aux expéditions de cette nature (16).

Le siége est déclaré.

L'Amiral ayant assemblé le Conseil géneral, ne dissimula plus qu'il avoit ordre d'employer toutes ses forces pour enlever aux Portugais un de leurs plus importans boulevards, & pour y établir la Compagnie Hollandoise. On résolut de s'approcher de la Ville jusqu'à la portée du mousquet, & de commencer aussi-tôt à la canoner. Quelques observations avoient fait juger qu'à cette distance on seroit encore sur cinq brasses d'eau. Mais après s'être avancés jusques sur deux brasses & demie, il se trouva que les pieces de demi-calibre ne pouvoient encore porter jusqu'aux murs. Cependant les plus grosses pieces porterent dans la Ville, endommagerent plusieurs maisons, & ruinerent quelques parties du parapet. On tira aussi du côté de la Ville ; mais le seul coup qui porta jusqu'à la Flotte fut un boulet de vingt-sept livres, qui entra dans un Vaisseau sans y causer aucun mal. Un coup des Hollandois donna dans l'Eglise de S. Paul, qui étoit celle des Jésuites (17).

Préparatifs des assiégeans.

Pendant que le canon jouoit, l'Amiral détacha quatre chaloupes, avec ordre de visiter le côté septentrional de la Ville, & de chercher un lieu favorable pour la descente des troupes. Son dessein étoit de s'emparer du Fauxbourg. Mais le terrein fut trouvé si mou, que cette difficulté parut difficile à surmonter. D'ailleurs deux cens hommes armés se présenterent sur le rivage, & l'on découvrit autour des maisons quantité de palissades, qui en rendoient l'accès dangereux. Matelief prit le parti de faire dresser une batterie de deux pieces de vingt-quatre dans l'Isle que les Portugais nomment *Ilha das Naos*, qui étoit plus proche de la Ville que les Vaisseaux ; dans la vûe d'envoyer deux chaloupes, à la faveur de cette batterie, pour reconnoître le bout occidental de la Ville, & pour donner tout à la fois le change aux ennemis, en les rendant incertains du côté par lequel on se proposoit de les attaquer. Cette Isle n'est pas plus grande que la place d'Amsterdam, où la maison de Ville est située, & n'est pas tout-à-fait à la portée du canon de demi calibre des murs de Malaca. On y mit trente hommes pour le service & la garde des deux pieces. Ceux qui étoient allés visiter le côté méridional de la Ville, ayant rapporté que le terrein étoit encore plus bourbeux que de l'autre, on revint à

Ilha das Naos.

(15) Page 203. (16) Pages 204 & suiv. (17) Page 203.

l'idée

l'idée de faire la descente du côté du Nord (18). Cependant lorsque tout y fut préparé, on remit en déliberation au Conseil si c'étoit le meilleur parti qu'on pût embrasser. Ceux qui ne l'approuvoient pas représentoient » que l'armade » de Goa étoit attendue; qu'elle seroit assez nombreuse pour obliger les Hollandois de lui opposer toutes leurs forces; que s'ils pouvoient la battre, » Malaca, qui demeureroit sans secours, ne feroit plus qu'une foible résistance : » qu'au contraire, si l'armade paroissoit tandis qu'on seroit à terre, il faudroit » nécessairement se retirer, & laisser la Ville pour retourner à bord; qu'il n'y » avoit pas d'apparence que la place se rendît, aussi long-tems qu'elle attendroit du secours; qu'en supposant même qu'on en devînt maître avant l'arrivée de l'armade, ce ne pouvoit être sans s'affoiblir; & qu'on s'exposeroit » par conséquent au risque de perdre & la Ville & les Vaisseaux, puisqu'il » ne resteroit pas assez de monde pour garder la place, & pour se mettre en » état de résister en même-tems aux forces supérieures qui viendroient attaquer la Flotte. Ils concluoient qu'on devoit attendre la réponse du Roi de Johor, & s'assurer du secours qu'on pouvoit esperer de ce Prince, parce qu'on en recevroit peut-être assez pour surmonter les obstacles qui se présentoient, & pour faire tête à l'armade; après quoi l'on iroit à l'assaut, avec plus de confiance au succès (19).

C. Mateliief. 1606.

Conseil Hollandois.

Ceux qui se déclaroient pour la descente convenoient qu'il falloit s'attendre à l'arrivée de l'armade; mais ils prétendoient que le tems en étoit incertain, & que peut-être n'arriveroit-elle que dans quatre ou cinq mois; que la Ville étant encore peu fortifiée par l'un de ses côtés, il ne falloit pas donner le tems au Gouverneur de la rendre plus capable de défense; que la plus grande partie de la garnison n'étoit pas composée de Portugais, mais de Négres, c'est-à-dire, d'ennemis foibles & timides, qui ne feroient pas beaucoup de résistance s'ils étoient poussés sans avoir le tems de se reconnoître, au lieu que le délai pouvoit dissiper leur frayeur & ranimer leur courage; qu'au contraire les équipages Hollandois pouvoient se rebuter & changer de résolution; que loin de considérer la garde de la Ville comme un obstacle à la défense des Vaisseaux, ils soutenoient que la Ville serviroit elle-même à les défendre lorsqu'on en seroit en possession; que les Vaisseaux Portugais tirant plus d'eau que ceux de Hollande ne pourroient s'approcher si près des murs, & que si l'armade étoit assez forte pour obliger les Hollandois de se tenir sur la défensive, ils seroient toujours à couvert sous le canon de la place : que suivant les avis qu'on avoit déja reçus, le Roi de Johor n'étoit pas en état de donner de puissans secours; que si la descente ne se faisoit pas promptement, il ne falloit pas esperer qu'elle se pût jamais faire; enfin qu'il n'étoit pas certain non plus qu'après la défaite de l'armade, la Ville se crût perdue & cessât de résister, parce qu'il n'y avoit nulle apparence que si proche d'une côte favorable aux Portugais, la victoire pût être assez complete pour leur ôter les moyens de donner du secours à la Ville par leurs fustes & leurs galeres.

La pluralité des voix fut pour le premier de ces deux avis, & la descente fut différée jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'on attendoit du Roi de Johor (20).

Résolution du Conseil.

(18) *Ibidem.* (19) Pages 206 & 207. (20) Page 208.

C. Matelief. 1606.

Le jour suivant, qui étoit le 2 de Mai, on tira quelques volées de canon qui ne porterent point jusqu'à la Flotte; & pour chaque coup l'Amiral en renvoya deux, qui causerent beaucoup de désordre dans la Ville. Les habitans brûlerent leur Fauxbourg méridional, parce que la batterie qu'on avoit dressée dans l'Isle leur fit juger que l'attaque se feroit de ce côté-là. Matelief avoit fait poster au Nord quatre chaloupes à voiles, sur lesquelles ils tirerent avec peu de succès. Cette garde lui avoit paru nécessaire pour couper le passage à quelques pyrogues, qui rasant la côte avoient trouvé le moyen d'entrer dans la Ville & d'en sortir. Il y joignit ensuite une grande chaloupe à rames, qui prit une pyrogue chargée d'Indiens, dans laquelle on ne trouva que deux pierriers de fonte & deux hallebardes. Mais les hommes qu'elle portoit s'étant jettés à la mer, on en retira un Négre blessé, qui se disoit pêcheur & qui fut mené à bord de l'Amiral. Il raconta que le canon avoit tué dix hommes dans la Ville, & qu'il en avoit blessé d'autres; qu'on attendoit chaque jour l'armade de Goa, avec le Viceroi & l'Archevêque, pour se remettre en possession des Moluques & combattre le Roi de Johor: que la place étoit mal pourvue de vivres, mais assez bien munie de canon & de poudre; qu'on n'y comptoit pas plus de quatre-vingt Portugais, & que le reste de la garnison, au nombre d'environ trois mille hommes, étoit composé d'Esclaves & de Malais; qu'il ne restoit personne dans le fauxbourg de *Compochin*, dont les habitans s'étoient retirés dans la Ville, & que de tous les lieux voisins on y avoit porté quantité de marchandises (21).

Informations qu'on reçoit d'un Negre.

Le lendemain, deux pyrogues de Johor, qui en étoient parties depuis cinq jours, se présenterent à l'Amiral. Elles étoient commandées par le Sabandar de Sincapur, qui se nommoit *Seri Raja Nugara*. Dans l'entretien qu'il eut avec Matelief, il lui dit que le Roi son maître ayant appris qu'on avoit vû arriver devant Malaca une Flotte qu'on croyoit Hollandoise, l'envoyoit pour s'informer de la verité; qu'il avoit rencontré, dans sa route, la chaloupe que l'Amiral avoit dépêchée à Johor; qu'aussi-tôt que le Roi la verroit paroître, on pouvoit compter qu'il partiroit avec vingt fustes & trente galeres pour venir joindre la Flotte (22), & que pour hâter cette heureuse jonction par son rapport, il alloit retourner vers ce Prince avec ses deux pyrogues. Il confirma aussi ce qu'on avoit appris de l'armade & des desseins du Viceroi, qui la commandoit en personne (23).

Le Roi de Johor députe à la Flotte.

Dans le même tems, deux barques, chargées d'Indiens, ayant passé au Sud des batteries entrerent dans la place à la vûe des Hollandois. Elles furent suivies le soir de deux autres, qui ne passerent pas moins heureusement. Les assiegés en firent éclater leur joie. Ces petits bâtimens revenoient de Pahan, où ils avoient été envoyés avec des Ambassadeurs, pour faire relâcher l'équipage d'un Vaisseau Portugais qui avoit peri sur cette côte. Les prisonniers revenoient libres, au nombre de quatre-vingt-dix Blancs & de cent Négres. Ainsi ce renfort, que les habitans regarderent comme envoyé du ciel, augmentoit du double les Portugais de la garnison (24).

Renfort qui arrive aux assiégés.

La chaloupe que les Hollandois avoient envoyée à Johor revint le 13, avec l'agréable nouvelle du départ du Roi, qui devoit amener dans quatre jours

Le Roi de Johor joint la Flotte Hollandoise.

(21) Page 209. (22) Page 210. (23) *Ibid.* (24) Page 211.

C. Matelief. 1606.

toutes les forces qu'il avoit pû rassembler. On remit à l'Amiral une lettre de ce Prince, qui avoit été traduite par les Hollandois établis dans sa capitale (25). Elle confirmoit de si belles promesses. En effet, on vit paroître, le 17, les galeres & les fustes de Johor, montées d'environ trois cens hommes, la plupart Esclaves, & commandées par *Raja Zabrang*, nom déja cher aux Hollandois par d'anciens services que ce Général avoit rendus à leur Nation. Le Roi étoit aussi sur sa Flotte. Mais l'Auteur du Journal s'arrête ici à quelques éclaircissemens, qu'il croit nécessaires pour faire entendre la suite de son récit.

Caractere de ce Monarque & des Princes ses freres.

Le feu Roi de Johor étoit un Prince belliqueux, qui avoit fait souvent la guerre aux Portugais. Il avoit laissé quatre fils, dont l'aîné, qui se nommoit *Jan de Patuan* (26), occupoit le trône des Malais; homme de peu d'esprit, dont les uniques occupations étoient de dormir jusqu'à midi, de manger en sortant du lit, de se baigner, & de boire le reste du jour jusqu'à s'enyvrer. Il se reposoit de tous ses devoirs sur le Raja Zabrang, sans vouloir prêter l'oreille à ce qu'il croyoit capable de lui causer de l'inquiétude. Lui proposoit-on quelqu'affaire? il feignoit de ne pas entendre. On lui demandoit trois & quatre fois quelle étoit sa volonté, sans pouvoir vaincre l'obstination qu'il avoit à ne rien répondre. Le Prince, second fils du même pere, mais d'une autre femme, se nommoit *Raja-Siacai*, c'est-à-dire, Prince de *Siacai*, qui est un fief relevant de la Couronne. Il avoit épousé une fille de la Reine de Patane; mais ses qualités naturelles répondant mal à sa naissance, il résidoit continuellement à Siacai, & ne venoit presque jamais à Johor.

Second Prince.

Troisiéme Prince.

Le troisiéme Prince de la Maison royale de Johor étoit le *Raja Zabrang*, dont le nom signifie, *Roi de l'autre côté*, parce qu'il faisoit sa résidence & qu'il exerçoit l'administration du côté de la riviere qui est vis-à-vis de *Batusabar* ou *Batusawar*, Ville considérable où il avoit une Forteresse & des Sujets, quoiqu'il relevât de *Jan de Patuan*. Il étoit âgé d'environ trente-cinq ans, d'une taille moyenne, le teint presque blanc. Ses qualités dominantes étoient la discretion, la douceur, la patience, l'activité, & sur-tout cette

(25) L'Auteur du Journal la rapporte, comme un titre d'honneur pour les Hollandois : » Le Roi de Johor salue l'Amiral & lui » souhaite un bon succès dans ses entreprises. Vous, Sieur Amiral, qui avez été envoyé par le Roi de Hollande pour combattre nos ennemis & les vôtres; puissiez-vous, » ainsi qu'il arrivera infailliblement, faire » voler votre réputation dans tout l'Univers, » selon que vous le méritez, pour n'avoir » pas craint de venir de si loin avec vos » compatriotes vous opposer à la tyrannie » que les Portugais exercent dans ces pays, » de même que vous vous y êtes opposés » dans le vôtre. Je me tiens heureux d'avoir » vû Louis Isaacsz & Hans van Hagen, que » vous m'avez envoyé pour me donner avis » de votre arrivée devant Malaca; d'avoir » vû ceux qui sont venus pour nous délivrer » de l'esclavage où les Portugais veulent » nous réduire. Je tâcherai de reconnoître » le service que votre Roi veut bien me rendre, sans que je l'aie mérité. Il n'y a point » de Roi sur la terre qui pût me rendre les » services que le vôtre m'a déja rendus. Je » vous envoie *Yntse-amar* & *Yntse-camar* » pour vous avertir que j'irai vous joindre. » Je fais rassembler mes rameurs; dès qu'ils » seront venus, je ne differerai point à partir. Si j'avois deux galeres prêtes, je m'y » embarquerois dès ce moment. Son Excellence m'a fait tant d'honneur, que je n'en » puis jamais assez marquer ma reconnoissance. Enfin je vous suis tellement obligé » & à tous ceux qui sont venus pour nous » affranchir, que je crains de ne pouvoir » vous récompenser d'un si grand service, » n'étant Roi que d'un peuple qui est bien » pauvre.

(26) Il paroît que c'est un titre plutôt qu'un nom propre.

C. Matelief. 1606.

prévoyance qui fait pénétrer dans l'avenir & pourvoir à tous les évenemens. Il auroit été capable des plus grandes affaires si son pouvoir eut répondu à ses lumiéres. En un mot, il méritoit de porter la Couronne. On lui auroit vû de l'attention pour récompenser les services, & de la reconnoissance pour les secours qu'il recevoit des Hollandois. Son respect ne s'étoit jamais relâché pour son frere, qui de son côté marquoit pour lui beaucoup d'égards, quoiqu'il ne pût voir sans jalousie l'estime dont il étoit en possession. Le quatriéme Prince, fils d'une troisiéme femme du feu Roi, se nommoit *Raja-Laud*, c'est-à-dire, Roi de la mer. Tout son mérite consistoit à prendre du tabac, à boire de l'arrack & à mâcher du betel. Il auroit mérité, suivant l'expression du Journal, d'être précipité dans la mer dont on le nommoit Roi. L'yvrognegnerie, les plaisirs des sens & le meurtre, faisoient tous ses plaisirs & son unique occupation. On auroit crû, dit encore l'Auteur, que c'étoient trois sciences qu'il avoit apprises pour les professer (27). Les courtisans se formant presque toujours sur leurs Princes, la Cour de Raja-Zabrang étoit fort différente de celle des trois autres.

Quatriéme Prince de Johor.

L'Amiral se rend sur la Flotte du Roi de Johor.

Leur conférence.

Matelief se mit dans la chaloupe pour aller au-devant du Roi de Johor, & le fit saluer de plusieurs décharges de son artillerie. Raja-Zabrang, qui faisoit les honneurs au nom de son frere, reçut fort civilement les Hollandois & fit présent à l'Amiral d'un poignard orné de quelques pierreries. On parla du siége. L'Amiral voulut sçavoir quel fond il pouvoit faire sur le secours du Roi. Mais au lieu d'une réponse positive, ce Prince répeta plusieurs fois qu'il étoit un Roi pauvre; qu'il feroit tout ce qui seroit en son pouvoir, & qu'il ne sçavoit pas précisément ce que son frere pourroit faire. Il ajouta qu'il n'avoit pas eu d'autre raison que sa pauvreté pour demander du secours au Roi de Hollande; & que s'il eût été assez puissant pour combattre les Portugais, il n'auroit pas eu besoin d'implorer l'assistance d'autrui. L'Amiral cessa de le presser, & se réduisit à parler des conditions. Chacun se défendit d'abord de faire les premieres ouvertures. Enfin Matelief, comme forcé de s'expliquer, demanda que la Ville demeurât aux Hollandois, pour y établir leur Commerce & la fortifier, sous l'autorité d'un Gouverneur & sous la garde d'une bonne garnison. Il offrit d'ailleurs de laisser au Roi tout le reste du pays, à condition qu'on se prêteroit des secours mutuels (28).

Le Roi répondit que s'il ne devoit pas demeurer maître de la Ville, il lui importoit peu qu'elle fût enlevée aux Portugais; qu'à l'égard du pays voisin il en faisoit peu de cas, parce qu'il avoit vingt fois plus de terres que ses Sujets n'en pouvoient occuper: que la proposition qu'on lui faisoit n'étoit pas digne d'une Nation qui étoit venue pour le secourir; que l'unique avantage qu'il en pouvoit esperer seroit peut-être d'avoir de bons voisins, au lieu qu'il en avoit de mauvais; expérience qui dépendoit de l'avenir, puisque les Hollandois pouvoient n'être pas tels qu'ils paroissoient, & ressembler même aux Portugais, à la parole desquels on ne pouvoit prendre aucune confiance: qu'il s'étoit flatté mal-à-propos qu'on venoit à son secours, puisqu'on exigeoit qu'il assistât lui-même des Etrangers pour leur livrer son pays; c'est-à-

(27) Pag. 215 & précédentes.

(28) Page 216. Ces secours devoient être défensifs contre tous ennemis, & offensifs contre les Portugais & les Espagnols.

C. Matelief. 1606.

dire, pour lui donner des maîtres moins connus que ceux qu'il avoit déja; sans autre esperance pour lui que le hazard de se procurer de meilleurs voisins : qu'il laissoit à juger aux Hollandois mêmes si cette proposition étoit juste, lorsqu'ils faisoient profession de ne vouloir pas usurper le bien d'autrui, & que se plaignant sans cesse de l'injustice des Portugais, ils n'avoient pas d'autre raison pour leur faire la guerre.

L'Amiral, surpris de trouver tant de subtilité dans un Prince ennemi de toute sorte d'application, lui demanda quel seroit donc le fruit que les Hollandois pourroient tirer de cette guerre, après avoir fait tant de dépenses pour le secourir. » Je vous donnerai, repliqua le Roi, une place pour y bâtir une » maison. Le Commerce vous sera libre, & vous serez affranchis des droits » & des impôts «. Matelief s'efforça de lui prouver que cet affranchissement de droits étoit une faveur médiocre, parce qu'on apportoit très-peu de marchandises dans son pays; qu'à l'égard d'une place pour bâtir une maison, c'étoit un présent qu'il pouvoit faire à ses ennemis mêmes, s'il en avoit de Marchands, parce qu'il en partageoit toujours les avantages : que les Rois de Bantam, d'Achin & de Ternate, dans les Etats desquels il y avoit beaucoup plus de profit à tirer du Commerce, avoient accordé aux Hollandois des places & des maisons sans avoir reçu d'eux aucun service; & qu'au reste il ne demandoit rien qui appartînt aux Rois de Johor, puisqu'ils n'avoient pas bâti la Ville de Malaca & qu'elle étoit l'ouvrage des Portugais : qu'on ne leur demandoit que le terrain, le reste n'étant pas leur bien & ne leur ayant rien couté (29).

Demande puérile du Roi de Johor.

Cette conférence dura long-tems, avec la même chaleur. Enfin le Roi désesperant de se faire ceder la Ville, consentit à la laisser aux Hollandois; mais il ajouta qu'il y vouloit mettre une condition. L'Amiral promit sur le champ de l'accorder, pour peu qu'elle fût raisonnable & qu'elle dépendît de lui. Sur cette promesse, le Roi tira Matelief à part avec l'Interprête, & demanda que la Flotte Hollandoise accompagnât la sienne à Achin, pour en chasser le Roi. L'Amiral lui répondit que les Hollandois étant en paix avec le Roi d'Achin, cette demande blessoit la raison & l'équité; mais que si le Roi d'Achin lui déclaroit la guerre, les Hollandois s'engageroient volontiers à l'assister de tout leur pouvoir, après avoir fait néanmoins tous leurs efforts pour rétablir la paix entre les deux Etats. On s'en tint à ces termes, & l'on dressa un Traité qui fut signé le 17 de Mai à bord de l'Amiral (30). Après la

Conclusion du Traité.

(29) Pages 215 & suivantes.

(30) Quoiqu'il soit devenu inutile par l'évenement, on ne peut se dispenser de lui donner place ici, pour faire connoître quel étoit alors l'esprit des Hollandois. On y verra que leur établissement de Batavia n'a été que leur pis-aller, après avoir manqué un autre plan.

1. Promet le sieur Amiral, au nom de Leurs Nobles Puissances les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies, *sur la requête du Roi*, de lui aider à prendre la Ville de Malaca sur les Portugais leurs ennemis communs, chacun employant ses forces pour les en chasser; & lorsque la Ville sera prise, elle sera & demeurera en propriété aux Seigneurs Etats Généraux, à perpétuité, dans l'état où elle se trouve, avec murs & remparts, libre & franche de toutes charges, sans reconnoître aucun autre Souverain, ledit Roi la cédant par ces Présentes pour récompense de services & de frais de guerre. Tout le pays qui l'environne & sera reconquis, sera & demeurera sous la domination dudit Roi, à condition que lesdits Seigneurs Etats, où le Capitaine établi de leur part dans la Ville, voulant la faire fortifier plus qu'elle n'est, pourront prendre autant de terrain qu'il en faudra pour l'exécution de leur projet.

C. MATELIEF. 1606.

conclusion, le Roi demanda que tout étant déja brûlé & désolé autour de la Ville, on lui promît, aussi-tôt qu'elle seroit prise, un lieu dans l'enceinte des murailles pour s'y loger avec ses principaux Officiers. Il prétendoit aussi demeurer maître du Fort. L'Amiral lui dit que jamais il ne lui refuseroit rien qui pût être accordé; mais qu'il le prioit de considerer que ce qu'il desiroit à l'égard du Fort ne pouvoit manquer de devenir un sujet de trouble & de désordre, où il prévoyoit trop de désavantage pour les Hollandois. A l'égard du logement, il s'engagea sans difficulté à faire préparer une maison capable de loger seize ou dix-sept personnes, où le Roi seroit reçu lorsqu'il lui plairoit d'y venir, jusqu'à ce que le fauxbourg de Campochin fût rebâti. Au reste, les Hollandois consentirent que le Roi levât des droits & des impôts sur les personnes des autres Nations qui seroient habituées hors des murs. Ils jugerent que la franchise ne regardant que les habitans de la Ville, ce motif y attireroit quantité d'Etrangers, qui trouveroient un si grand avantage à s'y établir; & comptant d'ailleurs qu'on y ameneroit des colonies de Hollande, ils se flattoient non-seulement d'y être bien-tôt en état de se défendre sans le secours du Roi de Johor (31), mais d'y avoir assez de matelots pour les employer de toutes parts au Commerce (32).

2. Lesdits Seigneurs Etats pourront prendre dans tout le pays de l'obéissance du Roi autant de bois qu'il en sera besoin pour l'entretien de la Ville & pour la construction des Vaisseaux.

3. Tous les vassaux desdits Seigneurs pourront décharger leurs effets dans la Ville, & y faire venir leurs Vaisseaux, de quelque part que ce soit, sans que le Roi ait rien à dire ou à prétendre, soit de droits d'entrée & de sortie ou autrement.

4. Le Roi ne pourra permettre qu'aucuns Hollandois ou Européens, maintenant vivans ou leur posterité, trafiquent dans ses Etats, s'ils n'en ont permission du Gouverneur de Malaca; & ceux qui oseroient s'y ingérer sans cette permission seront poursuivis & traités en ennemis.

5. Il sera permis au Roi de rebâtir & repeupler le fauxbourg de *Campochin*, qui vient d'être brûlé, en y demeurant le maître & gouvernant les habitans à son gré. Il y pourra faire sa résidence. Il le pourra fortifier, & lesdits Seigneurs de l'aider pour cela de leur conseil.

6. La Ville étant prise, tout le canon qui se trouvera dans les murs demeurera au Roi, qui à l'instant en pourra faire enlever la moitié; & l'autre moitié restera dans la Place pour sa défense, jusqu'à ce qu'il y ait été pourvu par lesdits Seigneurs Etats.

7. Tout ce qui sera trouvé dans la Ville, soit marchandises, argent, denrées, &c. demeurera pour une moitié aux Sujets desdits Seigneurs, servant sur la Flotte, & l'autre moitié demeurera au Roi.

8. Les marchandises qui n'appartiendront pas aux Sujets desdits Seigneurs seront déchargées dans le fauxbourg, ou ailleurs dans les pays du Roi, & les vassaux desdits Seigneurs Etats auront la liberté d'aller les y acheter comme les autres & de les porter dans la Ville.

9. On s'assistera mutuellement dans toutes les entreprises que les uns ou les autres feront contre les Portugais & les Espagnols. Si l'une des deux parties veut faire la guerre à d'autres ennemis, l'autre partie ne sera tenue de l'assister que défensivement.

10. Aucune des deux Parties ne fera la paix avec le Roi d'Espagne que du consentement de l'autre.

11. Si quelqu'un cause du scandale pour fait de Religion, il en sera fait plainte à son Souverain, qui l'en fera punir, tant d'un côté que de l'autre.

12. Si quelqu'un d'un côté a quelques prétentions contre ceux de l'autre, soit dettes exigibles ou autrement, le demandeur sera tenu de faire appeller le défendeur devant son Juge naturel.

13. Si quelque Hollandois qui auroit commis un crime, ou autrement malversé, va se réfugier auprès du Roi de Johor ou de ses Sujets; & si quelqu'un des Sujets du Roi se réfugie chez les Hollandois, on sera tenu de part & d'autre de livrer les fugitifs.

(31) Pages 222 & 223.

(32) Page 223.

On ne s'occupa plus que des préparatifs de la descente. Le soir du 18 Mai, l'Amiral fit mettre à terre sept cens hommes, qui trouverent sur le rivage un corps de quatre cens soldats, Négres & Portugais, assez bien armés, mais en si mauvais ordre qu'ils n'oserent tenir ferme un moment. Les Hollandois les pousserent jusqu'au fauxbourg, où l'Amiral s'étoit persuadé faussement qu'il n'y avoit qu'une palissade, quoiqu'il fût environné d'une muraille de *Taipa*; c'est-à-dire, d'un mélange de terre & de petites pierres broyées ensemble, enduit de chaux par dehors, & d'une épaisseur que les boulets de demi-calibre ne pouvoient percer. L'Ennemi se retira derriere ce mur, & les Hollandois firent un retranchement à cent cinquante pas, où ils dresserent une batterie de deux piéces de campagne qui enfiloient la porte. Ils l'avancerent ensuite de quatre-vingt pas. Mais, la nuit suivante, ils perdirent six hommes & n'eurent pas moins de trente-trois blessés. S'ils eussent mieux connû les chemins, ils auroient pû enlever tout ce qu'il y avoit de gens armés dans le fauxbourg; car ils s'apperçurent le lendemain que dans quelques endroits les bréches du mur n'étoient bouchées que de planches. Aussi les Portugais profiterent-ils des ténebres pour se retirer dans la Ville, après avoir brûlé le fauxbourg (33).

Descente des Hollandois devant Malaca.

L'Amiral étant descendu le jour suivant, pour reconnoître la Place & visiter les travaux, fut surpris de trouver une grosse riviere, qu'il étoit impossible de passer. D'un autre côté la Ville lui parut si forte, les murailles en si bon état & si bien flanquées de tours, qu'il sembloit que sans faire d'autre résistance, les assiégés n'avoient qu'à tenir leurs portes fermées & tirer quelques coups de mousquet du rempart. Cette visite lui fit beaucoup rabattre du récit des Malais & de ses propres esperances. De sept cens hommes qu'il avoit débarqués, il en falloit renvoyer à bord cent cinquante, que leurs blessures ou d'autres incommodités avoient déja mis hors de service. La chaleur étoit extraordinaire. On ne pouvoit faire aucun fond sur le travail des Malais, qui se croyoient morts au bruit d'un coup de mousquet, & qu'il étoit ensuite impossible de faire marcher. L'attente de l'Armade, qui se joignoit à toutes ces difficultés, & le danger qu'il y auroit eu pour la Flotte à l'affoiblir davantage, firent regretter à Matelief d'avoir trop précipité son entreprise. Mais l'honneur du nom Hollandois y étant engagé, il fit dresser une batterie à la portée du mousquet de la Ville, moins pour battre en bréche, que pour démonter les batteries ennemies & ruiner des maisons. Le mur paroissoit à l'épreuve de ses piéces; & quand elles auroient pû l'entamer, on auroit rencontré la riviere, qui est fort rapide, & qui n'ayant pas moins de deux cens pieds de large formoit une barriere impénétrable depuis que les ennemis avoient rompu le pont (34). On ne laissa pas de pousser les travaux & d'avancer beaucoup pendant la nuit. Les Malais commencerent alors à rendre quelque service. Cependant ils prenoient la fuite à la vûe des armes à feu; & l'on ne pouvoit pas même obtenir d'eux de les garder, tandis que les Hollandois s'employoient au travail.

Difficultés qui diminuent les esperances de l'Amiral.

Il démonte les batteries de la Ville.

Lâcheté des Malais.

On planta sur la batterie deux piéces de canon de demi-calibre & deux autres piéces de dix-sept livres de balle; qui démonterent ceux de la Ville. Matelief, encouragé par ce succès, proposa au Raja Zabrang, qui avoit pris

(33) Page 225.

(34) *Ibid.* & p. 226, 227.

C. Matelief. 1606.

Les Hollandois en tirent peu de service.

poste près de lui hors de la porte du fauxbourg, de diviser ses Malais en trois troupes, pour les joindre à trois corps de Hollandois qui étoient commandés par trois différens Capitaines. Son esperance étoit de les animer, par l'exemple, à la garde & au travail, & de tenir les retranchemens & les redoutes continuellement garnis. Mais, à la moindre allarme, ces foibles Indiens s'enfuyoient dans le dernier désordre, en criant de toutes leurs forces, *les Portugais sont sortis.* On n'en auroit pas engagé vingt à se tenir dans un corps-de-garde, s'ils n'eussent eu avec eux quelques Hollandois pour les rassurer. Lorsqu'il étoit question de piller les fauxbourgs, de porter le butin dans leurs pyrogues, de détruire & de brûler des maisons pour en prendre les cloux & le fer, il ne manquoit rien à leur ardeur. Elle alloit toujours au-delà des bornes, & l'Amiral, qui vouloit quelquefois l'arrêter, crioit en vain pour se faire obéir. Il en fit des plaintes à leur Roi, qui ne faisant pas mieux respecter ses ordres, permit enfin qu'on les battît. Mais cette méthode acheva de les rebuter. Tantôt on avoit frappé un *Orankaie*, tantôt un *Orambaie*, tantôt ceux qui n'avoient commis aucune faute. Les plus coupables avoient toujours été maltraités sans raison. D'ailleurs le Roi étoit logé à un quart de lieue de la Ville; & si l'on avoit besoin de lui parler, on le trouvoit toujours livré au sommeil ou à la débauche. Un jour que l'Amiral lui renouvelloit ses plaintes, le *Bendahara*, un des principaux Officiers de la Cour, eut la hardiesse de répondre que les Hollandois avoient bien pris Ternate & Amboine sans le secours des habitans; qu'ils pouvoient prendre Malaca de même, & que pour lui il n'étoit pas venu pour se battre, mais pour être spectateur du combat (35).

Reproche extravagant qu'ils en reçoivent.

L'Amiral entreprend d'affamer la Place.

Les travaux ne laissoient pas de continuer. Mais l'Amiral perdant l'espérance de réussir par la force, entreprit d'affamer la Ville. Il fit jetter, avec beaucoup de peine, un pont sur la riviere, par le moyen duquel il s'empara d'un bon poste, que l'Auteur nomme *le Cloître*, où il fit transporter quelques piéces d'artillerie. Il posa des corps-de-garde à toutes les avenues, pour empêcher que les habitans ne pussent tirer leur subsistance des dehors. Il entreprit même de faire jetter un autre pont, depuis le Cloître jusqu'au rivage, qui en étoit à la portée du mousquet. Cet espace étoit un marais bourbeux & rempli de pins, entre lesquels il y avoit peu de distance. L'ouvrage fut achevé heureusement. Il fit élever un Fort derriere les arbres, où il fit conduire aussi du canon, dans la vûe d'y tenir des munitions rassemblées, parce qu'il étoit trop pénible d'en faire venir chaque jour de l'autre côté de la riviere. Ce Fort n'étoit que de terre & de bois, mais il étoit bien flanqué. Le Roi de Johor y fit travailler ses Esclaves, & ne balança point à s'y loger, parce qu'il y étoit à couvert de toutes sortes de coups (36).

Les vivres deviennent cher à Malaca.

Lorsque les assiégés se trouverent si resserrés, on apprit bien-tôt que le riz étoit devenu beaucoup plus cher dans la Place. Cette nouvelle fit prendre la résolution, non-seulement de ne plus faire de prisonniers, mais de repousser dans la Ville ceux qu'on en verroit sortir, ou de tuer ceux qui s'obstineroient à la vouloir quitter. Le Roi donna ordre aux Orankaies d'exécuter cette résolution. Raja-Zabrang, plus pénétrant que lui, conçut que les Malais, à qui l'on ne donnoit aucune solde & dont le butin ne consistoit qu'en Esclaves, exécuteroient mal des ordres si contraires à leurs interêts.

(35) Page 331 & précédentes. (36) Page 334.

C. Mateliff. 1606.

En effet, ils continuerent de prendre ou de recevoir tous les habitans qui oserent se montrer. L'Amiral en fit inutilement des plaintes. Le Roi ne lui répondoit que par un profond silence. Cependant le Gouverneur Furtado faisoit ouvrir chaque jour une de ses portes, pour faire enterrer ses morts hors de la Place; & pendant la basse marée, ses gens pêchoient le long des murailles, sans que l'Amiral pût les empêcher. On ne manquoit pas de tirer sur les pêcheurs & d'en tuer quelques-uns; mais la crainte de la mort n'étoit pas capable d'arrêter les autres. Ils se mettoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, & la faim leur faisoit oublier le danger (37). Les pyrogues de Johor, qui auroient pû réprimer cette hardiesse, s'écartoient lorsqu'elles étoient appellées, ou feignoient de ne pas appercevoir ceux qu'elles vouloient épargner. Matelief, pour remédier à ce désordre, & pour satisfaire l'ardeur de ses gens, que l'eau empêchoit de conduire les tranchées dans la terre, s'avisa de faire la nuit ses approches avec des tranchées de bois. Le Gouverneur, qui s'en apperçut, craignit qu'on ne prît enfin le parti de battre en bréche & d'en venir à l'assaut. Il auroit eu besoin de monde, & cette raison lui fit fermer ses portes.

A quoi la faim réduit les habitans.

Les approches ne se firent pas sans peine (38). On travailloit toute la nuit; mais dès la pointe du jour les ennemis, qui avoient des batteries sur les bastions de *S. Domingo*, de *Madre de Dios*, de *S. Jago* & dans le Cimetiere du Cloître de S. Paul, tiroient dès la pointe du jour sur les travailleurs. Ainsi quand l'espace d'une nuit n'avoit pas suffi pour mettre les travaux à couvert du canon, il falloit les abandonner au jour. Le premier retranchement fut nommé le *Pot à feu*, parce que la nuit qu'on y travailloit, deux cens habitans firent une sortie & jetterent des pots à feu sur les ouvriers. Mais ils furent repoussés avec perte; & les Hollandois, qui avoient été surpris, eurent l'obligation de ce succès à leurs palissades garnies de pointes de cloux, qui empêcherent l'ennemi de se couler le long de l'eau. Un avantage qu'on avoit dans la Ville, c'est que du Cloître de S. Paul on pouvoit voir jusqu'au fond des tranchées. Les Hollandois étoient obligés de se couvrir par des blindes. Ils dresserent, sur le bord de la mer, une batterie qui abbattit bien-tôt le bastion des *onze mille Vierges*, & qui leur donna moyen de pousser la tranchée jusqu'au corps de la Place. Cependant ils demeurerent encore exposés au canon du Cloître de S. Paul, qui leur tuoit toujours quelques hommes & qui favorisoit les sorties. L'Amiral fit faire d'autres batteries, & divers retranchemens pour la garde des munitions. Mais il étoit quelquefois arrêté par la crainte que l'Armade ne vînt le surprendre dans la basse marée, & que les chaloupes ne pussent s'approcher du rivage pour recevoir le canon (39). Les maladies devinrent un autre obstacle, qui augmenta son inquiétude. Ses troupes essuyoient une fatigue excessive. Elles passoient de deux nuits l'une à la tranchée, où l'eau les incommodoit beaucoup, parce qu'il pleuvoit continuellement. La plûpart couchoient à l'air, si tourmentés des moucherons qu'à peine conservoient-ils la figure humaine. Ils mangeoient beaucoup de fruits. Ils buvoient beaucoup d'arrack. L'yvrognerie fut poussée si loin, que l'Amiral ne visitoit jamais un poste, sans être obligé de relever quantité de gens yvres; & ceux qu'il mettoit à leur place tomboient bien-tôt dans le même état. En vain

Sorties des assiégés.

Fatigues & maladies des Hollandois.

Excès de leur yvrognerie.

(37) Page 335. (38) *Ibid.* & p. 236. (39) *Ibid.* & p. 237.

C. Matelief. 1606.

faisoit-il visiter les pyrogues. Elles trouvoient le moyen d'apporter de l'arrack, qu'on se hâtoit de cacher dans les bois. Souvent il n'y avoit pas dix hommes qui eussent la raison libre ; si les ennemis eussent été informés de ce désordre, ils auroient pu choisir des occasions certaines pour faire main-basse sur tous les assiégeans. Mais le plus fâcheux effet de la fatigue & de l'intempérance fut la dyssenterie, qui devint un mal commun & difficile à guérir (40).

Cependant l'arrivée de l'*Erasme* & des *Provinces-Unies*, deux Vaisseaux qu'on attendoit depuis long-tems & qui joignirent la Flotte le 14 de Juin (41), ranima les esperances de Matelief. Cent quarante-cinq hommes de ces deux bords prirent la place de ceux qui étoient trop affoiblis. On ne douta plus de l'heureux succès du siége, si l'Armade ne paroissoit avec assez de forces pour le faire lever. Le 18, les ennemis firent une sortie dans laquelle ils furent repoussés. Mais ils tuerent un Hollandois yvre. Dans leur fureur, ils le perçerent de neuf coups mortels, & lui couperent la tête & les mains, qu'ils emporterent dans la Place.

Barbare action des assiégés.

Représailles des Hollandois.

Cette barbarie irrita d'autant plus les assiégeans, qu'un autre Hollandois ayant été tué proche des murs, les Portugais lui avoient coupé la tête & l'avoient portée au bout d'une lance dans toutes les rues ; après quoi ils l'avoient plantée au lieu le plus éminent de la Ville. Le Conseil de guerre, pour appaiser les troupes, qui demandoient hautement vengeance, ordonna qu'on pendît sur le champ trois prisonniers Portugais qu'on avoit entre les mains. Mais cette exécution parut excessive à l'Amiral. Il prit le parti d'écrire à Furtado, qu'en faisant des sorties & se défendant avec courage, il avoit agi jusqu'alors en brave guerrier ; mais que de souffrir qu'on traitât brutalement des corps morts, c'étoit une licence odieuse, qui blessoit l'humanité & la raison : que les assiégeans le sommoient de leur livrer celui qui s'étoit rendu coupable de cet excès, sans quoi ils étoient résolus de faire pendre le lendemain un de leurs prisonniers Portugais ; & qu'après cela, s'il persistoit encore dans son refus, on en feroit pendre deux autres : qu'au reste il pouvoit s'assurer qu'il ne lui en prendroit pas bien d'avoir mis les têtes des Hollandois à prix & d'avoir promis quarante livres pour chacune (42). Furtado répondit à un prisonnier Chinois, qui fut envoyé dans la Ville avec cette lettre, qu'il n'avoit pas mis les têtes des Hollandois à prix ; qu'il s'embarrassoit peu de leurs représailles, & que si l'Amiral vouloit faire pendre tous les prisonniers Portugais, il en étoit le maître. Sur cette réponse, on fit tirer tous les prisonniers au sort. Le malheur tomba sur un nommé Dominique *Consalvo*, qui fut pendu le même jour, à peu de distance de la Ville, après avoir obtenu quelques momens pour adresser ses plaintes aux habitans & pour les exciter à la compassion. Mais il ne reçut d'eux que des injures pour réponse (43).

Le reste du mois & le commencement d'Août se passerent à faire jouer les batteries & à repousser les sorties des assiégés. Quelquefois les Hollandois plongés dans l'yvresse auroient été fort maltraités, si l'Amiral s'avançant lui-même avec quelques gens d'élite n'eût suppléé à la foiblesse de leur défense. Il se persuadoit de jour en jour que si l'Armade ne venoit point interrompre

(40) Pages 238 & 240.

(41) *Ibid.* C'étoient les mêmes que Matelief avoit attendus au Cap-Verd.

(42) Page 241 & 242.

(43) *Ibidem.*

ses progrès, la Ville ne pouvoit plus résister long-tems. On apprit qu'un *ganton* de riz y valloit deux ducats, & qu'il y mouroit chaque jour trente-cinq ou quarante hommes. En effet, ceux qui en sortoient librement & qui préféroient l'esclavage à leur misere, étoient pâles & défigurés. L'ordure & l'infection qui regnoient dans les murs, ne contribuoient pas moins à leur langueur que la faim. Furtado laissoit aux femmes la liberté de se retirer, pour ménager ses vivres, & l'Amiral auroit souhaité de les faire rentrer dans la Place; mais priver les Malais du profit qu'ils esperoient de leur vente, c'étoit les rebuter entiérement & renoncer à leur secours (44).

La Ville souffre beaucoup de la faim.

Cependant, sur le récit même des prisonniers, il falloit compter que la Place étoit encore en état de se soutenir près d'un mois, & le nombre des malades ou des blessés augmentoit tous les jours parmi les assiégeans. On assembla un Conseil général, où Matelief proposa de choisir entre trois expédiens: l'un, de battre en bréche pour donner l'assaut; le second, d'abattre les retranchemens pour en faire de plus éloignés, & pour donner du repos aux troupes en attendant l'arrivée de l'Armade; le troisiéme, de se rembarquer & d'aller au-devant de cette redoutable Flotte dont on étoit menacé depuis si long-tems, & dont l'attente causoit en effet plus d'embarras que toutes les résistances des assiégés (45).

Délibération du Conseil Hollandois.

La plus grande partie du Conseil marqua de l'éloignement pour l'assaut, parce qu'on avoit à peine quatre cens hommes en état d'y être employés, & qu'on étoit encore incertain de pouvoir faire bréche. On considéroit aussi que la prudence ne permettoit pas de consumer la poudre & les boulets, dont le besoin pouvoit devenir plus important pour combattre l'Armade; sans compter qu'on n'avoit que trop éprouvé qu'il y avoit peu de fond à faire sur les Malais. On ne fut pas d'avis non plus de s'éloigner de la Ville, ni de se rembarquer sans aucune certitude du départ de l'Armade. Enfin l'on se réduisit à la résolution de faire expliquer nettement le Roi sur la quantité de troupes qu'il pouvoit fournir pour l'assaut (46).

Le même jour, on vit arriver de la Ville un transfuge, sorti, disoit-il, pour éviter les horreurs de la faim. Il racontoit que sa femme avoit été tuée en chemin, d'un coup de mousquet des assiégeans; qu'un parti de Portugais s'étant rendu dans deux pyrogues sur la côte de Pulo Sambilan, s'y étoient saisis d'une petite barque & de trois hommes que le Roi d'Achin envoyoit au Roi de Johor, pour lui donner avis que l'armade avoit fait descente dans l'Isle de Sumatra & qu'elle y avoit pris un Fort; mais qu'elle en étoit partie depuis un mois sur la nouvelle qu'elle avoit reçue du siége de Malaca, & que sans cet incident il y avoit beaucoup d'apparence que les Portugais se seroient rendus maîtres d'Achin: que l'armade étoit composée de vingt voiles, & que les trois Messagers d'Achin étoient à Malaca dans la maison même de son Maître, où il leur avoit parlé. Ce recit parut suspect à l'Amiral. Le transfuge fut mis à la torture, avec promesse de lui accorder la vie s'il avouoit la verité. Il résista long-tems aux supplices; mais la douleur lui fit enfin confesser qu'il étoit venu pour observer l'état de la principale batterie des Hollandois; que les assiegés devoient se glisser à la faveur des broussailles, dans l'espérance de forcer ce re-

Rapport d'un transfuge.

On emploie les supplices pour le faire parler.

(44) Page 245. (45) Page 246. (46) *Ibidem.*

C. MATELIEF. 1606.

tranchement, & de s'ouvrir un paſſage pour l'entrée des vivres; que tout ce qu'il avoit dit d'Achin & de l'armade étoit un artifice, pour cauſer de l'épouvante aux Malais & les forcer à la retraite: qu'il reſtoit peu de riz dans la place; & qu'on n'y eſperoit pas de voir arriver l'armade avant la petite mouſſon, c'eſt-à-dire, avant le mois d'Octobre (47).

Embarras de l'Amiral de la part du Roi & des Malais.

Dans le doute de la vérité, qui pouvoit encore être cachée par quelque ruſe, l'Amiral alla demander au Roi, ſuivant la reſolution du Conſeil, quel nombre de gens il pourroit fournir pour l'aſſaut. Ce Prince leur répondit qu'il donneroit juſqu'au dernier homme & qu'il marcheroit lui-même à leur tête. Cette vigueur auroit ſatisfait Matelief, s'il n'eut appris par une triſte expérience à compter peu ſur les promeſſes des Indiens. En effet, s'étant expliqué avec les Orankaies, il ſçut bientôt que leur ſecours ne pouvoit être que de cent Malais & de ſix cens eſclaves, & que pour former ce corps il faudroit laiſſer vuides la plupart des poſtes. Ils ne firent pas même difficulté de lui déclarer, qu'il s'abuſoit s'il attendoit d'eux beaucoup de ſervice. Un Orankaie l'aſſura nettement que s'il les faiſoit marcher à la tête des Hollandois, ils n'étoient propres qu'à les mettre en déſordre; & que s'il les plaçoit à la queue, ils prendroient infailliblement la fuite. L'Amiral étoit perſuadé que s'il pouvoit ouvrir la breche, mener quatre cens Hollandois à l'aſſaut, & faire ſeulement montre de ſept ou huit cens Malais qui paruſſent bien diſpoſés à les ſoutenir, on ne manqueroit pas d'emporter la Ville. Mais dans l'incertitude d'être ſoutenu, il n'auroit pas voulu employer inutilement trois ou quatre cens coups de canon à battre en breche. Il prit le parti de s'adreſſer encore au Roi, pour l'exciter par les plus puiſſans motifs de l'honneur & de l'intérêt. Il lui demanda s'il croyoit que ſes gens vouluſſent aller à l'aſſaut. Je crois qu'ils iront, lui répondit ce Prince, pourvu que ce ſoit avec les Hollandois. Allons, lui dit Matelief, les Hollandois feront la premiere attaque. Mais s'ils étoient repouſſés, peut-on compter que pendant qu'ils ſe remettront, les Malais veuillent ſe préſenter un moment? Le Roi ne fit aucune réponſe & laiſſa juger par ſon ſilence qu'il n'étoit ſûr de rien (48).

Arrivée de l'Armade.

L'Auteur du Journal épargne ici au Conſeil Hollandois la honte d'une cruelle irréſolution, en faiſant paſſer tout d'un coup l'attention du lecteur ſur l'armade, qui étoit beaucoup plus proche que les deux Partis ne ſe l'imaginoient (49). On étoit au 13 d'Aouſt. Le ſoir du même jour, une pyrogue dépêchée par le Capitaine du yacht Hollandois le *petit Soleil*, qui croiſoit ſous le Cap *Rachado*, vint donner avis à l'Amiral que les forces Portugaiſes n'avoient plus beſoin que d'environ deux jours pour arriver devant Malaca. Cette nouvelle finit les incertitudes. Elle demandoit d'autres vues & d'autres ſoins. Mais dans le premier mouvement de la ſurpriſe, les dangers de la précipitation n'étoient pas moins redoutables que ceux de la lenteur.

Meſure des Hollandois pour ſe diſpoſer à la recevoir.

Matelief fit tranſporter auſſi-tôt, ſur la Flotte, le canon qui étoit à *Compochin*; mais ne perdant pas de vûe les aſſiégeans, qui pouvoient l'incommoder pendant le travail, il diſtribua les troupes de cette batterie dans d'autres poſtes, d'où elles pouvoient empêcher les ſorties. Dès le 15 tout le bagage fut embarqué, & le canon qui ne put l'être le même jour demeura ſur le rivage, à la

(47) *Ibid.* & p. 247. (48) Pages 248 & 249. (49) Page 250.

portée de celui de la Ville, où il fut couvert de branches d'arbres & de feuillages, pour en dérober la vûe. Le 16, on decouvrit de la Flotte les premiers Vaisseaux de l'armade. Le Conseil Géneral désira que tout ce qui restoit à terre fût abandonné, & que l'Amiral retournât promptement à son bord. Cinq ou six jours auparavant il avoit fait la revûe de ses gens, qui se trouvoient encore au nombre de douze cens hommes, mais entre lesquels on comptoit trente-deux blessés & cent soixante-deux malades. Il avoit fait construire en même-tems, sur le bord de la mer, un pont qu'il avoit fait avancer aussi loin dans l'eau qu'on l'avoit pû. Cette précaution contribua beaucoup à la promptitude de l'embarquement (50).

C.MateliEF. 1606.

Tous les momens étoient d'une extrême importance; car à peine les équipages furent-ils à bord, que les ennemis comptant de les trouver encore en désordre s'avancerent pour commencer l'attaque. Ils furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Leur Amiral eut six ou sept hommes tués autour de lui, & l'on assura qu'il en avoit perdu cinquante-deux sur son bord. Cette disgrace lui fit remettre la partie au lendemain. L'armade étoit composée de seize grands galions, quatre galetes, une caravelle, & treize ou quatorze fustes. Après avoir de grand matin mis à la voile, elle s'approcha, sur le midi, de la Flotte Hollandoise, & l'on commença sur la brune à se canoner (51).

Attaque du premier jour.

Le jour suivant, un des Vaisseaux Portugais aborda le *Nassau* avant qu'il eut achevé de lever l'ancre. L'*Orange* & le *Midelbourg*, s'étant avancés pour le dégager, s'aborderent eux-mêmes. Le Vice-amiral des Portugais, qui s'en apperçut, se hâta d'accrocher le *Midelbourg*. Le galion de *Dom Enrique de Norinha* ayant abordé l'*Orange* en flanc, celui de *Dom Duarte de Guerra*, qui étoit le plus fort en équipage, l'aborda aussi par l'avant, & le *Maurice* aborda ce dernier. On doit juger que dans cette situation le combat fut long & opiniâtre. La principale manœuvre des Portugais étoit de jetter des pots à feu, & celle des Hollandois de faire de continuelles décharges de leurs armes. Enfin le *Maurice* ayant mis le feu dans le gallion de *Guerra* trouva le moyen de se déborder. Le *Midelbourg* demeura malheureusement accroché avec ce galion & celui du Vice amiral, qui se nommoit *Alvaro de Carvalho*, & tous trois furent brûlés. Mais la plus grande partie de l'équipage du *Midelbourg* se sauva. Le Vice-amiral *Carvalho* s'étant jetté avec 40. ou 50. hommes dans la chaloupe de ce Vaisseau Hollandois, y fut tué avec tous ses gens par les décharges de l'*Orange*, sans que Matelief pût l'empêcher (52).

L'action s'engage le lendemain.

Combat terrible.

Dom Enrique de Norinha qui étoit demeuré au flanc de l'*Orange*, perdit deux pavillons qu'on lui enleva. L'Amiral Hollandois lui commanda d'amener & de se rendre. Il fit une réponse que le bruit ne permit pas d'entendre. Mais lorsque l'Amiral eut jetté l'ancre, & tandis que se croyant sûr de sa prise il ne pensoit qu'à la faire amarrer derriere son mât d'artimon pour la remor-

(50) Page 251.

(51) *Ibid.* On trouve dans une autre Relation de ce combat, que les Portugais avoient dix huit galions depuis neuf cens jusqu'à six cens tonneaux; que leur Amiral se nommoit Dom Martin-Alfonse de Castro, le plus jeune des fils de Dom Antonio de Caxcais; & qu'ils avoient ordre de brûler deux de leurs Vaisseaux pour en faire perdre un aux Hollandois.

(52) Page 252.

C. Matelief. 1606.

quer, elle se laissa deriver si heureusement, que malgré les bordées du *Maurice* elle se dégagea des Hollandois. La marée étoit si rapide qu'il fut impossible à l'Amiral de lever l'ancre pour la suivre. Ainsi Norinha, tout desemparé qu'il étoit, eut le bonheur de rejoindre le gros de l'armade (53).

Perte des deux Partis.

Il ne paroît pas qu'elle eut engagé d'autre action, puisque l'Auteur du Journal pesant la perte des Hollandois ne compte que deux Vaisseaux brûlés & vingt-quatre hommes de morts, avec un fort grand nombre de blessés; & que du côté de l'ennemi, il compte aussi deux Vaisseaux consumés par les flammes & quatre ou cinq cens hommes tués ou noyés, entre lesquels il nomme quantité d'Officiers & de Gentilshommes d'une haute distinction (54). Il ajoute que les Portugais avoient un grand avantage dans leurs galeres & leurs fustes, qui pouvoient être employés à toutes sortes d'usage pendant le calme & servir à dégager leurs autres Vaisseaux. Dans la derniere revûe, dit-il, que leur Amiral avoit faite de ses troupes, il avoit trouvé trois mille sept cens cinquante-quatre Blancs, & le double de matelots Indiens. Son dessein étoit de se rendre maître d'Achin, du pays de Malaca, de Johor, de Pahan, de Patane, de Bantam & d'Amboine. Il y auroit trouvé peu d'obstacles, si la nécessité de se tenir en garde contre la Flotte Hollandoise n'eut d'abord arrêté ses progrès, & si toutes les pertes que Matelief lui fit essuyer dans la suite ne l'eussent affoibli jusqu'à le contraindre de rentrer dans ses Ports.

Suites du combat.

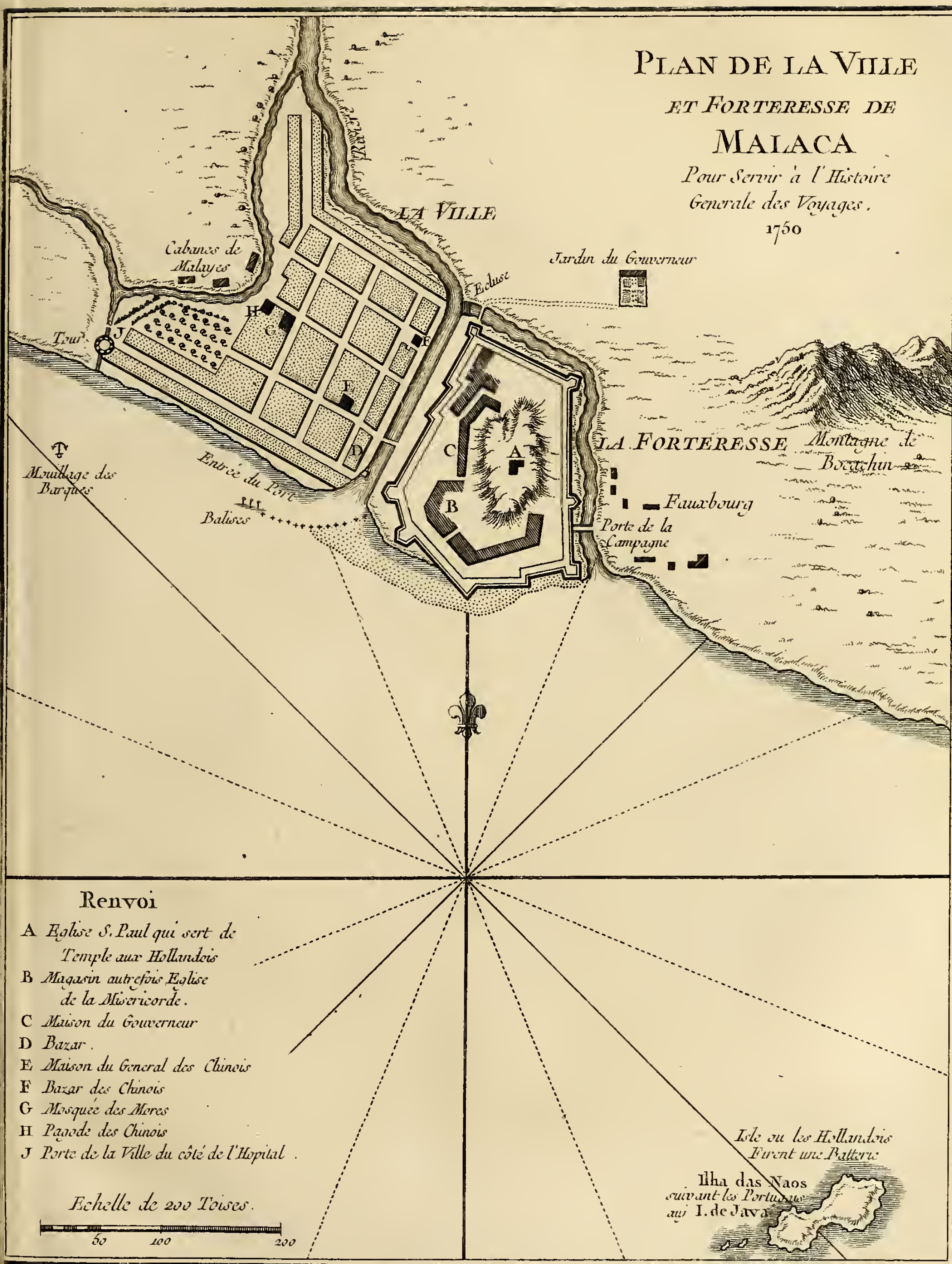
Les Hollandois se proposoient de retourner au combat le lendemain de cette premiere action, & de tout mettre au hazard pour terminer promptement leur querelle. Mais ils eurent pendant plusieurs jours le vent si contraire, que leurs Vaisseaux s'étant écartés les uns des autres, & ne pouvant se rallier au vent des ennemis, ils firent route vers Johor. L'armade prit la sienne vers Malaca, qui profita seule du combat (55), par le bonheur qu'elle eut de se voir délivrée d'un long siége.

Description de Malaca.

Sa situation, sa grandeur & sa force.

Cette Ville est située sur la côte qui porte le même nom, dans le Détroit que forme l'Isle de Sumatra avec cette côte, à deux degrés & demi de latitude du Nord, dans une campagne raze où il n'y a qu'une seule hauteur, qui forme le milieu de la Ville, & dont la pente fait la Ville même, car il n'y a d'uni qu'un petit espace au Nord-Est (56). Une riviere, qui coule au Nord-Ouest, baigne le pied de ses murs. Sa largeur est d'environ cent pieds. L'eau y est douce en basse marée; mais le flux & le reflux y sont rapides. Elle est traversée par un pont de bois. Les terres sont assez hautes au-delà. Du côté du Sud, elles sont si marécageuses, qu'un coup de bêche y fait rencontrer l'eau. Quelques endroits en sont même couverts, sur-tout dans les tems pluvieux, où presque toute cette partie est inondée, à l'exception du rivage, qui demeure au-dessus de l'eau, de la hauteur du genou. On voit, hors de la Ville, une espece d'étang, où l'on fait écouler les eaux de la campagne, & qu'on passe sur un pont de pierre. Le circuit de Malaca est d'environ dix-huit cens pas. Vers la mer, elle est enfermée d'une forte muraille, d'environ cent toises de long. Du côté de la riviere, sa longueur est à peu près la même; mais elle s'étend un peu plus du côté oriental, le long des terres. La muraille qui borde

(53) Page 253.
(54) Page 253 & 254.
(55) Page 256.
(56) Cette description est à la page 285 du même Journal.


PLAN DE LA VILLE
ET FORTERESSE DE
MALACA
Pour Servir à l'Histoire
Generale des Voyages.
1750
LA VILLE
Jardin du Gouverneur
Ecluse
Cabanes de
Malayes
Tour
LA FORTERESSE
Montagne de
Bocachin
Fauxbourg
Porte de la
Campagne
Mouillage des
Barques
Entrée du Port
Balises
Renvoi
A Eglise S. Paul qui sert de
Temple aux Hollandois
B Magasin autrefois Eglise
de la Misericorde.
C Maison du Gouverneur
D Bazar.
E Maison du General des Chinois
F Bazar des Chinois
G Mosquée des Mores
H Pagode des Chinois
J Porte de la Ville du côté de l'Hopital.
Echelle de 200 Toises.
50
100
200
Isle ou les Hollandois
Firent une Batterie
Ilha das Naos
suivant les Portugais
ou I. de Java

Tome VIII. N°. 4.

la riviere est aussi très-forte. Le Nord-Est est flanqué d'un bastion de pierre, qui se nomme *San Domingo*. Delà jusqu'à la mer, la muraille, qui est de Taypa, va jusqu'à une espece de bastion rond qui est au Sud-Est, au bord même de la mer, & qu'on nomme *San Jago*. Du bastion de San Domingo jusqu'à celui-ci, on rencontre deux boulevards ; l'un de Taypa, nommé *San Antonio*, ou *Madre de Dios*, qui est à moitié chemin ; l'autre, qui est quarré, & qui avoit été construit depuis deux ou trois ans à chaux & à sable, nommé *As onze mil virgines*. Il est entre Madre de Dios & San Jago. Dans le même intervalle est une estacade de pieux, haute de dix-huit pieds, à deux toises du rempart en dehors ; & depuis Madre de Dios il y a un fossé de peu de largeur.

C.Matelief. 1606.

Au haut de la Ville, c'est-à-dire, presqu'au milieu, on découvre le Collége des Jésuites, nommé *St. Paul*, d'où la vûe s'étend sur toute la Ville, qui l'environne ; & d'où le canon peut battre toute la campagne autour de la Place. La montagne la plus voisine offre un Couvent de Cordeliers qui se nomme *Madre de Dios*, où les petits canons ont peine à porter. Les autres montagnes sont fort éloignées de la Ville. Du côté de la mer, le terrein est uni ; & la basse marée laisse le rivage à sec, dans l'espace d'environ deux portées de fusil. Le fond y est de vase molle, qui ne permet pas d'y prendre terre, même en morte marée (57).

Collége des Jésuites.

Couvent des Cordeliers.

Assez près de la Ville, se présentent deux Isles, l'une au Sud-Est, qui se nomme Ilha das Naos, à la portée du canon de la Ville, & l'autre au Sud-Ouest, nommée *Ilha de Pedra*, où le canon ne sçauroit porter. De la seconde, on tire de la pierre pour les bâtimens de la Ville. C'est entre ces deux Isles que mouillent les caraques, les galions & tous les grands Navires, sur quatre ou cinq brasses d'eau, hors de la portée du canon de la place, mais à celle de l'Isle de Naos. Les plus petits bâtimens mouillent dans la riviere ; & ceux qui sont un peu plus grands, entre l'Isle de Naos & la côte de Malaca, ou proche du rivage, parce que le fond y est si mou qu'il ne peut les incommoder.

Deux Isles voisines de la Ville.

Pendant que l'Amiral Matelief étoit devant la Ville, on y comptoit environ douze mille ames, dont trois mille étoient capables de porter les armes ; outre les Etrangers qui y abordoient incessamment. Les Hollandois en furent assurés par un Moine qu'ils firent prisonnier & qui avoit vû les Registres des Eglises. Il ajouta que dans la Ville & les Fauxbourgs on comptoit cinq paroisses ; que la premiere, nommée Saint Thomas, à Campochin, au Nord-Ouest de la Ville, contenoit deux mille ames ; que celle qui borde la riviere étoit composée de 1800 ; celle de S. Lorenzo, au Sud, de 2000 ; celle de *Nossa senhora de Peidade*, au Sud-Est, sur le rivage, de 200 ; celle de *Nossa senhora de Guadalupe*, à cinq lieues en remontant la riviere, de 600 ; & celle qui est dans l'enceinte des murs, d'environ 3000. Mais, dans tout ce nombre, il y avoit à peine trois mille Blancs ; & le reste étoit composé de Metifs, d'habitans du pays, & de Négres, libres ou esclaves (58).

Nombre des Paroisses.

On avoit assuré l'Amiral que l'air étoit fort mal sain à Malaca. Mais son expérience & d'exactes informations lui en firent prendre une autre idée. D'ailleurs on ne conçoit pas aisément d'où viendroit la mauvaise qualité de

Jugement de Matelief sur l'air de Malaca.

(57) Page 287. (58) *Ibidem*.

C. Matelief. 1606.

l'air. La Ville est située sur la côte & sur une pointe qui s'avance dans la mer. Elle est presqu'entiérement bâtie sur une petite montagne. Les eaux de la riviere qui l'arrose sont d'une clarté extraordinaire. Celles qu'on boit ne sont pas moins pures; & dans un puits, qui est au pied du Couvent de Madre de Dios, on en trouve la meilleure du monde (59). La campagne est rafraîchie de toutes parts, & capable de toutes sortes de productions si elle étoit bien cultivée. On n'y avoit commencé que depuis trois ou quatre ans à semer du riz, qui y croissoit en abondance. Avec un peu plus de goût pour le travail, les Portugais en auroient pu faire un pays délicieux; d'autant plus qu'il étoit aisé de faire passer la riviere autour de la Ville (60).

Pays voisins.

L'endroit le plus éloigné où les Portugais se soient établis se nomme Nossa senhora de *Guadalupe*, à cinq lieues de la Ville. On trouve ensuite des peuples nommés Bavancambos, qui relevent du Roi de Johor, & qui ne laissoient pas de vivre en paix avec Malaca, où ils alloient vendre, du betel, de l'arrack & des fruits. Mais le siége interrompit ce commerce. A six lieues de la Ville, au Sud-Est, on trouve une autre riviere, nommée *Muar*, dont les habitans dépendent aussi du Roi de Johor. Matelief n'apprit pas que les Portugais eussent le moindre établissement au Sud-Ouest de Malaca.

Pourquoi Malaca ne s'agrandissoit pas.

En général, cette place est admirablement située pour le commerce de la Chine, des Moluques, & de tous les autres pays voisins. S'il y avoit été libre, il auroit augmenté sa grandeur & sa puissance. Mais la tirannie des Gouverneurs, qui changeoient de trois en trois ans, & qui ne pensoient, dans cet intervalle, qu'à mettre deux cens mille écus à couvert, étoit un obstacle continuel à son accroissement.

Autres raisons qui menaçoient Malaca de sa ruine.

Une autre raison qui s'opposoit aux progrès de Malaca, étoit la prodigalité des habitans dans leur dépense ordinaire & dans l'entretien de leurs maisons. Elle n'étoit fondée que sur les profits qu'ils faisoient journellement, & qui sortoient par conséquent de leurs mains aussi facilement qu'ils y entroient. A la vérité, on pouvoit les regarder comme un revenu certain avant que les Hollandois eussent paru dans les parties méridionales des Indes. Mais depuis l'arrivée de ces Etrangers, la prospérité des Portugais avoit souffert tant de diminution, que si Malaca n'étoit pas ruinée par un siége elle n'étoit pas moins menacée de sa chute par le cours naturel des évenemens. Ses habitans mêmes ne comptoient pas de la pouvoir conserver, si le déclin du commerce continuoit long-tems; parce que la cherté des vivres augmentant de jour en jour, ils prévoioient qu'il leur deviendroit impossible d'y subsister (61).

Suivant les Registres des Eglises, le siége de Matelief avoit couté à cette Ville environ six mille hommes; & les arbres, qui ne servoient pas moins à la subsistance qu'à l'ornement du pays, tels que les palmiers & les cocotiers, avoient été si maltraités par les ravages de la guerre, qu'il falloit seize ans pour les retablir (62).

Cependant la Flotte Hollandoise étoit entrée le 13 de Septembre dans la riviere de Johor, & le Roi, plein de reconnoissance pour les services de l'Amiral

(59) Page 289.

(60) Voyez la Relation de Pyrard. Il étoit dans le préjugé commun sur le mauvais air de la Ville, qu'il croyoit capable de dégoûter les Etrangers.

(61) Page 290.

(62) *Ibidem*.

l'Amiral étoit venu au-devant de lui jusqu'à la mer. L'obstacle du vent n'avoit pas plus contribué à la retraite des Hollandois que le besoin de poudre. Tout le pouvoir du Roi ne put leur en faire trouver que pour dix *Taels*; encore n'étoit-ce que de la poudre de farine, d'une bonté médiocre. Il auroit été facile néanmoins de faire un moulin à poudre, puisque le pays a du bois en abondance, qu'il s'y trouve des courans d'eau avec des chutes, & qu'on n'y manque pas de souffre & de salpêtre. L'Amiral ayant visité la Ville de *Batusawer* jugea qu'elle pouvoit être aisément fortifiée. Mais quelle espérance de reduire les Malais au travail? Il ne laissa pas de leur faire un plan de fortifications, qu'ils promirent de suivre, & dont ils commencerent même l'exécution en sa présence. Ensuite étant retourné à bord, il ne put reflechir sur sa situation sans beaucoup d'inquiétude. S'il prenoit le parti de se rendre à Bantam ou à Amboine, il avoit lieu de craindre que les Portugais ne vinssent assiéger Batusawer & ne s'en missent en possession. Il y auroit eu de l'imprudence à retourner contre l'armade, avec aussi peu de poudre qu'il lui en restoit. Mais aussi pouvoit-il la laisser dans toute sa force? N'étoit-ce pas abandonner les Rois voisins, & les livrer à des vainqueurs furieux qui les menaçoient de toutes sortes de violences? N'étoit-ce pas exposer les Hollandois au péril inévitable d'être chassés de cette côte, où les vûes qu'ils avoient pour le commerce de la Chine leur faisoient une nécessité de s'établir? Après de longues déliberations, il résolut de ne pas quitter la riviere de Johor sans avoir fait travailler aux fortifications dont il avoit donné le plan (63).

Matelief manque de poudre.

Embarras de sa situation.

La Ville de *Batusawer*, ou *Batusabar*, est située sur cette riviere, à cinq ou six lieues de la mer. Le pays est bas, & n'est gueres peuplé que sur ses bords. Il étoit défendu par deux Forteresses; l'une du nom de la Ville; l'autre nommée *Cotta Zabrang*, & située au-delà de la riviere. La premiere avoit environ 1300. pas de circuit. Elle étoit entourée de palissades, d'environ quarante pieds de haut, dont les pieux se touchent. Il n'auroit pas été difficile de lui faire un fossé de la riviere, qui est belle & profonde, & qui auroit suffi pour sa défense, parce que les montagnes les plus voisines en sont éloignées d'un quart de lieue. On ne comptoit pas à Batusawer moins de trois ou quatre mille habitans capables de porter les armes, nombre assez considérable, dans un pays où la plus grande partie du peuple demeure hors des Villes avec ses Esclaves & ses bestiaux (64).

Fortifications qu'il fait commencer sur la riviere de Johor.

La Forteresse de Cotta Zabrang n'avoit qu'environ cinq cens pas de circonférence. Elle étoit moins peuplée que l'autre, mais elle étoit entourée aussi de palissades. Le terrein y étant si bas qu'il demeure inondé pendant les grandes eaux, l'Amiral conseilla d'y élever trois bastions, & les habitans goûterent cette idée. Raja Zabrang, Prince de ce lieu, sa femme legitime, qui étoit fille du Roi son frere, quelques-unes de ses concubines & son fils rendirent visite à l'Amiral dans son Navire; honneur qu'ils n'avoient jamais fait aux Portugais, & que le Roi fit valoir comme le plus grand témoignage de reconnoissance & d'amitié qu'il pût donner aux Hollandois (65).

Visite honorable pour Matelief.

Le traité, qui s'étoit conclu devant Malaca, ne pouvant être exécuté dans

(63) Pages 257 & 258.

(64) Pages 258 & 259.

(65) Page 260.

C. Mateliep. 1606.

Demandes des Hollandois.

quelques-uns des principaux points, puisqu'on n'avoit pas pris la place, Matelief demanda que les autres articles demeurassent dans toute leur force jusqu'à la reduction de cette Ville, & qu'en attendant on lui donnât du terrein pour bâtir des maisons, des magasins, des Forts, des atteliers de construction, &c. soit sur les bords de la riviere, soit dans l'Isle de *Linga*, ou dans celles de *Bintam* ou de *Caryman*. Il promettoit qu'on feroit venir de Hollande des Ouvriers & des familles entieres, qui établiroient le commerce & des manufactures dans le pays, avec une égal avantage pour le Roi & pour ses sujets, qui se trouveroient dans l'abondance de mille biens dont ils avoient manqué jusqu'alors (66).

Demandes du Roi de Johor.

Les Officiers du Roi firent aussi leurs demandes. On ne les rapporte que pour donner quelque idée de la politique Indienne, & pour faire connoître dans quels principes les Hollandois faisoient leurs alliances. Le Roi de Johor demandoit premiérement qu'ils s'engageassent à lui prêter, lorsqu'il en auroit besoin, jusqu'à mille reales de huit, qui seroient restituées en marchandises, telles que le Facteur les désireroit, à condition que ce Prince ne pourroit faire d'autre emprunt avant que le premier fût remboursé : 2°. que les Etats-Généraux l'assistassent de toutes leurs forces & contre tous ses ennemis sans exception, dans ses guerres offensives & défensives; 3°. qu'ils fussent obligés, sur sa demande, de l'assister des équipages de leurs Vaisseaux, de leur canon, de leurs munitions & de tout ce qui seroit nécessaire à ses besoins; que les Vaisseaux qui se trouveroient dans les parages de Johor fussent toujours prêts à reconnoître ses ordres, & que l'Amiral demeurât dans la riviere avec sa Flotte, jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte Hollandoise qui vînt le relever. A ces deux conditions le Roi leur promettoit trente toises de terrein, pour bâtir une maison & des magasins. Raja Zabrang ajouta, comme en secret, que si la Flotte ne demeuroit pas pour la garde du pays, les habitans paroissoient résolus d'abandonner la Ville & de se retirer vers le haut de la riviere (67).

Réponse de Matelief.

Matelief répondit qu'on ne faisoit pas des propositions de cette nature aux Seigneurs des Etats-Généraux, & qu'ils ne trouveroient pas bon qu'on les engageât dans un Traité pour mille reales; que si le commerce des Hollandois s'établissoit dans le pays de Johor, comme ils en avoient l'espérance, un seul jour produiroit souvent au Roi plus de mille reales de profit, & par conséquent, que de pareilles clauses étoient indignes d'entrer dans un traité; que lui-même, qui n'étoit qu'un simple sujet des Etats-Généraux, il offroit au Roi de lui faire présent de mille réales de sa propre caisse, & de les employer, dans les Provinces-Unies, en fusils, en sabres ou en autres marchandises; en un mot, que si le Roi ne se proposoit pas d'autre avantage dans son alliance avec les Hollandois, ce n'étoit pas la peine de s'unir avec eux contre la nation Portugaise. Cette réponse déconcerta les Indiens & les fit renoncer à leur premier article. Sur le second, l'Amiral déclara que l'intention de ses Maîtres n'étoit pas de faire des guerres injustes, ni de hazarder mal-à-propos la vie de leurs sujets; qu'ils entreroient volontiers dans une ligne défensive, mais qu'ils ne la vouloient offensive que contre les Portugais, qui s'étoient déja déclarés leurs ennemis. Sur le troisiéme, il témoigna qu'il n'étoit pas

(66) Page 261. (67) Pages 262 & suivantes.

besoin d'une longue explication, parce que les Hollandois ne pouvoient s'établir dans le pays sans être obligés pour leur propre intérêt de se tenir en état de défense; ce qui ne regarderoit pas moins les Malais qu'eux-mêmes. Mais à l'égard des trente toises qu'on leur offroit pour leur établissement, il en marqua tout l'étonnement que cette proposition lui parut mériter. Pour le simple étallage de leurs marchandises, les Hollandois avoient besoin de six fois plus d'espace. Qu'étoit-ce de bâtir un Fort & des magasins? Il demanda donc, non trente toises de terrain, mais autant qu'on en auroit besoin sans aucune restriction, parce que plus on en occuperoit, plus il s'ensuivroit que le Commerce seroit étendu, & par conséquent avantageux au pays. D'ailleurs, ajouta-t-il, l'espace devoit-il être consideré, dans un Etat où les terres étoient si désertes & de si peu de prix? Comme il y avoit beaucoup d'apparence que cette réserve venoit de l'opinion que les Indiens s'étoient formée des Portugais (68), l'Amiral, offensé de ce soupçon, dit à Raja Zabrang que le Roi, lorsqu'il avoit envoyé des Ambassadeurs en Hollande, avoit dû leur donner ordre de s'informer du Gouvernement des Provinces-Unies; qu'ils auroient appris que l'esprit des Etats-Généraux n'étoit pas de s'emparer du pays d'autrui, mais d'y établir le Commerce. Il protesta même que si le Roi souhaitoit de devenir maître de l'Isle d'Amboine, que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais, les Etats étoient prêts à lui en ceder l'empire, lorsqu'il leur auroit fait voir seulement qu'il pouvoit la conserver & qu'il se seroit engagé à n'y permettre le Commerce qu'à leur Nation; parce qu'ils ne se proposoient que les avantages du Commerce, & qu'ils n'attachoient aucun prix à la propriété du fonds (69).

Enfin sur la demande qui regardoit le séjour de la Flotte Hollandoise, dans la riviere ou sur les côtes de Johor, jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte, il fit connoître que l'exécution en étoit impossible, parce qu'il seroit obligé de renvoyer au mois de Décembre quelques-uns de ses Vaisseaux en Hollande; mais il promit de s'éloigner le moins qu'il pourroit de Malaca jusqu'au mois de Décembre, & il représenta au Roi que tandis qu'il y auroit des Vaisseaux Hollandois dans cette mer, il n'y avoit pas d'apparence que les Portugais osassent rien entreprendre. On conclut un nouveau Traité sur toutes ces explications (70).

On conclut un nouveau Traité.

L'Amiral y avoit employé près d'un mois, lorsqu'il reçut avis que deux navires Portugais, trois galeres & quelques fustes croisoient proche de *Pulo-cariman*, pour escorter un grand nombre de Jonques qui étoient attendues de Macassar & de Java, chargées de marchandises & de vivres pour Malaca. Il apprit en même-tems que sept autres Vaisseaux de la même Nation avoient pris leur route vers le Nord, soit pour retourner à Achin, ou pour escorter un bâtiment qu'ils attendoient de S. Thomé. De si belles offres de la fortune lui firent prendre aussi-tôt la résolution de mettre à la voile. Il se trouva le 18 d'Octobre à la hauteur de Malaca. Le 20, s'étant approché de la rade, il fut surpris d'y trouver encore sept Vaisseaux de l'Armade, entre lesquels étoit celui du Viceroi, qui se nommoit *la Conception*. Le second galion étoit le

Matelief quitte Johor pour aller combattre les Portugais.

Il retrouve une partie de l'Armade à Malaca.

(68) Les Portugais, disoit-on dans les Indes, demandent une place pour bâtir une maison. Ensuite ils s'emparent du pays & réduisent les habitans à l'esclavage. *Ibid.* p. 264.

(69) Page 265.

(70) Page 267.

C. MATELIEF. 1606.

Nicolas, qui portoit dix-neuf piéces de fonte, monté par *Dom Fernand de Mascarenhas ;* le troisiéme, le *S. Simon*, commandé par *Dom Francisco de Sotomaior ;* le quatriéme, nommé *Todos los Santos*, étoit celui de *Dom Francisco de Norinhar.* Sebastien *Soarez*, Vice-Amiral, montoit le cinquiéme, qui se nommoit le *Santa-Cruz*. *Dom Paulo de Portugal* commandoit le sixiéme ; & le dernier, qui portoit le nom de *S. Antoine*, étoit monté par le Capitaine *Antonio de Souza Falcaon* (71).

Les Hollandois l'attaquent.

L'ardeur de la gloire & du butin ne permit pas aux Hollandois de considerer les difficultés de l'attaque. On résolut que trois Vaisseaux de la Flotte, l'*Orange*, le *Grand Soleil* & les *Provinces-Unies* commenceroient par jetter le grapin sur un des galions ennemis, tandis que les six autres feroient tête au reste de l'Armade. Cependant on fut retardé, par le vent, jusqu'au soir du 21, que l'Amiral ayant fait appeller sur son bord les Capitaines de ses deux Vaisseaux, Matelief leur donna ordre de tomber, à la fin du flot, sur le Vice-Amiral, qui étoit le plus au Sud ; & cette résolution fut encore changée, parce qu'il n'y eut point alors assez de mer & qu'on couroit risque de dériver trop sous le vent. Ce ne fut donc que le 22 au matin, après des priéres solemnelles (72), que l'Amiral fit lever l'ancre & mit le cap sur l'Isle *das Naos*, dans le dessein d'aborder le *Santa-Cruz*, qui étoit alors sous le vent de tous les autres. Mais ayant vû le banc qui s'étend de cette Isle vers la mer, il se crut obligé de revirer, & sa seule esperance fut de pouvoir aborder le *S. Nicolas*, qui étoit au Nord. Dès qu'il lui eut présenté le flanc, la barre fut poussée sous le vent & les grapins furent jettés aux écubiers ; mais ce ne fut qu'après avoir fait une décharge de ses piéces de chasse de l'avant, qui étoient de vingt-quatre livres de balle ; de ses piéces de l'embelle, qui étoient de dix-huit livres, & de celles du château-d'avant, dont tous les coups porterent. Aussi-tôt qu'il eut acroché l'ennemi, il fit faire des décharges de mousqueterie par quarante hommes qui tiroient sans cesse, & jetter, de la grande hune, des grenades & d'autres feux d'artifice. Le *Grand-Soleil* & les *Provinces-Unies* ayant abordé aussi chacun de son côté, Matelief fit couper alors les ancres du galion ; & les trois Hollandois dérivant au large, à la faveur du vent de terre, entraînerent avec eux le Vaisseau ennemi. C'étoit la disette de poudre qui leur avoit fait prendre le parti d'aller tout-d'un-coup à l'abordage. L'Amiral ne pouvant esperer de grands avantages par le canon, aimoit mieux hazarder sa vie & celle de ses gens, que de manquer cette occasion de ruiner ou de dissiper les forces Portugaises. Cependant ses autres Vaisseaux n'épargnoient rien de leur côté, pour incommoder l'ennemi par leur artillerie. Il avoit ordonné aux canoniers de tirer horizontalement, & plutôt un peu plus haut que plus bas, parce que dans la difficulté de couler bas d'aussi gros bâtimens que les galions, il falloit leur tuer des hommes. Cet expédient lui réussit. Son expérience lui en avoit fait naître l'idée dans le combat précédent, par l'exemple du galion de *Norinha*, qui avoit reçu tant de coups dans les flancs sans en avoir été moins heureux à se dégager (73).

Raisonnemens de l'Amiral Hollandois.

Combat terrible.

Lorsque les trois Vaisseaux Hollandois furent au large avec le *S. Nicolas*, les gens de l'Amiral voyant que les grenades & les mousquets ne permettoient

(71) Page 271. (72) *Ibid.* (73) *Ibid.*

plus aux Portugais de se montrer sur le pont, voulurent sauter dans son bord L'Amiral voulut les arrêter; mais il fut mal obéi. On y passa avec une espece de fureur. Les gens des *Provinces-Unies* s'y jetterent par le beaupré; ceux de l'*Orange* & du *Grand-Soleil* s'y précipiterent de toutes parts. Il se fit alors un combat furieux. Quantité de Hollandois furent blessés, mais ils n'eurent pas un seul homme de tué, & le carnage des ennemis fut épouvantable. Il n'en échappa qu'un petit nombre, que l'Amiral fit sauver sur son bord. Enfin, de deux cens soixante-cinq hommes dont le galion étoit monté, il n'en resta que sept en vie, qui s'étoient cachés au fond de cale dans le lest (74).

C. Matelief. 1606.

D'un autre côté le Vice-Amiral Hollandois fut abordé par le *S. Simon*, & presqu'aussi-tôt par un autre; de sorte qu'il en avoit un de chaque côté. Mais le *Lion-noir* s'étant avancé vers lui tomba sur le second Portugais, & le *Maurice* l'ayant abordé dans le même tems, ils y mirent le feu & le brûlerent avec tout son équipage. L'*Erasme* aborda le *Santa-Cruz*. Ils se canonerent; mais s'étant séparés aussi-tôt, l'Amiral cria vîte à l'Erasme de recommencer l'abordage à stribord, tandis qu'il aborderoit aussi à basbord. Mais le Portugais se déborda pour la seconde fois, après avoir perdu cent hommes. Alors le *Maurice* l'aborda encore, & l'Amiral se disposant à recommencer aussi, le Capitaine, qui avoit été dangereusement blessé, prit le parti de se rendre. Le Viceroi dériva par le calme. Ensuite, à la faveur d'un vent de mer, il s'éloigna beaucoup des Hollandois. La nuit étant survenue, ils ne le revirent que le lendemain, sans pouvoir le joindre. Mais ils apperçurent sous le vent un autre grand galion, sur lequel Matelief alloit tomber, lorsque les Portugais offrirent de se rendre. C'étoit le *S. Simon*, qui avoit déja perdu quarante-cinq hommes, & sur lequel on trouva trois milliers de poudre. Ainsi les Hollandois enleverent ou firent périr dans ce combat quatre galions, sans avoir fait presqu'aucune perte. Cependant leur joie fut troublée par le malheur de soixante-quinze de leurs gens, que le Vice-Amiral avoit envoyés dans quatre chaloupes pour piller les Portugais qui sortoient du *Santa-Cruz*. Ce galion étant en feu, ils sauterent avec lui & périrent tous (75) misérablement.

Autre galion pris.

Malheur qui arrive aux Hollandois.

Il restoit, dans la rade de Malaca, trois Vaisseaux, qui avoient été halés sur le sec & que l'Amiral vouloit aussi détruire. La crainte des feux d'artifice qui pouvoient y être cachés, lui fit donner ordre de ne pas s'en approcher sans précaution, & l'on remit cette entreprise au lendemain. Mais, vers la fin du jour, les feux, qui y étoient effectivement, s'étant enflammés lorsqu'on s'y attendoit le moins, épargnerent aux Hollandois la peine de l'exécution. Un incident si extraordinaire fit connoître l'excès de terreur qui s'étoit répandu parmi les Portugais. Quelques lettres, qui furent interceptées devant *Queda*, apprirent à Matelief qu'ils avoient perdu dans l'action six des principaux Officiers de l'Armade & cinq cens vingt & un soldats (76). Après avoir enlevé, des galions qui étoient échappés au feu, tout le canon & toutes les munitions de guerre & de bouche, les Hollandois brûlerent ces masses inutiles & ne chercherent qu'à se débarrasser de leurs prisonniers. L'Amiral fit offrir au Viceroi de lui rendre tous les soldats Portugais, tant sains que blessés, à con-

Ils brûlent trois autres Vaisseaux Portugais.

Perte de l'Armade.

Difficultés singulieres pour la rançon des prisonniers.

(74) *Ibid.* (75) Page 278. (76) Page 277.

C. MATELIEF. 1606.

dition qu'on lui renvoyât les Hollandois qui se trouvoient sur l'Armade, à Malaca ou dans d'autres endroits des Indes. Mais il exigeoit une rançon pour les Officiers & les personnes riches. Le Viceroi répondit qu'il étoit disposé à renvoyer les Hollandois, mais qu'il s'étonnoit d'entendre parler de rançon, parce que cet usage ne se pratiquoit pas dans les Indes, & qu'il demandoit par conséquent qu'on lui rendît aussi les Capitaines & les Marchands.

Matelief lui écrivit alors qu'il y avoit trop d'inégalité dans une telle proposition; que c'étoit l'insulter que de lui demander environ deux cens hommes pour quatre ou cinq Hollandois que les Portugais avoient entre leurs mains; & que pour leur faire connoître qu'on ne le jouoit pas impunément, il leur déclaroit que si tous ses gens ne lui étoient pas renvoyés la nuit suivante, qui étoit celle du 28 d'Octobre, il feroit jetter le lendemain tous ses prisonniers à la mer (77). En attendant la réponse du Viceroi, on résolut au Conseil, qu'André *Pesoa*, Sébastien *Soarez* & Jean *Brazvo*, Capitaines de deux galions, deux jeunes neveux de Soarez, un riche Marchand nommé *Fernando del Mercado*, & un Prêtre, payeroient chacun six mille ducats Malais, qui seroient distribués aux matelots. Quoique cette résolution parût nécessaire, l'Amiral ne pouvoit penser sans chagrin qu'il seroit regardé comme le premier qui auroit introduit dans les Indes la rançon des prisonniers (78). La somme fut payée, & chaque homme des équipages eut pour sa part cinq réales de huit. La nuit du 28 s'étant passée sans aucune réponse du Viceroi, l'Amiral se détermina, malgré son inclination, à faire jetter dans les flots tous les autres prisonniers Portugais. Déja le Conseil s'étoit assemblé pour signer cette résolution, lorsqu'on vit paroître deux pirogues qui amenoient trois Hollandois, & qui déclarerent qu'il n'en restoit pas d'autres à Malaca; mais qu'il y en avoit encore quatre ou cinq avec l'Armade, proche des Isles de *Nicobar*. Matelief, en rendant quelques Portugais pour ces trois hommes, les chargea d'un Mémoire par lequel il demandoit le reste de ses gens avec beaucoup de hauteur. Ensuite il fit embarquer, sur un Vaisseau que les Hollandois avoient pris à son retour de Negapatan, de la poudre & quatre-vingt hommes pour le Fort d'Amboine, où il étoit résolu de se rendre lui-même à la fin de Décembre.

Deux cens Portugais menacés d'être jettés à la mer.

L'unique soin qu'il se proposoit dans l'intervalle, étoit de chercher les restes de l'Armade. Cependant il fut retenu sur la côte de Queda par une négociation avec le Roi du pays, qui lui proposoit une alliance constante, à condition qu'on le mît à couvert de tout ce qu'il avoit à craindre du ressentiment des Portugais, & qui offroit même de faire massacrer (79) tout ce qu'il y avoit de Marchands de cette Nation dans ses Etats. Il ne paroît pas que Matelief approuvât cette barbare idée; mais il saisit l'occasion qui lui fut offerte par le Roi, de brûler plusieurs bâtimens Portugais qui étoient dans le Port de Queda; après quoi, l'impatience qu'il avoit de combattre le reste de l'Armade lui fit précipiter son départ. Le premier jour de Décembre il se trouva sur les côtes de *Pulo-boton*, où il la découvrit au Nord, entre deux Isles, sans pouvoir compter de combien de Vaisseaux elle étoit composée. Il n'en résolut pas moins de l'attaquer. Le 7, ayant passé les Isles de Boton, il compta sept na-

Proposition de massacrer tous les Portugais de Queda.

Matelief cherche les restes de l'Armade.

Il la découvre.

(77) Page 292. (78) Page 293. (79) Page 298.

vires Portugais & trois galiotes, mouillés sur une ligne, avec vent & marée pour eux, sous un cap dont il étoit difficile d'approcher. Ils étoient rangés en croupiere, sur deux ancres, l'une par proue & l'autre par poupe, avec tous leurs canons passés de bas-bord. Un front si redoutable arrêta les Hollandois sans les effrayer. Ils résolurent de faire un brûlot, d'une galiote qu'ils avoient prise à Queda, & d'y mettre six volontaires, à chacun desquels on promit vingt-cinq réales de huit s'ils adressoient le brûlot à l'avant des Vaisseaux Portugais. Ce projet fut exécuté la nuit suivante, mais avec peu d'effet, parce que les ennemis employerent heureureusement des gaffes & des pointilles pour détourner le brûlot. On fut obligé d'envoyer deux chaloupes, pour le remorquer au large. Le feu même y prit trop promptement, & ceux qui le conduisoient se virent forcés de l'abandonner trop-tôt. Ils eurent néanmoins toute la récompense qui leur avoit été promise (80); car dans la passion dont Matelief étoit animé pour ruiner jusqu'au dernier Vaisseau de l'Armade, il rapportoit toutes ses vûes à soutenir le courage & les esperances de ses soldats.

C. Matelief. 1606.

Brulot sans effet.

Le 9 il envoya aux ennemis, dans une pirogue, Abraham *Vander Beets*, chargé d'une lettre de créance, pour demander les prisonniers Hollandois qui lui avoient été promis devant Malaca. Le principal but de cette députation étoit de reconnoître & de pénétrer la disposition des Portugais par leurs discours. En approchant, Vander Beets fit arborer une baniere blanche. Les ennemis envoyerent au-devant de lui une de leurs pirogues, qui ne voulut pas recevoir la lettre de créance sans le consentement de son Général. Elle retourna vers l'Armade, d'où elle revint bien-tôt avec cette fiere réponse; que le Capitaine-major ne vouloit recevoir aucune lettre des Hollandois; & que si leur Amiral desiroit de lui quelque chose, c'étoit les armes à la main qu'il falloit l'obtenir (81).

Fierté Portugaise.

Matelief ne crut pas devoir précipiter l'attaque, dans un poste dont il voyoit que l'ennemi pouvoit tirer beaucoup d'avantage (82). Il y avoit longtems que les Portugais avoient jetté les yeux sur un lieu si favorable; & s'y étant retirés à l'approche des Hollandois, ils s'étoient mis en état de ne pas redouter leurs insultes. Outre la disposition qu'on a représentée, ils avoient eu la précaution de faire dans leurs Vaisseaux des retranchemens d'arbres, & d'y mettre des pipes remplies de sable, qui étoient à l'épreuve du canon. Matelief apprit d'un déserteur Flamand, qui se rendit sur la Flotte Hollandoise,

Comment les Portugais s'étoient fortifiés dans leurs Vaisseaux.

(80) Pages 301 & suivantes.

(81) Page 304.

(82) Pulo-Boton contient plusieurs Isles, particuliérement deux grandes, dont le canal s'étend Sud & Nord. L'Isle qui est à l'Est de ce canal a une baie de sable qui forme un grand enfoncement, plus grand néanmoins du côté septentrional de la baie que du côté méridional. Un haut-cap, formé par des rochers, la met à l'abri des vents de Nord & de Nord-Est, qui soufflent continuellement dans ces parages, & des courans, qui sont extraordinaires & fort variables entre ces Isles. De plus, il n'y a dans cette baie qu'une espece de raz de marée; & lorsque par un vent frais ou forcé du Nord on y vient du lieu où les Hollandois étoient à l'ancre, on se trouve pris de calme en approchant du cap des rochers, ce qui est causé par une hauteur, & l'on dérive malgré soi du côté où l'on est porté par le raz de marée, sans pouvoir gouverner. Mais lorsqu'on passe plus avant dans l'enfoncement de la baie, on y trouve un vent de terre qui vient d'une vallée; de sorte que ceux qui sont avantageusement postés vers les terres y sont toujours au lof, & que le danger seroit grand pour ceux qui voudroient les aborder.

C. Matelief. 1606.

qu'ils avoient préparé aussi des feux d'artifices, par lesquels ils esperoient de faire sauter leurs ennemis dans l'abordage, au risque de sauter avec eux ; & qu'à l'extrêmité, tous leurs Capitaines avoient ordre de mettre le feu à leurs Navires, & d'en faire hardiment périr deux pour detruire un seul Hollandois. Ils regardoient les Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise comme des Vaisseaux marchands, dont la ruine entraînoit celle de leur commerce; au lieu que l'armade étant composée de ceux de leur Roi, ils comptoient pour rien de les perdre, si ce sacrifice pouvoit les conduire à leur but (83).

Ruse des Hollandois.

Toutes ces difficultés paroissant invincibles, on se réduisit à tenter la ruse, pour attirer l'ennemi hors de son avantage. La Flotte se mit au large vers le soir, & feignit de prendre la route d'Achin. Ensuite, revirant au clair de la Lune, elle s'approcha de l'Isle de *Lanchevy*. Les Portugais ne changerent point de situation; mais on étoit si proche d'eux, qu'on chercha du moins l'occasion de les insulter. Le yacht du Vice-amiral fut mis en brûlot. On donna des ordres pour le canonement, & l'attaque fut plusieurs fois prête à commencer. Cependant la disposition des lieux, les vents & les courans retarderent ce dessein jusqu'au 13, qu'ayant levé l'ancre d'un vent assez favorable, on porta droit sur les ennemis. Le *Lion Blanc* & le *Petit Soleil* allerent mouiller fort près d'eux. Ils furent suivis de tous les autres Vaisseaux, & la Flotte entiere forma une demie lune. Mais les Portugais avoient l'avantage de prêter le flanc dans toute sa longueur, & de pouvoir envoyer toutes leurs bordées. D'ailleurs l'ombre des terres, qui étoient derriere eux, empêchoient de voir aussi-bien leurs Vaisseaux qu'ils voyoient ceux des Hollandois. Le brûlot ne put être adressé, faute de vent. On tira, dans l'espace de quatre ou cinq heures, plus de sept cens cinquante coups de canon, dont cinq Navires Hollandois tirerent seuls plus de quatre cens. Mais ils souffrirent beaucoup de ceux de l'ennemi; & désesperant de recueillir d'autre fruit de tous leurs efforts, ils se retirerent avec perte de quelques hommes.

Les deux Flottes se canonnent.

Retraite des Hollandois, & nouvelles vûes de Matelief.

1607.

La saison s'ouvroit pour d'autres desseins. Matelief se proposoit de faire trouver à trois de ses plus grands Vaisseaux leur cargaison de poivre, pour retourner en Hollande, & de se rendre aux Moluques avec le reste de sa Flotte. Dans cette séparation, qui pouvoit engager les Portugais à le suivre, il entreprit de leur donner le change, par des mesures qui les rendissent incertains de ce qu'il étoit devenu. Il aborda, le premier Janvier, sur la côte de *Pulo Pinaon*, où tout fut disposé pour le voyage qu'il méditoit. Il y fit la revue de ses neuf Vaisseaux, dont les équipages montoient encore à huit cens cinquante-sept hommes. De ce nombre il en mit cinq cens quatre-vingt-neuf sur les six Vaisseaux qu'il devoit conserver, & le reste demeura sur ceux qu'il renvoyoit en Europe. Il publia que toute la Flotte retournoit devant Malaca ; mais étant parti la nuit, sans avoir expliqué ses veritables vues, il se rendit lui-même, pendant les ténébres, à bord des trois Vaisseaux qu'il destinoit à le quitter, & leur ordonna de faire route vers Achin. Ils furent dès le matin hors de la vûe des autres. Pour lui s'étant avancé vers Malaca, jusqu'au Cap

(83) Page 307.

(84) La Flotte demeura néanmoins sur la côte de Lanchevy jusqu'au 30 de Décembre, pour continuer d'observer & de défier l'Armade Portugaise.

Rachado,

Rachado, il prit de-là vers Bantam, où il vouloit se procurer quelques rafraîchissemens avant que de faire voile aux Moluques (85).

C. Matelief. 1607.

Il passe à Bantam.

Il y apprit que le *Delft*, Navire Hollandois, arrivé de Masulipatan, étoit parti depuis trois jours pour Amboine, avec des Envoyés du Roi de Ternate, venus à Bantam pour demander du secours contre les Espagnols, qui se promettoient de reprendre facilement les Moluques. Cette nouvelle le fit travailler ardemment à se pourvoir de vivres & de munitions. Mais elle le rendit plus sensible, qu'il ne l'auroit été dans d'autres circonstances, au désordre de ses matelots, qui joignant l'insolence à l'yvrognerie respectoient aussi peu ses ordres que les loix de l'Isle, & le mettoient dans la nécessité d'aller lui-même de cabaret en cabaret, pour les ramener par la confusion plutôt que par la crainte; car dans le besoin qu'il avoit d'eux il n'osoit employer les châtimens, de peur qu'ils ne fissent valoir leur ancien prétexte pour se dispenser de combattre. Ils n'étoient pas engagés pour le service de terre. C'étoit une faute que les Directeurs de la Compagnie reconnurent trop tard. D'un autre côté, l'Amiral ayant permis aux prisonniers Portugais de descendre à terre pour donner ordre au payement de leur rançon, il falloit qu'il obtînt le consentement de l'équipage, à qui elle appartenoit par ses promesses. Personne ne s'opposoit directement à ses volontés; mais, en s'y soumettant, on demandoit qu'il avançât l'argent de la rançon. Cette difficulté ne lui causant pas moins d'embarras que l'autre, non-seulement il n'osoit entreprendre de se faire obéir par la force, mais il se voyoit obligé de fermer les yeux sur une licence insupportable. A l'égard de la rançon, il répondit qu'il n'étoit pas encore tems d'en parler; que dans le peu de séjour qu'on devoit faire à Bantam, personne ne pouvoit avoir besoin d'argent, & que lorsqu'on seroit aux Moluques, il seroit le premier à parler d'une obligation si juste. Cette réponse les satisfit, comme s'ils n'eussent formé leur demande que pour le rendre plus indulgent par l'embarras qu'elle devoit lui causer. Cependant il crut avoir gagné beaucoup en renvoyant cette affaire aux Moluques. Il espéroit de la faire servir alors à les tenir en bride; soit par de nouvelles promesses s'ils demeuroient dans le devoir; soit par le refus du payement, s'ils marquoient trop de résistance à ses ordres pour le service de terre (86).

Embarras où le jette l'yvrognerie de ses équipages.

Dès les premiers jours de son arrivée à Bantam, il étoit allé saluer le Roi, qui n'avoit alors que douze ans. Ce jeune Prince reçut ses présens & l'offre de ses services avec de grands témoignages d'estime & de reconnoissance. Le Gouverneur, le Tomongon & le Sabandar (87), plus accoutumés à la dissimulation, y joignirent l'éloge de ses victoires, & des félicitations sur le succès de toutes ses entreprises. Ils ajouterent que l'intention de leur Cour étoit d'entretenir une amitié constante avec le Roi de Hollande, & de ne jamais renouer avec les Portugais. Cependant Matelief n'ignoroit pas qu'avant l'arrivée de la Flotte Hollandoise, & sur le seul bruit des préparatifs de l'armade, ils avoient enlevé une flute de la Compagnie. A la vérité ils s'étoient hâtés de la relâcher, à la premiere nouvelle du combat de *Rachado*. Mais le Directeur du Comptoir de Bantam assura l'Amiral que si l'armade n'eut pas

Dissimulation de la Cour de Bantam.

(85) Page 311.
(86) Page 313.
(87) Voyez l'explication de ces noms & de l'état de Bantam dans la Relation de Houtman.

C. MATELIEF. 1607.

été battue, ils se feroient déclarés presque tous contre les Hollandois, & que ne les croyant pas capables de résister à la puissance Portugaise, ils avoient déja commencé à les traiter avec beaucoup de froideur. Le succès sembloit avoir changé leur disposition; mais l'Auteur du Journal ne leur en donne pas moins le nom de traîtres (88), qui avoient besoin d'être retenus par des chaînes plus fortes que les engagemens ordinaires des Traités.

Matelief passe à Jacatra & répare une négligence de la Compagnie.

L'Amiral partit le 7 de Février; & n'ayant pû trouver à Bantam la provision d'arrack qui lui étoit nécessaire, il mouilla le 11 à Jacatra, pour en acheter dans ce Port. Le Roi, qu'il eut l'honneur de saluer, parut surpris de ne pas recevoir de réponse du Prince Maurice, à qui il avoit écrit & envoyé des présens par l'Amiral Wolphart *Harmansen*. Matelief persuadé qu'il regretoit moins la réponse, que les présens auxquels il s'étoit attendu, lui donna deux pierriers de fonte, de la dépouille des Portugais, six balles de dattes & quelques pieces de toile de coton. Ainsi les fautes de negligence ou d'oubli n'avoient jamais de suites fâcheuses, parce qu'avec des Princes moins sensibles à l'honneur qu'à l'interêt elles étoient toujours faciles à réparer. Ce Monarque paroissoit d'ailleurs homme de courage & d'intelligence. Il s'informa soigneusement de tout ce qui appartenoit à la Hollande & aux desseins des Hollandois, comme s'il eut prévu qu'un jour le pays de sa domination devoit passer entre leurs mains. La Ville de Jacatra, qui a reçu depuis le nom de Batavia, étoit alors bâtie comme les autres Villes de l'Isle, c'est-à-dire, que les maisons étant de paille, environnées d'une cloture de bois, on ne l'auroit prise que pour un Village. Le Roi se proposoit de la faire entourer de murailles (89), dépense qui fut épargnée à ses peuples par de nouveaux Maîtres.

Il relâche dans l'Isle de Celebes.

La flotte ayant remis à la voile le 13, mouilla le 2 de Mars devant le Village de *Rakeka* dans l'Isle *Celebes*, où l'Amiral fut charmé de la perspective du pays de Macassar, le plus agréable & le plus peuplé qu'il eût encore vû dans son voyage (90). Mais n'y ayant reçu aucun éclaircissement sur l'armade, il reprit la route d'Amboine, où il arriva le 28. Frederic Houtman, Gouverneur du Fort, vint le saluer aussi-tôt, & lui rendre témoignage que depuis l'établissement des Hollandois tout avoit été paisible dans l'Isle. Il s'y trouvoit alors un Vaisseau de la Flotte de *Verhagen*, nommé l'*Enchuise*; qui après avoir chargé environ deux cens barres de cloux de girofle étoit prêt à partir pour Bantam. Le *Delft* avoit fait voile pour Banda, le jour précédent, parce que la saison étant avancée, on avoit perdu l'espérance de voir arriver l'Amiral. Mais l'objet le plus intéressant pour lui fut de trouver au Port d'Amboine les Envoyés de Ternate, qui avoient été demander du secours à Bantam contre les Espagnols. Ils lui apprirent que leur Isle étoit déja dans l'oppression. Les Espagnols, au nombre de trois cens, s'étoient rétablis dans leur ancien Fort & travailloient ardemment à le fortifier. Le Roi supplioit l'Amiral de ne pas l'abandonner, & promettoit de répondre à l'amitié des Hollandois par un immortel attachement. Matelief assembla le Conseil. On y résolut de donner, au Roi de Ternate, tout le secours dont on étoit capa-

Il arrive à Amboine.

Engagement qu'il prend de secourir Ternate.

(88) Pages 312 & 313.
(89) Page 314.
(90) Page 315. Les Hollandois y avoient déja un Comptoir à *Tello*, qui est dans l'intérieur de l'Isle.

ble dans les circonstances, mais à condition qu'il fourniroit deux mille hommes effectifs, & que s'il en manquoit un seul on l'abandonneroit à sa mauvaise fortune. Cette menace étoit nécessaire, après avoir éprouvé tant de fois qu'avec la meilleure intention, les effets, de la part de ce Prince, répondoient mal aux promesses. Les Envoyés s'étant soumis, en son nom, à tout ce qu'on exigeoit d'eux, on remit à regler le reste avec leur Maître. Houtman insistoit beaucoup sur la nécessité de secourir Ternate. Aussi-tôt que l'entreprise fut decidée, l'Amiral mit quelques changemens dans la disposition de ses Vaisseaux & rapporta tous ses soins à cette nouvelle expédition (91).

Déreglement des Hollandois d'Amboine.

Cependant il ne put se dispenser d'en donner quelques-uns aux désordres qui regnoient dans la garnison Hollandoise d'Amboine. Les soldats étoient plongés dans l'yvrognerie & dans l'incontinence. Chacun avoit sa concubine, & les Insulaires offensés de cette conduite se refroidissoient beaucoup pour la Nation. » Ils avoient vû, disoient-ils (92), les Portugais mener une vie re-» glée, se marier, & prendre des femmes parmi eux; ce qui servoit à lier les » deux Nations. Les Hollandois ne faisant point de mariage, quel moyen » de s'affectionner à leur société? On n'avoit pas le tems de concevoir de » l'amitié pour des gens qui partoient de l'Isle avec les premiers Vaisseaux qui » paroissoient, ni avec de nouveaux venus, qui ne succedoient aux premiers » que pour se retirer à leur tour lorsqu'on commençoit à les connoître. « Ces plaintes, & l'intention où étoit la Compagnie d'envoyer des familles Hollandoises dans ces Isles, engagerent l'Amiral & le Conseil à permettre aux soldats de s'y marier. » On voyoit bien, observe l'Auteur du Journal, qu'avant » que d'en venir là, il eut été à propos qu'on se fut tout-à-fait assuré la pos-» session d'Amboine; mais il falloit ceder à la nécessité: & d'ailleurs il étoit » à propos de ne pas regarder les droits comme douteux; sans quoi il auroit » mieux valu y renoncer (93). Un an ou deux, ajoute l'Auteur, suffisoient » desormais pour mettre le Fort en état de soutenir un siége. La prudence » obligeoit d'y envoyer des Blancs, afin que la familiarité s'établissant avec » les Noirs, ils pussent porter le commerce de la Compagnie dans les Isles » voisines. Quoiqu'il ne soit pas d'une extrême étendue, il y est néanmoins » avantageux, & l'on y gagne cent pour cent (94).

Observation de l'Auteur sur l'établissement des Hollandois à Amboine.

Matelief tâche de se concilier les habitans.

L'Amiral, avant son départ, fit assembler les principaux Insulaires. Il leur souhaita toutes sortes de prospérités sous la regence des Etats-Généraux; & les remerciant de leur zèle, qui alloit jusqu'à travailler volontairement aux fortifications du Château, il leur en fit esperer les plus heureux fruits pour le bonheur & la tranquillité de l'Isle. La permission de se marier, qu'il accordoit à la garnison, leur causa beaucoup de joie, & devint un lien très-puissant pour les attacher aux Hollandois. Ils reconnurent que le Gouvernement de la Compagnie étoit plus supportable que celui des Portugais. Mais ils se plaignirent d'être abandonnés, comme les bêtes de leurs bois, sans discipline & sans instruction. Matelief, touché de leur voir des inclinations si raisonnables, leur promit de faire donner les ordres nécessaires pour les faire instruire, & chargea le Ministre du Fort de tenir école deux fois le jour,

(91) Pages 317 & précédentes.
(92) Page 318.
(93) *Ibid.*
(94) Page 319.

C.MATELIEF. 1607.

Pourquoi il prend quelques jeunes Insulaires sur son bord.

en attendant que la Compagnie y pourvût autrement. Dans la même vûe, il prit sur son bord trois jeunes garçons des principales familles; l'un, fils du Capitaine *Hitto*, qui avoit toujours marqué de l'affection pour les Hollandois; & les deux autres, fils au contraire de leurs plus mortels ennemis, dont l'un se nommoit *Marcos*, Chef de la race des *Alteyves*; & l'autre *Antonio*, Chef de celle des Tavires. Ces deux races, qui étoient Chrétiennes, étoient toujours demeurées dans les interêts des Portugais, & n'avoient jamais entretenu de Commerce avec les Mores (95). Cependant cette ancienne aversion commençoit à s'affoiblir par l'entremise des Hollandois. Le dessein de l'Amiral, en prenant le premier de ces trois jeunes Insulaires, étoit de lui faire voir la Hollande, & de lui faire prendre les manieres du pays, dans l'espérance que parvenant un jour aux premiers emplois de l'Isle, son exemple pourroit servir à la propagation du Christianisme. Il prenoit les deux autres, pour ôtages de la fidélité de leurs parens, & pour leur faire connoître que la Hollande n'étoit pas un pays aussi barbare que les Portugais l'avoient représenté. Dom *Marcos*, pere de l'un, avoit fait le voyage de Goa, où le Viceroi l'avoit comblé d'honneurs, jusqu'à le faire marcher à son côté. L'Auteur observe que cette méthode est familiere aux Portugais pour gagner les Chefs d'une Nation, & conseille aux Hollandois de ne pas la négliger (96).

Avec quelles forces & dans quelle vûe il part pour Ternate.

Matelief partit d'Amboine le 3 de Mai, pour se rendre à Ternate. Sa Flotte étoit composée de huit Vaisseaux, l'*Orange*, qu'il montoit, le *Maurice*, l'*Erasme*, l'*Enchuise*, qu'il avoit trouvé dans la rade d'Amboine, le *Delft*, qu'il avoit fait venir de Banda, le *Petit Soleil*, le *Pigeonneau* & le yacht. Les équipages étoient au nombre de cinq cens trente-un hommes, entre lesquels on ne comptoit que cinquante Indiens (97). Il se proposoit de secourir l'Isle de Ternate, & de s'emparer du Fort où les Portugais étoient rentrés dans celle de Tidor.

Mais la fortune ne reservoit pas plus de succès à cette expédition qu'au siége de Malaca. Les mesures que les Espagnols avoient eu le tems de prendre pour leur défense, la lenteur du Roi de Ternate à rassembler ses forces, les mutineries des soldats Hollandois & leur petit nombre, qui ne suffisoit pas pour le service de terre & pour la garde de la Flotte, reduisirent l'Amiral à quelques foibles tentatives dont il recueillit peu de fruit. Il eut même le chagrin de ne pouvoir faire sa descente à Tidor; & lorsqu'étant descendu à Ternate, il eut observé la forteresse Espagnole, il désespera de l'emporter par la force. Ses ennemis étoient au nombre de trois cens dans les deux Isles; deux cens Espagnols à Ternate, & cent à Tidor, avec vingt Portugais, cinquante Chinois & quelques Esclaves (98).

Fort Hollandois bâti à Ternate.

Il résolut du moins de bâtir un Fort à Ternate, où les Facteurs Hollandois fussent à couvert de toutes sortes d'insultes, sous la protection du Roi & sous celle de leurs remparts. Après avoir visité un endroit nommé *Mankonora*, qui pouvoit être fortifié avec peu de travail & rendu même imprenable, quoiqu'il ne fût qu'à une demie lieue de la forteresse Espagnole, il prit du dégoût pour ce lieu, parce qu'il auroit été difficile d'y conduire des vivres. La Ville

(95) Voyez ci dessous la description de l'Isle d'Amboine.

(96) Page 325.

(97) Matelief avoit laissé quelques Hollandois au Fort d'Amboine.

(98) Page 345.

de *Malaye* (99), qui est au Nord-Est de l'Isle, dans une plaine qui n'est commandée par aucune hauteur, lui parut plus convenable à son dessein. Elle étoit entourée d'une muraille séche d'environ deux toises de hauteur & de huit ou dix pieds de large, qui pouvoit être reparée en peu de tems, & devenir capable d'une bonne défense avec le secours de quelques autres ouvrages. Un banc long & étroit, qui la couvre du côté de la mer, sert en même-tems à tenir les pyrogues en sureté, sans empêcher qu'au dehors le mouillage ne soit sûr, à la portée du canon de la côte. L'ouvrage fut commencé aussi-tôt, & fini dans l'espace de cinq semaines, malgré tous les obstacles que Matelief trouva dans la mauvaise humeur de ses troupes & dans la paresse des Insulaires. Il y mit une forte garnison, dont il donna le commandement à *Gerritz* avec ordre de se conformer aux instructions qu'il lui laissa. Tout le tems qu'il eut de reste fut employé à faire ses dépêches pour la Compagnie. Il la pressoit d'envoyer de puissans secours à Ternate, & ses sollicitations furent accompagnées d'un Mémoire important (1) sur l'état & le Commerce des Indes.

C. Matelief. 1607.

Sa situation.

Dépêches de l'Amiral à la Compagnie.

(99) Voyez ci-dessous la Description des Moluques.

(1) Ce Mémoire est en effet d'autant plus important, qu'on y trouve toutes les vûes que les Hollandois ont exécutées depuis. Celui de l'Amiral Warwick ne regardoit que le fond & l'ordre du Commerce; au lieu que celui-ci en traite la partie politique, & paroît avoir servi de regle à la Compagnie Hollandoise dans toutes les entreprises qui l'ont suivi. Cette raison en rendra la lecture intéressante.

» Quand je considere l'état de notre Patrie & les guerres dont elle est affligée par un aussi puissant ennemi qu'*Albert d'Autriche*, soutenu des forces de la Maison d'Espagne & de sa propre maison, il me semble qu'on ne peut pas se promettre que les affaires des Indes puissent prosperer si elles demeurent entre les seules mains des Directeurs : car je ne vois pas que leur seule autorité puisse être assez grande & assez respectée dans les Indes pour en attendre un grand effet. On y a pour adversaires les Espagnols & les Portugais, qui ont commencé à s'y établir depuis plus d'un siécle & qui ont pénétré dans plusieurs pays, où ils ont des Forteresses, beaucoup de monde & un gouvernement reglé. Ils peuvent faire leurs affaires par des voies plus commodes que nous, qui sommes obligés d'amener de Hollande des gens atténués par la fatigue du voyage. Si les Portugais n'y ont pas toujours assez de monde, il leur est beaucoup plus aisé d'y en envoyer qu'à nous. Les Vaisseaux qui viennent de Portugal ne sont pas obligés d'aller plus loin que Goa. Ils y font débarquer & rafraîchir leurs gens, dont ils forment ensuite leurs armades, ainsi que des Espagnols qui leur viennent des Manilles.

» Si nous voulons nous établir aussi avantageusement & aussi solidement qu'eux dans les Indes, il faut nous assurer quelqu'endroit où nous puissions être librement reçus en venant de Hollande. Non-seulement nous y trouverions des rafraîchissemens prêts pour les équipages & les vaisseaux, mais notre réputation augmenteroit chez les Princes Indiens, qui jusqu'à présent n'ont osé prendre une entiere confiance en nous. Ils demeurent assez d'accord que les Hollandois sont de bonnes gens, & qu'ils sont plus doux & plus traitables que les Espagnols. « Mais, disent-ils, que nous sert leur bonté? Ils ne viennent ici qu'en passant. Ils s'en retournent aussi-tôt que leurs Vaisseaux sont chargés. Nous demeurons alors abandonnés aux Espagnols & aux Portugais, qui viennent fondre sur nous parce que nous avons trafiqué avec leurs ennemis. Au contraire, en nous tenant attachés aux Espagnols, du moins ils nous protegent au besoin. D'un autre côté, quand les Hollandois auroient des forces suffisantes pour nous protéger, nous n'avons rien à craindre de leur part. Ils ne nous traitent point en ennemis quoique nous trafiquions avec les Portugais. Nous n'avons à ménager véritablement que ceux qui troublent notre repos. Ainsi le meilleur parti que nous ayons à prendre est de favoriser les Portugais, dans la crainte qu'ils ne nous exterminent.

G. MATELIEF. 1607.

Ce sage & vaillant Amiral étoit arrivé à la derniere partie de sa commission, qui n'étoit pas la moins importante dans les idées de la Compagnie

» Telles sont les réflexions de tous les Indiens. Avec cela les Portugais tâchent de » leur persuader que nous sommes sans forces, & nous représentent comme une poignée de gens ramassés, qui bien loin de » pouvoir faire des établissemens solides aux » Indes, avons à peine des demeures fixes » dans notre propre pays. Il faut donc que » nous cherchions des voies pour gagner les » Indiens & pour leur faire connoître que » nous sommes capables de nous établir parmi eux & de résister à nos ennemis.

» Le Commerce des Indes consiste principalement, 1°. en poivre, qui se charge à » *Bantam*, à *Johor*, à *Patane*, à *Queda* & » à *Achin*. 2°. En cloux de girofle, qui se » chargent à *Amboine* & aux *Moluques*. 3°. » En noix-muscades & en macis, ou fleur » de muscade, qui se chargent à *Banda*. 4°. » Dans le Commerce de *Cambaie*. 5°. Dans » celui de la Côte de *Coromandel*. 6°. Dans » celui de la *Chine* & du *Japon*.

» Si chacun de ces Commerces ne demeure » pas dans une seule main, soit celle des Portugais ou la nôtre, il arrivera infailliblement qu'on se détruira les uns les autres, » qu'on fera hausser le prix des marchandises » dans les Indes & qu'elles se donneront à » vil prix en Europe. Cependant à l'égard du » poivre, il n'est pas possible que nous puissions en attirer le Commerce à nous seuls; » car, outre les Portugais, les Anglois ont » entrepris aussi la navigation de Bantam. Ils » y ont leurs Comptoirs & des maisons. Ils y » trafiquent paisiblement, tandis que nous » avons la guerre contre les Portugais. Nous » défendons tout à la fois & Bantam & eux, » pendant qu'ils y font des profits qui ne leur » coutent ni dépenses, ni sang, ni inquiétudes. Il ne faut pas se promettre d'agir auprès du Roi de Bantam, qui n'est encore » qu'un enfant, pour l'engager à ne trafiquer » qu'avec nous. Ajoutez qu'il faudroit lui » donner de très-grosses sommes d'argent, » qu'on seroit en danger de perdre sans aucun » fruit; car je tiens pour certain que quand » ce Prince & tous les autres Princes Indiens » auroient fait avec nous ou avec toute autre » Nation les alliances les plus étroites & les » plus saintement jurées, la premiere apparence de quelque péril ou l'espoir d'un plus » grand profit ne manquera pas de les rendre infidéles. D'ailleurs nous sommes en » paix & en bonne intelligence avec les Anglois. Il ne seroit pas honnête de chercher » à les exclure d'un Commerce qu'ils ont déja » commencé. Mais on peut bien prendre des » mesures pour empêcher qu'ils n'entrent dans » le Commerce des autres épiceries. A l'égard » du poivre, il faudroit le faire servir de lest. » On se trouveroit en état, par ce moyen, de » le donner à si bon marché, que les autres » Nations n'y trouvant presque plus de profit, seroient obligées d'abandonner volontairement ce négoce; & de notre part nous » ne compterions que sur le profit qu'il y auroit à tirer des autres marchandises.

» Nous pouvons nous attirer facilement » tout le Commerce des noix-muscades & du » macis. Au lieu de nous emparer de Banda » & d'y bâtir un Fort, ce qui couteroit beaucoup & nuiroit à notre réputation parmi les » Princes Indiens, voici ce que je propose: » Comme le Roi de Macassar est un Prince » puissant, dont le pays est fort peuplé, » abondant en riz & en toutes sortes de denrées, & que c'est lui qui en fournit à Malaca & à Banda, il faudroit faire un Traité » avec lui & lui envoyer trois Vaisseaux, avec » deux cens hommes de débarquement. Ce » nombre suffiroit, avec les Insulaires de » Macassar, pour attaquer Banda, qu'on promettroit au Roi de lui mettre entre les » mains, en stipulant pour unique condition, » que nulle autre Nation que la nôtre n'y » pourroit charger des marchandises, & que » tous les ans nous prendrions les noix & le » macis à un prix qui seroit fixé. Je ne doute » pas que le Roi de Macassar ne prêtât l'oreille à cette proposition, à laquelle on » pourroit ajouter qu'il nous feroit bâtir à » Banda une maison aussi grande & aussi » forte que nous le souhaiterions, dans un » lieu commode & sûr pour la garde de nos » marchandises. Comme le Roi ne feroit pas » son séjour dans cette Isle & qu'il la feroit » gouverner par un Orankaie, il ne faut pas » douter qu'en faisant des présens au Gouverneur nous n'en fussions les maîtres. Ce seroit susciter un ennemi dangereux aux Portugais, & nous acquerir un puissant ami.

» Pour le négoce des cloux de girofle, il » est bien difficile de nous en rendre les seuls » maîtres. Nous avons le produit d'*Amboine*, de *Luho* & de *Cambelo*; mais il nous » manque celui des Moluques. Le seul moyen » d'y parvenir est de chasser les Espagnols de » Ternate; entreprise difficile, sur laquelle

Hollandoise & dans ses propres vûes. Il étoit question de chercher des ouvertures favorables pour le Commerce de la Chine. Un si grand projet, qui avoit

» je ne laisserai pas d'expliquer ici mes vûes » Elle n'est pas impossible, si l'on veut bâtir » sur uu bon fondement, qui est de reprendre l'affaire de Malaca. Si les Portugais » avoient perdu cette Ville, il ne leur seroit » pas aisé d'aller de Goa secourir les Moluques, & je crois qu'on empêcheroit sans » beaucoup de peine, qu'il ne passât des vivres des Maniiles à Ternate. Il faudroit » premierement mener deux ou trois navires » au Roi de Mindanao, dont le pays est bien » peuplé, & qui peut mettre, dit-on, cinquante caracores en mer. Toute cette armée » iroit à *Panama* ou *Panati*, qui est proche » des Manilles, & où il y a un lieu nommé » *Otting*, qui n'est gardé que par dix-huit » soldats Espagnols, avec à peu près le même nombre d'habitans. On détruiroit cette Place; ou si le Roi de Mindanao vouloit la garder, on la lui livreroit; car » c'est un pays abondant en riz & en plusieurs » autres denrées qui se transportent à Ternate. Ensuite on renverroit à Mindanao un » Vaisseau qu croiseroit avec les caracores du » Roi dans le Détroit de *Tagima*, pour prendre les bâtimens qui voudroient encore aller à Ternate, parce qu'il n'y a point d'autre » route; & si l'on en avoit pris un ou deux, » il n'y en auroit plus qui osassent s'y hazarder: d'où il arriveroit qu'on périroit de » faim dans cette Isle. Il ne faut pas penser à » s'en rendre maître à présent par la force, » car les Espagnols s'y fortifieront tellement » & y tiendront tant de monde, qu'il faudroit » de grosses armées pour les en chasser. Si » l'on pouvoit mener aussi une galere sous » notre Fort de Ternate, elle les incommoderoit beaucoup.

» Le Commerce de la Chine dépend encore » de Malaca. Si l'on avoit chassé les Portugais de cette Place, il faudroit qu'ils renonçassent à ce trafic.

» Le Commerce des toiles de coton qu'on » fait à Coromandel est d'une grande importance, parce que tous les peuples des Indes » s'habillent de ces toiles. Il y en a différentes sortes pour chaque Nation, suivant » les goûts qui dominent, & elles se fabriquent en différens lieux. Celles de Negapatan n'ont aucune ressemblance avec celles » de Masulipatan. Si Malaca étoit enlevée aux » Portugais, il n'auroient plus d'occasion favorable pour le trafic des toiles, quand on » supposeroit qu'ils pussent conserver Negapatan. Au contraire, s'ils conservent Malaca, ils pourront se servir de leurs fustes » pour s'opposer à notre Commerce de Coromandel. Cette côte étant basse & sans profondeur, ils peuvent se poster entre le rivage & nos Vaisseaux. Avec un peu de diligence ils envoient de leurs nouvelles à » Goa, d'où il est toujours facile de faire partir des armades.

» Il est constant que si l'on pouvoit chasser les Portugais de Malaca, ils seroient » obligés de renoncer au Commerce de la » côte de Coromandel, parce qu'il n'y auroit » aucun chemin sûr pour eux, & que leurs » profits ne seroient jamais égaux aux frais. » Ainsi tout leur Commerce aux Indes Orientales roule sur Malaca, & c'est-là qu'il » faut porter le coup si l'on pense à le ruiner. » Il ne faut pas douter que les habitans de » Bantam ne se missent à la raison, lorsqu'ils » nous verroient des établissemens fixes, & » qu'ils comprendroient que les Anglois » n'ayant aucun autre Commerce dans les Indes que celui du poivre, n'y voudroient » pas faire de fréquens voyages ni de grosses » dépenses. Le poivre de *Jambeo*, d'*Adrogyri*, » & d'autres endroits, qui se porte à Bantam, » seroit porté à Malaca, où l'on trouveroit » des toiles pour le retour comme à Bantam.

» Je n'ai pas appris que les Portugais soient » puissans à Bengale. Ceux qui parlent de ce » pays assurent qu'on y pourroit faire un bon » Commerce. Il y a deux Ports; l'un, nommé *Porto-Piqueno*; l'autre, *Porto-Grande*. » Le second, qui est le plus à l'Ouest, dépend » du Roi de Cambaie. On n'y trouve que du » riz, mais il y est en abondance, & le principal transport s'en fait à Cochin. Le commerce des toiles est florissant à Porto-Pequeno. Il seroit bon d'envoyer deux Vaisseaux à Arrakan pour l'entretien du Commerce, d'autant plus que le Roi nous en » sollicite instamment. Un Portugais, nommé Philippe *de Britto*, y possede un Fort à » cinquante lieues dans les terres, avec une » garnison de quatre-vingt hommes, qui » tient tout le pays en bride. Le Roi, quoique puissant, n'a pû jusqu'à présent chasser » ce Portugais, dont la réputation jette aussi » l'allarme dans le Royaume de Pegu. On lui » attribue d'immenses richesses, sur-tout en » pierreries.

» Il ne faut rien esperer à Cambaie, pendant que les Portugais auront quelques for-

C. MATELIEF. 1607.

été tenté plusieurs fois sans succés, demandoit moins de la valeur & des forces, que de l'adresse & de la prudence. Aussi Matelief ne prit-il que quatre Vaisseaux, l'*Orange*, le *Maurice*, l'*Erasme* & le *Yacht*, avec environ trois cens hommes d'équipage, & vingt-cinq Chinois qu'il avoit enlevés dans une Jonque, & dont il esperoit de se faire des guides & des médiateurs pour obtenir la liberté de négocier dans leur pays (2). Ayant levé l'ancre le 12 de Juin, il s'engagea le 29 dans le Détroit de *Tagima*, & vers midi du même jour, il se trouva devant le Cap de Mindanao. Trois ou quatre jours se passerent à chercher un des golfes de cette Isle; & lorsqu'on l'eut trouvé, il fallut aller encore dix ou douze lieues plus loin, parce qu'il n'étoit pas marqué dans les cartes. C'est le troisiéme à compter de la Ville de Mindanao; & les cartes n'en marquent que deux (3). Quelques Pêcheurs, qui vinrent à bord, présenterent du poisson, de la canelle sauvage & de la cire. On apprit d'eux que leur Roi, qui est Mahométan comme tous ses sujets, ne cessoit pas de faire la guerre aux Espagnols & qu'il exerçoit ses pirateries jusqu'aux Manilles. Un de ces Insulaires fit voir à Matelief un billet, de la main de Dom *Pedro d'Acunha*, datté le 6 de Février 1606, par lequel ce Général Portugais recommandoit à tous ceux qui connoîtroient son nom, de ne faire aucun tort au porteur & à tout ce qui lui appartenoit, parce qu'il avoit reçu & bien traité les sujets du Roi d'Espagne. Cette recommandation fit rire les Hollandois, & n'auroit pas attiré beaucoup de faveur à l'Indien, s'il n'en avoit eu une plus puissante dans leurs sentimens d'humanité.

Matelief part pour la Chine. Ses motifs.

Il relâche à Mindanao.

Recommandation plaisante.

Ils rentrerent, le premier de Juillet, dans le Détroit de Tagima; & passant entre les Isles, dont ils compterent quarante-cinq dans un seul jour, ils se trouverent le 22 assez proche de terre. Une Jonque, de seize ou dix-sept qu'ils découvrirent, vint à bord de l'Amiral, & le Patron lui dit qu'il falloit encore deux jours à la Flotte pour arriver à Macao. On lui proposa une grosse récompense, s'il vouloit servir de Pilote aux Hollandois jusqu'à Macao. Il y consentit, & s'étant fait apporter ses hardes de la Jonque, il lui laissa continuer sa route. Le 23 au soir, on se trouva près de *Lamao* (4), Isle de trois ou quatre lieuës de long, qui n'est qu'à une demie lieue de la côte. On découvre à l'Est & à l'Ouest plusieurs autres Isles, dont elle est la plus grande. Vis-à-vis sa côte occidentale, le continent s'ouvre par un grand golfe,

La Flotte arrive à une lieue de la Chine.

» ces sur la côte de Malabar, & que le Roi » ne sera pas dans de meilleurs sentimens pour » nous. Attendons qu'il nous connoisse » mieux, & qu'il soit désabusé sur les Espagnols. D'ailleurs les grands Vaisseaux ne » peuvent entrer dans ses Ports; & son pays » est si proche de Goa, que les Portugais, » avertis de notre arrivée, viendroient fondre sur nous.

» Toutes ces observations font connoître » de quelle importance est Malaca pour l'établissement que la Compagnie veut former » aux Indes. On ne sçauroit y faire trop de » réflexion; car enfin il est tems de nous assurer un lieu fixe & une retraite sûre. Ce » lieu, quel qu'il soit, coutera des sommes » immenses avant qu'il soit dans l'état où Malaca est à présent, sans compter qu'il sera » fort difficile de trouver une situation si avantageuse.

(2) Pages 360 & 370.

(3) P. 371. Le Cap de Mindanao est à six degrés trois quarts de latitude du Nord, & cent quarante-quatre degrés de longitude. Le Détroit s'étend à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Les Hollandois s'étoient approchés de cette Isle pour y débarquer deux Ambassadeurs que le Roi de Ternate envoyoit à celui de Mindanao, dans les vûes apparemment qui sont expliquées par les Mémoires.

(4) C'est sans doute l'Isle d'*Emoy*, car on ne connoît pas d'Isle de *Lamao*.

golfe, au-delà on trouve d'abord deux collines, puis une troisiéme. Une lieue plus loin, en remontant la riviere, on arrive à la Ville de *Fien-cheu*, où se fabriquent la plupart des armoisins de la Chine, à deux journées de celle de Chincheu.

Officiers Chinois qui viennent à bord.

Aussi-tôt que les Vaisseaux Hollandois eurent jetté l'ancre, six Officiers de l'Isle, dans l'absence du Mandarin, qui étoit allé au continent avec une Flotte d'environ vingt Jonques, vinrent demander à bord de quel pays ils étoient, quelles étoient leurs intentions, & s'ils apportoient la paix ou la guerre. Ils étoient vêtus d'un long habit de toile noire, qui augmentoit la gravité naturelle de leur physionomie. L'Amiral répondit qu'ignorant où étoit le Mandarin, il lui avoit dépêché un homme au continent, pour lui déclarer de quelle nation étoient les Vaisseaux; mais qu'il vouloit bien donner les mêmes éclaircissemens à ceux qui se présentoient de sa part : que lui & ses gens étoient Hollandois; que leur Roi les avoit envoyés pour trafiquer à la Chine; qu'ils étoient pourvus de marchandises & d'argent, & qu'ils ne vouloient faire la guerre à personne (5).

Leur avidité pour les présens.

Ils retournerent au rivage; mais avant que de partir, ils demanderent qu'on leur fît quelque présent. Matelief consulta l'Interprête, qui lui conseilla de donner à chacun une demie reale de huit. Il jugea que c'étoit trop peu & leur fit donner une reale entiere. Mais il fallut y joindre diverses cérémonies. Les reales furent enveloppées dans un papier & présentées dans un plat. En les recevant, un des Officiers Chinois fit connoître qu'il y avoit encore trois de leurs Compagnons dans leur barque, pour chacun desquels on mit autant de reales. Enfin l'on en mit une aussi pour les soldats de leur escorte.

Réponses vagues du Mandarin.

Un Chinois de la Flotte Hollandoise, que l'Amiral avoit envoyé à terre, revint le 26. Il avoit reçu ordre de demander qu'un Hollandois pût descendre, pour s'expliquer avec le Mandarin. On lui avoit répondu que le Mandarin y penseroit, & qu'à l'égard des rafraîchissemens il falloit que les Vaisseaux doublassent le Cap, où l'on prendroit soin de leur en porter. Mais ce Mandarin, qui étoit de l'ordre inferieur, dépendoit de celui de Chincheu. Comme il étoit nommé pour commander à Canton, où il devoit aller prendre possession de son emploi, il avoit promis d'y être favorable aux Hollandois. Il leur fit même sçavoir, avant la fin du jour, que le vent étoit favorable pour aller à Canton. Dans cet intervalle, on vit passer plus de soixante-dix Jonques entre l'Isle & les terres. On en avoit rencontré soixante le jour précédent; ce qui fit connoître que ces parages étoient très-fréquentés (6).

Cependant l'Amiral ne recevant point d'autre réponse à sa demande, prit le parti de se rendre à Canton. Mais il avoit besoin d'eau, & le Mandarin ne lui avoit pas fait dire s'il lui permettoit d'en prendre. D'un autre côté, il apprit qu'on se défioit de ses intentions dans l'Isle, & que les habitans d'une petite Ville voisine avoient déja transporté tous leurs effets dans le Fort. Quelques ménagemens qu'il fût résolu d'observer, ayant sçu de son Pilote Chinois qu'il y avoit de l'eau vers l'extrémité occidentale de l'Isle, il y fit avancer sa Flotte, avec la seule précaution de lever l'ancre sur la brune. Un canot bien armé, qu'il envoya au rivage, lui rapporta qu'il étoit aisé d'y faire

(5) Page 374 & précédentes.

(6) Page 375.

C. MATELIEF. 1607.

Matelief descend dans l'Isle de Lamao. Ce qu'il y voit.

Curiosité badine des Hollandois dans un Temple.

Ils consultent une Idole.

de l'eau, près d'un Temple, qui étoit accompagné de quelques cabanes. Il y descendit lui-même. Vingt Insulaires fort pauvres, qui faisoient leur demeure proche du Temple, prirent la fuite à la vûe des Hollandois. Mais ils furent rassurés par les Chinois qu'on avoit amenés de Ternate. L'Amiral entra dans le Temple (7), où il vit trois Idoles, avec une table devant la principale, sur laquelle étoient quelques petites coupes de Porcelaine, remplies d'eau & de riz. Il y avoit aussi une lampe, & un petit Autel pour les parfums. La table offroit encore deux petits morceaux de bois, qu'on auroit pris pour les deux parties d'une boule coupée par le milieu, creux par dedans & chacun de la grosseur du poing. On demanda aux Insulaires quel usage ils en faisoient? Ils répondirent qu'à l'arrivée des Etrangers, ils s'en servoient pour connoître si c'étoient des gens doux & traitables. L'Amiral voulut sçavoir quelle idée ces sorts lui avoient fait prendre de lui. Ils lui dirent qu'ils le croyoient honnête-homme. Sa curiosité alla plus loin. Il leur demanda s'ils pouvoient connoître quelle seroit la destinée de sa Flotte, & si elle seroit bien reçue à Canton. Alors un d'entr'eux ayant pris les deux morceaux de bois dans sa main & les ayant jettés à terre, la partie creuse des deux morceaux se trouva dessus. Elle se trouva, la seconde fois, dans la même situation; mais la troisiéme fois, le creux des deux demi-boules se trouva dessous. Chaque fois que l'Insulaire les jettoit, il adressoit quelques mots à son Idole. Ensuite ayant consulté un écrit, qui étoit attaché au mur du Temple, il assura l'Amiral que sa Flotte seroit bien reçue à Canton. On lui fit d'autres demandes, auxquelles il répondit avec les mêmes cérémonies. Matelief leur fit dire que toutes leurs pratiques n'étoient que de misérables superstitions; que les Hollandois croioient au seul Dieu qui gouverne le ciel & la terre, & qui réserve des punitions au crime & des récompenses à la vertu; que des Idoles sans mouvement & sans connoissance n'étoient propres à rien. Ils répondirent que ce qu'il disoit leur paroissoit fort raisonnable, mais qu'ils étoient obligés de suivre les coutumes de leur pays (8).

Ils s'efforcent inutilement de se concilier les Chinois.

Pendant quelques jours que les Hollandois passerent devant Lamao, ils reçurent peu de secours de cette Isle, où les habitans mêmes se plaignoient de manquer de vivres, & rejettoient leur embarras sur la diminution du Commerce. Mais quelques Pêcheurs du Continent apporterent du poisson & d'autres rafraîchissemens sur la Flotte. Matelief fit observer une rigoureuse discipline à ses équipages. Un Chinois de son Vaisseau ayant perdu pendant la nuit cent cinquante reales qu'il avoit cachées dans l'oreiller de son lit, toutes les hardes furent fouillées, & l'on trouva que le voleur étoit un autre Chinois. L'Amiral le fit mettre aux fers; & dès le même jour il écrivit au Mandarin, que si le coupable eut été Hollandois, il l'auroit fait pendre sur le champ, mais que respectant la Justice Chinoise dans un Détroit de sa Jurisdition, il étoit disposé à lui abandonner la connoissance & le jugement de cette affaire. Le Mandarin répondit que les Hollandois pouvoient juger le coupable, puisqu'il étoit à leur service. Cependant Matelief persista dans la résolution de le rendre à ses Juges naturels. L'ayant fait conduire à la Ville, il marqua au Mandarin, par une seconde lettre, que puisqu'il le laissoit maître du prisonnier,

(7) Page 377. (8) Page 378.

il se déterminoit à le lui envoyer, & qu'il le prioit seulement de reconnoître par écrit qu'il l'avoit reçu (9). Cette attention continuelle à se concilier l'estime des Chinois, leur fit dire que les Hollandois paroissoient de fort honnêtes gens; mais elle ne procura point à l'Amiral plus d'accès sur la côte, ni plus de faveur pour les rafraîchissemens & pour le Commerce. Le 12 d'Août, on entendit des décharges d'armes à feu dans la Ville & sur les Jonques. Un Chinois de la Flotte jugea que c'étoit une salve à l'honneur du Mandarin qui devoit se rendre à Canton, & qui étoit peut-être au moment de son départ. Matelief rebuté de fatigue & d'ennui crut s'imaginer, avec plus de vraisemblance, que ce bruit d'armes se faisoit pour lui déclarer que la côte étoit pourvue de munitions & de troupes; & dans l'une ou l'autre de ces deux suppositions, il ne vit pas d'autre parti que de lever l'ancre pour s'avancer à Canton. Un *Champan* (10), qu'il rencontra, s'offrit pour dix réales à le conduire. Il en prit le Patron sur son bord; & se croyant assuré, par cette précaution, de la fidélité des autres, il fit descendre dans le Champan un Caporal Hollandois, nommé *Roelofzs*, pour aller reconnoître l'Isle de Macao (11).

C. Matelief. 1607.

La Flotte se rend à Canton.

La Flotte entra, le 28, dans la riviere de Canton, & mouilla fort près de la terre, dans un lieu d'où elle pouvoit voir l'Isle de Macao, qui est au côté occidental de la riviere. Le premier de Septembre, s'étant avancé vers une pointe de terre, où elle devoit être à l'abri des vents de Sud-Est, d'Est & de Nord-Est, elle rencontra quelques pyrogues, dont l'une vint à bord avec une hardiesse qui n'est pas ordinaire aux Chinois. Le Patron étoit un vieillard, de qui l'on apprit qu'il y avoit à Macao six Vaisseaux Portugais, arrivés de Malaca depuis dix jours; que la vûe de la Flotte Hollandoise avoit jetté l'allarme dans cette Isle; qu'on embarquoit, sur les six Vaisseaux, tout ce qu'il y avoit de gens propres à la guerre, & qu'on retenoit même toutes les pyrogues Chinoises, afin que la nouvelle de cet armement ne parvînt pas jusqu'à la Flotte (12). Il conseilla au Général Hollandois d'aller relâcher à l'Isle de *Lentengwan*, qu'on voyoit du bord, & d'envoyer de-là un ou deux hommes au Mandarin de Canton, pour l'avertir de son arrivée & lui faire demander en quel endroit il vouloit que ses Vaisseaux jettassent l'ancre. Ce Patron étoit de Lamthan, & voisin du Pêcheur Chinois que l'Amiral avoit à bord; mais il n'avoit pas entendu parler, à Macao, du Champan qu'on y avoit envoyé.

Elle apprend des nouvelles de Macao.

Les Portugais y armoient en secret.

Ce recit causa tant de surprise à l'Amiral, qu'il douta si celui qui l'avoit fait n'étoit pas un homme aposté. Cependant il gouverna, suivant son conseil, vers l'Isle de Lentengwan. A peine y eut-il laissé tomber l'ancre, qu'il vit revenir le Champan avec Roelofzs & les Pêcheurs. Ils avoient séjourné vingt-quatre heures dans le Port de Macao, retenus par une tempête sur le grapin, & fort proche d'une pyroque de Portugais, qui s'étoient tenus cachés dans leur chambre de pouppe. Roelofzs assura qu'il avoit quatre grandes caraques & deux autres Vaisseaux de moindre grandeur; mais c'étoit tout ce qu'il avoit pû découvrir. Matelief prenant plus de confiance aux conseils du Patron Chinois, écrivit la lettre suivante au Mandarin de Canton.

(9) Pages 382 & 383.
(10) Barque de Pêcheurs.
(11) Il s'étoit déja informé si les Portugais y avoient quelques Vaisseaux, sans en avoir pû rien apprendre.
(12) Page 387.

C. Matelief. 1607.

Lettre que Matelief écrit au Mandarin de Canton.

» Nous sommes envoyés de Hollande par notre Prince, pour trafiquer ici. » Nous avons apporté de l'argent & des marchandises, dans la vûe de payer » fidélement ce que nous acheterons & les droits du Roi. Ainsi nous vous sup- » plions de nous envoyer quelqu'un de vos gens, à qui nous donnerons de » plus amples informations, & de nous permettre de vous envoyer un des » nôtres. Notre désir auroit été d'aller jusqu'à Canton. Mais comme on nous » a conseillé de ne pas aller plus loin sans votre consentement, nous n'avons » pas voulu passer l'Isle de Lentengwan, où nous sommes actuellement. Nous » vous prions de nous marquer un lieu où nous puissions être à couvert. Le » porteur de cette lettre se nomme Lipku. Il est de Chincheu. Nous l'avons » pris aux Moluques (13).

Civilités Chinoises qui se démentent.

La simplicité de ce stile déplut si peu aux Chinois, que dès le lendemain on vit arriver à bord quatre Jonques de guerre, qui inviterent l'Amiral à s'avancer jusqu'à Lamthau. On ne lui permit pas d'entrer dans le Port, mais il eut la liberté de mouiller dans la baie, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du grand Mandarin de Canton. Dans cet intervalle, les rafraîchissemens ne manquerent pas sur la Flotte. Cependant la joie des Hollandois reçut quelque altération le *6*, par une lettre du Mandarin de Lamthau, qui leur fut apportée par deux Officiers, collée sur une planche. Les caracteres en étoient presqu'aussi longs que la main; & la planche avoit un manche, ou une queue, qui servoit aux Officiers à la porter comme une baniere (14). Le Mandarin marquoit une vive colere de la hardiesse qu'on avoit eue de venir si loin sans son consentement. On avoit dû s'arrêter à Macao, qui étoit le lieu, disoit-il, où les Vaisseaux étrangers avoient la liberté de se mettre à couvert. Matelief, après s'être fait expliquer ces reproches, répondit aux Officiers que Macao étoit entre les mains des Portugais, ennemis de sa Nation, qui y avoient fait pendre depuis quelques années plusieurs Hollandois. Il ne crut pas devoir s'excuser sur l'invitation qu'il avoit reçue des quatres Jonques de guerre; mais il fit observer que la saison étoit mauvaise, & que par les droits de l'humanité, il avoit pû se promettre qu'on accorderoit une retraite à sa Flotte. Le ton des Officiers Chinois parut changer si sensiblement, que Matelief comprit bientôt qu'on n'en vouloit qu'à sa bourse. A la fin s'étant expliqués nettement, ils firent offre de la faveur de leur Maître, & de tous ses efforts pour faire obtenir la liberté du Commerce aux Hollandois, s'ils vouloient lui donner deux cens réales de huit pour chaque Vaisseau, & lui faire porter cette somme à Lamthau, l'Amiral prit le parti de sacrifier quelque chose à de si importantes espérances. Non-seulement il promit d'envoyer le lendemain son Secrétaire à Lamthau, mais il fit donner sur le champ trois réales à chacun des Envoyés du Mandarin, & trois autres à leur escorte (15).

Reproches faits à l'Amiral.

Il gagne les Chinois avec de l'argent.

Il envoie son Sécretaire au Mandarin de Lamthau.

Cependant la nuit lui donna le tems de faire réflexion qu'il suffisoit de hazarder la moitié de la somme, & que le payement du reste pouvoit être remis après le service qu'on lui faisoit espérer. Il envoya, le jour suivant à Lamthau, *Vander Broeck*, son Sécretaire, avec ordre d'expliquer ses vûes & de promettre au Mandarin des présens beaucoup plus considérables, c'est-à-dire,

(13) Page 389.

(14) Voyez les usages Chinois au septiéme Tome de ce Recueil.

(15) Page 392.

C. Matelief. 1607.

proportionnés à ses bienfaits. Vander Broeck fut présenté d'abord à un Mandarin inférieur, qui lui demanda rudement pourquoi il avoit osé pénétrer si loin dans le pays, & qui ayant écouté néanmoins ses excuses le conduisit à l'Audience du premier Mandarin. Les choses y furent traitées, suivant l'expression du Journal, avec beaucoup de magnificence & de hauteur (16). On obligea le Sécretaire Hollandois de se mettre à genoux pour parler à cet Officier. Les questions qu'on lui fit furent les mêmes auxquelles il avoit déja repondu. Le Mandarin lui dit que tout le pays étoit en allarme; & que le bruit couroit qu'il y avoit sur chaque Vaisseau quatre cens Européens, & deux cens Japonois, Nation ennemie de la Chine. Vander Broeck ayant détruit cette fausse idée, il reprit avec plus de douceur, que pour lui, il étoit porté à croire que les Hollandois étoient de *bonnes gens*, mais que devant quelques égards au bruit public, il enverroit le lendemain sur la Flotte un homme qu'il chargeroit de la visiter, afin de pouvoir rendre un témoignage certain au grand Mandarin de Canton: qu'ensuite il permettroit volontiers aux habitans de porter des rafraîchissemens aux Vaisseaux; qu'il donneroit la liberté de prendre de l'eau, & qu'il marqueroit plus haut dans la riviere, à une journée de Canton, quelque place où les Vaisseaux pourroient mouiller à l'abri. Dans une audience, où les Spectateurs étoient en grand nombre, Vander Broeck ne trouva point le moyen de lui remettre la somme dont il étoit chargée; mais ne l'ayant pas quitté sans lui avoir fait connoître les intentions de l'Amiral, il retourna le lendemain à terre pour achever sa commission; tandis qu'un Officier Chinois fit la visite des Vaisseaux, où il parut ne rien trouver qui lui déplût (17).

Explications du Sécretaire & du Mandarin.

Il sembloit qu'après des conventions si solemnelles, & ratifiées sécretement par une somme acceptée, Matelief dût voir croître l'abondance sur sa Flotte, & ne recevoir des habitans que des témoignages de confiance & d'amitié. Cependant, sous prétexte que la réponse de Canton n'étoit pas encore arrivée, on refusa de laisser prendre terre à ses chaloupes; & les Chinois mêmes n'eurent plus la liberté de lui porter des rafraîchissemens à bord. Le Mandarin, pressé de s'expliquer sur cette conduite, répondit que ses engagemens supposoient la participation de ses Maîtres, & qu'il n'avoit pas moins d'impatience que les Hollandois de recevoir des nouvelles de Canton (18). Il n'approuvoit pas même qu'ils appellassent, par des signaux, les Jonques qui passoient sous leurs yeux, & qu'ils s'entretinssent avec les Pêcheurs ou les Matelots. Tandis que cette contrainte tenoit Matelief dans l'inquiétude, on découvrit six Vaisseaux Portugais, qui, à la faveur d'un vent frais qu'ils avoient en pouppe, portoient droit sur la Flotte Hollandoise. Le vent souffloit directement dans la baie; & la marée, qui achevoit de se retirer, laissoit la Flotte avec si peu d'eau, que ne pouvant mettre à la voile, elle eut été dans un grand embarras si ses ennemis l'eussent attaquée (19). L'Amiral fit donner avis au Mandarin de leur approche. Il lui fit dire que cette bravade des plus cruels ennemis de sa Nation étoit contraire aux promesses des Chinois; que si elle se faisoit de leur consentement, ils ne devoient pas trouver mauvais qu'il n'épargnât rien pour sa dé-

Six Vaisseaux Portugais menacent la Flotte Hollandoise.

(16) Page 394.
(17) Page 395.
(18) Pages 396 & 397.
(19) Page 397.

C. MATELIEF. 1607.

fenſe ; que ſi c'étoit ſans leur participation ils devoient défendre aux Portugais d'approcher, & que dans cette ſuppoſition les Hollandois demeureroient à l'ancre. Le Mandarin répondit que l'Amiral n'avoit rien à redouter, & que les Portugais n'auroient pas la hardieſſe d'entrer dans la riviere ſans la permiſſion du Gouvernement. Le lendemain, Matelief voyant qu'ils ne ceſſoient pas de ſe tenir ſous les voiles, ne balança plus à s'y mettre auſſi, & ſe rapprocha de l'Iſle de *Lentengwan*, où il laiſſa tomber l'ancre. Dans la réſolution où il étoit de tout mettre au hazard pour ſoutenir l'honneur de ſa Nation, il prit le parti de faire ſéparer le yacht, que ſa ſaleté obligeoit de demeurer en arriere, & dont il ne pouvoit attendre que du trouble & de l'incommodité (20). Enſuite, tournant tous ſes ſoins à relever le courage de ſes gens, il propoſa au Conſeil de déclarer, que ceux qui manqueroient à leur devoir ſeroient regardés comme *traîtres & meurtriers*, punis à ce titre par les Etats-Généraux, & leurs biens confiſqués au profit de ceux qui auroient été fidéles. Tous les Officiers ſe ſoumirent à cette loi & s'y engagerent par un ferment (21). Alors, ſortant de ſa chambre à leur tête, il fit aſſembler ſes équipages, & leur tint un diſcours qu'on ne doit pas ſoupçonner de fiction, puiſqu'il avoit été préparé, & qui mérite autant d'être conſervé par cette raiſon, que pour faire connoître l'implacable animoſité qui étoit mutuelle entre les deux Nations (22).

Matelief ſe diſpoſe à les combattre.

Diſcours de Matelief à ſes équipages.

» Chers & généreux Compagnons, ſi je n'avois pas eu juſqu'à préſent des » preuves de votre généroſité & de votre courage, je pourrois concevoir de » la frayeur dans le péril qui nous environne. Mais deux choſes excitent mes » eſpérances ; premierement, la connoiſſance que j'ai de vous, & en ſecond » lieu, celle que j'ai de nos ennemis, dont nous avons déja deux fois ſou- » tenu les efforts. Une troiſiéme raiſon me raſſure encore : c'eſt que notre ſa- » lut ne peut ſe trouver que dans nos propres mains, & que nous ſommes » dans la néceſſité abſolue d'y travailler ou de périr ; car malgré l'humanité » avec laquelle nous avons traité cette indigne Nation, lorſqu'il en eſt tombé » quelques-uns dans notre pouvoir, elle eſt ſi brutale, ſi cruelle, & ſi achar- » née contre nous, que ſi nous avons le malheur d'être vaincus, perſonne ne » doit eſpérer que la vie lui ſoit conſervée. Ces lâches ennemis n'étant pas » accoutumés à combattre & à vaincre des Blancs, il ne faut pas compter » qu'ils ſçachent uſer de la victoire avec moderation. Vous devez donc fon- » der votre ſalut ſur le ſecours & la grace de Dieu, qui vous a ſi ſenſible- » ment protegés dans tout le cours d'un long voyage, & ſur vos propres ef- » forts, ſeule reſſource qui vous reſte pour vous ouvrir le chemin de votre Pa- » trie. Au reſte ce ne ſont pas des gens fort aguerris que vous avez à combattre. » Ils ont été obligés de laiſſer malades à terre une partie de ceux qu'ils avoient » amenés, & de prendre à leur place quelques Bourgeois de Macao & quel- » ques Chinois, en leur mettant trois taels à la main. Voila quels ſont la » plûpart de vos ennemis. Ils ne comptent que ſur la force de leurs ſix grands » Navires, & ſur le nombre, moins utile qu'embarraſſant, de leurs équipages. » Je puis le dire, par la certitude que m'en donne l'expérience ; Je ſuis ſûr » que la confuſion & le déſordre regnent parmi eux.

(20) Page 400. (21) *Ibidem*.

(22) Ajoutons un autre mérite, qui eſt d'avoir été facilement entendu de toute l'aſſemblée ; ce qu'il n'eſt pas ſi aiſé de s'imaginer des diſcours que les Hiſtoriens prêtent aux Généraux qui ſont à la tête d'une armée.

» Si les forces étoient égales, ou si nos Vaisseaux n'étoient pas embarrassés » de leurs cargaisons, vous êtes bien persuadés sans doute que je n'attendrois » pas un moment pour commencer l'attaque. Nous ne sommes que trois con- » tre six, & nos bâtimens ne sont pas libres. Je me dispenserai de combattre, » autant que je le pourrai, pour ne pas exposer, sans une nécessité absolue, » vos vies & les biens de nos Maîtres. Mais s'il en faut venir à l'action, fai- » sons, mes chers Compagnons, faisons connoître à ces lâches qu'ils ont à » faire à des Hollandois (23).

C. Matelief. 1607.

Après avoir écouté ce discours avec un profond silence, tous les matelots Hollandois s'écrierent d'une seule voix; » Oui, brave Amiral, nous voulons » combattre, vivre & mourir avec vous.

Pendant qu'il parloit, on vit les ennemis s'approcher par l'Est de l'Isle avec la marée, & l'engagement paroissoit inévitable. Mais craignant peut-être que la rapidité du courant ne les fît dériver au-dessous des Hollandois, ils serrerent leurs voiles & jetterent l'ancre. Le *Yacht*, qu'on n'avoit pas encore eu le tems de mettre en pieces, étoit demeuré beaucoup à l'arriere. Trois fustes se détacherent de la Flotte Portugaise & porterent sur lui. Mais l'*Erasme*, qui étoit heureusement sous voiles, s'avança promptement pour le dégager. Les fustes n'ayant osé l'attendre, Matelief donna ordre qu'on tirât du *Yacht* le canon & l'argent, qu'on y fît des ouvertures & qu'il fût coulé à fond. On y fit un trou; & dans cet état il fut abandonné aux flots & au vent, qui le pousserent vers Canton avec ses voiles & tous ses agrets (24).

On croit le combat inévitable.

Matelief abandonne son yacht.

Cependant le combat ne pouvoit plus être différé, lorsque l'ennemi, qui vouloit se tenir proche des terres, se trouva sur des bas fonds, où il parut embarrassé dans sa manœuvre. Matelief, aussi éloigné de la témerité que de la crainte, prit ce tems pour s'avancer à l'Ouest de la riviere; & la nuit favorisant bientôt sa retraite, il alla mouiller vers les dernieres Isles qui sont à l'embouchure. Le lendemain, ayant assemblé le Conseil, il proposa si avec l'avantage du vent, qu'on avoit gagné sur les Portugais, il n'étoit pas à propos de les attaquer. Mais il ne trouva que de l'opposition à cet avis. L'inégalité du nombre, la difficulté de réparer les moindres pertes, dans un pays où non-seulement on n'avoit aucun azile certain, mais où la conduite des Mandarins devoit paroître suspecte; enfin la crainte de commettre l'honneur de la Nation, à la vûe d'un grand Empire où l'on étoit intéressé à le conserver, firent prendre la résolution de remettre la vengeance & le commerce à des tems plus favorables. En s'éloignant des Isles, on vit paroître les ennemis, avec le vent arriere, & quelques-uns les crurent prêts à fondre sur la Flotte. Mais l'Amiral ne douta point qu'ils ne retournassent à Macao, assez satisfaits de pouvoir se vanter que leurs ménaces avoient chassé les Hollandois. L'Auteur observe qu'ils ne devoient pas avoir eu beaucoup d'empressement pour le combat, puisqu'il avoit dépendu d'eux de l'engager avec beaucoup d'avantages (25). Il ajoute que s'il falloit s'en rapporter au recit d'un Mandarin, l'Empereur de la Chine ignoroit qu'ils fussent encore établis à Macao; qu'ils en avoient été chassés depuis plusieurs années, & qu'ils y étoient revenus sous le nom de Castillans; qu'il y avoit deux ans qu'on n'avoit vû à Macao

Les Hollandois s'éloignent.

Triste état des Portugais à Macao.

(23) Page 401. (24) Page 403. (25) Page 405.

C. MATELIEF. 1607.

aucun Vaisseau de leur Nation; que ce retardement avoit réduit les habitans au dernier excès de la misere, & que se trouvant sans argent & sans secours, ils étoient ménacés de mourir de faim sans l'arrivée de leurs derniers Navires (26),

Regrets de Matelief.

Matelief alla relâcher à l'Isle de *Sanchoam* (27), pour y prendre de l'eau & du bois. Il emportoit un chagrin si vif d'avoir manqué l'occasion d'ouvrir l'entrée de la Chine à la Compagnie Hollandoise, qu'en reconnoissant la nécessité de se retirer, il voulut néanmoins que le sentiment où il avoit été de combattre fut couché sur le Registre de la Flotte. Mais à mesure que la tristesse fit place à ses réflexions, il conçut que pour obtenir ce qu'il désiroit, il auroit fallu attendre fort long-tems la permission de la Cour; que les Portugais n'auroient épargné ni sollicitations ni présens pour l'empêcher; que si la réponse de Canton eut été favorable, elle pouvoit être frauduleuse, & concertée même avec les ennemis des Hollandois, pour trouver le moyen de se saisir des Vaisseaux & partager avec eux le butin; qu'en supposant le Mandarin sincere, il n'auroit pas garanti les Vaisseaux des insultes des Portugais, qui avoient alors des forces considérables, & qui étoient d'autant plus intéressés à s'en servir, qu'outre le motif de la haine, ils devoient sentir que c'étoit fait de leur Commerce à la Chine si l'accès du pays étoit une fois libre aux Hollandois: qu'il ne falloit pas douter par conséquent qu'ils ne s'y opposassent de toute leur force, & contre le gré même des Chinois, qu'ils trouveroient le moyen d'appaiser par des présens, & s'il le falloit, aux dépens de tous leurs biens, parce que les plus grands sacrifices leur feroient moins desavantageux que la perte de leur Commerce. Toutes ces raisons lui firent conclure, que sans avoir rien à se reprocher, il avoit à se plaindre de la fortune, qui l'avoit amené à Canton lorsque les Portugais étoient en état de l'en chasser, & que ce qui lui restoit à faire pour la Chine, étoit de donner avis de ce qui s'étoit passé aux Directeurs de la Compagnie, afin qu'à l'avenir ils y envoyassent de plus grandes forces (28). Après s'être confirmé dans cette résolution, il fit des présens à divers Chinois qui étoient encore sur la Flotte, & les renvoyant libres il leur donna une lettre dans ces termes (29) pour le Mandarin de Canton.

Réflexions qui le consolent.

Lettre qu'il écrit au grand Mandarin de Canton.

» Je suis venu devant Lamthau, dans la riviere de Canton, par l'ordre du » Roi de Hollande, pour exercer le Commerce; & dans cette vûe j'ai ap- » porté beaucoup d'argent & de marchandises. Les Portugais se sont opposés » à mon dessein & m'ont interdit l'accès du pays. J'ignore si c'est par votre » ordre. Quoiqu'il en soit, je n'ai pas jugé à propos de me battre contre ces » ennemis, qui avoient six Vaisseaux libres, tandis que je n'en ai que trois, » chargés de marchandises & d'argent. J'ai pris le parti de me retirer. Si » vous désirez que les Hollandois viennent trafiquer à Canton, qu'il vous » plaise d'envoyer une lettre à Patane, à Johor, ou à Bantam, & nous re- » viendrons avec des forces qui ôteront aux Portugais l'envie de nous atta- » quer. Je vous renvoye dix Chinois, que j'ai délivrés des fers des Japonois.

(26) *Ibid.* & page suivante.

(27) Apparemment celle que nous nommons *Sanciam*, où mourut l'illustre S. François-Xavier.

(28) Pages 467, 468 & suiv.

(29) Page 468.

» C'est

» C'est le seul service que je puisse vous rendre. Cependant soyez persuadé » que les Hollandois seront toujours amis des Chinois.

C.Matelief. 1607.

Il part & donne ses soins au Commerce.

La Flotte, ayant mis à la voile le 15 de Septembre, mouilla successivement à Champa, à Paham, & dans quelques autres rades, où Matelief laissa des Facteurs. Deux mois se passerent ainsi à regler les affaires du Commerce, jusqu'au 27 de Décembre qu'il aborda au Port de Bantam. De-là, ses soins s'étendirent dans tous les lieux où les Hollandois avoient des Comptoirs, & sa principale attention tomba sur Amboine & Ternate. Il fit partir des Vaisseaux pour l'Europe. Il reçut de la Compagnie des instructions sécretes, qui lui recommandoient les affaires de la guerre, & qui lui ordonnoient même de les préferer à celles du Commerce (30). Il termina plusieurs difficultés importantes, qui s'étoient élevées, pour les droits, entre le Sabandar de Bantam & le Comptoir Hollandois. Le détail de ces grandes occupations ne seroit ici qu'un médiocre ornement; mais on ne doit pas supprimer une déclaration fort singuliere que l'Auteur du journal lui fait faire à Bantam, sans nous apprendre quel en étoit le fondement, ou si c'étoit un artifice dont on doive faire honneur à sa politique (31).

Etrange déclaration qu'il fait à Bantam.

Le 30 de Décembre, dit-il, Matelief ayant mandé le Tomongon & le Sabandar, leur déclara que le Roi de Hollande avoit envoyé un Vaisseau exprès pour avertir tous les Rois des Indes, que les Portugais viendroient dans leurs Ports avec des pavillons Hollandois & des Vaisseaux de fabrique Hollandoise, pour tromper également les Hollandois & les Indiens; qu'on ne pouvoit être trop sur ses gardes; que ces ennemis communs devoient assembler encore une puissante armade, dans la résolution de ne pas même épargner les Rois; que leur principale vûe étoit d'exterminer ceux de Johor & de Bantam; qu'il falloit se hâter d'en avertir le Roi de Johor & de le soutenir par l'espoir d'un prompt secours, s'il ne l'avoit déja reçu, parce que la Compagnie avoit fait partir sous le commandement de l'Amiral *Van Caerden*, huit Vaisseaux qui étoient peut-être déja dans la mer des Indes, ou qui y seroient bientôt; que l'année suivante on verroit encore arriver une grosse Flotte de Hollande, & qu'on laisseroit des troupes à Johor, pour y résider constamment.

Elle produit d'excellens effets.

Cette confidence, feinte ou réelle, produisit un effet qui surpassa les espérances de Matelief. Les Officiers de Bantam ayant demandé le tems de faire leur rapport au Roi, ou plutôt, celui de déliberer entr'eux dans leur Conseil, revinrent chargés des plus vifs remercimens. Ils assurerent, de la part du Roi, qu'ils espéroient pourvoir à tout; qu'ils étoient résolus de ne souffrir dans leur Port aucun Vaisseau, de quelque nature qu'il pût être, sans en avoir donné avis au Directeur du Comptoir Hollandois; que ceux qui paroîtroient suspects n'obtiendroient pas la liberté du Commerce, & que s'ils n'étoient reconnus & protegés par le Directeur, ils seroient traités en ennemis, fussent-ils partis des Ports de Hollande (32).

1608.

Flotte du second voyage de Van Caerden.

L'arrivée de Paul Van Caerden, qui entra dans la rade de Bantam avec sept Vaisseaux, le 5 de Janvier 1608, vint confirmer ces dispositions. Cet Amiral avoit perdu, près de Mozambique, un de ses bâtimens par le naufrage; mais on avoit sauvé la cargaison. Matelief lui raconta une partie de

(30) Page 492. (31) Page 493. (32) Page 494.

C. MATELIEF. 1608.

ses expéditions, & lui conseilla de se hâter s'il vouloit rencontrer les Vaisseaux Portugais qui venoient de la Chine. A l'égard des affaires des Indes, il lui offrit les informations qu'il jugeoit nécessaires pour la facilité de ses entreprises; mais il le pria de faire descendre son Conseil, avec lequel il étoit important d'entrer en délibération. Caerden répondit qu'on délibéreroit à bord, & que ses Vaisseaux ne pouvoient demeurer dépourvûs de leurs principaux Officiers. Matelief, qui pénétra ses dispositions, lui dit qu'il feroit ce qu'il jugeroit à propos (33). S'il étoit question de bagatelles ou de choses indifférentes, Caerden ne s'ennuioit point. Mais s'agissoit-il des affaires ? il affectoit de ne pas prêter l'oreille à la conversation, il ne s'informoit de rien; & si l'on commençoit à l'en entretenir, il détournoit le discours. Matelief fut surpris de cette conduite. Il lui auroit donné volontiers son Pilote, qui auroit été reconnu dans tous les lieux qu'il avoit déja visités; mais Caerden ne parut pas le désirer. L'Auteur du Journal reconnoît qu'il ne manquoit pas de courage; mais sa négligence, dit-il, pouvoit être dangereuse, & Matelief n'en avoit pas bonne opinion (34).

Cet Amiral s'accorde peu avec Matelief.

Il revient à ses conseils.

Cependant il sentit à la fin le besoin qu'il avoit de ses conseils; & les lui ayant demandés, sur quelques incidens qu'il voyoit tourner autrement qu'il ne s'y étoit attendu, Matelief, sans se faire trop valoir, offrit de les donner par écrit, sous prétexte que les paroles peuvent quelquefois recevoir un sens équivoque. Non-seulement il satisfit à ses demandes, mais il lui fit un plan d'opérations pour sa Flotte, auquel Van Caerden n'eut pas toujours la docilité de se conformer. Ce plan rouloit sur les principes qu'on a lus dans son Mémoire; & la suite des évenemens fera juger, sur-tout dans la Relation suivante, de quel côté étoient les lumieres & le véritable zèle.

Retour de Matelief en Hollande.

Matelief, ne pensant plus qu'à retourner en Europe, mit à la voile le 28 de Janvier (35). Il avoit pris, à bord, des Ambassadeurs, que le Roi de Siam envoyoit au Prince Maurice, sous la conduite de ce même *Corneille Spex*, qu'on a vû destiné par l'Amiral Warwick à faire le voyage de la Chine avec d'autres Ambassadeurs du même Monarque. Sa navigation fut tranquille jusqu'au 12 d'Avril, qu'il mouilla dans la baie de la Table, où il eut la curiosité de visiter l'Isle qui est à l'entrée de cette baye, & dont le circuit est d'environ une lieue & demie. On ne s'arrête à ce leger incident que pour faire remarquer l'influence du climat sur les brebis qu'on transporte d'Europe en Afrique. Les Anglois en avoient laissé huit dans cette Isle, dont sept avoient tenu lieu, à l'Amiral Spilberg, des rafraîchissemens qu'il n'avoit pû obtenir des Sauvages. Il y en restoit une, que Matelief rencontra & qu'il fit tuer. Elle étoit si prodigieusement engraissée, que sa queue avoit vingt-cinq pouces d'épaisseur, & pesoit dix-neuf livres. La graisse des boyaux & du rognon pesoit trente-quatre livres, & l'on fut obligé d'en ôter dix ou douze livres de dessus la chair pour en pouvoir manger. Matelief jugea qu'il seroit utile pour sa Nation de pouvoir trouver quelquefois une si bonne ressource, dans un lieu où les autres provisions n'étoient pas toujours abondantes. Il y fit mettre dix-sept brebis,

Combien les animaux de l'Europe s'engraissent en Afrique.

(33) *Ibid.* & p. 495. Le jour qu'une Relation jette sur l'autre est un fruit très-utile de l'ordre où l'on prend soin de placer chaque Voyage.

(34) Page 495. On verra dans la Relation du second Voyage de Van Caerden, quelle opinion il avoit de Matelief à son tour.

(35) Page 503 & suiv.

trois beliers, & quatre chevres; avec une inscription gravée sur une placque d'étain, pour rendre témoignage du nombre de ces animaux, du tems, & de ses intentions (36).

Infidélité d'un Ambassadeur Siamois.

Il continua sa route avec le même bonheur, jusqu'au 7 de Juillet, que le scorbut commença ses ravages vers les vingt-sept degrés & demi de latitude du Nord. Corneille *Spex* en fut une des premieres victimes. Comme il avoit eu l'occasion d'amasser beaucoup de pierreries, on fut surpris de n'en trouver aucune dans son bagage. Un autre passager avertit Matelief que *Spex* l'avoit chargé, en mourant, de retirer certaines pierreries qu'il avoit données en garde aux Ambassadeurs Siamois & de les rendre à sa famille; mais, après sa mort, ces perfides Indiens n'ayant contr'eux qu'un seul témoin, nioient de les avoir reçues (37). Matelief fit appeller le premier Ambassadeur, qui se nommoit *Conchi*, & lui demanda pourquoi il faisoit difficulté de rendre ce qui lui avoit été confié. Sa réponse fut un desaveu formel. L'Amiral irrité lui dit qu'il ne lui demandoit pas s'il étoit chargé des pierreries, parce qu'il en sçavoit la vérité, mais qu'il lui ordonnoit de les rendre. Il ajouta que c'étoit une action infâme, pour l'Ambassadeur d'un grand Roi, de nier un dépôt & d'oser soutenir un si odieux mensonge. Ce reproche n'ayant pas eu plus de force pour émouvoir Conchi, Matelief le traita de *méchant coquin*, de *perfide noir*, & jura qu'il alloit lui *faire couper les oreilles*. A cette menace, l'Ambassadeur envoya sur le champ un petit sac de damas gris cendré, qui contenoit les pierreries enveloppées dans de petits papiers.

Mort de Sapoti, & triste état du Vaisseau de Matelief.

Entre ceux qui moururent du scorbut, on compta *Sapoti*, frere de Fernando, chef des Rassanives d'Amboine (38), qui alloit en Hollande pour y apprendre la langue. L'Amiral même fut attaqué du mal commun & ne dut la vie qu'à la force de son temperament. Dans tout l'équipage, à peine restoit-il un seul homme qui jouît d'une parfaite santé; & de plus de deux cens, il n'y en avoit que quarante qui ne fussent pas retenus au lit. On arriva le 26 d'Août à *Portland*, & l'on fut obligé d'y louer quarante Matelots pour conduire le Vaisseau jusqu'en *Zélande*, où Matelief mouilla devant Rammekens, le 2 de Septembre, après un voyage de trois ans, trois mois & vingt-un jours (39).

Il arrive en Zélande.

Il se rendit à la Haie, le 11, avec les Ambassadeurs de Siam, qu'il présenta au Prince Maurice. Leurs présens consistoient dans une boëte d'or cizelé, qui contenoit leurs lettres de créance; deux autres petites boëtes d'or, dans l'une desquelles il y avoit un diamant, & dans l'autre un rubis; deux fusils d'ouvrage en relief; deux demi-piques garnies d'or, & deux autres, dont l'une étoit aussi garnie d'or, mais d'un ouvrage moins rare. Le motif de cette ambassade n'étoit en apparence que de visiter les Provinces-Unies, & de rendre au Prince les civilités que le Roi de Siam en avoit reçues. Mais *Spex* avoit mieux informé l'Amiral. Ce Monarque étoit frappé des horribles imputations dont les Portugais ne cessoient pas de charger la Nation Hollandoise. Ils en parloient avec le dernier mépris, & comme du rebut de tous

Présens des Ambassadeurs de Siam.

Motifs secrets de cette ambassade.

(36) Pages 512 & 513.

(37) Page 516. L'Auteur du Journal croit ce détail nécessaire, pour faire connoître combien de précautions il faut apporter aux moindres affaires avec les Indiens.

(38) Page 517.

(39) Page 518.

C. Matelief. 1608.

les hommes (40). Cependant n'ayant pû ignorer ce qui s'étoit passé entre l'Armade & la Flotte de Matelief, il avoit peine à comprendre qu'une Nation qui envoyoit tant de navires aux Indes & qui s'y distinguoit par de telles actions, fût en effet si méprisable (41). C'étoit pour l'éclaircissement de cet important mystere, qu'il avoit fait entreprendre un si long voyage à ses Ambassadeurs.

Eloges que reçoit Matelief.

Dans l'audience que Matelief eut des Etats de Hollande, il fut remercié, par la bouche du Grand-Pensionnaire, avec des éloges extraordinaires de son courage & de sa conduite. Les Etats-Généraux lui firent les mêmes remercîmens, & le Prince Maurice y ajouta des témoignages particuliers de la plus haute estime (42).

(40) Page 519.

(41) *Ibidem.*

(42) Cette Relation est confirmée par diverses Lettres qui se trouvent à la fin du Journal, & qui contiennent plusieurs autres circonstances de Guerre & de Commerce. Elles sont de Jâques l'Hermite le jeune (*) à son pere. Il étoit persuadé, comme Matelief, que la ruine de Malaca étoit nécessaire au Commerce des Hollandois, parce que cette Place traverseroit toujours leur navigation à la Chine & aux Moluques, qui étoient leurs principaux objets. Il ne croyoit pas que la liberté du Commerce à la Chine pût être obtenue par la douceur, & il conseilloit d'employer d'autres moyens. Il donnoit un avis pour la construction des Vaisseaux, qui mérite de terminer cet article.

» Les Directeurs, dit-il, ont fait construire » cette fois leurs Vaisseaux sans châteaux d'a» vant, & sans demi-pont derriere le mât; » mais nous avons éprouvé que cette sorte de » construction est fort désavantageuse pour » le combat. Si le Midelbourg avoit eu un » château-d'avant, il y a bien de l'apparence » qu'il n'auroit pas été brûlé; parce qu'on » auroit eu plus de facilité à se déborder; au » lieu que personne n'osoit paroître sur le » bord, pour faire cesser cette manœuvre, » qu'il n'eût aussi-tôt la tête cassée. La force » de pareils bâtimens doit particuliérement » consister à être capables de se défendre de » l'abordage; & pour cela ils doivent avoir » de bons châteaux d'avant & d'arriere, ou » un haut-pont courant devant arriere, qui » soit fort & sur lequel il y ait du canon; car » ce sont ces piéces-là qui font le plus d'effet » lorsqu'on est à l'abordage. Celles qui sont » sur le bas-pont tirent trop haut pour faire » des ouvertures à l'eau & couler à fond, & » trop bas pour porter sur les gens du pont » ennemi. Les Vaisseaux qu'on envoie aux » Indes peuvent bien supporter cette charge, » parce qu'il n'est pas nécessaire que les pié» ces qui sont sur le haut-pont soient du plus » gros calibre. Quand on a eu l'occasion de » faire des expériences, on sçait quelle est » l'utilité de chaque chose & l'on en connoît » les défauts.

Enfin l'Hermite conseille de faire incessamment des moulins à poudre, soit à Johor ou à Achin; non-seulement, dit-il, parce qu'il sera très-avantageux aux Vaisseaux de la Compagnie d'y en trouver toujours, mais encore parce qu'on en pourra vendre aux Indiens, & que le profit en seroit considerable (**).

(*) Il étoit employé sur la Flotte de Matelief, & dans la suite on lui verra faire un voyage aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, en qualité d'Amiral d'une Flotte d'onze Vaisseaux.

(**) Copies de diverses Lettres, à la fin du Journal de Matelief, pages 371 & suiv.





CARTE PARTICULIERE DES ISLES MOLUQUES
Echelle de Lieues Marines de 20 au Degré
1
2
3
4
5
10
Herij
Tacomma ou Fort Villemstat
Taluco
I. TERNATE
S. Pedro
Malayo ou F. d'Orange
Gammalame
Miterra
Taroula
I. TIDOR
Mariece
Petit Mariece
POTTEBACKERS
Fort Nassau
I. TIMOR ou MOTHIR
Fort Maurice
Taffasoe
I. MACHIAN
Nahaca
Tabilola
Equateur ou Ligne Equinoctiale
50 m
145 Deg.
10 m
20 m
Longitude de l'Isle de Fer
Manen
I. BACHIAN
Gammedoure
Labova
Fort Barnevelt
PARTIE DE L'ISLE DE GILOLO
Tiré des Hollandois
50
40
30 m
20
10 m
5
5

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

L'ARCHIPELAGUE' oriental comprend un si grand nombre d'Isles, qu'on entreprendroit inutilement de les compter ; mais les Géographes modernes le divisent en cinq autres, entre lesquels ils donnent le premier rang à celui des Isles Moluques. Ce nom, qui se prononce *Moloc* dans la langue du pays, signifie *Tête* ou *Chef.* D'autres néanmoins le font venir de *Maluco*, mot Arabe, qui signifie le *Royaume :* mais dans l'un & l'autre sens, il paroît que le nom de Moluques emporte une idée d'excellence & de distinction. On en compte cinq principales, qui n'occupent guères plus de vingt-cinq lieues d'étendue, toutes à la vûe les unes des autres. Leur situation est presqu'entiérement sous la Ligne ; car la plus septentrionale n'en est qu'à un demi degré du côté du Nord, & la plus méridionale à un degré du côté du Sud. Vers le Couchant, elles sont près de l'Isle de *Gilolo*, nommée par les Portugais *Batochina de Moro.* Plusieurs autres Isles, qui sont situées à peu de distance, sont aussi comprises sous le nom de Moluques. Mais les plus célebres, par les épiceries qu'elles produisent & par les Relations des Voyageurs, portent les noms de *Ternate*, *Tydor*, *Motier*, *Machien* ou *Maquien*, & *Bachian.* Anciennement elles ont été connues sous ceux de *Cape*, *Duco*, *Montil*, *Mara* & *Seque* (43).

Idée générale des Moluques.

Origine du nom.

La forme de ces cinq Isles est ronde, & presque la même. On ne donne pas plus de huit lieues de tour à la plus grande. Elles sont séparées les unes des autres par des bras de mer, & par quelques autres Isles beaucoup plus petites & la plûpart désertes. L'accès en est dangereux, par la multitude de bancs de sable & d'écueils dont elles sont environnées. Cependant on y trouve quelques rades où les Vaisseaux peuvent mouiller. En général le terroir est si sec & si spongieux, que malgré l'abondance des pluies, les ruisseaux & les torrens qui tombent des montagnes ne parviennent pas jusqu'à la mer. Quelques-uns n'en trouvent pas la perspective agréable (44), parce qu'elles sont trop couvertes d'herbes & de broussailles, qui s'y entretiennent dans une verdure perpétuelle. Au contraire, d'autres sont charmés de cette vûe, & se plaignent seulement que l'air n'y est pas sain, sur-tout pour les Etrangers. On fait une triste description du *Berber*, maladie fort commune dans les cinq Isles. Elle fait enfler tout le corps. Elle affoiblit les membres & les rend presqu'inutiles. Cependant les habitans ont découvert un préservatif, dont l'effet passe pour certain lorsqu'il n'est pas employé trop tard. C'est du vin des Philippines, pris avec du clou de girofle & du gingembre. Les Hollandois attribuent la même vertu au suc de limons.

Propriétés des cinq Isles.

Les Moluques produisent une variété surprenante d'épiceries & de plantes aromatiques ; sur-tout quantité de cloux de girofle, de canelle, de noix & de

(43) Argensola, T. I, p. 16 & 17.

(44) On cite le célebre Barros, qui est peut-être seul de cette opinion. P. 19.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Alimens que la nature fournit aux habitans.

fleurs de muſcade, de ſandal, d'aloës, d'oranges, de limons & de cocos. Elles n'ont ni bled ni riz; mais la nature & l'induſtrie ſuppléent à ce défaut. Les habitans pilent le bois d'un arbre qui reſſemble beaucoup au palmier ſauvage, & qui rend une ſorte de farine très-blanche, dont ils font de petits pains, de la forme des pains de ſavon d'Eſpagne. Cet arbre ou cette plante, qu'ils nomment *Sagu*, s'éleve de quinze ou vingt pieds, & pouſſe des branches qui approchent de celles du palmier. Son fruit, qui eſt rond & fort ſemblable à celui du cyprès, contient une ſorte de fils ou de petits poils déliés, qui cauſent de l'inflammation lorſqu'ils touchent à la chair. En coupant les branches tendres de la plante, on en fait ſortir une liqueur qui ſert de breuvage aux Indiens. Pour la recevoir, ils mettent le bout de la branche qui reſte à l'arbre, dans l'ouverture de quelque vaiſſeau, & l'eſpace d'une nuit ſuffit pour le remplir. Cette liqueur, qu'ils nomment *Tual*, a la blancheur du lait. Elle eſt douce dans ſa fraîcheur. Si on la fait bouillir, elle fermente à peu près comme le grain germé dont on fait la biere, & on lui fait prendre le goût du vin ou du vinaigre, ſuivant le beſoin qu'on en a. Le Nipa & le Cocotier ſont deux autres arbres, dont les habitans tirent auſſi beaucoup d'utilité; ſur-tout le ſecond, qui leur fournit tout à la fois du vin, de l'huile, des cordages, & des ſolives pour leurs édifices. Ils trouvent encore une liqueur plus douce dans l'eſpece de roſeau qu'ils nomment *Bambous*. Quelques Relations Hollandoiſes ne leur accordent ni viande ni poiſſon : ce qui ne doit être entendu que de la quantité néceſſaire pour en fournir aux Vaiſſeaux; car tous les autres Voyageurs aſſurent qu'ils en ont aſſez pour leur proviſion. Le Ciel, ſoit dans ſa colere ou dans ſa bonté, ne leur a donné aucune mine d'or ni d'argent, ni même d'autres métaux inferieurs; mais ils ne ſont pas éloignés de *Lambaco*, Iſle abondante en fer & en acier. Ils en tirent la matiere de leurs ſabres, qu'ils nomment *Campillanes*, & celle de leurs poignards, auxquels ils donnent le nom de *Cris*, comme dans pluſieurs autres parties des Indes. D'ailleurs les Portugais & les Hollandois leur ont fourni des mouſquets, des canons, & toutes les armes qui ſont connues en (45) Europe.

Anciens Maîtres & Religion des Iſles Moluques.

On prétend que les Chinois occuperent autrefois les Moluques, lorſqu'ils ſubjuguerent la plus grande partie des pays orientaux, & qu'après eux, elles eurent ſucceſſivement pour maîtres, les Javanois, les Malais, les Perſans & les Arabes (46). C'eſt aux derniers qu'on y attribue l'introduction du Mahométiſme, dont les ſuperſtitions s'y mêlerent avec celles de l'idolatrie. Il s'y trouve d'anciènnes familles, qui ſe font honneur de tirer leur origine des premieres Divinités du pays, ſans en être moins attachées à l'Alcoran. Les Loix y ſont groſſieres & barbares. Elles permettent la pluralité des femmes, ſans en fixer le nombre & ſans aucune regle pour le bon ordre des mariages. Cependant la premiere femme du Roi eſt diſtinguée par le nom de *Putriz*, & ſes enfans ſont eſtimés plus nobles que ceux des autres femmes. Leur droit à

Loix groſſieres du pays.

(45) Argenſola, T. I, p. 19.

(46) On parle pluſieurs langues différentes dans ces Iſles; ce qui doit faire juger qu'elles ont été peuplées par divers peuples. Le Malais y eſt la langue la plus commune. Quelques-uns ont écrit que les habitans des Moluques ſont deſcendus des peuples de Java, qui furent attirés dans ces Iſles par l'odeur du girofle & des autres aromates.

la succession n'est jamais contesté par les enfans d'une autre mere. Les Loix pardonnent fort difficilement le larcin, & font grace à l'adultere. Dans l'opinion de ces Insulaires, la propagation du genre humain doit être le premier objet de la politique. Ils ont des Ministres publics, qui sont obligés de se promener dès la pointe du jour dans toutes les rues des Villes & des Bourgs, en battant la caisse, pour éveiller les personnes mariées & les exciter à remplir le devoir conjugal (47).

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Habillement & caractere des habitans.

Les hommes portent des turbans de diverses couleurs, ornés de plumes & quelquefois de pierres précieuses. Celui du Roi est distingué des autres. C'est une espece de mître, qui lui tient lieu de couronne. L'habit commun est un pourpoint ou une veste, qu'ils appellent *Chenines*, avec des haut-de-chausses de damas bleu, rouge, verd ou violet. Ils portent aussi des manteaux courts de la même étoffe, quelquefois étendus, & quelquefois racourcis & noüés sur l'épaule. Les femmes entretiennent soigneusement leur chevelure, qu'elles laissent flotter de toute leur longueur, ou qu'elles relevent en nœuds, entremêlés de fleurs, de plumes & d'aigrettes (48). Leurs robbes sont à la Turque ou à la Persane. Elles portent des brasselets, des pendans-d'oreilles, des colliers de diamans & de rubis, & de grands tours de perles. Ces ornemens sont communs à tous les états. Les étoffes de soie & d'écorce d'arbre sont en usage aussi, sans aucune distinction pour les deux sexes, & leur viennent de toutes les parties de l'Inde, qui s'empressent de les apporter en échange pour du girofle & du poivre. On doit juger que ce n'est pas pour se garantir du froid, qu'ils apportent tant de soins à leur parure. Ce goût de propreté leur est venu sans doute avec le Mahométisme. Les hommes le portent jusqu'à parfumer leurs habits (49).

Figure des hommes & des femmes.

En général les femmes sont d'une taille médiocre, blanches, assez jolies & d'une humeur vive. Avec quelque soin qu'elles soient gardées, on ne peut les empêcher de tromper leurs maris. Elles s'occupent ordinairement à filer du coton, qui croît en abondance dans toutes leurs Isles. Celles qui sont pauvres vendent du poisson sec ou frais dans les marchés, des poules, des bananes, des cannes de sucre, du gingembre verd & d'autres denrées. Mais les plus riches ne possedent point d'argent. La principale richesse de ces Insulaires consiste en cloux de girofle. Il est vrai qu'avec cette précieuse marchandise il n'y a rien qu'ils ne puissent se procurer (50). Les hommes sont un peu bazanés, ou plutôt d'une couleur jaunâtre, plus obscure que celle du coing. Ils ont les cheveux plats, & plusieurs se les parfument d'huiles odoriférantes. La plûpart ont les yeux grands & le poil des sourcils fort long. Ils le colorent d'une sorte de peinture, aussi-bien que celui des paupieres. Ils sont robustes, infatigables à la guerre & sur mer, mais paresseux pour tout autre exercice. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchissent de bonne-heure. Ils sont doux & officieux à l'égard des Etrangers, se familiarisant aisément ; mais importuns par leurs demandes continuelles, interessés dans le Commerce,

(47) *Ibid.* p. 23, & second Voyage des Hollandois, p. 519.

(48) Argensola, *ibid.* p. 24. La Relation des Hollandois dit au contraire qu'elles n'y portent aucun ornement. P. 522.

(49) Second Voyage des Hollandois, page 521.

(50) P. 522, & Argensola, T. II, p. 23.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

foupçonneux, trompeurs; & pour joindre plufieurs vices en un feul, ils font ingrats (51),

Trois Rois des Moluques.

Les Ifles de Ternate, de Tidor & de Bachian, ont chacune leur Roi particulier; mais le plus puiffant de ces trois Princes eft celui de Ternate, qui compte dans fes Etats la plûpart des Ifles voifines. On a déja remarqué que l'Ifle de Ternate n'a pas plus de huit lieues de tour. Le terrain en eft haut, & l'eau des puits y eft fort douce. Elle a deux ports qui regardent l'Orient; l'un qui fe nomme *Telingamma*, & l'autre à une lieue de-là, qui fe nomme *Toloco* (52). Leurs quais font revêtus de pierre, & commodes pour les Vaiffeaux. Le Roi tient fa Cour à *Gammalamma*, Ville fituée fur le rivage, mais fans rade, parce que la mer y a trop peu de profondeur & que le fond en eft pierreux. Les habitans y ont fait une jettée de pierre, pour fe mettre à couvert des furprifes; de forte que les Vaiffeaux étrangers vont mouiller ordinairement devant Telingamma, où la rade eft fort bonne entre cette Place & l'Ifle de Tidor. A une demie-lieue de Telingamma, dans les terres, eft une petite Ville nommée *Maleia*, qui eft revêtue d'un mur de pierres (53) féches.

Ifle de Ternate & fon Roi.

Gammalamma, qui peut paffer pour la capitale de Ternate, quoique d'autres donnent ce tître à *Maleia*, ne contient qu'une rue, de l'ancienne longueur d'Amfterdam, mais fans pavé. La plupart des édifices font de rofeaux. Le refte eft de bois; & les deux rangs qui forment la rue s'étendent le long du rivage (54). On découvre, au milieu de l'Ifle, une montagne qui n'a pas moins de deux lieues de hauteur, couverte de palmiers & d'autres arbres, au fommet de laquelle on trouve une profonde caverne, qui femble pénétrer jufqu'au fond de la montagne, & dont l'ouverture eft fi large, qu'à peine reconnoîtroit-on quelqu'un d'un côté à l'autre (55).

Volcan de Ternate.

Elle contient un efpace en forme d'aire, compofé de pierre & de terre mouvante. C'eft un volcan d'une nature extraordinaire. On en voit fortir une fontaine; mais on ne fçait fi l'eau en eft douce, aigre, ou amere, car perfonne n'a la hardieffe d'en gouter. Un Efpagnol, nommé Gabriel Rebelo, ayant eu la curiofité de mefurer avec des cordes la profondeur de la caverne, la trouva de cinq cens braffes. Mais Antoine Galva, qui commandoit les Portugais dans ces Ifles en 1538, en a donné la defcription fuivante.

Sa defcription par Antoine Galva.

Il prit un tems calme pour fes obfervations. Celui des équinoxes, & les mois d'Avril & de Septembre ne lui auroient pas été favorables, parce que les vents qui foufflent alors embrafent la matiere combuftible, & lui font jetter de grandes flammes. Ce volcan fent beaucoup le fouffre. Auffi en jette-t-il une grande quantité, qui fe mêle avec de la terre & des pierres rouges, qui en fortent impétueufement, comme de la bouche d'un canon. Il y a beaucoup d'apparence que le bas de la montagne contient de grandes concavités, où la rarefaction de l'air, caufée par le feu, produit des tremblemens de terre avec un bruit furieux. Les flammes & les pierres embrafées, qui s'élevent dans l'air, vont jufqu'à la Ville de Gammalamma, & quelquefois jufqu'aux Ifles de Meao & de Cafure, qui font à vingt lieues de Ternate. La fumée eft de di-

(51) Argenfola, T. I, p. 22.
(52) *Ibid.* p. 113.
(53) Second Voyage des Hollandois, pages 513, 514.
(54) *Ibid.* p. 512.
(55) Argenfola, T. I, p. 113.

verfes

verses couleurs, suivent la nature de l'humeur ou de la terre qui pousse quantité d'exhalaisons différentes. L'air, qui en est rempli, peut contribuer aussi à cette variété. L'infection en est si forte, qu'elle corrompt les eaux & qu'elle les rend même dangereuses. Cependant la montagne ne laisse pas d'être fertile & couverte de verdure, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Delà jusqu'au sommet, on sent beaucoup de froid, & l'on n'y trouve aucune espece d'oiseaux; mais on y voit quantité de mouches. Lorsqu'on est arrivé au sommet, on découvre une vaste mer & une infinité d'Isles, parce que l'air y est toujours pur, & sans mêlange d'aucunes vapeurs qui puissent arrêter la vûe. A l'endroit de la hauteur où finit la verdure, on trouve une fontaine d'eau douce, mais extrêmement froide. Au sommet, dans un lieu éloigné de l'ouverture d'où sortent les flammes, il se détacha dans le même tems une grande piece de terre, & l'on vit couler pendant deux jours de l'eau en abondance. Ensuite de grandes masses de roche, qui roulerent en bas & qui entraînerent des arbres & des terres jusqu'au bord de la mer, formerent au pied de la montagne diverses concavités en forme de voutes. Antoine Galva raconte aussi qu'on trouve sur la montagne un grand lac d'eau douce, entouré d'arbres, dans lequel on voit des crocodiles azurés & dorés, qui ont plus d'une brasse de longueur, & qui se plongent dans l'eau lorsqu'ils apperçoivent ou qu'ils entendent des hommes (56).

Description des Isles Moluques.

Témoignage des Relations Hollandoises.

Les Relations Hollandoises rapportent plus simplement, que près de la Ville où le Roi tient sa Cour, il y a un volcan qui paroît terrible, sur-tout dans le tems des équinoxes, parce qu'alors on voit toujours regner certains vents, dont le souffle embrase la matiere qui nourrit ce feu. Elles ajoutent qu'il fait toujours froid sur le haut de la montagne, & qu'elle ne jette point de cendre, mais seulement une matiere légere qui ressemble à la pierre de ponce, qu'elle s'éleve en forme de piramide, & que depuis le bas jusqu'au sommet elle est couverte d'arbrisseaux & de brossailles qui conservent toujours leur verdure, sans que le feu qui brûle dans ses entrailles paroisse jamais les altérer; qu'au contraire, il semble contribuer à les arroser & à les rafraîchir par des ruisseaux qui se forment des vapeurs qu'il exhale.

Témoignage d'un Voyageur plus moderne.

Un Hollandois, de la suite du Gouverneur *Timb*, qui alloit commander aux Moluques en 1626, dans les établissemens de la Compagnie de Hollande, déclare dans la Relation de son voyage, que malgré le témoignage de plusieurs personnes, qui se sont vantés d'avoir visité sur le sommet de la montagne de Ternate, il ne peut se persuader que cette entreprise eut jamais été véritablement exécutée. » Ce n'est pas seulement, dit-il, par les roseaux pointus dont presque tout le bas de cette montagne est environné, & qui se nomment *Cannacannas*, ni par la multitude des rochers escarpés, qu'un curieux seroit arrêté. Il y trouveroit un obstacle invincible dans la quantité de cendres & de pierres brûlées, qui sont entre ces roseaux & qui remplissent tous les endroits par lesquels on pourroit espérer de s'ouvrir un passage. Toutes les séparations qu'on croit voir entre les cannes & les brossailles sont bouchées de ces cendres, dont les monceaux ont plus de hauteur que les pointes mêmes des buissons, & qui sont comme autant de pe-

(56) Histoire de la conquête des Moluques, T. I, p. 114 & suivantes.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

» tites montagnes taillées à pié-droit ; car la hauteur du volcan n'eſt pas ſi » extraordinaire. Ceux qui l'ont meſurée le plus exactement ne la font aller » qu'à trois cens ſoixante-ſept braſſes & deux pieds (57).

Etat de Ternate en 1686.

Vers le méme tems, l'Iſle de Ternate étoit fort bien peuplée. La Ville de *Maleye* ſe trouvoit environnée de bonnes paliſſades. Elle étoit habitée par des Bourgeois libres & par des Mardicres. Les Hollandois y avoient élevé au côté du Nord une Forteresſe, ſous le nom d'*Orange*, à quatre baſtions, revêtus de pierre. Les murailles des courtines étoient épaiſſes, & les foſſés profonds. On y voyoit des appartemens commodes pour les Officiers & les Subalternes, de grands magaſins, un Hôpital, un grand attelier pour les ouvriers & quantité de canon. En ſortant de la Ville, on découvroit le grand jardin de la Compagnie, & une nouvelle *Négrerie*, avec une petite redoute de pierre du côté de l'eau.

Fort d'Orange.

Negrerie.

La Négrerie, ou la petite Ville, qui étoit au côté ſeptentrional de la Forteresſe conſiſtoit en une grande & large rue, qui avoit plus de mille pas de long. On y voyoit la moſquée royale & la ſepulture des Rois. Le Prince frere du Roi y faiſoit ſa demeure, avec ſa ſœur, qu'on nommoit la Princeſſe de *Gammalamma*. Au bout de la rue étoient les Palais du Roi & ſes jardins. Les édifices étoient dans le goût du pays, c'eſt-à-dire, fort mal entendus. Encore avoient-ils été ruinés par les dernieres guerres. Un peu plus loin, en tirant au Nord le long du rivage, on trouvoit un Bourg, de la dépendance d'un Seigneur du pays nommé *Magade*, qui avoit été Sécretaire du cabinet du Roi, & qui étoit alors Conſeiller d'Etat. Sa maiſon étoit aſſez belle, & ce Bourg avoit une moſquée, qui en faiſoit le ſecond ornement. Au delà, ſur le bord de la mer, ſe préſente une éminence ſur laquelle les Hollandois avoient un Fort nommé Terbeke.

Ville de Gammalamma.

En allant du Fort d'Orange au Sud-Eſt, à trois lieues ou trois lieues & demie, on rencontre la Ville de Gammalamma, dont les Eſpagnols ont été ſi long-tems les maîtres & où ils s'étoient bien fortifiés. Les ruines & les fondemens du Château rendent encore témoignage que c'étoit une excellente place ; mais on n'y voit plus qu'un lieu déſert & rempli de broſſailles.

Port creuſé par les Eſpagnols.

Entre Gammalamma & le Fort d'Orange, on trouve, dans une vallée, une eau interne nommée *Saſſe*, qui a près d'une lieue de tour, & qui n'eſt ſéparée de la mer que par une digue aſſez étroite. Sa profondeur eſt de ſoixante à ſoixante-dix pieds. On prétend que les Eſpagnols prirent la peine de creuſer ce grand eſpace, pour en faire un petit port qui pût ſuppléer aux incommodités du rivage ; mais que leur travail devint inutile, parce que le fond ſe trouva de roche (58).

Iſle de Tidor.

L'Iſle de Tidor eſt plus grande que celle de Ternate, au Sud de laquelle elle eſt ſituée (59). Son nom ſignifie fertilité & beauté dans l'ancien langage du pays ; mais il paroît qu'il s'écrivoit *Tidura*, du moins en caracteres Ara-

(57) Hiſtoire de la conquête des Moluques, T. 3, p. 378, 379. Graaf, p. 225.

(58) Relation d'un voyage aux Moluques en 1686. Il faut remarquer ici que les Portugais & les Eſpagnols ont poſſedé ſucceſſivement les Moluques, & qu'enſuite ils en ont été les maîtres enſemble pendant qu'ils ont été réunis ſous le même Roi.

(59) Latitude, trente minutes ; longitude, cent quarante-quatre degrés.



Tome VIII. No. 6.

bes & Perſans (60). Elle n'eſt pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate, & elle a auſſi ſon Roi particulier. Sa côte orientale eſt couverte de bois. Du Nord au Sud, le rivage eſt défendu par un retranchement de cailloux, de la longueur de deux ou trois portées de mouſquet. A l'extrêmité méridionale eſt une montagne ronde & aſſez haute, au pied de laquelle eſt la Ville capitale qui porte auſſi le nom de Tidor. Le Fort des Portugais étoit à une portée de canon de cette montagne, ſi couvert de broſſailles qu'on ne l'appercevoit pas des Vaiſſeaux, & défendue d'ailleurs, du côté de la mer, par une chaîne étroite de rochers qui ne ſont qu'à un jet de pierre du rivage. On les apperçoit dans la baſſe marée; mais, en pleine eau, ils ſont couverts à la hauteur de trois pieds, & plus ou moins dans quelques endroits. Entre les terres & cette chaîne, qui court au Sud depuis la montagne juſqu'au delà du Fort, il n'y a que quatre ou cinq pieds d'eau. Le reſte de l'Iſle eſt rempli, comme Ternate, de Bourgs & de Villages, & n'eſt pas moins fertile.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Iſle de Bachian.

Bachian eſt auſſi un Royaume particulier, mais tombé en décadence par la molleſſe de ſes habitans. L'Hiſtorien des Moluques traite cette Iſle de grand pays déſert, quoiqu'abondant en *Sagu*, en fruits, en poiſſon, & en diverſes ſortes de vivres; mais il ne fait pas connoître autrement ſon étendue. Il ajoute ſeulement qu'on y recueilloit peu de cloux, & que les girofles s'y étoient inſenſiblement détruits, quoiqu'ils y cruſſent mieux qu'en aucun autre endroit (61). Les Portugais y avoient un Fort nommé *Labocca*, les Hollandois y en ont élevé un qui ſe nomme *Gammacanor* ou Gammadour, & qui s'eſt peuplé des habitans d'une Ville voiſine, nommée *Sabongo*.

Machian, eſt ſous la domination du Roi de Ternate. Son circuit eſt d'environ ſept lieues. C'eſt, après Bachian, la plus fertile des Moluques en ſagu, dont elle a non-ſeulement ſa proviſion, mais aſſez pour en faire part aux Iſles voiſines (62).

Motir ou *Motier* eſt une grande Iſle, qui dépend auſſi de Ternate. Elle eſt ſituée entre Tidor & Machian. Mais on n'en trouve aucune deſcription qui faſſe mieux connoître ſon étendue & ſes propriétés (63).

On ne prendroit pas une haute idée de la puiſſance des Moluques, ſi on la croyoit bornée à ces cinq Iſles. Mais elles en ont un ſi grand nombre dans leur dépendance, que le ſeul Roi de Ternate en a poſſedé juſqu'à ſoixante-douze. Les principales, que quelques-uns rangent auſſi ſous le nom de Moluques, ſont celles de *Meao*, de *Macigoran*, Cinome Cabel, Amboine & Gilolo. D'autres y joignent même celle de Celebes. Aux environs d'Amboine ſont celles d'Omo, d'Anemo, *Naſſelan*, *Bouro*, *Manipe*, *Soule Beſſié*, *Amblau*, *Kielang*, *Bono* & quantité d'autres.

Iſle d'Amboine, comptée au rang des Moluques.

Amboine, qui fut découverte par les Portugais en 1515, c'eſt-à-dire, en même-tems que Ternate, & que les Hollandois leur enleverent le 23 de Février 1603, eſt ſituée à 4. degrés de latitude du Sud. Dès l'an 1607, la Com-

(60) Hiſtoire de la conquête des Moluques.

(61) *Ibid.* liv. XI, p. 23.

(62) Longitude, cent quarante-quatre degrés cinquante minutes; Latitude, dix minutes. Les Hollandois y ont eu trois Forts; *Taffaſo*, *Noffagina* & *Tabillola*. En 1609 il y avoit neuf mille habitans.

(63) Longitude, cent quarante-quatre degrés quarante minutes; Latitude, vingt minutes.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES. Sa description.

pagnie de Hollande y avoit un Gouverneur, qui se nommoit Frederic *Houtman*. L'Amiral Matelief, qui y passa dans le même-tems, en fait la description suivante : Cette Isle, dit-il, est divisée en deux parties, & presqu'en deux Isles, par deux golfes qui s'enfoncent dans les terres. On y comptoit aussi vingt habitations d'Insulaires, qui pouvoient mettre deux mille hommes sous les armes, tous convertis au Christianisme par les Portugais. La grande partie de l'Isle, nommée *Hito*, avoit quatre Villes ou quatre habitations principales, dont chacune en avoit sept autres sous sa Jurisdiction. Elles pouvoient fournir quinze cens hommes pour la guerre, la plupart Maures, c'est-à-dire, Mahométans, & qui relevant du Fort étoient sous la domination des Hollandois.

Ce Fort tenoit en bride non-seulement toute l'Isle, mais encore les Isles voisines, jusqu'à celle de Banda. Mais il avoit proprement, dans sa dépendance quatre autres Isles qui se nommoient en génétal Isles *d'Uliasser*, & qui abondoient en *Sagu*. Leurs habitans s'attribuoient la qualité de Chrétiens; mais l'Auteur Hollandois remarque qu'on auroit pu les nommer *Chrétiens* sauvages, puisqu'ils mangeoient encore la chair de leurs ennemis lorsqu'ils les pouvoient prendre.

Deux factions des Olisivas & des Olilimas.

Les Insulaires d'Amboine étoient divisés en deux factions, qui se nommoient *Olisivas* & *Olilimas*. La plupart des Maures étoient de la seconde. Olisivas signifioit dans leur langue neuf pays, & *Olilimas* sept pays. Ces deux races, anciennement habituées dans l'Isle, y étoient venues de différens pays, & chacune avoit conservé son langage particulier, qui n'étoit pas entendu de l'autre. Presque tous les Olisivas étoient Mahométans, & les autres étoient un mêlange de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres. Les mêmes factions regnoient dans les Isles voisines.

Dans la petite partie de celle d'Amboine, on comptoit douze races d'Olisivas, toutes Chrétiennes, qui pouvoient mettre sur pied douze cens trente-cinq hommes, de l'âge militaire; & onze races d'Olilimas, qui en pouvoient armer onze cens. A *Hito*, ou dans la grande partie de l'Isle, il y avoit sept races d'Olisivas, dont trois étoient Chrétiennes, deux Mahométanes, & deux Idolâtres. Elles pouvoient fournir mille hommes de guerre. Les Olilimas, au nombre de trente races, toutes Mahométanes, pouvoient mettre en campagne deux mille cinq cens hommes.

Isles d'Uliasser, dépendantes d'Amboine.

Les noms particuliers des quatre Isles d'*Uliasser*, sont *Hatuaha*, *Tuaha*, *Jhemaho* & *Neuselaho*. Dans la premiere, on comptoit quatre races d'Olilimas, qui pouvoient fournir neuf cens cinquante hommes, tous Mahométans; & quatre races d'Olisivas, deux Chrétiennes & deux Idolâtres, qui en pouvoient lever cinq cens; Dans la seconde Isle, deux races d'Olisivas, Idolâtres, qui avoient deux cens vingt hommes de milice; dans la troisiéme, quatre races d'Olilimas, Mahométans, qui avoient quatorze cens hommes, & trois d'Olisivas, Idolâtres, qui en avoient deux cens quatre-vingt. A Neusalaho, il y avoit quatre races d'Olisivas, Idolâtres, qui pouvoient fournir six cens hommes. Ainsi dans l'Isle d'Amboine & celles d'Uliasser, on pouvoit trouver alors près de neuf mille neuf cens cinquante hommes capables de porter les armes, & tous sujets de la Hollande. Celle de Ciram, qui n'est qu'à deux lieues d'Amboine au Nord, étoit alors sous l'obéissance du Roi de Ternate. On y con-

noissoit du côté d'Amboine, quarante races d'Olilimas, Mahométans & Idolâtres, qui pouvoient mettre sous les armes mille deux cens hommes, & six races d'Olisivas, qui en pouvoient fournir deux cens soixante. Mais l'intérieur & les autres côtés de l'Isle, contenoient d'autres races qui n'étoient pas connues (64).

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Témoignage des anciennes Relations.

Toutes les Relations Hollandoises du même tems donnent vingt-deux ou vingt-quatre lieues de circuit à l'Isle d'Amboine, & s'expliquent dans les mêmes termes (65) sur les deux parties dont elle est composée. Au côté occidental suivant la Relation du premier voyage, on trouve un grand Port, qui s'enfonce l'espace de six lieues dans les terres, & qui peut contenir un nombre infini de Vaisseaux. Il est presque par-tout sans fond, excepté vers le Fort, où le fond est de bonne tenue : sa largeur, qui est d'abord de deux lieues, se resserre ensuite de la moitié. Au côté oriental est un grand golfe qui répond à ce Port. Le terrein qui les sépare n'est que d'environ quatre-vingt perches. Il est si bas qu'en le creusant de la hauteur d'un homme, on auroit joint facilement les deux golfes. Déja même les pyrogues & les caracores qui venoient de l'Est au golfe occidental, aimoient mieux se faire tirer par dessus cette espece d'isthme que de faire le tour de l'Isle, & ce travail ne demandoit pas plus de deux heures.

L'air du pays est sain, quoique la chaleur y soit excessive; l'eau est excellente; le riz, le sagu, & les fruits en abondance. Le bois de construction n'y manque pas, & le brou de cocos y fournit des cordages. La plus grande partie de l'Isle étoit alors inculte, par l'indolence des habitans, qui ne se donnoient pas la peine de planter des girofles. Mais la nature leur en fournissoit assez pour en faire un continuel commerce. Leurs mœurs, leurs usages & leurs armes étoient à peu près les mêmes qu'à Ternate (66).

Derniers éclaircissemens sur l'Isle d'Amboine.

Une Relation de *1606*, place l'Isle d'Amboine à 4 degrés de latitude méridionale, & à 170 degrés de longitude; mais elle ne lui donne que quinze ou seize lieues de tour. Il est naturel de s'arrêter aux derniers éclaircissemens, sur-tout si l'on considere qu'une longue possession des Isles Moluques doit avoir apporté beaucoup de lumieres aux Hollandois. L'Auteur fait une peinture curieuse de l'état présent d'Amboine. Il donne un quart de lieue de large à la langue de terre qui sépare les deux golfes. On la nomme, dit-il, *le pas de Baguewal.* Si elle étoit emportée par l'eau, ou creusée par l'industrie des hommes, une même Isle en composeroit deux. L'un des deux côtés se nomme *Rossanive*, & l'autre *Hito*. Le Chef de Rossanive, en *1606*. se nommoit *Fernando.* Il permit à son frere, nommé *Sapoti*, de faire le voyage de Hollande pour y apprendre la langue & les manieres du pays. Sapoti étoit un homme fort bienfait; mais il mourut pendant la navigation, au mois d'Août *1608*.

Rossanive & Hito.

Forts Hollandois.

Le côté de Rossanive contient la Ville d'Amboine & un Fort Hollandois, qui se nomme *la Victoire.* Celui de *Hito* est aussi bridé par un Fort, mais peu comparable à l'autre par la grandeur & la force. *La Victoire* passeroit pour

(64) Premier Voyage de Matelief, au Recueil de la Compagnie de Hollande.

(65) Premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales.

(66) Relation du second Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, au Tome II du Recueil de la Compagnie.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

une bonne place en Europe. Sa forme eſt en loſange. Elle eſt entourée de hautes & épaiſſes murailles & de profonds foſſés; flanquée de quatre gros baſtions revêtus de pierre, bien pourvûe d'artillerie, & munie d'une groſſe garniſon. On y voit de grands bâtimens, des magaſins, des atteliers, & des appartemens commodes. Cependant le Gouverneur Hollandois & les principaux Officiers refuſent d'y loger, parce que l'Iſle eſt ſujette à de fréquens tremblemens de terre, qui ébranlent les grands édifices, & qui fendent quelquefois les rochers mêmes. Ils habitent, hors de l'enceinte du Fort, dans des maiſons de bois & de bambou. En 1672, pluſieurs montagnes demeurerent entr'ouvertes par un de ces terribles accidens. Des Villages entiers furent engloutis dans les entrailles de la terre; & les lieux où ils exiſtoient offrent encore des creux qui ont vingt & trente braſſes de profondeur. Tous les gros bâtimens ſe reſſentirent d'une ſi violente ſecouſſe, & la plupart furent entierement renverſés.

Ville d'Amboine.

La Ville d'Amboine s'étend derriere le Fort de la Victoire. Les rues en ſont belles & regulieres. Elle eſt traverſée de quelques canaux, ſur leſquels on a bâti des ponts. On y compte deux Egliſes, pluſieurs Hôpitaux, & des maiſons d'orphelins & de diſcipline. L'Eccléſiaſtique s'y fait en langue Hollandoiſe & en Malais. Dans l'une des deux Egliſes, on voit les armes de tous les Gouverneurs Hollandois, depuis Frederic Houtman, qui fut le premier. Le dernier Gouverneur Portugais avoit été Antoine *de Mello* (*).

Robert *Patbrug*, qui y commandoit en 1686, lorſque Jean Timb y fut envoyé de Batavia pour lui ſuccéder, avoit fait faire quantité d'ouvrages, tels que des bâtimens, des digues, des canaux & des paliſſades. Il avoit détourné le cours d'une riviere, qui ſe nomme l'Elephant, & lui avoit fait creuſer un nouveau lit, dans la ſeule vûe d'augmenter les fortifications de la Place. On y travailloit encore à l'arrivée de l'Auteur. Mais la plupart déſeſperoient du ſuccès de ces entrepriſes. Elles avoient été tentées pluſieurs fois inutilement. Les grandes pluies détruiſent tout, parce que le fond du terrain manque de ſolidité. Dans la ſaiſon de ces pluies, on voit couler des torrens. Les rivieres s'enflent & ſe débordent. L'eau pénétrant au travers des ſables les détrempe juſqu'aux fondemens des édifices. Les terres s'éboulent. Le pied des paliſſades ſe découvre & tout eſt entraîné dans la même ruine. Dans d'autres endroits, il s'aſſemble des monceaux de ſable, dont la hauteur ſurpaſſe celle des fortifications. L'expérience apprend aux plus ſages à faire des Forts de médiocre grandeur, pour ſe conſerver le moyen de les réparer continuellement; ſans quoi ils ne peuvent long-tems ſubſiſter.

Le Fort d'Hito eſt à quatre baſtions. Dans les autres quartiers de l'Iſle, on voit quelques redoutes, telles que *Norigke Noorſtel*, Lima Negerys Hieta, *Lamme*, & celle du pas de Baguewal. Les quartiers d'Ouri & de Wai ont des loges un peu fortifiées.

(*) Graaf en marque la ſucceſſion juſqu'en 1676. Après Houtman ſuivent Gaſpard *Janſz*, Jean-Adrien *Broekom*, Adrien *Blok Martens*, Herman *Spelt*, Philippe *Lucas*, Aartſen *Gyſel*, Joachim *Roelof Duetecom*, Jean *Ottens*, Antoine *Kaan*, Gerhar *Gemmer*, Arnold *de Ulaming d'Outshoorn*, Willem *Verbeck*, , Jacob *Huiſert*, Simon *Kos*, Jean *Van Dam*, Philippe *Marvelie*, Jacob *Kobs*, Antoine *Hurt*, Robert *de Vicq*, & Robert *Patbrug*.



T. VIII. N°. X.

Les Hollandois ont auffi de petits Forts dans la plupart des Ifles qui font aux environs d'Amboine. Celle d'*Omo*, qui eft vis-à-vis du pas de Baguewal, a deux redoutes, nommées *Arouke* & *Hoorta*. Celles d'Anemo & de Naffelau ont, l'une un petit Fort avec une redoute, & la feconde une redoute feulement. Ces deux Ifles & celle d'Omo font entre Amboine & *Ceran*, qui a près de cinquante-fix lieues de longueur & quinze ou feize de large. Il y a par tout des garnifons Hollandoifes. *Bouro* a fa redoute, nommée Ooftbrug; *Manipe* a la fienne, qui fe nomme *Wantra*. Celle de Soule Baffié porte le nom de Klaverblad. *Amblau* n'a qu'une loge de bois, parce qu'on n'en tire que du bois de charpente & de chaufage. Quoique Kielang & Bono foient auffi de la dépendance d'Amboine, aucun Hollandois n'y refide. Mais d'un fi grand nombre d'Ifles, qui environnent celle d'Amboine, & de quantité d'autres plus petites, qui font fans noms, il n'y a qu'Amboine même, *Omo*, *Anemo* & *Naffelau*, qui fourniffent du girofle. Toutes les autres ne rapportent prefqu'aucun profit à la Compagnie (67).

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Autres Forts des Ifles voifines d'Amboine.

En 1677, Gilles *Seift*, Commiffaire envoyé de Batavia, avec les Vaiffeaux l'*Orange* & la *Brille*, trouva l'établiffement d'Amboine dans un état beaucoup plus floriffant. Les marchandifes étoient bien conditionnées dans les magafins, les vivres en abondance & le grand Fort bien pourvû. Ce Fort, dit-il, dans fa Relation (68), eft au bord du rivage. Les Vaiffeaux peuvent mouiller à une demie portée de moufquet, fur un fond de bonne tenue. Ils font à l'abri de la plupart des vents dans l'enfoncement du golfe. Seift amenoit une recrue de cent foixante foldats, pour renforcer la garnifon du Fort, qui étoit encore compofée de 450 hommes, mais dont une partie avoit été diftribuée dans d'autres retranchemens pour la fûreté de l'Ifle. Il admira, dans le Fort, un grand bâtiment qui eft fait pour loger le Gouverneur & les Officiers. Sous les appartemens, font les magafins des vivres & des autres provifions. Au deffus regne un fecond étage, qui contient les toiles. L'arfenal eft un autre édifice, qui n'a pas moins de beauté & qui eft couvert de thuiles. Les toiles fe vendent dans une grande boutique du Fort, à côté de la porte qui regarde les terres, où les Etrangers, comme les Infulaires, ont la liberté d'aller choifir ce qui leur convient.

Témoignage de Gilles Seift fur l'Ifle d'Amboine.

Les fujets Négres qui habitoient près du Fort étoient au nombre de 1620, dont plus des deux tiers étoient capables de porter les armes; & dans toute l'Ifle on en comptoit trois mille foixante, que la Compagnie pouvoit employer en qualité de foldats. Quatre habitations Mahométanes qui lui étoient foumifes, une à la pointe Sud-Eft, une à la pointe Sud-Oueft de l'Ifle, qui fe nomment *Larique* & *Wacquefie*, & deux autres au bout occidental, nommées *Ourie* & *Affelouti*, n'étoient pas moins fidéles à l'obéiffance que les Infulaires Chrétiens. *Hatua*, *Caglola* & *Cabeau*, trois habitations de l'Ifle d'Omo, avoient pris fujet de quelques mécontentemens pour fecouer le joug; mais il y en avoit trois autres, nommées *Oma*, *Abora* & *Cricu*, qui étoient demeurées foumifes & qui contenoient les rebelles dans leurs bornes. L'Ifle d'Uliaffer avoit neuf Bourgs, dont fept, compofés de quinze cens habitans, reconnoiffoient

(67) Relation de 1686.

(68) Quatriéme Tome du Recueil de la Compagnie, p. 212 & fuiv.

l'autorité de la Compagnie. Les deux autres lui étoient moins attachés, mais ils ne contenoient qu'environ six cens hommes. L'Isle de Nassélau avoit dans ses trois Bourgs 1500 hommes, qui relevoient aussi du Fort d'Amboine. Enfin tous les Insulaires de la dépendance de la Compagnie, soit dans Amboine ou dans les Isles voisines, montoient à 7460 hommes.

Sujets des Hollandois dans l'Isle de Ceram.

Elle avoit quantité de Sujets dans l'Isle de Ceram, quoique la grandeur de cette Isle, qui a cinquante-six lieues de long sur seize de largeur, y rendît ses progrès plus difficiles. On y comptoit néanmoins dans ses intérêts ou dans sa dépendance, l'Habitation de Canarie, qui est au Nord de l'Isle d'Omo; celle de *Lomma Caia*, à quatre lieues Est de Canarie; Lattoi & Hollai, à lieues Est de *Louma Caia*; *Quelqueponti* ou *Hatousieli*, qui est deux lieues plus loin, & *Coacq*, qui en est à quatre, & où les Hollandois ont eu un Fort nommé Hardewyk. Dans toutes ces habitations, qui prenoient la loi du Fort d'Amboine, on comptoit six cens hommes capables de porter les armes. Mais plus loin, dans l'intérieur de l'Isle, il y avoit six habitations Idolâtres, qui rendoient obéissance à la Compagnie & qui pouvoient nommer trois mille hommes; gens braves & industrieux, que le Gouverneur d'Amboine s'efforçoit de retenir dans ses intérêts. Lorsqu'il avoit besoin de leur secours, il les envoyoit prendre dans des caracores, parce qu'habitant des lieux montueux, ils sont sans barques & sans aucune connoissance de la navigation. A l'Est de Coacq, la côte offre trois autres habitations, qui ont entr'elles six mille six cens hommes capables de porter les armes, & qui avoient prêté serment de fidélité au Fort d'Amboine, mais moins par affection que par crainte. Aussi le Gouverneur Hollandois y prenoit-il peu de confiance. Plus loin dans les terres, il y en a quatre autres, qui obéissoient mal à ses ordres, quoiqu'elles fissent profession de relever aussi du Fort. La difficulté de réduire l'Isle entiere, ou d'assujettir à des loix plus étroites la plupart des habitations soumises, venoit du Roi de Ternate, qui étoit mal alors avec les Hollandois, & qui ayant toujours compté l'Isle de Ceram dans son domaine, en possedoit encore une partie considérable. Il y entretenoit des Gouverneurs & des troupes. Lucielle, principal poste des Ternatois, est située sur une montagne, qui n'a d'accès que par un chemin détourné où six hommes peuvent monter de front, mais qui n'étoit pas bien connu des Hollandois. Cette place étoit défendue par deux ou trois pieces de canon, & par une garnison de quatre-vingt-dix hommes. De *Lucielle* relevoient les Bourgs d'*Aujen* & de *Lock*; où l'on recueilloit tant de cloux de girofle, que la derniere moisson en avoit produit 400 barres. Il y croît aussi assez de sagu pour la subsistance des habitans. *Cambelle* & Lissidi, qui n'en sont pas éloignés, fournissent, dans les bonnes années, trois ou quatre cens barres de girofle. Par le travers de *Cambelle*, au Nord, on trouve une Isle nommée *Kelang*, qui dépend des habitations de Cambelle & de Lissidi. Elle ne produit point de cloux; mais les habitans, qui peuvent armer quatre cens hommes, vivent de rapines & de piraterie. C'étoit particulierement de ces six habitations, que les Hollandois avoient à redouter des obstacles. Elles étoient liées sécretement avec le Chef d'Hito, dont la Jurisdiction s'étend dans l'Isle d'Amboine, depuis l'habitation qui se nomme *les trois Freres* à l'Ouest, jusqu'à celle de *Thiel* à l'Est, c'est-à-dire, dans une grande partie de l'Isle. Ce Chef, ou ce Capitaine, qui avoit trois mille hommes de guerre sous ses

Forces du Roi de Ternate dans la même Isle.

Mécontentemens mutuels entre les Insulaires & les Hollandois.

ses ordres, plus adroit & plus dissimulé qu'aucun de ses Prédécesseurs, ne laissoit pas de vivre en bonne intelligence avec les Hollandois; mais quoique leur sujet, comme tous les autres habitans de l'Isle, il prenoit la qualité de leur allié; & les Hollandois étoient informés que depuis deux ans il attendoit des secours, que le Roi de Ternate lui faisoit espérer pour se déclarer contr'eux. Seist ne déguise pas les raisons qui avoient irrité ce Prince. 1°. Jean (69) *Speult*, Gouverneur d'Amboine avant *Gorcum* qui l'étoit alors, avoit employé toutes ses forces pour ruiner le girofle dans tous les lieux qui dépendoient de Ternate. 2°. Les Hollandois vouloient introduire leur monnoie pour payer les cloux. 3°. Ils violoient les priviléges de ses rades, en y enlevant les Jonques de Macassar. 4°. Ils s'efforçoient d'appesantir les chaînes des habitans, pour les tenir plus facilement en bride dans tous les lieux où la Compagnie avoit porté ses conquêtes; ce que le Roi de Ternate ne prétendoit pas souffrir à l'égard des habitans de la côte de *Ceram*, qu'il regardoit toujours comme ses sujets. D'un autre côté le Gouverneur d'Amboine étant convenu avec les Insulaires, de leur payer regulierement le girofle à soixante réales de huit la barre Portugaise, s'opposoit au commerce étranger, quoiqu'ils eussent souvent l'occasion de tirer cent & jusqu'à cent vingt réales de la barre. Ces divers sujets de plainte avoient produit des mécontentemens qui s'étoient déclarés, & dont on ne devoit attendre à l'avenir que des violences & des hostilités ouvertes.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Conseils de Seist pour assurer l'Isle d'Amboine aux Hollandois.

Seist, pour remédier à tant de maux, jugea d'abord à propos de bâtir de nouvelles Forteresses dans tous les lieux où l'autorité du Gouverneur avoit besoin de ce soutien, sur-tout à Larique & à Ourie, & d'y mettre des garnisons proportionnées. Il conseilla non-seulement de chasser tous les Négocians étrangers, Malais, Javanois, & Macassars, mais encore d'enlever leurs Jonques ou de les brûler dans les Ports. Son principe étant que les affaires de la Compagnie ne seroient jamais bien établies dans l'Isle d'Amboine, si tous les habitans n'étoient parfaitement soumis, il proposa d'extirper ou de chasser toutes les races Mahométanes, pour introduire des Chrétiens à leur place. C'étoit en même-tems le seul moyen de tenir en bride les Mahométans de Ceram. Mille Hollandois lui paroissoient suffire, avec les Insulaires qui étoient affectionnés à la Compagnie, pour chasser dans l'espace de cinq ou six mois le Capitaine d'Hitto & toute sa faction. Il comprenoit qu'après cette expédition, on auroit besoin de cinq ou six ans pour repeupler l'Isle; mais avant que de commencer l'entreprise, il vouloit qu'on s'assurât du nombre de Chrétiens nécessaire, & qu'on les tînt prêts pour l'usage auquel on devoit les employer. Il recommanda aussi qu'on tînt la main à l'exécution d'un Reglement fort utile du Gouverneur Gorcum, qui obligeoit chaque sujet de la Compagnie de planter & de cultiver chaque année dix girofles. On ne sçauroit douter que tous ses projets n'aient été remplis dans le tems, puisque la puissance des Hollandois s'est si bien soutenue dans l'Isle, & qu'ils ne sont parvenus sans doute à ce point, que par les voies dont la politique de Seist leur avoit tracé le plan. Cependant il paroît par le traité de 1638 entre le Roi de Ternate & la Compagnie, que les races Mahométanes d'Hito subsis-

(69) Graaf l'appelle *Herman Spelt*.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

toient encore. C'eſt dans ce traité célebre que moyennant la ſomme annuelle de 4000. reales de huit, le Roi de Ternate s'engagea pour lui & pour ſes ſucceſſeurs à livrer aux ſeuls Hollandois tous les cloux de girofle qui ſont ſous ſa dépendance (70).

Trois Conſeils à Amboine.

Il y a trois Conſeils établis à Amboine ; le Conſeil d'Etat, le Conſeil de Juſtice, & le Conſeil journalier. Le premier, qui eſt compoſé de quinze membres, juge ſouverainement toutes les affaires civiles & criminelles. Le Conſeil de Juſtice eſt compoſé de ſix perſonnes. Le troiſiéme, qui n'eſt pas plus nombreux, connoît, en premiere inſtance, des affaires communes, qu'il rapporte au Conſeil de Juſtice (71).

Frais de la Compagnie pour cet etabliſſement.

Pendant l'année où Seiſt exerça ſa commiſſion, les frais des garniſons d'Amboine & des Comptoirs de ſa dépendance monterent à 438394 livres. On y comptoit plus de ſix cens perſonnes aux gages de la Compagnie. En général, les principaux frais ſont pour l'entretien des garniſons, pour les préſens, pour les Ecoles & les Etudians, pour les Hôpitaux, pour les fortifications, pour l'Egliſe, & pour l'entretien d'un Vaiſſeau, de deux yachts, & d'une fregate ; ſans y comprendre ceux qui ſe font pour deux Vaiſſeaux qu'on y envoye tous les ans de Batavia, chargés de vivres & de munitions de guerre, & qui remportent dans cette Capitale les cloux de girofle qu'on a recueillis. Les droits qu'on leve ſur le vin, ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, ſur les beſtiaux ; la capitation ſur les Chinois ; les droits ſur les Cabaretiers, ſur les Diſtillateurs d'arrack, ſur les Maiſons qui ſe vendent, ſur les cocos, &c. monterent la même année à 13947 livres (72).

Etat du Chriſtianiſme dans l'Iſle.

» Le Chriſtianiſme, ſuivant la remarque de l'Auteur, ne fait pas dans » l'Iſle d'Amboine des progrès qui répondent au zèle de la Compagnie, ni à » la dépenſe qu'elle fait dans cette vûe. Il lui en coute chaque mois plus de cinq » cens livres pour les Eccléſiaſtiques & pour les Maîtres d'Ecole. Le Service » divin ſe fait le Dimanche ; mais il ne paroît pas qu'on marque beaucoup d'em- » preſſement pour y aſſiſter. Le ſermon & le ſervice en Hollandois commen- » cent à huit heures & durent juſqu'à dix. Le ſermon en langue Malaie ſuc- » cede & finit à onze heures & demie. Il s'y trouve environ trois cens Inſu- » laires, mais on y voit très-peu de Hollandois. Le Miniſtre catechiſe le » même jour cinq ou ſix enfans, & le reſte de la ſemaine ſe paſſe ſans aucune » devotion publique. « Seiſt ajoute qu'il ne comprend pas pourquoi l'on n'apporte pas plus de ſoins à la converſion des Maures. » Ils ne ſeroient pas tout- » à-fait inutiles. On ſatisferoit au devoir de la conſcience & l'on y trouve- » roit aſſurement des avantages temporels. J'ai même oui dire qu'il s'en trouve » beaucoup qui ſont dans des diſpoſitions favorables, & qui prêteroient vo- » lontiers l'oreille aux inſtructions. Le Conſiſtoire avoit *une fois pris la réſolu-* » *tion* de leur envoyer un Eccléſiaſtique, pour demeurer parmi eux & les ex- » horter ſans ceſſe ; mais elle eſt demeurée ſans effet.

Ecoles publiques.

Les Ecoles ſont aſſez bien ſervies. On en compte ſeize à Amboine & dans les Iſles de ſa dépendance ; mais on y manque de papier & de plumes ; ce qui fait que les enfans n'y peuvent apprendre qu'à lire. D'ailleurs les Maîtres ſe

(70) Recueil de la Compagnie, T. IV, p. 288.

(71) Mémoire de Seiſt.

(72) *Ibidem.*

lassent du travail, après y avoir employé quelque tems; & ceux qui leur succédent ayant besoin de passer des années entieres à étudier la langue, les progrès sont malheureusemenr retardés. Mais l'Auteur observe que tout imparfaits que sont ces nouveaux Chrétiens, & quoique la plûpart n'aient rien de plus que la profession exterieure du Christianisme, ces foibles rayons de lumiere servent du moins à leur donner quelques idées de vertu. Ils ont plus de douceur & de bonne foi que les Maures, & le Gouverneur Hollandois prend plus de confiance à leurs engagemens.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Seist visite l'Isle de Ternate.

Les sujets de plainte qui avoient aliéné le Roi de Ternate & qui l'avoient porté même à faire la paix avec les Espagnols, n'empêcherent pas Seist de suivre le cours de sa commission. Il alla mouiller avec ses deux Vaisseaux dans la rade de Ternate, sans aucune marque d'attention pour les ressentimens de ce Prince. La présence de son escadre & le renfort d'hommes qu'il menoit aux Etablissemens de la Compagnie, furent une nouvelle mortification pour les Ternatois. Il fait la description des Forts. Celui d'Orange ou de Maleie, avoit quatre bons bastions de maçonnerie à chaux & à sable, défendus par trente-trois piéces de canon; quatre grosses de fonte, six petites, & vingt-trois de fer. La garnison étoit de deux cens cinquante hommes. Au Nord de Maleie, sur la croupe d'une montagne, étoit un autre petit Fort nommé *Tolucco*, gardé par un caporal & vingt-deux soldats, avec six piéces de canon & plusieurs pierriers. Mais l'Etablissement Hollandois consistant proprement dans le Fort d'Orange, c'étoit là que la Compagnie tournoit ses soins & sa dépense. Du côté de la mer, proche du gros bastion, s'éleve un grand édifice où le Gouverneur & les autres Officiers font leur résidence. Aux deux bouts de cet édifice sont les magasins. Dans l'enceinte de la Place, on comptoit alors cinquante familles; vingt-six de Hollandois mariés, cinq de Japonois, quatre de Pampangres, dix de Bourgeois libres, & quelques transfuges Négres & Espagnols. Tous les Mardicres Chrétiens qui étoient sous l'obéissance de la Compagnie habitoient au côté méridional du Fort, dans un espace renfermé de palissades & divisé en deux belles rues. De cent vingt familles dont cette habitation étoit composée, quatre-vingt-dix étoient aux gages de la Compagnie, & les autres s'entretenoient de leur travail. On donnoit à chaque famille gagée, cinq réales par mois; & cette paye les assujettissant aux moindres ordres du Gouverneur, la Compagnie en tiroit de si grands services, que suivant l'aveu de Seist elle auroit eu peine à se soutenir sans eux. Ils travailloient aux fortifications. Ils abbattoient du bois pour le chauffage & pour toutes sortes de constructions. On leur donnoit dans ces occasions une escorte de quarante ou cinquante soldats, sans laquelle ils auroient été exposés aux insultes des ennemis, qui étoient fort proches; car le Roi de Ternate & la plus grande partie de ses Sujets faisoient leur résidence entre Maleie & Tolucco, le long de la côte, vis-à-vis la chaîne de rochers qui la défend. Il y a des armes de réserve dans le Fort pour deux compagnies; de sorte qu'au besoin on peut armer les Mardicres.

Forts de cette Isle.

Les frais de l'entretien de Maleie & de Tolucco montetent cette année à 96117 liv. (73).

(73) Mémoire de Seist, *ubi sup.* p. 237 & suivantes.

Fort de Bachian.

Le Roi de Bachian vivoit fort bien avec la Compagnie ; mais il lui fourniſſoit peu de girofle, parce que ſes Sujets ſont trop indolens pour le cultiver. Seiſt y viſita le Fort de *Barnevelt*, qui avoit été bâti depuis quelques années par le Vice-Amiral *Hoen*. Il en trouva les fortifications en bon état & la garniſon de quarante-ſix hommes, outre quelques Eſclaves mariés, quelques Mardicres libres, & vingt-cinq pauvres Chinois, qui s'entretenoient de leur pêche & du travail de leurs mains.

Forts de Machian.

Dans l'Iſle de Machian, qui appartient au Roi de Ternate, mais où l'Amiral Paul Van Caerden avoit établi les Hollandois, Seiſt trouva trois Forts ; l'un au Nord, l'autre à l'Oueſt & le troiſiéme à l'Eſt. Leurs noms, dans cet ordre, ſont *Gnoffiquia*, *Taffaſo* & *Tabillola*.

Le premier eſt ſur une éminence qui a trois cens pas de hauteur, loin du rivage, & de difficile accès. Il n'eſt pas d'une grande étendue, mais il eſt environné d'une muraille de maçonnerie à chaux & à ſable. Sa garniſon eſt de cinquante-cinq hommes. Il commande une habitation de Maures, qui eſt à la portée du canon. Comme il n'eſt pas aiſé d'y tranſporter les marchandiſes, on a bâti ſur le rivage une maiſon forte, qui eſt munie de quatre piéces de canon, & dans laquelle le Gouverneur des trois Forts fait ſa réſidence avec les Facteurs. Elle eſt environnée d'une paliſſade, & de logemens pour vingt ſoldats qui y font la garde ; ſans compter trente-trois familles de Mardicres, qu'on emploie, comme ceux de Maleie, à toutes ſortes de travaux. Il y a toujours des vivres à Gnoffiquia pour plus d'un an, & du riz pour trois. Auſſi les deux autres Forts en tirent-ils leur ſubſiſtance. Cette Place eſt capable de réſiſter à tous les aſſauts paſſagers ; mais elle ne ſoutiendroit pas un ſiége de quelque durée, parce qu'on peut lui couper l'eau, qu'il faut aller prendre à une portée de mouſquet, vers la maiſon qui eſt ſur le rivage. Seiſt conſeilla d'y faire une citerne, capable de contenir de l'eau pour deux ou trois mois ; ce qui l'auroit miſe à couvert de toutes ſortes de crainte.

Le Fort de *Taffaſo* eſt plus grand que celui de Gnoffiquia. Sa ſituation eſt au ſommet d'une petite montagne, à cent ſoixante pas du rivage. Il manque auſſi d'eau ; mais on a fait, dans la deſcente, un retranchement qui aſſure la communication avec le puits. Il eſt muni de quatre piéces de canon, & ſa garniſon conſiſte en ſoixante hommes, quatorze Mardicres & trois Eſclaves. Les campagnes qui l'environnent ſont habitées par un grand nombre d'Inſulaires diſperſés, qui ne compoſent pas de Villages réguliers.

Tabillola eſt auſſi ſur une hauteur, à une grande portée de mouſquet du rivage. Non-ſeulement il eſt ſans eau ; mais pour aller au puits il faut paſſer par des broſſailles, qui rendent les habitans maîtres des paſſages. La garniſon eſt de dix-neuf ſoldats, ſous les ordres d'un Sergent (74).

Combien cette Iſle eſt peuplée.

Seiſt s'aſſura, par une exacte recherche, que l'Iſle de Machian eſt fort peuplée, quoiqu'elle n'ait pas plus de ſept lieues de tour. Elle avoit alors environ deux mille deux cens hommes, capables de porter les armes. Cette multitude d'hommes venoit de la jonction des Inſulaires de *Caio*, qui y furent tranſportés en 1609 par le Capitaine *Schot*, & de celle de quelques habitans de *Motir*, qui y étoient paſſés volontairement. C'eſt, après Bachian, la plus

(74) Mémoire de Seiſt, *ibid.* p. 255 & ſuivantes.

fertile de toutes les Moluques. Sous le Fort de Gnoffiquia eſt une petite Ville du même nom, qui a ſous ſa juriſdiction cinq Bourgs, dans leſquels on compte environ ſix cens hommes de milice. Entre ce Fort & celui de Taffaſo, on trouve cinq autres Bourgs, où l'on en compte environ quatre cens quatre-vingt. Entre Taffaſo & Tabillola, on en compte ſix cens dans ſept Bourgs, & trois dans quatre Bourgs entre Tabillola & Gnoffiquia (75).

Forts Eſpagnols aux Moluques.

Enfin Seiſt nous donne, à la fin de ſon récit les noms des Forts que les Eſpagnols conſervoient encore aux Moluques ; ce qui ne ſe trouve juſqu'ici dans aucun autre Voyageur. » Ils en ont, dit-il (76), trois à Ternate, qui » ſe nomment *Gammalamma*, *Dongiel* & *Callematte* ; & deux à Tidor, » nommés *Taboula* & *Romi*. Pour la garde de ces Forts, ils entretiennent » deux galeres, dont chacune eſt armée de ſept piéces de canon & de vingt-trois hommes. Ils ſe fortifient de toutes parts, ils augmentent leurs garniſons, ils forment de grands projets pour nous chaſſer. C'eſt à nous d'y prendre garde & de renforcer les nôtres.

Obſervations ſur les progrès de la Compagnie Hollandoiſe.

Ce conſeil d'un habile Obſervateur n'eſt pas demeuré ſans effet. Les forces de la Compagnie Hollandoiſe n'ayant fait qu'augmenter par les progrès continuels de ſon Commerce, ſur-tout lorſqu'elle eut chaſſé les Eſpagnols des Moluques, & que s'étant fortifiée dans ſon célebre établiſſement de Batavia elle en eut fait comme un arſenal d'où elle pouvoit fournir des ſecours à toutes ſes autres poſſeſſions, on trouve d'année en année, dans les Mémoires de ſes Agens, une ſuite de proſperités qui cauſent de l'admiration quand on les compare à leur origine. On y voit ſortir comme du néant une infinité de Forts & de nombreuſes garniſons. On y voit des Provinces qui ſe forment réguliérement, avec un rapport fidéle & bien ordonné à leur centre, d'où elles reçoivent leurs Gouverneurs & leurs munitions. On voit les Rois de Ternate conſentir à brûler tous les girofles de leur Iſle, pour rendre ce commerce plus avantageux aux Hollandois dans celle d'Amboine. Enfin l'on y voit leur puiſſance établie ſur des fondemens ſi ſolides, que de leur propre aveu elle ne peut être ébranlée par les Peuples du pays, & qu'ils ne la croient pas plus en danger du côté de l'Europe. L'Hiſtoire de leurs ſuccès n'appartient à cet ouvrage qu'autant qu'elle ſe trouve mêlée avec les récits des Voyageurs ; mais on lira volontiers ce que Daniel *Braems* diſoit d'Amboine & de Ternate aux Etats-Généraux, dans le compte qu'il leur rendit des Etabliſſemens de la Compagnie en 1697, c'eſt-à-dire, environ cent ans après ſa formation.

Témoignage de Daniel Braems ſur l'état préſent d'Amboine.

» Nous poſſédons Amboine en propre (77) ; ce qui fait que la Compagnie » eſt ſeule maîtreſſe des cloux de girofle qui ſe recueillent tous les ans » dans cette Iſle. Les habitans nous le livrent à un certain prix reglé ; » mais la Compagnie eſt obligée de prendre toute la moiſſon au même » prix, quelque grande qu'elle puiſſe être ; d'où il arrive que la quantité » va ſouvent au-delà du débit qu'on en peut faire. Ainſi cette Iſle pro» duit plus de clou de girofle qu'il n'en peut être débité & conſommé dans

(75) *Ibid.* p. 259.

(76) *Ibid.* p. 269.

(77) Rapport fait aux Etats-Généraux par Daniel *Braems*, Facteur général de Livres à Batavia & commandant la derniere Flotte arrivée, &c. au Recueil de la Compagnie, T. I, p. 132.

Description des Isles Moluques.

» tout le reste du Monde. Par cette raison, il n'est plus nécessaire, comme » autrefois, d'obliger les Insulaires d'Amboine à planter tous les ans un » certain nombre de jeunes arbres. Aussi n'y prend-on plus garde depuis quel- » ques années.

» Cette Isle & sa Forteresse sont beaucoup plus exposées aux entreprises » étrangeres que Banda, non-seulement à cause de leur grandeur, mais en- » core parce qu'il y a plus de soixante mille habitans; sans compter les py- » rateries auxquelles Amboine a toujours été exposée de la part des Insulai- » res voisins. On n'y sçauroit pourvoir avec trop de précaution; car c'est une » des plus importantes possessions de la Compagnie dans les Indes. Batavia » fournit à cette Isle, comme à Banda, toute la subsistance nécessaire, parce » que les habitans sont si paresseux qu'il n'est presque pas possible de leur » faire cultiver la terre. Et comme le trafic qui s'y fait en toiles & en ha- » billemens n'est pas considérable, les charges de la Compagnie monte- » roient au-delà des profits, si le grand débit des cloux de girofle ne la dé- » dommageoit amplement. Ce profit excede six fois au moins les dépenses » auxquelles ce pays donne occasion.

Histoire Naturelle des Moluques.

Ancienne connoissance du girofle.

Il reste à joindre ici quelque propriétés des Isles Moluques, qui regardent l'Histoire Naturelle. On a déja remarqué que le clou de girofle qui fait leur principale richesse ne croît dans aucune autre lieu du monde, à l'exception de trois ou quatre Isles voisines (78), que cette propriété commune fait quelquefois ranger sous le même nom. Argensola remontant aux anciennes traces du girofle, prétend que les Chinois ont été les premiers qui en ont connu le prix. Ces peuples, dit-il, attirés par l'excellence de son odeur en chargerent leurs Jonques, pour le porter dans les golfes de Perse & d'Arabie (79). Mais il n'ajoute rien qui puisse fixer le tems de cette découverte. Pline a connu le girofle, & le décrit comme une espece de poivre long, qu'il appelle *Cariophylum.* Les Perses, l'ont nommé *Calafu.* Il n'est pas question d'examiner ici lequel de ces deux noms a pris naissance de l'autre. Les Espagnols le nommoient anciennement *Girofa* ou Girofle, & depuis ils l'ont appellé *Clavo*, ou clou, à cause de sa figure. Les habitans des Moluques nomment l'arbre *Siger*, la feuille *Varaqua*, & le fruit *Chimque* ou *Chamque.*

Forme de la plante.

L'arbre du girofle ressemble beaucoup au laurier par la grandeur & par la forme des feuilles; mais la tête est plus épaisse, & les feuilles un peu plus étroites. Le goût du clou se trouve dans les feuilles, & jusques dans le bois. Les branches, qui sont en grand nombre, jettent une quantité prodigieuse de fleurs, dont chacune produit son clou. Ces fleurs sont d'abord blanches. Ensuite elles deviennent vertes; puis rouges & assez dures. C'est alors qu'elles sont proprement cloux. En séchant, les cloux prennent une autre couleur, qui

(78) L'Isle de Meao, qui est à onze lieues de Ternate; l'Isle d'Amboine & celles de Gilolo, de Cinomo, de Cabel & de Marigoran.

(79) Histoire des Moluques, Tome premier, pag. 107 & suiv.

eſt un brun jaunâtre. Lorſqu'ils ſont cueillis, ils deviennent d'un noir de fumée. Ils ne ſe cueillent pas avec la main, comme les autres fruits. On attache une corde à la branche, qu'on ſecoue avec force; ce qui ne ſe fait pas ſans incommoder les arbres; mais ils en deviennent plus fertiles l'année d'après. Cependant quelques-uns les battent avec des gaules, comme on abbat les noix, après avoir ſoigneuſement nettoié l'eſpace qui eſt deſſous.

Comment on cueille le fruit.

Les cloux pendent aux arbres par de petites queues, auxquelles la plupart tiennent encore lorſqu'ils ſont tombés. On les vend même avec ces queues, car les Inſulaires ramaſſant tout enſemble ne ſe donnent pas la peine de les trier. Mais ceux qui les achetent prennent celle de les nettoier pour les tranſporter en Europe. Les cloux, qui reſtant aux arbres portent le nom de *Meres*, y demeurent juſqu'à l'année ſuivante, & paſſent pour les meilleurs, parce qu'ils ſont plus forts & mieux nourris. Les Javanois du moins les préferent aux autres; mais les Hollandois prennent par choix les plus petits. On ne plante point le girofle. Les cloux qui tombent & qui ſe répandent en divers endroits le reproduiſent aſſez; & les pluies fréquentes hâtent ſi fort leur accroiſſement qu'ils donnent du fruit dès la huitiéme année. Ils durent cent ans. Quelques-uns ont prétendu qu'ils ne croiſſent pas bien lorſqu'ils ſont trop près de la mer, ni quand ils en ſont plus loin que la portée d'un pierrier. Mais les Hollandois rendent témoignage qu'il s'en trouve de fort éloignés de la mer, & qu'ils viennent également dans toutes ces Iſles, ſur les montagnes comme dans les vallées. Ils meuriſſent depuis la fin du mois d'Août juſqu'au commencement de Janvier.

Obſervations.

Il ne croît point d'herbe, ni aucune ſorte de verdure autour des girofles, parce qu'ils attirent tous les ſucs nourriſſiers de la terre. Les cloux ſont d'une nature extrêmement chaude. Si l'on en met un ſac ſur un Vaiſſeau plein d'eau, on trouvera dans peu de tems que l'eau ſera conſidérablement diminuée, ſans que la qualité des cloux y perde rien. S'il ſe trouve une cruche d'eau dans le lieu qu'un Marchand choiſit pour les nettoier, quelque éloignée qu'elle ſoit des cloux, elle ſera vuide en deux jours, par la chaleur extraordinaire qu'ils répandent autour d'eux. Les Hollandois qui ont fait cette expérience ajoutent que la ſoie grege de la Chine a la même vertu. Qu'on la mette dans quelque lieu, un pied ou deux au-deſſus de la terre, & qu'on arroſe d'eau le pavé, on trouvera le lendemain le pavé ſec & la ſoie toute imbibée d'eau. Les Indiens employent cette ruſe, pour donner plus de poids à la ſoie qu'ils livrent dans le commerce (80).

Propriété ſinguliere du girofle.

L'Hiſtorien des Moluques raconte, ſur les Mémoires des Portugais, que les pigeons ramiers, qui ſont en grand nombre dans l'Iſle de *Gilolo*, mangent le reſte des cloux qui vieilliſſent ſur les arbres, & que les rendant avec leur fiente il en renaît d'autres girofles. C'eſt la raiſon, dit-il, qui les fait multiplier par tout (81), & qui s'oppoſera toujours aux efforts qu'on pourroit faire pour les détruire. Il rapporte auſſi qu'après la conquête des Portugais, les Rois des Moluques, indignés de l'inſolence & de la cruauté de leurs vainqueurs, ne trouverent pas d'autre moyen, pour s'en délivrer, que de détruire les funeſtes richeſſes qui les expoſoient à cette tirannie. Le déſeſpoir leur

Ce qui ſert à ſa multiplication.

(80) Second Voyage des Hollandois, page 507.

(81) Argenſola, T. I, p. 112.

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

mit le feu à la main pour brûler tous les girofles; mais cet incendie répondit si mal à leurs vûes, qu'au lieu de répandre une éternelle stérilité dans leurs Isles, il en augmenta beaucoup la fertilité. En effet, remarque le même Auteur, l'expérience a fait connoître que la cendre mêlée à la terre est capable de l'engraisser. Dans plusieurs endroits de l'Europe, on brûle le chaume sur les terres stériles, & l'on embrase de grandes campagnes pour les rendre plus fécondes (82).

Usages qu'en font les Indiens.

On confit, aux Indes, le clou de girofle dans le sucre, ou dans le sel & le vinaigre. Quantité de femmes Indiennes ont l'habitude de mâcher du clou, pour donner plus de douceur à leur haleine. Mais les excellentes qualités du girofle sont d'ailleurs assez connues.

Sagu, pain des Moluques.

Le sagu, qui supplée, dans les Isles Moluques, au défaut du riz & d'autres grains, que la nature leur a refusés, est un arbre de grandeur médiocre, dont on fend le tronc pour en tirer la moelle. Un maillet de bois sert à l'écraser; & de cette substance, qui se réduit à peu près en forme de scieure de bois, on fait une sorte de pain que les Insulaires nomment sagu. Ce pain est fort blanc. La grandeur qu'on lui donne est celle de la paume de la main. Tout ce que les Insulaires vendent ou achetent entr'eux, se paye avec du sagu. Des branches du même arbre, en les coupant avec adresse, il coule un jus nommé *Tuacan*, qui est la liqueur ordinaire des Moluques, & dont l'usage est également agréable & sain. Les Insulaires ne vendent le vin de palmier qu'en sécret, parce que leur loi interdit toutes sortes de vins (83).

Amandiers.

Ils ont quantité d'amandiers, dont le fruit est plus gros que les amandes de l'Europe. Les coques en sont si dures qu'on a de la peine à les casser avec un marteau; mais l'usage en est excellent pour les forges, parce que le feu en est extrêmement âpre. Chaque coque renferme deux ou trois amandes, de forme longue. Le tabac croît en abondance aux Moluques; mais il n'égale pas en bonté celui des Indes Orientales, quoique les fruits communs y soient les mêmes, & qu'ils n'ayent rien d'inférieur.

Couleuvres extraordinaires.

On y trouve de grandes couleuvres, qui ont plus de trente pieds de long & qui sont d'une grosseur proportionnée. Elles rampent pesamment. On n'a jamais reconnu qu'elles soient venimeuses. Ceux qui les ont vûes assurent que lorsqu'elles manquent de nourriture, elles mâchent d'une certaine herbe dont elles doivent la connoissance à l'instinct de la nature; après quoi elles montent sur les arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles ont mâché. Aussi-tôt divers poissons l'avallent; & tombant dans une sorte d'yvresse qui les fait demeurer sans mouvement sur la surface de l'eau, ils deviennent la proie des couleuvres (84).

Crocodiles différens des autres.

On remarque ici que les crocodiles, fort différens de ceux des autres lieux pour la voracité, ne sont dangereux que sur terre; & que dans la mer au contraire ils sont si lâches & si engourdis qu'ils se laissent prendre aisement (85). Un jour on en prit un qui avoit quatre yeux & le cœur fort petit (86).

Cuzos.

Les *Cuzos*, petits animaux qui se trouvent dans ces Isles, sont une espece

(82) *Ibid.* p. 106.
(83) Second Voyage, p. 508.
(84) Hist. des Moluques, l. 2, p. 116.
(85) *Ibid.*
(86) *Ibidem.*

de lapins



Chedel. Dir. Sc.

T. VIII. N.° XII.

1. Poivre. 2. Durions. 3. Sagu. 4. Honts Tonge ou langue de Chien. 5. Blimbing.

de lapins qui se tiennent sur les arbres & qui se nourrissent de leurs fruits. Ils ont le poil épais, crêpu & rude, de couleur entre gris & roux, les yeux ronds & vifs, les pieds petits, la queue longue & belle, qui leur sert à se pendre aux branches, pour atteindre plus facilement jusqu'aux fruits. Leur odeur est mauvaise & tire sur celle du renard (86).

Histoire naturelle des Moluques.

Perroquets.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la facilité que les perroquets des Moluques ont à répeter tout ce qu'ils entendent. Leurs couleurs sont variées & forment un mêlange agréable. Ils crient beaucoup & fort haut. On assure que dans le tems qu'on y formoit la ligue qui en chassa les Portugais, un perroquet, volant dans l'air, cria d'une voix très-forte, *je meurs, je meurs*, & que battant au même tems des aîles il tomba mort (87). Les Hollandois du second voyage en avoient un qui contrefaisoit sur le champ tous les cris des autres animaux qu'il entendoit. Ils sont un peu plus petits que ceux des Indes Occidentales (88).

Oiseaux de Paradis.

L'Isle de Ternate a quantité d'oiseaux de Paradis, que les Portugais nomment *Paxaros del sol*, ou oiseaux du soleil. Les habitans leur donnent le nom de *Manucodiata*, qui signifie oiseaux des dieux. Les Hollandois en achetent quelquefois de morts à fort vil prix ; mais comme ils les tiennent des habitans, on ne lit dans aucune de leurs Relations qu'ils ayent jamais eu l'occasion de reconnoître s'il est vrai que ces oiseaux vivent de l'air, qu'ils ne viennent jamais à terre, qu'ils n'ont pas de pieds, & qu'ils tombent morts en traversant ces Isles. Telle est l'idée sous laquelle plusieurs Naturalistes les représentent. Mais quelques Voyageurs assurent avec plus de vraisemblance, sur le témoignage des Marchands Indiens, qu'ils ont deux pieds comme les autres oiseaux, & que l'opinion contraire vient de l'usage établi parmi ceux qui les prennent, de leur ôter les pieds, & de ne leur laisser que la tête, le corps & la queue, qui est composée de plumes admirables. Ils les font sécher ensuite au soleil, ce qui fait disparoître toutes les traces des pieds (89).

Oies noires.

Volaille.

On voit aux Moluques de grandes troupes d'oies noires, dont les pieds ressemblent à ceux des perroquets. Les cannes & les grives y sont en abondance ; mais le climat, ou la nourriture, n'est pas favorable aux poules, & à tout ce qui est compris ordinairement sous le nom de volaille. Ces Isles ne sont pas renommées non plus pour la pêche, quoique la mer y offre diverses especes de poisson. Les manatées ou les vaches marines y ressemblent à celles du Bresil.

Deux sortes d'écrevisses.

On y trouve une sorte d'écrevisse de mer, qui cause la mort dans vingt-quatre heures, pour peu qu'on en mange. Les côtes en offrent une autre espece ; sous certains arbres dont l'ombre ne souffre aucune herbe, & causent même des maladies à ceux qui s'y endorment. Ces écrevisses terrestres ressemblent aux langoustes. Elles ont les jambes courtes, & des dents blanches & fermes, qui leur servent à casser les fruits à coquille pour s'en nourrir. Elles naissent entre les rochers, où on les va prendre la nuit à la lumiere du feu. Le corps, les jambes & la chair en sont les mêmes qu'aux langoustes. Elles ont, près de la queue, une espece de sachet ou de bourse, remplie d'une certaine pâte dont le goût est fort agréable (90).

(86) Page 117.
(87) *Ibid.* & second Voyage des Hollandois, p. 509.
(88) Second Voyage des Holland. *ubi sup.*
(89) *Ibidem.*
(90) Hist. des Moluques, *ubi sup.*

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.
Bois qui brûle sans se consumer.

Dans toutes les Moluques, il croît une espece de bois rougeâtre, qui brûle & fait de la flamme & de la braize, sans se consumer. Il semble tenir de la nature de la pierre. On le met aisément en piéces avec les doigts, & on peut le briser entre les dents (91).

Catopa, plante qui produit des papillons.

Assez près de l'ancien Fort Portugais de Ternate, on trouve une plante nommée *Catopa*, d'où tombent de petites feuilles, moindres que sa feuille commune, qui ne sont pas plûtôt tombées qu'on voit la tête d'un ver ou d'un papillon se former de la queue de la feuille, dont les filamens sont les pieds de l'insecte, & les plus minces, se changent en aîles; de sorte qu'elle paroît presqu'en même-tems feuille & papillon. Cet arbrisseau se renouvelle tous les ans, & pousse des sions comme ceux du chateigner, d'où naissent ces vers, qui rampent ensuite le long des filamens des grandes feuilles, comme s'ils y étoient attachés (92).

SECOND VOYAGE

DE PAUL VAN CAERDEN

aux Indes Orientales.

Introduction.

N'Abandonnons pas les Héros Hollandois dans le cours de leurs principaux exploits, jusqu'au terme du moins que la Compagnie s'étoit proposé, par le conseil de Warwik & de Matelief, pour l'établissement de ses forces & pour le succès perpétuel de son Commerce. C'est une justice qu'on leur doit, dans cet Ouvrage, après l'avoir rendue à leurs ennemis. Paul *Van Caerden*, qui avoit déja fait le voyage des Indes en 1599, fut choisi, en 1606, pour y exécuter de nouvelles entreprises, avec son ancienne qualité d'Amiral; préjugé favorable pour son mérite, mais que d'autres raisons néanmoins paroîtront capables d'affoiblir.

Départ du Texel.

Il partit du Texel, le 20 d'Avril 1606, avec huit Navires, dont la plupart étoient d'environ sept cens tonneaux, & dont l'armement revenoit à plus de dix-huit cens vingt-cinq mille livres. Les équipages étoient composés de mille soixante hommes. Toutes les informations qu'il se procura jusqu'au 29 de Juin, par la rencontre de plusieurs Navires Anglois ou Hollandois, lui présenterent les images d'une guerre sanglante. Il étoit sorti de la riviere de Lisbonne environ vingt-huit Vaisseaux, pour croiser sur les bâtimens de ces deux Nations. Quatre galions & sept Vaisseaux Hollandois s'étoient déja livré un furieux combat, après lequel, deux des Vaisseaux Hollandois s'étant écartés des autres joignirent la Flotte de Caerden. Les Espagnols avoient pris deux Navires Anglois qui venoient des Indes Orientales, & un Capre Hollandois, dont on racontoit qu'ils avoient fait pendre tout l'équipage. Quelques-uns disoient néanmoins qu'ils s'étoient bornés à leur faire couper le nez & les oreilles (94).

Nouvelles sanglantes.

Route jusqu'à Mozambique.

Caerden, fortifié par la jonction de deux Vaisseaux, redouta si peu la rencontre de l'ennemi, qu'il employa au contraire quelque tems à chercher les galions. Mais ayant abandonné cette entreprise pour continuer sa route, il passa le reste de l'année & les deux premiers mois de l'année suivante à sur-

(92) *Ibidem.* (91) *Ibidem.* Van Caerden, *ubi sup.* T. III, p. 574.
(93) Journal du second Voyage de Paul (94) *Ibid.* p. 575.

monter les obstacles que les vents & les calmes opposerent successivement à sa navigation. Il étoit le 13 de Septembre au cap Lopez, sur la côte de Guinée (95); le 6 de Novembre à la rade d'Annobon, où il fut bien reçu des habitans; le premier de Janvier à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, & le 12 de Mars à la vûe des Ilhas Primeras, dont la rapidité des courans rend l'approche dangereuse.

Van Caerden. II. Voyage. 1607.

Ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit renoncé sitôt à chercher les Portugais sur leurs propres côtes. Ses instructions portoient l'ordre de leur causer de l'inquiétude à Mozambique, & de tenter encore l'attaque du Fort. Cette Place, une des meilleures que les Portugais eussent dans les Indes, étoit défendue par une grosse garnison, & parfaitement munie de vivres. L'Isle qui la contient est petite, & située à une grande demie-lieue du Continent, dans un golfe où les terres du Continent s'avancent plus en mer que l'Isle même. Mais au devant de cette Isle, il y en a deux autres, nommées Saint Jacques & Saint Georges, qui faisant une ligne droite avec la ligne avancée du Continent, rendent le passage suspect à ceux qui l'ignorent (96).

Caerden est chargé d'insulter cette Forteresse Portugaise.

La Flotte Hollandoise avoit des Pilotes exercés dans ces mers. Mais avant que de les employer à ses vûes, Caerden lut aux équipages l'article de ses instructions, qui regardoit la conduite qu'ils devoient tenir à terre & les armes qu'ils y devoient porter. Un autre article leur défendoit, sous peine de punition corporelle, de faire aucun tort aux Indiens de l'Isle de Mozambique, d'insulter les femmes, de mettre le feu aux édifices & aux grains, de manger à terre d'aucune chose cuite, dans la crainte du poison, parce que les Portugais avoient la réputation d'employer souvent cette voie pour se défaire de leurs ennemis (97). Après cette explication, la Flotte s'avança vers le Fort, à la vûe duquel le Vaisseau de Caerden arriva le 29 de Mars. La garnison ne l'eut pas plûtôt découvert, qu'elle tira sur lui. Mais aucun coup ne porta. Il y avoit, dans la rade, deux caraques & un autre Vaisseau de moindre grandeur. Le reste de la Flotte, ayant suivi son Chef, jetta l'ancre avec lui vers le soir, hors de la portée du canon.

Instructions qu'il donne à ses troupes.

(95) N'omettons pas des observations utiles. Ce Cap, qui est à un grand degré de latitude, a ses dangers. On trouve bon fond au dedans; mais il n'en a pas par son travers. Ceux qui sont déchus sous le Cap, à son côté oriental, doivent ranger la côte pour le doubler, parce que les courans portent ordinairement au Nord & qu'on a beaucoup de peine à les surmonter. Le long du Cap, au Sud de Rio de Gabon, gît, à deux lieues de terre, un banc qui est fort uni & qu'il faut bien prendre garde à parer. Lorsqu'on traverse à l'Isle des chevaux, on va contre le Banc François, auquel il faut aussi faire honneur; car de haute eau, il n'y a que trois brasses de profondeur en certains endroits. Il y a encore un troisiéme Banc qui commence proche des terres & qui court en mer, qu'il ne faut pas moins soigneusement éviter; ce qui peut se faire assez facilement, à cause de la blancheur du sable qu'on découvre. Pour ancrer dans la véritable rade, il faut que ce soit proche de l'arbre sec, où il y a dix à douze brasses d'eau & où le mouillage est bon. Mais quand on veut jetter l'ancre à la pointe du Cap, il faut que ce soit sur trente brasses, & l'on est tout à terre. Proche de la riviere tortueuse & au-delà de l'arbre sec, on trouve de bonne eau douce. P. 577.

(96) C'est entre ces deux dernieres, qui sont désertes, & le Continent, qu'il faut passer, en les laissant à main droite du côté du Sud, & le Continent à main gauche du côté du Nord. On va jusqu'au Fort sans avoir besoin de Pilote-cotier, parce qu'il y a une profondeur suffisante, & qu'on voit distinctement les bancs & les bas-fonds qui sont du côté du Continent. Le mouillage est entre le Fort & le Continent, à un jet de pierre de l'Isle, & les Vaisseaux y sont comme dans un port à l'abri de toutes sortes de vents. P. 589.

(97) Page 578.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

Il s'empare de trois bâtimens Portugais.

Le lendemain, à la pointe du jour, on porta au *Beaupré* les grapins d'abordage, on se pavoisa, & tout fut disposé pour tomber sur les caraques. Mais lorsqu'on s'en fut approché, malgré le feu continuel du Fort, on reconnut qu'il n'y avoit personne dans les trois bâtimens. Ils furent enmenés par les canots & les chaloupes, tandis que la garnison faisoit des décharges de mousqueterie, parce qu'on étoit si proche que le canon ne pouvoit nuire. Le Capitaine d'un Vaisseau Hollandois, nommé le *Ceylan*, fut percé d'un coup de balle. Mais tout le canon de la Flotte joua long-tems avec beaucoup de vigueur.

La nuit ayant donné le tems d'assembler le Conseil, on résolut que la descente se feroit le lendemain, & qu'en même-tems deux Vaisseaux s'approcheroient du Fort, autant pour le canoner sans relâche que pour empêcher les habitans d'entrer dans les belles maisons qui l'environnoient, & qui occupant un grand espace, faisoient juger que l'Isle étoit fort peuplée. Mais le jour fut employé aux préparatifs. La garnison voyant qu'on n'avoit pas débarqué sortit du Fort sur le soir, enseignes déployées, dans la crainte que la descente n'eut été remise à la nuit suivante, & demeura jusqu'au jour dans le Village, pour s'y opposer vigoureusement.

Les Hollandois font leur descente.

Caerden avoit ordonné qu'elle se feroit le matin du premier d'Avril. La plus grande partie de ses gens fut transportée à terre, au travers de mille coups de mousquets, dont il n'y eut personne de tué. Loin de trouver de la résistance sur le rivage, ils y furent reçus par quelques Noirs, qui jetterent leurs armes aux pieds de l'Amiral, en demandant grace & se qualifiant de misérables Esclaves. Caerden, leur ayant donné ordre de retourner dans leurs demeures, fit passer ses gens en ordre de bataille par le Village, qu'il trouva bien bâti & partagé en rues qui lui donnoient l'apparence d'une Ville, pour aller camper au Couvent de Saint Dominique, qui est à la portée du canon de la Forteresse. On cessa de tirer sur eux; mais, sans chercher d'où venoit ce changement, ils serrerent de si près la Place qu'on n'y pouvoit entrer ni en sortir. Le même jour on commanda un détachement pour aller désarmer les Négres du Village, & rompre leurs armes, qui n'étoient que des zagaies, des fléches & d'autres armes. Tous les habitans qu'on y trouva furent enfermés dans l'Eglise, qui avoit autrefois servi de Forteresse, & l'on y mit une bonne garde (1).

Siége d'un mois.

Les Hollandois sont obligés de se retirer.

Le siége prit alors une forme réguliere & fut continué l'espace d'un mois, avec une ardeur égale dans l'attaque & dans la défense. Mais les maladies, qui commencerent à devenir si fréquentes, dans le camp Hollandois, que chaque jour on renvoyoit à bord trente ou quarante malades, forcerent l'Amiral de penser à sa propre conservation. Il fit rembarquer son artillerie au commencement de Mai; & se disposant à la retraite, il écrivit au Commandant du Fort, pour lui demander s'il vouloit sauver par une rançon les maisons Portugaises du pays. La réponse fut si peu civile, que dès le même jour les Hollandois brûlerent les trois Vaisseaux qu'ils avoient pris & toutes les barques qu'ils purent trouver. Ils abbatirent tous les cocotiers, & pendant les

(98) Page 580 & suivantes.

(1) On supprime un détail dont il n'y a rien d'utile à recueillir.

jours suivans ils s'employerent à brûler les édifices, sans en excepter les Eglises de Saint Gabriel & de Saint Dominique (2). Mais s'ils causerent à leurs ennemis tout le mal qu'ils purent s'imaginer, ils en reçurent aussi du canon de la Forteresse, sous lequel il falloit passer pour sortir de la rade (3). Le *Ziriczée*, un de leurs Vaisseaux, ayant touché & demeurant immobile pendant la basse marée, on tira sur lui plus de soixante-dix coups, qui le désemparerent jusqu'à mettre l'Amiral dans la nécessité de le décharger & de le brûler. La plupart des autres Vaisseaux étoient perçés aussi de tant de coups, qu'ils furent obligés de mouiller hors de la portée du canon, pour se mettre en état d'aller prendre des rafraîchissemens aux Isles de Comore (4).

Ravages qu'ils commettent.

Ils perdent un Vaisseau.

Mais l'animosité des Hollandois s'étant ranimée avec leurs forces, pendant un séjour de six semaines qu'ils firent dans l'Isle Mayotte, ils retournerent sur la côte de Mozambique vers la fin de Juillet. Leur espérance étoit d'y rencontrer les caraques, qui y étoient attendues dans cette saison. Ils se rapprocherent du Fort, sous lequel ils en virent effectivement trois à l'ancre. Mais, après quantité d'efforts, il leur fut impossible de prendre assez d'avantage pour les attaquer. Quantité de prisonniers, qu'ils firent dans des canots, leur apprirent que les Portugais en attendoient trois autres, qui s'étoient écartées de leur Flotte vers le Cap de Bonne-Espérance. Caerden se promettant qu'il en tomberoit du moins une entre ses mains, croisa plus de trois semaines entre le Continent & les Isles. Enfin les vents & les courans devinrent si contraires, qu'on prit au Conseil la résolution de continuer le voyage. On découvrit la côte des Indes à la fin de Septembre. Le 2 d'Octobre, ayant gouverné sur les terres, on entra dans la riviere de *Sifarnon*, à quatre lieues au Sud de *Danda*, & à sept ou huit lieues au Nord de Dabul (5). Après y avoir pris des rafraîchissemens, on remit à la voile le 6 d'Octobre, sans autre vûe que de s'avancer vers les lieux du commerce, lorsque le 10 on découvrit une voile qui rasoit la côte pour se retirer à Goa, dont elle n'étoit plus qu'à deux lieues. On la reconnut bientôt pour une caraque. Elle fut serrée de si près, qu'avant le coucher du Soleil, elle s'échoua contre les terres où elle fut forcée de se rendre. C'étoit l'Amiral des trois qui s'étoient écartées proche du Cap de Bonne-Espérance. Elle avoit eu trois cens hommes d'équipage, qui se trouvoient reduits à cent, la plupart malades, parce qu'elle étoit en mer depuis huit mois sans avoir pû se procurer les moindres rafraîchissemens. Elle étoit du port de sept cens tonneaux, chargée d'huile, de vin & d'argent. L'équipage fut enlevé & mis à terre, à la reserve de l'Amiral qu'on retint prisonnier. On donna deux pieces de huit à chaque homme, pour se conduire jusqu'à Goa; & les effets ayant été transportés sur la Flotte, tout le reste fut livré aux flammes (6).

Caraque qu'ils prennent & qu'ils brûlent sur la côte des Indes.

(2) Pages 588 & précédentes.

(3) Pour tirer de la rade à la mer par le travers du Fort, sous lequel il faut passer, on porte le Cap au Sud-Est, un peu plus vers l'Est; car proche de-là il y a une roche à laquelle il faut faire honneur. Il ne faut pas non-plus s'approcher des bancs qui sont du côté du Continent, à moins de quatre ou cinq brasses d'eau; mais il faut courir autant qu'on le peut sur huit ou neuf brasses, jusqu'à ce qu'on ait dépassé le Fort. Alors on peut fort bien aller mouiller sous les petites Isles, à l'abri de tous les vents, sur huit ou neuf brasses.

(4) Page 596.

(5) Page 601.

(6) Page 602.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

Ainsi les Hollandois dûrent au hazard un riche butin, qu'ils avoient cherché inutilement au travers de mille dangers. Le 17, ils mouillerent à l'embouchure de la riviere de Goa, où ils trouverent les trois caraques dont ils venoient de brûler l'Amiral. Mais leur avidité pour cette nouvelle proie fut refroidie par la difficulté d'en approcher. Elles étoient sous le Fort, avec d'autres bâtimens; sans compter que Caerden sçavoit déja qu'elles étoient déchargées (7). La Flotte alla mouiller le 20 d'Octobre, sous les petites Isles de *Zuemadas*, qui sont formées par huit ou neuf rochers à deux lieues du Continent (8). Les Hollandois ne pouvoient choisir un poste plus favorable, pour fondre sur tous les bâtimens Portugais qui s'approcheroient de Goa. Cependant, après y avoir employé inutilement dix jours, le Conseil ayant considéré que le tems où le reste des caraques auroit dû paroître étoit passé, fit lever l'ancre, pour croiser dans ces parages, jusqu'à *Pinanni*, où l'on mouilla le 15 de Novembre à six ou sept lieues de Calecut. C'est une Forteresse du Samorin, bâtie de caillou. Quoique ce Prince fût alors à la tête de ses troupes, & qu'on eût fait entendre à Caerden qu'il étoit en guerre avec les Portugais, la difficulté qu'il fit d'accorder de l'eau & des vivres à la Flotte, la vûe de quelques fustes Portugaises qui couroient librement vers la côte, & d'autres raisons, firent juger aux Hollandois qu'ils avoient peu de fond à faire sur son amitié. Cependant ils déguiserent leurs soupçons; & rangeant la côte de Malabar, ils allerent passer devant Cochin, d'où ils s'avancerent jusqu'au cap de Comorin. Là, ils furent exposés le soir au peril de se briser contre un rocher à fleur d'eau, qui ressemble au dos d'une baleine (9). L'Isle de Ceylan, qu'ils visiterent ensuite, ne leur ayant offert aucune occasion de nuire aux Portugais, & le peu qui restoit de cette mousson ne leur permettant point d'aller répandre la terreur à Malaca, ils se déterminerent à gouverner vers Bantam.

Isles de Zuemadas.

Les Hollandois se défient du Samorin.

Irrésolutions de Caerden, & jugement que Matelief porte de lui.

Ces courses incertaines, qui les auroient fait prendre moins pour des Marchands que pour des pyrates ou des avanturiers, semblent répondre à certaines instructions de la Compagnie, qui ordonnoient à l'un de ses Amiraux d'apporter plus de soins à la guerre qu'au commerce (10). Mais ne justifient-elles pas aussi le jugement que Matelief porte de Caerden, dans la Rélation précédente, & l'opinion peu avantageuse qu'il avoit de sa prudence? Il ne pa-

(7) Page 603.

(8) Pour reconnoître *Bardes*, quand on est au Sud des Zuemadas, il faut se rallier à la terre & courir le long de la côte au Sud quart de Sud-Est, ou au Sud-Sud-Est, selon qu'on est plus ou moins proche des terres. Quand on les a perdues de vûe, on découvre à l'Est une pointe de terre en *écore*, sur laquelle il y a une Tour blanche; & au Sud un haut-cap, sur lequel on a bâti un Couvent qui est blanc aussi, la riviere étant entre ces deux Caps. Lorsqu'on en est proche, on a la vûe de deux ou trois petites Isles proches de la côte, à trois lieues du Cap où est la Tour blanche, qui se nomme le Cap de Bardes, & qui est la pointe septentrionale en entrant dans le Port. P. 634.

(9) Le véritable Cap de Comorin est une petite pointe de terre, un peu élevée d'abord & fort montueuse plus avant. Il y a au bout trois ou quatre éminences, qui paroissent séparées les unes des autres lorsqu'on vient par le Nord & qu'on prend pour autant d'Isles, parce qu'on ne peut voir les basses terres qui sont au pied. Le rocher, où les Hollandois faillirent de perir, est à une petite lieue de terre. Il y en a un autre à la portée d'un petit canon de terre, qui est toujours au-dessus de l'eau; de sorte que de jour on n'y peut passer sans péril, & que de nuit il faut s'éloigner à deux ou trois lieues de la côte. P. 651.

10. Voyez ci-dessus le Journal de Matelief.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

roît pas qu'il eut pris jusqu'alors la moindre information sur les nouveaux établissemens des Hollandois, ni qu'il eut compté parmi ses devoirs le soin de leur porter du secours. Ce fut le reproche qu'il reçut de Matelief à Bantam. On a vû dans le Journal de ce grand homme qu'il n'épargna rien pour engager Caerden à tourner du côté des Moluques, en s'efforçant de lui faire comprendre que le principal intérêt de la Compagnie étoit alors de conserver Amboine & les Moluques.

La froideur avec laquelle il avoit reçut de si sages conseils ne l'empêcha pas de s'y conformer. De Bantam, qu'il quitta le 10 de Janvier 1608, il alla jetter l'ancre sur la côte de Pulo Panian, d'où il arriva le 29 de Février à la pointe méridionale de Celebes, formée par une haute montagne, qui fait une basse pointe de terre du côté occidental. Le 3 de Mars, après avoir passé l'Isle *Cabone*, qui est un pays montueux à huit ou neuf lieues au Nord-Nord-Est de Botton, il rencontra deux Vaisseaux Hollandois, l'un de sa propre Flotte, nommé le *Patane*, qu'il avoit envoyé à Celebes pour y prendre du riz; l'autre qui se nommoit l'*Erasme*, de la Flotte de Matelief, & qui conduisoit une fregate Espagnole chargée de vivres pour Ternate, qu'il avoit prise sur la côte de Celebes. Les Espagnols, pressés à Ternate par les Hollandois, avoient envoyé cette fregate à Malaca pour y demander du secours (11).

Il rencontre deux Vaisseaux Hollandois.

Après avoir cotoié l'Isle de Botton, & sur le soir une des petites Isles de *Cabincos*, entre lesquelles la Flotte passa pendant la nuit (12), on découvrit, le 8, l'extrêmité orientale de l'Isle Burro; & le 10, on jetta l'ancre devant le Fort d'Amboine. Quoique la tranquillité des Hollandois n'eut pas été troublée dans cette Isle, Caerden y employa deux mois à regler les affaires du commerce & celles du nouvel établissement. Il y reçut un Envoyé de Ternate, de la part du jeune Roi, dont le pere avoit été enlevé par les Espagnols & conduit aux Manilles. Cette députation le fit partir d'Amboine le 10 de Mai, pour se rendre droit à Ternate. Trois galeres & quelques jonques Espagnoles qu'il y apperçut à l'ancre, en y arrivant le 18, ne l'empêcherent de mouiller devant le Fort Hollandois de *Maleye*, où il trouva le *Gueldres*, le *Petit Soleil* & le *Pigeonneau*, trois Vaisseaux de la Flotte de Matelief, avec la fregate Espagnole qui avoit été prise par l'*Erasme* (13).

La Flotte arrive à Amboine.

Elle se rend à Ternate.

Dans les projets que Caerden avoit formés sur les Forts ennemis de Ternate & de Tidor, il avoit esperé de pouvoir déguiser ses forces en affectant de l'incertitude & de la lenteur, pour surprendre les Espagnols par terre & les attaquer en même-tems par mer. Mais il fut trahi par quelques déserteurs Indiens, qui éventerent ses préparatifs. L'ennemi fit un retranchement si profond, que les Hollandois trouverent leur marche coupée le long du rivage; & du côté de la terre, ils ne furent pas moins arrêtés par l'épaisseur d'un bois impénetra-

Tentatives impuissantes à Tidor & à Ternate.

(11) Les gens du *Patane* avoient vû à Celebes un homme des Pays-Bas, qui étoit dans cette Isle depuis dix ans, & qui avoit tellement oublié sa langue maternelle qu'il avoit de la peine à se faire entendre & à répondre aux questions qu'on lui faisoit. Il étoit fort bien auprès du Roi, qui ne vouloit pas lui permettre de se retirer.

(12) Elles sont entr'elles à six lieues de distance. Lorsqu'on en approche, on peut voir les hautes & grandes Isles qui sont au Nord de Botton; car celle qui est le plus au Nord gît au Nord quart de Nord-Ouest, à dix-sept ou dix-huit lieues du bout septentrional de Botton, & à l'Ouest quart de Nord-Ouest des plus septentrionales Isles de *Cabincos*, à seize lieues de distance.

(13) Page 656.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

ble. Les galeres Espagnoles se mirent à couvert sous le canon de leur Forteresse de Tidor. Enfin la disposition des lieux fit avorter toutes les entreprises; & les Espagnols, malgré toutes leurs rodomontades (14), ne s'empressant point d'aller au-devant de leurs ennemis, tous les mouvemens de vengeance & de haine se bornerent à quelques legers combats entre des chaloupes & des caracores. L'Amiral, rebuté des obstacles, prit la résolution d'aller chercher une meilleure fortune à *Machian*. Cette Isle est à huit ou neuf lieues de Ternate, & n'est gueres plus éloignée de Tidor. C'est la plus abondante de toutes les Moluques en cloux de girofle. Les Espagnols y avoient aussi un Fort, & Caerden avoit appris de Matelief que les habitans y étoient fort affectionnés aux Hollandois. Cinq bâtimens furent détachés pour cette expédition, avec une grande partie de tous les équipages; & le reste de la Flotte, consistant en cinq grands Vaisseaux, demeura devant Tidor (15).

Les Hollandois vont attaquer Machian.

Défenses du Fort.

Ce détachement ayant mouillé le 20 sur la côte de Machian, la descente se fit le lendemain avec beaucoup de péril, parce que le rivage est fort inégal. Le Fort, qui se nommoit *Taffaso*, étoit situé sur un rocher, qui n'étoit accessible que par trois chemins escarpés, dont les avenues étoient bien munies de canons & de pierriers. On avoit garni tous les autres endroits, de chausses-trappes, qui rendoient le passage impossible (16).

Il est attaqué,

Les Hollandois n'ignoroient pas avec quelles précautions ils étoient attendus. Ils se diviserent en trois troupes, pour s'avancer à la fois vers les trois chemins. Le Gouverneur de Maleye commença l'attaque au premier, qui étoit le plus uni. Un Capitaine de la Flotte entreprit la seconde, & l'Amiral, qui étoit aussi descendu, se joignit à lui. Un autre Capitaine se chargea de la troisiéme. Il parut que les assiegés avoient rassemblé leurs principales forces au premier chemin. Neuf Hollandois y furent blessés. Un autre y fut tué d'un coup de canon, & le reste fut repoussé par une vigoureuse sortie. Mais tandis que les Espagnols étoient occupés de ce côté-là, Caerden, avec sa troupe, marcha vers une autre passage, où malgré les coups redoublés d'une piéce de canon, qui le firent reculer trois fois, il s'avança jusqu'à la porte & s'en rendit maître par la mort de vingt ou trente hommes qui étoient chargés de la défendre. Le Gouverneur de Maleye, qui s'étoit retiré en bon ordre après avoir été repoussé, suivit de près l'Amiral par le passage qu'il s'étoit ouvert, & le seconda si vivement, qu'ils emporterent la place d'assaut. Ceux qui avoient fait une sortie par le premier chemin, trouvant les Hollandois dans la place lorsqu'ils y voulurent rentrer, ne penserent qu'à s'enfuir dans les bois; mais ils se précipiterent eux-mêmes sur les chausses-trapes qu'ils avoient tendues, & les Negres alliés des Hollandois firent main-basse sur tout ce qui eut le malheur de tomber sous leurs coups, à l'exception des jeunes femmes qu'ils reserverent pour l'esclavage. Le Fort fut pillé. Cependant l'Amiral racheta le clou de girofle & le canon, pour mille pieces de huit qu'il promit aux équipages. On comptoit dans la place huit cens Insulaires de Tidor, deux Espagnols & deux Métifs. Les Hollandois ne perdirent que deux hommes; mais ils en eurent plusieurs de blessés, & cinq ou six qui tomberent malheureusement sur les chausses-trapes (17).

Et pris d'assaut.

Sort de la garnison.

(14) Page 658.
(15) Pages 659 & précédentes.
(16) Page 660.
(17) *Ibid.* & p. suiv.

Caerden

Van Caerden. II. Voyage. 1608.

Caerden trouva le Fort en assez bon état. L'artillerie consistoit en quarante pierriers, deux gros canons, & trois fauconneaux. Un grand nombre d'habitans obtint grace en prêtant serment de fidélité au Roi de Ternate, & la tranquilité fut rétablie, pour durer aussi long-tems du moins que la Flotte Hollandoise ne s'éloigneroit pas de ces Isles. Les Vaisseaux qui étoient demeurés devant Tidor vinrent mouiller avec les autres à la vûe du Fort. Ils ne se proposoient plus que de charger tout le girofle qui se trouvoit dans l'Isle. Mais, peu de jours après cette expédition, pendant qu'on jouissoit d'un calme extraordinaire, la mer commença tout d'un coup à s'agiter, & brisa bientôt avec tant d'impétuosité, que tous les bâtimens de la Flotte furent poussés sur le rivage, sans qu'il fût possible de mettre à la voile. L'orage continua si furieusement, qu'il en fit périr deux, dont on ne put sauver qu'une partie de la cargaison. Ensuite le volcan de Tidor s'étant ouvert avec un bruit épouvantable, on en vit sortir des flammes, qui furent suivies d'une épaisse fumée (18). Cet étrange accident reçut diverses interprétations des Espagnols & des Indiens. Les Hollandois, qui n'ont pas l'esprit tourné au merveilleux, n'y virent qu'un simple jeu de la nature, qui ne les empêcha pas de mettre l'ordre convenable à leurs affaires, & de partir un mois après (19) pour Bantam, où ils arriverent le 3 d'Octobre. Ils y employerent six semaines à finir leur cargaison, sans autre trouble qu'une allarme imprévue, qui leur fut causée par le malheur d'autrui. Un des principaux Seigneurs de la Cour s'étant marié le 22, les habitans, dans un tumulte dont l'Auteur nous laisse ignorer la cause, massacrerent leur Sabandar, & donnerent le lendemain son emploi à celui dont le mariage avoit été l'occasion de ce désordre. Les Hollandois, qui avoient assisté à cette fête, se retirerent dans leur Comptoir, où ils demeurerent tout le jour sous les armes.

Orage qui fait périr deux Vaisseaux Hollandois.

Le Sabandar est massacré à Bantam.

1609.

Trois semaines après, c'est-à-dire, le 15 de Novembre, les Hollandois mirent à la voile avec cinq Vaisseaux richement chargés. Ils relâcherent au mois de Janvier dans l'Isle Maurice, le 15 de Mars au cap de Bonne-Espérance, & le 3 d'Avril dans la rade de Sainte Heleine; d'où ne trouvant plus que des vents favorables, ils arriverent le 7 d'Août au Port de Flessingue (20).

Retour de cinq Vaisseaux de la Flotte Hollandoise.

(18) Voyez la description particuliere de l'Isle de Ternate. Quoique ce Volcan brûle toujours, il est rare qu'il jette des flammes & même de la fumée.

(19) Le 3 d'Août 1608.

(20) Pages 663 & précédentes Remarquez que Caerden ne revint point avec cette partie de sa Flotte. Le Journal n'en dit rien; mais on trouvera des explications là-dessus dans la Relation suivante.



VOYAGE
DE PIERRE WILLEMSZ VERHOEVEN aux Indes Orientales.

VERHOEVEN. 1607.

CHAQUE année faisoit naître de nouvelles vûes à la Compagnie Hollandoise; & ses forces augmentant avec ses lumieres par le retour annuel de quelque Flotte, il sembloit qu'il n'y eut plus d'entreprises qu'elle n'osât tenter, ni d'ennemis qu'elle crût capables d'arrêter ses progrès (21).

Armement considerable.

Cet armement, qui lui coutoit deux millions sept cens quatre-vingt seize mille livres, étoit composé de treize Navires, dont plusieurs étoient du port de mille tonneaux. Les équigages montoient à près de dix-neuf cens hommes, & l'artillerie à trois cens soixante-dix-sept pieces de canon, avec des vivres pour trois ans. Le commandement d'une Flotte si redoutable fut donné à Pierre Willemsz Verhoeven (22), natif d'Amsterdam. Il monta le premier Vaisseau de la Chambre de Hollande avec la qualité d'Amiral; & François *Witert*, nommé Vice-amiral, prit le commandement du premier Vaisseau de Zélande. Le jour du départ fut le 12 de Décembre 1607. Ils arriverent le 2 de Février à la vûe des Isles du cap Verd, où ils obtinrent par la douceur, des rafraîchissemens dans l'Isle de Mai. Cependant ils résolurent d'avertir la Compagnie que pour la sûreté de ses Vaisseaux, il valoit mieux leur donner ordre de se rafraîchir dans les Ports du Continent, aux environs du cap Verd, où le mouillage est fort bon, & où l'on trouve une grande abondance de limons & d'oranges. Si l'on continuoit de leur marquer l'Isle de Mai pour rendez-vous, le Roi d'Espagne y pouvoit envoyer ses galions, auxquels il seroit d'autant plus aisé de détruire les Flottes Hollandoises, qu'elles ne pouvoient entrer dans le Port que Vaisseau à Vaisseau; au lieu qu'en leur marquant tour à tour différens Ports du Continent, pour les mettre à couvert de toute surprise, elles ne s'éloigneroient presque pas de la route qui conduit sous la Ligne, puisque les vents alisés d'Est-Nord y soufflent aussi (23).

1608.

Avis donné à la Compagnie sur le rafraîchissement de ses Flottes.

Instructions de Verhoeven.

Les instructions portoient de passer promptement la Ligne, & marquoient pour lieu d'assemblée, aux Vaisseaux qui pourroient s'écarter, la baie de Verhagen ou celle de S. Augustin. Mais cet article, que l'Auteur nomme secret (24), devoit l'être moins que l'ordre de combattre la Flotte Portugaise, & de faire une nouvelle entreprise contre le Fort de Mozambique. C'est une observation propre à ce Journal, qu'entre les poissons qui se trouvent ordinairement aux environs de la Ligne, les Hollandois prirent quantité d'*Hydres* ou de serpens d'eau, longs de quatre à cinq pieds. Verhoeven défendit aux équipages de se baigner, parce qu'on est souvent surpris par ces animaux, qui

Hydre ou Serpent-d'eau.

(21) Cette Relation fut écrite par Jean de *Molre*, premier Commis du Vaisseau Amiral, & par Jâques *le Fevre*, Fiscal de la Flotte. *Journal de Verhoeven*, p. 5.

(22) On prononce *Verhouven*.

(23) *Ubi sup.* p. 6.

(24) Il a voulu dire apparemment que c'étoit un article peu secret de l'Instruction secrete.

ont tant de force dans les dents, que s'ils saisissent un homme par le bras ou la jambe, ils l'entraînent au fond de l'eau. Ils ont la gueule grande & les dents aigues. On les prend avec un gros hameçon de l'épaisseur d'un doigt, où l'on attache un morceau de chair. Mais c'est moins leur goût qu'il faut consulter, que celui de certains petits poissons qui les précédent toujours, & qui vont succer l'amorce avant que l'hydre y touche. S'il ne leur en arrive aucun mal, l'hydre s'en approche hardiment & s'accroche en voulant avaller le morceau qu'on lui présente. Quantité de Matelots refuserent d'en manger, d'autres en trouverent la chair fort bonne. On leur ouvroit le ventre pour en ôter les entrailles, qu'on jettoit à la mer, où elles étoient aussi-tôt devorées par d'autres hydres (25).

VERHOEVEN. 1608.

Le grand nombre des malades ayant forcé l'Amiral de relâcher à l'Isle de Sainte Helene, il ne doubla le Cap de Bonne-Espérance que le 27 de Juin. Quelques jours après, il fut battu d'une furieuse tempête. Le 23 d'Août, il assembla le Conseil, pour délibérer sur l'instruction secrete, qui ordonnoit de chercher la Flotte Portugaise. La question se réduisoit à sçavoir s'il falloit l'attendre vers les dix-sept degrés quatorze minutes, où l'on étoit alors, ou s'il n'étoit pas plus à propos d'aller se poster aux Isles de Comorre. Un article de l'instruction portoit défense de paroître à la vûe de Mozambique, dans la crainte que la Flotte ne fût découverte; mais on fit une réflexion qui étoit échappée à la prudence des Directeurs. Il falloit être assuré que les caraques n'étoient pas déja dans le Port de Mozambique; car supposé qu'elles y fussent, il n'étoit pas possible, avec des Vaisseaux aussi grands que ceux de la Flotte, & pendant une mousson où l'on avoit les vents & les courans contraires, d'approcher du Port & d'y entrer malgré elles. Au contraire, si elles n'y étoient pas, on ne pouvoit prendre de meilleur parti que de les y aller attendre, & d'attaquer le Fort pour ne pas demeurer dans l'inaction. Ce raisonnement ayant entraîné toutes les voix, on donna d'avance les ordres nécessaires pour la descente. Le 28, on eut la vûe du Fort. Il n'y avoit, dans la rade, qu'une caraque & deux autres petits bâtimens, qui furent enlevés dès le même jour. La caraque y avoit hyverné, & n'étoit armée que depuis peu pour se rendre à Goa. Son artillerie consistoit en trente-quatre ou trente-cinq canons de fer. Elle étoit chargée de draps d'Espagne, de ras, de serges, de dents d'éléphans & de chevaux marins, d'ébene, de vins, d'huiles, & de quelques autres marchandises. Les prisonniers furent distribués sur la Flotte. On ne trouva rien dans les deux autres bâtimens; & l'on en vit quelques-uns de la même grandeur, qui avoient été halés presqu'à sec, dans un lieu d'où il étoit impossible de s'approcher (26).

Délibérations de Verhoeven sur ses instructions.

Il entreprend le siége du Fort de Mozambique.

Après cette expédition, l'Amiral fit arborer le pavillon rouge, & le débarquement fut achevé sans résistance avant la fin du jour. Les troupes Hollandoises ayant passé au travers du bois & du Bourg (27), pour aller droit au Fort, s'arrêterent dans le jardin de Saint Dominique, où elles camperent autour de l'Eglise. La tranchée fut ouverte le lendemain & conduite jusqu'au pied du Fort. Ce travail s'étoit fait avec une tranquillité dont l'Amiral avoit

(25) Pages 10 & 11. Peut-être étoit-ce des requins.

(26) Pages 21 & précédentes.

(27) Il est nommé *Village* dans le second voyage de Van Caerden, & *Ville* ci-dessous.

VERHOEVEN. 1608.

été surpris. Mais les assiegés commencerent bientôt un grand feu de mousqueterie, qui fut suivi d'une sortie vigoureuse, dans laquelle ils repousserent les Hollandois & leur tuerent quelques soldats. Il paroît que se fiant sur la bonté de leurs murs (28), une attaque dont ils prévoioient que la durée ne seroit pas longue leur causoit peu d'effroi. Cependant Verhoeven fit dresser deux batteries regulieres, & plaça quatre chaloupes armées devant le Fort, pour en fermer l'entrée du côté de l'eau. Le 4 d'Août, il y envoya un Trompette, avec une lettre pour le Gouverneur, qui se nommoit Dom Estevan d'*Ataïda*, par laquelle il le sommoit de se rendre. On répondit que le Gouverneur, à qui le Roi de Portugal son maître avoit confié cette Place n'étoit pas disposé à la remettre si facilement; que ceux qui cherchoient à s'en saisir devoient employer d'autres moyens que ceux dont ils s'étoient déja servis, & que ce n'étoit pas *un chat à prendre sans mitaines.* Cette réponse n'étoit signée que d'un Capitaine, la fierté du Gouverneur ne lui ayant pas permis d'y mettre son nom (29); & quoique la place fût mal pourvûe de vivres, on avoit affecté, pour en ôter le soupçon aux Hollandois, de servir au Trompette quantité de biscuits & d'oranges. On avoit chassé aussi devant ses yeux, des chevres & des porcs sur le rempart, comme si les habitans eussent souffert quelque embarras du nombre. Ensuite ils firent une sortie, dans laquelle ayant chassé les assiegéans de leurs tranchées, ils leur enleverent deux Tambours & plusieurs mousquets; après quoi ils rentrerent en bon ordre dans leurs murs. Verhoeven fut si picqué de cette disgrace, qu'il fit élever une nouvelle batterie & qu'il attacha le mineur au pied du Fort. Mais les pots à feu des Portugais interrompirent le travail (30).

Il somme le Gouverneur de se rendre.

Réponse qu'il reçoit.

Les Hollandois se rebutent du siége.

Si le recit de l'Auteur manque souvent d'ordre & de clarté, on est dédommagé par sa bonne foi. Il confesse que les Hollandois n'esperant rien du tems se rebuterent après douze ou quinze jours de siége, & prirent le parti de rembarquer leur canon. Il raconte, avec la même franchise, une action qui ne fait pas honneur à leur humanité. Un de leurs soldats ayant déserté le 15 d'Août & s'étant jetté dans la Place, l'Amiral envoya un Trompette avec une lettre pour le demander. Le Gouverneur fit répondre que cet homme étoit venu volontairement, qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on vouloit tenir ce qu'on lui avoit promis. Alors les Hollandois chargerent de chaînes tous leurs prisonniers, les conduisirent à la tranchée, & crierent aux ennemis que si le déserteur n'étoit pas rendu à l'instant, ils alloient les massacrer à leur vûe. On leur répondit qu'ils en useroient à leur gré; que s'ils maltraitoient des prisonniers de guerre, le Gouverneur traiteroit de même les Hollandois qui tomberoient entre ses mains; qu'eussent-ils cent Portugais, au lieu de 34. qui étoient dans leurs fers, il les laisseroit périr plutôt que d'abandonner un homme qui étoit venu se livrer à lui, & à qui il avoit promis sa protection. Sur cette réponse, les prisonniers furent tués à coups d'arquebuse (31). Dans l'emportement de la même fureur, l'armée Hollandoise brûla la Ville & marchant vers le bout occidental de l'Isle, elle y commit les plus cruels ravages. Ensuite elle rentra dans ses chaloupes, sans qu'il sortît un Portugais pour l'in-

Actions barbares.

(28) Le Fort avoit quatre bastions & trois remparts.

(29) Page 24.

(30) *Ibidem.*

(31) Page 25.

commoder dans sa retraite. Verhoeven avoit eu trente hommes tués, pendant ce siége, & quatre-vingt blessés. Des trois batteries & des Vaisseaux, on avoit tiré douze cens cinquante coups de canon sur la Place (32).

Verhoeven. 1608.

Prise d'un galion de guerre.

Les Hollandois furent un peu consolés de cette humiliation par la prise d'un galion de guerre de quatre cens cinquante tonneaux, nommé le *Bon Jesus*, qui étoit tombé entre trois de leurs Vaisseaux, à l'entrée de la rade. Il portoit dix canons de fonte, vingt barils de poudre, cent mousquets, quantité de demi-picques & d'autres armes, & cent quatre-vingt-hommes, la plupart *Gallegas*, qui sont de pauvres soldats. Le Capitaine nommé Francisco *Sodropereera*, avoit fait peu de résistance. Un de ses gens ayant eu le bras emporté à la troisiéme décharge, les autres avoient perdu courage & s'étoient rendus (33). L'équipage fut distribué sur la Flotte, & l'on mit soixante Hollandois sur la prise. Verhoeven apprit des prisonniers que la Flotte Portugaise, en partant de Lisbone, étoit composée de huit grandes caraques & de six galions, qui devoient conduire un nouveau Viceroi des Indes à Goa. Ces quatorze Vaisseaux avoient été séparés, par la tempête, aux Isles Canaries.

Fermeté du Gouverneur Portugais.

Avant que de lever l'ancre, les Hollandois mirent la plus grande partie de leurs prisonniers dans la petite Isle de S. Jago, & leur donnerent des vivres pour deux jours. Mais ayant retenu dans leurs chaînes le Capitaine, le Maître, le Pilote, le Contre-Maître, & l'Ecrivain, avec un Flamand de Bruges, nommé *Paul le Comte*, & deux Prêtres, ils les forcerent d'écrire au Gouverneur de Mozambique, qu'ils étoient menacés de la mort s'il ne rendoit les déserteurs Hollandois (34). Le Gouverneur répondit froidement qu'il avoit envoyé les déserteurs à Goa, & que les Hollandois étoient maîtres de la vie de leurs Prisonniers (35). L'Auteur du Journal ne nous apprend pas si cette cruelle ménace fut exécutée.

Prise d'une caraque près de Goa.

Il ne restoit à Verhoeven que l'espérance de rencontrer successivement les caraques dans la route de Goa. Il remit à la voile le 23; & le 18 du mois suivant, étant arrivé à la vûe de cette Ville, il fut informé qu'une caraque avoit relâché à cinq ou six lieues au Nord, dans un lieu qui se nomme *Carli*. Il y envoya aussi-tôt trois bâtimens legers; mais à leur approche, les ennemis se firent échouer & brûlerent la caraque jusqu'à fleur d'eau (36).

Verhoeven se rend à Calecut.

Toute la Flotte s'étant rassemblée sous le pavillon de l'Amiral, quatre Vaisseaux furent détachés pour ranger la côte & croiser sur les Portugais, tandis que les autres demeureroient devant Goa. Mais après avoir donné plus de quinze jours à de vaines espérances, Verhoeven prit la résolution de faire route avec huit Vaisseaux vers Montedelli, pour se rendre ensuite à Calecut. Il se fit précéder, par deux autres bâtimens, qui devoient annoncer au Samorin l'arrivée de sa Flotte. Elle relâcha le 5 d'Octobre à Montedelli, où elle n'obtint qu'à prix d'argent la liberté de faire de l'eau. Les Marchands du pays apporterent à bord, de l'*Amfion*, quelques pierreries médiocres, pour lesquelles ils demandoient de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate; marchandises dont les Vaisseaux Hollandois n'étoient pas trop bien pourvus. Ce pays est fertile. Il produit d'excellent poivre, mais en petite quantité. Ses ha-

(32) Page 26.

(33) Page 41.

(34) Il en étoit passé deux ou trois au Fort depuis le premier.

(35) Page 42.

(36) Page 43.

VERHOEVEN. 1608.

bitans sont raisonnables, bien instruits dans l'exercice des armes & curieux d'en porter de belles. Leur vivacité, qui est extraordinaire, n'empêche pas qu'ils n'ayent beaucoup de soumission pour leurs souverains (37).

Comment il y est reçu.

La Flotte ayant mouillé le 8 à Calecut, *Van Driel*, Commandant des deux Vaisseaux qui l'avoient précédée, rendit témoignage à l'Amiral qu'ils avoient été bien reçus, & que le Samorin paroissoit bien disposé pour les Hollandois (38). Bientôt un des Officiers de ce Prince, & deux Arabes, se rendirent à bord, de la part de ce Prince. Cet Officier avoit pour unique habillement, une piece de toile de coton, blanche & très-fine, tournée plusieurs fois autour du corps, & pendante au-dessus des genoux. Il avoit les cheveux longs, relevés & noués sur le haut de la tête, des pendans d'oreilles d'or & de pierreries, qui lui tomboient sur les épaules, & un cercle d'or d'un pouce d'épaisseur, au-dessus du coude. On lui voyoit, en plusieurs endroits du corps, des cicatrices de balles & d'autres armes, qui faisoient honneur à son courage.

Il salua l'Amiral, & le pria, au nom du Samorin, de descendre avec la suite qu'il lui plairoit d'amener. Ses Interprêtes lui expliquerent les cérémonies de l'audience, & les usages auxquels il falloit s'assujettir pour se rendre agréable à cette Cour. On leur fit voir les présens, qui consistoient dans une piece de drap écarlate, quelques petits paquets de corail fin, une demie douzaine de grands miroirs, deux petites pieces de canon de fonte, deux beaux mousquets, un sabre à poignée d'argent, & deux cens nattes d'une fabrique particuliere. Ils demanderent qu'au moment que l'Amiral s'embarqueroit dans sa chaloupe, on fît une décharge de toute l'artillerie de la Flotte à l'honneur du Samorin; & l'Officier promit que ce Prince enverroit des Gentilshommes de sa maison, pour recevoir les Hollandois au rivage.

Présens pour le Samorin.

Le lendemain, quelques Conseillers de Calecut s'avancerent jusqu'au bord de l'eau, tandis que Verhoeven, accompagné de huit Commis, de cent cinquante Mousquétaires & de cinquante Picquiers, descendit au bruit du canon & au son des trompettes. Mille hommes l'attendoient sous les armes; & d'autres Envoyés, qui étoient demeurés à quelque distance du rivage, étant venus au-devant de lui avec leurs parasols, le firent mettre dessous avec eux & le conduisirent au Palais. Ils y trouverent le Samorin, paré de ses plus riches ornemens. Il n'avoit autour du corps qu'une toile blanche très-fine, mais ses colliers étoient garnis de diamans d'une beauté admirable. Un Seigneur lui soutenoit le bras droit, qui étoit chargé, comme ses doigts & ses oreilles, d'anneaux d'or, enrichis de pierreries. Son front, ses épaules & sa poitrine étoient teints en jaune, de bois de sandal, & ses cheveux étoient noués ensemble sur le haut de sa tête. Il mâchoit du betel. Le Prince héreditaire étoit à son côté, avec son bouclier, son sabre, & ses autres armes à la main. Autour d'eux étoient quelques Seigneurs, qui tenoient des vaisseaux dorés, remplis de betel (39).

Habillement de ce Prince.

L'Amiral, s'étant approché, salua l'Empereur à la maniere de Hollande. Ce Prince le reçut d'un air composé à la joie, & lui présenta sa main pour la baiser. Ensuite prenant la sienne, & passant ses doigts entre les siens, il lui

Audience qu'il accorde à Verhoeven.

(37) Page 45.

(38) On a vû dans la Relation précédente qu'il n'étoit pas bien disposé pour eux; mais une Flotte nombreuse se faisoit respecter. *Voyez le Mémoire de Matelief dans son Journal.*

(39) Pages 46 & 47.

dit (40) : de même que nos doigts sont joints, ainsi seront unies les deux Nations de Calecut & de Hollande. Après quelques momens d'entretien, il conduisit l'Amiral dans les appartemens de son Palais, où il lui fit servir une collation de confitures & de fruits. Il prit lui-même quelques fruits, pour les lui présenter. On but dans des coupes d'argent & de cocos. Les présens Hollandois furent alors offerts, avec les deux pieces de canon, qu'on avoit chargées sur un éléphant. Verhoeven étoit paré d'une chaîne d'or, à laquelle pendoit une grande médaille de même métal, où étoit la tête du Prince Maurice. Le Samorin l'ayant maniée & considerée plusieurs fois avec beaucoup d'attention, l'Amiral en prit occasion de la lui offrir. Elle fut acceptée, & payée aussi-tôt par une bague d'or, garnie de fort beaux diamans. Ce Prince fit voir ensuite à l'Amiral sa femme & ses concubines. C'étoit leur faire entendre qu'il falloit leur offrir aussi des présens. Cependant il ne paroît pas que l'Amiral l'eût compris, puisque le lendemain, un Interprête, qui se rendit à bord, lui parla de ce qu'il devoit à l'Impératrice, au jeune Prince & aux autres enfans de l'Empereur (41). Les Hollandois ne se firent pas presser deux fois. Ils préparerent des draps écarlates, des nates & diverses galanteries, pour se mettre en état de satisfaire à tous les devoirs, sans avoir droit de reprocher trop d'avidité aux Indiens ; car le Samorin avoit donné des exemples de libéralité à l'Amiral, en faisant des présens de pierreries & de bijoux d'or aux moindres Commis.

Verhoeven. 1608.

Les affaires succederent aux complimens. Verhoeven fut conduit le 12 à la Chambre du Conseil, où il trouva six Conseillers assis en rond, dans la posture de nos Tailleurs d'habits. Il s'assit de même, avec quelques-uns de ses Commis, dont on lui avoit prescrit le nombre. L'Interprête s'approcha d'eux & leur parla fort bas, comme s'il eut craint d'être entendu. Il leur dit (42) que le Roi de Cochin, allié des Portugais, avoit sollicité plusieurs fois le Samorin d'entrer aussi dans leur alliance ; mais que ce Monarque ne leur ayant trouvé que de la dissimulation & de l'infidélité, avoit refusé leurs offres & s'étoit déterminé en faveur des Hollandois, par le traité qu'il avoit fait depuis quatre ans avec l'Amiral Vander Hagen ; que cependant, malgré les promesses qu'il avoit reçûes de cet Amiral, on ne lui avoit envoyé aucun secours d'hommes ni de Vaisseaux pour agir contre les ennemis communs ; qu'il en étoit fort étonné, mais qu'il esperoit qu'au moins la Flotte qu'il voyoit dans son Port seroit prête à lui rendre les services dont il avoit besoin ; qu'il demandoit qu'on employât deux Vaisseaux à croiser devant la barre de Goa, deux devant Calecut & deux devant la barre de Cochin, auxquels il promettoit de joindre ses frégates, pour ôter aux Portugais l'envie de le braver, & les éloigner enfin de ses côtes : que si l'Amiral consentoit à lui donner deux Vaisseaux pour Cochin, il assiégeroit cette Place par terre avec une si grosse armée, qu'il ne tarderoit pas à s'en rendre le maître ; & qu'avec le secours de l'Hidalcan son allié, il tenteroit ensuite la conquête de Goa (43).

Conseil entre les Indiens & les Hollandois.

Offres du Samorin.

L'Amiral répondit que ses Maîtres lui avoient recommandé les interêts du

Réponse de l'Amiral.

(40) L'Auteur du Journal fait observer que ce furent ses propres termes.

(41) Page 48.

(42) Ce détail paroîtra néceffaire dans la suite, pour faire connoître de quelle nature étoient les engagemens entre le Samorin & les Hollandois.

(43) Pages 49 & 50.

VERHOEVEN. 1608.

Samorin, & l'avoient chargé de l'aider puissamment contre les Portugais; comme tous les Hollandois y devoient être portés par le respect qu'ils avoient pour ses vertus & par la reconnoissance qu'ils devoient à son amitié; mais que l'Empereur n'ignoroit pas l'état des affaires aux Moluques, & de quelle nécessité il étoit d'y donner les premiers soins; que si l'on differoit à les rétablir, tout ce qu'on pourroit entreprendre pour lui deviendroit inutile, parce qu'il n'y avoit aucune apparence de réduire les Portugais aussi long-tems qu'ils seroient les maîtres du Sud; qu'il supplioit donc le Samorin de recevoir encore une fois les excuses de ses Maîtres & de consentir qu'il menât sa Flotte aux Moluques, d'autant plus que le premier fruit de cette expédition seroit d'humilier les ennemis communs & de faciliter d'autres entreprises; que dans l'intervalle on enverroit volontiers, de Bantam à Calecut, deux Vaisseaux, pour y prendre le reste de leur cargaison en poivre & en indigo, & que pendant qu'on la rassembleroit, les Hollandois de ces deux bords lui rendroient tous les services qu'il exigeroit d'eux: mais qu'il demandoit aussi la permission d'envoyer, à Calecut, un ou plusieurs Commis, pour rassembler des marchandises, avec un logement sûr pour la conservation de ce dépôt. On fait observer ici que l'Amiral auroit pû traiter, dans cette occasion, l'article des droits & des impôts, & demander que la Nation Hollandoise en fût affranchie. Mais il jugea cette demande hors de saison, parce qu'on n'étoit pas en état de rendre service au Samorin, & qu'il falloit attendre des conjonctures où cette faveur pût être exigée comme une récompense. D'ailleurs les Hollandois étoient obligés de reconnoître que ses plaintes n'étoient pas sans fondement. Il est vrai qu'on s'étoit engagé formellement à lui donner du secours, & que cette promesse avoit été négligée (44). Son Conseil repliqua que les Hollandois ne trouveroient pas de grands avantages dans le Royaume de Calecut avant que les côtes fussent nétoyées des Vaisseaux Portugais, parce que les Mores de la Mer-rouge, de Perse & de Cambaie n'y pouvant aborder, étoient obligés d'aller vendre leurs marchandises à Cochin & à Goa; & que pour rétablir le Commerce, il falloit nécessairement tenir au moins le Port de Cochin fermé. Cependant ils demanderent la ratification du Traité qui avoit été conclu avec l'Amiral Vander Hagen, & le renouvellement d'un acte d'alliance par lequel les Portugais & le Roi de Cochin fussent déclarés ennemis communs des deux Nations, avec promesse de la part des Hollandois de secourir le Samorin. L'Amiral ayant témoigné qu'il y consentoit, le Chef du Conseil étendit la main droite & lui fit signe de mettre la sienne dessus. Les autres Conseillers firent la même cérémonie avec les Commis Hollandois. C'est parmi eux la forme solemnelle du serment. Ensuite les conventions furent rédigées dans les langues des deux Nations, & les Conseillers Indiens sortirent pour aller faire leur rapport au Samorin. Pendant leur absence, les Hollandois dînerent de quelques viandes qu'ils avoient apportées de la Flotte (45), & de quelques fruits cuits que la Cour leur envoya.

Négligence reprochée à Verhoeven.

On le justifie.

Traité juré entre le Samorin & les Hollandois.

Le Traité fut signé peu de jours après, avec toutes les conditions que l'A-

(44) Page 51.

(45) Ce trait confirme ce qu'on lira dans le Journal de la Haie, sur la grandeur que les Hollandois attribuent faussement à ces Cours des Indes.

miral

miral avoit proposées. Il étoit écrit sur une feuille de cocotier, & le Samorin y fit joindre une instruction pour reconnoître son seing. Il prit l'Amiral à part; & se faisant un mérite de sa sincerité, il lui donna quelques avis sur sa conduite dans les Indes, qui se réduisoient » à se tenir sur ses gardes contre » la tromperie, à ne hazarder que rarement de descendre à terre, & à se » défier de ceux qui lui feroient bon visage (46).

Verhoeven. 1608.

L'Amiral, fort satisfait des apparences, mais faisant peut-être, au Samorin même, l'application du dernier de ses trois conseils, leva l'ancre le 16 d'Octobre, & se rendit devant Cochin, où il trouva le Vice-Amiral avec ses quatre Vaisseaux. Là, dans un Conseil général, on prit des résolutions qui marquoient l'ascendant que les Hollandois commençoient à prendre dans les Indes. Verhoeven envoya des Députés à Achin, à Bantam, à Johor, & dans tous les lieux où l'alliance des Hollandois étoit respectée. Il communiqua, par un grand nombre de dépêches, à la Compagnie, aux Directeurs des Comptoirs & à tous les amis de la Nation, le Traité qu'il venoit de conclure avec le Samorin. Il fit offrir au Roi de Johor d'accomplir le Traité que Matelief avoit fait avec ce Prince, pour assiéger par mer la Ville de Malaca, pendant qu'il l'assiégeroit par terre. D'un autre côté, quelques-uns de ses Vaisseaux ayant trouvé l'occasion d'enlever successivement divers bâtimens Portugais, il se trouva si chargé de prisonniers, que ne voulant, ni les garder toujours, parce que c'étoit un embarras considérable, ni les faire tuer de sang froid, il prit le parti de les rendre, pour trois ou quatre Hollandois qui étoient retenus à Malaca. Il les fit mettre à terre au côté occidental de la Ville, où les prisonniers Hollandois furent amenés aussi; & cet échange se fit de bonne foi (47).

Ascendant que les Hollandois commençoient à prendre aux Indes.

Il en tira l'avantage d'être parfaitement informé de l'état & des forces de Malaca, & de trouver dans les lumieres qu'il reçut, de justes raisons pour abandonner le dessein du siége. Il y avoit dans la Place cinq cens hommes de troupes reglées, outre les habitans, les domestiques, les Malais, & d'autres gens de diverses Nations, capables de porter les armes. Elle étoit bien pourvûe d'artillerie, & de munitions de bouche & de guerre. D'ailleurs la Flotte n'avoit que neuf cens hommes de débarquement, & l'Amiral s'assura par ses yeux qu'il en auroit fallu le double pour enfermer la Ville. Il apprit aussi que le Roi de Johor n'avoit pas des troupes assez nombreuses ni assez aguerries, pour favoriser beaucoup l'entreprise par terre. Enfin n'osant se promettre un succès que la fortune avoit refusé au brave Matelief, il remit à la voile pour s'avancer vers le Détroit de Sincapur (48).

Comment Verhoeven est informé de l'etat de Malaca.

Il renonce à faire le siége de cette Ville.

Il arriva le 5 à l'entrée du Détroit, qui a si peu de largeur, que les Vaisseaux sont obligés d'y passer l'un après l'autre. Deux lieues par-delà s'offre la riviere de Johor, à l'entrée de laquelle on trouve deux petites Isles en forme de pains de sucre, dont l'une est une fois plus grande que l'autre. L'Amiral s'embarqua dans les chaloupes, avec une partie de son Conseil, pour aller saluer le Roi de Johor à *Batusabar* (49). Les éléphans de ce Prince furent envoyés au-devant de lui jusqu'au rivage. Il prit d'abord quelques jours pour se réposer; mais ayant été invité le 9 à une fête annuelle, où le Roi devoit

Il se rend à Johor.

Procession à laquelle il assiste.

(46) Page 53.
(47) Page 66.
(48) Page 67.

(49) *Ibid.* Cette Ville est nommée *Batusover* dans une autre Relation.

VERHOEVEN. 1608.

assister en cérémonie, il s'y rendit volontiers avec son cortege. Le Roi étoit assis sur son éléphant, au milieu des deux Princes ses freres (50). Ils étoient vêtus tous trois superbement. La procession se fit du Palais jusqu'au Temple, où le Roi fut reçu avec de grandes acclamations & s'arrêta quelque tems. On avoit dressé devant la porte un échaffaut, qui lui servit à descendre de son éléphant & à remonter. L'Amiral marcha devant lui à son retour, environné de ses Officiers, & précédé de ses Trompettes. L'après-midi, il porta ses présens au Palais. Raja Zabrang le prit par la main & le fit asseoir avec lui, à une table, qui fut servie à la maniere Hollandoise. Pendant le festin, on vit paroître deux jeunes filles, qui danserent au son d'une espece de tambour de basque, & des voix de quelques musiciens. Cette danse ne fut pas sans agrément pour l'Amiral (51). Deux jours après, le Roi & Raja Zabrand le prirent au Comptoir & le firent embarquer avec eux dans une fregate, pour remonter la riviere jusqu'à une nouvelle Ville que le Roi faisoit bâtir. Le soir, au retour, ayant eu l'honneur de souper avec ces deux Princes, ils ne furent servis que par des femmes.

Nouvelle Ville que le Roi bâtit.

Proposition de Verhoeven pour l'érection d'un Fort.

Les Hollandois avoient eu d'autres vûes que celles de saluer le Roi, dans la visite qu'ils lui avoient rendue. L'Amiral ayant obtenu la liberté d'assister au Conseil de Johor avec ses propres Conseillers, y demanda, au nom des Etats-Généraux, du Prince Maurice & de la Compagnie, qu'il lui fût permis de bâtir une Forteresse dans le pays, autant pour la défense des habitans que pour celle des Hollandois, contre les Portugais, ennemis communs des deux Nations. Mais cette proposition n'eut pas le succès auquel il s'étoit attendu. Le Roi répondit que la disposition des affaires ne lui permettoit pas encore d'y consentir; qu'il offroit de continuer la guerre, & qu'il demandoit pour cela les secours de munitions de guerre & d'argent qu'on lui avoit promis; que l'amitié deviendroit ainsi plus étroite & plus ferme entre la Nation Hollandoise & ses sujets; & qu'on auroit le tems de se connoître assez pour se livrer mutuellement avec une confiance sans réserve (52).

Réponse du Roi.

L'adresse des Indiens l'emporte sur celle des Hollandois.

Cette politique déconcerta l'Amiral. Il se retira sur sa Flotte, où sur les instances de son Conseil, il résolut de représenter plus fortement au Roi les avantages que la construction d'un Fort apporteroit à son pays. Il y employa toutes les ressources de son adresse & de son habileté. Mais le Roi n'en eut pas moins pour se défendre. Il répondit que tout informé qu'il étoit des efforts qui se faisoient à Goa pour équiper une nouvelle Armade, il craignoit moins les Portugais qu'on ne pouvoit se l'imaginer, parce qu'il avoit une ressource toujours présente, qui étoit de se retirer avec ses gens vers le haut de la riviere; que si les Hollandois étoient une fois établis dans ses Etats, il perdroit cette facilité, parce que l'honneur lui feroit une loi de demeurer près d'eux pour les aider à soutenir les efforts des Portugais, & d'exposer par conséquent ses peuples à leur perte entiere. Ensuite, tournant ses réflexions avec la même adresse vers d'autres sujets de crainte, il représenta doucement à l'Amiral, que les Hollandois étoient hommes aussi-bien que les Portugais; qu'il y avoit

(50) On a vû leur nom & leur caractere dans le Journal de Matelief. Celui qui se nommoit *Raja-Zabrang* étoit homme de mérite & fort affectionné aux Hollandois. Le nom du Roi étoit *Jean de Patan*. Voyez le *Journal de Matelief*.

(51) Page 68.

(52) Page 69.

VERHOEVEN. 1608.

beaucoup d'apparence qu'après l'établissement qu'ils désiroient, ils deviendroient familiers avec les femmes du pays; que les Portugais en avoient usé de même, & que cette liberté n'avoit pas moins servi que leur orgueil & leur mauvaise foi à leur attirer l'aversion de ses peuples; qu'en croyant accorder une faveur aux Hollandois, il s'exposeroit ainsi à la nécessité d'entrer en guerre avec eux; & que deux Nations, qui étoient faites pour s'aimer, finiroient par une haine irreconciliable. Mais en refusant la permission de bâtir un Fort, il fit à l'Amiral une autre proposition, qu'il crut capable de lui plaire. Après lui avoir raconté que le Roi de Patane, un de ses freres, avoit été privé de sa couronne & de la vie par la Reine sa femme, pour avoir été surpris en adultere, & que le Royaume de Patane appartenoit de droit à la maison royale de Johor, il lui dit que puisque les forces des Hollandois n'étoient pas suffisantes pour le retablir dans son Royaume de Malaca, il le prioit de les employer à chasser du trône la Reine de Patane, & qu'il partageroit volontiers ce Royaume avec les Hollandois (53).

Proposition que le Roi fait à l'Amiral.

Tous ces détours ayant fait juger à Verhoeven qu'il n'avoit rien à se promettre de ses instances, il prit le parti d'entrer au contraire dans les idées du Roi, sur le principe que ce Prince faisant la guerre aux Portugais en faveur de la Nation Hollandoise, il étoit à craindre qu'après le départ de la Flotte, son mécontentement ne le portât à s'accommoder avec l'ennemi. On résolut donc, dans un Conseil général de la Flotte, premiérement, de l'assister d'une somme de trois mille réales de huit, qui seroit levée sur les effets des deux bâtimens qu'on avoit pris au Cap de Rachado; en second lieu, de lui donner vingt barils de poudre, & une certaine quantité de tintinago pour en fondre des boulets; 3°. de lui laisser deux Vaisseaux, pour croiser devant la riviere de Johor, & veiller à la sureté des habitans, à condition que l'accès leur seroit ouvert dans tous les Ports de l'Etat, & qu'ils auroient la liberté de se conformer aux instructions de l'Amiral (54).

Raison qui fait entrer Verhoeven dans les idées du Roi de Johor.

1609.

Après avoir affermi les dispositions du Roi par l'exécution de ces trois articles, & laissé des Facteurs à Johor, on leva l'ancre, le 8 de Février 1609, pour se rendre à Bantam. Mais on reçut, dans cette route, une nouvelle qu'on étoit fort éloigné de prévoir, & qui devoit faire prendre une autre face aux affaires des Indes. Un yacht, qui venoit de Hollande & qui tomba dans la Flotte, apprit à Verhoeven que les Provinces-Unies avoient conclu avec l'Espagne une treve de douze ans, & lui remit de nouvelles instructions pour le Commerce & pour la guerre (55). On n'en mouilla pas moins le 15 à Bantam; mais le changement général des circonstances, joint aux troubles particuliers qui regnoient dans cette Cour, fit tourner tous ses soins à l'Amiral vers des lieux plus éloignés. Les ordres qu'il recevoit de Hollande l'appelloient aux Moluques, pour en assurer la conservation; à Macassar, pour y faire alliance avec le Roi; à Banda, pour demander la liberté d'y bâtir un Fort; à Patane, pour y conclure, s'il étoit possible, un Traité avec la Reine; à *Lequevo Pe-*

Il se rend à Bantam. Nouvelle qu'il y reçoit de la tréve avec l'Espagne.

Ses nouvelles instructions.

(53) Page 71. Si l'on se souvient du caractere de ce Prince, tel qu'on l'a lû dans le Journal de Matelief, on sera surpris de lui trouver ici l'esprit si délié. Mais il faut se souvenir aussi que *Raja-Zabrang* lui tenoit lieu de Ministre, & que tout ce qu'on raconte ici du Roi doit être entendu apparemment de son conseil.

(54) Page 71.

(55) Page 73.

VERHOEVEN. 1609.

queno, pour y croiser, & pour se rendre de-là au Japon, où la Compagnie vouloit se lier par un Traité avec l'Empereur (56).

Divisions à Bantam.

Cependant il ne put refuser son attention à ce qui se passoit sous ses yeux. Les *Ponganas* de Bantam, c'est-à-dire, les principaux Officiers de la Couronne, s'étoient soulevés contre le Gouverneur du Roi, sous le prétexte ordinaire des mécontens, qui est l'intérêt de l'Etat pendant une minorité, mais au fond pour s'emparer de l'administration des affaires, & se rendre maîtres des revenus de la Couronne. La division avoit été poussée si loin, que chaque parti s'étant retranché & fortifié dans la Ville, il s'y commettoit des hostilités comme en pleine guerre. L'Amiral se déclara neutre, fit des présens au Roi, & lui proposa de renouveller le Traité d'alliance avec la Compagnie. Mais ce Prince, mécontent peut-être de ne pas lui trouver plus de chaleur pour ses intérêts, differa sa résolution jusqu'au rétablissement de la tranquilité publique. Le Roi de Jacatra, qui paroissoit avoir embrassé ceux des Ponganas, étoit alors à Bantam. Verhoeven crut devoir lui offrir ce que l'autre sembloit refuser, d'autant plus qu'après avoir pesé les avantages de la Compagnie, il jugea que la Ville de Jacatra eut été bien plus commode que Bantam au Commerce des Hollandois. C'est la premiere trace qu'on trouve de cette idée dans les Relations Hollandoises; & les effets qu'elle produisit bientôt pour l'établissement de Batavia, méritent bien qu'on la fasse ici remarquer. Cependant le Roi de Jacatra, qui gardoit encore quelques mesures avec le Gouvernement de Bantam, remit sa réponse à son retour dans ses Etats; mais il promit d'écouter alors les propositions des Hollandois (57).

Premieres idées des Hollandois pour leur établissement de Batavia.

Cette esperance confirma l'Amiral dans la résolution de laisser vuider leurs différends aux Javanois. Il détacha plusieurs Vaisseaux vers les lieux où ses ordres étoient nécessaires pour l'exécution de ceux qu'il avoit reçus de la Compagnie, & son plus grand empressement fut de se rendre à Banda. On croit démêler, entre plusieurs obscurités du Journal, qu'après s'être accommodés par la treve avec les Espagnols & les Portugais, la crainte des Hollandois commençoit à venir du côté de l'Angleterre. Outre d'anciens sujets de défiance (58), l'Amiral d'une Flotte Angloise, après avoir tâché inutilement de s'ouvrir l'entrée de Cambaie par un traité, pensoit à tourner son Commerce vers les Moluques. Verhoeven appréhendoit du moins que s'il y arrivoit avant la Flotte Hollandoise, il n'enlevât le girofle, les noix muscades & le macis (59). C'étoit un motif si pressant pour hâter sa navigation, qu'a-

Les Hollandois se défient de l'Angleterre.

(56) Page 74.

(57) *Ibidem.*

(58) On a vû ci-dessus que la Compagnie de Hollande accusoit les Anglois d'avoir fourni des munitions de guerre aux Portugais des Moluques. Il est à propos de consulter ici les Relations Angloises du même tems. Elles sont au premier Tome de ce Recuil.

(59) Observez avec le Journal qu'entre Java & Madure, à l'Ouest, il n'y a que quinze ou seize pieds d'eau. Tout proche gissent les *Paternosters*, Isles fort dangereuses à traverser. Le passage entre Java & Baly est aussi très-étroit; & le moindre grain, comme l'éprouva Verhoeven, peut mettre un Vaisseau en danger; de sorte qu'avec de gros navires il vaut mieux aller chercher le passage *des. Boucherons*. Ceux qui naviguent sur la fin de la mousson d'Ouest; c'est-à-dire, vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, feront bien de ranger la côte de Java jusqu'à ce que les Isles de Banda ou d'Amboine, s'ils y veulent faire route, leur demeurent au Nord quart de Nord-Est; parce que les courans leur seront favorables le long de cette côte. La mousson d'Ouest commence ici ordinairement dès les premiers jours de Novembre & finit à la fin de Mars. Mais on a

Isles nommées aternosters.

Verhoeven se end à Banda, ù il trouve des nglois.

Défiance des Insulaires.

Leurs raisonnemens.

Ils se fortifient & trompent les Hollandois.

ILES DE BANDA.



1.Pulorin. 2.Puloway. 3.Gunnanapi. 4.Labetak. 5.Nera. 6.Wayer. 7.Lantoor. 8.Ortattan. 9.Combeer.

bandonnant tout autre soin, il se reposa, sur ses Commis, du ménagement des alliances avec Patane, Macassar & les Princes de l'Isle de Borneo. Le 22 de Mars il traversa les vingt-une Isles, qu'on a nommées *Paternosters*, & qui sont situées au-delà de Madure (60). Dans sa route, ayant appris qu'on avoit vû à Banda un Vaisseau Anglois de cinq cens tonneaux, il le regarda comme l'avant-coureur de la Flotte qu'il redoutoit, & ce soupçon lui fit porter le cap droit vers cette Isle.

VERHOEVEN, 1609.

Isles nommées Paternosters.

Il arriva le 8 d'Avril dans le Port de *Nera*, où il trouva trois Vaisseaux de la Flotte de Caerden, le *Banda*, le *Patane* & *la Concorde*. Il ne manqua pas d'y trouver aussi le navire Anglois, qui se vantoit d'avoir un gros fonds d'argent, de toiles, d'armes, &c. & qui marquant beaucoup d'empressement pour trouver sa cargaison, avoit fait hausser considérablement le prix des noix muscades. Verhoeven, affligé du tort que cette méthode causoit aux Vaisseaux de sa Nation, résolut à son tour d'offrir au-dessus de lui, dans la vûe de le fatiguer. Mais on crut s'appercevoir que les idées de cet Anglois ne se bornoient pas au Commerce. S'il avoit apporté des toiles, pour les vendre aux Moluques, il ne pouvoit s'être chargé de tant d'armes que pour en accommoder les Espagnols de Ternate, qui en avoient besoin (61). Cependant le Capitaine de ce Vaisseau revint trouver l'Amiral, & le pria de lui déclarer s'il avoit quelque dessein formé sur l'Isle de Nera. Il ajouta que s'il lui faisoit cette question, c'étoit pour rappeller ses gens à bord; & se défiant, disoit-il, des Bandanois, il le pria de lui accorder son secours s'ils entreprenoient quelque chose contre les Anglois.

Verhoeven se rend à Banda, où il trouve des Anglois.

En effet ces Insulaires, après avoir envoyé dans la montagne leurs familles & leurs effets, s'étoient rassemblés au nombre d'environ deux mille hommes, & faisoient la garde chaque nuit autour de la Loge Hollandoise. Ils déclarerent à l'Amiral que leur intention n'étoit pas de le chagriner, & qu'ils ne pensoient qu'à tenir leurs conseils, suivant les usages de leur pays. Mais ils avoient envoyé demander du secours aux habitans des autres Isles, & aux Javanois, qui y étoient avec quelques Jonques au nombre d'environ quinze cens. Ceux de Lantor & leurs confédérés répondirent qu'une Flotte si considérable ne pouvoit être venue que dans l'une de ces deux vûes; ou de bâtir un Fort à Nera, ou de vanger le meurtre des Hollandois qui avoient été tués par les habitans de cette Ville (62), & que ces deux affaires ne les touchoient pas; qu'à l'égard du Fort, ils ne doutoient pas que l'Isle de Banda n'en fût menacée, soit de la part des Hollandois ou de celle des Espagnols; que c'étoit à ses habitans de prendre leur parti & de voir avec laquelle de ces deux Nations ils aimoient mieux s'allier (63).

Défiance des Insulaires.

Leurs raisonnemens.

Cette réponse n'ayant fait qu'augmenter les défiances des Insulaires de Banda, ils se fortifierent secretement à la pointe Sud-Ouest de l'Isle, vis-à-

Ils se fortifient & trompent les Hollandois.

des calmes tout le mois d'Avril, & ensuite des vents variables jusqu'à la mousson d'Est qu'on a les vents de Sud Est, ou de Sud-Est tirant un peu plus à l'Est. Quand on navigue dans la saison des calmes, il est bon de raser aussi la côte, parce qu'on y trouve encore les courans de la précédente mousson. P. 77 & 78.

(60) Le Journal de Caerden n'a pas expliqué ce que cet Amiral étoit devenu. *Voyez la Note qui est à la fin.*

(61) Page 78.

(62) Voyez ci-dessus la Relation de Vander Hagen.

(63) Page 79.

VERHOEVEN. 1606.

vis l'Isle de *Goumeape*, où les Portugais avoient eu anciennement un Fort. Ils députerent en même-tems vers l'Amiral, pour s'excuser de la longueur de l'assemblée & pour l'assurer qu'elle finiroit dans peu de jours. C'étoit un artifice, pour gagner du tems & l'employer aux préparatifs de leur défense. Un de leurs Saints, nommé *Daro*, avoit prédit qu'on verroit arriver des hommes blancs, avec plusieurs Vaisseaux, qui se rendroient maîtres de leur pays; & le bruit s'étoit répandu, parmi eux, que cette prédiction alloit s'accomplir (64).

Comment Verhoeven fait bâtir un Fort dans l'Isle de Banda.

Les Hollandois se défioient si peu de cette fermentation, que Verhoeven ayant fait avertir les *Orankaies* du desir qu'il avoit de leur parler, se rendit avec son Conseil au lieu qui fut assigné pour leur Conférence. Il s'y fit escorter à la verité par deux cens cinquante soldats. Les Orankaies n'avoient pas fait difficulté de s'y trouver. Il leur déclara l'ordre dont il étoit chargé de bâtir un Fort à Nera. Il leur présenta les Lettres du Prince Maurice & des Directeurs de la Compagnie, qui étoient écrites en langue Portugaise & dont il leur fit lire la traduction en Malay. Cette proposition parut les allarmer. Ils demanderent quelques jours pour délibérer entr'eux. Cependant, après avoir compris à quoi leur refus pouvoit les exposer, ils feignirent de donner leur consentement. Aussi-tôt l'Amiral alla reconnoître la pointe de Nera, qui lui avoit paru convenable pour la construction d'un Fort. Le lendemain, ayant fait descendre sept cens hommes pour commencer l'ouvrage, il fut surpris de trouver la Ville abandonnée. Mais il compta pour rien ce premier effroi des habitans, qui s'étoient retirés à l'autre bout de l'Isle. Les travailleurs en furent logés plus à l'aise. Il leur assigna leurs quartiers, avec une rigoureuse défense de nuire aux Insulaires ou à leurs biens. On abbattit les arbres nécessaires, & l'on commençoit le travail, lorsqu'on s'apperçut que le terrain n'étant pas aussi bon qu'on s'étoit imaginé, cette entreprise traîneroit trop en longueur. Le Conseil fut d'avis de relever l'ancien Fort Portugais, dont la muraille subsistoit encore. On lui donna une forme quarrée, avec quatre angles bien flanqués; deux du côté de la mer & deux du côté de l'Isle (65). L'ouvrage fut poussé avec tant d'ardeur, qu'il étoit en état de défense avant le 15 de Mai.

Trahison des Insulaires.

On n'avoit observé, dans cet intervalle, aucun mouvement extraordinaire parmi les habitans. Le 22, quelques Députés vinrent prier l'Amiral de marquer un lieu où l'on pût conferer sur les interêts communs, & regler le prix du girofle & de la muscade. Ils ajouterent que les Insulaires avoient pris la résolution de n'en vendre désormais qu'à la Nation Hollandoise; mais qu'étant à peine revenus de leur frayeur, ils demandoient des ôtages. On leur envoya *Molre* & *Vischer*, deux des principaux Commis, qui ayant fait quelque séjour à Nera sçavoient un peu la langue du pays. Le rendez-vous fut donné sous un grand arbre, à une portée de mousquet du quartier.

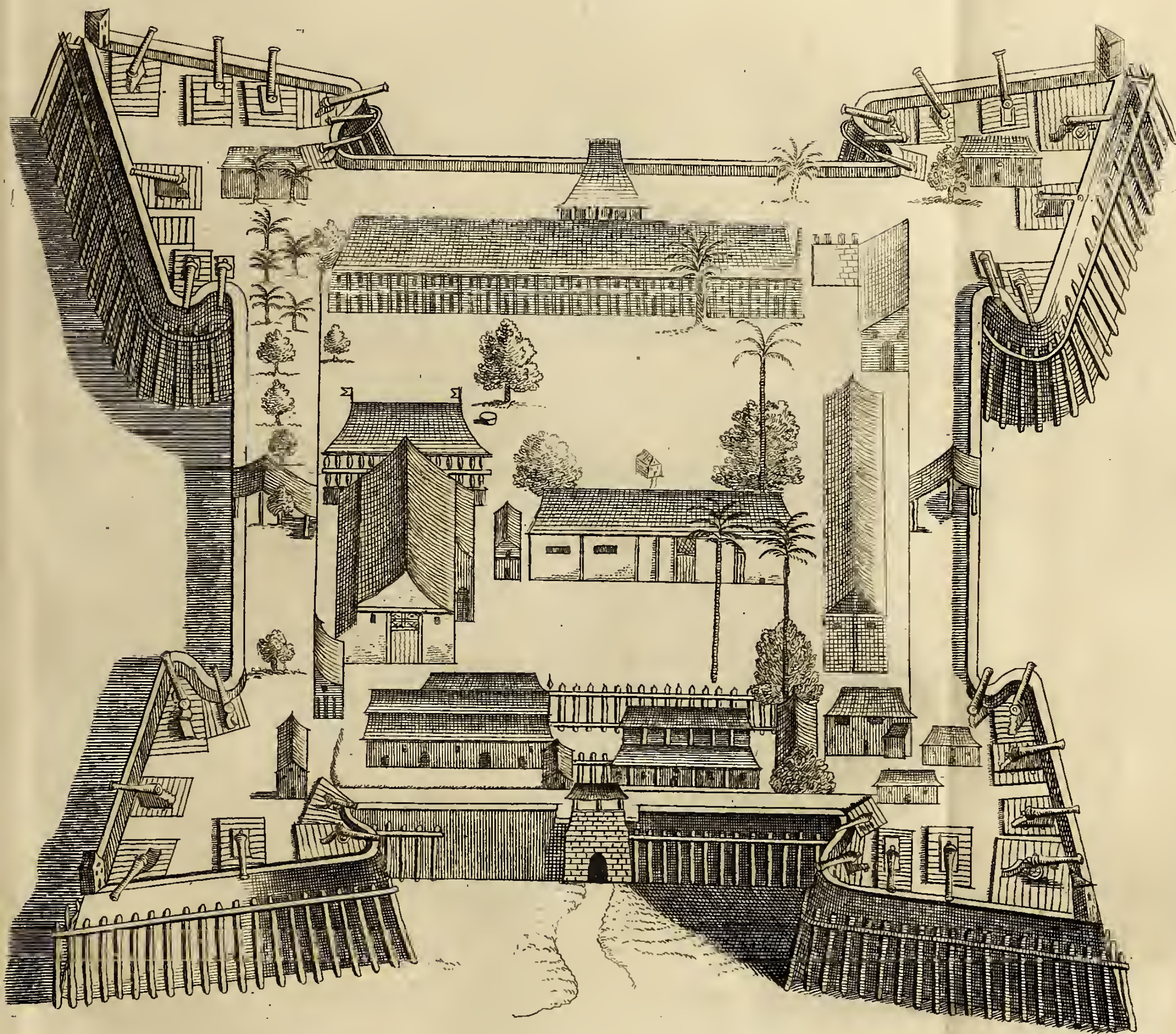
L'Amiral Verhoeven est assassiné avec tout son Conseil.

Après midi, l'Amiral & son Conseil s'y rendirent à l'heure assignée, suivis d'une compagnie de mousquetaires; & n'y trouvant personne, ils s'assirent tranquillement sous l'arbre, résolus d'attendre sans impatience. Cependant ils envoyerent à la fin, dans une habitation voisine, Adrien *Ilsevier*, qui sça-

(64) *Ibidem.*

(65) Page 81. *Voyez la Figure.*

FORT HOLLANDOIS DE L'ILE DE BANDA.



T. VIII. N.° XV.

Comment V
hoeven fait bâ
un Fort dan
l'Isle de Banda

Trahison d
Insulaires,

L'Amiral Ve
hoeven est assa
siné avec to
son Conseil.

voit le Malay, pour les avertir qu'on les attendoit depuis long-tems. Ils sortirent en grand nombre au-devant de ce Député, & les principaux lui dirent qu'étant effrayés de la vûe des mousquetaires, ils supplioient l'Amiral & son Conseil de s'éloigner de cette milice & de s'avancer vers le bois. Verhoeven ayant eu la crédulité d'y consentir, fut aussi-tôt environné de toutes parts. Un Hollandois du Conseil s'écria : *Nous sommes trahis.* L'Amiral, trop certain du danger, demanda ses armes. A peine eut-il parlé, qu'il reçut deux ou trois blessures mortelles, & la plûpart de ses Conseillers furent massacrés avec lui (66). Les soldats, qui étoient à quelque distance, ne furent avertis de cet horrible évenement que par le bruit. Ils coururent au bois, firent feu & tuerent quelques Insulaires ; mais le reste de ces assassins passa au travers du bois & se retira dans l'habitation. On trouva l'Amiral sans tête & percé de vingt coups. *Bruin*, *Ilsevier*, *Groenewegen* & jusqu'à trente des principaux Officiers de la Flotte, étoient à peu près dans le même état. Le lendemain, *Molre*, *Vischer* & plusieurs autres, furent trouvés morts & tout sanglans de leurs blessures, assez proche de la Ville. On ne put même enlever leurs corps, au travers d'une multitude de zagaies que les ennemis lançoient de leurs murs, & qui tuerent encore un soldat Hollandois (67).

VERHOEVEN. 1609.

Autres Hollandois massacrés.

Un revers si funeste donna lieu, sur la Flotte, à quantité de promotions pour remplacer les Officiers. *Jansz Hoon* exerça les fonctions d'Amiral, en attendant l'arrivée du Vice-Amiral *Witert*, qui devoit remplir cette dignité. L'infortuné Verhoeven, & les compagnons de son malheur, furent enterrés dans le Fort avec autant de tristesse que de solemnité (68).

Promotion d'Officiers sur la Flotte.

Toute autre Nation, avec une Flotte aussi puissante & trois cens trente-sept pieces d'artillerie, n'auroit peut-être écouté que les premiers mouvemens d'une juste vengeance, & n'auroit pas mis le girofle & la muscade en balance avec les idées communes de l'honneur. Mais il faut reconnoître, à l'avantage des Hollandois, que dans leurs Etablissemens des Indes ils ont sacrifié rarement à cette chimere (69). Leur Amiral s'étoit exposé volontairement à son infortune. Il ne devoit pas ignorer qu'il y a peu de confiance à prendre aux Indiens. Les conseils du Samorin étoient si recens, qu'il ne devoit pas les avoir oubliés. En un mot il étoit mort, & le desir de regner dans une Isle qui jouit des plus riches présens de la Nature étoit une passion toujours subsistante, que tout bon Hollandois devoit nourrir avec complaisance & transmettre à ses descendans. Les successeurs de Verhoeven entrerent si bien dans ces principes, qu'après avoir menacé les habitans avec un peu de bruit, qui ne les empêcha pas même de leur massacrer encore quelques Commis & quelques soldats, ils ne furent pas plus de six semaines sans conclure la paix. Elle se fit avec tant d'avantages pour leur Nation, que les Bandanois s'engagerent à ne vendre leur muscade & leur macis qu'aux seuls Hollandois. Ils consentirent que toutes les Jonques étrangeres allassent mouiller sous le Fort, & qu'il ne fût permis à personne de s'établir à Nera sans la permission du Gouverneur (70).

Remarque sur le caractere des Hollandois.

A quelles conditions ils font la paix avec les Bandanois.

(66) Pages 82 & 83.

(67) *Ibid.*

(68) *Ibidem.*

(69) Témoins leurs avantures de Bantam, d'Achin, de la Chine, &c. mais sur-tout celle de Ceylan, où après le plus odieux massacre de leur Amiral, avec un grand nombre de ses gens, ils rechercherent aussi-tôt l'amitié du Roi de Candy.

(70) Pages 87 & précédentes.

VERHOEVEN. 1609.

Ainsi, dans la joie d'avoir obtenu ce qu'on avoit désiré, les outrages & les pertes furent aisément oubliés. On célébra le Traité par des réjouissances communes, & la Flotte partit, comme triomphante, après avoir mis dans le Fort tout ce qui étoit nécessaire pour le conserver. Elle mouilla le 16 de Septembre dans la rade de Machian, sous *Nosséckia*, où les Hollandois trouverent un nouveau sujet de satisfaction, en apprenant que l'Amiral Wittert avoit bâti un Fort dans l'Isle de Motier, & qu'il y avoit laissé soixante soldats bien pourvus de munitions de guerre, & qu'il s'étoit rendu aux Manilles pour y insulter les Portugais. A la vérité, ils entreprirent inutilement de chasser les Espagnols de leurs établissemens de Ternate & de Tidor. Les succès furent partagés dans plusieurs actions fort vives, & chacun s'affermit dans ses possessions. Mais les Hollandois eurent l'avantage de s'attacher les Insulaires, jusqu'à les disposer, par un Traité, à refuser toutes sortes de communication avec les ennemis de la Hollande. Ils profiterent de cette conjoncture pour bâtir de nouveaux Forts; un à Ternate, sous le nom de *Willemstadt;* un à Machian; un à Labova, qui est dans la dépendance de Bachian; & pour s'y faire des établissemens inébranlables. Au commencement de l'année suivante, on vit arriver Paul *Van Caerden* (71), qui ayant été fait prisonnier par les Espagnols & conduit aux Manilles, venoit d'obtenir la liberté par un échange. Il choisit pour sa résidence le Fort de Barneveld, dans l'Isle de Labova, que les Hollandois commençoient à regarder comme un de leurs postes les plus importans. L'Auteur du Journal avoit vû Bachian & Labova.

Divers Forts Hollandois bâtis aux Moluques.

1610.

Ce que l'Auteur rapporte de Bachian & de Labova.

» Le 2 de Mai, dit-il, nous étant avancés sur la riviere d'Ombachian, nous » remontâmes dans un canot jusqu'à un vieux Château ruiné, où quelques » années auparavant le Roi de Bachian faisoit son séjour, pour tuer des bufles » & des sangliers, dont le nombre y est incroyable. Mais ils sont si sauvages » qu'on ne les tue pas sans peine. Les Insulaires de Bachian, qui connoissent » leurs retraites, s'y glissent adroitement & les surprennent pendant la nuit. » *Ombachian* est un lieu très-agréable: c'est une plaine fertile, qui produit » une singuliere abondance de sagu, de girofle, de limons & d'autres fruits. » L'Isle est élevée, fort poissoneuse, & passe avec raison pour la plus fertile » des Moluques. Le Roi ayant été contraint de l'abandonner, parce que les » Tidoriens l'infestoient continuellement par leurs ravages, s'étoit retiré à » Labova, grande Isle à la portée du canon de Bachian. Le Roi de Labova » s'étoit fait baptiser, avec tout son peuple, & reconnoissoit l'autorité des » Portugais. Celui de Bachian imita son exemple; & ces deux Princes, également foibles, s'unirent d'intérêts pour résister aux Tidoriens leurs ennemis communs. L'Isle de Labova, où les Hollandois s'applaudissoient d'avoir un Fort, produit beaucoup de girofle, qui ne peut être recueilli, parce » que l'Isle est grande & qu'elle a peu d'habitans. On y trouve quantité de limons, de *Cockasi*, de poissons, de poules, de sangliers, de sagu, & diverses sortes de denrées. Elle ressemble beaucoup à celle d'Amboine. Le bois » qu'elle produit est propre au doublage des Vaisseaux (72).

Ce fut dans cette Isle que l'Auteur apprit une cruelle action du Roi de Ternate.

(71) On a vû le Journal de son Voyage, sans y avoir appris comment ce malheur lui étoit arrivé: On ne le trouve pas ici mieux expliqué.

(72) Pages 98 & 99.

nate. Ce Prince ayant épousé la niéce du *Sugage* de *Sabgos*, espece de Souverain qui s'étoit acquis une grande réputation de courage, l'avoit poignardée pendant la nuit sans expliquer ses motifs, & l'avoit fait jetter dans la mer (73). Le Sugage se ressentit si vivement de cette barbarie, qu'après avoir renoncé à toute alliance avec Ternate, il demanda hautement que le Roi fût puni de mort ou chassé du trône, en déclarant que s'il n'obtenoit pas cette justice, il joindroit ses forces à celles de la Compagnie Hollandoise pour exterminer les Ternatois. Tous les Sugages & les autres Seigneurs des Isles employerent leur médiation, dans une affaire dont ils redouterent les suites. Enfin l'on regla, dans une Assemblée générale, que le Roi seroit privé de sa couronne & de tous ses biens, à condition que le *Gongou*, son oncle, prendroit la qualité de Gouverneur, jusqu'à ce que ce Prince eût reconnu sa faute, & qu'il eût donné des marques de répentir par une conduite plus digne de son rang. Ce n'étoit pas le seul crime qu'on eût à lui reprocher. Cette sentence ayant été suivie de l'exécution, il tomba dans le dernier mépris (74).

VERHOEVEN. 1610.

Le Roi de Ternate poignarde sa femme.

Il est dépouillé de sa Couronne.

Il ne paroît pas que les Hollandois eussent pris la moindre part à cet évenement, ni qu'ils fussent entrés jusqu'alors dans l'administration intérieure des Moluques. Ils se renfermoient dans leurs Forts, uniquement occupés des affaires du Commerce & de l'espérance de chasser les Espagnols. L'Auteur du Journal observe qu'en 1610, ils avoient sept établissemens, dont il fait l'énumeration. A Ternate le Fort de *Maleye*, dont la garnison étoit de quatre-vingt soldats, avec environ trois mille habitans dans leur dépendance; & celui de *Willemstadt* ou *Tacomma*, qui avoit quatre-vingt-seize soldats de garnison & plus de mille habitans (75). A Machian, le Fort de *Taffaso*, celui de *Maurice* ou *Noffeckia*, & celui de *Tabillola*. On comptoit cent vingt-huit soldats dans ces trois Forts, & plus de huit mille habitans. A *Motir*, le Fort de *Nassau*, avec quatre-vingt soldats de garnison & plus de deux mille habitans. A Bachian, ou plutôt à Labova qu'on comprend sous Bachian, le Fort de Barnevelt avec une garnison de quarante-huit soldats. Ainsi la Compagnie n'avoit pas alors aux Moluques plus de quatre cens trente soldats. C'étoit trop peu, suivant l'opinion de l'Auteur, pour la garde de tant Places; sur-tout avec le dessein, dont on faisoit profession, de vouloir se délivrer de la concurrence des Espagnols, qui avoient dans leurs Forts de Ternate & de Tidor, huit cens soldats de leur Nation & presqu'autant d'Indiens des Manilles (76). La Flotte Hollandoise avoit été obligée de laisser une partie de ses forces à Banda. L'Auteur apprit, le 20 de Juillet, que la guerre s'y étoit renouvellée avec les Insulaires, & l'Auteur ne fait pas difficulté de l'attribuer aux instigations des Anglois (77). Il fut impossible d'y envoyer du secours, parce que plusieurs Vaisseaux, qui avoient leur cargaison, devoient retourner en Europe. L'Amiral Wittert étoit encore aux Manilles avec son escadre. Il ne restoit de libre que les *Provinces-Unies*, à bord duquel étoit l'Auteur du Journal, & qui ne voyant pas arriver la nouvelle Flotte qu'on attendoit de Hollande, prit aussi le parti de lever l'ancre pour aller achever sa charge à Gressick, dans l'Isle de Madure.

Forces des Hollandois & des Espagnols aux Moluques.

La guerre se renouvelle à Banda.

(73) Pages 100 & 101.
(74) Page 101.
(75) Page 102.
(76) Pages 103 & suivantes.
(77) Page 105.

VERHOEVEN. 1610.

Premieres femmes Hollandoises qu'on voit aux Indes.

L'Auteur rencontra dans sa route quelques Vaisseaux de la nouvelle Flotte, qui étoit partie de Hollande au mois de Janvier 1610, sous le commandement de l'Amiral *Both*. Elle apportoit aux Indes un spectacle qui n'y avoit point encore paru. La Compagnie y avoit fait embarquer trente-six femmes Hollandoises, pour commencer à former de véritables colonies de sa Nation; & s'il en étoit mort quelques-unes sur la route, d'autres avoient reparé cette perte en donnant le jour à plusieurs enfans (78). Des lettres que l'Auteur reçut des Moluques, le 18 de Novembre, jetterent beaucoup d'amertume sur son retour, par les fâcheuses nouvelles dont elles étoient remplies. Elles portoient que peu de jours après son départ de Ternate, le Gouverneur Van Caerden avoit été enlevé par une galere Espagnole, en se rendant de Maleye à Bachian, & qu'il étoit prisonnier dans le Fort de *Gammalamma*. Un article encore plus triste lui apprenoit que l'Amiral Wittert avoit été surpris aux Manilles par les Espagnols & tué dans le combat: qu'ayant été attaqué par douze Vaisseaux à la fois, il s'étoit long-tems défendu; mais que sa mort & celle d'un grand nombre de ses gens avoit livré son Vaisseau à l'ennemi; que deux autres Bâtimens de son escadre avoient eu le même sort; qu'à l'égard du reste, le yacht l'*Aigle* avoit sauté en l'air, & que le *Paon* & la chaloupe du *Delft* s'étoient sauvés, sans qu'on sçût néanmoins ce qu'ils étoient devenus (79). Ainsi la Compagnie avoit perdu, dans ce voyage, presque la moitié d'une des plus puissantes Flottes qu'elle eut encore fait partir pour les Indes, avec deux de ses plus braves Officiers, *Verhoeven* & *Wittert*. Mais les succès qui étoient reservés à la Flotte de Both firent bientôt oublier cette disgrace.

Caerden est pris pour la seconde fois par les Espagnols.

Défaite des Hollandois aux Manilles.

Retour de l'Auteur.

L'Auteur du Journal retourna heureusement dans sa patrie, avec trois autres Vaisseaux que le sien rencontra dans le cours de sa navigation, & qui arriverent, dit-il, très-richement chargés (80).

(78) Page 106. (79) Page 107. (80) Page 108.



VOYAGE

DE DEUX VAISSEAUX AU JAPON, *détachés de la Flotte de* VERHOEVEN.

ENTRE les Vaiſſeaux que l'infortuné Verhoeven avoit détachés de ſa Flotte, devant la riviere de Johor, il en avoit deſtiné deux, ſuivant ſes inſtructions, à tenter une entrepriſe que la Compagnie méditoit depuis long-tems, & qui avoit toujours été retardée par d'autres eſpérances. Le hazard, plutôt qu'aucune réſolution concertée, avoit conduit divers Hollandois aux Iſles du Japon. Ils y avoient pris une haute idée des richeſſes du pays; & le ſeul exemple des Portugais, qui y envoyoient régulierement des Vaiſſeaux de Macao, ſuffiſoit pour exciter leur émulation. Mais tant de calomnies, par leſquelles on s'étoit efforcé de les noircir dans toutes les Indes, leur faiſoient craindre les effets d'une injuſte prévention. Ils ſe perſuaderent du moins, que pour ſe préſenter dans les lieux où ils étoient mal connus, avec la confiance qui eſt néceſſaire pour le ſuccès du Commerce, ils devoient avoir preſſenti la diſpoſition qu'on auroit à les recevoir, & s'ouvrir, s'il étoit poſſible, une voie honorable par quelque Traité. Telles furent les vûes de Verhoeven (81).

Introduction.

Premieres tentatives des Hollandois pour le Commerce du Japon.

Les deux Vaiſſeaux qu'il avoit choiſis, pour les exécuter, ſe nommoit le *Lion* & le *Faiſceau de Fleches*. Ils partirent de Johor, le 17 de Mars 1609; & n'ayant point d'autre vûe que celle d'abreger leur navigation par la diligence, ils arriverent, le premier de Juillet, à la vûe d'une terre qu'ils prirent pour l'Iſle de Firando. Ils jetterent l'ancre dans un lieu où la ſonde leur fit trouver cinquante braſſes. Pluſieurs champans, qui vinrent à bord, leur apprirent qu'ils étoient dérivés à *Nangazaqui*, & leur montrerent Firando à l'Oueſt. On y mit le Cap, ſous la conduite de deux Lamaneurs Japonois, qui piloterent les deux Vaiſſeaux par le Détroit de Firando juſqu'à la rade. Une multitude d'habitans de tous les ordres fut attirée à bord par la nouveauté de ce ſpectacle. Le nombre, qui montoit à plus de deux cens, obligea les Hollandois de ſe tenir ſur leurs gardes. Cependant, n'ayant reçu que des témoignages de civilité, ils députerent à la Cour deux Commis, avec un Interprête, pour faire la propoſition d'un Traité de Commerce. Elle fut reçue favorablement. Le Gouverneur de Firando eut la curioſité de viſiter le yacht. Celui de Nangazaqui fit le même honneur aux deux Vaiſſeaux. Enfin les Commis ayant obtenu ce qu'ils demandoient au nom du Prince Maurice & de la Compagnie s'établirent à Firando, tandis que les deux Vaiſſeaux ſe hâterent de remettre à la voile, & de porter cette heureuſe nouvelle en Hollande. Ils étoient partis de Firando le 3 d'Octobre. Cinq ſemaines qu'ils prirent, pour ſe repoſer à Bantam, ne les empêcherent pas d'arriver au Texel le 20 de Juillet ſuivant.

Deux Vaiſſeaux vont ſonder les diſpoſitions des Japonois.

Succès de leur voyage.

(81) Leurs efforts juſqu'alors inutiles vers la Chine leur avoient fait négliger le Japon, quoiqu'ils euſſent déja cherché l'occaſion de faire prendre une bonne idée d'eux aux Japonois.

VOYAGE AU JAPON. 1610.

La Compagnie de Hollande envoie plusieurs Vaisseaux à Firando.

Les Directeurs sentirent de quelle importance il étoit de ne pas perdre un moment. Ils firent partir aussi-tôt plusieurs Vaisseaux, avec des instructions, qui contenoient les plus sages mesures pour établir un Commerce solide au Japon. Un yacht, nommé le *Braque*, fut le plus prompt ou le plus heureux dans sa course. Il mouilla l'ancre à Firando le premier de Juillet 1611, proche de la loge qu'on y avoit accordée aux Hollandois. C'est son Journal qu'on présente ici, & qui ne doit pas être sans agrément pour ceux qui en ont trouvé aux avantures d'Adams, Hollandois naturalisé au Japon, dont on a lu la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

1611.

Un yacht y arrive le premier.

L'ancien & le nouveau Gouverneur de l'Isle s'étant rendus sur le bord des Hollandois, y témoignerent une satisfaction extrême de leur retour. On leur fit présent de deux petits vases de pierre, pour lesquels ils marquerent beaucoup de goût, & d'un demi-fromage dont ils ne firent pas moins de cas. Ce désintéressement & cette simplicité n'étoient pas d'un mauvais augure. Mais les Commis s'étonnerent de trouver la cargaison du yacht fort petite, après les avis qu'ils avoient donnés à Patane d'envoyer des marchandises plus considérables, sur-tout en soies crues, qui étoient devenues fort cheres au Japon. Ils ne pouvoient comprendre qu'on eût fait la dépense du voyage, & qu'on eût gardé à Patane ce qu'il falloit apporter. Un si fâcheux mal-entendu leur fit rabbattre quelque chose de leurs espérances, & les obligea même de préparer des excuses pour se justifier à la Cour (82). Elles furent prises de la grandeur des impôts, qui n'avoit pas permis à la Compagnie d'envoyer une plus grosse cargaison, avant que les conditions du Commerce fussent réglées.

Les esperances des Hollandois sont mêlées de crainte.

Le 2 de Juillet, un Capitaine Japonois, nommé *Loisane*, vint apprendre aux Hollandois qu'ayant rencontré, aux Manilles, le *Paon*, un des Vaisseaux de l'Escadre de *Wittert* (83), il lui avoit donné avis des faveurs qu'on avoit accordées à sa Nation dans le Port de Firando. Il n'ignoroit pas le combat des Manilles, dont il attribuoit le mauvais succès au mépris que Wittert avoit fait de ses ennemis, & à la négligence où cette disposition l'avoit fait tomber. Cet Amiral s'étoit signalé néanmoins par sa valeur ; & la victoire avoit couté si cher aux Portugais, qu'ayant admiré la défense de leurs ennemis, ils se croyoient obligés de traiter assez bien les prisonniers (84). Un témoignage si avantageux étoit une bonne recommandation parmi les Japonois, qui sont naturellement braves & qui estiment cette qualité dans autrui.

Témoignage rendu à leur valeur.

Le même jour, un Agent du Gouverneur vint demander, aux Commis Hollandois, la liste des marchandises dont le yacht étoit chargé, pour l'envoyer à la Cour. Ils se défendirent de la donner, sous prétexte que n'ayant encore aucun traité avec l'Empereur ils ne devoient pas être assujettis à des usages qu'ils ignoroient ; mais au fond pour cacher la petitesse de leur cargaison & pour ne se pas laisser traiter autrement que les Portugais, qui avoient été dispensés de cette servitude. Ils sçavoient d'ailleurs qu'on ne leur faisoit cette demande que pour se mettre en droit de regler le prix des marchandises ;

Difficultés qu'ils ont à vaincre.

(82) Suite du Journal de Verhoeven, *ubi sup.* p. 110.

(83) Voyez la Relation du voyage de Verhoeven.

(84) Il y en avoit cent vingt-huit.

innovation tyrannique, qui n'étoit fondée sur aucune loi, & dont il étoit d'autant plus important de se garantir, qu'après s'y être une fois soumis il auroit été trop tard ensuite pour s'y opposer. Cependant la crainte de déplaire leur fit répondre en général, qu'ils avoient apporté des draps, du poivre, des dents d'éléphans, quelques étoffes de soie & du plomb. Elle leur fit ajouter aussi que dans un premier voyage, ils étoient moins venus pour exercer le Commerce, que pour remercier l'Empereur de la permission qu'il leur avoit accordée, & pour annoncer l'arrivée des Vaisseaux que la Compagnie devoit envoyer réguliérement. On ne laissa pas de renouveller plusieurs fois la même demande. Ils se retrancherent constamment dans leur premiere réponse; & ne parlant que du voyage qu'ils se proposoient de faire à la Cour, ils s'occuperent du soin de préparer leurs présens. C'étoit un autre sujet d'embarras. Quel moyen de faire des présens considerables avec une petite cargaison ? Cependant ils en comprenoient la nécessité, s'ils vouloient obtenir une pleine liberté pour le Commerce, sans aucune dépendance des Inspecteurs & des Gardes. Les Japonois mesurent leur estime pour les Etrangers sur la qualité des présens qu'ils leur voient faire à l'Empereur & aux Princes; d'où l'Auteur conclut qu'il ne faut envoyer au Japon que des Vaisseaux richement chargés, afin qu'ils puissent soutenir de grands frais. Cette dépense, ajoute-t-il, n'iroit pas trop loin si l'on avoit toujours quelque rareté à présenter, parce que l'Empereur fait moins d'attention à la valeur qu'à l'agrément de ce qui lui est offert; mais les Commis du yacht n'avoient acquis toutes ces lumiéres que depuis leur arrivée (85).

Présens nécessaires au Japon.

Ils prirent le parti d'écrire à Guillaume *Adamsz*, pour lui demander son conseil & son crédit. Cet Adamsz, qui avoit été Pilote d'un Vaisseau Hollandois jetté par divers hazards sur les côtes du Japon, s'étoit introduit à la Cour, où son esprit, son experience & sa droiture l'avoient mis dans le plus haut degré de faveur. En attendant sa réponse, les Hollandois s'attacherent à gagner l'affection du Gouverneur de Firando & de son frere, auxquels ils avoient déja reconnu de la disposition à les obliger. Ce fut par leur conseil qu'ils résolurent de visiter aussi, dans leur voyage à la Cour, le Prince héréditaire, qui faisoit sa résidence à *Jedo*, & qu'on croyoit d'autant plus proche du Trône que l'Empereur, qui étoit âgé de soixante-dix ans, pensoit à l'y placer par une résignation volontaire. Il lui avoit déja donné le Royaume de *Quando*, avec le titre de Roi. On leur conseilla de visiter encore *Federi-samma*, fils du dernier Empereur, que divers incidens avoient éloigné de la succession & qui résidoit au Château d'*Osaka*. On jugeoit qu'après la mort de l'Empereur ce Prince pourroit s'aider des intrigues de sa faction pour remonter sur le Trône. Les Espagnols ne l'avoient jamais oublié dans leurs visites (86).

Les Hollandois écrivent à Guillaume Adamsz.

Conseils qu'on leur donne.

Les Commis partirent de Firando le 17 de Juillet (87), avec un Interprête & un Gentilhomme Japonois que le Gouverneur leur donna pour guide. Ils se mirent dans la barque du Comptoir, qui étoit conduite par seize hommes, & accompagnée d'une autre barque que le Gouverneur envoyoit au

Ils partent pour la Cour. Détail de leur route.

(85) Pages 112 & suivantes.
(86) Pages 115.
(87) Pages 124 & suiv. Le détail de cette route mérite sans doute d'être conservé, par les raisons qu'on a souvent expliquées.

Voyage au Japon. 1611.

Port de *Nangoia*. Le lendemain au soir, ils jetterent le grapin sur la côte de l'Isle d'*Ainossima*, à vingt & une lieues de Nangoia. Le vent avoit été contraire, & ne cessa pas de l'être le 19. Cependant ils s'avancerent le matin jusqu'à la Ville d'*Assiou*, qui est à douze lieues d'Ainossima, sur un rivage de sable blanc, dans un pays montueux. Sur le midi, ils se trouverent devant la Ville de *Coockors*, qui est défendue par deux Châteaux. Le soir, ils s'arrêterent devant *Ximontchogui*, Ville de grandeur mediocre, qui a pour défense une petite Forteresse, & un Château situé sur une montagne. Le 20, ils entrerent dans le Port d'*Isacki*, qui offre deux Villages de trente ou quarante maisons. Le soir du 26, ils jetterent le grapin devant *Mianos*. Le 27, ils passerent devant *Cadmenexegui*, où ils découvrirent un Village de chaque côté; & la nuit ils se mirent sur le grapin à *Tsuoua*. Ils passerent celle du 30 à *Vesimado*, qui est à soixante lieues de Tsuoua. Le tems, qui fut fort gros le 31, ne leur permit qu'avec beaucoup de peine de gagner le Port de *Mouro*.

Ils changent de barque.

Le 3 d'Août ils passerent devant *Firmensi*, qui est à cinq lieues de Mouro. C'est une belle Ville, défendue par un bon Château. Ils s'arrêterent la nuit à *Tackessima*, qui est à quatre lieues de Firmensi, & le soir du 5 ils jetterent le grapin à *Fiongo*. Le 6, ils entrerent dans la riviere d'*Osaka*, & s'étant mis sur le grapin dans le fauxbourg qui se nomme *Aussima*, ils y louerent une petite barque pour les mener à *Fussigny*, où les grandes ne peuvent pénétrer. Ils traverserent Osaka, pour remonter la riviere, où il y avoit si peu d'eau que les rameurs étoient souvent obligés d'y descendre & d'aider de la main au mouvement de la barque. Osaka est une des principales Villes du Japon. Elle est défendue par un beau Château, où Federisamma faisoit son séjour. Ce Prince, alors âgé de dix-huit ans, n'étoit encore sorti qu'une fois de cette retraite. Les raisons qui l'avoient fait exclure de l'Empire n'empêchoient pas qu'il ne jouît d'un revenu considerable & qu'il ne possedât de grands trésors. Il avoit dans ses interêts une faction puissante, qui nourrissoit dans son cœur l'esperance de remonter sur le Trône, ou il étoit d'ailleurs appellé par l'affection du peuple (88).

Osako, grande Ville & séjour de Federisamma.

Fussigny & Meaco.

Le 7, les Hollandois passerent devant le Village de *Sergate*, & l'après-midi ils aborderent à Fussigny. De-là, comme on va par eau à *Soringau*, il fallut prendre des chevaux pour se rendre à *Meaco*, qui en est à quatre lieues. Cette Ville est fort grande. Le Commerce y est florissant & soutenu par diverses manufactures. Elle s'étend fort loin vers Fussigny, & Fussigny s'étendant aussi vers elle, il s'en faut peu que ces deux Villes ne se touchent. Dans les guerres les plus animées, Meaco est respectée des deux Partis. Elle demeure comme neutre, en faveur de son commerce, qui se fait à peu près comme dans les Villes de l'Europe (89).

Privilege singulier de Meaco.

Les Commis Hollandois ayant appris dans cette Ville que les Lettres de Firando n'avoient pas été rendues à Guillaume Adamsz, lui dépêcherent un Exprès, dans la crainte de le trouver absent lorsqu'ils arriveroient à la Cour. Ils furent informés aussi qu'on avoit vû passer depuis quatre jours, à Meaco, des Ambassadeurs Portugais, qui avoient abordé à *Satsuma* dans un petit

Arrivée & faste d'une Ambassade Portugaise.

(88) Page 125. (89) *Ibid.* & p. 126.

Vaiſſeau; qu'ils avoient apporté de précieuſes marchandiſes & des préſens conſiderables, dans la vûe d'obtenir le payement d'une caraque qu'on leur avoit brûlée à Nangazaqui; qu'ils étoient accompagnés d'un grand nombre de trompettes, de tambours & d'inſtrumens de muſique, & qu'ils marchoient avec une pompe extraordinaire au ſon de leurs Inſtrumens, & tant de magnificence dans leurs équipages, que leurs domeſtiques, juſqu'aux Négres, étoient vêtus de velours d'une même couleur. *Itakaria-Froimandonne*, Gouverneur de Meaco, à qui ils avoient fait de riches préſens, leur avoit fait donner quarante-huit chevaux, qu'ils avoient équipés à leurs propres frais (90).

I Voyage au Japon. 1611.

Officiers Japonois fort déſintereſſés.

Le Gouverneur ne traita pas les Hollandois (91) avec moins de bonté. Non-ſeulement il leur accorda des chevaux, un paſſeport muni du ſceau impérial & des lettres de recommandation au Préſident du Conſeil, mais il refuſa leurs préſens, parce qu'il n'étoit pas accoutumé, leur dit-il, à rien prendre des Etrangers; & lorſqu'ils le preſſerent avec beaucoup d'inſtances; il leur déclara qu'il étoit réſolu de ne rien accepter pour cette fois, mais que s'il leur reſtoit quelque choſe au retour, il leur permettroit de penſer à lui. Ils partirent, charmés de ce déſintéreſſement, pour ſe rendre à *Cauſate*, qui eſt à ſept lieues de Meaco. Le lendemain ils dînerent à *Sutſifamme*, d'où ils allerent paſſer la nuit à *Sequinoſo*. Le 12, ayant dîné à *Jacats*, ils s'y mirent dans une barque pour traverſer un petit golfe. Le ſoir, ils arriverent à *Narmi*, qui eſt à dix-neuf lieues de Sequinoſo.

Le 13 ils remonterent à cheval, pour aller dîner à *Okoſaki* & coucher à *Juſſindai*, qui eſt à quatorze lieues de Narmi; par une ſi grande chaleur, qu'un homme de leur cortege en mourut ſubitement. Ils dînerent à *Ancrai*, d'où traverſant un petit golfe ils allerent paſſer la nuit à *Fouqueres*, qui eſt à treize lieues & demie de Juſſindai. Le 16 ils dînerent à *Futſigeda*, & de-là s'étant rendus à *Merico*, ils y trouverent Guillaume Adamſz, qui venoit au-devant d'eux. Le ſoir ils ſe rendirent enſemble à *Soringau* (92), où Adamſz alla trouver le *Coſequidonne*, c'eſt-à-dire, le Préſident du Conſeil, & l'*Ikoto-ſionſabrondonne*, pour leur donner avis de l'arrivée de ſes compatriotes & les prier de leur faire obtenir une prompte audience. Ils promirent de s'y employer avec zéle; & leur promeſſe fut confirmée par un Gentilhomme, qu'ils envoyerent aux Commis pour leur faire un compliment fort civil.

Les Hollandois rencontrent Adamſz & arrivent à Soringau.

Cependant ils ſe préſenterent pluſieurs fois au Palais, ſans obtenir la faveur d'y être introduits. L'Empereur étoit occupé à faire examiner les comptes de ſon Tréſorier général, & ce ſoin demandoit néceſſairement ſa préſence. Ils apprirent, dans l'intervalle, que l'Ambaſſadeur Portugais étoit peu ſatisfait de ſa négociation. Les préſens qu'il avoit offerts à l'Empereur conſiſtoient en dix pieces de drap d'or, cent Catis de la plus belle ſoie, une coupe d'or travaillée avec beaucoup d'art, une montre d'or & d'autres bijoux précieux. Ils avoient été acceptés, mais d'une maniere peu obligeante, quoique l'Ambaſſadeur n'eût rien épargné pour donner une haute idée de la puiſſance de ſes Maîtres. Il avoit paru à la Cour, avec une groſſe ſuite de Portugais, qui portoient au col des chaînes d'or, & tous ſes Négres étoient ri-

Les Ambaſſadeurs Portugais & Caſtillans ſont mal reçus.

(90) Page 117.

(91) Les deux Commis ſe nommoient Jaques *Specx* & Pierre *Regertz*.

(92) Réſidence de la Cour impériale.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

chement vétus. Mais l'Empereur avoit mal reçu ses justifications (93). Il étoit arrivé vers le même tems un Ambassadeur du Viceroi Espagnol du Mexique, qui ne remporta pas plus de satisfaction de son audience. Il venoit remercier l'Empereur du secours qu'il avoit donné à Dom *Rodrigo de Buera*, qui avoit été Gouverneur des Manilles, & qui avoit échoué sur la côte du Japon en allant à la nouvelle Espagne. Les présens de cet Ambassadeur étoient somptueux; mais ses démarches furent si hautaines & si peu mesurées qu'elles déplurent à la Cour (94). Il étoit allé saluer le Prince de Jedo, avant que d'avoir vû l'Empereur. Ensuite, étant entré à Soringau avec quarante Mousquetaires, enseignes déployées, il avoit fait sonner ses Trompettes dans toutes les rues de son passage, & cette vaine affectation avoit été accompagnée de plusieurs décharges de mousqueterie. Lorsqu'il fut introduit à l'Audience, il fit quatre demandes à l'Empereur; 1°. qu'il fût permis aux Castillans de construire, dans les Isles du Japon, autant de Vaisseaux qu'ils en souhaiteroient; 2°. qu'ils eussent la liberté de faire reconnoître, par leurs Pilotes, toutes les côtes & tous les Ports du Japon; 3°. que l'Empereur défendît le commerce aux Hollandois dans tous les pays de son obéissance, & qu'il trouvât bon que le Roi d'Espagne envoyât des Vaisseaux de guerre au Japon, pour détruire & brûler ceux de la Compagnie Hollandoise; 4°. que les Vaisseaux Espagnols ne fussent pas sujets aux visites des Inspecteurs, ni gênés dans la vente de leurs marchandises. Ces propositions avoient d'abord été données par écrit, & l'on avoit commencé par avertir l'Ambassadeur que l'usage du pays ne permettoit pas de paroître devant l'Empereur avec des armes. Cet avis ne l'avoit pas empêché de se présenter devant le Palais, avec l'enseigne de son Maître & avec ses soldats; mais il fut introduit seul au Palais. Les présens du Viceroi du Mexique étoient une selle de cheval brodée d'or, un beau harnois de guerre, quelques précieux médicamens & d'autres raretés. On lui répondit, qu'il lui étoit permis de bâtir des Vaisseaux & de choisir le lieu qui lui paroîtroit le plus convenable à ce travail; qu'il lui étoit permis de reconnoître les côtes du Japon, & qu'on lui fourniroit même des barques s'il en avoit besoin; que les pays de Sa Majesté Imperial étoient ouverts à tous les Etrangers; & que n'ayant aucune raison d'en exclure les Hollandois, il vouloit les laisser jouir d'un privilége qu'il accordoit à toutes les Nations; que si les Princes de l'Europe avoient la guerre ensemble, Sa Majesté ne prenoit aucune part à leurs démêlés; enfin que tous les Marchands qui viendroient trafiquer au Japon, n'y avoient pas d'autre tribunal à redouter que celui de la raison & de l'équité (95). Adamsz étoit près de l'Empereur à cette audience. L'Ambassadeur raconta la mort tragique du Roi de France. Il parla aussi de la tréve qui avoit été conclue entre le Roi d'Espagne & les Etats-Généraux; mais il assura qu'elle n'avoit pas encore été publiée en Espagne, & qu'il ignoroit si elle regardoit les Indes & l'Est du Cap de Bonne-Espérance. Adamsz trouva dans ce discours une affectation maligne, qui lui fit craindre quelque dessein caché contre les Hollandois. Il lui parut impossible que l'Ambassadeur ignorât ce qui étoit connu depuis long-tems dans toute l'Europe; & dans les soup-

Fierté des Castillans.

Leurs demandes.

Réponses de l'Empereur.

Pourquoi les Hollandois se croient menacés de quelque danger.

(93) Pages 129 & suivantes.
(94) Pages 132 & suiv.
(95) Page 132 & 133.

çons, dont il ne put se défendre, il soutint non-seulement que la treve avoit été publiée en Espagne, mais que l'Ambassadeur en étoit informé. En effet la preuve en étoit claire, puisque les Portugais, dans leurs dernieres hostilités, avoient allegué, pour excuse, (96) que la treve n'ayant été publiée qu'en Europe, elle ne devoit rien changer aux affaires des Indes.

Adamsz les justifie.

Le *Sionsabrondonne*, ou le Trésorier général de l'Empire, ne déguisa point aux Hollandois les fâcheuses impressions, que leurs ennemis avoient données de leur caractere & de leurs desseins. Il leur dit qu'on ne les croyoit attirés au Japon, que par l'espérance de faire des prises sur les Espagnols & sur les Portugais ; que cette opinion se trouvoit confirmée par le peu de marchandises qu'ils avoient apportées, & que le fond de leur Commerce consistoit apparemment dans les dépouilles de leurs ennemis. Adamsz prit ardemment leur défense. Il assura le Trésorier général qu'on reconnoîtroit bientôt au Japon la droiture & la probité des Hollandois; que c'étoit par ces deux qualités que leur réputation étoit établie dans tous les lieux où ils avoient étendu leur Commerce, & que loin de chercher l'occasion d'enlever les Vaisseaux Castillans ou Portugais, ils étoient désarmés par une treve de douze ans, qui leur interdisoit toutes sortes d'hostilités & d'insultes. Il expliqua les raisons qui les avoient fait arriver avec une cargaison si médiocre. C'étoit l'empressement de venir recueillir le précieux fruit des bontés de l'Empereur, & de lui voir confirmer ses promesses par un Traité. Le Vaisseau qui étoit au Port de Firando ne devoit passer que pour un simple avant-coureur, qui annonçoit l'arrivée de quantité d'autres bâtimens & de toutes sortes de marchandises. Cette explication, dans la bouche d'un homme aussi considéré qu'Adamsz, produisit d'excellens effets (97). Le Cosequidonne, à qui les Hollandois rendirent une visite, les traita fort civilement. Ils lui présenterent huit aunes de drap rouge cramoisi, une piece de satin, semé de petites roses, une piece de damas, une piece de drap d'or, trois tapis de Nuremberg, une carabine & cent billes d'acier. Lorsqu'il eut jetté les yeux sur ce présent, il le fit éloigner aussi-tôt. Vous avez eu, leur dit-il, beaucoup de peine à transporter ces effets, & je vous assure qu'ils me sont inutiles (98). Ensuite, leur ayant appris que la nouvelle de leur arrivée avoit été fort agréable à l'Empereur, il leur demanda quelles propositions ils avoient à faire à la Cour. Un des Commis lui déclara naturellement qu'ils vouloient supplier Sa Majesté Imperiale, d'accorder aux Vaisseaux de leur Nation, des Patentes, à la faveur desquelles ils pussent négocier librement au Japon, décharger leurs marchandises, les mettre en dépôt dans des magasins, les faire voir & les vendre, sans être troublés par des Inspecteurs & des Gardes; en reservant néanmoins pour Sa Majesté toutes les curiosités qui pourroient lui plaire, jusqu'à ce qu'elle eut daigné faire son choix (99). Le Cosequidonne approuva toutes ces demandes. Il promit de s'intéresser au succès, & de faire préparer les dépêches des Hollandois pour leur retour de Jedo, où Sa Majesté trouvoit bon qu'ils allassent visiter le Prince son fils, comme Adamsz lui en avoit fait l'ouverture. Il leur dit qu'on leur fourniroit pour ce voyage des chevaux, des barques & des guides. Ensuite, après les avoir entretenus quelque tems sur les affaires des Provinces-Unies, il leur promit de les

Demandes que les Hollandois veulent faire à la Cour.

(96) Page 134.
(97) Pages 136 & précédentes.
(98) Page 137.
(99) *Ibid.* & p. 138.

Voyage au Japon. 1611.

Grand Officier désintéressé.

présenter le même jour à l'Empereur. Lorsqu'ils eurent pris congé de lui, il les reconduisit jusqu'au delà de sa porte. Mais ayant retenu Adamsz, il lui ordonna d'envoyer reprendre leurs présens. Vous auriez dû les avertir, lui dit-il, de ne me les pas offrir. Vous sçavez que mon usage n'est pas d'en recevoir. Je n'en serai pas moins disposé à leur accorder ma protection, quoique ce ne soit point par cette voie qu'on doive y prétendre. Adamsz lui représenta que ce qu'on lui avoit offert étoit de peu d'importance & ne meritoit pas le nom de présent. Il le supplia de le garder, pour l'honneur de la Nation Hollandoise, & pour marquer du moins qu'il ne se tenoit pas offensé de la hardiesse qu'on avoit eue de l'offrir. Le Cosequidonne parut délibérer un moment. Ensuite, il déclara que pour donner aux Hollandois une véritable marque de son amitié, il vouloit bien renoncer une fois à ses principes; & les ayant fait rappeller, il leur repeta cette déclaration dans les mêmes termes (1). On ne s'est étendu sur ces circonstances que pour entrer dans l'idée de l'Auteur du Journal, qui les fait regarder comme une distinction extraordinaire en faveur de sa Nation. Elle surprit autant les Japonois, dit-il, qu'elle chagrina les Castillans & les Portugais, de qui le Cosequidonne n'avoit jamais voulu rien accepter, quoique tous les ans ils lui apportassent des présens considérables; & les Commis en tirerent un augure favorable pour leur établissement au Japon (2).

Ce qu'il fait en faveur des Hollandois.

Présens qu'ils offrent à l'Empereur.

Vers midi, ils furent appellés à l'Audience Impériale, où ils porterent aussi leurs présens. Chaque espece fut placée, suivant l'usage de cette Cour, sur une table particuliere. C'étoit une demie piece de drap rouge cramoisi, une demie piece de drap écarlate, une piece de karsaie cramoisi, trois de velours noir uni, trois de camelot lustré, deux de satin broché d'or, trois de damas, cinq tapis de Nuremberg, dix flacons de verre, deux cens caris de plomb, deux fusils de huit pieds de long, deux carabines, cinq dents d'éléphant & deux cens billes d'acier (3).

Ce Prince leur fait diverses questions.

Lorsque les Hollandois eurent salué l'Empereur, ce Monarque leur demanda combien ils avoient de soldats aux Moluques; s'ils trafiquoient à Borneo; s'il étoit vrai que le meilleur camphre vînt de cette Isle & comment il venoit; où croissent le meilleur *Aquila* & le meilleur *Calamba*; quels bois odoriferans les Hollandois avoient dans leurs pays & quels étoient ceux qu'ils estimoient le plus? Ils repondirent à toutes ces questions, par la bouche de leur Interprête. Aussi-tôt qu'ils eurent pris congé, le Cosequidonne & le Sionsabrondonne les reconduisirent hors de la salle, en les félicitant du bonheur qu'ils avoient eû de recevoir une audience si favorable. Ils leur dirent qu'euxmêmes ils en étoient surpris; que l'usage de Sa Majesté n'étoit pas de se rendre si familiere; qu'elle ne faisoit pas même cette grace aux plus grands Seigneurs de l'Empire, qui lui apportoient des présens de la valeur de dix, de vingt & de trente mille ducats, & qu'elle n'avoit pas dit un seul mot aux Ambassadeurs d'Espagne & de Portugal (4). Adamsz, qui fut rappellé dans l'appartement Impérial, leur raconta que l'Empereur ayant consideré curieusement les draps, les camelots, les velours & les fusils l'un après l'autre, lui

(1) Page 139.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibid.*
(4) Page 140.

avoit dit : » Lorsqu'il nous viendra des Vaisseaux Hollandois, apporteront-» ils de belles marchandises & beaucoup de curiosités « ? Adamsz avoit répondu, qu'il pouvoit assurer Sa Majesté qu'on lui apporteroit quantité de belles choses. » Oui, oui, avoit répliqué ce Monarque, je vois bien que » les Hollandois sont passés maîtres dans les manufactures comme dans le » métier des armes (5).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Opinion qu'il a d'eux.

Les Commis, ayant fait écrire leurs propositions en Japonois, les remirent entre les mains du Cosequidonne, qui leur promit d'en tenir l'expédition prête pour leur retour. Le 18, on leur apporta un passeport pour dix chevaux, avec des lettres de recommandation pour le Prince héréditaire, auquel ils alloient faire leur cour à Jedo. Ils partirent le lendemain de *Soringau*, d'où ils se rendirent le soir à *Tesseri*. Le 20, ils arriverent à *Missima*, qui est à douze lieues de Tesseri. Le 21, ils dînerent à *Woudebro*; & traversant une montagne, nommée *Facu-tamme*, où l'on monte & l'on descend pendant quatre lieues, par des passages fort difficiles, ils allerent passer la nuit à *Futsisawa*, qui est à seize lieues de Missima. Le 22, ils déjeunerent à *Toska*, qui est à deux lieues de Futsisawa; & vers le soir ils arriverent à Jedo, qui est à dix lieues de Toska (6).

Ils partent pour Jedo.

Adamsz, aussi favorisé dans cette Cour que dans celle de Soringau, leur donna pour logement une maison qui lui appartenoit, & se chargea de donner avis de leur arrivée au *Sadadonne*, Président du Conseil du Prince & pere du Cosequidonne. Ce Seigneur lui répondit d'un accueil favorable pour ses compatriotes, parce que le Prince ayant été informé, deux ans auparavant, qu'on avoit vû au Japon quelques Vaisseaux Hollandois, n'avoit pas cessé de témoigner depuis, qu'il souhaitoit beaucoup de voir quelques gens de cette Nation. Un Officier Japonois du Président reçut ordre d'accompagner Adamsz à son retour, pour aller faire des complimens aux Commis, de la part de son Maître (7).

Comment ils y sont reçus du Sadadonne.

Le lendemain, ils allerent le remercier de cette faveur & lui présenter cinq aunes de drap rouge-cramoisi, deux pieces de camelot noir à gros grains, & une de camelot croisé de la même couleur; une piece de damas noir; cinq pieces d'armoisin blanc; trois flacons de verre & une carabine. Leur présent fut accepté; mais le Sadadonne leur déclara, qu'en leur donnant ce témoignage d'amitié il s'écartoit de son usage, pour leur inspirer toute la confiance qu'il desiroit d'eux. Il ajouta que tout incommodé qu'il étoit, il alloit monter au Château pour les faire expédier; & qu'ayant averti le Prince, dès le soir précédent, il les assuroit de l'impatience qu'on avoit de les voir. Cependant il leur fit passer plus d'une demie-heure à s'entretenir avec lui de l'état de l'Europe & des affaires de leur pays. Il s'informa de la cause de la guerre qui avoit duré si long-tems entre l'Espagne & la Hollande, & des négociations par lesquelles on étoit parvenu à la conclusion d'une treve. Les Hollandois ne lui déguisant pas la petitesse de leur pays, il témoigna beaucoup d'étonnement, qu'un Etat si foible eût résisté avec tant de constance aux forces d'un si puissant Roi (8). Ensuite il leur fit servir une collation de fruits. Le grand âge de ce Seigneur & ses incommodités ne l'empêcherent pas de les

Présens qu'ils lui font.

(5) *Ibid.* & p. 141.
(6) Pages 141 & 142.
(7) Page 142.
(8) Page 143.

VOYAGE AU JAPQN. 1611.

reconduire jusques dans sa cour, en leur promettant de les faire avertir l'après-midi, pour se rendre avec eux au Palais.

Présens offerts au Prince.

Ils furent appellés vers deux heures & conduits à l'audience du Prince. Les présens qu'ils lui offrirent étoient une demie-piece de drap rouge-cramoisi, une piece de karsaie de même couleur ; quinze aunes de velours cizelé à fond verd & à fleurs noires ; neuf aunes & demie du même velours, à fond rouge & à fleurs noires ; une piece de damas ; une piece de drap d'or ; cinq tapis de Nuremberg ; une piece de camelot croisé ; trois dents d'éléphant ; cent billes d'acier ; un fusil à méche ; deux carabines & cinq cens catis de plomb (9). Ils reçurent du Prince un accueil gracieux, & des remercîmens du voyage qu'ils avoient entrepris pour le voir ; mais beaucoup moins d'explication que le Sadadonne ne leur en avoit fait esperer. Lorsqu'ils lui demanderent sa protection, suivant les ordres qu'ils feignirent d'avoir reçus de leurs Maîtres, il se contenta de répondre par un signe de tête, après lequel il les congédia. Mais l'Officier du Sadadonne les promena dans toutes les parties du Palais, & le Prince leur fit donner des chevaux & des barques pour retourner à Soringau (10). Adamsz en fit leurs remercîmens. Cette faveur étoit assez commune. Cependant l'Auteur du Journal, toujours sensible aux moindres apparences de distinction, ne manque pas de faire observer que l'Ambassadeur Espagnol avoit passé trois jours à Jedo avant que d'obtenir audience, quoiqu'il fût arrivé dans un équipage magnifique & qu'il apportât de riches présens. Les Hollandois en firent à divers Seigneurs de cette Cour ; mais toujours en draps & en bouteilles de verre. Le Prince leur envoya aussi les siens, qui n'étoient pas plus magnifiques. L'Auteur ajoute, pour s'en consoler, qu'ils furent apportés par un des principaux Seigneurs de la Cour, & qu'on pria les Commis de s'arrêter moins à la valeur du présent, qu'à l'affection avec laquelle il étoit fait & au plaisir qu'on avoit reçu de leur visite. Ils eurent néanmoins l'honneur de dîner chez un frere du jeune Gouverneur de Firando, un des premiers Gentilshommes de la chambre du Prince, à qui ils prodiguerent encore leur drap & leurs bouteilles (11).

Ils en reçoivent de fort modiques.

Ils retournent à la Cour par le Port de Wormgau.

Leur dessein étoit de retourner à la Cour Imperiale par le Port de *Wormgau*, qui est à dix-huit lieues de Jedo. On ne leur refusa point une galere pour ce voyage. Ils partirent le 25 d'Août, & dès le soir ils arriverent à Wormgau, où Adamsz possedoit une maison, comme à Jedo. Ils trouverent, dans ce Port, le Vaisseau de la Nouvelle-Espagne & l'Ambassadeur Espagnol, qui leur fit faire des complimens fort civils, auxquels ils s'efforcerent de répondre avec la même politesse. Deux Flamands, qui étoient à la suite de cette Ambassade, leur en apprirent le motif & le succès. Le véritable but des Espagnols étoit, premiérement, de ramener quelques Japonois qui s'étoient rendus l'année d'auparavant dans la Nouvelle-Espagne, avec Dom *Rodrigo de Buera*, & qui y avoient été reçus avec tant de magnificence, qu'outre les frais de l'Ambassade, il en avoit coûté plus de cinquante mille réales de huit au Roi d'Espagne. L'Ambassadeur n'étoit pas chargé, par ses instructions, de s'expliquer sur les Hollandois, comme il avoit fait à la Cour (12). Ses Officiers

Ce qu'ils y apprennent touchant les Espagnols.

(9) *Ibidem.*
(10) Page 144.
(11) Page 145.

(12) Cet article fait honneur à la bonne foi de l'Auteur du Journal.

lui avoient même reproché de s'être emporté au-delà des bornes, & l'avoient menacé de le contredire formellement par une protestation; mais il les avoit arrêtés, en leur déclarant qu'il prenoit sur lui tout le mal qui en pouvoit arriver. Sa commission se bornoit à remettre les Japonois dans leur patrie, & à obtenir deux permissions de la Cour : l'une, de visiter tous les Ports du Japon, parce que les Espagnols, qui les connoissoient fort mal, y avoient perdu plusieurs Vaisseaux richement chargés; l'autre, de construire des Vaisseaux, parce qu'avec beaucoup plus de peine & de dépense on les faisoit moins bons aux Manilles & dans la Nouvelle Espagne que dans les chantiers du Japon, où le bois étoit meilleur, les autres matériaux plus communs & les ouvriers en plus grand nombre (13). On a vû quelle avoit été la réponse de la Cour à ces deux demandes.

Fondement de la défiance qu'ils conçoivent d'eux.

Les Hollandois apprirent encore, des deux Flamands, qu'on avoit découvert la Nouvelle-Guinée & la Côte de la Nouvelle-Espagne. Mais ils assurerent, comme l'Ambassadeur, qu'à leur départ des Ports Espagnols on n'y avoit point encore reçu la nouvelle de la treve; ou que si elle y étoit arrivée, on la tenoit secrete. Ils s'étonnoient eux-mêmes que les Hollandois en fussent informés, parce que le même Vaisseau Espagnol qui étoit au Japon avoit amené plusieurs personnes qui avoient appris la mort du Roi Henri, par des lettres de France écrites à San-Lucar & à Seville. Cependant la mort de ce Monarque étoit posterieure à la publication de la treve en Europe, d'où les Hollandois conclurent hardiment qu'il y avoit quelque dessein caché sous la dissimulation des Espagnols, & qu'apparemment ils avoient embarqué des troupes sur les Vaisseaux qui alloient de la Nouvelle-Espagne aux Manilles, pour les faire passer de-là aux Moluques & tenter de s'y rétablir avant que la treve fût publiée aux Indes (14). Cette conjecture paroissant tirer une nouvelle force de son importance, les Hollandois y trouverent une raison de presser la conclusion de leurs affaires, pour hâter leur départ. L'Ambassadeur Espagnol les envoya prier plusieurs fois d'aller se réjouir chez lui, & de leur côté ils lui firent proposer de leur accorder chez eux le même honneur. Mais personne ne voulant hazarder la premiere visite, ces civilités demeurerent sans effet.

Leur fierté mutuelle.

Le 27, jour auquel les Commis avoient reglé leur départ de Wormgau, ils allerent passer la nuit à *Oxso*, après avoir dîné à *Capacure*. Le 28, ils firent dix-sept lieues, pour arriver le soir à *Insuwarra*. Le 29, étant montés à cheval avant le jour, ils rentrerent à midi dans Soringau.

Les Hollandois reçoivent les lettres patentes de l'Empereur.

Ce qui manque à leurs desirs.

Deux jours après leur arrivée, Adamsz leur apporta les Patentes de l'Empereur, sur lesquelles la liberté du Commerce devoit être établie. Ils s'empresserent de les faire traduire; mais ils n'y trouverent pas la clause qu'ils avoient particuliérement desirée, c'est-à-dire, celle qui devoit les exempter de la visite des Inspecteurs & des Gardes. C'étoit néanmoins le principal objet de leur voyage, & le but même auquel ils tendoient uniquement. Une omission de cette nature leur causa d'autant plus de chagrin qu'ils ne purent en pénétrer le motif, & qu'appréhendant d'ailleurs tout ce qui auroit été capable de les retarder, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir renouveller leurs demandes. Cependant, après quantité de réflexions, ils ne purent

(13) Page 147.

(14) Page 149.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

se déterminer à partir, sans avoir tout tenté pour le succès d'une affaire qui leur avoit fait entreprendre un voyage si pénible, & dont la Compagnie s'étoit reposée sur leur prudence & sur leur capacité (15). La Patente Impériale étoit conçue dans ces termes (16) : » Nous ordonnons & commandons, par » ces Présentes, très-expressément à tous & chacun de ceux qui sont sous notre » domination, de n'inquiéter en aucune maniere, ni donner aucun empê- » chement aux Vaisseaux Hollandois qui viendront dans nos pays du Japon, » en quelque lieu ou quelque Port que ce puisse être ; mais au contraire, de » les traiter favorablement & de les assister en tout ce qu'ils pourront de- » mander ; défendant à tous nos Sujets d'en user avec eux autrement que » comme avec des amis ; de quoi Nous leur avons donné notre parole & » notre promesse. Datté (suivant le style du Japon) l'an 1611, le vingt- » cinquiéme jour du septiéme mois, qui étoit, suivant notre style, le 30 » d'Août.

Leurs représentations au Cosequidonne.

Dans la premiere visite que les Commis rendirent au Cosequidonne, pour le remercier de sa diligence à leur procurer l'expédition, ils lui représenterent tristement ce qui manquoit à la faveur qu'on leur avoit accordée. Ce Seigneur leur répondit qu'ils devoient être tranquilles sur cet article & que personne n'entreprendroit de les chagriner. Mais sa bonté même semblant les autoriser à s'expliquer avec confiance, ils le supplierent, s'il jugeoit qu'il y eût trop de difficulté à renouveller leur demande devant l'Empereur, de leur donner un acte de sa main, avec lequel ils partiroient contens. Il les assura que cette précaution n'étoit pas nécessaire, & que s'il naissoit quelqu'obstacle il suffiroit d'en informer Adamsz, qui étoit estimé de Sa Majesté Impériale & qui leur feroit obtenir une prompte satisfaction. On auroit peine à représenter l'embarras des Commis, qui se trouvoient partagés entre la crainte d'offenser le Président par leur opiniâtreté, & celle de trahir également leur honneur & les interêts de la Compagnie. Ils s'épuiserent en remercîmens. Ils assurerent le Consequidonne qu'ils se reposoient parfaitement sur sa parole ; mais ils ajouterent néanmoins qu'un point de cette nature leur causeroit un tort extrême, parce qu'il empêcheroit leurs Vaisseaux de partir dans la saison convenable, & que s'ils manquoient de partir entre le huit & le neuviéme mois, ils seroient obligés d'en passer cinq ou six à Patane. La douceur extraordinaire du Président lui fit écouter favorablement toutes ces instances. Il leur dit enfin, que puisqu'ils attachoient tant d'importance à leur demande, & que d'un autre côté cette affaire ne pouvoit être terminée sur le champ, ils pouvoient satisfaire l'empressement qu'ils avoient de retourner à Firando, & laisser leurs interêts entre les mains d'Adamsz. Il leur promit tout son zéle ; & les congédiant du même air de bonté, il leur dit qu'avec un peu de patience il ne doutoit pas du succès (17).

Leurs instances & réponses de ce Seigneur.

Ils s'opiniâtrent à le presser.

Mais dans l'ardeur dont les Hollandois étoient animés, la patience leur parut la plus difficile de toutes les vertus. Ils dresserent le même jour un Mémoire qui contenoit leur demande, & les raisons sur lesquelles ils croyoient pouvoir l'appuyer. Ils le firent traduire en Japonois. Ils le signerent, & dès

(15) Page 152.
(16) Page 153.

(17) *Ibid.* & p. 154. Le Journal ne nomme que Specx dans cette épineuse négociation.

le soir ils conjurerent Adamsz de le porter au Cosequidonne. Ce Seigneur ne refusa pas de le lire; mais s'excusant sur les affaires qui occupoient la Cour & sur la crainte que ce Mémoire ne fût présenté à contre-tems, il le remit entre les mains d'Adamsz. Cependant l'excellence de son caractere prévalut. Après quelqu'incertitude, il dit à Adamsz de se rendre le lendemain au Palais & d'observer lui-même quelqu'occasion favorable. » Je me trouverai, ajouta-t-il, fort près de Sa Majesté, & j'engagerai le Sionsabrondonne » à s'y trouver aussi. Si vous prenez ce moment pour présenter la requête, » nous vous seconderons de tout notre crédit, & je ne désespere pas d'une » réponse favorable «. Adamsz ne manqua point de suivre ce conseil. L'Empereur se trouva si bien disposé, qu'après s'être fait lire le Mémoire, non-seulement il accorda tout ce qui lui étoit démandé, mais il ordonna qu'à l'heure même on en dressât l'acte, qu'il signa, & qu'il fit sceller sur le champ avec toutes les formalités établies. Il fut remis aux Hollandois par Adamsz, à qui l'Empereur avoit donné ordre de leur dire, qu'ils ne trouveroient de difficulté pour leurs affaires en aucun lieu; qu'ils étoient libres de partir; que leurs Vaisseaux seroient vûs avec beaucoup de satisfaction, & qu'Adamsz pouvoit les accompagner jusqu'à Firando. Les Japonois furent surpris eux-mêmes de leur voir obtenir ce qui venoit d'être refusé aux Espagnols & aux Portugais (18). L'Auteur du Journal reconnoît que le Cosequidonne & le Sionsabrondonne les avoient ardemment servis (19).

Voyage au Japon. 1611.

Il cede à leur ardeur.

L'Empereur leur accorde tout ce qu'ils demandent.

Ils partirent de Soringau le 3 de Septembre, avec la joie de remporter tous les avantages qu'ils avoient pû désirer pour leurs Maîtres. Adamsz leur fit prendre leur route par Ursimado, qui est à sept lieues de Soringau. Le lendemain ils dinerent à *Haquinguawa*, d'où ils allerent coucher à *Arrai* par la riviere de *Senegouwo*, sur laquelle ils firent quatorze lieues. Le 5, étant partis à minuit, ils allerent diner à *Futsiwa*, grande Ville, au milieu de laquelle se présente un gros Château, & passer la nuit à *Naoting*. Cette journée fut de dix-huit lieues & demie, dans un pays bien cultivé & couvert de beaux arbres. Le 6, ils déjeûnerent à deux lieues de Nating, dans une Ville nommée *Astanamin*, de grandeur médiocre, mais célébre par un grand Commerce de bois. Les Marchands y ont, près de leurs maisons, des cours, des magasins & des appentis comme en Hollande. Ensuite Adamsz leur fit traverser de-là un petit golfe d'environ sept lieues, pour se rendre à *Kuwano*, qui est une grande Ville défendue par un beau Château, d'où passant par Domuda ils allerent coucher à *Camitamme*, après une journée de dix-sept lieues. Le 7 ils dinerent à Stutsisamme & coucherent à Thibes, qui est à douze lieues de Camitamme. Le jour suivant, ils reglerent entr'eux que Specx, Adamsz & le Gentilhomme que le Gouverneur de Firando leur avoit donné pour guides passeroient à Meaco, pour rendre les lettres du Cosequidonne à Itakura Froimendonne, & remercier ce Gouverneur des recommandations qu'il leur avoit données pour la Cour. D'ailleurs ils vouloient lui offrir encore une fois le présent qu'il avoit refusé. Ainsi s'étant séparé à *Woots*, où ils avoient diné, *Segersz* & Jean *Cousins* prirent la route de *Futsuni* avec le bagage, tandis que les autres se rendirent le soir à Meaco (20). Specx & Adamsz firent

Leur retour à Firando, & détail de leur route:

Une partie d'entr'eux passe par Meaco;

(18) Page 155.

(19) *Ibidem*

(20) Il paroît ici que l'Auteur du Journal est Jâques Specx; car après cette séparation il continue de parler en son nom.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

aussi-tôt donner avis de leur arrivée aux gens de Froimendonne; mais ce Seigneur étant occupé ce jour-là d'un festin, ils ne se rendirent au Château que le lendemain. Leurs présens furent acceptés, à la pressante sollicitation d'Adamsz. Froimendonne apprit avec étonnement les faveurs extraordinaires qu'ils avoient obtenus à la Cour, & leur offrit toutes sortes de commodités pour achever leur voyage. Ils prirent à Meaco quelques ouvrages de vernis, qu'ils avoient commandés en passant par cette Ville (21).

Ils y prennent des ouvrages de vernis.

Le 10, ils se remirent en chemin pour aller dîner à *Tuffoni*, où s'étant embarqués sur la riviere, ils descendirent le reste du jour & toute la nuit vers *Osaka*. Ils arriverent le matin au Fauxbourg de Kussima. Delà leur curiosité les conduisit à *Sackar*, Ville fort marchande à trois lieues d'Osaka, pour y apprendre le cours & le prix des marchandises. Ils y trouverent un Hollandois, nommé *Melchior Van Santwart*, qui étoit arrivé au Japon avec Adamsz. Ensuite, étant retournés au Fauxbourg de Kussima, ils descendirent à *Dembe* sur la riviere. Le soir du 14, ils arriverent à *Simmoiesecki*. Le 17, ils passerent devant la Ville de Frougi, d'où ils allerent mouiller au Port de *Fessima*. Le 18, ils se rendirent à Nangoia, & le 19 à Firando (22).

Leur arrivée à Firando.

Ils y établissent un Comptoir.

Embarras où les jette la reconnoissance.

Grands frais que le Gouverneur avoit faits pour les Hollandois.

L'unique soin qui pût les faire différer quelques jours à lever l'ancre, regardoit le choix des Facteurs qu'ils vouloient laisser dans ce Port, & quelques ordres qu'il falloit donner pour y faire bâtir des magasins. Mais, au milieu de leur satisfaction, ils regretoient de ne pouvoir témoigner au vieux Gouverneur de Firando une reconnoissance proportionnée à ses bienfaits. Ce Seigneur avoit fait des dépenses considérables en faveur de leur Nation. Il y avoit plus de huit ans qu'il avoit fait équiper une jonque à ses frais, pour transporter à Patane *Quaeckernaeck* (23) & Van *Santnoort*, deux des Compagnons d'Adamsz, qui avoient obtenu de l'Empereur la permission d'aller chercher les Hollandois dans cette contrée, pour les informer du Commerce qu'ils pouvoient faire au Japon. Cet équipement lui avoit couté 1500 catis d'argent, c'est-à-dire, 1875 réales de huit, dont il n'avoit pas tiré le moindre profit. En 1609, lorsque les deux Vaisseaux Hollandois, le *Lion* & le *Faisceau de Fleches*, étoient venus à Firando, & qu'ils avoient envoyé des Députés à la Cour pour demander la liberté du Commerce, il leur avoit fourni à ses propres frais une galere, avec cinquante-six Rameurs, dont ils s'étoient servis pendant deux mois; & ce Bâtiment s'étoit trouvé en si mauvais état après leur départ, qu'il avoit fallu le mettre en pieces. Il avoit fait aux Hollandois des deux Vaisseaux la faveur de leur acheter leurs soies & leur poivre, dans la seule vûe d'empêcher que d'autres Officiers ne s'en saisissent, & l'on sçavoit qu'il avoit perdu considérablement sur les soies. Il venoit de faire encore la dépense des barques qui avoient conduit les Commis à Soringau. Enfin n'ayant reçu des Hollandois aucune récompense pour tant de services, le sentiment qui les lui faisoit continuer ne pouvoit être qu'une affection singuliere pour leur Nation; d'autant plus que s'il eût marqué au Conseil de l'Empereur le moindre mécontement de leur conduite, il étoit certain qu'ils n'y eussent trouvé ni accès ni faveur (24). Cependant la peti-

(21) Page 158.

(22) *Ibid.* & pages suivantes.

(23) C'étoit le Capitaine du Vaisseau dans lequel Adamsz avoit abordé au Japon.

(24) Page 160.

teſſe de leur cargaiſon, & la multitude des préſens qu'ils avoient répandus dans leur voyage à la Cour, ne leur permettoit pas d'écouter la reconnoiſſance & la générosité. Ils furent obligés d'employer ces deux excuſes, en promettant au Gouverneur que leurs premiers Vaiſſeaux les acquitteroient avantageuſement de toutes leurs obligations. Il ſe nommoit *Foie Samma*. On le pria néanmoins de recevoir tout ce qui reſtoit à lui offrir. C'étoit une demie piece de drap rouge cramoiſi, une piece de karſaie rouge, deux pieces de ſatin ſemé de petites roſes, une piece de damas, cinq pieces d'armoiſin blanc de ſoie crue, cinq cens catis de plomb, cinquante billes d'acier, une dent d'élephant, trois bouteilles de verre & un mouſquet. Il avoit fallu ménager, ſur le reſte de la cargaiſon, d'autres préſens pour le jeune Gouverneur, qui conſiſtoient en quatorze aunes de drap cramoiſi, une piece de karſaie rouge, une piece de ſatin ſemé de petites roſes, trois pieces de damas blanc, trois pieces d'armoiſin blanc de ſoie crue, deux cens catis de plomb, une dent d'élephant, cinquante billes d'acier, & trois bouteilles de verre. Il en avoit fallu ménager pour *Novo Sauſamma*, frere du vieux Gouverneur, à qui l'on donna une piece de karſaie rouge, deux pieces d'armoiſin noir, une piece de ſatin ſemé de petites roſes, une piece de damas, un morceau de drap d'or & cent catis de plomb. Enfin, il avoit fallu penſer aux Agens & aux Gardes, qui ne purent être recompenſés fort liberalement, parce qu'ils étoient en trop grand nombre (25.

Voyage au Japon. 1611.

Ils ſont réduits à le payer d'excuſes.

Leurs derniers préſens.

Les Hollandois mirent à la voile le 28 de Septembre; & la célerité de leur navigation répondant à l'ardeur de leurs déſirs, ils porterent à leurs Maîtres l'heureuſe nouvelle d'un traité, qui devoit faire paſſer entre leurs mains toutes les richeſſes du Japon.

Leur départ du Japon.

VOYAGE

DE GUILLAUME ISBRANTSZ BONTEKOE aux Indes Orientales.

Bontekoe. 1618.

Introduction.

Dans la varieté des Relations qui forment ce recueil, il y a peu de Lecteurs dont l'attention ne ſe reveille avec un nouveau goût, lorſqu'elle tombe ſur quelque recit qui ne l'intéreſſe pas moins par le ſentiment que par la curioſité. Le voyage de Bontekoe doit plaire à ces deux titres, ſur-tout avec le caractere de verité qui en releve le prix, & qui ne peut être ſuſpect dans un Ouvrage dont Thevenot a cru devoir enrichir ſa Collection. Guillaume Iſbrantſz *Bontekoe* commandoit le Vaiſſeau la *Nouvelle Hoorn*, envoyé aux Indes Orientales en 1618 pour de ſimples intérêts de Commerce (26).

Il partit du Texel le 28 de Décembre; & dès le 5 de Janvier, après

Départ & premiere diſgrace de l'Auteur.

(25) Page 161. On n'a pas dû trouver ce détail ſuperflu, ſi l'on conſidere que c'eſt comme le prix de ce que les Hollandois avoient obtenu.

(26) Relation du voyage de Bontekoe, page premiere. L'Ouvrage eſt en Hollandois. Il a été publié en François par Thevenot, & dans le Recueil de la Compagnie Hollandoiſe.

BONTEKOE. 1618.

avoir doublé la pointe d'Angleterre, son Vaisseau essuya trois furieux coups de vent, qui couvrirent d'eau la moitié du haut-pont. L'équipage en eut tant d'effroi, qu'on entendit crier de toutes parts : Nous coulons bas. La tempête fut si violente, les éclairs si fréquens, & la pluie si prodigieuse, qu'il sembloit que la mer s'étoit élevée au-dessus de l'air, & que les élemens de l'air, de l'eau & du feu se fussent confondus. Le Maître donna ordre que l'eau fût puisée avec des seaux de cuir; mais les passages se trouvoient si embarrassés par les coffres, que dans le roulis continuel du Vaisseau, qui les faisoit heurter l'un contre l'autre, on ne trouvoit pas de place pour le travail. Il fallut mettre en pieces ceux qui apportoient le plus d'obstacle aux Ouvriers. On se vit enfin délivrés du danger, mais le gros tems dura jusqu'au dix-neuf, & ce ne fût que le vingt qu'on profita du calme pour se remettre en état de continuer le voyage. Deux Vaisseaux Hollandois qu'on rencontra successivement, l'un nommé la *Nouvelle Zélande*, qui avoit pour Maître *Pierre Thysz* d'Amsterdam, l'autre qui se nommoit l'*Enchuisen*, sous le commandement de *Jean Jansz*, apporterent de la consolation & du secours à la *Nouvelle Hoorn*. Cependant elle en fut bientôt séparée, & les ayant rejoint aux Isles du Cap Verd, Bontekoe apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir des rafraîchissemens dans l'Isle de Mai, comme ils s'en étoient flattés en y abordant, les Espagnols leur avoient tué trois hommes. Ils firent voile de conserve pour passer la Ligne. Mais ils tomberent dans des calmes qui les retinrent trois semaines entieres, & qui les forcerent de presser leur route pour aller passer les Abrolhos avec un vent Sud-Est. Le calme les prit encore près de ces rochers, & leur fit craindre de se voir obligés de retourner sur leur route, avec le danger d'avoir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les passerent néanmoins, & chercherent les Isles de Fistan & de Condé, à la hauteur desquelles ils se trouverent sans les appercevoir. Ensuite le vent ayant passé au Nord, ils gouvernerent à l'Est pour relâcher au Cap de Bonne-Espérance; mais le vent étoit si fort de l'Ouest, qu'ils prirent le parti de faire petites voiles, sans oser s'approcher de la côte. Le Conseil s'étant assemblé, on résolut de doubler le Cap, parce que les trois équipages étoient en bonne santé & qu'on ne manquoit pas d'eau. Cette résolution fut exécutée heureusement, & l'on rangea la terre de Natal, avec un fort beau tems. On étoit à la fin du mois de Mai, & cinq mois s'étoient déja passés depuis le départ de la *Nouvelle Hoorn* (27).

Rencontre de deux autres Vaisseaux Hollandois.

Premieres difficultés du voyage.

Maladies de l'équipage.

L'*Enchuisen*, qui étoit destiné pour la côte de Coromandel, se sépara ici des deux autres, pour prendre sa route entre la côte d'Afrique & l'Isle de Madagascar. Bientôt, à l'occasion de quelque différend, Bontekoe quitta aussi la *Nouvelle Zélande*. On se perdit de vûe à vingt-trois degrés de latitude du Sud, & depuis ce fatal moment, la *Nouvelle Hoorn* ne fit plus que s'avancer vers sa perte.

Les maladies avoient commencé à se répandre à bord. Elles augmenterent si rapidement qu'il y avoit quarante hommes hors de service. La plupart des autres étant aussi fort mal, on tourna vers Madagascar, pour se rendre à la baie de Saint Louis. Mais on ne put trouver de mouillage où le Vaisseau fût en sureté. La chaloupe fut mise en mer, & Bontekoe y entra lui-même, pen-

(27) *Ibid.* p. 3.

dant que le Vaiſſeau faiſoit de petites bordées pour ſe maintenir. La mer briſoit ſi fort contre le rivage, qu'il étoit impoſſible d'en approcher. Cependant on vit paroître des hommes, & un Matelot de la chaloupe ſe mit à la nage pour leur parler. Ils faiſoient des ſignes de la main & ſembloient marquer un lieu propre au débarquement. Mais comme on n'étoit pas ſûr de les entendre, & qu'ils n'offroient aucun rafraîchiſſement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades, qui virent revenir Bontekoe les mains vuides, en furent conſternés. On remit à la voile vers le Sud, juſqu'à la hauteur de 29 degrés, où changeant de bord on réſolut d'aller relâcher à l'Iſle Maurice ou à l'Iſle *Maſcarenhas*. En effet ayant gouverné pour paſſer entre ces deux Iſles, qui ne ſont pas éloignées l'une de l'autre, on aborda au Cap de Maſcarenhas, où l'on trouva quarante braſſes de profondeur proche de la terre (28). Quoique ce lieu ne fût pas bien ſûr, parce qu'on étoit trop près du rivage, on ne laiſſa pas d'y mouiller. Tous les malades brûloient d'aller à terre; mais les briſans ne leur permettoient pas d'en courir le danger. La chaloupe y fut envoyée, pour viſiter l'Iſle. On y trouva une multitude de tortues. Cette vûe augmenta l'ardeur des malades, qui ſe promettoient d'être à demi gueris auſſi-tôt qu'ils ſeroient deſcendus.

BONTEKOE. 1618.

On relâche à l'Iſle de Maſcarenhas, qui étoit encore déſerte.

Le Marchand du Vaiſſeau (29), qui ſe nommoit ***Hein Rol***, s'oppoſoit à leur deſcente, ſous prétexte que le Vaiſſeau pouvoit dériver, & qu'on couroit riſque de perdre tous les gens qui ſeroient à terre. Ils inſiſtoient néanmoins avec les plus vives inſtances & les mains jointes. Bontekoe en fut touché. Après avoir prié vainement Rol d'y conſentir, il ſe chargea de l'évenement, & paſſant ſur le pont il cria joieuſement qu'il alloit mettre tout le monde à terre. Cette promeſſe fut reçûe avec de tranſports de joie. Les matelots qui étoient en ſanté aiderent aux Malades à deſcendre dans la chaloupe. Bontekoe leur donna une voile pour ſe dreſſer une tente, avec des proviſions, des uſtenciles & un cuiſinier. Il deſcendit lui-même pour leur ſervir de guide. Ce fut un ſpectacle fort touchant de les voir arriver ſur l'herbe, & s'y rouler comme dans un lieu de délices. Ils aſſuroient que cette ſeule ſituation leur donnoit déja du ſoulagement.

Ils trouverent quantité de ramiers, qui ſe laiſſoient prendre avec la main, ou tuer à coup de bâton, ſans faire aucun mouvement pour s'envoler (30). On en prit, dès le premier jour, plus de deux cens. Les tortues n'étoient pas moins faciles à prendre. Bontekoe, fort ſatisfait de voir ſes malades dans cette abondance, les laiſſa au nombre de quarante, pour retourner à bord.

Etat de cette Iſle.

Le mouillage lui parut ſi mauvais, que la nuit ſuivante il prit ſa chaloupe, dans le deſſein de chercher une meilleure rade. Le matin, à cinq milles de l'endroit où le Vaiſſeau étoit à l'ancre, il trouva une bonne baie, dont le fond eſt de ſable. A peu de diſtance dans les terres, on rencontre un lac dont l'eau n'eſt pas tout-à-fait douce. Bontekoe vit beaucoup d'oies, de pigeons, de perroquets gris & d'autres oiſeaux. Il trouva juſqu'à vingt-cinq tortues, à l'ombre, ſous un ſeul arbre. Les oies ne s'envoloient point & ſe laiſſoient tuer ſans quitter leur place. Elles étoient ſi graſſes qu'à peine pou-

Abondance des rafraîchiſſemens.

(28) Page 4.

(29) C'eſt ce que les Eſpagnols & les Anglois nomment le *Supercargo*, celui qui eſt chargé des marchandiſes.

(30) *Ibid.* p. 4.

voient-elles marcher. Si l'on prenoit un perroquet ou quelqu'autre oiseau, & qu'on le tourmentât jusqu'à le faire crier, ceux de son espece venoient voler autour de lui comme pour le défendre, & se laissoient prendre aisément. Après avoir visité toute la baye, Bontekoe fit porter la nouvelle de sa découverte aux malades, qui se rembarquerent volontiers, dans l'esperance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jetter l'ancre sur trente-cinq brasses d'eau. Il fut permis aux gens de l'équipage de débarquer tour à tour, & de chercher du rafraîchissement dans les bois. On commanda huit hommes avec une seine, pour pêcher dans le lac, où ils prirent de fort beaux poissons, tels que des carpes, des meuniers, & une sorte de saumons gras& de très-bon goût. On trouvoit aussi des *Drontes*, que les Hollandois nomment *Dod-aers*, espece d'oiseaux qui ont les aîles petites & que la graisse rend fort pesans. Enfin l'on découvrit de l'eau douce, dans une petite riviere bordée d'arbres, qui descendoit des montagnes. En se promenant sur le rivage on apperçut une planche, sur laquelle on lut, en caracteres gravés, qu'Adrien *Martensz Blok*, Commandant d'une Flotte de treize Vaisseaux, avoir perdu dans ce lieu quelques matelots, & des chaloupes qui s'étoient brisées en approchant de la terre. Cependant Bontekoe ne remarqua point que les brisans y fussent dangereux. L'Isle n'étant pas peuplée, les matelots eurent le tems d'en parcourir toutes les parties, & d'y prendre librement le plaisir de la pêche & de la chasse. Ils faisoient des broches de bois, qui servoient fort bien à faire rôtir les oiseaux; & les arrosant d'huile de tortue, ils les rendoient aussi délicats que s'ils eussent été bien lardés. Ils découvrirent une autre riviere de fort belle eau, qui étoit remplie de grosses anguilles. En quittant leurs chemises & les étendant par les deux bouts, ils en prirent un grand nombre, qu'ils trouverent de fort bon goût. Ils virent des boucs, mais si sauvages & si prompts à la course qu'on n'en put prendre qu'un vieux, dont les cornes étoient à demi rongées par les vers & dont personne ne voulut manger (31).

Autres avantages de cette Isle.

Cette abondance de rafraîchissemens fut si salutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis, on les fit retourner au Vaisseau, à l'exception de sept, que leur foiblesse obligea de demeurer dans l'Isle jusqu'à ce qu'on remît à la voile. On n'avoit pas manqué de faire une grosse provision d'oiseaux & de poisson, qu'on avoit fait sécher. L'Auteur observe que dans l'espace d'environ vingt jours tous les oiseaux, effarouchés d'une chasse continuelle, s'envoloient lorsqu'on s'approchoit d'eux (32). Le premier Pilote ayant pris un fusil pour tuer quelques oies, eut le malheur de le voir crever en tirant & de perdre un œil.

On leva l'ancre, dans le dessein de relâcher à l'Isle Maurice; mais le Vaisseau étant descendu trop bas, on ne la vit que de loin, au-dessus du vent. Il se trouvoit dans l'équipage quelques personnes qui n'avoient pû se rétablir, ou qui s'étoient trompées en se croyant guéries. On regrettoit d'avoir quitté trop-tôt l'Isle de Mascarenhas. D'ailleurs on prévoyoit qu'il faudroit parcourir longtems les latitudes du Sud avant que de trouver les vents alisés pour se rendre à Bantam ou à Batavia, & qu'on pouvoit être emporté par la force des courans, ce qui n'auroit pas manqué de faire renaître les maladies. Cette crainte

(31) Page 5. (32) Pages 6 & suivantes.

fit prendre la résolution de porter droit sur l'Isle de Sainte-Marie, qui est voisine de Madagascar, vis-à-vis de la Baye d'*Antongil*. On arriva au côté oriental de l'Isle, sur huit brasses d'eau où l'on voit clairement le fond, & l'on mouilla dans l'enfoncement de la côte, sur un fond de treize brasses. Les Insulaires, quoique moins accoutumés à la vûe des Européens que ceux de Madagascar, apporterent à bord des poules, des limons, avec un peu de riz, & firent comprendre, par leurs signes, qu'ils avoient des vaches, des brebis & d'autres provisions. On leur présenta du vin dans une grande tasse d'argent. Ils le burent avec une extrême avidité, en mettant le visage entier dans la tasse, comme les bêtes boivent dans un seau; & lorsqu'ils eurent avallé ce qu'on leur avoit offert, ils se mirent à crier comme des furieux. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps, autour duquel ils portoient un petit pagne d'étoffe. Leur couleur étoit d'un jaune noirâtre (33).

Bontekoe, 1618.

On mouille à l'Isle de Sainte Marie.

Barbarie des habitans.

On descendoit chaque jour à terre, pour faire des échanges avec eux. Des sonnettes, des cuillieres, des couteaux à manches jaunes, & des grains de verre ou de corail, leur paroissoient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz, du lait & des melons-d'eau. Ils portoient le lait dans de grandes feuilles entrelassées les unes dans les autres. Mais comme ils avoient peu de limons & d'oranges, Bontekoe résolut d'aller à Madagascar avec la chaloupe armée, & d'y porter des marchandises qu'il esperoit troquer pour cette espece de fruits. Il entra dans une riviere, qu'il remonta l'espace d'une lieue sans pouvoir pénétrer plus loin. Les arbres des deux rives se joignoient par leurs branches, qui pendoient jusques dans l'eau. D'ailleurs n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fut obligé de retourner à bord. Un autre jour, il réussit plus heureusement dans l'Isle même où son Vaisseau étoit à l'ancre. Il trouva plus loin, sur la même côte, des oranges, des limons, du lait, du riz & des bananes. Pendant neuf jours que ses gens passerent dans cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avoient en quittant la Hollande. Souvent, lorsqu'ils alloient à terre, ils se faisoient accompagner d'un Musicien qui jouoit de la viole, ce qui paroissoit jetter les Insulaires dans une espece de transport. Les uns s'asseyoient autour du Musicien, & faisoient claquer leurs doigts. D'autres dansoient & sautoient, comme dans un transport de joie. Bontekoe ne remarqua point qu'ils eussent d'autre religion qu'une grossiere idolatrie. On voyoit en quelques endroits, au-dehors de leurs maisons, des têtes de bœuf élevées sur des pieux, devant lesquelles ils se mettoient à genoux, & qu'ils paroissoient adorer (34).

La *Nouvelle-Hoorn* avoit été nétoyée jusqu'à la quille, & réparée si soigneusement, que s'il restoit quelque défiance aux Hollandois, ce ne pouvoit être du côté de leur Vaisseau. Ils remirent à la voile vers le Sud, jusqu'à la hauteur de trente-trois degrés, qu'ils changerent de bord pour porter à l'Est, vers le Détroit de la Sonde. Le 19 de Novembre 1619, ils se voyoient à la hauteur de cinq degrés & demi, qui est celle de ce Détroit, lorsque Bontekoe, qui étoit sur le haut-pont, entendit crier *au feu, au feu*. Il se hâta de descendre au fond de calle, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyoit qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main, sans y rien sentir de brûlant (35).

1619.

(33) *Ibid.* p. 7. (34) Page 8. (35) Page 9.

BONTEKOE. 1619.

Etranges avantures des Hollandois,

Le feu prend au Vaisseau.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive allarme. On lui raconta que le *Maître valet d'eau* (36) étant descendu l'après-midi, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie qui devoit être distribuée le lendemain à l'équipage, avoit attaché son chandelier de fer à la futaille d'un baril qui étoit d'un rang plus haut que celui qu'il devoit percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la méche ardente étoit tombée justement dans le bondon. Le feu avoit pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant aussi-tôt sauté, l'eau-de-vie enflammée avoit coulé jusqu'au charbon de forge. Cependant on avoit jetté quelques cruches d'eau sur le feu, ce qui le faisoit paroître éteint. Bontekoe, un peu rassuré par ce récit, fit verser de l'eau à pleins seaux sur le charbon; & n'appercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement sur les ponts. Mais les suites de cet évenement devinrent bien-tôt si terribles, que pour satisfaire pleinement la curiosité du Lecteur, par une description intéressante, dont les moindres circonstances méritent d'être conservées, il faut que cette peinture paroisse sous les couleurs simples de la nature, c'est à-dire, dans les propres termes de l'Auteur.

Premiers effets de cet accident.

Une demie-heure après, quelques-uns de nos gens recommencerent à crier au feu. J'en fus fort épouvanté, & descendant aussi-tôt, je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux du fond de calle. L'embrasement étoit dans le charbon, où l'eau-de-vie avoit pénétré; & le danger paroissoit d'autant plus pressant, qu'il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jetter de l'eau à pleins seaux, & nous en jettâmes une prodigieuse quantité. Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble. L'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse, si sulphureuse & si puante, qu'on étouffoit dans le fond de calle & qu'il étoit presque impossible d'y demeurer. J'y étois néanmoins pour y donner les ordres, & je faisois sortir les gens tour à tour pour leur laisser le tems de se rafraîchir. Je soupçonnois déja que plusieurs avoient été étouffés, sans avoir pû arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même j'étois si étourdi & si suffoqué, que ne sçachant plus ce que je faisois, j'allois par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

Enfin me trouvant forcé de sortir, je dis à *Rol* qu'il me paroissoit nécessaire de jetter la poudre à la mer. Il ne put s'y résoudre: » Si nous jettons » la poudre, me dit-il, il y a de l'apparence que nous ne devons plus crain- » dre de périr par le feu; mais que deviendrons-nous lors, nous trouverons » des ennemis à combattre, & quel moyen de nous disculper (37)?

Une partie de l'équipage abandonne le Vaisseau dans les chaloupes.

Cependant le feu ne diminuoit pas; & la puanteur de la fumée, autant que son épaisseur, ne permettoit plus à personne de demeurer au fond de calle. On prit la hache, & dans le bas pont, vers l'arriere, on fit de grands trous par lesquels on jetta une grand quantité d'eau, sans cesser d'en jetter en même-tems par les écoutilles. Il y avoit trois semaines qu'on avoit mis la grande chaloupe à la mer. On y mit aussi le canot, qui étoit sur le haut pont, parce qu'il causoit de l'embarras à ceux qui puisoient l'eau. La frayeur étoit telle qu'on peut se la représenter. On ne voyoit que le feu & l'eau, dont on étoit également menacé, & de l'un desquels il falloit être dévoré sans au-

(36) Il se nommoit *Keellemin* ou *Guillemin*, natif de *Hoorn*.

(37) *Ibid.* p. 10 & suiv. On ne change dans ce récit que les expressions les plus grossieres.

cune espérance de secours; car on n'avoit la vûe d'aucune terre, ni la compagnie d'aucun autre Vaisseau. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler; & se glissant de tous côtés hors du bord, ils descendoient sous les porte-haubans. De-là ils se laissoient tomber dans l'eau, & nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montoient, & se cachoient sous les bancs ou sous les couvertes, en attendant qu'ils se trouvassent assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

Rol étant allé par hazard dans la galere fut étonné de voir tant de gens dans le canot & dans la chaloupe : ils lui crierent qu'ils alloient prendre le large, & l'exhorterent à descendre avec eux. Leurs instances & la vûe du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la chaloupe, il leur dit; mes amis, il faut attendre le Capitaine. Mais ses ordres & ses représentations n'étoient plus écoutées. Aussi-tôt qu'il fut embarqué, ils couperent le cordage & s'éloignerent du Vaisseau. Comme j'étois toujours occupé à donner mes ordres & à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restoient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante, hâ! Capitaine, qu'allons-nous devenir; la chaloupe & le canot sont à la mer. Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est avec le dessein de ne plus revenir; & courant aussi-tôt sur le haut pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du Vaisseau étoient sur le mât, & la grande voile étoit sur les cargues. Je criai aux gens, » *hisse vite* » *& deferle.* Efforçons-nous de les joindre; & s'ils refusent de nous recevoir » dans leurs chaloupes, nous ferons passer le Navire par dessus eux, pour leur apprendre leur devoir.

Ressentimens de Bontekoe.

En effet nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du Vaisseau. Mais ils gagnerent au vent & s'éloignerent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi; » amis, vous voyez qu'il ne nous reste plus d'espérance que » dans la miséricorde de Dieu, & dans nos propres efforts. « Il faut les redoubler, & tâcher d'éteindre le feu. Courez à la soute aux poudres, & jettez-les à la mer avant que le feu puisse y gagner. De mon côté je pris les Charpentiers, & je leur ordonnai de faire promptement des trous avec les grandes gouges & les tarrieres, pour faire entrer l'eau dans le Navire jusqu'à la hauteur d'une brasse & demie. Mais ces outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étoient garnis de fer.

Efforts inutiles pour éteindre le feu.

Cet obstacle répandit une consternation qui ne peut jamais être exprimée. L'air retentissoit de gemissemens & de cris. On se remit à jetter de l'eau, & l'embrasement parut diminuer. Mais, peu de tems après, le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous crûmes notre perte inévitable. Plus on jettoit d'eau, plus l'incendie paroissoit augmenter. L'huile, & la flamme qui en sortoit, se répandoient de toutes parts. Dans cet affreux état, on poussoit des cris & des hurlemens si terribles, que mes chevenx se hérissoient, & je me sentois tout couvert d'une sueur froide.

Accidens terribles.

Cependant le travail continuoit avec la même ardeur. On jettoit de l'eau dans le Navire & les poudres à la mer. On avoit déja jetté soixante demi barrils de poudre. Mais il en restoit encore trois cens. Le feu y prit, & fit sauter le Vaisseau, qui dans un instant fut brisé en mille & mille pieces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvois alors sur le pont, près de l'armure de la grande voile, & j'avois devant les yeux soixante-trois

Le feu prend aux poudres & le Vaisseau saute en l'air.

BONTEKOE. 1619.

hommes qui puisoient de l'eau. Ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair, & ils disparurent tellement qu'on n'auroit pû dire ce qu'ils étoient devenus. Tous les autres eurent même sort.

Situation de l'Auteur.

Pour moi, *Guillaume Isbrantsz Bontekoe*, qui m'attendois à perir comme tous mes compagnons, j'étendis les bras & les mains vers le ciel & je m'écriai, ô Seigneur! faites-moi miséricorde. Quoiqu'en me sentant sauter je crusse que c'étoit fait de moi, je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, & je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs, je tombai dans l'eau, entre les débris du Navire, qui étoit en piéces. Dans cette situation, mon courage se ranima si vivement, que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés & le mât de misene à l'autre. Je me mis sur le grand mât, d'où je considérai tous les tristes objets dont j'étois environné. Alors je dis, en poussant un profond soupir; ô Dieu! ce beau Navire est donc peri comme Sodome & Gomorrhe.

Comment il se sauve avec un seul homme.

Je fus quelques tems sans appercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abimois dans mes réflexions, je vis paroître, sur l'eau, un jeune homme qui sortoit du fond, & qui nageoit des pieds & des mains. Il saisit la cagouille de l'éperon, qui flottoit sur l'eau, & dit en s'y mettant : me voici encore au monde. J'entendis sa voix, & je m'écriai; ô Dieu! y a-t'il ici quelque autre que moi qui soit en vie? Ce jeune homme se nommoit *Harman Van Kniphnisen*, natif de *Cyder*. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand, sur lequel j'étois, ne cessoit pas de rouler & de tourner, ce qui me causoit beaucoup de peine, je dis à *Harman;* pousse moi cette éparre; je me mettrai dessus, & la ferai flotter vers toi pour nous y mettre ensemble. Il fit ce que je lui ordonnois; sans quoi, brisé comme j'étois de mon saut & de ma chute, le dos fracassé, & blessé à deux endroits de la tête, il m'auroit été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étois pas encore apperçu, commencerent à se faire sentir avec tant de force, qu'il me sembla tout d'un coup que je cessois de voir & d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une piece du revers de l'éperon. Nous jettions la vûe de tous côtés, dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot.

La chaloupe retourne à son secours.

A la fin nous les apperçumes, mais fort loin de nous. Le Soleil étoit au bas de l'horison. Je dis au compagnon de mon infortune; » ami, toute espérance est » perdue pour nous. Il est tard. Le canot & la chaloupe étant si loin, il n'est » pas possible que nous nous soutenions toute la nuit dans cette situation. Elevons nos cœurs à Dieu, & demandons-lui notre salut, avec une resignation » entiere à sa volonté «. Nous nous mîmes en priere & nous obtinmes graces; car à peine achevions-nous de pousser nos vœux au Ciel, que levant les yeux, nous vîmes la chaloupe & le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui se croyoient prêts à perir! Je criai aussi-tôt, sauve, sauve le Capitaine. Quelques matelots qui m'entendirent, se mirent aussi à crier; le Capitaine vit encore. Ils s'approcherent des débris; mais ils n'osoient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par les grosses pieces. Harman, qui avoit été peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, & se rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai; si vous voulez me sauver la vie, il faut que vous veniez jusqu'à moi, car j'ai été si maltraité

que

que je n'ai pas la force de nager. Le Trompette s'étant jetté dans la mer, avec une ligne de fonde qui se trouva dans la chaloupe, en apporta un bout jusqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & ce secours me fit arriver heureusement à bord; j'y trouvai *Rol*, Guillaume *Van Galen*, & le second Pilote, nommé *Meyndert Kryns*, qui étoit de *Hoorn*. Ils me regarderent long-tems avec admiration.

Bontekoe. 1619.

Maniere dont il y entre.

J'avois fait faire, à l'arriere de la chaloupe, une espece de petite *Tengue*, qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai, pour y prendre un peu de repos; car je me sentois si mal que je ne croyois pas avoir beaucoup de tems à vivre. J'avois le dos brisé, & je souffrois mortellemenr des deux trous que j'avois à la tête. Cependant je dis à Rol; » je crois que nous ferions bien de » demeurer cette nuit proche du débris. Demain, lorsqu'il fera jour, nous » pourrons sauver quelques vivres, & peut-être trouverons-nous une bouf- » sole pour nous aider à découvrir les terres. On s'étoit sauvé avec tant de précipitation qu'on étoit presque sans vivres. A l'égard des bouffoles, le premier Pilote, qui soupçonnoit la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le Navire, les avoit ôté de l'habitacle; ce qui n'avoit pû arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

Embarras de ceux qui avoient évité de périr.

Rol, négligeant mon conseil, fit prendre les rames comme s'il eut été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du Soleil, il se vit bien loin de son attente en reconnoissant qu'il étoit également éloigné des terres & du débris. On vint me demander, dans ma retraite, si j'étois mort ou vivant. Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir? Il ne se présente point de terre, & nous sommes sans vivres, sans carte & sans boussole. Amis, leur répondis-je, il falloit m'en croire hier au soir, lorsque je vous conseillai fortement de ne pas vous éloigner du débris. Je me souviens que pendant que je flottois sur le mât, j'étois environné de lard, de fromage, & d'autres provisions. Cher Capitaine, me dirent-ils affectueusement, sortez de là & venez nous conduire. Je ne puis, leur repliquai-je, & je suis si perclus qu'il m'est impossible de me remuer. Cependant, avec leur secours, j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui continuoit de ramer. Je demandai quels étoient les vivres : on me montra sept ou huit livres de biscuit. Je dis; cessez de ramer. Vous vous fatiguerez vainement, & vous n'aurez point à manger pour reparer vos forces. Ils me demanderent ce qu'il falloit donc qu'ils fissent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles. La difficulté étoit de trouver du fil. Je leur fis prendre les pacquets de corde qui étoient de rechange dans la chaloupe. Ils en firent une espece de fil de caret; & du reste, on fit des écoutes & des couets. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble & l'on en composa de petites voiles.

On a recours aux conseils de l'Auteur.

Etat des vivres & des autres provisions.

Invention pour faire des voiles.

Nous pensâmes ensuite à faire la revue de tous nos gens. On se trouvoit au nombre de quarante-six dans la chaloupe, & de vingt-six dans le canot. Il y avoit, dans la chaloupe, une capote bleue de matelot & un coussin, qui me furent cédés en faveur de ma situation. Le Chirurgien étoit avec nous, mais sans aucun médicament. Il eut recours à du biscuit mâché, qu'il mettoit sur mes playes; & par la protection du Ciel ce reméde me guérit. J'avois voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles; mais tout

BONTEKOE. 1619.

le monde s'y étoit opposé, & je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

Route de la chaloupe en pleine mer.

Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots, tandis qu'on travailloit aux voiles. Elles furent prêtes le soir. On envergua & l'on mit au vent. On étoit au 20 de Novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connoissions fort bien le lever & le coucher. Pendant la nuit, on étoit transi de froid; & la chaleur du jour étoit insuportable, parce que nous avions le Soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 & les deux jours suivans, nous nous occupâmes à construire une arbalete, pour prendre hauteur. On traça un quadran sur le couvert, & l'on prépara un bâton avec les croix. *Theunis Thybrandss*, menuisier du Vaisseau, avoit un compas, & quelque connoissance de la maniere dont il falloit marquer la fléche. En nous aidant mutuellement, nous parvinmes à faire une arbalete dont on pouvoit se servir. Je gravai une carte marine dans la planche, & j'y traçai l'Isle de Sumatra, celle de Java, & le Détroit de la Sonde, qui est entre ces deux Isles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur sur le midi, j'avois trouvé que nous étions sur les cinq degrés & demi de latitude du Sud, & que le pointage de la carte étoit à vingt lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions à sept lieues au Sud, ou au-dessus de l'entrée du Détroit, dans la vûe de choisir plus facilement notre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

Secours qu'on tire de l'art.

Des sept ou huit livres de biscuit, qui faisoient notre unique provision, je reglai des rations pour chaque jour; & pendant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avoit aucun breuvage. Lorsqu'il tomboit de la pluie, on amenoit les voiles, qu'on étendoit dans l'espace de la chaloupe, pour rassembler l'eau & la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés. On la tenoit en reserve pour les jours qui se passoient sans pluie. Je coupai un bout de soulier, qui servoit de tasse pour puiser. Cette extrêmité n'empêchoit point qu'on ne me pressât de prendre abondamment ce qui convenoit à mes besoins, parce que tout le monde, me disoit-on, avoit besoin de mon secours, & que sur un si grand nombre de gens la diminution seroit peu sensible. J'étois bien-aise de leur voir pour moi ces sentimens; mais je ne voulois rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçoit de nous suivre. Cependant, comme nous faisions meilleure route, & qu'il n'avoit personne qui entendît la navigation, lorsqu'il s'approchoit de nous ou que quelqu'un trouvoit le moyen de passer à notre bord, tous les autres nous prioient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendoient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque fortune de mer. Nos gens s'y opposoient fortement, & me représentoient que ce seroit nous exposer à perir tous.

Soulagement qu'on tire de la pluie.

Les gens du canot veulent passer dans la chaloupe.

Murmures contre Bontekoe.

Enfin nous arrivâmes bientôt au comble de notre misere. Le biscuit nous manqua tout-à-fait, & nous ne découvrions point les terres. J'employois tous mes efforts pour persuader aux plus impatiens, que nous n'en pouvions être bien loin, mais je ne pus les soutenir long-tems dans cette espérance. Ils commencerent à murmurer contre moi-même, qui me trompois, disoient-ils, dans l'estime de la route, & qui portois le Cap à la mer au lieu de courir sur les

terres. La faim devenoit fort pressante, lorsque le Ciel permit qu'une troupe de mouettes vint voltiger sur la chaloupe, avec tant de lenteur qu'elles paroissoient chercher à se faire prendre. Elles se baissoient à la portée de nos mains, & chacun en prit facilement quelques-unes. On les pluma aussi-tôt, pour les manger crues. Cette chair nous parut délicieuse, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Mais c'étoit un seul repas, qui suffisoit à peine pour nous conserver la vie. Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vûe d'aucune terre. Nos gens étoient si consternés que le canot s'étant approché de nous, & ceux qui s'y trouvoient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que puisque la mort étoit inévitable il falloit mourir tous ensemble. On les reçut donc, & l'on tira du canot toutes les rames & les voiles.

Tout le monde se réunit dans la chaloupe.

Il y eut alors, dans la chaloupe, trente rames que nous rangeâmes sur les bancs, en forme de couverte ou de pont. On avoit aussi une grande voile, une misene, un artimon, & une civadiere. La chaloupe avoit tant de creux qu'un homme pouvoit se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai notre troupe en deux parties, dont l'une se tenoit sous le couvert tandis que l'autre étoit dessus, & l'on se relevoit tour à tour. Nous étions soixante-douze, qui jettions les uns sur les autres des regards tristes & désolés, tels qu'on peut se les figurer entre des gens qui mouroient de faim & de soif, & qui ne voyoient plus venir de mouettes ni de pluie.

Consternation publique.

Lorsque le désespoir commençoit à prendre la place de la tristesse, on vit comme sourdre de la mer un assez grand nombre de poissons volans, de la grosseur des plus gros merlans, qui volerent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jetté dessus, ils furent distribués & mangés crus. Ce secours étoit leger. Cependant il n'y avoit personne de malade; ce qui paroissoit d'autant plus étonnant, que malgré mes conseils quelques-uns avoient commencé à boire de la mer. Amis, leur disois-je, gardez-vous de boire de l'eau salée. Elle n'appaisera point votre soif & elle vous causera un flux de ventre auquel vous ne resisterez pas. Les uns mordoient des boulets de pierriers & des balles de mousquet; d'autres buvoient leur propre urine. Je bus aussi la mienne; mais la rendant bientôt corrompue, il fallut renoncer à cette misérable ressource.

Ainsi le mal croissant d'heure en heure, je vis arriver le tems du désespoir. On commençoit à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à se répaitre chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlerent même d'en venir à cette funeste extrêmité, & de commencer par les jeunes gens. Une proposition si terrible me remplit d'horreur. Mon courage en fut abbatu. Je me tournai du côté du Ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, & que nous fussions tentés au-dessus de nos forces, dont il connoissoit les bornes. Enfin j'entreprendrois vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution & résolus de se saisir des jeunes gens. J'intercedai pour eux dans les termes les plus touchans. Amis, qu'allez-vous faire? Quoi, vous ne sentez pas l'horreur d'une action si barbare? Ayez recours au Ciel, il regardera votre misere avec compassion. Je vous assure que nous ne pouvons pas être loin des terres. Ensuite je leur fis voir le pointage de chaque jour & quelle avoit été la hauteur.

Extrêmité du mal. On propose de manger les jeunes gens.

BONTEKOE. 1619.

Cette résolution est differée de trois jours.

Ils me répondirent que je leur tenois depuis long-tems le même langage ; qu'ils ne voyoient point l'effet des esperances dont je les avois flattés, & qu'ils n'étoient que trop certains que je les trompois ou que je me trompois moi-même. Cependant ils m'accorderent l'espace de trois jours, au bout desquels ils protesterent que, s'ils ne voyoient pas les terres, rien ne seroit capable d'arrêter leur dessein. Cette affreuse résolution me pénetra jusqu'au fond du cœur. Je redoublai mes prieres, pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le tems couloit, & l'extrêmité me paroissoit si pressante, que j'avois peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochois aux autres. J'entendois dire autour de moi : » Hélas ! si nous étions à terre, nous paîtrions du moins l'herbe comme les bêtes. Je ne laissois pas de renouveller continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage. La plûpart n'étoient presque plus capables de se lever du lieu où ils étoient assis, ni de se tenir debout. *Rol* étoit si abbatu, qu'il ne pouvoit se remuer. Malgré l'affoiblissement que m'avoient dû causer mes blessures, j'étois encore un des plus robustes, & je me trouvois assez de vigueur pour aller d'un couvert de la chaloupe à l'autre.

La force manque pour se remuer.

Pluie favorable.

Nous étions au second jour de Décembre, qui étoit le treiziéme depuis notre naufrage. L'air se chargea. Il tomba de la pluie, qui nous apporta un peu de soulagement. Elle fut même accompagnée d'un calme, qui permit de détacher les voiles des vergues & de les étendre sur le bâtiment. On se traîna par-dessous. Chacun but de l'eau de pluie à son aise, & les deux petits tonneaux demeurerent remplis. J'étois alors au timon, & suivant l'estime, je jugeois que nous ne devions pas être loin de la terre. J'esperai que l'air pourroit s'éclaircir tandis que je demeurerois dans ce poste, & je m'obstinois à ne le pas quitter. Cependant l'épaisseur de la brume, & la pluie, qui ne diminuoit pas, me firent éprouver un froid si vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y résister, j'appellai un des Quartier-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, & j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur.

On découvre la terre.

A peine le Quartier-maître eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé, il découvrit une côte. Le premier mouvement de sa joie lui fit crier, *terre, terre.* Tout le monde retrouva des forces pour se lever, & chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable évenement. C'étoit effectivement la terre. On fit servir aussi-tôt toutes les voiles & l'on courut droit sur la côte. Mais en approchant du rivage, on trouva les brisans si forts, qu'on n'osa se hazarder à traverser les lames. L'Isle, car c'en étoit une, s'enfonçoit par un petit golfe, où nous eumes le bonheur d'entrer. Là nous jettâmes le grapin à la mer. Il nous en restoit un petit, qui servit à nous amarrer à terre, & chacun se hâta de sauter sur le rivage.

Joie des Hollandois en abordant dans une Isle deserte.

L'ardeur fut extrême pour se répandre dans les bois & dans les lieux où l'on espéroit trouver quelque chose qui pût servir d'aliment. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre, que m'étant jetté à genoux je la baisai de joie, & je rendis graces au Ciel de la faveur qu'il nous accordoit. Ce jour étoit le dernier des trois, à la fin desquels on devoit manger les mousses du Vaisseau.

Ce qu'ils y trouvent.

L'Isle offroit des noix de coco ; mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaller la liqueur que les noix

rendent dans leur fraîcheur. On mangeoit les plus vieilles, dont le noyau étoit plus dur. Cette liqueur nous parut un agréable breuvage, & n'auroit produit que des effets salutaires si nous en eussions usé avec modération. Mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous sentîmes dès le même jour des tranchées & des douleurs insupportables, qui nous forcerent de nous enseve-lir dans le sable les uns près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations, qui rétablirent le lendemain notre santé. On fit le tour de l'Isle sans trouver la moindre apparence d'habitation, quoique diverses traces fissent assez connoître qu'il y étoit venu des hommes. Elle ne produit que des noix de coco. Quelques matelots virent un serpent, qui leur parut épais d'une brasse. Après avoir rempli notre chaloupe de noix vieilles & fraîches, nous levâmes l'ancre vers le soir, & nous gouvernâmes sur l'Isle de Sumatra, dont nous eûmes la vûe dès le lendemain. Celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra, vers l'Est, aussi long-tems qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la côte sans pouvoir traverser les brisans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut résolu que quatre ou cinq des meilleurs nâgeurs tâcheroient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelqu'endroit où nous pussions aborder. Ils passerent heureusement à la nâge & se mirent à suivre la côte, tandis que nous les conduisions des yeux. Enfin trouvant une riviere, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux, qui nous attirerent à leur suite. En nous approchant nous apperçûmes, devant l'embouchure, un banc, contre lequel la mer brisoit encore avec plus de violence. Je n'étois pas d'avis qu'on hazardât le passage, ou du moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, & je demandai à chacun son opinion. Ils s'accorderent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arriere on tînt une rame percée, avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe. Il fallut promptement puiser avec les chapeaux, les souliers & tout ce qui pouvoit servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner & de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. Amis! m'écriai-je, tenez la chaloupe en équilibre & redoublez vos efforts à puiser, ou nous périssons sans ressource. On puisoit avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisiéme coup de mer survint. Mais la lame fut si courte qu'elle ne put nous jetter beaucoup d'eau, sans quoi nous péririons infailliblement; & la marée commençant aussi-tôt à refouler, nous traversâmes enfin ces furieux brisans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce. Ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes au côté droit de la riviere, où le rivage étoit couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites féves, telles qu'on en voit dans quelques endroits de Hollande. Notre premiere occupation fut d'en manger avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentoit devant nous, y trouverent du tabac & du feu. Nouveau sujet d'une extrême joie. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux signes, ils nous marquoient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avoient laissés. Nous avions, dans la

Bontekoe. 1619.

Ils se reconnoissent proche de Sumatra.

Nouveaux dangers pour arriver dans cette Isle.

Ils y abordent. Péril qu'ils y courent.

BONTEKOE. 1619.

chaloupe, deux haches, qui nous servirent pour abbattre quelques arbres & pour en couper les branches, dont nous fimes de grands feux en plusieurs endroits; & nos gens, divisés en petites troupes, s'assirent autour & se mirent à fumer le tabac qu'ils avoient trouvé.

Vers le soir, nous redoublâmes nos feux; &, dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La Lune étoit au déclin. Nous passâmes la premiere partie de la nuit sans autre mal que de violentes tranchées, qui nous venoient d'avoir mangé trop de féves. Mais, au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent que les habitans du pays s'approchoient en grand nombre. Leur dessein, dans les ténebres, ne pouvoit être que de nous attaquer. Toutes nos armes consistoient dans les deux haches, avec une épée fort rouillée; & nous étions tous si mal, qu'à peine avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, & les plus abbatus ne purent se résoudre à périr sans quelque défense.

Leur industrie les en délivre.

Nous prîmes dans nos mains des tisons ardens, avec lesquels nous courumes au-devant de nos ennemis. Les étincelles voloient de toutes parts, & rendoient le spectacle terrible. D'ailleurs, les Insulaires ne pouvoient être informés que nous étions sans armes. Aussi prirent-ils la fuite, pour se retirer derriere un bois. Nos gens retournerent auprès de leurs feux, où ils passerent le reste de la nuit dans des allarmes continuelles. Rol & moi, nous nous crûmes obligés, par la prudence, de rentrer dans la chaloupe, pour nous assurer du moins cette ressource contre toutes sortes d'évenemens.

Explication qu'ils ont avec quelques Insulaires.

Le lendemain, au lever du soleil, trois Insulaires sortirent du bois & s'avancerent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déja fait le voyage des Indes, connoissoient un peu les usages & la langue du pays. La premiere question à laquelle ils eurent à répondre, fut de quelle Nation ils étoient. Après avoir satisfait à cette demande & nous avoir représentés comme d'infortunés Marchands dont le Vaisseau avoit péri par le feu, ils demanderent à leur tour si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissemens par des échanges. Pendant cet entretien, les Insulaires continuerent de s'avancer vers la chaloupe, & s'en étant approchés avec beaucoup d'audace, ils voulurent sçavoir si nous avions des armes. J'avois fait étendre les voiles sur la chaloupe, parce que je me défiois de leur curiosité. On leur répondit que nous étions bien pourvûs de mousquets, de poudre & de balles. Ils nous quitterent alors, avec promesse de nous apporter du riz & des poules. Nous fimes environ quatre-vingt réales de l'argent que chacun avoit dans ses poches, & nous les offrimes aux trois Insulaires, pour quelques poules & du riz tout cuit qu'ils nous apporterent. Ils parurent fort satisfaits du prix. J'exhortai tous nos gens à prendre un air ferme. Nous nous assîmes librement sur l'herbe, & nous nous remîmes à tenir conseil après nous être rassasiés par un bon repas. Les trois Insulaires assisterent à ce festin, & durent admirer notre appetit. Nous leur demandâmes le nom du pays, sans pouvoir distinguer dans leur réponse si c'étoit Sumatra. Cependant nous en demeurâmes persuadés, lorsqu'ils nous eurent montré de la main que Java étoit au-dessous, & nous comprîmes facilement qu'ils vouloient nommer Jean *Coen*, Général des Hollandois, qui commandoit alors dans cette Isle. Il nous parut certain que nous étions au vent de Java, & cet éclaircissement nous causa d'autant plus

Ils rassasient leur faim.

Nouvelles qui les rassurent.

de satisfaction, que n'ayant point de boussole, nous avions hésité jusqu'alors dans toutes nos manœuvres. Il ne nous manquoit plus que des vivres, pour achever de nous rendre tranquilles. Je pris la résolution de m'embarquer avec quatre de nos gens, dans une petite pirogue, qui étoit sur la rive, & de remonter la riviere jusqu'à un Village que nous apperçumes dans l'éloignement, pour aller faire autant de provisions qu'il me seroit possible avec le reste de l'argent que nous avions rassemblé. M'étant hâté de partir, j'eus bien-tôt acheté du riz & des poules, que j'envoyai à Rol avec la même diligence, en lui recommandant l'égalité dans la distribution, pour ne donner à personne aucun sujet de plainte. De mon côté je fis, dans le Village, un fort bon repas avec mes compagnons, & je ne trouvai pas la liqueur du pays sans agrément. C'est une sorte de vin qui se tire des arbres & qui est capable d'enyvrer. Pendant que nous mangions, les habitans étoient assis autour de nous & conduisoient nos morceaux de leurs regards, en les dévorant des yeux. Après le repas, j'achetai d'eux un bufle, qui me couta cinq réales & demie. Mais étant si sauvage que nous ne pouvions le prendre ni l'enmener, nous y employâmes beaucoup de tems. Le jour commençoit à baisser. Je voulois que nous retournassions à la chaloupe, dans la vûe de revenir le lendemain. Mes gens me prierent de les laisser cette nuit dans le Village, sous prétexte qu'il leur seroit plus aisé de prendre le bufle pendant les ténebres. Je n'étois pas de leur avis, & je m'efforçai de les détourner de ce dessein. Cependant leurs instances m'y firent consentir, & je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite.

Peinture singuliere de la peur & de ses effets.

Je retournai sur le bord de la riviere, où je trouvai près de la pirogue quantité d'Insulaires qui paroissoient en contestation. Ayant crû démêler que les uns vouloient qu'on me laisât partir & que d'autres s'y opposoient, j'en pris deux par le bras & je les poussai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étoient farouches. Cependant ils se laisserent conduire jusqu'à la barque, & ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi. L'un s'assit à l'arriere, & l'autre à l'avant. Enfin ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avoient au côté chacun leur cris ou leur poignard, & par conséquent qu'ils étoient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué, celui qui étoit à l'arriere vint à moi, au milieu de la pirogue où je me tenois debout, & me déclara par des signes qu'il vouloit de l'argent. Je tirai de ma poche une petite piece de monnoie, que je lui offris. Il la reçut; & l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avoit autour de sa ceinture. Celui qui étoit à la proue vint à son tour, & me fit les mêmes signes. Je lui donnai une autre piece, qu'il considera aussi des deux côtés; mais il parut encore plus incertain s'il la devoit prendre ou m'attaquer; ce qui lui auroit été facile, puisque j'étois sans armes. Je sentis la grandeur du péril & le cœur me battoit violemment. Cependant nous descendions toujours, & d'autant plus vîte que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencerent à parler entr'eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens sembloient marquer qu'ils avoient dessein de fondre sur moi. J'en fus allarmé jusqu'à trembler. Ma consternation me fit tourner les yeux vers le Ciel, à qui je demandai le secours qui m'étoit nécessaire dans un danger si pressant. Une inspiration secrete me fit prendre le

Elle fait chanter Bontekoe, lorsqu'il se croit menacé de la mort.

BONTEKOE. 1619.

parti de chanter ; ressource étrange contre la peur. Je chantai de toute ma force, jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étoient couvertes. Les deux Insulaires se mirent à rire, ouvrant la bouche si large que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards me firent connoître qu'ils ne me croyoient ni crainte ni défiance. Ainsi je verifiai ce que j'avois entendu dire sans le comprendre, qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuois cet exercice, la barque alloit si rapidement que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des signes à nos gens. Ils les apperçurent, & je les vis accourir vers le bord de la riviere. Alors me tournant vers mes deux rameurs, je leur fis entendre que pour aborder il falloit qu'ils se missent tous deux à la proue ; dans l'idée que l'un d'eux ne pourroit du moins m'attaquer par derriere. Ils m'obéirent sans résistance, & je descendis tranquillement sur la rive.

Ruse des Insulaires.

Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu de mes compagnons, ils demanderent où tant de gens passoient la nuit. On leur dit que c'étoit sous les tentes qu'ils voyoient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes, avec des branches & des feuilles d'arbres. Ils demanderent encore où couchoient Rol & moi, qui leur avions paru les plus respectés. On leur répondit que nous couchions dans la chaloupe, sous les voiles ; après quoi ils rentrerent dans leur pirogue, pour retourner au Village.

Je fis à Rol & aux autres le récit de ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage, & je leur donnai l'esperance de revoir le lendemain nos quatre hommes avec le bufle. La nuit se passa dans une profonde tranquillité. Mais après le lever du soleil, nous fûmes surpris de ne pas voir paroître nos gens, & nous commençâmes à soupçonner qu'il leur étoit arrivé quelqu'accident. Quelques momens après nous vîmes venir deux Insulaires, qui chassoient une bête devant eux. C'étoit un bufle ; mais je n'eus pas besoin de le considerer longtems, pour reconnoître que ce n'étoit pas celui que j'avois acheté. Un de nos gens, qui entendoit à demi la langue du pays & qui se faisoit entendre de même, demanda aux deux Noirs pourquoi ils n'avoient pas amené le bufle qu'ils m'avoient vendu, & où étoient nos quatre hommes. Ils répondirent qu'il avoit été impossible d'amener l'autre, & que nos gens, qui venoient après eux, en conduisoient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude, je remarquai que le bufle sautoit beaucoup & qu'il n'étoit pas moins sauvage que le premier. Je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux Noirs, le voyant tomber, pousserent des cris & des hurlemens épouvantables.

Occasion qu'ils font naître pour quereller.

Ils viennent pour massacrer Bontekoe & ses gens.

A ce bruit, deux ou trois cens Insulaires, qui étoient cachés dans le bois, en sortirent brusquement & coururent d'abord vers la chaloupe, dans le dessein apparemment de nous couper le passage, pour s'assurer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens, qui avoient fait un petit feu à quelque distance des tentes, pénétrerent leur projet & se hâterent de nous en donner avis. Je sortis du bois, & m'étant un peu avancé, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitoient vers nous, d'un autre côté du même bois. » Tenez ferme, dis-je à nos gens ; le nombre de ces misérables » n'est pas assez grand pour nous causer de l'épouvante «. Mais nous en vîmes paroître une si grosse troupe, la plûpart armés de boucliers & d'une sorte d'épées,

pées, que regardant notre situation d'un autre œil, je m'écriai, » Amis, » courons à la chaloupe; car si le passage nous est coupé il faut renoncer à » toute esperance «. Nous prîmes notre course vers la chaloupe; & ceux qui ne purent y arriver assez-tôt se jetterent dans l'eau, pour s'y rendre à la nâge.

Les Hollandois ne s'échappent qu'avec peine.

Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement pour nous, rien n'étoit disposé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étoient étendues en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre; & tandis que nous nous empressions d'y entrer, les Insulaires nous suivant de près, percerent de leurs zagaies plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les intestins qui leur tomboient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches & notre vieille épée. Le Boulanger de l'équipage, qui étoit un grand homme plein de vigueur, s'aidoit de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grapins, l'un à l'arriere & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât & criai au Boulanger, *Coupe le cableau.* Mais il fut impossible de le couper. Je courus à l'arriere; & mettant le cableau sur l'étambord, je criai, *hache.* Alors il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent & tirerent la chaloupe vers la mer. En vain les Insulaires tenterent de nous suivre dans l'eau; ils perdirent fond & furent contraints d'abandonner leur proie.

En quel état ils se retirent.

Nous pensâmes à recueillir le reste de nos gens, qui nâgeoient dans la riviere. Ceux qui n'avoient pas reçus de coups mortels rentrerent à bord, & le Ciel fit souffler aussi-tôt un vent forcé de terre, quoique jusqu'alors il eût été de mer. Il nous fut impossible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage sensible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, & nous allâmes jusqu'au large d'une seule bordée, avec une facilité surprenante à repasser le banc & les brisans qui nous avoient causé tant d'embarras à l'entrée de la riviere. Nos ennemis, s'imaginant que nous y ferions naufrage, s'étoient avancés jusqu'à la derniere pointe du cap, pour nous y attendre & nous massacrer. Mais le vent continua de nous être favorable, & l'avant de la chaloupe, qui étoit fort haut, coupa les lames avec ce secours.

Mort étrange d'un de leurs gens.

A peine étions-nous hors de danger qu'on s'apperçut que le brave Boulanger, qui nous avoit si bien défendu, avoit été blessé d'une arme empoisonnée. Sa blessure étoit au-dessus du nombril. Les parties d'alentour étoient déja d'un noir livide. Je lui coupai ces chairs jusqu'au vif, pour arrêter le progrès du venin. Mais la douleur que je lui causai fut inutile. Il tomba mort à nos yeux, & nous le jettâmes dans les flots. En faisant la revûe de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquoit seize, dont onze avoient été tués au rivage. Le sort des quatre malheureux, qui étoient restés dans le Village, fut amerement déploré. Rien n'étoit si cruel que la nécessité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y purent être sensibles, & que c'étoit déja fait de leur vie.

Ils sont obligés de retourner à terre.

Nous gouvernâmes vent arriere, en rangeant la côte. Le reste de nos provisions consistoit en huit poules & un peu de riz. Elles furent distribuées entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bientôt à se faire sentir, nous fumes obligés de retourner à terre, par une baie que nous découvrimes. Quantité de gens, qui étoient sur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeste expérience

BONTEKOE. 1619.

Secours qu'ils y trouvent.

de la barbarie de ces Insulaires,pour en esperer des vivres. Mais nous trouvâmes du moins de l'eau douce.Les rochers voisins nous offrirent des huitres & de petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût qu'ayant sauvé un plein chapeau de poivre, que j'avois acheté dans le Village où j'avois laissé nos quatre hommes, il nous servit à les assaisonner. Après nous en être rassasiés, chacun en remplit ses poches, & nous rentrâmes dans la chaloupe, avec nos deux petits tonneaux pleins d'eau fraiche. Je proposai en quittant la baie, de prendre un peu plus de large, pour faire plus de chemin. Ce conseil fut suivi. Mais le vent, qui commençoit à forcer, nous fit essuyer pendant la nuit une grosse tempête. Cependant les peines qu'il nous causa devinrent une faveur du Ciel. Si nous eussions continué de ranger la côte, nous n'aurions pû nous défendre de relâcher près d'un autre aiguade qui se présente dans la même Isle, où nous aurions trouvé des ennemis cruels, qui s'étoient déclarés depuis peu contre les Hollandois & qui en avoient déja massacré plusieurs. A la pointe du jour, nous eûmes la vûe de trois Isles qui étoient devant nous. Nous primes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crussions point habitées. On se flattoit d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes étoit remplie de cette espece de roseaux qu'on nomme bambous, & qui sont de la grosseur de la jambe. Nous en prîmes plusieurs, dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de dessous; & les remplissant d'eau douce, comme autant de tonneaux que nous fermâmes avec des bouchons, nous portâmes une bonne provision d'eau dans la chaloupe. Il y avoit aussi des palmiers, dont la cime étoit assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'Isle, sans y faire d'autre découverte. Un jour, me trouvant au pied d'une assez haute montagne, je ne pus résister à l'envie de monter au sommet, dans l'esperance vague de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandois étoient établis. Il me sembloit que ce soin me regardoit particulierement, & que tous nos gens avoient les yeux tournés sur moi. Cependant, outre les maux qui m'étoient communs avec eux, je n'étois jamais venu aux Indes Orientales; & n'ayant ni boussole ni d'autres instrumens de mer, je ne me trouvois capable de rien pour notre conservation.

Ils abordent dans une Isle deserte.

Bontekoe découvre sa route du haut d'une montagne.

Lorsque je fus au sommet de la montagne, mes regards se perdirent dans l'immense étendue du ciel & de la mer. Je me jettai à genoux, le cœur plein d'amertume, & j'adressai ma priere au ciel, avec des soupirs & des gemissemens que je ne puis exprimer. Etant prêt à descendre, je jettai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crus voir, sur ma droite, que les nuées chassoient de terre, & que c'étoit cette raison qui rendoit l'horizon si fin. Aussi-tôt je découvris deux hautes montagnes, dont la couleur me parut bleue. Il me vint à l'esprit qu'étant à Hoorn j'avois entendu dire à Guillaume *Schouten*, qui avoit fait deux fois le voyage des Indes Orientales, qu'au Cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroissoient bleues. Nous étions venus dans l'Isle en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, & ces montagnes étoient à la droite. Je voyois entr'elles une ouverture, ou un vuide, au travers duquel je ne découvrois pas de terres; & je n'ignorois pas que le Détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avoit point d'erreur dans notre route. Je descendis,

plein de joie, & je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avois vû les deux montagnes. Elles ne paroissoient plus lorsque je lui fis ce recit, parce que les nuées avoient achevé de chasser. Mais j'ajoutai ce que j'avois appris à Hoorn, de la bouche de Schouten, & j'établis mes conjectures par d'autres raisonnemens. Rol y trouva de la vraisemblance. Assemblons nos gens, me dit-il, & gouvernons de ce côté-là. Cette déclaration, que je fis à l'équipage, excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de l'eau, des roseaux & des cimes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur. Le vent étoit favorable à nos nouvelles vûes. Nous portâmes le Cap droit à l'ouverture des deux montagnes, & pendant la nuit nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit, nous apperçumes du feu. On s'imagina d'abord que c'étoit le feu de quelque Vaisseau, & que ce devoit être une caraque. Mais, en approchant, nous reconnumes que c'étoit une petite Isle du Détroit de la Sonde. Après en avoir doublé la pointe, nous vimes un autre feu de l'autre côté, & diverses marques nous firent juger que c'étoient des Pêcheurs. Le lendemain, à la pointe du jour, nous fumes arrêtés par un calme. Nous étions, sans le sçavoir, sur la côte interne de Java. Un matelot, étant monté au haut du mât, cria aussi-tôt qu'il découvroit un gros de Vaisseaux. Il en compta jusqu'à vingt-trois. Notre joie nous fit faire des cris & des sauts. On se hâta de border les avirons, à cause du calme, & l'on nagea droit vers cette Flotte. C'étoit un nouvel effet de la protection du Ciel; car nous serions allés nous jetter à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à nous promettre, parce que le Roi de cette contrée étoit en guerre avec notre Nation; au lieu que par une faveur admirable de la providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos Compatriotes & de nos amis.

Dans quelle esperance il part avec ses gens.

Ils découvrent une Flotte du haut d'un mât.

Ces vingt-trois Vaisseaux étoient Hollandois, sous le commandement de *Frederic Houtman d'Alcmaar.* Il se trouvoit alors dans sa galerie, d'où il nous observoit avec sa lunette d'approche, surpris de la singularité de nos voiles & cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau. Il envoya sa chaloupe au-devant de nous, pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduisoient nous reconnurent. Nous avions fait voiles ensemble du Texel, & nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol & moi, dans leur chaloupe, & nous conduisirent à bord de l'Amiral, dont le Vaisseau se nommoit *La Vierge de Dordrecht.* Nous lui fumes aussi-tôt présentés. Après nous avoir marqué la joie qu'il avoit de nous revoir, jugeant sans explication quel étoit le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa table & s'y mit avec nous. Lorsque je vis paroître du pain & les autres viandes, je me sentis le cœur si serré, que mes larmes inonderent mon visage, & que je ne me trouvai point la force de manger. Nos gens, qui arriverent aussi-tôt, furent distribués sur tous les autres Vaisseaux de la Flotte (38).

Ils se trouvent en sûreté parmi des gens de leur Nation.

Il est tems de revenir aux loix que je me suis imposées ; sans craindre néanmoins qu'on me reproche d'avoir introduit un personnage ennuyeux, & presque sur, au contraire, que l'interêt qu'on a pris à ses infortunes se repandra sur la suite de son voyage, quoique les évenemens qui restent à lire se rapprochent plus de l'ordre commun du commerce & de la navigation.

(38) Relation du voyage de Bontekoe, page 20.

BONTEKOE. 1619.

L'Amiral Hollandois les fait transporter à Batavia.

L'Amiral, après s'être fait raconter toutes les avantures des cinquante Hollandois, les fit embarquer dans un yacht, pour se rendre à Batavia (39). Ils y arriverent le lendemain matin. Les amis qu'ils avoient sur la Flotte leur ayant fourni des habits à l'Indienne, ils entrerent dans la Ville en fort bon ordre. Ils se présenterent au Général *Jean Pietersz Coen*, qui n'avoit point encore été informé de leur arrivée, mais qui les reçut favorablement lorsqu'ils se furent fait connoître. Il fallut satisfaire sa curiosité par un long recit. Bontekoe lui dit ; » Seigneur Général, nous partimes tel jour du Texel, dans le » Navire nommé *la Nouvelle Hoorn*. En tel tems nous approchâmes du Dé- » troit de la Sonde, jusqu'à telle hauteur. Là, le feu prit à notre Vaisseau. » Là, nous sautâmes. Ensuite s'arrêtant au détail de toutes les circonstances, » il expliqua la maniere dont cet accident étoit arrivé, combien il avoit » perdu de gens, comment il avoit sauté avec le Navire, & comment le » Ciel l'avoit conservé avec un seul jeune homme. « Le Général fort attentif à sa narration, lui dit froidement après avoir entendu le reste de ses avantures ; Que faire à cela ? C'est un grand malheur (40). Mais s'échauffant un peu à la vûe du vin d'Espagne qu'il fit apporter, il prit une coupe d'or & but successivement la santé de Bontekoe & de Rol. Pendant huit jours il les fit manger à sa table. Enfin trouvant l'occasion de les employer tous deux, il fit Bontekoe Capitaine du Vaisseau le *Bergerboot* ; & deux jours après, il nomma Rol pour exercer la fonction de Marchand sur le même Vaisseau. Leur joie fut très-vive de se trouver rejoints dans un même Navire, avec les mêmes commandemens qu'ils avoient eus sur la *Nouvelle Hoorn*.

Bontekoe & Rol sont employés par le Général Coën.

1620.

Vaisseau dont l'Auteur obtient le commandement.

Ce Vaisseau étoit court. Il ne portoit que trente-deux pieces de canon ; mais on lui en auroit cru davantage, parce que cette artillerie faisoit presque deux bordées l'une sur l'autre. Il étoit chargé de viande, de lard, de riz & de munitions de guerre, pour ravitailler les Forts Hollandois. Deux autres Navires, le *Neptune* & l'*Etoile du Matin*, avoient reçu le même ordre. Ils partirent de conserve au commencement de l'année 1620. En passant, ils relâcherent à *Gresse* ou *Gressic*, où le premier Commis du Comptoir Hollandois, qui se nommoit *Walter Hudden*, originaire de Riga en Livonie, augmenta leurs provisions d'un grand nombre de vaches, de poules, d'oyes, & de quantité d'arrack & de sucre brun. La nourriture qu'il leur donna pour ces bestiaux fut du riz en cosse, qui s'appelle *Padie*.

Il est envoyé pour ravitailler les Forts Hollandois.

Ils remirent à la voile & rangerent la côte jusqu'au de-là du Détroit de Baley ou *Baly*, pour s'avancer à la hauteur de *Solor*, parce que la mousson étant passée, ils esperoient encore d'arriver à *Amboine* par cette route. Lorsqu'ils furent devant le havre de Solor, *Ramburg d'Enchuise*, Commis du Fort Hollandois, vint leur dire à bord que les habitans d'un Village voisin, nommé *Larinque*, faisoient beaucoup de tort au Commerce de leur Nation, & qu'avec trois Vaisseaux il ne falloit pas manquer l'occasion de les reduire. Bontekoe & les deux autres Capitaines consentirent à cette proposition. Ils s'approcherent de ce Village, accompagnés de plusieurs petits bâtimens du pays, qui se joignirent moins à eux pour les servir, que pour assister au spectacle. Le Village fut canonné ; mais il avoit aussi son artillerie, qui ne de-

(39) *Ibid.* p. 20. (40) *Ibidem.*

meura pas oisive. Cependant elle n'empêcha pas les Hollandois de faire leur descente. Ils avoient crû cette expédition trop aisée. Les habitans firent deux sorties, dans lesquelles ils leur tuerent vingt-quatre ou vingt-cinq hommes, & leur en blesserent un grand nombre. Une si vigoureuse résistance força les trois Vaisseaux de lever l'ancre, & d'abandonner Ramburg à sa consternation (41). Ils gouvernerent au Nord-Est, pour passer au vent de l'Isle de *Batambour*, dont ils eurent bientôt la vûe. L'ayant laissée à gauche, ils porterent le Cap au Nord-Est quart de Nord, vers les Isles de *Burré* & *Blau*, qui leur demeurerent aussi à gauche; & de-là sur *Amboine*, où la force des courans les obligea de passer entre deux petites Isles, pour entrer dans un golfe qui se nomme *Hiero*, vis-à-vis de *Combello* (42). De *Hiero*, qui est sur ce golfe, & dont le territoire est couvert de girofle, on passe en peu de tems à cheval au Fort d'Amboine. Rol y obtint le gouvernement du Fort de *Batsian*, tandis que Bontekoe continua de visiter toutes les Moluques, pour les fournir de provisions. Ensuite, le désir de faire ses derniers adieux à Rol le conduisit à Batsian. Il en reçut environ cent lastes de cloux de girofle. Ce fut alors que leur séparation se fit, avec peu d'espérance de se revoir jamais. Ils s'embrasserent, en répandant des larmes au souvenir de leurs miseres communes. Bontekoe apprit dans la suite que Rol étoit mort à Maleie. Il retourna par le Détroit de Botton & par Gressick à Batavia, pour rendre compte de son voyage au Général Coen, qui le chargea successivement de deux autres commissions; l'une, d'aller charger du poivre à Jambai; l'autre, de se rendre aux Isles qui sont entre Batavia & Bantam, pour y prendre de la pierre qui se trouve au fond de la mer. On lui donna pour la seconde, quarante Lascarins, excellens plongeurs, qui vont lier la pierre au fond de l'eau & la tirent dans les chaloupes. Elle se tailloit alors à Batavia, pour en faire les puits du Fort, qui en étoit presqu'entierement construit. Cette pierre est grande & d'une blancheur extraordinaire. Bontekoe, à son retour, fut nommé pour commander le *Groningue*, Vaisseau nouvellement arrivé de Hollande, qui étoit beaucoup mieux pourvû que le sien. Il reçut alors de nouveaux ordres, qui l'occuperent l'espace de deux ans; mais dans les simples bornes du Commerce (43).

Il se sépare de Rol pour la derniere fois.

Meilleur Vaisseau dont il est nommé Capitaine.

1622.

Il est envoyé à la Chine.

Ce ne fut qu'en 1622 qu'il fut commandé, avec sept autres Navires, pour faire le voyage de la Chine, sous le commandement général de *Corneille Reyertz de Dergton*, dans la vûe de s'emparer de *Macao*, ou du moins des *Piscadores*, & d'y établir un Commerce solide pour les Hollandois (44). Outre les instructions qui furent remises à l'Amiral, Coen avoit envoyé des ordres en divers lieux, pour rassembler plusieurs autres Vaisseaux qu'il destinoit à cette expédition. Il avoit écrit particulierement à *Guillaume Jansz*, qui étoit allé aux Manilles, avec quelques Anglois, pour une autre entreprise; & quelques Navires de cette Flotte devoient joindre ceux de Reyertz, à des hauteurs reglées dans sa lettre.

Nous mîmes en mer, dit l'Auteur, le 10 d'Avril. Notre route n'eut rien de remarquable que l'habileté de nos Pilotes (45), jusqu'au 22 de Juin que nous

(41) Page 21.
(42) *Ibidem*.
(43) *Ibid.* p. 22.
(44) *Ibidem*.
(45) Page 23. C'est un détail qu'il ne faut pas dérober aux Navigateurs. Nous prîmes

BONTEKOE. 1622.

arrivâmes devant Macao. La Flotte s'étoit grossie, dans cette navigation, jusqu'au nombre de quinze voiles, tant navires qu'yachts, entre lesquels il y avoit

notre cours vers le Détroit de *Belimbuam* ou *Balimbuam*, pour le traverser. Le 11, nous eûmes la vûe des terres de Sumatra ; mais nous dérivâmes plus au Sud que nous ne l'aurions voulu ; ce qui nous fit croire que les courans venoient du Détroit de la Sonde. Les 13, 14 & 15, nous eûmes des vents variables & nous dépassâmes l'Isle de *Lusipara*. Les 16 & 17, nous courûmes le long de l'Isle de Banca. Le 18, le 19 & le 20, nous n'avançâmes guères à la route, parce que le plus souvent nous avions vent & marée contraires ; de sorte qu'il falloit sans cesse étaller le flot. Le 29, sur le midi, nous nous trouvâmes à la bouque septentrionale du Détroit de Balimbam, l'Isle de Banca nous demeurant à une lieue au Sud-Est. Nous courûmes au Nord sur l'Isle de Pulopon, & le 30 nous mouillâmes à son bout, qui est au Sud-Est, sur vingt-deux brasses, fond de sable. C'est un haut pays. Le premier de Mai, nous allâmes jetter l'ancre au côté occidental de cette même Isle, sur dix-neuf brasses, fond de bonne tenue, par le travers de la baye de sable, qui est au Nord, parce qu'il y a là une bonne aiguade dans un bois qui est dans un fond ou une vallée. Du bout septentrional de l'Isle de Banca jusqu'à l'Isle Pulopon, il y a dix-huit milles (*) ; le cours au Nord. Le même jour nous remîmes à la voile, & nous portâmes le cap au Nord-Est & au Nord-Est quart de Nord, pour passer à l'Est de l'Isle de Linga. Le 2, nous courûmes deux lieues d'une même bordée au Nord-Est quart à l'Est. Sur le midi, le cap oriental de l'Isle de Linga nous demeura à quatre lieues au Sud-Ouest, quart à l'Ouest. Le terrain en est fort élevé du côté septentrional. De la côte occidentale de Pulopon jusqu'à la côte orientale ou au cap de Linga, la route est au Nord Est, ou un peu plus au Nord., & il y a neuf lieues. Le fond de dix-huit, dix-neuf & vingt brasses. Le 3, l'Isle de *Puloponiang* nous parut à l'Ouest & au Sud-Ouest. Le 4, ayant pris hauteur, nous nous trouvâmes par un degré quarante-huit minutes de latitude du Nord. Après midi nous eûmes la vûe de l'Isle de *Lam*, à un mille de distance au Nord-Ouest. La terre de cette Isle est haute & se présente comme une montagne. Le fond est de trente-cinq brasses. Le 6, l'Isle *Pulo-timon* nous demeura six lieues à l'Ouest. Nous prîmes notre route Nord-Nord-Est vers *Pulo-candor*. Le 9, trois Vaisseaux, le *Groningue*, l'*Ours Anglois* & le *S. Nicolas*, eurent ordre d'aller jusqu'à *Pulo-ceccer*. Le 18 au matin, nous eûmes la vûe de *Pulo-candor*, au Nord-Nord-Est, à la distance d'environ neuf milles. C'est une terre fort haute, avec de petites Isles, la plûpart au côté Sud-Est de la grande. L'aiguade est à la côte Sud-Ouest. Depuis l'Isle de Pulo-timon jusqu'à celle de Pulo-candor, le cours est Nord-Nord-Est, & le fond vasard, de trente-cinq, quarante, cinquante & soixante brasses, suivant les Cartes ; mais lorsqu'on approche de Pulo-candor on ne trouve plus que trente, vingt-cinq & vingt brasses fond de sable ferme. Sur le soir nous courûmes à l'Est, faisant le tour de l'Isle fort proche de la côte, à la distance d'environ une demie lieue de la plus orientale des petites Isles. Le fond est de dix-huit à vingt brasses. Ensuite nous fimes route par le Nord-Est, vers la côte de Chambay. Le lendemain, vers le soir, on voyoit encore Pulo-candor du haut des grands mâts. Le 22, nous découvrîmes *Pulo-chambay*, qui paroît de loin comme un amas de petites Isles à sept ou huit lieues en mer. Le 24 nous nous trouvâmes, par la hauteur de dix degrés trente cinq minutes (**), à un mille & demi de la terre. La partie de cette terre qui est proche de la mer, est basse & de sable blanc ; mais plus loin, le pays est haut & montueux. Le fond, à trois milles en mer le long de cette côte, est de sable, à dix-sept, seize, quinze, quatorze & treize brasses. Le soir, on jetta l'ancre à quinze brasses, vis-à-vis d'une pointe qui est par la hauteur de dix degrés trois minutes, & qui se nomme le Cap de *Cecir*. Au Nord de ce cap est un grand golfe, le long duquel & en-delà, en rasant la côte, on voit regner des dunes. Le milieu du pays est haut. La côte court au Nord-Est quart d'Est depuis le cap. Le 25, nous nous trouvâmes sur la côte de la petite Isle de *Pulo-cecir*, qui est presque toute de rochers, & au Nord de laquelle on voit un golfe qui se présente comme une riviere entre les hautes

(*) On lit 91 lieues dans le Recueil de la Compagnie ; mais c'est une erreur.

(**) On lit 15 minutes dans le Recueil de la Compagnie.

deux Anglois. Après une revûe générale des forces, on fit faire l'exercice militaire autour des mâts. BONTEKOE. 1622.

Siége de Macao par les Hollandois.

Dès le lendemain, trois Vaisseaux, le *Galias*, l'*Ours Anglois*, & le *Groningue*, commandé par Bontekoe, s'avancerent fort près de la Ville & mouillerent sur trois brasses d'eau. Le soir même, ils envoyerent trois volées de leur canon vers les murs. L'obscurité devenant favorable, le *Galias* & le *Groningue* s'en approcherent jusqu'à la portée du mousquet, sur trois brasses à demi flot. Il fut résolu que Bontekoe & *Baschert*, son Marchand, descendroient avec une partie de leur équipage pour tenter de surprendre la Ville; mais cette résolution fut changée, parce qu'il parut dangereux de destituer un navire de ses deux principaux Officiers. Bontekoe reçut ordre de garder son bord, & l'Amiral se chargea lui-même de la descente. Le 24, à la pointe du jour, on tira toutes les bordées, tandis que Reyertsz fit son débarquement à la tête de six cens hommes. On fit avancer deux yachts près du rivage, pour favoriser l'entreprise. Les Portugais avoient fait un retranchement dans l'endroit où l'on pouvoit débarquer; mais après une légere résistance, ils prirent la fuite & se retirerent vers une hauteur sur laquelle il y avoit un couvent. L'attaque des Hollandois fut commencée avec beaucoup de résolution. Les Portugais tenterent quelques sorties & furent toujours répoussés. Mais un accident imprevu renversa toutes les espérances des assiégeans. Le feu prit à leurs barils de poudre; & dans l'éloignement des Vaisseaux, cette perte ne put être assez promptement réparée. Ils pensoient à faire leur retraite en bon ordre, lorsque les Portugais avertis de leur disgrace par quelques déserteurs Japonois, qui passerent dans la Ville, vinrent fondre sur eux & leur tuerent quantité de gens. Le reste se retira, avec beaucoup de confusion, dans les barques qui les avoient apportés. La perte des Hollandois fut de cent trente hommes, avec autant de blessés, entre lesquels on compta Reyertsz, qui avoit déja reçu un coup de mousquet dans le ventre en débarquant. Il eut néanmoins le bonheur de se rétablir.

Ils sont forcés de l'abandonner avec perte.

On s'éloigna d'environ un quart de lieue de la côte, sans aucun dessein de recommencer le siege. On fit de l'eau dans une Isle qui est au Sud de Macao. Les deux Vaisseaux Anglois & le Navire Hollandois *la Fidelité*, partirent pour le Japon. Deux jours après, l'*Ours* & la *Sainte Croix* prirent leur route vers l'Isle de *Lamouen* ou *Lamoua* (*), rasant la terre dans le dessein de visiter la côte de la Chine; & le 29 toute la Flotte mit à la voile vers les Isles Piscadores, à l'exception d'un gros Vaisseau & de deux yachts, qui eurent ordre de de-

terres. C'est là que les dunes finissent. La côte y est très-haute, & le fond de trente, quarante & cinquante brasses. Le 26, nous mouillâmes à la *Malebaie*, que les habitans nomment la Baye de *Ponderan*. Là paroissent, sur le rivage, quantité de cocotiers entre plusieurs petites maisons. Quatre Vaisseaux, du nombre desquels étoit le mien, furent envoyés le lendemain dans une autre baye, nommée *Camperyn*, qui est plus loin de six lieues. Nous y trouvâmes de l'eau douce, du bois & d'autres rafraîchissemens. On y acheta dix-sept vaches & quantité de poules. Tout le reste du mois & la plus grande partie du suivant se passerent dans la Malebaie, où plusieurs Vaisseaux devoient joindre la Flotte. Le 20, ayant eu la vûe de diverses Isles sur notre route, nous joignîmes quelques-uns des Vaisseaux qui nous venoient des Manilles, & le 22 nous parûmes devant Macao, où nous mouillâmes à quatre brasses d'eau, sur un fond de vase.

(*) Apparemment l'Isle d'*Emoy*.

BONTEKOE. 1622.

meurer à la vûe de Macao jusqu'à la fin d'Août, pour attaquer les bâtimens qui pourroient y venir de Malaca.

Ils veulent s'établir aux Piscadores.

On eut la vûe des Isles Piscadores le 4 de Juillet, & le 6 on vit paroître l'*Ours*, qui venoit rejoindre la Flotte. Après avoir fait le tour des Isles en dehors, on mouilla derriere une des plus hautes, dont la forme ressemble à celle d'une table. Quelques Pêcheurs Chinois, qui se présenterent entre les Isles, prenoient la fuite à la vûe d'une Flotte étrangere. On entra le lendemain dans une belle baie close, d'un fort bon fond, sur huit ou neuf brasses d'eau. Le pays est plat, pierreux, & sans arbres, mais couvert d'herbe longue, qui est une espece de foin. L'eau douce n'y manque pas, quoique dans le tems sec elle soit un peu somache. On se rend aux sources par deux golfes, où les Vaisseaux demeurent à l'ancre; mais on n'y trouve pas d'autres rafraîchissemens. Bontekoe, suivant l'ordre qui avoit été donné pour le rendez-vous, entra dans un Port nommé *Tayouan*, qui est à l'extrêmité de l'Isle Formose, & où les Chinois faisoient quelque Commerce. Sa situation est à douze lieues des Piscadores. Dans l'intervalle, qui est si tortueux que les gros Vaisseaux n'y peuvent entrer, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau. La Flotte en tira diverses sortes de rafraîchissemens, qu'on faisoit prendre par les yachts.

Le *Groningue* & l'*Ours* employerent quelques jours à visiter la côte de la Chine, & s'avancerent jusqu'à l'embouchure de la riviere de *Chincheu*, où Bontekoe vérifia par ses yeux ce que Jean Hugue *Linschoten* en a rapporté. Après avoir mouillé dans différentes baies, & rencontré plusieurs Corsaires Chinois, qui exercoient leurs pillages sur leur propre Nation, ils rejoignirent la Flotte aux Piscadores. Leurs gens s'y occupoient à construire un Fort; & depuis le départ de Bontekoe, il y étoit arrivé quelques autres Navires Hollandois. Deux yachts, qui avoient été envoyés sur les côtes de la Chine, avec ordre de demander aux Chinois la liberté du Commerce, rapporterent qu'ils avoient reçu des réponses assez favorables, & qu'on leur avoit promis d'envoyer aux Piscadores un Ambassadeur qui apporteroit d'autres explications à l'Amiral. En effet, le 24 d'Août, on vit paroître deux Jonques, qui avoient à bord le Ministre Chinois. Mais les conferences eurent peu de succès, parce que le but de cette Ambassade étoit d'engager les Hollandois à s'éloigner, ce qui étoit directement opposé à leurs intentions. Aussi prirent-ils la résolution de s'avancer avec toutes leurs forces jusqu'à l'entrée de la riviere de Chincheu, pour éprouver si la crainte de leurs hostilités ne rendroit pas les Chinois plus traitables. La séparation de trois de leurs plus gros Vaisseaux, qui furent entraînés par les courans, ne les empêcha pas d'exécuter leur dessein. Ils allerent jetter l'ancre devant la riviere, proche d'un gros Bourg, dont les habitans prirent la fuite & leur abandonnerent quarante-trois gros bestiaux, avec quantité de volaille & d'autres rafraîchissemens. Là ne se proposant plus de ménagemens, ils brûlerent dès le premier jour 50 ou 60 Jonques. Les jours suivans furent signalés par d'autres prises, par des descentes, & des incendies (46). Cette petite guerre fut continuée avec divers succès l'espace d'une année entiere, pendant laquelle on fit un grand nombre de prisonniers, & l'on brûla ou l'on prit quantité de Jonques. Enfin les Chi-

Conférences inutiles avec un Ambassadeur Chinois.

Longues hostilités des Hollandois contre la Chine.

(46) Page 29.

nois,

nois, fatigués de leurs pertes, envoyerent, le premier de Novembre 1723, un Ministre nommé *Cipzuan* (47) à bord de l'Amiral, pour lui déclarer que si les Hollandois étoient venus dans un esprit de paix, & seulement pour obtenir la liberté du Commerce, il étoit facile de traiter & que les Chinois y étoient disposés. Il ajouta, pour diminuer l'étonnement de l'Amiral, que plus de trois cens Marchands de sa Nation s'étoient assemblés, & demandoient instamment cette permission, qui valoit bien mieux pour eux que de perdre leur bien en continuant la guerre. Il dit encore que dans le canton où il faisoit sa demeure, il y avoit un Hermite qui menoit une vie solitaire dans les montagnes, quoique de grande maison, & fort riche avant sa retraite; qu'il passoit même pour avoir été Gouverneur de quelque Province, & qu'après la mort de sa femme, qu'il aimoit uniquement, il s'étoit retiré dans la solitude, où il ne se mêloit plus que d'assister les pauvres & d'aller intercéder pour eux auprès des Grands: que cet homme, qui étoit en odeur de sainteté, avoit entrepris de parler des propositions de la Flotte étrangere, & de les faire réussir; & que passant pour prophéte, il avoit annoncé aux principaux du pays, que la continuation de la guerre leur deviendroit pernicieuse. L'Amiral, persuadé par ces apparences de bonne foi, demanda s'il ne pouvoit pas conférer avec cet Hermite, pour l'instruire plus particulierement de la sincérité des Hollandois, & des circonstances qui regardoient leurs vûes du Commerce. Cipzuan s'engagea volontiers à lui en faire la proposition. Etant parti dans ce dessein, il revint le 3 avec l'Hermite & un autre Chinois. L'Amiral expliqua au saint homme les raisons qui avoient amené les Hollandois. Après une longue conférence, dont les deux parties sortirent également satisfaites, on lui remit une lettre pour les Officiers de sa Province, qui contenoit tout ce qu'on lui avoit déclaré, & qu'il promit de rendre de sa propre main.

BONTEKOE. 1623.

Négociation avec les Chinois.

Un Hermite du pays y est employé.

Deux ou trois jours après, Cipzuan apporta la réponse. Elle étoit favorable. On convint bientôt que les Hollandois enverroient dans l'Isle d'*Emoy*, deux ou trois de leurs Vaisseaux pour y regler les articles de la paix. La prudence ne permettant pas à l'Amiral de s'y rendre lui-même, Christian Fransz partit le 14 avec les yachts, le *Muiden* & l'*Erasme*; & le lendemain, il jetta l'ancre proche d'Emoy. Trois jours s'étoient passés jusqu'au 18, lorsque Bontekoe ennuyé de cette longueur s'embarqua dans sa chaloupe, pour aller prendre quelques informations par ses propres yeux. En approchant des yachts, quelle fut sa surprise d'en voir un tout en feu, & l'autre qui avoit trois brûlots à son bord, naviguant au milieu d'une multitude de bâtimens Chinois? Plus de cinquante brûlots, qui s'étoient détachés contre l'*Erasme*, avoient été évités par l'adresse & le courage des Hollandois, & les trois qui l'avoient atteint, furent heureusement détournés. Pour le *Muiden*, sa misene & ses hunes d'avant étoient si enflammées, qu'il n'y avoit aucune espérance de le pouvoir sauver. Aussi le vit-on bien-tôt sauter, avec tout ce qu'il y avoit de gens à bord (48).

Les Hollandois sont cruellement trahis.

L'*Erasme* ayant rejoint la Flotte, on apprit le détail de ce funeste évenement. Aussi-tôt que les deux yachts eurent jetté l'ancre, les Chinois avoient envoyé des Députés à bord, pour demander que les principaux Hollandois

(47) Pages 37 & suivantes. (48) Page 38.

BONTEKOE. 1623.

vinssent conferer avec leur *Totoc* ou leur Chef. Le Commandant avoit désiré, au contraire, que le Totoc envoyât quelques-uns des siens, munis d'un plein pouvoir. Les mêmes Chinois qui retournerent à terre avec cette réponse revinrent bien-tôt, autorisés par le Totoc, & l'on commença la négociation. Il fut conclu que les Chinois viendroient trafiquer à Tayouan avec les Hollandois, & qu'ils y apporteroient autant de soies qu'on auroit de capital pour les payer; qu'ils ne navigueroient plus aux Manilles, à Cambaye, à Siam, à Patane, à Jamby, ni en d'autres lieux, sans prendre des passeports Hollandois; & qu'ils enverroient cinq ou six Jonques à Batavia, pour conférer avec le Général sur l'établissement des Piscadores, dont ils avoient trop témoigné que leur principal dessein étoit de chasser les forces Hollandoises (49).

Adresse des Chinois.

Après cet accommodement, les Plenipotentiaires Chinois étoient retournés dans l'Isle, d'où ils étoient encore revenus, pour demander qu'on députât quelques Capitaines au Totoc, dans la seule vûe, disoient-ils, d'écrire l'accord en Chinois & en Hollandois, & de le confirmer par un serment. Ils avoient amené huit Mandarins en qualité d'ôtages, & donné, suivant leur usage, trois fléches pour derniere preuve de leur bonne foi. Le Commandant Hollandois ne fit pas difficulté de descendre lui-même, avec deux de ses principaux Officiers, & une suite de trente hommes, commandé par *Reus*, Capitaine de l'*Erasme*. On les reçut fort bien. On dressa sur le rivage des tables pour les Matelots. Elles furent aussi-tôt couvertes de vivres, tandis que les trois Officiers se rendirent chez le Totoc. Les Hollandois crurent s'appercevoir que dans le repas, où quelques Mandarins mêmes étoient à table, on s'efforcoit de les enivrer. Reus, sans pousser trop loin la défiance, se contenta d'arrêter les progrès de l'yvresse en faisant rentrer tous ses gens dans la chaloupe, & promit avant son départ de la renvoyer le soir, pour les trois Officiers qui étoient chez le Totoc. Elle retourna au rivage à l'heure marquée. Mais on ne vit revenir ni la chaloupe ni les Officiers. On demanda aux ôtages d'où pouvoit venir un si long retardement. Ils répondirent que le festin du Totoc auroit sans doute été magnifique, & que le plaisir retenoit les convives. C'étoit un étrange festin, puisque dans le cours de la même nuit les brûlots parurent quatre heures avant le jour, & firent l'exécution qu'on a rapportée. L'Auteur, qui partit bientôt pour Batavia, paroît avoir ignoré quel fut le sort des trois Officiers Hollandois, & celui des huit ôtages qui étoient à bord. Mais il ajoute qu'après une si cruelle expérience de la perfidie des Chinois, l'Amiral s'attacha serieusement à fortifier Piscadore, & recommença les hostilités (50).

Bontekoe retourne à Batavia.

Le tems de Bontekoe étant expiré (51), envain *Reyertsz* le sollicita de prendre un nouvel engagement. Il obtint la permission de s'embarquer sur le Vaisseau nommé *Bonne-Espérance*, qui étoit prêt à faire voiles pour Batavia. Sa navigation fut heureuse; & son arrivée ne le fut pas moins, par l'occasion qu'elle lui fournit de quitter les Indes. On équipoit à Batavia la *Hollande*, le *Goude* & le *Midelbourg* pour aller en Perse. Il demanda au Général *Carpentier*, qui avoit succédé à *Coen*, la permission de partir sur un de ces trois bords. Elle lui fut accordée, avec la commission de Capitaine de la *Hollande*, qui étoit

Il obtient une nouvelle commission.

(49) Page 39. (50) *Ibidem.* (51) Page 40.

un fort beau Navire. L'Amiral Reyertsz, qui revint de Piscadore vers le même tems, dans la résolution de retourner aussi en Europe, obtint le commandement de ces trois Vaisseaux, & monta celui de Bontekoe. Ils mirent à la voile le 6 de Février 1624, destinés tous deux à des infortunes qui causerent la mort de l'un, & qui rendirent le retour de l'autre presqu'aussi funeste que son arrivée dans les Indes. Reyertsz étoit un habile homme, qui avoit rendu des services considérables à la Compagnie (52).

Son départ avec Reyertsz.

Après avoir relâché à Bantam, & louvoyé de-là jusqu'à l'Isle de *Sebbezée*, dans le Détroit de la Sonde, où la rapidité des courans les força de séjourner trois ou quatre jours, ils partirent avec un vent très-favorable, qui ne les abandonna point jusqu'à la sortie du Détroit. Ensuite il devint plus frais; mais après l'avoir eu long-tems à combattre, le 27, à dix-sept degrés de latitude méridionale, ils le virent tourner au Sud, suivant leur espérance. Alors ils coururent à l'Ouest, portant vers le Cap de Bonne-Espérance. Le 13 de Mars, ayant pris hauteur, ils se trouverent par les 22 degrés. Reyertsz tomba malade le même jour.

Infortunes de leur voyage.

J'entre encore dans un de ces recits, qui ne peuvent être intéressans que par le détail des circonstances, & qui demandent par conséquent d'être abandonnés à l'Auteur même, sans égard pour ceux qui s'offensent de la barbarie du langage de mer, & qui préferent l'ornement à la verité des peintures. C'est Bontekoe qui va représenter ses propres craintes & tracer l'image d'une affreuse situation.

Pendant les trois jours suivans, le vent devint si impétueux qu'il n'y avoit pas huit rhumbs sur lesquels on pût se maintenir. Nous craignimes beaucoup d'être séparés pendant la nuit. C'étoit à nous à faire fanal. J'entrai dans la chambre du Commandant, où j'assemblai le Conseil, quoiqu'il fût fort mal; & lui ayant exposé le danger, je proposai d'amener les voiles avant la fin du jour, pour nous tenir à mâts & à cordes dans l'obscurité. J'espérois que nos conserves feroient la même manœuvre en nous voyant, & que dans le cours d'une nuit nous ne ferions pas une si grande dérive, que nous ne pussions le lendemain nous voir les uns les autres.

Description d'une furieuse tempête.

Le Commandant s'en étant remis à mon opinion, on ferla de jour la misene & la sivadiere. Les garcettes & les rabans furent bien amarrés, ensuite nous nous laissâmes aller à la dérive. Le *Goude* & le *Midelbourg* suivirent notre exemple, & porterent le Cap au Sud. La nuit, après six horloges, le vent devint si impétueux, que ceux qui ne se sont jamais trouvés dans les mêmes occasions ne peuvent s'en imaginer la force & la violence. Il parcouroit si rapidement tous les points du compas, qu'il étoit impossible de connoître sur quel air on naviguoit. Le Navire s'enfonçoit autant dans l'eau que si les tourbillons étoient tombés directement dessus pour le faire enfoncer. Les ancres, qui étoient sur leurs bossoirs, aux deux côtés de l'avant, étoient à tous momens submergés; & pour peu qu'on fût demeuré dans le même point, sans autre agitation, il auroit puisé par-là bien vîte & n'auroit pû manquer de périr. Enfin notre grand mât s'étant rompu, à trois brasses au-dessus du haut pont, il tomba dans la mer; mais le Navire, qui apparemment enfonçoit, se releva un peu. Nous étions les uns près des autres; ce qui n'empêchoit pas

(52) Pages 41 & suivantes.

BONTEKOE. 1624.

qu'il ne fallut s'approcher tête contre tête pour pouvoir s'entendre. Ceux qui étoient sur le pont n'entendoient pas nos plus grands cris (53).

Singuliere apparence de la mer.

Ce prodigieux vent dura pendant six ou sept horloges, & ne fit alors que commencer un peu à diminuer. Tandis qu'il étoit dans sa plus grande violence, la mer étoit aussi unie qu'une table. Il sembloit même qu'elle ne pût s'élever. Mais, à mesure que le vent diminuoit, la mer s'élevoit avec tant d'impétuosité, que le Vaisseau sembloit prêt à tourner. Le roulis étoit si terrible, que le plat bord passoit quelquefois sous l'eau à l'embelle. Elle couloit dans le fond de cale, où il s'en trouvoit déja sept pieds avant que nous nous en fussions apperçus. Toutes les pompes jouoient sans relâche, & l'eau ne laissoit pas de croître toujours. Nos allarmes devinrent fort vives. Le mal étoit sans remede, & tous nos efforts paroissoient inutiles. Il arriva même que les pompes s'engorgerent de poivre, dont les bitonieres étoient toutes remplies. Il y avoit, à fond de cale, soixante pieces de canons de fonte & de fer, qui étoient sur le gingembre & sous le poivre. L'agitation prodigieuse du Vaisseau les fit démarrer & rouler. Les tourillons heurterent contre les fronteaux des gruriers & les briserent. Alors le poivre se répandit sur les vaigres de fond; & l'eau ayant fait lever les parcloses, il passa & couvrit les varangues.

Efforts de l'industrie & du courage.

Cependant comme nous étions persuadés que le Vaisseau étoit capable de soutenir de grands efforts, cette pensée ranima notre courage & nous fit redoubler le travail. Nous tirames les pompes & nous les enveloppâmes par le bas, de plusieurs lambeaux de nos pavillons. Nous passâmes le bout de chacune dans un pannier, que nous mîmes sur les vaigres, & nous recommençames tous à pomper. Cet expédient nous réussit. Après avoir continué quelque tems la même manœuvre, nous vîmes que l'eau commençoit à baisser. Mais notre grand mât, qui étoit tombé dans la mer, ayant flotté toute la nuit, tantôt le long du navire, tantôt dessous, nous appréhendâmes qu'il n'y fît quelque voie d'eau. Les gens du fond de cale, qui sentoient encore mieux ce danger, nous excitoient par leurs cris à couper tous les cordages qui l'arrêtoient: il nous fut impossible de suivre leur avis. Nous coupâmes à la vérité les grands haubans de stribord, mais la force du roulis nous empêcha de couper ceux de babord. Ce fut tout ce qu'on put exécuter avant le jour. Avec le secours de la lumiere, nous achevâmes de couper ce qui retenoit encore le mât, & le premier flot l'éloigna du Navire.

Naufrage du Goude.

Le matin, ayant jetté les yeux autour de nous, la seule de nos conserves qui s'offrit à notre vûe fut le *Midelbourg*, qui étoit entierement demâté, à l'exception de son mât d'artimon. Il avoit même perdu son beaupré & tout son éperon. Le *Goude* ne paroissant point, nous commençâmes à craindre qu'il n'eut fait naufrage; soupçon qui ne fut que trop vérifié, puisqu'on ne l'a jamais revû. Quelques-uns de nos gens ayant puisé de l'eau, y trouverent du poivre; ce qui augmenta notre chagrin, en confirmant la certitude de son naufrage. Cependant le tems devint fort beau. Nous appercevions toujours le *Midelbourg* au lof, sans pouvoir nous rejoindre, parce que nous étions également désemparés. Il mit sa chaloupe à la mer. Le Patron, qui se nommoit Jean Dix, de Flessingue, étant arrivé à notre bord, nous représenta qu'ils

Triste état des deux autres Vaisseaux.

(53) *Ibidem.*

avoient perdu presque tous leurs mâts & leurs agrêts, & que si nous leur refusions notre secours, ils n'avoient aucune espérance de pouvoir aller jusqu'aux terres. Notre mât de misene, notre beaupré & notre artimon avoient été préservés, aussi-bien que notre grande vergue, qu'on avoit amenée sur le pont avant que l'orage fût dans toute sa force. Dans le *Midelbourg* au contraire, on avoit laissé les vergues aux Hunes, ce qui avoit contribué à la perte de toute sa mâture. Il falloit que le moins maltraité des deux Vaisseaux se rendît utile à l'autre. Nous résolumes, dans le Conseil, de donner notre grande vergue & notre mât de hune d'avant, avec une grosse éparre que nous avions encore. Mais nous conclumes aussi qu'après leur avoir livré ces pieces, chacun de son côté feroit ses efforts pour gagner la terre où il pourroit, sans prétendre mutuellement à d'autres secours. Cependant on convint de se rendre, s'il étoit possible, à la baie de Saint Louis dans l'Isle de Madagascar.

Bontekoe. 1624.

La Nouvelle Hollande secourt le Midelbourg.

Ces résolutions ayant été prises au Conseil, ma qualité de Capitaine m'obligeoit d'en porter l'ordre à l'équipage. On l'attendoit avec impatience; mais lorsque je l'eus expliqué, la plupart s'y opposerent, sous prétexte que nous n'étions pas moins en danger que le *Midelbourg*, & que nous n'avions pas trop de nos apparaux pour nous-mêmes. Je demeurai surpris, & je leur dis avec douceur; » Amis, prenez y garde. Si nous laissons notre conserve sans » secours, Il faut qu'elle périsse. Nous faisons tous profession d'être Chré- » tiens. Nous sommes obligés de ne pas démentir notre foi. Pensons à ce » que nous pourrions désirer d'eux si nous étions dans le même état, & fai- » sons ce que nous voudrions qu'ils nous fissent. « Cette courte harangue reveilla leur humanité. Ils s'écarterent d'abord pour conférer ensemble. J'entendois dire à quelques-uns; » il est vrai que nous sommes Chrétiens, comme » dit le Capitaine. Quels remords n'aurons-nous pas si le *Midelbourg* perit » par notre faute? « Ils revinrent au pied du grand mât: Capitaine, me dirent-ils, après qu'on aura fait cette faveur au *Midelbourg*, pourrons-nous le laisser & nous séparer de lui? Je leur répondis que c'étoit la résolution du Conseil. Ils s'écriérent alors qu'ils se soumettoient à tout ce qu'on avoit résolu. Chacun contribua volontairement à faire descendre les pieces dans la chaloupe. Le Patron prit congé de nous, en se flattant de nous revoir tous ensemble dans la baie de Saint Louis. Notre équipage revint aussi-tôt à la charge, & me demanda s'il n'étoit donc pas permis à présent de se séparer du *Midelbourg?* Je répondis qu'il n'y avoit plus à balancer. Aussi-tôt toutes les manœuvres furent exécutées avec une ardeur merveilleuse; & la drisse de la misene fut hissée jusqu'au ton, quoique tout le monde prétendît auparavant qu'il seroit impossible de la hisser lorsqu'on auroit donné le mât de hune.

Opposition de l'équipage.

Bontekoe le ramene à la soumission.

Quel est le Peintre, qui ne trouve pas dans cette courte description le sujet d'un beau tableau? Et quel est aussi le Philosophe, qui ne reconnoisse pas les traits de la nature dans cette variété d'actions & de sentimens?

Bontekoe se sépara du *Midelbourg* le 22, & dès le 30 il eut la vûe de l'Isle de Madagascar. Quelques bancs qui lui étoient inconnus, à l'Est de la baie qu'il cherchoit, le firent descendre dans sa chaloupe pour sonder toutes les profondeurs des petites Isles, des Caps & des moindres pointes. Enfin il mouilla dans la baie de Saint Louis, où son premier soin fut de faire dresser des ten-

Séparation des deux Vaisseaux.

Ils arrivent à la Baie de S. Louis & se radoubent.

BONTEKOE. 1624.

tes, autant pour le soulagement de l'équipage, que pour le radoub du Vaisseau : mais la mer brisoit si fort, qu'il ne crut pas devoir y transporter les marchandises. Il fait ici une peinture de ses soins & de ses travaux, qui mérite d'être représentée pour servir d'exemple dans les mêmes circonstances. Une longue expérience lui faisant craindre pour les marchandises, il résolut, sans les faire sortir du Vaisseau, d'y mettre un ordre qui facilitât le travail; ce qui fut exécuté (54).

Ensuite il fallut obtenir des habitans la permission de pénétrer dans les terres pout y couper un grand mât. Ils l'accorderent avec beaucoup d'humanité, en faisant entendre par leurs signes qu'ils y joindroient toutes sortes de secours. On prit des cordages, des palmes, des haches, des scies, & Bontekoe alla choisir lui-même un arbre. La plus grande difficulté fut de l'amener jusqu'au Navire (55).

Les provisions ne manquerent point à l'équipage, par la fidélité qu'on eut toujours à satisfaire les habitans pour le prix. Ils firent des tentes vers le rivage, où ils tenoient comme un marché de vaches, de limons, d'oranges, de poisson, de lait de miel & de cire. Mais ils avoient l'art de faire tourner le lait à demi, afin qu'il ne durât pas long-tems. Ils firent comprendre à Bontekoe, que leur Roi faisoit sa résidence à cinq ou six journées de la mer, & qu'il parloit Espagnol. Aussi-tôt deux Hollandois qui sçavoient cette langue, furent Députés pour l'aller saluer & lui demander du riz à vendre. Ils furent bien reçus de ce Prince. Mais à l'égard du riz, il se plaignit d'en manquer lui-même, parce que les sauterelles l'avoient détruit cette année-là. Bontekoe n'eut pas de peine à se le persuader, lorsque s'étant avancé au milieu d'une piece de terre, une armée de ces insectes qui se leva tout d'un coup, lui sauta au visage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine avoit-

Bontekoe députe au Roi du pays.

Sauterelles & leurs ravages.

(54) » On transporta promptement, » avec des sacs, celles qui étoient à l'a- » vant, & la sainte-barbe en fut remplie. On » en mit aussi sur le haut-pont, de sorte » que l'avant fut bien-tôt vuide. On fit un » fronteau en travers, contre le grand mât, » afin que les marchandises & les encombre- » mens de l'arriere ne vinssent pas rouler sur » les ouvriers. On commença par lever les » parcloses. On nettoya les anguillers & les » varangues. On fit passer des cordes dans » les anguillers, depuis l'avant jusqu'au grand » mât, pour achever de les mettre en état, & » pour les y maintenir si l'on se trouvoit exposé » aux mêmes accidens. Ensuite, les marchan- » dises ayant été remises dans leur place, on » transporta de même, dans la sainte-barbe » & sur le haut-pont, celles qui étoient à » l'arriere. Puis on fit comme à l'avant à » l'égard des parcloses & des bitonnieres, » où l'on passa aussi des cordes depuis l'avant » jusqu'à l'arriere, tellement qu'en cas de be- » soin on pouvoit tirer de chaque côté & » retirer ces cordes, & les faire jouer dans » les anguillers.

(55) » Après le travail, il se trouva que » le mât avoit dix-huit palmes de circonfé- » rence par son plus gros bout, & vingt-huit » de haut. On en reclampa le gros bout sur » le motereau du grand mât brisé, qui mon- » toit encore jusqu'à trois brasses & demi au- » dessus du haut-pont, & l'on en fit l'assem- » blage à queue-d'aronde. On le fortifia de » quatre jumelles. Le tout ayant été très- » bien surlié, l'ouvrage se trouva parfaite- » ment ferme, & le mât aussi fort que s'il » eût été tout d'une piece. Après cela, on » scia le mât d'arrimon par le milieu, & l'on » en mit les côtés à une distance l'un de » l'autre telle que la hune le demandoit, gar- » nissant les trous avec des planches. Ainsi » la hune se trouva aussi en état. On avoit » quelques-uns de ces fers crochus dont on » se sert dans les corderies. On en fit une sur » le bord de la mer. On prit un des plus gros » cordages, qu'on coupa en diverses pieces. » On en défit la méche & les torons, & l'on » en fit des cordes pour les manœuvres cou- » rantes. On prit aussi un des cables, qu'on » coupa pour en faire des haubans.

il la liberté de respirer. Elles avoient de petites aîles qui leur servoient pour voler; mais étant à terre, elles sautoient comme les autres sauterelles. Le Roi dit aux Députés qu'il étoit quelquefois obligé d'employer trois ou quatre cens hommes à garder les campagnes, & que cette précaution ne suffisoit pas pour défendre les champs de riz. Les Habitans se dommageoient de cette perte, en mangeant ces petits animaux mêmes, qu'ils faisoient rotir sur les charbons après leur avoir arraché les aîles (56).

Mort de l'Amiral Reyertsz.

La maladie de Reyertsz n'ayant fait qu'augmenter depuis la disgrace de ses trois Vaisseaux, il mourut dans l'amertume de son chagrin, onze jours après qu'on eut jetté l'ancre, Bontekoe le fit enterrer dans une Isle couverte de grands arbres qui fait face à la baie. On le mit au pied d'un des plus beaux & des plus verds, avec un épitaphe de six vers sur sa tombe (57); & ses obseques furent honorées de trois décharges de mousqueterie & de cinq coups de canon. Les habitans du pays grossirent le convoi dans leurs barques. La plupart étoient d'un fort beau noir. Quelques-uns avoient les cheveux longs & pendans. D'autres les avoient frisés & crespus, comme la laine de brebis: ceux des femmes étoient tressés autour de leur tête. Elles les oignent d'huile de poisson, qui leur donne une sorte d'éclat au soleil. L'unique habillement des deux sexes est un petit pagne, qui ne leur couvre que la ceinture. Quelques-uns mêmes alloient entierement nuds, sans aucune honte. Deux matelots de l'équipage, séduits apparemment par les caresses & les offres des femmes, quitterent le Vaisseau pour se jetter parmi les Négres. Cette désertion retarda le départ de quelques jours, qui furent employés à les chercher, ou à leur laisser le tems de reconnoître leur faute. On les apperçut même, avec les femmes qui les avoient corrompus. Mais ils prirent la fuite, & se cacherent si soigneusement qu'on fut contraint de les abandonner à leur mauvais sort. On avoit vû plusieurs enfans presque blancs, dont les cheveux tiroient sur le blond, & qui paroissoient avoir eu des Européens pour peres. Bontekoe s'imagina que d'autres Hollandois, qui étoient venus dans cette baie, pouvoient avoir eu la même foiblesse que ses deux matelots, & s'étoient peut-être établis dans l'Isle (58).

Matelots séduits par les femmes de l'Isle.

Le 25 d'Avril 1625, après avoir fait une grosse provision de limons & d'oranges, on mit à la voile d'un assez beau tems, qui dura jusqu'au 10 de Mai. Les vents devinrent alors si furieux, qu'on fut le jouet des flots jusqu'au 6 de Juin. Bontekoe commençoit à perdre l'espérance de pouvoir doubler le Cap, lorsqu'emporté contre le vent même, par la force des courans, il fut surpris de l'avoir doublé sans s'en être apperçu. Il prit son cours vers l'Isle de Sainte Helene qu'il découvrit le 14. Lorsqu'il eut rangé la côte, en s'approchant de la vallée de l'Eglise, il apperçut par le travers de cette vallée une caraque Espagnole à la rade. Malgré le désordre de son Vaisseau, il fit tous ses efforts pour s'avancer vers la caraque, & pour aller brusquement à l'abordage, dans l'opinion que les bordées de cette énorme masse portant trop

Rencontre d'une caraque Portugaise à Sainte-Helene.

(56) Page 44.

(57) Page 45. Les Vers sont Hollandois. Voici la traduction : » La mort suit les hom» mes en tous lieux. Personne ne sçait quand » elle le doit prendre, ni si c'est au Sud ou à » l'Ouest qu'il doit la rencontrer. Dieu le » sçait seul. Mais celui qui est soumis à sa » volonté meurt content, dans quelque lieu » que la mort le surprenne.

(58) *Ibidem.*

BONTEKOE. 1625.

haut, il auroit pû la joindre & la prendre facilement (59). Les raffales qui s'échappoient d'entre les montagnes s'opposerent à son dessein, & donnerent le tems aux Espagnols, non-seulement de touer la caraque par l'arriere, mais encore de débarquer du canon & de dresser des batteries sur le rivage. Cependant une raffale ayant porté les Hollandois à la portée du mousquet de ce gros bâtiment, ils armerent leur chaloupe & l'envoyerent aux Espagnols avec un pavillon de paix. A la vûe de cette manœuvre, les Espagnols firent avancer aussi leur chaloupe entre les deux Navires. Ils demanderent d'où venoit le Vaisseau Hollandois. On leur répondit qu'il venoit de Java, & que s'étant écarté de ses conserves, il les attendoit incessamment. Leur réponse ne fut pas moins civile, lorsqu'on leur demanda aussi d'où ils venoient. La caraque avoit fait voile de Goa. Mais le Patron Hollandois leur ayant demandé la permission de faire de l'eau, parce qu'étant arrivés les premiers il les en regardoit comme les maîtres, & n'ayant pas même fait difficulté d'ajouter qu'on se retireroit après avoir rempli les tonneaux, ils le traiterent avec les dernieres marques de mépris (60).

A cette nouvelle, qui fut rapportée aussi-tôt par la chaloupe, Bontekoe assembla le Conseil. On résolut d'envoyer demander encore une fois la liberté de faire de l'eau, & de laisser le tems d'une horloge aux Espagnols pour prendre leur parti; après quoi, s'ils s'obstinoient dans leur refus, il fut arrêté qu'on iroit les insulter. La chaloupe retourna vers eux avec le pavillon de paix. Ils revinrent à la moitié du chemin, accompagnés d'un Moine, qu'on connut à ses habits. Le Patron Hollandois ayant renouvellé ses propositions, ne reçut encore que des outrages pour reponse. A son retour, Bontekoe fit sonner la cloche & commencer la priere (61). On mit des horloges de demie heure sur les cabestans; & lorsqu'elles furent écoulées, le canon Hollandois fit un feu épouvantable sur la caraque. Elle étoit à la juste portée des coups. Son château d'avant paroissoit aussi haut que les hunes de la misene Hollandoise. On entendoit le craquement des planches, qui étoient brisées par les boulets. Mais la batterie que les Espagnols avoient élevée sur le rivage tiroit continuellement, & tous ses coups portoient aussi. Ils blesserent même quelques gens de l'équipagne Hollandois. Bontekoe, craignant d'être coulé à fond, prit le parti de se faire touer le soir derriere quelques rochers, où il se vit à couvert de la batterie qu'il redoutoit (62). Il s'informa de la quantité d'eau qui restoit à bord, & l'on fit le calcul de la consommation pour le passage de la Ligne & pour le reste de la route. On trouva qu'il ne falloit compter que sur quatre demi septiers d'eau par jour, pour chaque homme. Les Officiers demanderent aux matelots s'ils vouloient se contenter de cette provision jusqu'en Hollande, ou se battre en désesperés pour chasser les ennemis de l'aiguade. Les voix furent recueillies. On conclut que le voyage seroit continué, dans la situation où étoit le Vaisseau. Bontekoe fit aussi-tôt lever l'ancre. Lorsque le jour parut, les Espagnols eurent le tems de faire des décharges de mousquet, qui incommoderent extrêmement la manœuvre. Cependant on vint à bout de s'éloigner, avec beaucoup de peine & de danger. L'Auteur ne désavoue pas

Canonade entre les deux Vaisseaux.

Les Hollandois se retirent maltraités.

Avec quelle provision d'eau ils font route en Europe.

(59) Page 46.

(60) *Ibid.* Ces injures consistoient à les traiter de *canaille*. L'Auteur rapporte les termes : *Anda pero anda canaglia.*

(61) Page 46.

(62) *Ibidem.*

qu'une

qu'une heure de retardement l'auroit exposé à perdre beaucoup de monde. Mais il se crut vengé en apprenant dans la suite, par six Vaisseaux Hollandois qui avoient relâché au même lieu, que la caraque avoit péri des suites de ce combat. Les six Vaisseaux avoient vû du moins une caraque coulée bas d'eau, quoiqu'ils n'eussent pû tirer le moindre avantage de sa situation, parce que les Espagnols, qui en avoient sauvé tous leurs effets, s'étoient cantonnés sur le rivage, à couvert de leurs batteries (63).

BONTEKOE. 1625. Sort de la caraque Espagnole.

Le reste de la Navigation ne fut qu'un mêlange d'évenemens communs, jusqu'au 12 d'Octobre, qu'ayant trouvé le fond à 50 brasses, vers les 40 degrés 55 minutes du Nord, on découvrit, deux ou trois jours après, une terre qui fut bientôt reconnue pour l'Irlande. On entra dans le Port de Kingsale, mais avec quelque défiance, parce qu'on y apperçut un grand Vaisseau de guerre, & que Bontekoe n'ignoroit pas que la Compagnie Hollandoise étoit en mauvaise intelligence avec les Anglois. Cependant il fut rassuré par le Capitaine, qui déclara lui-même qu'il n'avoit pas ordre de l'attaquer, & plus encore par l'arrivée de deux Navires de sa Nation, qui avoient été envoyés au-devant de la *Nouvelle Hollande* pour lui servir d'escorte. Il n'eut à combattre que l'incontinence & l'yvrognerie de ses gens (64). La plupart étoient descendus à Kingsale, & ses ordres réiterés n'étoient pas capables de les rappeller à bord. Il fut obligé d'employer des présens, pour engager le Maire de cette Ville à faire publier, que tout ce qui seroit avancé aux Matelots Hollandois étoit perdu pour les habitans. Cette ruse lui réussit. Tous les matelots, à qui l'on ne voulut plus rien fournir qu'à prix comptant, se rendirent à bord pour obtenir de quoi fournir à leur dépense. Au lieu de leur répondre, Bontekoe fit lever l'ancre & mettre le Cap à la mer. Ceux qui étoient encore à terre n'eurent d'empressement que pour rejoindre le Vaisseau dans des barques, accompagnés de leurs créanciers, à qui les anciennes avances furent payées sur le compte des débiteurs. Cependant l'Auteur ajoute, avec admiration, qu'il en resta trois ou quatre, qui s'étoient engagés dans une espace si court par des promesses de mariage, & qui eurent la fidélité de les remplir (65). Telle est l'impétueuse ardeur des gens de mer pour les plaisirs des sens, lorsqu'ils retrouvent la terre après un long voyage.

Bontekoe arrive en Irlande au Port de Kingsale.

Comment il arrache ses matelots à la débauche.

Bontekoe entra heureusement dans un Port de Zélande, le 15 de Septembre. Il finit sa Relation en bénissant le Ciel de l'avoir délivré de tant de périls, pendant un voyage de sept ans. Mais jugeant qu'on doit s'intéresser au *Midelbourg*, qu'il avoit abandonné au milieu des flots dans le triste état qu'on a representé, il donne quelques explications sur le sort de ce malheureux Vaisseau.

Il arrive dans sa Patrie.

Pendant que la *Nouvelle Hollande* se radouboit dans la baie de Saint Louis (66), quelques gens de l'équipage apprirent des habitans qu'il y avoit un Vaisseau à la baie d'Antongil; mais ils n'eurent aucune certitude que ce fut le *Midelbourg*. En partant de Madagascar, ils se flatterent vainement de le trouver à l'Isle Ste Helene. Dans la suite, le Capitaine *Bierenbroots*, ayant relâché au Cap de Bonne-Espérance à son retour des Indes, y trouva des lettres, que les Officiers du *Midelbourg* y avoient laissées suivant l'usage, par

Eclaircissemens sur le sort du Midelbourg.

(63) Page 47.
(64) Page 48.
(65) Page 49.
(66) *Ibid.*

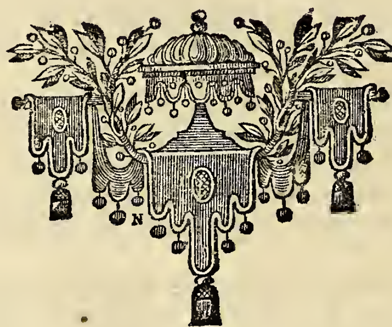
BONTEKOE. 1625.

Mort du célebre Guillaume Schouten.

lesquelles on fut informé qu'ils avoient fait des efforts inutiles, pour rejoindre la *Nouvelle Hollande* à la baie de Saint Louis; qu'ayant dérivé jusqu'à celle d'Antongil, ils y avoient relâché, & qu'ils s'y étoient radoubés pour continuer leur navigation; que la mort leur ayant enlevé, dans cette baie, le fameux Voyageur *Guillaume Corneliß Schouten*, qu'ils avoient à bord, ils l'avoient enterré honorablement, & consacré sa mémoire par une belle épitaphe. On lisoit, dans les mêmes lettres, quelques circonstances de leur séjour au Cap & de leur départ. Depuis ce tems-là, on n'a rien appris d'eux par les voies du Commerce Hollandois. Mais d'autres nouvelles, venues de Portugal, semblent jetter quelque jour sur la suite de leurs avantures. On a sçû, par des lettres de Lisbonne, que le *Midelbourg*, s'étant rendu à la baie de Sainte Helene, avoit été attaqué par deux caraques, contre lesquelles il s'étoit si vigoureusement défendu, qu'il avoit mis le feu à l'une des deux par un boulet de canon. Les Portugais, craignant pour eux-mêmes, finirent l'attaque & prirent le parti d'abandonner leur proie.

Bontekoe conclut que n'ayant pas eu d'autres lumieres sur la fortune du *Midelbourg*, on ne sçauroit douter qu'il n'ait été enseveli dans le sein des flots, soit par la violence des tempêtes, soit pour avoir été désemparé dans le combat. On auroit pû croire, ajoute-t'il, que l'équipage manquant de vivres auroit voulu relâcher en quelque endroit, & qu'il auroit été contraint d'abandonner le Navire : mais, puisqu'il avoit pris des rafraîchissemens au Cap de Bonne-Espérance, il ne paroît pas vraisemblable qu'il ait peri par cette voie (67).

(67) *Ibidem*.



VOYAGE
DE PIERRE VANDEN BROECK
aux Indes Orientales.

1613. Introduction.

CE Journal porte un titre plus étendu. L'Auteur ayant fait quatre voyages en Afrique, donne autant de Relations, qui regardent le Cap Verd, le Royaume d'Angola, la riviere de Congo, le Royaume de Lovango, & quelques autres parties de cette vaste région, où il exerça long-tems le Commerce. Mais les évenemens particuliers de sa vie n'ont rien qui doive en faire regréter la suppression; & ses remarques ne seroient qu'une répétition, froide & ennuyeuse, de tous les détails qu'on a déja pû trouver fatiguans dans le second & le troisiéme Tome de ce Recueil (68).

Ce qui rend ce Journal précieux.

Son voyage aux Indes Orientales mérite beaucoup plus d'attention, non-seulement parce qu'il offre une grande variété d'images, dans les différentes courses de l'Auteur, & qu'il renferme quantité d'observations utiles & curieuses; mais encore, parce qu'il est le premier de tous les voyages Hollandois, où l'on apprend par quel hazard le Comptoir de Jacatra devint un Fort nommé *Batavia*, qui a donné son nom à la célébre Ville qui le porte aujourd'hui. Cette observation le rend d'autant plus précieux, que le principal mérite du nouvel ordre qu'on s'est ici proposé, consiste à suivre autant qu'il est possible, le fil des évenemens Historiques, pour faire remarquer l'origine & les progrès des grands établissemens. On a vû quels étoient les desseins de la Compagnie Hollandoise sur Malaca. Ils avoient échoué deux fois, par la force des obstacles; & le mauvais succès d'une si importante entreprise sembloit avoir fait perdre aux Directeurs l'espérance de se former aux Indes, suivant le conseil de leurs plus habiles Amiraux (66), un centre de puissance, d'où tous leurs autres établissemens pussent recevoir des secours & des ordres. Un heureux hazard fit revivre cette idée dans l'Isle de Java, & donna bientôt naissance à une des plus riches & des plus belles Villes du monde.

Départ de l'Auteur.

Vanden Broeck partit du Texel le 2 de Juin 1613, en qualité de premier Commis, sur le *Nassau*, Vaisseau d'une Flotte commandée par l'Amiral Reynst. Le premier d'Octobre, la Flotte mouilla dans les baies de Saint Antoine & de Saint Vincent, qui sont vis-à-vis l'une de l'autre, à la distance d'environ trois lieues. L'Isle de Saint Antoine est peuplée de quelques Portugais, de Mulâtres qui tirent leur origine de cette Nation, & d'un grand nombre d'Esclaves des deux sexes. Ils subsistent du Commerce des huiles, de tortues, qu'ils vont pêcher vers l'Isle de Saint Vincent, & des peaux de boucs qu'ils apprêtent comme le cuir d'Espagne. Leur baie est un lieu commode pour les Vaisseaux fatigués d'une longue navigation; mais les Hollandois y

Son jugement sur l'Isle S. Antoine & sur Annobon.

(68) Les Auteurs Anglois n'y ont pas donné place à Vanden Broeck, & semblent s'être dispensés, autant qu'ils l'ont pû, de parler des Hollandois. *Voyez l'Introduction de ce Volume.*

(69) Voyez les Mémoires de Warwyck & de Matelief, dans leurs Journaux.

VANDEN BROECK. 1614.

furent moins contens de l'eau. Ils la trouverent beaucoup meilleure dans l'Isle d'Annobon, où ils relâcherent aussi; sans compter qu'ils n'y virent pas sans admiration la multitude & la beauté des fruits. Entre les oranges qu'ils y prirent, il s'en trouva une qui pesoit trois livres, poids de Hollande. Le Gouverneur, redoutant leurs forces affecta de les traiter civilement, & leur demanda des lettres de recommendation pour les Hollandois, qui se présenteroient dans sa rade. Mais ils n'ignoroient pas qu'il ne faisoit valoir ces témoignages qu'avec ceux qu'il voyoit les plus forts; & l'Auteur recommande à tous les passagers de se tenir toujours en garde contre l'infidélité des Portugais (70).

Il aborde à l'Isle d'Ansuan.

La navigation de Reynst ne fut point interrompue, depuis le 21 de Mars 1614, qu'il partit d'Annobon, jusqu'à la rade de l'Isle d'*Ansuan*, où il mouilla le 3 de Juin. Il envoya le lendemain Vanden Broeck au Roi de l'Isle, pour lui demander la permission d'acheter des rafraîchissemens. Ce Prince qui étoit Arabe de naissance, vint au-devant du premier Commis Hollandois avec ses instrumens de musique, & le conduisit dans son Palais, où ils convinrent de prix pour 203 bœufs, trente moutons, dix boucs & trois cens poules. Mais indépendemment de ce marché, Vanden Broeck obtint trois bœufs pour une barre de fer, un autre pour une sonnette, & un autre encore pour une main de papier. Ces animaux, dans l'Isle d'Ansuan, ont de grosses bosses sur le dos. Le premier Commis ayant été renvoyé à terre de l'autre côté de l'Isle; y fut magnifiquement reçu dans la Ville de *Demonio*, par une Reine nommée *Mollana Plachora*, dont le mari avoit regné sur toutes les Isles de Comorre. On comptoit, dans celle d'Ansuan (71), quatre grandes Villes murées & trente-quatre Villages. La Religion des Insulaires est le Mahométisme. Ils ont quantité de mosquées, & des Prêtres Arabes pour Docteurs. Leur caractere est fort humain. On ne voit pas paroître leurs femmes, avec la liberté qu'elles ont aux Indes. Leurs Esclaves sont en grand nombre. Ils les tirent, à bon marché, du pays des Abyssins, d'Ethiopie & de Madagascar, pour les faire servir à cultiver leurs terres & aux usages domestiques. L'Isle est arrosée de quantité de ruisseaux, d'une eau fort claire, qui descendent des montagnes & qui répandent la fertilité sur leurs bords. On y trouve diverses sortes de bons fruits, quantité de bestiaux & de volaille, un nombre extraordinaire de cocos, & du poisson en abondance. Pendant la bonne mousson, les habitans vont prendre, à Madagascar, du riz, du millet, de l'ambre gris & des Esclaves, qu'ils transportent en Arabie par la mer rouge, pour en rapporter des toiles, du coton & de l'*Amfion*. Vanden Broeck reçut ordre de visiter aussi l'Isle de *Gasisa*, qui est à douze lieues d'Ansuan. Il mouilla, du côté du Nord, devant une baie de sable blanc, la seule qui soit autour de

Comment il y est reçu, & remarques qu'il y fait.

Il visite aussi l'Isle de Gasisa.

(70) Journal de Vanden Broeck, *ubi sup.* p. 326 & précédentes.

(71) Elle est par les onze degrés cinquante minutes de latitude du Sud. La rade est assez bonne. Au bout septentrional de la baie, les Vaisseaux sont à l'abri de la mousson du Sud. Pour y entrer, il faut raser la côte le plus qu'on peut, jusqu'à ce que la Ville de Samodo vous demeure au Sud-Sud-Est. Les grands Vaisseaux y mouillent sur vingt-trois à vingt-cinq brasses, fond de sable, mêlé de roches. Au côté oriental, les Vaisseaux sont à couvert de la mousson du Nord, dans une belle baie, où ils mouillent sur vingt & vingt-trois, à trente brasses, proche de la Ville de Demonio. Page 327.

VANDEN BROECK. 1614.

l'Isle (72). Le Roi, dont il fut bien reçu, lui fit présent de quelques bœufs, mais fort maigres. L'Isle a si peu d'eau douce, que la plûpart des habitans n'en boivent que de somache. Les Hollandois observerent avec étonnement que le bétail descend des montagnes, le matin & le soir, pour boire de l'eau de mer. Ils eurent l'occasion de remarquer aussi, que les habitans y étoient de mauvais naturel & fort dereglés dans leurs mœurs. Leurs Rois, qui ne doivent pas être bien puissans, puisqu'ils sont au nombre de dix, se font sans cesse la guerre, & ces divisions continuelles rendent le pays fort dangereux pour les étrangers (73).

Il est envoyé dans la Mer-rouge.

Après un mois de séjour aux Isles de Comorre, la Flotte Hollandoise s'avança vers l'entrée de la Mer-rouge. La Compagnie n'y ayant point encore envoyé de Vaisseaux, on résolut au Conseil de détacher Vanden Broeck sur le *Nassau*, avec la qualité de Capitaine-major, pour s'informer de la nature du Commerce, & des facilités qu'on pouvoit esperer dans les Ports. Il rangea le pays de Melinde; & mettant le cap sur la côte, il fit jusqu'à soixante lieues dans l'espace de vingt-quatre heures. Le neuf de Juillet il entra dans une belle baie, près du Cap de *Dorfou*, à laquelle il donna le nom de Nassau, parce qu'il ne la trouva point dans les Cartes. Le lendemain, ayant levé l'ancre & doublé le Cap de *Guardafu* (74), il continua sa navigation vers le Mont *Felix*, où les habitans refuserent de lui parler; & ceux d'un petit Village, nommé *Dordori*, prirent la fuite avec tous leurs effets. Quelques Navires Arabes, qui étoient à l'ancre de l'autre côté du Cap, apprirent au Capitaine-major qu'il étoit à *Illie de Matte*, d'où il devoit traverser vers l'Arabie-heureuse. Il la découvrit le 26, & son Pilote fut d'avis de mouiller une demie-lieue au-dessous d'*Aden* (75).

Il arrive près d'Aden.

Le Sous-Commis fut envoyé au rivage, avec la baniere blanche, pour déclarer au Gouverneur de la Ville ce qui amenoit les Hollandois dans cette mer. Il fut reçu civilement, & renvoyé avec du poisson frais & des moutons gras, pour assurer les Hollandois qu'on se réjouissoit de leur arrivée. Ils allerent mouiller le lendemain devant le Fort, sur sept brasses d'eau, près de quelques petits bâtimens Arabes, Persans & Indiens, qui s'étoient postés à l'abri du Forr pour décharger leurs marchandises pendant la nuit. Un Officier, qui vint à bord avec ordre de visiter le Vaisseau Hollandois, invita Vanden Broeck à dîner de la part du Gouverneur. Vers midi, on vit venir de terre une obscurité surprenante, qui amena une très-grosse pluie; & dans le fond de cette horrible nuée on découvroit une rougeur fort vive, qu'on auroit prise pour un four ardent. Le Gouverneur eut l'attention d'envoyer dire à bord, qu'on devoit prendre soin de jetter deux ou trois ancres. La nuée continua de rouler vers l'Ethiopie; & lorsque la pluie cessa, les Hollandois furent surpris de trouver leur Vaisseau couvert de sable rouge, aussi épais que le doigt. Quelques habitans sensés leur dirent que ces tourbillons se forment du sable de la mer, qui ensevelit quelquefois dans sa chute des caravanes entieres, & que c'étoient-là les véritables Momies qui se trouvent souvent dans cette contrée (76).

Orage singulier. Explication que l'on en donne à l'Auteur.

(72) Page 329.
(73) *Ibidem*.
(74) A douze degrés quarante-cinq minutes de latitude du Sud.
(75) Pages 330 & précédentes.
(76) Page 331.

VANDEN BROECK 1614.

Il est invité à dîner par le Gouverneur.

Leurs explications.

Vanden Broeck, qui se proposoit d'obtenir la liberté du Commerce, s'étoit bien gardé de refuser l'invitation du Gouverneur d'Aden. Il fut conduit au Palais avec beaucoup de cérémonie, entre deux haies de soldats. Le Gouverneur se nommoit *Hessa-Aga*. Après avoir reçu quelques présens, que le Capitaine-major lui apportoit, il lui demanda quelle étoit sa Nation? » Je suis » Hollandois, répondit Vanden Broeck, Sujet des Seigneurs Etats-Généraux » & du Prince d'Orange, Alliés de Sa Hautesse; & je viens pour trafiquer » ici, avec la liberté que le Grand-Seigneur accorde à mes compatriotes dans » tous les pays de sa domination (77) «. Le Gouverneur répliqua que si les Hollandois venoient en qualité d'amis, ils ne devoient pas douter qu'on ne les reçût avec les mêmes sentimens; mais qu'auparavant il ne pouvoit se dispenser d'en donner avis au Bacha de *Yamen*, ou de l'Arabie-heureuse. Cependant il prit soin de leur faire préparer un logement commode.

Il part d'Aden pour Chichiri.

Après le repas, Vanden Broeck ne pensa qu'à retourner à bord, pour faire décharger quelques marchandises. Mais il apprit bien-tôt, de quelques Officiers Turcs, que le Bacha ne lui permettroit de laisser des marchandises à Aden qu'à son retour, parce que les Marchands étrangers paroissoient craindre que les Hollandois ne fussent venus pour enlever leurs Vaisseaux. Cette déclaration fut regardée comme un ordre de lever l'ancre. On alla mouiller devant une Ville d'Arabie nommée *Chichiri*, dont le Roi envoya aussi-tôt à bord diverses sortes de rafraîchissemens. L'arrivée des Hollandois fut accompagnée d'un évenement fort extraordinaire. Dans la même rade où ils étoient à l'ancre, on vit paroître tout-d'un-coup une multitude de poissons inconnus dans ces mers, mais fort semblables aux grandes *Schooles* de Hollande, & plus encore aux sardines de Portugal. Comme ils sembloient venus avec le Vaisseau, les habitans leur donnerent le nom de Hollandois (78). On continua, pendant trois ans, de les voir dans une si grande abondance, que les hommes en étant rassasiés & dégoutés les faisoient sécher & les donnoient à manger aux chameaux. Ensuite ils disparurent, & l'on n'en a pas revû (79) depuis.

Poissons extraordinaires, qu'on nomme Hollandois.

Vanden Broeck laisse des Facteurs à Chichiri.

Le Capitaine-major étant descendu au rivage, le 20 d'Août, fut conduit au Palais du Roi par quantité de Soldats & de Marchands Arabes. Il n'explique pas comment il fut reçu; mais il ajoute qu'ayant été mené de-là dans une belle & spacieuse maison, il y trouva un festin tout servi. Il paroît que la crainte eut d'abord plus de part que l'inclination à ces politesses. On appréhendoit qu'il ne violât le privilege de la rade. Mais lorsqu'il eut demandé la permission d'y laisser deux ou trois de ses gens pour apprendre la langue jusqu'à son retour, parce que la mousson étant passée il étoit obligé de se rendre à Bantam, toutes les défiances s'évanouirent. On lui accorda sa demande, & sur le champ on le pourvut d'une bonne maison. Il laissa dans la Ville un Facteur, nommé Antoine *Claasz Vischer*, avec deux hommes de service. Le Roi lui promit une sûreté inviolable pour ce petit Comptoir. Cependant la prudence ne lui permettant pas d'y laisser beaucoup d'argent, il envoya le Sous-Commis à bord pour en apporter seulement un sac. La barque fut renversée au retour, par les brisans, & tous les gens se sauverent; mais le sac d'ar-

Un sac d'argent perdu est retrouvé au fond de la mer.

(77) *Ibidem.* (78) Page 332. (79) *Ibidem.*

Vanden Broeck. 1614.

gent demeura au fond de la mer. Plusieurs habitans, qui entreprirent de le retrouver pendant la basse-marée, y employerent inutilement leur peine. Un Quartier-maître Hollandois, bon nageur, plongea si heureusement, que son pied ayant donné tout-d'un-coup sur le sac, il l'apporta dans ses mains aux yeux des spectateurs, qui regarderent cet effet du hazard comme un véritable enchantement (80).

Description de Chichiri.

Chichiri, Ville de l'Arabie heureuse, est située par les quatorze degrés cinquante minutes de latitude du Nord, sur un sable aride, au bord d'une grande baie, où l'on mouille à une petite portée de canon de la Ville, sur huit brasses d'eau & sur un bon fond. Elle est fort grande, parce que les maisons sont fort éloignées les unes des autres. La plupart sont bâties d'argile, & blanchies de chaux. Le Château qui leur sert de défense est flanqué de quatre tours rondes, qui le garantiroient d'une course, mais qui ne paroissent point à l'épreuve du canon. On découvre trois ou quatre mosquées dans l'enceinte des murs. C'est le principal Port du pays. Le Roi, qui se nommoit alors Sultan *Abdulla*, descendu des vrais Arabes comme tous ses sujets, tient ordinairement sa Cour à *Hadermuid*, Ville dans les terres, à une journée de Chichiri. Il paye au Bacha un tribut annuel de quatre mille réales de huit & de vingt livres d'ambre gris. Le caractere de son peuple est la bonne foi, la douceur, la modestie, & sur-tout la piété, dans les principes du Mahométisme. Il est surprenant qu'avec ces qualités, que l'Auteur paroît attribuer aux deux sexes, les femmes soient livrées à l'incontinence. » Les parens, » dit-il, regardent comme un honneur que les Etrangers veuillent bien avoir » commerce avec leurs filles, & vont même les leur offrir dans leur jeunesse » pour une récompense fort legere (81). « Les femmes de condition ne paroissent que masquées, & sont d'une fort belle taille. On voit arriver tous les ans à Chichiri, des Navires de l'Inde, de Perse, d'Ethiopie, des Isles de Comorre, de Madagascar & de Melinde. Les Hollandois en laisserent treize ou quatorze dans la rade (82).

Caractere des habitans.

Cursini, Port de l'Arabie heureuse.

Ils leverent l'ancre pour se rendre à *Cursini*, autre Port de l'Arabie heureuse, à l'entrée de la mer rouge (83). Vanden Broeck étant descendu au rivage, le Roi, nommé *Sayd Bon Sahidi*, suivi de mille soldats qui portoient des sabres nuds sur les épaules, vint le prendre familiérement par la main, & le conduisit dans son Palais, où il lui fit toutes sortes de caresses. Mais apprenant que ce Prince étoit ami des Portugais & mal avec le Grand Seigneur, il ne jugea point à propos d'accepter la permission qui lui fut offerte, de laisser quelques-uns de ses gens dans la Ville jusqu'à son retour.

L'Auteur se rend à Java.

Cette excursion, qui n'étoit qu'un essai, ne fit pas oublier à Vanden Broeck qu'il devoit se rendre à Bantam avant la fin de l'année. Ayant remis à la voile, il passa par l'Isle d'*Inganno* (84), où les hommes, les femmes & les enfans vont nuds, dit-il, sans aucune honte. De-là gouvernant vers Java, il rencontra le Général *Both*, qui alloit faire de l'eau à Sumatra,

(80) Page 333.
(81) Page 334.
(82) *Ibidem.*
(83) Par les quinze degrés trente-deux minutes. On mouille sur seize brasses d'eau, fond de roches, à une petite portée de canon de la Ville.
(84) L'Auteur l'appelle mal-à-propos *Juganao*.

VANDEN BROECK. 1615.

pour retourner en Hollande avec quatre Vaisseaux richement chargés. Il lui communiqua les observations qu'il venoit de faire dans la mer rouge, comme une ouverture importante, que les Directeurs ne devoient pas négliger. Le 30 de Décembre, il mouilla devant Bantam, où Jean *Pietersz Coen* commandoit pour la Compagnie. Ce Général lui donna aussi-tôt la commission d'aller charger des vivres à Jacatra, pour les transporter aux Moluques. Alors, six cens livres de poivre se donnoient à Bantam pour quinze réales de huit; & la livre ne se vendoit que vingt-un sols en Hollande (85). Dans sa route, Vanden Broeck, rencontra l'Amiral Reynst, auquel il rendit compte de ses découvertes dans la mer rouge, & qui lui donna ordre de passer par l'Isle de Botton, pour y établir un nouveau Facteur. Il fut bien reçu du Roi de cette Isle, quoique l'épouvante y regnât par les ravages d'un grand crocodile, qui sortoit chaque nuit de la riviere, & qui dévoroit sans distinction les Insulaires & les bestiaux. De Botton, il alla mouiller le 6 d'Avril dans la rade d'Amboine, d'où il partit deux jours après, pour aller rejoindre aux Isles de Banda, le Général Reynst, qui étoit à l'ancre avec onze Navires sous le Fort de Nassau. Le jour même que cette Flotte avoit fait voile d'Amboine, le Mont *Gunnepi*, qui n'avoit pas cessé de brûler depuis dix-sept ans, s'étoit ouvert avec un bruit prodigieux. Il avoit jetté tant de flammes, de grosses pierres & de cendre, que le canon du Fort en ayant été couvert s'étoit trouvé hors d'état de servir. Dans une guerre fort animée, & qui ne paroissoit pas prête à se rallentir du côté des Bandanois, la garnison Hollandoise auroit été fort en danger, si l'arrivée de la Flotte ne l'en eut délivrée. En approchant du rivage, Vanden Broeck rencontra plusieurs grands morceaux de pierres brûlées, qui avoient été jettées du volcan dans la mer. Quelques-unes avoient plus d'une brasse de long & se soutenoient sur les flots; mais les petites étoient en si grand nombre, que les chaloupes avoient peine à les traverser. L'eau même bouilloit au bord de la mer, & l'on voioit flotter des poissons que la chaleur avoit étouffé (86).

Jean Pietersz Coen Commande à Bantam.

Ravage d'un crocodile.

Volcan de Banda. Les Hollandois sont maltraités dans cette Isle.

Pendant le séjour que Vanden Broeck fit à Banda, il eut le chagrin de voir les Hollandois maltraités par les Insulaires, & l'Amiral manquer de succès dans ses entreprises. Diverses commissions dont il fut chargé pour les Moluques, lui épargnerent une partie de ce fâcheux spectacle (87). Ensuite ayant pris la route de Java sur le *Midelbourg*, il reçut ordre à Bantam de se rembarquer sur le *Nassau*, pour se rendre en qualité de Président, aux Ports de la mer rouge dont les Hollandois lui devoient la connoissance. Sur la route, il crut devoir relâcher à Tikou & à Priaman, dans l'Isle de Sumatra, où il acheta une certaine quantité de poivre. Il paroît persuadé que le poivre de cette Isle est le meilleur des Indes; & l'on pourroit, dit-il, y en charger tous les ans plus de trois mille barres (88). Sa commission l'obligeoit de passer aussi dans l'Isle de Ceylan, où il devoit parler au Roi. Il alla mouiller dans la rade de *Palagama*. Mais la saison ne lui permettant pas de s'y arrê-

Vanden Broeck est renvoyé dans la Mer-rouge avec la qualité de Président.

(85) Page 335.

(86) Pages 336 & 337.

(87) Il en eut un autre aux Moluques. Ce fut celui d'un Soldat Allemand, qui remuoit les oreilles comme un chien, & qui les dressoit ou les laissoit pendre à son gré. Laurent *Rini* étoit alors Gouverneur Hollandois de toutes les Moluques.

(88) Page 339.

ter long-tems, il s'excusa d'aller à la Cour de Candy, où le Roi l'avoit fait inviter; & les ordres dont il étoit chargé n'en furent pas moins exécutés par une lettre. » Ceylan, dit-il, est à son gré la plus agréable & la plus fertile » de toutes les Isles. Il ne connoît même aucun pays qui lui soit comparable. » On y voit de belles plaines & des montagnes couvertes de verdure. Le » quintal de canelle, qui est de cent huit livres, n'y revient pas à plus de » quarante sols. La monnoie dont on se sert, vers les côtes de la mer, pour » acheter & pour vendre, est du poisson sec (89) qui se prend proche des » Isles Maldives, & qu'on nomme *Albacorises*. Les éléphans de cette Isle ont » des qualités si extraordinaires qu'on leur attribue de l'intelligence. On as- » sure même que ceux des autres pays les reconnoissent & leur temoignent » du respect. « L'Auteur vit dans l'Isle de Ceylan » un homme & une fem- » me, qui avoient la jambe grosse, & telle que Jean Huighens en a donné » la représentation dans son Journal. On lui dit qu'ils étoient de la race de » Saint Thomas.

VANDEN BROECK. 1615.

Jugement de l'Auteur sur l'Isle de Ceylan.

Mais suivons l'Auteur dans des lieux où il y ait plus de fond à faire sur ses lumieres. Il reprit sa route vers la mer rouge, où il mouilla, le 11 de Janvier *1616*, au Port de *Chichiri*. Il y retrouva les Hollandois qu'il y avoit laissés. Les habitans ayant marqué une joie extrême de le revoir, cet accueil & le témoignage de ses Facteurs le déterminerent à laisser subsister ce Comptoir; mais il y établit Wouter Heute pour Directeur, à la place de Vischer, sur lequel il avoit d'autres vûes. Le 15, il fit voile à Mocka, & son arrivée causa beaucoup d'étonnement aux habitans de cette Ville, qui n'avoient jamais vû de Vaisseaux d'Europe (90). Il jetta l'ancre au milieu de trente bâtimens de diverses grandeurs, Indiens, Persans & Arabes. Deux ou trois Turcs lui vinrent demander aussi-tôt, de la part du Gouverneur, qui il étoit & quel étoit le dessein qui l'avoit amené. Sa réponse dut rassurer les habitans, puisqu'étant descendu au rivage, le 27, il y fut reçu au son des flutes & des tambours, & conduit de même au Palais, où le Gouverneur lui renouvella ses premieres questions. Ensuite, lui ayant fait donner une veste de drap d'or, il eut avec lui quelques momens d'entretien, il lui fit servir des rafraîchissemens, & il le fit conduire dans une belle maison qu'il avoit déja fait préparer, mais qui devoit couter aux Hollandois cent quarante réales de huit pendant la durée de la mousson, qui est de six mois. On s'accorda sur les droits qu'il falloit payer dans le Gouvernement de l'Arabie-heureuse. Ils furent reglés à trois & demi pour cent. Dès le lendemain, Vanden Broeck fit porter, dans la Ville, des marchandises qui s'y vendirent fort bien. Elles furent payées en réales & en ducats d'or (91).

1616.

Il arrive au Port de Chichiri.

Il se rend à Mocka.

Comment il s'y établit.

Les esperances des Hollandois augmenterent beaucoup pour le Commerce, à l'arrivée d'un *Caffel*, ou d'une Caravane d'Alep & de Suez, qui entra dans Mocka le 6 de Mars. Elle étoit composée d'environ mille chameaux, qui apportoient deux cens mille réales de huit & cent mille ducats, tant de

Arrivée d'une caravane.

(89) Page 334. Ce sont de petites coquilles nommées *Koris*. Voyez la Description des Maldives & celle de Ceylan; car on ne rapporte ces remarques que pour relever le prix de celles qui sont faites pendant leur séjour dans quelque pays.

(90) Page 341. Quelle fausseté! *Voyez* les Relations Angloises du Tome premier de ce Recueil.

(91) Page 342.

VANDEN BROECK. 1616.

Hongrie & de Venise, que de divers pays des Mores. Les marchandises étoient des velours, des satins, des damas, des armoisins, des étoffes d'or de Turquie, des camelots, des draps, du saffran, du mercure, du vermillon, & des merceries de Nuremberg. Les Caravanes emploient ordinairement deux mois à faire le voyage. Leurs marchandises, qui viennent des manufactures Arabes, Indiennes & Persanes, se troquent à Mocka pour des toiles de coton, grosses & fines, pour de l'indigo, du poivre, du girofle, des noix muscades, du macis & des marchandises de la Chine (92).

Voyage de l'Auteur dans le pays de Mocka.

Vanden Broeck, dont les vûes n'étoient pas bornées dans les murs de Mocka, obtint du Gouverneur un passeport, que les Turcs nomment *Firman*, pour visiter le pays sous sa protection. Cette lettre de faveur portoit ordre à tous les Seigneurs & les Gouverneurs de le défrayer libéralement & de le traiter avec distinction. Il partit à cheval, le 22 d'Avril, avec un de ses Commis nommé Jean *Arentz*, & un Trompette (*).

Moussa. Fort d'Acuma. Fort d'Asavinde. Offuse.

Le premier jour de sa marche, il ne rencontra qu'un seul Village; & le soir, il arriva dans une petite Ville nommée *Moussa*, à huit lieues de Mocka. Le lendemain il passa par le petit Fort d'*Acuma*, qui est à sept lieues de Moussa; & trois lieues plus loin, il trouva celui d'*Asavinde*, où il passa la nuit. Le 24, il traversa la petite Ville d'*Offuse*, à trois lieues d'Asavinde. Cette Place est dans une situation inaccessible, sur la pente d'une montagne escarpée, où deux personnes ne monteroient pas facilement de front. Le Gouverneur, qui étoit Arabe, invita Vanden Broeck à dîner, & lui fit présent d'une veste de drap, parce que le froid commençoit à se faire sentir. De-là les deux Hollandois allerent passer la nuit à *Sarvi-mota*, qui est à deux lieues d'Offuse.

Sarvi-mota.

Taiesse.

Le lendemain, ils se rendirent à *Taiesse*, grande Ville murée, à quatre lieues de *Sarvi-Mota*, où ils furent logés chez le Gouverneur, qui leur fit beaucoup de caresses & qui leur procura des chevaux frais, des chameaux & des ânes. Ils visiterent la Ville, dans laquelle ils admirerent six hautes Tours, quantité de mosquées, & le magnifique tombeau d'un Bacha, qui avoit couté plus de mille réales de huit. Cette Ville est considérable par son Commerce. Le 26, ils passerent par le Bourg d'*Akar*, à cinq lieues & demie de Taiesse, & par un autre Bourg nommé *Maiios*, qui est situé sur la pente d'une montagne, d'où Vanden Broeck vit avec étonnement qu'on labouroit, qu'on semoit & qu'on moissonnoit en même-tems dans la plaine; ce qui dure, ajoute-t-il, toute l'année (93). Il arriva le soir à *Ype*, Ville à deux lieues & demie de Maiios, où il alla au bain, suivant l'usage de Turquie. Le jour suivant, il passa par *Machadder*, Ville à cinq lieues & demie d'Ype; ensuite par *Nacasmare*, autre Ville, & par *Jerrime*, qui est encore une Ville, à six lieues de Machadder. Le 27, il alla dîner à trois lieues & demie de Jerrime, dans une Ville nommée *Dammer*, dont le Gouverneur, qui étoit Hongrois, l'envoya recevoir par un corps de cent soldats, & l'engagea civilement à dîner chez lui. Le centre de Dammer est occupé par un Château de pierre de taille bleuâtre, mais mal pourvu de canon. De-là Vanden Broeck eut cinq lieues à faire jusqu'à *Serasia*, où le Secrétaire du Bacha l'obligea de passer la nuit. Le sou-

Akar. Maiios. Ype. Machadder. Nacasmare. Jerrime. Dammer. Serasia.

(92) *Ibidem*.

(*) Ce Voyage est un morceau curieux de Géographie.

(93) Page 344.

per fut magnifique. On y servit du cerf, des liévres, des cocqs de bruyere, des cailles, des pigeonneaux rôtis & en pâte, avec d'excellent vin rouge du pays; & pour dessert, toutes sortes de fruits, de tartes & d'autres pâtisseries.

VANDEN BROECK, 1616.

Le 28, les deux Hollandois étant remontés à cheval avant le jour, s'avancerent vers *Chenna*, séjour ordinaire du Bacha, à trois lieues de Serasia. Vanden Broeck fut agréablement surpris de se voir amener, près de la montagne, un beau cheval, avec un harnois d'or & d'argent (94), pour faire son entrée dans la Ville. En approchant, il rencontra le Maréchal des armées, à cheval, avec un corps de trois cens soldats Turcs & Arabes, rangés sous cinq drapeaux, qui, après l'avoir salué par trois décharges de leurs armes, se mirent en marche devant lui. Près de la Ville, le Bacha parut lui-même, avec plus de deux cens Seigneurs de sa Cour, tous à cheval, vêtus d'étoffes d'or & d'argent, dont l'éclat étoit encore augmenté par la lumiere du soleil-levant. Le Bacha fit l'honneur à Vanden Broeck de lui envoyer deux garçons bien faits, vêtus en femmes (95), pour le prier de le suivre doucement jusqu'à son Palais, où il alloit l'attendre; & tournant vers la Ville, il reprit sa marche. La foule des spectateurs étoit si grande dans les rues, que le Secrétaire & deux Pages à cheval furent obligés d'employer tous leurs efforts pour ouvrir un passage à Vanden Broeck. En arrivant au Palais, deux Palefreniers vinrent prendre son cheval par la bride, & le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où il descendit sur de grands tapis qu'on y avoit étendus (96).

Chenna, séjour du Bacha.

Honneurs rendus à Vanden Broeck.

Il marcha vers le Bacha, entre deux haies de Gentilshommes ou d'Officiers qui composoient sa Cour. Ce Seigneur étoit assis dans un lieu élevé, & les respects qu'il se faisoit rendre l'auroient fait prendre pour un Roi ou pour un Dieu (97). Lorsque Vanden Broeck lui eut rendu les siens, il le fit asseoir; dans une posture apparemment qui sentoit l'humiliation, car l'Interprête lui ayant représenté qu'un Capitaine Hollandois devoit être mieux assis, il lui fit apporter un beau siége (98).

Audience du Bacha.

Alors il lui demanda, d'un air severe, quel étoit le sujet qui l'avoit amené; & Vanden Broeck lui ayant fait une réponse dont il parut satisfait, il lui mit la main sur sa tête, & lui déclara qu'*il étoit le bien venu*. Mais jugeant qu'il devoit être fatigué du voyage, il abregea l'audience pour lui dire de s'aller reposer. » Nous aurons, ajouta-t-il, le tems de nous entretenir. En le congediant, il lui fit donner, par son Secrétaire, une veste d'étoffe d'or, comme une marque de la satisfaction qu'il avoit de le voir. Vanden Broeck étant remonté à cheval, fut conduit dans la maison du *Majordome*, où il devoit dîner. Ensuite on le mena dans celle qu'on avoit préparée pour son logement, où il trouva des vivres en abondance & toutes sortes de commodités (99). Il avoit fait cinquante-cinq lieues depuis son départ de Mocka.

Le jour suivant, après avoir fait ses présens au Bacha & aux principaux Seigneurs de sa Cour, il fut invité à une fête fort galante dans le jardin du Secrétaire. La compagnie fut nombreuse & le repas très-somptueux. On voyoit

Fête qu'on donne à Vanden Broeck dans un jardin.

(94) *Ibidem.*
(95) Page 345.
(96) *Ibid.* L'Auteur ne dit point à quel titre on lui faisoit tous ces honneurs.
(97) C'étoit apparemment une de ces estrades que les Turcs nomment *Sophas*.
(98) Page 345.
(99) Page 346. Les Turcs lui fournissoient toujours du vin.

VANDEN. BROECK. 1616.

dans le jardin diverses sortes de beaux arbres, tels que des amandiers, des vignes, des pêchers, des orangers, des citroniers & plusieurs especes de rosiers; des cabinets fort bien ornés, des jets-d'eau, & tout ce qui fait l'agrément des plus belles maisons de campagne. Pendant qu'on étoit à table, il parut un léopard d'énorme grandeur, mais aussi privé qu'un chien, qui vint manger ce qu'on lui jettoit, sans nuire à personne (1).

Il visite le Château. Antiquités qu'il y voit.

Dans le cours de l'après-midi, on permit à Vanden Broeck de visiter le Château, qui sert de Palais au Bacha. Il y vit plus de mille personnes en ôtage, hommes, femmes & enfans, tous fils ou sœurs des plus considerables habitans de certaines Provinces, que cette contrainte retient dans la soumission. Entre plusieurs antiquités, on lui montra un grand édifice, qui passe pour avoir été bâti par Noé. C'est-là que les femmes du Bacha sont gardées par des Eunuques. Le devant de la Mosquée, qui est fort belle, offre un gros morceau de bois, enfermé d'un treillis de fer, qu'on donne pour une piece de l'arche de Noé, & que les habitans réverent comme une relique. Vanden Broeck étant monté sur les murailles du Château, y fit sonner à son Trompette l'air, *Guillaume de Nassau.* Aussi-tôt un Officier Turc vint lui frapper sur l'épaule, & lui dit : » Tout beau, Capitaine; crois-tu déja que le Château soit » à toi ? « Il lui fit ses excuses, qui furent assez bien reçûes. L'Officier, changeant de ton & de manieres, lui fit beaucoup de caresses & lui dit qu'il avoit été fort bien traité des Hollandois, qui l'avoient fait prisonnier à Dunkerque sur les galeres de Spinola. Il lui fit voir d'autres curiosités du Château, telles qu'un grand lion, renfermé au sommet d'une Tour dans une cage de fer, & un puits qu'on regarde comme l'ouvrage du Patriarche Jacob. Sa profondeur est d'environ cent brasses. On y puise avec des seaux de fer, & l'eau en est si froide qu'on ne peut la tenir dans la bouche. Vanden Broeck vit aussi une Mosquée différente de la premiere, couverte en plate-forme & soutenue par plus de cent cinquante colomnes d'une seule pierre, avec diverses antiquités qui ont précedé la naissance de Jesus-Christ (2).

Le Bacha refuse aux Hollandois la permission de s'etablir à Mocka.

Dans la seconde audience qu'il reçut du Bacha, ce Seigneur lui déclara qu'il ne pouvoit lui accorder la permission de laisser des Facteurs à Mocka, & que cette grace dépendoit uniquement du Grand-Seigneur. Les Mahometans craignoient que par degrés on ne voulût s'étendre jusqu'à la Mecque, qu'ils regardent comme le centre de leur religion. Ils alleguoient la conduite que les Hollandois avoient déja tenue. » Vous êtes allés d'abord à Aden, leur di- » rent-ils, & d'Aden à Chichiri, d'où vous êtes venus à Mocka. Votre Vais- » seau est actuellement à *Hiddeda*, & se prépare à pénétrer plus loin dans » la Mer-rouge, quoique cette liberté ne s'accorde à aucune Nation Chré- » tienne (3).

Ainsi, par l'imprudence de ceux qui étoient demeurés à bord du *Nassau* & qui avoient agi sans ordre, les Hollandois ne purent obtenir que la confirmation du Traité qui regardoit les droits d'entrée & de sortie. Mais cette faveur même excita la jalousie des Marchands Persans & Indiens, qui payent quinze à seize pour cent (4). Le lendemain, cinquante ou soixante Seigneurs ac-

Il les console par un grand festin.

(1) *Ibidem.*

(2) Page 347. La forme de ce Temple étoit quarrée.

(3) Page 347.

(4) Page 348.

compagnerent Vanden Broeck à une petite lieue de la Ville, dans un jardin nommé *Roſſe*, où le Bacha lui avoit fait préparer un grand feſtin avec pluſieurs divertiſſemens. Le lieu même en fourniſſoit de très-agréables, par ſes beaux cabinets, ſes jets-d'eau, ſes excellens fruits & par ſes viviers remplis de poiſſon.

VANDEN BROECK. 1616.

Chenna eſt ſituée ſur la Riviere de Yamen, ou de l'Arabie-heureuſe, à cinquante-cinq lieues de Mocka. Son circuit eſt d'environ deux lieues. Elle eſt murée de pierres griſes, fort dures. On n'y compte que trois portes, mais fort belles & bâties de pierre de taille bleuâtre. De diſtance en diſtance, on voit, autour des murs, de petites Tours rondes, avec des jalouſies. La Ville a quatre Moſquées & quantité de beaux édifices, un grand nombre de maiſons de plaiſance, & des bains publics, où les hommes vont le matin & les femmes l'après-midi. Il ſe trouve, parmi les habitans, pluſieurs enfans de Chrétiens, que les Turcs enlevent au Levant dans leur jeuneſſe, & qu'ils tranſportent dans ces contrées pour les peupler. Le Bacha, qui ſe nommoit *Jaffer*, étoit lui-même originaire de Hongrie. Il portoit la qualité de Viceroi du Grand-Seigneur, dignité qui n'eſt que triennale. Cependant il y avoit déja neuf ans que Jaffer en étoit revêtu, & l'on publioit qu'il avoit fait empoiſonner ſur la route deux autres Bachas, qui venoient aux tems reglés pour le remplacer. Il entretenoit une guerre continuelle avec les Arabes; ce qui n'empêchoit pas que le Commerce n'amenât ſur cette côte un grand nombre d'Indiens, de Perſans & de Juifs (5).

Deſcription de Chenna.

Vanden Broeck étant parti de Chenna le 16 de Mai, arriva le 24 à Mocka, dont il fait auſſi une courte deſcription. Cette Ville, dit-il, eſt ſituée au bord de la Mer-rouge, ſur la côte de l'Arabie-heureuſe, à treize degrés dix-huit minutes de latitude du Nord. On y mouille dans une aſſez bonne rade, ſur quatre & cinq à ſept braſſes, fond de ſable. Elle eſt grande, mais ſans murs d'enceinte. Les maiſons y ſont fort belles, du moins celles qui ſont de pierre de taille bleuâtre, ou de brique; car d'autres ne ſont compoſées que d'argile & de roſeaux. L'extrêmité ſeptentrionale de la Ville eſt défendue par un petit Fort revêtu de pierre, qui fut l'ouvrage des Anglois, tandis que Henri *Midleton* dominoit dans le pays avec ſa Flotte (6). Cinquante ou ſoixante ans auparavant, Mocka n'étoit qu'un Bourg de pêcheurs; mais les Turcs en étant devenus maîtres, l'ont rendue propre à recevoir le grand Vaiſſeau qui deſcend chaque année de Suez, chargé de riches marchandiſes, parce qu'il couroit trop de riſques au paſſage de Babelmandel pour ſe rendre à Aden, où ſe faiſoit auparavant le principal Commerce du pays, & Mocka doit ſon opulence à ce changement (7). Elle eſt peuplée d'un mélange de diverſes Nations. Les ſeuls Banianes montent à plus de trois mille, la plûpart Marchands, Orfévres, Banquiers ou Artiſans. On y voit auſſi quantité d'Indiens, de Perſans, d'Armeniens & de Juifs. Cependant la plus grande partie des habitans eſt compoſée d'Arabes. Les Vaiſſeaux, qui y arrivent de divers pays, amenent un grand nombre de pélerins, que leur dévotion conduit à la Mecque. Ils viennent ordinairement depuis le milieu du mois de Mars juſqu'à la fin

Vanden Broeck retourne à Mocka. Il décrit cette Ville.

(5) Page 349.

(6) Page 350. L'Auteur paroît oublier ici que quelques pages plus haut il a cru que ſon Vaiſſeau étoit le premier de l'Europe qui eût paru à Mocka.

(7) Page 350.

VANDEN BROECK. 1616.

d'Avril, & partent dans la seconde mousson, qui commence au mois d'Août. Les Hollandois virent ici, pour la premiere fois, du caffé (8), espece de féves noires, dit l'Auteur, que les Turcs mettent dans l'eau bouillante, qui en devient noire aussi, & qu'ils boivent délicieusement.

Les Hollandois abandonnent la Mer-rouge.

Après avoir perdu l'espérance d'établir un Comptoir à Mocka, Vanden Broeck prit la résolution de casser celui qu'il avoit fondé à Chichiri, & d'en retirer ses marchandises & ses Facteurs, quoique le Roi & les habitans de la Ville en marquassent beaucoup de regret. Il reprit la route des Indes par Surate, où il tenta aussi de faire agréer son établissement. Mais il y trouva deux obstacles; l'un, qui venoit de la nécessité de faire un long voyage par terre, pour obtenir la permission du Grand Mogol; l'autre, de l'opposition des Anglois, qui n'épargnerent ni présens ni promesses pour le faire congédier (9). Cependant, le chagrin qu'il en ressentit l'ayant porté à se retirer brusquement, les Marchands Indiens, qui craignirent pour quelques-uns de leurs Vaisseaux qui se trouvoient dans le Port, solliciterent le Gouverneur de le rappeller. On lui accorda, comme aux Anglois, la liberté de louer une maison dans la Ville, & d'y laisser quelques-uns de ses gens jusqu'à son retour, à condition que dans l'intervalle il s'efforceroit d'obtenir l'agrément de l'Empereur (10). Ce changement, dit-il, surprit également les Anglois & les habitans.

Comment ils s'établissent à Surate.

1617. Naufrage de Vanden Broeck.

Ses courses, & différentes commissions dont il fut chargé par le Général Coen jusqu'au mois de Juillet de l'année suivante, le conduisirent sur la côte d'Afrique, où il essuya une si furieuse & si longue tempête, qu'ayant été poussé vers l'entrée de la mer rouge, & delà jusqu'à Daman, Ville des Portugais à l'extrêmité des Etats du Grand Mogol, il eut le malheur d'y faire naufrage. Il se rendit en diligence à Surate, pour donner avis de sa disgrace aux Facteurs qu'il y avoit établis, & pourvoir du moins à la sûreté des marchandises qu'il avoit sauvées. Sept Navires Anglois, qui étoient à l'ancre dans cette rade, lui refuserent leur secours avec beaucoup de dureté (11). Heureusement qu'après avoir échoué sur la côte de Daman, il avoit eu la précaution de retrancher ses gens & ses effets dans une barricade, qui les mit à couvert de toutes sortes d'insultes, & qui lui donna le tems de transporter au Comptoir de Surate son girofle & ses autres épiceries. Les frais excessifs dans lesquels il auroit fallu s'engager, pour équiper ou pour acheter un autre Vaisseau, le déterminerent à faire par terre un voyage long & penible jusqu'à Masulipatan.

Route dangereuse & pénible qu'il fait par terre.

Il partit au mois de Septembre, avec cent trois Hollandois & vingt-neuf Indiens, qui avoient composé l'équipage de son Vaisseau. Ses remarques, dans un pays peu connu des Européens, méritent autant d'attention, qu'il paroît y avoir apporté de soin.

Il passa d'abord par le Bourg de *Laspour;* ensuite par *Nosherni*, Ville habitée par un grand nombre de Persans, où il se fabrique beaucoup de *Baftas*, gros & fins. Delà continuant sa route par *Gandivi*, qui est à 18 cos de

(8) L'Auteur le nomme *Kahawa* d'après les gens du pays.

(9) Page 352.

(10) *Ibid.*

(11) Page 358. On voit ici une partie des raisons qui ont fait supprimer aux Auteurs Anglois les Relations Hollandoises.

Surate, il alla passer la nuit au Village de Dagau, qui est à quatre cos de Gandivi. Le lendemain, il partir avant le jour pour se rendre au Bourg d'Armau, à sept lieues de Dagau, & derniere place de la frontiere de Guzarate. Le jour suivant, il entra sur les terres du Roi de Partabassa, où il passa par les Villages de *Cavendi* & de *Carondi*. Dans celui d'*Onui*, qui est à cinq cos d'Armau, on voulut lui faire payer, malgré son passeport, un impôt de cinq *Mamodis*, pour chaque homme & pour chaque bœuf chargé, & sept mamodis pour chaque cheval. Il eut la fermeté de rejetter cette demande, & de continuer sa marche par le Bourg de *Setion*, jusqu'à *Camela*, qui est à cinq lieues d'Onui. Son refus l'exposa au dernier danger. Le jour suivant il fut environné d'une grosse troupe de gens armés, qui avoient abbattu des arbres pour fermer les passages, & qui fondirent sur la sienne avec d'horribles cris. Les Hollandois se rangerent en bon ordre, & tirerent vingt-cinq coups de mousquets, qui rallentirent un peu l'ardeur de leurs ennemis. Vanden Broeck détacha deux de ses gens pour leur parler. Les Indiens n'eurent pas la hardiesse de les attendre; mais un Japonois de la troupe Hollandoise en ayant arrêté un dans la fuite, le fendit en deux par le milieu du dos (12). Ils continuerent néanmoins de tirer des fléches, qui obligerent les Hollandois de faire une seconde décharge.

VANDEN BROECK. 1617.

Dangers de la part des Indiens.

Le soir, ils arriverent au Bourg de Gannotra, à sept cos de *Camela*; & la crainte ayant fait fuir les habitans, ils y manquerent de vivres. Une juste défiance les obligea le lendemain de marcher, enseignes déployées, au travers d'une montagne où les chemins étoient fort rudes. Ils passerent par le Bourg de *Tawer*, pour se rendre à celui de *Gandebarri*, dont les habitans avoient aussi pris la fuite, Gandebarri est à huit cos de Gannotra. Vers minuit, s'étant remis en marche sur la montagne, ils passerent par le Bourg de Malganhan, d'où ils arriverent avec beaucoup de peine au Bourg de *Gandeberi*, qui n'est qu'à trois cos de *Gandebarri*. Ils se flattoient d'y prendre quelque repos, parce qu'ils n'étoient plus éloignés des terres du Decan. Mais leurs valets Indiens leur firent remarquer qu'ils étoient assez près d'une Forteresse du Roi de Partabassa, d'où ils avoient à redouter quelque perfidie. En effet à peine furent-ils descendus dans la plaine, qu'ils virent accourir de toutes parts un grand nombre d'habitans, avec des cris affreux, qui signifioient dans leur langue, *tue, tue ces chiens d'infidéles* (13). Vanden Broeck mit sa troupe en ordre & ne laissa pas d'avancer vers un petit bois, d'où il fit faire une décharge sur ceux qui commençoient à le presser. La frayeur les dissipa. Mais lorsqu'il eut passé le bois, il rencontra le Gouverneur du Fort à la tête d'un corps de cavalerie d'environ trois cens hommes, qui recommencerent les mêmes cris, & qui s'avancerent furieusement vers les Hollandois, pour leur faire passer leurs chevaux sur le corps. Vanden Broeck donna ordre à ses gens de les attendre à la distance de trois picques, & de faire alors leur décharge. Elle abbatit le Gouverneur & quelques-uns de ses cavaliers. Le reste épouvanté prit la fuite avec beaucoup de confusion. Deux autres corps, qui s'approcherent successivement, furent aussi forcés de se retirer. Cependant s'étant ralliés hors de la portée du mousquet, tandis que la troupe Hollandoise continua de marcher,

Il est attaqué.

Il tue le Gouverneur d'un Fort Indien.

(12) Pages 359 & précédentes.

(13) *Mahar cotta, mahar cotta.* P. 360.

VANDEN BROECK. 1617.

ils ne cesserent pas de la suivre ; & leurs gens de pied, cachés dans les brossailles, l'incommoderent beaucoup de leurs fléches & de leurs dards. Cette attaque dura pendant le reste du jour, jusqu'aux terres du Décan, où les habitans de la frontiere, qui étoient en guerre avec Partabassa, vinrent au secours des Hollandois. Le Gouverneur du pays les reçut humainement & les fit conduire par une escorte, à plus d'une demie lieue, sous les montagnes de *Gatos*. Ils avoient eu trois hommes de tués, & vingt-huit blessés. Le lendemain, ils furent escortés par huit ou dix cavaliers jusqu'au Bourg de Callava, qui est sur une des plus hautes cimes des mêmes montagnes, où malgré les passeports dont ils s'étoient munis, on leur fit payer un droit de trente réales de huit. Mais ce n'étoit pas acheter leur salut trop cher. Ils apprirent, dans ce lieu, quelle avoit été la perte de leurs ennemis. Outre le Gouverneur de la Forteresse, dont la mort causa celle de ses femmes, de ses domestiques & de tous ses Esclaves, qui se jetterent dans le bucher où son corps fut brûlé, les Hollandois leur avoient tué neuf cavaliers, soixante-seize hommes de pied, & sept chevaux. Cette Nation de Partabassa, qui porte aussi le nom de Raspours, & celle des Phatannes, forment les meilleures troupes du Grand Mogol (14).

Perte des ennemis des Hollandois.

Le jour suivant, Vanden Broeck ne se croyant point en sureté si près de la frontiere avec ses malades, se fit conduire près d'une Forteresse nommée *Vandanderin*, où le Gouverneur l'avertit qu'il devoit se défier d'un corps de deux cens cavaliers, commandés par Malder Gacon, qui l'attendoient au passage, sur le bruit qui s'étoit repandu que les Hollandois étoient chargés de richesses. Comme il y avoit moins de fond à faire sur la résistance que sur la soumission, il envoya un présent à cet Officier ; & lui ayant fait montrer son passeport, il obtint la liberté de continuer sa marche après quelques jours de repos. Il traversa d'abord *Fiesgau*, Bourg muré & défendu par un bon Château. Delà, il passa par un autre Bourg, nommé *Sinduat*, & par la petite Ville de *Berrenere*, à dix cos & demi de Wandanderin. Le lendemain, étant parti avant le jour, il passa par les Villages de *Sabergau*, *Malagam*, *Sankley*, *Sontanne*, & *Milgera*, jusqu'à la petite Ville de *Patoda*, qui est à quatorze cos de Berrenere. Ce pays, qui est très-fertile, regne entre les deux montagnes de Gatos, sur chacune desquelles on voit une Forteresse ; l'une nommée *Aneque*, & l'autre *Teneque*. Elles n'offrent qu'un seul passage, qui est soigneusement défendu par les Rois de Decan, de Visiapour & de Golconde. Les Gatos s'étendent depuis Partabassa jusqu'à Coutsie, & forment dans cet espace une espece de mur (15).

Vanden Broeck emploie la soumission.

Forteresses d'Aneque & de Teneque.

Après un repos de quelques jours à Patoda, Vanden Broeck, considérant que la dépense de sa marche étoit prodigieuse, résolut de laisser les malades dans cette Ville, sous la conduite d'un Commis. Il les recommanda instamment à l'humanité du Gouverneur, & s'étant remis en chemin, il traversa six Villages pour se rendre au Bourg de *Dutanna*, qui est à douze cos de *Patoda*. Le jour suivant, il eut sept Villages à traverser, jusqu'à *Lasour*, petite Ville murée, à dix cos de *Dutanna*. Le jour d'après, il fit dix cos pour aller dîner à *Nisiampor*, qui n'est gueres à plus d'un cos de *Doltabar*, capitale du

(14) Page 361 & précédentes.

(15) Page 362.

Royaume

Royaume de Decan (16). La curiosité de voir cette Ville l'en fit approcher avec une partie de ses gens; mais on lui déclara que l'entrée n'en étoit pas permise aux Etrangers. Elle est située dans une plaine fort unie, vers le pied d'une montagne presque ronde, qui dans la moitié de sa hauteur est non-seulement escarpée, mais taillée naturellement aussi droit qu'une muraille. Au sommet de cette montagne est une Forteresse, qui peut passer pour imprénable lorsqu'on n'y manque pas de vivres. On n'y peut monter que par un sentier étroit, qui est dans la Ville; elle est ceinte d'un double rempart, flanquée de tours rondes, environnée de fossés revêtus de pierres de taille, & munie d'un grand nombre de petites piéces de canon, dont quelques-unes sont à quatre ou cinq bouches. C'est-là que le Roi & les grands Seigneurs tiennent leurs femmes; ce qui en rend l'accès encore moins libre pour les hommes. Mais cette difficulté ne regardant que la Ville & la Forteresse, les Hollandois eurent la liberté de visiter les Fauxbourgs, qui sont fort grands & sans murs. Ils admirerent l'abondance qu'ils y virent regner (17).

VANDEN BROECK. 1617.

Situation de Doltabar, Capitale de Decan.

Le soir, ils se rendirent au Camp de *Melic-Ambaar*, Général des troupes du Royaume, où ils eurent la liberté de dresser leurs tentes, proche de son quartier. Vanden Broeck se présenta le lendemain à ce Seigneur, dont il sçavoit déja les avantures. Le pays de sa naissance étoit l'Abyssinie. Dans sa jeunesse il avoit été esclave d'un Seigneur du Decan, qui l'avoit acheté vingt pagodes, c'est-à-dire, environ quatre-vingt francs. Après la mort de son Maître, il avoit eu le bonheur de plaire à sa veuve, qui n'avoit pas fait difficulté de l'épouser. Mais n'en ayant pas reçu beaucoup de richesses, il avoit pris le parti de s'établir dans les montagnes, où il avoit d'abord vêcu de rapines. Une troupe de voleurs, qu'il avoit engagé à le suivre, s'étoit grossie jusqu'au nombre de cinq mille chevaux, malgré tous les efforts que Nisiamsian, Roi de Decan, avoit faits pour les détruire. Enfin ce Prince, craignant d'être attaqué par le Mogol, offrit la paix à Melic, avec tous les avantages qu'il crut capables de le faire entrer dans ses interêts. L'habileté de Melic n'étoit pas inférieure à son courage. Il refusa les offres du Roi; & le nombre de ses troupes n'ayant fait qu'augmenter, il se vit le chef d'une faction si puissante, qu'elle paroissoit le mettre en état de tout entreprendre. La Cour lui fit alors des offres beaucoup plus considérables. Il répondit que si le Roi vouloit épouser sa fille & lui accorder le titre de Reine, il promettoit d'embrasser son parti & de ne l'abandonner jamais. Le Roi y consentit. Il fit couronner la fille de Melic, avec toutes les solemnités qui pouvoient garantir sa bonne foi; il le créa Général de ses armées; & ne mettant point de bornes à sa confiance, il le combla de richesses & de faveurs. Dans ce haut degré de fortune & d'autorité, Melic demeura fidéle à ses engagemens, & n'oublia jamais ce qu'il devoit à son Maître. Mais il abusoit quelquefois de sa puissance pour satisfaire ses ressentimens. La premiere femme du Roi, fille du Roi de Perse, ayant reproché à celle qui l'avoit supplantée, de n'être qu'une misérable concubine & la fille d'un rebelle, Melic la fit empoisonner. Après la mort de Nisiamsian, le Prince héréditaire, qui n'avoit que cinq ans, ayant été reconnu pour son successeur, Melic, pour s'assurer de la Regence, fit empoisonner

Avantures de Melic-ambaar.

(16) Page 363.

(17) Pages 364 & précédentes.

VANDEN BROECK. 1617.

auſſi la Reine mere du feu Roi. Il gouverna depuis avec une autorité abſolue. Le jeune Roi n'avoit que douze ans à l'arrivée des Hollandois. Melic faiſoit tête alors aux forces du Grand Mogol, avec le ſecours du Roi de Golconde, qui lui entretenoit ſix mille chevaux, du Roi de Viſapour, qui lui en fourniſſoit dix mille, & de celui de Ballegate, de qui il en recevoit douze mille. Ainſi Melic ſe voyoit à la tête de quatre-vingt mille chevaux, avec un nombre d'infanterie proportionné. Vanden Broeck viſita ce rédoutable camp, qui étoit preſqu'au pied des montagnes de Gatos, dans l'endroit où le paſſage eſt le moins difficile (18).

Sa figure & ſon caractere.

Melic étoit noir & de haute taille. Il avoit le regard ſévere; mais il ſçavoit ſe faire aimer, autant qu'il étoit reſpecté. Sa diſcipline étoit rigoureuſe; ſon gouvernement, équitable. Il apportoit un ſoin extrême à faire punir les voleurs. Pour ſupplice, il faiſoit verſer du plomb fondu dans le corps des coupables. Les liqueurs fortes étoient défendues dans ſon camp, ſous peine de mort. L'abondance y regnoit d'ailleurs, quoiqu'il eût environ quatre lieues de circuit (19).

Audience qu'il donne à Vanden Broeck.

Lorſque Vanden Broeck parut devant lui, il le fit aſſeoir avec beaucoup de civilité. Il lui fit préſent d'un ſabre du Japon, d'un poignard de Java, & d'une veſte d'or & de poil de chameau. Enſuite, s'étant informé de l'état des malades qui étoient demeurés à Patoda, il accorda pour eux un nouveau paſſeport. Le combat que les Hollandois avoient ſoutenu, dans leur route, lui avoit fait prendre une haute idée de leur valeur. Il propoſa ſérieuſement à Vanden Broeck de demeurer à ſon ſervice, en lui offrant une paye de cent pagodes par mois & le revenu d'un Village. Pendant l'audience, on lui amena quelques Députés du lieu où les Hollandois avoient été attaqués, qui venoient redemander quelques chevaux que Vanden Broeck leur avoit fait enlever. » Le voilà devant vous, leur répondit-il en riant; prenez-le lui-même. » Pourquoi vous laiſſez-vous prendre vos chevaux? « Après l'avoir quitté, Vanden Broeck fut conduit, par ſon ordre, à ſon logement & dans ſon écurie, où il vit un très-beau cheval Arabe, qui avoit couté trois mille pagodes ou douze mille livres (20).

Continuation de la route.

Les Hollandois, étant partis le 25 de Novembre, traverſerent pluſieurs Villages & une petite Ville, d'où ils allerent paſſer la nuit à *Jekedonne*, Bourg de la domination du grand Mogol, à trois *gans* ou douze cos du Grand Mogol. Le lendemain, ils ne traverſerent que trois Villages, dans l'eſpace de huit cos qu'ils firent juſqu'à la Ville d'*Ambar*, où ils furent obligés de prendre des vivres pour trois jours. La route du jour ſuivant fut de quinze cos, juſqu'au Bourg de *Degau*, où ils arriverent le ſoir après avoir traverſé ſept Villages. Le lendemain ils firent douze cos & demi, juſqu'au Bourg d'Hartegum; & le jour d'après, douze cos juſqu'au Bourg de Mangalar. Melic avoit exigé des ſommes conſidérables de Mangalar, & de cinq cens autres Bourgs de la domination du Grand Mogol, qui ſont ſitués dans un pays très-fertile, le long d'un bras du Gange (21).

Le lendemain, Vanden Broeck traverſa ce bras à cheval, & fit douze cos,

(18) *Ibid.* & pages ſuivantes.
(19) Page 366.
(20) Page 367.
(21) *Ibid.*

pour aller loger le soir à *Casrio*, où il rentra sur les terres du Decan. Le jour suivant, il fit dix cos jusqu'à *Lavorra*; & delà, traversant une montagne, il passa par la Ville de *Gandaar*, frontiere du Royaume de Golconde, qui étoit gardée par un Renegat Portugais, nommé *Manssor Gaan*, avec un corps de six mille chevaux. Il vit, dans cette route, quantité de liévres, de cerfs, de cocqs de bruyere, de perdrix & de paons. On est surpris de trouver au sommet de la montagne, assez proche de la Ville, un grand étang fort poissonneux (22). La nuit suivante, les Hollandois, firent huit cos & traverserent plusieurs Villages, pour arriver à *Carna*, sur le bord d'une riviere. Ils continuerent de marcher, sans cesser de voir quantité de Villages, jusqu'au lendemain, qu'ils se trouverent sur les terres de Golconde. On leur accorda la liberté de dresser leurs tentes au Village de Chamentapour, près de la Ville royale de *Caulas*, où l'armée du Roi étoit campée. Ils s'approcherent le lendemain de cette Ville, mais sans pouvoir obtenir la liberté d'y entrer. Elle est située sur la pente d'une montagne, & ceinte d'une muraille de pierre blanche & grise (23). L'armée étoit composée de six mille chevaux, & de dix mille hommes d'infanterie.

Caulas, Ville royale.

De Caulas, les Hollandois rencontrerent pendant trois jours plusieurs places ruinées, jusqu'à Golconde, où ils arriverent le quatriéme, après avoir fait trente-six cos depuis *Chamentapour*. On leur refusa l'entrée de Golconde, parce que les Seigneurs du pays y font résider leurs femmes. Ils allerent loger à un demi cos d'une autre Ville, nommée *Bagganaga*, où le Sultan Mahomet *Cotta Bassia*, Roi de Golconde, tenoit alors sa Cour. Vanden Broeck informé que *Mier Cassiem*, Gouverneur de Masulipatan, se trouvoit alors dans cette Ville, lui fit donner avis de son arrivée. Le lendemain il se rendit lui-même chez le Seigneur, qui lui parut fort bien disposé pour la Nation Hollandoise, & qui lui fit espérer toutes sortes de faveur. Cependant lorsqu'il fut retourné au Bourg de *Mellictousiar*, où il étoit logé, & qu'il se disposoit à partir, son étonnement fut égal à son chagrin, de se voir arrêter, lui & tous ses gens, pour être conduits dans la Ville avec quelque sorte de violence. On leur donna pour prison une vieille grange, où ils passerent tristement plusieurs jours, & d'où ils ne sortirent qu'après avoir fait divers présens aux Officiers qui devoient leur délivrer un passeport (24). Ils n'étoient pas même à la fin de leurs inquiétudes. Le Gouverneur de Masulipatan ayant appris qu'ils étoient libres, fit appeller Vanden Broeck & le pria de lui faire voir son passeport, sous le prétexte d'examiner s'il étoit en bonne forme. Mais lorsqu'il l'eut entre les mains, il refusa de le rendre, parce qu'il ne jugeoit pas à propos qu'une troupe si nombreuse passât dans son gouvernement. Le conseil qu'il donna aux Hollandois fut d'aller à Petapoli, d'où ils pouvoient se rendre à Paliacatte. Vanden Broeck se retira tristement, après avoir appris mieux que jamais, dit-il, à connoître le caractere des Indiens (25).

Ville de Golconde.

Les Hollandois sont maltraités à Bagganaga.

Bagganaga, suivant ses observations, est une fort grande Ville, qui offre un grand nombre de beaux édifices. Le Roi, qui n'étoit âgé que d'environ

Ce que c'est que cette Ville.

(22) Page 368.
(23) *Ibidem.*
(24) Page 369.
(25) *Ibidem.*

VANDEN BROECK. 1617.

Etat du Gouvernement.

vingt-trois ans, étoit descendu des Cherifs & né d'une femme Turque. Il avoit le teint blanc & le visage agréable; mais dans un âge si supérieur à l'enfance, il ne jouissoit point encore du gouvernement, & l'administration étoit entre les mains d'un Seigneur fort âgé, qui se nommoit *Mier Mahomet Mommin*. Les revenus annuels de cet Etat montent à plus de dix-huit cens mille Pagodes, dont la plus grande partie vient du sel, qui se transporte sur des Bœufs dans toutes les Indes (26). Mais ils étoient fort augmentés depuis onze ans, par la découverte d'une mine de diamans, d'où il sortoit chaque jour de nouvelles richesses. La Cour avoit défendu de vendre ceux d'une certaine grosseur (27), sans en avoir fait la déclaration. Aussi Vanden Broeck assure-t'il, d'après des personnes bien informées & dignes de foi, que le trésor royal en contenoit un plein vase, tous au-dessus de cinq carats (28).

Mine de diamans.

Cinq jours de marche, pendant lesquels les Hollandois firent cinquante-six cos & traverserent dix-sept Villages, les conduisirent au Bourg d'*Abrahim Patam*, situé sur une riviere qu'il faut traverser pour se rendre à Petapoli. Avant que d'arriver à ce Bourg, ils avoient passé devant les deux principales Forteresses du Royaume, qui se nomment *Condiviri* & *Condepoulli* (29). Hans de Haas, Officier Hollandois, qui residoit dans le pays avec la qualité de Gouverneur pour la Compagnie, leur écrivit qu'il leur conseilloit de prendre le chemin de Petapoli. Mais la plupart avoient d'autant plus de peine à s'y résoudre, qu'ils recevoient un conseil tout opposé des Indiens, & des Hollandois mêmes de Masulipatan, qui avoient été informés de leur marche. Ils se déterminerent enfin pour le dernier de ces deux partis. Vanden Broeck prit les devants, dans un palanquin; & traversant huit Villages, il entra dans Masulipatan quelques jours avant sa troupe, qui n'y arriva que le 24 de Décembre, après avoir été sept semaines & trois jours en chemin depuis Surate (30).

Embarras des Hollandois sur leur route.

Autres infortunes des Hollandois.

Ces infortunés Hollandois n'étoient pas au terme de leurs disgraces. L'Officier de Police de la Ville prétendit se rendre maître de leurs armes, sous prétexte de les garder; & tandis qu'ils lui contestoient ce droit, Vanden Broeck apprit que les malades qu'il avoit laissés en chemin avoient été arrêtés, par l'ordre du Roi, dans le Bourg de Normol. Il partit aussi-tôt pour s'y rendre; mais ayant trouvé le pays en armes, & toutes ses sollicitations ne pouvant lui faire obtenir la liberté de continuer sa marche, il jugea que sa seule ressource étoit de se rendre à Petapoli par Badora. En retournant ainsi sur leurs pas, les Hollandois ne trouverent personne qui voulût leur vendre des vivres. Ils seroient tombés dans le dernier excès de la misere, sans le secours d'un honnête Persan, nommé *Mier Camaldin*, qui se chargea de les conduire jusqu'à Petapoli. Mais l'entrée de cette Ville leur ayant été refusée, ils se virent dans la nécessité de retourner à Montepouli, au travers de mille nouveaux dangers, qu'ils n'auroient jamais surmontés si le même Persan n'eut continué de leur servir comme de caution. Le Gouverneur de Haas leur avoit donné l'espérance de trouver une chaloupe à Montepouli. Ils n'en trouverent point; & ne recevant aucun secours des habitans, ils furent contraints

Obligations qu'ils ont à un Persan.

(26) Page 370.

(27) Au-dessus de cinq carats.

(28) Page 370.

(29) Page 371. L'Auteur ne marque pas assez soigneusement les distances.

(30) Page 371.

VANDEN BROECK. 1618.

de passer la nuit à l'air. De Haas leur envoya le lendemain son yacht, mais sans canot. Les Indiens du pays refuserent de leur en louer & de les mener à bord. Ce fut un nouveau sujet de désespoir, qui les força de traverser les brisans à la nage, avec leurs armes sur leurs épaules, au péril d'être engloutis mille fois par les flots. Cependant ils arriverent tous à bord; & levant aussi-tôt l'ancre ils firent voile vers Paliacate, où ils mouillerent le lendemain. Vanden Broeck se rendit avec soixante-trois de ses gens au Fort Hollandois de Gueldres; mais, en finissant le recit de ce voyage, il n'explique pas quel fut le sort du reste de sa troupe (31).

Il se rend à Paliacate.

Après avoir pris quelques jours de repos, il consentit à s'embarquer avec de Haas, pour croiser sur les Portugais. Leur escadre étoit composée du Vaisseau le *Dergoes*, de trois fregates & d'une sangueselle. Ils se rendirent d'abord à *Tirepopeliere*, où la Compagnie avoit une loge, & d'où leur curiosité les conduisit par terre à *Polosére* & au Fort de *Bardaava* (32). Ils y furent bien reçus des Indiens, mais fort dégoutés de leurs usages par un spectacle barbare, dont ils ne pûrent se dispenser d'être témoins. Une fort jolie femme, de l'âge de vingt ans, devoit se brûler le lendemain avec le corps mort de son mari, & paroissoit s'y préparer avec beaucoup de fermeté. Vanden Broeck & de Haas s'efforcerent de lui faire perdre ce dessein. Elle ferma l'oreille à tous leurs discours. Son devoir leur dit-elle, l'obligeoit de suivre son mari dans l'autre monde. Elle ne vouloit pas demeurer exposée au mépris de sa famille & au rebut de tous les hommes, dont aucun ne voudroit l'épouser. Mais elle pria les deux Hollandois d'intercéder après sa mort pour ses malheureux enfans, & d'obtenir du Naïck qu'ils fussent nourris. Vanden Broeck la voyant attendrie par cette idée, renouvella ses efforts & lui promit, si elle vouloit abandonner sa résolution, de la transporter dans un autre pays, où son avanture seroit ignorée. Elle rejetta cette offre avec la même obstination. Le jour de la cérémonie, elle se para de ses meilleurs habits & de ses joyaux. Elle se frotta les yeux de jus de limon, & prononçant plusieurs fois le seul nom de *Ram*, elle se jetta intrépidement dans le feu. Quantité de Prêtres Banianes, qui étoient autour d'elle, faisoient un si grand bruit de leurs tambours, qu'il falloit être fort près du bucher pour entendre ses dernieres paroles. Mais les Hollandois avoient eu la précaution de s'approcher. Ils observerent que le bucher étoit composé de bois & de quelques bassins remplis d'huile, au milieu desquels on avoit ménagé un espace creux, dans lequel ils virent sauter la victime; & qu'aussi-tôt tous les assistans prirent des tisons brûlans dont ils couvrirent cet espace, avec des cris si confus, que si elle poussoit des gémissemens & des plaintes, il étoit impossible de les entendre (33). Le lendemain, on vit paroître une Comete surprenante, en forme de longue flamme, qui parut se détacher du Ciel, & qui traversant l'air comme un trait, alla tomber dans le pays du Naïck de Sangier. Les habitans la regarderent comme le présage d'une guerrre sanglante; & le hazard soutenant cette opinion, il arriva effectivement qu'un mois après, *Istopo*, Général du Naïck de *Madre*, commit les plus cruels ravages dans cette con-

Vanden Broeck se rend à Tirepopeliere.

Il voit brûler une femme Indienne.

Comete & ses suites.

(31) Page 372.

(32) Page 373. L'Auteur ne nous apprend pas ce que c'étoit que ces Places; & tel est le défaut des Relations Hollandoises, outre celui d'altérer les noms propres.

(33) Page 374.

Vanden Broeck. 1618.

trée. Les Hollandois, obligés eux mêmes, de ſauver les effets de la Compagnie, abandonnerent, le 30 de Mars, une belle & riche loge que le Naïck leur avoit accordée (34).

Après différentes courſes, qui donnerent occaſion à l'Auteur d'acquerir une parfaite connoiſſance (35) des mœurs & des uſages de la côte de Coromandel, ſur-tout dans le Royaume de *Cotchipa*, où il réſida long-tems à *Nyſampatnam*, il ſe rendit à Achin, pour y faire confirmer le Traité de cette Cour avec les Hollandois. Il y vit le Roi de Pahan, dont le pays avoit été conquis par celui d'Achin, & qui étoit réduit à ſuivre ſon vainqueur dans la foule, comme un homme de la lie du peuple. Vanden Broeck obſerva que le Commerce du poivre étoit fort diminué dans le Royaume d'Achin, depuis que le Roi avoit fait couper la plus grande partie des arbriſſeaux pour ſemer du riz à leur place. De Sumatra, il alla relâcher le 7 de Novembre à Jacatra, où il apprit avec beaucoup d'étonnement que le Général Coen étoit en guerre avec le Roi de Bantam, & qu'il ſe fortifioit ſoigneuſement pour réſiſter à ſes ennemis. Cette diviſion eut des ſuites ſi importantes, par l'interêt que les Anglois y prirent, & par l'occaſion qu'elle donna aux Hollandois de s'établir ſolidement dans l'Iſle de Java, que le récit de l'Auteur doit être reſpecté, du moins dans ſes principales circonſtances.

Le Roi d'Achin fait couper les arbriſſeaux qui portent le poivre.

Récit de l'origine de Batavia.

Vanden Broeck s'étoit diſpoſé le 11 de Décembre à partir pour Surate, lorſqu'on apprit à Jacatra que les Anglois s'étoient emparés par trahiſon d'un Navire Hollandois, nommé le *Lion noir*, qui venoit de Patane. Cette nouvelle lui fit abandonner le deſſein de ſon voyage. Il réſolut de fortifier la loge de ſa Nation à Jacatra, pour la mettre en état de ſe défendre contre les Anglois, de la part deſquels il jugea qu'il falloit s'attendre à d'autres inſultes. Elle fut entourée auſſi-tôt de paliſſades, & d'un rempart de terre. Les Javanois voyant croître ces travaux, commencerent auſſi à ſe fortifier. C'étoit ſe déclarer pour les ennemis de la Compagnie Hollandoiſe. Alors Vanden Broeck jugea qu'il falloit périr, s'il n'avoit pas des murs capables de le défendre ; & dans une ſi juſte crainte, il entreprit de faire de ſa Loge un Fort à l'épreuve de toutes ſortes d'aſſauts. Il y fit travailler de toute ſa force : » Ainſi, dit-il, » dans un tems où les Hollandois ne penſoient à rien moins qu'à s'emparer » d'une Place dans les Indes, ou à s'en approprier par aucune autre (36) » voie, la néceſſité les contraignit d'en occuper une & d'y bâtir une Forteresse, qui eſt devenue leur boulevart. Ils doivent cet Etabliſſement à la jalouſie des Anglois, qui ne s'imaginoient pas que la guerre qu'ils entreprenoient dût procurer cet avantage à leurs ennemis. Les hommes forment des » projets, & Dieu diſpoſe des évenemens (37).

Occaſion de la guerre avec les Anglois.

Réflexions de l'Auteur ſur cet évenement.

Le Roi de Jacatra comprit aſſez quelles pouvoient être les ſuites de l'entrepriſe des Hollandois. Il avoit autrefois reçu d'eux de l'artillerie, dont il fit des batteries régulieres. De part & d'autre on s'arma de défiance, & les ouvrages furent pouſſés avec le dernier empreſſement. Mais les Javanois, qui l'emportoient par le grand nombre & qui avoient des matériaux en abondance,

On ſe fortifie de part & d'autre.

(34) *Ibidem.*

(35) Il dit qu'il y avoit paſſé ſix années en différens tems. Ses Remarques trouveront place dans la Deſcription générale.

(36) Voyez les Relations précédentes & le Mémoire de Matelief, pour juger de la ſincérité de cette réflexion.

(37) Page 400.

avançoient beaucoup plus leur travail. Dans une seule nuit, ils dresserent sous la Loge des Anglois, vis-à-vis d'un cavalier du Fort, une batterie de cables, de bois & de terre, qui auroit pû fermer la riviere aux Hollandois. Vanden Broeck assembla le Conseil, & fit considerer que si l'on n'arrêtoit promptement cet ouvrage, la perte du Comptoir & la ruine de la Compagnie étoit certaine aux Indes. On prit la résolution de tenir ferme, de continuer les fortifications & de ne pas se borner même à la défensive (38). Un Commis, nommé *Lefevre*, fut envoyé le 23 de Décembre à la Loge des Anglois, pour leur déclarer que s'ils ne supprimoient pas volontairement la nouvelle batterie, on étoit déterminé à la détruire. Ils répondirent que c'étoit l'ouvrage du Roi & de ses Sujets, & qu'ils n'avoient ni le droit ni l'intention d'y toucher. A peine Lefevre les eut-il quittés qu'ils y reçurent les Javanois, comme s'ils n'eussent pû leur en refuser l'entrée. Le Général Hollandois, qui étoit arrivé au Fort, fit prendre aussi-tôt les armes, & chargea trois Officiers, chacun avec sa troupe, de mettre le feu tout à la fois au quartier de la tranchée Javanoise, au quartier des Chinois, & à la Loge Angloise, qui embrassoit la nouvelle batterie. On tira sur eux quelques coups de canon, qui ne leur causerent aucun mal. Vanden Broeck eut ordre de faire tirer sur la Ville, de la batterie du cavalier, qui n'étoit encore qu'à demi élevé, dans l'esperance de faire breche au mur ennemi. Cinquante coups de canon, qui furent tirés pendant la nuit, ayant produit peu d'effet, on cessa, pour épargner la poudre. Les habitans de la Ville firent jouer aussi leur artillerie, qui tua quinze hommes aux Hollandois & qui leur en blessa huit ou dix (39).

Déclaration des Hollandois.

Ils commencent les hostilités.

La Ville de Jacatra étoit située à douze lieues de Bantam (40), sur le bord d'une riviere. Le Roi l'avoit fait entourer, depuis peu, d'une bonne muraille de pierre rouge, & flanquer d'un gros cavalier, fort élevé, d'où le canon pouvoit incommoder beaucoup les Hollandois. L'entrée de la riviere étoit défendue aussi par un bastion; & le Roi fit boucher le passage avec des estacades, pour empêcher les Hollandois de sortir. Pour eux, le fond de leur loge, qu'ils venoient d'ériger en Fort, consistoit dans un nouveau bâtiment, nommé *Maurice*, qui regnoit sur la riviere, & dans le vieux, nommé *Nassau*, qui faisoit face au Sud (41). Il y avoit au côté Septentrional une courtine de terre, le long du rivage, & une palissade de neuf pieds de hauteur, & de sept d'épaisseur, mais qui étant sans parapet, laissoit voir les Hollandois à découvert. Le côté oriental avoit trois angles ouverts, & le cavalier à demi élevé, sur lequel on n'avoit pas laissé de placer déja deux pieces de canon de fonte. L'angle qui étoit sur la riviere, du côté du bâtiment de Maurice, étoit élevé de deux pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & capable de défense contre une irruption, sans être à l'épreuve du mousquet. Il étoit muni de deux pieces de fonte & de cinq autres pieces, grosses & petites. L'angle de Nord-Est, qui regardoit la mer, étoit de même hauteur que la courtine, avec des palissades jusqu'au parapet, & un toît de bois pour se garantir de la pluie. Il étoit muni de sept pieces de canon. Au côté du Nord-Ouest, on n'avoit pas encore commencé d'angle, quoiqu'on en sentît la nécessité. Il n'y avoit qu'une simple défense de bambou, devant le bâ-

Ouvrages de l'ennemi.

Nouveau Fort des Hollandois.

(38) *Ibid.*
(39) Page 401.
(40) Par les six degrés dix minutes.
(41) Page 402.

VANDEN BROECK. 1618.

timent de Nassau, & une galerie d'où l'on pouvoit tirer le mousquet (42).

Le Général Coen, dont l'attention étoit partagée par d'autres soins, nomma Vanden Broeck, Capitaine-Major de la place. On continua de tirer tout le jour, tandis qu'on ne perdoit pas un moment pour achever le cavalier. Mais comme les Hollandois étoient à découvert en tirant, ils furent obligés d'employer leurs belles toiles & leurs précieuses marchandises pour se couvrir. Un de leurs Officiers, qui entreprit de se rendre maître de la batterie ennemie, y fut tué avec sept hommes, & cet incident releva beaucoup l'audace des Javanois. Ils mirent la tête du Lieutenant au bout d'un mât, devant leur batterie du cavalier; & malgré les oppositions de Vanden Broeck, ils dresserent une seconde batterie dans le quartier des Chinois, c'est-à-dire, près du bâtiment de Nassau.

Le Pangoran de Bantam prend part à la guerre, sollicité par les Anglois.

Cependant la nouvelle de cette guerre étant passée à Bantam, le *Pangoran* (43), ou le Ministre du jeune Roi, reprocha au Roi de Jacatra d'avoir souffert que les Hollandois eussent poussé leurs travaux, & de ne s'y être pas opposé dans l'origine. Quoiqu'il vecût depuis long-tems en mauvaise intelligence avec lui, la crainte d'être attaqué à son tour, si les Hollandois demeuroient vainqueurs, le porta aussi-tôt à lui envoyer un secours de quatre cens hommes. D'ailleurs les Anglois ne cessoient de l'animer; & lorsqu'ils eurent appris que leur loge avoit été brûlée à Jacatra, ils le solliciterent vivement de faire brûler aussi celle de la Compagnie Hollandoise à Bantam. Mais il ferma l'oreille à leurs instances.

Rencontre des Flottes Angloises & Hollandoises.

Les Hollandois avoient dans leur Fort, deux cens quarante hommes, capables de porter les armes; mais ce nombre, qui suffisoit pour faire tête aux Indiens, n'auroit pas résisté long-tems à une Flotte Angloise d'onze Vaisseaux, qui étoit attendue de jour en jour, s'il ne leur en étoit arrivé sept, que la fortune sembloit avoir réunis en leur faveur, dans une occasion si pressante. Coen s'embarqua promptement pour aller au-devant des ennemis. Il les rencontra le 31, dans le Détroit, & l'infériorité du nombre ne l'empêcha point de porter sur eux; mais le vent ne lui ayant pas permis de les joindre, les deux Flottes s'observerent quelque tems. L'Auteur du Journal, sans parler d'aucun combat, raconte que les Anglois brûlerent un Vaisseau Hollandois, nommé le *Lion Noir*, qu'ils avoient pris avec sa cargaison (44). Cette perte n'eut point apparemment de suites plus fâcheuses, puisqu'il ne paroît pas que la Flotte Angloise en devînt plus utile au Roi de Jacatra. Au contraire les Hollandois ayant achevé leurs ouvrages, firent planter de nouveaux drapeaux sur les quatre angles de leur Fort, & commencerent à battre si furieusement la Ville, que les Javanois, effrayés, témoignerent quelque disposition à la paix. On entra serieusement en négociation. Le Roi demandoit, pour premier article, que toutes les nouvelles fortifications fussent démolies, & qu'on lui payât une somme de huit mille réales pour le dedommager des frais de la guerre. Les Hollandois rejetterent la premiere partie de cette proposition, & répondirent d'abord à la seconde, qu'ils n'avoient pas fait la guerre sans raison,

Les Hollandois battent vigoureusement Jacatra.

Propositions de paix.

(42) On ne change rien à cette description de l'Auteur. *Voyez les premieres Relations Hollandoises.*

(43) C'étoit le Gouverneur du jeune Roi & le Chef de son Conseil dans sa minorité.

(44) Page 405. On lit dans le Voyage de Rechteren, qu'il y eut un combat.

& qu'ils

VANDEN BROECK. 1619.

& qu'ils n'avoient pas moins souffert que le Roi. Cependant leur Conseil fit réflexion qu'ils étoient mal pourvus de poudre ; qu'ils avoient à craindre qu'on ne leur coupât l'eau, ce qui leur auroit ôté l'espérance de se défendre plus de deux mois ; qu'ils faisoient une perte considérable par l'usage auquel ils étoient obligés d'employer leurs belles toiles, pour se couvrir dans leurs ouvrages ; qu'il étoit à souhaiter pour eux de mettre en sureté la loge de Bantam, comme l'unique lieu d'où ils pouvoient faire donner des avis aux Vaisseaux de leur Nation qui arriveroient de l'Europe ; enfin que de quatre mois ils ne pouvoient recevoir aucun secours de Coen, qui avoit fait voile aux Moluques. De si fortes considérations disposerent le Conseil à faire offrir au Roi six mille réales, à condition que les anciens Traités recommenceroient à s'observer comme auparavant; que le Fort demeureroit dans l'état où il étoit jusqu'au retour du Général Coen, ou des premiers Vaisseaux qui reviendroient des Moluques ; & que pour prévenir de nouveaux différends, les Anglois ne feroient plus leurs logemens si près du Fort. On ajouta, par une autre déliberation, que les Javanois mêmes & les Chinois ne pourroient bâtir qu'à vingt toises des fortifications Hollandoises (45).

Craintes des Hollandois.

Quelques Députés, qui furent envoyés au Roi avec ces articles, les rapporterent signés de sa main. Alors Vanden Broeck fit arborer de tous côtés des Pavillons blancs, & la joie parut commune dans les deux partis. Les Hollandois livrerent, dès le même jour, la somme dont on étoit convenu, & reçurent du Roi divers présens. On étoit au 21 de Janvier 1619. Le Roi fit prier le lendemain Vanden Broeck de lui rendre une visite, autant pour suivre l'exemple des anciens Commandans Hollandois, que pour lui donner une marque de confiance & d'amitié. Cette proposition fut examinée au Conseil, qui n'y découvrit aucun danger. Vanden Broeck se rendit à la Cour, le jour suivant, avec cinq soldats & un simple domestique ; escorte qu'il croyoit moins nécessaire à sa sureté qu'à l'honneur de son rang. Il y porta même des présens. Mais à peine y fut-il entré, qu'il se vit environné d'une troupe de Javanois, qui l'arrêterent prisonnier (46). Si cette trahison, dit-il, fut un malheur pour lui, elle tourna heureusement à l'avantage de la Compagnie ; car, suivant les mesures concertées entre les Anglois & les Javanois, il auroit été impossible aux Hollandois de conserver le Fort jusqu'à l'arrivée de leur Général. Les Anglois avoient déja planté sécretement seize pieces de canon sur leur nouveau logement, & le Fort n'auroit pû se défendre d'une (47) surprise.

La paix se conclut en apparence.

Vanden Broeck est arrêté par trahison.

Vanden Broeck fut conduit devant le Roi & le Chef des Anglois, qui lui firent lier les pieds & les mains. Il reçut ordre d'écrire à ses gens qu'il étoit tems de se rendre, parce qu'ils ne pouvoient éviter d'y être contraints, & qu'ils étoient menacés de n'obtenir aucun quartier. Ce billet fut porté au Fort. Malgré la consternation qu'il y répandit, les Hollandois répondirent qu'ils ne pouvoient se déterminer si promptement à se soumettre aux ordres d'un Commandant captif. Le lendemain, Vanden Broeck fut forcé d'écrire un nouveau billet, par lequel il confirmoit le premier, en offrant à sa garnison, de la part du Roi, un Vaisseau Anglois pour se retirer. Les Hollandois,

On le force d'écrire à sa garnison de se rendre.

(45) Pages 409 & 410.
(46) Page 411.

(47) Il paroît que les Anglois de Jacatra étoient simplement ceux du Comptoir.

VANDEN BROECK. 1619.

qui avoient repris courage pendant la nuit, protesterent qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Cependant, deux jours après, ils firent offrir au Roi deux milles réales pour la rançon de leur Gouverneur. Mais loin d'accepter cette offre, le Roi fit charger son prisonnier de chaînes, & l'envoya, sous la conduite de deux Anglois, à l'endroit du rempart de la Ville qui répondoit au cavalier du Fort, avec ordre de sommer le Fort de se rendre & de menacer la garnison des dernieres extrêmités. Le trouble & l'indignation dont il étoit rempli ne l'empêcherent pas de recueillir son attention pour observer le rempart. Il reconnut que si les Hollandois n'eussent pas cessé de battre en breche, la muraille n'auroit pas résisté longtems à leurs boulets (48).

Il est présenté à ses gens la corde au col.

Il fut présenté à la vûe de ses gens, la corde au col. Mais au lieu de leur proposer de se rendre, il les exhorta de toute sa force à se défendre courageusement. Dans la colere où cette généreuse tromperie jetta ses guides, ils le ramenerent au Palais en le traînant sur le pavé (49); & pour suppléer aux esperances qui leur avoient manqué, ils jetterent le même jour dans le Fort, des fléches, auxquelles ils avoient attaché des billets, par lesquels ils offroient des conditions favorables si l'on vouloit se rendre, en protestant qu'après cet avis, on ne pourroit pas leur imputer le sang qui seroit répandu. Le lendemain les Hollandois reçurent une lettre de *Dael*, Chef des Anglois, par laquelle il leur proposoit, pour éviter de part & d'autre toute effusion de sang, de remettre entre ses mains le Fort & le canon. Il promettoit de donner la vie à la garnison & à tous les habitans, de quelque Nation qu'ils fussent, & de les garantir de la violence des Javanois. A ceux qui voudroient s'engager au service des Anglois, ils offroient les mêmes gages qu'ils avoient reçus jusqu'alors de la Compagnie, & deux mois de plus pour le prix de l'engagement. Il assuroit que toutes ces conditions étoient approuvées du Roi, & que si l'on étoit disposé à les accepter, on pouvoit lui envoyer des Députés, pour la sûreté desquels il donneroit des ôtages (50).

Une Lettre des Anglois fait impression sur eux.

Raisons qui les obligent de capituler.

Cette lettre fit plus d'impression que les menaces. Le Conseil du Fort ne pouvoit douter que le Roi & les Anglois ne se fussent liés par un Traité pour détruire la Place. Il voyoit leurs batteries prêtes, leurs enseignes arborées. Il ne lui restoit de poudre que pour l'espace d'un jour; &, suivant toute apparence, le Général Coen ne pouvoit être revenu que dans quatre mois. Enfin la plus grande partie de la garnison étoit accablée de maladie ou de fatigue, & le nouveau logement d'ailleurs ne pouvoit être assez promptement muni de terre pour résister au canon. De si puissantes considérations déterminerent les Officiers Hollandois à capituler, d'autant plus que le Général Coen avoit déclaré avant son départ, que si l'on étoit obligé de rendre la Place, il aimoit mieux qu'elle fût livrée aux Anglois qu'aux Javanois. Cette résolution fut signée de vingt personnes, le 30 Janvier 1619, & approuvée de tous les habitans du Fort (51).

Qui n'auroit pas crû le triomphe des Anglois certain, & les Hollandois à la veille d'être chassés pour jamais de Jacatra? Dès le lendemain, Dael en-

(48) Page 412.
(49) *Ibidem.*
(50) Page 413.
(51) Pages 414 & précédentes.

voya un Commis dans la Place. On convint des articles suivans : Que le Fort, les habitans qui n'étoient pas soldats ou matelots, & les munitions de guerre demeureroient au pouvoir des Anglois ; que les marchandises, l'argent & les joyaux demeureroient au Roi ; que les Anglois donneroient aux Officiers & à la garnison un bon Vaisseau, monté de deux pieces de canon, avec cinquante mousquets, vingt picques, un baril de poudre, des voiles, des ancres, des cordages, & des vivres pour six mois ; que le Roi leur donneroit deux mille réales en argent ; que les Hollandois feroient voile à Coromandel, sans relâcher en aucun autre lieu sur la route ; que tous les Chrétiens qui se trouvoient dans le Fort auroient la liberté de se retirer, avec six mille deux cens réales & leur bagage ; que ceux qui ne l'étoient pas reconnoîtroient les Anglois pour maîtres, à l'exception des Javanois ; qu'aucun des prisonniers & de ceux qui pouvoient porter les armes ne serviroit de neuf mois contre les Anglois ; mais que les prisonniers seroient relâchés, pour aller rejoindre leur troupe. D'un autre côté, les Anglois s'obligerent à fournir aux Hollandois deux Vaisseaux, pour se défendre de toute insulte, pendant qu'on équiperoit celui qui devoit les transporter, & à leur donner un passeport, qui conserveroit toute sa force jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur Général. Cette capitulation fut signée le premier de Février, par *Wydurck-rama*, Roi de Jacatra, & par les principaux Officiers des deux Partis. Dès le soir du même jour, toute l'argenterie du Général Coen fut livrée à Dael. Cependant Vanden Broeck n'obtint point encore la permission de retourner dans le (52) Fort. Mais la fortune, qui veilloit pour les Hollandois, rétablit le lendemain leurs esperances par une révolution surprenante.

Vanden Broeck. 1619. Capitulation.

Le Gouverneur de Bantam, jaloux de la proie qui alloit tomber au Roi de Jacatra, & touché d'ailleurs des avantages que les Hollandois lui faisoient offrir pour l'engager dans leurs interêts, n'avoit pas plutôt appris la captivité de Vanden Broeck, qu'il avoit fait partir deux mille hommes, sous la conduite du *Dommagon* (53), avec ordre de s'opposer à la ruine du Fort. Ce corps de troupes, étant arrivé le 2 à Jacatra, y fut reçu comme un nouveau secours. Le Dommagon se présenta au Roi, qui étoit sans défiance, & lui remit une lettre dont il étoit chargé pour lui. Mais comme il se trouvoit seul avec ce Prince, il prit ce moment pour lui mettre le poignard sur la gorge, tandis que par son ordre ses gens se saisirent des avenues du Palais. Ils furent bien-tôt maîtres de toute la Ville. Le Roi, forcé par la crainte, se soumit à toutes les loix qui lui furent imposées (54). Vanden Broeck fut tiré de sa prison & mené à Bantam. Les Anglois n'eurent pas d'autre ressource que de se retirer dans leur Comptoir ; & le Fort ne fut plus environné que des troupes de Bantam, qui, pour faire valoir aux Hollandois le service qu'elles étoient venues leur rendre, y portoient toutes sortes de rafraîchissemens, à condition néanmoins qu'ils cesseroient de travailler aux fortifications.

Etrange révolution, qui rétablit les Hollandois.

Comment le Roi de Jacatra se laisse surprendre.

(52) Page 415.

(53) Titre du premier Officier militaire de Bantam, comme celui du Gouverneur étoit le *Pangoram*.

(54) Ce fut un présage de la destinée qui l'attendoit. A la fin il fut chassé de son Royaume avec ses femmes & son fils aîné. Il se retira d'abord dans l'interieur de l'Isle ; mais ayant été contraint de revenir, il fut réduit à gagner sa vie à la pêche, avec un canot. *Page* 416.

VANDEN BROECK. 1619.

Le Fort est nommé Batavia.

Vanden Broeck reçut des caresses à Bantam, mais il y fut étroitement gardé dans le Palais du Roi. L'esperance du Gouverneur étoit, qu'à l'arrivée du Général Coen la reconnoissance porteroit les Hollandois à lui remettre le Fort. Cependant ils y continuoient secretement leurs ouvrages; & suivant le conseil que Vanden Broeck leur avoit donné, ils lui donnerent le nom de *Batavia*, qu'ils mirent en grosses lettres au-dessus de la porte. Lorsqu'ils eurent achevé tout ce qu'ils avoient entrepris pour le rendre capable d'une vigoureuse défense, & que par des soins continuels ils l'eurent pourvu de vivres, leur courage se ranima si vivement qu'ils penserent à éloigner les Javanois de leurs murs. Ils firent des sorties, qui leur rendirent toute leur liberté. Mais elles exposerent plusieurs fois Vanden Broeck au danger d'être poignardé (55).

1620.

Retour du Général Coen.

La Ville de Jacatra est détruite.

Circonstances tirées de Rechteren.

Enfin Coen parut le 25 de Mars & mouilla sous le Fort. La Flotte qu'il amenoit des Moluques étant composée de dix-sept voiles, il trouva peu de résistance à Jacatra. Douze compagnies de soldats & de matelots, qu'il fit débarquer le jour suivant, emporterent la Ville dans l'espace de trois jours. Il en fit raser les murs & détruire les maisons. L'Auteur du Journal s'étend peu sur ce grand évenement; mais on en trouve quelques circonstances dans un autre Voyageur. » Le Général, suivant le récit de Rechteren (56), ayant fait débarquer onze cens hommes, leur fit passer la riviere & donna aussi-tôt l'ordre de l'assaut. La Ville, qui n'étoit qu'à une portée de mousquet du Fort, fut vigoureusement attaquée. Son Roi prit la fuite, avec une partie des habitans; & le reste, à l'exception des femmes & des enfans, fut passé au fil de l'épée. Les murailles furent rasées, la Ville brûlée, & tout en fut éteint jusqu'au nom. Après avoir fait cette conquête, on prit des mesures pour se l'assurer. On travailla promptement aux fortifications de Batavia, & cette Place s'accrut bien-tôt, avec les forces des Hollandois (57).

Coen force le Gouverneur de Bantam de lui rendre les prisonniers Hollandois.

La Flotte se rendit le 8 d'Avril dans la rade de Bantam, d'où Coen fit demander sur le champ au Gouverneur tous les prisonniers de sa Nation. Outre Vanden Broeck & ceux qui avoient été amenés de Jacatra, les Anglois avoient mis en dépôt, dans Bantam, soixante-dix autres Hollandois qu'ils avoient pris sur le *Lion noir*. Il parut dur au Gouverneur de se les voir enlever avec si peu de ménagement; & dans le ressentiment d'une demande si brusque, il menaça Vanden Broeck de le faire tuer. Cependant Coen lui ayant fait déclarer que si les prisonniers n'étoient à bord dans vingt-quatre heures il devoit s'attendre à voir employer la force, il prit le parti d'en renvoyer soixante-trois; mais il retint encore Vanden Broeck avec sept ou huit autres. Le soir, étant seul avec Vanden Broeck, il lui dit: » qu'il le comparoit à un petit oiseau, qu'un Roi tenoit dans une cage d'or, où il mangeoit les meilleurs morceaux de sa table, & où il le combloit de caresses. L'oiseau dit un jour au Roi: Il est vrai que vous me faites beaucoup de bien; mais de quoi me sert-il? Permettez qu'au moins une fois je me serve de mes aîles. Je vous promets de revenir dans la cage dorée où vous me traitez si bien.

Allégorie Indienne.

(55) *Ibidem.*

(56) Dans la Relation de son voyage, page 160.

(57) Vanden Broeck raconte que Coen fut fâché, à son arrivée, qu'un autre que lui eût donné un nom au Fort, & qu'il fit effacer celui de *Batavia*, qu'il trouva écrit sur la porte. Mais ce nom n'en a pas moins subsisté. *Voyez ci-dessous la Description de Batavia par Graaf.*

Vanden Broeck. 1620.

» Le Roi prenant trop de confiance à cette promesse, lui laissa prendre l'essor. L'oiseau revint effectivement; mais ce ne fut pas pour rentrer dans » sa cage (58).

Le Gouverneur vouloit faire entendre, par cette allégorie, qu'il craignoit le retour de son prisonnier. Cependant il se détermina, le lendemain, à lui rendre la liberté. Vanden Broeck étant retourné à Batavia avec la Flotte, y fut reçu comme si tant d'heureux évenemens n'eussent été dûs qu'à lui. Coen le renvoya bien-tôt devant Bantam avec quelques Vaisseaux, pour retirer de cette Ville tout ce qui appartenoit à la Compagnie Hollandoise. Quantité de Chinois, qui vinrent se rendre à lui, furent conduits à Batavia pour grossir le nombre des habitans. Cependant il reçut ordre du Général d'en faire sa déclaration au Pangoran, qui répondit que ces fugitifs le touchoient peu, & qu'il leur laissoit la liberté de choisir leur retraite. Il ajouta qu'il avoit bien prédit que l'oiseau s'envoleroit, & que s'il revenoit ce ne seroit pas pour rentrer dans sa cage, mais pour faire envoler d'autres oiseaux avec lui (59). Le refus qu'il fit de livrer les marchandises de la Compagnie & onze Hollandois, qui occupoient encore le Comptoir, devint l'occasion d'une guerre fort vive, qui acheva de justifier sa prédiction. Vanden Broeck commença les hostilités le 2 d'Août. Dans l'espace de quelques mois, les Hollandois enleverent, aux environs de Bantam, neuf jonques de différentes grandeurs, quinze Tingans, dix-huit Uligres, quarante-sept Javanois & trente-quatre femmes; sans compter cent trente-deux Chinois, dont la plûpart venoient se rendre volontairement, dans le dessein de quitter Bantam & de s'établir à Batavia. (60)

Guerre avec Bantam.

Les Anglois, qui étoient en guerre ouverte avec la Hollande, ne se trouverent pas assez forts aux Indes pour continuer plus long-tems de s'opposer à la naissance & aux progrès de cet établissement. Quelques-uns de leurs Navires ayant paru dans le Détroit de la Sonde, au commencement de l'année 1620, Vanden Broeck reçut ordre d'aller croiser sur eux, avec une escadre de six gros Vaisseaux & d'un yacht. Il en découvrit un, qu'il contraignît de venir mouiller sous le pavillon Hollandois. Mais au lieu du butin qu'il avoit fait esperer à ses gens, il n'eut à leur donner que la nouvelle de la paix, qui étoit conclue entre l'Angleterre & la Hollande, & dont le Capitaine Anglois lui offrit des preuves par la lecture de plusieurs lettres, en l'assurant qu'il étoit suivi d'un yacht de la Compagnie, qui venoit l'annoncer aux Indes. Elle fut publiée à l'arrivée du yacht, le 9 de Juin 1620. Les Anglois demanderent qu'on leur accordât, dans la nouvelle Ville de Batavia, la même place qu'ils y avoient eûe, pour y bâtir un Comptoir. Mais elle leur fut refusée, parce qu'elle étoit trop voisine du Fort. Coen leur assigna un autre lieu, proche de l'ancien Palais du Roi, sans faire beaucoup d'attention à leurs plaintes (61).

La paix se conclut entre les Anglois & les Hollandois.

Vanden Broeck, trop estimé pour demeurer long-tems sans emploi, se vit bien-tôt revêtu du titre de *Chef & Directeur des Comptoirs d'Arabie, de Perse & des Indes*, & chargé d'*aller travailler dans ces contrées à l'avancement du*

Vanden Broeck est envoyé dans la Mer-rouge.

(58) Page 417. Les Indiens aiment les fables & les allégories.
(59) Page 418.
(60) Page 419.
(61) Page 421.

VANDEN BROECK. 1620.

Commerce de la Compagnie (62). Il partit le 16 de Juin sur le Vaisseau les *Armes de Zélande*, dont il prit aussi le Commandement; & le 22 d'Août, il mouilla dans la rade d'Aden. En approchant de cette Ville, il observa qu'on voyoit souvent bouillonner les flots, & s'élever aussi rouges que du sang; ce qui lui parut causé par la rapidité des torrens & des ravins, qui apportent des terres quantité d'eau de cette couleur. Il remarqua même que si l'on puisoit de cette eau rouge, on y trouvoit un sediment épais, de sable qui l'étoit aussi; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher plus loin l'origine du nom qu'on a donné à cette mer (63).

Ses succès.

On doit juger, par les obstacles qui avoient arrêté ses premieres entreprises, que ses Maîtres avoient obtenu du Grand-Seigneur les permissions que le Bacha de Chenna lui avoit refusées. Non-seulement il fut bien reçu dans tous les Ports de la mer rouge, mais il obtint, avec la liberté du Commerce, celle de prendre une maison dans Aden, où il laissa quelques Facteurs & des fonds. Ensuite, pressé par la mousson, il remit à la voile pour Surate, où il arriva le 4 d'Octobre, & où le Gouverneur & les habitans ne parurent pas moins satisfaits de le revoir. Après y avoir pris possession de son emploi, il se rendit à *Brochia*, à *Camdaia* & à *Amadabat*, pour y visiter les Comptoirs qu'il y avoit anciennement établis. Ensuite il envoya *Wouter Heute*, un de ses Commis, à la Cour d'Agra, pour y résider auprès du Grand-Mogol, avec la qualité de Chef du Commerce (64). Tout sembloit favoriser ses desseins, lorsqu'on apprit à Surate qu'un Vaisseau Hollandois, nommé le *Samson*, s'étoit saisi de plusieurs navires richement chargés, qui appartenoient à divers Sujets du Grand Mogol. Ces hostilités, dont la raison n'est point expliquée dans le Journal, exposerent au dernier danger les fonds de la Compagnie, qui montoient à plus de six tonnes d'or, dans les Etats du Grand Mogol. Les Anglois augmenterent le mal, en représentant à la Cour que l'expérience vérifioit enfin ce qu'ils avoient publié dans tous les tems, & qu'on pouvoit connoître si les Hollandois étoient de vrais Marchands, ou s'ils n'étoient pas plûtôt des voleurs & des Pirates (65). Cependant le zéle & l'habileté de Vanden Broeck arrêterent les suites de ce déchaînement.

Il se rend à Surate.

Visite qu'il fait des Comptoirs en différentes Villes.

La confiance étant rétablie, il se crut obligé de monter à cheval, pour aller confirmer ses gens dans les anciens comptoirs de la Compagnie, & pour en former de nouveaux. Sa premiere visite fut à *Brochia*, Ville murée, où les Anglois achetoient depuis long-tems des toiles de coton. Delà il se rendit à *Boodra*, Ville du pays de *Banianes* (66), d'où il continua sa route par *Mandabar*, ancienne Ville ruinée, où les Rois de Guzarate tenoient autrefois leur Cour, & que le Mogol fit raser après avoir conquis ce Royaume. Il alla de Mandabat à Amadabat, grande & belle Ville murée, & siege d'un Officier considérable, qui y commandoit cinq mille chevaux, & qui expédioit toutes les affaires du Royaume au nom du Grand Mogol. Il passa delà par *Sirches*,

(62) Dans sa Commission, qui est du 14 Juin 1620, signée *Coen*, on voit que ce Général n'étoit pas encore réconcilié avec le nom de *Batavia*. Il y nomma cette Place le *Fort de Jacatra*.

(63) Voyez d'autres remarques sur ce nom au premier Tome de ce Recueil, dans la Relation de *Castro*.

(64) Pages 425 & précédentes.

(65) Page 426.

(66) *Ibid.*

petite Ville où se prépare l'indigo, & où il vit l'admirable tombeau d'un ancien Roi de Guzarate. Le lendemain, il se rendit à Cambaie, belle & grande Ville, située sur une riviere de même nom, & riche par le Commerce des Banianes. Il y reçut la visite d'un vieux Marchand, qui se disoit âgé de cent quatre-vingt ans, & celle de son fils qui s'en donnoit cent soixante. Mais, autant que Vanden Broeck le put comprendre (67), c'étoient des années lunaires; de sorte, dit-il, que pour en ajuster cent quatre-vingt à notre maniere de compter, il en faudroit rabattre environ douze.

VANDEN BROECK. 1620.

Après avoir employé fort utilement vingt-cinq jours à ce voyage, il eut la satisfaction de recueillir le fruit de ses peines, à Surate, dans le cours d'environ cinq ans, pendant lesquels il fit partir pour la Hollande & pour Batavia un grand nombre de Vaisseaux richement chargés. Il observe que le premier Navire qui soit venu en droiture de Hollande à Surate, y arriva le premier de . . . . 1623, & qu'il se nommoit le *Schoon Hove*. Celui qui partit le premier de Surate pour aller droit en Hollande, se nommoit le *Heusden*, & mit à la voile le 19 du mois de. . . . de la même année (68).

Ce qu'il fait pendant cinq ans.

Entre plusieurs remarques, qui méritent moins d'attention, Vanden Broeck raconte qu'en 1626 les Usbecks, Nation, dit-il, qui confine à la Tartarie & à la Chine, se mirent en campagne avec une armée de trente mille hommes & de vingt mille femmes à cheval, qui emporta d'assaut Caboul, Ville de la frontiere du Grand Mogol, proche de *Candabar;* qu'elle y exerça des cruautés inouies; que les femmes étoient les premieres au combat; aussi fermes à cheval & sous le harnois que les hommes, grandes, vigoureuses & d'un regard affreux. Elles portoient, avec elles, des vivres pour quinze jours. Les Hollandois de Surate acheterent une jeune Esclave de cette Nation, qui leur confirma cette nouvelle avec toutes ses circonstances (69).

Amazones Tartares.

Les succès de Vanden Broeck durerent sans interruption jusqu'à l'année 1627, qu'il vit arriver Jean *Van Hassel*, pour lui succéder. En quittant son emploi, il se chargea de reconduire en Perse *Mossabecque*, Ambassadeur de cette Cour en Hollande, qui étant revenu sur un Vaisseau de la Compagnie jusqu'à Masulipatan, avoit pris son chemin par terre pour se rendre à Surate. Ce voyage, dans lequel il ne cessa point de se rendre utile au Commerce, l'occupa jusqu'au 5 de Mai 1629, qu'étant retourné à Surate, il s'embarqua six semaines après pour Batavia, sur une Flotte dont la cargaison étoit de douze tonnes d'or. Il trouva ce Fort assiegé depuis le 22 d'Août, par une armée de quatre-vingt mille Javanois; & la mort du Général Coen, qui arriva le 20 de Septembre, rendit leur attaque encore plus redoutable. Cependant après avoir vû consumer plus de la moitié de leurs forces, par les maladies, & par les sorties des Hollandois, ils leverent le siége le 2 d'Octobre. Vanden Broeck fut honoré de la qualité d'Amiral, pour commander une Flotte de sept Vaisseaux qui retournoit en Hollande. Il la ramena sans autre perte que celle d'un bâtiment nommé le *Dordrecht*, qui fut brûlé par accident. Dix-sept années, qu'il avoit employées avec autant d'utilité que d'honneur au service de la Compagnie, lui procurerent, dans sa patrie, les plus douces & les plus glorieuses recompenses (70).

1627. Vanden Broeck quitte Surate.

1629.

Il revient en Europe.

(67) Page 427.
(68) Pages 428 & 430.
(69) Page 435.
(70) Il partit de Batavia le 17 Décembre 1629, & mouilla au Texel le 6 de Juillet 1630.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

CETTE Capitale des Etabliſſemens Hollandois, dans les Indes Orientales, a porté le nom de Batavia depuis ſa fondation; mais ce n'eſt que parmi les Européens, qui n'ont pas eu là-deſſus de meilleur exemple à ſuivre que celui de la Compagnie Hollandoiſe. Entre les Indiens, elle n'eſt encore connue que ſous l'ancien nom de *Jacatra*. Sa ſituation eſt à ſix degrés dix minutes de latitude méridionale, au côté ſeptentrional de l'Iſle de Java, dans une plaine unie, mais baſſe, qui a la mer au Nord & de grandes forêts avec de hautes montagnes au Sud. Une riviere, qui ſort de ces montagnes, diviſe la Ville en deux parties. Les murs dont elle eſt entourée ſont de pierres.

Sa ſituation.

Ses fortifications & ſes portes.

On y compte vingt-deux baſtions, & quatre portes, dont les deux principales, nommées la *Porte Neuve* & la Porte de *Dieſt*, ſont bâties avec beaucoup d'art. Les deux autres portent les nom de *Rotterdam* & d'*Utrecht*. Dans toute la Ville, les deux côtés de la riviere ſont revêtus de pierre, juſqu'à la Barriere, qui ſe ferme chaque jour à neuf heures du ſoir & qui eſt ſoigneuſement gardée.

Nombre & forme de ſes grandes rues.

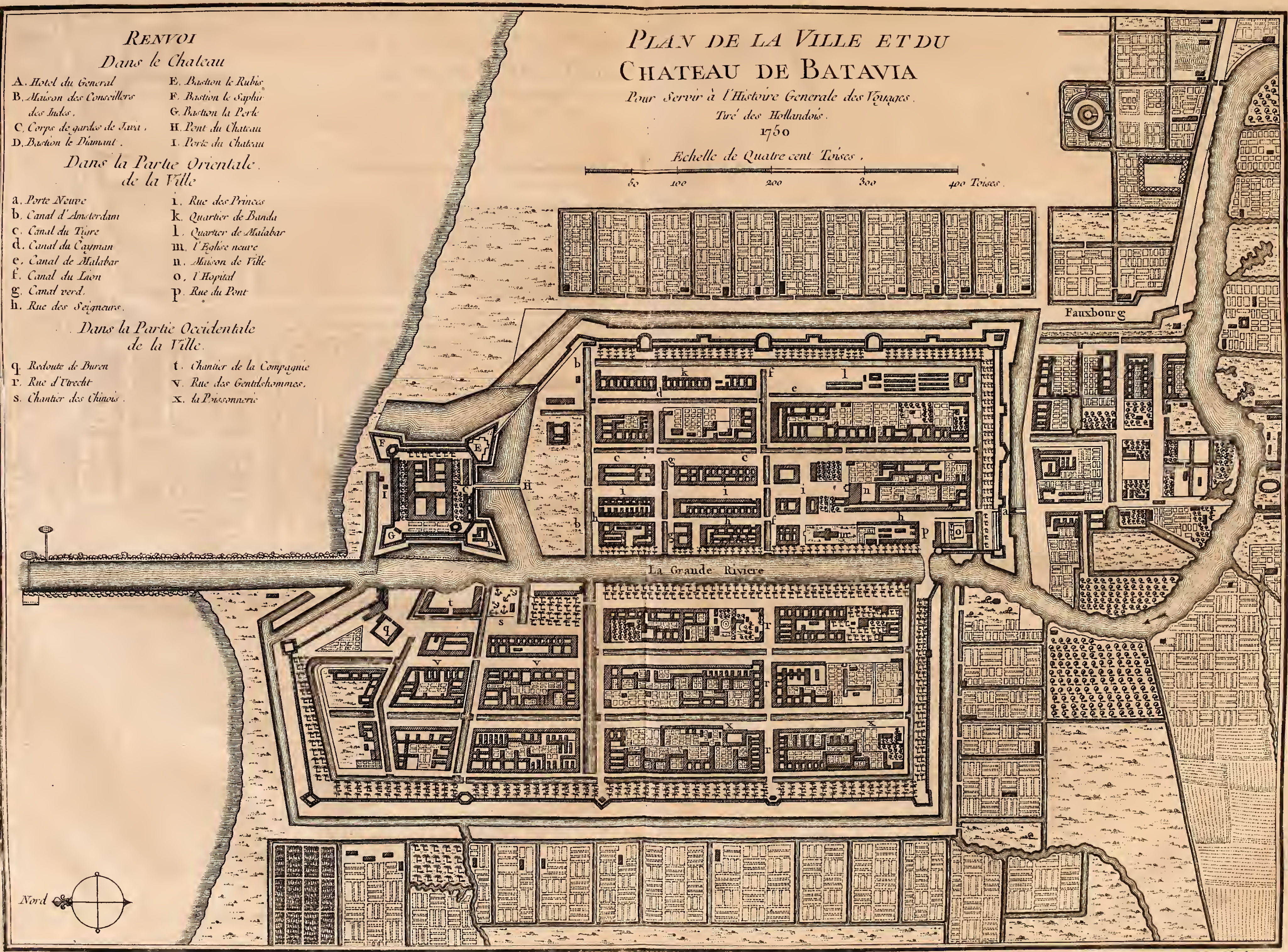
Batavia eſt environnée de foſſés larges & profonds, dans leſquels il y a toujours beaucoup d'eau, ſur-tout pendant les hautes marées, qui répandent leurs inondations juſques dans les chemins les plus proches de la Ville. Les rues ſont à peu près tirées au cordeau, & larges de trente pieds. Elles ont de chaque côté, le long des maiſons, un chemin pavé de brique, pour les gens de pied. On compte huit grandes rues droites ou de traverſe, qui ſont bien bâties & proprement entretenues. Celle du Prince, qui va du milieu du Château juſqu'à l'Hôtel de Ville & qui eſt la principale, eſt croiſée en deux endroits par des canaux. Tous les eſpaces qui ſont derriere les édifices ſont propres & bien ornés; car la plupart des maiſons ont des cours de derriere, pour l'entretien de la fraîcheur, & de beaux jardins, où l'on trouve, ſuivant le goût & la fortune des habitans, toutes ſortes d'arbres, de fleurs & d'herbes potageres.

Ses édifices publics. Egliſe principale.

Dans le dénombrement des édifices publics, *Graaf* (*) commence par l'Egliſe de la Croix, qui mérite autant de diſtinction par la beauté du bâtiment que par ſon uſage. Elle eſt de pierre, & ſes inſcriptions rendent témoignage qu'elle fut bâtie en 1640. Du milieu du toît s'éleve une petite tour d'un fort bel ouvrage, ſurmontée d'un ouvrage de fer qui ſe termine par une girouette. Cette tour contient une ſeule cloche, qu'on ne ſonne jamais que pour l'heure du Sermon. L'Egliſe eſt vaſte & fort claire. Elle eſt remplie de luſtres de cuivre,

(*) Voyages de Graaf, p. 275 & ſuiv. On s'attache particuliérement à ce Voyageur, parce que ſa Deſcription eſt la plus récente qu'on connoiſſe, qu'il y a profité de celles des Voyageurs précédens, qu'il avoit fait un long ſéjour à Batavia dans pluſieurs voyages, que ſon caractere eſt aſſez judicieux, & que ſes obſervations, qui ont été publiées en Hollande, n'ont point été contredites.

qu'on



Dheulland Sculp.

Tome VIII. No. 8.

qu'on y a transportés de Hollande. La Chaire Evangelique & les bancs des principaux Officiers de la Ville sont ornés, en marqueterie, d'ébene & des plus beaux bois.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Hôtel de Ville.

L'Hôtel de Ville, qui n'a été bâti qu'en 1652, forme le centre de la Ville, dans une place fort grande & fort unie. L'édifice est à deux étages, avec une porte de l'ordre Corinthien, au-dessus de laquelle s'avance un beau balcon de pierre. Il contient de fort beaux appartemens, pour les Conseillers, les Echevins, les Chefs du Conseil de guerre, & quantité d'autres Officiers. On y voit une cour, entourée d'un mur de pierre fort haut, qui renferme les prisons & les cachots, avec le logement du Géolier & des Exécuteurs de la Justice.

Hôpital général.

L'Hôpital est un grand bâtiment, situé sur la riviere, qui passe au milieu de la Ville. Il est distribué en salles pour les malades, dont il peut contenir jusqu'à trois cens, & en appartemens commodes pour les Directeurs, le Medecin, l'Apoticaire, le Chirurgien, le Trésorier & le Concierge. Les Esclaves, qui sont employés au service des malades & à l'entretien de la propreté, ont aussi leur quartier. Tout est entretenu & payé par la Compagnie, sans autre regle que la volonté des Directeurs, qui nomment trois personnes de considération pour l'Intendance de cette maison. Elle est accompagnée d'une fort belle place, ornée d'arbres, & terminée par un quai de bois qui fait une autre promenade le long de la riviere. Deux fois chaque jour, le son d'une cloche annonce l'heure de la priere; & tous les Dimanches, on fait un Sermon auquel tous les malades que leurs infirmités ne retiennent pas au lit sont obligés d'assister. On observe que dans les établissemens Hollandois, la Religion est rarement négligée.

Spinhuis.

La maison qu'on nomme le *Spinhuis*, est un grand édifice où l'on renferme les femmes de mauvaise vie. Elle tire ce nom de l'exercice auquel on les emploie, qui est de *filer*, ou de travailler à quelque autre ouvrage convenable à leur sexe. Le spinhuis de Batavia n'a point de vûe au-dehors, excepté du côté oriental, qui n'est fermé que d'une grille de fer, par laquelle on expose quelquefois les prisonnieres en spectacle, pour les faire servir d'exemple au Public. Mais cette grille est bouchée par une fenêtre de bois, que les Directeurs seuls ont droit d'ouvrir. L'inspection de cette maison est confiée à deux Echevins, & la conduite des penitentes à une femme qui les applique au travail. Celles qui n'ont pas rempli la tâche qu'on leur impose reçoivent le fouet sans indulgence. Chaque Dimanche on leur fait un sermon, auquel les deux Inspecteurs doivent assister.

Boucheries.

Les boucheries de Batavia sont situées au bord de la riviere, pour y entretenir plus facilement la fraîcheur & la propreté. Il y en a deux, qui consistent en deux longues rangées de piliers, couvertes d'un toît de tuiles, où la moindre saleté n'est pas soufferte. On y tue les bestiaux deux fois la semaine, & chaque boucher y a son banc. Mais avant qu'il puisse tuer une bête, il faut qu'elle ait été estimée par le Fermier Général, & que le dixiéme denier ait été payé à l'Etat; avec cette réserve, que si le Fermier en fait monter trop haut la valeur, au jugement de tous les autres Bouchers, il est obligé de la prendre pour le prix qu'il a prononcé (71).

(71) Graaf, p. 279.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Poissonnerie.

La poissonnerie n'est pas différente des boucheries par la forme. Mais le centre est un bureau, où le crieur public vend aux Marchands tout le poisson que les pêcheurs apportent le matin. Cette vente se fait au plus offrant, & le droit du Crieur est de deux sols par réale (*). La plûpart des poissonniers sont Chinois. Ils payent chaque mois à l'Etat deux risdalles pour leur banc. Depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, on y trouve toutes sortes de poisson de mer & d'eau douce. Vis-à-vis la Poissonnerie est le Marché au riz, qui est à peu près bâti dans le même goût, mais sans aucun banc. L'Etalonneur a son logement à l'extrêmité, pour être toujours prêt à juger les différends qui peuvent s'élever sur les mesures & les poids. Tous les six mois il les visite à l'Hôtel-de-Ville, sous les yeux de deux Echevins, & son salaire est de six sols pour chaque nouvelle marque. On nomme *Ganting*, à Batavia, la mesure dont on se sert pour mesurer & vendre le riz. Elle contient le poids d'environ quatorze livres, qui se vend ordinairement six sols (72).

Marché au riz.

Marché à la volaille.

Le Marché à la volaille est proche du pont neuf, qu'on traverse pour aller à l'Eglise de la Croix. On y trouve des paniers remplis de toutes sortes de volaille. Le prix ordinaire d'une poule médiocre est de deux ou trois sols, & le reste à proportion. Ceux qui les vendent, sont la plûpart des *Mardickres* & des *Toupasses*. De l'autre côté se présentent quantité de cabanes composées de bambous, où l'on trouve continuellement du poisson sec, des oignons, de la poterie & d'autres commodités de cette nature. Mais le plus agréable & le plus fréquenté de tous les Marchés de Batavia, est le Marché aux fruits & aux légumes, qui regne le long de la riviere jusqu'au pont neuf. Depuis quatre heures après midi jusqu'au soir, il est rempli de Chinois & de Mores qui y étallent leurs denrées, & d'acheteurs ou de curieux, qui viennent jouir de la beauté de ce spectacle. Au-delà de l'Hôtel-de-Ville, du côté occidental, on trouve un vaste bâtiment de bois, distribué en cinq allées, dont les deux faces offrent une rangée continuelle de boutiques. C'est un Etablissement des Chinois, qui vendent, dans ce lieu, des étoffes & des habits tout faits, sans autre assujettissement que de payer chaque mois trois risdalles au Fermier de l'Etat, & de faire regner la propreté dans leur enceinte. Il n'y a aucune espece d'étoffe ni d'habit qu'ils ne fournissent; mais leur adresse est extrême à tromper; & loin d'en rougir, ils se vantent aussi-tôt de leurs impostures, comme d'une preuve d'habileté (73).

Marché aux fruits.

Halle Chinoise.

Hôpital Chinois.

Un des principaux édifices de Batavia est l'Hôpital Chinois, qui a été bâti près du Spinhuis en 1646. Il est environné d'une belle muraille de pierre; les chambres y sont commodes, pour les malades, les orphelins, & pour les vieillards ou les infirmes qui ne sont plus en état de gagner leur vie. L'inspection en est confiée à deux Hollandois & deux Chinois. Les Comédiens de cette derniere Nation, les Artificiers, ceux qui se marient & ceux qui font enterrer des morts, sont obligés de payer une certaine somme à cet Hôpital. Les Chinois riches lui font des présens considérables pendant leur vie, & ne manquent pas de lui en laisser après leur mort. Enfin, un autre Hôpital de Batavia est celui des Orphelins, qui y sont nourris & élevés des aumônes publi-

Hôpital des Orphelins.

(*) Dans le Commerce d'Espagne & des Indes, la *Reale* vaut huit *Reaux de plate*; c'est-à-dire, une piastre.

(72) *Ibid.* p. 280.

(73) Page 281.

ques. Il est fort bien bâti ; mais l'Auteur paroît regretter qu'un si bel Etablissement ne soit fondé que sur des libéralités arbitraires. En 1686, il étoit encore sans aucune autre sorte de revenus (74).

Description de Batavia.

Autres édifices publics.

La Ville a des écuries publiques pour les chevaux, des maisons de société pour les Arts & les Métiers, des magasins pour les voiles & les cordages, des greniers pour le riz, & un Collége pour l'éducation de la Jeunesse. Mais elle n'a point de maison de force pour la correction des hommes, telle que le Rasphuis d'Amsterdam, où l'on fait scier du bois de Bresil & subir d'autres exercices pénibles à ceux qui méritent cette punition. Les Hollandois des Indes ont quelques Isles désertes, qui leur tiennent lieu de Rasphuis, pour ramener à la sagesse les méchans & libertins.

Château de Batavia.

Le Château de Batavia demande un peu plus d'étendue dans sa description. Il est placé à l'embouchure de la riviere, fort près de la Ville. L'Auteur ne parle de sa beauté qu'avec admiration. Sa forme est quarrée. Il est défendu par quatre bastions, nommés le *Diamant*, le *Rubis*, le *Saphir* & la *Perle* ; tous revêtus d'aussi belle pierre que le corps de l'édifice. Les fossés en sont larges & profonds, l'artillerie grosse & nombreuse, & la garnison bien entretenue. Il a deux portes, dont la principale est celle qui regarde la campagne. Le pont qui traverse le fossé est soutenu par quatorze arches. Il a vingt-six toises de long & dix pieds de large, avec des gardefoux de pierre & un beau pavé de brique. Cette porte fut bâtie en 1636 (75). L'autre, qui se nomme la *Porte-d'eau*, est au Nord. Elle sert tout à la fois de corps-de-garde & de Bureau pour les Gardes-magasins, qui logent des deux côtés, le long de la courtine. Une Inscription, qui est au-dessus, rend témoignage qu'elle fut bâtie en 1630. Il y a deux autres petites portes dans les courtines, qui servent à recevoir le canon, les boulets & les munitions de bouche (76).

Edifices.

L'interieur du Château est composé de deux grandes places, environnées de bâtimens. La plus grande offre le Palais du Gouverneur général des Indes, qui s'éleve au-dessus de tous les autres édifices & même au-dessus des bastions, sur-tout par une belle Tour qui en fait précisément le centre, & qui a pour girouette un navire de fer, assez mobile pour tourner au gré du vent. L'entrée est au milieu de la façade, & l'on y monte par un large escalier de pierre. Les appartemens en sont vastes & bien distribués. C'est-là que s'assemblent le grand Conseil, la Chambre des Comptes & la Secrétairerie. Les maisons des Conseillers des Indes sont aussi fort belles & bien ornées. Elles sont aux côtés de la porte qui conduit à la campagne & qui est à l'Ouest du Château. Il y a des corps-de-garde aux deux côtés. C'est-là qu'est aussi le Laboratoire général pour la Chirurgie, & qu'on prépare les caisses de médicamens qui sont transportées dans tous les Comptoirs Hollandois des Indes. Là sont les Archives, où tous les papiers de la Compagnie sont gardés, &c.

Magasins.

On a ménagé dans toutes les parties du Château un grand nombre de magasins pour les provisions de bouche, telles que le bœuf salé, le lard, le *Mom*, qui est une biere forte de Brunswick ; l'huile, le vinaigre, le vin, &c. & des caves pour la poudre, les feux d'artifice, &c. L'Eglise est un petit édifice octogone, de fort bon goût, qui fut bâti en 1644. Elle est fort claire.

Eglise.

(74) Page 282. (75) Page 283. (76) Page 284.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Le toit, qui eſt appuyé ſur des colomnes de bois, eſt en terraſſe. On y a tranſporté de Hollande des luſtres de cuivre & des orgues. Le pavé eſt de pierres blanches & bleues, polies & diſpoſées avec art. Les fenêtres d'enhaut ſont de beau verre, de pluſieurs couleurs; & celles d'enbas, de roſeaux fendus à la maniere des Indes & diſpoſés fort ingénieuſement (77). La chaire du Prédicateur & les bancs du Général, des Conſeillers des Indes & des perſonnes de conſidération, ſont de bois de kajatte & d'autres bois précieux, dont le travail releve encore la beauté.

Dehors de Batavia.

L'Auteur nous laiſſe à deſirer dans cette deſcription la véritable grandeur de Batavia & de ſon Château. Il paſſe aux dehors de la Ville; c'eſt-à-dire, à ce qu'ils offrent de plus remarquable. Elle eſt environnée de la Fortereſſe (78) à l'Orient, juſqu'à la Riviere d'*Ansjol*, & à l'Occident, juſqu'à la Riviere d'*Anke*, le long du golfe; au Midi, c'eſt-à-dire, vers la campagne, par le Fort de *Noordwick*, par celui de *Ryſwick*, qui a cinq baſtions, & par les reſtes de l'ancienne Jacatra; de ſorte que les terres cultivées étant à couvert des irruptions, aucune crainte ne trouble les ſoins de l'agriculture. Auſſi voit-on, de ce côté-là, de belles allées d'arbres, des champs de riz & de cannes, de belles maiſons de plaiſance, & des jardins où l'on a raſſemblé toutes ſortes de fruits. Pour encourager les habitans à cultiver la terre & à planter des arbres, les Magiſtrats de Batavia firent arrêter, en 1659, le cours de la grande riviere au-deſſus de Ryſwich, & la détournerent dans deux larges & profonds canaux, dont l'un conduit à Ryſwick & l'autre à Jacatra. L'un de ces deux canaux ſe replie par un troiſiéme bras, qui va droit à la Ville & qui eſt retenu par une digue, près du ſecond pont de la porte neuve. Cette eau fait aller ſept moulins, ſoit à bled, à ſcier, à papier ou à poudre, dont la Compagnie tire un profit conſiderable. On voit en divers endroits, aux environs de la Ville, des tuileries, des briqueteries & un grand nombre de moulins à ſucre, qui rapportent beaucoup aux propriétaires & qui ſont d'une extrême commodité pour les habitans. On a deſtiné des lieux particuliers pour la purification du ſouffre, d'autres pour blanchir le linge; & dans la vûe continuelle du bien public, on avoit fait bâtir, en 1658, une forte écluſe de pierres, pourvûe de bonnes portes, pour faciliter le paſſage de tout ce qu'on porte à la Ville. Mais le fond n'ayant pas été bien affermi, & ſes dépériſſemens l'ayant rendue inutile, on y a fait depuis un pont à rouleaux, ſur lequel on fait paſſer les batteaux. Une maladie contagieuſe, qui cauſa il y a quelques années beaucoup de ravage à Batavia, fit naître l'idée d'un *Lazaret*, qui a été bâti depuis, hors de la porte de Dieſt, ſur le chemin (79) d'Anke.

Canaux.

Pont à rouleaux.

Lazaret.

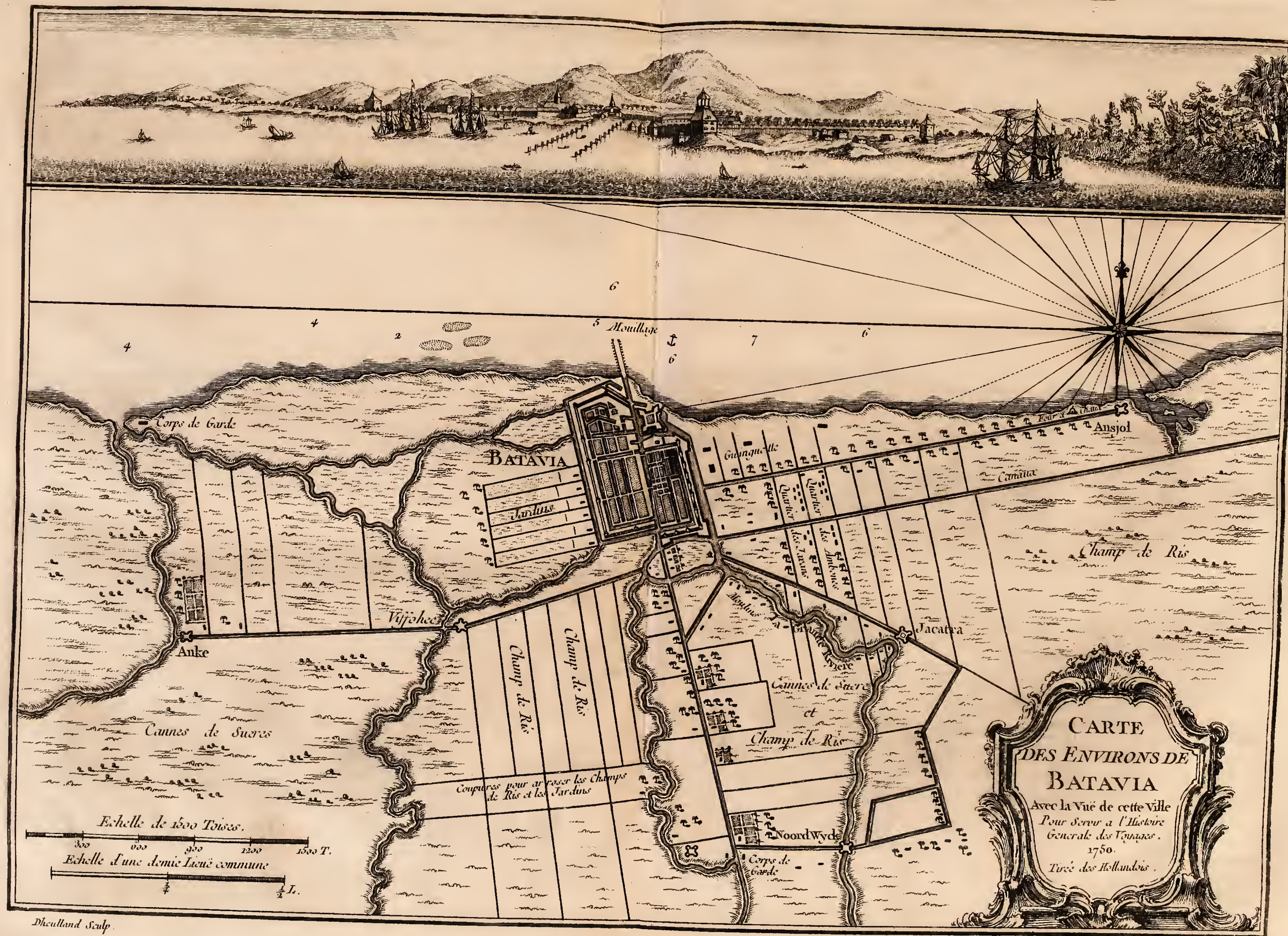
Habitans de Batavia.

Les habitans de Batavia ſont, ou libres, ou attachés au ſervice de la Compagnie. C'eſt un mélange de divers Peuples. On y voit des Chinois, des Malays, des Amboiniens, des Javanois, des Macaſſars, des Mardyckres, des Hollandois, des Portugais, des François, &c. Les Chinois y font un négoce conſiderable & contribuent beaucoup à la proſperité de la Ville. Ils ſurpaſſent beaucoup tous les autres peuples des Indes, dans la connoiſſance de la

(77) *Ibidem.*

(78) Il faut entendre apparemment le Château.

(79) Pages 286 & précédentes.


CARTE
DES ENVIRONS DE
BATAVIA
Avec la Vuë de cette Ville
Pour Servir a l'Histoire
Generale des Voyages.
1750.
Tiré des Hollandois.
Mouillage
BATAVIA
Corps de Garde
Jardins
Guinguette
Quartier des Javans
Quartier des Amboines
Ansjol
Four a Chaux
Canal
Champ de Ris
Jacatra
Vissohee
Anke
Champ de Ris
Champ de Ris
Cannes de Sucres
Cannes de Sucre
et
Champ de Ris
Coupures pour arroser les Champs de Ris et les Jardins
Noord Wyds
Corps de Garde
Echelle de 1500 Toises.
300 600 900 1200 1500 T.
Echelle d'une demie Lieuë commune
Dheulland Sculp.



mer & de l'agriculture. C'est leur diligence & leur attention continuelle qui entretiennent la grande pêche ; & c'est par leur travail qu'on est pourvû, à Batavia, de riz, de cannes, de grains, de racines, d'herbes potageres & de fruits. Ils affermoient autrefois les plus gros péages & les droits de la Compagnie. On les laisse vivre en liberté, suivant les loix de leur pays, & sous un Chef qui veille à leurs interêts. Ils portent de grandes robbes de coton ou de soie, avec des manches fort larges. Leurs cheveux ne sont pas coupés à la maniere des Tartares, comme dans leur patrie ; ils sont longs & tressés avec beaucoup de grace. La plûpart de leurs maisons sont basses & quarrées. Elles sont répandues en différens quartiers, mais toujours dans ceux où le Commerce est le plus florissant (80).

Description de Batavia.

Malais.

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la subtilité & l'industrie. Ils s'attachent particuliérement à la pêche, & l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs bateaux. Les voiles en sont de paille, à la maniere des Indiens. Ils ont un Chef, auquel ils sont soumis, & qui a sa maison, comme la plûpart d'entr'eux, sur le quai du *Rhinoceros*. Leurs habits sont de coton ou de soie ; mais les principales femmes de leur Nation portent des robbes flottantes, de quelque belle étoffe de soie à fleurs ou à raies. L'usage des hommes est de s'envelopper la tête d'une toile de coton, pour retenir leurs cheveux sous cette espece de bonnet informe. Leurs maisons, qui ne sont couvertes que de feuilles d'*Ole* ou de *Jager*, ne laissent pas d'avoir quelque apparence, au milieu des cocotiers dont elles sont environnées. On les voit continuellement, ou mâcher du betel, ou fumer, avec des pipes de canne vernissées (81).

Mores ou Mahométans.

Les *Mores*, ou les Mahométans, different peu des Malais. Ils habitent les mêmes quartiers, & leurs habits sont les mêmes. Mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plûpart sont Colporteurs, & vont sans cesse dans les rues, avec différentes sortes de mercerie, du corail & des perles de verre. Les plus considerables exercent le négoce, sur-tout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des Isles dans leurs barques.

Amboiniens.

Les Amboiniens ont leur habitation hors de la Ville, près du cimetiere des Chinois, sur le chemin de Jacatra. Ils ont un Chef auquel ils doivent obéir, & qui s'est fait bâtir une fort belle maison dans le même lieu. Leur occupation commune est une espece de charpenrerie, qui consiste à faire des maisons de bambou pour ceux qui emploient leurs services ; ouvrage qui demande assez d'adresse. Ils accommodent les chassis des fenêtres avec des cannes fendues en diverses figures, d'étoiles, de lozanges, de quarrés, pour la communication du jour. C'est une Nation hardie, d'un commerce difficile & toujours prête à se soulever. Les hommes ont, autour de la tête, une toile de coton dont ils laissent pendre les deux bouts. Ils ornent de fleurs cette espece de turban. Les femmes portent un habit fort mince, au milieu du corps, & s'envelopent l'épaule d'une toile de coton qui leur laisse le bras nud. Leurs maisons sont de planches, couvertes de feuilles d'ole, & la plûpart à deux ou trois étages (82).

Javanois.

Les Javanois habitent de l'autre côté du Cimetiere, dans des maisons de

(80) *Ibidem*. (81) Page 287. (82) Page 288.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

bambous, suivant l'usage du pays. Elles sont d'une grande propreté & couvertes des mêmes roseaux. Quelques-uns s'occupent de l'agriculture. D'autres font des bateaux, qui servent aux gens de la Compagnie pour le transport de leurs denrées & pour la pêche. La plûpart des hommes vont nuds, ou sans autre voile qu'une petite piece de toile qui leur descend jusqu'au genou. Ils sont quelquefois ceints d'une espece d'écharpe, sous laquelle ils portent un cri ou quelqu'autre arme. Leur tête est couverte d'un bonnet; mais ils ont toujours les jambes & les pieds nuds (83).

Gouvernement & Conseils de Batavia.

Tout le Gouvernement des Hollandois, dans les Indes, est partagé en six Conseils. Le premier & le supérieur est composé des Conseillers des Indes, auxquels le Général préside toujours. C'est dans cette assemblée qu'on délibere sur les affaires générales & sur les intérêts de l'Etat. On y lit les lettres & les ordres de la Compagnie, pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque proposition à faire à cette Chambre suprême peuvent tous les jours avoir audience. Le second Conseil, qui est plus proprement le Conseil des Indes, est composé de neuf Membres & d'un Président. Il est le dépositaire du grand sceau, sur lequel est représentée une femme dans un lieu fortifié, tenant une balance dans une main, & dans l'autre une épée, avec cette inscription autour de la figure : *Sceau du Conseil de Justice du Château de Batavia.* Ce Conseil porte le nom de Chambre ou de Cour de Justice. Toutes les affaires qui regardent les Seigneurs de la Compagnie & les Chambres des Comptes y ressortissent. On y peut appeller de la Cour des Echevins, en payant vingt-cinq réales d'amende lorsque la premiere Sentence est confirmée.

Le troisiéme Conseil est celui de la Ville, composé des Echevins, qui sont au nombre de neuf; entre lesquels on compte toujours deux Chinois. C'est-là que se plaident toutes les affaires qui s'élevent entre les Bourgeois libres, ou entr'eux & les Officiers de la Compagnie; avec la liberté de l'appel au Conseil de Justice. Le quatriéme est la Chambre des Directeurs des orphelins, dont le Président est toujours un Conseiller des Indes. Il est composé de neuf Conseillers, de trois Bourgeois & de deux Officiers de la Compagnie, dont le devoir est d'administrer le bien des orphelins, de veiller à la conservation de leurs héritages, & de ne pas souffrir qu'un homme, qui a des enfans, les quitte sans leur laisser de quoi vivre pendant son absence. Le cinquiéme Conseil est établi pour *les petites affaires*, & ne porte pas d'autre titre. Son Président doit être aussi un Conseiller des Indes, & ses fonctions consistent à faire signer les bancs de mariage devant des témoins, à faire comparoître les Parties, à juger des obstacles qui surviennent, & à tenir la main pour empêcher qu'un infidéle ne se marie avec une femme Hollandoise, ou un Hollandois avec une femme du pays, qui ne parle pas la langue Flamande. Enfin le sixiéme Conseil est celui de la guerre, dans un sens resserré à la Bourgeoisie. Il a pour Président le premier Officier des Bourgeois libres. Comme la garde de la Ville est entre leurs mains, c'est le Commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de son ressort à ce Tribunal, & la décision

(83) *Ibid.* Voyez la Description générale des mœurs & des usages des Indiens.

s'en fait sur le champ. Cette Cour s'assemble à l'Hôtel de Ville, & donne audience deux fois la semaine (84).

Mœurs des habitans.

Avec de si sages Etablissemens pour l'entretien de l'ordre & de la Justice, l'Auteur se plaint que rien ne soit si mal observé à Batavia; & la peinture qu'il fait des vices publics justifie ses plaintes.

Quatre sortes de femmes.

Son pinceau s'exerce d'abord sur les femmes. Il en distingue quatre sortes: les Hollandoises, les Hollandoises-Indiennes, & celles qu'il nomme les *Kastices* & les *Mestices*. En général, dit-il, elles sont insupportables par leur arrogance, par leur luxe & par le goût emporté qu'elles ont pour les plaisirs. On appelle *Hollandoises*, celles qui sont venues par les Vaisseaux qui arrivent tous les ans; *Hollandoises-Indiennes*, celles qui sont nées, dans les Indes, d'un pere & d'une mere Hollandois; *Kastices*, celles qui sont nées d'un pere Hollandois & d'une mere *Mestice*; & *Mestices*, celles qui viennent d'un Hollandois & d'une Indienne. Il ajoute qu'on donne ordinairement aux enfans des Hollandoises-Indiennes le nom de *Liblats*, & que les femmes de cet ordre *ont le timbre un peu felé* (85).

Toutes ces femmes se font servir nuit & jour par des Esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui doivent sans cesse avoir les yeux respectueusement attachés sur elles, & deviner leurs intentions au moindre signe. La plus legere méprise expose un Esclave, non-seulement à des injures grossieres (86), mais encore à des traitemens cruels. On les fait lier à un poteau, pour la moindre faute; on les fait fouetter si rigoureusement à coups de cannes fendues, que le sang leur ruisselle du corps & qu'ils demeurent couverts de plaies. Ensuite, dans la crainte de les perdre, par la corruption qui pourroit se mettre dans leurs blessures, on les frotte avec une espece de saumure, mêlée de sel & de poivre, sans faire plus d'attention à leur douleur que s'ils étoient privés de raison & de sentiment (87).

Femmes Hollandoises, & Hollandoises Indiennes.

Une Hollandoise ou une Indienne de Batavia, n'a pas la force de marcher dans son appartement. Il faut qu'elle soit soutenue sur les bras de ses Esclaves; & si elle sort de sa maison, elle se fait porter dans un palanquin sur leurs épaules. Elles ont perdu l'usage, si bien établi en Hollande, de nourrir leurs enfans de leur propre lait. C'est une nourrice, Moresque ou Esclave, qui les éleve. Aussi presque tous les enfans parlent-ils le Malabare, le Bengalois & le Portugais corrompu, comme les Esclaves dont ils ont reçu leur premiere éducation; mais à peine sçavent-ils quelques mots de la langue Flamande, ou s'ils la parlent, ce n'est pas sans y mêler quantité de *Lipe tyole*, c'est-à-dire, de mauvais Portugais. Ils évitent d'employer une langue qu'ils sçavent si mal, & la plupart ne rougissent pas d'avouer qu'ils n'entendent point ce qu'on leur dit. Des mêmes maîtres, ils tirent la semence & le goût de tous les vices (88).

Mestices & Kastices.

Les Mestices & les Kastices valent moins encore que les femmes nées d'un pere & d'une mere Hollandois. Elles ne connoissent pas d'autre occupation que de s'habiller magnifiquement, de mâcher du betel, de fumer des

(84) Page 289.

(85) Page 290.

(86) Ces injures, telles que l'Auteur les rapporte, ne font pas prendre une haute idée de la politesse de Batavia: c'est *Puta rastada*, *Fillo de Puta*, *Puta de Negro*, &c.

(87) Page 291.

(88) Page 292.

Bonkes, de boire du thé, & de se tenir couchées sur leurs nattes. On ne les entend parler que de leurs ajustemens, des Esclaves qu'elles ont achetés ou vendus, ou des plaisirs de l'amour, auxquels il semble qu'elles soient entiérement livrées. Hollandois ou Mores, tout convient à leurs désirs dereglés. Ce goût les suit jusqu'à table, où elles ne veulent être qu'avec d'autres femmes de leur espéce. Elles mangent rarement avec leurs maris, & ce désordre est passé comme en usage. D'ailleurs elles mangent très-malproprement & sans se servir de cuilleres, à l'exemple des Esclaves qui les ont élevées. Leur sert-on du riz assaisonné? Elles le remuent avec les doigts; & se le fourrent dans la bouche à pleines mains, sans se mettre en peine du dégoût qu'elles causent aux spectateurs, par des ruisseaux de jus ou de sauce qui leur coulent sur le menton (89). Cette grossiereté, qui vient d'un défaut d'éducation, & dont la plus grande abondance ne les corrige pas, éclate particulierement dans les repas où elles sont invitées par les Officiers de la Compagnie qui arrivent de Hollande. Leur embarras fait pitié. Elles n'ont point de contenance. Elles n'osent ni parler ni répondre; & leur ressource est de s'approcher les unes des autres, pour s'entretenir ensemble (90).

Moresques.

Cependant, si l'on en croit l'Auteur, le mari d'une Castice est un homme heureux en comparaison de ceux qui sont assez ennemis d'eux-mêmes, pour épouser une Moresque. Il s'en trouve peu de belles, dans la fleur même de leur jeunesse; mais elles deviennent d'une affreuse laideur en vieillissant, & la plupart s'abandonnent à l'incontinence avec si peu de reserve, qu'elles ne refusent aucune occasion de se satisfaire. Quoique les hommes de leur Nation leur plaisent toujours plus que les Blancs, elles ne s'arrêtent point à la couleur lorsqu'elles sont pressées de leurs désirs. L'Auteur n'entreprend pas d'expliquer ce qui peut porter quantité de Hollandois à ces tristes mariages: mais il assure qu'ils ne sont pas plutôt faits, que le mari s'en repent; parce qu'outre le refroidissement de l'amour, il se bannit tout à la fois de sa patrie (91) & de sa famille, avec laquelle il ne peut plus espérer de communication qu'après la mort de sa femme; & si elle lui laisse des enfans, soit qu'il en soit le pere ou non, il ne peut quitter le pays sans leur assurer une certaine somme, qui suffise pour leur nourriture & leur entretien (92).

Luxe des femmes.

Le reste de cette peinture est beaucoup plus vif; mais, pour conserver toute sa force, il demande d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, parce qu'un stile plus exact & plus serieux en affoibliroit les couleurs. » Revenons, dit-il, à nos Dames *Hollandoises*, *Castices & Mestices*, & voyons leur » luxe & leur fierté, particulierement lorsqu'elles vont à l'Eglise, le Diman- » che, ou les autres jours de Sermon. C'est alors qu'elles sont parées à l'en- » vi. L'une porte un habit de velours, l'autre une étoffe d'or brodée, ac- » compagnée d'une dentelle de même. Leur tête & leur col brillent de ru- » bans d'or & de perles, leurs oreilles de beaux diamans, & leur gorge de » croix de pierreries. La plus humble paroît plutôt une grande Princesse » que la femme ou la fille d'un bourgeois. Il n'y en a pas une qui aille à » l'Eglise, ou qui en revienne sans être suivie de ses Esclaves, qui lui por-

(89) Page 293.

(90) *Ibidem.*

(91) On a vû que ces mariages sont défendus par l'Etat.

(92) Page 294.

» tent

» tent un parasol sur la tête, de peur que la blancheur de son teint ne re» çoive quelqu'altération, ou que son sang ne s'échauffe. Quelques-uns de » ces parasols ont des ouvrages de sculpture, qui représentent des dragons & » d'autres figures, & sont entourés de grandes dentelles de soie qui pendent » en festons. La cour qui est devant l'Eglise est pleine d'Esclaves de l'un & » de l'autre sexe, de parasols, de conducteurs, de gardes, & d'une multi» tude de carosses. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ceux qui » sont établis pour reprimer le vice, la vanité & le luxe (93), souffrent que » leurs propres femmes & leurs enfans, aient autant de luxe & de vanité que » les autres. Souvent leurs familles en montrent l'exemple & donnent occasion » de l'imiter. Ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que leur doctrine n'a aucun » rapport à leur vie, & qu'ils enseignent un chemin où ils se gardent bien de » marcher eux-mêmes (94).

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Il s'étend jusqu'aux Ministres.

» Cet air de splendeur & de vanité est en usage, non-seulement à Batavia, » mais aussi dans tous les endroits des Indes où les Hollandois ont des Eta» blissemens. Pour fournir au luxe & ne rien céder aux autres, chacun pren» droit sur l'Autel. On voit, à Batavia, des femmes entretenues par l'Egli» se, & qui reçoivent de la Diaconie, six, huit, & dix risdales par mois, » porter des colliers de perles & des chaînes d'or, & se faire suivre par quan» tité d'Esclaves.

Ce que c'est que la plûpart des femmes de Batavia.

» Il y a de quoi s'étonner quand on considére à quel degré ces femmes por» tent la fierté dans les Indes, & qu'on fait réflexion sur ce que la plupart » étoient en Hollande; car je ne veux pas y intéresser celles qui doivent être » exceptées. Les unes sont des personnes du bas ordre dans la vertu, qui, » pressées par la pauvreté, ou ayant commis quelques fautes, ont cherché une » derniere ressource aux Indes. D'autres chargées d'enfans ont pris le même che» min pour se soutenir. D'autres, du plus bas étage, qui gagnoient leur vie à » servir & qui s'ennuyoient du travail, se sont bien trouvées d'avoir pris le » même parti. Je ne veux pas oublier celles, qui, après avoir vecû chetivement » en Hollande à vendre les denrées les plus viles, ont réussi dans leur voyage » & sont devenues des Dames des Indes (95). Mais je passerai sous silence que » malgré leurs avantures de Hollande, elles sont reçues aux Indes comme pu» res, nettes & vertueuses, de sorte que souvent elles font de bons mariages. » Ce sont des choses passées. Le mari n'en sçait rien; & quand il le sçauroit, » c'est la mode. Elles n'en sont pas moins les maîtresses, & ne manquent pas » de se dire parentes & niéces de quelques Conseillers, de quelques Bourgue» maîtres, ou de quelques Marchands considérables (96).

La vie que les femmes menent aux Indes & les richesses qu'elles y amassent faisant beaucoup de bruit en Europe, il est naturel que les mêmes esperances en excitent un grand nombre à tout mettre en usage, pour se procurer le plaisir de voir la fameuse Ville de Batavia. Mais elles n'obtiennent pas indifféremment cette faveur; car si les Directeurs de la Compagnie vouloient l'accorder à toutes celles qui la demandent, on verroit sur les Vaisseaux plus de femmes que d'hommes. Pour éviter l'embarras qu'elles causeroient dans les voyages, &

Les Directeurs s'opposent au départ des femmes.

(93) Les Ministres Ecclésiastiques.
(94) Page 295.
(95) Page 296.
(96) Pages 297 & suivantes.

Comment elles éludent leurs ordres.

les troubles qu'elles y feroient naître, elles ne peuvent s'embarquer ſans une permiſſion expreſſe des Directeurs. Celles qui ne laiſſent pas de paſſer ſans aveu ſe tiennent cachées parmi les matelots, prennent l'habit de matelot, ou de ſoldat, mangent avec eux, & couchent dans une branle juſqu'à ce qu'elles ſoient en mer. Alors elles redeviennent femmes, & ſous le nom de *Chambrieres*, elles rendent ſervice aux Officiers pour laver le linge ou pour coudre. Elles ne ſe bornent pas toujours à ces exercices; mais les Officiers empêchent qu'elles ne ſe familiariſent trop avec l'équipage. Lorſqu'elles ſont arrivées au Cap, ſouvent elles s'y arrêtent, pour s'attacher à quelqu'un de *ces honnêtes gens du Cap*, qui les prend à la bonne foi. Si elles ne trouvent pas à s'engager ſi avantageuſement, leur reſſource eſt de ſe livrer à quelque débauché, ou de tenir un cabaret d'arrak pour les matelots. Auſſi-tôt qu'elles ont amaſſé quelque argent & qu'elles paroiſſent vêtues à la mode du pays, ce ſont de véritables Dames, quelque mépris que leur vie ſcandaleuſe ait merité en Hollande, & quoiqu'elles en ſoient quelquefois ſorties par la crainte d'être enfermées dans un Spinhuis, ou d'être punies plus ſévérement.

Ce qu'elles deviennent au Cap de Bonne-Eſpérance.

Quand leurs ajuſtemens ſont ſoutenus par l'agrément de la figure, elles forment de plus hauts projets. On les voit s'inſinuer auprès des Maîtres de Navire, des Marchands, des Teneurs-de livres, des Pilotes, & d'autres Officiers, qui leur portent regulierement leur tribut. Mais les plus jolies s'efforcent de plaire à ceux qui ont part à la direction des effets & du Commerce de la Compagnie. Sont-elles aſſez heureuſes pour y parvenir? On n'eſt plus ſurpris de les voir dans une opulence qui les conduit quelquefois à la plus grande conſidération. Cependant il eſt rare que les richeſſes amaſſées par cette voie ſoient de longue durée. Leur ſort ordinaire eſt d'être diſſipées comme elles ont été acquiſes.

L'Auteur ajoute que ſi l'on ignore comment les choſes ſe paſſent à Batavia, on pourra ſoupçonner que ce qu'il dit des femmes eſt faux, ou du moins exageré. Mais il proteſte que la vérité lui eſt chere juſques dans les moindres circonſtances, & qu'il a veillé ſeulement ſur ſes expreſſions, pour ne s'échapper à rien qui puiſſe bleſſer l'imagination des femmes d'honneur (97).

Obſervations ſur les abus du Commerce à Batavia.

Ses obſervations ne ſont pas moins curieuſes ſur les abus du Commerce Hollandois, & doivent trouver place ici puiſqu'elles appartiennent particuliérement à Batavia.

Le Commerce, dit-il, conſidéré en général, eſt permis ſans doute à tout le monde; & chacun a droit de l'exercer, lorſqu'il eſt capable de l'entreprendre & de le ſoutenir. Mais il en faut excepter ceux qui ont cédé ce droit en s'engageant au ſervice d'autrui, & qui ont confirmé leurs engagemens par la foi d'un ferment. C'eſt le cas de ceux qui ſont employés par la Compagnie. Ils ont tous juré » de lui demeurer attachés & de la ſervir fidélement, par terre » & par mer, ſans entrer dans aucun deſſein qui puiſſe nuire à ſes intérêts, » & particulierement ſans entreprendre aucun Commerce pour leur propre » compte «. Cependant rien n'eſt moins obſervé que ce ſerment. Ceux qui ont quelque commandement ſur les Vaiſſeaux de la Compagnie, profitent

Engagement de ceux qui ſervent la Compagnie.

(97) Page 299.

fort bien du droit d'*avarie;* c'eſt-à-dire, qu'en ſuppoſant toujours que le voyage leur a cauſé quelque perte, ils demandent des dédommagemens pour un mal imaginaire. Il leur ſemble auſſi qu'en donnant de fauſſes couleurs à leurs motifs, ils ne violent point leur ſerment par le trafic de la viande, du lard, des eaux, des cordages, &c. quoiqu'ils les envoyent à terre par d'autres bâtimens, & qu'ils les vendent aux Chinois ou à d'autres Indiens (98).

Combien il eſt violé.

On a vû ſouvent à Malaca, des Maîtres de Vaiſſeaux, qui ayant fait tomber ſubtilement quantité de cordages entre les mains des Anglois, ont fait châtier le *Boſſeman,* qui prend ſoin des cables, & le *Skieman,* qui prend garde à la proue, comme s'ils s'étoient rendus coupables de vol ou de négligence. On en a vû d'autres qui ont fait jetter dans la mer de gros cables de Bengale, ſous prétexte qu'ils n'étoient pas bien faits; tandis qu'ils avoient des gens apoſtés pour les pêcher & les vendre aux Chinois (99).

Infidelités ſurprenantes.

Il n'y a pas plus de fidélité ſur terre. Il eſt triſte de voir combien de bois, de cloux, & d'autres matériaux s'évanouiſſent dans l'Iſle d'*Orwyt* & à Batavia. Combien n'y fait-on pas dans les atteliers de la Compagnie, de chaſſis de vîtres, de pôteaux, de portes & de fenêtres, qui ſervent aux maiſons des particuliers? Combien de coffres, d'armoires & de cabinets en relief, qui ſont travaillés par les ouvriers de la Compagnie? S'il y a quelque ouvrage à faire pour l'interêt public, s'il faut réparer quelques magaſins, on eſt ſurpris de la quantité de bois, de pierre & de fer qu'on y employe. Mais l'étonnement ceſſe lorſqu'on les voit ſervir à bâtir des maiſons & des jardins. Ceux qui ſont chargés de livrer des vivres & des rafraîchiſſemens pour les Vaiſſeaux, à Batavia, à Ceylan, à Bengale & au Cap, achetent ce qu'il y a de pire, & le portent en compte à la Compagnie ſur le pied de ce qu'il y a de meilleur & de plus cher. Un matelot ne reçoit que des os couverts de peau, au lieu des meilleurs moutons, qui lui ſeroient néceſſaires pour de ſi pénibles voyages. Auſſi les fortunes des Entrepreneurs cauſent-elles de l'admiration par leur rapidité comme par leur excès. Les Hôpitaux ne ſont pas plus exempts de ce déſordre. C'eſt un véritable ſujet de douleur de voir combien ils ſont négligés, & quel eſt le nombre des malheureux qui périſſent faute de ſoins & de ſecours, dans les lieux où ils ne ſont conduits que par l'eſperance d'en recevoir. Ces rapines ne portent plus le nom de vol. Elles ſont paſſées en uſage, & ceux qui trouvent l'occaſion de les exercer ſe perſuadent que l'impunité les rend permiſes (1).

Abus ſur les Vaiſſeaux.

Les Vaiſſeaux qu'on équipe à Batavia, pour le Japon, ſont chargés, non-ſeulement des effets de la Compagnie, mais auſſi de ceux des Particuliers; & ſouvent les derniers ſont en ſi grand nombre, que ceux de la Compagnie demeurent au rivage. Les chambres au riz & aux voiles, la ſainte-barbe, le pont-coupé & la foſſe aux cables ſont remplis. La ſainte-barbe eſt quelquefois ſi pleine de grandes caiſſes, entaſſées les unes ſur les autres, qu'à peine peut-on manier le gouvernail, & qu'il ne reſte pas de place pour ceux qui doivent y coucher. Le même abus regne ſouvent au retour; & de-là viennent les malheurs qui arrivent dans les tempêtes, lorſqu'on eſt au-deſſous du vent, près de la côte. Quel nombre ſuperflu d'Ecrivains, de Marchands, de Sous-

Officiers ſuperflus & dangereux.

(98) Page 300. (99) Page 301. (1) Pages 302 & ſuivantes.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Marchans, de Teneurs de Livres & d'Aſſiſtans, qui partent tous les ans pour le Japon! On en compte quelquefois douze, & plus, ſur un ſeul Vaiſſeau, qui prennent le ridicule titre de *Stathouders* de la Compagnie. Ces inſectes rongeurs, qui vivent aux dépens d'autrui, partent chargés des interêts d'autres gens de leur eſpece, qui après avoir diſſipé leur bien dans la débauche, à Batavia, ont beſoin de ſe relever par un commerce défendu. Ils ſe ſoutiennent à peu près juſqu'au départ des Vaiſſeaux, & l'on s'imagineroit qu'ils tiennent à ferme le voyage du Japon & de Bengale. Ceux qui manquent d'induſtrie, ou qui n'ont pas des protecteurs puiſſans, demeurent abandonnés; car l'ardeur eſt ſi grande pour obtenir ces places, que les deux tiers de ceux qui les demandent ſont toujours rebutés. Ce Commerce particulier n'eſt pas ſeulement en uſage parmi les hommes. Les femmes s'en mêlent auſſi, quoique les Directeurs aient établi, par une Ordonnance particuliere, que ſi quelque femme eſt ſurpriſe dans ce cas, les dédommagemens de la Compagnie ſeront pris ſur le mari (2).

Ordonnance qui défend le Commerce aux femmes.

Fidelité Japonoiſe.

Quoiqu'il n'y ait pas de Fiſcal au Japon, de la part de la Compagnie, on ne laiſſe pas d'y veiller ſoigneuſement aux effets qui arrivent ſur les Vaiſſeaux Hollandois, & ce ſont les Japonois eux-mêmes qui donnent aux Européens l'exemple de cette fidélité. Auſſi-tôt qu'un navire a jetté l'ancre, ils mettent le ſceau ſur tous les ballots & les coffres; ils veillent jour & nuit pour empêcher qu'il ne ſorte des marchandiſes du Vaiſſeau. Mais toutes ces précautions ne ſont pas capables d'arrêter ceux qui ſont le Commerce particulier. Ils trouvent toujours le moyen de faire paſſer ce qui leur appartient & de recevoir ce qu'ils veulent emporter. La rigueur même de la Juſtice Japonoiſe eſt un frein trop foible. Quelques-uns de ces Négocians clandeſtins furent découverts la nuit, tandis qu'ils introduiſoient leurs ballots dans Nangazaqui, d'où ils comptoient de tirer d'autres marchandiſes par la même voie. La Cour en fut ſi choquée, que, par un ordre exprès de l'Empereur, le Gouverneur de cette Ville fit mener au ſupplice trente-neuf Japonois, qui avoient prêté la main à cette fraude. On coupa la tête à dix-neuf. On fendit le ventre à quelques autres, ſuivant l'uſage du pays. Quatre furent mis en croix, & le reſte périt d'une maniere cruelle. Deux Marchands Hollandois, qui avoient été arrêtés dans la même occaſion, ne furent relâchés qu'avec beaucoup de peine. On confiſqua les marchandiſes des Négocians particuliers, qui n'avoient pû être vendues l'année précédente; & le Directeur de la Compagnie, qui avoit fermé les yeux ſur le déſordre, fut renvoyé honteuſement à Batavia, après avoir été banni de tous les Ports du Japon ſous peine de la vie (3).

Punition rigoureuſe de quelques Infidéles.

Bengale, ſeconde Place du Commerce Hollandois.

Bengale eſt la ſeconde Place du Commerce de la Compagnie, après les Iſles Moluques. On y envoie, chaque année, de Batavia, plus de quinze Vaiſſeaux avec charge entiere, & rarement manquent-ils de revenir au même nombre. Dès qu'ils ont mouillé devant la Loge, le Fiſcal (4), accompagné de quelques Députés, s'y tranſporte pour faire la viſite. Il ſe rend d'abord dans la chambre de poupe, où, après avoir bû à l'heureux ſuccès du Commerce clan-

Commerce clandeſtin.

(2) Page 304.

(3) Page 305.

(4) Il faut ſuppoſer néceſſairement que Graaf n'accuſe que le Fiſcal de ſon tems; car on ne peut ſe figurer qu'il n'y ait aucune exception. Cependant ſes expreſſions ſont générales, & ſa Relation paſſe pour autentique.

destin, on délibere sur les moyens de faire porter à terre les effets des Particuliers. Ensuite on défend, par une proclamation publique, aux Officiers & aux Matelots, de porter à terre ou de faire venir à bord aucune sorte de paquet, de caisse, sous peine de confiscation des marchandises & d'autres châtimens proportionnés. Mais à peine le Fiscal est-il retourné au rivage, que le Capitaine du Vaisseau, le Pilote, l'Ecrivain, le premier Marchand & tous les autres Officiers, envoient leurs effets dans des maisons qu'ils ont louées pour ce tems-là, & négocient tout le jour avec les Marchands du pays. Quelques roupies distribuées aux Officiers du Port, ont la vertu de leur fermer les yeux (5). On jugera du profit de ce Commerce clandestin par les seuls retours de l'opium, qui ne s'achetant à Bengale que 70 ou 75 roupies, en vaut 200 ou 225 à Batavia (6). Les Comptoirs de la Compagnie Hollandoise, dans le pays de Bengale, sont à *Ouglie*, à *Deka*, à *Bellezoor*, à *Malda*, à *Cassamabassar*, à *Ragi-mohol* & à *Patna*. Celui d'Ouglie, qui est le principal, est sur le petit Gange, à trente-six lieues de la mer. La charge des Vaisseaux consiste en noix-muscades, en cloux, en macis, en canelle, en poivre, &c. qui se négocient pour des toiles fines, des fotasses, du kaffa, de l'opium, du musc, des gingans, &c. (7)

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Ses grands avantages.

Comptoirs de la Compagnie au Bengale.

Il part chaque année, de Batavia, quatre, cinq ou six Vaisseaux pour le Japon, qui en est à sept cens cinquante lieues. Leur charge consiste en tables de bois de *Siampan*, en armoisins, *Pansjes*, soies crues, épiceries, curiosités de l'Europe & autres marchandises, que les Hollandois troquent contre de l'or, du cuivre, des ouvrages de laque, des robbes de chambre, de la porcelaine, &c. Les Vaisseaux qui vont droit au Japon, font ordinairement voile de Batavia vers la fin de Juillet. Mais ceux qui doivent passer par Siam, où ils prennent des peaux d'élans, de cerfs, & d'autres peaux sans apprêt, partent au mois de Mai & reviennent vers le mois de Janvier (8). On verra dans la suite comment le Commerce du Japon est demeuré entre les mains des seuls Hollandois, & à quelles conditions. Cet article n'appartenant qu'à Batavia, on remet aussi, à d'autres Relations, quantité d'éclaircissemens sur le Commerce général de la Compagnie; qui dépendent de la connoissance des pays où elle a formé des Etablissemens.

Départ des Vaisseaux annuels de Batavia pour le Japon.

Les navigations les plus courtes, de Hollande à Batavia, sont ordinairement de sept mois, de six, & quelquefois même de cinq ou de quatre & demi. Mais on emploie souvent huit, neuf, dix & quinze mois dans les voyages malheureux (9). Les Vaisseaux qui partent de Hollande pendant la Foire d'Amsterdam, c'est-à-dire, au mois de Septembre, arrivent ordinairement à Batavia dans le cours de Mars ou d'Avril; tems favorable pour recommencer de-là d'excellens voyages, à Siam, à la Chine, au Japon, à Bengale, à la Côte de Coromandel, à Surate & en Perse. Ceux qu'on appelle *de Noel*, c'est-à-dire, qui partent de Hollande aux mois de Décembre & de Janvier, arrivent entre Juillet & Septembre. Il se présente alors peu d'occasions pour d'autres voyages de quelqu'importance. Ceux *de Pâques*, qui font voile de Hollande dans les mois d'Avril & de Mai, arrivent au mois de Décembre,

Saisons & durée des navigations de Hollande à Batavia.

(5) Page 306.
(6) Page 307.
(7) Page 348.
(8) *Ibid.*
(9) Page 354 & suivantes.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

tems auquel ces voyages sont fort désavantageux, le long de la côte de Java, à Macassar, à Amboine, à Ternate & à Banda. C'est depuis la fin du même mois jusqu'à celui de Février, qu'il part aussi des Vaisseaux de Batavia pour la côte occidentale, interieure & exterieure de Sumatra, pour *Padang*, *Paros*, Poulosinka, Palimban, Jamby, Malaca, &c. (10)

Navigation de Batavia en Hollande.

Les Vaisseaux qui viennent de Batavia en Hollande, portent le nom de *Premier* & de *Second Envoi*. Ceux du premier, au nombre de six, ou huit, & quelquefois davantage, partent au mois de Décembre. Ceux du second, font voile un mois ou six semaines après, parce qu'ils doivent attendre les bâtimens qui reviennent du Japon, de la Chine, de Bengale & de la Côte de Coromandel (11). La premiere de ces deux Flottes attend la seconde au Cap de Bonne-Esperance, ou du moins ne remet en mer qu'après l'avoir attendue jusqu'au tems marqué pour leur jonction. Elles levent ordinairement l'ancre ensemble, & portant le cap Nord-Ouest vers l'Isle de Sainte Hélene, d'où elles continuent leur route sur le même rhumb, ou un peu plus à l'Ouest, vers l'Isle de l'Ascension. Après avoir traversé la Ligne, elles s'avancent jusqu'au treize ou quatorziéme degré de latitude septentrionale, pour passer à côté des Isles de Sel. De-là le cours est presqu'entiérement Nord. Vers le quinze ou seiziéme degré, on se trouve dans la *Mer-verte*, qui continue jusqu'au trente-quatriéme, d'où l'on suit le même cours pour passer au-dessus des bancs de Terre-neuve, entre le quarante-deux & le cinquantiéme degré. On tourne ensuite à l'Est pour s'avancer vers *Hitland*, dans l'esperance d'y rencontrer divers bâtimens qui croisent au-devant de la Flotte, pour lui servir de convoi & lui fournir des rafraîchissemens. Avec ce secours, on fait voile de conserve vers *Doggers-zand*, où se fait la séparation des Vaisseaux destinés pour la Meuse & pour la Zélande (12).

Route des Flottes marchandes de la Compagnie Hollandoise.

(10) Page 355. (11) Page 356. (12) Page 358.



Il est tems d'interrompre les Voyages des Hollandois, pour introduire d'autres Nations sur la scene ; mais sans sortir des mêmes Mers, où l'abondance des Relations nous met en état de parcourir successivement toutes les contrées des Indes. Cependant, après avoir laissé la Compagnie Hollandoise à la veille de s'établir, dans l'Isle de Ceylan, sur les ruines des Portugais, il paroît nécessaire de finir ce Livre par le voyage d'un Anglois, auquel on est redevable des plus parfaites lumiéres qu'on ait jamais eûes sur l'interieur d'une Isle dont les Hollandois ne possedent que les bords. On en reviendra plus naturellement à la connoissance des parties qu'ils ont conquises, lorsqu'on y sera ramené par une juste distribution, qui doit faire trouver ici un rang convenable à tous les Voyageurs.



VOYAGE
DE ROBERT KNOX
aux Indes Orientales.

Introduction.

UNE Préface modeste & judicieuse (13), annonce le mérite de cette Relation & la confiance qu'on doit au caractere de l'Auteur. Deux témoignages, en forme d'approbation; l'un, de la Cour du comité de la Compagnie Angloise des Indes Orientales, & signé du Sécretaire; l'autre, de *Christophe Wren*, nom respecté en Angleterre; achevent d'établir l'idée qu'on est porté à se former d'un ouvrage qui a été composé dans l'Isle même de Ceylan, & par un Voyageur qui en sçavoit parfaitement la langue & les usages. Les Portugais & les Hollandois qui fréquentoient depuis long-tems cette Isle, n'en avoient donné qu'une connoissance imparfaite, dans quelques Relations dont elle ne faisoit pas le principal objet. Robert Knox est non-seulement le premier, mais le seul qui ait publié un *voyage de Ceylan.* Son Editeur nous apprend qu'il étoit fils d'un Capitaine de Vaisseau, au service de la Compagnie des Indes, & qu'ayant obtenu le même degré après avoir passé près de vingt ans dans l'Isle qu'il décrit, il fit un voyage à *Tarquin.* » Outre la sincerité qui se fait sentir dans son Ouvrage, j'ai remarqué, ajoute l'Editeur, dans les conversations que j'ai eues avec lui, qu'il étoit supérieur aux préjugés, & qu'il n'étoit poussé ni par l'intérêt, ni par l'affection, ni par la haine (14).

1657. Journal de l'Auteur.

En 1657, le 20 Janvier, l'*Anne de Londres*, fregate au service de la Compagnie Angloise des Indes Orientales, partit des Dunes sous le commandement du Capitaine Robert Knox, pere de l'Auteur. Elle étoit frettée pour le Fort de S. George, sur la côte de Coromandel, & le jeune *Knox*, à peine âgé de dix-neuf ans n'avoit pas redouté les fatigues d'un si long voyage. Après avoir trafiqué l'espace d'un an sur cette côte, un jour que le Capitaine chargeoit des marchandises dans la rade de Masulipatan, pour retourner en Angleterre, il s'éleva une si furieuse tempête que plusieurs Vaisseaux firent naufrage à sa vûe, & que le sien ne put être sauvé qu'en coupant le grand mât par le pied. Cet accident, qui le mettoit hors d'état de continuer son voyage, lui fit prendre le parti de gagner *Cotiar*, baie commode dans l'Isle de Ceylan.

Accident qui le conduit dans l'Isle de Ceylan.

Comment il y est reçu.

Quelque défiance qu'il eût des habitans lorsqu'il fut entré dans cette baie, vingt jours de Commerce, pendant lesquels ses gens eurent la liberté d'aller à terre & de retourner à bord dissiperent toutes ses craintes. On leur fournit de bonne grace, pour leur argent, tous les rafraîchissemens qui sont propres

(13) Elle est de l'Editeur, qui se nomme *Richard Hooke*.

(14) L'Ouvrage est en deux parties, dans un seul volume *in*-12. Il a été traduit de l'Anglois. La premiere Edition est de 1693, à Amsterdam. Il fut réimprimé à Lyon la même année.

KNOX. 1657.

Les Anglois sont trompés par l'artifice des Insulaires.

au pays. Mais le Roi de Ceylan, qui apprit leur arrivée dans cet intervalle, conçut d'eux quelque soupçon, parce qu'ils avoient négligé de l'en informer. Il envoya vers le rivage un Officier à la tête de quelques troupes, qui fit prier le Capitaine de descendre, & de venir recevoir des lettres du Roi, dont il lui fit dire qu'il étoit chargé pour lui. Les Anglois saluerent cet Officier de leur canon, & le jeune Knox fut envoyé avec un Marchand du Vaisseau, pour lui faire les complimens du Capitaine. Il leur demanda qui ils étoient, & combien de tems ils vouloient s'arrêter dans la baie. Apprenant qu'ils étoient Anglois & qu'ils ne pensoient qu'à se radouber, il les assura que le Roi les verroit volontiers dans ses Etats; & qu'il avoit déja donné ordre qu'on leur accordât toutes sortes de secours; mais qu'il l'avoit chargé d'une lettre pour le Capitaine, qui devoit lui être remise en mains propres. Cet Officier, qui portoit le titre de Dissauva, s'étoit arrêté, à douze mille du rivage pour attendre la réponse des Anglois. Knox lui répondit que le Capitaine ne pouvoit abandonner son bâtiment pour aller si loin, mais qu'il descendroit volontiers sur le bord de la mer pour recevoir la lettre du Roi. Le *Dissauva* parut satisfait de cette réponse. Il pria les deux Anglois de passer à terre le reste du jour & la nuit, avec promesse de se rendre le lendemain au rivage avec eux. Le soir il leur fit dire qu'on alloit porter de sa part un présent au Capitaine, & que s'ils désiroient de lui écrire on se chargeroit volontiers de leurs lettres. Ce procedé leur parut si suspect, qu'ayant écrit au Capitaine ils lui conseillerent de ne pas quitter son Vaisseau. Mais cette lettre ne lui fut pas rendue.

Le Capitaine & dix-huit de ses gens sont arrêtés.

Cependant le présent, qui consistoit en betail & en fruits fut envoyé à bord. Ceux qui le portoient dirent au Capitaine que ses deux Envoyés venoient derriere avec le *Dissauva*, qui le supplioit de l'attendre à terre, où il lui remettroit la lettre du Roi. Le Capitaine, qui étoit sans défiance, traversa une petite riviere dans sa chaloupe & descendit sur la rive. Mais à peine s'y fut-il assis sous un arbre, qu'une troupe de soldats, qui s'étoient cachés aux environs, se saisirent de lui & de toute sa suite, avec d'autant plus de facilité, que sept personnes dont il s'étoit fait accompagner étoient comme lui sans armes. On ne leur fit aucun mal & rien ne leur fut ôté. Le Capitaine fut porté, dans un hamak, au même Bourg où son fils avoit passé la nuit, mais il n'obtint pas si-tôt la liberté de lui parler. Le jour suivant, neuf personnes de l'équipage, qui n'avoient aucun soupçon de l'infortune du Capitaine, descendirent à terre pour y couper quelques arbres. En y arrivant, ils furent arrêtés, & liés même étroitement, parce qu'ils avoient voulu faire quelque résistance. Ils furent conduits plus loin dans le pays, & délivrés de leurs liens lorsqu'on les crut en sûreté. Après s'être saisi de dix-huit Anglois & des deux chaloupes, le Dissauva chercha les moyens de se rendre maître du Vaisseau.

Ruses des Insulaires pour se saisir du Vaisseau.

Il protesta au Capitaine qu'il n'étoit arrêté que pour donner le tems au Roi de préparer le présent qu'il destinoit à la Nation Angloise; & s'étant efforcé de le rassurer par ses caresses, il le pria de faire dire à celui qui commandoit sous lui, dans le Vaisseau, d'attendre encore quelques jours, parce qu'en mettant trop tôt à la voile, il s'exposeroit à rencontrer plusieurs Vaisseaux Hollandois. Le Capitaine feignit de se rendre à cette raison. Il fit partir deux de ses gens, accompagnés de quelques Indiens dans un petit canot. Les Indiens étant

étant revenus sans les deux Anglois, auxquels il avoit donné ordre de demeurer à bord, il dit au Dissauva que les gens de son Vaisseau avoient refusé de lui obéir, parce qu'il étoit prisonnier. Cet adroit Insulaire lui proposa d'envoyer ses ordres par son fils, & de faire promettre à ce jeune homme de revenir aussi-tôt. Le jeune Knox fit cette promesse & l'exécuta. Mais son pere lui avoit ordonné de redoubler la garde sur le Vaisseau, de faire charger le canon, & de recommander qu'on ne souffrît pendant la nuit l'approche d'aucun batteau. L'Auteur, avant son retour, écrivit une lettre à son pere, signée de tout l'équipage, par laquelle on lui déclaroit qu'il ne devoit espérer aucune obéissance de ses gens tandis qu'il seroit prisonnier, & qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Cette piece, apportée par le jeune Knox, refroidit la chaleur du Dissauva. Il abandonna son dessein & laissa aux prisonniers la liberté d'écrire à leurs amis sur le Vaisseau, & d'en faire apporter ce qui leur étoit nécessaire. Ils demeurerent quelque tems dans cet état, nourris avec abondance, mais attendant vainement les ordres du Roi. Cependant, comme la saison avançoit, l'intérêt du Vaisseau obligea le Capitaine d'écrire enfin au Commandant qu'il pouvoit retourner à *Porto Novo*, pour y prendre les ordres de l'Agent de leur Nation (15).

Le Vaisseau Anglois leve l'ancre & laisse les prisonniers dans l'Isle.

Après leur départ, les prisonniers demeurerent abandonnés à la discretion d'un peuple barbare. Ils étoient seize, dont les noms méritent d'être conservés; le Capitaine, son fils, les sieurs *Loveland*, *Gregory*, *Beard*, *Gold*, *Rutland*, *Mullins*, *Gutch*, *Berry*, *Knight*, *Winn*, *Hobbard*, *Emery*, *Warnham* & *Smith*. L'Auteur attribue leur disgrace à la négligence qu'ils avoient eue de ne pas envoyer quelques présens au Roi. Ce Prince ayant rappellé le Dissauva & ses troupes, sans expliquer ses intentions à l'égard des seize Anglois, ils furent menés plus loin dans le pays. On ne cessa pas de les bien traiter. Ils trouverent même une sorte de politesse dans les habitans, qui ayant été autrefois sous la domination des Portugais, ont appris d'eux les usages de l'Europe, & prennent plaisir à les observer avec les Etrangers. D'ailleurs le Capitaine avoit ses gens autour de lui; & le plaisir de vivre ensemble étoit pour eux une douce consolation. Mais cet avantage dura peu. L'ordre vint de les disperser. L'Auteur eut, dans cette affliction, le bonheur de n'être pas séparé de son pere (16).

Noms des seize Anglois captifs.

Ils sont dispersés.

Ils furent conduits d'abord par de grands bois, dont les chemins étoient fort larges, sans y rencontrer néanmoins un seul habitant; & pendant cinq ou six jours de marche ils passerent les nuits sur la terre, avec des branches d'arbres pour chevet. La nourriture ne leur manquoit pas. C'étoit du riz, du poisson sec, & de la viande fumée. Quelquefois leurs gardes tuoient des daims, & tiroient des arbres du miel excellent dont ils leur faisoient part. Ils trouvoient de l'eau en abondance, dans les étangs & les petites rivieres dont ces bois sont remplis. Lorsqu'ils furent arrivés dans des lieux moins déserts, on leur fournit des vivres préparés à la maniere du pays, avec des legumes & diverses sortes de fruits. Ils étoient traités aux dépens de la Province. La curiosité amenoit tous les habitans pour les voir. Enfin près de la Ville de *Candi*, où le Roi tient sa Cour, Loveland & Gregory furent logés avec le

(15) *Ibid.* p. 151. (16) *Ibid.* p. 155.

Knox. 1658. Capitaine & son fils, & les autres furent envoyés dans une Ville plus éloignée. L'ordre du Roi portoit toujours qu'ils fussent bien traités; mais on craignoit qu'étant tous ensemble, ils ne fussent à charge aux habitans de leur demeure (17).

1660. Situation du Capitaine & de son fils.

Le Capitaine & l'Auteur passerent près de deux ans dans cette situation. Ils furent séparés de Loveland & de Gregory le 16 Septembre 1660, pour être conduits dans une Ville qui se nomme *Bonder Conjowat*, à trente mille de Candi vers le Nord. La situation en est agréable & commode, mais l'air extrêmement chaud, & les maisons fort sombres & fort sales. Le Capitaine eut la liberté d'en choisir une, qui n'étoit composée que d'un toît soutenu par des piliers, sans aucune muraille. On y mit pour le pere une espece de chalit, avec une matelas dessus; ce qui passe pour une marque d'honneur dans la Nation. L'Auteur n'eut qu'un simple matelas, étendu sur la terre. Les vivres leur furent toujours fournis avec la même abondance.

Maladie contagieuse qui augmente leur misere.

Pendant la premiere année de leur séjour dans cette Ville, il s'y répandit une fiévre contagieuse, qui enleva un grand nombre d'habitans. Cette maladie devint si générale, que dans l'embarras où chacun étoit pour soi-même, il ne se trouva plus personne qui prît soin d'apporter leur nourriture aux deux étrangers. Ils furent obligés de faire cuire leur riz, & de préparer leurs autres alimens de leurs propres mains. Leur unique consolation étoit d'avoir quelques livres de piété, dont ils faisoient une lecture commune le matin & le soir. Lorsque la chaleur étoit passée, ils alloient respirer l'air aux environs de la Ville, où ils avoient la liberté de se promener (18).

Ce seroit dérober son principal agrément à ce récit, que de le dépouiller ici de ses circonstances pour le réduire en extrait. Je n'en retrancherai pas même les réflexions de l'Auteur, qui le rendent fort intéressant par leur simplicité.

Circonstances touchantes de la mort du Capitaine.

Après avoir vêcu quelque tems dans cet état (19), nous tombâmes malades, mon pere & moi, de la fiévre qui regnoit par toute la Province. Sa vûe me faisoit verser une infinité de larmes, sur-tout du chagrin de me trouver si mal que je ne le pouvois assister; & de son côté il étoit si affligé qu'il me disoit souvent : » Qu'ai-je fait de t'avoir obligé de me venir retrouver à » terre? Ton obéissance t'a plongé dans cette servitude. Je suis vieux, & » vraisemblement, ma vie ne sera pas longue. Mais peut-être verras-tu aussi » la fin de tes malheureux jours. Dieu veuille te les faire passer sous sa pro- » tection, & répandre ses bénédictions sur toi.

La fiévre ne lui dura pas long-tems; mais il s'abandonna tellement à sa tristesse, qu'à la fin il en fut tout-à-fait accablé. » J'ai couru, me disoit-il » dans l'amertume de son cœur, & Dieu m'a délivré d'une multitude de pé- » rils. Je n'étois jamais tombé entre les mains de mes ennemis. Faut-il que » sur mes derniers jours, je me voie Esclave des Infideles, & que je meure » éloigné de ma Patrie, où j'avois résolu de me retirer après ce voyage, pour y » passer le reste de ma vie en repos? « Pendant un peu plus de trois mois qu'il vêcut encore, il ne quitta pas son lit. Il n'avoit sous lui qu'une natte & un petit matelas; & sa couverture étoit un tapis, sur lequel il étoit assis dans la

(17) p. 156 & suiv. (18) Pages 161 & 162. (19) Pages 162 & suiv.

chaloupe lorsqu'il avoit été pris. Pour moi, j'étois sans autre couverture que mes habits. Lorsque le frisson de la fiévre me prenoit, j'allumois promptement du feu. Le bois ne nous étoit pas refusé; mais il falloit prendre la peine de l'apporter malgré ma foiblesse. Un jeune Négre que mon pere avoit amené de *Porto Novo*, & qu'on nous avoit laissé pour le servir, nous voyant Esclaves comme lui, refusoit le plus souvent de nous obéit. Ma fiévre devint reguliere & me prenoit une fois en trois jours. Elle ne m'abandonna pas pendant seize mois. Lorsque les réflexions de mon pere tomboient sur notre infortune, il se laissoit aller à des regrets capables de toucher les cœurs les plus barbares. Je me souviens qu'une fois, il passa neuf jours sans prendre d'autre nourriture que de l'eau froide, soupirant sans cesse, & refusant tout ce que je lui présentois à manger.

Il traîna sa vie dans cette langueur jusqu'au 9 de Février 1661. La veille de sa mort, il me fit asseoir près de son lit, quoique je fusse dans l'accès de ma fiévre. Il me dit » qu'il se sentoit proche de sa derniere heure; qu'il étoit sûr » qu'avant la fin de la nuit Dieu briseroit ses fers, & qu'il ne pouvoit m'ex» primer la joie qu'il ressentoit de quitter cette vie mortelle. Il ajouta qu'il » me parloit pour la derniere fois, & qu'il me conjuroit d'avoir soin de mon » frere & de ma sœur si je retournois en Angleterre, où je trouverois qu'il » avoit disposé de ses biens à ma satisfaction par son testament «. A la fin de ce discours, il me donna sa bénédiction. Ensuite il me dit que n'ayant point de drap mortuaire pour l'ensevelir, il falloit que je couvrisse sa tête de sa chemise & le reste de son corps de ses habits; après quoi je l'envelopperois de la natte sur laquelle il étoit couché. Ce fut sur les neuf heures du soir, qu'il me fit ce triste adieu. Il expira dans le cours de la nuit, entre deux & trois heures du matin.

J'étois également accablé de ma foiblesse & de ma douleur. Cependant je rappellai un reste de force pour lui fermer les yeux, & pour l'ensevelir comme il me l'avoit prescrit. Notre Négre, que j'envoyai demander de l'assistance à la Ville pour l'enterrer, revint avec une de ces longues cordes qui servent à lier le bétail, & me dit qu'on ne pouvoit me donner d'autre secours, si je ne payois ceux dont j'employerois les services. Cette barbarie me toucha sensiblement. Je n'avois aucun instrument pour creuser, & la sécheresse rendoit la terre extrêmement dure. Enfin deux ou trois Chingulais, à qui je fis un petit présent, m'aiderent à ouvrir une fosse, & nous y enfermâmes mon malheureux pere. Ce fut dans un bois, où nous nous promenions souvent, au Nord d'un champ de riz, sur le chemin de *Handapoul*, Bourg dépendant de *Bonder Cousonat*, dans la Province de *Hoteurly*. Ainsi je demeurai seul, malade & captif, sans autre consolation sur la terre, que de pouvoir jetter les yeux vers le Ciel & le prier pour ma délivrance. La Cour, bientôt informée de la mort de mon Pere, m'envoya deux Exprès, pour sçavoir de moi s'il ne m'avoit rien laissé. Il m'avoit donné, en mourant, une bague d'or, une pagode, & quelques autres pieces d'argent, que je m'attendois à me voir ôter, avec quelques vieux habits. Mais on se contenta de prendre l'état de ce que je possedois; & le Roi fit ordonner aux habitans de me traiter avec plus de soin. La fiévre me quitta par degrés, après m'avoir tourmenté pendant seize mois; & le Ciel, que j'implorois ardemment, m'envoya une consolation qui

Consolation que le Ciel envoie à l'Auteur.

KNOX 1660.

me donna de meilleures espérances de l'avenir. Un jour que je m'amusois à la pêche dans un petit étang, je vis passer un vieillard, qui s'informa de mon Négre, si je sçavois lire. Cette question m'ayant fait tourner la tête, il me demanda si je voulois acheter un livre que les Portugais avoient laissé à *Colombo*, lorsqu'ils en avoient été chassés. La seule curiosité me fit souhaiter de le voir. Elle se changea dans un vif empressement lorsque je l'eus reconnu pour une bible. Il ne me restoit qu'une pagode, que j'aurois donnée volontiers; mais j'en fus quitte pour un bonnet qui m'étoit resté, & j'achetai à ce prix une source de consolation dans tous mes malheurs.

Etat de ses compagnons.

Revenons à notre méthode, pour épargner au lecteur des détails moins intéressans. Les Compagnons de Knox avoient été conduits dans la Province de *Hottera Courly*, à l'Occident de la Ville de Candi. Ils avoient été logés séparement, à quatre ou cinq mille l'un de l'autre. Leurs Gardes les faisoient dîner & souper dans des lieux différens, pour n'incommoder personne; & coucher ordinairement dans la maison où ils avoient pris le repas du soir. Leur lit étoit une méchante natte, qu'on leur faisoit porter avec eux. Ils avoient ignoré long-tems qu'il y eût si peu de distance entre les lieux qu'ils habitoient. Quelques Insulaires, par un sentiment de compassion, leur procurerent l'occasion de se rejoindre. Mais cette faveur dura peu, parce que n'étant qu'à deux journées de Colombo, qui est un Port de mer, on craignoit qu'ils ne prissent ensemble des mesures pour leur fuite. Cependant comme on apprivoise insensiblement les bêtes sauvages, le tems leur fit trouver divers moyens d'adoucir leurs Gardes. Ils apprirent quels étoient les priviléges de ceux qui sont regardés comme domestiques du Roi. On étoit obligé de leur fournir seulement des vivres, & non des habits, qui commençoient néanmoins à leur manquer. Dans cette nécessité ils eurent également recours à l'épargne & à l'industrie (20). Ayant remarqué que ce n'étoit pas un petit embarras pour le peuple de cuire & d'apprêter leur riz, ils proposerent de se charger eux-mêmes de ce soin, à condition qu'au lieu d'une mesure pour chacun, on leur en fourniroit deux; & pour donner une couleur de justice à cette demande, ils ajouterent que cette quantité de riz étoit nécessaire à leur subsistance. Avec ce surcroît, qu'ils vendoient secretement, un peu au-dessous du prix reglé, ils se procurerent assez d'argent pour s'acheter des habits. Ensuite ils apprirent tous à faire des bonnets à l'aiguille, qu'ils vendoient neuf sols, quoiqu'il n'y entrât que la valeur de trois sols de fil. Ce Commerce auroit achevé de les mettre dans l'abondance, si leur avidité ne leur en eut fait perdre le fruit. Ils firent une si grande quantité de ces bonnets, que ne trouvant plus à les vendre au même prix, ils firent une perte considérable sur leur marchandise. D'un autre côté le changement de leur situation les rendit insolens, jusqu'à vouloir maîtriser le peuple; ce qui refroidit beaucoup l'inclination que ces Insulaires avoient marquée à les secourir (21).

Comment ils rendirent leur situation fort aisée.

Misere de Knox. On lui en fait une loi d'honneur.

Knox commençoit aussi à manquer d'habits, & la nécessité le força de recourir au travail, à l'exemple de ses compagnons. Mais lorsqu'il voulut commencer à faire des bonnets, quelques Seigneurs du pays lui représenterent qu'il y avoit beaucoup de différence entre lui & les autres Anglois; qu'il étoit

(20) *Ibid.* p. 176. (21) Pages 173 & suivantes.

Knox. 1660.

fils de Capitaine, & que cette qualité ne lui permettoit pas de s'avilir par des occupations indignes de lui; que le Roi n'avoit paru le négliger que pour mettre son caractere à l'épreuve, mais qu'il lui feroit bientôt l'honneur de l'appeller à la Cour, & de lui donner quelque emploi d'importance; enfin que pour sa réputation il devoit souffrir qu'on lui apportât ses alimens tout préparés, & sur-tout abandonner le dessein de faire des bonnets (22). Ces conseils auroient fait assez d'impression sur lui, s'ils eussent été accompagnés de quelque secours. Mais, dans l'excès de ses besoins, il répondit que la distinction dont on le flattoit, devoit donc lui attirer un traitement plus favorable, & que n'en ressentant pas moins les nécessités de la nature, il insistoit à demander une double mesure de riz, avec la liberté de s'occuper du travail comme les compagnons de sa misere. Cependant, pour mettre son honneur à couvert, il ajouta que son dessein étoit d'employer son Négre à faire des bonnets. Cette explication lui fit obtenir, non-seulement deux mesures de riz pour lui-même, & une pour le Négre qui continuoit de le servir, mais encore des citrons, du poivre, du sel, des œufs & de la volaille. Après avoir pourvû à sa subsistance, il résolut de se procurer une maison dont il pût jouir librement. Il avoit remarqué, dans son voisinage, un jardin qui appartenoit au Roi, dans lequel il y avoit quantité de beaux cocotiers. Quelques Chingulais, dont il avoit gagné l'amitié, lui prêterent leur assistance pour s'y bâtir un logement commode. Malheureusement, ces officieux amis furent appellés par quelques affaires qui ne leur permirent pas de continuer leurs services. Il ne laissa pas d'achever son entreprise, avec le seul secours de son Négre; mais quoiqu'il commençât fort bien à parler la langue du pays, il n'en pouvoit connoître tous les usages. Une loi capitale (23) de l'Isle de Ceylan défend de blanchir tout autre édifice que les Temples & les palais du Roi. Knox ayant trouvé le moyen de faire de la chaux, blanchit imprudemment le sien, à la maniere de l'Europe. Cette témérité lui auroit couté la tête, si le Roi n'eut fait grace à sa qualité d'Etranger. Une faveur si extraordinaire fit juger aux habitans qu'il étoit destiné à d'autres distinctions. On lui laissa la liberté d'élever des porcs & de la volaille, qui multiplierent si heureusement, qu'il s'en vit bientôt un grand nombre. Des noix de cocos, qui tomboient dans son jardin, il faisoit de l'huile, non-seulement pour ses lampes, mais encore pour le service de sa cuisine. Cette huile, dans sa fraîcheur, ne le cede guères au beurre d'Angleterre. Il apprit aussi à faire des bonnets à l'aiguille, qu'il vendit comme ses compagnons. Dans cette tranquilité ils ne laissoient pas de penser à rompre leurs chaînes, & leur espérance étoit qu'après avoir un peu mieux connu le pays, ils trouveroient le moyen de s'échapper. Quelques Européens avoient formé vainement cette entreprise avant eux. Les Insulaires se défient de tous les Blancs qu'ils rencontrent. Ils les examinent; & s'ils ne sont pas satisfaits de leurs réponses, ils les arrêtent comme des fugitifs. Cependant il n'est pas impossible de tromper leur vigilance & de gagner quelque Port. Mais il faut être assez heureux pour y trouver un Vaisseau de l'Europe, sans quoi l'on seroit exposé à mourir de faim dans les bois (24).

Parti qu'il prend de travailler.

Il se bâtit une maison & court risque de la vie.

(22) Page 182. (23) Page 185. (24) Page 189.

KNOX. 1660.

Autres captifs Anglois que Knox trouve dans l'Isle.

Knox trouva, dans l'Isle, d'autres captifs de sa Nation qui avoient été pris en 1658. Ils étoient treize, qui se nommoient *Vassal*, *Mergiason*, *Mareh*, *Kirby*, *Jelf*, *Cardiner*, *Dag*, *Stapleton*, *Man*, *Smart*, *Hobstain*, *Gony* & *Bingham*. Leur Vaisseau, commandé par le Capitaine *Johnson*, avoit fait naufrage aux Maldives; mais s'étant sauvés dans des chaloupes, ils avoient relâché dans l'Isle de Ceylan, où le Roi les avoit retenus. On leur avoit ôté tout ce qu'ils possedoient, à la réserve de leurs habits. Cependant ils étoient fort bien traités dans la Ville de Candi. Le riz, la volaille & les nattes leur étoient fournis en abondance. Il ne leur manquoit que de la grosse viande, & de l'argent pour en acheter. L'Auteur rapporte qu'il leur prit envie de tuer une vache, pour faire quelques bons repas, mais qu'incertains s'il leur étoit permis de prendre le bien d'autrui, ils proposerent leurs doutes à un Missionnaire Portugais (25), qui avoit eu la permission de s'établir à Candi. Il leur répondit qu'ils ne devoient pas faire difficulté de manger les biens de ceux qui possedoient injustement leurs corps; & pour les encourager, après qu'ils eurent tué la vache, il en mangea le premier. Entre ces anciens captifs Anglois, le Roi sembloit avoir pris en affection *Man* & *Smart*, qui étoient deux jeunes hommes fort bien faits. Cependant ayant appris que *Smart* étoit allé sécretement chez un Ambassadeur de Hollande, arrivé depuis peu à la Cour, il le relegua dans les montagnes, où ce malheureux Anglois perdit la vie par un accident tragique, après avoir épousé une femme de l'Isle, dont il eut un fils. Le sort de *Man* fut encore plus triste. Il y avoit au Port de Colombo un habile ouvrier Portugais, que le Roi souhaitoit d'engager à son service. *Man* fut employé pour lui faire cette proposition; mais n'ayant pû la lui faire gouter, il prit le parti de cacher la lettre qui contenoit son refus, dans la seule crainte d'offenser le Roi par une explication trop sincere. Mais l'Interprête ayant eu l'indiscretion d'apprendre au Roi ce qui s'étoit passé, cet impérieux Monarque fit mettre en pieces par les éléphans, & Man qui n'avoit pas répondu à sa confiance, & le Portugais qui n'avoit pas fait cas de ses offres, & l'Interprête qui ne lui avoit pas donné plutôt cet avis (26).

Décision d'un cas de conscience par un Missionnaire Portugais.

Sort funeste de deux jeunes Anglois.

1664.

Le Roi accorde la liberté aux captifs & change de résolution.

Il n'arriva point d'autre changement dans la situation des Captifs jusqu'à l'année 1664, que le Roi reçut une lettre en leur faveur, du Chevalier *Winter*, Gouverneur du Fort de Saint Georges. L'Ambassadeur Hollandois qui étoit à Candi, avoit été chargé aussi, par le Gouverneur de Colombo, de traiter de leur rançon. Le Roi prêta l'oreille à leurs propositions, & donna ordre que tous les captifs fussent rassemblés à Candi. Ils se trouverent au nombre de vingt-neuf. On leur déclara qu'ils étoient libres. Mais on leur fit entendre que si quelques-uns d'entr'eux souhaitoient de demeurer au service du Roi, il leur donneroit des Villages, des Esclaves & des emplois considérables à la Cour (27). Ce Prince, rempli comme tous les Rois de l'opinion de sa grandeur, s'étoit imaginé que la plupart des Anglois ne balanceroient pas sur ce choix. Mais lorsqu'il eut appris que ses offres étoient rejettées, il retracta ses promesses, & sa bonne volonté parut se changer en indignation. On avertit les captifs de se trouver tous les jours à sa porte, pour recevoir ses ordres. Ils obéirent pendant plusieurs jours, sans qu'on leur ordonnât rien de sa

(25) Page 193. (26) Page 194. (27) Page 206.

part. Leur embarras étoit à pénétrer si ce délai, qui sembloit marquer de l'incertitude, venoit d'un reste de bonté pour eux, ou de la crainte d'offenser les Hollandois de Colombo; lorsqu'il arriva un évenement qui renversa toutes leurs espérances. Le Palais du Roi fut attaqué pendant la nuit par un gros parti de Rebelles. Cette révolte ne dura que cinq jours; mais, dans les allarmes continuelles de la Cour, le Roi donna ordre que les captifs fussent renvoyés à leurs anciennes demeures, & ne voulut plus entendre parler de leur liberté. Ils furent dispersés dans différentes Provinces. Knox se vit relegué dans celle de *Handapandoune*, à l'Occident de Candi (28).

KNOX. 1665.

Revolte de ses Sujets.

Nouvelle dispersion des captifs.

Ce pays lui parut d'autant plus agréable qu'il est assez près de la mer. Il se flatta que le tems pourroit faciliter sa liberté. Cependant, pour dissiper les soupçons d'un peuple qui l'observoit nuit & jour, il bâtit avec l'assistance de ses voisins une maison sur le bord d'une riviere. Il l'environna d'un fossé, autour duquel il planta une bonne haie. Ensuite il se remit à faire des bonnets, qu'il vendoit avantageusement aux environs de sa demeure. Ce petit commerce le mit dans l'abondance. Ses voisins, accoutumés à vivre familierement avec lui, le presserent de se marier. Il feignit de goûter leurs conseils, dans la crainte de faire renaître leurs soupçons, mais n'ayant, dit-il, que de l'horreur pour cette union avec des Idolâtres, il leur fit considérer qu'il n'étoit pas encore assez bien établi pour fournir à l'entretien d'une femme, & qu'il vouloit d'ailleurs en choisir une qu'il pût aimer. Il passa deux années entieres dans cette Province, sans trouver l'occasion de s'échapper. L'exemple de plusieurs Etrangers qui avoient été arrêtés dans leur fuite & livrés au supplice, étoit une leçon qu'on lui repetoit souvent & qu'il avoit sans cesse devant les yeux. En *1666* les Hollandois bâtirent un Fort, nommé *Arrandery*, dont il n'étoit séparé que par une chaîne de montagnes. Il tenta plusieurs fois de s'y retirer, mais les passages étoient soigneusement gardés. Le Roi, mécontent de l'entreprise des Hollandois, envoya des troupes pour les chasser de ce poste, & s'en rendit maître par la négligence de la garnison, qui fut enlevée elle-même & menée prisonniere à Candi (29). Knox étoit avec trois Anglois dans cette Province. La crainte qu'ils ne profitassent du trouble de la guerre pour se sauver, les fit conduire dans une Ville éloignée, qui se nomme *Laggendeny*. Elle est située sur le haut d'une montagne. Knox y fut logé avec Loveland, parce que de tous les captifs Anglois ils étoient les seuls qui fussent sans femmes. Tous les autres, désespérant de revoir jamais leur Patrie, avoient pris le parti de se marier.

Situation douce de l'Auteur.

1666.

Fort Hollandois d'Arrandery.

Il est pris par le Roi de Ceylan.

Knox est transféré à Laggendeny.

A leur arrivée dans cette Ville, ils furent extrêmement affligés de n'y trouver que des apparences de misere. C'est-là que le Roi fait souvent conduire les criminels qu'il destine à la mort. Knox ne douta pas qu'y étant relegué par un ordre exprès de la Cour, sa vie ne fût sérieusement menacée. Cependant cette frayeur ne dura qu'un jour. Le Roi prévoyant qu'il ne manqueroit pas de s'abandonner au chagrin, après avoir été tiré d'une Province agréable pour être confiné dans des tristes montagnes, envoya le lendemain aux habitans un des Seigneurs de sa Cour, avec ordre de leur déclarer (30)

Ordre étrange du Roi aux habitans de cette Ville.

(28) Pages 207 & suivantes.
(29) Pages 219 & suivantes.
(30) Pages 222 & 223.

Knox. 1666.

» que les Anglois n'étoient ni criminels, ni privés des bonnes graces de Sa » Majesté; qu'elle vouloit au contraire qu'ils fussent traités comme des per» sonnes qu'elle estimoit, & qu'elle avoit dessein d'employer dans de gran» des affaires; qu'elle ne les considéroit pas comme des prisonniers, mais » comme des Etrangers honorés de sa protection; que si les provisions de la » Ville n'étoient pas suffisantes, elle ordonnoit que les habitans vendissent » leurs bestiaux, leurs biens, & jusqu'à leurs femmes, pour nourrir leurs » Hôtes, & qu'ils leur cedassent leurs propres maisons «. Knox apprit, dans la suite, qu'en releguant les Anglois dans ce lieu, le Roi n'avoit pas eu dessein de les chagriner, mais de se servir d'eux pour ruiner les habitans, qui s'étoient signalés dans la derniere révolte. Il ne dissimule pas que pendant trois ans qu'ils passerent dans cette Ville, ils exercerent avec rigueur le pouvoir qui leur étoit accordé. Ce ne fut pas sans peine qu'il se procura la liberté de retourner dans la Province de *Handupondoune*, où du profit qu'il tira de son commerce, il acheta une terre (31) dans celle d'*Oudaneur*, près de la Ville d'*Elledat*, à dix milles de Candi. Elle ne lui couta que vingt-cinq larées, qui font à la vérité une somme considérable dans l'Isle de Ceylan, quoiqu'ils ne reviennent qu'à la valeur de cinq piastres. Aussi-tôt qu'il eut acquis la propriété de ce fond, il y bâtit une maison, avec le secours de quelques Anglois qui n'étoient pas mariés. Dans les entretiens qu'ils avoient ensemble, ils mirent en question s'il étoit permis d'épouser des femmes Idolâtres, & si la Religion n'en étoit pas moins blessée, que d'une sale débauche, dont les plus sages d'entr'eux avoient peine à se garantir. La plupart se déclarerent pour le parti du mariage, fondés sur divers exemples de l'ancien Testament. Ils s'imposerent même la loi de n'épouser qu'une seule femme, malgré la liberté du pays, & d'exiger d'elle qu'elle embrassât le Christianisme. Knox conservant toujours l'esperance de recouvrer sa liberté, persista dans la résolution de garder le célibat. Il ne vouloit se former aucun lien qui fût capable de l'arrêter, ni mettre d'obstacle à un mariage avantageux qu'il pouvoit faire quelque jour en Angleterre. Vers le même tems, un de ses compagnons, nommé *Richard Vernham*, fut élevé à la dignité de Grand-maître de l'artillerie (32) & de Capitaine de neuf cens soixante-dix hommes. Le Roi lui donna, pour soutenir ce titre, le Gouvernement de plusieurs Villes, & lui fit présent d'une belle épée d'argent & d'une hallebarde; faveurs sans exemple pour de misérables Etrangers. Ensuite, comme s'il n'eût fermé la main si long-tems que pour l'ouvrir tout-d'un-coup par une profusion de bienfaits, il offrit des récompenses considerables à ceux qui voudroient accepter de l'emploi dans son armée pour attaquer le Fort de *Bibligom* (33), qu'il avoit résolu d'enlever aux Hollandois. Quelques-uns accepterent cette offre & lui trouverent de la fidelité dans ses promesses, quoique la guerre se fût terminée par la reddition volontaire de Bibligom.

Knox achete une terre.

Question sur le mariage avec des femmes idolâtres.

Un des captifs est élevé à de grands emplois.

Knox demeuroit borné au revenu de son travail & de sa terre, avec un seul de ses compagnons, qui se nommoit *Rutland*, & qui s'étoit déterminé, comme lui, à vivre dans le célibat. Ils avoient embrassé diverses sortes de commerce, qui leur rapportoit un profit considérable. Il ne leur manquoit

(31) Page 229. (32) Page 238. (33) Page 239.

que

que la liberté pour être heureux ; lorſqu'un jour Knox reçut, d'un des premiers Seigneurs de la Cour, cet ordre écrit de ſa main : » Après avoir reçu » cette Lettre, ne manquez pas de venir inceſſamment à la Cour, afin d'y » rendre vos reſpects à Sa Majeſté «. Le même meſſager portoit un autre ordre à tous les Officiers du pays, qui les obligeoit de lui prêter main-forte, ſi Knox refuſoit de le ſuivre. Un Chingulai de ſes amis lui avoit cauſé innocemment ce chagrin, en faiſant à la Cour un portrait avantageux de ſes bonnes qualités. Il ne put ſe défendre de faire le voyage de Candi. Mais s'étant rendu chez le Seigneur qui l'avoit fait appeller, il le ſurprit beaucoup, lorſqu'au lieu de rendre graces à ſes ſoins, il lui déclara » Que la Nation Angloiſe n'avoit jamais fait de tort au Roi, & que lui, qui étoit fils d'un » Capitaine de Vaiſſeau au ſervice de l'Angleterre, on ne pouvoit l'accuſer » d'être entré en ennemi dans l'Iſle, ni pour y demander des faveurs ; qu'il » n'y étoit venu que pour négocier, & que ſous de vains prétextes on l'avoit » retenu contre le droit des gens ; que depuis ce tems-là, il avoit traîné ſa vie » dans la miſere, forcé à de vils travaux pour ſe procurer l'habillement & » la nourriture ; que dans l'état où ſes fatigues l'avoient réduit, il n'étoit pas » capable de ſervir le Roi, & qu'il n'avoit que la mort à deſirer ſi on lui re» fuſoit la liberté.

Knox. 1666.

Knox eſt appellé à la Cour.

Sa fermeté à refuſer les faveurs du Roi.

Ce Seigneur, après l'avoir écouté paiſiblement, lui demanda s'il ſçavoit lire & écrire en Anglois. Il répondit, » qu'il étoit venu ſi jeune dans les In» des & qu'il y avoit eſſuyé tant d'infortunes, qu'à peine ſçavoit-il parler la » langue de ſon pays ; que le Roi trouveroit, entre les autres Anglois, des » perſonnes plus propres que lui aux dignités dont il vouloit l'honorer ; & » que la plus grande faveur que Sa Majeſté pût lui accorder, après la liber» té, étoit de lui laiſſer finir ſes jours dans ſon petit Etabliſſement ». Le Seigneur Chingulai prit alors un air chagrin, & traitant toutes ſes raiſons de ridicules, il lui dit de les aller conter à l'*Adigar* (35). Heureuſement ce premier Miniſtre ſe trouvoit dans un embarras d'affaires, qui ne lui permirent pas de l'écouter. Quelques jours ſe paſſerent, pendant leſquels Knox obſerva de ne pas quitter la Ville, pour ne pas s'expoſer au reproche d'avoir manqué de ſoumiſſion ; mais loin de ſolliciter la fortune, il rejetta les inſtances de ſes amis, ſur-tout celles de Richard Varnham, qui le preſſoit à toute heure de ſuivre ſon exemple. Enfin, demeurant inébranlable dans ſa réſolution, il retourna dans ſa terre ; lorſque le ſilence du Miniſtre lui fit juger qu'on ne s'offenſeroit pas de ſon départ. Un ordre exprès du Roi le rappella bien-tôt à Candi (36). Il s'y rendit encore, mais pour y jouer le même rôle ; & le Roi, dégoûté apparemment par ſon obſtination, lui laiſſa la liberté de ſe retirer. Rendu à lui-même, & à Rutland ſon cher aſſocié, il prit à ſon ſervice un jeune garçon, fils d'un des autres captifs, pour tenir la place de ſon Negre, à qui il avoit accordé la permiſſion de ſe marier. Il compte ici que ſa captivité avoit déja duré ſeize ans (37).

Quoique ſa ſituation fût aſſez douce, le deſir de revoir ſa Patrie ne l'abandonnoit pas. Toutes les converſations qu'il avoit avec Rutland ſe bornoient à former des projets de liberté. Enfin cette paſſion ſe fortifia tellement

Projets de Knox & de Rutland pour leur liberté.

(35) Page 250. (36) Page 252. (37) Page 254.

Knox. 1673.

dans leur cœur au commencement de l'année 1673, qu'ils prirent absolument la résolution d'exposer leur vie pour la satisfaire. Comme ils sçavoient parfaitement la langue de l'Isle, & qu'ils avoient obtenu, par degrés, la liberté d'aller vendre leurs marchandises dans différentes Provinces, ils s'informerent exactement des chemins, des postes gardés qu'ils avoient à passer, de la distance des villes, & des lieux plus ou moins fréquentés. L'habitude qu'on avoit de les voir errans, fit attribuer leur curiosité à de simples vûes de commerce. Ils conclurent de ces informations, que la voie la plus sûre pour leur fuite étoit la partie septentrionale du Royaume, parce qu'elle étoit la moins habitée.

Ils partent dans l'espérance de s'échapper.

Après s'être fournis de toutes les denrées qui convenoient à leur route, ils invoquerent la protection du Ciel pour entrer dans la partie qu'ils connoissoient le moins. Tous les chemins y sont extrêmement difficiles & embarrassés (38). Ils consistent dans une multitude de petits sentiers, qui conduisent d'une Ville ou d'un Village à l'autre, les uns dans les champs & les autres dans les bois. D'ailleurs le pays est si couvert de haies & de buissons, qu'à peine y voit-on trente pas devant soi. Les sentiers même y changent assez souvent, parce qu'on en ferme un grand nombre lorsque les grains commencent à croître, & qu'on ne les ouvre qu'après la recolte. Malgré tous ces obstacles, les deux Anglois continuerent de marcher vers le Nord & pénétrerent jusques dans la Province de *Neure-calave*, à trois journées du lieu d'où ils étoient partis. Mais il leur fut impossible d'aller plus loin, parce qu'ayant vendu toutes leurs marchandises, on auroit commencé à les soupçonner de quelque mauvais dessein. Ils furent obligés de revenir ainsi sur leurs (39) traces.

Inutilité de plusieurs autres entreprises.

Depuis cette premiere entreprise, ils tenterent sept ou huit fois le même voyage, avec aussi peu de succès. Ils allerent une fois jusqu'à *Hourly*, qui est à l'extrêmité du Royaume. Mais cette partie septentrionale étant fort seche & manquant de fontaines, ils furent forcés de boire de l'eau de pluie si bourbeuse, qu'en buvant, le limon s'attachoit à leur barbe. Elle étoit d'ailleurs si puante, qu'elle leur causa une fiévre violente à chaque voyage. Cependant ils tiroient quelque fruit de leurs peines, parce qu'ils apprenoient toujours quelque chose d'utile à leur dessein, & qu'ils découvroient du moins les routes. Plusieurs années se passerent encore, pendant lesquelles ils furent arrêtés, tantôt par la sécheresse, tantôt par les grandes pluies, & par d'autres obstacles. Mais enfin ils prirent une résolution si ferme, le 22 de Septembre (40) 1679, qu'en partant de leur maison ils ne se proposerent plus que la mort ou la liberté. Knox y laissa un vieux Chingulai, à qui il donna quelqu'argent, comme s'il n'eut été question que de lui confier le soin de son bien & de ses bestiaux.

1679.

Evasion de Knox & de Rutland, un de ses compagnons.

Le tems de la nuit étant le plus sûr pour leur marche (41), ils partirent au commencement de la Lune, dont la lumiére leur fut long-tems favorable. Ils prirent d'abord par la montagne de *Bocaul*, qui étoit sans gardes; d'où ils se rendirent à *Bonder-cousovat*, & de là à *Nicavar*, derniere Ville de la Pro-

(38) *Ibid.* & suiv.
(39) Page 258.
(40) Page 264.
(41) *Ibid.* & pages suivantes.

vince de *Hotcourly*. Depuis cette Ville, on ne trouve aucune habitation jusqu'à *Parroa*, qui en est à seize milles dans la Province de *Nuve-calava*. Tout cet intervalle n'est qu'un Desert, nommé *Parroa-mocolane*, rempli d'éléphans, de tygres & d'autres bêtes farouches. En arrivant à Parroa, ils résolurent de gagner *Anarodgburro*, derniere Place du Roi de Candi, dont ils n'avoient jamais approché de plus près que de treize ou quatorze milles. Mais ils apprirent bien-tôt que le Gouverneur de la Province y envoyoit des Officiers, pour recevoir les revenus du Roi. La crainte de les rencontrer leur fit prendre un long détour, par la partie occidentale d'*Ekpoulpot*. Ils y acheterent du fil de coton & se mirent à travailler, avec la précaution de vendre peu de marchandises, parce qu'ils en avoient besoin, comme d'un prétexte pour continuer leur marche. Après le retour des Officiers, ils rentrerent dans leur chemin; mais ils retomberent bien-tôt dans un autre embarras. La maison du Gouverneur de la Province se trouvoit sur leur passage, dans un lieu nommé *Colliouvilla*, où ce Seigneur ne demeuroit que pour observer les passans. Leur frayeur fut extrême. Cependant, après un peu de délibération, ils résolurent de se présenter hardiment chez lui, comme s'ils eussent été munis d'une pleine autorité pour voyager. Cette témerité leur réussit. Ils firent quelques présens au Gouverneur; & lui ayant montré leurs marchandises, pour écarter ses soupçons, ils feignirent d'être venus chercher de la chair boucannée de daims, qui est ordinairement fort commune dans cette Province. Ils sçavoient, néanmoins, que la sécheresse de cette année avoit rendu les daims fort rares. Aussi le Gouverneur parut-il fâché de ne pouvoir leur en fournir; mais il leur conseilla d'en chercher dans les Villages voisins. Cette réponse leur causa d'autant plus de joie, qu'elle leur offroit un prétexte pour s'avancer vers Anarodgburro. Il y avoit neanmoins des difficultés d'une autre nature à surmonter. D'anciennes informations leur avoient appris que pour trouver des lieux habités au Nord de cette Ville, il falloit marcher deux journées entieres dans des lieux deserts, & qu'ensuite on entroit dans un pays habité par des Malabares, indépendans du Roi de Candi & des Hollandois. Ils appréhendoient de tomber entre les mains de ces peuples, qui étoient alliés du Roi, & qui ne pouvoient manquer de les reconnoître pour des fugitifs en les voyant sortir de ses Etats. Malgré la force de cet obstacle, ils remirent à déliberer sur leur conduite lorsqu'ils auroient passé Anarodgburro; & ne pensant qu'à profiter de la confiance du Gouverneur, ils firent deux ballots de leurs marchandises, dans l'un desquels ils mirent secretement ce qu'ils avoient de moins précieux. Ils prierent ce Seigneur de souffrir qu'ils laissassent cette partie de leur bien dans sa maison, jusqu'à leur retour. C'étoit une sorte de caution volontaire, qu'ils crurent capable de prévenir tous les doutes. Ils affecterent encore de ne marquer aucun empressement pour leur départ.

Knox. 1679.

Plan de leur route.

Obstacles qu'ils trouvent en chemin.

Insulaires qui ne dépendent ni du Roi ni des Hollandois.

Comment Knox trompe un Gouverneur.

Enfin, le Ciel leur ayant fait surmonter quantité d'autres obstacles, ils se mirent en chemin sans guide & traverserent d'abord une epaisse forêt, où ils eurent le bonheur de ne pas s'égarer. Ensuite ils trouverent une petite riviere, nommée *Malouat-oya*. Leur premiere idée fut qu'allant se jetter vraisemblablement dans la mer, elle pouvoit servir à leur faire trouver facilement les côtes. Mais la crainte que ce chemin ne fût trop long, leur fit re-

KNOX. 1679.

mettre à le prendre lorsqu'ils auroient perdu l'esperance d'arriver à Anarodgburro. Ils continuerent de marcher avec si peu de détour, qu'ils y arriverent heureusemeut. C'est moins une ville qu'un territoire (42), auquel les Chingulais donnent aussi le nom de *Neur-ouang*. Knox le regarde comme la plus grande plaine de l'Isle de Ceylan. Le centre est occupé par un étang d'un mille de longueur, environné de bois & de quantité de hameaux, dont les habitans sont des Malabares, qui parlent un langage différent de celui de Candi. On n'apperçoit leurs habitations que de fort près. En entrant dans cette plaine, les deux Anglois furent quelque-tems incertains du chemin qu'ils devoient suivre. Mais ils entendirent le chant d'un cocq, qui leur fit juger qu'ils touchoient à quelque lieu habité. Ils ne balancerent point à s'y rendre, avec autant de hardiesse que s'ils eussent connu le pays (43).

Il arrive à Anarodgburro.

Ils y sont bien reçus, mais ils n: peuvent pénétrer plus loin.

Aussi-tôt qu'ils se furent approchés des maisons, ils s'assirent sous un arbre & déployerent leurs marchandises. Le peuple étant accouru à ce spectacle, ils se virent environnés d'une foule d'habitans, dont ils ne pouvoient se faire entendre. Cependant ils furent abordés par un vieillard, qui parloit la langue des Chingulais & qui leur fit diverses questions. Ils donnerent tant de vraisemblance à leurs réponses, que joint à l'étallage de leurs marchandises, elles les firent passer pour des Marchands. Ils ajouterent qu'avec le dessein de vendre, & la permission du Gouverneur de *Callouvilla*, ils cherchoient l'occasion d'acheter de la chair boucanée. Le Chef du canton, auquel ils furent présentés, parut satisfait de cette explication. Dans la joie qui se répandit parmi les habitans, on leur donna une vieille maison pour leur retraite, & les principaux s'engagerent à leur fournir, dans quelques jours, autant de chair qu'ils en pourroient emporter. Ils profiterent du délai qu'on leur demandoit, pour se procurer adroitement des informations. Ayant appris la route de *Jafnapatan*, qui est un Port des Hollandois dans la partie septentrionale de l'Isle (44), ils jugerent que le même chemin devoit conduire à *Manaar*, autre Place maritime de leur dépendance, à deux ou trois journées d'Anarodgburro. Rien ne pouvoit mieux s'accorder avec leurs desirs. Mais sur quelques objections, qu'ils tirerent exprès de la sûreté du pays, leur Interprète ajouta que les passages étoient continuellement gardés. Cet éclaircissement leur fit abandonner un projet dont le succès leur avoit paru certain. Ils se virent forcés de revenir à celui de suivre la riviere de Malouat-oya, qu'ils avoient laissée derriere eux (45); c'étoit le seul moyen de se dégager du traité qu'ils avoient conclu pour la chair de daim, en persuadant aux habitans qu'ils vouloient retourner à Callouvilla & revenir avec leurs marchandises; sans compter que s'ils avoient le malheur de rencontrer quelques Chingulais, ils ne devoient pas craindre qu'on eût de la contradiction à leur reprocher dans leurs vûes & dans leurs discours. Ils firent goûter heureusement, à leurs hôtes, les raisons qui les obligeoient de partir; & prenant des provisions pour dix jours, ils se mirent en chemin un lundi, 12 d'Octobre (46).

Parti qu'ils prennent.

Leurs préparatifs pour prendre une autre route.

Ils s'étoient munis de quantité de choses nécessaires, telles que deux grandes feuilles de *Tallipos*, qui pouvoient leur servir de tentes & les mettre à cou-

(42) Page 276.
(43) Page 277.
(44) Page 281.
(45) Page 283.
(46) Page 285.

vert de la pluie; des fusils, pour allumer du feu; une peau de daim coupée en morceaux, pour garantir leurs jambes des épines, en traversant les bois; une petite hache au bout d'un bâton, & de grands couteaux pendus à leur ceinture, pour se défendre des tygres & des ours. A l'égard des éléphans, il n'y a pas d'autre moyen, pour s'en garantir, que de les éviter par la (47) fuite.

KNOX. 1679.

Un Lecteur, attaché à ce récit par tant de circonstances intéressantes, trouvera plus de plaisir encore à suivre l'Auteur dans ses propres expressions, & sa curiosité ne fera que s'échauffer pour le dénoûment. C'est donc Knox même, qui va exposer le reste de ses avantures jusqu'à Manaar.

Ils suivent les bords d'une riviere, dans l'espérance d'arriver à la mer.

Nous arrivâmes (48) vers quatre heures du soir à un mille de la riviere, dont nous étions résolus de suivre les bords. Il nous vint à l'esprit qu'on pouvoit avoir suivi nos traces, pour s'assurer si nous retournions à Collouvilla. Dans cette crainte, nous nous assîmes près d'un rocher, sur le grand chemin, où nous attendîmes la nuit; & pour n'être pas sans excuses, l'un de nous devoit feindre de s'être trouvé mal & d'avoir été forcé de s'arrêter. Nous ne vîmes paroître personne. Aussi-tôt que le Soleil fut couché, nous quittâmes le grand chemin, & nous nous jettâmes dans le bois qui bordoit la riviere; mais craignant toujours que notre marche ne fût découverte, nous eumes la précaution d'y entrer en marchant à reculons sur le sable. L'obscurité nous surprit bientôt & fut redoublée par la pluie; desorte que nous fûmes obligés de tendre nos tentes & de faire du feu, pour attendre le lever de la Lune. Nous prîmes quelques rafraîchissemens; après quoi nous étant couvert les pieds & les jambes de cuir de daim, nous recommençâmes à marcher au clair de la Lune. Mais l'épaisseur des arbres, qui rendoit la lumiere très-foible, ne nous permit de marcher que trois ou quatre heures. Nous rencontrâmes un éléphant, que nous nous efforçâmes inutilement de faire fuir. Il demeura ferme dans notre passage; ce qui nous obligea d'allumer du feu entre quelques arbres, pour attendre que cette terrible bête se fût éloignée. Au lever du Soleil, nous ne découvrîmes autour de nous qu'un affreux désert, dont la vûe nous persuada, que ce lieu n'avoit jamais eu d'habitans, & que nous commencions à nous éloigner de ceux que nous avions appréhendé de rencontrer. Cette idée nous fit croire que nous pouvions marcher en sûreté pendant le jour. Mais nous fûmes bientôt détrompés, lorsqu'en suivant la riviere, qui serpentoit vers le Nord, nous nous trouvâmes tout-d'un-coup au milieu de quantité de Hameaux, que l'épaisseur des bois nous avoit empêché de découvrir. Notre frayeur augmenta beaucoup, à de grands cris que nous entendîmes autour de nous (49). Le bois étoit si clair que nous ne pouvions espérer d'y être cachés long-tems, & le parti de retourner sur nos pas nous paroissoit encore plus terrible. Dans cette consternation, nous apperçûmes un grand arbre, dont la grosseur extraordinaire nous fit juger qu'il étoit creux. Il l'étoit effectivement, & nous y trouvâmes une retraite assez spacieuse pour nous y enfoncer jusqu'au soir. L'obscurité nous étant redevenue favorable, nous traversâmes un grand chemin, pour retourner au bord de la riviere. Cependant les mêmes cris continuoient toujours, & nous firent douter si les ha-

Peines qu'ils ont à souffrir.

Fausses allarmes.

(47) Page 286. (48) *Ibid.* & pages suivantes. (49) Page 291.

KNOX. 1679.

bitans ne nous donnoient pas la chaſſe. Mais des éléphans, qui briſoient les branches entr'eux & nous, ſervirent à nous raſſurer, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que des hommes euſſent la hardieſſe d'avancer, tandis que ces fiers animaux nous tiendroient lieu de rempart; & nous jugeâmes bientôt avec plus de vraiſemblance, qu'ils ne faiſoient ce bruit que pour éloigner les bêtes ſauvages de leurs champs. Auſſi dreſſâmes-nous nos tentes ſur le bord de l'eau, où nous dormîmes d'un ſommeil tranquille juſqu'au lever de la Lune. Tout le reſte de la nuit fut employé à ſortir du pays des Inſulaires apprivoiſés : c'eſt le nom qu'on leur donne, pour les diſtinguer des ſauvages (50), qui habitent les bois par leſquels nous devions paſſer. Nos craintes, en approchant de ces barbares, étoient d'une autre nature. Mais la providence veilloit ſur nous; car nous les trouvâmes partis des lieux que nous avions à traverſer. Il n'y reſtoit que quelques femmes, dont nous entendîmes les voix d'aſſez près pour diſtinguer leur ſexe. La ſaiſon des pluies rappelloit cette farouche Nation dans ſes déſerts, d'où elle ne ſortoit que pendant la ſécheresſe, pour s'approcher de la riviere.

Ils ſe raſſurent, mais ſont déchirés par les ronces.

Nous commençâmes alors à marcher avec moins d'inquiétude & ſans attendre les ténébres, en continuant de ſuivre la riviere, qui nous retardoit ſouvent par ſes détours. Quelquefois les chemins étoient aſſez commodes; mais le plus ſouvent il nous falloit traverſer des ronces, qui nous déchiroient les bras & le viſage. Plus nous nous imaginions avancer vers la mer, moins nous trouvions d'eau dans la riviere; & pour augmenter notre embarras, nous en rencontrions d'autres, qui n'avoient pas une goutte d'eau, & qui s'uniſſant à la nôtre nous faiſoient douter du chemin. Chaque moment nous offroit des daims, des ours & des bufles, qui prenoient la fuite à notre vûe. Nous commençâmes à ne plus rencontrer d'éléphans; mais la riviere étoit remplie d'*Alligators* (51) & de rochers. On voit en divers endroits, ſur ſes bords, quantité de gros piliers de pierre, qui paroiſſent avoir ſervi à ſoutenir quelque édifice. Je remarquai même des traces de divers ponts (52), dont je ne pus m'imaginer quelle avoit pû être l'utilité, dans un lieu déſert qui n'a jamais été propre au commerce.

Anciens monumens qu'ils rencontrent.

Le Jeudi, après-midi, nous paſſâmes une riviere, qui ſe nomme *Coronda Oya*. Elle fait la derniere ſéparation des terres du Roi & de celles des Malabares, dont nous n'avions pas ceſſé de ſuivre les limites. Il nous fut impoſſible ici de pénétrer plus loin dans les bois, à cauſe des épines & des buiſſons dont ils ſont remplis. Mais comme on pouvoit marcher à pied ſec le long de la riviere, nous fimes plus de chemin que nous n'en avions encore fait pendant le jour. Le Vendredi, entre neuf & dix heures du matin, nous obſervâmes des traces d'hommes ſur le ſable. C'étoit une marque certaine que le pays étoit habité. Mais nous ſçavions que ces habitans du Nord, quoique Malabares & Tributaires des Hollandois, avoient plus d'inclination pour le Roi de Ceylan que pour les Etrangers. Il ne nous paroiſſoit pas impoſſible qu'ils ne nous renvoiaſſent à ce Prince, & nous étions occupés de cette crainte; lorſque vers trois heures après-midi nous apperçumes, dans un détour, deux Bramines (53) aſſis ſous un arbre, qui faiſoient bouillir du riz à trente pas

Ils arrivent dans un canton habité.

(50) Page 293. (51) Page 295. (52) *Ibidem.* (53) Page 299.

de nous. Quoique leur frayeur parût égale à la nôtre, peut-être aurions-nous pris la fuite, si nous n'eussions appréhendé qu'ils ne fussent armés d'arcs & de fléches, ou qu'ils ne soulevassent le pays contre nous. Après les avoir considérés un moment, nous avançâmes vers eux d'un air soumis, & nous leur demandâmes en langue Chingulaise la liberté de nous approcher davantage. Ils ne nous entendoient pas; & nous ayant parlé en Malabare, qui ne nous étoit pas moins inconnu, notre embarras auroit duré long-tems si nous n'avions pris le parti de nous expliquer par des signes. Ils nous répondirent de même, & nous firent entendre qu'ils nous recevroient volontiers, si nous mettions bas nos longues haches. Nous arrivâmes près d'eux, en levant les mains au Ciel, & nous leur montrâmes nos plaies qui étoient encore sanglantes. Enfin l'expression de notre douleur & de nos besoins fut si vive, qu'elle nous attira leur compassion. Ils levoient de tems en tems les yeux, en s'écriant *Tombrane*, qui signifie *Dieu* dans la langue Malabare. Après nous être un peu rassurés mutuellement, ils nous firent signe d'aller reprendre nos haches. Ensuite ils nous offrirent du riz & des herbes bouillies, & nous leur donnâmes en échange un morceau de tabac, dont ils parurent faire beaucoup de cas. Nous leur proposâmes de nous conduire au Fort des Hollandois. Ils nous refuserent ce service, & nous firent entendre que nous étions hors de danger. Mais leur ayant montré en argent la valeur de cinq schellings, l'un d'eux les prit, & se mit à marcher devant nous, sans attendre son compagnon. Cependant nous fumes étonnés qu'après avoir fait un mille, il se disposa tranquillement à nous quitter. Comme il ne nous restoit plus d'argent, nous lui donnâmes un bonnet & un couteau, pour lesquels il alla un mille plus loin, en renouvellant ses signes, pour nous faire connoître qu'il ne restoit rien à craindre. Il nous auroit été facile d'employer la force pour nous faire rendre ce qu'il avoit reçu de nous, ou pour nous faire conduire sur les terres des Hollandois; mais dans la crainte qu'il ne soulevât contre nous le voisinage, nous primes le parti de lui dire adieu avec beaucoup d'honnêteté (54). Nous continuâmes de marcher une heure ou deux. Le soir, ayant allumé un grand feu, pour épouvanter les éléphans qui sont en grand nombre dans ces bois, nous passâmes la nuit sous nos tentes.

Leur embarras pour se faire entendre.

Ils sont trompés par un Malabare.

Le lendemain, à la pointe du jour, il fallut suivre encore la riviere & continuer pendant deux heures une marche fort incertaine. Mais nous touchions à la fin de nos miseres. Un homme que nous rencontrâmes seul, & que nous interrogeâmes en Chingulai, nous répondit dans la même langue qu'il appartenoit aux Hollandois, & que nous étions sur leurs terres, à six milles seulement du Fort de *Sarepa*. Notre joie fut si vive, qu'après lui avoir dit sans précaution, que nous nous étions sauvés de Candi (55), nous lui promîmes une grosse récompense pour nous conduire promptement au Fort. Mais il s'en excusa froidement, sur des affaires pressantes qui l'appelloient d'un autre côté, & nous demeurâmes dans la crainte d'avoir commis une imprudence. Cependant il nous conseilla de quitter la riviere, & d'aller droit aux habitations, où nous trouverions des guides. Le seul nom du Fort nous avoit animés d'un tel courage, que sans consulter plus long-tems la pru-

Leur arrivée sur les terres des Hollandois.

(54) Pages 303 & suiv.

(55) Pages 303 & suiv.

Knox. 1679.

dence, nous nous jettâmes dans la premiere route qu'il nous montra. Elle étoit coupée par quantité d'autres chemins, qui nous firent errer long-tems avec beaucoup de fatigue. Nous commencions à nous croire trompés, & le chagrin nous fit asseoir sous un arbre. Une demie heure après, nous vîmes passer trois Malabares, dont l'un sçavoit un peu de Portugais. Sans parler de Candi, ni de tout ce qui pouvoit s'opposer encore à notre impatience, nous lui dîmes que nous étions Hollandois, & nous lui offrîmes un petit présent pour nous mener au premier Village. Il nous y procura un autre guide, qui nous conduisit jusqu'au Fort de *Sarepa*, où nous arrivâmes le Samedi 18 d'Octobre, après dix-neuf ans & six mois d'esclavage (56).

Ils en sont bien reçus, & sont menés de Manaar à Columbo.

Knox semble ici respirer, & prend ensuite un ton plus libre pour se louer de l'accueil qu'il reçut des Hollandois. Leur surprise fut d'abord extrême, parce qu'ils n'avoient jamais vû d'Européens qui se fussent encore échapés de Ceylan. Les deux Anglois furent traités, avec toutes sortes de politesses, & conduits dès le lendemain sous une escorte, à Manaar, où le Commandant du Château ne les reçut pas moins civilement. Il les retint l'espace de dix jours, pendant lesquels il ne manqua rien à la douceur de leur situation. De-là ils furent transportés dans une barque à la rade de *Columbo*, & plusieurs Anglois qui étoient établis dans cette Ville, s'empresserent de les venir féliciter de leur délivrance. On leur fournit de l'argent & des habits. Le Gouverneur, qui étoit fils de M. *Riklof Van Gors*, Général de Batavia (57), & qui devoit y retourner bientôt, lui offrit de l'y mener avec lui. Knox auroit souhaité de pouvoir passer au Fort Anglois de Saint Georges; mais n'espérant pas d'en trouver l'occasion, il consentit à s'embarquer pour Batavia (58). Pendant le séjour qu'il fit à Columbo, il écrivit aux captifs Européens de Ceylan, pour leur marquer la route qu'il avoit tenue dans sa fuite, & leur conseiller de la prendre lorsqu'ils se détermineroient à suivre son exemple. Il laissa sa lettre au nouveau Gouverneur de Columbo, qui lui promit de la faire remettre aux Anglois de Candi, mais qui le pria de permettre auparavant qu'elle fût traduite en Hollandois, afin qu'elle pût être utile aux prisonniers de sa Nation (59).

Eclaircissement sur les Hollandois prisonniers dans les Etats du Roi de Ceylan.

L'Auteur, occupé jusqu'à présent de lui-même & des autres captifs Anglois, n'observe qu'à la fin de son récit, qu'on pouvoit compter dans les Etats du Roi de Ceylan cinquante ou soixante Hollandois, entre lesquels il y avoit des Ambassadeurs, des prisonniers de guerre, des fugitifs, & des malfaiteurs qui s'étoient sauvés des mains de la Justice. Il nous apprend (60) que ce Prince, qui se nommoit *Radga Singa*, loin d'être porté par un mouvement de haine à retenir les Européens, avoit pour eux une véritable estime & ne pensoit qu'à se les rendre utiles en les attachant à son pays. Les Ambassadeurs mêmes n'obtenoient pas facilement la liberté de quitter sa Cour. Knox en vit cinq, qui furent retenus successivement, & deux seulement qui furent renvoyés. Le premier s'étoit rendu à Candi, avant la révolte dont Knox fut témoin, & ne quitta pas cette Ville pendant le tumulte des armes. Le Roi, qui s'étoit retiré dans la montagne de *Galuda*, le fit amener près de sa personne & lui

Etranges ambassades des Hollandois.

(56) Page 305.
(57) Page 312.
(58) Page 316.
(59) Page 317.
(60) Page 349.

donna

Knox. 1679.

donna des gardes pour l'obferver. D'autres ordres l'ayant retenu dans ce lieu après la guerre, une femme Chingulaife, qui avoit quelques mécontentemens domeftiques, fe retira chez lui. Elle avoit de l'efprit & de la beauté. L'Ambaffadeur en devint paffionément amoureux. Mais ne pouvant obtenir fes faveurs, il écrivit au Roi & lui promit d'embraffer fon fervice, s'il vouloit obliger cette femme à le traiter avec plus de complaifance. Ce Prince, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le retenir, accepta fes offres. Il le fit venir à la Cour avec fa maîtreffe, il lui donna un logement magnifique, & fournit libéralement à fa dépenfe. Mais après lui avoir laiffé paffer une nuit avec la Chingulaife, il la lui fit enlever le lendemain. Cependant fes bienfaits diminuerent fi peu, qu'il le créa Surintendant de fes édifices & de fes forges, avec la permiffion de faire fa demeure dans la Capitale. Quelque tems après, ce nouveau Courtifan eut l'imprudence de donner avis au Gouverneur Hollandois d'*Arandery*, que les Chingulais avoient réfolu d'attaquer ce Fort. Sa lettre fut interceptée & remife au Roi, qui après lui avoir reproché fa (61) perfidie, l'envoya au fupplice fans vouloir écouter fes juftifications.

Fermeté finguliere d'un Ambaffadeur.

Le fecond Ambaffadeur Hollandois fe nommoit Henri Drake, & fut envoyé à Candi en 1664. Knox fait l'éloge de fon caractere. Le Roi, qui ne reconnut pas moins fon mérite, le retint jufqu'à fa mort; après laquelle il fit tranfporter fon corps à Columbo dans un palanquin, avec des complimens aux Hollandois fur la perte d'un homme qu'ils devoient regreter. En 1670, il en vint un autre, chargé d'une commiffion particuliere pour affermir la paix. Le Roi le combla d'honneurs & le fit vêtir à la Chingulaife; faveur dont on ne connoît pas d'autre exemple. Mais elle n'empêcha pas qu'il ne demeurât long-tems fans rien obtenir. Son humeur étoit impatiente. Il fit demander plufieurs fois fon congé, qui fut différé de jour en jour. Enfin, chocqué de ce retardement, il déclara que fi fon prédéceffeur étoit mort en femme, il étoit réfolu de mourir en homme de cœur. On avoit peine à comprendre le fens de cette ménace, lorfqu'un jour, ayant pris fes armes, il fe rendit à la porte du Palais. Là, ôtant fon chapeau & faifant une profonde reverence, comme fi le Roi eut été préfent, il prononça un compliment & remercia Sa Majefté de l'honneur qu'elle lui avoit fait. Enfuite il partit courageufement, fuivi de quelques Négres qui le fervoient. On s'imagina que le Roi donneroit des ordres pour le faire arrêter, & qu'il le puniroit de fon audace. Mais foit qu'il conçût de l'admiration pour une action fi ferme, ou qu'il eût d'autres raifons de fe modérer, il lui laiffa la liberté de continuer fa route, & le fit même efcorter par un Seigneur de fa Cour jufqu'aux terres des Hollandois.

Plufieurs François captifs dans l'Ifle de Ceylan.

A quelle occafion.

Knox, qui, dans le cours de fon Journal, n'a pas moins négligé les captifs François que les Hollandois, raconte ici qu'en 1672 ou 1673 (62), quatorze gros Vaiffeaux François étant arrivés dans l'Ifle de Ceylan, pour y établir un Commerce, M. de la Haie, Amiral de cette Flotte, mouilla au Port de Cottiar, d'où il envoya trois de fes gens à la Cour de Candi. Le Roi les traita magnifiquement. Il leur fit préfent à chacun d'une chaîne d'or, d'une épée damafquinée & d'un beau fufil. Sa réponfe n'étant pas moins favorable, l'Ami-

(61) Page 341 & fuiv.

(62) Page 351.

Knox. 1679.

ral encouragé par de si belles espérances, prit le parti de laisser à Candi un Ambassadeur en chef, avec six autres François, pour résider dans cette Cour jusqu'au retour de la Flotte, qui devoit aller trafiquer dans d'autres lieux. Avant son départ, le Roi la fit pourvoir de toutes sortes de provisions. Il permit aux François de bâtir un Fort dans la baye, & leur accorda même des secours pour ce travail. L'Amiral après y avoir mis une garnison, & s'être engagé par son Ambassadeur à retourner bientôt, fit route vers les côtes de Coromandel. On ne le revit plus; & lorsqu'on eut perdu l'espérance de le revoir, les Hollandois se rendirent maîtres de son Fort. Quelques-uns croient, remarque Knox (63), qu'il perit dans une tempête, & d'autres, qu'il fut coulé à fond par les Hollandois. Mais il n'est question ici que de l'Ambassadeur & de sa suite.

Ambassade Françoise vers le Roi de Ceylan.

Il partit de Cottiar à cheval, sans avoir donné avis de sa marche à la Cour. Cependant le Roi n'eut pas plûtôt appris qu'il étoit en chemin, que lui ayant fait préparer une maison à Candi, il envoya au-devant de lui quelques-uns de ses principaux Officiers pour l'y conduire. L'Ambassadeur fit son entrée à cheval, malgré le soin qu'on eut de lui représenter qu'il blessoit l'usage du pays, & que le Roi pourroit s'en offenser. Il n'en fut pas traité moins civilement. Pendant quelques jours, sa maison fut entretenue aux dépens de la Cour; & lorsqu'on le vint prendre pour sa premiere audience, il y fut conduit avec beaucoup de céremonie par les principaux Seigneurs. Le Roi ne donne ses audiences aux Etrangers que la nuit. On les introduit dans une salle, où ils attendent qu'il les fasse appeller. Le nouveau Ministre, comptant trop apparemment sur le retour de la Flotte Françoise, ou moins prudent qu'il ne convenoit à son caractere, s'impatienta d'attendre une heure ou deux, & s'imagina qu'on ne l'avoit amené que pour lui faire affront. Dans cette idée, il sortit brusquement & reprit le chemin de son hôtel. On voulut le retenir. Cet obstacle acheva de le mettre en fureur. Il porta la main sur la garde de son épée, & l'on fut contraint de le laisser passer.

Imprudence de l'Ambassadeur.

Son triste sort.

Le Roi fut si choqué de cette hardiesse, qu'il donna ordre aussi-tôt que l'Ambassadeur & tous les François de sa suite fussent enfermés dans une étroite prison. Ils furent désarmés & chargés de chaînes. Cependant on représenta au Roi que les gens de la suite étant domestiques, avoient été obligés d'obéir aux ordres de leur Maître. Ils obtinrent la liberté, & l'Ambassadeur demeura seul dans les fers, qu'il porta plus de six mois. Sa grace ne fut accordée qu'à l'intercession de la plûpart des Grands: encore ne cessa-t-il point d'être regardé comme prisonnier; & ses gens, chagrins de la misere où il les avoit plongés, l'abandonnerent à son humeur imperieuse, pour se procurer dequoi vivre par leur industrie. Knox en avoit connu trois, dont l'un se nommoit *Du Plessis*, & un autre, *Blame*; mais le nom du troisiéme étoit échappé à sa mémoire. Le Roi les chargea tous trois du soin de son plus beau cheval, en qualité de ses Ecuyers. Malheureusement pour eux, ce cheval étant mort peu de tems après, il accusa leur négligence, sans vouloir prêter l'oreille à leurs excuses. Du Plessis & Blame furent relegués dans les montagnes. La jeunesse du troisiéme le fit traiter avec plus d'indulgence.

(63) Page 353. Knox étoit mal instruit, car on verra, dans ce Tome, la Relation du voyage de M. De la Haie & de son retour.

Un peu avant le départ de Knox, ce Prince entreprit de réconcilier l'Ambassadeur & ses gens. Les ayant fait assembler tous, il leur dit (64), » Que » l'inimitié étoit scandaleuse entre des gens d'une même Nation, dans un » pays étranger où toutes sortes de raisons les obligeoient de bien vivre en- » semble; que s'ils aimoient Dieu, leur Roi, & lui-même, qui n'avoit pour » eux que des sentimens de bonté, ils renonceroient à leurs haines mutuel- » les; enfin, qu'il leur conseilloit de se rejoindre ensemble dans le même » logement & d'éviter à l'avenir tous les sujets de division. Cet avis étoit un ordre, auquel ils furent obligés d'obéir. Ils se rendirent tous chez l'Ambassadeur, où ils furent traités aux dépens du Roi. Mais après le repas ils se retirerent, aussi irrités que jamais contre ce Ministre, dont la fierté leur étoit insupportable.

Kxox. 1679. Divisions des François.

Knox les ayant laissés dans cet état, se crut obligé, après son retour en Angleterre, d'écrire la Lettre suivante à l'Ambassadeur de France à la Cour de Londres (65). » M. Je prens la liberté de mander à Votre Excellence qu'ayant » été près de vingt ans prisonnier dans l'Isle de Ceylan, j'y ai connu un » Ambassadeur de France & quelques personnes de sa suite. Ils sont au nom- » bre de huit. M. De la Haie étant arrivé avec sa Flotte, en 1672, dans le » Port de *Cottiar* ou de *Trinquemale*, envoya ces Messieurs au Roi du pays, » qui les retient dans un dur esclavage. Comme je sçai qu'il leur est impos- » sible d'écrite en Europe, la compassion que m'inspire leur état me porte à » vous supplier d'en donner avis à leurs amis. J'ignore le nom de leur Chef; » mais je connois un de ses parens qui se nomme *De Serle*, & MM. Du » Plessis & *De la Roche*, Gentilshommes de sa suite «. L'Ambassadeur de France, après avoir reçu cette Lettre, eut un entretien avec Knox, qui lui donna d'autres éclaircissemens. Mais il reste à sçavoir quel effet ils ont produit. L'Auteur ajoute qu'avec ce petit nombre d'Européens, il y avoit dans l'Isle de Ceylan un Jésuite Portugais, nommé le Pere *Vergunce*, qui y mourut fort âgé & très-estimé du Roi. Un jour que ce Monarque le pressoit de quitter sa robbe, qui étoit en pieces, & de s'attacher à sa personne; il lui répondit courageusement, » Qu'il se glorifioit plus de ce viel habit & du » nom de Jesus-Christ, que de tous les honneurs qu'on pouvoit lui présen- » ter «. Ce témoignage est glorieux pour un Jésuite, dans la bouche d'un Anglois (66).

Compte que l'Auteur rend de l'état des François de Ceylan à l'Ambassadeur de France à Londres.

Mais ne perdons pas Knox de vûe, jusqu'à la fin de ses voyages. Les Hollandois profiterent de son séjour à Columbo, pour tirer de lui quantité d'éclaircissemens sur l'interieur de l'Isle. Enfin, après avoir demeuré vingt-cinq jours dans ce Port, il s'embarqua pour Batavia, avec le fils du Général, au bruit de toute l'artillerie de la Ville. Ils portoient le pavillon au grand mât, dans un navire de huit cens tonneaux. Leur table étoit servie chaque jour de dix ou douze plats d'excellentes viandes, accompagnées de diverses sortes de vins délicieux. On employa six semaines au passage, depuis le 24 de Novembre jusqu'au 5 de Janvier suivant.

Retour de l'Auteur par Batavia.

1680. Politique des Hollandois.

Les politesses du Général de Batavia l'emporterent encore sur celles de son fils. Mais elles étoient interessées. Après avoir fait à Knox toutes les questions

(64) Page 358. (65) Page 359. (66) Page 368.

KNOX. 1680. qui convenoient aux interêts de la Hollande, tandis que des Ecrivains apostés recueilloient par écrit ses réponses, il lui proposa de les signer. Comme elles étoient recueillies en Hollandois, Knox, qui ne sçavoit pas cette langue, refusa (67) de rendre un témoignage dont on pouvoit abuser, contre son intention. Il offrit seulement de déclarer, par un certificat séparé, qu'il n'avoit rien dit que de conforme à la verité. Le Général ne demanda rien de plus. Un de ses fils, nommé pour commander la Flotte qui devoit retourner cette année en Hollande, offrit à Knox le passage & sa table sur son Vaisseau, en l'assurant que MM. des Etats seroient charmés de conferer avec lui des affaires de Ceylan. Mais il demanda la liberté de passer à Bantam, où il trouva un Vaisseau Anglois, nommé le *César*, qui le rendit à Londres au mois de Septembre (68).

DESCRIPTION

DE L'ISLE DE CEYLAN.

1679.

Introduction, qui regarde les Portugais & les Hollandois.

ON a déja eu l'occasion de remarquer (69) que les Portugais ont possedé autrefois une partie des côtes de l'Isle de Ceylan, d'où ils faisoient des courses jusqu'à la Capitale, qu'ils brûlerent plus d'une fois, sans épargner le Palais du Roi ni les Temples. Ils s'y étoient rendus si formidables, qu'ils avoient forcé le Roi de leur payer un tribut annuel de trois éléphans & d'acheter la paix à d'autres conditions humiliantes. Ce Prince eut enfin recours aux Hollandois de Batavia, qui ayant joint leurs armes aux siennes, battirent les Portugais & les chasserent de tous les lieux où ils s'étoient fortifiés; mais ce fut pour s'établir à leur place. Ils refuserent après la guerre, sur-tout après s'être rendus maîtres de Columbo, en 1655, d'abandonner une conquête dont ils se voyoient en possession; & depuis ce tems-là ils ont apporté tous leurs soins à se fortifier sur les côtes. Leurs principaux Etablissemens sont *Jafnapatan* & l'*Isle de Manaar* au Nord; *Trinquemale* & *Batticalon* à l'Est; la Ville de *Point-de-Galle* au Sud, & *Columbo* à l'Ouest; sans parler de *Negombo* & *Colpentine*, qui sont deux autres Villes, & de plusieurs Forts à l'embouchure des rivieres, ou dans les ouvertures des montagnes, pour la garde des passages. On peut donc regarder les Hollandois comme les maîtres absolus de la plus grande partie des côtes, dans une Isle qui a cent lieues de long & cinquante dans sa plus grande largeur. Sa figure est à peu près celle d'une poire (70).

Grandeur de l'Isle & sa forme.

Division des pays interieurs.

L'interieur de l'Isle, qui avoit été peu connu avant la Relation de Knox, est soumis à un seul Souverain, qui porte le titre de Roi de *Candi*, ou *Candi-uda*. Les habitans, qui sont de véritables Négres, se nomment *Chingulais*.

(67) Page 391.
(68) Page 322.
(69) Voyez ci-dessus le Voyage de Pyrard.
(70) Longitude, quatre-vingt dix-sept degrés vingt-cinq minutes cent secondes. Latitude, cinq degrés cinquante-cinq minutes dix secondes. On remettra la description des Côtes aux Relations Hollandoises, comme à son lieu naturel.


CARTE DE
L'ISLE DE CEYLAN
Pour Servir à l'Histoire Generale des Voyages.
Par M. Bellin Ingr. ordre. de la Marine.
1750
Echelle
Lieues Marines de France.
ROYAUME DE CANDI
LEEG LANDT
NEURE CALAVA
PAYS DE VANNIAS
PAYS DES BEDAS
TRINQUEMALE
COTIAR
TAMMAQUOD
NELLAS
BATECALO
OUVAH
PAUNOA
CADDUATTA CORLA
YALE
PAYS DE MATURE
PORTALOON
PALAWI
HOTCOURLI
MANGOL CORLA
LES SEPT CORLAS
LES QUATRE CORLAS
HELVACAM
I. Manar
Jafana patan
Trinquemale
Baye de Trinquemale ou dos Arcos
Candi
Colombo
Negombo
Chilaw
Putelan
Caliture
Pointe de Gale
Baye de Gale
Batecalo
Aripo
Le Pic d'Adam
Montagnes de Cristal
Montagne du Lion
Petite Basse
Grande Basse
I. d'Amsterdam
I. de Delft aug. I. des Vaches
I. de Horn ou I. des Poules
I. de Grudumale ou de Carediva
ISLE DE CALPENTIN
I. d'Alvoredo aug. I. aux Pigeons
I. Provedim
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
97
98
99
100
6
7
8
9

Candi-uda signifie, dans leur langue, *le haut des montagnes* (71), & leur pays n'offre effectivement que de fertiles côteaux & de belles montagnes, dont quelques-unes sont d'une hauteur extraordinaire. Il est divisé en grandes & petites parties; les unes, qui répondent à nos Provinces, & les autres à nos Bailliages. La Province de *Neure-calava*, divisée en cinq Bailliages, & celle de *Hotcourly*, qui en a sept, sont au Nord. Les Provinces de *Mantaly* & d'*Ouvah*, qui ont chacune trois Bailliages, sont situées à l'Est, avec quatre autres Bailliages particuliers qui n'ont pas été réduits en Provinces, & qui se nomment *Tammanquod*, *Bintana*, *Nellas* & *Paunoa*. Trente-deux Capitaines, qui dépendent entiérement du Roi, habitent avec leurs compagnies la Province d'Ouvah. Les Bailliages suivans sont renfermés dans le centre du pays : *Wallapon-ahoy*, dont le nom signifie *cinquante trous* ou *vallées*, & exprime la nature du terrain, qui est fort coupé de montagnes & de vallées; *Poncipot*, qui signifie *cinq cens soldats; Goddaponohoy*, ou *cinquante pieces de terre seche; Hevoihattay*, ou *soixante soldats; Cote-mul*, *Horsepot*, ou *quatre cens soldats; Tunponahoy*, ou *les trois cinquantaines; Oudanour*, qui signifie *la plus haute Ville*; *Tattanour*, ou *Ville basse*, dans lequel est située la Ville royale de Candi, capitale de l'Isle. Ces deux derniers Bailliages sont les meilleurs du pays, c'est-à-dire, les plus peuplés & les plus fertiles. Aussi les habitans sont-ils les principaux Sujets du Roi. C'est un proverbe Chingulai, que si la famille royale venoit à manquer, on pourroit prendre le premier venu dans l'un ou l'autre de ces deux cantons, le tirer de la charrue, le nétoyer, & qu'alors on auroit un Roi qui ne manqueroit, ni de naissance, ni de bonnes qualités (72). Entre plusieurs privileges, ils ne peuvent avoir de Gouverneur qui ne soit né dans le Bailliage même.

Provinces du Nord & de l'Est.

Les Provinces de l'Ouest sont, *Oudipollat*, *Dolusbang*, *Hotteraocurly*, *Portaloun*, *Tuncourly* & *Cottiar*. Les trois premieres ont chacune quatre Bailliages, & chacune des deux suivantes n'en a que trois. Celle de *Cottiar* est passée au pouvoir des Hollandois, avec celles de *Baticalon* & de *Tuncourly*. On n'en nomme point ici dix ou douze qui leur appartiennent sur les côtes. La plûpart de ces Provinces & de ces Bailliages consistent en montagnes & en côteaux fertiles, d'où leur vient le nom général de *Candi-uda*. Cependant les Provinces de Neure-calava, de Hotcourly & de Hotteracourly, & les Bailliages de Tammaquod, de Vellas & de Baknoa sont sans montagnes. Tous les Bailliages sont séparés entr'eux par de grands bois, que personne n'a la liberté de vendre ou d'employer, parce qu'ils servent naturellement de fortifications. Pendant la guerre ou les troubles civils, chaque Bailliage entretient une garde; mais cet usage cesse pendant la paix, excepté vers les lieux qui touchent aux Etablissemens Hollandois (73).

Provinces de l'Ouest.

Le pays, quoique montagneux, est arrosé d'un grand nombre de belles rivieres, qui tombent des montagnes. La plûpart sont trop remplies de rochers pour être navigables; mais il s'y trouve du poisson en abondance. Celle de *Mavelagongue*, qui est la principale, prend sa source sur la montagne que les Portugais ont nommée *Pointe-d'Adam*, & traversant toute l'Isle

Qualités du pays.

(71) Relation de Knox, premiere Partie, page 4 & suivantes.

(72) *Ibid.* p. 6.

(73) Page 8.

Description de l'Isle de Ceylan. 1679.

vers le Nord, va se jetter dans la mer à *Trinquemale*. Sa largeur est de la portée d'un trait d'arbalête. Les rochers, qui la rendent peu navigable, servent de retraite à un grand nombre d'*Alligators*. Elle passe à un quart de lieue de la Ville de Candi; & la rapidité de ses eaux ne permettant pas qu'on y fasse de pont, on la traverse sur de petits canots. C'est d'ailleurs une politique des habitans, de ne pas vouloir qu'il soit facile de voyager dans leur pays, & d'aimer mieux que les chemins soient fort embarrassés (74). Dans quelques endroits, cette riviere coule l'espace de quelques lieues sans être coupée par des rochers. Mais en général les Chingulais tirent peu d'avantage de leurs eaux, pour le commerce & le transport des denrées. A l'exception de la Province d'*Ouvah* & des Bailliages d'*Oudipolat* & de *Doluphang*, où le bois manque, toute l'Isle en est couverte. Elle est bien peuplée vers le centre, mais beaucoup moins vers les côtes. La température de l'air est mal-saine dans les parties septentrionales, quoique tout le reste du pays jouisse d'un air très-pur. Les vallées sont la plûpart marécageuses & remplies de belles sources. Celles qui ont cette qualité passent pour les meilleures, parce que le riz, principale subsistance des habitans, demande beaucoup d'humidité.

Montagne qui se nomme la Pointe d'Adam.

On découvre de loin, au Sud de Candi, une montagne qu'on croit la plus haute de l'Isle & dont la figure est celle d'un pain de sucre. Elle porte, dans le pays le nom de *Hamalel ;* mais les Portugais lui ont donné celui de *Pointe d'Adam*. Une pierre plate, qui est au sommet, porte l'empreinte d'un pied humain, plus grand deux fois que sa mesure naturelle (75). Les habitans regardent comme une action méritoire d'aller rendre leurs adorations à ce pied, sur-tout le premier jour de l'année, qui tombe pour eux au mois de Mars, & l'on voit alors sur cette montagne des processions innombrables d'hommes, de femmes & d'enfans. C'est de la Pointe-d'Adam que sort la Mavelagongue & plusieurs autres belles rivieres.

Défenses naturelles du Royaume de Candi-uda.

Le Royaume de *Candi-uda* est défendu naturellement par sa situation (76). Dès l'entrée, on va presque toujours en montant, & l'accès des montagnes n'est ouvert que par de petits sentiers, où deux hommes ne passeroient pas de front. Elles sont entrecoupées de grands rochers, qui font trouver beaucoup de difficulté à parvenir jusqu'au sommet, & chaque ouverture est munie d'une forte barrriere d'épines, avec quelques gardes qui veillent continuellement au passage.

Etrange variété du climat dans un petit espace.

C'est une variété fort remarquable que celle de l'air & des pluies dans les différentes parties de l'Isle. Quand les vents d'Ouest commencent à souffler, la partie occidentale a de la pluie, & c'est alors le tems d'y remuer & de labourer la terre. Mais, dans le même tems, la partie orientale jouit d'un tems fort sec, & c'est alors qu'on y fait la moisson. Au contraire, lorsque le vent d'Est regne, on laboure les parties orientales de l'Isle, & les grains se recueillent dans la partie exposée à l'Occident. Ainsi la moisson & le labourage occupent pendant toute l'année les Insulaires, quoique dans des saisons opposées. Le partage de la pluie & de la sécheresse se fait ordinairement au milieu de l'Isle ; & souvent il est arrivé à Knox d'avoir de la pluie d'un côté de la montagne de *Cauragahing*, tandis qu'il faisoit très-sec & très-chaud de

(74) Page 10. (75) Page 12. (76) Page 15.

l'autre côté. Il remarque même que cette différence n'est pas aussi légere qu'elle est prompte ; car en sortant d'un lieu mouillé, il se trouvoit tout d'un coup sur un terrain qui lui brûloit les pieds. Il pleut beaucoup plus sur les terres hautes, que sur celles qui sont au-dessous des montagnes. Cependant la partie septentrionale de l'Isle n'est pas sujette à la même humidité. On y voit quelquefois, pendant trois & quatre ans entiers, une si grande sécheresse, que la terre n'y peut recevoir de culture. Il est même difficile d'y creuser des puits assez profonds pour en tirer de l'eau qu'on puisse boire, & la meilleure conserve une âcreté qui la rend fort désagréable (77).

Vestiges d'anciennes Villes.

On montre, dans l'Isle, plusieurs endroits où les habitans prétendent qu'il y avoit autrefois des Villes considerables, dont ces lieux portent encore les noms. Mais il y reste à peine quelques vestiges de bâtimens. Knox, après avoir parcouru plusieurs fois toutes les Provinces, ne compte que cinq Villes qui méritent ce titre, dans lesquelles le Roi a des Palais meublés, mais qui tombent en ruines, à l'exception de celui qu'il habite. *Cande* ou *Candi*, est la principale. Elle est située entre des montagnes, & son nom, dans le pays, est *Hingadagul-neure*, qui signifie *Ville du Peuple*; ou *Moncaire*, c'est-à-dire, *Ville royale* ou *Capitale*. Son assiette a cet avantage, qu'étant au centre de l'Isle, on y peut aborder de toutes parts avec la même facilité. Sa forme est triangulaire ; &, suivant l'usage du pays, le Palais du Roi occupe la pointe de l'Est. Elle n'est fortifiée que du côté du Sud, parce que l'accès en est plus ouvert de ce côté-là ; mais ces fortifications ne consistent que dans un rempart de terre, haut d'environ vingt pieds, qui traverse la vallée d'une montagne à l'autre. Toutes les avenues de la Ville, à deux ou trois milles de distance, sont fermées par des barrieres d'épines, où l'on fait une garde continuelle. La grande riviere, qui descend de la Pointe-d'Adam, passe à un quart de lieue vers le Sud. Pendant le séjour que Knox fit dans l'Isle, le Roi quitta Candi, à l'occasion d'une révolte de ses Sujets, & son départ avoit commencé à causer la ruine de cette Ville (78).

Candi ou Cande, capitale de l'Isle.

Nellemby-neur.

Allout-neur.

Nellemby-neur en est une autre, dans la Province d'*Oudipallar*, à douze milles de Candi, au Sud. *Allout-neur* est située au Nord-Est de Candi, dans le pays de *Bintano*. C'est le lieu où le Roi tient en réserve, pour les tems de guerre, de grands magasins de bled & de sel. Knox n'eut jamais l'occasion de pénetrer dans ce Bailliage ; mais l'ayant découvert du sommet d'une montagne, le pays lui parut fort uni & couvert de grandes forêts. Il est arrosé par la riviere de Mavelagongue.

Badoula.

Badoula, quatriéme Ville de l'Isle, est à deux journées de Candi, vers l'Est de la Province d'Ouvah. Cette Place avoit été brûlée jusqu'aux fondemens par les Portugais. C'est dans la Province d'Ouvah que se trouve le meilleur tabac de Ceylan. Elle est bien arrosée, mais le bois y est rare. Les bestiaux & le riz y sont en abondance ; avec cette singularité, que les animaux qu'on y éleve ne peuvent vivre long-tems lorsqu'ils sont transportés dans une autre Province (79).

Digligy-neur, où le Roi tient actuellement sa Cour.

La cinquiéme Ville est *Digligy-neur*, située aussi à l'Est de Candi, dans le pays de *Hevahatt*. C'est dans cette Ville que le Roi tient sa Cour, depuis

(77) *Ibid.* p. 17. (78) Page 20. (79) Page 22.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

l'année 1664. Le pays eſt couvert de montagnes & de rochers, qui en rendent le terroir fort ſtérile. Cependant le Roi l'a choiſi pour ſa réſidence, comme un lieu de ſûreté par le voiſinage d'une haute montagne nommée *Gaulada*, qui peut lui ſervir à tous momens de retraite, & où l'on peut recueillir aſſez de bled pour l'entretien des garniſons de trois Forts, qui en défendent l'entrée. Elle eſt eſcarpée de toutes parts, & revêtue de tant de rochers, de bois & de précipices, qu'une poignée de gens y réſiſteroit aux plus grandes armées (80).

Bourgs & Villages.

Outre ces cinq Villes, on trouve dans l'Iſle pluſieurs Places ruinées, qui conſervent encore le nom de Villes & dans leſquelles divers Rois ont tenu leur Cour. Mais il en reſte peu de traces. Telle eſt la Ville d'Anurodgburro, dans la partie ſeptentrionale du Royaume. On aſſure que quatre-vingt-dix Rois y ont regné; & le Peuple eſt perſuadé que les Eſprits de ces Princes ſont autant de Saints élevés en gloire, parce qu'ils ont érigé pluſieurs pagodes & d'autres monumens de religion. La riviere, qui paſſe près de cette Ville, eſt celle que Knox ſuivit dans ſa fuite. On voit, le long de ſes bords, quantité de pierres taillées, dont les unes ſont longues & propres à faire des colomnes, & d'autres quarrées, qui paroiſſent avoir été deſtinées pour paver; ſans compter les reſtes de trois ponts de pierre, dont les arches ſubſiſtent encore. Le pays d'ailleurs eſt deſert. On fait une garde exacte à quelque diſtance de cette Ville, parce que la frontiere eſt ouverte de ce côté-là, & que cette partie de l'Iſle eſt ſans montagnes (81).

Antiquités.

Province de Portaloun.

La Province de *Portaloun*, ſituée au Couchant de l'Iſle, a un Port de mer d'où une partie du Royaume tire du ſel & du poiſſon. Ses habitans entretiennent quelque commerce avec les Hollandois, qui ont un Fort à la pointe. A l'égard des parties orientales, que l'éloignement & la difficuté des voitures au travers des montagnes empêchent de tirer du ſel de ce Port, la Nature a pourvû d'une autre maniere à leurs beſoins. Le vent d'Eſt fait entrer l'eau de la mer dans le Port de *Leaouava;* & lorſqu'enſuite le vent d'Oueſt amene le beau tems, cette eau ſe congele & fournit aux habitans plus de ſel qu'ils n'en peuvent employer. *Leaouava* eſt dans une ſituation qui n'a jamais permis aux Etrangers d'en enlever le ſel. Cette Place eſt entourée de montagnes du côté de la terre; & du côté de la mer, le mouillage n'eſt jamais ſans danger. D'ailleurs, l'air du pays eſt fort mal-ſain. Les Chingulais attribuent tous ces avantages à la protection d'un Dieu qui réſide aux environs, dans un Village nommé *Coteragom.* Ceux qui vont faire leur proviſion de ſel, ſont obligés de lui offrir quelque préſent; & la puiſſance de cette Idole eſt ſi redoutable aux Inſulaires, que ceux mêmes qui ont trahi quelquefois leur propre Prince en faveur des Portugais ou des Hollandois, n'ont jamais voulu ſe lier avec eux pour l'attaquer de ce côté-là (82).

Sel de l'Iſle.

Maiſons des Chingalais.

Quoique les Bourgs & les Villages de Ceylan ſoient en fort grand nombre, il y en a peu qui méritent l'attention d'un voyageur. Les plus remarquables ſont ceux qui ſont conſacrés à leurs Idoles, dans leſquels on voit des *Déouals* ou des Temples. Les habitans s'embarraſſent peu d'aligner les rues & de donner quelque régularité à leurs maiſons; chaque famille habite un bâtiment

(80) Pages 23 & 24. (81) Page 24. (82) Pages 26 & 27.

ſéparé,

séparé, qui est environné ordinairement d'une haie & d'un fossé. Jamais les Chingulais ne bâtissent sur un grand-chemin. Ils ne veulent pas être observés par les passans. Leurs plus grands Villages ne contiennent pas plus de cent maisons. Le nombre ordinaire est de quarante ou cinquante, & l'on en voit aussi de huit ou dix. Mais on peut dire, comme de leurs Villes, que la plûpart ont été ruinés par divers évenemens. Ajoutez qu'ils les abandonnent, lorsque les maladies y deviennent un peu fréquentes & qu'ils y voient mourir en peu de tems deux ou trois personnes. Ils s'imaginent que le Diable en a pris possession; & cherchant à s'établir dans des lieux plus heureux, ils abandonnent leurs maisons & leurs terres (83).

Palais du Roi.

Le Palais du Roi, à *Digligy-neur*, est environné d'un rempart de terre, revêtu de paille, afin que les pluies ne le fassent pas ébouler. L'enceinte est remplie de divers bâtimens irréguliers, la plûpart bas & couverts de chaume, à l'exception de quelques-uns, dont les toits sont de tuiles. Ces derniers ont deux étages, avec des galeries ouvertes à l'entour, pour donner de l'air, & entourées de balustres, les uns d'ébene & les autres de bois peint. Les fenêtres sont enrichies de plaques d'argent & d'ébene. Le sommet de chaque édifice est orné de vases de terre ou de moresque. Tous ces bâtimens forment une espece de labyrinthe, avec quantité de fort belles portes, dont deux sont à pont-levis. Knox releve beaucoup la beauté de ces portes. Les poteaux, dit-il, sont d'un relief admirable; & jusqu'aux serrures & aux verrouils, tout est orné de gravures (84). On trouve, à chaque porte & à chaque passage, des sentinelles, qui sont relevées exactement le jour & la nuit. Mais les maisons communes des habitans (85) sont petites, basses, couvertes de paille, bâties avec des perches, sur lesquelles ils étendent quelquefois de l'argile. Il ne leur est pas permis de leur donner plus d'un étage, ni de les couvrir de tuiles, ni d'en blanchir les murailles avec de la chaux, quoiqu'ils aient une sorte d'argile blanche, qu'ils pourroient employer à cet usage. Comme le pays est fort chaud, la plûpart abandonnent le soin de plâtrer leurs murs, & se contentent de branches & de feuilles d'arbres. Ils n'y ont pas même de cheminées. Le feu nécessaire pour la préparation des alimens se fait dans un coin, & noircit beaucoup le plancher. Cependant les grands Seigneurs ont des maisons fort belles & fort commodes, qui consistent ordinairement dans deux bâtimens opposés l'un à l'autre & joints par une muraille; ce qui forme un cour quarrée. Ils bordent les murs de bancs d'argile, frottés de fiente de vaches, qui les rend impénétrables à la pluie. Leurs domestiques & leurs Esclaves habitent d'autres maisons autour d'eux.

Maisons communes.

Maisons des Seigneurs.

Deux sortes de Nations. Celle qui se nomme les Wadas.

Knox distingue, dans le Royaume de Candi, deux sortes d'habitans; les uns, qu'il nomme *Wadas*, & qui paroissent avoir été le premier peuple de l'Isle. C'est une sorte de Sauvages (86), qui sont encore répandus dans les bois de plusieurs Provinces & qui se conduisent par des loix particulieres. Quelques-uns sont soumis au Roi & lui paient un tribut. Les autres ne reconnoissent pas de maîtres, & n'ont ni maisons ni villes. Ils ne labourent jamais la terre, & ne se nourrissent que de leur chasse. Leur demeure est sur les bords des rivieres, où ils passent la nuit sous le premier arbre que le hazard

(83) Page 29.
(84) *Ibid.* III Part. p. 7.
(85) *Ibid.* IV Part. p. 198.
(86) IV Part. p. 107.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

leur préſente, avec la ſeule précaution de mettre quelque branches d'arbres autour d'eux, pour être avertis de l'approche des bêtes farouches par le bruit qu'elles font en les traverſant. Knox vit, dans ſa fuite, divers lieux où quelques troupes de ces Sauvages avoient paſſé la nuit. C'eſt apparemment des Wadas qu'il faut entendre ce qu'on a lû dans le Journal de Pyrard, qui compare la figure des Inſulaires de Ceylan à celle des Négres d'Afrique.

Chingulais, Nation principale.

La Nation principale eſt celle des Chingulais, qui reſſemblent moins aux Négres d'Afrique qu'à de véritables Européens (87). Knox eſt moins porté à ſuivre l'opinion des Portugais, qui les font venir de la Chine, qu'à les croire ſortis des Malabares, avec leſquels il convient néanmoins qu'ils ont peu de reſſemblance. Ils ſont fort bien faits, & mieux même que la plûpart des Indiens. Ils ont beaucoup d'adreſſe & d'agilité. Leur contenance eſt grave, comme celle des Portugais (88). Ils ont l'intelligence fine. Leur langage eſt agréable, & leurs manieres obligeantes. Mais ils ſont naturellement trompeurs & remplis d'une préſomption inſupportable. Ils ne regardent pas le menſonge comme un vice honteux. Le larcin eſt celui qu'ils abhorent le plus, & qui n'eſt preſque pas connu parmi eux. Ils eſtiment la chaſteté, quoiqu'ils la pratiquent peu; la tempérance, la douceur, le bon ordre dans les familles. On ne leur voit guères d'emportement dans l'humeur; & s'ils ſe fâchent, on les appaiſe facilement. Ils ſont propres dans leurs habits & dans leurs alimens. Enfin, leurs inclinations & leurs uſages n'ont rien de barbare. Knox met néanmoins de la différence entre ceux qui habitent les montagnes & ceux qui font leur demeure dans les vallées & les plaines (89). Ceux-ci ſont obligeans, pitoyables, honnêtes pour les Etrangers. Mais les autres ſont de mauvais naturel, trompeurs & déſobligeans, quoiqu'ils affectent de paroître civils & officieux, & que leur langage & leurs manieres aient plus d'agrément que dans les vallées.

Leur caractere.

Habillement commun des Chingulais.

L'habillement commun des Chingulais eſt un linge autour des reins, & un pourpoint, tel, dit Knox, que celui des François; avec des manches qui ſe boutonnent au poignet & qui ſe pliſſent ſur l'épaule comme celles d'une chemiſe. Leur tête eſt couverte d'un *bonnet de Tunis* ou d'autre ſorte, avec des oreilles à la mode du pays. Ils portent, au côté gauche, une eſpece de coutelas, & un couteau dans leur ſein, auſſi du côté gauche. Les femmes ont ordinairement une camiſole de toile qui leur couvre tout le corps, & qui eſt parſemée de fleurs bleues & rouges. Elle eſt plus ou moins longue, ſuivant leur qualité. La plûpart portent un morceau d'étoffe de ſoie ſur la tête, des joyaux aux oreilles, & d'autres ornemens autour du col, des bras & de la ceinture. Elles n'ont pas la figure moins agréable que les Portugaiſes, dont l'Auteur croit qu'elles ont appris à ſe faire reſpecter. L'uſage du pays leur accorde une liberté dont il eſt rare qu'elles abuſent. Elles peuvent recevoir des viſites & s'entretenir avec des hommes, ſans être gênées par la préſence de leurs maris. Quoiqu'elles aient des Suivantes & des Eſclaves pour exécuter leurs ordres, elles ſe font honneur du travail & ne ſe croient pas avilies par les ſoins domeſtiques (90).

(87) *Ibid.* p. 106.
(88) *Ibid.* p. 107.
(89) *Ibid.* p. 117.
(90) *Ibid.* p. 115 & 121.


A. Nobles Chingulais.
B. Chingulaises
C. Bagoa ou l'Arbre Dieu.
C

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Habillement des Nobles.

Les Nobles ont des pourpoints de toile de coton, blanche ou bleue, & un double linge autour des reins; l'un blanc, sur la peau, & l'autre coloré, par-dessus. Ils portent une ceinture bleue ou rouge, & un couteau dont le manche est travaillé. La poignée est damasquinée d'or ou de cuivre, & le fourreau tout couvert d'argent cizelé. Ils ont à la main une canne peinte, & sont suivis d'un valet, nud tête, en longs cheveux qui lui pendent sur le dos, avec une sorte de bourse à la main, dans laquelle il porte du betel. Le Maître a toujours, dans la main, une boëte d'argent bien gravée, en forme de boëte à montre, qui contient de la chaux. Les Grands & les jeunes gens portent les cheveux longs & flottans sur leurs épaules. Mais dans leurs voyages & leurs exercices, ils les nouent par derriere. Ils se perçoient autrefois les oreilles, comme les Malabares; mais le Roi ne s'étant pas assujetti à cet usage, la mode en étoit presqu'abandonnée. Les hommes ont aux doigts des bagues de cuivre & d'argent. Les plus riches en ont d'or. Personne ne porte d'étoffe de (91) soie.

Parure des femmes de qualité.

Le luxe des femmes de qualité surpasse beaucoup celui de leurs maris, & les hommes mettent même une partie de leur gloire (92) à faire paroître leurs femmes avec éclat. Elles aiment la simplicité dans leurs maisons; mais elles n'en sortent jamais sans être couvertes d'une espece de chemise de la plus belle toile de coton, brodée de fleurs & de branches, avec des bracelets d'argent, & les doigts du pied & de la main chargés de bagues. Elles ont des colliers d'argent ou d'or, qui leur pendent sur le sein; des bijoux précieux aux oreilles, qu'elles font percer dès l'enfance; & pour rendre les trous plus grands, elles y mettent une feuille de betel roulé, qui les agrandit en effet jusqu'à faire croire aux Etrangers que ce sont deux grands cercles qu'elles ont de chaque côté du visage. Mais ce qu'elles regardent comme un ornement parut à Knox une difformité, dont il étoit d'autant plus choqué qu'elles ont d'ailleurs les traits fort agréables. Le reste de leur parure leur sied assez bien. Elles mettent de l'huile de coco à leurs cheveux, pour les rendre luisans, & les laissent flotter par derriere. Leurs mains sont nues. Une écharpe de soie, rayée ou à fleurs, qu'elles jettent négligemment sur leur tête ou sur les épaules, leur donne beaucoup de grace. Elles ont au milieu du corps une ou deux ceintures d'argent de trait. Mais, avec tous ces ornemens, elles ne portent pas de souliers, non-plus que les hommes, parce que cet honneur est réservé au Roi seul (93).

Mariage borné aux personnes du même ordre.

Les rangs, ou les degrés de distinction, ne viennent ni des richesses ni des emplois, mais de la seule naissance, & sont par conséquent héréditaires (94). De-là vient que personne ne se marie & ne mange avec un inférieur. Une fille, qui se laisseroit séduire par un homme de moindre condition qu'elle, perdroit la vie par les mains de sa famille, qui ne croiroit cette tâche bien lavée que dans son sang (95). Il y a néanmoins quelque différence en faveur des hommes. On ne leur fait pas un crime d'un commerce d'amour, avec une femme de la plus basse extraction, pourvu qu'ils ne mangent ni ne boivent avec elle, & qu'ils ne lui accordent pas la qualité d'épouse. Autrement ils sont punis

(91) *Ibid.* p. 213.
(92) *Ibidem.*
(93) *Ibid.* p. 215.
(94) Pages 123, 125.
(95) Page 124.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

par le Magiſtrat, qui leur impoſe quelque amende, ou les met en priſon. Celui qui porte l'oubli de ſon rang juſqu'à contracter un mariage de cette nature, eſt exclus de ſa famille, & réduit à l'ordre de la femme qu'il épouſe.

Haute Nobleſſe.

La plus haute Nobleſſe eſt compoſée de ceux qui ſe nomment *Hondreous*(96), nom tiré apparemment de celui de *Hondreounc*, qui eſt le titre qu'on donne au Roi & qui ſignifie *Majeſté*. C'eſt dans cet ordre que le Roi choiſit ſes grands Officiers & les Gouverneurs de Province. Ils ſont diſtingués par leurs noms & par la maniere dont ils portent leurs habits. Les hommes les portent juſqu'à la moitié de la jambe, & les femmes juſqu'aux talons. Les femmes de ce rang font paſſer auſſi un bout de leur robbe ſur leur épaule, & le font deſcendre négligemment ſur leur ſein; au lieu que les autres femmes vont nûes depuis la tête juſqu'à la ceinture, & que leurs juppes ne paſſent pas leurs genoux; à moins qu'il ne faſſe un froid extrême, car alors tout le monde a la liberté de ſe couvrir le dos, & n'eſt obligé qu'à faire des excuſes aux Hondreous, qui ſe trouvent dans les lieux publics. Une autre diſtinction eſt celle de leurs bonnets, qui ſont en forme de mitres, avec deux oreilles au-deſſus de la tête, & d'une ſeule couleur, ſoit blanche ou bleue. La couleur du bonnet & des oreilles doit être différente pour ceux d'une naiſſance inférieure (97).

Knox s'étend avec raiſon ſur ces différences, non-ſeulement parce qu'elles donnent l'idée d'une police bien entendue, mais encore parce qu'elles ſont peut-être l'unique exemple d'une ſubordination ſi parfaite dans toutes les parties d'une ſociété. Il y a deux ſortes de *Hondreous*, qui ne different l'un de l'autre que par rapport au mariage. Tous les Blancs ſont conſidérés comme Hondreous, & jouiſſent des mêmes privileges. Cependant deux choſes diminuent l'honneur qu'on leur porte; l'une, qu'ils mangent du bœuf; l'autre, qu'après avoir ſatisfait aux néceſſités naturelles, ils ne lavent pas leurs mains; ce qui paſſe dans le pays pour une abomination. La diſtinction des Nobles ne peut être augmentée que par un honneur particulier que le Roi confere, & qui eſt une eſpece de Chevalerie. Le Roi leur donne cette marque ſuprême de grandeur, en mettant autour de leur tête un ruban brodé d'or & d'argent, avec le titre de *Mundiana*; faveur ſi rare, que du tems de Knox, il n'y avoit dans le Royaume que deux ou trois Grands qui l'euſſent reçue (98).

Les Blancs ſont compris dans ce nombre.

Autres Ordres de la ſociété Chingulaiſe.

Diſtinction de certains Artiſans.

L'ordre qui ſuit les Hondreous eſt celui des Orfévres, des Peintres, des Taillandiers & des Charpentiers. Ces quatre profeſſions tiennent le même rang entr'elles, & ſont peu diſtinguées de la Nobleſſe par leurs habits, mais ne peuvent manger ni s'allier avec elle par des mariages. Les Taillandiers ont perdu néanmoins quelque choſe de leur ancienne conſidération; & Knox en rapporte la cauſe, comme une preuve ſinguliere de la délicateſſe des Chingulais ſur le rang. Un jour, quelques Hondreous étant allés chez un Taillandier, pour faire racommoder leurs outils, cet artiſan qui étoit appellé par l'heure de ſon dîner, les fit attendre ſi long-tems dans ſa boutique, qu'indignés de cet affront ils ſortirent pour l'aller publier; ſur quoi il fut ordonné que les perſonnes de ce rang-là, ſeroient pour jamais privées de l'honneur

(96) Page 126. (97) *Ibid.* (98) 126.

qu'elles avoient eues jusqu'alors, de faire manger les Hondreous dans leurs maisons. Cependant les Taillandiers ont peu rabbattu de leur fierté, sur-tout ceux qui sont employés pour les ouvrages du Roi. Ils ont un quartier de la Ville, pour lequel d'autres qu'eux n'osent travailler; & leur ouvrage ordinaire consistant à racommoder les outils, ils reçoivent, pour payement, au tems de la moisson, une certaine quantité de grains en forme de rente. Les outils neufs se payent à part, suivant leur valeur, & le prix est ordinairement un présent de riz, de volaille, ou d'autres provisions. Ceux qui ont besoin de leur service apportent du charbon & du fer. Le Taillandier est assis gravement, avec son enclume devant lui, la main gauche du côté de la forge, & un petit marteau dans la main droite. On est obligé de souffler le feu; & de battre le fer avec le gros marteau, tandis que le tenant il se contente de donner quelques coups pour lui faire prendre la forme nécessaire. S'il est question d'émoudre quelque chose, on fait la plus grosse partie du travail, & le Taillandier donne la derniere perfection. C'est la nécessité qui paroît avoir attiré tant de distinction à ce métier, parce que les Chingulais ayant peu de commerce au-dehors, ne peuvent tirer leurs instrumens que de leurs propres ouvriers (99).

L'ordre en paroît pris de leur nécessité.

Autres Professions.

Après ces quatre professions vient celle des Barbiers, qui peuvent porter des camisoles, mais avec lesquels personne ne veut manger, & qui n'ont pas le droit de s'asseoïr sur des chaises. Cette derniere distinction n'appartient qu'aux rangs qui les précédent. Les Potiers sont au-dessous des Barbiers. Ils ne portent point de camisoles, & leurs habits ne passent point le genou. Ils ne s'asseient point sur des chaises, & personne ne mange avec eux. Cependant, parce qu'ils font les vaisseaux de terre, ils ont ce privilege, qu'étant chez un *Hondreou*, ils peuvent se servir de son pot pour boire à la maniere du pays, qui consiste à se verser de l'eau dans la bouche sans toucher au pot du bord des levres (1).

Les Lavandiers, qui viennent après eux, sont en très-grand nombre dans la Nation. Ils ne blanchissent que pour les rangs supérieurs à eux. On les voit dans les rues, hommes & femmes, avec un linge sur l'épaule, qui est la marque de leur profession. Ils se servent de lie, qu'ils mettent au fond d'une cuve remplie d'eau; & plaçant le linge au-dessus de la cuve, ils lui laissent recevoir les vapeurs qui le pénétrent (2). Ensuite ils le mettent tremper dans la riviere; & sans le frotter, ils le battent contre un rocher, & le nettoient parfaitement sans les déchirer.

Les Tisserands forment le degré suivant (3). Outre le travail de leur profession, ils sont Astrologues & prédisent les bonnes saisons, les jours heureux & malheureux, le sort des enfans à l'heure de leur naissance, le succès des entreprises, tout ce qui appartient à l'avenir. Ils battent du tambour. Ils jouent du flageolet. Ils dansent dans les Temples & pendant les sacrifices. Ils emportent & mangent toutes les viandes qu'on offre aux Idoles. Les *Kildoas*, ou les faiseurs de paniers sont au-dessous des Tisserands. Ils font des vans pour nettoyer les grains, des paniers, des lits & des chaises de canne. On compte ensuite les faiseurs de nattes, nommé *Rinnerasks*, qui travaillent avec beau-

(99) Pages 130 & 131.

(1) Page 133.

(2) Page 134.

(3) Page 135.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

coup d'adresse & de propreté. Mais dans cet ordre, il est défendu aux personnes de l'un & de l'autre sexe de se couvrir la tête. Les Gardes d'éléphans forment aussi une profession particuliere; comme les *Jaggeris*, qui font le sucre. Jamais ces artisans ne changent de métier. Le fils demeure attaché à la profession de son pere. La fille se marie à un homme de son ordre. On leur donne pour principale dot les outils qui appartiennent au métier de leur famille. Il ne leur est pas permis, non-seulement de s'asseoir sur des siéges, & de porter des camisoles ni aucun linge au-dessous du genou; mais de se servir même du linge qu'ils portent autour des reins, pour couvrir leur corps, à moins que la maladie ou l'excès du froid ne les y obligent. Ils ne doivent pas non plus prendre les noms qui sont propres aux Hondreous, ni se dire jamais d'une condition plus haute que celle où ils sont nés. Les noms des *Hondreous* se terminent toujours par *Oppou*, & ceux des autres par *Adgah* (4).

Dernier degré du Peuple.

Les *Poddas* forment le dernier ordre du peuple, qui est composé de manœuvres & de soldats, gens dont l'extraction passe pour la plus vile, sans qu'on en puisse donner d'autre raison, que d'être nés tels de peres en fils (5). Knox, en parlant des Esclaves, ne nous apprend pas mieux comment ils se trouvent réduits à cette condition. Leurs Maîtres, dit-il, leur donnent des terres & des bestiaux pour leur subsistance; mais plusieurs d'entr'eux méprisent cette maniere de gagner leur vie, & ne sont gueres moins riches que leurs Maîtres, excepté qu'on ne leur permet pas de se faire servir eux-mêmes par d'autres Esclaves. On ne leur ôte jamais ce qu'ils ont amassé par leur diligence & leur industrie. Lorsqu'on achete un nouvel Esclave, on le marie d'abord, & on lui forme un établissement, pour lui faire perdre l'envie de s'enfuir. Les Esclaves qui descendent des Hondreous conservent l'honneur de leur naissance (6). Ce qu'on peut recueillir d'une observation si vague, c'est qu'il n'y a point de pays connu où l'esclavage ait moins de rigueur.

Esclaves.

Espece d'hommes fort singuliere.

Knox donne des idées plus claires d'une autre partie de la Nation, qui forme encore une propriété singuliere de l'Isle de Ceylan. Ce sont, dit-il, les *Gueux*, qui pour leurs mauvaises actions ont été réduits par les Rois au dernier degré de l'abjection & du mépris. Ils sont obligés de donner, à tous les autres Insulaires, les titres que ceux-ci donnent au Roi & aux Princes, & de les traiter avec le même respect. On raconte (7) que leurs ancêtres étoient des *Dodda Vaddas*, c'est-à-dire, des chasseurs, qui fournissoient la venaison pour la table du Roi; mais qu'un jour au lieu de venaison, ils présenterent de la chair humaine à ce Prince, qui l'ayant trouvée excellente demanda qu'on lui en servît de la même espece. Mais cette horrible tromperie fut découverte, & le ressentiment du Roi en fut si vif qu'il regarda la mort des coupables comme un chatiment trop leger. Il ordonna par un Décret public, que tous ceux qui étoient de cette profession ne pourroient plus jouir d'aucun bien, ni exercer aucun métier dont ils pussent tirer leur subsistance, & qu'étant privés de tout commerce avec les autres hommes, pour avoir outragé si barbarement l'humanité, ils demanderoient l'aumône de génération en génération dans toutes les parties du Royaume, regardés de tout le

(4) Pages 135 & suivantes.
(5) Page 134.
(6) Page 137.
(7) Page 138.

monde comme des infames, & en horreur dans la société civile. En effet, ils sont si détestés, qu'on ne leur permet pas de puiser de l'eau dans les puits. Ils sont reduits à celle des trous & des rivieres. On les voit mandier en troupes, hommes, femmes & enfans, portant leur bagage & leurs alimens dans des paniers au bout d'un bâton. Leurs femmes ne portent rien. Elles dansent & font divers tours de souplesse, pendant que les hommes battent du tambour. Ils font tourner un bassin de cuivre, sur le bout du doigt, avec une vîtesse incroyable. Ils ont l'adresse de jetter successivement neuf balles, & de les recevoir l'une après l'autre, de sorte qu'il y en a toujours sept en l'air. Lorsqu'ils demandent l'aumône, ils donnent aux hommes les titres d'Altesse & de Majesté, & aux femmes ceux de Comtesse & de Reine. Leurs demandes sont aussi pressantes, que s'ils étoient autorisés à les faire par des Lettres-Patentes du Roi. Ils ne peuvent souffrir qu'on les refuse. D'un autre côté, comme il n'est pas permis de les maltraiter ni de lever même la main sur eux; on est obligé malgré soi de tout accorder à leurs importunités. Ils se bâtissent des cabanes sous les arbres, dans des lieux éloignés des Villes & des grands chemins. Les aumônes qu'ils arrachent de toutes parts leur font mener une vie d'autant plus aisée, qu'ils sont exempts de toutes sortes de droits & de services. On ne les assujettit qu'à faire des cordes de la peau des vaches mortes, pour prendre & lier les éléphans ; ce qui leur procure un autre privilége, qui est d'en prendre la chair & de l'enlever aux Tisserands. Ils prétendent qu'ils ne peuvent servir le Roi & faire de bonnes cordes, lorsque les peaux sont dechiquetées par d'autres mains; & sous ce prétexte ils résistent aux Tisserands, qui dans la crainte de se souiller en touchant une race détestée, prennent le parti de fuir & d'abandonner leurs droits. Pour donner une idée plus affreuse encore, de cette étrange sorte de vagabonds, Knox ajoute qu'ils ne connoissent aucune loi de parenté, & qu'ils ne font pas difficulté de coucher librement, les peres avec leurs filles & les garçons avec leurs meres. Souvent, lorsque le Roi condamne au dernier supplice quelques grands Officiers qui l'ont mérité par leurs crimes, il livre leurs femmes & leurs filles aux Gueux, & ce châtiment paroît plus terrible que la mort. Il cause tant d'horreur aux femmes, que dans le choix que le Roi leur a quelquefois laissé de se précipiter dans la riviere ou d'être abandonnées à cette odieuse race, elles n'ont jamais balancé à préférer le premier de ces deux supplices (8).

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Etrange punition des femmes de qualité.

Le Gouvernement du Royaume de Candi a ses loix & ses maximes, qui rendent la Nation fort heureuse, lorsque le Roi n'abuse pas de son autorité pour les violer. Il y a deux Officiers principaux, ou deux premiers Juges, qui se nomment *Adigars*, & qui sont chargés de l'administration civile & militaire (9). C'est à leur Tribunal qu'on appelle, en dernier ressort, dans toutes les affaires où l'on ne s'en tient pas au jugement des Gouverneurs particuliers des Provinces & des Villes. Ces deux Officiers en ont de Subalternes, qui portent, pour marque de leur dignité, un bâton crochu par le haut. De quelques ordres qu'on leur confie l'exécution, la vûe de ce bâton est aussi respecté que le sceau même des Adigars. Si l'*Adigar* ignore ses fonctions, ces Officiers l'en instruisent. Dans toutes les autres charges il y a des Officiers

Gouvernement des Chingulais.

(8) Pages 138 & suivantes.

(9) *Ibid.* III Part. p. 61 & suivantes.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

inferieurs, qui suppléent à l'ignorance du premier par leur expérience & leurs lumieres (10).

Diffauvas, & autres grands Officiers.

Les *Diſſauvas*, qui ſuivent immédiatement les *Adigars*, ſont les Gouverneurs des Provinces & des Comtés. Mais tous les Gouverneurs n'ont pas le titre de *Diſſauvas*, non plus que d'autres grands Officiers, qui ſont proprement les Généraux & qui commandent en chef un certain nombre de ſoldats. Ainſi la qualité de Diſſauva eſt un titre particulier d'honneur que le Roi joint à la dignité. Dans ces créations, il a moins d'égard à la capacité qu'au rang de la naiſſance, & l'opinion commune des Chingulais eſt toujours favorable aux choix qui tombent ſur la premiere Nobleſſe. En nommant quelqu'un pour remplir une dignité, le Roi lui donne en même-tems de grandes marques d'affection & de faveur, dans la vûe apparemment de le rendre plus reſpectable aux peuples qu'il doit gouverner. Il lui fait préſent d'une épée dont la poignée eſt damaſquinée d'argent & de cuivre, & le fourreau couvert de lames d'argent; d'un couteau & d'une hallebarde. Il lui donne, pour ſa ſubſiſtance, pluſieurs Bourgs, qui ſont habités par des gens de toutes ſortes de métier, avec le revenu que le tréſor royal en tiroit, & une eſpece de terre que les habitans ſont obligés de labourer pour l'uſage du Gouverneur. Les Gouvernemens des Provinces aſſujettiſſent ceux qui en ſont revêtus à faire leur réſidence à la Cour, où leur fonction ordinaire eſt de veiller à la garde du Roi. Mais ils ont, dans toutes les parties de leur juriſdiction, des Officiers qui les repréſentent. Ils ont des Cours de Juſtice, compoſées des principaux habitans de chaque Bourg, & de la Sentence deſquelles on appelle à eux, avant que de faire paſſer les plaintes juſqu'aux Adigars. On peut appeller au Roi même, en ſe jettant à terre devant lui lorſqu'il ſort de ſon Palais. Cependant cette voie, qui paroît une reſſource toujours ouverte contre l'injuſtice, n'eſt pas ſans danger. Il arrive quelquefois que le Roi fait battre & enchaîner le ſuppliant, pour l'avoir importuné; & l'affaire languit alors pendant pluſieurs années (11).

Cours de Juſtice.

Noms d'honneur.

Les noms d'honneur qu'on donne aux Grands, ſont, celui d'*Ouſſai*, lorſqu'ils ſont à la Cour; ce qui revient à notre Meſſire; & lorſqu'ils ſont éloigné du Roi ceux de *Sibatta* & de *Dishoudren*, qui ſignifient *Seigneurie* ou *Excellence* (12). S'ils ſortent à pied, c'eſt toujours en s'appuyant ſur le bras d'un Ecuyer. L'Adigar joint à cette marque de grandeur un homme qui marche devant lui, avec un grand fouet qu'il fait clacquer, pour avertir le peuple de ſe tenir à l'écart. Ces Courtiſans, au milieu de leurs plus grands honneurs, ſont expoſés à des infortunes qui rendent leur ſituation peu digne d'envie. C'eſt une diſgrace fort ordinaire, pour un Seigneur, d'être enchaîné dans une obſcure priſon. Ils ſont toujours prêts à mettre la main l'un ſur l'autre pour exécuter l'ordre du Roi, & ravis même d'en être chargés, parce que celui dont le miniſtere eſt employé pour la ruine d'autrui eſt revêtu ordinairement de ſa dépouille (13).

Fortunes incertaines.

Forces du Royaume.

Le pouvoir du Roi conſiſte dans la force naturelle de ſon pays, dans ſes gardes, & dans l'artifice plutôt que dans le courage de ſes ſoldats. Il n'a pas d'au-

(10) *Ibidem.*
(11) Page 62 & ſuiv.
(12) Page 75.
(13) Page 76.

tres

tres Châteaux fortifiés que ceux qui les font par la nature. Tout le pays n'étant qu'un amas de hautes montagnes, dont l'accès est fort difficile, peut être regardé comme un Fort imprénable. Les barrieres d'épine qu'on entretient à tous les passages, sont redoublées à l'approche de la guerre, non-seulement à l'entrée des montagnes, mais dans toutes les Villes, les Villages & les chemins de traverse. Ces portes d'épines sont composées d'une espece d'arbrisseau, dont les branches sont garnies d'épines, longues de trois ou quatre pouces, & aussi fortes que des clous de fer. Ces branches, qui sont de la grosseur d'un gros bâton, sont courbées l'une près de l'autre & liées à trois ou quatre pieux droits qui sont plantés, comme une porte de dix ou douze pieds de hauteur, & si bien ajustées qu'on peut les hausser & les baisser pour passer par dessous. On fait une garde fort exacte dans tous les chemins & les passages qui menent à la Cour. Il n'y passe personne, sans un sceau, qu'on reçoit de quelques Officiers établis pour cette distribution. Les sceaux sont différens, suivant la qualité ou la profession de ceux qui les demandent. Celui qui se donne à un soldat représente un homme armé, avec une picque sur l'épaule; celui d'un laboureur, un homme portant deux sacs aux deux bouts d'un bâton, suivant l'usage du pays pour porter des fardeaux; celui d'un Blanc est le portrait d'un homme qui a l'épée au côté & un chapeau sur la tête (14).

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

Passeports singuliers.

La milice est composée des Gardes du Roi, qui viennent faire alternativement leur service à la Cour, & de ce qu'on appelle soldats du pays haut, qui sont dispersés dans tous les parties de l'Isle. Les Gardes se succédent de peres en fils sans être enrôlés, & jouissent au lieu de paye, de certaines terres qu'on leur abandonne, mais qu'ils perdent lorsqu'ils négligent leur devoir. S'ils veulent quitter leur service, ils en ont la liberté, en renonçant à leurs terres, qui sont données à d'autres pour les remplacer. Leurs armes sont l'épée, la picque, un arc, des fleches & de bons fusils. Pour tentes, ils se servent de feuilles de *Talipot* (15), qui sont legeres & fort commodes. Dans quelque partie de l'Isle qu'ils se trouvent, le bois ne leur manque jamais pour faire des pieux sur lesquels ils tendent leurs feuilles. Jamais ils ne livrent bataille en pleine Campagne. Jamais ils n'attendent l'ennemi pour le repousser. Leur habileté militaire consiste à dresser des embuscades & à boucher les chemins. Ils se cachent entre les rochers & les arbres, d'où leur mousqueterie est redoutable, & s'ils craignent d'être forcés dans ces retraites, ils se retirent au fond des bois, où il devient impossible de les trouver. Une autre de leurs défenses est de faire tomber sur leurs ennemis de grands arbres touffus, qu'ils coupent exprès, & de faire pleuvoir sur eux une grêle de fléches & de balles, tandis qu'ils les voient dans l'embarras. Mais avec cette méthode ils n'ont jamais pû défendre les côtes de leur Isle, qui sont plus nûes que leurs montagnes. Cependant ils ont acquis beaucoup d'expérience par les longues guerres qu'ils ont eûes avec les Portugais & les Hollandois. La plûpart de leurs Généraux ayant servi sous les Européens dans les intervalles de paix, ont pris le goût de notre discipline, qui les a rendus capables de battre quelquefois les Hollandois, & de leur enlever plusieurs Forts. Le Roi donnoit autrefois un prix reglé à ceux qui lui apportoient la tête d'un ennemi. Mais ce barbare usage ne subsiste plus (16).

Milice Chingulaise.

Méthode militaire du pays.

(14) Page 82 & suiv. (15) Page 86. (16) Page 90.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Religion de l'Isle de Ceylan.

La Religion des Chingulais est l'Idolâtrie. Ils rendent des adorations à plusieurs divinités, qu'ils distinguent par différens noms, & dont la principale est celle qu'ils appellent *Ossa, Polla, Maups*, c'est-à-dire, dans leur langue, Créateur du Ciel & de la Terre (17). Ils croient que ce Dieu suprême envoie d'autres Dieux sur la terre, pour y faire exécuter ses ordres, & que ces Dieux inférieurs sont les ames des gens de bien, qui sont morts dans la pratique de la vertu. Une autre divinité du premier ordre est celle qu'ils nomment *Buddou*, à laquelle il appartient de sauver les ames, & qui étant descendue autrefois sur la terre, se montroit quelquefois sous un grand arbre nommé *Bogaha*, qui est depuis ce tems-là un des objets de leur culte. Elle remonta au Ciel du sommet d'une haute montagne, où l'on voit encore l'empreinte d'un de ses pieds. Le Soleil & la Lune sont aussi des Dieux pour les Chingulais. Ils donnent au Soleil le nom d'*Irri*, & à Lune celui de *Handa*, auquel ils joignent quelquefois celui de *Hamui*, titre d'honneur des personnes les plus relevées, & celui de *Dio* qui signifie *Dieu* dans leur langue, mais qu'ils ont emprunté apparemment des Portugais (18).

Temples & Prêtres.

Le nombre de leurs Pagodes & de leurs Temples surpasse toutes les idées qu'on peut s'en former. On en voit plusieurs d'un travail exquis, bâtis de pierre de taille, ornés de statues & d'autres figures, mais si anciens, que les habitans mêmes en ignorent l'origine. Il est certain qu'ils la doivent à des ouvriers plus habiles que les Chingulais, puisque la guerre en ayant ruiné plusieurs, ils n'ont pas été capables de les rebâtir. Quelques-uns de ces édifices, sur-tout ceux qui sont dediés au Dieu *Buddou*, ont la forme d'un colombier quarré & sont à double étage. Les chambres hautes n'ont pas moins leurs Idoles que le Temple inférieur. Il s'y en trouve d'une figure monstrueuse, les unes d'argent, d'autres de cuivre & de différens métaux. On y voit aussi des bâtons peints, des targes & d'étranges sortes d'armes (19), des hallebardes, des fléches, des lances & des épées. On n'apperçoit point d'armes dans le Temple de *Budelou*, qui est un Dieu de paix. Les figures y représentent des hommes qui ont les jambes croisées, vêtus de casaques jaunes, les cheveux frisés, & les mains l'une sur l'autre devant eux comme les femmes. Chaque Temple a ses revenus en terres, qui leur viennent de la libéralité des Rois, & Knox avance hardiment que l'Eglise possede plus de Villes que la Couronne. Ces biens sont employés à la subsistance des Prêtres, à l'entretien des édifices & aux provisions nécessaires pour le sacrifice. D'ailleurs les Temples ont leurs Officiers comme le Palais du Roi, & jusqu'à des éléphans, qui ne sont entretenus que par une ostentation de grandeur. Outre les Temples publics, il est permis aux particuliers de se bâtir des Chapelles dans leurs cours, où ils mettent une image de *Buddou*, avec des chandelles & des lampes (20).

Idoles.

Trois sortes de Prêtres.

Les Chingulais ont trois sortes de Prêtres, comme trois sortes de Dieux & de Temples. Le premier ordre du sacerdoce est celui des *Tirinanxes*, qui sont les Prêtres de *Buddou* (21). Leurs Temples se nomment Ochars. Ils ont une maison à *Digligi* où ils tiennent leurs assemblées. On ne reçoit, dans cet ordre, que des personnages d'une naissance & d'un sçavoir distingués. Ce n'est pas même

(17) Page 146.
(18) Page 147.
(19) Page 149.
(20) Page 151.
(21) Pages 153 & suivantes.


1. RADGA SINGA, ROY DE CANDY,
dans l'Île de Ceylan.
2. le Tirinauxé, ou Grand-Prêtre des Chingulais.
1
2

T. VIII. N.° IV.

tout d'un coup qu'ils sont élevés au rang sublime de Tirinanxes. Ceux qui portent ce titre ne sont qu'au nombre de trois ou quatre, qui font leur demeure à *Digligi*, où ils jouissent d'un immense revenu, & sont comme les Superieurs de tous les Prêtres de l'Isle. On nomme *Gonnis* les autres Ecclésiastiques du même ordre. L'habit des uns & des autres est une casaque jaune, plissée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les cheveux rasés & vont nue tête, portant à la main une espece d'éventail rond, pour se garantir de l'ardeur du Soleil. Ils sont également respectés du Roi & du peuple. Leur regle les oblige de ne manger de la viande qu'un fois le jour; mais ils ne faut pas qu'ils ordonnent la mort des animaux dont ils mangent, ni qu'ils consentent qu'on les tue. Quoiqu'ils fassent profession du célibat, ils sont libres de renoncer à leur ordre lorsqu'ils veulent se marier. Le second ordre des Prêtres (22) est de ceux qui se nomment *Koppuhs*, & qui appartiennent aux Temples des autres divinités. Leur habit n'est pas différent de celui du peuple, lors même qu'ils exercent leurs fonctions. Ils ne sont obligés qu'à se laver & à changer de linge avant la cérémonie. Comme on ne sacrifie jamais de chair aux Dieux dont ils sont les Ministres, tout leur service se reduit à présenter à l'Idole du riz bouilli & d'autres provisions. Leurs Temples qui se nomment *Deovels*, ont peu de revenu. Aussi labourent-ils la terre & ne sont-ils pas exempts des charges de la société. Les Prêtres du troisiéme ordre sont les *Jaddeses* (23), employés au service des Esprits, qui se nomment *Dagoutans*, & dont les Temples s'appellent *Cavels*. Un homme devot bâtit à ses dépens un Temple, dont il devient le Prêtre ou le Jaddese. Il fait peindre sur les murs, des hallebardes, des épées, des fléches, des boucliers & des images. Mais ces Temples sont peu respectés du peuple. L'emploi le plus commun des Jaddeses est pour les sacrifices qui se font au diable, dans les maladies ou dans d'autres dangers; non que les Chingulais prétendent l'adorer, mais ils le croient redoutable: & pour écarter les maux qu'ils le croient capable de leur causer, ils lui sacrifient souvent de jeunes cocqs (24). Knox est un Voyageur sensé, comme son ouvrage en fait foi; honnête-homme en apparence, & loué à ce titre par diverses personnes d'honneur qui l'ont connu familierement, zelé Protestant, & par conséquent ennemi outré de la superstition, & peu porté à reconnoître des évenemens surnaturels: voici néanmoins dans ses propres termes, ce qu'il pense de l'Empire du Diable sur les Chingulais.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Sacrifices faits au Diable.

» J'ai vû souvent (25) des hommes & des femmes si étrangement possedés, » qu'on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que leurs agitations venoient » d'une cause surnaturelle. Dans cet état, les uns fuioient au milieu des bois, » en poussant des cris ou plûtôt des hurlemens. D'autres demeuroient muets » & tremblans, faisant des contorsions, ou parlant comme des fous, sans au» cune liaison dans leurs discours. Quelques-uns en guérissent. D'autres en » meurent. Je puis affirmer que souvent le diable crie la nuit d'une voix in» telligible, qui ressemble à l'aboiement d'un chien. Je l'ai moi-même en» tendu. Les habitans du pays remarquent, & j'ai fait la même observation, » qu'immédiatement avant qu'on l'entende, ou bien-tôt après, le Roi fait » toujours mourir quelqu'un. Les raisons qu'on a de croire que c'est la voix

Témoignage de l'Auteur sur les Diables de Ceylan.

(22) Page 158.
(23) Pages 159 & 160.
(24) *Ibid.*
(25) Pages 167 & suivantes.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Remarques sur cet article.

» du diable sont celles-ci : 1°. Qu'il n'y a point de créature dans l'Isle dont » la voix ressemble à celle qu'on entend; 2°. qu'on l'entend souvent dans un » lieu d'où elle part tout-d'un-coup, pour aller se faire entendre dans un au- » tre plus éloigné, & plus vite qu'aucun oiseau ne peut voler; 3°. que les » chiens mêmes tremblent à ce funeste bruit; enfin que c'est l'opinion de tout » le monde «. Il est aisé de juger que dans ces idées, l'Auteur devoit trembler autant que les Chingulais & leurs Chiens; mais à juger sérieusement de ses quatre preuves, il n'y a que la premiere d'embarrassante, en supposant que tous les animaux d'une Isle aussi grande que Ceylan, aussi couverte de bois & aussi déserte dans quelques-unes de ses parties, puissent être parfaitement connus. Mais dans cette supposition même, ne sçait-on pas que la faim ou la douleur fait pousser quelquefois des cris fort étranges aux animaux les plus familiers? A l'égard du prompt changement du lieu, il n'y a qu'à se figurer deux ou trois animaux éloignés entr'eux, qui crient successivement, excités peut-être par les cris l'un de l'autre. Au reste, cette observation de Knox n'a paru nécessaire ici, que pour expliquer l'excès de superstition (26) qu'il attribue aux Chingulais, & la multitude de fêtes & de pratiques religieuses qu'ils observent avec une fidélité qu'il admire. Ils croient d'ailleurs la resurrection des corps, l'immortalité de l'ame & un état futur de récompense & de punition. Ces trois principes suffisent pour les attacher à leurs idées de religion.

Leurs sciences & leur papier.

Ils tirent peu de secours des sciences pour leur conduite, car ils vivent presque tous dans une profonde ignorance. Ce que la plupart apprennent est à lire & à écrire, mais ils peuvent ignorer l'un & l'autre sans en être plus méprisés. Leurs livres ne traitent que de religion & de médecine, & sont écrits sur des feuilles de Talipot. Ils se servent, pour leurs lettres & leurs écrits ordinaires, d'une autre sorte de feuilles qui se nomment *Taucoles*, & qui reçoivent plus aisément l'impression, quoiqu'elles n'ayent pas tant de facilité à se plier (27). Leurs plus habiles Astronômes sont les Prêtres du premier ordre; ce qui n'empêche pas que les opérations annuelles d'astronomie ne soient reservées aux Tisserands. Ils prédisent les éclipses du Soleil & de la Lune. Ils font, pour le cours de chaque mois, des Almanacs où l'on voit l'âge de la Lune, les bonnes saisons pour labourer & semer la terre, les jours heureux pour commencer un voyage & d'autres entreprises. Ils se prétendent fort versés dans la science des étoiles, qui est la source de leurs lumieres sur tout ce qui appartient à la santé & à la bonne fortune. Ils comptent neuf planetes, c'est-à-dire, sept comme nous, auxquelles ils ajoutent la tête & la queue du dragon (28). Le tems se compte parmi eux depuis un ancien Roi qu'ils nomment *Sacavarly*. Leur année est de trois cens soixante-cinq jours, & commence le 28 du mois de Mars; mais quelquefois le vingt-sept ou le vingt-neuf, pour l'ajuster au cours du Soleil. Elle est divisée en douze mois, & leurs mois en semaines, qui sont de sept jours comme les nôtres, & qui se nomment *Joida*, *Sanduda*, *Omphoruda*, *Bodaha*, *Braspotenda*, *Secourada*, & *Henourada*. Les jours du service Ecclésiastique sont les Mercredis & les Samedis. Les Chingulais partagent le jour en trente heures, qui commencent

Astronômes Chingulais.

Leur office.

Leur mesure du tems.

(26) Pages 171 & suivantes.
(27) Page 272.
(28) Page 276.

au lever Soleil, & la nuit en autant de parties qui commencent au coucher de cet astre. Mais n'ayant ni horloges ni quadrans solaires, ils ne jugent du tems que par conjectures, ou par l'état d'une fleur commune, qui s'ouvre regulierement sept heures avant la nuit. Le Roi est le seul qui emploie pour la mesure du tems une espece de clepsidre, dont le soin forme un office particulier du Palais. C'est un plat de cuivre, percé d'un petit trou, qu'on fait nager dans un vase plein d'eau, jusqu'à ce qu'il se remplisse & qu'il aille au fond.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Leurs poids.

Leurs mesures de grandeur (29) sont le *Rian*, qui se prend depuis le coude jusqu'au bout du doigt du milieu, & le *Wadorian*, qui est le double du *Rian*. La moindre mesure pour le grain est un *Potta*, qui en contient autant qu'un homme en peut prendre avec la main. Quatre *Pottas* font une mesure qui se nomme *Bonder Nellia*, c'est-à-dire, *mesure royale*, & qui est tout ce qu'un homme peut manger de riz en un jour. C'est la portion qui se distribue au nom du Roi. Quatre *Bonder Nellias* font un *Courney*, qui est une fort jolie mesure de canne, en forme de panier. Dix courneys font un *Pale*, & se donnent au prix commun pour une *Larée*, qui est la cinquiéme partie d'une piece de huit; mais au tems de la moisson, deux pales se donnent pour une larée. Quatre pales font un *Ommouna*, qui est la mesure par laquelle on compte ordinairement le grain. Le plus petit des poids de l'Isle est un *Collonda*, dont six font une piece de huit. Il y a des demi-collondas & des quarts. Ces poids sont composés de petits grains rouges qui croissent dans le bois, & dont on compte dix pour un collonda. Vingt font le *Pallum*. Les Chingulais n'ont que trois sortes de monnoie courante (30); l'une, anciennement fabriquée par les Portugais, qui porte d'un côté le portrait du Roi, & celui d'un Moine de l'autre. Elle se nomme *Tagum Massa* & vaut environ dix sols. Il y a aussi des demi *Tagums*. La seconde est une monnoie que tout le monde peut faire avec la permission du Roi, & qui a la forme d'un hameçon pour la pêche. L'argent en est meilleur que celui des pieces de huit. La troisiéme sorte est celle du Roi, qu'il est défendu de contrefaire, sous peine de mort. Elle se nomme *Ponnam*; & de la petitesse qu'elle est, il en faut soixante-quinze pour une piece de huit. En général l'argent étant fort rare dans le Royaume, tout se vend & s'achete ordinairement par des échanges. Les habitans font très-peu de commerce avec les Etrangers. Pendant que les Portugais occupoient les côtes de l'Isle & qu'ils vivoient en paix avec eux, le Roi permettoit des communications mutuelles, dont les deux Nations tiroient un égal avantage; mais il n'en veut aucune avec les Hollandois, quoiqu'ils l'aient ardemment recherchée (31). Ainsi le négoce des Chingulais est resserré entr'eux. Il se borne aux productions du pays, parce que celles d'un canton ne ressemblent point à celles d'un autre. En rassemblant ainsi tout ce que la nature accorde aux différentes parties du Royaume, ils ont de quoi subsister sans le secours des regions étrangeres. L'agriculture est leur principal emploi, & les Grands ne dedaignent pas de s'y appliquer. Un homme de la premiere qualité travaille sans honte à la terre, pourvû que ce soit pour lui-même. Mais il se deshonore s'il travaille pour autrui ou dans la vûe de quelque salaire. Le seul office

Leur monnoie.

Combien leur Commerce est borné.

(29) Pages 238 & suiv. (30) Pages 241 & suiv. (31) Page 231.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Prix des denrées.

qu'il ne puisse exercer sous aucun prétexte est celui de portefaix, parce qu'il passe pour le plus vil. Il n'y a point de marchés dans l'Isle entiere. Les Villes ont quelques boutiques où l'on vend de la toile, du riz, du sel, du tabac, de la chaux, des drogues, des fruits, des épées, de l'acier, du cuivre, & d'autres marchandises (32). Dans les cantons où le riz est le plus cher, la valeur de six mesures de Paris ne se vend que quatre sols & demi : six poules ne coutent pas plus, & le prix d'un cochon de lait est le même. Un cochon gras vaut quarante-deux sols, & une chevre grasse environ trente sols. Quatre mille feuilles de betel se donnent pour neuf sols, quoique ces feuilles fassent toutes leurs délices. Ils en mâchent tout le jour. Ils s'en remplissent la bouche en se couchant ; ils les y conservent jusqu'à ce qu'ils s'éveillent, & se levent alors pour en prendre d'autres. Cet usage est égal dans les deux sexes. Ils seroient plus volontiers sans viandes & sans habits que sans betel. Knox avoue qu'en ayant usé long-tems, il lui étoit devenu impossible de s'en priver. Il est sain, dit-il, il entretient dans la bouche une sorte de parfum, qui donne une odeur fort agréable à l'haleine ; & ce qui ne sert pas moins à le rendre précieux aux Chingulais, il leur noircit les dents, qu'ils auroient honte d'avoir blanches, parce que c'est la couleur de celles des chiens. Leur maniere de l'employer différe peu de celle qui est commune à la plupart des Indiens. Ils portent une petite boëte (33) qui contient de la chaux humide. Chaque fois qu'ils veulent renouveller leur betel, ils prennent de cette chaux, qu'ils étendent sur la feuille. Ils y enferment quelques tranches de la noix d'areca, la roulent & se mettent à la mâcher, avec le soin de s'en frotter quelquefois les dents pour en augmenter la noirceur. On prend aussi du betel sans étendre la chaux sur la feuille ; & sans y rouler les tranches de noix, ils se contentent de prendre de la chaux entre les doigts & de se la mettre dans la bouche. Ceux qui s'attachent à cette méthode mâchent ainsi la noix & la feuille à part ; mais toujours accompagnées l'une de l'autre & de chaux, quoique ces trois ingrediens ne soient pas roulés ensemble.

Betel, & maniere dont les Chingulais l'emploient.

Cette chaux n'est le plus souvent que de la chaux commune, & semblable à la nôtre. Mais lorsqu'elle leur manque, sur-tout en voyageant, ils en font une autre de certaines coquilles qui se trouvent dans leurs rivieres d'eau douce, & qui ressemblent à celles des escargots (34).

Langue de Ceylan.

Leur langue est si particuliere à leur Nation, que Knox ne connoît aucune partie des Indes où elle soit entendue. Ils ont à la vérité quelques expressions qui leur sont communes avec les Malabares ; mais le nombre en est si petit, qu'ils ne peuvent mutuellement s'entendre. Le Chingulais est copieux, doux, élegant, & tient du caractere de ces Insulaires, qui aiment la flatterie, les titres & les complimens. Ils n'ont pas moins de douze titres pour les femmes, suivant le rang & la qualité. Toi & vous s'expriment de sept ou huit manieres différentes, qui sont proportionnées aussi à l'état, à l'âge, au caractere de ceux à qui l'on parle & qu'on veut honorer. Ces attentions de politesse ne sont pas moins familieres aux Laboureurs, & aux Manœuvres qu'aux Courtisans. Ils donnent au Roi des titres qui l'égalent à leurs Dieux ; & lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un excès d'humiliation. Ils éloi-

(32) Page 238. (33) Pages 248 & 249. (34) Page 250.

gnent jusqu'à l'idée de leur personne, en y substituant les êtres les plus vils. Ainsi, au lieu de dire *J'ai fait*, ils disent; *le membre d'un chien a fait telle chose.* S'il est question de leurs enfans, ils les transforment de même; & quand ce Prince leur demande combien ils en ont, ils répondent qu'ils ont *tel nombre de chiens & de chiennes* (35).

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

Loix de l'Isle.

Avec un respect si extraordinaire pour leur Souverain, on ne sera pas surpris qu'ils n'ayent pas d'autres loix que sa volonté. Cependant ils ont un certain nombre de vieilles coutumes, qui se conservent par la force de l'habitude. Leurs terres passent des peres aux enfans, à titre d'héritage, & le partage dépend du pere; mais si l'aîné demeure seul possesseur, il est obligé d'entretenir sa mere, ses freres & ses sœurs jusqu'à ce qu'ils soient autrement pourvûs (36). Les regles ne sont pas moins constantes pour la distinction des biens, pour le payement des dettes, pour les mariages & les divorces. Leurs mariages sont une pure cérémonie, qui consiste dans quelques présens qu'un homme fait à sa femme, & qui lui donnent droit sur elle lorsqu'ils sont acceptés. Les peres ne laissent pas de donner pour dot à leurs filles, des bestiaux, des Esclaves & de l'argent. Mais si les deux parties ne se conviennent pas, une prompte séparation leur rend la liberté, & le mari en est quitte pour rendre ce qu'il a reçu. Cependant la femme ne peut disposer d'elle-même, qu'après qu'il s'est engagé dans un autre mariage. S'ils ont des enfans, les garçons demeurent au pere & les filles suivent la mere. Les hommes & les femmes se marient ordinairement quatre ou cinq fois, avant que de se fixer solidement. Il est rare qu'un homme ait plus d'une femme; mais une femme a souvent deux maris. L'usage permet à deux freres, qui veulent vivre ensemble, de n'avoir qu'une femme entr'eux. Les enfans communs les reconnoissent tous deux pour peres & leur en donnent le nom (37). Un homme qui surprend sa femme au lit avec un amant, peut les tuer tous deux (38); mais les Chingulais connoissent peu les tourmens de la jalousie, & ne se croient pas deshonorés lorsque leurs femmes se livrent à des hommes d'une égale condition (39). Ces commerces d'amour ne passent pour un crime qu'avec des amans d'une naissance inferieure. La plus grande injure qu'on puisse faire à une femme, est de lui dire qu'elle a couché avec dix hommes de la lie du peuple (40). D'ailleurs la complaisance des hommes est extrême pour les femmes. Les terres dont elles héritent ne paient rien au Roi. Elles sont exemptes des droits de la douane, dans les Ports & sur les passages. Leur sexe est respecté jusques dans les animaux; & par une loi, qui est peut-être sans exemple, on ne paie rien non-plus pour ce que porte une bête de charge femelle (41). Mais des usages si galans n'empêchent pas que pour conserver la subordination de la Nature, il ne soit défendu aux femmes, sans aucune distinction de naissance & de qualité, de s'asseoir sur un siége en présence d'un homme (42). L'autorité des peres sur leurs enfans va jusqu'à pouvoir les donner, les vendre ou leur ôter la vie dans l'enfance, lorsqu'ils les prennent

Mariages & divorce.

Liberté des femmes.

Egards pour leur sexe.

(35) Page 267.
(36) Page 252.
(37) Page 227.
(38) Page 228.
(39) Page 223.
(40) Page 270.
(41) Page 229.
(42) Page 227.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

en averſion ou qu'ils ſe trouvent incommodés du nombre (43).

Deuil des femmes.

On ne connoît pas, dans l'Iſle de Ceylan, le barbare uſage qui oblige les femmes de divers pays des Indes à ſe brûler vives après la mort de leurs maris. Le deuil même, auquel la bienſéance les aſſujettit, ne conſiſte qu'à laiſſer pendre leurs cheveux pendant quelques jours, & à faire retentir les louanges du Mort par leurs cris & par le récit de ſes vertus; après quoi elles ont la liberté de ſe conſoler promptement par un nouveau mariage. Les Morts de baſſe extraction ſont enterrés fort ſimplement dans les bois. Mais on brûle les perſonnes de qualité avec beaucoup de cérémonies (44). La premiere conſiſte à laver le corps. Enſuite, après en avoir tiré les inteſtins & l'avoir rempli de poivre, on le met dans un tronc d'arbre, qu'on coupe & qu'on creuſe exprès, pour attendre l'ordre du Roi, ſans lequel il n'eſt pas permis de lui faire d'autres funérailles. Cet ordre eſt quelquefois fort lent; mais lorſqu'il arrive, on met le corps ſur un chalit, ce qui paſſe pour la plus grande diſtinction, couvert d'un drap juſqu'à la tête; & pluſieurs hommes le portent ſur leurs épaules juſqu'au bucher, qui eſt dans quelque partie éminente d'un champ ou d'un grand chemin. C'eſt une pile de bois, de trois ou quatre pieds de haut, au-deſſus de laquelle eſt une eſpece de dais en forme d'arcade, avec des pendans de toile peinte, entremêlés de branches de cocotier. On y place le corps ſur ſon chalit, ſans aucune formalité de religion; & lorſqu'il eſt conſumé par les flammes, on ramaſſe toutes les cendres en un monceau de la forme d'un pain de ſucre, qu'on entoure de bonnes haies, pour en fermer l'accès aux bêtes farouches. La derniere cérémonie eſt d'y ſemer de l'herbe, qui en fait avec le tems un petit tertre fort verd. Knox vit rendre ainſi les derniers devoirs à l'oncle du Roi, qui étoit Chef des *Tirinanxes* & comme le Primat de la Nation. Si le Mort n'eſt pas d'une ſi haute qualité, on le brûle dans ſon tronc d'arbre, & le bucher n'eſt compoſé que de branches & de feuillages.

Funérailles des Grands.

Maniere de les brûler.

L'Auteur parle, dans un autre lieu, de diverſes inſcriptions fort anciennes, qui ſe trouvent en divers endroits ſur des rochers, & dont les caracteres ſont ſi profonds qu'ils doivent durer juſqu'à la fin du Monde (45). Il ne peut juger s'ils ſont Malabares ou Chingulais; mais dans une Nation qui brûle ſes Morts avec tant de pompe, il eſt naturel de les prendre pour d'anciennes épitaphes.

Maladies & remedes des Chingulais.

La vie des Chingulais eſt d'ailleurs aſſez longue; & quoiqu'ils ſoient ſujets à diverſes maladies, pour leſquelles ils n'ont ni Médecins ni Chirurgiens, ils trouvent, au milieu de leurs bois, dans l'écorce & les feuilles de leurs arbres, des remedes & des préſervatifs pour tous les maux dont ils ſont affligés (46). Leur régime ſert beaucoup auſſi à la conſervation de leur ſanté. Ils ſe tiennent le corps fort net, ils dorment peu, & la plûpart de leurs alimens ſont ſimples. Du riz à l'eau & au ſel, avec quelques feuilles vertes & le jus d'un citron, paſſe pour un bon repas. Ils ne mangent point de bœuf, & cette chair eſt en abomination parmi eux. Les autres viandes & le poiſſon même les tentent ſi peu, qu'ils les vendent ou les abandonnent aux Etrangers qui ſe trouvent dans leur pays. Ils auroient des beſtiaux & de la volaille en abon-

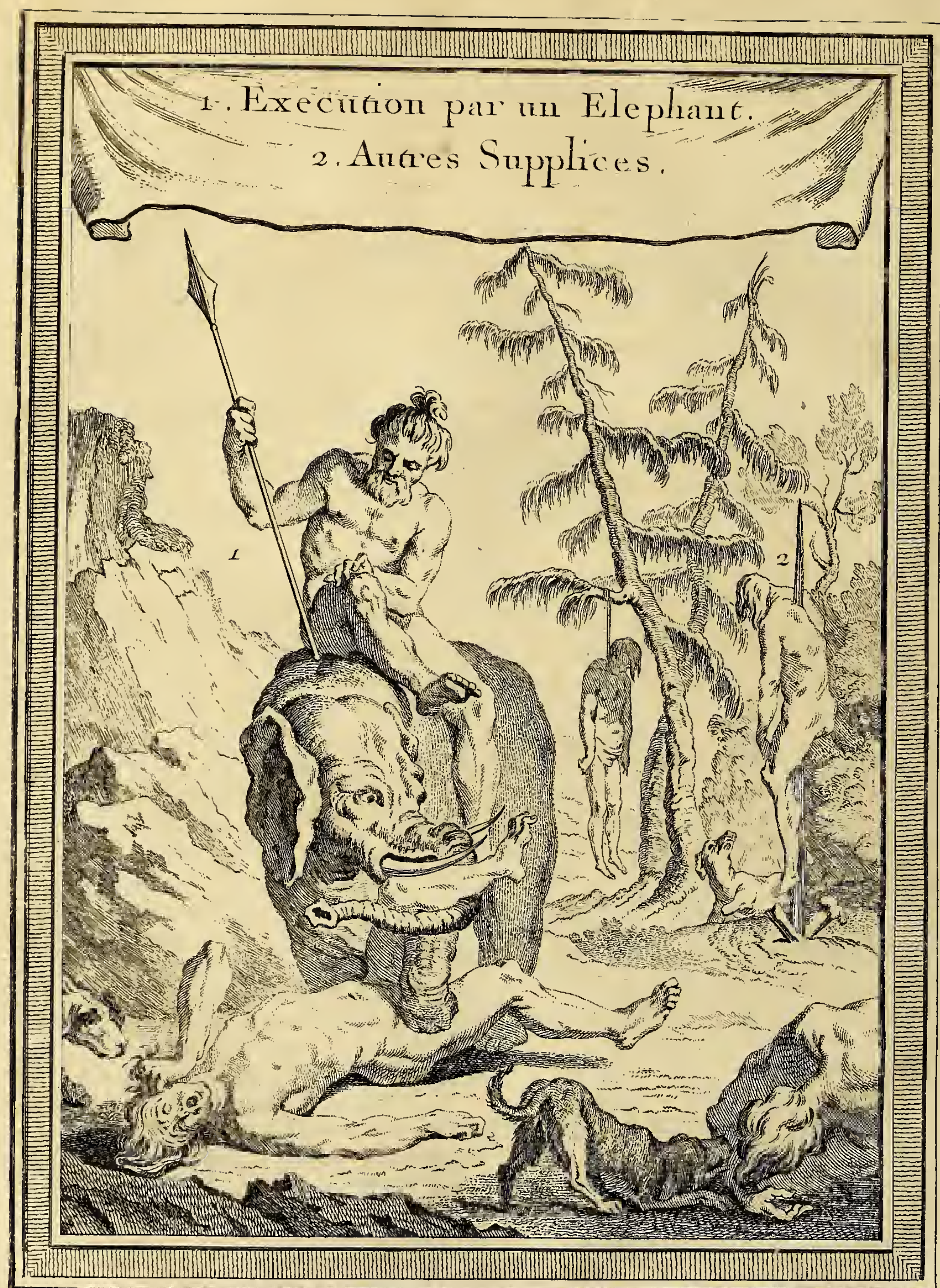
Leur régime ſert à leur ſanté.

(43) Pages 229 & 230.
(44) Page 227.
(45) Page 284.
(46) Page 286.

dance,


Chedel inv.

Maniere dont les Chingulais brulent leurs Morts.
T. VIII. N.° II.



T. VIII. N.° III.

dance, si les bêtes farouches ne leur en enlevoient beaucoup; sans compter que le Roi croit son repos interessé à tenir ses Sujets dans la misere (47), & permet même à ses Officiers de prendre à très-vil prix leurs poules & leurs porcs. Les Grands se font servir ordinairement cinq ou six mêts, entre lesquels il n'y a qu'un ou deux plats de chair ou de poisson. Leurs autres mêts sont des fruits & des légumes, mais sur-tout du riz, qui est la nourriture commune, à laquelle tout le reste ne sert qu'à donner du goût. Leur boisson ordinaire est de l'eau. Ils ne boivent l'*Arrack*, qui est une sorte d'eau-de-vie, qu'avant le repas, afin qu'il opere davantage (48). Leur vaisselle est de porcelaine ou de cuivre. Les plus pauvres se servent de feuilles. Ils ne manquent jamais de se laver la bouche & les mains après avoir mangé; & leur maniere de boire (49) est en tenant le vaisseau à quelque distance & versant la liqueur dans la bouche. Ils ont différentes sortes de pâtisseries & de confitures, dont ils se font des présens mutuels. Cette vie sobre entretient également leur santé & la gaieté de leur humeur. Ils chantent sans cesse, jusqu'en se mettant au lit; & la nuit même, lorsqu'ils s'éveillent. Leur maniere de se saluer est libre & ouverte. Elle consiste à lever les mains, la paume en haut, & à baisser un peu le corps. Le plus distingué ne leve qu'une main pour son inferieur; & s'il est fort au-dessus par la naissance, il remue seulement la tête. Les femmes se saluent en portant les deux mains au front. Leur compliment ordinaire est *Ay*, qui signifie, *comment vous portez-vous?* Ils répondent, *Hundoi;* c'est-à-dire, *fort bien* (50). Tous leurs discours ont le même air de douceur & de politesse.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Gaieté de leur humeur.

Avec tant d'humanité dans le fond du caractere, Knox admira long-tems que ces Insulaires eussent besoin d'être conduits avec beaucoup de rigueur, & que la Justice du Roi s'exerçât par des supplices cruels. Mais il reconnut enfin qu'il ne falloit en accuser que le penchant de ce Prince, qui le portoit naturellement à la cruauté. Cette malheureuse inclination se déclaroit non-seulement par la nature des peines, mais encore par leur étendue. Souvent des familles entieres étoient punies des fautes d'un seul. Le Roi, dans sa colere, ne condamnoit pas sur le champ un criminel à la mort. Il commençoit par le faire tourmenter, en lui faisant arracher avec des tenailles, ou brûler avec un fer chaud, diverses parties de la chair, pour lui faire nommer ses complices. Ensuite il lui faisoit lier les mains autour du col (51) & le forçoit de manger ses membres. On a vû des meres manger ainsi leur propre chair & celle de leurs enfans. Ces misérables étoient menés ensuite par la Ville jusqu'au lieu de l'exécution, suivis des chiens dont ils devoient être la proie, & qui étoient si accoutumés à cette boucherie, que d'eux-mêmes ils suivoient les prisonniers lorsqu'ils les voyoient traîner au supplice. On voyoit ordinairement, dans ce lieu, plusieurs personnes empalées, & d'autres, pendus ou écartelés. Le Roi se servoit aussi d'éléphans pour exécuter les sentences de mort. Ils percent le corps d'un homme; & le déchirant en pieces, ils dispersent ses membres. On couvre leurs dents, d'un fer bien aiguisé à trois tranchans (52); car les éléphans apprivoisés ont les dents coupées par le

Rigueur des supplices, & cruauté des Rois.

(47) Page 203.
(48) Page 204.
(49) *Ibid.*
(50) Page 210.
(51) Page 28.
(52) T. I. p. 98.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

bout, afin qu'elles croiſſent mieux. Les priſons n'étoient jamais ſans un grand nombre de ces malheureux; les uns chargés de chaînes, à qui l'on fourniſſoit leur ſubſiſtance; d'autres, qui avoient la permiſſion de l'aller demander de porte en porte avec un Garde. On en faiſoit toujours mourir quelques-uns, ſans aucune forme de procès, & toute leur famille étoit ſouvent enveloppée dans leur châtiment. Ceux qui étoient capables de travailler, obtenoient la permiſſion d'élever une boutique dans la rue, vis-à-vis la priſon, & de ſortir pendant le jour pour vendre leur ouvrage; mais ils étoient renfermés à l'approche de la nuit. Enfin ce Roi ſanguinaire fit mourir ſon propre fils (53), ſur le ſimple ſoupçon d'un projet de révolte, & prenoit ſouvent plaiſir à faire couper la tête à de jeunes gens des meilleures familles du Royaume, pour la faire mettre enſuite dans leur ventre (54), ſans déclarer de quel crime il les croyoit coupables. On a lû, dans le Journal de Knox, qu'il ſe nommoit *Radja-ſinga ;* nom qui ſignifie le *Roi lion.* Il ne deſcendoit pas directement du ſang royal, mais d'un ſecond mariage de la Reine veuve de ſon Prédéceſſeur, qui ayant été baptiſée & nommée *Donna Catharina* par les Portugais, n'avoit pas laiſſé d'épouſer, après la mort du Roi, le Chef des Tirinanxes. Elle en eut Radja-ſinga, & ce Pontife, qui gouvernoit pendant la minorité de deux jeunes Princes, abuſa de ſa puiſſance pour faire paſſer la Couronne à ſon fils. Ce Monarque étoit d'une taille médiocre, mais bien priſe. Il paroiſſoit âgé d'environ cinquante ans, obſerve Knox, mais ſans nous apprendre s'il parle du tems de ſon arrivée dans l'Iſle ou de celui de ſa fuite. Si l'on excepte la cruauté, l'orgueil & l'ambition, Radja-ſinga poſſedoit mille qualités qui le rendoient digne du Trône. Il étoit ſobre, prudent, moderé dans l'uſage de tous les plaiſirs, ami des Arts, & ſi porté à favoriſer les Etrangers, qu'il ne les retenoit malgré eux dans ſes Etats que pour les y attacher par ſes bienfaits. Le pays qui ſe trouvoit réuni ſous ſes loix avoit été diviſé en neuf Royaumes, que ſes Prédéceſſeurs avoient conquis par (55) degrés. Il falloit ſoutenir un gouvernement mal affermi, & réſiſter ſans ceſſe aux entrepriſes des Etrangers, qui s'étoient rendus maîtres de ſes côtes. Knox juſtifie ſa cruauté par ces deux motifs; & cette apologie n'eſt pas ſans force dans la bouche d'un homme qui avoit porté vingt ans ſes fers.

Origine du Roi & ſon caractere.

L'Auteur excuſe ſa cruauté.

Hiſtoire naturelle de l'Iſle de CEYLAN.

ON ſe confirmera dans l'idée qu'on a dû ſe former du caractere de Knox & dans la confiance qu'il demande pour ſon récit, en apprenant, à la tête de cet article, qu'il ne promet point une Hiſtoire parfaite des productions de Ceylan, telle qu'on pourroit l'attendre d'un Naturaliſte qui auroit employé tous ſes ſoins à cette étude; mais une ſimple Relation (56) de diverſes propriétés de l'Iſle, que ſes malheurs lui ont laiſſé le tems d'obſerver.

Singularité de l'Iſle de Ceylan dans la culture du riz.

Ce qu'il rapporte du riz & de la maniere de le cultiver, n'eſt remarquable que par l'induſtrie des habitans. On ſçait que l'eau eſt néceſſaire pour la culture du riz, & l'on conçoit facilement qu'avec le ſecours des réſervoirs &

(53) Page 87.
(54) Page 81.
(55) Voy. ci-deſſus les Relations Holland.
(56) Page 31.

des canaux, les plaines du Royaume de Candi-uda peuvent devenir auſſi fertiles que les plus humides vallées. Mais ſi l'on ſe rappelle que le pays eſt un amas de montagnes, il paroît ſurprenant qu'elles ne ſoient pas moins cultivées. Les Inſulaires ont trouvé le moyen de les aplanir en forme d'amphitéatre (57) dont les ſiéges ont depuis trois pieds juſqu'à huit de largeur, les uns plus ou moins bas que les autres, à proportion que la colline a plus ou moins de roideur. On les unit, en les rendant un peu creux; ce qui forme une ſorte d'eſcalier, par lequel on peut monter juſqu'au dernier ſiége. Comme l'Iſle eſt fort pluvieuſe, & que d'un autre côté les ſources ſont ſi communes ſur les montagnes qu'il s'en forme un grand nombre de rivieres, on a pratiqué de grands réſervoirs preſqu'au niveau des plus hautes ſources, d'où l'on fait tomber l'eau ſur les premiers ſiéges, & couler par degrés aux autres rangs. Ces réſervoirs ſont en très-grand nombre & de différentes grandeurs. Les uns ont une demie lieue de long, d'autres un quart de lieue ſeulement, & leur profondeur eſt de deux ou trois braſſes. A préſent qu'ils ſont bordés d'arbres, on les prendroit pour de ſimples côteaux. On ne les fait pas plus profonds, parce que l'expérience a fait connoître qu'ils ſeroient moins commodes, & qu'après les grandes ſécheresses, qui tariſſent quelquefois juſqu'aux ſources, ils ſeroient plus difficiles à remplir. Dans les parties ſeptentrionales du Royaume, où l'on ne trouve ni ſources ni rivieres, on eſt borné à l'eau de pluie, qu'on retient dans des réſervoirs en forme de croiſſant. Chaque Village a le ſien; & lorſqu'ils ſont bien pleins, on regarde la moiſſon comme aſſurée. Le ſeul inconvénient eſt qu'il s'y trouve des alligators (58), qui ſe retirent à la vérité dans le bois, & de-là dans les rivieres, lorſqu'ils commencent à manquer d'eau; mais la ſaiſon des pluies les ramene.

Réſervoirs d'eau au ſommet des montagnes.

On diſtingue, dans l'Iſle, pluſieurs ſortes de riz, qui portent des noms différens, quoiqu'elles different peu pour le goût, & que cette variété ne vienne que du tems qu'il leur faut pour meurir (59). L'une meurit en ſept mois, d'autres en ſix, en cinq, en quatre & en trois mois. Celle qui meurit le plûtôt eſt de meilleur goût, mais rapporte moins. Il y en a même une eſpece qui meurit à ſec (60), & qu'on ſeme dans les lieux où l'art ne peut conduire d'eau. Ce ſeroit un tréſor pour les Orientaux, ſi elle n'étoit inferieure aux autres pour l'odeur & pour le goût. Outre le riz, l'Iſle fournit diverſes ſortes de grains, qui n'en approchent pas pour la bonté, mais qui deviennent une reſſource lorſque le riz manque. Tels ſont le *Coracan*, petite graine qui reſſemble à celle du ſenevé, & qui rapporte beaucoup dans les bonnes terres; le *Tanua*, graine auſſi petite que l'autre, & fort commune dans les parties du Nord; le *Moung*, qui reſſemble à la veſce; l'*Omb*, petite graine, qui ſe mange bouillie comme le riz, mais qui enyvre & cauſe des maux de cœur lorſqu'elle eſt trop nouvelle; le *Minere*, le *Boumas* ou le *Caravances*, & le *Tolla*, autres graines, dont la derniere donne de l'huile aux habitans pour s'oindre le corps.

Pluſieurs ſortes de riz.

Diverſes ſortes de grains.

Les Chingulais ont quantité d'excellens fruits; mais ils en auroient beaucoup davantage s'ils les aimoient aſſez pour donner quelque ſoin à leur cul-

Raiſons qui empêchent les Chingulais de cultiver certains fruits.

(57) Page 33.
(58) Page 37.
(59) Page 31.
(60) Page 38.

Histoire naturelle de Ceylan.

ture (61). Ils s'attachent peu à ceux qui n'ont d'agréable que le goût, & qui ne sont pas propres à leur servir d'aliment lorsque le grain commence à leur manquer. Ainsi les seuls arbres qu'ils plantent sont ceux qui produisent des fruits nourrissans. Les autres croissent d'eux-mêmes; & ce qui diminue encore les soins des habitans, c'est que dans tous les lieux où la nature fait croître des fruits délicats, les Officiers du pays attachent, au nom du Roi, une feuille autour de l'arbre & font trois nœuds à l'extrêmité de cette feuille. On ne peut alors y toucher, sans s'exposer au plus sévere châtiment & quelquefois même à la mort. Lorsque le fruit est mûr, l'usage est de le porter dans un linge blanc au Gouverneur de la Province, qui met le plus beau dans un autre linge & l'envoie soigneusement à la Cour, sans qu'il en revienne rien au propriétaire (62). L'Isle produit d'ailleurs tous les fruits qui croissent aux Indes. Mais elle en a de particuliers, tels que le *Mango* (63), qui est commun aux environs de Columbo; le *Jacks*, qui se nomme *Polos* lorsqu'il commence à pousser, *Cose* lorsqu'il est tout verd, & *Ouaracha* ou *Vellas* dans sa maturité. Ce fruit, qui est d'un grand secours pour la nourriture du peuple, croît sur un fort grand arbre. Sa couleur est verdâtre. Il est hérissé de pointes & de la grosseur d'un pain de dix-huit livres. Sa graine, à laquelle on donne le nom d'*œufs*, est éparse comme les pepins dans une citrouille. On mange le jacks comme nous mangeons le choux, & son goût en approche. Un seul suffit pour rassasier six ou sept personnes. Il peut se manger crud lorsqu'il est mûr. Sa graine ou ses œufs ressemblent aux châtaignes par la couleur & le goût. On les fait cuire à l'eau ou sous la cendre, & les habitans en ont toujours leur provision. Un seul jacks donne jusqu'à deux ou trois chopines de cette (64) graine.

Mango.

Jacks.

Jombo.

Le *Jombo* est encore un fruit que Knox n'a vû dans aucun autre endroit des Indes. Il a le goût d'une pomme. Il est plein de jus, & n'est pas moins sain qu'agréable. Sa couleur est un blanc mêlé de rouge, qu'on prendroit pour l'ouvrage du pinceau. Entre les fruits sauvages qui viennent dans les bois, on distingue les *Muvros*, qui sont ronds, de la grosseur d'une cerise, & dont le goût est très-agréable; les *Dongs*, qui ressemblent aux cerises noires; des *Ambellos*, qu'on peut comparer à nos groseilles; des *Carolhos*, des *Cabellas*, des *Poukes* & des *Pollas*, qui peuvent passer pour autant d'especes de bonnes prunes; des *Paragiddes*, qui ont quelque ressemblance avec nos poires. Entre les fruits qui sont communs à toutes les parties de l'Inde, tels que les noix de coco, celles d'areka, les plantains, les bananes, toutes sortes d'oranges & de limons, les cannes de sucre, les melons-d'eau, les grenades, le raisin noir & blanc, les mirabolans, les codjux, &c. on distingue une sorte de citron qui se nomme *Pautaring*, & qui est beaucoup plus gros que les deux (65) poings.

Fruits sauvages.

Pautaring.

Trois arbres singuliers.

Le Tallipot & ses propriétés.

L'Isle de Ceylan produit trois arbres, dont les fruits à la verité ne peuvent se manger, mais qui sont remarquables par d'autres utilités. Le premier, qui se nomme *Tallipot* (66), est fort droit, & ne peut être comparé, pour la hauteur & la grosseur, qu'à un mât de Vaisseau. Ses feuilles sont si grandes,

(61) Page 52.
(62) Page 54.
(63) Page 3.
(64) Page 59 & suiv. Il s'en trouve dans d'autres lieux des Indes.
(65) Page 62.
(66) Pages 64 & suiv.

A. Chingulais a couverts de la pluie sous la feuille de Talipot.

B. Arbre nommé Talipot.



T. VIII. N°. VII.

qu'une ſeule peut couvrir quinze ou vingt hommes & les défendre de la pluie. Elles ſe fortifient en ſéchant, ſans ceſſer d'être ſouples & maniables. La Nature ne pouvoit faire un préſent plus convenable au pays. Quoique ces feuilles aient beaucoup d'étendue lorſqu'elles ſont vertes, elles peuvent être reſſerrées comme un éventail; & n'étant pas alors plus groſſes que le bras, elles peſent fort peu dans la main. Elles ſont naturellement rondes, mais les Inſulaires les coupent en pieces triangulaires, dont ils ſe couvrent en voyageant, avec le ſoin de mettre le bout pointu par-devant, pour s'ouvrir le paſſage au travers des buiſſons. Elles les garantiſſent tout à la fois de la pluie & du ſoleil. Les ſoldats en font des tentes. Knox apporta, dans ſa Patrie, une de ces feuilles, dont on a vû qu'il s'étoit ſervi fort heureuſement dans ſa fuite. Elles croiſſent au ſommet de l'arbre, comme celles du cocotier, mais il ne porte de fruit que l'année de ſa mort. C'eſt une autre ſingularité, qui doit s'attirer d'autant plus d'attention, qu'alors uniquement il pouſſe de grandes branches, chargées de très-belles fleurs jaunes, d'une odeur à la verité trop forte, qui ſe changent en un fruit rond & dur, de la groſſeur de nos plus belles ceriſes. Mais ce fruit n'eſt bon que pour ſemer. Le tallipot ne porte donc qu'une ſeule fois, mais il eſt ſi couvert de fruit & de graine, qu'un ſeul arbre ſuffit pour enſemencer toute une Province. Cependant l'odeur des fleurs eſt ſi inſupportable près des maiſons, qu'on ne manque jamais d'y abbattre ces arbres lorſqu'ils commencent à pouſſer des boutons; d'autant plus que ſi on les coupe auparavant, on y trouve une fort bonne moëlle, qu'on réduit en farine pour faire des gâteaux qui ont le goût du pain blanc (67). C'eſt encore une reſſource pour les Inſulaires, lorſque le riz leur manque vers le tems de la moiſſon.

Histoire naturelle de Ceylan.

Le Ketule.

Le ſecond arbre, dont Knox parle avec admiration, eſt le *Ketule* (68), qu'il repréſente auſſi droit que le cocotier, mais moins haut & beaucoup moins gros. Sa principale propriété conſiſte à rendre une eſpece de liqueur, qui ſe nomme *Tellegie*, extrêmement douce, très-ſaine & très-agréable, mais ſans aucune force. On la reçoit deux fois par jour, & trois fois des meilleurs arbres, qui en donnent juſqu'à douze pintes dans un ſeul jour. On la fait bouillir juſqu'à la réduire en conſiſtance, & c'eſt alors une eſpece de caſſonade noire, que les habitans nomment *Jaggory*. Avec un peu plus de peine, ils peuvent la rendre auſſi blanche que le ſucre, auquel d'ailleurs elle ne cede rien en bonté. Knox explique la maniere dont on tire cette liqueur. Lorſque l'arbre eſt dans ſa maturité, il pouſſe, vers ſa pointe, un bouton qui ſe change en un fruit rond, & qui eſt proprement ſa ſemence. Mais on ouvre ce bouton, en y mettant divers ingrédiens, tels que du ſel, du poivre, du citron, de l'ail & diverſes feuilles qui l'empêchent de meurir. Chaque jour on en coupe un petit morceau vers le bout, & la liqueur en tombe. A meſure qu'il meurit & qu'il ſe fanne, il en croît d'autres plus bas, chaque année, juſqu'à ce qu'ils gagnent la tête des branches; mais alors l'arbre ceſſe de porter & meurt, après avoir ſubſiſté huit ou dix ans. Ses feuilles reſſemblent à celles du cocotier, & tiennent à une écorce fort dure & pleine de filets, dont on ſe ſert pour faire des cordes. Elles tombent pendant tout le tems qu'il croît; mais

(67) Page 66.

(68) *Ibid.* & ſuiv.

lorſqu'il eſt arrivé à ſa groſſeur, elles demeurent pluſieurs années ſur l'arbre ſans tomber, & lorſqu'elles tombent, la Nature ne lui en rend pas d'autres. Son bois, qui n'a pas plus de trois pouces d'épaiſſeur, ſert comme d'enveloppe à une moëlle fort blanche. Il eſt fort dur & fort lourd, mais ſujet à ſe fendre de lui-même. La couleur en eſt noire. On le croiroit composé de piéces de rapport. Les Inſulaires en font des pilons pour battre le riz.

Le Gorunda-gouhah, qui porte la canelle.

Le troiſiéme arbre eſt celui qui porte la canelle & qui rend l'Iſle de Ceylan ſi chere aux Hollandois. On le nomme dans le pays, *Gorunda-gouhah* (69). Il croît dans les bois, comme les autres arbres; & ce qui doit paroître ſurprenant, les Chingulais n'en font pas plus de cas (70). On en trouve beaucoup dans diverſes parties de l'Iſle, ſur-tout à l'Oueſt de la grande montagne de *Mavelagongue;* fort peu dans d'autres: & quelques-unes n'en portent pas du tout. L'arbre eſt d'une grandeur médiocre. Son écorce eſt la canelle, qui paroît blanche ſur le tronc, mais qu'on enleve & qu'on fait ſécher au ſoleil. Les Inſulaires ne la prennent que ſur les petits arbres, quoique l'écorce des grands aient l'odeur auſſi douce & le goût de la même force (71). Le bois eſt ſans odeur. Il eſt blanc & de la dureté du ſapin. On s'en ſert à toutes ſortes d'uſages.

Forme de ſes feuilles.

Sa feuille reſſemble à celle du laurier par la couleur & l'épaiſſeur, avec cette ſeule différence, que la feuille du laurier n'a qu'une côte droite, ſur laquelle le verd s'étend des deux côtés, & que celles de la canelle en ont trois, par le moyen deſquelles elles s'élargiſſent (72). En commençant à pouſſer, elles ont la rougeur de l'écarlate. Frottées entre les mains, elles ont l'odeur du clou de girofle plus que celle de la canelle. Le fruit, qui meurit ordinairement au mois de Septembre, reſſemble au gland; mais il eſt plus petit. Il a moins d'odeur & de goût que l'écorce.

Uſage qu'on fait de ſon fruit.

On le fait bouillir dans l'eau, pour en tirer une huile qui ſurnâge, & qui étant congelée, devient auſſi dure & auſſi blanche que du ſuif. L'odeur en eſt fort agréable. Les habitans s'en oignent le corps. Ils en brûlent auſſi dans leurs lampes. Mais on n'en fait des chandelles que pour le Roi.

L'Orula.

L'*Orula* eſt un arbre de la groſſeur du pommier, qui porte un petit fruit aſſez ſemblable à l'olive (73), excepté qu'il eſt plus pointu par les deux bouts. La peau en eſt d'un verd-rougeâtre & couvre un noyau fort dur, que les habitans emploient pour ſe purger & pour teindre en noir. L'eau dans laquelle on le fait tremper, après l'avoir pilé, emporte dans l'eſpace d'une nuit la plus forte rouillure du fer, & prend néanmoins une ſi profonde noirceur qu'elle pourroit ſervir d'encre.

Le Doune kaia.

Le *Doune-kaia-gauhah* eſt un arbriſſeau, dont les feuilles ſont larges de deux doigts & longues de ſept ou huit pieds, armées d'un rang d'épines au milieu & des deux côtés. On les fend pour en faire des nattes. Cet arbriſſeau porte un bourgeon fort long, qui a la forme d'un pain de ſucre, & qui eſt d'abord enveloppé de feuilles comme un chou. Leur couleur eſt d'un beau jaune d'or, & l'odeur en eſt excellente. Le bourgeon venant à s'ouvrir, s'étend en pluſieurs bouquets de petites fleurs blanches. On ſe ſert des racines du doune-

(69) Page 69.
(70) *Ibidem.*
(71) Page 70.
(72) *Ibidem.*
(73) Page 72.

kaia-gauhah pour faire des cordes, en les réduisant en courroies qu'on (74) entrelasse.

Histoire naturelle de Ceylan.

Le Capita.

Le *Capita-gauhah* (75), autre arbrisseau, de la grosseur du bras, est médecinal dans son bois, dans son écorce & ses feuilles. Il n'y a pas de bêtes qui en veuillent manger, sans en excepter les chevres, qui broutent quelquefois du pur poison (76). La feuille est d'un beau verd, ronde, mal unie & de la grandeur de la paume de la main. Son bois, quoique verd, est admirable pour le feu, & les Orfévres ne brûlent pas d'autre charbon.

Rattans.

Quoique les *Rattans* ne soient pas particuliers à l'Isle de Ceylan, ils y croissent avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, en s'étendant fort loin sur la terre, ou le long des arbres à la hauteur d'environ vingt brasses. Ils sont d'abord couverts d'une écorce qui les défend des injures de l'air, & si hérissés d'épines & de pointes, qu'on n'ose y toucher. Mais à mesure que l'arbrisseau croît, l'écorce mûrit & tombe. Il porte un fruit de la forme & de la grosseur d'une grappe de raisin, mais dont la peau est jaunâtre & écaillée comme le corps d'un poisson. Sa chair est blanche & renferme un noyau. Les habitans font de ce fruit une liqueur aigre & rafraîchissante (77).

Betel & son arbrisseau.

L'arbrisseau qui porte la feuille de *Betel* (78) croît en serpentant, comme le lierre, autour des arbres, sur-tout autour des jeunes arbres qu'on plante & qui croissent aussi dans la même proportion. Cette feuille est longue dans sa forme, mais plus large vers la queue & pointue par le bout. Sa couleur est un verd-naissant. La graine, qui ressemble au poivre-long, n'est d'aucun usage. Elle tombe & pourrit sur la terre, & l'on ne perpétue l'arbrisseau que par ses rejettons.

Arbres qui portent la noix d'Areca.

La noix d'areca, qui sert avec le betel, ne croît que dans les parties méridionales & occidentales de l'Isle. Les arbres qui la portent sont hauts & droits, mais rarement plus gros que le gras de la jambe. On n'en voit pas dans les champs, mais seulement dans les Villages, où ils forment comme un bois, sans aucun enclos pour distinguer ceux qui appartiennent à différens maîtres. Les habitans y mettent leur marque, à laquelle ils les reconnoissent. On ne les plante point. La noix tombe lorsqu'elle est mûre & prend bien-tôt racine. Ces noix croissent par pelotons au sommet de l'arbre, & leur couleur, qui est rougeâtre dans leur maturité, forme un spectacle fort agréable. On les fait sécher au soleil jusqu'à ce que la coquille soit un peu pourrie, & l'on prend ensuite la peine de les racler l'une après l'autre, avec un couteau de bois (79). Vingt milliers de ces noix ne se vendoient qu'un écu lorsque Knox arriva dans l'Isle. Mais le prix en étoit fort diminué à son départ, quoiqu'au défaut d'argent elles s'emploient comme une espece de monnoie, avec laquelle on se fournit de tout ce qui est nécessaire (80). Le bois de l'arbre sert à faire des lattes & des palissades, & les feuilles, pour envelopper toutes sortes de provisions.

Le Bogahah, ou l'arbre dieu.

Knox parle, dans son Journal, du *Bogahah*, que les Européens ont nommé l'*Arbre-dieu* (81), parce que les Chingulais le croient sacré & lui rendent une

(74) Page 74.

(75) Il paroît que *Gauhah* signifie *arbre* en Chingulais.

(76) Page 75.

(77) Page 76.

(78) Page 77.

(79) Page 56.

(80) Page 58.

(81) Page 78.

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

ſorte d'adoration. Cet arbre eſt fort grand, & ſes feuilles tremblent ſans ceſſe, comme celles du peuplier. Toutes les parties de l'Iſle en offrent un grand nombre, que les Chingulais ſe font un mérite de planter, & ſous leſquels ils allument des lampes & placent des images. On en trouve dans les Villes & ſur les grands-chemins, la plûpart environnés d'un pavé, qui eſt entretenu fort proprement. Ils ne portent aucun fruit, & ne ſont remarquables que par la ſuperſtition qui les fait planter.

Herbes Européennes tranſplantées à Ceylan.

Un Européen, qui arrive dans l'Iſle de Ceylan, eſt ſurpris d'y trouver non-ſeulement des choux, des carottes, des raves, du fenouil, du baume, du ſpermint, du ſenevé, du romarin, de la ſauge, des concombres & des féves, mais juſqu'à des laitues (82) & d'autres herbes pour les ſalades. Il eſt vrai qu'à la réſerve du ſpermint & du ſenevé, tous ces végetaux n'y croiſſent pas naturellement, & qu'ils y ont été tranſplantés par les Portugais & les Hollandois. Knox en conclut que toutes nos autres plantes ne s'accommoderoient pas moins du même terroir (83), & qu'elles y acquereroient peut-être un nouveau degré de force & de bonté. L'Iſle a d'elle-même quantité d'excellentes herbes, qui ſe mangent bouillies, avec une ſauce au beurre, ou qui ſervent à l'aſſaiſonnement du riz. Quelques-unes demandent d'être ſix mois en terre (84) pour meurir parfaitement, & leur goût ne le cede pas à celui de nos aſperges. Les unes ont les feuilles & la tige auſſi rouges que du ſang; d'autres ſont vertes, & d'autres ont la feuille verte & la tige blanche. On diſtingue deux ſortes de racines; la premiere, de celles qu'il faut planter près des arbres ou des échalas, le long deſquels leur tige monte quelquefois juſqu'au ſommet. La tige & les feuilles ne ſont utiles à rien & ſéchent tous les ans; mais quelques-unes de ces racines ne laiſſent pas de croître dans la terre juſqu'à la groſſeur du corps humain (85). Elles ſont rondes, raboteuſes & mal faites, mais d'un fort bon goût. Celles qui ne montent pas le long des arbres n'en ont pas moins la tige haute & les feuilles fort larges. Elles ſont rondes & longues comme le doigt d'un homme; d'où leur vient le nom d'*Angul alloes*, qui ſignifie *Racine des doigts*. Leur couleur eſt blanche ou rouge. Celles qui croiſſent dans les bois ſont beaucoup plus groſſes, & plus enfoncées dans la terre. Knox ne ſçait à quoi comparer pluſieurs autres ſortes de vegétaux, qui s'apprêtent & ſe mangent avec le riz, & qu'il trouvoit excellens; tels que les carouelas, les *Ouattaeuls*, les *Morongos*, les cacorchouns & quelques autres (86).

Groſſeur de certaines racines.

Simples d'une vertu admirable.

Les Chingulais ont un nombre extraordinaire de ſimples ou d'herbes médecinales. Leurs boutiques de pharmacie ſont dans les bois. C'eſt-là qu'ils compoſent leurs médecines & leurs emplâtres, avec des herbes, des feuilles & des écorces. L'Auteur vante, ſans les nommer, celles qui gueriſſent ſi promptement un os rompu, qu'il ſe rejoint dans l'eſpace d'une heure & demie. Il vérifia par ſa propre expérience la vertu d'une écorce d'arbre qui ſe nomme *Amaranga*, & qui s'emploie pour les abſcès dans la gorge. On lui en fit mâcher, pendant un jour ou deux, en avallant ſa ſalive; & quoiqu'il fût très-mal, il ſe trouva guéri en vingt-quatre heures (87).

(82) Page 74.
(83) *Ibidem.*
(84) Page 83.
(85) Page 82.
(86) Page 83.
(87) Page 85.

Ils

DIVERSES ESPECES DE SINGES
de l'Ile de Ceylan.



CHEDEL. INV. SC.

T. VIII. N°. I

Ils ont quantité de belles fleurs sauvages, qu'un peu de culture ne manqueroit pas d'embellir; sur tout leurs fleurs odoriferantes, que les jeunes gens des deux sexes se contentent de cueillir, pour orner leurs cheveux & les parfumer. Leurs roses rouges & blanches ont l'odeur des nôtres. Rien ne mérite tant d'attention qu'une fleur nommée *Sindrie mal*, qui croît dans les bois, & que son utilité fait transplanter dans les jardins. Sa couleur est rouge ou blanche. Elle s'ouvre sur les quatre heures après-midi; & demeurant épanouie jusqu'au matin, elle se ferme alors pour ne s'ouvrir qu'à quatre heures. C'est une sorte d'horloge, qui sert à faire connoître l'heure dans l'absence du Soleil (88). Le *Pichamauls* est une fleur blanche, dont l'odeur tire sur celle du jasmin. On en apporte au Roi, chaque matin, un bouquet enveloppé dans un linge blanc & suspendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent en chemin sont obligés de se détourner, dans la crainte apparemment qu'ils ne l'infectent par leur haleine. Quelques Officiers tiennent des terres du Roi pour ce service; & leur charge les obligeant de planter ces fleurs dans les lieux où elles viennent le mieux, ils ont le droit de choisir le terrain qui est de leur goût, sans examiner à qui il appartient (89). Ils l'environnent d'une haie ou d'un fossé, afin qu'il ne puisse servir à d'autre usage, jusqu'à ce que les *Pichamauls* cessent d'y croître heureusement. Le *Hop-mauls* est la fleur d'un grand arbre, & son unique production. L'odeur en est si fine, qu'elle passe pour la principale de celles qui servent à l'ornement de la tête.

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN. Fleurs. Fleur qui sert d'horloge. Picha-mauls. Hop-mauls.

L'Isle de Ceylan a des vaches, des bufles, des cochons, des chevres, des daims, des liévres, des chiens, des jackals, des singes, des tygres, des ours, des sangliers, des éléphans & quelques autres bêtes fauves, des lions, des chevaux & des ânes; mais elle n'a point de brebis (90). Entre les bêtes fauves on distingue un animal, nommé *Memima*, qui n'est pas plus gros qu'un liévre, mais qui ressemble parfaitement à un daim. Il est gris & tacheté de blanc, & la chair en est excellente. Le *Gauvera* est une sorte de taureau sauvage, qui a l'échine aigue, les quatre pieds blancs & la moitié des jambes de la même couleur. Knox en vit un, qui étoit gardé parmi les animaux du Roi, avec un tygre noir, un daim blanc & un éléphant moucheté.

Animaux de l'Isle de Ceylan. Memima. Le Gauvera.

Les singes sont non-seulement en grande abondance dans les bois, mais de diverses especes, dont quelques-unes ne peuvent être comparées à celles des autres pays. Il s'en trouve d'aussi grands que nos épagneuls, qui ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre, qui les feroit prendre pour des vieillards. On en voit d'autres de la même grosseur, mais d'une couleur différente. Ils ont le corps, le visage & la barbe d'une blancheur éclatante. Cette différence de couleur ne paroissant pas changer l'espece, on les nomme également *Ouanderons*. Ils causent peu de mal & se tiennent constamment dans les bois, où ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons. D'autres, qui se nomment *Rillours*, sont sans barbe; mais ils ont le visage blanc & de longs cheveux sur la tête, qui descendent & se partagent comme ceux de l'homme. Cette espece est extrêmement nuisible, par les ravages continuels qu'elle commet dans les grains. Les Chingulais estiment

Singes nommés Ouanderons. Rillours.

(88) Page 87. (89) Page 88. (90) Page 89.

Histoire naturelle de Ceylan.

la chair de toutes leurs especes de finges, & celle des chevreuils, dont ils ont aussi diverses especes (91).

Variété surprenante de fourmis

La variété des fourmis n'est pas moins admirable dans l'Isle de Ceylan que leur abondance. Celles qu'on nomme *Coumbias* & *Tale-coumbias*, sont à peu près semblables aux nôtres pour la grandeur ; avec cette différence, que les premieres sonr rougeâtres, & que les autres, qui sont noires, ne se trouvent que dans les arbres pourris & sentent extrêmement mauvais. Celles d'une troisiéme espece, qu'on appelle *Dimbios*, sont grandes & rouges, & font leurs nids sur les branches des grands arbres, dans des feuilles qu'elles ramassent ensemble, de la grosseur de la tête humaine. On voit quelquefois plusieurs nids sur le même arbre ; & la crainte de mille dangereuses piqûres ne permet alors à personne d'y monter. Les *Coura-atches* sont une quatriéme sorte de fourmis, grandes & noires, qui vivent dans la terre, où elles font des trous à peu près de la forme de ceux des lapins. Les champs sont si remplis de ces terriers, que les bestiaux sont sans cesse exposés à se casser les jambes. Les *Coddias* sont d'un fort beau noir & de la grandeur des précédentes. Elles vivent aussi dans la terre ; mais elles sont accoutumées à faire des excursions en troupes fort nombreuses, sans qu'on sçache ce qu'elles font, ni quel est le terme de leur marche. Elles mordent cruellement, lorsqu'on les blesse ou qu'on les détourne ; peu nuisibles d'ailleurs quand on les laisse tranquilles (92).

Coumbias. Dimbios. Coura-atches. Coddias.

Vacos, & leur singularité.

Les *Vacos* sont en beaucoup plus grand nombre que toutes les autres. La terre en est couverte. Leur grandeur est médiocre. Elles ont le corps blanc & la tête rouge. Tout ce qu'elles rencontrent est dévoré. Elles mangent le drap, le bois, la paille qui couvre les maisons, tout en un mot, à l'exception du fer & de la pierre. On n'ose rien laisser dans une maison qui n'est point habitée. Elles montent le long des murailles & se font avec de la terre une sorte de voûte, qu'elles continuent dans toute l'étendue de leur chemin, à quelque hauteur qu'elles arrivent. Si cette arcade se rompt en quelqu'endroit, elles reviennent toutes sur leurs pas pour réparer leur édifice, & continuent leur marche après ce travail. Les habitans s'apperçoivent aisément de leur approche par la vûe de ces petites voûtes, & sont obligés à des précautions continuelles pour les détruire ou les éloigner (93). Dans les lieux qui sont sans maisons, elles élevent de petites montagnes de terre, hautes de quatre, cinq ou six pieds, & si fortes qu'il n'est pas aisé de les abbattre avec des pieux. Ces petites hutes, qui se nomment *Hombosses*, sont composées de voûtes ou d'arcades, & bâties d'une terre très-fine, dont le Peuple se sert pour fabriquer des Idoles. Les vacos multiplient prodigieusement, mais elles meurent aussi par pelotons ; car lorsque les aîles leur sont venues, elles s'envolent en si grand nombre vers l'Occident qu'on a peine à voir le Ciel ; & s'élevant à une hauteur qui les fait perdre de vûe, elles ne cessent de voler que pour tomber mortes après s'être épuisées (94). Les oiseaux qui se retirent un peu tard en font leur proie, & les poules s'en nourrissent plus volontiers que de riz. Knox ajoute qu'il ne s'arrête point à diverses autres especes.

Trois sortes d'abeilles.

Il n'y a guéres moins de variété dans les abeilles de l'Isle. L'Auteur en dis-

(91) Pages 109 & suivantes.

(92) Pages 99 & suivantes. L'Auteur ne donne pas une idée fixe de leur grandeur.

(93) Page 103.

(94) Page 105.

tingue trois sortes (95). L'une, qu'on nomme *Menlasses*, ressemble à celles de l'Europe, & se loge dans le creux des arbres ou dans les trous des vacos. Elle y fait son miel, que les Insulaires tirent facilement après en avoir chassé ces petits animaux, dont l'aiguillon n'est pas rédoutable. Les *Bamburos*, qui forment la seconde espece, sont plus grandes & d'une couleur plus vive que les nôtres. Leur miel est aussi clair que de l'eau. Elles font leurs niches sur les plus hautes branches des arbres, sans prendre soin de les cacher. Dans certaines saisons, des Villes entieres vont recueillir ce miel dans les bois, & chacun en revient chargé. La troisiéme sorte d'abeille, est noire, & n'est pas plus grosse que nos mouches communes. Elles se nomment *Conameyas*, qui signifie *Abeille aveugle*, & font leur miel dans les creux des arbres, mais en si petite quantité que les Chingulais l'abandonnent aux enfans.

Espece singuliere de sangsue terrestre.

Ils ont une sorte de sangsues noirâtres, qui vivent sous l'herbe, & qui sont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied. Elles ne sont pas d'abord plus grosses qu'un crin de cheval, mais en croissant elles deviennent de la grosseur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces (96). On n'en voit que dans la saison des pluies. C'est alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nuds, suivant l'usage du pays, elles les picquent & leur succent le sang avec plus de vîtesse qu'ils n'en peuvent avoir à s'en délivrer. On auroit peine à concevoir une action si prompte, si l'Auteur n'ajoutoit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le tems, dit-il, à vouloir leur faire quitter prise (97). Aussi prend-on le parti de souffrir leurs morsures, d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage, on se frotte les jambes avec de la cendre ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de saigner long-tems. On voit aussi des sangsues d'eau, qui ressemblent aux nôtres.

Oiseaux de l'Isle.

A l'égard des oiseaux de Ceylan, Knox ne nomme, de ceux de l'Europe, que des corbeaux, des hochequeues, des becassines, des pigeons, des ramiers & des paons. Il y a vû, dit-il, des oiseaux qui ressembloient beaucoup à la becasse & à la perdrix ; mais ils sont très-rares. Les petits perroquets verds y sont en grand nombre & ne peuvent apprendre à parler (98). En récompense, le *Malcrouda* & le *Cancouda*, deux autres oiseaux de la grosseur du merle, dont le premier est noir & l'autre d'un beau jaune d'or, apprennent très-facilement. Les bois & les champs sont remplis de plusieurs sortes des petits oiseaux, qui ne servent qu'à l'ornement de la nature par la variété & l'agrément de leur plumage. Leur grosseur est celle de nos moineaux. On en voit de blancs comme la neige, qui ont la queue d'un pied & la tête noire, avec une touffe de plumes qui les couronne. D'autres, qui ne différent qu'en couleur, sont rougeâtres comme une orange mure (99), & couronnés d'une touffe noire. L'oiseau qu'on nomme *Carlo* ne se pose jamais à terre, & se perche toujours sur les plus hauts arbres. Il est aussi gros qu'un cygne, de couleur noire, les jambes courtes, la tête d'une prodigieuse grosseur, le bec rond, avec du blanc des deux côtés de la tête, qui lui forme comme deux oreilles, & une crête blanche de la figure de celle d'un cocq. On en voit

Le Malcrouda.

Le Cancouda.

Le Carlo.

(95) Page 106.
(96) Page 108.
(97) Page 110.
(98) Page 118.
(99) Page 119.

Histoire naturelle de Ceylan.

ordinairement trois ou quatre ensemble, qui ne font que sauter de branche en branche. Leur cri ressemble à celui du canard & se fait entendre d'un mille. On estime leur chair (1).

Oiseaux de riviere & poisson.

Le Roi nourrit des oies, des canards, des cocqs d'Inde & des pigeons privés; mais c'est pour le seul amusement, car il n'en mange jamais: ce qui porte à croire que ce ne sont pas des productions naturelles du pays. Les étangs offrent quantité d'oiseaux aquatiques, la plupart plus gros que des cygnes; qui vivent de poisson, & qui ont l'adresse de se dérober aux poursuites des alligators. Il n'y a point de rivieres, d'étangs, ni de fossés, qui ne soient remplis de poisson. Les gros saumons sont en abondance dans la grande riviere de Mavolagongue, mais les habitans manquent d'industrie pour les prendre. Ils ont peu de filets, & Knox ne leur a gueres connu que l'usage des panniers pour la pêche. On nourrit, en plusieurs endroits, du poisson pour l'usage & pour l'amusement du Roi (2).

Serpens extraordinaires.

Le Pimberah.

Le Polonga.

Un pays chaud, pluvieux, & rempli d'étangs & de bois, ne sauroit manquer de produire un grand nombre de serpens. Celui que les habitans nomment *Pimberah*, est de la grosseur d'un homme, & d'une longueur proportionnée. Sa proie ordinaire est le betail & les bêtes sauvages; mais il use d'adresse pour les prendre. Il se tient caché dans les sentiers où passe le daim, & le tue du coup d'une espece de cheville, dont sa queue est armée (3). Il avalle quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même (4). Le *Polonga* n'a que cinq ou six pieds de longueur; mais son venin est fort dangereux, sur-tout pour les bestiaux. Knox en vit de deux sortes; l'une verte, & l'autre d'un gris rougeâtre, tacheté de blanc. Le *Noya* est grisâtre & n'a pas plus de quatre pieds de longueur. Il tient quelquefois la moitié de son corps élevé pendant deux ou trois heures, ouvrant sa gueule entiere, au-dessus de laquelle on croiroit lui voir une paire de lunette (5). Cependant il n'est pas nuisible, & par cette raison les Indiens lui donnent le nom de *Noya Rodgerah*, qui signifie *Serpent royal*. Lorsqu'il rencontre le *Polonga*, ils commencent un combat qui ne finit que par la mort de l'un ou de l'autre. Le *Caroula*, long d'environ deux pieds & fort venimeux, se cache dans les trous & les couvertures des maisons, où les chats lui donnent la chasse & le mangent. Les *Gerendes* sont en grand nombre, mais sans venin, & ne font la guerre qu'aux œufs des petits oiseaux. L'*Hiekanella* est une sorte de lezard venimeux, qui se cache dans le chaume des maisons, mais qui n'attaque pas les hommes s'il n'est provoqué. On ne se représente pas sans fremir une grosse araignée de Ceylan nommée *Democulo*, longue, noire, velue, tachetée & luisante, qui a le corps de la grosseur du poing & les pieds à proportion (6). Elle se cache ordinairement dans le creux des arbres & dans d'autres trous. Rien n'est plus venimeux que cet insecte. Sa blessure n'est pas mortelle; mais la qualité de son venin trouble l'esprit & fait perdre la raison (7). Les bestiaux sont souvent mordus ou picqués de ces animaux monstrueux, & meurent sans qu'on y puisse remédier. Les hommes

Le Noya.

Le Caroula.

La Gerende.

L'Hiekanilla.

Le Democulo, araignée terrible.

(1) Page 120.
(2) Page 124.
(3) Page 126. On ne s'attache qu'aux serpens qui sont propres au pays.
(4) *Ibidem.*
(5) Page 27.
(6) Page 131.
(7) Page 132.

trouvent du secours dans leurs herbes & leurs écorces, lorsqu'ils emploient promptement cette ressource (8).

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

Le Duberria.

Le *Duberria* est un gros serpent d'eau, qui n'a point de qualité dangereuse. On redoute beaucoup plus un animal amphibie qui se nomme *Kobbera Guion*, & qui ressemble beaucoup à l'alligator. Il a cinq ou six pieds de longueur. Quoiqu'il plonge souvent dans l'eau, sa demeure ordinaire est sur la terre, où il mange les corps morts des oiseaux & des autres bêtes. Sa langue, qui est bleue & fourchue s'allonge en forme d'aiguillon. Elle est effrayante, lorsqu'il la tire pour siffler ou pour bailler. Cependant loin de picquer & de mordre les hommes, il se contente de siffler lorsqu'il les apperçoit. Mais si les chiens s'approchent trop de lui, soit pour abboier ou pour le mordre, il les frappe si vivement de sa queue, qui ressemble à un fouet d'une aune de longueur, qu'il les fait fuir en criant. La chair de cet animal n'est pas bonne à manger.

Le Kobbera-guion.

Le Tolla-guion.

Le *Tolla Guion*, que Knox prend pour le Guana des Indes Occidentales (8), est au contraire un mets excellent pour les Chingulais; & la raison qu'ils apportent pour en prouver la bonté, c'est que si l'envie prend de vomir, on ne rejette jamais cette chair, quoique l'estomac se décharge de tous les autres alimens. Le tolla-guion vit d'herbes & de feuilles. Avec la même forme à peu près que celle du kobbera-guion, il est plus noirâtre & moins grand. Sa retraite est dans le creux des arbres & dans les trous (10).

Pierres précieuses.

L'Isle de Ceylan a plusieurs sortes de pierres précieuses; mais le Roi, qui en possede un fort grand nombre, ne permet pas qu'on en cherche de nouvelles (11). Dans les lieux où l'on sçait qu'elles se trouvent, il a fait planter des pieux pointus, qui menacent ceux qui en approcheroient d'être empalés vifs. On tire, de plusieurs rivieres, des rubis, des saphirs & des yeux de chat pour ce Prince. Knox vit plusieurs petites pierres transparentes de diverses couleurs, dont quelques-unes étoient de la grosseur d'un noiau de cérise, & d'autres plus grosses. Il vit aussi des rubis & des saphirs. Le fer & le cristal sont communs dans l'Isle; & les habitans font de l'acier de leur fer. Ils ont aussi du souffre, mais le Roi défend qu'on le tire des mines. Ils ont quantité d'ébeine, beaucoup de bois à bâtir, de la mine de plomb, des dents d'éléphant, du turmeric, du musc, du coton, de la cire, de l'huile, du riz, du sel, du poivre, qui y croît fort bien & qu'ils recueilleroient en abondance s'ils avoient occasion de s'en défaire (12). Mais les marchandises qui sont véritablement propres au pays, sont la canelle & le miel sauvage. On jugera des avantages que les Hollandois en ont tiré depuis leur conquête par l'idée générale que Daniel Braems en donnoit il y a cinquante ans aux Etats-Généraux, dans son *rapport sur l'état* des affaires de la Compagnie de Hollande aux Indes Orientales : voici l'article qui regarde Ceylan.

Fer, cristal, souffre.

Rapport de Braems sur l'Isle de Ceylan.

» C'est une grande Isle, séparée de la partie méridionale de la côte de Co-
» romandel par un petit trajet de mer. Elle est renommée pour la canelle,
» qu'elle produit abondamment. C'est cette épicerie qui a porté les Portugais

(8) *Ibidem*.
(9) Page 134.
(10) La douceur de tous ces noms s'accorde avec ce que Knox dit ailleurs de celle de la langue.
(11) Page 135.
(12) *Page* 136.

» à faire la conquête des côtes, & la Compagnie à les leur enlever. Les pays » hauts sont restés sous l'obéissance du Roi de Candi, qui n'a jamais pû être » subjugué par les Portugais ni par les nôtres, à cause des chemins impra- » ticables du pays dont il est le maître, & des autres difficultés de cette en- » treprise. Ce Prince, à l'égard de la Compagnie, se contente d'être toujours » sur la défensive. C'est ce qui a donné jusqu'ici, à nos gens, la commodité » de faire sans empêchement les moissons de la canelle; mais plusieurs dou- » tent que cette tranquillité soit de longue durée, & craignent que la Com- » pagnie ne soit troublée dans la possession d'une Isle si importante. La dé- » pense qu'elle est obligée de faire à Ceylan est très-considérable, par les » pensions des Villes, les entretiens des Forts, les passages, les munitions, » les Commandans, Officiers, Garnisons & Commis à l'inspection du né- » goce; ce qui emporte une partie du profit, qu'il seroit facile d'augmenter, » en retranchant, avec la moitié des postes, les garnisons, les Officiers & » les Commis inutiles (13).

(13) Recueil de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, Tome premier, p. 156. On verra, dans quelques Relations des Hollandois, ce qui concerne leurs Etablissemens, avec la description des lieux qu'ils possedent.



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

VOYAGES DES FRANÇOIS AUX INDES ORIENTALES.

VOYAGE DE RENNEFORT.

INTRODUCTION.



Quelques voyages particuliers, entrepris ſans commiſſion & ſans autorité, tels que ceux de *Pyrard*, de *Vitré*, de la *Boulaie*, &c. avoient pû faire tourner la curioſité des François vers les Indes Orientales; mais il ne paroît pas que la deſcription d'un ſi beau pays, ait eu pendant long-tems plus de force que l'exemple de leurs voiſins, pour leur inſpirer le déſir de s'y former des Etabliſſemens. Ils ſe bornoient encore à quelques navigations vers les côtes d'Afrique, où l'on a vû dans les premiers Tomes de ce Recueil, qu'ils avoient établi divers Comptoirs, à quelques voyages dans la Mer-rouge, & à de foibles entrepriſes du côté de l'Amérique; & ſoit que les guerres civiles, qui les avoient triſtement occupés ſous pluſieurs regnes, euſſent trop partagé leur attention & leurs forces; ſoit que ſe renfermant dans leurs avantages naturels, ils n'euſſent pas encore aſſez compris quelle utilité ils pouvoient tirer des grandes Indes, on eſt ſurpris de les voir comme obſtinés dans l'indifférence & l'inaction, tandis que la plupart des autres Nations de l'Europe marchoïent à grands pas dans une ſi belle carriere. Il falloit un *Colbert* pour réveiller leur langueur. Cepen-

INTRODUCTION.

Compagnie de Madagascar, en 1642.

dant le Cardinal de Richelieu lui en auroit dérobé la gloire, si les troubles de son administration n'eussent interrompu ses projets. En 1642, il se forma sous ses auspices une Compagnie de Madagascar (1), qui ne se proposoit de faire un Etablissement dans cette Isle, que pour assurer à ses Vaisseaux la facilité de pénétrer plus loin. Elle y fit d'abord quelques progrès. Mais ses fonds étoient si médiocres, qu'après la mort de son protecteur elle tomba par sa seule foiblesse. C'est de là néanmoins qu'il faut tirer des éclaircissemens pour l'expédition de 1664, & pour le voyage de Rennefort.

M. le Maréchal de la Meilleraie s'y substitue.

Dans la décadence de cette Compagnie, M. le Maréchal de la Meilleraie, conçut le dessein de relever, pour sa propre utilité, une entreprise mal soutenue. Il fit partir quatre Vaisseaux, équipés à ses frais, sous la conduite de la *Roche Saint André*. Ensuite s'étant joint à M. Fouquet, alors Sur-intendant des Finances, il arma un autre Navire, dans la seule vûe de détruire deux Vaisseaux marchands qu'un foible reste de la Compagnie avoit tenté de remettre en mer. Mais cette nouvelle dépense n'étoit pas nécessaire pour le rendre maître absolu à Madagascar, parce que la principale ressource des associés perit avec *Flacour*, qui après avoir passé sept ans dans l'Isle (2), sans aucune assistance, fit naufrage en revenant en France pour y représenter sa misere. Sur cette nouvelle, M. Fouquet fit partir, pour son intérêt particulier, une fregatte nommée l'*Aigle noire*, sous le commandement de Hugo, Hollandois, avec ordre d'enlever le Fort de Madagascar, à ceux qui s'en étoient saisis au nom du Maréchal de la Meilleraie. Cette fregatte étoit revenue peu auparavant sous le nom de Saint Paul. Le Capitaine Veron, qui la commandoit, étant dévoué au Maréchal lui avoit apporté de l'Isle des cuirs, du bois d'ébene, de l'indigo, du benjouin, de l'aloes & diverses gommes, avec quelques pierreries, des essais de mine, de l'ambre gris & d'autres raretés, qui l'ont empêché de céder ses droits tant qu'il a vécu. Ce fut de Veron, dont M. Fouquet ne se défioit pas, que le Maréchal apprit le départ de Hugo & la commission dont il étoit chargé. Le Sur-intendant avoit fait changer de nom à la fregatte pour déguiser son dessein. Mais quand la fortune l'auroit favorisé, sa disgrace qui arriva bientôt l'eut empêché d'en recueillir le fruit.

Il s'associe à M. Fouquet.

Etat de la Colonie Françoise de Madagascar.

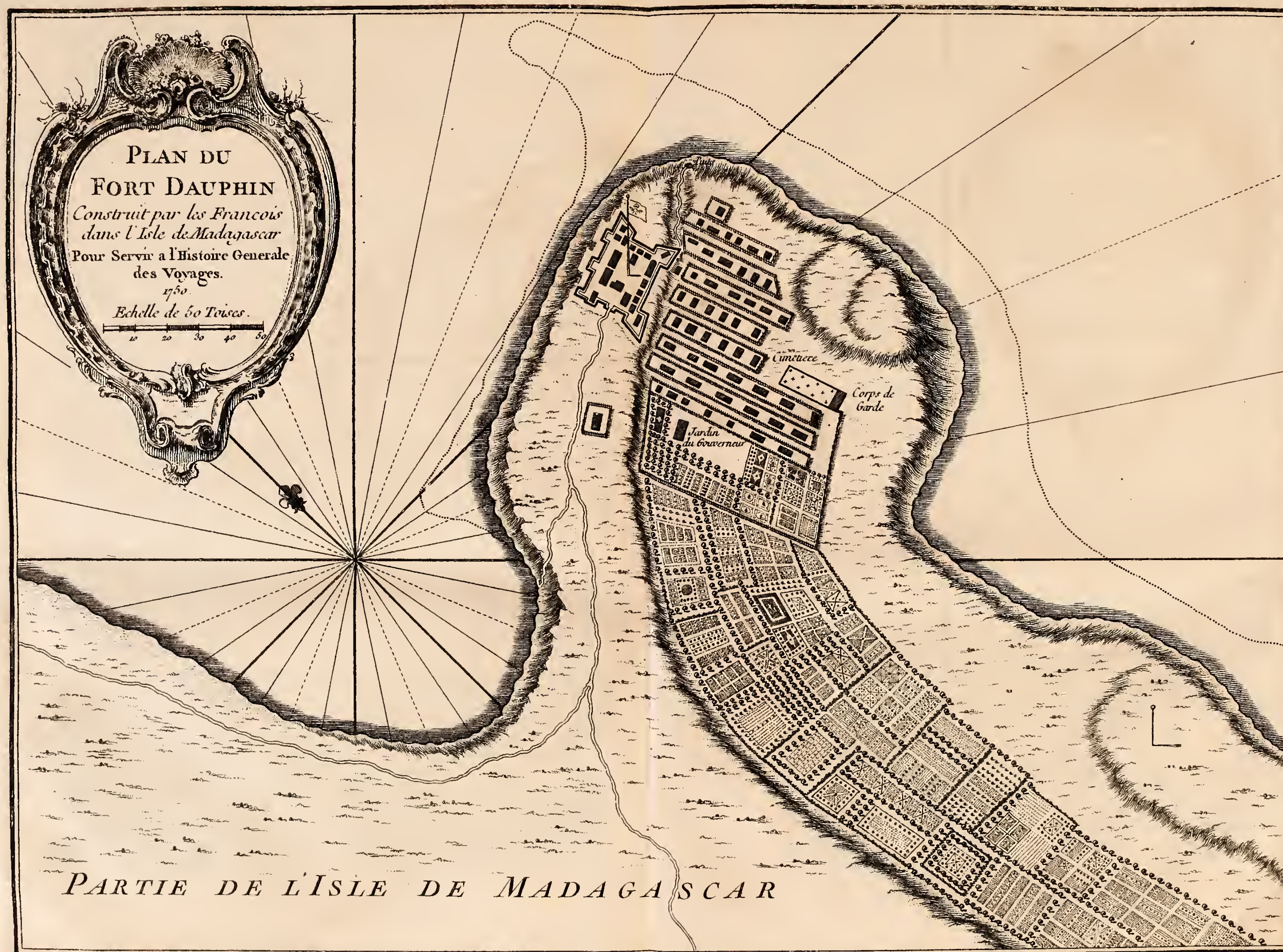
Lorsque la Compagnie de 1642, avoit pris possession de l'Isle de Madagascar, elle y avoit établi cent François; deux à *Galemboule*, deux dans la petite Isle de Sainte Marie, vis-à-vis du même lieu, huit à Mananbarre, & le reste au Fort Dauphin, siége du gouvernement. Ce Fort est situé à vingt-cinq degrés dix minutes de latitude méridionale, entre deux grandes pointes

Fort Dauphin.

(1) Le Chef se nommoit *Ricaut*, Capitaine de Marine, & l'octroi étoit pour dix ans. Le premier Navire parti de France au mois de Mars, & commandé par le Capitaine *Cocquet*, se nommoit *le Saint Louis*. Le Sieur *Pronis*, qui commandoit les François de l'Etablissement, jetta les fondemens du Fort Dauphin, dans un lieu nommé *Tolonharen*. Voyez la Relation de *Flacour*, pages 203 & suivantes.

(2) Il étoit parti de France en 1648. Nous avons de lui une Histoire de l'Isle de Madagascar, publiée à Paris en 1661, avec une Relation des principaux évenemens qui sont arrivés dans l'Etablissement François jusqu'en 1654, & celle même de sa route. On n'apprend point dans cet Ouvrage qu'il ait péri sur mer; l'on y voit au contraire son retour. Mais quoiqu'on ne puisse lui refuser un rang entre les Voyageurs, la nature de son Ouvrage lui donne moins droit à ce titre qu'à celui d'Historien. Aussi n'entrera-t-il dans ce Recueil que pour enrichir la Description de Madagascar par ses observations, & pour y faire figure un moment par quelques circonstances de son Journal

qui



Tome VIII N°. 10.

qui font une anſe de ſept lieues de tour, ſur une petite langue de terre nommée Tholanhare. La côte eſt fort élevée dans cette partie de l'Iſle, & diviſée par pluſieurs baies ſi ſemblables, que ſans le ſecours de deux rochers, qui ſe préſentent à un quart de lieue du rivage, il ſeroit difficile de reconnoître le Fort. Mais la vûe de cette côte eſt agréable. Ses arbres, qui s'élevent beaucoup, ſont toujours revêtus de verdure, s'ils n'en ſont dépouillés par une vieilleſſe de quatre ou cinq cens ans, ou par le feu du ciel qui y tombe ſouvent avec des éclats terribles. Le Fort portoit le nom de *Fort Dauphin.* Dans le plan de ſon érection, il devoit être quarré. Il avoit au Nord deux petits baſtions de cailloux ſur le roc, qui commandoient un port, ou plutôt un baſſin, capable de recevoir ſeulement quatre Vaiſſeaux. L'enceinte du reſte de la place n'étoit que de pieux, de la groſſeur du bras, dont le tour avoit été reduit à cent cinquante pas de long & ſix vingts de largeur. La principale porte regardoit l'Occident, & une petite plaine qui formoit une perſpective agréable. L'autre regardoit l'Orient & la mer. On avoit élevé, dans l'enceinte, une Chapelle de planche, qui pouvoit contenir quatre cens perſonnes. La maiſon du Gouverneur, qui étoit du même côté, n'étoit pas bâtie plus magnifiquement. Mais on avoit employé, pour la conſtruction de la cuiſine & du magaſin, les plus gros morceaux de pierre qui s'étoient trouvés autour des roches. Le corps-de-garde, & douze caſes, pour le logement des ſoldats & des domeſtiques, étoient de pieux & de joncs. Tous ces édifices n'avoient, pour toîts, que des feuilles. Cependant on voyoit les fondemens d'une maiſon qui devoit être de pierre de taille, & qui étoit deſtinée pour loger le Gouverneur. Son jardin, qui étoit à la principale porte du Fort, offroit des melons de toutes les eſpeces, des concombres, de la chicorée, des laitues, des choux & des poix. De l'autre côté ſe préſentoient cinquante caſes, avec leurs jardins. Au centre étoit la maiſon des Miſſionnaires, une Chapelle, & un Seminaire de jeunes Négres, pris à la guerre ou donnés volontairement.

INTRODUCTION.

Son Port & ſes édifices.

Dans le dernier Vaiſſeau que le Maréchal de la Meilleraie avoit fait partir, le Capitaine, qui ſe nommoit *Kerkadiou*, n'avoit d'autorité que ſur l'équipage. Un Chef de Colonie y commandoit quatre-vingt paſſagers; & le Miſſionnaire, nommé M. *Etienne*, y avoit vingt hommes à ſes gages. Ils aborderent à Madagaſcar vers la fin du mois de Septembre *1663*; & quelques-uns des paſſagers, mécontens de leur Chef, le quitterent pour ſe ranger ſous les ordres du ſieur de *Chamargou*, alors Gouverneur du Fort Dauphin, à qui M. de la Meilleraie envoyoit une nouvelle commiſſion. Les anciens François n'étant plus qu'au nombre de ſoixante-dix, Chamargou ne rejetta pas ceux qui s'offrirent à lui; & ſes proviſions le mettant en état de faire mieux ſubſiſter ſes gens, cette raiſon lui en attira beaucoup d'autres. Ainſi le Chef de la colonie, à qui il en reſta fort peu, ſe vit forcé de renoncer à l'établiſſement dont il avoit formé le projet, & de reconnoître pour ſupérieur un Officier dont il ne devoit pas dépendre.

Vaiſſeau du Maréchal de la Meilleraie.

Chamargou, Gouverneur du Fort Dauphin.

Avant l'arrivée de ce Vaiſſeau, les Grands d'une partie de l'Iſle, qui avoient été ſoumis anciennement par la force des armes, ſe diſpenſoient d'apporter au Fort Dauphin les tributs qu'on leur avoit impoſés. La puiſſance des François, qu'ils voyoient réduits preſqu'à la moitié du premier nombre & fort déſunis entr'eux, ne leur paroiſſoit plus capable de les tenir en bride. Mais lorſque

Uſage qu'il fait de ſon autorité.

INTRODUCTION.

Chamargou se trouva fortifié par des secours auxquels il ne s'étoit pas attendu, il fit lever les tributs dans les Provinces de *Fangaterre* & de *Mandererei*. Ceux qui furent trop lents à le satisfaire se virent enlever leurs troupeaux. Le Missionnaire même, sous prétexte de prendre une parfaite connoissance du pays, eut la liberté de mêler, aux troupes du Gouverneur, quelques-uns de ses gens qui participoient au butin. La mort du Chef de colonie acheva d'affermir l'autorité de Chamargou. Pour éteindre entiérement les divisions, il prit le Lieutenant de cette petite troupe pour le sien. Alors, ne trouvant autour de lui que de l'obéissance, il envoya trente hommes en course, depuis les Matatanes jusqu'à la baie de Saint Augustin, qui en est à quatre-vingt lieues; & dans l'espace de deux mois toute cette étendue de pays fut soumise. La Case, dont la valeur sera celebrée dans la Relation de Rennefort, fut envoyé d'un autre côté avec vingt soldats, pour reconnoître l'Isle, soixante lieues plus au Nord que les Matatanes. Quarante des anciens François obtinrent un Commandant, pour aller jusqu'à l'extrêmité de l'Isle qui regarde l'Afrique, c'est à-dire, plus loin qu'on n'avoit encore pénétré; dans l'espérance d'y trouver, avec quantité de bestiaux, des aiguemarines, des émeraudes & des rubis. On ne voyoit aucune raison de craindre que des expéditions si propres à repandre la gloire de la Nation, pussent affoiblir le centre de sa puissance, lorsqu'il n'avoit plus d'ennemis voisins, & que l'abondance y regnoit par les tributs de deux cens mille hommes, qui regardoient comme une faveur, dans leur propre pays, que cent soixante avantutiers ne leur ôtassent pas la vie. Ainsi, le Fort Dauphin jouit quelque tems d'une tranquilité profonde. Le Missionnaire, persuadé que le regne de la paix est celui de l'Evangile, jugea qu'il étoit tems de penser à l'exercice de son ministere. Mais l'impétuosité d'un zele mal entendu devint également funeste à l'établissement des François & à celui de la Religion.

Courses de diverses troupes Françoises.

Un Grand de l'Isle, nommé *Dian Manangue*, s'étoit rendu redoutable aux Insulaires par la protection des François, qui avoient cru se fortifier en augmentant la puissance d'un de leurs tributaires. Il commandoit, le long de la riviere de Mandererei; sur l'étendue de pays qui est entre la Province d'Anossy, où les François avoient leurs principales forces, & les Etats de plusieurs Grands qui avoient été soumis à l'Ouest & au Sud. Les secours du Fort ayant animé ses troupes, tout avoit fléchi sous ses armes. Il passoit, parmi les Insulaires mêmes, pour le plus vaillant & le plus spirituel de tous leurs Princes. Cette opinion, qui étoit généralement répandue, fit juger au Missionnaire que la conversion d'un homme si respecté, seroit un exemple qui entraîneroit du moins celle de tous ses sujets. La langue françoise, que Dian Manangue entendoit fort bien, rendant son instruction facile, il fut appellé au Fort Dauphin par le Gouverneur, à qui le Missionnaire avoit fait approuver son dessein. Il se hâta d'obéir à cet ordre; & se croyant invité à quelque délibération de guerre, il offrit joieusement toutes ses forces au service des François. Le Gouverneur l'assura qu'il n'avoit pas de meilleurs amis, & qu'ils vouloient lui en donner une nouvelle preuve en se rendant utiles à son bonheur, comme ils avoient contribué à sa puissance & à sa gloire. Sur cette ouverture, le Missionnaire lui parla de la Religion Chrétienne, & le conjura, en l'embrassant, de prendre part avec eux à la félicité qu'elle promet. Cette

Histoire de Dian Manangue.

Son caractere.

On veut le convertir au Christianisme.

proposition lui causa d'autant plus d'étonnement qu'elle lui parut méditée. Il répondit néanmoins, avec douceur, qu'il laisseroit aux personnes de sa dépendance, & même à ses enfans, la liberté d'embrasser le Christianisme; mais que pour lui-même, il ne pouvoit quitter ses femmes & sa maniere de vivre. Le Missionnaire lui déclara que les François n'avoient pas de plus grands ennemis que ceux du véritable Dieu, & que s'il refusoit leur Religion, non-seulement ils ne vouloient plus d'alliance avec lui, mais qu'ils lui enleveroient toutes ses femmes. Dian, ébranlé de cette ménace, demanda quinze jours pour délibérer. Ils lui furent accordés; mais il ne parut point à l'expiration de ce terme. Le Gouverneur l'ayant fait appeller sous un autre prétexte, avec la précaution d'engager sa parole pour la sureté de sa personne, il ne balança point à se rendre au Fort. Le Missionnaire renouvella inutilement ses sollicitations. De part & d'autre, on s'étoit contenu dans les bornes de l'amitié. Cependant les réponses d'un homme intrepide, qui n'avoit fait que se confirmer depuis quinze jours dans sa résistance, commencerent à causer quelque allarme au Gouverneur. Il tira le Missionnaire un peu à l'écart, pour lui dire qu'étant armé d'un pistolet, il alloit casser la tête à cet opiniâtre, M. Etienne condamna ce dessein. Mais Dian étoit trop rusé & trop soupçonneux pour ne pas entrevoir le peril dont il étoit ménacé. Il changea insensiblement de langage; & par quelques objections auxquelles le Missionnaire n'eut pas de peine à répondre, il le disposa sans affectation à regarder ce changement comme un miracle de la grace. Le Gouverneur s'applaudit de sa modération. Enfin l'on ne se quitta, qu'après être convenus du jour auquel Dian devoit être baptisé chez lui.

INTRODUCTION.

Comment il s'en défend.

Adresse avec laquelle il s'échappe.

Il retourna plein d'inquiétude au pays des Machicores, qui est à vingt-cinq lieues du Fort Dauphin. Un de ses fils, qui avoit reçu le baptême, s'appercevant de son trouble & n'ignorant pas que le Missionnaire devoit venir dans peu de jours, fit le voyage du Fort pour demander que la cérémonie fût différée. Malheureusement le zéle l'emporta sur la prudence. M. Etienne, accompagné seulement d'un Clerc, d'un autre François & de six Négres qui portoient les ornemens sacerdotaux, se rendit chez Dian Manangue. Il y fut reçu civilement. Mais on lui fit comprendre qu'il s'étoit livré à des espérances trompeuses. Il employa inutilement pendant quelques jours les prieres & les exhortations. Enfin dans l'emportement de sa charité, sa prudence l'abandonna jusqu'à déclarer la guerre à celui qu'il vouloit convertir. Dian, plus moderé en apparence, protesta qu'il perdoit l'amitié des François avec beaucoup de regret, mais qu'il lui étoit impossible de les satisfaire. Il pria le Missionnaire, qui se disposoit à partir, de prendre encore un repas chez lui, affectant toujours un respect mêlé de crainte, qui sembloit laisser encore quelque espérance de sa conversion. M. Etienne, aussi imprudent dans sa confiance que dans ses ménaces, se rendit à cette invitation. Les viandes qu'on lui offrit étoient infectées d'un poison si subtil, que son Clerc en mourut trois heures après le festin. Pour lui & l'autre François, Dian Manangue, impatient de les retrouver en vie, les fit assommer tous deux à coups de bâton.

Il empoisonne le Missionnaire.

Une action si barbare lui ôtant toute espérance de se reconcilier avec le Gouverneur, il ne pensa plus qu'à finir cette tragedie par l'entiere destruction des François. On attendoit incessamment le retour des quatre hommes qui

Il fait massacrer quarante François.

INTRODUCTION.

étoient sortis du Fort. Ce fut sur eux qu'il tourna ses premiers coups. Après avoir communiqué sa fureur à son beau-frere, qui se nommoit *Lavarangue*, il le fit avertir, par ses espions, du jour où ce corps de François entra sur ses terres. Ils allerent camper sans défiance à une lieue de sa demeure. Là s'étant amusés à cueillir des cannes de sucre, qu'ils lierent autour de leurs fusils, ils furent attaqués par les gens de Lavarangue & massacrés jusqu'au dernier. On n'apprit ce triste évenement, au Fort, que par le recit d'un Portugais, seul de sa Nation parmi les François, qui s'étoit sauvé heureusement du carnage.

Ceux du Fort entreprennent de le punir.

L'état où le Gouverneur se trouvoit réduit par la perte de quarante hommes, ne l'empêcha pas de s'armer généreusement pour les venger. M. *Manier*, Missionnaire, qui restoit seul de sa profession après la mort de M. Etienne (3), déploya le drapeau militaire, & prit l'office de le porter. Trente François, soutenus d'un petit nombre de Négres fidéles, marcherent aussi-tôt vers la résidence de leur ennemi. Chamargou, qui se mit à leur tête, avoit espéré de le surprendre. Mais dans l'attente du coup qui le menaçoit, il avoit déja rassemblé quatre mille hommes, & s'étoit posté aux environs de son *Donac* (4), après les avoir divisés en plusieurs troupes. Chamargou occupa le donac, plaça des sentinelles & fit faire une garde reguliere. Au commencement de la nuit, Dian faisant feu pour feu & répondant aux coups de fusil des sentinelles, avec des armes de même espece, qu'il avoit eues des François, s'approcha du donac & le fit environner. Il profita de l'obscurité, qui empêchoit nos gens de sortir dans la crainte de quelque piége, pour faire jetter des tisons embrasés sur un toît couvert de feuilles séches, où les François ne pouvoient se garantir des flammes, qu'en se précipitant dans les zagaies de ses troupes. Cependant le feu ne prit pas, & la pointe du jour qui survint fit retirer les assiégeans. Chamargou se tint dans le donac. Mais ayant besoin d'eau & de vivres, il fit sortir quatre François avec quelques Négres. Dian, dont rien n'égaloit la vigilance, surprit ces quatre hommes & les massacra. Ensuite se faisant suivre de vingt de ses fusiliers & de trois cens Négres armés de zagaies, il se présenta aux sentinelles & les poussa jusqu'au donac, où il tua quatre autres François.

Danger auquel ils sont eux mêmes exposés.

Ils tombent dans une funeste extrêmité.

Le Gouverneur comprit trop tard qu'avec ce qui lui restoit de monde, il ne pouvoit soutenir les efforts de quatre mille hommes, aguerris par les leçons mêmes des François, sous lesquels ils avoient long-tems appris à combattre. Il résolut de retourner au Fort Dauphin. Comme il falloit passer la riviere de Mandererei, il en suivit le bord, pour trouver un gué. Dian qui l'observoit, quoiqu'un reste de ménagement l'empêchât de s'approcher à découvert, se hâta de traverser la même riviere, & se couvrit des bois, pour faire autant de chemin que les François sur la riviere. Un matin à la pointe du jour, tandis qu'ils étoient à sonder le gué, il parut à l'autre bord, vêtu du surplis du Missionnaire & son bonnet quarré sur la tête. Les François qui lui virent étendre son armée sur le bord de la riviere, pour s'opposer à leur passage, abandonnerent une entreprise si dangereuse. Ils camperent dans une

(3) L'un & l'autre étoient de la Maison de S. Lazare de Paris.

(4) C'est le nom que les Insulaires donnent aux Palais de leurs Princes.

petite plaine, où leur unique ressource étoit d'esperer encore que leurs ennemis n'oseroient les attaquer ouvertement. Mais ce camp auroit été leur tombeau, si le Ciel ne les eut secourus par d'autres voies.

Histoire de Le Vacher de la Case.

Il y avoit dans l'Isle un François, nommé *le Vacher de la Case*, dont les avantures méritent d'être publiées, en faveur de son courage extraordinaire & du service qu'il rendit dans cette occasion à l'établissement de Madagascar. Il s'étoit embarqué en 1656, sans autre motif que de voir le monde, dans un Vaisseau qui faisoit le voyage de cette Isle, pour M. le Maréchal de la Meilleraie. A son arrivée, les François du Fort Dauphin, qui étoient en fort petit nombre, se trouvoient exposés à quantité d'insultes de la part de leurs voisins & de leurs tributaires. Mais lorsqu'ils se virent fortifiés par les secours du Vaisseau, ils s'animerent à la vengeance, autant pour l'intérêt de quelques Grands qui leur avoient été fidéles, que pour celui de leur propre gloire & pour la conservation du Fort. La Case eut son quartier chez *Dian Rasisatte*, Prince d'*Amboulle*. Il seroit trop long de raconter tous ses exploits. Son coup d'essai fut de tuer Dian Ramael, Prince de *Mandarerei*, qui venoit brûler Amboulle à la tête de quinze mille hommes. Bientôt après, il vainquit dans un combat singulier, avec les armes du pays & à la vûe de deux armées, *Dian Dalax*, allié de Ramael. Ensuite les Princes des Carambouies & des Mahaphales, à la pointe méridionale de l'Isle, & ceux d'Anossy ayant pris les armes contre divers amis des François, il marcha contr'eux, il les défit dans un combat, il enleva leurs familles & un grand nombre de leurs sujets, qu'il envoya aux Commandans du Fort Dauphin, par l'ordre desquels ils furent tués tous à coups de zagaie. On excepta néanmoins quelques enfans de Princes, deux desquels furent conduits en France à M. de la Meilleraie, qui en fit élever un entre ses Pages. On l'a vû depuis Gentilhomme de M. le Duc de Mazarin, sous le nom de *Panola*; & s'étant marié à Paris, il étoit en 1684 Officier d'Infanterie dans l'Isle Sainte Marguerite.

Ses grandes qualités & ses exploits militaires.

Prince Negre marié à Paris.

La Case est mécontent du Gouverneur du Fort Dauphin.

Les victoires de la Case continuerent avec beaucoup d'éclat, & ce fut alors que la puissance de Dian Manangue, qui ne regnoit auparavant que vers la frontiere, au Midi d'Anossy, s'accrut tout-d'un-coup par le présent que les François lui firent de leurs conquêtes. Mais Chamargou, qui étoit déja Gouverneur du Fort Dauphin, ne put voir sans jalousie la distinction dont un simple avanturier jouissoit parmi les Insulaires. La Case fut reçu froidement à son retour; & ni ses importans services, ni sa conduite, qui étoit capable de concilier aux François toute la Nation, ni l'intelligence de la langue Madecasse, qu'il avoit acquise en peu de tems, ne purent lui faire obtenir le moindre emploi. Son mécontentement fut égal à l'injure. Dian Rasisatte, qui en fut informé, & qui le regardoit comme son défenseur & son ami, demanda qu'il lui fût renvoyé. Il fit même valoir la nécessité de punir un Grand du pays, qui s'étoit emporté en injures contre les François. Le refus du Gouverneur détermina la Case à quitter le Fort, avec cinq François & trois cens Négres qui s'attacherent à sa fortune. Cependant, pour ôter à sa fuite l'air d'une odieuse désertion, il commença par soumettre l'ennemi des François, qu'il contraignit de payer au Fort Dauphin un tribut annuel de cent onces d'or, deux cens bœufs & trois cens paniers de racine. Ensuite il se rendit à la Cour de Dian Rasisatte, qui lui donna sa fille. Cette Princesse,

Il épouse une Princesse Negre.

nommée *Dian Nong*, n'avoit pas peu contribué aux empressemens, que son pere avoit marqués pour le retour de la Case. Après la mort de Rasisatte, qui arriva plutôt qu'on ne s'y attendoit, elle fut déclarée Souveraine d'Amboulle par l'autorité de son amant.

Chamargou veut le faire assassiner.

Cependant Chamargou, dont cet événement ne fit que redoubler la haine, envoya quelques gens affidés pour tuer la Case & les cinq François qui l'avoient suivi. Ces assassins en surprirent un, qu'ils massacrerent; mais les autres se tinrent sur leurs gardes. Bientôt les Grands des Provinces que la Case avoit vaincus, apprenant qu'il étoit réduit lui-même à se défier des François, reprirent leur indépendance. Le soin du tribut fut abandonné; & les François, obligés de reprendre les armes, n'eurent obligation qu'à Dian Manangue de la conservation de leurs conquêtes. La Case, toujours affectioné à sa Patrie, & fâché du préjudice qu'ils se causoient volontairement par leurs divisions, prit le parti de se rendre au Fort Dauphin, dans la résolution de se soumettre au Gouverneur, & de s'engager tout à la fois à payer le tribut & à le faire payer par ses voisins. Mais Chamargou ayant fait tuer à coups de pistolets, dans une revue, quatre François qu'il accusoit de conspiration, la Case entendit le bruit des coups; & dans la crainte du même sort, il se retira au milieu de trois cens Négres dont il avoit composé sa garde.

Vers le même-tems, un Officier François nommé *du Rivau*, qui avoit partagé le commandement du Fort, s'embarqua dans un Vaisseau Hollandois, qui avoit pris des rafraîchissemens à Madagascar & qui faisoit voile pour Batavia. Ainsi le pouvoir absolu étant demeuré entre les mains de Chamargou, la Case crut sa reconciliation plus difficile que jamais. Il se renferma dans sa souveraineté d'Amboulle, où il mena une vie tranquille, tandis que les François accablés de maladies dans leurs habitations, virent continuellement diminuer leur nombre. Ils étoient reduits à moins de quatre-vingt, lorsque le Capitaine *Hugo*, envoyé secretement par M. Fouquet, parut avec sa fregate (5). Suivant ses ordres sécrets, il proposa au Gouverneur d'abandonner les intérêts de M. le Maréchal de la Meilleraie, & de s'unir à lui pour s'emparer de Madagascar au nom du Sur-intendant. Mais Chamargou eut assez d'honneur pour rejetter ses offres. Il comptoit de recevoir du Maréchal des secours qui ne pouvoient être éloignés; & son zéle lui ayant fait découvrir que Hugo cherchoit à gagner les soldats du Fort, il prit des mesures qui l'assurerent de leur fidélité. L'état de la Colonie n'en fut pas moins languissant. Les tributs venoient avec lenteur. Divers pays, où Dian Manangue avoit ordre de le lever, étoient ruinés par les guerres que les François y avoient portées pendant vingt ans. Les fortes contributions devoient venir des Provinces voisines d'Amboulle; mais le différend de la Case avoit rendu les Princes plus indépendans: & la prudence ne permettoit pas de les attaquer, dans la crainte qu'il n'en prît ombrage. Enfin la difficulté devint si grande pour les subsistances, que Chamargou délibéra d'abandonner le Fort, & de se rendre avec toutes ses forces dans les terres de Lavarangue, Prince d'une Partie occidentale de l'Isle où les vivres sont en abondance, & beau-frere de Dian Ma-

Tranquillité de la Case dans sa Souveraineté.

Chamargou est tenté de violer son devoir.

Embarras où il tombe.

(5) On a remarqué qu'elle se nommoit l'*Aigle noir*, & qu'elle avoit changé de nom.

nangue. Il lui fit propofer une alliance avec les François. Mais Lavarangue répondit qu'il ne traitoit qu'avec des Souverains, & qu'ayant appris que les François avoient un Roi dans leur pays, il étoit difpofé à s'embarquer dans fes canots pour aller faire alliance avec lui. L'Auteur obferve agréablement, que fi ce Prince Negre eut pû traverfer ainfi trois mille lieues de mer, aborder au Havre de Grace, & remonter la Seine jufqu'au pied de la galerie du Louvre, la pompe des plus magnifiques Ambaffades n'auroit pas été comparable à la fingularité de cette avanture.

Plaifante idée d'un Prince Negre.

Telle étoit la fituation des François du Fort Dauphin, à l'arrivée de Kercadiou. Ce fage Officier, qui connoiffoit la Cafe, avoit commencé par ménager fon rappel & fa reconciliarion avec le Gouverneur. Enfuite, pour lui donner occafion de mériter fa grace par de nouveaux fervices, on l'avoit envoyé en parti vers le Nord de l'Ifle, à la tête de vingt François. Kercadiou étoit retourné en France ; & c'étoit pendant l'abfence de la Cafe, qu'étoit arrivé le meurtre du Miffionnaire & des quarante François. Le Gouverneur, en partant du Fort pour marcher à la vengeance, lui avoit fait porter par quelques Négres l'ordre de le venir joindre. Ils l'avoient rencontré dans fon retour, au milieu de cinq mille Efclaves & de quinze mille bêtes qu'il avoit enlevées.

La Cafe eft rappellé au Fort.

Ce brave guerrier n'eut pas plûtôt reçu ordre de Chamargou, que laiffant dix François & des Négres pour conduire fes prifes, il ne penfa qu'à s'avancer à grandes journées vers la réfidence de Dian Manangue. En chemin, il rencontra d'autres coureurs, qui venoient l'avertir de l'extrêmité où fes camarades étoient reduits. Il marchoit avec dix François, & mille Négres accoutumés à vaincre fous fes ordres. Rien ne peut-être comparé à fa diligence. Il joignit Chamargou, dans la petite plaine où il s'étoit campé le même jour. Il le pria de tenir l'arriere-garde ; & marchant droit à la riviere, dont Dian Manangue occupoit le bord, il entra le premier dans l'eau en faifant feu fur les ennemis. La terreur de fon nom eut plus d'effet que la force, pour leur faire abandonner la riviere. Il la paffa. Comme la nuit approchoit & qu'elle pouvoit lui dérober Dian Manangue, il pourfuivit avec vigueur un gros de Négres où il le croyoit renfermé. *Razabel*, favori de ce perfide, eut la hardieffe de faire front, & lui donna aux dépens de fa vie le tems de fe fauver. Les ténébres ayant forcé la Cafe d'interrompre fa pourfuite, il rejoignit le lendemain Chamargou, qui avoit paffé la riviere, & l'efcorta d'un air triomphant jufqu'au Fort. Peu de jours après, les dix François, qu'il avoit laiffés à la garde des prifes, arriverent avec des reftes peu confidérables d'un fi grand butin, parce qu'ils étoient tombés à leur retour dans une troupe de fuiards, qui leur en avoient enlevé la meilleure partie.

Effets finguliers de fon courage.

Il fauve Chamargou & un corps de François.

De cent foixante-dix François qui fe trouvoient dans l'Ifle après le départ de Kercadiou, quarante, maffacrés par Lavarangue, trois, empoifonnés ou affommés par Dian Manangue, huit, tués en courant à la vengeance, & douze, morts de maladie, laiffoient de pitoyables reftes qui avoient befoin de fatigue & de précaution pour fe conferver. Si l'on excepte *Dian Nong*, Princeffe d'Amboulle, *Dian Romoufaie*, Prince de *Lanceaux Gallions*, & quelques Matatanois, tous les Infulaires qui connoiffoient les François étoient leurs ennemis déclarés. La réputation de la Cafe, que les Naturels appelloient

Décadence de la Colonie Françoife.

INTRODUCTION.

Dian Pouffe, du nom d'un ancien Conquerant de leur Ifle, valoit autant qu'une armée; mais il auroit fallu plufieurs Héros de la même valeur, parce que les attaques fe préparoient de plufieurs côtés. Dian Manangue animoit l'Ifle entiere contre les François; & le défefpoir de fe reconcilier jamais avec eux, l'ayant déterminé à fe perdre ou à les détruire, il faifoit profeffion de ne plus reconnoître pour fon pays & fa réfidence, que le terrain où fes troupes étoient campées. Il furprenoit les fentinelles. Il venoit enlever les beftiaux jufqu'à la porte du Fort.

La Cafe pourfuit Dian-Manangue.

Dans une extrêmité fi preffante, Chamargou fit réparer fes clotures, & miner de la pierre de roche, pour fe bâtir une maifon capable de défenfe. La Cafe, qu'il ne put fe difpenfer de revêtir enfin de la qualité d'Enfeigne du Fort & de Commandant des troupes, fe mit à la tête de trente François & d'un corps de Négres, pour chercher Dian Manangue & le pouffer dans toutes fes retraites. Il fuivit fes traces jufqu'aux Matatanes, où il fe fortifia de cinq cens Sujets de Dian *Ramahaie* & de Dian *Ramahirac*, qui s'étoient maintenus dans l'alliance des François. Mais Dian Manangue, qui connoiffoit mieux que lui toutes les routes, ne le vit pas plutôt éloigné du Fort, qu'il trouva le moyen de s'en rapprocher. Il y refferra les François difperfés; & fans la crainte du canon, qui le força de fe retirer, il ne leur auroit laiffé que le chemin de la mer pour reffource. En fe retirant même, il enleva mille bœufs que la Cafe avoit laiffés en depôt dans fa marche, & fix cens autres bêtes que le Gouverneur tenoit en réferve au Fort de Mananbare, fous la garde d'un Lieutenant & de deux cens Négres. Tant d'infortunes réduifirent la garnifon du Fort au défefpoir. Quelques-uns oferent s'emporter contre la mémoire du Miffionnaire, auquel ils reprochoient toutes leurs difgraces. M. Manier, qui avoit porté l'étendart avec fi peu de fuccès, fe vit obligé de prendre la défenfe de fon compagnon, & de foutenir publiquement que le refte des François ne devoit leur confervation qu'aux prieres de ce Martir. Il ménaça d'excommunier ceux qui manqueroient de refpect pour fon nom, & le Gouverneur joignit la ménace d'une rigoureufe peine à celle des cenfures Eccléfiaftiques. Ces défenfes produifirent une modération forcée, qui changea le chagrin en un poifon mortel. Plufieurs en moururent, autant que de maladie & de mifere. Maifon Blanche, Lieutenant du Fort Dauphin, fut de ce nombre. Tous les autres s'attendoient au même fort, lorfqu'une faveur peu efpérée du Ciel ramena la Cafe avec cinq mille bêtes. Les tranfports de joie furent proportionés à l'excès de la confternation. Un fecours fi néceffaire fit regarder encore une fois ce brave homme comme le libérateur de la Colonie.

Défefpoir de la garnifon du Fort.

Elle doit fon falut à La Cafe.

Cependant Chamargou, qui ne pouvoit furmonter les mouvemens de fa jaloufie, prit bientôt la réfolution de l'engager dans un autre courfe; moins pour chercher Dian Manangue, à qui fes rufes & la connoiffance du pays affuroient toujours le moyen de fe dérober, que pour confirmer dans l'alliance des François un grand nombre de Princes dont il ménaçoit de brûler le pays. Mais la mort du Maréchal de la Meilleraie, & l'arrivée du premier Vaiffeau d'une nouvelle Compagnie, changerent tout-d'un-coup les intérêts & les difpofitions (6).

(6) Tout ce détail eft tiré des Avant-propos de Rennefort, comme néceffaire à l'éclairciffement de fon voyage.

C'eft

C'est l'Histoire de cet évenément, qui fait le principal sujet de la Relation de *Souchu de Rennefort*. Il fit le voyage de Madagascar en qualité de Sécretaire d'un nouveau Conseil qui avoit été créé pour cette Isle, sous le titre de Conseil *de la France Orientale*, & dont le Président étoit M. de Bausse, frere uterin de M. de Flacour, Directeur général de l'ancienne Compagnie. Son ouvrage fut publié à Paris en 1687, in 4°. chez *Seneuze* & *Hortemels*; avec un avis de ces deux Libraires, qui porte qu'on s'est trompé au titre, & qu'au lieu d'*Histoire des Indes Orientales*, on doit dire *Memoires pour servir à l'Histoire des Indes Orientales*; ce qu'il ne faut entendre néanmoins que de la seconde partie, qui contient, entre diverses expéditions, un voyage à Surate & dans l'Isle de Ceylan. En général, Rennefort étoit homme d'esprit, & d'un caractere assez judicieux. Sa moderation paroît jusques dans ses plaintes; quoique le sujet n'en pût être plus important, puisque son honneur & sa fortune y étoient intéressés. Il écrit avec plus de correction & de goût que la plupart des Voyageurs. C'est dans ses propres termes qu'on va représenter le plan d'une entreprise, qui auroit eu plus de succès, si ses représentations & ses offres lui eussent fait accorder plus de part à l'exécution.

INTRODUCTION.

Caractere de l'Auteur.

§. I.

Préparatifs du voyage & Navigation de la Flotte Françoise.

RENNEFORT. 1665.

LA France étant devenue tranquille, après la paix des Pyrenées, par le mariage de Louis XIV & par la naissance d'un Dauphin, les Chefs de l'administration, qui avoient enfin reconnu par l'exemple des Etats voisins, combien les voyages de long cours & le Commerce étranger contribuent à l'abondance & à la prospérité d'une Nation, obtinrent du Roi, par une Déclaration du mois de Mai 1664, l'Etablissement d'une Compagnie Françoise pour le Commerce des Indes Orientales. M. Colbert, qui avoit formé le plan de cette extreprise, se réposa du détail sur un Sécretaire du Conseil, qui fut établi comme premier Sindic à la tête de neuf célébres Négocians. Ces dix premiers Sindics s'associerent à quelques autres Négocians de Paris, & manderent aux Echevins de Rouen, Lyon, Bourdeaux, Nantes, Amiens, S. Malo, la Rochelle, Marseille, Tours, Caen, Dieppe, le Havre & Dunkerque, qui sont les Villes les plus marchandes du Royaume, d'élire aussi leurs Sindics, pour composer avec ceux de Paris une chambre de direction générale, qui choisiroit les Villes où l'on jugeroit à propos d'établir des chambres de direction particuliere, & qui fixeroit le nombre des Directeurs. Le Roi, par sa Déclaration, prêtoit trois millions de livres à la Compagnie, sans intérêt, & sans prétendre aucune part au profit pendant dix ans; se chargeant même de toutes les pertes qui pourroient arriver pendant cet intervalle: & pour rendre les Directeurs plus attentifs à leurs fonctions, chaque Directeur de Paris devoit être intéressé de vingt mille livres au moins, & celui d'une autre Ville, de dix mille, dans les fonds de la Compagnie.

Formation d'une Compagnie des Indes Orientales.

Ce que le Roi y met du sien.

Cette bonté du Roi & l'état florissant du Roiaume étoient des dispositions plus solides & plus favorables, que ne l'avoient jamais été celles qui avoient donné naissance aux Compagnies de Hollande & d'Angleterre. Les quatre

Comparaison des esperances de la France avec celles de ses voisins.

RENNEFORT. 1665.

premiers Vaiſſeaux que les Anglois envoyerent aux Indes furent coulés à fond par les Hollandois, avec tous les hommes qui étoient deſſus ; & cette nouvelle ayant paſſé juſqu'à Londres par l'indiſcretion de quelques matelots de Hollande, les Anglois exercerent une ſi furieuſe vengeance, que pour appaiſer leur reſſentiment, la Compagnie Hollandoiſe ſe vit obligée de leur donner des ſommes conſidérables. Ce différend, & la foibleſſe de ces deux Compagnies dans leur origine, n'ont pas empêché qu'elles ne ſoient devenues très-puiſſantes, ſur-tout celle des Hollandois, qui n'ont pas moins de Vaiſſeaux & de Places fortes aux Indes qu'en Europe. Auſſi les François, animés par cette réflexion, entrerent-ils fort ardemment dans les vûes du miniſtere. Le zéle fut égal dans tous les ordres. On arrêta de faire un fond de quinze millions, ſur lequel on conçut des eſpérances proportionnées à l'importance de cette ſomme, qui ſurpaſſoit beaucoup celle que d'autres Nations avoient employées au même Etabliſſement. Les Intéreſſés, qui devoient fournir leur part en trois payemens, firent le premier entre les mains des Sindics, à l'Hôtel des Indes Orientales, où l'argent du Roi fut porté au bruit des Tambours & des Trompettes.

Fonds de la nouvelle Compagnie.

Elle députe dans les Cours des Indes.

Après s'être aſſuré d'un fond ſi conſidérable, la Compagnie reſolut d'envoyer dans les Cours de Perſe & des Indes, diverſes perſonnes d'expérience & de capacité, pour ſe concilier la faveur des Princes dont les Etats devoient être le principal théâtre de ſon commerce. Elle choiſit le ſieur *de Lalain*, Gentilhomme ordinaire du Roi ; le ſieur de *la Boulaie le Goux*, Gentilhomme Angevin, connu par la Relation de ſes voyages ; le ſieur *Mariage*, Marchand de Rouen, qui étoit revenu depuis peu d'Arabie, où il avoit paſſé ſept ans, & qui ſçavoit les langues Orientales ; le ſieur *Bebert* & le ſieur *du Pont.* Lalain & Mariage furent deſtinés pour la Perſe, le premier en qualité d'Envoyé du Roi, & l'autre ſous le titre de Marchand de la Compagnie. *La Boulaie*, honoré auſſi du titre d'Envoyé de Sa Majeſté, & les deux autres, en qualité de Marchands, eurent ordre de paſſer à la Cour du Mogol & dans celles des autres Rois des Indes. Ils partirent tous au commencement d'Octobre 1664.

Vaiſſeaux qu'elle fait équiper.

Pendant que les Directeurs généraux dreſſoient des inſtructions pour ceux qui devoient être chargés des interêts de la Compagnie, on travailloit au Havre, à la Rochelle & à S. Malo à l'armement de quatre Vaiſſeaux. Le premier étoit une Frégate nommée le *S. Paul*, montée de trente-deux pieces de canon & de quatre-vingt matelots, ſous le commandement du Sieur *Veron d'Oleron*, Capitaine d'une experience reconnue. *Kerkadiou*, Gentilhomme Breton, revenu depuis ſix mois de Madagaſcar, commandoit le ſecond ; qui étoit une Flutte, nommée *le Taureau*, montée de vingt-deux canons & de ſoixante-quatre hommes d'équipage. Le troiſiéme, nommé *La Vierge de bon port*, de vingt pieces de canon & de ſoixante mariniers, avoit pour Capitaine le Sieur *Truchot de la Chenaie*, de S. Malo. Enfin, le quatriéme, petite Frégate, nommée *l'Aigle blanc*, étoit commandée par le Sieur *De la Clocheterie*, de la Rochelle, homme d'une valeur & d'une réſolution ſingulieres, qui depuis quelques années avoit enlevé aux Eſpagnols, avec un ſeul bâtiment, deux grands navires chargés de piaſtres & d'Eſclaves, & qu'on avoit vû rentrer dans la rade de Breſt avec ſeize Vaiſſeaux de priſe à la queue du

sien. Les matelots des quatre Vaisseaux de la Compagnie étoient des meilleurs du Royaume, parce que la paix ne leur offroit point alors d'autre occasion de s'employer, & les deux cens trente hommes d'équipage furent l'élite de plus de mille qui se présenterent. On ne comptoit pas d'abord moins de quatre cens Passagers, entre lesquels étoient le Sieur *De Beausse*, Président du Conseil de la France Orientale; *Rennefort*, Auteur de cette Relation, Secrétaire du même Conseil, & le Sieur *De Montaubon*, ancien Conseiller au Présidial d'Angers, qui fut pourvû de la Charge de Lieutenant Civil de Madagascar. Mais, le jour du départ, ce nombre se trouva diminué par la crainte de la mer, dont la plûpart avoient vû de près l'agitation continuelle dans un trop long séjour qu'ils avoient fait à Brest. Il n'entra dans les quatre Vaisseaux que deux cens quatre-vingt-huit passagers.

Nombre des passagers.

Raison qui le fait diminuer.

Le départ de la Flotte & les circonstances de sa navigation n'ont rien de remarquable jusqu'au 3 de Mars, qu'elle arriva heureusement à la vûe du Cap-Verd. Les Anglois & les Hollandois s'étoient long-tems disputé une petite Isle voisine, dont les derniers étoient alors les maîtres. On salua leur Fort. Un Officier, nommé *Nallot*, qui fut envoyé au Commandant, avec quatre soldats, & reçu fort civilement, reconnut que cette Isle avoit une lieue de tour; qu'elle étoit munie de deux Forts, l'un sur le roc, pour la défendre du côté de la mer; l'autre dans la plaine, pour la garde des magasins; qu'ils étoient munis de quarante pieces de canon, & que la garnison étoit de deux cens hommes. Le Commandant fit rendre leur compliment aux François des quatre bords & leur envoya des rafraichissemens; mais se défiant de quatre Vaisseaux bien armés, dont le dessein lui étoit inconnu, il se tint sur ses gardes & n'eut depuis aucun commerce avec la Flotte.

Départ de Brest.

Les quatre Vaisseaux entrerent, le lendemain, dans la premiere baie qui se présente après le Cap-Verd, & mouillerent à demie-lieue du rivage. Aussitôt quatre chaloupes, chargées d'Officiers, de soldats & de matelots, voguerent vers un endroit de la côte où quantité de Négres les attendoient sans armes & leur montroient que l'abord étoit facile. Les chaloupes étant arrêtées à plus de six toises de la terre par le sable & la basse mer, une foule de Négres se jetta dans l'eau avec tant d'empressement, pour transporter les François au rivage, que les matelots mêmes, qui se déshabilloient pour rendre ce service aux Officiers, furent contraints de le recevoir. Après avoir témoigné beaucoup de joie de l'arrivée de la Flotte, ils firent entendre, en langue Portugaise, que leur Alcade aimoit les François & qu'il recevroit volontiers leur visite.

Service que les François reçoivent des Négres.

Veron, Capitaine-Amiral, & Rennefort, escortés par douze fusiliers, se firent conduire dans un Village éloigné de six cens pas, composé d'environ cent cases rondes d'environ quatre pieds & demi de hauteur, dont la couverture se terminoit en pointe, comme celle de nos glacieres. Chaque case étoit ceinte d'une double palissade de branches de palmier, avec une petite cour à l'entrée. La cour de l'Alcade, qui surpassoit toutes les autres en grandeur, étoit au milieu de quatre cases, dans l'une desquelles il logeoit. Ses femmes en occupoient deux autres, & la quatriéme étoit pour son cheval. Les François le trouverent assis sur une sellette de bois, au milieu de cette cour. Il étoit noir, âgé d'environ quarante ans, bien fait, d'une contenance fiere &

Ils rendent visite à l'Alcade.

RENNEFORT. 1665.

sérieuse. Sa tête étoit couverte d'un turban de coton blanc & bleu, & ses épaules d'une sorte de tapis ou d'étoffe informe, qui est mieux connue sous le nom de pagne. Une autre piece le couvroit depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ses jambes & ses bras étoient nuds ; & sous les pieds il avoit un morceau de cuir, qui lui tenoit lieu de sandales. Ses Officiers étoient à terre, les uns étendus, d'autres assis sur leurs talons ; & le principal Conseiller, qui se nommoit Jean *Amsterdam*, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, se tenoit accoudé sur les genoux de son Maître. Après les premieres civilités, que l'Alcade reçut & rendit gravement sans quitter sa sellette, les François lui présenterent un flacon d'eau-de-vie. Il en but un grand coup, & le Conseiller ayant suivi son exemple, à peine en resta-t-il pour le troisiéme. On convint ensuite de payer six bouteilles d'eau-de-vie, six aunes de toile & une barre de fer, pour le droit d'ancrage de chaque navire, & une bouteille d'eau-de-vie pour la charge d'eau & de bois de chaque chaloupe. Pendant cet entretien, les femmes de l'Alcade, qui étoient dans leurs cases, où la curiosité leur faisoit montrer la tête à chaque instant, lui firent dire qu'elles desiroient beaucoup de voir les François. Il leur accorda cette satisfaction. Elles étoient vêtues comme les hommes, avec si peu de différence qu'on n'auroit pû reconnoître leur sexe, si la nature, qui n'y étoit pas déguisée, n'en eût fait elle-même la distinction. Mais il ne manque rien à la description de leurs usages, dans le premier Tome de ce Recueil. Avant la fin de l'audience, il arriva près de l'Alcade cinquante de ses principaux Officiers, armés de coutelas, d'arcs & de fléches, quelques-uns de demi-piques & d'autres de simples zagaies. Cette visite imprévûe causa quelque défiance aux François ; mais les plus sages exhorterent les autres à cacher leur émotion.

Ils voient ses femmes.

Naufrage d'une chaloupe remplie de François.

Dans cet intervale, une scene fort triste occupoit l'attention des quatre navires dans la baie. *Le Tourneur*, Lieutenant du *Taureau*, avoit fait jetter quelques filets près du rivage, & la pêche avoit déja fourni de quoi rassasier plus de cent cinquante personnes, lorsqu'un coup de canon tiré de son bord lui fit abandonner cet amusement. Il vit le pavillon du *Taureau* en berne, une chaloupe la quille en haut, des barrils qui flottoient & des hommes à la nâge, dont les uns s'efforçoient de gagner la terre & les autres de retourner vers le navire. Il sçut bien-tôt que trente hommes s'étant embarqués dans cette chaloupe & plusieurs jeunes gens s'étant poussés indiscretement, elle avoit été surchargée d'un côté jusqu'à se renverser dans les flots. On se hâta d'envoyer au secours les chaloupes qui étoient restées & trois canots conduits par des Négres. Dix-huit François furent sauvés ; mais il en périt douze (7), avec le vieillard Négre, principal Conseiller de l'Alcade, qui ayant entendu nommer le Capitaine Kercadiou, s'étoit empressé de l'aller voir à bord, parce qu'il l'avoit connu dans un autre voyage, & revenoit yvre d'eau-de-vie. Ce naufrage mérite l'attention qu'on y donne ici, par deux particularités dignes de mémoire. Un jeune François, nommé *Planson*, qui nâgeoit parfaitement bien, voyant près de lui un autre jeune homme de ses amis qui ne sçavoit pas nâger, oublia le péril où il étoit lui-même pour le secourir, & lui dit de s'attacher à ses habits. Mais les forces lui manquerent & ils périrent ensem-

Deux exemples d'une généreuse amitié.

(7) De ce nombre étoit M. *Barsabette*, Prêtre de la Maison de S. Lazare de Paris.

ble. » Rare exemple d'amitié, observe l'Auteur, & malheureuse fin de deux » jeunes gens bien faits, d'un caractere doux & dignes d'un meilleur sort. Un autre François, nommé *Giron de la Martinette*, joignit plus de prudence au même sentiment de générosité. Un petit garçon de dix ans, fils du Sieur de Montauban, alloit périr à ses yeux. Il le prit d'un bras; & nâgeant de l'autre, il le monta sur la quille de la chaloupe renversée. Ensuite, lui ayant recommandé de se laisser tourner par le mouvement de la vague, & de ne pas quitter le bois qu'on ne le vînt prendre, il se remit lui-même à la nâge, & son adresse autant que sa force lui fit rencontrer un canot, dans lequel il monta. Mais ce canot, qui n'étoit capable de porter que trois hommes, lui paroissant surchargé de cinq qui s'y trouvoient déja, il ne balança point à s'élancer encore dans la mer, pour nâger bien loin vers le rivage, où il eut le bonheur d'aborder. Une chaloupe y amena aussi le jeune Montauban, dont la vie rendit long-tems témoignage à la générosité de son libérateur (8).

RENNEFORT. 1665.

Mort & funérailles d'un Grand du pays.

D'un autre côté, la mort du Conseiller Jean Amsterdam n'ayant pas été long-tems ignorée des Négres, ses femmes accoururent au rivage. Elles firent le tour de l'anse, en versant des larmes & priant les ondes, qui battoient jusqu'à leurs pieds, de leur rapporter le corps de leur mari. Lorsqu'elles virent commencer la nuit, sans avoir pû retrouver cet objet commun de leur amour, elles accuserent la mer de cruauté, avec des gémissemens qui se faisoient entendre de fort loin. Leurs plaintes étoient d'autant plus justes, que le supplice du pays est de noyer les coupables. Elles se retirerent dans la case du Mort, où elles s'arracherent les cheveux, tandis que deux jeunes hommes se tenant aux deux côtés de la porte, firent entendre des sons lugubres sur deux instrumens ronds, de la forme de nos timballes. Un des fils du Conseiller, voyant passer quelques François, les pressa d'entrer, & leur fit connoître que si les habitans du Cap-Verd étoient sensibles à la douleur, ils n'étoient pas moins capables d'une juste résignation aux volontés du Ciel. Après trois jours de gémissemens continuels, on fit un sacrifice pour Amsterdam. Ses parens allumerent un feu de branches de palmier, autour duquel cent personnes de l'un & de l'autre sexe poussoient de grands cris vers le soleil couchant, pour le prier d'être favorable à l'esprit du Mort. Ils les continuerent long-tems; tandis que le Prêtre (9), après avoir tenu les mains étendues pendant un quart-d'heure vers le soleil, égorgea un bœuf, fit brûler ses entrailles & coupa la victime, dont il donna un morceau à chaque parent du Mort.

Adresse d'un Prêtre Négre.

Rennefort, qui étoit homme d'esprit & qui affecte de la supériorité sur les opinions vulgaires, ne laisse pas de raconter sérieusement, que le même Prêtre qui avoit rendu les derniers devoirs au Conseiller Amsterdam, se trouvant avec le Missionnaire François, dont il vouloit mériter l'estime & l'admiration, tira un couteau d'un pied & demi de lame, en appuya la pointe sur son estomac, & lui dit de le pousser de toute sa force. Ce défi étonna le Missionnaire; & sur son refus, le Prêtre Négre frappa plusieurs fois du poing sans le faire entrer. L'Auteur suppose qu'il s'étoit frotté du jus de quelque herbe, dont la vertu arrêta le fer. Il juge aussi que le Missionnaire fut fort

(8) Relation de Rennefort, p. 19.

(9) On a vû au second Tome de ce Recueil, que les Prêtres de toutes les côtes d'Afrique se nomment *Marabouts*, *Marbunts* & *Marbuts*.

RENNEFORT. 1665.

prudent de ne pas hazarder l'épreuve d'un *ſecret de nature*, que les ſuperſtitieux auroient pû prendre pour un miracle (10).

Ce qu'il rapporte des uſages du pays n'ajoute rien aux deſcriptions qu'on a déja lûes, non-plus que celle qu'il fait de *Rufiſque*, Ville ou grand Village à trois lieues de la baie où les quatre Vaiſſeaux étoient entrés. Mais on y trouva trois François, qui y exerçoient le Commerce pour la Compagnie d'Occident; & quelques Officiers de la Flotte s'étant rendus chez le Chef de ce Comptoir, y virent, devant ſa caſe, environ quatre mille peaux de bœufs en pile & trente-deux dents d'éléphans. Il leur dit qu'il avoit pouvoir du Roi *Daman* (11), de qui l'Alcade de Rufiſque & celui du Cap-Verd dépendoient, de faire la traite des cuirs, de l'yvoire & de tout ce qui ſe trouvoit dans ſes Etats, en lui payant un droit de huit pour cent.

François qui étoient alors à Rufiſque.

Les quatre Vaiſſeaux remirent à la voile le 11 d'Avril, après avoir pris hauteur devant Rufiſque, qui eſt à quatorze degrés vingt minutes du Nord. La variation de l'aiman ſe trouva de quarante minutes vers l'Eſt. Le 16 on étoit à huit degrés de la Ligne; mais l'Auteur ne marque ce point que pour avoir occaſion d'obſerver que le tems doit être fort variable dans les latitudes ſuivantes, puiſqu'on ne s'y apperçut d'aucune de ces grandes altérations dont quantité de Voyageurs font un ſujet d'effroi. » A la verité, dit-il, il fait chaud » ſous le ſoleil; mais il eſt conſtant auſſi que ſa force lui faiſant tirer ſans » ceſſe quantité de vapeurs de la mer, il ne ſçauroit tout diſſiper, & qu'il en » retombe des roſées & de petites pluies, qui entretiennent l'air dans une tem- » pérature ſupportable (12) «. Huit jours de calme furent le plus fâcheux obſtacle que les François eurent à combattre preſqu'au milieu de la Zone torride. Enſuite un vent favorable leur ayant fait paſſer la Ligne le 28, ils s'amuſerent beaucoup par la cérémonie du baptême. A ſept degrés au Midi le vent ceſſa & fit place encore à un calme de ſept jours. Enſuite il s'empara ſi bruſquement de leurs voiles, que les Pilotes étoient ſurpris d'avancer cinq ou ſix lieues par jour plus qu'ils n'avoient jugé; au lieu que depuis le Cap-Verd juſqu'à l'Equateur, leurs véritables hauteurs diminuoient de cinq à ſix lieues les eſtimes de la cingle, qu'ils faiſoient à l'œil; ce qui vient, ſuivant l'opinion de l'Auteur, des marées qui prennent leur cours de la Ligne au Midi & au Septentrion.

Obſervations de l'Auteur ſur ſa route.

Depuis le départ de Rufiſque, les quatre Vaiſſeaux avoient toujours fait voile enſemble. Mais le *Taureau* tenoit mal le vent. On perdoit ſon feu de vûe pendant la nuit; & les autres étant obligés de le rejoindre de jour, on s'écarta de la route juſqu'à craindre les rochers nommés *Abrolhos*, dont la rencontre, en cette ſaiſon, fait perdre le voyage d'Orient, par la néceſſité de relâcher. On n'évita ce danger qu'en reculant de quatre-vingt lieues; après quoi, tournant le cap au Midi, on doubla les Abrolhos à dix-neuf degrés. L'*Aigle blanc* fut menacé d'un autre péril. Un Miſſionnaire, nommé *Bourrot*, qui y faiſoit la fonction d'Aumônier, ſe rendit à bord de l'Amiral pour donner avis d'une querelle ſi violente entre les paſſagers & les gens de l'équipage, qu'ils étoient prêts de partager le navire & le canon, & de ſe livrer le combat de la

Divers dangers qui menacent la Flotte.

(10) *Ibid.* p. 23.

(11) *Daman* eſt un titre qui revient à celui de *Roi*.

(12) La Relation de Pyrard & celles de pluſieurs autres en donnent une idée toute différente.

poupe à la proue. Le Capitaine ayant été appellé, on apprit de lui-même que ce différend avoit commencé par une dispute de Religion, entre les passagers Catholiques & la plus grande partie de l'équipage, qui étoit composé de Protestans. Le Président fit tomber ses reproches sur les chefs, & deux des plus emportés furent condamnés à passer dans l'Amiral.

RENNEFORT. 1665.

Autres observations de l'Auteur.

Observons avec l'Auteur, que dans ces latitudes éloignées les gens de mer aiment la pluie, parce que l'eau des Navires se corrompt. Quoiqu'elle se rétablisse, elle ne laisse pas de retenir le goût du bois des tonneaux, & si le fond de calle n'est pas menagé avec assez de soin pour saisir le tems où la corruption cesse, elle recommence à se corrompre, & ne cesse gueres d'être mauvaise. Ainsi l'on regarde la pluie comme une faveur du Ciel, dont on profite en étendant des draps pour la recueillir. Mais l'eau est quelquefois salée; car s'étant formée dans l'air, des exhalaisons de la mer, elle y demeure quelquefois si peu qu'elle n'a pas le tems de se purifier. S'il est difficile de conserver les eaux, l'embarras n'est pas moindre pour les vivres. Le vin de France ne resiste pas assez & perd bientôt sa bonté. Celui d'Espagne est toujours excellent. Avec une bonne provision de ce vin; si l'on pouvoit trouver le moyen de prendre terre une fois par mois, pour faire de l'eau & se procurer des legumes & quelques viandes fraîches, les personnes du temperament le plus délicat soutiendroient facilement tous les voyages de mer (13).

Ouverture des boëtes de la Compagnie.

Le 3 de Juin, à la hauteur du Cap de Bonne-Esperance, l'Amiral assembla sur son bord tous les Officiers & les Marchands de la Flotte, pour assister à l'ouverture de quatre boëtes de fer blanc, cachetées du sceau de la Compagnie, que ses ordres portoient de faire à cette hauteur. Elles contenoient les commissions de divers Offices, pour ceux qui devoient les remplir à Madagascar. Mais le Marchand de la *Vierge de bon Port*, qui se nommoit *Chervy*, & qui étoit dépositaire de celle de ce Vaisseau, refusa d'ouvrir la sienne & demeura sur son bord. Cette singularité blessa l'esprit du Président. Il ne put voir sans chagrin que des Marchands nommés pour être ses Conseillers formassent déja des cabales. Il résolut de quitter les autres Vaisseaux; & se trouvant dans l'Amiral, qui étoit le meilleur des quatre, il espera qu'en se dispensant de reconnoître l'Isle de Mascaregne, où l'on avoit ordre d'aborder, il pourroit arriver le premier à Madagascar (14).

Bourasques & tempêtes.

Pendant qu'il s'occupoit de ce dessein, la Flotte eut besoin de toute l'habileté de ses Mariniers, pour se défendre contre les vents & les flots à la hauteur du Cap des Aiguilles. La mer y fait un choc qui la répousse bien loin, avec des tournans si rapides qu'ils font pirouetter les Vaisseaux. Les quatre Navires François y perdirent quelque voile. Dans l'Amiral, celle de misene & celle du petit hunier furent emportées. Les coffres, les cabanes, les mousquets rouloient au hazard. Tout fut désamarré entre les ponts & sur le tillac, & cinq ou six hommes furent blessés. Ce désordre n'étoit que le prélude d'une furieuse tempête. La nuit du 7 au 8 de Juin, la barre du gouvernail de l'Amiral rompit, & les fenêtres de la chambre s'étant ouvertes, l'eau y entroit de la grosseur d'un homme. Le jour suivant, l'agitation de la mer devint encore plus violente, quoique le vent fût médiocre. Les quatre Vaisseaux, comme

(13) *Ibid.* p. 34. (14) *Ibid.* p. 36.

RENNEFORT. 1665.

ensevelis entre les vagues, perdoient la vûe l'un de l'autre à peu de distance. Une vague prit l'Amiral en pouppe, fit soulever le gouvernail, qui enfonça le banc de la chambre, & mouilla le Navire jusques par-dessus les dunettes; accident qui étonna beaucoup le Capitaine & les Pilotes, & qui leur fit croire que le gouvernail avoit touché. Il est ordinaire de recevoir des coups de mer quand on vogue de largue ou de bouline, & que la mer brise contre les côtés du bâtiment; mais un coup de vent arriere parut fort étrange (15).

Le Président se sépare de la Flotte.

Sous quel prétexte.

Ces menaces d'un élement perfide augmenterent le désir que le Président avoit de quitter les autres Vaisseaux. Il l'avoit fait agréer au Capitaine, qui souhaitoit autant que lui de se voir au Port. Mais il falloit un prétexte pour justifier cette séparation, & les mettre tous deux à couvert des suites. Le Président eut recours au certificat de son Médecin, qui rendoit témoignage que l'air de terre étoit nécessaire à sa santé. Cette formalité leur parut suffisante, & l'onziéme jour de Juin le *Saint Paul* fit route à part. L'Auteur, qui se trouvoit sur le même bord, perd ici de vûe celle des trois autres Vaisseaux pour suivre le cours de ses propres avantures.

Il arrive à Madagascar.

Veron, Capitaine-Amiral du *Saint Paul*, fit gouverner entre l'Ouest & le Sud jusqu'au trente-neuf degrés de latitude; pour éviter les dangereux courans, qui sont entre Madagascar & les côtes de Mosambique. Ensuite descendant entre l'Est & le Nord, vers la pointe méridionale de l'Isle qu'il cherchoit, il découvrit la terre le 9 de Juillet, à vingt-quatre degrés & demi. Il courut, sans perdre la côte, jusqu'à vingt-cinq degrés. Le jour suivant, à dix heures du matin, après avoir tiré un coup de canon, dans l'incertitude de la situation du Fort, il remarqua de la fumée, qu'il prit pour celle d'un autre coup par lequel on lui répondoit. Dans cette confiance, l'ancre fut jettée devant une petite langue de terre, à trente brasses de fond. Il n'étoit mort qu'un matelot à bord, dans un voyage estimé de plus quatre mille lieues sur les Journaux (16).

§. II.

Etablissement de la Compagnie Orientale à Madagascar.

Défiance mutuelle des François du Fort Dauphin & du Vaisseau.

Si l'on se rappelle que Chamargou commandoit au Fort Dauphin pour le Maréchal de la Meilleraie, on ne sera pas surpris que les premiers mouvemens, entre cet Officier & ceux du Vaisseau, ayent couvert de la défiance; & qu'ils ayent été accompagnés d'une juste précaution. Veron ayant mis ses chaloupes en mer envoya demander des ôtages au Gouverneur du Fort, pour la sureté de l'Officier qui iroit traiter avec lui. De l'autre côté, pendant que le Trompette s'avançoit au rivage, un canot conduit par trois Négres aborda le Vaisseau, & l'on apprit d'eux la mort tragique du sieur Etienne, Supérieur de la Mission. On voulut s'informer de la situation des François dans l'Isle; mais ces trois Négres étoient des espions de Chamargou, dont on ne put tirer aucun éclaircissement. Cependant il fit passer le soir à bord quatre François pour ôtages (17).

Le Président, pour commencer l'exercice de son autorité, fit assembler les

(15) *Ibid.* p. 37 & 38. (16) *Ibid.* p. 38 & 39. (17) *Ibidem.*

Officiers

Officiers qui se trouvoient sur le *Saint Paul*, & chargea Rennefort d'aller traiter avec le Gouverneur. Ce ne fut pas sans lui avoir fait valoir l'honneur qu'il auroit de prendre possession de l'Isle, puisque le Roi par sa déclaration ordonnoit d'élever une pyramide, sur laquelle devoient être, avec les armes de Sa Majesté & celles de la Compagnie, le nom & les armes de l'Officier qui prendroit possession. Rennefort s'étant fait conduire à terre, accompagné d'un Lieutenant & de quatre Commis, déclara au Gouverneur les volontés du Roi & la mort de M. le Maréchal de la Meilleraie. Il lui offrit les provisions de Commandant des armes, & de second Conseiller au Conseil souverain, que S. M. établissoit à Madagascar pour le gouvernement des Indes Orientales. Ensuite il lui remit une lettre, que M. le Duc de Mazarin lui écrivoit. Chamargou, après l'avoir lue, dit qu'il étoit disposé à quitter le Fort, puisque le Duc de Mazarin avoit cedé ses prétentions sur Madagascar; mais qu'auparavant il souhaitoit de rendre les honneurs dûs à la mémoire de M. de la Meilleraie, qui avoit maintenu si long-tems & si généreusement les François dans l'Isle. A l'égard des effets de la Compagnie, il remit à déliberer lorsqu'il seroit libre, s'il devoit les accepter ou retourner en France (18).

RENNEFORT. 1665.

Rennefort est député au Gouverneur du Fort.

Comme il étoit sans pain & sans vin, dans le triste état qu'on a représenté, il ne put offrir à ses hôtes que du gibier, du riz & de l'hidromel. On lui proposa de se rendre à bord, pour y prendre les mesures nécessaires avec le Président, qui étoit revêtu des pouvoirs du Roi & de la Compagnie. Il y consentit, à condition que le Lieutenant & les trois Commis demeurassent en ôtage dans les murs du Fort. Sa défiance ne parut point offençante. Il s'embarqua dans la chaloupe avec Rennefort. Le Capitaine se présenta pour le recevoir à l'entrée du Vaisseau, & le conduisit dans la Chambre, où le Président l'entretint long-tems des ordres du Roi & du projet de l'établissement. Il lui montra les sceaux de Sa Majesté, dont il fut obligé de lui expliquer la legende latine (19). A la fin de cet entretien, il lui confirma les offres qui le regardoient personnement. *Chamargou*, sans expliquer ses intentions, demanda encore qu'il lui fût permis de remettre sa réponse après qu'il auroit quitté le commandement, que M. de la Meilleraie lui avoit confié. A son départ, qui fut honoré de quelques coups de canon, les Officiers du Vaisseau lui firent présent de vingt-quatre flacons de vin d'Espagne; & la chaloupe ne l'eut pas plutôt remis à terre, qu'il envoya au bâtiment un veau, du riz & des legumes.

Avec quelle précaution le Gouverneur se rend à bord.

Il se hâta de faire avertir le Commandant du Fort de Mananbare, à six lieues du Fort Dauphin, de laisser seulement deux François, de six qui composoient sa garnison, & de se rendre près de lui avec les autres. Ils obéirent pour la derniere fois à ses ordres. Ils visiterent le Vaisseau. On remarqua, par les témoignages de leur joie, combien son arrivée leur étoit nécessaire, malgré l'adresse & la dissimulation du Gouverneur, qui vouloit être plaint du trouble qu'on apportoit à sa possession, & faire croire qu'il avoit puissamment affermi dans l'Isle l'autorité du gouvernement.

Il affecte de déguiser sa misére.

Le treiziéme jour de Juillet fut choisi pour rendre les honneurs funébres à M. le Maréchal de la Meilleraie. Tous les François de Madagascar assisterent

Obseques de M. le Maréchal de la Meilleraie.

(18) Pages 40 & 41.

(19) C'étoit, *Sigillum Ludovici decimi quarti Galliarum Regis, ad usum supremi Consilii Galliæ Orientalis.*

RENNEFORT. 1665.

à son service, & son éloge fut prononcé par le sieur Flachier, Docteur en Théologie. La céremonie fut terminée par une décharge de tout le canon du Fort, auquel celui du *Saint Paul* répondit de sept coups. Le Docteur Flachier étoit parti anciennement pour la Cochinchine, sous la protection de Madame la Duchesse d'Aiguillon; & son Vaisseau ayant eu le malheur d'échouer au Cap de Bonne-Espérance, le Capitaine Kercadiou y passant en 1663 l'avoit amené à Madagascar.

Articles signés pour la Compagnie.

Après avoir laissé à Chamargou le tems de satisfaire sa reconnoissance pour son bienfaicteur, Rennefort se rendit au Fort Dauphin, pour y dresser les articles qui étoient déja concertés. Ils portoient que le lendemain, 14 de Juillet, le Gouverneur remettroit au porteur des ordres de Sa Majesté, l'Isle de Madagascar & le Fort; qu'on feroit l'inventaire de tout ce qui appartenoit à M. le Duc de Mazarin, & que la Compagnie lui en tiendroit compte; que le Gouverneur demeureroit Commandant de toute la milice de l'Isle; que les anciens François de Madagascar seroient engagés au service de la Compagnie; qu'ils payeroient un tribut pour les terres qui leur appartenoient en propre & qu'ils feroient guet & garde, ou qu'ils seroient transportés en France. Ces articles furent approuvés par l'assemblée des anciens habitans, à l'exception du Gouverneur, qui remit encore à déclarer ses intentions.

Rennefort prend possession de l'Isle en son nom.

Le 14, tous les passagers & les matelots du *Saint Paul* qui se trouvoient en état de porter les armes, descendirent au rivage & furent rangés en ordre de bataille. Rennefort s'y rendit au bruit du canon, & s'étant avancé à leur tête vers la principale porte du Fort, il les quitta suivi de trois Mousquetaires, pour s'approcher du Gouverneur, qui l'attendoit entre deux files des siens. Il lui présenta un double des articles qui avoient été signés le jour précédent, en lui déclarant qu'il venoit prendre possession de l'Isle au nom du Roi, pour la Compagnie des Indes Orientales. Dans l'inventaire du Duc de Mazarin, qui fut fait immédiatement, on trouva quatorze pieces de canon, cinq cens boulets, mille livres de chaînes à charger, cent grenades vuides, cinquante balles ramées, une petite quantité de plomb & un baril de poudre. Budée Lieutenant du Vaisseau s'étant ensuite avancé avec sa troupe, Chamargou quitta le Fort au bruit du canon & de celui du *Saint Paul*; & ses gens, qu'il avoit laissés au corps-de-garde, allerent le joindre aussi-tôt que Budée les eut relevés.

Le Président se loge dans le Fort.

Après cette prise de possession, le Président de Beausse, qui étoit atteint d'une maladie sérieuse, se fit conduire à terre dans son lit; & du rivage, il fut porté par huit Négres au logement des Gouverneurs du Fort. Sa foiblesse & son grand âge sembloient lui annoncer une mort si prompte, que Chamargou en conçut l'esperance de rentrer bien-tôt dans le poste qu'il venoit de lui résigner. Aussi différa-t-il d'accepter les propositions qu'on lui faisoit au nom de la Compagnie. Il s'établit dans une Habitation voisine du Fort, avec les anciens François de l'Isle qui voulurent s'attacher à sa fortune. Cependant l'esperance continuelle où l'on étoit de voir arriver les trois Vaisseaux, & la diminution des infirmités du Président, lui firent accepter des emplois qui lui parurent solides, & qu'il s'exposoit à perdre par de plus longs délais. Lorsqu'il eut reçu ses Lettres de Commandant des armes dans l'Isle de Madagascar & de second Conseiller du Conseil souverain des Indes, il prit un loge-

Chamargou s'engage au service de la Compagnie.

ment dans le Fort & fit présent de cinquante bœufs pour la subsistance de la garnison. RENNEFORT. 1665.

Divisions qui naissent entre les François.

Mais cet arrangement ne pouvoit être utile, dans les vûes de la Compagnie, qu'autant qu'il devoit s'accorder avec un plan général, dont l'exécution étoit impossible avant l'arrivée des trois autres Vaisseaux. Des mesures imparfaites, telles qu'on commençoit à les prendre dans leur absence, produisirent la division, mal beaucoup plus funeste que ceux auxquels on croyoit remedier. Le Président voulut exercer toute l'autorité qu'il ne devoit avoir qu'à la tête du Conseil; & Chamargou, qui n'étoit pas disposé à la reconnoître sans droit & sans forme, se plaignit qu'en attendant l'arrivée de ceux qui devoient lui donner tout son poids, on ne l'appellât point à la direction des affaires. Dans son ressentiment, il menaça de quitter le Fort & de s'établir dans un autre endroit de l'Isle avec ceux qui voudroient le suivre. Rennefort, pour concilier les interêts de ces deux hommes, proposa d'établir un Conseil provisionnel. Son sentiment fut appuyé de celui de La Case & de Veron. Mais le Président, dont l'ambition étoit flattée de commander seul, fut extrêmement choqué de cette opposition; & dans la crainte qu'elle ne vînt à se fortifier, il prit le parti de se réconcilier avec Chamargou, en partageant avec lui le gouvernement. L'un prit toutes les dispositions des magasins & du commerce, & l'autre, celles de la milice & de la guerre. Cependant, pour donner quelqu'apparence de justice à leur conduite, ils formerent une sorte de Conseil, composé de gens qui leur étoient entiérement dévoués. En vain Rennefort eut la fermeté de protester contre cet établissement, au nom de la Compagnie & du véritable Conseil. Il n'en tira point d'autre fruit que de demeurer sans fonction; exposé au ressentiment de ceux qu'il offensoit, si l'amitié de La Case & du Capitaine-Amiral ne l'eussent mis à couvert de la violence (20).

Effet de leur arrivée sur les Grands du pays.

Pendant ces agitations domestiques, les Grands, qui avoient secoué le joug des François, depuis la révolte de Dian-Manangue, faisoient observer tout ce qui se passoit dans le Fort. L'arrivée d'un Vaisseau, qui devoit être bien-tôt suivi de trois autres, en ramena plusieurs à la soumission. *Dian-Ramonsaie* & les Matatanois envoyerent le tribut; & *Dian-Bel*, Prince des Ampatres, fit présent de cinquante-huit bœufs, dont Chamargou ne fit pas difficulté de se saisir.

Visite de la Princesse Dian-Nong au Fort.

Dian-Nong, Princesse d'Amboulle, qui en étoit devenue Souveraine par la protection de La Case, vint au Fort avec un nombreux cortege, autant pour y faire briller ses charmes que pour rendre son hommage. Elle se fit apporter dans un *Tacon*, espece de brancard que deux hommes soutiennent sur leurs épaules, accompagnée de douze femmes qu'on portoit de même, de cinquante autres femmes & de quatre cens hommes à pied. Etant descendue à cinq cens pas du Fort, pour y faire camper son corps de troupes, elle se mit en marche avec ses femmes, précédée seulement de vingt gardes, armés de zagaies & de boucliers, avec La Case à leur tête. Elle fut reçûe dans le Fort. La Case, lui servant d'Interprête, dans la visite qu'elle rendit au Président, témoigna pour elle combien elle se croyoit redevable aux François, &

(20) *Ibid.* p. 73 & suivantes.

RENNEFORT. 1665.

demanda la continuation de leur amitié. Ses douze femmes présenterent douze petites corbeilles de jonc, remplies de fleurs d'orange, de jasmin & de grenade, avec six manilles d'or & une pierre précieuse sur chaque corbeille. Les cinquante autres offrirent aussi chacune leur panier, plein des meilleurs fruits du pays, & d'excellentes racines dont le goût vaut celui des marons de Lyon. Dian-Nong, en se retirant, laissa vingt bœufs à la porte. Ce présent fut donné de fort bonne grace, mais reconnu avec si peu de libéralité, que la Princesse, qui sçavoit bien que les grains de verre qu'on lui donna, n'étoient pas d'un grand prix, s'en retourna peu satisfaite. Elle déclara librement que des gens qui s'entendoient si mal en générosité pour des Princes dont l'amitié leur étoit nécessaire, devoient esperer peu de succès dans leur entreprise (21).

Figure de cette Princesse.

Dian-Nong étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Elle avoit la peau belle & la gorge bien faite, quoiqu'elle eût trois enfans du Sieur de la Case; les dents admirables, le fond des yeux d'une blancheur éblouissante, & la prunelle brune. Son habillement étoit un corset sans manches, & un pagne de soie, de coton & d'herbe, qui la couvroit jusqu'aux genoux. Elle portoit des tours de grains de corail, d'or & de petites coquilles fort rares, à la maniere des Dames du Cap-Verd, mais sans aucun de ces petits paquets remplis de caracteres, qui se nomment *Grisgris*, & qui sont aussi respectés à Madagascar que sur les côtes d'Afrique. Elle avoit renoncé à cette superstition en abjurant le Mahométisme. Sa coëffure étoit composée de petites tresses de ses propres cheveux, qui tomboient jusqu'à la moitié de son corset par les côtés, & qui étoient tournés en rond par derriere. Toutes les Dames de sa suite étoient parées dans le même goût; mais le prix ou la rareté des grains marquoit les différences de leur qualité. Elles avoient les oreilles percées; & le trou, qui étoit de la grandeur d'un petit œuf, étoit rempli d'un bois rond enrichi de plaques d'or (22).

Allarmes de Dian Manangue.

Dian-Manangue, devenu le plus cruel ennemi des François après avoir été le plus fidéle de leurs alliés, n'apprit pas sans effroi l'arrivée du premier Vaisseau de leur Flotte. Ses terreurs augmenterent beaucoup par la naissance d'un monstre demi-homme & demi-taureau, dont une vache se délivra dans son camp : présage qui, dans l'opinion des Insulaires, annonce d'affreux désastres; quoique l'Auteur assure qu'il ne soit pas tout-à-fait extraordinaire dans leur Isle. Les Grands qui avoient embrassé son parti commençoient à trembler pour eux-mêmes. C'étoit le tems de renouveller avec eux l'alliance de la Colonie. Mais les deux Commandans François, après s'être accordés pour le partage de l'autorité, paroissoient plus divisés que jamais dans la maniere de l'exercer. Chamargou avoit repris ses esperances en voyant décliner la santé du Président. Il employoit toute son adresse à gagner les nouveaux venus par des promesses & des présens; & pour ôter aux anciens l'occasion de s'engager dans le Parti opposé à ses interêts, il leur proposa des courses avantageuses, sous le commandement de La Case, qu'il étoit bien-aise aussi d'éloigner. Ce Guerrier, qui n'étoit attaché à la Compagnie par aucun lien, partit sans difficulté sur l'ordre de son Gouverneur. Deux jours après son départ, on fut averti que Dian-Manangue s'approchoit du Fort avec six à sept mille

Chamargou s'embarrasse par sa politique.

(21) *Ibid.* p. 76, 77.

(22) *Ibid.* p. 78, 79.

hommes. L'allarme fut d'autant plus vive, qu'il ne restoit presque personne qui fût exercé à combattre les Négres ; & Chamargou se repentit trop tard d'avoir oublié sa sûreté pour satisfaire son ambition. Cependant il comprit qu'en se déterminant à tout risquer, il pouvoit tirer parti de la crainte du Président pour l'avantage même de ses vûes. Il donna ordre que ceux qui vouloient combattre sous son enseigne fussent prêts dans deux heures à le suivre. Tous les François, sans consulter le Président, se rangerent autour de lui, avec quatre cens Négres que Dian-Ramousaie lui donna sous la conduite de son fils. Il partit avec beaucoup de résolution ; mais Dian-Manangue trouva sa ressource ordinaire dans les chemins détournés. On sçut même qu'il ne s'étoit proposé, par une marche si prompte, que d'éprouver le courage des nouveaux venus.

RENNEFORT. 1665.

Avanture d'un Missionnaire.

Tout ce qu'il y avoit de François bien intentionnés dans le Fort, attendoient impatiemment l'arrivée des trois Vaisseaux, comme le principal fondement de leurs esperances communes pour le bon ordre & le progrès de la Colonie. Le 14 d'Août, on apperçut du Fort un petit bâtiment, qu'on prit pour une chaloupe. Elle doubloit la pointe d'Itapere, du côté du Nord ; ce qui fit juger que les trois Vaisseaux avoient abordé dans quelque partie de l'Isle & qu'ils envoyoient prendre langue. Le Capitaine-Amiral, qui l'apperçut aussi de son bord, envoya au-devant d'elle son Enseigne & son Ecrivain dans une chaloupe, avec un Pilote & quelques Matelots. Chamargou se hâta d'en faire avertir le Président, qui, dans la crainte qu'on ne donnât de mauvaises impressions de son gouvernement, fit pointer une piece de canon sur la chaloupe du Capitaine, pour la couler à fond. La piece fut tirée, mais avec peu de succès, parce qu'elle étoit rechargée extraordinairement pour porter plus loin. Au second coup, elle recula si brusquement, que le feu de la lumiere ayant volé sur le magasin, prit aux feuilles seches qui le couvroient. Les poudres y étoient dans des barrils. On en prit une si vive allarme, que le Président se fit emporter hors du Fort, & que Chamargou fit retirer ce qu'il avoit de plus précieux. Cependant les secours furent assez prompts pour empêcher que le feu ne prît aux poudres. Le petit bâtiment qui avoit doublé Itapere, s'étant approché du Fort, on le reconnut pour une pirogue, dans laquelle il y avoit douze Négres, qui la mirent aussi-tôt à sec. On apprit d'eux qu'à la premiere nouvelle de l'arrivée d'un Vaisseau, le Sieur Manier, Missionnaire des Mataranes, s'étoit mis dans cette pirogue pour se rendre au Fort ; mais que ce petit bâtiment ayant tourné dès le premier jour, il eût péri sans le secours d'un Négre, qui l'avoit sauvé à la nâge. Cet accident lui avoit fait prendre son chemin par terre. Il arriva le lendemain, accompagné de six autres Négres ; & dans le compte qu'il rendit de sa mission, il avoua que ne sçachant point assez la langue du pays pour se faire entendre, il n'avoit baptisé que trois personnes (23).

Deux des trois autres Vaisseaux arrivent dans l'Isle.

Enfin, peu de jours après, l'avis vint au Fort que deux des trois navires, le *Taureau* & la *Vierge de bon port*, étoient à l'ancre dans l'anse aux Gallions. Le Président & Chamargou prévoyant que leurs mesures communes ne seroient pas agréables aux Officiers qui alloient paroître, leur dépêcherent quelques-

(23) *Ibid.* p. 82.

RENNEFORT. 1665.

Premiers effets de leur arrivée.

uns de leurs partisans pour leur témoigner l'impatience qu'ils avoient de partager avec eux le Gouvernement, & pour leur offrir tous les avantages qu'ils pouvoient desirer. Rennefort partit de son côté pour se rendre aux Vaisseaux; mais si mal guidé & par des chemins si difficiles, qu'après avoir marché dans l'eau jusqu'aux genoux l'espace de deux lieues, il fut arrêté par la chûte d'une riviere qu'il ne put passer. Un François de la Ferté-Jouarre, qui l'accompagnoit, surmonta toutes les difficultés pour joindre le Sieur de *Montaubon*, & le prier, de la part de Rennefort & de plusieurs autres Officiers, de leur accorder, en arrivant au Fort, une conversation particuliere, dans laquelle ils lui promettoient des informations nécessaires à l'Etablissement de la Compagnie. Mais les Envoyés du Président, beaucoup plus intéressés à prévenir les Chefs des deux Vaisseaux, leur avoient déja donné des idées plus flatteuses, qui les firent entrer au Fort dans la disposition de profiter des conjonctures pour leur propre utilité (24). Montaubon, *Chervy, Des Essarts*, Nallot & Houdry y arriverent par terre, avec six Commis & cinquante hommes. Les autres, qui étoient restés à bord, vinrent mouiller dans le Port.

Eclaircissemens sur l'Isle de Bourbon, autrefois nommée Mascaregne.

Le récit de leur navigation n'eut d'intéressant que les éclaircissemens qu'on reçut d'eux sur l'Isle de *Mascaregne*. Après avoir vû disparoître le *S. Paul*, ils avoient cherché cette Isle, où ils étoient arrivés le 2 de Juillet. Elle est située entre vingt & un & vingt-deux degrés de latitude méridionale. Sa figure est ronde, & son circuit de soixante lieues. Les malades qui descendirent au rivage furent promptement rétablis, par la bonté de l'air & par l'excellence des rafraîchissemens. La chasse y étoit abondante & si facile, que les tourterelles, les ramiers & les perroquets, loin de s'effrayer de la vûe du chasseur, venoient l'entourer & se laissoient choisir. Les taureaux, les vaches & les chevres étoient en grand nombre. Les porcs, qui n'étoient pas moins nombreux, vivoient de tortues de terre, qui y rampoient de toutes parts; & les tortues de mer se promenoient sur le sable, où il n'étoit pas difficile de les arrêter. Quelques chasseurs indiscrets ten firent les oiseaux plus rares, en les épouvantant à coups de fusil; mais les animaux de terre, & les poissons d'étangs & de rivieres y étoient toujours innombrables. La plûpart des arbres y distilloient des gommes précieuses. Ils étoient fort hauts, propres à bâtir des maisons, mais d'un bois extrêmement dur, & trop lourd pour la construction des Vaisseaux, & facile d'ailleurs à se fendre en séchant. La terre paroissoit très-féconde, & les eaux y étoient excellentes, sans aucun animal dangereux. On trouvoit, sur le rivage, de l'ambre-gris, du corail, & les plus beaux coquillages du monde. La moitié de l'Isle avoit été autrefois embrasée, & le feu y avoit laissé de grandes marques de sa violence. Avec tant d'avantages, elle n'avoit dans toute sa circonférence aucun endroit où le mouillage fût sûr. Les ouragans y sont fréquens, & si terribles, qu'ils déracinent les arbres & qu'ils y brisent ou abîment les navires (25).

On trouve deux François dans cette Isle déserte.

Six Passagers, qui avoient entrepris de la reconnoître, y trouverent deux François, qui s'étoient construit une case près d'une fontaine, entourée de tabac, de racines & d'herbes potageres, dont ils y avoient apporté les graines. Ils nourrissoient, dans un enclos, quantité de porcs & de cabris, non-

(24) *Ibid.* p. 83.

(25) *Ibid.* p. 85 & suivantes.

seulement pour leur subsistance, mais encore pour en vendre aux Etrangers qui n'avoient pas le tems d'en prendre à la chasse. L'un de ces deux Solitaires se nommoit Louis *Payen*, natif de Vitry-le-François, homme de bonne mine & de compagnie agréable, quoiqu'il vécût depuis trois ans dans ce desert, après en avoir passé sept à Madagascar. L'autre étoit soumis à ses ordres, & s'engagea dans la suite au service de la Compagnie. Le premier, repassant en France, fut pris par les Anglois & perdit tout ce qu'il portoit d'utile à sa fortune. Après avoir obtenu la liberté, il se fit Hermite dans le pays de sa naissance, où l'Auteur le croyoit encore vivant lorsqu'il publia cette Relation (26). Outre ces deux habitans, l'Isle en avoit dix autres, sept hommes & trois femmes, qui y étoient passés avec eux de Madagascar. Mais s'étant révoltés contre les deux François, ils avoient cherché leur retraite dans des montagnes inaccessibles, où six soldats furent envoyés inutilement pour les découvrir. Le *Taureau* & la *Vierge de bon port* avoient laissé à Mascaregne un Marchand, nommé *Baudry*, avec un des principaux Commis, qui se nommoit *Renaud*, & vingt ouvriers sous son ordre. *L'Aigle blanc*, quatriéme Vaisseau de la Flotte, avoit pris sa route de cette Isle de Bourbon à *Galemboule*, Province de Madagascar, pour y aller reconnoître l'état d'un ancien Etablissement François, nommé le *Fort Gaillard*.

Habitans qu'on y laisse.

Le Président, pour effacer les premieres impressions de sa conduite, déclara qu'il étoit résolu de suivre le plan des Directeurs Généraux, & d'exécuter à l'égard de ceux qui venoient d'arriver tout ce qu'il leur avoit fait esperer par ses Députés. Le Conseil reçut la forme de son établissement. Mais tous les Officiers de ce Corps prirent les sentimens de leur Chef pour Rennefort; & s'ils ne purent lui ôter la qualité de Sécretaire, ils éviterent soigneusement de l'employer. Il attribue cette fâcheuse disposition à des vûes criminelles, qui leur faisoient redouter son zéle & sa fidélité pour la Compagnie. Leur espérance étoit de le faire renoncer de lui-même à l'exercice de son emploi, par les dégoûts qu'ils affectoient de lui causer. Le 9 de Septembre, on lui fit signer des ordres expédiés pour le départ du *S. Paul*. Il étoit une heure après minuit lorsqu'ils lui furent portés, & c'est l'unique fonction qu'il fit de sa Charge. Houdry reçut ordre, suivant les instructions de la Compagnie, de partir sur ce Vaisseau pour aller reconnoître les lieux où l'on pouvoit établir des Comptoirs & des correspondances. Il devoit se rendre dans l'Isle de *Socotra*, & prendre, autant qu'il lui seroit possible, des informations sûres de la côte d'Asie jusqu'au Sein Persique.

Rennefort demeure sans être employé.

Dans l'interieur du Fort, chacun s'attachoit particuliérement à ses interêts, & faisoit tourner à son avantage les profits & les fonds mêmes de la Compagnie (27). On consumoit les provisions. On négligeoit de pourvoir à la nécessité des ouvriers & des soldats. Enfin la derniere extrêmité fit courir à la traite, dans quelques Villages des environs, d'où l'on apporta des racines, des féves, du miel & du riz. Pour soulager le Fort, le Commandant fut prié de mener soixante François dans les Provinces d'Anossy & d'Amboule, sous prétexte d'y reprendre un certain nombre de fusils qu'on y avoit laissés. Pendant seize jours qu'il employa dans ce voyage, il trouva tous les lieux aban-

Course de Chamargou.

(26) *Ibid.* p. 87. (27) *Ibid.* p. 90.

RENNEFORT. 1665.

donnés sur son passage. A peine surprit-il quelques Esclaves, par lesquels il fut informé que les habitans de ces Provinces s'étoient retirés, avec leurs troupeaux, dans des précipices au pied des montagnes. Quelques Seigneurs, qu'il fit assurer de l'inclination qu'il avoit pour la paix, le joignirent dans sa route & lui jurerent un nouvel attachement. Un d'entr'eux tendant la main vers un quarré de pieux, éloigné d'environ deux cens pas, dit au Commandant, » qu'il voyoit les *Emonouques* ou les tombeaux de son pere & de ses » deux freres, morts sur ce même champ, dans un combat qu'ils avoient livré » pour les François; qu'il le prioit de ne pas troubler leurs Esprits dans la » promenade qu'ils y faisoient invisiblement le jour & la nuit, & que c'étoit » le premier témoignage qu'il lui demandoit de son affection «. Chamargou n'en assit pas moins son camp dans le lieu où cette priére lui étoit adressée; & le Seigneur Négre, craignant que les pieux mêmes des tombeaux ne fussent employés à faire du feu, fit apporter au camp d'autres provisions de bois par ses Esclaves (28).

Un Négre le prie de respecter les tombeaux.

Arrivée du quatriéme Vaisseau de la Flotte.

Le 2 de Novembre, on apperçut de la pointe *Tholanare* un bâtiment qui descendoit vers le Midi avec le vent & la marée. C'étoit l'*Aigle blanc*, qui mouilla le lendemain au Port. Il s'étoit rendu à Galemboule. Seize Passagers y étant descendus avec deux Chefs de Colonie, avoient trouvé pour seuls habitans, dans le Fort Gaillard, deux François, desquels ils avoient appris que leur Commandant, nommé *Belleville*, avoit fait voile depuis six mois, avec un de leurs compagnons, pour la petite Isle de *Sainte Marie*, qui est située un peu au-dessus de cette Province. Ce Vaisseau, déchargé de dix-huit personnes & d'une partie de ses marchandises, avoit pris la route de Sainte Marie, dans la seule vûe d'y prendre Belleville & le François qu'il avoit avec lui (29). Il les reçut sur le bord d'une anse qui regarde Madagascar, sans que l'Auteur explique le dessein qui les y avoit conduits; & s'étant chargé de quelques rafraîchissemens pour le Fort Dauphin, il y alla répandre la joie par ce foible soulagement. Chamargou, qui revint au Fort sans avoir tiré le moindre fruit de son voyage, se crut trop heureux de trouver quelques provisions fraîches à son retour. On donna deux commissions d'Enseigne à deux jeunes Passagers qui l'avoient suivi; l'un nommé *D'Epinay*, d'une bonne Maison de Bretagne; & l'autre, qui se nommoit *Nicole de Blainville*, fils du Président de Chartres (30).

Mort du Président de Beausse, & ses derniers sentimens.

La fatigue du travail & les inquiétudes de l'ambition avoient jetté le Président de Beausse dans un état de langueur, qui ne lui permettoit plus d'espérer une longue vie. Il pria un des Missionnaires d'inviter Rennefort à lui rendre une visite; & lorsqu'il le vit paroître: » Point de rancune, lui dit-il; je » vais mourir. Que demandez-vous de moi? « Rennefort lui répondit qu'il souhaitoit de le voir en bonne santé. » J'ai toujours eu de l'amitié pour vous, » reprit-il. Si j'ai fait quelque chose qui n'ait pas répondu à ce sentiment, » je vous en demande pardon; & si vous m'avez causé des déplaisirs que mon » amitié ne méritoit pas, je vous les pardonne de bon cœur «. Il ajouta que le Sieur de Montaubon succederoit à son Emploi, & qu'il falloit se soumettre à la forme de Gouvernement que les plus forts ne manqueroient pas d'é-

(28) *Ibid.* & p. suiv. (29) Pages 92 & 93. (30) Pages 94 & 95.

tablir,

tablir. Rennefort lui déclara que plusieurs raisons lui faisoient desirer de retourner en France, & qu'il étoit assez jeune pour esperer de pouvoir revenir à Madagascar. Il se plaignit de n'avoir pas eu le Brevet de Sécretaire du Roi, & de ne lui pas succeder, comme on lui en avoit donné l'espetance à Paris. » Je » meurs trop tôt, répondit le Président, & vous n'êtes pas assez âgé pour deve- » nir mon successeur. D'un autre côté, ne faites pas de fond sur les promesses » de ceux qui nous ont embarqués. Je leur ai donné les Mémoires de feu mon » frere (31) & les miens. J'ai été Directeur d'une Compagnie qui envoya » des Vaisseaux à Madagascar il y a quelques années. On me faisoit esperer » que je serois ici le maître. Cependant on a nommé des Facteurs qui préten- » dent l'être autant que moi «. Après cette explication, le Président découvrit à Rennefort des sentimens dignes de ses lumiéres ; & lui voyant verser des larmes, il en répandit aussi. Ensuite l'ayant prié de l'embrasser, il lui dit le dernier adieu. Sa mort arriva le 14 Décembre 1665. — Rennefort. 1665.

Son caractere.

Pierre de Beausse, Président Garde des Sceaux du Conseil Souverain de la France Orientale, joignoit à d'excellentes qualités naturelles un mérite acquis par l'experience du monde & par l'étude. Rennefort lui accorde le *fond d'un très-honnête homme*, & tout à la fois, du sçavoir & de l'agrément. La fortune, ajoute-t-il, ne l'ayant pas assez favorisé pour mettre sa famille dans l'élévation qu'il desiroit, il en avoit cherché les moyens dans l'étude de la Chymie ; & rebuté enfin de cette chimere, il avoit quitté sa Patrie pour tenter la fortune par une autre voie. Montaubon lui succeda dans ses deux Charges.

Découverte d'une mine de topases.

Vers la fin du mois de Décembre, quelques Négres du Fort Dauphin y apporterent des pierres précieuses ; les unes jaunes, qui passerent pour de parfaites topases ; les autres, brunes & de la même espece, mais encore éloignées de leur perfection. La mine en fut découverte dans un étang, formé à deux lieues de la mer, par une riviere qui s'y jette à la pointe d'Itapere. La plûpart des François coururent avidement à la source de ces richesses. Mais le plus grand nombre fut épouvanté par les crocodiles, qui sembloient garder l'étang. Ceux que cette crainte ne fut pas capable d'arrêter, se trouverent rebutés par la puanteur de l'eau, qu'il falloit remuer pour découvrir les pierres, & par la nécessité de demeurer long-tems dans la vase pour les retirer (32).

1666. Origine du Fort de S. Louis dans la Baie d'Antongil.

Ce fut l'année suivante, dans le cours du mois de Février, que le *S. Paul*, dont on a rapporté le départ du Fort Dauphin, ayant relâché dans la Baie d'Antongil, y fut joint par le *Taureau ;* & que Houdry, Marchand du *Saint Paul*, également las de ses courses & de ses démêlés avec Veron, Capitaine de son bord (33), prit le parti de renoncer aux projets dont on lui avoit confié l'exécution, & de jetter sur le rivage de cette Baie les fondemens d'un Fort, qui fut nommé *Saint Louis*. Il s'y établit avec quinze hommes ; & quelqu'un l'ayant informé qu'à quatre ou cinq brasses de fond dans la mer il étoit resté quatre pieces de canon d'un ancien naufrage, il fit plonger des matelots, qui les tirerent heureusement pour servir à sa défense.

Mort de deux des principaux Officiers de la Flotte.

La Flotte Françoise perdit, vers le même tems, deux de ses principaux Officiers ; Le Tourneur, Lieutenant du *Taureau*, homme d'une vigilance & d'une activité infatigables ; & peu après, Kercadiou, Capitaine du même

(31) M. de Flacour. (32) Pages 96 & 97. (33) Pages 100 & suiv.

RENNEFORT. 1666.

Eloge de Kercadiou.

Vaiſſeau. La mort de Kercadiou fut pleurée de tout le monde au Fort Dauphin. Il avoit fait quatre voyages aux Indes Orientales, dont il avoit recueilli peu de fruit. Cependant, pour employer les termes de l'Auteur, ſi la France diſtribue des lauriers à ceux qui vont porter ſa gloire dans ces régions éloignées, elle n'en doit pas être avare pour cet illuſtre Capitaine. Sa derniere courſe à Sainte Marie & dans la Baie d'Antongil n'avoit pas rapporté beaucoup d'utilité pour les vivres ; mais elle fut très heureuſe pour les bijoux & les parfums. Il n'en revint perſonne qui n'eût quelque piece d'ambre gris. On avoit trouvé les rivages couverts de coquilles, qui avoient perdu ſeulement un peu de leur luſtre, pour avoir été battues des rayons du ſoleil. Mais celles qu'on avoit détachées du pied des rochers furent conſervées comme les plus belles du monde (34).

Belles coquilles.

Nouveaux exploits de La Caſe.

Depuis la mort du Préſident, Rennefort ſe diſpoſoit à retourner en France, lorſqu'il eut la ſatisfaction de voir arriver au Fort Dauphin le brave La Caſe, qui revenoit couvert de nouveaux lauriers. Il ne le nomme jamais ſans joindre à ſon nom quelque marque d'honneur ; & ſes exploits, dit-il, doivent être regardés comme le principal ornement de cette Relation. On a vû qu'il étoit parti avec trente François & un corps de Négres auxiliaires. Il employa quatre jours à grimper & à deſcendre la montagne de *Vattemaleſme*, qui eſt à quatre lieues du Fort, & s'étant rendu dans la Province d'Amboulle, il y trouva quinze cens Négres des pays bas de l'Iſle, & douze cens Amboullois auxquels il avoit promis de les aſſocier à ſon entrepriſe. Deux mille autres Amboullois l'ayant joint le lendemain, il ſe vit une armée de ſix mille ſix cens hommes, ſans y comprendre les trente François. Après les avoir animés par des repréſentations de combats & par d'autres exercices, il les diviſa en deux corps, pour trouver plus facilement les moyens de ſubſiſter ; l'un de quinze cens Négres, commandé par Dian-Ramahaie, avec dix François ; & l'autre, dont il prit lui-même la conduite. Le rendez-vous étoit la plaine de Mananbambe ; & le premier objet de la guerre, d'attaquer ***Dian-Ravaras***, un des plus redoutables ennemis des François (35).

La Caſe, dont la marche fut retardée par le paſſage de pluſieurs grandes rivieres, fut ſurpris, à ſon arrivée dans cette plaine, de voir en feu quantité de Villages, que Ramahaie détruiſoit pour châtier les habitans de leur déſertion. Il approuva cette ardeur, & fit brûler lui-même une Ville nommée *Manampy*, à dix-neuf degrés trente minutes. Enſuite s'étant arrêté une lieue plus loin, dans la plaine de même nom, ſes eſpions lui rapporterent que Ravaras avoit paru avec dix-huit mille hommes ſur les montagnes voiſines. Huit François, qui s'étoient détachés pour reconnoître le pays, alloient tomber dans cette nombreuſe armée, ſi La Caſe ne ſe fût hâté, en leur faveur, de faire avancer ſes troupes. Son nom, qu'elles répetoient pour cri de bataille, & la vivacité de ſes mouvemens avoient déja fait préceder l'épouvante. Ravaras ne put contenir ſes gens dès la troiſiéme décharge des armes à feu. Ils prirent la fuite avec tant de vîteſſe & de confuſion, qu'à peine Ramahaie, qui avoit or-

Il gagne une bataille.

(34) *Ibid.* p. 105.

(35) On ne croit pas devoir ſupprimer cette expédition, parce qu'en ſatisfaiſant la curioſité du Lecteur ſur les progrès de La Caſe, elle ſert, par les détails, à la Géographie de l'Iſle de Madagaſcar.

dre de les pourſuivre, put-il en arrêter mille, dont la moitié fut tuée ſur le champ & le reſte gardé pour l'eſclavage.

Après cette victoire, La Caſe s'arrêtant quelques jours dans la plaine de Manampi, envoya dix François & mille Négres au-delà d'une riviere nommée *Manghourou*, dans le pays des *Lavaleſſes*, dont le nom ſignifie *Porteurs de longues zagaies*, Négres moins noirs que les autres habitans de l'Iſle. Le Chef de ce Parti avoit ordre de demander au Prince des Lavaleſſes une fille que le Sieur *Pronis*, premier Commandant des François dans l'Iſle, avoit eu d'une femme Négre. Elle étoit Chrétienne, & depuis la mort de ſon pere elle n'avoit pas ceſſé de demeurer dans cette Province. Le Prince des Lavaleſſes, qui en avoit fait une de ſes femmes, refuſa de la rendre & ſe retira dans des lieux où il étoit impoſſible de le forcer. Son refus devint un prétexte pour le pillage. Les François lui enleverent quinze cens bêtes & huit cens Eſclaves, qu'ils conduiſirent dans la plaine de Manampi, où La Caſe étoit déja revenu avec quinze mille bêtes & trois mille Eſclaves. Cependant le Prince Négre, appréhendant la continuation de cette guerre, voulut paſſer lui-même au camp de La Caſe & lui accorder la ſatisfaction qu'il demandoit. Il s'embarqua dans une pirogue avec quatre de ſes principaux Conſeillers. Mais tandis qu'il traverſoit la riviere de Manghourou, quelques chaſſeurs François tirerent ſur la pirogue & bleſſerent un de ſes Conſeillers. L'effroi qu'il en eut le fit retourner à la rive, & cet accident fit perdre l'occaſion de délivrer la fille de Pronis (36).

Femme chrétienne d'un Prince Négre.

La Caſe alla camper dans la plaine de Mananbambe, où il fit la revûe de ſes troupes & de ſon butin. Il lui reſtoit cinq mille cinq cens quatre-vingt Négres, n'en ayant perdu que vingt dans ſon expédition ; & vingt-neuf François, parce qu'une maladie avoit arrêté le trentiéme aux Matatanes. On compta cinq mille Eſclaves & vingt mille bœufs. Comme il étoit impoſſible de trouver aſſez de fourage, & de faire traverſer aſſez promptement les rivieres à tant d'hommes & d'animaux, La Caſe en fit trois corps ; & choiſiſſant le bord de la mer pour ſon retour, il ſe fit ſuivre de dix François, de ſes trois cens Gardes & de douze cens Amboullois, avec le tiers des priſes. Ramahaie & Ramahirac prirent la conduite des deux autres corps. Le rendez-vous fut aſſigné dans la plaine d'*Itaphoure*, où ils arriverent tous preſqu'en même-tems. De pluſieurs armées ennemies, qui voltigerent autour d'eux dans leur route, il n'y en eut pas une qui osât les attaquer ; ſans qu'on puiſſe apporter d'autre cauſe d'une timidité ſi peu naturelle à ces Inſulaires, que la haute opinion qu'ils avoient conçue du Héros François. Il partagea le butin avec les Négres & leur laiſſa preſque tous les Eſclaves. Sa chere Dian-Nong vint le recevoir à Mananbarre, où il trouva auſſi Chamargou, qui ſous prétexte que les anciens François n'avoient aucun engagement avec la Compagnie, ſe mit en poſſeſſion de toutes les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux ennemis de leur Nation. A la verité, il en mit les deux tiers à part, pour M. le Duc de Mazarin. Mais le Fort ne fut pas ſoulagé, ſoit par la foibleſſe ou l'infidelité du Conſeil, qui ne devoit pas ſouffrir, ſuivant la remarque de l'Auteur, qu'on fît ſubſiſter des droits que M. de Mazarin avoit cedés, ni

Butin de La Caſe.

Chamargou ſe l'attribue.

(36) Pages 106 & ſuiv.

RENNEFORT. 1666.

ceux que Chamargou s'attribuoit pour la qualité de Gouverneur qu'il n'avoit plus. Cet imperieux Officier tenoit ses bestiaux à deux lieues du Fort, dans un lieu nommé *Fanshere*, qu'il se proposoit de faire ériger en Marquisat (37).

Honneurs rendus à La Case par le Conseil.

Cependant la réputation & l'autorité, dont La Case jouissoit parmi les Négres, firent sentir au Conseil de quelle importance il étoit pour la Compagnie de s'attacher un homme dont elle pouvoit esperer tant de service. Il lui envoya une Commission de Lieutenant, & deux jours après il lui fit présent d'une belle épée, avec des félicitations sur le succès de son voyage. Ce Guerrier, qui depuis neuf ans n'avoit tiré que des mauvais traitemens & des chagrins pour fruit de tant de belles actions, parut extrêmement sensible à l'honneur qu'il recevoit du premier Corps de sa Nation. Il offrit d'entreprendre la conquête entiere de l'Isle (38); mais il avoit encore des ennemis secrets, dont la jalousie traversa ses glorieux desseins. Lorsqu'il eut appris que Rennefort retournoit en France, il le pria d'assurer les Directeurs généraux & la Cour même, qu'avec des secours médiocres il exécuteroit ce qu'il avoit proposé au Conseil, & qu'il demandoit, pour unique récompense (39), de n'être pas sujet à rendre compte de ce qui lui seroit accordé. On verra, dans le Supplément qui sera joint à cette Relation, quel fond l'on auroit pû faire sur ses offres. Rennefort, affligé de le voir presque nud, lui envoya des dentelles & deux justaucorps: mais plus sensible à l'honneur qu'à l'abondance & aux commodités de la vie, il ne voulut recevoir ce présent qu'après avoir fait accepter à son Bienfaicteur quelques pierreries qui faisoient toute sa richesse (40).

Sa générosité.

Arrivée d'un houcre François.

Le 12 de Février, on vit entrer dans le Port un *Houcre*, nommé le *Saint-Louis*, qui étant parti au mois de Juillet de l'année précédente, apportoit une Colonie de cinquante hommes, sans autre artillerie que deux petites piéces. On apprit, par cette voie, les changemens qui s'étoient faits dans la Direction générale de la Compagnie, & que par un ordre du Roi l'Isle de Madagascar avoit été nommée *Isle Dauphine*. La Chesnaie, Capitaine de la *Vierge de bon port*, n'en eut que plus d'empressement pour son retour en France. Il avoit promis à la Compagnie d'abréger son voyage autant qu'il lui seroit possible. En vain le Conseil & Chamargou, qui devoient esperer peu d'approbation pour leur conduite, s'efforcerent de retarder son départ, sous prétexte de lui donner, au lieu de son Vaisseau, qui étoit fort usé, le *Taureau*, presque neuf & vaquant par la mort de ses Officiers. Il mit à la voile, avec Rennefort, dans son ancien navire, qui avoit fait vingt fois le voyage de l'Amérique, & qui devint le sujet de vingt paris au Fort Dauphin, qu'il ne pourroit pas doubler le Cap de Bonne-Esperance (41).

Madagascar nommée l'Isle Dauphine.

Retour de Rennefort en France sur la Vierge de Bon-port.

L'ancre fut levée le 20 de Février, & la navigation ne fut troublée par aucun accident jusqu'à l'Isle de Sainte Helene. On ne regarda pas même comme une disgrace de trouver dans cette Isle un Fort Anglois, dont les gens du Vaisseau n'avoient encore aucune connoissance; & Rennefort ne s'attache au récit de ce qui s'y passa, que pour faire une triste comparaison des politesses que les François y reçurent, avec la maniere dont ils furent traités par les An-

(37) Page 113.
(38) Page 114.
(39) Page 115.
(40) *Ibidem.*
(41) Page 117.

glois à la fin de leur voyage. On étoit à une demie lieue du rivage, lorsque dans une petite baie qui s'offroit à la vûe, on découvrit un Fort portant pavillon Anglois. On le salua aussi-tôt de trois coups de canon, & l'on fut remercié d'un coup. Une chaloupe s'étant approchée à la portée du pistolet, demanda, en langue Angloise, d'où étoit le navire. On lui répondit, de France. De quel quartier de France? de S. Malo. D'où vient-il? de Madagascar. Le nom du Capitaine? La Chesnaie. Qu'il descende, reprit-on, & qu'il vienne montrer ses Commissions au Gouverneur. Enseignez-nous un lieu de bon ancrage. On lui répondit qu'on pouvoit mouiller en sûreté dans cet endroit même. Les ancres y furent jettées sur vingt-quatre brasses (42).

Comment il est reçu des Anglois à Sainte Helene.

Le Lieutenant du Vaisseau, qui se nommoit *La Poupardrie*, se disposant à descendre au lieu du Capitaine, qui étoit fort indisposé, un Officier Anglois du Fort arriva au bâtiment, le reconnut & fournit des rafraîchissemens. La Poupardrie se rendit au Fort avec lui, fit voir les Commissions du Capitaine & demanda la permission de faire de l'eau, qui lui fut accordée fort civilement. Le lendemain, Rennefort, accompagné de l'Ecrivain & de cinq ou six des principaux Passagers, alla rendre visite au Gouverneur, qui leur fit saluer sa femme & deux de ses filles. Il leur présenta quelques liqueurs, en attendant le dîner. Ensuite les ayant menés lui-même à la chute d'un ruisseau, qui tombe d'entre deux grands rochers à côté du Fort, il prit la peine d'en faire détourner un courant de la double grosseur du bras, qu'il fit réduire en tuyaux commodes pour remplir les tonneaux.

Le dîner fut servi avec beaucoup de propreté, en viandes moitié Angloises & moitié Françoises. On eut les Dames à table, & la liberté n'y regna pas moins qu'en France. Rennefort fut choqué seulement, que lorsqu'on en fut aux santés, elles furent bûes de tout le monde dans le même verre. La Chesnaie s'étant fait apporter sur le sable, dans son lit, fut transferé par l'ordre du Gouverneur dans la plus belle chambre du Fort. Le logement étoit à main-gauche, élevé en menuiserie à la maniere d'Angleterre, & couvert de tuiles qui avoient servi de lest à quelque Vaisseau. On y montoit par un balcon de six marches, qui donnoit dans une grande salle-d'armes bien entretenue. Les quatre coins de la salle ouvroient quatre appartemens, chacun de trois chambres, tendus & meublés d'étoffes des Indes & de tapis de Perse, de lits & de siéges d'ébene gris & noir, bien tournés & semés de cloux dorés. Entre quelques tableaux, on y voyoit le portrait du Roi Charles II, dans l'endroit le plus apparent de la chambre du Gouverneur, d'où celui de Cromwell avoit été ôté & mis dans la ruelle du lit, le visage vers la tapisserie; sur quoi l'Auteur observe que la politique regne jusques dans les lieux les plus éloignés & les plus solitaires. A main droite, vingt cases alignées servoient de cazernes aux soldats de la garnison. Le Fort étoit environné de rochiers d'une hauteur effrayante, à l'exception du côté de la mer. Sa forme étoit triangulaire. Deux de ses bastions portoient sept pieces de gros canon de fer, pointées sur l'eau; & le troisiéme, qui faisoit le derriere, armé de quatre pieces, auroit pû servir comme de second Fort, si le premier eût été forcé. Les deux premiers étoient flanqués de deux redoutes, chacune avec deux pieces de canon qui rasoient la mer & qui défendoient l'accès de l'Isle.

Fort Anglois.

Ses appartemens.

Ses forces & sa situation.

(42) Pages 139 & suivantes.

RENNEFORT. 1666.

Etat où étoit alors cette Isle.

On connoît l'Isle de Ste Hélene par quantité de Relations précédentes; mais celle-ci est la premiere où elle paroisse réguliérement habitée. Le Gouverneur, nommé *Stringer*, étoit âgé d'environ cinquante-cinq ans. Le nombre des habitans montoit à cinquante Anglois & vingt femmes, qui étoient entretenus de biscuit, d'huile & de bœuf salé, aux dépens de la Compagnie Angloise des Indes Orientales. La plûpart avoient des habitations dans l'Isle, & venoient à leur tour faire guet & garde au Fort. Ils avoient quelques Négres pour les services pénibles. Rennefort admira la quantité de pois, de féves, de raves, de navets, de choux, d'ananas, de bananes, de citrons, d'oranges, de grenades & de melons, qui étoient le fruit d'une soigneuse culture. Le raisin même y meurissoit; & rien ne s'y trouvoit contraire aux commodités de la vie qu'une prodigieuse quantité de rats, auxquels le Gouverneur se proposoit de faire une sanglante guerre. Les cabris y paissoient en grand nombre. On y avoit porté des chevaux; mais ils étoient devenus si farouches, que lorsqu'on les poursuivoit jusqu'aux extrêmités de l'Isle, ils se précipitoient du sommet des rochers dans la mer plutôt que de se laisser prendre. Les perdrix & les pintades y faisoient le divertissement de la chasse. M. Stringer commettoit à ses Négres le soin d'environ quatre-vingt vaches, & laissoit à quatre femmes celui du lait & du beurre (43).

Cabinet du Gouverneur.

Il fit voir aux François les curiosités de son cabinet, entre lesquelles Rennefort admira les ossemens d'un *Lamantin*, ou d'une vache marine, nommée aussi *Manatée*, & la peau préparée pour en faire un justaucorps, qui devoit être à l'épreuve du pistolet. On y voyoit un poisson volant, le plus gros dont on eût l'exemple, quoiqu'il ne le fût pas plus qu'un maquereau ordinaire; de l'ambre-gris, & toutes les especes d'étoffes & de curiosités qu'on apporte des Indes; cinq livres de civettes, dans une bouteille de verre, estimées cinq ou six mille francs. Les Officiers du Vaisseau acheterent, pendant leur séjour, des boëtes de civette, des bagues de cornaline, des manches de couteau d'agathe, du satin de la Chine, des porcelaines, des cannes du Japon & d'autres marchandises Indiennes, dont les Anglois de l'Isle étoient bien pourvûs. Deux chats musqués, ou deux civettes, leur couterent soixante piastres (44).

Le Capitaine un peu moins malade, se fit conduire au Vaisseau pour y recevoir le Gouverneur Anglois, sa femme, son fils, ses deux filles & son gendre. On y but encore les santés des Rois de France & d'Angleterre. Enfin le 7 d'Avril, après avoir levé les ancres & reçu du Gouverneur des lettres pour la Compagnie Orientale de Paris, on fit aux Anglois des remercimens de leur politesse par la bouche des canons, auxquels ceux du Fort répondirent coup pour coup. Il seroit difficile de comprendre comment de si belles apparences d'amitié se changerent bientôt en cruelles hostilités, si l'on differoit plus long-tems à faire observer que la paix étoit rompue entre les deux Nations, & que ce fâcheux évenement, qui avoit déja fait répandre beaucoup de sang en Europe, étoit encore ignoré dans les regions éloignées (45).

Rupture de la paix entre la France & l'Angleterre.

Pendant sept jours, la navigation fut fort douce jusqu'à l'Isle de l'Ascension, où l'on mouilla le 15 du côté du Nord, à sept degrés quarante minutes du Sud, hauteur qui est précisement celle du milieu de l'Isle. A peine le Vais-

(43) *Ibid.* p. 141 & 142. (44) *Ibid.* p. 143. (45) Page 144.

feau fut-il arrêté, que des milliers d'oiſeaux vinrent ſe percher ſur les mâts & les cordages. La chute de cinq cens, qui furent tués dans l'eſpace d'un quart d'heure, n'empêchoit pas que les autres ne continuaſſent de voltiger autour du Navire. Ils devinrent ſi importuns qu'ils mordoient les chapeaux & les bonnets de vingt hommes qui deſcendirent au rivage. On avoit relâché dans cette Iſle pour y prendre des tortues. Les Pêcheurs furent diſpoſés ſur deux anſes, où ils en prirent dès la premiere nuit dix ou onze, dont chacune peſoit trois ou quatre cens livres. Deux François étant montés au plus haut endroit de l'Iſle, allumerent quelques broſſailles ſéches, d'où le feu ſe communiqua aux pierres ſulphureuſes dont elle eſt compoſée, & cauſa nn vaſte & prompt embraſement. On ſçait d'ailleurs que l'Iſle de l'Aſcenſion n'a que ſept lieues de tour, & qu'à l'exception des tortues, des oiſeaux & du ſel, qu'on y trouve toujours en abondance, elle eſt ſterile dans toutes ſes parties (46).

Rennefort. 1666.

Rennefort obſerve, dans la ſuite de la route, qu'après avoir paſſé la Ligne le premier jour de Mai, on recommença pour la premiere fois à voir l'étoile du Nord, vers le troiſiéme degré de latitude méridionale; & que le 4 de Juin, à trente degrés, la croiſade, qui avoit ſervi de guide quand le Soleil de midi avoit manqué au-delà de l'équateur, ceſſa de ſe faire voir. Le vent favorable ayant permis le lendemain de dreſſer le Cap ſur les Iſles Açores, on remarqua que depuis l'Iſle de l'Aſcenſion le Vaiſſeau avoit dérivé de quatre cens cinquante lieues. Les ſinges & les cameleons qui étoient à bord moururent à cette hauteur. La mer, ſous le tropique du cancer juſqu'à trente-huit degrés, étoit couverte d'herbes (47).

Obſervations de l'Auteur.

Le 17, après avoir doublé les Açores, on vit l'eau bondir avec tant de force, qu'on étoit dans la crainte de quelque écueil. Mais on fut raſſuré par le ſpectacle agréable des élancemens d'un *Eſpadon*, qui retombant ſur une baleine, la perçoit de l'eſpece d'épée qu'il a ſur la tête. Sa groſſeur eſt celle d'un homme. Rennefort admira beaucoup le courage d'un animal ſi médiocre, qui s'obſtinoit à tuer un monſtre trente fois plus gros que lui. Il obſerva l'induſtrie de la nature dans d'autres petits poiſſons, qui nagent autour d'une coque de limon blanc, attaché à des branches de *Goeſmon* dont ils ſe nourriſſent. Lorſqu'ils ſont pourſuivis de quelqu'un de ces monſtres, qu'il appelle les tirans de l'Empire de Neptune, ils ſe ſerrent ſous ce limon, qui eſt preſqu'auſſi brûlant que l'eau forte, & doivent leur ſureté à l'inſtinct qui fait craindre ces herbes à leur ennemi.

Rencontres diverſes.

Depuis trente juſqu'à quarante-trois degrés, on vit des mâts rompus, des vergues & des hunes de Vaiſſeaux, qui donnerent l'idée d'un épouvantable débris. Le choc de tant de pieces étoit à redouter pour la *Vierge de bon Port*, vieux bâtiment pourri & prêt à s'ouvrir. On fut informé dans la ſuite qu'il s'étoit donné un furieux combat entre les Flottes combinées de France & de Hollande & celle d'Angleterre; mais quel regret n'eut-on pas de n'avoir pas mieux profité de cette eſpéce d'avertiſſement, pour éviter l'infortune dont on étoit ménacé? A quarante-ſix degrés, pendant un calme de huit jours, un épervier ſe percha ſur le grand mât du Navire, & prit enſuite ſon vol vers

Préſages du malheur qui menace le Vaiſſeau François.

(46) Page 149. (47) Page 150.

RENNEFORT. 1666.

la Rochelle. Il montroit le bon chemin ; mais les ordres de France & de Madagafcar n'étoient pas de le fuivre, & l'on devoit aborder au Havre de Grace, pour la commodité de tranfporter la charge des Vaiffeaux à Rouen & à Paris par la riviere de Seine. L'agitation des flots fut violente depuis 47. jufqu'à 51. degrés. On vit des baleines d'une prodigieufe groffeur, qui firent redouter leur approche. Les matelots allarmés s'écrierent que le cœur du Préfident de Beauffe, qu'on apportoit de Madagafcar, cauferoit la perte du Vaiffeau, & demanderent qu'il fut facrifié à la fureté commune, comme les Momies d'Egypte font jettées à la mer auffi-tôt qu'elles font découvertes. La fuperftition l'emporta, & le cœur fut enfeveli dans l'Ocean. Enfin l'on entra dans la Manche, entre les Sorlingues & l'Ifle d'Oueffant. Le lendemain, la terre qui s'offrit du côté droit fut prife pour celle de France, par le Pilote même, qui étoit du Havre, & qui crut reconnoître *la Heve* (48).

Superftition des matelots.

La joie d'un fi heureux retour ne peut être repréfentée par aucune expreffion. On n'avoit perdu que deux perfonnes, qui s'étoient noyées par leur imprudence. Toutes les marchandifes étoient bien confervées. Le Vaiffeau avoit été orné de banderolles neuves, les galeries peintes, & tous les vieux dehors revêtus de belles apparences. On avoit fait faire à bord dix habits d'étoffe des Indes, pour vêtir dix matelots qui devoient conduire les Officiers à terre ; & tous avoient le cœur & les yeux fur cette terre, après laquelle on foupiroit depuis fi long-tems (49).

La Vierge de Bon-port eft attaqué par les Anglois.

Une grande chaloupe, qu'on crut difpofée à s'approcher du Vaiffeau pour lui offrir un Pilote Coftier, paffa d'abord à force de rames fous la proue. Pendant qu'elle s'éloignoit, on vit paroître trois Navires, dont l'un fe détacha vers le bâtiment François, qui voguoit pefamment ; fi lourd & fi fale de la longueur du voyage, qu'il avoit les côtés revêtus d'un pied de mouffe. La Chenaie fit arborer pavillon blanc. L'autre ayant pris le vent, leva pavillon Anglois à la portée du piftolet, & l'on reconnut qu'il étoit percé pour trente-deux pieces de canon, dont les bouches parurent auffi-tôt (50). Un Officier Anglois demanda dans fa langue ; d'où eft le Navire ? On répondit, de France. De quel endroit ? De Saint Malo. D'où vient-il, de Madagafcar. Auffi-tôt cent voix s'écrierent, amene pour le Roi d'Angleterre, & quelques boulets de canon fifflerent dans les voiles de la *Vierge*. Quel fut l'étonnement des François, qui n'avoient encore été avertis de la guerre que par d'aveugles preffentimens ? Ils fe hâterent de préparer leurs armes. La Chenaie, dans la confiance d'une pleine paix entre les deux Nations, avoit même négligé de regler les quartiers pour le combat, parce que la route qu'il tenoit n'étoit pas fréquentée des Corfaires. Une fi cruelle furprife ne l'empêcha pas de faire tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de courage, quoiqu'à demi-malade, & de fe pofter au pied du grand mât pour commander le gouvernail & la moufqueterie (51).

Combat.

L'artillerie fut difpofée en peu de tems ; mais les Anglois n'avoient pas attendu, pour tirer, que les François fuffent préparés à fe défendre. De

(48) Pages 149 & fuiv.
(49) Page 152.
(50) La defcription du combat ne doit pas paroître étrangere à ce Recueil.
(51) *Ibid.* p. 154.

soixante-onze hommes, dont la *Vierge* étoit montée, il y en avoit dix hors de combat avant qu'on eut mis le feu au canon. Un passager, nommé *Petit de la Lande*, ayant une jambe & un bras rompu, & trois clous dans une épaule, demandoit d'être placé sur les haubans, pour attendre la mort en combattant du bras qui lui restoit. Enfin l'on fit feu; & si le canon des François ne donnoit qu'un coup pour trois, leur mousqueterie fit bientôt disparoître les Anglois du Tillac. Mais, quoique le Vaisseau eût de si bons Tireurs qu'ils prenoient au front ceux qu'ils pouvoient ajuster, les ennemis s'animant ensuite d'une ardeur singuliere, sortoient de leur Navire pour charger le canon par dehors. La Poupardrie, Lieutenant de la *Vierge*, se portoit dans tous les lieux où il remarquoit de la foiblesse ou de la lenteur. Il pointoit presque toutes les piéces. Il y mettoit le feu: mais un boulet ennemi le prenant sous le bras, tandis qu'il souffloit la méche pour allumer un canon, éteignit sa vie & sa valeur.

Le Capitaine Anglois, après avoir tâté tous les côtés du bâtiment par plusieurs volées, fit tirer, en passant à proue, deux canons chargés de balles de mousquets, pour nettoyer le tillac. Elles envelopperent Rennefort sans le toucher. Alors l'ennemi s'approchant à la longueur d'une demie-picque, les cris de cent hommes montés sur les haubans, le sabre d'une main & le pistolet de l'autre, firent connoître que leur dessein étoit d'en venir à l'abordage. Mais ils se refroidirent au mouvement que les François firent eux-mêmes pour aller à eux (52), & s'étant éloignés après le coup de pistolet, ils donnerent lieu de croire qu'ils abandonnoient le combat. Cependant ils retournerent bientôt avec une nouvelle furie; & deux bordées de seize pieces, qui jouoient successivement & sans interruption, causerent d'autant plus de mal aux François, que ne pouvant virer avec la même facilité que le Navire ennemi, ils ne lui répondoient que de neuf coups qu'ils avoient de ce bord. La vûe de la terre les avoit animés jusqu'alors à la manœuvre des voiles, dans l'espérance de se retirer sous le Fort, ou de voir paroître du secours. Mais *le Quesne*, ce même Pilote, qui avoit cru reconnoître le Havre avec tant de certitude, s'écria qu'il s'étoit trompé, & que la côte qu'on appercevoit étoit celle de l'Isle de Guernesay. Il avoit reçu un coup de mousquet dans les dents, qui ne l'empêcha pas de publier cette fâcheuse nouvelle, & l'Auteur rend témoignage qu'il ne cessa pas d'agir en homme de résolution. La connoissance de son erreur fit tomber les cordages des mains des matelots, & cesser de tirer les pieces de derriere, où l'on n'avoit pas épargné la poudre, pour avancer la retraite par l'effort qu'elles faisoient en reculant.

Erreur funeste aux François.

Le corps du Vaisseau étoit fort maltraité. Plusieurs coups de canon qui l'avoient percé dans l'eau faisoient des voies si larges, que les deux pompes ne suffisoient pas pour le soulager. L'embarras du fond ne permettant pas non plus de boucher les trous, quelqu'un proposa de demander quartier. Il n'en fut pas crû (53). Le canon continua de jouer encore l'espace d'une heure, jusqu'à ce que l'eau, qui entroit dans la soute aux poudres, & la multitude des blessés qu'il devenoit impossible de soulager, firent penser tout le monde à se rendre. Le Capitaine étoit résolu de se brûler. On pria Rennefort de s'op-

Etat de leur Vaisseau.

(52) Page 155. (53) Page 157.

RENNEFORT. 1666.

poser à cette résolution déſeſperée, & de prendre le commandement. Il donna ordre en particulier, à deux matelots, d'arrêter le Capitaine s'il vouloit s'avancer vers les poudres; & voyant que le Navire prenoit eau par quatre ouvertures, qu'il y avoit quarante hommes ou morts ou hors de combat, que la plûpart des canons étoient démontés, & que pour comble d'infortune un autre Vaiſſeau venoit encore ſur eux, il déclara qu'il étoit tems de ſe ſoumettre.

Ils demandent quartier.

On cria auſſi-tôt bon quartier. Les Anglois l'accorderent; mais leur réponſe ne fut pas entendue d'abord aſſez clairement, pour ſauver la vie à un jeune homme qui eut la cuiſſe emportée d'un coup de canon. Cependant on entendit enfin diſtinctement *bon quartier*, avec ordre de baiſſer le pavillon. Les François mirent toutes leurs armes ſur le tillac, & les deux bâtimens s'étant joints, le Capitaine Anglois, ſon ſabre à la main, monta ſur les haubans de ſon Navire, d'où il coupa les cordages de ſa priſe. Ses gens entrerent dans la *Vierge*, ſans faire d'autre injure aux François que de les dépouiller. La Chenaie & Rennefort furent conduits dans la chambre de pouppe du vainqueur, qui ſe nommoit *Goodman*, & qui leur témoigna civilement que la valeur avec laquelle ils s'étoient défendus lui donnoit envie de les ſervir.

Civilité du Capitaine Anglois.

Le Vaiſſeau François s'abîme dans les flots.

Cependant ceux qui étoient dans le Vaiſſeau François, s'appercevant qu'il ſe rempliſſoit d'eau, ſe mirent à jetter des cris terribles, pour implorer la pitié de ceux qui pouvoient les ſecourir. Mais l'aſſiſtance ne put être aſſez prompte. Ce Navire, chargé de ſix vingts hommes, tant Anglois que François, vivans, bleſſés, morts & mourans, de cuirs, de tabac, de bois d'ébene, de benjoin, d'or, d'ambre gris, de poivre & d'aloes, diſparut en un inſtant, ſans qu'il reſtât la moindre apparence de mâts, de voiles & de cordages. Vingt hommes, qui attendoient, ſur le gaillard, à ſe mettre à la nage lorſque le Navire ne les ſoutiendroit plus, furent accablés de la voile de miſene. Les autres entreprirent de nager vers les Vaiſſeaux Anglois, & les chaloupes furent envoyées à leur ſecours. Pluſieurs périrent, & l'on vit manquer à quelques-uns la voix & la vie au moment qu'on les croyoit prêts de monter à bord. L'Auteur confeſſe, à l'honneur du Capitaine Anglois, qu'il n'épargna aucun ſoin pour ſauver ces malheureux. Il tira pluſieurs coups de piſtolet ſur les gens de ſes chaloupes, pour exciter leurs efforts. Il avoit même déliberé s'il feroit approcher ſon Navire de celui qui ſe perdoit; mais le riſque d'être accroché par des déſeſperés, qui pouvoient l'entraîner dans leur ruine, l'empêcha de hazarder un Vaiſſeau qui étoit confié à ſa (54) conduite.

A quoi le malheur des François doit être attribué.

En cherchant, dans la ſuite, comment il pouvoit être arrivé que des Officiers, des Pilotes & des matelots, qui avoient couru long-tems les côtes de la Manche, euſſent pris une terre pour une autre, on reconnut que cette erreur avoit été volontaire. Il eſt certain, ſuivant le témoignage de Rennefort, que preſque tous les coffres étoient à double fond & cachoient des pierreries. La correſpondance étant ordinaire, pendant la paix, entre l'Iſle de Guerneſay & Saint Malo, ceux qui apportoient des richeſſes ſecretes eſperoient qu'en les laiſſant dans cette Iſle, ils éviteroient d'être viſités dans les Ports de France (55).

(54) Pages 256 & ſuiv.

(55) *Ibid.* p. 261.

RENNEFORT. 1666.

Le Capitaine Anglois, qui avoit perdu quarante hommes, prit dans les barques & les petits bâtimens qui se trouvoient à Guernesay des matelots pour les remplacer. Le Général Lambert, qui s'étoit flatté de succéder à Cromwell, étoit alors prisonnier au Château (56). Le 17 de Juillet, la Chenaie & Rennefort, avec vingt-six autres prisonniers François, furent transportés dans l'Isle de *Wight*. La Chenaie y mourut au commencement d'Août, de la même maladie qu'il avoit eue pendant quatre mois, & dont il se croyoit délivré lorsqu'il perdit son Vaisseau (57). Rennefort demeura prisonnier, sur sa parole, au Château de Carelsbrooke, qui servoit de demeure à Milord *Colpeper*, Gouverneur de l'Isle. Il en donne la description; il est situé à trois lieues de *Cowes*, sur une petite montagne. Outre la force naturelle de son assiette, il est muni d'ouvrages avancés, de bons remparts, & de soixante pieces de canon. Il a deux cours, avec une haute Tour au milieu, & trois grands corps de logis, dont l'un, qui est magnifiquement meublé, ne sert de logement qu'au Roi. Les deux autres contiennent les appartemens du Gouverneur & de sa famille. Au côté droit de la Tour, on montre trois petites chambres fort tristes, où le Roi Charles I. fut prisonnier l'espace d'un an. Celui qui l'y avoit gardé, & qui avoit commandé dans l'Isle pour le Parlement, y étoit alors confiné. C'étoit le célébre *Robert* d'*Anvers*, de la maison des *Villers*, qui étoit à la tête de la Cavalerie Angloise lorsque ce malheureux Prince fut mis sur l'échaffaut. Il fut cité, après le rétablissement de Charles II. On lui demanda s'il étoit Gentilhomme. Son arrogance lui fit répondre qu'il n'en connoissoit point, & qu'il étoit Anglois populaire. Il fut tenu trois jours dans l'incertitude de sa Sentence. Enfin la Chambre des Seigneurs lui fit délivrer acte de sa roture, qu'il avoit déclarée, & le condamna aux horreurs d'une prison perpétuelle. C'étoit un homme d'un caractere ferme. Il sçavoit toutes les langues de l'Europe. Mais sa situation lui étoit devenue si insupportable, que depuis un an, dans l'amertume d'un noir chagrin, il se privoit volontairement de la lumiere du Soleil. Il se mettoit au lit, lorsque le jour alloit paroître, & ne se levoit qu'à l'arrivée de la nuit (58).

Sort des prisonniers.

Mort de La Chenaie.

Description du Château de Carelsbrooke, dans l'Isle de Wight.

Trait curieux du regne de Charles II d'Angleterre.

Sort de Robert d'Anvers.

Rennefort passa neuf mois dans l'Isle de Wight, sans trouver à sa prison d'autre désagrément que sa longueur. Il fut échangé, au mois d'Avril 1667, pour trois Maîtres de barques; & s'étant rendu à Londres, qu'il trouva presqu'entierement consumé par le fameux incendie du mois de Septembre précédent, il en partit bientôt pour retourner en France. Les propositions de la Case, qu'il fit à la Compagnie, ne furent pas mieux reçues qu'elles ne l'avoient été à Madagascar. On n'écouta pas plus favorablement ses conseils pour le succès de l'Etablissement dans cette Isle, & pour celui de l'entreprise des Indes. » Il reconnut, dit-il, que la Compagnie étoit peu disposée à faire » le bonheur de ceux que la fortune avoit condamnés. Mais il lui resta la » consolation d'avoir été fidéle à tous les devoirs de son emploi; & il ne » tint pas à lui qu'on ne profitât mieux de quelques expériences, qui lui » avoient couté la perte de son bien, le naufrage & la prison (59).

Retour de Rennefort en France.

(56) Page 160.
(57) Page 165.
(58) Pages 166 & 169.
(59) Pages 187 & 188.

§. III.

VOYAGE DE MONDEVERGUE, OU SUPPLEMENT AU VOYAGE DE RENNEFORT.

MONDEVERGUE. 1666.

Départ d'une Flotte de dix Vaisseaux.

ON a dû prendre assez d'intérêt à l'état du Fort Dauphin, à la fortune de la Case & à celle de l'Etablissement François, pour regreter que les Mémoires de Rennefort se trouvent interrompus par son retour. Mais la Relation qu'il a redigée lui-même sur les Mémoires d'autrui, me fournira de quoi satisfaire abondamment la curiosité du Lecteur (60).

Dès le mois de Mars *1666*, *François de Lopis*, Marquis de Mondevergue, revêtu par le Roi des charges de *son Amiral & Lieutenant Général pour commander les Places & les Vaisseaux des François, au-delà de la Ligne Equinoxiale*, étoit parti de la Rochelle pour Madagascar, avec une Flotte de dix Navires de la Compagnie, escortée par quatre Vaisseaux du Roi, sous la conduite du Chevalier de la Roche, Chef d'Escadre. Les bâtimens de la Compagnie se nommoient le *Saint Jean de Port*, Amiral, de six cens tonneaux & trente-six pieces de canon; la *Marie*, de même port & de même force; le *Terron*, de trois cens cinquante tonneaux & vingt-quatre canons; le *Saint Charles*, de trois cens tonneaux & vingt-quatre canons; la *Mazarine* & la *Duchesse*, chacun de deux cens tonneaux & de vingt-quatre pieces de canon; & quatre Houcres de quatre-vingt-dix tonneaux, nommés le *Saint Denis*, le *Saint Jean*, le *Saint Luc* & le *Saint Robert*. Les Capitaines, sous *M. de Mondevergue*, étoient les sieurs de *Favet*, de *Boispean*, de la *Garenne*, de *Gournay*, de la *Buche*, de *Chanlatte*, *Louvel*, *Firlin* & la *Moesse*. Cette Flotte portoit, avec divers Officiers employés par la Compagnie, les sieurs de *Faye* & *Caron*, Directeurs du Commerce, d'*Epinay*, Procureur Général du Conseil des Indes; quatre compagnies d'Infanterie, commandées par les sieurs *Bechon*, Capitaine du regiment de Duras; de *Nez*, Capitaine de Navare; *Martimont* de Schulemberg, & d'*Erguien* de la Fere; huit Marchands, quatre François & quatre Hollandois; dix Chefs de colonie avec leurs Engagés, trente-deux femmes & quelques enfans. On faisoit monter tout ce nombre à deux mille hommes, dans lesquels on comprenoit les équipages (61).

1667.

Après une longue navigation, qui promena les François au Bresil, & delà au Cap de Bonne Espérance, ils arriverent le 10 de Mars *1667* à la vûe de Madagascar; & divers obstacles, qu'ils eurent encore à combattre, ne les empêcherent pas de mouiller cinq jours après dans la rade du Fort Dauphin.

Etat du Fort Dauphin à son arrivée.

Leur étonnement fut extrême de voir ce fameux Fort, où leur Nation étoit établie depuis vingt-cinq ans, en si mauvais état qu'à peine offroit-il quelques hutes pour le logement des principaux Officiers. Il ne présentoit, du côté de la mer, que deux petits bastions ruinés, & quelques pieux irréguliers, avec

(60) Elle est à la suite du Voyage de Rennefort, avec d'autres voyages, qui trouveront place dans ce Recueil.

(61) *Ibid.* p. 190 & 191.

neuf pieces de canon de fer, sans affuts & sans aucune élevation. Des premiers Agens de la Compagnie, les uns étoient morts, d'autres étoient retournés en France, & le reste étoit allé tenter fortune dans des lieux plus heureux. Des quatre Vaisseaux qui les avoient apportés, la *Vierge de bon Port*, chargée des avis & des richesses de la colonie, avoit péri dans son combat contre les Anglois. La fregatte le *Saint Paul*, qui étoit sortie du Fort Dauphin avec un Marchand & des Commis, pour aller reconnoître les côtes des Indes, n'avoit pas passé la baie d'Antongil. Elle avoit perdu ses Officiers & son Marchand, qui s'étoient mis hors d'état de finir ce voyage par leur mesintelligence & leurs dissipations. Ensuite, étant revenue au Fort, elle avoit fait voile en France sous la conduite de Cornuel, qui de Pilote étoit devenu Capitaine. Le *Taureau* s'étoit perdu, faute de cables & de cordages, en allant reconnoître le Nord de l'Isle. Il ne restoit que l'*Aigle blanc*, & le houcre *Saint Louis*, qui étoient au Port sans Officiers & sans agrets. Le *Saint Louis* s'étant rendu dans la baie d'Antongil, pour acheter du riz & l'apporter au Fort, où les François étoient à l'extrêmité du besoin, son Capitaine, nommé de *la Vigne*, & *Guibillon*, qui y faisoit l'office de Marchand, avoient débarqué avec si peu de prudence, qu'un Grand du pays, mécontent de leur Nation, les avoit assassinés. En un mot, le Fort Dauphin n'avoit plus d'autres Officiers que *Chamargou*, qui continuoit d'y exercer le commandement des armes pour la Compagnie, la *Case* & *Budée* ses Lieutenans, & *Chervy*, seul chargé de la partie du commerce & des provisions, contre lequel tous les Engagés demandoient justice, en se plaignant qu'il les faisoit perir de (62) misere.

Mondevergue. 1667.

Ordre de police établi par le nouveau Gouverneur général.

Mondevergue & les deux Directeurs, qui ne trouverent aucune provision dans les Magasins de la Compagnie, parce que chacun des anciens Chefs avoient fait tourner les profits à leur seule utilité, furent obligés de regler la subsistance en argent. Ils ordonnerent un écu par jour aux Capitaines, trente sols aux Lieutenans, dix-huit aux Enseignes, douze aux Sergens & six aux Soldats; aux Marchands quarante sols, aux sous-Marchands vingt-cinq, aux Chefs de la colonie vingt, aux Commis quinze, aux Ouvriers dix, & six aux Engagés. Ensuite, pour mettre un frein à l'avidité des anciens habitans, qui avoient excessivement encheri les vivres, on fit publier que les pieces de cinquante-huit sols seroient reçues pour quatre francs, sous peine de cinq cens livres d'amende. Alors les Directeurs en acheterent des anciens François, & redonnerent à deux sols ce qui leur en coutoit cinq (63).

Installation de Mondevergue en qualité de Gouverneur général.

Après l'établissement de cette sage police, on déclara quelle devoit être la forme du gouvernement. Dans une Assemblée générale des habitans, où les quatre compagnies d'Infanterie furent rangées sous les armes, le Gouverneur général monta sur une estrade élevée de deux pieds, au milieu de laquelle étoit un fauteuil, avec deux bancs couverts de tapis aux armes de France & parsemés de fleurs de lis. De Faye, Caron, Chamargou & d'Epinay, qui composoient le Conseil furent placés à la droite du Gouverneur. La gauche étoit pour les Ecclésiastiques; mais ils se dispenserent d'assister à cette cérémonie. Les lettres du Roi furent lûes par Giron de la Martinette, Commis dans l'absence du Sécretaire. Elles furent enregistrées dans les formes; après

(62) *Ibid.* p. 220 & suiv.

(63) Page 222.

MONDEVERGUE. 1667.

quoi l'installation de Mondevergue fut célébrée par une décharge de tous les canons du Fort & des Navires, & de la mousqueterie des quatre Compagnies. Le pouvoir de Mondevergue étant absolu sur la milice & les Officiers de marine, en qualité de Gouverneur général & d'Amiral, il pourvut à plusieurs charges vacantes. Les troupes camperent dans une petite plaine, où les Officiers firent bâtir des huttes & des cases. Ce lieu fut proprement le siege du gouvernement, car l'intérieur du Fort étoit habité par des Marchands, par les Commis & les Chefs de colonie, dont tous les égards étoient pour les Directeurs. On forma cinq Conseils, sous les noms de Conseils de milice, de marine, de commerce, de subsistance & de colonie. Les Directeurs s'attribuerent le droit de présider aux trois derniers; ce qui devint une source de division, parce que Mondevergue se trouvant blessé d'être au-dessous de deux Marchands, refusoit ordinairement d'y assister. Il arriva même que dans une occasion où la plupart des habitans l'avoient prié de s'y trouver, pour apporter quelque remede aux besoins de la colonie, il prit querelle avec de Faye, & que son Capitaine des gardes chocqué de voir porter si peu de respect à son Maître, menaça ce Directeur de le maltraiter. Ce différend, qui ne se termina point par une reconciliation sincere, & qui fut porté jusqu'en France, contribua beaucoup dans la suite à la disgrace de Mondevergue (64).

Divisions entre les Chefs.

Mauvaise conduite des Directeurs.

Cependant les vivres continuoient de manquer dans la colonie, & tous les efforts des Chefs n'y pouvoient établir pour long-tems l'abondance. On y voyoit quelquefois arriver beaucoup de riz, & les Journaux font foi que dans l'espace de dix-neuf mois, il en fut déchargé six cens mille livres ou trois cens tonneaux. Mais il étoit toujours menagé avec peu de conduite, & quelquefois pillé par des gens que la faim reduisoit au désespoir. La Case, dont le zele ne rallentissoit pas plus que le courage, amena plusieurs fois des milliers de bestiaux, qui ne furent pas mieux ménagés; sans compter que les pluies continuelles en faisoient périr un grand nombre. Ce Heros de Madagascar, qui étoit sans cesse en course, signaloit souvent sa valeur par de nouvelles victoires. L'Auteur raconte, à l'occasion des combats livrés aux Négres (65), que n'ayant jamais vû de cheval dans leur Isle, ils furent effrayés d'en voir paroître un, qui avoit été apporté sur la Flotte. Ils le nommerent *Dian Beliche*, qui signifie Roi des Diables; & dans une action, où Chamargou le fit monter par un de ses domestiques, les ennemis, au nombre de sept ou huit mille, se renverserent avec une confusion surprenante à la vûe de ce terrible animal. On en fit un grand carnage, & leur Chef périt dans la mêlée. Cependant un de ses favoris, nommé *Chasafac*, désesperé de la mort de son Prince & résolu de ne pas lui survivre, attendit Dian Beliche de pied ferme, & lui lança une zagaie qui le blessa au poitrail. Le sang qu'il vit couler lui ayant appris que ce monstre n'étoit pas immortel, il acheva de le tuer à coups de zagaies, sans épargner le Cavalier, qui avoit été renversé. Quelques François, qui arriverent trop tard pour arrêter la premiere fureur du Négre, le tuerent à coups de fusil (66).

Effroi qu'un cheval cause aux Insulaires.

Dégouts qu'on inspire à la Compagnie.

Mais les avantages qu'on avoit remportés sur les Negres, & la reconciliation même qui se fit avec *Dian Manangue*, le plus redoutable ennemi des François, ne servit pas autant qu'on se l'étoit promis à faire prospérer l'Eta-

(64) Pages 224, 225 & 230. (65) Pages 233, 234. (66) *Ibid.*

bliſſement. Les Directeurs ſe perſuaderent enfin que Madagaſcar n'étoit pas tenable, & que la Compagnie devoit chercher plus loin des facilités, qu'ils déſeſperoient de trouver dans cette Iſle. Ils renvoyerent en France quelques-uns de leurs Agens pour faire ces repréſentations à la Compagnie; & ſans attendre leur retour, Caron ſe chargea de paſſer à Surate, dans l'eſpérance d'y acheter des marchandiſes qu'on pût envoyer en France, & qui fiſſent montre du moins, pour l'argent qui en étoit ſorti. Il partit le 27 d'Octobre, avec pluſieurs autres Marchands, ſur le *Saint Jean de Port*, accompagné d'un ſeul houcre. Sa navigation fut heureuſe. Les Courtiers Banians lui ayant bientôt fait trouver à Surate de quoi charger ſon Vaiſſeau, il ſe hâta de le renvoyer à Madagaſcar, pour donner des preuves de ſa diligence & de ſa capacité. Ce Navire arriva au Fort Dauphin le 21 Juin 1668, avec une riche cargaiſon de toiles des Indes, de ſalpêtre, de poivre, de ſucre, & d'autres marchandiſes (67). Les beſoins n'ayant fait qu'augmenter dans la colonie pendant ſon abſence, on le fit mettre à la voile pour l'Europe, avec les Mémoires de tout ce qui s'étoit paſſé depuis plus d'un an dans l'Iſle de Madagaſcar. D'un autre côté, le Conſeil fit ſortir du Fort quantité de bouches inutiles, ſur la *Couronne* & le *Saint Denis*, pour aller attendre à Socatora le tems de ſe rendre à Surate. On leur donna la valeur de ſoixante & dix mille francs en argent & en plomb, avec ordre de l'employer en bled, en riz, & en autres rafraîchiſſemens pour le ſoulagement du Fort (68).

Mondevergue. 1667.

Un Directeur abandonne la Colonie.

1668.

Bientôt De Faye, qui avoit toujours attendu de France une Flotte conſidérable & des préſens d'importance pour ſe rendre à Surate, ennuyé du retardement & las de ſon inutilité & de ſa miſere, prit auſſi la réſolution de partir. Trois Vaiſſeaux qui arriverent le 28 d'Août lui en offrirent l'occaſion. Mais en s'embarquant pour Surate, les chagrins qu'il avoit eſſuyés dans ſon ſéjour à Madagaſcar lui firent écrire en France qu'il conſeilloit d'abandonner entierement cette Iſle. Il repréſentoit qu'elle devoit être moins regardée comme un objet de commerce, que comme un lieu de repos & de rafraîchiſſement pour les Flottes qui ſeroient envoyées plus loin. » Son but, ſuivant la remar- » que de l'Auteur, étoit de faire un commerce de marchandiſes raſſemblées » dans des Magaſins, & non de faire ſortir des entrailles d'une terre incon- » nue, des richeſſes dont la découverte demande de grands ſoins, & autant » de patience que d'application «. Il partit le 19 d'Octobre, après avoir remis les ſceaux du Roi entre les mains d'Epinay (69). Mais il alloit chercher la mort à Surate, où une diſſenterie le mit au tombeau le 30 d'Avril de l'année ſuivante (70).

Le ſecond Directeur la quitte auſſi.

1669.

Après ſon départ, on ne vit regner, dans le Fort Dauphin qu'une affreuſe langueur. Quelques Vaiſſeaux de la Compagnie, qui y relâcherent par intervalles, furent témoins de la miſere des habitans, ſans pouvoir contribuer à les ſecourir. Il ſe paſſa une année entiere juſqu'à l'arrivée de la fregatte le *Saint Paul*, commandée par Cornuel, qui mouilla dans la rade le 2 d'Octobre 1669. Elle venoit de France pour ſe rendre à Surate. *Preaux Merley*, Capitaine de la Marine, qui portoit les ordres du Roi & de la Compagnie dans les pays orientaux, remit à Mondevergue un brevet de Lieutenant

Langueur qui regne au Fort Dauphin.

(67) Pages 242 & ſuiv.
(68) Page 247.
(69) Pages 250 & ſuiv.
(70) Page 288.

MONDEVERGUE. 1669.

Général de l'Isle Dauphine, dont le Roi honoroit Chamargou ; charge assez inutile, mais dont il ne laissa pas de prêter serment entre les mains du Gouverneur, à la tête des troupes & des François de l'Isle. Un Gentilhomme, nommé *de Chemeson*, qui employoit son bien pour la Mission de la Chine, étoit arrivé aussi par cette fregatte, avec quelques Ecclésiastiques dévoués à la conversion des Infidéles. Ils attendoient plusieurs Vaisseaux du Roi, qu'ils avoient laissés prêts à partir, avec une Flotte de la Compagnie, pour se rendre à Surate. Pendant qu'ils étoient au Fort Dauphin, on y vit arriver le *Saint Denis* & le *Saint Jacques*, deux houcres qui venoient de Surate chargés de rafraîchissemens, & qui annoncerent le passage de deux autres Vaisseaux, partis du même lieu pour retourner en France. Le *Saint Denis* remit presqu'aussi-tôt à la voile pour lui servir d'avant-coureur, & pour donner avis, à la chambre générale, de l'arrivée du *Saint Paul* à Madagascar (71).

Mondevergue prend le parti de retourner en France.

Mondevergue avoit reçu, par cette fregatte, des lettres du Roi par lesquelles Sa Majesté lui laissoit le choix ou de conserver son gouvernement, ou de retourner à la Cour. Il fit assembler les principaux François de l'établissement & les troupes, pour leur en faire la lecture. Ensuite il déclara qu'il prenoit le parti de conserver son emploi. Mais soit qu'il eût quelqu'ordre sécret de quitter, ou que son inclination l'y portât, il ne se disposa pas moins à s'embarquer sur les Vaisseaux qu'on attendoit de Surate. Ainsi son unique but dans la lecture qu'il avoit fait de ses lettres, étoit de se faire honneur de la nomination du Roi, & d'en conserver les droits jusqu'à son départ.

Huit jours avant l'arrivée des deux Vaisseaux de Surate, le houcre *Saint Jean* partant du Fort Dauphin pour les Indes, fut poussé sur la côte par un vent si furieux, qu'il s'y brisa. Sa cargaison, qui étoit de quarante-quatre pieces de canon, d'ancres, de voiles & de cables, fut entierement perdue. Mais de trente-cinq hommes il ne se noya qu'un matelot (72).

Dans les Vaisseaux la *Marie* & la *Force*, qui arriverent de Surate, *Boispean*, qui les commandoit, amenoit prisonnier par l'ordre de Caron un Député des François de Surate à la Chambre générale de Paris, qui n'avoit été informé de sa détention qu'après s'être embarqué. Il se nommoit Joubert. Caron écrivoit à Mondevergue que par des raisons particulieres, dont il informoit la Compagnie, il étoit à propos de retenir ce Député à Madagascar. Il l'en prioit même, mais sans lui expliquer autrement ses motifs. D'un autre côté, Joubert se plaignant de la violence avec laquelle il étoit traité, Mondevergue & d'Epinay, jugerent qu'ils ne devoient avoir aucun égard à la priere de Caron, ni empêcher un Député d'aller rendre compte à la Chambre générale ; sur-tout après la mort du sieur De Faye dont il étoit parent, & sous la protection duquel il avoit fait le voyage des Indes (73).

1670. Il s'embarque, & les vents le repoussent dans l'Isle.

Enfin Mondevergue s'étant embarqué sur la *Marie*, au bruit du canon du Fort & de la mousqueterie des troupes, qui le conduisirent jusqu'au rivage, fit mettre à la voile le 15 d'Avril 1670. Il avoit engagé la Case à partir avec lui, par un sentiment de reconnoissance pour ses services, & dans la vûe de faire connoître son mérite en France (74). Mais le vent l'ayant séparé de l'autre Vaisseau, dans lequel étoit Joubert, il ne put doubler le Cap de

(71) Page 364. (72) *Ibid.* & p. suiv. (73) Page 366. (74) *Ibid.*

Bonne-Esperance,

Bonne-Esperance. Les tempêtes, qui continuerent d'arrêter sa navigation, l'obligerent de retourner à Madagascar. Il y fut reçû avec les honneurs dont il avoit toujours joui ; & personne n'osa lui contester ses droits. Cette prolongation d'autorité dura jusqu'au mois de Novembre, qu'on vit arriver au Fort Dauphin une Flotte royale de dix Vaisseaux, commandée par M. de la Haie, avec la qualité d'Amiral & de Gouverneur de Madagascar.

MONDEVERGUE. 1670.

Arrivée d'une Flotte & d'un nouveau Gouverneur.

Tous ces bâtimens étoient fort bien armés en guerre, depuis cinquante-six jusqu'à trente-quatre pieces de canon (75). Une Flotte si nombreuse avoit rencontré, vers la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, un autre Vaisseau François, dans lequel étoit M. *Palu*, Evêque d'Heliopolis, & d'autres Missionnaires qui alloient à Siam & à la Cochinchine. Presque tous les matelots de ce Vaisseau, nommé le *Phenix*, étoient morts ou hors d'état de servir ; & sa perte étoit infaillible, si *la Clide*, Capitaine de la flûte, ne lui eut donné trente hommes pour le conduire jusqu'à Madagascar, où il arriva heureusement (76).

Le Navarre, principal Vaisseau de la Flotte, portoit le Pavillon d'Amiral des mers du Midi ; & *la Marie*, dans laquelle Mondevergue s'étoit embarqué, le portoit aussi. Mais l'autorité de l'ancien Gouverneur expirant à l'arrivée du nouveau, *la Marie* reçut ordre de mettre pavillon bas. Ensuite on éleva un trône sous la porte du Fort, où de la Haie, fit lire les patentes du Roi, qui lui donnoit un pouvoir absolu pour le gouvernement & l'exercice de la justice, sans en excepter les Ecclésiastiques. Il reçut le serment d'obéissance, qui fut suivi de la publication d'une amnistie générale de la part du Roi, dans laquelle étoient compris les originaires mêmes du pays, & d'un ordre sous peine de mort à tous les François, qui étoient au service des Etrangers, d'entrer au sien ou à celui de la Compagnie Françoise. Le nouveau Gouverneur étant descendu du trône déclara que le Roi nommoit Chamargou Lieutenant général, & la Case Major de l'Isle ; après quoi il en prit possession pour Sa Majesté, à qui la Compagnie l'avoit enfin rendue. L'Auteur observe ici que la Compagnie avoit été trompée, & qu'elle n'auroit pas consenti volontiers à ce désistement, si elle eut mieux connu l'infidélité de ceux qui ne lui avoient fait prendre une mauvaise idée de son établissement, que parce qu'ils manquoient de génie & de résolution pour en faire valoir les avantages (77).

De la Haie succede à Mondevergue.

La Case est nommé Major de l'Isle.

De la Haie, dont l'autorité étoit sans bornes, & par conséquent bien différente de celle de Mondevergue, qui ne pouvoit rien exécuter sans l'approbation des Directeurs & du Conseil, résolut d'abord de nettoyer les environs du Fort Dauphin, de tout ce qui étoit capable de lui donner de l'inquiétude. Dian Ramousaie paroissant balancer à lui rendre l'hommage, il donna ordre à Chamargou & la Case de l'y forcer par les armes. Ce Grand, le plus proche voisin des François & jusqu'alors leur allié, avoit marié depuis peu une de ses filles à *Ramilange* leur ennemi. Comme il pouvoit leur nuire & qu'il sembloit s'y être engagé par cette alliance, la prudence obligeoit de prévenir le mal qu'il pouvoit causer. On le somma de renvoyer au Fort toutes les armes à feu qu'il avoit eues des François, & celles qu'il avoit négociées d'un petit Vaisseau Hollandois qui avoit abordé sur ses terres. Il répondit avec audace qu'il ne rendroit les armes qu'avec la vie. Ce refus lui attira la

Guerre sans succès.

(75) Pages 378 & suiv. (76) Page 380. (77) Page 381.

MONDEVERGUE. 1670. On en rejette la faute sur Chamargou.

guerre, jusques dans le lieu de sa résidence. Il s'y défendit courageusement, & se voyant contraint de céder, il fit une belle retraite. On jugea que le nouveau Gouverneur n'avoit pas été bien servi dans cette occasion. Chamargou, qui n'obéissoit pas volontiers dans des lieux où il avoit commandé, fut bien-aise de lui donner ce dégout; d'autant plus qu'il ne trouvoit pas, dans son gouvernement, la même douceur, & la même politesse que dans celui de Mondevergue (78).

1671. Retour & sort de Mondevergue.

Ce Prédécesseur, que ses vertus avoient fait regreter, demeura dans l'Isle assez long-tems pour jouir de la douceur d'une comparaison dont il remportoit tout l'avantage. Il ne se rembarqua qu'au mois de Février 1671, sans autre chagrin que celui de ne pas être accompagné de la Case (*), que son nouvel emploi attachoit pour toute sa vie à Madagascar. Mais il ne prevoyoit pas le sort qui l'attendoit en France. Pendant sa route, il ne s'apperçut pas qu'il étoit observé par quatre Gardes, qui avoient ordre de ne pas lui permettre de quitter le Vaisseau. En arrivant au Port Louis, il trouva un Commissaire nommé pour lui demander compte de son administration. Après quelques discussions, dont le détail est ignoré, on lui laissa le choix du Château de Saumur ou de celui d'Angers, dont on lui déclara que le Roi lui faisoit une prison. Il mourut au Château de Saumur, sans avoir pû obtenir la liberté de se présenter au Roi, qui lui connoissoit autant de sagesse que de valeur, & qui l'auroit écouté plus favorablement qu'une troupe de Marchands & de Financiers déchaînés contre lui (79).

La Haie abandonne aussi Madagascar.

Son départ avoit semblé porter le dernier coup à l'établissement de Madagascar. La Haie reconnoissant bientôt que son habileté & son pouvoir étoient bridés par des ressorts secrets, qui ne lui permettroient jamais d'y être le maître absolu, prit le parti d'y laisser l'empire à ceux qui en avoient joui les premiers, & de passer avec sa Flotte à *Mascaregne*, qui commençoit à se nommer l'*Isle de Bourbon* (**). Mais il s'y fit accompagner de tous les Officiers qu'il avoit amenés de France. Ainsi l'*Isle Dauphine*, pour laquelle on avoit formé en France de si glorieux projets, fut presqu'entierement abandonnée par le Roi, comme elle l'avoit été par la Compagnie (80). Il n'y resta que ceux qui avoient commandé pour M. le Maréchal de la Meilleraie, avec les anciens François, & quelques Missionnaires que leur zele y retint. De la Haie étant arrivé devant l'Isle de Bourbon le premier de Mai 1671, fit reconnoître son autorité dans l'habitation de *Saint Denis*, qui avoit été formée au mois d'Août 1665 (†), & publia, comme à Madagascar, l'amnistie & les Ordonnances du Roi. Celle qui regardoit la chasse fut exécutée si rigoureusement, que trois François ayant été pris dans cet exercice, on les fit tirer au billet. Un Gentilhomme, sur qui le sort tomba, fut attaché au tronc d'un arbre, pour y être passé par les armes. Cependant les fusiliers avoient ordre de tirer en l'air, pour lui donner seulement toute la peur. Mais elle fit tant d'impression sur lui, qu'il en mourut bien-tôt (81).

Il donne une forme à l'Etablissement de l'Isle de Bourbon.

(78) Page 382.
(*) Voyez sa mort, à la fin de la Description.
(79) Pages 378 & 379.
(**) Elle le portoit déja du tems de Flacour.
(80) Page 383.
(†) Voyez ci-dessus la Relation de Rennefort.
(81) Le Journal du Voyage de M. de la Haie dit que c'étoit pour avoir volé des fruits dans les jardins du Roi.

MONDEVERGUE. 1671.

La Compagnie des Indes Orientales avoit renoncé si absolument à l'Isle de Madagascar, que dans la crainte de donner quelque jalousie au nouveau gouvernement, elle avoit défendu à ses Vaisseaux d'y aborder même pour faire de l'eau. Son Etablissement favori étoit alors à Surate, où, depuis la mort de Faye, elle avoit envoyé deux Directeurs généraux, nommés *Blot* & *Gueston*. Caron, qui l'étoit encore, fut rappellé en France, sous prétexte qu'on y avoit besoin de ses lumieres pour la continuation d'une si grande entreprise, mais en effet pour rendre compte de sa conduite, sur les plaintes que Joubert avoit portées contre lui. Mais son Vaisseau en ayant rencontré un autre, dont le Capitaine lui inspira des craintes, il voulut entrer dans la riviere de Lisbonne, pour se mettre à couvert du ressentiment de ses Maîtres. Lorsqu'il se croyoit prêt à descendre au rivage, après avoir été visité de la part de M. de Saint Romain, alors Ambassadeur de France à la Cour de Portugal, son bâtiment fut poussé contre un rocher qui le brisa. Il y perit, avec toutes les richesses qu'il apportoit des Indes (82).

Sort du Directeur Caron.

La Haie, qui avoit apporté de France des présens pour le Grand Mogol, fit le voyage de Surate avec sa Flotte, dans le dessein de se rendre à Deli pour les présenter lui-même. Il fut extrêmement mortifié d'y trouver, entre les mains d'un Directeur de la Compagnie, l'ordre de les remettre au Comptoir François. Ces présens consistoient en un carosse magnifique, une chaise à porteurs, de très-belles tapisseries, quelques pieces de canon, & diverses étoffes très-riches. Mais un obstacle qu'on nous laisse ignorer ayant empêché le Directeur d'exécuter sa commission, ils demeurerent dans la loge de Surate, où ils étoient encore lorsque cette Relation fut publiée (83). La Haie continua son voyage dans plusieurs parties des Indes. Nous en avons le Journal, qui suivra immédiatement cet article. Mais on n'y trouve rien qui ait rapport à la situation où il avoit laissé le Fort Dauphin ; & c'est par d'autres voies, que l'Editeur du voyage de Mondevergue s'est procuré de tristes éclaircissemens sur le sort des François du Fort Dauphin (84).

Dépense inutile en présens pour le Grand-Mogol.

» L'Amiral de la Haie, dit-il, passant par Madagascar à son retour de » Saint Thomé, envoya une chaloupe au Fort Dauphin, pour s'informer » de ce qui s'y étoit passé depuis son départ. On n'y trouva que des Négres, » qui parurent surpris que des François leur demandassent où étoient les » François. Ils répondirent ; vous ne sçavez donc pas que les Hollandois sont » descendus ici, qu'ils en ont tué une partie, & qu'ils ont fait passer le reste » sur leurs Vaisseaux. Ces Négres traiterent fort bien les gens de la chaloupe » & leur firent présent de divers rafraîchissemens pour M. de la Haie. Mais » depuis, un Capitaine François allant à Surate & passant à la vûe du Fort » Dauphin, le fit reconnoître par une chaloupe, dont la plupart des matelots » furent tués à coups de zagaies par les Négres. Le recit de M. de la Haie a » donné lieu à l'opinion qui s'est répandue, que pendant la guerre de la » France avec la Hollande, les Hollandois avoient détruit l'Etablissement » des François dans cette Isle. Mais les gens de cet Amiral avoient été trom-

Eclaircissement sur les François restés au Fort Dauphin.

(82) Pages 385 & suiv.
(83) Page 386.
(84) A la fin de l'Ouvage, pages 387 & suivantes.

MONDEVERGUE. 1671.

» pés par les Négres, & l'on sçait aujourd'hui comment l'Isle de Madagascar » fut entierement abandonnée (85).

Faux bruits, qui font place à la vérité.

» Un Capitaine, nommé le B.., commandant un houcre, dans lequel il » passoit, à l'Isle de Bourbon, de jeunes filles tirées des Hôpitaux de Paris, » voulut aborder auparavant à Madagascar, dans l'espérance d'y vendre à » plus haut prix des eaux-de-vie dont il étoit chargé, & de rendre son Com- » merce plus prompt & plus avantageux. Il s'avisa de publier qu'on n'y ver- » roit plus de Vaisseaux du Roi, non plus que de la Compagnie. Son eau-de- » vie fut vendue fort cher. Cependant les Missionnaires se disposoient secre- » tement à s'embarquer dans le houcre, où le Capitaine leur avoit promis » de les recevoir. Mais ce bâtiment fut si furieusement agité dans la rade, » que s'étant brisé sur la côte, tous ceux qui se sauverent du naufrage se » virent dans la nécessité de demeurer au Fort. Les filles avoient été mises à » terre; de sorte qu'il n'en perit aucune.

Mort de La Case & de Chamargou.

» On vit arriver, peu de tems après, un grand Vaisseau qui alloit à Su- » rate, & qui reçut à bord non-seulement les Missionnaires, mais tous ceux » qui voulurent quitter l'Isle. Le Gouverneur même, nommé *de la Bretesche* » & gendre du fameux de la Case, qui étoit mort (86), y mit sa femme, » ses belles-sœurs & le reste de sa famille. *Chamargou*, qui avoit maintenu » si long-tems son autorité dans l'Isle, avoit payé aussi le dernier tribut à la » nature. Il avoit laissé deux enfans naturels, que les Missionnaires conduisi- » rent en France.

Fin tragique de l'Etablissement François à Madagascar.

» Lorsque ce Vaisseau se disposoit à lever l'ancre, il se faisoit dans l'Isle » un Traité pernicieux pour le reste de l'Etablissement. La guerre étant al- » lumée depuis quelque-tems entre Dian Manangue, soutenu de plusieurs » Grands, & d'autres Négres dont la Bretesche avoit embrassé le parti, les » alliés des François, qui les voyoient partir successivement de l'Isle, se dé- » terminerent à faire secretement leur accord avec Dian Manangue, dans la » crainte d'être accablés sans ressource lorsqu'ils auroient perdu leurs pro- » tecteurs. La même raison rendit les domestiques Négres des habitations » Françoises, faciles à suborner. Ces perfides, qu'on nommoit ordinaire- » ment *Marmittes*, égorgerent tous les François qu'ils purent surprendre. » Heureusement pour les autres, le Navire étoit encore dans la rade. Ayant » été averti par un signal, il envoya sa chaloupe au pied du Fort Dauphin, » pour recevoir les misérables restes de ce fameux Etablissement.

(85) Voyez ci-dessous la description, vers la fin. On verra dans la suite comment les François y sont retournés.

(86) L'Auteur ajoute, que les quatre premiers Commandans de l'Isle de Bourbon ont été les Sieurs *Renaud*, *La Hure*, *Dorgeret* & *Florimond*.



DESCRIPTION
DE L'ISLE DE MADAGASCAR.

S'Il y a quelque fond à faire sur la fidélité d'un Ecrivain, c'est particulierement dans les circonstances où cette description fut composée. Rennefort, qui l'envoya, de Madagascar même, à la Compagnie des Indes, avoit non-seulement à soutenir l'opinion qui l'avoit fait nommer Secretaire du Conseil, mais encore à redouter la critique des anciens François de l'Isle, qui auroient pris plaisir à démentir son témoignage. On peut donc supposer hardiment qu'elle n'a pas besoin d'autre recommandation. Celle de Vincent *le Blanc* a toujours passé pour fabuleuse, & n'est fondée d'ailleurs que sur le rapport d'autrui. François *Cauche*, qui a publié en 1651 une Histoire de Madagascar, n'en avoit connu qu'un canton par ses propres yeux, & tenoit tout le reste de divers matelots, aussi peu capables de faire de justes observations que de les écrire. *Flacour*, Directeur général de la Compagnie de l'Orient, & Commandant pour le Roi dans l'Isle de Madagascar, auroit été plus capable de satisfaire la curiosité du public dans l'ouvrage qu'il publia sous le même titre, s'il n'eut été sonpçonné d'avoir embelli son sujet, pour accrediter le nouvel Etablissement. Cependant comme il y auroit de l'injustice à pousser ce soupçon plus loin, son témoignage doit avoir quelque poids dans les parties du moins qui regardent l'Histoire Naturelle, à laquelle il paroît s'être attaché avec quelque soin. Jugement sur divers Ecrivains.

L'Isle connue sous les différens noms, de *Madagascar*, qu'elle porte dans les Relations de *Marco Polo*; de *Saint Laurent*, que les Portugais lui donnerent après l'avoir découverte le jour de cette Fête, en 1492; de *Madecasse*, que lui donnent ses habitans naturels, & d'*Isle Dauphine* que les François lui ont donné en 1664 (*), est située le long des côtes orientales d'Afrique. Elle s'étend depuis onze jusqu'à vingt-cinq degrés cinquante minutes de latitude méridionale, qui font trois cens trente six lieues Françoises de longueur. Sa plus grande largeur est de cent vingt lieues, & sa circonférence d'environ huit cens (87). C'est la plus grande Isle de toutes les mers connues. Elle a été visitée de toutes les Nations de l'Europe, qui poussent leur navigation au-delà de l'Equateur, particulierement des Portugais, des Anglois & des Hollandois; mais il paroît que les difficultés qu'ils ont trouvées à s'en rendre maîtres, ou à s'y établir, leur en ont fait abandonner le dessein (88). Situation & grandeur de l'Isle.

Sa pointe, au Sud, s'élargit vers le Cap de Bonne-Espérance; & celle du Nord, beaucoup plus étroite, se courbe vers la mer des Indes. Cette terre est extrêmement relevée par des montagnes fort droites & fort hautes. Mais on y voit de très-agréables plaines, & de grands bois toujours verds, dont les arbres sont si durs que la coignée s'émousse au premier coup. Il faut vingt années à leurs rejettons, pour atteindre à la grosseur du bras. On trouve dans les Idée générale du pays.

(*) Elle est nommée *Memuthias* par Ptolomée; *Cirné*, suivant quelques-uns, par Pline; *Sarandip* par le Géographe Nubien & par les Arabes.

(87) Pages 44 & 118.

(88) Page 45.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

bois quantité de fosses, où l'amas des feuilles & des branchages se corrompant avec l'eau de pluie, engendre une pourriture qui infecte l'air, & qui rend les habitations voisines assez mal saines aux Etrangers. Cependant les citroniers, les orangers & les grénadiers n'en croissent pas moins en abondance. Ils se mêlent avec d'autres arbres, dont les fleurs ressemblent au Jasmin d'Espagne; & ce mêlange forme naturellement des berceaux qui surpassent la régularité de l'art. Ces beaux lieux sont plus fréquens à quelques milles des bords de la mer; & le sable délié, que le vent y souffle, est propre à les entretenir dans leur beauté (89).

Nombre des habitans.

L'Isle est arrosée dans toutes ses parties par de grandes rivieres, & par un grand nombre de fontaines, dont les eaux sont meilleures que celles de France. On y voit des Villes, des Bourgs & des Villages. Cependant le nombre de ses habitans n'est pas proportionné à son étendue (*). On n'en compte pas plus de seize cens mille, tous Noirs, à l'exception de ceux d'une petite Province au-dessus des Matatanes, & de la plûpart des Grands, qui étant descendus des Arabes conservent encore quelque chose de leur teint; mais il noircit insensiblement & chaque génération y apporte quelque différence (90).

Leur figure & leur caractere.

Les Madagascarois, ou les *Madecasses*, sont grands, agiles, & d'une contenance fiere. Ils sçavent prendre un air riant, sous lequel ils cachent le fond d'un grand dessein ou d'une forte passion, avec autant d'art que les plus grands fourbes de l'Europe. Ils sont capables d'arts & de sciences, Il y a peu de métiers en Europe, dont ils n'ayent du moins des idées grossieres, & qu'ils n'exercent avec utilité. Ils écrivent en caracteres arabesques, de la droite à la gauche. Ils s'appliquent à l'astrologie, & leurs prédictions se font par des points nombrés, qui ressemblent beaucoup à la *Nomancie* & à la roue de Pythagore.

Figure des femmes.

Les femmes y sont bien faites, & d'une complexion fort amoureuse. L'Auteur leur attribue de la bonne mine & de la beauté, des yeux brillans, des dents admirables, une peau fort douce, mais fort noire : & qui voudra, dit-il, considérer sans prévention que ce noir est inaltérable & n'a pas les inégalités des teints blancs, y trouvera une beauté plus constante; elles sont d'ailleurs fort propres. Elles se servent de la pâte dont on a parlé à l'occasion de Dian Nong, & leur parure est celle qu'on a représentée dans le même article (91).

Elles sont capables de tendresse & de fidélité.

Elles ont quelquefois des amans, qu'elles aiment avec autant de fidélité que de tendresse. Le Commandant François de l'Isle de Sainte Marie en avoit épousé une, qu'il surprit avec un Négre. Il employa la double autorité de Gouverneur & de mari pour faire attacher le Négre à un arbre, où il le fit percer de quatre coups de zagaie. On le crut mort. La Dame eut le soin d'envoyer reconnoître s'il l'étoit effectivement; & lui ayant trouvé quelque reste de force, elle lui sauva la vie, en faisant mettre dans ses plaies des blancs de poule écorchée vive (92). Les Insulaires ont beaucoup de complaisance pour les femmes. Jamais ils ne marquent de colere ni de tristesse en leur pré-

(89) Page 118.

(*) Flacour nomme plusieurs Provinces & diverses rivieres (*p.* 4 *& suiv.*); mais avec peu d'exactitude dans les grandeurs & les divisions. C'est néanmoins ce qu'on a de plus détaillé sur la Géographie de l'Isle.

(90) Page 127.

(91) Page 128. Voyez ci-dessus la Relation de Rennefort.

(92) Page 136.

ſence. Ils y trouvent au contraire une ſource de joie, qui les diſpoſe toujours à jouer, à chanter & à danſer. Enfin, là comme dans tous les pays du monde, les femmes ſont le charme de l'ennui, le ſoulagement des plus grandes fatigues, la plus agréable moitié de la ſociété, & la conſolation de ceux qui ſont maltraités par l'injuſtice ou par la cruauté des hommes, qui ſe traitent mutuellement comme des tygres.

Description de Madagascar.

Raiſon pour laquelle l'Iſle n'eſt pas plus peuplée.

Une raiſon qui s'oppoſe beaucoup à la multiplication des habitans, eſt l'uſage établi dans l'Iſle, de diſtinguer des jours heureux & malheureux pour la naiſſance des enfans, & d'abandonner impitoyablement ceux qui n'arrivent pas au monde dans un jour heureux. Les autres, au contraire, ſont reçus comme les favoris du Ciel. Ils ſont lavés dans quelque eau courante & ſoigneuſement nourris par leurs meres, qui les portent ſur leur dos dans une toile. Celles qui ont les mammelles aſſez longues, les donnent par-deſſus l'épaule. Celles qui les ont plus courtes, portent leurs enfans devant elles. On trouve à Madagaſcar, comme au Cap-Verd, des meres & des nourrices qui n'ont pas plus de dix ans. Elles ſont un mois ſans ſortir, après leurs couches; & deux mois après elles portent, pour marque de leur délivrance, un petit ballet de feuilles de latanier. A l'égard des mariages, on ne fait aucune information ſur la conduite des filles. Elles ont la liberté de diſpoſer de leurs faveurs. Un Grand épouſe ordinairement quatre femmes, qui ſont logées ſéparément, parce qu'il leur eſt difficile de s'accorder ſur un interêt auſſi ſenſible que l'affection de leur mari. Un Inſulaire, qui veut ſe marier, demande une fille à ſes parens, & leur donne, pour l'obtenir, des bœufs, des moutons, des manilles d'or & d'argent, ou d'autres richeſſes proportionnées à ſon rang. La religion n'entre pour rien dans les cérémonies du mariage (93).

Mariages.

Héroïnes de Madagaſcar.

On voit, à Madagaſcar, des femmes qui ſortent de l'ordre commun par leur courage & par leurs vertus. Les Annales du pays célebrent une *Dian-Rena*, qui fit la conquête de l'Iſle, & dont l'hiſtoire eſt écrite. *Dian-Nong*, maîtreſſe ou femme de *La Caſe*, offre mille exemples de générosité & de courage. Elle l'avoit ſuivi pluſieurs fois à la guerre. Il lui avoit dû plus d'une fois la vie. Chamargou, qui cherchoit à le faire périr, avoit payé des Négres pour l'aſſaſſiner. Ils le ſurprirent endormi & ſans gardes, dans ſa propre maiſon, où ils auroient pénétré juſqu'à lui, ſi Dian-Nong, la zagaie à la main, ne ſe fût miſe en état de les arrêter & ne lui eût donné le tems de ſe reconnoître. Elle l'avoit ſauvé dans une autre occaſion, où elle fut bleſſée en combattant généreuſement pour ſa défenſe (94).

Loix & Juſtice.

Les habitans de Madagaſcar ont des loix, dont ils ne connoiſſent pas l'origine, mais qui s'obſervent avec beaucoup d'uniformité dans toutes les parties de l'Iſle. On perce les mains aux voleurs. On coupe la tête aux meurtriers, avec des fers de zagaie. C'eſt le *Rohandrian*, ou le Grand de la Province, qui juge avec les Chefs de chaque Village. Il ne prend rien pour le procès d'un criminel, & croit gagner aſſez de purger le pays d'un ſcélérat. Mais, dans les cauſes civiles, on lui amene, pour ſon droit, un nombre de beſtiaux proportionné à l'importance du procès.

La bravoure des Négres dépend de leurs Chefs.

Le vaſſal ne peut jamais ſe diſpenſer de ſuivre ſon Chef à la guerre. Il fuit lorſqu'il le voit fuir ou tomber d'un coup mortel. Il ſe préſente aux coups avec

(93) Page 131. (94) Page 139.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

courage, lorsqu'il est animé par l'exemple; & si la mort est inévitable, il la reçoit sans murmure. Aussi la fuite d'une armée de Négres commence-t-elle toujours par leurs Chefs; & de-là vient que les mêmes combattans qui tournoient le dos au premier effort des François, devenoient au contraire braves & résolus sous leur conduite. Si le Grand est vainqueur, la cruauté est le premier effet de sa victoire. Il extermine ordinairement la race de son ennemi. S'il est vaincu & que son ennemi lui laisse la vie, il meurt quelquefois de honte & de chagrin (95).

Leurs Villes.

Les Villes sont ordinairement d'environ mille cases. Elles sont entourées d'un fossé large & profond de six pieds, & d'une forte palissade sur la crete interieure. Le *Donac*, ou la maison du Seigneur, s'éleve au-dessus des autres, quoiqu'elle ne soit bâtie que de planches & couverte de feuilles, comme celles de ses plus vils Sujets. Après le coucher du soleil, tous les habitans qui ne sont pas arrêtés par l'âge ou la maladie s'assemblent autour du Donac, pour danser & pousser des cris de joie. Ils battent la terre de la plante des pieds, avec un air d'emportement qui effraie les Etrangers. Ils chantent ou racontent, en heurlant, les exploits de leurs ancêtres. Ils exaltent la valeur de leur Prince. Ils lui prédisent toutes sortes de prosperités. Les femmes dansent en rond, au son d'un Instrument composé d'une grosse canne, avec des filets qui servent de corde. Elles en jouent presque toutes, en se l'appuyant sur la mammelle gauche, qu'elles font entrer dans une demie-calebasse attachée au bout de la canne. Elles touchent les cordes de la main droite, & le son est accompagné de leur chant (96).

Leurs Cases.

Les cases, ou les hutes communes, ressemblent à celles du Cap-Verd; c'est-à-dire, qu'elles sont si basses qu'on ne peut s'y tenir debout. Les Bourgs n'ont pour défense qu'une palissade de pieux. Les Villages sont sans pieux & sans fossés. Quelquefois même ils changent de situation. Quatre Négres élevent facilement une case & la transportent sur leurs épaules. Mais les usages y sont les mêmes que dans les Villes. Lorsqu'un Seigneur en visite un autre, celui qui reçoit cet honneur prête à son hôte celle de ses femmes pour laquelle il lui remarque du goût, & ce feroit lui faire un insigne affront que de ne pas s'en servir. Les richesses de l'Isle consistent en troupeaux, dont le soin regarde les hommes; comme celui de cultiver le riz & les racines est abandonné aux femmes. Elles se servent d'un bâton pour faire un trou en terre, à côté du gros orteil de leur pied droit. Elles y laissent tomber les grains de riz; ou, s'ils s'en écartent en tombant, elles les y poussent avec le même orteil. Les racines se plantent de même. C'est une occupation commune aux deux sexes, de faire des pagnes ou des tapis de coton, qu'ils teignent de diverses couleurs. Ils n'ont pas de métiers dressés; mais étendant leurs filets à terre, ils y passent d'autres filets, avec de petits bâtons qu'ils levent & qu'ils baissent. L'or, l'argent & les pierres précieuses n'ont d'usage, parmi eux, que pour l'ornement des femmes (97).

Agriculture de Madagascar.

Nourriture des habitans.

Leur nourriture ordinaire se réduit au lait de vaches, au riz & aux racines. S'ils mangent quelques pieces de bœuf rôti, ce n'est qu'aux jours de fête ou de grande cérémonie. Ils les rôtissent avec la peau, après l'avoir nettoyée, comme on nettoie celle de porc. Leur liqueur cherie est une espece d'hydro-

(95) Page 128. (96) Page 125. (97) Page 126.

miel, composé de trois quarts d'eau & d'un quart de miel qu'ils font bouillir & écumer, & qu'ils conservent dans de grands vaisseaux de terre noire. Elle y acquiert un goût fort agréable, mais nuisible à l'estomac des François. Ils font aussi un vin de cannes de sucre & de bananes. Le premier est plus fort que leur liqueur de miel; & l'autre n'a que de l'agrément, sans aucune (98) force.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Leur habillement.

L'habit le plus somptueux d'un Madecasse est un pagne sur les épaules, & un autre qui le couvre de la ceinture aux genoux; avec des semelles de cuir pour sandales, & une sorte de panier sur la tête. Les gens du commun ne portent, comme la plûpart des Négres d'Afrique, qu'un petit morceau de toile par devant, & un autre derriere; ou une ceinture, dont les deux bouts pendent & les couvrent fort mal.

Leur Religion.

On a vû, dans la Relation du premier voyage des Hollandois, comment ces Insulaires enterrent leurs Morts; & dans celle de Rennefort, quel respect ils ont pour les tombeaux. Mais ils ne joignent nulle pratique de religion à ces devoirs funebres. Ils n'ont d'ailleurs aucun Temple, ni d'autre Divinité connue que celle qu'ils se font chacun dans leur case, & qui est une espece de grillon qu'ils nourrissent au fond d'un grand panier, dans lequel ils mettent aussi ce qu'ils ont de plus précieux. Ils donnent à cet assemblage le nom de leur *Oly*. Ils dansent autour, avec un emportement qui ressemble à la fureur; & lorsqu'ils se croient inspirés de cet Oly, ils exécutent courageusement ce qui se présente à leur imagination. Quoiqu'ils n'aient pas d'autres principes que ceux de la Nature, ils sont livrés à mille superstitions; & dans leurs grossieres idées d'Astrologie, ils ne voient & ne s'imaginent rien à quoi ils n'attachent quelque liaison avec l'avenir (99). Lorsqu'on les interroge sur l'origine de leur existence & de celle du Monde, on ne tire d'eux que des fables ridicules. Cependant l'usage de la circoncision, qu'on croit généralement répandu dans l'Isle, ne laisse aucun doute que des Juifs ou des Mahométans n'y aient porté quelques lumieres de religion. Cette cérémonie se fait de trois en trois ans. On bâtit, dans chaque Ville, une halle élevée sur des piliers de bois & ceinte de pieux en palissade. Le Grand, après avoir égorgé un taureau, dont il répand le sang autour de cet espace avec du vin de miel, ouvre la palissade & plante à cette ouverture un bananier chargé de ses feuilles & de ses fruits, auquel il suspend une ceinture teinte du même sang. Ce lieu passe alors pour sacré. On n'en approche qu'avec respect, & ce sentiment permet encore moins d'y entrer. Les peres des enfans, qui doivent être circoncis, jeûnent pendant les huit premiers jours de la Lune de Mars; & pour dernier acte de cette pénitence, ils les promenent dans les rues sur leurs épaules, enveloppés dans leurs pagnes. Les jeunes gens à marier suivent la procession, armés de leurs zagaies, dont ils font des gestes menaçans comme s'ils alloient au combat. Après avoir tourné trois fois autour du lieu sacré, ils s'arrêtent devant l'ouverture; où, se séparant en deux troupes, ils s'exercent par de feintes attaques jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude sur des nattes qu'on leur a préparées. Le lendemain, un Prêtre, dont l'office est de chasser les mauvais Esprits des enfans, court en furieux dans chaque case, menace

Cérémonie de leur circoncision

(98) *Ibid.* & p. 127. (99) Page 133.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

les Efprits, les force de fortir & de fe réfugier dans un poulet qui eft lié à la porte du Grand, & qu'il écrafe. Enfuite les peres & les meres fe préfentent au Grand, avec autant de bœufs & de poulets noirs qu'il y a d'enfans, & le prient de nommer le jour de la circoncifion. Ce jour arrive. Le Grand, affis à l'entrée de la halle, fur une table couverte de pagnes, reçoit les offrandes des meres. Il entre dans la halle. Il fe place au centre, & les peres lui préfentent leurs enfans fur une pierre fort polie, qui fert de théâtre à l'opération. Chaque pere égorge auffi-tôt fon poulet, dont il fait diftiller le fang fur la plaie de l'enfant. La mere trempe du coton dans le fang du poulet & dans celui du bœuf, qu'on égorge auffi, & le lie fur la bleffure (1). Si l'on compare cette cérémonie avec celle des Négres d'Afrique, on y trouvera fi peu de différence, qu'elles doivent venir de la même fource (2).

Entretien de l'Auteur avec un Ombiaffe.

Rennefort, furpris de ne pas trouver des principes de religion plus développés dans les habitans de Madagafcar, voulut fçavoir d'un de leurs Sçavans, fur quoi il fondoit l'adoration d'un auffi vil animal que celui qu'ils nourriffent dans leurs olys. L'*Ombiaffe*, tel eft le nom par lequel on les diftingue, lui répondit fort gravement que dans le fujet ils refpectoient le principe, & qu'il falloit déterminer un fujet pour fixer l'efprit. Cette réponfe caufa de l'admiration à Rennefort. Mais fe rappellant les rêveries des Egyptiens & de tant d'autres Peuples, il demanda à l'Ombiaffe fi le Soleil ne lui paroiffoit pas plus adorable que fon Grillon. Il me le paroît autant, lui dit le Prêtre Négre : & ramaffant un caillou; dans cette pierre que tu vois, ajouta-t-il, le Soleil eft tout entier. Pour expliquer cette doctrine, il continua de lui dire, que plus l'objet paroiffoit humble, plus il repréfentoit le véritable Etre; que la Nature s'ouvroit pour s'expliquer elle-même; qu'un rayon de la lumiere qui anime ce véritable Etre, s'épanchant de tous côtés, pénetroit tous les fujets; qu'il y avoit à la verité moins d'éclat dans les fujets les plus fimples; mais que par cette raifon même il y avoit plus de fa vertu, & un certain amas du principe qui s'y pouvoit recueillir plus facilement. Il refufa de donner plus d'étendue à fon explication; mais il foutint qu'on pouvoit donner à une figure la vertu du véritable Etre. Rennefort lui demanda, en riant, s'il fçavoit quelque fecret qui pût l'empêcher de fe noyer lorfqu'il retourneroit en France. L'Ombiaffe lui donna un morceau de fer rond & plat, de la grandeûr d'un quart-d'écu, fur lequel étoient fept fois trois pointes, & quelques caracteres Arabes, en l'affurant qu'auffi long-tems qu'il le porteroit fur lui, il n'avoit rien à craindre de l'eau pour fa perfonne. Rennefort avoue qu'il portoit ce talifman lorfque fon Vaiffeau périt dans la Manche; mais il ne veut pas qu'on le foupçonne de lui avoir attribué fon falut (3).

Animaux de l'Ifle.

Il n'y a point de pays connu, où les bœufs & les vaches foient en auffi grand nombre qu'à Madagafcar. On en diftingue trois efpeces; l'une, qui a les cornes telles qu'on les voit communément en France; une autre qui les a pendantes; & la troifiéme, qui n'en a point. Mais les trois efpeces ont une boffe de graiffe entre les épaules & le col. Les mourons ont la queue large d'un demi-pied, & traînante jufqu'à terre. On trouve par-tout des porcs fauvages

(1) Pages 132 & 133.

(2) Voyez la Relation de Moore, au troifiéme Tome de ce Recueil.

(3) Pages 134 & 135.

& privés, & quantité de cabris, quoique l'Iſle ſoit infeſtée par des animaux que les habitans nomment *Faraſès*, de la nature du loup, mais encore plus voraces. On eſt obligé d'entretenir, nuit & jour du feu dans les caſes, pour en éloigner de ſi dangereux ennemis. Entre pluſieurs eſpeces de ſinges, il s'en trouve une qui n'eſt pas moins redoutable, du moins dans les lieux qui en ſont peuplés. Un chaſſeur François, attaqué par une troupe de ces méchans animaux, n'eut l'obligation de ſa vie qu'à ſon chien (4). Les Inſulaires croient en général que les ſinges ſont une eſpece d'hommes fainéans, qui ne veulent pas prendre la peine de ſe bâtir des caſes. Les crocodiles ſont communs dans les rivieres de l'Iſle, d'où ils ſe répandent dans les étangs. On trouve dans les forêts quantité de chats ſauvages, qui ne ſont pas moins timides que nos liévres. Les chiens & les porc-épis y ſont en abondance. On y rencontre une infinité de couleuvres, quelques-unes auſſi groſſes que la cuiſſe, mais ſans aucune qualité nuiſible. Rennefort, après avoir confirmé par ſon experience que les cameleons prennent la couleur de l'objet ſur lequel ils ſont poſés, ajoute qu'elle leur entre par les yeux, comme un petit filet de vin qui tombe dans un verre le rougit peu à peu (5).

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Rivieres & Etangs.

Les rivieres & les étangs de Madagaſcar ſont remplis de poiſſon, & ſes côtes maritimes offrent une abondance continuelle de raies, de ſolles, de dorades, de rougets, de turbots & de bonites. Les huîtres y ſont de la grandeur de la main, mais d'un goût douçâtre, qui les rend moins agréables que les nôtres (6).

Oiſeaux.

On y trouve des perdrix rouges & griſes, plus petites de moitié que celles de France & moins ſucculentes; des tourterelles, des ramiers, un nombre infini de canards & de ſarcelles; des perroquets gris, dont les jeunes ſont d'un goût plus exquis que les ramiers & les tourterelles; des faiſans, des poules pintades & des poules communes; des poulets-d'inde, dont la race y eſt venue de l'Europe; des oiſeaux de la grandeur du cygne, que les François nomment *Flamans* d'après les Portugais, qui les ont nommés *Flamingos*. Le nombre des petits oiſeaux y eſt infini, & leur ramage véritablement délicieux. Les mouches à miel & les vers à ſoie travaillent ſur preſque tous les arbres; les mouches, dans une ſorte de ruches, qu'elles ſe bâtiſſent ſur de fortes branches, & quelquefois dans le creux des troncs; les vers à ſoie, dans leurs coques, dont tous les branchages ſont chargés (7).

Autres animaux obſervés par Flacour.

Flacour, qui s'étoit appliqué particuliérement à l'Hiſtoire naturelle de l'Iſle, nomme quantité d'autres animaux, & s'attache plus ſoigneuſement à leur deſcription (8).

Le Tendrac.

Le *Tendrac* eſt une eſpece de porc-épi, dont les Inſulaires trouvent la chair excellente, quoique Flacour, qui la trouvoit fade, longue & mollaſſe, n'en ait jamais pû manger. Ces animaux dorment ſix mois, pendant leſquels ils s'enterrent dans des trous aſſez profonds, où ils ne prennent aucune nourriture. Leur poil, qui eſt auſſi piquant que celui du hériſſon, tombe alors, & renaît lorſqu'ils ſe réveillent.

(4) Page 119.

(5) Page 120.

(6) *Ibidem.*

(7) Pages 120. 121. Voyez la Relation du premier voyage des Hollandois.

(8) Hiſtoire de l'Iſle de Madagaſcar, pages 151 & ſuivantes.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Le Fossa.

Le Saca.

Le *Fossa* est une sorte de blereau, qui mange les poules. Sa chair est d'aussi bon goût, lorsqu'il est jeune, que celle du levraut.

Le *Saca* est une espece de chat-sauvage. Il s'en trouve de très beaux, qu'on prend assez facilement lorsqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domestiques. La plûpart de ceux-ci ont la queue recoquillée.

Vondsira.

Le *Vondsira* est un petit animal semblable à la belette, rouge-brun, qui aime beaucoup le miel, & qui jette une odeur de musc.

Falanouc.

Le *Falanouc* est la vraie civette. Cet animal est fort commun dans l'Isle; & dans plusieurs Provinces, les habitans en mangent la chair.

Tsitsibi.

Le *Tsitsibi* est une espece d'écureuil gris, qui se cache dans des trous d'arbres, & qu'il est très-difficile d'apprivoiser.

Tretretretre.

Le *Tretretretre* est un animal de la grandeur d'un veau de deux ans, qui a la tête ronde & une face d'homme, les pieds de devant & de derriere semblables à ceux du singe, le poil frisé, la queue courte & les oreilles de l'homme. Il ressemble, dit Flacour, au *Tanacht*, décrit par Ambroise *Paré*. C'est un animal fort solitaire, que les Insulaires évitent avec autant de soin qu'il les fuit.

Antamba.

L'*Antamba* est une sorte de grand chien farouche, qui a la tête ronde & quelque ressemblance avec le léopard. Il dévore les hommes & les veaux. Sa retraite est dans les montagnes les moins fréquentées, d'où il descend pour exercer ses ravages.

Mangarsahoc.

Le *Mangarsahoc* est un grand animal, qui a le pied rond comme le cheval, & de longues oreilles. Lorsqu'il descend des montagnes il voit à peine devant lui, parce que ses oreilles lui cachent les yeux. Son cri est celui d'un âne. Flacour le prend pour un âne sauvage.

Breh.

Le *Breh* est une sorte de grand cabri, fort sauvage, qui a une seule corne sur le front.

Famocantrara.

Le *Famocantrara* est un petit animal, assez semblable au lézard, qui vit d'insectes & qui se tient attaché à l'écorce des arbres, où l'on a peine à l'appercevoir. Il tient le gosier ouvert, pour y recevoir des araignées & des mouches, dont il fait sa nourriture. Au dessus du dos, de la queue, des jambes, du col & à l'extrêmité du museau, il a comme de petites pattes, ou des griffes, qui lui servent à s'attacher contre les arbres, mais qui n'empêchent point qu'il ne saute très-rapidement sur la poitrine des Négres, lorsqu'ils s'approchent d'un arbre où il se trouve. Ils le craignent beaucoup, parce qu'il se colle si fortement sur leur peau, qu'ils ne peuvent s'en défaire qu'avec le secours d'un rasoir.

Mandouts.

Le *Mandouts* est une espece de couleuvre, entre plusieurs autres qui ressemblent à celles de France: mais celle-ci est de la grosseur de la cuisse humaine. Elle vit de rats, & de petits oiseaux qu'elle mange dans les nids.

Scorpion d'eau.

Les marais & les eaux croupies sont infestés d'une espece de scorpion, que les bestiaux avallent quelquefois en buvant & qui leur cause la mort.

Vancoho.

L'insecte qui se nomme *Vancoho* est une sorte d'araignée, qui a le ventre gros, rond & noir. La Nature n'a rien de plus dangereux. Un homme qui en est piqué, tombe aussi-tôt sans connoissance. Flacour a vû des Négres demeurer deux jours en pamoison & froids comme la glace, pour une piqûre fort légere en apparence. Les remedes des Insulaires sont des décoctions d'herbes, & beaucoup de soin à tenir le Malade près d'un grand feu.

L'*Anacalife* eſt une bête rampante, qui s'engendre entre l'écorce des arbres pourris, longue de cinq ou ſix pouces, & remplie de jambes comme la chenille. Elle eſt plate & menue. Elle a la peau très-dure. Son venin eſt auſſi ſubtil que celui du ſcorpion & du vancoho.

Description de Madagascar. Anacalife.

Les rats, les ſouris, les cloportes, les perce-oreilles, les punaiſes & les autres inſectes, qui ſont fort incommodes aux habitans de Madagaſcar, leur cauſent moins de mal enſemble qu'une autre petite bête, qui ſe nomme *Acolalau*, aſſez ſemblable au barbou. Toutes les caſes des Négres en ſont remplies. Elle ronge tout ce qui s'y trouve, meubles & habits. Sa multiplication eſt ſurprenante. Quoiqu'elle ſoit d'abord très-petite, elle devient groſſe comme le pouce. Il lui croît enfin des aîles, qui ne la rendent pas plus dangereuſe, mais qui en augmentent l'incommodité lorſqu'elle commence à voler.

Acolalau.

Entre diverſes ſortes de vers, il y en a qui ont la tête faite comme la méche d'une tarriere, & qui percent le bois le plus dur en le rongeant. Ils font un trou à mettre le doigt, de la groſſeur de leur corps. D'autres, qui rongent le bordage des navires, ont la tête de la même forme, mais ſont couverts d'écailles. Ils ne percent la planche qu'obliquement, ſans en ſortir jamais; ce que Flacour regarde *comme une grace de Dieu;* parce qu'autrement, dit-il, il n'y auroit point de navire qu'ils ne fiſſent couler à fond.

L'*Anacandef* eſt une petite couleuvre, menue comme un tuyau de plume, qui entre dans le fondement des hommes. Elle ſe darde & ſe gliſſe ſi promptement, tandis qu'on ſatisfait aux néceſſités communes, que ſi l'on perd un moment pour la retirer, elle entre dans le fondement, perce les inteſtins & cauſe des douleurs qui ſont ſuivies de la mort.

Anacandef.

Le *Herechereche* eſt une mouche luiſante, dont tous les bois ſont remplis, comme d'autant de bluettes de feu, qui forment un ſpectacle ſingulier pendant la nuit. Quelquefois elles s'attachent en grand nombre aux maiſons. Flacour crut un jour la ſienne en feu; mais ayant été déſabuſé, il ne trouva qu'un ſujet d'amuſement & d'admiration dans ce qui avoit cauſé ſa frayeur. La variété infinie des mouches, dans l'Iſle de Madagaſcar, lui fit abandonner l'entrepriſe de les décrire. Entre pluſieurs eſpéces de fourmies, il y en a qui donnent un miel très-agréable. On en diſtincte deux ſortes; l'une ailée, qui fait ſon miel dans le creux des arbres; l'autre ſans aîles, qui le fait dans de groſſes mottes de terre, nommées *Vontontanes*, élevées en pointe, dures, & percées d'une infinité de trous, qui ſervent de paſſages à une multitude incroyable de ces petits animaux.

Herechereche. Fourmies qui donnent du miel.

Les vers à ſoie ſont de quatre ſortes : 1°. ceux qui produiſent une ſeule cocque & qui reſſemblent aux nôtres, avec cette différence que cette cocque eſt armée de petites épines. 2°. Ceux qui produiſent quantité de petites cocques enfermées dans une grande, qui en contient quelquefois plus de cinq cens. 3°. Ceux qui font leur ſoie dans un arbre, nommé *Anacau*, qui reſſemble au cyprés & qui croît au bord de la mer. Les cocques ſont ſeules, ſuſpendues à un petit filet, & couvertes, à l'entour, de petit fetus des feuilles de l'arbre. Cette ſoie eſt la plus fine & la plus forte. 4°. Enfin ceux qui font leur ſoie ſur un arbre, nommé le *Vontaquier*, dans des petites cocques, qui ſont auſſi ſeules. Flacour aſſure que dans l'Iſle de Sainte Marie, les habitans mangent ces vers, lorſqu'ils ſont en feves, & qu'ils en jettent la ſoie.

Quatre ſortes de vers à ſoie.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Ses obſervations embraſſent auſſi les oiſeaux & les poiſſons. Mais dans le nombre infini des eſpéces, on ne s'arrêtera qu'à celles qui paroiſſent particulieres à l'Iſle (9).

Poules, Faiſans & Perroquets.

En général les volailles ſont plus petites à Madagaſcar qu'en France. Les œufs de poule n'y ſont pas plus gros qu'un œuf de pigeon. Quoiqu'il y ait quantité de gros faiſans, tels que les nôtres, on en diſtingue une petite eſpece, qui a les plumes violettes, le bec rouge, & dont la chair eſt excellente. Les gros perroquets ſont noirs. Il s'en trouve de rouge-bruns, mais fort petits; & de verds, qui ne ſont pas plus gros qu'un paſſereau.

Le Foulimene ou l'oiſeau de feu.

Le *Foulimene*, ou l'oiſeau de feu, a véritablement les plumes de la rougeur de l'écarlate. Sa beauté fait regretter la difficulté de l'élever. Il meurt en hiver; & ſi l'on en met pluſieurs enſemble, ils s'entrebattent continuellement.

Trois ſortes d'Aigrettes.

Madagaſcar a trois ſortes d'Aigrettes; de blanches, de noires & de griſes. Elles vivent le long des eaux & ſur le bord de la mer. Leurs plumes ſont d'une beauté extraordinaire.

Voroudoul.

Le *Voroudoul* (10) eſt une eſpece d'orfraye, qui ſent de loin un homme moribond ou attenué par la maladie, & qui vient faire des cris, aux environs ou au-deſſus de la caſe.

Vorouchotſi.

Le *Vorouchotſi* eſt un oiſeau blanc, qui ſuit toujours les bœufs & qui vit de mouches. Les François l'ont nommé *Aigrette de bœufs*, parce qu'il a quelque reſſemblance avec l'Aigrette; mais ſes plumes n'ont pas la même beauté.

Raſſangues.

Les oies ſauvages, qui ſe nomment *Raſſangues*, ont une crête rouge ſur la tête.

Taleva.

Le *Taleva* eſt un oiſeau de riviere, de la groſſeur d'une poule, qui a les plumes violettes, le front, le bec & les pieds rouges. Flacour en parle avec admiration. Les oiſeaux aquatiques ſont rarement gros dans l'Iſle de Madagaſcar. D'un grand nombre, que l'Auteur nomme, la plûpart ne le ſont pas plus qu'un pigeon. Il diſtingue pluſieurs ſortes de cercelles.

Le Mentavaza.

Le *Mentavaza* eſt un oiſeau d'excellent goût, qui vit ſur le ſable de la mer, & qui a le bec long & crochu. Sa couleur eſt griſe; & ſa groſſeur, à peu près celle d'une perdrix.

Le Vouroupatra.

Le *Voroupatra* eſt une eſpece d'autruche, qui ſe retire dans les lieux déſerts, & qui fait ſes œufs d'une ſinguliere groſſeur.

Le Hotahota.

Le *Hotahota* eſt un petit oiſeau, qui ſans reſſembler à la caille, habite comme elle les champs cultivés & ne s'éleve gueres au-deſſus de la ſuperficie. Les cailles du pays ſont plus petites qu'en France, & volent ſi peu qu'on les prend à la courſe.

Le Vourou-amba.

Le *Vourou-amba* eſt un oiſeau nocturne, qui a le cri d'un petit chien, & qui imite auſſi les plaintes d'un petit enfant nouveau-né.

Etrange chauve-ſouris.

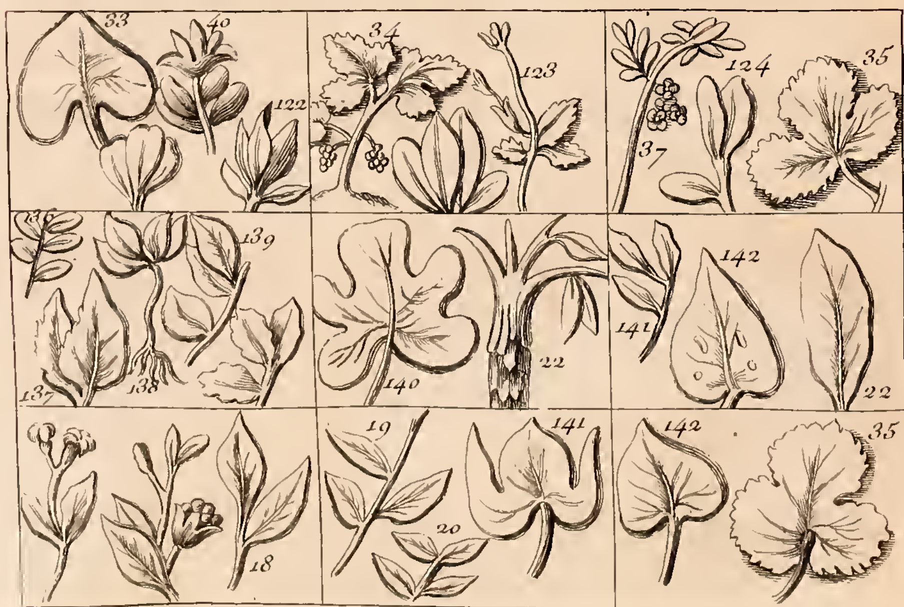
Le *Fany* eſt une chauve-ſouris, de la groſſeur d'un chapon, qui ſe pend aux arbres ſecs, par deux crochets que la nature a mis au bout de ſes aîles, dans leſquelles elle ſe trouve enfermée comme dans une bourſe. L'Auteur

(9) Flacour, *ibid.* p. 163.
(10) *Vorou* ſignifie *Oiſeau* en général, dans la langue Madecaſſe.

PLANTES ET FRUITS DE MADAGASCAR.









assure qu'elle ne fait pas d'œufs. Elle *enfante*, dit-il, ses petits entre ses aîles, & les allaite comme une chienne. Elle a le corps velu, & le museau pointu comme un renard. On ne connoît point d'oiseau si gras, quoiqu'elle se nourrisse uniquement de fruits.

Description de Madagascar.

Sanglier de mer.

Entre les poissons qui ne sont pas connus hors de Madagascar, Flacour n'en remarque point de plus extraordinaire, que le sanglier de mer. Il en vit un, de la grosseur d'un bœuf, & sans écailles, mais velu comme un sanglier, qui avoit un trou sur la tête & une nageoire sur le dos, les pieds de crocodile, deux yeux fort petits, environ cinquante dents de chaque côté de la gueule, aussi grosses que les doigts humains; la queue velue, & de la longueur d'une brasse, qui diminuoit en pointe. Ce monstre étoit mort, proche du Fort Dauphin, où la mer l'avoit jetté, & commençoit à sentir si mauvais qu'on n'osa l'écorcher.

Le Fiantfado, poisson couvert d'une peau osseuse.

Le *Fiantfado* est un autre poisson des mêmes côtes, qui n'est couvert que d'os au lieu de peau; mais l'Auteur n'en donne pas d'autre description. Les coquillages y sont d'une beauté admirable, & d'une variété de formes qui ne l'est pas moins. Dans les roches de la mer, la nature paroît avoir imité les arbres, les buissons & d'autres excrescences qui ne se voient ordinairement que sur la terre. On y trouve jusqu'à des grappes de raisin & des potirons. Ces rochers sont une espece de corail blanc.

Fruits & Plantes.

Entre les fruits & les plantes, Rennefort vante une noix particuliere à l'Isle, qui a l'odeur de toutes les épiceries. Sa grosseur est celle de la noix muscade; mais elle est plus brune & plus ronde. La nature produit du poivre, aux environs mêmes du Fort Dauphin, mais en petite quantité, parce qu'il y manque de culture. Le bled & le raisin n'y arrivent point à leur maturité, sujet continuel de plainte pour les établissemens Européens, quoique cette privation soit compensée par l'abondance du riz blanc, qui croît dans les lieux bas lorsqu'il est soigneusement cultivé, & par celle du riz rouge, qui n'est pas moins abondant sur les montagnes (11). Le tabac y est très-commun, mais d'une violence extraordinaire. On se dispense de nommer quantité d'arbres, de fruits, de plantes & de racines qui sont les mêmes qu'en Afrique & dans les Indes. Mais Flacour en décrit plusieurs qui sont propres à Madagascar.

Racines.

Outre les ignames, dont l'Isle a plusieurs sortes, on y trouve quantité d'excellentes racines. Aussi les habirans en font-ils leur principal nourriture. La meilleure est 1°. l'*Ouvifoutchi* (12), qui devient très-grosse dans une bonne terre. On en voit de la grosseur du corps d'un homme; mais ordinairement de celle de la cuisse. Les habitans, dans leur commerce, en donnent cent cinquante pour une vache.

L'Ouvifoutchi.

La Cambare.

2. La *Cambare* est de même grosseur; mais on en donne cinq cens pour un *Ouvifoutchi*.

Ouvihare.

3. Les *Ouvihares* (13) sont les moindres & les moins cheres, quoiqu'elles soient aussi fort estimées; mais elles multiplient plus que les autres. On coupe ces racines en pieces pour les planter. Elles demandent huit mois pour arriver à leur maturité. L'*Offèque* est fort amere. Mais les Négres, qui l'aiment

Offeque.

(11) Pages 121, 122.

(12) Flacour, *ubi sup.* p. 114 & suiv.

(13) *Ouvi* signifie *Racine*, en général.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

beaucoup, la font bouillir pour lui ôter cette qualité. Sechée enſuite au Soleil, elle ſe garde pluſieurs années ſans corruption; & pour la manger, on la fait ramollir dans l'eau.

La Mavondre.

4. La *Mavondre* eſt une autre racine d'un goût très-agréable, de la groſſeur d'un œuf de poule. La peau en eſt amere, mais la chair a le véritable goût des marons. Les *Valeves* & les *Triats* ſont auſſi des racines qui ſe cultivent.

Racines qui viennent ſans culture.

5. D'autres viennent ſans culture; telles que les *Ouvienpaſſos*, qui ſe trouvent dans les bois, & ſur le bord de la mer. Elles ſont de la groſſeur & de la longueur du bras. Leur goût tire ſur celui des cambares: les *Ouvirandres* ſont de la groſſeur du pouce & de fort bon goût. Elles croiſſent dans les étangs & pouſſent une feuille longue comme la main, & large de deux doigts: les *Ouvidambous* ſont la racine d'une ſorte de vigne, qui porte des raiſins noirs, tirant ſur le goût du muſcat, & dont le bois meurt tous les ans. Cette racine, qui eſt d'ailleurs peu agréable, ne ſe mange que dans les tems de famine; les *Vahalaies* ſont groſſes comme la tête d'un homme, & leur goût eſt celui de la poire de bon-chrétien. Elles ont l'écorce griſe, & ſe mangent crues ou cuites. Elles ſont l'unique nourriture du peuple, dans quelques cantons où elles croiſſent en abondance: les *Fanghits* deviennent monſtrueuſement groſſes. Elles appaiſent tout à la fois la faim & la ſoif. On les mange crues, & la digeſtion en eſt facile. Leur écorce eſt rougeâtre. Elles croiſſent ſous un petit buiſſon, & l'on en voit de plus groſſes que le corps d'un homme.

Fandre.

La *Fandre* eſt une herbe rampante, dont la racine ſe mange; comme celle du *Hombouc*, qui eſt une autre herbe. Les Sonzes ſont une eſpece de choux, dont les feuilles ſont rondes, & ſi larges, que de quelques-unes on pourroit faire un paraſol. Ces feuilles, cuites avec la viande, ont le goût de nos choux; & leur racine ne l'a pas moins agréable que le cul d'artichaut.

Houmimes.

6. Les *Houmimes*, ou *Voamitſas*, ſont de petites racines de la groſſeur du pouce, qui multiplient extrêmement. Elles approchent du goût des navets.

Tantamou.

Le *Tantamou* eſt la racine d'une eſpece de nenuphar qui a la fleur violette. On la fait cuire dans l'eau ou ſous la braize. Les hommes & les femmes en ſont également friands, parce que ſa vertu, contraire à celle de notre nenuphar, eſt d'exciter à la luxure.

Ampambe.

L'*Ampambe* eſt une ſorte de millet, qui croît de la hauteur d'une picque, & qu'on cultive ſoigneuſement. Il eſt difficile à digerer. Les *Voanghenbes* ſont de petites feves, d'un fort bon goût lorſqu'elles ſont vertes. Les *Voandſorous* ſont de petits pois de la groſſeur de la veſce, que Flacour trouvoit auſſi bons que les nôtres. Les *Antaes* ſont une eſpece de phaſeoles.

Voandzou.

7. Le *Voandzou* eſt une eſpece de féves, qui multiplient beaucoup. Elles croiſſent en terre, chacune dans ſa gouſſe. Les feuilles de l'herbe reſſemblent à celles du treffle.

Varvattes.

8. Le *Varvattes*, ou les *Ambarvatſis*, ſont des plantes qui reſſemblent au genet d'Eſpagne. Elles fleuriſſent de même, & portent une gouſſe qui contient une petite graine ſemblable à de la veſce, elles croiſſent de la hauteur d'un petit ceriſier. Les vers à ſoie ſe nourriſſent de leurs feuilles.

Bananes de diverſes ſortes.

9. On ne nomme les bananes, que pour faire honneur à Madagaſcar par la variété de leurs eſpeces. Il s'en trouve de groſſes comme le bras, & d'autres qui n'ont pas plus d'un pouce d'épaiſſeur, mais toutes fort bonnes & très-nourriſſantes.

nourrissantes. Dans plusieurs cantons, on fait des pagnes de filamens de la tige du bananier, qu'on prendroit pour des étoffes de soie.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Ananas & cannes de sucre.

10. L'*Ananas* n'est pas excellent aux environs du Fort Dauphin. 11. Les cannes de sucre n'y servent qu'à faire une boisson très-forte, qui se conserve peu, & qui se boit le troisiéme jour.

Voanato.

12. Le *Voanato* est le fruit d'un gros arbre, qui croît sur le bord de la mer. Sa chair est pâteuse, mais nourrissante. Les habitans la mangent, ou seule, ou avec du lait & du miel. L'arbre qui porte ce fruit est rouge, dur, pesant, incorruptible, excellent pour bâtir.

Vontaca.

13. Le *Vontaca* est un fruit de la grosseur d'un coing, revêtu d'une coque aussi dure que la gourde. Il est rempli de grosses graines plates, semblable à la noix vomique, mais plus petites. La chair est agréable & de bonne odeur dans sa maturité. Flacour croit que c'est ce qu'on appelle aux Indes *Cydonium Bengalense.*

Voarots.

14. Le *Voarots* est le fruit d'un grand arbre, très-branchu depuis le pied, qui s'éleve en forme ovale. La feuille ressemble à celle de l'olivier. Le fruit est une espece de cerise un peu aigre, mais qui a peu de chair, parce que le noiau en est très-gros. Elle croît par bouquets; & l'on en distingue trois couleurs, la rouge, la blanche & la noire.

Tamarinde.

15. Les *Tamarindes* de Madagascar sont les plus beaux arbres du pays, par leur grandeur, leur grosseur, & l'épaisseur de leurs branches. Les gousses, qui portent le fruit, ne sont pas plus grandes que celles des féves de France. Outre les qualités du fruit, qui sont connues dans la Médecine, Flacour assure que l'écorce du bois & le bois même, bouillis dans l'eau, sont un specifique contre l'enflure & l'obstruction du foie. Les habitans nomment cet arbre *Monte.*

Voaverome.

16. Le *Voaverome* est un fruit violet, aussi petit que la grozeille rouge, doux & très-agréable. On s'en sert pour teindre en noir & en violet.

Voaletats.

17. Le *Voalelats* est une sorte de meure blanche, dont l'arbre néanmoins, ni les feuilles, ne ressemblent point à nos meuriers. Ce fruit est d'une aigreur excessive.

Voanounoue.

18. Le *Voanounoue* est le fruit d'une espece de figuier, dont les feuilles ressemblent à celles du poirier. Ce fruit ressemble, par la forme & le goût, aux figues de Marseille. L'arbre coupé jette du lait, & l'écorce sert à faire des cordages. Il croît fort haut; ce qui n'empêche que quelques-unes de ses branches ne touchent à terre, où elles prennent racine & forment d'autres arbres. Flacour en a vû quatre, qui étoient devenus des arbres de deux brasses de tour. Il a parlé d'un autre arbre de l'Isle de Sainte Marie, dont le fruit n'est pas plûtôt tombé qu'il prend racine & forme un bois si épais qu'il est impossible d'y passer. Cet arbre se nomme *Thiouts*, & le fruit *Voathiouts*. Madagascar a une autre espece de figuier, nommé *Nonnoue Issaie*, dont le fruit est bon, mais aussi petit qu'une cerise.

Voavalouts.

19. Le *Voavalouts* est le même fruit qui se nomme Durion aux Indes; de très-bon goût, mais fort pierreux.

Azonvalala.

20. *Azonvalala* est le nom d'un petit fruit rouge; agréable au goût, & de la grosseur de la groseille rouge. Il croît sur un arbrisseau, qui se forme en buisson.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Voasoutre.

21. Le *Voasoutre* est un fruit de la grosseur d'une poire de muscat, qui étant bouilli, ou roti, a le goût de la châteigne. L'arbre croît assez haut. C'est le bois le plus dur du pays. Il prend un beau poli, de couleur tannée. Ses feuilles sont de la longueur de celles de l'amandier, mais déchiquetées, avec une fleur, à chaque déchiqueture, de la même forme & de la même couleur que celles du romarin, sans aucune odeur. De cette fleur se forme le fruit, qui croît aussi autour des feuilles & à l'extrêmité. Flacour en parle avec admiration.

Entsasacale.

22. L'*Entsasacale* est le fruit d'un arbre de la grandeur de l'amandier, droit, peu branchu, dont les feuilles ressemblent à celles du noyer. Le fruit est long, comme un bâton de casse & divisé aussi par petites cellules, mais tendre jusques dans son écorce. Il est jaune dehors & dedans. Le suc qui en sort est doux, & jette une odeur qui l'est aussi: on en voit de noirs & de gris blancs. Il ne naît, ni des branches, ni des feuilles, mais de l'écorce du tronc, à laquelle il tient par une petite-queue; ce qui a paru fort admirable à l'Auteur.

Voafontsi.

23. Le *Voafontsi*, ou *Voadourou*, est le fruit de la plante du balizier, des feuilles duquel on couvre les maisons. Ces feuilles, étant employées seches, durent six ans sans pourriture. Les tiges, qu'on fait sécher aussi, servent à faire des parois & des enclos. Des feuilles vertes, les Négres font des nappes, des assiettes, des cuillieres, des gobelets à boire. Elles sont longues d'une brasse, & larges d'environ deux pieds. Quelques-unes ont jusqu'à huit & dix pieds de haut, sans la tige, qui en a quelquefois plus de douze. La plante croît en forme de pannache. Son fruit a celle d'un grand trochet, de la longueur d'un épi de bled de Turquie; mais il est couvert d'une écorce fort dure, & chaque grain est de la grosseur d'un pois. Il est enveloppé dans une sorte de chair bleue, dont les Négres font de l'huile. Du grain, ils font de la farine, qu'ils mangent avec du lait.

Alamoutes.

Les *Alamoutes* sont une espece de prunes noires, qui ont le véritable goût de la prune, & dont l'arbre, qui est épineux, ressemble aussi au prunier par la feuille: mais au lieu de noiau, ce fruit a dix ou douze petits pepins plats.

Les grenades & les oranges de Madagascar sont excellentes. Les oranges qu'on nomme *Voangissaies*, croissent par bouquets de dix ou douze, & leur chair a le goût du raisin muscat. On distingue, dans l'Isle, sept sortes de citrons, qui sont différentes par leur grosseur & par leurs qualités. Mais le plus admirable est celui qui se nomme *Vaatrimon*. Il est cornu & gros comme la tête d'un enfant. Son écorce est excellente à confire.

Voaravendsara.

24. Le *Voaravendsara* est le fruit d'un arbre, nommé *Ravendsara*, de la grandeur de notre laurier, auquel il ressemble aussi par la feuille, quoiqu'il l'ait plus petite. Son fruit est une noix verte, dont l'écorce & la chair ont le goût du girofle. L'arbre ne produit que de trois en trois ans. On distingue le mâle & la femelle. Sa fleur ressemble aussi à celle du girofle. Les habitans se servent de la noix pour assaisonner leur poisson, avec du gingembre & de la feuille d'ail. Mais ils la rendent rare, sans y penser, par l'imprudence qui leur fait couper les arbres, pour en recueillir plus aisement le fruit & les feuilles.

25. Le poivre blanc est en abondance dans tous les bois. Il se nomme *Lale-vitsit.* C'est la pâture des tourterelles & des ramiers. Mais les François n'ont pas découvert de poivre noir à Madagascar. Ils y ont trouvé des *Cubebes*, qu'on nomme aux Indes *Poivre à queue*, ou *musqué.* DESCRIPTION DE MADAGASCAR. Lale-vitsit, ou poivre blanc.

26. Le *Longouze*, ou *Cardamome*, fruit aussi rouge que l'écarlate, dont la chair est blanche & tirant sur l'aigre, & qui produit une graine noire que nous avons nommée grand *Cardamome*, est en fort grande abondance à Madagascar. 27. Le vrai gingembre y est d'une beauté singuliere. Grand Cardamome.

28. La *Zedoaire* y croît de tous côtés sur les montagnes. Zedoaire.

29. La *Tametanes*, que nous avons nommée *Terra merita*, dont la racine est aussi jaune que le saffran (ce qui lui a fait donner aussi le nom de *Saffran indique*) vient ici d'elle-même, & viendroit encore mieux si elle étoit cultivée. Elle sert aux Teintures. La Tametane.

30. Les cocotiers sont rares dans l'Isle.

31. Le *Voazatre* est un fruit qui croît en forme de glane d'oignons, d'un arbre moyen, dont les feuilles sont longues & larges, en forme d'évantail. De ces feuilles, on fait des nattes, des cordages & des paniers. Le fruit, qui est de la grosseur d'un œuf, contient une substance molle, ou plutôt une espece d'humeur, qui a le goût de notre pain d'épice. Voazatre.

32. Le palmite, grand arbre, qui du haut de sa tige pousse un rejetton des feuilles qu'il doit produire & qu'on appelle le chou de palmite, croît ici parfaitement. Ce chou a le goût du chardon, ou de la tige des choux communs. Palmite.

33. Le *Voachits* est une espece de vigne, dont le raisin a le goût du verjus de France. Sa feuille est ronde, comme celle du lierre, & son bois est toujours verd. Voachits.

34. On a trouvé dans le canton d'*Alfissac* de vraies vignes, dont Flacour planta quelques seps au Fort Dauphin. Il en mangea les premiers raisins en 1655. Vraies vignes.

35. L'*Ambouton* est une petite herbe qui vient dans les près, d'un goût un peu rude & amer. Les Négres en mangent, dans les tems de famine. Mais dans les autres tems ils se contentent de la mâcher, comme une espece de bétel, pour se noircir les dents, les gencives & les levres, & pour se rendre l'haleine agréable. Ambouton.

36. Le *Langou* est une sorte de noix à plusieurs angles, qui croît sur une herbe rampante, & que l'on mâche pour le même usage que la précédente. Langou.

37. La *Zamale* est une autre herbe, extrêmement puante, qui guérit les ulceres des gencives, & dont les nourrices frottent celles de leurs enfans, pour les préserver ou les guérir des douleurs des dents. Zamale.

38. Le bétel porte le nom de *Tamboure*, à Madagascar, & se mâche, comme aux Indes, avec un peu de chaux vive & de noix d'areca, que les Insulaires nomment *Fourensourou.* Tamboure ou Betel.

Le *Fansha* est un arbre qui a la feuille de la fougere, & dont le bois est fort dur & marqueté d'ondes noirs. Il croît fort grand; & lorsqu'il est coupé, il jette une liqueur rougeâtre. Flacour le prend pour le *Filix arborea.* Fansha.

39. Le *Latac Anghome Lahé*, c'est-à-dire, *Testicule de Taureau*, avec lequel Latac-anghome-lahé.

Description de Madagascar.

il a de la ressemblance, est le fruit d'une herbe rampante, qui porte des fleurs blanches de l'odeur du Jasmin, mais plus grandes & en bouquet.

Singosau. Le *Singosau* est une grande feuille, longue de trois palmes, épaisse & large de quatre doigts, qui sortant d'une plante s'attache au tronc des arbres. Les Négres broient cette feuille, après l'avoir chauffée au feu, & s'en frottent le tour des yeux pour s'éclaircir la vûe.

Rhombe à grandes feuilles. 40. La *Rhombe* à grandes feuilles est une espece de menthe sauvage, qui a la double odeur de canelle & de girofle, & qui s'éleve de la hauteur de deux coudées.

Mouyta. 41. Le *Mouyta*, herbe qui croît le long des eaux & dans les lieux marécageux. Les Négres s'en servent pour les maux de tête. Flacour le prend pour le *Cyperus Orientalis*.

Tongue. 42. *Tongue* est le nom d'une herbe qui sert contre le mal de cœur & les poisons. Elle a la fleur du jassemin & la racine fort amere. C'est la racine qu'on emploie.

Anramitaco. 43. L'*Anramitaco* est une plante qui croît de la hauteur de deux coudées. Elle porte au bout de ses feuilles une fleur ou un fruit creux, semblable à un petit vase, qui a son couvercle, & qui ne laisse pas de se remplir d'eau lorsqu'il pleut. On en distingue de rouges & des jaunes.

Voamenes. 44. Les *Voamenes* sont une espece de petits pois rouges, peu différens de ceux qu'on nomme *Condoure* aux grandes Indes, & qui servent de même au lieu de *Borax*, pour souder l'or. Après les avoir pilés, on y mêle un peu de jus de citron, & l'on trempe l'or dans le suc avant que de le mettre au feu.

Fionouts. 45. Le *Fionouts*, ou *Voulibohits*, est une herbe qui a les fleurs mouchetées de jaune, & dont les feuilles, qui sont fort grasses, servent à faire tomber le poil. Elle a l'odeur du melilot. On la brûle toute verte, pour en tirer les cendres, qui servent à la teinture noire & bleue. Cette cendre se nomme *Fonfouts*.

Fimpi. 46. Le *Fimpi* est un arbre de la grandeur de l'olivier, dont l'écorce est grise & sent le musc. Elle a le goût plus picquant que le poivre. Flacour croit que c'est le *Costus Indicus*. Elle seche comme la canelle, devient blanche, & jette une très-bonne odeur au feu. Le bois en est très-dur & sent aussi fort bon. En quelques endroits de l'Isle, cet arbre rend une gomme qu'on emploie dans les parfums. Elle est noire en dehors; mais brisée, elle devient blanche & grise.

Mandrise. 47. Le *Mandrise* est un bois marbré, violet dans le cœur, qui a les feuilles petites comme l'ébenier.

Mananghamette. 48. *Mananghamette* est un bois rouge-brun, qui noircit comme l'ébene.

Ebenier. 49. On trouve à Madagascar trois especes d'ébenier. La principale, qui porte le nom de *Hazon Mainthi*, c'est-à-dire, *bois noir*, est un grand arbre dont les feuilles sont d'un verd obscur & aussi petites que celles du grand myrthe. L'écorce du bois tire aussi sur le noir.

Aloës. 50. L'*Aloes* est commun à Madagascar. Il y vient de la grandeur de l'olivier. Ses feuilles, qui sont vertes & pressées, ont l'odeur de myrthe.

Souirfa. 51. Le *Souirfa*, herbe déchiquetée, est excellente pour la fiévre, en l'appliquant broiée sur la région du foie & du cœur. Elle a le goût un peu acide de l'alleluya.

52. L'*Anacomptis*, arbre qui porte un fruit un peu plus long & moins gros que le doigt, de couleur brune, tachetée de gris-blanc. Ce fruit jette une sorte de lait doux, qui sert à faire cailler le lait de vache. Les feuilles ressemblent à celles du poirier. DESCRIPTION DE MADAGASCAR. Anacomptis.

53. La *Taratantilla* est une espece de bouys. Taratantilla.

59. Une espece de figuier dont le fruit est amer. Figues ameres.

62. *Hota*, herbe à trois feuilles, qui a la vertu d'étancher le sang des plaies. Hota.

65. Le *Sanjene Lahé*, est un bois dont l'odeur approche de celle du cumin, quoiqu'elle soit plus forte. L'écorce, qui a l'odeur plus agréable, ressemble à celle du sureau. Les habitans se servent du bois pour les brûlures. Sanjene-lahé.

L'*Encafatré* est un bois qui a le cœur verd, & qui est marbré. Il a l'odeur du bois de rose; & frotté avec de l'eau sur une pierre, il guerit les Négres de leurs maux de cœur. L'Encafatré.

Le *Mera* est un arbre qui a la feuille de l'olivier, le cœur jaune, autant de dureté que le bouys, mais qui est sans odeur. L'*Azonorouts* est un arbre d'un beau bois, qui sert à faire des peignes. Le Mera. Azonorouts.

Le *Tomboubitsi* est un arbre qui a le cœur orangé. Le *Fatra* est, suivant Flacour, l'arbre qui porte le benjoin. Le *Sandraha* en est un autre, qui avec le mérite d'être fort haut & fort droit a celui d'être plus noir que l'ébene, & d'être aussi uni que la corne. Mais les plus gros n'ont pas plus de sept pouces de diamétre. Tomboubitsi. Fatra. Sandraha.

Le *Cocombe* est encore un bois noir, mais ordinairement tortu. Il croît dans les lieux pierreux. Ses feuilles sont très-petites & en moindre nombre que ses épines. Sa fleur est d'une odeur très-agréable, & le bois même en rend une assez bonne au feu. Il est assez gros, mais fort court. Cocombe.

L'*Envilasse* est une autre espece d'ébene, qui ressemble beaucoup au sandraha. Envilasse.

66. Le *Zaa* est un arbre rampant, du bois duquel on fait les manches des zagaies. Zaa.

67. Une espece d'absynthe fort amere.

68. Le *Fiou* est une herbe qui n'est composée que de petits filamens. Fiou.

69. Le *Tamboure-cissa* est un arbre qui produit une sorte de pommes, dont la plus singuliere propriété est de s'ouvrir en quatre, aussi-tôt qu'elles sont mûres. Leur chair est remplie de grains, couverts d'une peau épaisse & tendre, de couleur orangée, dont on fait une teinture semblable au rocou d'Amérique. Tamboure-cissa.

70. La *Voanane* est un fruit d'un demi-pied de long, qui a quatre quartiers, & qui se mange. Son goût est celui d'une poire pierreuse. Il arrête le flux de ventre. Voanane.

71. Le *Tsimandats* est une herbe que les Négres emploient pour la grosse vérole. 72. La *Ragante* en est une autre, à laquelle ils attribuent la même vertu. Tsimandats. Ragante.

73. L'*Indigo* ou l'*Anil*, qui se nomme *Banghets* à Madagascar, est fort comman dans l'Isle & sert aux teinrutes des Négres. Voici la maniere dont ils le préparent. Ils en amassent une certaine quantité lorsqu'il commence à fleurir, & le mettent pourrir dans de grands vaisseaux pleins d'eau, où ils le remuent chaque Maniere dont les Négres préparent l'indigo.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

jour avec un bâton. Lorsqu'il est pourri, ce qui ne demande que trois ou quatre jours, ils ôtent les tiges & les filamens. Ensuite, remuant encore ce qui reste, ils font écouler l'eau dans d'autres cuves. Elle se trouve teinte en violet-brun. Ils la passent au travers d'un sas; après quoi ils jettent environ une chopine d'huile d'olive sur quatre ou cinq muids de cette eau. Ils la remuent long-tems, avec une sorte de moulinet. Enfin l'ayant laissée rasseoir, jusqu'à ce que la lie se précipite au fond, ils la font écouler par un petit trou couvert d'une toile; & la lie qui reste, sechée à l'ombre, est la teinture qui se nomme Banghets ou Indigo.

Linghirouts.

74. Le *Vahon-ranou* ou *Linghirouts*, est une Plante qui vient d'un gros oignon. Elle pousse une racine très-grosse, qui étant rapée & mêlée dans la bouillie des enfans, chasse ou tue infailliblement leurs vers. La fleur est fort belle & croît sur le bord des étangs. Les feuilles, broyées avec de l'eau, la font mousser comme le savon. Aussi s'en sert-on pour se nettoyer le visage.

75. Forme d'une feuille de bananier lorsqu'elle est jeune.

76. Graine à fleur bleue, qui est mortelle pour les poules qui en mangent.

77. Graine à fleur jaune.

L'Anacau.

78. L'*Anacau* est un arbre semblable au cyprès, qui croît sur les bords de la mer.

Le Souhiforoua.

79. *Souhiforoua* est le nom d'un fort grand arbre.

Le Soasumach.

80. Le *Soasumach* est un autre arbre, dont la graine ressemble au *Sumach.*

Mihohats. Tocamboa.

81. *Mihohats.* 82. *Tocamboa*, fruit d'un arbre qui ressemble à une petite poire, & qui fait mourir les chiens.

Azon-passech. Voarodoul.

83. L'*Azon-passech* est un arbre qui porte un fruit de très-bon goût, de la grosseur d'une datte. 84. *Voarodoul*, fruit jaune, dont on fait peu de cas.

Vahats.

85. Le *Vahats* est un arbrisseau, dont la racine est propre pour la teinture. Elle fait un beau nacarat. Mais avec un peu de jus de citron, elle fait un jaune-doré.

Anghive.

86. L'*Anghive* est un autre arbrisseau, dont la racine, bûe en décoction, guérit la strangurie & soulage la gravelle. Son fruit est de la grosseur de la groseille verte. On en distingue une autre sorte, qui est la grande, & dont le fruit est gros comme un œuf de poule & rouge comme l'écarlate. Il se mange.

Andian-bouloha.

87. L'*Andian-bouloha* est un arbrisseau qui croît le long du rivage de la mer & qui a la feuille semblable à notre cynoglosse. Il a sa graine par bouquets.

Varaucoco.

89. *Varaucoco* est le nom d'un arbrisseau rampant, qui s'entortille aux grands arbres. Il porte un fruit violet, de la grosseur d'une pêche, dans lequel se trouvent quatre gros grains ou quatre noyaux. Sa chair est douce & d'un goût agréable, mais pâteuse. Du bois de l'arbre, on fait des cercles pour les seaux & les petits barils. L'écorce rend une gomme rouge & résineuse. La seconde peau, brûlée à la chandelle, fond comme la gomme laque, dont elle a aussi l'odeur.

Rhaa, qui produit le sang de dragon.

90. *Rhaa* est le nom que les Insulaires donnent à l'arbre qui produit le sang de dragon. On n'en parle ici que pour en distinguer un autre, nommé *Masoutra*, qui jette aussi du sang. 91. Son fruit a la grosseur & la forme d'une petite poire, excepté que le gros du fruit est du côté de la queue. Il contient un noyau, qui n'a qu'une peau peu ferme, & dans ce noyau est une amande

de la forme, de la couleur & de l'odeur d'une noix-muscade. Les Négres tirent de ces amandes une huile, que Flacour traite de souverain remede pour l'éréſipelle, les inflammations & les démangeaiſons de la peau. Description de Madagascar.

92. Le *Lalonde* eſt le jaſſemin de Madagaſcar, qui a les feuilles plus grandes que celui de l'Europe. Il croît en arbriſſeau, & ne rampe ni ne s'attache. Sa fleur jette une odeur admirable. Jaſſemins de Madagaſcar.

93. Le *Honnits-ancazon* eſt un arbriſſeau qui porte une fleur de l'odeur du jaſſemin, mais beaucoup plus blanche. La queue de la fleur, qui eſt blanche auſſi, a plus de ſix pouces de long.

94. Le *Voahé* eſt un arbriſſeau, qui porte des fleurs blanches ſemblables à celles du *Lilium-convallium*. Voahé.

95. Le *Langhare* eſt un autre arbriſſeau, qui croît ordinairement en buiſſon. Ses feuilles ſont longues & déchiquetées, comme celles du châteigner, mais plus dures & un peu plus piquantes par ſes dentelures. Son bois eſt droit. Ses fleurs naiſſent ſans queue, ſur l'écorce de ſon tronc, qui en eſt toute couverte. Elles ſont auſſi rouges que du ſang, & d'un goût un peu âcre, qui provoque la ſalive en la mâchant. C'eſt un purgatif aſſez fort, que les Négres traitent de poiſon. Langhare.

96. Le *Mimbouhe* eſt un arbre dont la feuille jette une fort bonne odeur & peut paſſer pour un bon cordial. Mimbouhe.

97. Le *Harame* eſt un grand arbre, d'où ſort la gomme qu'on appelle *Tamacha*. C'eſt plus proprement une réſine, fort odorante lorſqu'elle eſt fraîche. Sa grande vertu eſt de réſoudre les tumeurs froides & d'arrêter les fluxions froides. C'eſt auſſi un baume excellent pour les plaies. Son fruit eſt auſſi gros que nos noix vertes, & très-réſineux. On fait, de ſon bois, des planches pour les navires & les barques. Harame.

98. Le *Seva* eſt un arbriſſeau, dont les feuilles ſont verd-brunes par-deſſus, blanches & cotonnées par-deſſous, & de la grandeur de celles de l'amandier. Elles ont une qualité aſtringente, qui les rend bonnes pour le flux de ventre. Seva.

99. Le *Himahavale* eſt un arbre, dont les feuilles viennent ſix à ſix, en bouquet. C'eſt un bon cordial, par l'excellence de ſon odeur. Himahavale.

100. L'*Endrachendrach*, arbre dont le bois eſt jaune & jette l'odeur du ſandal-citrin. C'eſt le plus dur de tous les bois. Il ne ſe corrompt pas plus que le marbre; ce qu'exprime ſon nom, qui ſignifie *perpétuel & ſans fin*. Sa peſanteur eſt égale à celle du fer. L'arbre eſt grand & gros. Endrachendrach.

101. Le *Tſimadan* eſt un arbre dont la feuille eſt ſouveraine pour les maux de cœur, & contre la peſte & les maladies contagieuſes. Tſimadan.

102. Le *Ferocoſſe* eſt un arbriſſeau, qui porte de petites gouſſes rondes & bonnes à manger. Ferocoſſe.

103. Le *Hirare* eſt une eſpece de *Solanum-ſoporiferum*, dont la fleur eſt blanche, en forme de clochette, mais un peu plus longue. Son fruit, qui reſſemble à celui du *Strammonium*, a la même vertu. Flacour croit que c'eſt ce que les Médecins nomment *Datura*. Hirare.

104. Le *Voatolalac* eſt un arbriſſeau épineux, dont le fruit l'eſt auſſi & ſe nomme *Baſſy*. Il eſt renfermé dans une gouſſe. Voatolalac.

Le *Mandouavatte*, arbriſſeau, dont le bois ſert à faire des manches de zagaies, porte un fruit ſemblable aux avelines. Mandouavatte.

Description de Madagascar. Salonta. Le *Salonta* eſt une eſpece de tithimale, qui n'a qu'une tige à quatre cornes, & qui porte, à la cime, douze ou quinze feuilles en forme de bouquet, ſemblables aux feuilles de *Laureole*. Ses fleurs ſortent entre les feuilles & ſont couleur de chair. Elle croît de la hauteur d'une toiſe.

Sira-manghits. 106. Le *Sira-manghits*, arbre dont les feuilles & le bois jettent une odeur agréable, qui eſt celle du ſandal blanc & citrin. C'eſt un ſpécifique admirable pour les maux de cœur, & pour fortifier le foie & les parties nobles. L'écorce a l'odeur du girofle & jette une réſine jaune.

Aboulaza. 107. L'*Aboulaza* eſt un arbre, excellent auſſi pour les maux de cœur.

Laheric. 108. *Laheric*, eſpece d'arbre qui reſſemble au *Ravier*. Sa ſouche eſt droite & creuſe. Les feuilles croiſſent à l'entour, en forme ſpirale; ce qui forme un ſpectacle très-agréable.

Mihohats. 109. Le *Mihohats* eſt un arbriſſeau, dont on vante la vertu cordiale & confortative.

Sinhahoric. 110. Le *Sinhahoric* eſt une herbe qui reſſemble beaucoup à l'aigremoine, tant en forme qu'en vertu.

Rombaye. 111. Le *Rombave* eſt un arbriſſeau, dont on fait de très-bons cercles, & qui jette une gomme blanche.

Aborach. 112. L'*Aborach* eſt une eſpece d'*Arnogloſſe*, qui en a auſſi la vertu.

Lalonda ſecats. 113. Le *Lalonda-ſecats*, qui ſignifie *Jaſſemin-bâtard*, eſt une ſorte de jaſſemin à petites fleurs.

Tſangou-manghits. 114. Le *Tſangou-manghits* eſt une eſpece de ſcolopendre, qui a pluſieurs feuilles longues & étroites, rangées de côté & d'autre, & qui jettent une odeur agréable. Les femmes en font des couronnes & des guirlandes.

Fooraha. 115. Le *Fooraha*, arbre qui jette un baume verd, très-ſouverain pour les plaies, les coupures & les contuſions. Les femmes en mêlent dans leurs huiles, pour s'oindre les cheveux.

Arindrauto. 116. *Arindrauto* eſt le nom d'un arbre, dont le bois rend une excellente odeur au feu, lorſqu'il eſt pourri.

Ouvi-laſſa. 117. L'*Ouvi-laſſa* eſt une plante rampante, dont la racine reſſemble au jalap, & jette une gomme ſemblable à la ſcammonée. Flacour éprouva inutilement ſa vertu, quoique les Négres la croient purgative, juſqu'à donner le flux de ſang.

119. Eſpece de ſcolopendre à pluſieurs feuilles.

Laſſa. 120. Le *Laſſa* eſt un arbre dont on tire une eſpece de filamens, qui reſſemblent aux crins de cheval, & qui ſervent à faire des lignes pour la pêche.

Vahia. 121. Le *Vahia* eſt une herbe rampante, comme le lierre-terreſtre, qui jette une excellente odeur.

Vouli-vaza. 122. Le *Vouli-vaza* eſt un arbriſſeau qui porte un bon fruit, de la groſſeur de la prune-impériale & rempli de petits grains. Sa fleur eſt la plus agréable que Flacour eût jamais ſentie. Elle a l'odeur de jaſſemin, de canelle, de fleur d'orange & de girofle, mêlées enſemble. Elle eſt fort épaiſſe, blanche & bordée d'un peu de rouge. Sa longueur eſt celle du narciſſe. Flétrie, elle jette une odeur encore plus fine; ce qui fait qu'on la porte dans la poche.

123. Eſpece de gentianelle, qui eſt fort cordiale.

Fariſate. 125. Le *Fariſate* eſt un arbriſſeau dont la racine eſt jaune, l'écorce un peu épaiſſe & fort jaune, le goût amer & aſtringent. Les habitans s'en ſervent contre les maux de cœur & les poiſons.

127 Le

127. Le *Limiraven* eſt un arbre dont les feuilles croiſſent cinq à cinq & reſſemblent à celles du châteignier. Leur vertu eſt cordiale.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Limiraven.

129. L'*Ampalantangh-vari*, autrement le *Titouraven*, eſt un grand arbre, dont les feuilles ſont aſtringentes.

Ampalanrangh-vari.

130. Le *Tavebotrech*, arbre dont le bois en décoction avec le *Tangouarach*, qui eſt le bois de mer, & du miel, eſt excellent contre toutes les maladies du poulmon, de la poitrine & contre la pleuréſie.

Tavebotrech.

131. *Tanhetanhe-anhela* eſt le nom d'une herbe très-aſtringente, dont on ſe ſert pour arrêter le ſang des plaies.

Tanhetanhe-anhela.

132. Le *Tafara*, herbe dont la décoction & le marc appliqué ont une vertu admirable pour la guériſon de l'hernie.

Tafara.

133. Le *Laubingue*, herbe ſouveraine pour le flux de ventre, priſe en décoction & appliquée.

Laubingue.

134. *Sanghira*, eſpece d'indigo que les Négres regardent comme un ſpécifique pour les maladies contagieuſes.

Sanghira.

135. Le *Monteroh* eſt une herbe fort viſqueuſe, dont la vertu eſt émolliente, comme la mauve & la guimauve.

Monteroh.

138. Herbe, nommée *Ampouli*, dont la racine broyée dans l'eau eſt ſouveraine pour les maux de cœur.

Ampouli.

141. *Tendrocoſſe*, herbe dont la décoction eſt ſouveraine pour faire venir le lait aux femmes ou pour l'augmenter, & pour fortifier toutes les parties nobles.

Tendrocoſſe.

142. *Halampou*, arbre, dont le bois ſent l'eau-roſe & ne ſe corrompt jamais.

Halampou.

143. *Violaca-laca* eſt le nom d'un arbre, dont le fruit reſſemble au poivre noir, ſans en avoir le goût. Il eſt aſtringent & deſſicatif. Les ramiers & les tourterelles en ſont fort friands.

Violaca-laca.

144. Le *Saldits* eſt une plante agréable, qui tient de la nature de l'arbriſſeau & qui porte des fleurs d'un rouge-écarlate, en forme de pannache. Sa graine a la groſſeur & le goût du pignon. C'eſt un puiſſant vomitif, qui peut paſſer pour un poiſon. Sa racine, bûe en poudre, en eſt l'antidote.

Saldits.

La *Pendre* eſt une plante qui a la feuille piquante, & qui jette dix ou douze fleurs blanches d'une odeur merveilleuſe. Les femmes en font tremper dans leurs huiles, pour s'oindre les cheveux.

Pendre.

L'*Apocapouc* eſt un arbre, dont le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une amande, paſſe pour un poiſon, mais qui entre néanmoins dans les huiles pour les cheveux.

Apocapouc.

L'*Onivau* eſt un autre arbre qui produit auſſi une eſpece d'amande, dont on fait une huile pour les cheveux & qui ſe mange.

Onivau.

Le *Voulou*, qui eſt le *Mambou* ou *Bambou* des Indes, croît en abondance dans pluſieurs parties de Madagaſcar. On trouve, dans cette Plante, le *Tabaxir* ou *Sacar-mambu*, eſpece d'amidon ou de ſucre inſipide, dont les habitans font peu d'uſage, auſſi-bien que du fruit, qui reſſemble au grain de ſeigle, & qui eſt de la groſſeur d'une petite féve. On en pourroit faire d'excellente farine. Mais le bois de la Plante s'emploie de mille façons, comme aux Indes.

Voulou.

On trouve, ſur les feuilles d'un arbriſſeau de Madagaſcar, une eſpece de

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

sucre, qui est formé par certains papillons. Il a la douceur & la dureté du sucre. Les habitans, qui l'aiment beaucoup, prétendent qu'il est souverain pour la toux & pour les fluxions de poitrine. Le petit animal qui le produit s'engendre sur l'écorce de l'arbrisseau, en forme de mouche noire, dont les aîles sont blanches à l'extrêmité. Cette mouche ressemble d'abord à une fleur, qui seroit attachée sur l'écorce. Un mois après, elle se détache & se transforme en un petit papillon. Les uns sont rouges, d'autres verds, d'autres jaunes. Ils commencent par ronger une partie des feuilles de l'arbrisseau; après quoi ils font leur sucre, qui acquiert la dureté du sucre de Candi.

Ampoufoutchi. 145. L'*Ampoufoutchi* ou l'*Afouth*, est un arbre de la nature de celui qu'on nomme *Mahaut* en Amérique. Il sert à faire des cordages. Aucun bois n'en approche pour la légereté. Il est blanc. Son charbon, qui est aussi très-léger, seroit fort bon pour faire de la poudre à tirer.

Herbes astringentes. 146. La *Manonarive* est une herbe cordiale. 147. Herbe astringente, nommée *Menavonhe*. 148. *Marointsi*, herbe, bonne, comme la précédente, pour étancher le sang & pour arrêter le flux de ventre.

Hanghatsinah. 149. *Hanghatsmah*, petite Plante, d'une fort belle forme d'arbrisseau, que les Négres emploient pour la brûlure.

Anazé. 150. L'*Anazé* est un arbre singulier, qui croît dans quelques cantons de Madagascar, tels que les *Mahafales*, les *Ampatres* & *Anossi*. Il devient gros par le pied & se termine en pyramide. Il porte une espece de gourde, remplie d'une poulpe blanche, qui tire sur l'aigre & sur le goût de la crême de tartre, dans laquelle se trouvent plusieurs noyaux, durs & de la grosseur des noyaux de pin.

Tanevoul. 151. Le *Tanevoul* est un arbre dont les feuilles croissent sans queue autour des branches. On les y croiroit collées. Elles sont longues & étroites.

Ouvivave. L'*Ouvivave* est une espece de canne noueuse, dont la racine est bonne à manger & tire sur le goût de l'igname.

Soumontsoui. Le *Soumontsoui* est un arbre qui a le cœur tirant sur le violet, & marbré. On s'en sert pour teindre en rouge.

On trouve aussi, à Madagascar, beaucoup d'aloës, & des ébeniers noirs & gris. Les femmes y paîtrissent une pâte, avec un jus d'herbe qui fait tomber le poil.

L'Auteur vante beaucoup un petit arbrisseau dont la feuille ressemble à celle du Philaria, & qui est extrêmement propre à chasser du corps humain toutes sortes d'humeurs malignes, sans en excepter le poison vénérien. Il remarque, à cette occasion, que les maux de cette nature sont communs à Madagascar, & qu'on y connoît heureusement la vertu de cette Plante. On en mâche les feuilles, on les avalle & l'on s'étend ensuite devant un grand feu. L'humeur agitée trouve ordinairement une issue par-dessous la plante d'un des deux pieds. Mais Rennefort ajoute que l'art manque aux habitans pour guérir l'ulcere. Ce qui est chassé de l'interieur s'arrête, dit-il, au-dehors (14). On voit quantité de ces Insulaires, guéris dans le fond, qui ne laissent pas d'avoir exterieurement la moitié du corps gâtée (15).

(14) Pages 121, 122.

(15) Voyez la Relation du premier voyage des Hollandois.

Nota. On a joint ici d'après Flacour la figure de toutes ces Plantes.

Description de Madagascar.

Gommes.

La gomme de *Tamaca*, l'encens & le benjoin, sont des richesses qui se trouvent dans la même Isle. L'ambre-gris n'y est pas rare sur les côtes. L'Auteur embrasse le sentiment de ceux qui le croient un fray de poisson, durci au soleil. S'il s'en trouve, dit-il, de grandes pieces, c'est un assemblage fortuit de plusieurs frays. En un mot, comme le musc vient d'un animal terrestre, il ne trouve pas plus de difficulté à recevoir un autre parfum de quelqu'animal de mer (16).

Minéraux.

L'Isle a quantité de Talc, dont on garnit les fenêtres au lieu de verre; des mines de charbon, de salpêtre & de fer, dont les Insulaires font des rasoirs, des zagaies, & des instrumens à couper & à scier le bois. Ils ont de l'or & de l'argent; mais on ignore de quels lieux ils tirent ces deux métaux. Comme on n'a jamais assez pénetré dans l'interieur du pays pour découvrir la source de ces richesses, on est réduit à des conjectures, qui portent sur la ressemblance de hauteur & de paralelle avec d'autres pays où l'on a trouvé beaucoup d'or. L'Auteur est persuadé qu'ils en ont des mines. Cependant, non-seulement ils en refusent la connoissance aux Etrangers; mais, pour en écarter l'idée, ils assurent que ce qui se trouve d'or & d'argent parmi eux leur est venu d'une Flotte d'Arabes, qui se rendirent maîtres de l'Isle au commencement du quinziéme siécle, & qui établirent des Commandans de leur Nation dans tous les quartiers. C'est aussi l'origine qu'ils attribuent à leurs Grands, & la raison qu'ils donnent pour expliquer comment ils sont moins noirs que le commun des autres habitans. En effet, ils le sont de moitié moins que ces femmes vagabondes, qui portent en France le nom de *Bohémiennes* (17).

Pierres précieuses.

En pierres précieuses, Madagascar fournit des rubis-balais, des aiguemarines, des topases, des opales & des amethistes. Un jour Rennefort fut surpris de se voir présenter, par un soldat du Fort, une pierre triangulaire, couleur bleu-céleste & de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui ne lui couta presque rien. Ce soldat l'avoit eue d'un Négre, qui l'avoit trouvée sur le bord de la mer. Rennefort l'ayant conservée, avec les pierreries du brave La Case, qui étoient des aiguemarines, des ametistes, de petites opales, des topases, &c. eut la satisfaction, en passant à son retour par l'Isle de Sainte Hélene, de la voir admirer par les Anglois comme une merveille de la Nature. Mais elle eut le sort de son Vaisseau, dans le naufrage qu'il fit presqu'au Port (18).

Remarques sur les pierres de Madagascar.

L'Auteur du Journal qui a été publié sous le nom de M. de la Haie, confirme la plûpart de ces observations. On trouve, dit-il, à Madagascar des topases, des amethistes, & quelques autres pierres qui tiennent toujours de ces couleurs: mais on en fait peu de cas aux Indes. M. Caron, arrivant à Surate, en présenta neuf au Gouverneur de la Ville, qui les refusa, en riant de ce présent, quoiqu'elles fussent des plus belles qu'on eût jamais vûes, & que la moindre fût de la grosseur d'un œuf de caille. On les fit voir à plusieurs Orfévres, qui n'offrirent pas plus de neuf roupies pour la plus grosse. On a vû dans cette Isle, suivant le même Ecrivain, des aigues-marines & d'autres pierres qu'on nomme *de lait*, parce qu'elles tirent sur le blanc. Elles sont plus estimées qu'aucune autre. Un Négre du côté septentrional de l'Isle troqua pour quelques marchandises, avec des Portugais, un diamant de fort grand prix,

(16) Page 123.
(17) Pages 123 & 123.
(18) Voyez sa Relation.

Description de Madagascar.

qui étant tombé entre les mains du Viceroi de Goa, fut envoyé comme un trésor de Madagascar à la Cour de Portugal. L'ambre-gris qui se trouve dans l'Isle passe pour le meilleur de toutes les Indes, & l'on en rencontre presque par-tout. Mais les Négres, connoissant fort bien sa vertu, ne s'en défont pas volontiers & le montrent rarement aux Etrangers. Le cristal y est aussi fort beau, sur-tout dans la Province de Galemboule, où l'on en tire des pieces de six pieds de long & de quatre de large sur autant d'épaisseur. Les Négres n'y travaillent que le soir, apparemment parce qu'ils n'aiment point à le voir embarquer dans nos navires.

Cette Isle a des mines d'or.

A l'égard de l'or & de l'argent, le même Auteur observe que si Madagascar en a des mines, c'est dans la pointe du Nord, dans le quartier des vieux & des nouveaux Masselages. C'est-là particuliérement que les Arabes ont habité; & pendant le gouvernement même de M. de la Haie, un Marchand de Surate, nommé *Bangi-Ravadas*, y envoyoit tous les ans un navire de cent soixante tonneaux, qui rapportoit de précieuses richesses, pour quelques pagnes de soie, du coton, de la cornaline & de l'agathe qu'il y portoit. Un Portugais du Mozambique, nommé Vincent *Dorade*, assura l'Auteur qu'en 1669, étant aux Masselages, un Négre lui avoit donné un rendez-vous pour lui montrer l'endroit des mines; mais qu'ayant été découvert par d'autres Négres, il avoit été arrêté & condamné à mort le lendemain.

Des Roquettes, Commandant aux Mattelanes pour la Compagnie Françoise, a crû que ce lieu étoit le véritable endroit des mines. Il en apportoit pour raison, que tout l'or qu'on a découvert dans l'Isle venoit de ce quartier; qu'il y avoit vû de la poudre d'or entre les mains d'un Négre, & que lui ayant demandé d'où il la tiroit, cet Insulaire lui avoit répondu qu'il y en avoit beaucoup à cinquante lieues de sa demeure. Mais quoique Des Roquettes fût homme d'esprit, que pendant plus de trois ans il ait rapporté tous ses soins à ce grand objet, & que la langue du pays, qu'il parloit parfaitement, lui donnât beaucoup de familiarité avec les Négres, il ne put pousser plus loin ses

Conclusion.

découvertes. L'Auteur conclut par les réflexions suivantes : » La verité est » qu'on a vû l'or assez commun aux Mattalanes; mais ce n'étoit qu'une cer- » taine quantité, qui couroit toujours dans le commerce de cette contrée » parmi les Noirs seulement. Depuis que les François y ont envoyé de la » cornaline, il y est devenu plus rare, parce qu'ils en ont troqué beaucoup » pour cette marchandise, qu'ils aiment avec tant de passion, que non-seu- » lement ils donneroient leur or, mais jusqu'à leurs femmes & leurs enfans » pour s'en procurer. Comme leur avidité pour la cornaline est toujours la » même, & que pour en obtenir ils avouent qu'ils n'ont plus d'or à donner, » on peut croire hardiment qu'ils n'en ont pas de mine, & que l'or qu'ils » avoient leur étoit venu des Arabes (19).

Eclaircissemens sur La Case & sa famille.

On apprend dans le même Journal que La Case, dont on a vû tant de fois le nom, mourut au mois de Juin 1670, d'une colique du pays; que le 19 du mois suivant, *La Breteche*, Lieutenant réformé, ayant épousé la fille aînée de ce brave Guerrier, obtint sa Charge de Major de l'Isle, avec une des compagnies d'Infanterie qui étoient au Fort Dauphin; que le 27, la Princesse

(19) Journal du voyage de M. de la Haie, en 1670, p. 98 & suivantes.

Dian-Nong, à qui l'Auteur donne toujours le nom de Madame de la Case, se remaria sécretement avec un François nommé *Tomassin*, & que M. de la Haie fut mécontent de ce mariage. Elle faisoit alors sa demeure dans un lieu nommé *Andravoule*, qui avoit appartenu à son premier mari, & où M. de la Haie lui avoit rendu une visite éclatante, peu de jours après son (20) arrivée.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Observations sur divers points qui regardent l'Isle.

Empruntons du même lieu quelques observations qui ne peuvent qu'enrichir cet article, & qui paroissent le fruit de l'experience pendant un long séjour à Madagascar.

Suivant l'opinion des plus experts, on lui donne de trop, dans les Cartes, deux degrés Ouest en longitude, & vingt-cinq ou trente lieues en latitude. Le Fort Dauphin est situé précisement à vingt-cinq degrés de latitude & à soixante-neuf degrés quarante minutes de latitude du Sud. C'est non-seulement le principal, mais encore le premier endroit de l'Isle où les François se soient établis. Les Relations de Flacour sont remplies de faussetés, dont le but étoit d'attirer, par de flatteuses esperances, un grand nombre d'habitans à la Colonie dans son origine (21).

Jugement sur l'Etablissement des François.

Le Port, ou l'Anse Dauphine, est assez bon pour cinq ou six navires; mais s'ils veulent être en sûreté, ils doivent mouiller fort près de la terre, sous le Fort, & se tenir sur quatre amares. Toutes sortes de vents y agitent les flots, sur-tout ceux du Sud & du Sud-Est, qui soufflant dans l'ouverture, exposent toujours les navires à quelque danger. Ceux du Sud-Ouest sont encore plus dangereux, par le Ressac, qui cause une agitation épouvantable. L'Anse a trois lieues d'ouverture. En y entrant, on découvre un rocher nommé *Stapere*, qui s'avance d'une bonne lieue dans la mer & qui sert de marque pour reconnoître le Fort.

La pointe, sur laquelle il est bâti, a toujours été reconnue pour le canton le plus sain de l'Isle. Ceux du pays la nomment *Ithollonhare*, & donnent le nom d'*Annossi* à la Province. Il s'y trouve peu de bestiaux, & de-là sont venus les malheurs des François, qui étoient obligés de faire continuellement des partis pour en tirer des autres Provinces. La longueur du chemin & la difficulté des passages, ôtoient aux Insulaires le desir de leur en amener. Le riz ne leur venoit aussi que d'Antongil & de Galemboule, lieux fort éloignés. Il falloit y envoyer des navires, sans quoi il leur étoit impossible de subsister. Leurs habitations étoient au nombre de cinq ou six; les unes à trois lieues, d'autres à cinq, & plus ou moins loin du Fort. Elles ne leur servoient guères qu'à nourrir les bestiaux qu'ils enlevoient dans leurs courses. Cependant ils y cultivoient un peu de tabac; mais ils n'en ont jamais assez recueilli pour en vendre. Les autres denrées qu'ils devoient à leur travail étoient employées à l'entretien de leur vie, & celle dont ils tiroient le plus d'avantage étoit le vin de miel. Les traités qu'ils faisoient avec les Princes de l'Isle, & dont Flacour relevoit les avantages avec tant d'éclat, ne leur ont jamais donné que des esperances imaginaires (22). Enfin, si l'on excepte la pureté de l'air, le lieu qu'ils avoient choisi étoit le moins favorable à leur Etablissement.

(20) Journal de La Haie, pag. 76, 78 & 79.

(21) *Ibid.* p. 81. *Voy.* l'Introduction de cette Description.

(22) Page 83.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Baie d'Antongil.

La Baie d'Antongil est à l'Est de l'Isle, par seize degrés cinquante minutes de latitude, & soixante-treize degrés dix minutes de longitude. Les navires y sont en sûreté de tout tems, du moins s'ils mouillent au fond de la Baie, qui a dix-huit lieues de profondeur. Son ouverture est large de cinq ou six lieues, & va toujours en augmentant; ce qui rend la sortie assez difficile. Cependant le fond étant bon par-tout, on y louvoie facilement. Il est malheureux que les pluies y aient des qualités dangereuses, qui rendent cette partie fort mal-saine. Les François y avoient formé une habitation, que cette raison leur a fait abandonner. Antongil n'auroit pas laissé de fournir beaucoup de riz au Fort Dauphin, si les Négres du pays s'étoient crûs assurés d'un commerce régulier. Mais ne voyant pas venir tous les ans des navires à la traite, ils n'en semoient pas autant qu'ils l'auroient pû; & les François, qui venoient par intervalles, étoient ordinairement renvoyés avec cette excuse. Les Hollandois y chargent presque tous les ans deux Flutes, qu'ils font partir du Cap de Bonne-Espérance, & dont l'une passe à Moriare, pour y laisser son riz au Comptoir Hollandois. C'est le meilleur riz, non-seulement de l'Isle, mais du Monde entier. Le fer, le cuivre & l'étain en menilles, sont les marchandises les plus recherchées des Négres. Mais il y faut toujours joindre de la rassade & de la verroterie (23).

Baie de S. Augustin.

La Baie de S. Augustin, qui est au Sud-Ouest, par les vingt-six degrés de latitude & soixante-six de longitude, n'est pas favorable aux navires dans le mauvais tems, parce que le fond y est si dur qu'il fait chasser les ancres au moindre vent. Son ouverture est large de quatre ou cinq lieues, & son enfoncement d'une demie. Elle est remplie de bancs de sable, qui causent beaucoup de brisans. Le premier fond est de vingt-huit à trente brasses près de la terre. Le vent qui en vient est dangereux, & celui qui vient de la mer l'est encore plus. Les Anglois ont eu long-tems ce lieu pour entrepôt, dans leurs voyages aux Indes; mais ils ne mouilloient pas dans la Baie. Ils se tenoient à l'abri d'une Isle qui en est à deux lieues en mer, où ils avoient un petit Fort de terre dans une plaine fort aride. La plûpart des gens qu'ils y avoient laissés étant morts de maladie, ils ont abandonné cet Etablissement. On trouve dans cette Baie, de l'eau & du bois, par la facilité que les chaloupes ont, en haute mer, d'entrer dans deux rivieres où les Négres fournissent des bestiaux pour du sel, qui y est extrêmement rare. Ils aiment beaucoup aussi la poudre à tirer, quoiqu'on ne leur voie pas d'armes à feu. Avec un peu de familiarité, on trouve parmi eux du caret, qui est assez beau, des coquillages, & une sorte de gomme qui ressemble au sang de dragon, & dont ils se servent comme de poix pour calfater leurs canots (24).

Pointe du Nord peu connue.

La Pointe Nord de Madagascar, qui est par onze degrés quarante-cinq minutes de latitude, & soixante-treize degrés quarante-trois minutes de longitude, est encore peu connue, parce qu'étant remplie de petites Isles, de rochers & de bancs, la navigation y est toujours dangereuse. En 1668, un navire de la Compagnie Françoise, sous le commandement du Capitaine *Le Bourg*, fut chargé de cette découverte par M. de Mondevergue. Il avoit à bord un Commis intelligent, nommé *Perrier*, qui avoit ordre de tenir un

(23) *Ibid.* p. 83 & 84.

(24) Page 85.

journal exact des baies, des anses, des rivieres & des ports, avec toutes les circonstances qui pouvoient être utiles aux projets de la Compagnie. Leur rapport surpassa toutes les esperances qu'on en avoit conçues. Ils avoient mouillé dans plusieurs baies, sur-tout dans celle des Vieux & des Nouveaux *Masselages*, dont ils firent une admirable peinture. Mais, jusqu'à présent, ces lumiéres sont demeurées sans aucun fruit (25).

Description de Madagascar.

Ajoutons, à cette Description, quelques observations curieuses de Flacour, sur le langage, les lettres, le papier & l'encre de Madagascar (26).

Observations de Flacour sur la langue de Madagascar.

Pour découvrir, dit-il, l'origine de la langue Madecasse, il faudroit être versé dans la connoissance des langues Orientales, avec lesquelles il semble qu'elle a quelque rapport. C'est une langue très-abondante, qui regne dans toutes les parties de l'Isle, mais qui reçoit quelque variété de la différence des accens. La prononciation est breve dans plusieurs Provinces, longue dans d'autres, plus affectée dans quelques-unes.

Cette langue a des mots composés, suivant la méthode Grecque. La conjugaison des verbes est réguliere; actif & passif, modes & tems distingués.

Les lettres, dont les Ombiasses se servent, sont les véritables lettres des Arabes, au nombre de vingt-huit & de la droite à la gauche. Mais quelques-unes se prononcent différemment : par exemple, la lettre *ïe* prend le son du *zeta* pour les Madecasses. *Iaho*, qui signifie *je*, se prononce *zaho*. La lettre *the*, que les Arabes prononcent *T*, est *ts* dans la bouche d'un Madecasse. Il nommeroit *Tsiare* ce qu'un Arabe appelleroit *Tiare*. Le *vau* se change en *b*. L'usage de ces lettres est venu, dans l'Isle, depuis environ deux cens ans (27), avec les Arabes dont on a déja parlé.

Le papier se fait avec la moyenne écorce d'un arbre, qui se nomme *Avo*; si douce, que dans plusieurs cantons on en fait des pagnes, qui approchent de la soie. Il se fait à peu près de la même maniere qu'en France, quoique les Négres y emploient moins d'ustenciles & d'appareil. Sa couleur est jaunâtre; mais il ne boit point, pourvû qu'avant que de coller les feuilles, on les mouille dans une décoction de riz & qu'on les lisse ensuite, après les avoir fait sécher. On fait bouillir, l'espace d'un jour, cette écorce dans un grand chaudron, avec une très-forte lescive de cendres. On la pile dans un mortier de bois, pour la réduire en bouillie. On détrempe cette bouillie dans de l'eau bien nette. Ensuite un chassis, composé de certains petits roseaux fort délicats, sert à la prendre & à la faire un peu égouter; après quoi elle est versée sur une feuille de balisier, qu'on a frottée d'un peu d'huile & sur laquelle on la fait sécher au soleil. Aussi-tôt que chaque feuille est seche, on la frotte avec le mucilage de la décoction de riz. On la fait sécher une seconde fois, on la lisse, & l'on peut alors s'en servir.

L'encre se fait avec la décoction d'un bois nommé *Arandranto*, qu'on laisse tarir jusqu'au degré d'épaisseur qui convient. Cette encre est fort bonne, sans être aussi noire que la nôtre. Cependant, avec le mélange d'un peu de couperose, elle devient aussi noire & plus luisante que celle qui se fait de noix de galle. C'est du même bois que sort le *Carabé*, ou la gomme d'ambre.

(25) Pages 87 & 88.

(26) Flacour, *ubi sup.* p. 194 & suiv.

(27) Flacour écrivoit vers 1655. Ainsi c'est presqu'un siécle de plus.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Flacour eut la curiosité d'en tirer lui-même, par des incisions qu'il fit à l'écorce.

Les plumes de Madagascar sont des morceaux de canne, de la longueur de la main & de la grosseur de nos plumes, qui se taillent par le bout & qu'on fend comme les nôtres. Mais il faut toujours observer que ces connoissances & leur usage sont renfermés entre les Ombiasses. Ils ont même des Livres, & l'Auteur en vit un assez grand nombre, dont il rapporte les titres. La plûpart sont des Traités de Médecine & d'Astrologie. Celui qu'ils nomment *Fassini*, est un Dictionnaire des langues Arabe & Madecasse. Quelques exemples donneront une légere idée de celle du pays :

Quelques exemples de la langue Madecasse.

Jours de la Semaine	& *Planetes qui y président.*
Alahadi, Dimanche.	*Samoussi*, le Soleil.
Alatinin, Lundi.	*Azohora*, la Lune.
Alatalata, Mardi.	*Alotarida*, Mars.
Alaroubia, Mercredi.	*Alacamari*, Mercure.
Alacamissa, Jeudi.	*Azoali*, Jupiter.
Alazouma, Vendredi.	*Alimouzetfari*, Venus.
Alasaboutsi, Samedi.	*Alimareche*, Saturne.
Eringandro,	Semaine.

Les années se comptent par les jours de la Semaine : c'est-à-dire, de sept en sept, dont la premiere se nomme l'année du Dimanche ; la seconde, celle du Lundi, &c. C'est l'année du Vendredi, que se fait la circoncision. Le premier mois commence à la nouvelle Lune de Mars.

Vatravate, Mars.	*Hiahia*, Septembre.
Saffard, Avril.	*Sacamasseh*, Octobre.
Atsihi, Mai.	*Sacavé*, Novembre.
Valascira, Juin.	*Voulanbitou*, Décembre.
Fossa, Juillet.	*Asaramanghits*, Janvier.
Maca, Août.	*Asarabé*, Février.

Les heures du jour se connoissent par l'ombre de l'homme, debout au Soleil. Ils la nomment *Saa*. La douziéme heure de la nuit, qu'ils appellent *Terac-anrou*, c'est six heures du matin. La premiere heure du jour se connoît par l'ombre de l'homme, qu'on mesure par les plantes des pieds, ou des semelles. Il faut qu'on en puisse compter vingt-quatre. Chaque heure a son nom propre.

Flacour fit traduire, en langue Madecasse, la plûpart de nos Formules communes de Priéres. Quelques-unes suffiront ici, pour le dessein qu'on s'est proposé.

Notre Pere, qui êtes aux Cieux, votre Nom soit sanctifié, votre Royaume nous arrive, votre volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, & ne nous induisez point	*Amproy antsica izau hanautang and anghitsi ; angharanau hostissahots, vahouachanau hoavi aminay, fiteiannau hoefaizangh an tane toua andanghitsi ; mahoumehohanau anrou aniou abinaihane antsica, amanhanau manghafaca hanay ota antsica. Tonazahai manghafaca hota anreo mauouanai, amanhanau aca* en

en tentation, délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grace, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, & béni soit le fruit de votre ventre, Jesus.

Je crois en Dieu le Pere Tout-puissant, Créateur du Ciel & de la Terre, & en Jesus-Christ son fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, mort & enseveli, est descendu aux Enfers, & le troisiéme jour est ressuscité de mort à vie, est monté aux Cieux, est assis à la droite de Dieu le Pere tout-puissant, d'où il viendra juger les Vivans & les Morts. Je crois au Saint-Esprit, la Sainte Eglise Catholique, la Communion des Saints, la Rémission des péchés, la Résurrection de la chair, la Vie éternelle.

1. Un seul Dieu tu adoreras,
& aimeras parfaitement.
2. Dieu en vain tu ne jureras,
ni autre chose pareillement.
3. Le Dimanche tu garderas,
en servant Dieu dévotement.
4. Pere & mere honoreras,
afin que tu vives longuement.
5. Homicide point ne feras,
de fait ni volontairement.
6. Luxurieux point ne seras,
de corps ni de consentement.
7. Le bien d'autrui tu ne prendras,
ni retiendras à ton escient.
8. Faux témoignage ne diras,
ni mentiras aucunement.
9. L'œuvre de chair ne desireras,
qu'en mariage seulement.
10. Biens d'autrui ne convoiteras,
pour les avoir injustement.
1. Tous les Dimanches Messe oiras,
& Fêtes de commandement.
2. Tous tes péchés confesseras,
à tout le moins une fois l'an.
3. Ton Créateur tu recevras,
au moins à Pâques humblement.
4. Les Fêtes tu sanctifieras,
qui te sont de commandement.
5. Quatre-Tems, Vigiles jeûneras,
& le Carême entiérement.
6. Vendredi chair ne mangeras,
ni le Samedi mêmement.

mahatetseanai abin fiuetsevetse ratsi, feha hanau metezahanai tabin haratsiian abi. Amin.

Salama Ramadriama, Masimpenou Tompou antsica hotang aminau hanau missahots rauvanga vaiuaue; abi, nare nissahotse enghe zanaca, nitondanrau Rhaiissa.

Zaho macatau abinahanhare rai manghat auuanh abi: nambouatseri enghe langhit se amantane, aman ahin Rahiissa Chriristou zananea anri irere tompon antsica ni nitanaheri tahin masin panghahé nihzahanhare nivelomeri tabin, Ramariama mihole niaret seri tambane Ra PontioPilato, nitsãpanri ni matenallevenghri, nare niroron anhafou, anrou fahatellou nitambellome tauuanghareo omma tenanon ghari andanghissi aretoumouetseri anchavana nihzahanhare rai ommahatauua abi tafara ho aviri manzaca oulon velome amau oulon mate.

1. *Hanauho manghandrian zahanhare irere nahanau mitciaha anrita coüa.*
2. *Acamifante hanau avau anghara vi zahanhare na rahz afe couaa.*
3. *Acamiasa avau alahadi fehahanau ma nompoho anih zahanhare anrou izanghe.*
4. *Hanaumihassihi rai nih œman reine nahouhanau mivelome lavahahats.*
5. *Acahanau mamonne oulonto, na anih fitcia coua.*
6. *Acahezauho anau na anisiteia na anvatanb.*
7. *Acamanghalats anau rahanoulon na tsiare mitane azeanpoh.*
8. *Amisahad anau tsito, acamavende hanau.*
9. *Acamiteia hanau na mila oulon lehatsi mirachebau anau aminri.*
10 *Acamibenesiteia raha noulon, acamarangou anau lehatsi miviliaze.*
1. *Anrou alahadi abi hanau mitainou la Messe amannih fissavatse reo iraha abi.*
2. *Mitataha anau hotanih abi faha irache abini taun abi.*
3. *Hanau ho hazonb vatanh nih rahiissa nahohane aze anrou nifissavats ni Paques.*
4. *Acamiassa anrou fissavatse.*
5. *Anrou zauma amau saboutsi acahonmanchena na ounoufe nih raharah.*
6. *Hanauho mia foutche faha reo effapoul anrou aman effats hohats, aman anrou ni hira abi* (*).

(*) On trouve, dans la Relation de *Cauche*, quelques Dialogues en François & en Madecasse, p. 175 & suiv. Mais Flacour assure que loin d'être exacts, il n'y a point d'habitans de l'Isle qui les puisse entendre. *Voyez l'Avant-propos de Flacour.*

VOYAGE
DE LA HAYE
aux Indes Orientales.

1670. Introduction.

CETTE Relation (28) eſt liée ſi naturellement avec celle qui la précéde, qu'elle ſeroit déplacée dans tout autre ordre. Elle lui donne autant de jour qu'elle en reçoit. L'Editeur obſerve avec raiſon qu'elle mérite d'être diſtinguée par ſa ſimplicité & ſon exactitude ; deux qualités qui font le principal prix d'un Journal. Tout ce qu'elle renferme eſt de M. de la Haie même, & du ſieur Caron, alors Directeur général aux grandes Indes pour la Compagnie de France, qui accompagna toujours M. de la Haie depuis ſon arrivée à Goa juſqu'à la priſe de Saint Thomé. L'Editeur offroit de montrer les originaux ſignés de leur main. M. de la Haie étoit un Gentilhomme François, qui ſe trouvoit Gouverneur de Saint Venant, & Colonel d'un regiment d'Infanterie, lorſque le Roi lui confia le commandement de ſa Flotte. Après avoir exécuté tout ce qu'on va lire, il continua de porter les armes en France ; & Rennefort nous apprend qu'il fut tué au ſiége de Thionville, où il faiſoit les fonctions de Lieutenant-Général des armées du Roi. Ses proviſions de Lieutenant-Général pour le Roi dans l'Iſle Dauphine & dans toutes les Indes, ſont à la tête de l'ouvrage, dattées à Saint Germain en-Laie le 5 Décembre 1669.

Motifs du voyage.

L'eſcadre des Vaiſſeaux du Roi étoit compoſée de cinq Vaiſſeaux de guerre, d'une fregate d'avis & de trois flutes, qui portoient deux mille cinquante hommes (29). Cette Flotte, la plus puiſſante que les François euſſent jamais fait partir pour les Indes, devoit non-ſeulement relâcher à Madagaſcar & à l'Iſle de Bourbon, pour y faire reconnoître de la Haie en qualité de Gouverneur général au nom du Roi (30) ; mais ſes ordres portant de viſiter les Etabliſſemens François des Indes, elle devoit paſſer dans tous les lieux où la Compagnie avoit commencé à porter ſon Commerce ſous la glorieuſe protection de Sa Majeſté. Les vents ſemblerent reſpecter les ordres de Louis le Grand. On a vû dans la Relation de Rennefort, que le nouveau Gouverneur de Madagaſcar arriva dans cette Iſle le 24 d'Octobre, & qu'après y avoir paſſé environ ſix mois dans l'exercice de ſa dignité, il ſe rendit avec toute ſa Flotte à l'Iſle de Bourbon, pour en prendre auſſi poſſeſſion au nom du

(28) Elle fut publiée à Paris en 1698, chez Robert *Seneuze* & Nicolas *Pepie*, *in-12°.* ſous le titre de *Journal d'un Voyage des grandes Indes.* On n'en connoît pas d'autre édition.

(29) L'Auteur nomme les Vaiſſeaux & les Capitaines : la *Navarre*, monté par l'Amiral & commandé par M. *de Turelle.* Le *Triomphe*, commandé par M. *Ferrand* ; le *Jule*, par M. *de Luché* ; le *Flamand*, par M. *du Maine* ; le *Bayonnois*, par M *des Marets* ; la *Diligente*, par M. *de la Houſſaie* ; la *Sultane*, par M. *de Beaulieu* ; l'*Europe*, par M. *Deſprés* ; l'*Indienne*, par M. *de la Clide.*

(30) Voyez dans la Relation de Rennefort, tout ce qui ſe paſſa dans l'Iſle à ſon arrivée.



CARTE DE
L'ISLE DE BOURBON
autrefois
MASCAREIGNE
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages
Par M Bellin Ingr. ordre. de la Marine
Lieues communes de France
Baye St. Denis
S. Denis
Pointe Royale
Quartier St. Denis
Quartier de St. Suzane
Quartier de St. Paul
Baye de St. Paul
S. Paul
Pointe Dauphine
Pointe de Bourgogne
Pointe d'Anjou
Pointe de Berry
Riv. de S. Gilles
Les Trois Bassins
la Grande Ravine
la Petite Riviere
Repos de Laleu
Pointe de Bretagne
le Portail
Riv. des Avirons
Etang Salé
Etang de Gaule
Riviere St. Etienne
Riv. d'Abord
Pointe d'Orleans
des Remparts
de la Basse Vallée
Les Trois Salazes
Plaine des Caffres
Plaine de Cilaos
Volcan
Pays Brulé
Montagne Rouge
Pointe de Conty
R. du Mas
R. des Roches
R. du Marsouin
R. S. Francois
R. St. Anne
R. St. Marguerite
R. S. Pierre
Riv. de l'Est
R. d'Esperance
Pointe des Bois Rouges
St. Suzane
R. du Butor
Quartier Veron
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
Tome VIII. No. 11.



Roi. C'est de ce point qu'il faut le suivre ici, pour éviter d'inutiles répetitions.

De la Haie. 1670.

En quel état De la Haie trouve l'Isle de Bourbon. Ses quatre habitations.

Il trouva quatre habitations déja établies dans cette nouvelle Colonie, par cinquante François qui l'avoient formée sous le gouvernement du sieur Renaud, au nom de la Compagnie Orientale (31). Il s'y fit reconnoître le 6 de Mai 1671, au nom du Roi; & le premier acte de son autorité fut de substituer à l'ancien Gouverneur un Capitaine reformé d'Infanterie, nommé *de la Hure*. Des quatre habitations Françoises, qui se nommoient *Saint Paul*, *Saint Denis*, *Sainte Marie* & *Sainte Susanne*, les trois dernieres étoient dans la plus belle partie de l'Isle, depuis le Cap de Saint Bernard, jusqu'à la riviere de Sainte Susanne. Le beau pays s'étend encore plus loin & n'a pas moins de quinze lieues de long sur quatre de large; mais on s'étoit réduit dans des bornes où les terres qu'on avoit cultivées étoient très-fertiles, & rendoient avec usure tout ce qu'on leur avoit confié. Le bled, le riz & toutes sortes de legumes y meurissoient parfaitement. La vigne, qu'on y avoit plantée depuis deux ans, n'y croissoit pas moins; mais le raisin n'y parvenoit point à la même maturité; sans compter qu'il étoit mangé par les oiseaux aussi-tôt qu'il commençoit à meurir. Les Vaisseaux mouilloient depuis sept ans devant Saint Denis, le seul endroit du beau pays où les chaloupes pussent aborder; ce qui donnoit beaucoup de peine aux habitans de Sainte Marie & de Sainte Suzanne pour le transport de leurs denrées. Cet endroit n'est qu'une rade, où le mouillage n'est pas sûr.

Saint Paul avoit été la premiere habitation des François dans l'Isle de Bourbon, & l'ancien Gouverneur y avoit toujours fait sa résidence. Elle est au pied d'une montagne, à deux lieues du bord de la mer. Cet espace forme une belle plaine, arrosée alors d'un étang qui se débouchoit vers la mer lorsque les pluies l'enfloient trop. On aidoit même à l'écoulement des eaux, par une large saignée, qui pouvoit recevoir une chaloupe aussi long-tems que l'eau couloit, mais qui se remplissoit de sable lorsqu'elle venoit à diminuer. Les Vaisseaux sont plus surement sur cette côte qu'en aucun autre endroit de l'Isle, parce que non-seulement la mer y est moins grande, mais les deux pointes y forment comme une anse, qui donne quelque abri. La riviere de Saint Gilles est bornée d'un côté par une de ces pointes, qui se nomme le *Gallet*. Ce lieu paroissoit fort commode pour une habitation, si la terre y pouvoit être cultivée; mais elle est couverte de pierres qui la rendent difficile à défricher. L'Auteur observe qu'avec un peu de travail on auroit ouvert avantageusement la riviere, qui tire à son embouchure trois brasses d'eau fond de roche (32).

Les taureaux & les vaches que M. de la Meilleraie y avoit laissés, trente-cinq ans auparavant, en revenant de Madagascar, s'y étoient extrêmement multipliés, mais moins que les porcs & les cabris. Tous ces animaux étoient devenus si sauvages, qu'il falloit des chiens & des chasses reglées pour les prendre. Les habitans avoient déja remarqué que chaque espece avoit son tems. Celui des porcs & des cabris commençoit au mois de Juin & duroit

(31) Voyez la Relation de Rennefort, où l'on trouve l'origine de cet Etablissement, & une description de l'Isle.

(32) Journal du voyage de M. de la Haie, p. 71 & suiv. On y a beaucoup travaillé depuis, comme on le verra dans la suite.

DE LA HAIE. 1670.

jusqu'en Janvier. Les pigeons descendoient des montagnes au mois de Novembre, & se trouvoient excellens jusqu'au mois de Mai, qu'ils retournoient dans leur retraite. Les perroquets commençoient en Mars & ne se retiroient qu'au mois de Novembre: non que ces animaux ne fussent bons toute l'année; mais au tems qu'on vient de nommer, ils trouvoient dans le plat pays certaines graines qui servoient beaucoup à les engraisser, & qui les rendoient incomparablement plus délicats (33).

1671.

De la Haie fait voile aux grandes Indes.

Après avoir exécuté les ordres du Roi dans les Isles de Madagascar & de Bourbon, M. de la Haie, qu'on y avoit honoré du titre de Viceroi, reprit celui d'Amiral pour continuer son voyage avec son escadre. Il mit à la voile le 12 d'Août; & dès le 27 il eut la vûe de l'Isle d'Anjouan, où il relâcha pour se procurer quelques rafraîchissemens. Le reste de sa navigation fut heureux jusqu'au 27, qu'il arriva devant Surate. Il y fut visité à bord, non-seulement par les Directeurs du Comptoir François, mais par le fils même du Gouverneur de Surate, qui lui apporta une collation de confiture à la mode du pays; & dans les occasions qu'il eut de descendre à terre, soit pour y conférer sur les affaires de la Compagnie Françoise, soit pour donner au sieur Caron le cordon de l'ordre de Saint Michel, qui lui étoit envoyé par le Roi, il fut reçû avec toutes les distinctions qui convenoient à son rang. Les Nations Françoises, Angloises & Hollandoises avoient alors, sur les bords du Sualis, qui est la rade de Surate, chacune leur loge & leur Comptoir, pour faciliter la décharge des marchandises qui n'étoient pas pour Surate, en attendant le tems de les envoyer aux autres Comptoirs qu'elles avoient dans les Indes. Ce fut dans ce lieu que de la Haie fit la cérémonie de donner l'ordre de Saint Michel au Directeur de la Compagnie Françoise. L'Evêque d'Heliopolis, Chef des Missions de l'Inde, refusa d'y célébrer la Messe, quoique cette circonstance fût portée dans les instructions de l'Amiral. On jugea que ses difficultés venoient de la Religion Protestante, dont le Directeur faisoit profession. Mais ce Prélat devoit croire, suivant la remarque de l'Auteur, que la Cour qui sçavoit à qui elle faisoit l'honneur de conférer l'ordre de Saint Michel, n'avoit pas pris cette résolution sans avoir bien examiné si les Statuts peuvent s'accorder avec la qualité de Protestant (34).

Il arrive à Surate.

Scrupule de l'Evêque d'Héliopolis.

1672.

L'Amiral, un peu mortifié de trouver entre les mains de Caron des ordres contraires à l'espérance qu'il avoit eue de se rendre lui-même à Delly, pour y porter au Grand Mogol les présens du Roi qu'il avoit à bord (35), leva l'ancre le 9 de Janvier 1672. L'Auteur donne une légere idée de Surate. C'est une Ville célébre des Etats du Grand Mogol, qui avoit été revêtue, depuis cinq ans, de murailles & de bastions. Les habitans s'étoient vûs obligés à cette dépense par les courses d'un Prince du pays, révolté contre le Mogol. Surate est arrosée d'une très-belle riviere, où l'Amiral prit plaisir à jetter l'ancre, & qui peut recevoir des Navires de douze cens tonneaux. La Ville n'est pas moins grande que Lyon. Son Commerce l'a peuplée d'un million d'ames. Les Banians, Secte Indienne, qui ne s'attache qu'au trafic & qui mé-

Etat de Surate. Richesse de quelques Négocians.

(33) Pages 70, 71, 72 & suiv.
(34) Pages 105, 108 & 109.
(35) On a lû, dans la Relation de Rennefort, que ces présens demeurerent au Comptoir de Surate.

prise toute autre fonction, y sont les plus opulens. On en pouvoit compter jusqu'à trente qui étoient riches de deux cens mille écus, & plus du tiers de ce nombre qui jouissoient de deux ou trois millions. Le Fermier Général de la Province de *Madaba*, nommé *le Dessaie*, en possedoit trente, & l'on en donnoit vingt-cinq à *Vergivara*, autre Négociant, qui faisoit des avances avec interêts aux Marchands Mores & Européens. Il jouissoit en propriété de l'Isle de *Grandivie* & de plus de dix lieues de pays aux environs, dont il tiroit la meilleure partie du bois qui s'employoit dans Surate à bâtir ou à brûler. Les lieux où Surate fait son principal commerce sont *Mocka*, *Mascat*, *Bassorat*, la Perse, Cambaye, Patan, le Bengale, &c. Outre les profits que ses Marchands tirent de leurs retours, ils fournissent toutes les marchandises que ceux des autres Nations chargent pour l'Europe & pour les Indes. Ils tiennent toutes les manufactures voisines, aussi-bien que celles d'Agra & du Malabar, d'où viennent l'indigo & le salpêtre, deux marchandises qui sont toujours d'une ressource assurée pour l'Europe (36).

De la Haie. 1672.

Richesse de quelques Négocians.

Le Grand Mogol tient, dans cette Province, un Sécretaire d'Etat, qui fait sa résidence à Surate; non-seulement pour faire payer les troupes, qui y sont quelquefois envoyées, mais encore pour y faire administrer soigneusement la justice, & pour s'opposer particulierement à l'avarice des Gouverneurs. Il est chargé de rendre compte au Souverain, du départ de deux Navires qui portent les Pelerins à la Mecque, & dont le Grand Mogol tire un revenu annuel de quatre ou cinq millions. L'autorité du Cadi, ou du Grand Prêtre, n'a guéres moins d'étendue. Tous leurs Officiers doivent être ou Mogols ou Persans. L'Auteur parle avec admiration de leur figure & de leurs manieres. Ils sont blancs, dit-il, bien faits, de haute taille, & d'une modération qui s'attire naturellement du respect. Ils tiennent pour maxime que dans toutes sortes d'évenemens, un homme doit toujours conserver la liberté de sa raison, & que l'empottement n'est jamais pardonnable. Leur politesse est extrême pour les Etrangers (37).

Gouvernement du Mogol à Surate.

La Religion est libre à Surate, & l'Auteur ne croit pas qu'en aucun lieu du monde, Dieu soit honoré par une plus grande variété de cultes. Mais les détails de Religion & d'usages seroient ici deplacés. Ils demandent même d'autres garants que MM. de la Haie & Caron, qui reconnoissent modestement, après quelques vagues remarques, » qu'ils ont eu peu de soin de s'en » informer, & qu'ils n'ont pas le talent d'en raisonner juste (38).

Liberté de Religion.

L'escadre ayant remis à la voile s'arrêta le lendemain devant *Daman*, Ville assez forte, & bien bâtie, qui appartient aux Portugais, mais presque sans Commerce depuis la diminution de leur puissance aux Indes Orientales. Ensuite l'Amiral alla mouiller devant *Versara*, Forteresse de la même Nation, d'où il envoya complimenter le Gouverneur, qui eut la politesse de l'en venir remercier à bord. C'étoit un engagement à descendre, qui fut encore fortifié par la curiosité de visiter le Fort. La Haie & Caron s'y étant rendus, observerent que le bastion ne pouvoit servir de retraite en hiver, qu'à des Navires de trois ou quatre cens tonneaux, & que l'entrée en est difficile, quoiqu'il n'y ait pas moins de cinq brasses d'eau en basse mer.

Ville de Daman aux Portugais.

Fort de Versara.

(36) Pages 110, 111, 112. (37) Pages 113 & 114. (38) Page 115.

De la Haie. 1672.

La Place ne consiste qu'en une redoute, sur laquelle on apperçoit quatre ou cinq pieces de canon. Le Fort n'est renfermé que de pieux. Mais les Portugais n'y ont rien à redouter, parce qu'à l'exception du Havre, ils n'y possedent rien qui puisse les exposer à la jalousie de leurs voisins. Ils n'y font aucun commerce; & les habitans de cette partie du Malabar, sont des Pêcheurs qui vivent misérablement de leur profession.

L'Amiral se rend à Goa.

Le 25, on mouilla dans la rade de Goa, où l'Amiral fut extrêmement satisfait de trouver à l'ancre un Navire François nommé *le Breton*, qui lui apportoit cent mille francs pour l'entretien des troupes. Il descendit à Goa, pour y avoir quelques conférences avec le Viceroi Portugais. L'Auteur observe que leur abord fut également fier de part & d'autre, & la cérémonie très-courte. Cette Ville, qui est grande comme Rouen, n'est plus que l'ombre de ce qu'on l'a vûe dans sa prospérité. Les édifices qui se présentent le long de la riviere rendent encore témoignage à son ancien éclat. » Elle étoit » autrefois, dit l'Auteur (39), ce que Surate est aujourd'hui pour le Com» merce. Mais depuis que les Hollandois ont soumis les Portugais, le Com» merce y a manqué & s'est retiré avec les Banians & les Bramines. S'il s'y » trouve encore quelques Marchands qui négocient en Perse, au Pegu, aux » Manilles & à Macao, leur fond est si modique qu'ils sont obligés de s'as» sembler quatorze ou quinze, pour former une cargaison de 40. ou 50. » mille livres. Leurs plus grands retours sont de Mozambique, d'où ils tirent » quelque peu d'or & quantité d'yvoire, qu'ils débitent à Surate, à *Diu*, &c «. Au lieu de ces nombreuses caraques, qui ont fait long-tems l'ornement & la terreur de la mer, ils ne reçoivent tous les ans, du Portugal, qu'un ou deux Navires, qui leur apportent du vin, de l'huile & quelques dentées, & qui prennent à Goa quelques effets pour Lisbonne. Les Jesuites, si l'on en croit l'Auteur, sont les seuls qui ne se soient pas ressentis de la décadence de cette superbe Ville. » Ils y jouissent encore de sept cens cinquante mille livres de » rente (40) & d'une autorité presqu'absolue.

Etat de cette Ville.

Mirzeou, Comptoir François.

L'Amiral continua sa route vers *Mirzeou*, Forteresse bâtie anciennement par les Portugais, qui en avoient été chassés depuis dix ans, & où le sieur de Flacour (41) avoit établi un Comptoir pour la premiere Compagnie de France, près d'une Ville nommé aussi *Mirzeou*, & premiere place de la dépendance du Roi de Cannava sur la frontiere du Visapour. Cet Etablissement a été négligé depuis, par la seule raison que les Directeurs ne le reconnoissoient pas pour leur ouvrage. Mais l'Auteur de cette Relation, qui y avoit été employé pendant dix mois pour la même Compagnie, en parle avec regret, & s'étend sur ses avantages avec un détail, dont le tems n'est pas assez éloigné pour le faire regarder comme inutile. *Mirzeou*, dit-il, n'est qu'à trois lieues au Nord de l'autre côté de la riviere, qui sépare les terres de Visapour & de Cannava. Ce fut en allant de Surate à Balliepatan, pour la traite du poivre, que Flacour y établit un Comptoir. Il apprit, en ce lieu, comment le beau poivre qui s'achetoit à Radiapour étoit porté de Sonda à *Oubdin*, & que c'étoient les longues voitures & les droits excessifs des douanes, qui le rendoient si cher

Comment il fut établi.

(39) Comparez cette description avec celle de Pyrard, à la fin de sa Relation.

(40) Page 131.

(41) Neveu de Flacour, qui avoit été Directeur pour la premiere Compagnie à Madagascar. *Voyez la Relation de Rennefort.*

pour la Compagnie. Sonda n'étant qu'à deux journées & demie de Mirzeou, il comprit que par cette voie les François pouvoient avoir à cinq sols la livre, le poivre qui leur revenoit à 8 & 13 sols dans Radiapour. Cette découverte l'obligea d'en écrire au sieur Caron. Il reçut ordre d'obtenir du Roi de Visapour les mêmes droits, pour la Compagnie, que ceux dont les Anglois jouissoient à *Coroual*, qui est une autre Forteresse de la même dépendance. Cette grace fut obtenue. Flacour établit son Comptoir, où il confia les interêts de la Compagnie à un Commis, qui se nommoit Aubert. Quinze jours après, un Envoyé du Roi de Sonda vint offrir le poivre au plus vil prix. Mais lorsque le Commis en informa les Directeurs de Surate, il reçut de Caron, pour toute réponse, un triste recit de la mauvaise intelligence des François à Surate, & des dettes de la Compagnie. Dans la suite il ne laissa pas de recevoir huit mille roupies, qui servirent à le délivrer de ses engagemens. Mais le Comptoir fut enfin reduit à de si fâcheuses extrêmités, que les Facteurs se virent forcés de le vendre aux Anglois pour subsister (42). Outre le négoce du poivre, celui des toiles y est plus sûr qu'à *Radiapour*, & tous les Navires qui partent pour la Perse & pour Bassarat, y peuvent charger du riz à meilleur compte. L'Auteur répete avec douleur que malgré tous ces avantages, la Chambre générale, qui méprise tout ce qui lui vient de ses inférieurs, ferma les yeux sur ses propres intérêts & ne se rendit point à des raisons si puissantes (43).

La Compagnie l'a négligé mal à propos.

Pendant que l'Amiral étoit allé visiter *Mirzeou*, il avoit envoyé un Vaisseau de son escadre à *Tiercery*, autre comptoir François, dont le même Flacour avoit alors la direction. Le Commerce y consistoit en poivre, qui se débitoit en Perse, à Bassorat, à Mocka & à Mascate. Ce poivre est fort menu, comme sur toute la côte, & le meilleur pour les Indiens, parce qu'ils ne s'en servent qu'en grain, & qu'ils ne le concassent pas comme nous. Il ne revenoit qu'à deux sols neuf deniers la livre (44). Mais le pays est mauvais, & l'on n'y trouve pas d'autres rafraîchissemens que du bois, de l'eau & de la volaille.

Tiercery, autre Comptoir François.

Le 10, après avoir rencontré le Vaisseau qui revenoit de *Tiercery*, l'escadre mouilla devant la riviere de *Panniany*. *Flacour*, qui étoit venu rendre ses devoirs à l'Amiral, fut envoyé à terre vers le Samorin, pour le complimenter de la part du Général François, & de Caron Directeur pour la Compagnie. On apprit le soir que deux Princes, neveux du Samorin, devoient venir le lendemain à bord. L'Amiral donna ordre aux barques longues & aux chaloupes de l'escadre d'aller les prendre au rivage. Elles les amenerent vers midi, accompagnés du Sécretaire d'Etat du Samorin & de quelques Officiers. Après les avoir reçus avec beaucoup de civilité, on les conduisit dans la chambre de l'Amiral, où ils renouvellerent le Traité d'alliance avec la Compagnie. On leur promit la protection du Roi de France, à condition qu'ils ne s'engageroient dans aucune guerre sans en avoir donné avis au Ministre du Roi dans les Indes, ou dans son absence, aux Directeurs des Comptoirs François. Non-seulement ils y consentirent, mais ils ratifierent la donation déja faite des terres d'*Allicot*, &c (45). Les affaires firent place au

Alliance des François avec le Samorin.

Deux Princes, ses héritiers.

(42) Page 135 jusqu'à 139.
(43) Page 139 & 140.
(44) Pages 140 & suiv.
(45) Page 142.

De la Haie. 1672.

plaisir. Entre quantité de liqueurs & de confitures qui leur furent présentées, ils ne s'arrêterent qu'au rossolis de Turin, dont ils burent avec tant d'excès, qu'en retournant à terre au milieu de la nuit, ils ne se souvenoient plus de ce qu'ils devoient rapporter au Samorin.

Leur caractere.

Le premier de ces Princes se nommoit *Herampate*. Il étoit fils d'une sœur du Samorin; & les loix du Royaume le rendoient successeur présomptif de son oncle maternel, à l'exclusion des Princes fils du Monarque regnant. L'autre se nommoit *Mavanxoure*, & portoit le titre de second Prince du Sang. Ils se ressembloient beaucoup par les traits du visage; tous deux le visage plein, l'œil ferme, & la taille bien fournie quoique médiocre. Mais ils étoient d'une humeur différente. Le premier étoit affable, enjoué, libre, & sans goût pour les cérémonies; l'autre, froid & reservé. Ils étoient arrivés à bord dans deux barques différentes. Le Prince successeur avoit paru le premier. Leur suite étoit nue; mais ils étoient vêtus richement. Lorsque le second s'étoit approché du premier, il s'étoit deshabillé par respect; & l'on apprit que l'usage du pays, entre les Princes, ne permet pas à un Prince inférieur de se présenter vêtu, devant celui qui le surpasse en dignité (46).

Caron rend visite au Samorin.

Comment il est reçu.

Le 15 au matin, Caron, accompagné de dix autres Officiers de la Compagnie, se rendit à terre pour faire ratifier au Samorin les conventions du jour précédent. Il trouva ce Prince dans une maison voisine de la riviere, où il s'étoit rendu la veille. Elle avoit moins l'apparence d'une maison royale que d'un simple colombier. Il attendoit les François à cinq ou six pas de la porte, sous une espece de *Divan*, d'où il les conduisit au pied d'une échelle de planche qui répondoit à une trappe qu'il falloit lever pour entrer dans la salle d'Audience. Cette salle ressembloit fort au grenier d'une maison de Village. On y voyoit, sur une mauvaise estrade, un vieux tapis & un coussin fort sale. Le Samorin s'y assit. On jetta sur le plancher un autre tapis pour le Directeur François; mais lorsqu'on s'apperçut que cette situation lui étoit incommode, on lui apporta un petit coffre sur lequel il ne fit pas difficulté de s'asseoir. On fit la lecture des articles, qui furent expliqués par un Interprête, approuvés & signés. Caron demanda la liberté de se retirer, après avoir embrassé le Samorin & les Princes ses neveux (47). Son départ fut célébré par une décharge de quantité de boëtes à feu. L'Auteur, qui étoit du cortege, observe que sur les bruits répandus en Europe, les François s'étoient formé de hautes idées de la grandeur & de la magnificence de ce Monarque; mais que loin de trouver autour de lui quelque sujet d'admiration, ils n'y virent qu'une troupe de misérables, sans aucune apparence de dignité. Le Samorin étoit de petite taille, maigre & décharné. Il ne paroissoit âgé que d'environ soixante ans; mais ses infirmités ne lui permettant pas de s'appliquer aux affaires, il étoit gouverné par les deux Princes ses neveux, dont on louoit d'ailleurs le bon naturel. Ils accompagnerent tous deux le Directeur François jusqu'au rivage. Le Prince successeur le conjura de rendre leur alliance aussi durable que le Soleil & la Lune; & pour la confirmer, il lui fit présent d'une bague qu'il portoit au doigt (48).

Erreur dans l'opinion qui s'étoit répandue de ce Prince.

Les François prennent possession d'Allicot.

L'Amiral & le Directeur se rendirent à terre le 17, pour visiter le do-

(46) Page 143. (47) Page 144. (48) Pages 144 & 145.

maine

maine d'*Allicot*, que le Samorin avoit donné à la Compagnie. Ils y trouverent une loge, où les Hollandois entretenoient quelques Gardes & leur pavillon au sommet d'un arbre. Mais à l'approche des François, cette petite garnison se retira, après avoir mis le feu à la maison qu'elle abandonnoit. Le pavillon fut ôté, pour faire place à celui de France. Les Hollandois ont toujours disputé ce territoire à Flacour, qui l'avoit obtenu du Samorin en 1670. Ils ont offert de produire des contrats, par lesquels leurs droits étoient établis depuis plus de quinze ans, & l'Auteur avoit vû à Surate quantité de protestations entre les Directeurs des deux Comptoirs. Mais l'Amiral, qui crut ce différend fini par le nouveau Traité, laissa de l'argent & des munitions à Flacour, pour élever une redoute dans le domaine (49) d'Allicot.

Fort Hollandois de Batacallor.

L'escadre partit le 19; & courant au Nord sur vingt brasses d'eau, fond qu'on est obligé de tenir à cause de brisans qui sont marqués proche de Batacallor, elle s'arrêta le 20 à l'entrée de cette baie. L'Amiral & le Directeur, qui n'ignoroient pas dans quelle inquiétude leur Flotte avoit jetté les Hollandois, s'approcherent d'une petite Forteresse qu'ils ont au bord de la riviere, pour sonder leurs dispositions. Le Commandant du Fort envoya prier l'Amiral d'expliquer les siennes. On répondit à son Envoyé qu'on n'avoit dessein que de faire de l'eau; & sur cette réponse le Commandant fit offrir des rafraîchissemens à la Flotte. Mais on les attendit inutilement, & l'on ne reçut pas d'autres nouvelles du Fort (50).

L'objet du voyage de La Haie est dévoilé.

Le lendemain, en remettant à la voile, l'objet d'un si long voyage cessa d'être un mistere, & l'Amiral déclara ouvertement que ses ordres étoient pour Trinquemale, baie célébre de l'Isle de Ceylan. Tel étoit le sujet du départ de l'escadre, & ce secret qui avoit causé tant d'allarmes en Europe & aux Indes. Cependant ceux qui connoissoient les affaires Orientales, avoient fort bien jugé que les vues de Caron regardoient l'Isle de Ceylan, ou quelque autre lieu négligé par les Hollandois, qui jouissoient paisiblement de la plus riche partie du Commerce des Indes.

Les François veulent s'établir dans l'Isle de Ceylan.

Fondemens de ce projet.

Caron, né en Hollande, mais originaire de France, avoit quitté le service des Hollandois pour s'attacher à celui de la Compagnie Françoise. Un long séjour dans les Indes, où il étoit employé dès l'année 1644, lui avoit fait reconnoître que les Hollandois avoient fort mal entendu leurs intérêts lorsqu'ils avoient choisi Batavia pour le centre de leur Etablissement. Ce poste est trop à l'Est; & les Portugais avoient commis la même faute en choisissant Goa, qui est trop à l'Ouest. Ceylan est comme au milieu des Indes. Le Commerce peut s'y faire, des quatre endroits du vent & des moussons. Tous les Navires qui arrivent de l'Europe vont tomber d'eux-mêmes & sans ordre à la vûe de cette Isle. Les plus importantes places des Indes, c'est-à-dire, le Bengale & Coromandel, sont dans le même chemin. Enfin Caron avoit persuadé au ministere de France (51), que la Compagnie Françoise cherchant à se faire un Etablissement général où les Navires de France pussent aborder facilement, décharger, & de-là choisir librement leur route,

(49) Pages 148 & 149.
(50) Page 152.
(51) On lit dans une Lettre du Sieur Caron à M. Colbert, qui est à la fin du Journal de La Haie, toutes les raisons sur lesquelles il établissoit son sentiment.

De la Haie. 1672.

Avantages de la Baie de Trinquemale.

n'en pouvoit pas désirer de plus avantageux que la baie de *Trinquemale* ou celle de *Cotiary*. » Voilà, dit-il dans sa lettre, une place qui a toutes les » qualités qu'on voudroit trouver réunies; une place enrichie, dans ses en- » virons, de hautes terres, & des bois pour servir à tout; une place où » peuvent hiverner, carener, radouber & mouiller en toute sureté mille Na- » vires, à l'abri de toutes sortes de vents, avec un fond de sable vazeux qui » naît par-tout de 15, 12, 10, 7, 6, & jusqu'à 5 & 4 brasses d'eau proche » la côte; en un mot une place à laquelle tous les Navigateurs n'ont encore » rien trouvé ni connu de pareil dans les quatre parties du monde, & où l'on » pourra s'établir & se fortifier, avec la dixiéme partie de la dépense que les » Hollandois ont faite à Batavia & les Portugais à Goa «. Si les Hollandois, ajoute-t-il, n'ont pas fait état de Trinquemale & de Coriary, c'est que ces deux lieux étoient trop éloignés de leurs forces au côté de l'Ouest, qui sont Point de Galle, Columbo, Negombo & Jafnapatan, où ils trouvent beaucoup plus de canelle qu'il ne leur en faut (52).

Les Hollandois ne possédent rien justement dans cette Isle.

Il avoit fortifié de si belles idées dans l'esprit du Ministere, en lui représentant que les Hollandois n'avoient aucun droit de s'y opposer, parce qu'ils ne possedoient rien en propre dans l'Isle de Ceylan. Ils étoient convenus en 1636, par un contrat formel avec le Roi, de chasser les Portugais de son Isle, avec la condition expresse que les Places, les Villes & les Forteresses qu'ils prendroient sur les Portugais seroient aussi-tôt livrées à ce Prince, qui les feroit démolir, & qui payeroit en canelle, à un prix reglé, les frais & les dépenses de la guerre. Sur cette convention les Hollandois avoient pris en 1638 les Forteresses le *Pagode*, près de Trinquemale, & celle de Batacallor; & les avoient fidélement remises au Roi de Ceylan, qui les avoit fait grossierement démolir. Ensuite s'étant rendus maîtres de Point de Galle, de Negombo, de Columbo & Jafnapatan, ils avoient retenu toutes ces Places, contre la foi de leur engagement, & sous divers prétextes; mais cette infidélité même n'empêchoit pas qu'en écrivant au Roi ils n'eussent toujours reconnu qu'elles lui appartenoient, & qu'ils ne les nommassent dans leurs lettres les *Forteresses de votre Majesté Impériale* (53). Le Roi n'ayant pas laissé de leur en demander plusieurs fois la restitution, & d'employer même les armes pour s'y rétablir, ils ne lui avoient pas donné d'autre raison que l'envie qu'ils avoient de les garder pour lui, dans la crainte que les Portugais ne s'y rétablissent (54).

En quoi les François manquerent dans leur entreprise.

C'étoit sur ce fondement que la Compagnie Françoise se proposoit de faire alliance avec le Ceylan, & de former avec sa permission un établissement dans la baie de Trinquemale, sans entreprendre néanmoins de chasser les Hollandois de leurs possessions. La justice de ce dessein devint encore plus claire, lorsque le Roi eut accepté la proposition des François, & qu'il eut promis de leur abandonner en propriété Cotiary & Trinquemale. Mais pour réussir dans un sujet de cette importance, il auroit fallu garder moins de ménagement avec les Hollandois, & ne pas attendre que les forces de l'escadre Françoise fussent consumées par la mort ou les maladies. D'ailleurs on s'étoit trop ouvert sur le plan de l'entreprise, à Surate & dans d'autres lieux,

(52) Lettre de M. Caron, *ubi sup.* (53) *Ibidem.* (54) *Ibid.*

d'où les Hollandois avoient reçu des informations qu'ils n'avoient pas négligées (55).

Ils arrivent dans l'Isle de Ceylan.

L'Escadre Françoise étant donc arrivée le 22, à l'entrée de la baie de Trinquemale, l'Amiral & le Directeur se mirent dans une barque longue, accompagnée de quatre houcres & de quelques chaloupes armées, pour faire de leurs propres yeux les premieres observations. *Turelle*, qui commandoit le *Navare*, eut ordre de suivre jusqu'au signal, avec toute l'escadre. On découvrit d'abord sur la pointe du Nord, une Forteresse, bâtie par les Hollandois, qui porte le nom de la baie. Plus loin, dans la baie même, on apperçut au Sud un autre Fort, qui salua le pavillon François de sept coups de canon. L'Amiral fit répondre de cinq coups. Ensuite on découvrit au Nord-Ouest un enfoncement, qui forme un des plus beaux bassins du monde, où le fond est à choisir depuis dix brasses jusqu'à vingt-cinq. Outre l'entrée par où les petits bâtimens avoient passé, la baie en a une seconde, formée par une Isle qui est située précisément au milieu de ces deux ouvertures (56).

Premieres observations de l'Amiral.

Il travaille à se rendre maître de l'entrée de la Baie.

L'Amiral, après avoir dépêché un bon Pilote, pour reconnoître particulierement toutes les baies, fit mettre à terre un homme du pays, qu'il avoit pris en passant devant Mangalor, avec ordre d'amener à bord quelque Insulaire de qui l'on pût prendre langue. Le lendemain, il alla visiter une pointe, qui pouvoit être fortifiée; & dans la vûe de se rendre maître des entrées, il mit une Compagnie d'Infanterie dans l'Isle qui forme les deux passages. Le travail fut commencé. Vers le soir cinq Négres du pays, qui furent amenés à bord, & deux desquels se disoient Gouverneurs des terres voisines, pour le Roi de Candi, déclarerent qu'ils avoient reçu ordre de ce Prince, d'offrir toutes sortes de rafraîchissemens aux Vaisseaux François. Ils raconterent à l'Amiral que les Hollandois étoient en paix avec le Roi depuis six ans. Leur recit parut suspect. Cependant ils furent traités civilement, & l'Amiral leur remit une lettre de civilité pour leur Prince, dont ils promirent d'apporter la réponse. Mais on apprit bientôt, par une chaloupe qui avoit été envoyée à terre, que ces cinq hommes étoient Malabares, & que ceux qui s'étoient dits Gouverneurs pour le Roi, n'étoient que les Commandans de quelques Compagnies de Malabares au service des Hollandois. On fut informé aussi qu'ils étoient venus par l'ordre du Gouverneur de Trinquemale, pour observer le dessein des François, & qu'ils lui avoient porté la lettre qu'on leur avoit confiée : que depuis six mois les Hollandois étoient en guerre avec le Roi de Candi, du côté de Columbo; qu'ils avoient fait venir à Trinquemale deux cens Malabares; qu'ils avoient tué depuis peu 30 Chingulais, qui sont les Naturels du pays, & qu'ils avoient chassé les autres de la côte de cette baie (57).

Ruse des Hollandois.

Comment ils vivoient avec le Roi de l'Isle.

Les Négres de Mangalor étant revenus le 25 avec un des sujets du Roi de Candi, on apprit, avec plus de confiance, que ce Prince attendoit depuis longtems les François, mais que leur lenteur lui faisoit craindre qu'on ne lui eût donné de fausses espérances; qu'il avoit actuellement la guerre avec les Hollandois, & que depuis peu il les avoit lui-même attaqués à Corlas; que cinq mois auparavant il leur avoit fait essuyer une autre attaque, par quatre de ses

(55) *Ibidem.* (56) Pages 153, 154. (57) Pages 155 & suiv.

De la Haie. 1672.

Généraux : que ces ennemis de l'Isle avoient brûlé depuis quelques jours & abandonné leur Fort de Cotiary ; enfin que le Roi avoit quantité de canelle à vendre, parce que regardant les Hollandois comme ses ennemis, il y avoit long-tems qu'il ne faisoit plus de Commerce avec eux. L'Amiral fut curieux de vérifier sur le champ s'ils avoient abandonné leur Fort. S'y étant rendu lui-même, il le trouva effectivement désert. Mais il y restoit trois pieces de canon, & quelque provision de poudre, sans aucun boulet. On n'y toucha point ; & pour éviter toutes sortes de plainte, on ne voulut pas s'emparer du Fort : d'autant plus que loin de commander la riviere qui vient de Candi, il en étoit assez éloigné. Cependant l'ordre fut donné de pousser le travail dans l'Isle qui sépare les deux entrées, & d'y construire des Magasins. L'Amiral prit aussi le parti d'envoyer, à la Cour de Candi, trois François avec des lettres pour le Roi, accompagnés d'un corps de cadets qui devoient les escorter pendant quelques jours, & du Topase de Mangalor (58) pour leur servir d'Interprête.

Ménagement que les François gardent pour eux.

Les ressentimens commencent à éclater.

Malgré les soins que les François & les Hollandois sembloient avoir apportés jusqu'alors à ne se donner mutuellement aucun sujet de plainte, il étoit bien difficile qu'avec des intérêts si opposés, l'une & l'autre Nation demeurât long-tems dans cette espéce d'équilibre. Les Hollandois furent les premiers qui parurent en sortir. Le 2 d'Avril, le Patron d'une petite barque apporta sur la Flotte une lettre du Gouverneur de Trinquemale, qui portoit un ordre insolent aux François de sortir de la baie du *Repos*, où l'escadre avoit mouillé, avec un reproche d'y être entré sans saluer le pavillon du Fort. On ne fit aucune réponse à la lettre ; & quelques Officiers se contenterent de dire au Porteur, que lorsque ses Maîtres écriroient avec le respect qu'ils devoient à la France, on pourroit leur répondre (59). On ne laissa pas de le saluer de trois coups de canon, auxquels il eut l'audace de répondre d'un seul. Quelques jours après, deux François de la garnison du Fort étant venus se rendre sous le pavillon de l'Amiral, une chaloupe Hollandoise vint les redemander, & déclara que s'ils n'étoient pas rendus le Gouverneur recevroit tous les François qui passeroient au Fort. On lui donna pour réponse les copies imprimées d'une Ordonnance du Roi, qui obligeoit tous ses sujets de retourner au service de leur Patrie. On ajouta que c'étoit l'unique explication qu'on avoit à donner au Gouverneur ; & qu'à l'égard de sa premiere lettre, on en feroit connoître l'insolence en Europe, où MM. les Etats en seroient informés (60). D'autres déserteurs du Fort assurerent qu'on y étoit dans une vive inquiétude, & qu'avant l'arrivée de l'escadre le Gouverneur avoit reçu ordre d'arborer tous ses pavillons sur les avenues & les pointes de la baie, mais que par une négligence irréparable il avoit laissé la place vuide. Ceux qui connoissoient assez les Hollandois pour sçavoir qu'ils négligent peu les affaires importantes, jugerent que ce bruit n'avoit été répandu dans le Fort que par des vûes politiques, soit pour faire supposer qu'ils croyoient leurs droits certains, ou pour faire entendre qu'ils étoient résolus de les soutenir (61).

Les François méprisent les injures.

Cependant l'Amiral ayant écrit le 28 au Gouverneur, par un de ses Gardes,

(58) C'est un nom Indien, comme celui de Cascarin & de Chingulay.

(59) Page 160.

(60) Pages 161 & 162.

(61) Pages 162 & 163.

cet Envoyé rendit témoignage à son retour qu'il avoit été reçu fort civilement. Le Gouverneur avoit promis de répondre dans l'espace de deux jours. Il avoit fait tirer sept coups de canon, au départ du Garde; ce qui sembloit marquer qu'il avoit changé d'humeur, ou reçu de nouveaux ordres. Sa réponse fut apportée par un Officier qui la remit au corps-de-garde François, mais qui partit en murmurant de la contrainte où l'on tenoit les Hollandois, dans un lieu qui leur appartenoit par des droits légitimes (62),

On apprit à bord que les Députés de l'Amiral étoient arrivés à la Cour de Candi, & qu'ils y avoient été reçus avec autant de joie que de civilité. Bientôt plusieurs Grands de l'Isle parurent sur le rivage, escortés d'une troupe nombreuse; & quelques-uns passerent sur le Navire, pour y faire leurs complimens à l'Amiral. Ils lui promirent quantité de rafraîchissemens de la part du Roi, mais ils en apporterent peu. Cependant les besoins de l'escadre devenoient pressans. On y avoit déja perdu un grand nombre de soldats, & plusieurs Officiers de considération, entre lesquels l'Auteur nomme M. de *Grateloup*, Maréchal de Camp, M. le Chevalier de *Certaine*, qui commandoit le *Jule*, & M. de *Turelle*, Chef d'escadre. Les malades se multiplioient tous les jours. Quelques Grands de l'Isle presserent l'Amiral de les envoyer à terre, & lui promirent de ne les y laisser manquer de rien. Il se rendit lui-même à Cotiary, pour leur faire dresser des tentes à deux lieues de la mer, sur les bords de la riviere de Candi. Le soir il rendit visite aux Grands, qui étoient campés dans un lieu voisin, & qui vinrent au-devant de lui avec une suite de trois cens hommes armés de mousquets, d'arcs & de picques.

Etat de l'Escadre Françoise.

Les circonstances changerent beaucoup le 15, lorsqu'on vit paroître à l'entrée de la baie une Flotte Hollandoise de quatorze Navires (63), qui mouilla sous la pointe du Nord, devant le Fort de Trinquemale. On regla aussi-tôt, dans un Conseil, l'ordre que l'escadre devoit tenir en cas d'attaque. Ensuite un Officier, nommé *Beauregard*, fut envoyé à l'Amiral Hollandois, pour lui demander si son dessein étoit d'entrer dans la baie. Il devoit lui dire, dans cette supposition, que le Viceroi (64) le prioit de prendre toute autre route, & fondoit cette priere sur le don que le Roi de Ceylan, juste Souverain de la baie, en avoit fait aux François. Beauregard fut assez mal reçu. L'Amiral Hollandois qui se nommoit *Riklof*, lui répondit qu'il ne communiquoit ses desseins à personne; que s'il avoit celui d'entrer dans la baie, il n'en demanderoit pas la permission, & que le lendemain il s'expliqueroit par écrit (65).

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Premieres explications entre les deux Amiraux.

En effet on vit arriver le 16, à bord du Navarre, un Capitaine & un Lieutenant Hollandois, qui apportoient une lettre au Viceroi, de la part de M. Riklof Ranjonce, Amiral de la Flotte Hollandoise & Gouverneur de l'Isle de Ceylan. Elle contenoit que MM. les Etats & la Compagnie de Hollande, lui ayant confié le soin & la défense de toutes leurs Places de guerre dans l'Isle de Ceylan, & le long séjour que la Flotte Françoise faisoit dans cette baie, qui étoit une dépendance de son Gouvernement, lui donnant un juste ombrage, il prioit M. le Viceroi d'en sortir; que le lieu de lui-même étoit

Ils s'expliquent par écrit.

(62) Page 170.

(63) Pages 175 & suiv.

(64) M. de la Haie prenoit la qualité de Viceroi dans les lieux qui passoient pour appartenir au Roi.

(65) Page 176.

peu capable de lui fournir des rafraîchiſſemens; que s'il en avoit beſoin, il lui offroit ceux qui ſe trouveroient ſur ſa Flotte; qu'il étoit même diſpoſé à l'accompagner dans quelque autre lieu, pour s'en procurer enſemble; enfin, qu'il le prioit de lui faire connoître au plûtôt ſes intentions. Les deux Envoyés furent reçus avec plus de civilité, que les Hollandois n'en avoient eu pour Beauregard. Le Viceroi, dans ſa réponſe, à laquelle il fit joindre une copie de la lettre qu'il avoit envoyée le 28 au Gouverneur de Trinquemale, aſſuroit l'Amiral que ſon intention étoit d'entretenir la paix, l'union & l'amitié, qui ſubſiſtoient depuis ſi long-tems entre le Roi ſon Maître & MM. les Etats des Provinces-Unies; que celui qui penſoit à la rompre devoit prendre garde aux ſuites; que cette baie appartenoit au Roi de Ceylan, & que les Hollandois n'y pouvoient juſtifier aucun droit; qu'il s'étonnoit fort de la priere qu'on lui faiſoit de ſortir d'un lieu, qui appartenoit maintenant aux François par le droit legitime d'une donation volontaire, & qu'il n'avoit pas été moins ſurpris de ſe voir traité ennemi dans tous les Ports Hollandois où il avoit paſſé: qu'il offroit néanmoins à l'Amiral toute l'aſſiſtance & tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin (66).

Donation du Roi de Ceylan en faveur des François.

Dès le même jour, on fit revenir les malades à bord; & le lendemain on reçut des Grands les expéditions de la donation des baies de Trinquemale, Cotiary & dépendances. Le Viceroi ſe rendit le jour ſuivant à Cotiary, pour en prendre poſſeſſion au nom de la France, & le pavillon y fut planté. Deux jours après, on reçut par une nouvelle lettre, la derniere réſolution du Conſeil Hollandois. Beauregard fut envoyé le 23 avec la réponſe du Viceroi, & reçu avec beaucoup de civilité. On s'empreſſa de lui demander s'il apportoit la paix ou la guerre. Il répondit que M. le Viceroi n'avoit pas d'autre ordre ni d'autre intention que d'entretenir la paix; que ſi les Hollandois néanmoins vouloient commencer la guerre, il avoit aſſez de force pour la ſoutenir: que d'ailleurs le Roi de Ceylan lui offroit quinze mille hommes, prêts à la commencer, & lui promettoit d'y en joindre bientôt vingt mille autres, & de faire même une partie de la dépenſe. Quelque ſens que les Hollandois puſſent donner à cette explication, ils affecterent de la recevoir comme une aſſurance de paix; & dans les témoignages de leur joie, ils burent à la bonne intelligence des deux Nations (67).

Les François ſe bornent à la défenſive.

Cependant le Viceroi, qui ne penſoit effectivement qu'à demeurer ſur la défenſive, apporta tous ſes ſoins aux préparatifs qui pouvoient le mettre à couvert de toute ſurpriſe. Il donna des ordres preſſans pour faire achever les fortifications de la petite Iſle. Quelques Navires Hollandois étant entrés dans la baie de Cotiary, il fit mouiller une de ſes fregates, nommée *la Diligente*, vis-à-vis du pavillon François, qui étoit planté ſur une eſpece de halle que les Grands avoient fait conſtruire pour ſervir de Marché, avec ordre de ſe laiſſer couler à fond plûtôt que d'en partir, mais de ne pas tirer la premiere, & de ſe défendre ſeulement lorſqu'elle ſeroit attaquée ou qu'elle verroit inſulter le pavillon. Il étoit gardé par un enſeigne & douze ſoldats, qui avoient reçu les mêmes ordres. Bientôt le nombre des Navires Hollandois augmenta dans la baie juſqu'à treize. Ils s'approcherent pluſieurs fois du pa-

Les Hollandois s'entendent mal en ruſe.

(66) Pages 177, 178.

(67) Page 181.

villon, & même de l'escadre, avec toutes les apparences qui précédent ordinairement le combat; mais lorsqu'ils étoient à la portée du canon, ils faisoient vent arriere; & ces tentatives n'aboutirent qu'à sortir de la baie pour aller remouiller devant leur Fort. L'Auteur observe qu'ils manquoient de prudence, & que rien n'étoit plus mal imaginé que ce stratagême, parce que les gens du pays, qui observoient leur conduite, & qui ne pouvoient la prendre que pour une marque de crainte, se confirmoient dans la haine qu'ils leur portoient, & dans l'espérance qu'ils avoient conçûe de l'arrivée des François (68). Aussi le Viceroi fit-il arborer le même jour un pavillon de France sur une autre pointe de la baie, vis-à-vis de laquelle il fit jetter l'ancre au Vaisseau le *Flamand*, pour marquer sa possession (69).

Il se passa néanmoins, sur terre, quelques petites actions où les armes furent employées avec divers succès, mais sans aucun avantage considérable. Quelques corps-de-garde François, qui étoient gênés par l'ordre de ne pas commencer l'attaque, furent enlevés sans résistance. D'autres, forcés de sortir des bornes qu'on leur avoit imposées, repousserent la violence & firent tourner le dos à leurs ennemis. Le Vaisseau le *Phenix*, qui ayant été séparé de l'escadre revenoit au rendez-vous dans la baie, tomba au milieu de la Flotte Hollandoise, où il fut retenu, sans qu'on touchât néanmoins à sa cargaison. Mais ce n'étoient pas les difficultés de la guerre qui commençoient à causer de l'embarras aux François. Ils avoient d'autres combats à soutenir contre la disette des vivres & contre les maladies. Quelques bufles qui leur étoient envoyés par les Grands de l'Isle, étoient bien éloignés de suffire à leurs besoins, & tous les environs de la baie ayant été ravagés depuis long-tems par les Hollandois, ne pouvoient leur fournir d'autres rafraîchissemens (70). Les troupes Chingulaises, qui étoient sur le rivage avec leurs Grands, ne souffroient pas moins de l'éloignement où elles étoient de toutes sortes de provisions. Elles battirent un corps de Hollandois, qui avoit entrepris de ruiner les moissons de riz pour l'année suivante; mais les dépouilles qu'elles leur enleverent ne consistoient que dans leur bagage, de la poudre, des balles, & quelques barils de vin d'Espagne (71).

Embarras où la disette & les maladies jettent l'Escadre Françoise.

Le Viceroi, effrayé sur-tout du nombre de ses morts & de ses malades (72), jugea que l'honneur du nom François ne lui permettoit pas d'exposer son escadre à demeurer sans matelots pour la servir, & sans soldats pour la défendre. De concert avec le Directeur, qui le pressoit continuellement de ne pas attendre l'extrêmité, il prit enfin la résolution de sauver ce qui leur restoit d'hommes, & d'aller chercher des rafraîchissemens dans des lieux plus favorables. Les Grands informés de son dessein en parurent fort affligés. Ils craignoient pour leur tête, lorsque leur Roi viendroit à sçavoir que la disette avoit forcé les François de partir. Le Viceroi leur répondit qu'il étoit satisfait de leur bonne volonté; qu'il comprenoit bien que toutes les terres voisines étant ruinées par leurs ennemis, il ne dépendoit pas d'eux d'y faire naître l'abondance, & qu'il en rendroit témoignage au Roi par une

Les maladies obligent les François d'abandonner leur entreprise.

Regrets des Insulaires.

(68) Page 187.
(69) *Ibidem.*
(70) Pages 205, 206 & suiv.
(71) Page 216.
(72) Il y avoit soixante-dix-huit malades sur le seul *Flamand*.

De la Haie. 1672.

Ambassade (73) qu'il avoit dessein de lui envoyer. Il leur promit de revenir aussi-tôt qu'il lui seroit possible, & de laisser une garnison Françoise dans la petite Isle qu'il avoit fortifiée. Leurs plaintes & leurs instances n'en furent pas moins vives. Quatre d'entr'eux s'étant rendus le 5 de Juillet à bord du *Navarre*, y porterent une lettre du Roi, par laquelle ce Prince leur marquoit qu'ayant appris avec chagrin combien les maladies causoient de mal aux François; il leur envoyoit sept Médecins de sa Cour avec toutes sortes de drogues pour leur guerison. Ils ajouterent qu'ils avoient fait bâtir sur le champ des loges, où les malades ne manqueroient d'aucune commodité. La réponse du Viceroi fut qu'il se préparoit à partir dans trois jours : qu'il remercioit beaucoup le Roi, mais qu'il avoit besoin de vivres encore plus que de remédes, & que ces secours d'ailleurs étoient venus trop tard (74).

Remarque sur un oubli important.

L'Auteur du Journal ne donnant pas ici plus de lumiere sur l'Ambassadeur qui fut envoyé à la Cour de Candi, ni sur le nombre d'hommes que le Viceroi laissa dans le Fort de l'Isle, on exhorte le lecteur à consulter la Relation de *Knox*, qui contient des éclaircissemens fort curieux sur ces deux articles. Il y apprendra aussi qu'après avoir attendu inutilement le retour de l'escadre Françoise, le Roi de Ceylan & tous ses sujets demeurerent persuadés qu'elle avoit péri dans les flots ou par les forces supérieures des Hollandois. Cette idée pouvoit naître aux Insulaires, & paroître vraisemblable à Knox même, pendant le séjour qu'il fit dans leur Isle. Mais il est surprenant qu'ayant achevé sa Relation en Angleterre, il n'ait pas cherché des informations qui auroient dissipé ses doutes, ou du moins que son Traducteur n'ait pas pris la peine de reformer ce qui manque à la vérité de son recit.

L'Escadre Françoise quitte l'Isle de Ceylan.

La veille du jour qui avoit été marqué pour le départ de l'Escadre, le Viceroi & le Directeur firent partir une flute, sous le commandement de *Beauregard*, Capitaine des Gardes du Viceroi, avec leurs dépêches pour la France, & l'ordre exprès de ne les remettre qu'entre les mains du Roi. Le lendemain 9 Juillet, toutes les ancres furent levées, & l'on mit à la voile dès la pointe du jour, pour sortir de la baie de Cotiary. Les Navires Hollandois étoient rangés, & liés les uns aux autres avec des cables, devant leur Forteresse. On passa fort près d'eux, sans y remarquer le moindre mouvement qui ménaçât l'Escadre. Ils triomphoient sans doute de voir abandonner volontairement ce qu'ils n'avoient osé tenter d'obtenir par la force. Beauregard prit librement la route de l'Isle de Bourbon, dans sa flute; & de la Haie fit gouverner vers Coromandel, où il espéroit de trouver des rafraîchissemens. On arriva le 11 à la vûe de la Terre-Ferme, devant *Negapatan*, dont on n'étoit qu'à trois lieues. Une grande muraille blanche, & le pavillon Hollandois qui s'élevoit à côté d'une grande pagode en forme de pyramide, firent découvrir aussi-tôt cette Place. Mais comme il y avoit peu de secours à s'y promettre, on prit le parti d'aller mouiller le lendemain à *Tranquebarre*, Ville & Forteresse qui appartenoit aux Danois depuis plusieurs années, & qu'ils avoient fait soigneusement réparer (75).

Elle relâche à Tranquebarre.

Le Gouverneur Danois, qui n'avoit alors dans sa rade que deux petits Navires

(73) Voyez la Remarque suivante.

(74) Pages 125 & suiv. On supprime quantité de regrets & d'instances des Insulaires.

(75) Page 232.

vires de sa Nation, envoya complimenter aussi-tôt le Commandant de l'Escadre Françoise, & lui fit offrir des rafraîchissemens. Mais lorsqu'il apprit qu'elle portoit un Amiral de France, il fit saluer le pavillon avec les plus grands honneurs (76). Ensuite il renvoya les Députés à bord, pour supplier l'Amiral d'aller se rafraîchir dans le château, avec offre d'aller lui-même au devant de lui. De la Haie répondit qu'il iroit avec joie remercier le Gouverneur de toutes ses civilités. Une heure après, on vit paroître dans deux barques, M. le Gouverneur & sa suite. Mais il fut trois heures à ramer contre le vent, & la force de l'orage l'obligea de retourner à terre. L'Amiral, sensible à tant de politesses, partit le lendemain dans ses propres chaloupes, avec ses Gardes & un grand nombre d'Officiers; ce qui n'empêcha pas le Gouverneur de venir encore au-devant de lui, pour le conduire au rivage. Il avoit fait préparer un riche palanquin & six chevaux de main. Mais l'Amiral voulut aller à pied jusqu'au Château. Toute la garnison étoit sous les armes, & le canon joua continuellement. On servit un fort beau dîner, pendant lequel on but les santés de Leurs Majestés Très-Chrétienne & Danoise. L'Amiral ne fit pas difficulté de déclarer qu'il étoit absolument dépourvu de vivres; & n'en desirant point qu'il ne fût disposé à payer, il proposa au Gouverneur de lui fournir trois cens milliers de riz, trois cens vaches ou bœufs, trois cens porcs & huit cens pieces de volailles (77). Les Danois ne parurent point embarrassés de cette demande; mais ils manquoient de goudron, de cordages, de vin & de viande salée d'Europe. Sans les tenir quittes de ce qu'ils promettoient de si bonne grace, on prit la résolution de se rendre à Madraspatan, où il étoit arrivé depuis vingt jours cinq navires Anglois. L'Amiral fut reconduit avec les mêmes honneurs jusqu'au rivage. Le Gouverneur se rendit à bord avec lui. On s'y étoit attendu: & d'un présent de vingt vaches, de vingt cabris & de quelques bonnes pieces de volaille qu'il y avoit envoyé avec différentes especes de légumes, on avoit préparé un excellent souper, où la joie & la politesse ne regnerent pas moins que la bonne chere. Les François rendirent les honneurs de l'artillerie avec usure, & le Gouverneur Danois se retira fort satisfait. L'Amiral, pressé de partir, le pria de lui envoyer le lendemain ce qu'il avoit de riz, de bestiaux & de volailles, en promettant de prendre le reste à son retour de Madraspatan. Il lui laissa le prix de tout ce qu'il s'étoit engagé à fournir; & pour lui marquer une reconnoissance indépendante de leur traité, il lui fit présent d'un fusil d'une beauté extraordinaire, d'une épée & d'un baudrier en broderie, d'un travail fort riche (78).

Civilités du Gouverneur Danois.

Elles lui sont rendues sur l'Escadre.

Après avoir reçu des Danois tout ce qu'ils pouvoient accorder, on remit le 16 à la voile avec le vent le plus favorable, parce qu'on étoit en pleine mousson pour le Nord. On arriva le lendemain à l'embouchure de la riviere de *Porto-novo*, où l'on avoit sçu du Gouverneur de Tranquebarre que les Officiers du *Phœnix* avoient traité pour quelques vivres, & qu'ils avoient fait d'avance une partie du payement. L'Amiral descendit à terre avec quelques Officiers & ses Gardes; mais ayant laissé sa suite au rivage & gardant l'*incognito* sous le nom d'un Marchand, il fut informé par ses propres yeux que

L'Amiral descend à Porto-novo.

Il se rend *incognito* dans la Ville.

(76) Page 233.

(77) Page 235.

(78) Page 237. On verra dans la suite quelques Relations Danoises, qui feront connoître l'origine & l'état de cet Etablissement du Dannemarck.

De la Haie. 1672.

la riviere n'a que six pieds d'eau, de haute mer, & n'en a guères plus d'un en basse marée; que les grandes vagues y rendent l'abordage aussi rude qu'à Tranquebarre; que le riz & les vivres ne manquoient pas dans le pays, mais qu'il falloit vingt-cinq ou trente jours pour en faire une certaine provision. L'Amiral & deux hommes qui l'accompagnoient passerent la nuit à terre, pour éviter l'embarras de chercher un logement. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils entrerent dans la Ville. Ils en parcoururent les rues & visiterent le Marché. L'Amiral s'informa du prix des vivres. Il s'entretint avec divers Marchands. Mais tout étant plus cher qu'à Tranquebarre, il n'y acheta rien. La Flute l'*Europe*, qui n'avoit pas rejoint l'Escadre, avoit chargé les provisions pour lesquelles on avoit eu de l'inquiétude (79).

L'Escadre arrive à S. Thomé.

L'esperance qui restoit à l'Amiral étoit de relâcher à *S. Thomé*, où les vivres sont ordinairement en abondance. On leva l'ancre pour suivre la côte. Le 19 après midi, on eut la vûe des sept Pagodes, à une lieue de terre du côté de l'Ouest; & le 20 on mouilla devant la Ville de S. Thomé, qui apparrenoit au Roi de *Golconde*. Trois navires Anglois, qui étoient devant Madraspatan, Forteresse de leur Nation, apprirent à l'Amiral qu'il s'étoit fait une ligue offensive & défensive entre la France & l'Angleterre, & que ces deux Couronnes avoient déclaré la guerre aux Hollandois. Il envoya deux de ses Officiers à Madraspatan, pour saluer le Gouverneur. Mais n'ayant d'abondance à se promettre que du côté de S. Thomé, il en députa deux autres au Gouverneur de cette Ville, pour lui demander la permission de prendre des vivres, du bois & de l'eau, après être convenus du prix.

Brutalité du Gouverneur More.

Courbasson, Lieutenant du *Navarre*, & *Thibaud*, qui furent chargés de cette commission, trouverent tant de difficultés à surmonter les brisans, qu'ils furent obligés de mouiller le grapin & de mettre leur pavillon en berne. Une barque du pays vint au-devant d'eux; mais ceux qui la conduisoient leur firent défense, de la part du Gouverneur, de descendre au rivage. Un ordre si dur ne les empêcha pas d'envoyer un Matelot, qui fut conduit devant le Gouverneur, & qui lui en fit des plaintes. Cet orgueilleux More répondit qu'il ne prétendoit pas qu'aucun Chrétien mît le pied sur ses terres, & qu'il n'avoit pas d'autre réponse à faire aux Officiers François. Ensuite il fit donner, aux yeux du Matelot, trente coups de bâtons à l'Indien qui l'avoit amené devant lui. Cette nouvelle, qui fut communiquée aussi-tôt à l'Amiral, lui fit assembler le Conseil, & l'on y résolut de faire une seconde tentative auprès du Gouverneur. Le même jour au soir on apprit, par une Lettre de Flacour, envoyée depuis un mois de la côte de Malabar à Madraspatan, que les Hollandois s'étoient saisis de la Terre d'Allicot & l'avoient forcé de se retirer (80).

Il renouvelle ses injures.

Ce fut le 22 que *Maillé*, Commandant des Cadets, fut conduit à terre pour renouveller au Gouverneur la proposition de l'Amiral. En arrivant au rivage, il le trouva couvert de Mores, qui feignirent même de s'opposer à sa descente. Cependant il se fit conduire chez le Gouverneur, qui, après avoir répeté ce qu'il avoit dit au Matelot, ajouta qu'il feroit couper la tête au premier François qui viendroit lui faire la même demande (81).

(79) Page 240 & 241. La hauteur prise devant Porto-novo étoit de onze degrés trente minutes du Nord.

(80) Pag. 242 & suiv.

(81) Page 245.

Un procedé si barbare & la mort d'un Courrier de la Compagnie Françoise, qui avoit été assassiné quelques années auparavant dans cette Ville, parurent des offenses qui demandoient une vengeance éclatante. On résolut, au Conseil, d'attaquer la Ville ; & sur le champ l'ordre fut donné aux Pilotes de sonder les lieux où les navires pouvoient mouiller à la portée du canon.

Les François pensent à la vengeance.

Dès la nuit suivante, toute l'Escadre s'approcha de la Place, le côté en travers, pour commencer à faire jouer l'artillerie. Les Mores jetterent quantité de fusées volantes, dans la vûe apparemment de faire connoître qu'ils étoient préparés. Elles n'empêcherent point l'Amiral de se mettre le lendemain dans une chaloupe, suivie de quelques autres, chargées d'Infanterie, & de chercher un lieu commode pour le débarquement. Cependant il envoya demander, pour la troisiéme fois, au Gouverneur, s'il vouloit lui fournir des vivres pour son argent ; mais il n'obtint, pour réponse, que des injures & des menaces. (82).

Troisiéme insulte du Gouverneur.

Au même instant, il fit dire au Commandant d'un navire Anglois, qui étoit à l'ancre vers la Ville, de se mettre au large ; & les chaloupes s'étant rangées au Nord de la Place, le signal de la flamme rouge fut donné pour faire jouer le canon. Pendant le premier feu on descendit à terre, en échouant quelques chaloupes. L'Amiral fit mettre en bataille ce qu'il avoit de monde, avec ordre de marcher droit à la Ville. Cet air d'intrépidité parut effrayer les Mores. Ils se hâterent d'arborer pavillon blanc sur un bastion. L'Amiral s'avança vers la Place. Un Religieux Portugais vint conferer avec lui. Pendant leur entretien, on ôta la flamme rouge, & le canon cessa de tirer. Mais les troupes Françoises continuerent leur route au Sud, le long du bord de la mer. Les Mores promirent des vivres. *Fournier*, Sécretaire de l'Amiral, eut ordre d'acheter sur le champ ce qu'il en trouveroit, & de le distribuer aux troupes qui étoient à terre. Avant que de retourner à bord, l'Amiral les fit camper à une portée de mousquet de la Ville.

La guerre est déclarée.

Les Mores composent.

Le 24, on lui remit, sur le *Navarre*, une Lettre du Pere *Ephraim de Nevers*, Capucin (83), qui lui conseilloit de ne pas se fier aux promesses des Mores, & d'exécuter promptement son entreprise s'il avoit quelque dessein sur la Ville, parce que le Traité n'étoit qu'un artifice, dont ils esperoient du tems pour l'arrivée d'un secours considerable qu'ils attendoient. Il ajoutoit que S. Thomé étoit la meilleure Place de la côte, & par conséquent la plus importante pour la Compagnie. On tint Conseil. Cet avis, joint aux insultes récentes, détermina l'Amiral à ne plus garder de ménagement. Il descendit à terre, suivi de quantité d'Officiers & de Volontaires. Le Directeur même suivit cet exemple, avec une partie de sa maison. *Beaurepaire*, Major de l'Escadre, eut ordre de faire descendre les matelots avec des haches, & de faire débarquer pendant la nuit les munitions de guerre.

Les conseils d'un Capucin font attaquer la Ville.

L'Amiral continua de reconnoître la Place, à la clarté des étoiles. Vers la pointe du jour, il donna ordre à *Rebré*, Capitaine d'Infanterie, d'aller se poster avec sa Compagnie près d'un bastion qui fait face à la terre du côté du Nord. On y porta deux échelles, l'une de corde & l'autre de bois. Au Sud, on pointa quatre pieces de canon, pour battre une fausse porte sous le bastion le plus proche de la mer. Les Mores firent des rondes pendant toute

(82) Page 246. (83) Page 247.

De la Haie. 1672.

la nuit & tirerent par intervalles. On sçut, à la pointe du jour, qu'il étoit entré cette nuit quelques soldats dans la Ville, & qu'on en avoit fait sortir les enfans & le bagage (84).

Vive attaque.

A six heures du matin, tout étant disposé pour l'attaque, on n'attendoit plus qu'une barque, qui devoit apporter des munitions de l'Escadre, lorsque les Mores commencerent à tirer de la Ville sur les navires. On fit à l'instant le signal, pour avertir les Vaisseaux de faire feu. En même-tems la porte, devant laquelle étoient les quatre petites pieces, fut attaquée, & bien-tôt rompue à la faveur de la mousqueterie & des grenades. On commençoit à s'ouvrir un passage au travers des pierres, lorsqu'on fut averti que Rebré étoit monté à l'escalade, & qu'étant entré dans la Ville par son bastion il s'étoit déja rendu maître de la principale porte. L'Amiral se mit à la tête de quelques troupes pour l'aller joindre. Un soldat lui présenta les clefs de la porte, qui avoient été ôtées à quelques Négres dans leur fuite. Il les remit à Rebré, avec de grands éloges de son action; & sur le champ il le nomma Gouverneur de la Place (85).

Les François se rendent maîtres d'une porte de la Ville.

Le Gouverneur est fait prisonnier.

On détacha une partie des troupes à la suite des fuyards, avec défense néanmoins de tuer ni de maltraiter personne. Le Gouverneur ayant été arrêté parmi les prisonniers, fut amené à l'Amiral, devant lequel il se mit à genoux. Les François n'avoient perdu personne dans une action si brusque; mais il se trouva dix blessés, entre lesquels on comptoit *Montagu*, Enseigne du *Jule*, & *Vallancour*, jeune Volontaire. L'Amiral tourna vers le Ciel les premiers mouvemens de sa reconnoissance. Il fit chanter le *Te Deum* dans la Cathédrale de S. Thomé, qui fut trouvée dans le même état où les Portugais l'avoient laissée; c'est-à-dire, avec ses tableaux & tous ses autres ornemens. Il alla faire ensuite le tour des remparts, d'où il découvrit la cavalerie Moresque, qui étoit venue apparemment au secours de la Ville, mais qui se retiroit après avoir reconnu qu'elle arrivoit trop tard. Les magasins de munitions se trouverent assez bien fournis de poudre, de boulets de pierre, de fusées & de mousquets. L'Amiral visita aussi les Villages voisins, pour rassurer les Mores, qui commençoient à déloger. Il se fit montrer le riz en grain & en paille, & les autres provisions. A son retour, il reçut les complimens du Gouverneur de Madraspatan; & les Portugais étant venus en troupes pour le féliciter de sa victoire, il leur accorda la liberté de se rétablir dans leurs maisons (86). Les jours suivans furent employés à faire apporter dans la Ville les provisions des Villages voisins, & des munitions de l'Escadre. On n'y trouva point d'opposition de la part des Mores, qui paroissoient consternés de leur perte; & l'Amiral eut le tems de donner tous ses ordres pour la conservation d'une Place dont il reconnut l'importance. Mais, sans prévoir encore d'où viendroient les plus grands obstacles, il jugea qu'avec si peu de monde il auroit besoin d'une fermeté extraordinaire pour soutenir long-tems une si grande entreprise. La Ville de S. Thomé, que les Portugais ont pris plaisir à fortifier tandis qu'ils en étoient les maîtres (87), est revêtue d'une excellente muraille de pierres de roche, très-dures & très-bien cimentées, qui a dix-huit pieds

Actions de grace rendues dans la Cathédrale.

Etat de la Ville & perte des Mores.

(84) Page 248.
(85) Pages 249 & 250.
(86) Page 251.

(87) Ils avoient changé son nom de *Meliapar* en celui de *S. Thomé*, à l'honneur de l'Apôtre S. Thomas, qui y a souffert, dit-on,

de haut. Elle est défendue par seize bastions, & la garnison étoit de sept cens hommes; ce qui n'avoit point empêché que cent vingt mousquetaires & cinquante matelots François ne s'en fussent mis en possession. Les ennemis y avoient perdu quatre-vingt hommes; trois cens s'étoient sauvés par une porte, deux cens avoient sauté par-dessus les murailles, & le reste étoit demeuré prisonnier avec le Gouverneur & son fils, qui furent envoyés à bord du *Jule*. Mais on ne pouvoit douter que les Mores ne pensassent bien-tôt à réparer leur honte. L'Amiral, pour communiquer à ses gens le desir de garder leur conquête, voulut que les seize bastions prissent des noms François (88). Il donna ordre que les Mores fussent bien traités, autant pour les accoutumer à la domination de leurs nouveaux Maîtres, que pour rendre la vie douce aux François en faisant regner également l'abondance sur l'Escadre & dans la Ville. Tous les habitans du pays, apprivoisés par les caresses des vainqueurs & par la fidélité du payement, apporterent leur riz sans violence. On vit arriver aussi quantité de bœufs & de volaille. Quelques maisons furent réparées pour servir de magasins. Une partie du canon de la Flotte borda les remparts, & l'on distribua des munitions dans tous les quartiers. L'Amiral ne fit pas même difficulté d'engager à son service une Compagnie de *Cascarins* & de leur avancer leur paie, qui étoit de trois livres par mois & douze pour le Commandant (89).

DE LA HAIE. 1672.

Les François se préparent à soutenir un siége.

Il avoit employé tranquillement quinze jours à ces dispositions, lorsqu'il fut averti qu'on voyoit paroître, à trois lieues de la Ville, un corps d'Infanterie & de Cavalerie d'environ six mille hommes. Cette nouvelle lui annonçoit un siége, qu'il prit la résolution de ne pas attendre dans ses murs. Le 9 de Juillet au soir, ayant rassemblé quatre cens hommes, auxquels il fit distribuer de la poudre & des balles, il partit à leur tête vers le milieu de la nuit. Caron fut laissé à la garde de la Place, avec le nouveau Gouverneur. L'armée Françoise arriva près du camp des Mores à la pointe du jour. L'avant-garde, commandée par *Maillé*, fut découverte en entrant dans un champ de riz fort bourbeux. La sentinelle More, qui entendit du bruit, tira son coup. Aussitôt toute la Cavalerie ennemie fit un mouvement. Mais quelques François, qui s'étoient avancés les premiers, ayant fait feu sur le camp, & l'avant-garde suivant avec la même ardeur pour les soutenir, on trouva peu de résistance. L'Infanterie Moresque prit la fuite, tandis que la Cavalerie se tint à l'écart par escadrons, & l'on passa au travers du camp, qui étoit déja comme abandonné (90). Cependant le corps de réserve, commandé par *Chateaupers*, & l'arriere-garde par *Rochambeau*, furent attaqués à la faveur d'un petit Village sur la gauche du camp, où la plus grande partie des fuyards s'étoient déja rendus. L'Amiral, qui avoit prévû cet évenement, s'étoit tenu à la queue, d'où tournant brusquement sur la droite, il fit feu si à propos sur les Mores & sur quelque Cavalerie qui les suivoit, qu'il les eut bien-tôt dispersés. Lors-

Approche de six mille Mores.

L'Amiral va les attaquer & les défait.

le martyre, après avoir prêché l'Evangile aux Indiens. Le Port est excellent.

(88) Voici les noms : 1. le bastion de *la Haie*; 2. le *Caron*; 3. le *Major*; 4. le *Colbert*; 5. le *Portugais*; 6. la *Porte-royale*; 7. la *Marie*; 8. le *S. Louis*; 9. le *Redan*; 10. le *Rebré*; 11. le *Soleil*; 12. le *Dauphin*; 13. le *François*; 14. le *Bourbon*; 15. le *Marin*; 16. l'*Amiral*. Il y a un autre bastion avancé, qu'on nomme le *Fort sans peur*.

(89) Journal de la Haie, seconde Partie, page 3.

(90) *Ibid*. p. 5.

DE LA HAIE. 1672.

Péril où sa vie est exposée.

qu'il les vit en fuite, il s'écarta pour quelques besoins dans un chemin creux, où il fut attaqué par sept hommes, dont les uns étoient armés de pistolets & les autres de sabres. Il para le coup du premier & le tua. Un autre, étant venu à la charge, emporta dans le ventre la moitié de son épée, qui s'y rompit. Cette vigueur & la noblesse de son maintien parurent inspirer de la crainte aux autres; mais un d'entr'eux, néanmoins, se jetta sur lui le poignard levé. Son bonheur amena quelques François, qui le délivrerent d'un danger si pressant. Il en fut quitte pour une légere blessure à la main. Quelques-uns l'accuserent d'imprudence; mais d'autres firent tomber le reproche sur ses Gardes & sur quantité d'Officiers sans commandement, qui ne devoient pas abandonner sa personne (91).

Retraite glorieuse des François.

Toutes les troupes s'étant rassemblées autour de lui, il les mit en bataille près du camp même des Mores. Ce ne fut pas sans peine qu'il leur ôta le desir de s'arrêter au pillage. La Cavalerie se tenant hors de la portée du mousquet, on ne pouvoit entreprendre de l'attaquer; mais il étoit à craindre qu'elle ne profitât du moindre désordre pour tomber sur les vainqueurs. On prit le parti de retourner à la Ville. L'avant-garde ayant commencé à défiler, on détacha des Mousquetaires pour escarmoucher sur les aîles. Ensuite les deux autres corps marcherent dans le même ordre, suivis par les Mores jusqu'à une demie-lieue de la Place. Il n'étoit que dix heures du matin lorsque les François y rentrerent, sans autre perte que trois morts & douze blessés. Les ennemis avoient perdu beaucoup de monde, & quelques chevaux pris ou tués. L'Amiral éleva, au poste de Commissaire d'artillerie, un Soldat nommé *La Roche*, qui lui avoit sauvé la vie, & qui prit le nom de *La Jonquiere* en changeant de condition.

Représailles exercées contre les Mores.

La Cavalerie Moresque exerça sa vengeance par l'incendie de quelques Villages voisins de la Ville. On sortoit sur elle, aussi-tôt qu'on la voyoit paroître; elle prenoit la fuite au moindre mouvement des François. Quelques Mores ayant pris un Cascarin de la garnison, lui couperent la tête & la planterent à la vûe des murs. Le frere de ce malheureux vint demander à l'Amiral un des principaux prisonniers, pour lui faire le même traitement. Il souhaitoit qu'on lui donnât le fils de l'ancien Gouverneur; mais sa demande fut rejettée avec indignation. Cependant on lui remit un prisonnier, auquel il coupa aussi-tôt la tête, qu'il porta près du camp des Mores. L'intention de l'Amiral étoit de leur faire comprendre que leurs prisonniers seroient traités comme ils traiteroient ceux de la Ville.

Siége qui dure deux ans.

Ce n'étoit que le prélude d'une guerre qui devoit durer deux ans entiers; avec des circonstances qui n'appartiennent pas à un Recueil de voyages, mais mais qui mériteroient un rang distingué dans l'Histoire. Les Mores formerent, par degrés, un siége qui ne fut interrompu, dans certains intervalles, que par les excès de leur crainte ou de leurs pertes. Il fut poussé d'abord avec une vigueur qui couta la vie à leurs plus braves Généraux, & qui ne fut pas moins funeste aux François. La Haie même y fut blessé plusieurs fois. Rebré, dont l'Auteur ne parle jamais sans éloge, y périt les armes à la main. Quantité d'autres Officiers y trouverent aussi leur derniere heure, avec le regret sans doute de n'avoir pas répandu leur sang sur un plus grand théâtre, ou de ne

(91) Pages 6 & 7.

l'avoir pas employé plus utilement pour leur Patrie. Mais la plûpart avoient du moins l'esperance que S. Thomé demeurant aux François, on conserveroit la mémoire des Héros qui l'auroient conservée. Ils se flattoient que les avis qu'on prit soin de donner en France, & de l'importance de l'entreprise, & du besoin qu'elle avoit d'être soutenue par quelques secours, exciteroit la Cour ou la Compagnie à ne pas les abandonner entiérement. Cependant la Place, l'Escadre, le Général & les troupes furent oubliés, comme des choses étrangeres à la France. Les Directeurs mêmes du Comptoir de Surate n'y prirent qu'un médiocre interêt. On vit l'Escadre insensiblement anéantie par la fureur des vents & par divers combats, la garnison réduite presqu'à rien par des attaques & des sorties continuelles, & le petit nombre d'Officiers & de Soldats qui survécurent, attenué par la faim & la misere. Une Flotte de vingt & un Vaisseaux Hollandois, qui survint dans ces circonstances, & dont les troupes se joignirent à celles des Mores, acheva de réduire les François à des extrêmités sans exemple, & les mit enfin dans la nécessité de composer pour le salut de leurs tristes restes (92).

Traité de la reddition de S. Thomé.

Les conditions furent honorables. Elles portoient en substance, que les François remettroient la Ville, avec l'artillerie & les munitions; mais que tous les honneurs de la guerre leur seroient accordés, & que les Hollandois leur prêteroient, pour leur retraite en France, deux navires bien équipés, & montés, l'un de vingt pieces de canon, l'autre de dix, qui seroient restitués dans le même état à la Compagnie de Hollande; que le Directeur général de celle de France, avec ses domestiques, ses armes & ses équipages, seroit transporté à Surate dans les Vaisseaux Hollandois; ou que s'il vouloit faire le voyage par terre, on lui fourniroit les secours & les passeports nécessaires (93). La datte du Traité est le 6 de Septembre 1674. Il fut exécuté avec autant de politesse que de fidelité. Les Hollandois abandonnerent aux François deux bons Vaisseaux, nommés le *Velson* & le *Ramequin*, où l'on mit aussi-tôt le pavillon de France. Tous les matelots qui se trouvoient dans la Ville furent envoyés à bord; & le 23, l'Amiral, étant sorti avec la garnison, s'embarqua pour se rendre au Velson, après avoir fait remettre les clefs de la Ville aux Commissaires Hollandois par *Serillac*, qui avoit exercé les fonctions d'Aide-Major. Le premier Commissaire de Hollande, nommé *Piget*, conduisit l'Amiral jusqu'à son navire, & lui fit un compliment sans affectation sur le courage & la conduite extraordinaires avec lesquels il avoit soutenu l'honneur & les interêts de la France pendant un siége de deux ans, que ses difficultés ne rendoient pas moins mémorable que sa longueur. Le Directeur François se rendit à Madraspatan, où il devoit attendre des commodités pour se retirer à Surate. L'ordre du départ fut donné sur les deux Vaisseaux pour la nuit suivante. Tout parut calme & sérieux dans la Ville & sur la Flotte Hollandoise. On n'y entendit aucune marque de réjouissance. Enfin, pour employer les termes de l'Auteur, » On peut dire que jamais vaincus ne fu-

Départ de La Haie & des François pour retourner en France.

(92) La plus grande partie du Journal contient les évenemens de ce siége. On ne sçauroit le lire sans regretter de le voir comme enseveli dans l'oubli. Cet Amiral De la Haie mérite un rang entre nos grands Hommes.

(93) Pages 189 & suiv. Remarquez que M. Caron étoit retourné en France dès le mois d'Octobre 1672. *Voyez* son sort dans la Relation de Rennefort.. Il eut pour successeur à S. Thomé, M. Baron, venu de Surate au mois de Mai.

DE LA HAIE. 1672.

Offres que le Roi de Golconde fait à La Haie, par estime pour son mérite.

» rent traités avec plus d'honnêteté, & qu'on ne voit guères de vainqueurs » plus modestes & plus retenus (94).

La réputation de La Haie étoit si bien établie parmi les Mores, que trois jours avant son départ il reçut, par un de leurs Chefs, une Lettre du Roi de Golconde, qui lui marquoit, » Que dans l'opinion qu'il avoit de ses gran- » des qualités, il ne faisoit pas difficulté de lui avouer qu'il s'estimeroit heu- » reux d'avoir pour Général de ses armées un si illustre & si généreux Guer- » rier, & que s'il vouloit accepter ses offres, il lui donnoit le choix d'une de » ses Provinces, & promettoit à tous les François qui voudroient le suivre » à Golconde, des emplois proportionnés à leur mérite «. L'Envoyé répeta, de bouche, des témoignages si flatteurs de l'estime d'un grand Monarque (95).

Le silence de l'Auteur, sur la navigation des deux Vaisseaux, donne lieu de supposer que le retour des François fut heureux; & ce qu'on a lû, dans l'Introduction de cet Article, semble marquer que les services de La Haie ne demeurerent pas sans récompense.

Eclaircissemens sur S. Thomé & sur le tombeau de l'Apôtre S. Thomas.

Quelques Remarques sur S. Thomé, que l'Auteur a recueillies, dit-il, avec beaucoup de soin (96), & dont il y auroit de l'injustice à ne pas lui faire honneur, termineront agréablement cet extrait de son Journal. Suivant ses observations, cette Ville continue de réunir dans sa situation & dans celle des lieux voisins, depuis Sadraspatan jusqu'à Rimougoit, tous les avantages qui la rendirent autrefois chere aux Portugais. Elle est située sur la Côte de Coromandel, dans le Royaume de *Carnate*, Province de *Meliapor*, sur les ruines de l'ancienne *Callames*. Elle fut bâtie par les Envoyés d'un Roi de Portugal, & la Religion eut beaucoup de part à cette entreprise. Il étoit question de découvrir des races de Chrétiens, qui s'étoient dispersées après le martyre de l'Apôtre S. Thomas, & dont on supposoit que les descendans avoient toujours vécu dans l'oppression. Les Portugais s'établirent d'abord dans un Bourg nommé *Palliacate*, huit lieues au Nord de Meliapor, d'où ils firent partir quantité de gens pour cette découverte. Comme on étoit persuadé que le corps de ce saint Apôtre reposoit dans ces quartiers, les Députés reçurent ordre de prendre les plus soigneuses informations. Cependant ils ne furent redevables de cet éclaircissement qu'au hazard. Un jour qu'ils passoient devant une petite Pagode ronde, & que la curiosité les y eut fait entrer, ils y trouverent un Vieillard Arménien, qui y demeuroit depuis dix-sept ans, & qui leur apprit que c'étoit le Tombeau de S. Thomas. Telle étoit du moins son opinion; & dans la joie de se voir avec des Chrétiens, il ne leur cacha pas comment il étoit parvenu à cette précieuse connoissance. Quelque accident l'ayant rendu aveugle, il s'étoit fait servir par un homme du pays. Ce valet, qui aimoit à chanter, proferoit quelquefois dans ses chansons le nom de S. Thomas. Surpris de l'entendre, l'Arménien lui avoit demandé ce que signifioit ce nom, & de qui il l'avoit appris. Le valet avoit répondu que c'étoit celui d'un Chrétien qu'on avoit fait mourir depuis un grand nombre d'années, & dont il connoissoit la sépulture. L'Arménien s'y étoit fait conduire aussi-tôt; il y avoit fait sa priere, & le Ciel lui avoit rendu la vûe. Ce miracle n'ayant pû lui laisser aucun doute, il s'étoit déterminé à passer le reste de sa vie dans un lieu

Histoire merveilleuse.

(94) Pages 208 & précédentes.
(95) Pages 203 & 204.
(96) Pages 209 & suiv.

où il avoit reçu des marques si certaines de la faveur divine & de la présence du saint Apôtre. Son valet, qui n'avoit pas cessé d'y demeurer avec lui, confirma ce témoignage (97).

De la Haie. 1675.

A quelle occasion la Ville de S. Thomé est bâtie.

Les Portugais étant retournés à Palliacate avec une nouvelle si agréable, leur Gouverneur fit aussi-tôt dresser un Autel dans la Pagode. Il se hâta d'en donner avis au Viceroi de Goa, qui envoya ses ordres pour y commencer un Etablissement. Le Roi de Portugal, informé de cette merveilleuse avanture, fit bien-tôt partir des Vaisseaux chargés de tout ce qui peut servir à la construction d'une grande Ville. Elle fut bâtie autour de la Pagode, qui en devint l'Eglise Cathédrale; & s'étendant jusqu'à l'ancienne Ville de Meliapor, on s'accoutuma par degrés à regarder les deux Villes comme une seule, qui prit le nom de *S. Thomé*. Le Roi de Golconde, qui depuis vingt-cinq-ans s'étoit rendu maître du Royaume de Carnate, ne put souffrir qu'une Puissance étrangere possedât cette importante partie de son domaine. Il fit assiéger la Place en 1662, c'est-à-dire, dans un tems où le nom Portugais avoit cessé d'être redoutable aux Indiens. Elle fut prise le premier jour de Mai (98).

Les Portugais la perdent.

Les Portugais avoient apporté tous leurs soins à la fortifier du côté de la mer; & leurs ouvrages étoient peu alterés en 1672, quoique les Mores n'y eussent fait aucune réparation. Les Eglises mêmes étoient en assez bon état, & l'on y voyoit encore plusieurs précieux ornemens (99). Avant la conclusion du Traité, De la Haie fit transporter à Madraspatan la plus gtande partie de ces richesses ecclésiastiques, pour être remises aux Capucins, parce que les Hollandois, moins scrupuleux que les Mores, ne voulurent pas répondre qu'elles seroient respectées lorsqu'ils en seroient les maîtres (1).

Villes voisines de S. Thomé.

A quelques lieues de S. Thomé on trouve plusieurs Bourgs & quelques petites Villes, dont la situation est avantageuse au Commerce. *Sadraspatan* est un petit Bourg d'environ sept lieues au Sud, où les Hollandois avoient un Comptoir. Il s'y étoit établi quelques ouvriers, qui y faisoient quatre ou cinq sortes de toiles, entre lesquelles on estimoit particuliérement les gazes. Mais le principal objet des Hollandois, dans cet Etablissement, avoit été une sorte de belle pierre grise qu'ils faisoient tailler sur les lieux, & dont ils transportoient beaucoup à Batavia (2).

Convelland, qui se trouve directement entre Sadraspatan & S. Thomé, est un autre Bourg où les Anglois entretiennent aussi des ouvriers en toiles. Les vivres y sont toujours en abondance; c'est-à-dire, le riz, les pois, quelques especes de grains, le sel, les bestiaux & la volaille, qu'on y obtient à meilleur compte qu'en aucun autre endroit de la Côte.

Madraspatan, qui s'appelle aussi *Madras*, est une Ville éloignée d'une lieue au Nord de S. Thomé, où les Anglois avoient fait élever un Fort, nommé le *Fort S. Georges*, à quatre bastions réguliers. Elle étoit assez peuplée, sur-tout de Portugais, qui avoient été chassés de S. Thomé par les Mores (3).

Palliacate, où les Hollandois s'étoient établis depuis quarante-cinq ans,

(97) Pages 210 & 211.
(98) Pages 211 & 212.
(99) *Ibidem.*
(1) Page 202.
(2) Pages 212 & 213.
(3) Si l'on s'en rapporte aux Voyageurs Anglois, Madras, ou Madraspatan, n'a pas moins de cent mille habitans, dont vingt mille sont Catholiques & vivent paisiblement sous la direction des Capucins, qui jugent de tous leurs différends. On verra la description de cette Ville dans un autre article.

De la Haie. 1675.

est encore une Ville de la même Côte, qui étoit alors mieux peuplée que celle de Madras. Le Fort, qui se nomme *Gueldres*, étoit aussi à quatre bastions. Un grand nombre d'ouvriers, que les Hollandois y rassembloient de toutes parts, avoient rendu cette Place considérable par ses manufactures. Ils tiroient d'ailleurs, des environs, une grosse quantité de salpêtre.

Remarques sur le Journal de La Haie.

Outre le motif de faire honneur de ses Remarques à l'Auteur du Journal de La Haie, on a celui d'offrir au Lecteur l'occasion d'observer les progrès des Etablissemens Européens, & de comparer l'état où il les trouve dans une Relation, avec l'idée qu'on lui en a fait prendre dans une autre. Mais il ne faut pas manquer de se souvenir ici que l'Auteur, resserré dans S. Thomé pendant le siége, n'avoit pû étendre les connoissances dont il se vante, qu'aux lieux les plus voisins de cette Ville. Il paroît avoir ignoré que les Hollandois possedent la Ville de *Negapatan*, qu'ils ont enlevée aux Portugais dans la partie méridionale de Coromandel, & les Comptoirs de *Guenepatnam*, de *Malispatnam*, de *Pelicol*, de *Datskorom*, de *Benlispatnam*, de *Naguernautie*, &c. où il se fait non-seulement un grand commerce de toiles de coton, mais encore un débit considérable des marchandises qu'ils y apportent, telles que des épiceries, du cuivre du Japon, de l'étain, de la mine d'or, &c. En relevant aussi les avantages des Etablissemens de cette Côte, il ne devoit pas dissimuler que le Commerce y étoit alors exposé aux violences continuelles des Mores, parce que la plûpart des Gouvernemens du pays étant affermés, les Fermiers, qui se trouvoient soutenus par les forces du Roi de Golconde, employoient toutes sortes de moyens pour amasser de l'argent. Aussi les Directeurs Hollandois se plaignoient-ils des vexations auxquelles ils étoient exposés, & dont ils ne pouvoient se garantir que par des présens si considerables, que la sûreté qu'ils obtenoient par cette voie ne diminuoit guères moins les profits de leur Commerce. Ce fut même le prétexte qu'ils firent valoir, dans la suite, pour s'emparer de *Masulispatan* par la force des armes (4). Mais l'Auteur du Journal regrettoit si amerement la perte de S. Thomé, & répete si souvent que la Compagnie Françoise auroit dû ne rien ménager pour la conservation d'un poste si favorable à ses entreprises, que dans le dessein qu'il avoit apparemment de faire goûter cette idée en France, il a supprimé tout ce qui pouvoit donner de l'éloignement pour son opinion. Il n'est pas moins remarquable qu'il ne dise rien à l'avantage de *Pondichery*, qui n'est qu'à vingt-cinq lieues de S. Thomé, & qui commençant alors à se former sous les plus heureux auspices, méritoit mieux que *Tiercery* & *Mirzeou* (5) qu'il en expliquât l'origine & les progrès. Mais cette négligence sera réparée dans d'autres Relations; comme toutes les Villes, qui sont ici nommées, trouveront place dans la description générale des pays où elles sont situées.

(4) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandoise aux Indes Orientales, T. I, p. 154.

(5) Voyez l'Histoire de ces deux Etablissemens François, dans le cours du Journal.

Nota. On apprend, dans une Lettre de M. Caron à M. Colbert, que De la Haie avoit laissé, dans la petite Isle de la Baie de Trinquemale, un Officier, nommé *De l'Esboire*, pour commander les François, & le Pere *Maurice*, en qualité d'Intendant. Ils furent pris à composition honnête par les Hollandois, & menés prisonniers à Batavia.

FIN DU HUITIE'ME TOME.

TABLE

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE IV.
Voyages dans la Tartarie, le Tibet, la Bukkarie & la Chine.

SUITE DU CHAPITRE VIII.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.
Voyages des Hollandois aux Indes Orientales.

LIVRE SECOND.

Voyages des François aux Indes orientales.

Fin de la Table des Chapitres & Paragraphes.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Huitiéme Tome de l'*Histoire des Voyages*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 17 Juillet 1750. GEINOZ.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, *Pere, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.*





